



3 1761 11653642 6



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116536426>

C11
818

68
Government
Publication



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002
SENATE OF CANADA

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002
SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:
The Honourable E. LEO KOLBER

Président:
L'honorable E. LEO KOLBER

Wednesday, October 23, 2002
Thursday, October 24, 2002

Le mercredi 23 octobre 2002
Le jeudi 24 octobre 2002

Issue No. 1

Organizational meeting

First and only meeting on:

Bill S-2, An Act to implement an agreement, conventions and protocols concluded between Canada and Kuwait, Mongolia, the United Arab Emirates, Moldova, Norway, Belgium and Italy for the avoidance of double taxation and the prevention of fiscal evasion and to amend the enacted text of three tax treaties, and

First meeting on:

The present state of the domestic and international financial system

Fascicule n° 1

Réunion d'organisation

Première et seule réunion concernant:

Le projet de loi S-2, Loi mettant en œuvre un accord, des conventions et des protocoles conclus entre le Canada et le Koweït, la Mongolie, les Émirats Arabes Unis, la Moldova, la Norvège, la Belgique et l'Italie en vue d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion fiscale et modifiant le texte édicté de trois traités fiscaux, et

Première réunion concernant:

La situation actuelle du régime financier canadien et international

INCLUDING:

THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE (Rule 104)
AND
THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE (Bill S-2)

Y COMPRIS:

LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ (article 104)
ET
LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ (projet de loi S-2)

APPEARING:

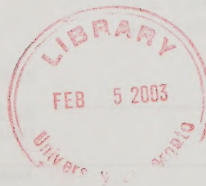
Bryon Wilfert, M.P., Parliamentary Secretary to the
Minister of Finance
Maurizio Bevilacqua, M.P., Secretary of State,
International Financial Institutions

COMPARAISSENT:

Bryon Wilfert, député, secrétaire parlementaire du
ministre des Finances
Maurizio Bevilacqua, député, secrétaire d'État,
Institutions financières internationales

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Senator E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable Senator David Tkachuk, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Angus	Meighen
* Carstairs, P.C.	Prud'homme, P.C.
(or Robichaud, P.C.)	Setlakwe
Fitzpatrick	Sparrow
Fraser	Stollery
Kelleher, P.C.	Taylor
* Lynch-Staunton	
(or Kinsella)	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Fraser substituted for that of the Honourable Senator Kroft (*October 23, 2002*).

The name of the Honourable Senator Robichaud, P.C., substituted for that of the Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C. (*October 23, 2002*).

The name of the Honourable Senator De Bané, P.C., substituted for that of the Honourable Senator Poulin (*October 23, 2002*).

The name of the Honourable Senator Sparrow substituted for that of the Honourable Senator Robichaud, P.C., (*October 24, 2002*).

The name of the Honourable Senator Stollery substituted for that of the Honourable Senator De Bané, P.C., (*October 24, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk
et

Les honorables sénateurs:

Angus	Meighen
* Carstairs, c.p.	Prud'homme, c.p.
(ou Robichaud, c.p.)	Setlakwe
Fitzpatrick	Sparrow
Fraser	Stollery
Kelleher, c.p.	Taylor
* Lynch-Staunton	
(ou Kinsella)	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Fraser substitué à celui de l'honorable sénateur Kroft (*le 23 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Robichaud, c.p., substitué à celui de l'honorable sénateur Hervieux-Payette, c.p., (*le 23 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur De Bané, c.p., substitué à celui de l'honorable sénateur Poulin (*le 23 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Sparrow substitué à celui de l'honorable sénateur Robichaud, c.p., (*le 24 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery substitué à celui de l'honorable sénateur De Bané, c.p., (*le 24 octobre 2002*).

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, October 23, 2002:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Setlakwe, seconded by the Honourable Senator LaPierre, for the second reading of Bill S-2, An Act to implement an agreement, conventions and protocols concluded between Canada and Kuwait, Mongolia, the United Arab Emirates, Moldova, Norway, Belgium and Italy for the avoidance of double taxation and the prevention of fiscal evasion and to amend the enacted text of three tax treaties.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The Bill was then read the second time.

The Honourable Senator Setlakwe moved, seconded by the Honourable Senator Fraser, that the Bill be referred to the Standing Senate Committee on Banking Trade and Commerce.

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, October 23, 2002:

The Honourable Senator Kolber moved, seconded by the Honourable Senator Maheu:

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system;

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-seventh Parliament and any other relevant Parliamentary papers and evidence on the said subject be referred to the Committee;

That the Committee be empowered to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings;

That, notwithstanding usual practices, the Committee be permitted to deposit an interim report on the said subject with the Clerk of the Senate, if the Senate is not sitting, and that the said report shall thereupon be deemed to have been tabled in the Chamber; and

That the Committee submit its final report no later than June 19, 2003.

After debate,

With leave of the Senate and pursuant to Rule 30, the motion was modified to read as follows:

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 23 octobre 2002:

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Setlakwe, appuyée par l'honorable sénateur LaPierre, tendant à la deuxième lecture du projet de loi S-2, Loi mettant en œuvre un accord, des conventions et des protocoles conclus entre le Canada et le Koweït, la Mongolie, les Émirats Arabes Unis, la Moldova, la Norvège, la Belgique et l'Italie en vue d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion fiscale et modifiant le texte édicté de trois traités fiscaux.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu la deuxième fois.

L'honorable sénateur Setlakwe propose, appuyé par l'honorable sénateur Fraser, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 23 octobre 2002:

L'honorable sénateur Kolber propose, appuyé par l'honorable sénateur Maheu,

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international;

Que les documents et témoignages recueillis à ce sujet au cours de la première session de la trente-septième législature et tout autre document parlementaire et témoignage pertinent concernant ledit sujet soient renvoyés à ce Comité;

Que le Comité soit habilité à permettre le reportage de ses délibérations publiques par les médias d'information électroniques, en dérangeant le moins possible ses travaux;

Que, nonobstant les pratiques habituelles, le Comité soit autorisé à déposer un rapport intérimaire sur ledit sujet auprès du greffier du Sénat, si le Sénat ne siège pas, et que ledit rapport soit réputé avoir été déposé au Sénat; et

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 19 juin 2003.

Après débat,

Avec la permission du Sénat et conformément à l'article 30 du Règlement, la motion est modifiée et se lit comme suit:

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system;

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-seventh Parliament and any other relevant Parliamentary papers and evidence on the said subject be referred to the Committee;

That the Committee be empowered to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Committee submit its final report no later than June 19, 2003.

The question being put on the motion, as modified, it was adopted.

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international;

Que les documents et témoignages recueillis à ce sujet au cours de la première session de la trente-septième législature et tout autre document parlementaire et témoignage pertinent concernant ledit sujet soient renvoyés à ce Comité;

Que le Comité soit habilité à permettre le reportage de ses délibérations publiques par les médias d'information électroniques, en dérangeant le moins possible ses travaux; et

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 19 juin 2003.

La motion, telle que modifiée, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, October 23, 2002

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 5:30 p.m. this day, in room 256-S, Centre Block, for the purpose of organization.

Members of the committee present: The Honourable Senators De Bané, P.C., Fitzpatrick, Fraser, Kelleher, P.C., Kolber, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., Setlakwe and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Ms June Dewetering, Acting Principal and Mr. Alexandre Laurin, Research Officer, Economic Division and Mr. Gérald M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 88, the Clerk of the Committee presided over the election of the Chair.

The Honourable Senator Tkachuk moved — That the Honourable Senator Kolber be Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Setlakwe moved — That the Honourable Senator Tkachuk be Deputy Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted on the following division:

YEAS: The Honourable Senators De Bané, P.C., Fraser, Kolber, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., and Setlakwe — 6

NAYS: None — 0

ABSTENTION: The Honourable Senator Tkachuk — 1

The Honourable Senator Setlakwe moved —

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the Chair, the Deputy Chair and other member of the Committee, to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and schedule hearings.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Tkachuk moved —

That the committee print its proceedings; and

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 23 octobre 2002

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce tient aujourd'hui, à 17 h 30, dans la salle 256-S de l'édifice du Centre, sa séance d'organisation.

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs De Bané, c.p., Fitzpatrick, Fraser, Kelleher, c.p., Kolber, Prud'homme, c.p., Robichaud, c.p., Setlakwe et Tkachuk (9).

Également présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Mme June Dewetering, directrice intérimaire, M. Alexandre Laurin, attaché de recherche, Division de l'économie et M. Gérald M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 88 du Règlement, le greffier préside à l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Tkachuk propose — Que l'honorable sénateur Kolber soit président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Setlakwe propose — Que l'honorable sénateur Tkachuk soit vice-président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée par le vote suivant:

POUR: Les honorables sénateurs De Bané, c.p., Fraser, Kolber, Prud'homme, c.p., Robichaud, c.p. et Setlakwe — 6

CONTRE: Aucun — 0

ABSTENTION: L'honorable sénateur Tkachuk — 1

L'honorable sénateur Setlakwe propose —

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose —

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que le président soit autorisé à en fixer la quantité en fonction des besoins.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Fitzpatrick moved — That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition is present.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Tkachuk moved — That, pursuant to rule 104, the Chair be authorized to report expenses incurred by the committee during the last session.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Tkachuk moved —

That the committee ask the Library of Parliament to assign research officers to the committee;

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject matters of bills, and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, directs the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries and draft reports.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Fitzpatrick moved —

That, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

That, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Setlakwe moved — That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

L'honorable sénateur Fitzpatrick propose — Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose — Que, conformément à l'article 104 du Règlement, le président soit autorisé à faire rapport des dépenses faites au cours de la dernière session.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose —

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche auprès du comité;

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de personnel technique, puis d'employés de bureau et d'autres personnes au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont référées;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services d'experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fitzpatrick propose —

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, l'autorisation d'engager des fonds du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Setlakwe propose — Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à déléguer, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Kelleher, P.C. moved, — That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) Determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) Consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Prud'homme, P.C. moved — That, pursuant to the Senate guidelines for witnesses' expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

After debate,

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator De Bané, P.C. moved —

That the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The committee considered its future business.

The Honourable Senator Setlakwe moved — That, in relation to possible legislation that may be referred to the committee and in accordance with the Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees, the committee authorize the Chair to seek authorization to incur expenses not exceeding \$10,000.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Setlakwe moved — That, in relation to the committee's special study of the present state of the domestic and international financial system and in accordance with the Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees, the committee authorize the Chair to seek authorization to incur expenses not exceeding \$10,000.

L'honorable sénateur Kelleher, c.p., propose — Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à:

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un «engagement public» aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et
- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un «engagement public» si ce membre: a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Prud'homme, c.p., propose — Que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité peut rembourser des dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin d'un même organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin en cas de circonstances exceptionnelles.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur De Bané, c.p., propose —

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le comité discute de ses travaux futurs.

L'honorable sénateur Setlakwe propose — Que, relativement à d'éventuelles mesures législatives qui pourraient lui être renvoyées et conformément aux directives régissant le financement des comités du Sénat, le comité autorise le président à demander l'autorisation d'engager des dépenses s'élevant à 10 000 \$.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Setlakwe propose — Que, relativement à son étude spéciale sur l'état actuel du système financier canadien et conformément aux directives régissant le financement des comités du Sénat, le comité autorise le président à demander l'autorisation d'engager des dépenses s'élevant à 10 000 \$.

The question being put on the motion, it was — Resolved in the affirmative.

At 6 p.m., the committee continued its deliberations *in camera*.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 24, 2002
(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 11:00 a.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fitzpatrick, Fraser, Kelleher, P.C., Kolber, Lynch-Staunton, Meighen, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Sparrow, Stollery and Tkachuk (11).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Ms June Dewetering, Acting Principal, Economic Division and Mr. Gérard M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the Committee began its examination of Bill S-2, An Act to implement an agreement, conventions and protocols concluded between Canada and Kuwait, Mongolia, the United Arab Emirates, Moldova, Norway, Belgium and Italy for the avoidance of double taxation and the prevention of fiscal evasion and to amend the enacted text of three tax treaties.

APPEARING:

Mr. Bryon Wilfert, M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Finance.

WITNESSES:

From the Department of Finance:

Mr. Brian J. Ernewein, Director, Tax Legislation Division, Tax Policy Branch;

Mr. David Sénécal, Acting Chief, Tax Treaties, Tax Legislation Division.

From the Department of Foreign Affairs and International Trade:

Mr. Adrian Norfolk, Deputy Director, Human Rights, Humanitarian Affairs, International Women's Equality Division.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 18 heures, le comité poursuit ses travaux à huis clos.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le jeudi 24 octobre 2002
(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 11 heures, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Fitzpatrick, Fraser, Kelleher, c.p., Kolber, Lynch-Staunton, Meighen, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Sparrow, Stollery et Tkachuk (11).

Également présents: Mme June Dewetering, directrice intérimaire, Division de l'économie, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement et M. Gérard M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité examine le projet de loi S-2, Loi mettant en oeuvre un accord, des conventions et des protocoles conclus entre le Canada et le Koweït, la Mongolie, les Émirats arabes unis, la Moldova, la Norvège, la Belgique et l'Italie en vue d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion fiscale et modifiant le texte édicté de trois traités fiscaux.

COMPARAÎT:

M. Bryon Wilfert, député, secrétaire parlementaire du ministre des Finances.

TÉMOINS:

Du ministère des Finances:

M. Brian J. Ernewein, directeur, Division de la législation de l'impôt, Direction de la politique de l'impôt;

M. David Sénécal, chef intérimaire, Conventions fiscales, Division de la législation de l'impôt.

Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international:

M. Adrian Norfolk, directeur adjoint, Droits de la personne, Direction des droits de la personne, des affaires humanitaires et de la promotion internationale de la femme.

Mr. Wilfert made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

It was agreed, — That the committee proceed with clause-by-clause consideration of Bill S-2.

It was agreed, — That the title stand postponed.

It was agreed, — That clause 1, the short title, stand postponed.

It was agreed, — That Part 1, clause 2 carry.

It was agreed, — That Part 2, clause 3 carry.

It was agreed, — That Part 3, clause 4 carry.

It was agreed, — That Part 4, clause 5 carry.

It was agreed, — That Part 5, clauses 6 to 7 carry.

It was agreed, — That Part 6, clause 8 carry.

It was agreed, — That Part 7, clause 9 carry.

It was agreed, — That Part 8, clause 10 carry.

It was agreed, — That Part 9, clause 11 carry.

It was agreed, — That Part 10, clause 12 carry.

It was agreed, — That Schedules 1 to 7 carry.

It was agreed, — That clause 1, the short title, carry.

It was agreed, — That the title carry.

It was agreed, — That the Bill carry.

It was agreed, — That Bill S-2 be reported to the Senate.

At 12:05 p.m., the committee recessed.

At 12:35 p.m., the committee resumed its sitting.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the committee began its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse.

APPEARING:

The Honourable Maurizio Bevilacqua, Secretary of State (International Financial Institutions).

WITNESSES:

From the Department of Finance:

Mr. Bob Hamilton, Assistant Deputy Minister, Financial Policy Branch;

Mr. Charles Seeto, Director, Financial Sector Division, Financial Sector Policy Branch.

The Honourable Maurizio Bevilacqua made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

M. Wilfert fait une déclaration et répond à des questions avec les autres témoins.

Il est convenu, — Que le comité fasse l'étude article par article du projet de loi S-2.

Il est convenu, — Que l'étude du titre soit reportée.

Il est convenu, — Que l'étude de l'article 1, le titre abrégé, soit reportée.

Il est convenu, — Que l'article 2 de la partie 1 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 3 de la partie 2 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 4 de la partie 3 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 5 de la partie 4 soit adopté.

Il est convenu, — Que les articles 6 et 7 de la partie 5 soient adoptés.

Il est convenu, — Que l'article 8 de la partie 6 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 9 de la partie 7 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 10 de la partie 8 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 11 de la partie 9 soit adopté.

Il est convenu, — Que l'article 12 de la partie 10 soit adopté.

Il est convenu, — Que les annexes 1 à 7 soient adoptés.

Il est convenu, — Que l'article 1, le titre abrégé, soit adopté.

Il est convenu, — Que le titre soit adopté.

Il est convenu, — Que le projet de loi soit adopté.

Il est convenu, — Qu'on fasse rapport du projet de loi S-2 au Sénat.

À 12 h 05, le comité ajourne la séance.

À 12 h 35, le comité reprend la séance.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité examine la situation actuelle du régime financier canadien et international en s'attardant particulièrement au point de vue du Canada au sujet de l'effondrement de la société Enron.

COMPARAÎT:

L'honorable Maurizio Bevilacqua, ministre d'État (Institutions financières internationales).

TÉMOINS:

Du ministère des Finances:

M. Bob Hamilton, sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier;

M. Charles Seeto, directeur, Division du secteur financier, Direction de la politique du secteur financier.

L'honorable Maurizio Bevilacqua fait une déclaration et répond à des questions avec les autres témoins.

At 1:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

À 13 h 27, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, October 24, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to table its

FIRST REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to Rule 104 of the rules, that the expenses incurred by the committee during the First Session of the Thirty-seventh Parliament are as follows:

1. With respect to its examination and consideration of legislation:

Professional and other services	\$ 18,582
Transportation and Communications	\$ 1,611
All other expenditures	\$ 8,400
Witness expenses	\$ 11,637
Total	\$ 40,230

2. With respect to its special study on the financial system in Canada authorized by the Senate on Tuesday, March 20, 2001 and Wednesday, March 6, 2002:

Professional and other services	\$ 41,266
Transportation and Communication	\$ 385
All other expenditures	\$ 2,700
Witness expenses	\$ 0
Total	\$ 44,351

Your committee examined 14 bills (C-8, C-13, C-22, C-23, C-26, C-31, C-41, C-47, S-11, S-16, S-17, S-30, S-31 and S-40).

Within the framework of its examination of the present state of Canada's financial system, one study dealt with "Our Shared Border: Facilitating the Movement of Goods and People in a Security Environment" and the other with "An Environment for Prosperity: Facilitating the Growth of Small and Medium-Sized Businesses in Canada."

During the session, your committee held 56 meetings (90.2 hours), heard 242 witnesses and submitted 19 reports in relation to its work.

Respectfully submitted,

Thursday, October 24, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to present its

SECOND REPORT

Your committee, to which was referred Bill S-2, An Act to implement an agreement, conventions and protocols concluded between Canada and Kuwait, Mongolia, the United Arab Emirates, Moldova, Norway, Belgium and Italy for the

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 24 octobre 2002

Le comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner les mesures législatives et autres questions qui lui ont été déferées, rapporte, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses encourues à cette fin par le comité au cours de la première session de la trente-septième législature:

1. Relatif à son étude des mesures législatives:

Services professionnels	18 582 \$
Transport et communications	1 611 \$
Autres dépenses	8 400 \$
Dépenses des témoins	11 637 \$
Total	40 230 \$

2. Relatif à son étude spéciale sur l'état du système financier canadien autorisée par le Sénat le mardi 20 mars 2001 et mercredi 6 mars 2002:

Services professionnels	41 266 \$
Transport et communications	385 \$
Autres dépenses	2 700 \$
Dépenses des témoins	0 \$
Total	44 351 \$

Votre comité a étudié 14 projets de loi (C-8, C-13, C-22, C-23, C-26, C-31, C-41, C-47, S-11, S-16, S-17, S-30, S-31 et S-40).

Dans le cadre d'études spéciales sur l'état du système financier canadien, l'une a été menée sur «Notre frontière commune: Faciliter la circulation des biens et des personnes dans un environnement sécuritaire» et une autre sur «Pour un environnement propice à la prospérité: Faciliter la croissance des petites et des moyennes entreprises canadiennes».

Durant la session, le comité a tenu 56 réunions (90,2 heures), entendu 242 témoins et soumis 19 rapports relatifs à ses travaux.

Respectueusement soumis,

Le jeudi 24 octobre 2002

Le comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre comité, auquel a été déferé le Projet de loi S-2, Loi mettant en oeuvre un accord, des conventions et des protocoles conclus entre le Canada et le Koweït, la Mongolie, les Émirats Arabes Unis, la Moldova, la Norvège, la Belgique et l'Italie en vue

avoidance of double taxation and the prevention of fiscal evasion and to amend the enacted text of three tax treaties, has, in obedience to the Order of Reference of Wednesday, October 23, 2002, examined the said Bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion fiscale et modifiant le texte édicté de trois traités fiscaux, a, conformément à l'Ordre de renvoi du mercredi 23 octobre 2002, étudié ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

Le président,

E. LEO KOLBER

Chairman

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, October 23, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 5:30 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Mr. Denis Robert, Clerk of the Committee: Honourable senators, we have a quorum.

As clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair. I am ready to receive motions to that effect.

Senator Tkachuk: I move the nomination of Senator E. Leo Kolber.

Mr. Robert: Are there any other motions? It is moved by the Honourable Senator Tkachuk that the Honourable Senator Kolber be chair of this committee. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Mr. Robert: I declare the motion carried.

In accordance with rule 88, the Honourable Senator Kolber is elected chair of this committee and I invite Senator Kolber to the chair.

Senator E. Leo Kolber (Chairman) in the Chair.

The Chairman: I will take nominations for deputy chair.

Senator Setlakwe: I should like to nominate Senator Tkachuk as deputy chair.

The Chairman: All those in favour?

Senator Prud'homme: Could we have a roll call, please?

The Chairman: Sure. I do not even know what that means. Senator Fraser, Senator Setlakwe, Senator Fernand Robichaud, P.C., Senator De Bané, P.C..

Senator Prud'homme: No, I want it on the record.

Mr. Robert: He wants it on the record, so I call the names out. Senator Kolber.

The Chairman: Present.

Mr. Robert: Senator Fraser.

Senator Fraser: Present.

Mr. Robert: Senator Setlakwe.

Senator Setlakwe: Present.

Mr. Robert: Senator Robichaud.

Senator Robichaud: Present.

Mr. Robert: Senator De Bané.

Senator De Bané: Present.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 23 octobre 2002

Conformément à l'article 88 du Règlement, le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce tient aujourd'hui, à 17 h 30, sa réunion d'organisation.

[Traduction]

M. Denis Robert, greffier du comité: Honorables sénateurs, le quorum est atteint.

Il m'appartient, en tant que greffier du comité, de présider à l'élection du président. Je suis prêt à recevoir les motions à cet effet.

Le sénateur Tkachuk: Je propose la candidature du sénateur E. Leo Kolber.

M. Robert: Y a-t-il d'autres motions? Il est proposé par l'honorable sénateur Tkachuk que l'honorable sénateur Kolber préside ce comité. Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter cette motion?

Des voix: Oui.

M. Robert: Je déclare la motion adoptée.

Conformément à l'article 88, l'honorable sénateur Kolber est élu président du comité. Sénateur, je vous invite à occuper le fauteuil.

Le sénateur E. Leo Kolber (président) occupe le fauteuil.

Le président: Je suis prêt à recevoir les candidatures à la vice-présidence.

Le sénateur Setlakwe: Je propose la candidature du sénateur Tkachuk à la vice-présidence.

Le président: Tout le monde est d'accord?

Le sénateur Prud'homme: Pourrions-nous avoir un appel nominal, s'il vous plaît?

Le président: Bien sûr. Je ne sais même pas ce que cela veut dire. Sénateurs Fraser, Setlakwe, Fernand Robichaud, c.p., De Bané, c.p..

Le sénateur Prud'homme: Non, je veux que cela figure au compte rendu.

M. Robert: Comme il veut que cela figure au compte rendu, je vais faire l'appel. Sénateur Kolber.

Le président: Présent.

M. Robert: Sénateur Fraser.

Le sénateur Fraser: Présente.

M. Robert: Sénateur Setlakwe.

Le sénateur Setlakwe: Présent.

M. Robert: Sénateur Robichaud.

Le sénateur Robichaud: Présent.

M. Robert: Sénateur De Bané.

Le sénateur De Bané: Présent.

Mr. Robert: Senator Prud'homme.

Senator Prud'homme: Present.

Mr. Robert: Senator Tkachuk.

Senator Tkachuk: Present.

The Chairman: Next is the Subcommittee on Agenda and Procedure, in other words, the steering committee. If you do not mind, I would suggest that the steering committee be myself, Senator Kroft and Senator Tkachuk.

Senator Setlakwe: I so move.

The Chairman: Moved by Senator Setlakwe that the steering committee will be Senator Kolber, Senator Kroft and Senator Tkachuk.

The Chairman: The roll call will now include Senator Fitzpatrick.

Senator Fitzpatrick: I was locked out.

Senator Prud'homme: Excuse me, Mr. Chairman. It is my first meeting. I should like to start on a good footing. What is the motion you are asking us at the moment? What is the motion now?

The Chairman: The one we just passed is for the steering committee. It is called the Subcommittee on Agenda and Procedure.

Senator Prud'homme: And you, of course.

The Chairman: Senator Setlakwe moved that the steering committee be myself, Senator Kroft and Senator Tkachuk. It will be the chair, deputy chair and one other member of the committee.

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Next, I will accept a motion to print the committee's proceedings.

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: It was moved by Honourable Senator Tkachuk —

That the committee print its proceedings and to allow the committee to set the number to meet the demand.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Item No. 5 is authorization to hold meetings and to print evidence when a quorum is not present. Someone move that, please.

Senator Prud'homme: What is the quorum?

The Chairman: Four.

Senator Prud'homme: Thank you.

The Chairman: It is moved by the Honourable Senator Fitzpatrick:

M. Robert: Sénateur Prud'homme.

Le sénateur Prud'homme: Présent.

M. Robert: Sénateur Tkachuk.

Le sénateur Tkachuk: Présent.

Le président: Prochain point à l'ordre du jour, le Sous-comité du programme et de la procédure, en d'autres mots, notre comité directeur. Si tout le monde est d'accord, je propose que le comité directeur soit composé du sénateur Kroft, du sénateur Tkachuk, et de moi-même.

Le sénateur Setlakwe: J'en fais la proposition.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Setlakwe que le comité directeur soit composé du sénateur Kolber, du sénateur Kroft et du sénateur Tkachuk.

Le président: L'appel nominal comprend maintenant le sénateur Fitzpatrick.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai eu du mal à rentrer dans la salle.

Le sénateur Prud'homme: Veuillez m'excuser, monsieur le président. Comme c'est ma première réunion, je voudrais partir du bon pied. De quelle motion sommes-nous actuellement saisis? Pouvez-vous me le préciser?

Le président: Celle que nous venons d'adopter visait le comité directeur, appelé Sous-comité du programme et de la procédure.

Le sénateur Prud'homme: Et vous en faites partie, bien sûr.

Le président: Le sénateur Setlakwe a proposé que le comité directeur soit composé de moi-même à la présidence, du sénateur Kroft à la vice-présidence, et du sénateur Tkachuk.

Des voix: D'accord.

Le président: Passons maintenant à l'impression des délibérations du comité.

Le sénateur Tkachuk: J'en fais la proposition.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Tkachuk —

Que le comité fasse imprimer ses délibérations et que celui-ci soit autorisé à en fixer la quantité en fonction des besoins.

Est-ce d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

Le président: Cinquième point à l'ordre du jour, l'autorisation à tenir des réunions et à imprimer les témoignages en l'absence de quorum. Que quelqu'un propose cette motion.

Le sénateur Prud'homme: Quel est le quorum?

Le président: Quatre personnes.

Le sénateur Prud'homme: Merci.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Fitzpatrick:

That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

There must be one from each side as a minimum.

I would like a motion for the financial report.

Senator Tkachuk: So moved, Mr. Chairman.

The Chairman: It is moved by the Honourable Senator Tkachuk:

That, pursuant to Rule 104, the Chair be authorized to report expenses incurred by the committee during the last session.

Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The seventh motion is with regard to the research staff.

Senator Tkachuk: I so move, Mr. Chairman.

The Chairman: It is moved by the Honourable Senator Tkachuk:

That the committee ask the Library of Parliament to assign research officers to the committee;

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills, and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The next motion is No. 8, which has to do with authority to commit funds and certify accounts.

Senator Fitzpatrick: I so move, Mr. Chairman.

The Chairman: It is moved by the Honourable Senator Fitzpatrick:

That, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

Il doit y en avoir un de chaque côté au moins.

J'aimerais recevoir une motion pour le rapport financier.

Le sénateur Tkachuk: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Tkachuk:

Que, conformément à l'article 104 du Règlement, le président soit autorisé à faire rapport des dépenses faites au cours de la dernière session.

Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter cette motion?

Des voix: Oui.

Le président: La septième motion concerne le personnel de recherche.

Le sénateur Tkachuk: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Tkachuk:

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche auprès du comité;

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de personnel technique, puis d'employés de bureau et d'autres personnes au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont référées.

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services d'experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

Est-ce d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

Le président: La prochaine motion, la huitième, traite de l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer.

Le sénateur Fitzpatrick: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Fitzpatrick:

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité; et

That, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the Committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair and the Clerk of the Committee.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The ninth motion is one for travel.

Senator Setlakwe: I so move the motion, Mr. Chairman.

The Chairman: It is moved by the Honourable Senator Setlakwe:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to delegate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The next motion concerns the attendance policy. Senator Kelleher, would you like to move that motion?

Senator Kelleher: I so move, Mr. Chairman.

The Chairman: It is moved by Senator Kelleher:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The next motion concerns travelling and living expenses of witnesses.

Senator De Bané: Mr. Chairman, concerning the motion about travelling expenses, et cetera, the French translation is not good. There is a mistake.

On line 5, it states, "...de voyages et d'hébergement à un témoin d'un même organisme...". What they want to say there is that they will pay the expenses for only one witness from an organization that testifies before your committee. Exceptionally, you might pay for two witnesses from one organization, but the rule is one.

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité.

Les honorables sénateurs sont-ils d'accord?

Des voix: Oui.

Le président: La neuvième motion concerne les voyages.

Le sénateur Setlakwe: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur Setlakwe:

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à déléguer, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

Les honorables sénateurs sont-ils d'accord?

Des voix: Oui.

Le président: La prochaine motion concerne la politique relative à la présence des sénateurs. Sénateur Kelleher, voudriez-vous proposer cette motion?

Le sénateur Kelleher: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par le sénateur Kelleher:

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à: déterminer si un membre du comité remplit un 'engagement public' aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

considérer qu'un membre du comité remplit un 'engagement public' si ce membre: (a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou (b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

Est-ce d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

Le président: La prochaine motion concerne les frais de déplacement et de séjour des témoins.

Le sénateur De Bané: Monsieur le président, à propos de cette motion, la traduction française est erronée.

À la ligne 5, on peut lire: «... de voyage et d'hébergement à un témoin d'un même organisme...». Ce qu'on veut dire, c'est que le comité remboursera les frais d'un seul témoin d'un organisme qui comparait devant lui, mais qu'exceptionnellement, il remboursera les frais de deux témoins d'un même organisme. En règle générale, cependant, le comité ne rembourse les frais que d'un seul témoin.

The way it is written is very awkward in French.

The Chairman: What do you suggest?

Senator Prud'homme: The suggestion would be to take the English and retranslate it accordingly.

The Chairman: Let us take the English and have it retranslated, which is a good suggestion.

It is moved by the Honourable Senator Prud'homme:

That, pursuant to the Senate guidelines for witnesses' expenses the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

We order the clerk to see that is translated exactly as is.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The next motion is for electronic media coverage of public meetings. Senator De Bané, would you move that?

Senator De Bané: I so move, Mr. Chairman.

The Chairman: The Honourable Senator De Bané moved:

That the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

Is it agreed?

Senator Prud'homme: For the future, why is it necessary for us to include the words "with the least possible disruption"? Is that something that exists in other committees?

The Chairman: Yes. It is a standard clause.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The time slot for regular meetings is room 505, Victoria Building on Wednesday at 3:30 p.m. and Thursday at 10:45 a.m.

Senator Tkachuk: Should we clarify that with "when the Senate rises" because sometimes we are there after 3:30?

The Chairman: Legally, we cannot meet when the Senate has not risen. You are quite right in pointing that out.

Tomorrow at 11 a.m., honourable senators, we will have Bill S-2 presented to us. It is the taxation treaty with a number of countries, including Moldova, which the Conservatives, I think

La tournure française est très maladroite.

Le président: Que proposez-vous?

Le sénateur Prud'homme: Je propose de faire retraduire l'anglais.

Le président: Très bonne suggestion. L'anglais sera retraduit.

Il est proposé par l'honorable sénateur Prud'homme:

Que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité peut rembourser des dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin d'un même organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin en cas de circonstances exceptionnelles.

Le greffier est chargé d'en obtenir la traduction exacte.

Les honorables sénateurs sont-ils d'accord?

Des voix: Oui.

Le président: La prochaine motion traite de la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique. Sénateur De Bané, voulez-vous en faire la proposition?

Le sénateur De Bané: J'en fais la proposition, monsieur le président.

Le président: Il est proposé par l'honorable sénateur De Bané:

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

Est-ce d'accord?

Le sénateur Prud'homme: Pourquoi faut-il ajouter «de manière à déranger le moins possible ses travaux»? Doit-on le préciser à l'avenir? Est-ce quelque chose qui revient dans d'autres comités?

Le président: Oui, c'est une disposition courante.

Est-ce d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

Le président: Les réunions ont d'habitude lieu dans la salle 505 de l'immeuble Victoria, le mercredi à 15 h 30 et le jeudi à 10 h 45.

Le sénateur Tkachuk: Devrions-nous ajouter la précision «à l'ajournement du Sénat», parce qu'il nous arrive d'être là après 15 h 30?

Le président: Juridiquement, nous ne pouvons nous réunir avant l'ajournement du Sénat. Vous avez bien raison de le préciser.

Honorables sénateurs, demain à 11 heures, le projet de loi S-2 nous sera présenté. Il s'agit des conventions fiscales négociées avec de nombreux pays, y compris celle conclue avec la Moldova, à

with some justification, are taking exception to because of its terrible record on human rights. We have been through this before.

We have asked officials from the Department of Foreign Affairs and International Trade to be present as well as officials from the Department of Finance. Their answer will be that, if you do not help these places or invest in them the situation becomes worse for the people. I do not know what is right or wrong. Honourable senators will have to decide for themselves.

At 12:30 tomorrow we will have Mr. Bevilacqua, the Secretary of State for International Financial Institutions. He will spend one hour with us telling us what the government's position is on the "Enronitis" situation, which we have studied and will now get into full gear to study again. With your knowledge, Senator Tkachuk and all honourable senators, we held quite a few consultations with the Department of Finance whose officials are cooperating with us to study this whole matter. They are helping us with their vast resources because ours are limited. It will be very difficult to find answers to this problem.

Obviously, the business community wants no legislation. As legislators — and I am only giving honourable senators my opinion — I believe that the government must send out some signals to indicate that we worry about the investor, that we care and that we will do something. What that something is I cannot tell you. I do not know. That will be for this committee to consider. We will have extensive hearings from now until the end of the year.

We will talk about this as the weeks go on. Originally, I wanted to get out an interim report. However, because we were delayed by all kinds of Senate shenanigans, I do not know if we will be able to do that. Perhaps we should not rush it, but honourable senators will have to make that decision.

In any event, we will study the matter. There has been a significant amount of work done by Finance on it. Now that we have a committee, we will be distributing some of that work.

There is a good in-depth report of how we compare to Sarbanes-Oxley, which is the U.S. Congress' first big crack at trying to solve this messy problem. We will have some *in camera* meetings to discuss this subject at more length, but just to brief honourable senators, we are between a rock and a hard place in trying to legislate integrity. I am not precisely sure how to do that. However, we will attack the matter. We will listen to extensive witnesses and we will draft a report. That is the first subject.

Second, we will be called upon to take a fresh look at one of the criteria of bank mergers. We will be receiving a letter from the minister. When I receive it — and that should be any day — the letter will be made public. This is not a contentious item. It is simply to try to clarify some of the wording in the criteria to allow a bank merger. The criteria that must be clarified is what is in the public's interest. It is an interesting idea.

laquelle s'opposent les conservateurs, à raison je crois, à cause du lourd passé de ce pays au titre des droits de l'homme. Nous en avons d'ailleurs déjà parlé.

Nous avons demandé à des représentants du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, ainsi que du ministère des Finances, d'y assister. Ils répondront que si personne ne vient en aide à ces pays ou n'y investit, la situation des gens ne fera qu'empirer. Je ne sais pas ce qu'il convient de faire. Ce sont les honorables sénateurs qui devront décider.

Demain à 12 h 30, nous accueillerons M. Bevilacqua, secrétaire d'État aux Institutions financières internationales. Il passera une heure à nous exposer les intentions du gouvernement concernant l'épidémie 'Enron', que nous avons étudiée et que nous nous préparons à attaquer d'ici peu. Vous n'êtes pas sans savoir, sénateur Tkachuk et autres honorables sénateurs, que nous avons tenu bon nombre de consultations avec le ministère des Finances, dont des représentants coopèrent avec nous à ce sujet. Ils nous aident car leurs ressources sont considérables, contrairement aux nôtres. Les solutions à ce problème ne viendront pas toutes seules.

Il est évident que le milieu des affaires s'oppose à toute loi dans ce domaine. Je ne fais ici que donner mon humble avis — j'estime que le gouvernement doit faire comprendre que, en tant que législateurs, nous nous inquiétons à propos de l'investisseur, que son sort nous importe et que nous avons l'intention de faire quelque chose, qu'il reste bien sûr à déterminer. Ce sera au comité de l'envisager et nous tiendrons de nombreuses audiences d'ici la fin de l'année.

Nous en reparlerons au fil des semaines. À l'origine, je voulais un rapport intérimaire. Cependant, à cause des retards causés par toutes sortes d'entourloupettes sénatoriales, je ne pense pas que cela soit possible. Nous devrions peut-être prendre notre temps, mais ce sont les honorables sénateurs qui devront prendre cette décision.

Dans tous les cas, nous allons nous pencher sur la question. Le ministère des Finances a déjà abattu beaucoup de travail et maintenant que le comité est sur pied, nous allons nous répartir une partie de ce travail.

Il existe un bon rapport de fond sur notre position par rapport à la loi Sarbanes-Oxley, première grande tentative de résolution de ce problème fâcheux engagée par le Congrès américain. Nous en discuterons en profondeur à huis clos, mais pour être bref, honorables sénateurs, je dirais qu'il est en fait impossible de légiférer l'intégrité. Nous allons nous attaquer à la question, même si je ne sais pas exactement comment. Nous entendrons de nombreux témoins et élaborerons un rapport. C'est le premier sujet qui va retenir notre attention.

En deuxième lieu, il faudra regarder sous un jour nouveau un des critères applicables aux fusions bancaires. Nous allons recevoir sous peu une lettre du ministre que nous rendrons publique. Ce n'est pas une question controversée, puisqu'il s'agit simplement de clarifier et de reformuler les critères permettant les fusions bancaires. C'est dans l'intérêt du public que de préciser ce critère qui est d'ailleurs une idée intéressante.

When we receive that documentation, we will hear from the proper witnesses and determine what it is all about.

Next we have to review the Bankruptcy Bill. Then there is the bankruptcy and insolvency matter. I have been receiving extensive lobbying from various bankruptcy experts. It is an okay act, they say, but it is not really what it should be. Then there is the Bankruptcy and Insolvency Act; there is the Creditors Act. There are a series of acts that some people say should be put together. We will cross that bridge when we come to it. I just wanted honourable senators to know that, if anyone wants to talk to you about it, please know it is on our agenda.

There is also Senator Setlakwe's favourite subject, the Business Development Corporation, and why it does not give more loans to small businesses.

Senator Kelleher: I have two items, Mr. Chairman.

The Chairman: There is the World Trade Organization.

Senator Kelleher: Financial services.

The Chairman: I promise you we will return to that. However, we are so overloaded at this minute. However, we will attack that matter in the new year.

Senator Kelleher: There is one other item that I wish to raise, which is really a burning issue with me. Your staff is well aware of it. It is not their fault. I was never very happy when the legislation was going through establishing FinTRAC. It was, to say the least, contentious. I, for one, am very suspicious —

The Chairman: You mean the "money laundering act."

Senator Kelleher: — of the intrusive powers they were given. Some of those that we complained about have been struck down by the Supreme Court of Canada.

The Chairman: What would you like us to do?

Senator Kelleher: I will tell you what is really bothering me. Near the end of our session, they were given an additional \$20 million. I have asked and I have been totally stonewalled trying to find out what this additional \$20 million is for. What will they use that allotment for? I do not trust them. I suspect, but I have no proof, that they will be enlarging their mandate without proper approval. They will be using this money for various things.

The Chairman: I have two answers for you. First, Mr. Campbell, my executive assistant, has met with Mr. Bevilacqua's people and asked the precise question you are asking. We will have an answer in two weeks. That is the first point.

Second, if you are unhappy with the answer, as you probably will be, we will bring the officials back to have a hearing on the matter.

Senator Kelleher: I am unhappy at the moment that they will not give me an answer.

Une fois la documentation reçue, nous entendrons les témoins concernés et déterminerons de quoi il retourne.

Ensuite, nous devons étudier le projet de loi sur les faillites. Puis, il y a la question de la faillite et de l'insolvabilité. Je suis soumis à d'immenses pressions de la part de différents experts en faillite. C'est un projet intéressant, disent-ils, mais qui n'est pas encore au point. Puis, il y a la Loi sur la faillite et l'insolvabilité, et la Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies. Il y a toute une série de lois qui, d'après certains, devraient être regroupées. Nous nous en occuperons en temps et lieu. Je voulais simplement en informer les honorables sénateurs; si quelqu'un vous en parle, sachez que c'est à notre ordre du jour.

Puis, il y a le sujet préféré du sénateur Setlakwe, la Société d'aide aux entreprises, et pourquoi elle n'accorde pas plus de prêts aux petites entreprises.

Le sénateur Kelleher: J'ai deux points à soulever, monsieur le président.

Le président: Il y a l'Organisation mondiale du commerce.

Le sénateur Kelleher: Et les services financiers.

Le président: Je vous promets d'y revenir, mais nous sommes trop débordés en ce moment; par contre, nous nous pencherons sur la question l'année prochaine.

Le sénateur Kelleher: J'aimerais soulever un autre point qui, pour moi, est une question brûlante. Votre personnel en est déjà pertinemment conscient et même si ce n'est pas de sa faute, je n'ai jamais été très satisfait de la mesure législative relative à FinTRAC. Elle a été controversée, c'est le moins qu'on puisse dire. Personnellement, je me méfie...

Le président: Vous parlez bien de la Loi sur le blanchiment d'argent, n'est-ce pas?

Le sénateur Kelleher: ... des pouvoirs intrusifs qui lui sont accordés. Certains de ceux-ci dont nous nous sommes plaints ont été invalidés par la Cour suprême du Canada.

Le président: Que voudriez-vous que l'on fasse?

Le sénateur Kelleher: Je vais vous dire ce qui m'embête vraiment. Vers la fin de notre session, on a accordé à ce centre 20 millions de dollars en plus. Je me suis heurté à un mur quand j'ai essayé de savoir à quoi serviraient ces fonds supplémentaires. Comment va-t-il les dépenser? Je ne lui fais pas confiance. Bien que je n'en aie aucune preuve, je soupçonne que le centre élargira son mandat sans en avoir l'autorisation. Il se servira de cet argent pour diverses choses.

Le président: J'ai deux réponses pour vous. Premièrement, mon adjoint exécutif, M. Campbell, a rencontré les collègues de M. Bevilacqua et leur a posé exactement la même question que celle que vous posez. Nous aurons une réponse dans deux semaines.

Deuxièmement, si vous n'êtes pas satisfait de la réponse, comme ce sera sûrement le cas, nous convoquerons les représentants officiels à une audience consacrée à ce sujet.

Le sénateur Kelleher: Je ne suis pas satisfait en ce moment puisqu'ils refusent de répondre à ma question.

Senator Prud'homme: You are suspicious.

The Chairman: Let us get the answer, Senator Kelleher, and if you think the answer is adequate or appropriate, fine. If not, we will schedule a hearing with the proper officials.

Senator Kelleher: That would be great.

The Chairman: In the meantime, it would be helpful if you would send me a letter outlining what you said before. I would like to have it on the record so at least I can say I have been asked about what is happening.

Senator Kelleher: I think it was \$20 million.

The Chairman: Whatever.

Senator Tkachuk: I am not sure if the chair meant this inadvertently or advertently, but on the question of Enron, as a parliamentarian, I do not know what the government response is. You said it is important that we have a government response. I just wish to clarify that in this committee, this is Parliament's response. I really do not care what the government does. If the government has a response, it should produce it in a bill and bring it before the House of Commons. If it wishes us to examine these issues as parliamentarians and make recommendations to Parliament, then they can proceed and introduce legislation.

The Chairman: That is precisely what is happening.

Senator Tkachuk: That would be good, as long as they are listening to parliamentarians.

The Chairman: Before we go further, there is one last item to be dealt with before we have a discussion *in camera*.

The last item is the budget for legislation.

It is moved by the Honourable Senator Setlakwe:

That, in relation to possible legislation that may be referred to it and in accordance with the Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees, the committee authorize the Chair to seek authorization to incur expenses not exceeding \$10,000.

Mr. Robert: It is emergency funding.

The Chairman: It is "emergency funding," whatever that means. That means we should not go without sandwiches tomorrow.

Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Next is budget — special study.

It is moved by the Honourable Senator Setlakwe:

That, in relation to its special study of the present state of Canada's financial system and in accordance with the Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees, the committee authorize the Chair to seek authorization to incur expenses not exceeding \$10,000.

Le sénateur Prud'homme: Vous êtes méfiant.

Le président: Attendons tout d'abord la réponse, sénateur Kelleher, et si elle vous convient, tant mieux. Si non, nous prévoirons une audience avec les représentants appropriés.

Le sénateur Kelleher: C'est parfait.

Le président: En attendant, il serait utile que vous m'envoyiez une lettre détaillant ce que vous venez de dire. J'aimerais qu'elle figure au compte rendu afin de pouvoir dire qu'on m'en a bel et bien parlé.

Le sénateur Kelleher: Je pense bien que c'était de l'ordre de 20 millions de dollars.

Le président: Peu importe.

Le sénateur Tkachuk: Je ne sais pas si le président l'a dit par inadvertance ou non, mais à propos de la question de Enron, je peux dire que, en tant que parlementaire, j'ignore la réponse du gouvernement. Vous avez dit qu'il était important d'avoir une réponse du gouvernement. Je tiens simplement à préciser qu'en ce qui concerne notre comité, il s'agit de la réponse du Parlement. Peu m'importe ce que fait le gouvernement. S'il a une réponse, il devrait l'exprimer sous forme de projet de loi et le présenter à la Chambre des communes. S'il veut que nous examinions ces questions en tant que parlementaires et que nous formulions des recommandations pour le Parlement, qu'il dépose des mesures législatives.

Le président: C'est précisément ce qui est en train de se passer.

Le sénateur Tkachuk: Tant mieux, à condition qu'ils écoutent les parlementaires.

Le président: Il nous reste une question à traiter avant notre discussion à huis clos.

Il s'agit du budget pour l'étude des mesures législatives.

Il est proposé par l'honorable sénateur Setlakwe:

Que, relativement à d'éventuelles mesures législatives qui pourraient lui être renvoyées et conformément aux directives régissant le financement des comités du Sénat, le comité autorise le président à demander l'autorisation d'engager des dépenses s'élevant à 10 000 \$.

M. Robert: C'est un financement d'urgence.

Le président: Oui, c'est un «financement d'urgence». Ce qui veut sûrement dire que nous aurons une bonne collation demain.

Est-ce d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

Le président: Ensuite, le budget pour les études spéciales.

Il est proposé par l'honorable sénateur Setlakwe:

Que, relativement à son étude spéciale sur l'état actuel du système financier canadien et conformément aux directives régissant le financement des comités du Sénat, le comité autorise le président à demander l'autorisation d'engager des dépenses s'élevant à 10 000 \$.

Are all in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: I will now have the motion for adjournment.
Are all in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The committee continued *in camera*.

Tout le monde est d'accord?

Des voix: Oui.

Le président: Je suis maintenant prêt à recevoir une motion d'ajournement. Tout le monde est d'accord?

Des voix: Oui.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

OTTAWA, Thursday, October 24, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce, to which was referred Bill S-2, to implement an agreement, conventions and protocols concluded between Canada and Kuwait, Mongolia, the United Arab Emirates, Moldova, Norway, Belgium and Italy for the avoidance of double taxation and the prevention of fiscal evasion and to amend the enacted text of three tax treaties, met this day at 11:00 a.m. to give consideration to the bill; and to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system.

Senator E. Leo Kolber (Chairman) in the Chair.

The Chairman: Honourable senators, we are here to examine Bill S-2. We have before us this morning Mr. Bryon Wilfert, Parliamentary Secretary to the Minister of Finance, and witnesses from the Department of Finance and the Department of Foreign Affairs and International Trade.

Mr. Wilfert, please proceed.

Mr. Bryon Wilfert, Parliamentary Secretary to the Minister of Finance: Honourable senators, I appreciate the opportunity to appear before the committee today to discuss Bill S-2, the proposed Tax Conventions Implementation Act, 2002. I will make brief opening remarks, following which we will be pleased to answer any questions.

Honourable senators, this bill implements tax treaties that Canada has signed recently with seven countries. Through this bill, Canada's existing tax treaty arrangements with Belgium, Italy and Norway are updated, and tax conventions with Kuwait, Mongolia, Moldova and the United Arab Emirates will be approved for the first time.

As the world economy becomes increasingly intertwined, the importance of eliminating tax impediments to international trade and investment has grown in importance. These new treaties, therefore, are designed to facilitate cross-border trade, investment and other activities between Canada and each of its treaty partners.

Tax treaties do not impose tax, nor do they generally restrict the right of countries to tax their own residents as they see fit under their domestic tax laws. Rather, tax treaties are primarily agreements that are largely concerned with setting out the degree to which a particular country can tax the income of a resident of another country.

OTTAWA, le jeudi 24 octobre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, à qui a été renvoyé le projet de loi S-2, Loi mettant en oeuvre un accord, des conventions et des protocoles conclus entre le Canada et le Koweït, la Mongolie, les Émirats Arabes Unis, la Moldova, la Norvège, la Belgique et l'Italie, en vue d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion fiscale et modifiant le texte édicté de trois traités fiscaux, se réunit aujourd'hui à 11 heures pour en étudier la teneur de même que pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international.

Le sénateur E. Leo Kolber (président) occupe le fauteuil.

Le président: Honorables sénateurs, nous sommes réunis ce matin pour examiner le projet de loi S-2. Nous recevons aujourd'hui le secrétaire parlementaire du ministre des Finances, M. Byron Wilfert, de même que des témoins du ministère des Finances et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international.

Monsieur Wilfert, vous avez la parole.

M. Bryon Wilfert, secrétaire parlementaire du ministre des Finances: Honorables sénateurs, je suis heureux de me présenter devant ce comité aujourd'hui pour parler du projet de loi S-2, soit la Loi de 2002 pour la mise en oeuvre de conventions fiscales proposée. Je serai bref de manière à pouvoir répondre à vos questions.

Honorables sénateurs, ce projet de loi met en oeuvre des conventions fiscales que le Canada vient de conclure avec sept pays. Les conventions conclues avec la Belgique, l'Italie et la Norvège sont des mises à jour. Les quatre autres, soit celles conclues avec le Koweït, la Mongolie, la Moldova, les Émirats Arabes Unis, constituent une première dans notre histoire.

L'interdépendance croissante de l'économie mondiale met en évidence l'importance d'éliminer les entraves fiscales au commerce et à l'investissement internationaux. Ces conventions visent donc à faciliter le commerce transfrontalier, l'investissement et diverses autres activités entre le Canada et chacun des pays signataires.

Les conventions fiscales n'établissent pas l'impôt à payer et elles n'empêchent généralement pas les pays d'imposer leurs résidents comme ils le jugent bon aux termes de leurs propres lois fiscales. Elles définissent plutôt la mesure dans laquelle un pays peut imposer le revenu d'un résident d'un autre pays.

Canada's tax treaties give us assurances of how Canadians will be taxed abroad. Our treaties give our treaty partners assurances of how their residents will be treated in Canada.

Honourable senators, Canada's tax treaties are all designed with two general aims in mind: first, to remove barriers to cross-border trade and investment; and second, to prevent fiscal evasion by encouraging cooperation between Canada's tax authorities and those in other countries. It is this first objective — trade and investment promotion — that I want to talk about for the next few minutes.

Honourable senators, risk and uncertainty are a part of everyday life. However, as we know, they can have a dampening effect on commercial activity. Investors, traders and others with international dealings want to know the tax implications associated with their activities both in Canada and abroad; in other words, they want to know the rules of the game and they seek to be assured that they will be treated fairly.

Tax treaties remove uncertainty about tax implications associated with doing business, working or visiting abroad, by establishing a mutual understanding of how the tax regime of one country will interface with that of another. This understanding not only allocates the right to tax between the two countries, but also encompasses undertakings to resolve disputes, obligations to eliminate double taxation, pledges of non-discrimination and commitments to give advance notice of any desire to terminate the agreement. All these facets promote certainty and stability and help to produce a better business climate.

While I will not dwell on these benefits, honourable senators, I do feel it is incumbent upon me to discuss double taxation in more detail. One of the most frightening things to a taxpayer is unrelieved double taxation — in other words, to have income taxed twice when the taxpayer lives in one country and earns income in another. Without a tax treaty, both countries could claim tax on the income without providing the taxpayer with any measure of relief for tax paid in the other country.

To alleviate the potential for double taxation, tax treaties resort to two general methods. In some cases, the exclusive right to tax particular income is granted to the country where the taxpayer resides. In other cases, the taxing right is shared but the state where the taxpayer resides is obliged to eliminate double taxation by providing relief for the tax paid in the other country.

For example, if a Canadian resident employed by a Canadian company were sent on a short-term assignment — for three months, say — to any one of the seven treaty countries in this bill, Canada has the exclusive right to tax that person's employment income. If, on the other hand, that same person were employed abroad for a longer period of time — for one year, say — then the

Grâce à ces conventions, nous sommes sûrs de la façon dont l'impôt sera appliqué aux Canadiens à l'étranger et nous donnons à nos partenaires les mêmes assurances quant à la manière dont l'impôt canadien s'appliquera à leurs résidents.

Honorables sénateurs, les conventions fiscales sont conçues en fonction de deux grands objectifs: premièrement, elles abolissent les obstacles au commerce et à l'investissement transfrontaliers et, deuxièmement, elles préviennent l'évasion fiscale en favorisant la collaboration entre les autorités fiscales du Canada et celles des autres pays. J'aimerais d'abord vous entretenir brièvement du premier objectif, c'est-à-dire la promotion du commerce et de l'investissement.

Honorables sénateurs, le risque et l'incertitude font partie de la vie de tous les jours mais, comme nous le savons tous, ils peuvent avoir des effets perturbateurs sur l'activité économique. Les investisseurs, les négociants et les autres contribuables engagés dans des transactions internationales veulent savoir quelles seront les conséquences fiscales de leurs activités, tant au Canada qu'à l'étranger. En d'autres termes, ils veulent connaître les règles du jeu et obtenir l'assurance qu'ils recevront un traitement équitable.

Les conventions fiscales éliminent les incertitudes au sujet des conséquences fiscales des affaires, du travail ou des séjours à l'étranger, en établissant clairement la corrélation entre le régime fiscal de deux pays. Elles répartissent le droit de prélever les impôts entre les deux pays concernés et prévoient en outre des mécanismes de règlement des différends, l'obligation d'éliminer la double imposition, les engagements envers la non-discrimination et des engagements de fournir un préavis d'abrogation de l'entente. Ensemble, ces éléments favorisent la certitude et la stabilité et contribuent à établir un climat plus propice aux affaires.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur ces avantages, honorables sénateurs, mais je crois important d'approfondir la question de la double imposition. La double imposition non assortie de mesures d'allègement représente sans contredit l'une des situations les plus éprouvantes pour un contribuable. Il y a double imposition lorsqu'un contribuable vivant dans un pays et touchant un revenu dans un autre est assujéti deux fois à l'impôt sur le même revenu. Sans convention fiscale, les deux pays peuvent prélever un impôt sans accorder au contribuable de mesures d'allègement relativement à l'impôt payé dans l'autre pays.

Pour éviter la double imposition, les conventions fiscales font appel à deux méthodes générales. Dans certains cas, elles confèrent au pays de résidence du contribuable le droit exclusif d'appliquer un impôt sur certains revenus; dans d'autres cas, elles répartissent le droit d'imposition, mais exige du pays de résidence qu'il élimine la double imposition en accordant un allègement aux titres de l'impôt payé dans l'autre pays.

Par exemple, le Canada aura le droit exclusif d'imposer le revenu d'emploi d'un résident canadien travaillant pour une société canadienne envoyé en affectation pour une courte durée — disons pour trois mois — dans l'un des sept pays visés par ce projet de loi. En revanche, si la même personne est envoyée à l'étranger pendant une plus longue période, par exemple pour

country where that person works can also tax the employment income and Canada must credit the tax paid in that other country against the Canadian tax otherwise payable on the income.

Put another way, the tax treaties in this bill reduce the frequency with which taxpayers of one country are burdened by the requirement to file returns and pay tax in another country when they are not meaningful participants in the economic life of that country, or where it would be a nuisance for them to do so.

At this time, honourable senators, I should like to say a few words about the importance of withholding taxes. As honourable senators may be aware, withholding taxes are a common feature in international taxation. In Canada's case, they are applied on certain income — for example, interest, dividends and royalty payments — that Canadian residents pay to non-residents. Withholding taxes are levied on the gross amounts paid to non-residents and represent their final obligations with respect to Canadian income tax.

Without tax treaties, Canada usually taxes this income at a rate of 25 per cent, which is the rate set out under our domestic law, more precisely, under the Income Tax Act. Canada's tax treaties establish limits on the amount of withholding tax that can be levied by Canada and its treaty partners in respect of certain income. In all cases where maximum rates of withholding tax are set out in Canadian tax treaties, they are always lower than the 25 per cent rate provided under our domestic law.

Let me provide a few examples of some of the withholding rate reductions included in this bill. Each treaty in this bill provides for a maximum withholding tax rate of 15 per cent on portfolio dividends paid to non-residents. For dividends paid by subsidiaries to their parent companies, the maximum withholding rate is reduced to 5 per cent. Withholding rate reductions also apply to royalty, interest and pension payments. Each treaty in this bill caps the maximum withholding rate on interest and royalty payments at 10 per cent.

It is also worth mentioning that the reduced rates or complete exemptions from withholding tax exist for royalties paid for the right to use certain copyright royalties, computer software, patents and know-how in tax treaties with Mongolia, the United Arab Emirates, Norway, Belgium and Italy.

With respect to periodic pension payments, the maximum rate of withholding tax is set at 15 per cent of all countries, except that in the case of Belgium and the United Arab Emirates no cap has been established.

I now wish to turn to the second objective of tax treaties, namely, that of preventing fiscal evasion by encouraging cooperation between Canadian tax authorities and those in other countries. Tax treaties are an important tool in protecting Canada's tax base, in that they allow consultations and information to be exchanged between our revenue authorities and their counterparts in countries with which we have tax

un an, le pays où le revenu est gagné peut également imposer le revenu d'emploi; le Canada doit alors déduire cet impôt de l'impôt par ailleurs payable ici.

Autrement dit, les conventions fiscales contenues dans le projet de loi réduisent la fréquence à laquelle les contribuables d'un pays sont tenus de produire des déclarations et de payer de l'impôt dans un autre pays, lorsque leur participation à la vie économique de ce pays n'est pas significative, ou lorsqu'il serait ennuyeux de le faire.

Permettez-moi maintenant, honorables sénateurs, d'aborder rapidement l'importance des retenues d'impôt. Comme les honorables sénateurs le savent sans doute, les retenues d'impôt constituent une pratique commune au sein des régimes fiscaux internationaux. Dans le cas du Canada, elles sont appliquées à certains paiements que des résidents du Canada versent à des non-résidents. Il s'agit notamment des intérêts, des dividendes et des redevances. Les retenues d'impôt sont prélevées sur les montants bruts versés à des non-résidents et elles représentent leurs obligations finales en ce qui concerne l'impôt sur le revenu au Canada.

Sans convention fiscale, le Canada impose habituellement ses revenus à un taux de 25 p. 100, soit le taux prévu dans la Loi de l'impôt sur le revenu. Nos conventions fiscales précisent le maximum des retenues d'impôt qui peuvent être prélevées sur certains revenus. Chaque fois qu'une convention fiscale du Canada établit le plafond des taux de retenues d'impôt, ces taux sont toujours inférieurs aux 25 p. 100 prévus dans notre loi.

Permettez-moi de vous donner quelques exemples de réduction des taux de retenues d'impôt prévues dans le présent projet de loi. Chaque convention visée dans ce projet de loi prévoit un taux maximal de 15 p. 100 sur les dividendes de portefeuille versés à des non-résidents. Pour ce qui est des dividendes versés par des filiales à leur société mère, le taux maximal de retenues d'impôt est ramené à 5 p. 100. La réduction des retenues d'impôt s'applique aussi aux redevances, aux intérêts et aux pensions. Le plafond du taux de retenues d'impôt sur les intérêts et les redevances est fixé à 10 p. 100 dans chacune de ces conventions.

De plus, il convient de préciser que les conventions conclues avec la Mongolie, les Émirats arabes unis, la Norvège, la Belgique et l'Italie prévoient des réductions des taux de retenue d'impôt ou des exonérations complètes dans le cas des redevances versées pour l'utilisation, ou le droit d'utilisation, de certains droits d'auteurs, de logiciels informatiques, de brevets et de savoir-faire.

En ce qui a trait aux paiements de pension périodiques, le taux maximal de retenues d'impôt est fixé à 15 p. 100 pour tous les pays, sauf la Belgique et les Émirats Arabes Unis, où aucun plafond n'a été fixé.

Je passerai maintenant au second objectif des conventions fiscales, à savoir prévenir l'évasion fiscale en favorisant la collaboration entre les autorités fiscales canadiennes et celles d'autres pays. Les conventions fiscales constituent un important outil de protection de l'assiette fiscale canadienne en ce sens qu'elles permettent les consultations et l'échange de renseignements entre nos autorités fiscales et celles des pays

treaties. What this means is that the tax authorities can deal directly with each other to solve international transfer-pricing issues. They can mutually agree to satisfactory solutions involving concerns raised by taxpayers. They can conduct complete audits and offer encouragement in other discussions aimed at improving tax administration.

Honourable senators, this bill represents a part of Canada's ongoing efforts to expand its network of tax treaties with other countries, a network that now numbers over 75 treaties and which is one of the most extensive of any country in the world.

Canada's economy relies significantly on international trade. Canadian exports account for more than 40 per cent of our annual GDP. What is more, Canada's economic wealth depends on direct foreign investment to Canada, as well as inflows of information, capital and technology. Canada's tax treaties help promote the international linkages upon which we rely. In other words, by eliminating tax impediments and by creating more predictable tax results for traders, investors and other taxpayers with international dealings, our tax treaties promote opportunities at home, in international trade and investment abroad.

Honourable senators, this brings me to the end of my prepared remarks. Together with the officials present today, I would be pleased to answer any of your questions.

Senator Tkachuk: I understand there were some errors in tax treaties with Vietnam, Portugal and Senegal that were corrected in this bill in the English version. Could you specifically address those errors and explain them to us?

Mr. David Sénécal, Acting Chief, Tax Treaties, Tax Legislation Division, Department of Finance: Honourable senators, the errors in question are very minor. They occur mostly with respect to differences between the English and the French versions.

In the case of Portugal, in the English version of the discrimination article I believe we referred in one of the provisions to a person. We negotiated the treaty in French. We meant to deal with only physical persons, individuals. However, in the English translation of the French text, the word "person" was used, so we are correcting that.

In relation to the Vietnam tax treaty, there is another error. If memory serves me correctly, in the Vietnam treaty, within the definition of "royalties," we had a reference to other tangible property that does not exist in the French or Vietnamese versions of the text. After consultations with the Vietnamese authorities, it was agreed that those words should not have appeared in the English text, so we are removing them from the English version.

avec lesquels nous avons des conventions. Cela signifie que les autorités fiscales peuvent traiter directement les unes avec les autres pour régler des problèmes de prix de transfert internationaux. Elles peuvent convenir de solutions mutuellement satisfaisantes à des préoccupations soulevées par les contribuables. Elles peuvent procéder à des vérifications et engager d'autres discussions visant à améliorer l'administration de l'impôt.

Honorables sénateurs, ce projet de loi se rattache aux efforts que le Canada ne cesse de déployer pour étendre son réseau de conventions fiscales. À l'heure actuelle, de telles conventions sont en vigueur entre le Canada et plus de 75 pays. Notre réseau figure parmi les plus imposants au monde.

L'économie canadienne repose en grande partie sur le commerce international. De fait, les exportations canadiennes comptent pour plus de 40 p. 100 de notre produit intérieur brut annuel. Qui plus est, la prospérité économique du Canada repose sur l'investissement étranger direct, de même que sur l'afflux de renseignements, de capitaux et de technologie. Les conventions fiscales du Canada favorisent la création des liens internationaux sur lesquels nous comptons. Autrement dit, en éliminant les obstacles fiscaux et en créant des résultats fiscaux plus prévisibles pour les négociants, les investisseurs et les autres contribuables menant des échanges internationaux, nos conventions fiscales favorisent les débouchés sur notre territoire ainsi que le commerce international et les investissements à l'étranger.

Honorables sénateurs, ainsi prend fin mon allocution. Les fonctionnaires qui m'accompagnent et moi-même seront maintenant heureux de répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk: Je crois comprendre qu'il y avait des erreurs dans les conventions fiscales conclues avec le Vietnam, le Portugal et le Sénégal qui ont été corrigées dans la version anglaise du projet de loi. Pourriez-vous nous parler plus précisément de ces erreurs et nous les expliquer?

M. David Sénécal, chef intérimaire, Conventions fiscales, Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances: Honorables sénateurs les erreurs dont vous parlez sont très mineures. Elles étaient pour la plupart attribuables à des incohérences entre les versions anglaise et française.

Dans le cas du Portugal, dans la version anglaise de l'article portant sur la discrimination je crois que nous parlions d'une «person» dans l'une des dispositions. Nous avons négocié le traité en français. Nous voulions faire affaire avec des personnes physiques, des «individuals». Cependant, dans la traduction anglaise du texte français le mot 'person' a été utilisé et c'est ce que nous corrigeons.

En ce qui concerne la convention fiscale avec le Vietnam, une autre erreur a été commise. Si j'ai bonne mémoire, dans le cas qui nous intéresse, dans la définition de l'expression «royalties», nous faisons référence à 'other tangible property' une expression qui ne se trouve pas dans les versions françaises ou vietnamiennes du texte. Après avoir consulté les autorités vietnamiennes, nous avons convenu que ces mots ne devraient pas avoir figuré dans la version anglaise. Par conséquent, nous les y supprimons.

Senator Tkachuk: Did this problem cause any difficulties, or was it just discovered by people reviewing the bill?

Mr. Sénécal: It was just discovered by people.

Senator Tkachuk: As you know, on our side we have an interest in some of the human rights issues raised by the issue of us doing treaties with countries that may not have exemplary, and in some cases less than exemplary, human rights records. In regard to Kuwait, how can the government talk about Kuwait's humanitarian record as no longer egregious if it still denies political rights for women, about one-half of their population? In Canada, would this not be seen as an egregious human rights violation?

Mr. Wilfert: Honourable senators, with regard to Kuwait, as you know, all countries are governed by the national interest. Canada is no different. The fact that Kuwait denies, as Saudi Arabia does, as some other states in the Middle East do, political rights for women is something which, from a political standpoint, Canada clearly has concerns about. However, through various channels and obviously through various forums, we continue to engage those particular countries on those issues.

Kuwait has, however, acceded to all of the major six human rights instruments. The fact is that Canadians, for various reasons, do business in that particular part of the world. In order to protect Canadians who are dealing in those particular states, including Kuwait, and vice versa, we want to make sure that our Canadian nationals are protected in terms of tax treaty law.

If we were to carry that argument further, I would dare say that we would probably be doing business with far fewer countries around the world where Canadian companies may do business, whether they are in Burma, Indonesia or wherever they happen to be. Your point is well taken. Again, the essence of this bill is to protect Canadians who, in reality, are doing business.

Senator Tkachuk: What is the difference between gender and race with respect to human rights? What if the same violations were being made in Kuwait or some other country that we had a tax treaty with and that one-half of the population were denied political rights and they were black?

Mr. Wilfert: Honourable senators, Canada deals with states, whether it is the People's Republic of China, states in Africa, including the Congo, where we note and certainly lodge concerns with regard to human rights. There are Canadian companies or Canadians who are doing business in those countries, for whatever reason. We want to protect them, in this particular case, in terms of this issue on taxation.

However, on a different level, we continue through the Department of Foreign Affairs and International Trade to make our views known. It is an issue that, again, I think is on

Le sénateur Tkachuk: Ce problème a-t-il causé des difficultés ou quelqu'un s'en est-il aperçu au moment de la révision du projet de loi?

M. Sénécal: Quelqu'un a relevé l'erreur.

Le sénateur Tkachuk: Comme vous le savez, de notre côté nous nous intéressons à certaines des questions de droits de la personne soulevées par la signature de traités avec des pays qui n'ont peut-être pas des dossiers exemplaires en matière de la personne exemplaires et, dans certains cas, moins qu'exemplaires. En ce qui concerne le Koweït, comment le gouvernement peut-il prétendre que le dossier du Koweït en matière de droits de la personne n'est plus flagrant même s'il prive encore les femmes de droits politiques, lesquelles constituent environ la moitié de leur population? Au Canada, ne considérerions-nous pas cela comme une violation flagrante des droits de la personne?

M. Wilfert: Honorables sénateurs, en ce qui concerne le Koweït, comme vous le savez, tous les pays sont régis par l'intérêt national. Il en va de même chez nous. Le fait que le Koweït prive, à l'instar de l'Arabie Saoudite et d'autres États du Moyen-Orient, prive les femmes de droits politiques est quelque chose, d'un point de vue politique, qui inquiète nettement le Canada. Cependant, par l'entremise de divers canaux et, de toute évidence de diverses tribunes, nous continuons à retenir l'attention de ces pays en particulier sur ces questions.

Le Koweït, toutefois, a signé tous les principaux textes en matière de droits de la personne. Le fait est que les Canadiens, pour diverses raisons, font des affaires dans cette partie du monde. Pour protéger les Canadiens qui font des affaires dans ces États en particulier, y compris le Koweït et vice-versa, nous voulons nous assurer que nos ressortissants canadiens soient protégés par des conventions fiscales.

Si nous devons pousser l'argument davantage, j'oserais dire que nous ferions probablement moins affaire avec un nombre beaucoup moindre de pays où les entreprises canadiennes peuvent faire des affaires, qu'elles soient situées en Birmanie, en Indonésie ou peu importe le pays. Nous prenons bonne note du point que vous soulevez. Une fois de plus, ce projet de loi vise à protéger les Canadiens qui, en fait, font des affaires.

Le sénateur Tkachuk: Quelle est la différence entre genre et race en ce qui a trait aux droits de la personne? Qu'arriverait-il si le Koweït ou quelque autre pays avec lequel nous avons signé une convention fiscale commettait les mêmes violations et que la moitié de la population était privée de ses droits politiques et était noire?

M. Wilfert: Honorables sénateurs, le Canada fait affaire avec des États, qu'il s'agisse de la République populaire de Chine, d'États africains, y compris le Congo, où nous relevons et exprimons assurément des préoccupations en ce qui concerne les droits de la personne. Des entreprises canadiennes ou des Canadiens font des affaires dans ces pays, pour toutes sortes de raisons. Nous voulons les protéger, dans le cas qui nous intéresse, en ce qui a trait à cette question de l'imposition.

Cependant, à un niveau différent, nous continuons, par l'entremise du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, d'exprimer nos opinions. Il s'agit selon moi d'une

two different planes, and one where I respect your comments. However, the reality is that we are not preventing — and I do not know how we would necessarily prevent — Canadians or Canadian companies from doing legitimate business there, unless we were to bar them — and if we bar them there, I would suggest that we have to bar them from a lot of places.

Senator Tkachuk: In regard to South Africa, the black population was denied political rights, and we supported sanctions through the brave efforts of John Diefenbaker and Brian Mulroney. I do not understand the difference, outside of the fact that one is race and one is gender.

Mr. Wilfert: In the case of South Africa, honourable senators, with all due respect, some of those sanctions were more symbolic than real, in terms of the fact that we had very little specific economic activity. In some cases we did; for instance, the issue of flights to South Africa or barring wine.

The issue to me is not race or gender. In this case, the issue is the reality of companies, and Canadians in particular, who are doing business. We want to ensure that we have agreements that are in our interests, as we now have with 75 other states.

The fact is that, from time to time, Canada does take actions. The current case of Zimbabwe would be an excellent example. Canada looks at each case individually. One of the things we are doing is engagement. Engagement is extremely important in terms of changing. We have seen some of those changes in a case that I am more familiar with, which would be the People's Republic of China.

Senator Tkachuk: I have two more questions. To follow up on this subject, would it not be a disincentive for people to do business with these countries if they knew they would be double taxed? You say people do business, but part of the reason that we do business is because we have tax treaties. What would happen if we did not have a tax treaty? There would be double taxation issues and financial issues, so businesses would not go there. Would that not put pressure on a country to improve its human rights record? You cannot use one argument and automatically say that the other argument will not work.

Mr. Wilfert: I would say again that we are engaging and we are engaging whether it is on a political, economic or social level. To suggest to Canadians that we should not do business —

Senator Tkachuk: We do not say that, though.

Mr. Wilfert: I may not understand you correctly.

Senator Tkachuk: There would just not be a treaty. In other words, people could do business; they would just pay double taxation.

question, je le répète, qui se situe sur deux plans et pour laquelle je respecte vos observations. Toutefois, le fait est que nous n'empêcherons pas — et je ne sais pas comment nous empêcherions nécessairement — les Canadiens ou les entreprises canadiennes de faire des affaires légitimes dans ces pays ou États à moins de les exclure — et si nous devions les exclure, je dirais qu'il nous faudrait le faire pour un grand nombre.

Le sénateur Tkachuk: En ce qui concerne l'Afrique du Sud, la population noire a été privée de ses droits politiques et nous avons appuyé les sanctions grâce aux valeureux efforts de John Diefenbaker et Brian Mulroney. Je ne comprends pas la différence si ce n'est le fait que dans un cas ce soit une question de race et dans l'autre de genre.

M. Wilfert: Dans le cas de l'Afrique du Sud, honorables sénateurs, avec tout le respect que je vous dois, certaines de ces sanctions ont été plus symboliques que réelles du fait que notre activité économique y était très réduite à part, par exemple, la question des vols à destination d'Afrique du Sud ou l'embargo sur le vin.

Il ne s'agit pas pour moi d'une question de race ou de genre. Dans le cas qui nous intéresse, la question c'est la réalité avec laquelle compose des entreprises canadiennes et des Canadiens en particulier, qui font des affaires dans ces pays. Nous voulons nous assurer que nous avons des ententes qui nous protègent, comme nous en avons maintenant avec 75 autres états.

Le fait est que de temps à autre le Canada prend des mesures. Le cas actuel du Zimbabwe serait un excellent exemple. Le Canada examine chaque cas individuellement. Une des choses que nous faisons c'est de retenir leur attention. Voilà qui revêt une très grande importance pour le changement. Nous avons été témoins de certains de ces changements dans un cas que je connais plus particulièrement, celui de la République populaire de Chine.

Le sénateur Tkachuk: J'ai deux autres questions. Pour continuer sur le même sujet, sachant qu'elles seraient assujetties à une double imposition, ces personnes ne seraient-elles pas incitées à ne pas faire des affaires avec ces pays. Vous dites que des gens font des affaires et qu'ils le font en partie parce que nous avons des conventions fiscales. Comme il y aurait et des problèmes de double imposition et des problèmes d'ordre financier, les entreprises n'iraient pas dans ces pays. N'exercerions-nous pas de cette manière des pressions sur un pays pour le convaincre d'améliorer son dossier en matière de droits de la personne? Vous ne pouvez utiliser un argument et automatiquement dire que l'autre argument ne marchera pas.

M. Wilfert: Je vous dirais une fois de plus que nous sensibilisons et impliquons les pays que ce soit aux niveaux politique, économique ou social. Donner à entendre aux Canadiens que nous ne devrions pas faire des affaires...

Le sénateur Tkachuk: Nous ne disons pas cela, toutefois.

M. Wilfert: Je ne vous comprends peut-être pas très bien.

Le sénateur Tkachuk: Il n'y aurait tout simplement pas de convention. Autrement dit, les gens pourraient faire des affaires; ils ne paieraient que deux fois de l'impôt.

Mr. Wilfert: As you say, it would be obviously be a disincentive.

Senator Tkachuk: Yes, it would be. So they would spend their money somewhere else.

Mr. Wilfert: I am sure that other states would fill that vacuum. In Cuba, we have had a policy of engagement for 40 years and Canadian companies have been there. The Americans, until very recently, have not.

Canada has promoted human rights, and continues to do so. It is the centrepiece of Canadian foreign policy. Either you engage or you disengage. If you were to tell people not to go to a particular country because we do not have a tax treaty with that country, they may go elsewhere. However, there may be strategic reasons why companies go to those particular states. If this legislation comes into effect, we will recognize something that is currently ongoing. It will protect Canadians; it is in our interests to do so. At the same time, it does not prohibit us in any way from pushing, say, gender issues in places such as Kuwait and Saudi Arabia, et cetera.

Senator Tkachuk: We hear the Cuban example often. Cuba is still run by a dictator who abuses human rights, jails political prisoners, a dictator who is probably as bad as you can get. In these developing states, what evidence do we have of countries all of a sudden becoming powerful examples of treating people in a proper way and not violating human rights? What countries have we had a direct influence on changing?

Mr. Wilfert: Again, senator, I would suggest to you that in the People's Republic of China and in Cuba we have seen, both because of our contacts and because of others, gradual changes, both in terms of human rights and economic liberalization. There are many factors in the Cuban situation, senator, but recently, because of the collapse of the Soviet Bloc, the Cubans have had to look elsewhere. Who would have thought even five years ago that we would have former U.S. president Jimmy Carter engaging in Cuba? We have recently had a major trade delegation in Cuba, and many other illustrations. Castro has released some political prisoners. The pressure must be there.

Let me conclude with the following thought. In the case of North Korea, the fact that there has not been engagement until recently has been a major problem vis-à-vis North Korea being one of the major players on the international scene in terms of its terrorist and nuclear capabilities. Induced by famine and other reasons, Kim Jong Il is now engaging. I do not believe that he would have been engaging were it not for those pressures, but he is engaging. It must be a situation where we say that if you want this, you must do that. The same thing has happened in the PRC, as well as Cuba and other places.

Senator Prud'homme: I am prompted by the question of Senator Tkachuk. I believe you have answered in a highly satisfactory way by talking about the word "engagement." However, there are many misconceptions at play here, especially

Mr. Wilfert: Comme vous le dites, ce serait de toute évidence une mesure de dissuasion.

Le sénateur Tkachuk: Oui, en effet. Par conséquent, ils dépenseraient leur argent ailleurs.

Mr. Wilfert: Je suis sûr que d'autres pays comblerait le vide. Nous avons une politique d'engagement depuis 40 ans à Cuba, et les entreprises canadiennes sont présentes là-bas. Jusqu'à tout récemment, les Américains n'y étaient pas.

Le Canada a fait et continue de faire la promotion des droits de la personne. C'est au coeur de la politique étrangère de notre pays. Soit qu'on s'engage, soit qu'on se désengage. Si on devait dire aux gens de ne pas s'établir dans un pays en particulier parce que nous n'avons pas signé de convention fiscale avec lui, ils iraient peut-être ailleurs. Cependant, les entreprises peuvent avoir des raisons stratégiques d'aller s'installer dans tel ou tel pays. En adoptant le projet de loi, nous allons reconnaître quelque chose qui existe déjà. Cela va protéger les Canadiens, et c'est dans notre intérêt de le faire. En même temps, cette mesure ne nous interdit pas du tout de faire la promotion, par exemple, des droits des femmes dans des pays comme le Koweït ou l'Arabie Saoudite.

Le sénateur Tkachuk: On cite souvent Cuba en exemple. Cuba est toujours dirigé par un dictateur qui viole les droits de la personne et incarcère des prisonniers politiques, un dictateur probablement aussi affreux qu'on peut l'être. Parmi ces pays en voie de développement, quelle preuve avons-nous qu'il y en a qui se sont mis tout à coup à bien traiter la population et à respecter les droits de la personne? Quels pays avons-nous directement incité à changer?

Mr. Wilfert: Monsieur le sénateur, je vous dirais qu'en République populaire de Chine et à Cuba, nous avons constaté, grâce à nos contacts et à ceux d'autres pays, une transformation graduelle, autant dans le domaine des droits de la personne que sur le plan de la libéralisation économique. Beaucoup de facteurs expliquent la situation à Cuba mais, depuis l'effondrement du Bloc soviétique récemment, les Cubains ont dû se tourner ailleurs. Qui aurait pensé il y a même cinq ans que l'ancien président des États-Unis, Jimmy Carter, se serait engagé à l'égard de Cuba? Nous avons une importante délégation commerciale qui s'est rendue à Cuba dernièrement, et il y a beaucoup d'autres exemples. Castro a libéré des prisonniers politiques. Il doit y avoir une certaine pression.

Je terminerai en vous disant ceci. Dans le cas de la Corée du Nord, le fait qu'il n'y ait pas eu d'engagement jusqu'à tout récemment à l'égard de ce pays explique pourquoi la Corée du Nord joue un rôle si important dans le monde sur le plan du terrorisme et du développement nucléaire. La famine et d'autres raisons poussent Kim Jong Il à manifester une certaine ouverture. Je ne crois pas qu'il le ferait sans ces pressions, mais il le fait. Dans ce cas, nous devons lui demander de faire quelque chose pour obtenir autre chose. La même chose s'est produite en Chine, ainsi qu'à Cuba et ailleurs.

Le sénateur Prud'homme: La question du sénateur Tkachuk me fait réagir. Je crois que vous avez très bien répondu en employant le mot «engagement». Cependant, il y a beaucoup de confusion à ce sujet, surtout quand on parle du Koweït. Le Koweït fait des

when you refer to Kuwait. Kuwait is on its way, because of engagement with other countries. Senator Meighen and others may wish to know that Senator Kolber, who last night was elected our able chairman, would have had to go through a secret ballot in Kuwait. Members of the committees on finance and foreign affairs in Kuwait are elected by their members by secret ballot.

The Chairman: Senator, I would like you to ask the question.

Senator Prud'homme: Mr. Wilfert, you are aware that an election took place in Kuwait to give the right to vote to women, and they lost by one vote in the Parliament. This would never have taken place without that engagement. I would like for the record to ask you if you are aware that there was that election in the Parliament of 50 people and they lost by only one vote? That means eventually they will meet the requirements of Senator Tkachuk.

Mr. Wilfert: I am aware of that. In fact, that is not the first vote of this nature that has taken place in the Parliament of Kuwait. I would agree with the senator's comments that an evolution is taking place, as is the case in Bahrain and Jordan. I believe this is the result of engagement.

Senator Lynch-Staunton: In your presentation, you said that the tax treaties allow consultations and information to be exchanged between revenue authorities and our counterparts. What kind of information is that? Is personal information exchanged, or information of a general nature that has no privacy component?

Mr. Wilfert: That is an excellent question, Mr. Chairman. You are correct in terms of the personal aspects, senator. However, there are issues. If you have no objections, Mr. Chairman, I would ask my colleague to outline that.

Mr. Brian J. Ernewein, Director, Tax Legislation Division, Tax Policy Branch, Department of Finance: Mr. Chairman, in general response, the exchange-of-information provisions in the treaties found in this bill parallel the exchange-of-information provisions found in other income tax conventions already in force and allow the exchange of information relating to taxation by the other country for the purpose of taxation.

I am not certain of the meaning you ascribe to "personal information"; it can include tax information concerning a particular individual or corporation, for example. However, again, it can only be tax information and only be used for the purpose of taxation in the other jurisdiction.

Senator Lynch-Staunton: Therefore, an individual Canadian doing business in any country where there is a tax treaty could have what is considered confidential information on his tax status given to another country that may or may not release it or that may misuse it.

progrès en raison de son engagement avec d'autres pays. Cela peut peut-être intéresser le sénateur Meighen et d'autres d'apprendre que le sénateur Kolber, que nous avons élu président hier soir, aurait dû l'être par scrutin secret au Koweït. Les membres des comités des finances et des affaires étrangères, au Koweït, sont élus par scrutin secret.

Le président: J'aimerais que vous posiez votre question.

Le sénateur Prud'homme: Monsieur Wilfert, vous savez qu'un scrutin a eu lieu au Koweït pour donner le droit de vote aux femmes, et que cette mesure a été rejetée par une voix au Parlement. Ce vote n'aurait jamais eu lieu sans cet engagement. Pour les fins du compte rendu, j'aimerais que vous nous disiez si vous êtes au courant que les 50 membres du Parlement ont tenu ce vote et que la mesure a été défaite par seulement une voix? Cela veut dire qu'un jour le pays va répondre aux exigences du sénateur Tkachuk.

M. Wilfert: Je suis au courant. En fait, ce n'est pas le premier vote de cette nature qui a lieu au Parlement du Koweït. Je suis d'accord avec le sénateur pour dire que les choses évoluent, comme c'est le cas au Bahreïn et en Jordanie. Je crois que c'est le résultat de l'engagement.

Le sénateur Lynch-Staunton: Dans votre exposé, vous avez dit que les conventions fiscales permettent les consultations et l'échange de renseignements entre nos autorités fiscales et celles des pays avec lesquels nous avons des conventions. De quels renseignements s'agit-il? Échange-t-on des renseignements personnels, ou des informations de nature générale qui n'ont rien de confidentiel?

M. Wilfert: C'est une excellente question, monsieur le président. Vous avez raison à propos des aspects personnels, monsieur le sénateur, mais il y a différents éléments. Si vous n'avez pas d'objection, monsieur le président, je vais demander à mon collègue d'expliquer la question.

M. Brian J. Ernewein, directeur, Division de la législation de l'impôt, Direction de la politique de l'impôt, ministère des Finances: Monsieur le président, en règle générale, les dispositions sur l'échange de renseignements prévues dans les conventions contenues dans le projet de loi concordent avec celles qui figurent dans d'autres conventions fiscales déjà en vigueur et permettent d'échanger des renseignements liés à la fiscalité dans l'autre pays et ce, pour des raisons fiscales.

Je ne suis pas certain du sens que vous donnez à «renseignements personnels»; il peut s'agir de renseignements de nature fiscale concernant un particulier ou une société, par exemple. Cependant, on ne peut fournir que des renseignements fiscaux, et ils ne peuvent servir qu'à des fins fiscales dans l'autre pays.

Le sénateur Lynch-Staunton: Par conséquent, dans le cas d'un Canadien faisant affaire dans un pays pour lequel il existe une convention fiscale, des renseignements confidentiels sur sa situation fiscale pourraient être communiqués à un autre pays qui pourrait les divulguer ou non, ou les utiliser de façon abusive.

Mr. Ernewein: First, there would not be any information provided if the Canada Customs and Revenue Agency were not confident of it being used and only used for the purposes of tax assessment in the other jurisdiction. If there were any doubt on that score, the information simply would not be provided.

Second, in terms of a Canadian resident and information going to the other jurisdiction, the relevance of that would be limited. Generally, it is the resident state, the country where the taxpayer lives, that is interested or more often has reason to be interested in income earned in other jurisdictions and thus seeks information. In the case that you have described, senator, it would seem to me a more rare case, a more rare situation that there would be a cause for the other jurisdiction to be looking for information from the so-called resident state.

Senator Lynch-Staunton: I am on unfamiliar ground here; however, I will provide a hypothetical example, which I hope makes sense.

Let us suppose that a Canadian declares certain income to country "X", that the same income is declared in a different fashion to Canada and that country "X" has suspicions on the declaration to it. Would it have the right to ask CCRA for the equivalent information, to ensure that the two reports are similar?

Mr. Ernewein: Mr. Chairman, I just want to ensure that I understand correctly. Are you speaking of a resident of country "X" or a resident of Canada?

Senator Lynch-Staunton: A Canadian.

Mr. Ernewein: The only income that the other country would have the scope to tax under our tax treaty would be income arising in that country. It is almost certain to be the case that that other country would have better information about that than would we.

However, to be as helpful as I can, in the circumstances where our tax authorities possessed or might possess some information as to the receipt of such income about which that other country had no information, it is possible that that could form the basis of a request for such information. In that case, the earlier comments I made about guarding the confidentiality of that information would apply. However, there is the possibility at least for it to be provided.

Senator Lynch-Staunton: Getting closer to home, is there an exchange of information, say, between the United States tax authorities or the tax authorities of the United Kingdom and the Canadian tax authorities? As I understand it, Canada requires that worldwide income be declared. Assuming that that Canadian also has to declare in either or both of those other countries, do those countries get together and exchange information on the same taxpayer?

Mr. Ernewein: Yes, there is authority to do that, and that authority is exercised in particular in the case of countries with whom our taxpayers have a good deal of interaction. The U.S. and the U.K. are leading examples.

Senator Lynch-Staunton: Do the tax treaties provide for similar information to be exchanged?

M. Ernewein: D'abord, on ne fournirait aucun renseignement si l'Agence des douanes et du revenu du Canada n'avait pas l'assurance qu'ils vont servir uniquement à des fins d'évaluation fiscale dans l'autre pays. Si on avait le moindre doute à ce sujet, les renseignements ne seraient tout simplement pas fournis.

Ensuite, dans le cas d'un résident canadien, la pertinence de la transmission des renseignements à un autre pays serait limitée. En général, c'est l'État où réside la personne, le pays où le contribuable vit, qui s'intéresse ou a plus de raisons de s'intéresser au revenu acquis dans d'autres pays et qui demande l'information. Il serait à mon avis plus rare, monsieur le sénateur, que ce soit l'autre pays qui s'adresse au pays de résidence de la personne, comme dans le cas que vous avez exposé.

Le sénateur Lynch-Staunton: Je ne suis pas en terrain connu, mais je vais donner un exemple qui j'espère a du bon sens.

Supposons qu'un Canadien déclare un certain revenu dans un pays X, que le même revenu est déclaré autrement au Canada et que le pays X entretient des doutes sur la déclaration faite. Serait-il autorisé à demander à l'ADRC des informations équivalentes pour s'assurer que les deux déclarations sont similaires?

M. Ernewein: Monsieur le président, je veux m'assurer de bien comprendre votre question. Parlez-vous d'un résident du pays X ou d'un résident du Canada?

Le sénateur Lynch-Staunton: D'un Canadien.

M. Ernewein: Le seul revenu que l'autre pays pourrait imposer en vertu de notre convention fiscale est le revenu gagné chez lui. Il est à peu près certain que l'autre pays aurait de meilleurs renseignements sur ce revenu que nous.

Cependant, pour vous aider autant que je le peux, dans la mesure où nos autorités fiscales possèdent ou pourraient posséder des informations sur ce revenu que l'autre pays ne posséderait pas, une demande d'information à ce sujet est possible. Dans ce cas, ce que j'ai dit au sujet de la confidentialité de l'information s'appliquerait. Cependant, il serait à tout le moins possible de fournir cette information.

Le sénateur Lynch-Staunton: Pour revenir plus près de chez nous, y a-t-il des échanges d'informations, disons, entre les autorités fiscales des États-Unis ou celles du Royaume-Uni et les autorités fiscales canadiennes? Si j'ai bien compris, le Canada exige de déclarer le revenu dans le monde entier. En supposant que ce Canadien doive déclarer son revenu dans l'un ou l'autre de ces pays ou les deux, est-ce que ces pays échangent des renseignements sur ce contribuable?

M. Ernewein: Oui, ils le font, surtout avec les pays où nos contribuables ont beaucoup d'intérêts, comme par exemple les États-Unis et le Royaume-Uni.

Le sénateur Lynch-Staunton: Est-ce que les conventions fiscales prévoient l'échange de renseignements similaires?

Mr. Ernewein: They do.

Senator Lynch-Staunton: Thank you for that.

Mr. Wilfert, can the flavour of the answer that you gave to Senator Tkachuk be summarized as follows: When it comes to a choice between human rights and trade, trade will win out, if there is such a choice? It appears to me — and I do not want to answer my own question — that at one time Canada's commitment to human rights was exercised in more than just a passive fashion internationally. South Africa was mentioned. I will not argue whether the sanctions were symbolic or not, but at least there were sanctions and there was political pressure, both internally and externally. I think in the case of South Africa Canada's role in seeing that apartheid finally gave way to a democratic system was considerable, and I think Mr. Mandela would be the first to acknowledge that.

I do not see your government today making the same sort of commitment. What I have been hearing so far is that the protection of Canadian citizens, their investments and the removal of double taxation is of priority importance, and let us hope that those countries where we do business and have an appalling human rights record will eventually come onside and honour their obligations with all the treaties they have signed and so forth. Basically, which is it? If you had to choose between human rights and trade and making an international commitment, which one would win out?

Mr. Wilfert: Mr. Chairman, first, this is not on the same plane as a butter versus bullets issue. You cannot weigh trade against human rights.

We cannot forget that it was a Canadian who wrote the Universal Declaration of Human Rights. How you engage countries on human rights, with all due respect, is on many fronts. It may be through business or social contacts or through interpersonal or political relations.

For example, there are some pretty unsavoury individuals in the Francophonie, as there are in the Commonwealth. Should the Prime Minister not have attended the Francophonie summit in Beirut because we do not like these individuals? Perhaps.

The Prime Minister took a leading role on the issue of Zimbabwe. He has certainly spoken out with regard to concerns in Togo, the Congo and other African states. The fact is we need to be there. Concerning the states that have been raised so far, I have indicated that they have acceded to the six major human rights instruments.

Senator, in my view, there is never a choice between trade and human rights. The instrument by which one engages to promote and to see, hopefully, the development of — and going back to Senator Prud'homme's comments. It is because of engaging in the promotion and development of these instruments that, in my view, we have demonstrated just that. The same is true in other international forums, whether they be APEC or the ASEAN

Mr. Ernewein: Oui.

Le sénateur Lynch-Staunton: Merci.

Monsieur Wilfert, on peut peut-être résumer de cette façon la réponse que vous avez donnée au sénateur Tkachuk: quand il faut choisir entre les droits de la personne et les échanges commerciaux, ce sont ces derniers qui l'emportent, n'est-ce pas? Il me semble — et je ne veux pas répondre à ma propre question — que le Canada, dans le passé, défendait avec détermination les droits de la personne à l'échelle internationale. On a parlé de l'Afrique du Sud. Des sanctions, qu'elles aient été symboliques ou non, ont été imposées au pays et des pressions politiques ont été exercées aussi bien à l'interne qu'à l'externe. Dans le cas de l'Afrique du Sud, le Canada a joué un rôle important du fait qu'il s'est attaché à voir à ce que l'apartheid soit enfin remplacé par un régime démocratique. Je pense que M. Mandela serait le premier à le reconnaître.

Or, le gouvernement n'affiche pas la même détermination dans ce cas-ci. Ce que j'ai entendu dire jusqu'à maintenant, c'est que la protection des Canadiens, leurs investissements et l'élimination de la double imposition constituent une priorité. J'espère que les pays avec lesquels nous faisons affaire et qui ne respectent pas les droits de la personne vont finir par honorer leurs obligations en vertu de tous les traités qu'ils ont signés, ainsi de suite. Alors, quelle est la réponse? S'il fallait choisir entre les droits de la personne et les échanges commerciaux sur le plan international, lequel l'emporterait?

M. Wilfert: Monsieur le président, il n'est pas question ici de troquer de la nourriture contre des armes. On ne peut pas comparer le commerce aux droits de la personne.

Il ne faut pas oublier non plus que c'est un Canadien qui a rédigé la Déclaration universelle des droits de l'homme. Sauf votre respect, il existe de nombreuses façons d'amener un pays à s'intéresser à la question des droits de la personne: il ya, par exemple, les contacts d'affaires ou sociaux, ou encore les relations inter personnelles ou politiques.

Par ailleurs, il est vrai qu'on retrouve au sein de la Francophonie, tout comme au sein du Commonwealth, des personnes peu recommandables. Or, est-ce que le premier ministre aurait dû refuser de participer au Sommet francophone à Beyrouth parce que nous n'apprécions pas ces personnes? Peut-être.

Le premier ministre a joué un rôle de premier plan dans le dossier du Zimbabwe. Il a fait part de ses préoccupations concernant le Togo, le Congo et d'autres pays d'Afrique. Le fait est que nous devons être présents. Pour ce qui est des pays mentionnés jusqu'ici, j'ai indiqué qu'ils ont ratifié six grands instruments en matière de droits de la personne.

Sénateur, à mon avis, il n'est pas question de choisir entre les échanges commerciaux et les droits de la personne. Le moyen utilisé pour promouvoir et, je l'espère, favoriser l'élaboration de — je reviens aux commentaires du sénateur Prud'homme. La promotion et l'élaboration de ces instruments témoignent en fait de notre engagement. Notre participation à d'autres tribunes internationales, qu'il s'agisse de l'APEC ou de l'ANASE,

regimes. Those are examples of where, by engagement, we do that. It is a paramount issue. Again, it may simply be a view. I certainly do not think I indicated that on the issue of South Africa that all of them were symbolic; some of them were real. I congratulate both Prime Ministers Mulroney and Diefenbaker for the roles they played in that regard, just as I congratulate our Prime Minister concerning issues around Nigeria, which, of course, led to the eventual development of a democratic government in that country.

Again, it is not a butter versus bullets issue or a trade versus human rights issue. With all due respect, senator, what is important is how we engage and the force with which we engage.

Senator Lynch-Staunton: This is a debate that will be continued here and elsewhere. Thus, I will not prolong it. I thank you for your answer.

I have one last comment, which will include a question, to reassure my colleague, Senator Tkachuk. I notice that on the list of countries with which we have treaties Cuba is not included. I thought you would be pleased to see that, Senator Tkachuk.

Senator Tkachuk: I am pleased.

Senator Lynch-Staunton: Perhaps the human rights record has played a role in that. If not, why do we not have a tax treaty with Cuba?

You did mention it and it is a country in which Canadians have significant investments, et cetera. Therefore, it stands out as not being on the list.

Mr. Ernewein: That question has been raised before. The answer is necessarily an incomplete one, that being that we do not have a tax treaty with Cuba. Currently, there are no negotiations underway with Cuba to have a tax treaty, but I do not think that rules out the possibility of having a treaty in the future.

Senator Fraser: Further on the very important topic raised by Senator Tkachuk, I do not think Kuwait is the best example. In recent years, I have had quite a lot of fairly intensive contact with parliamentarians from around the world, including women parliamentarians. My friends in Kuwait tell me that they do in fact, as Senator Prud'homme suggests, expect that women will get the vote there quite soon. The United Arab Emirates is a much tougher case. They have not even ratified CEDAW, the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination Against Women.

Nonetheless, my contacts have suggested to me that Mr. Wilfert is correct, that human rights advocates in all but the most severe cases — and South Africa in the last years of the apartheid regime would have been such a severe case — want engagement from us. They want us to be there, in part so that we can set an example, and the case of women is an example. They want us to send women ministers, lawyers and accountants to

témoigner aussi de notre engagement. Cette question est fort importante. Encore une fois, c'est peut-être tout simplement une impression. Je ne crois pas avoir dit que, dans le cas de l'Afrique du Sud, les sanctions étaient symboliques. Certaines étaient sévères. Je félicite les premiers ministres Mulroney et Diefenbaker pour les rôles qu'ils ont joués à cet égard, tout comme je félicite le premier ministre pour le rôle qu'il a joué dans le dossier touchant le Nigéria, rôle qui, bien entendu, a abouti à l'instauration d'un gouvernement démocratique dans ce pays.

Encore une fois, il n'est pas question ici de troquer de la nourriture contre des armes, de choisir entre les échanges commerciaux et les droits de la personne. Sauf votre respect, sénateur, ce qu'il faut, ici, c'est de savoir quel rôle nous allons jouer, et l'importance que nous allons y attacher.

Le sénateur Lynch-Staunton: C'est une question que nous allons continuer d'examiner ici et ailleurs. Je ne m'éterniserai donc pas là-dessus. Merci de votre réponse.

Je voudrais faire un dernier commentaire, et aussi poser une question, pour rassurer mon collègue, le sénateur Tkachuk. Je note que Cuba ne figure pas sur la liste des pays avec lesquels nous avons conclu des traités. Je suis certain que cela vous fait plaisir, sénateur Tkachuk.

Le sénateur Tkachuk: Oui.

Le sénateur Lynch-Staunton: Peut-être que la question des droits de la personne y est pour quelque chose. Sinon, pourquoi n'avons-nous pas signé de convention fiscale avec Cuba?

Vous avez mentionné ce pays, et c'est un pays où les Canadiens ont, entre autres, de nombreux investissements. Je trouve étonnant qu'il ne figure pas sur la liste.

M. Ernewein: La question a déjà été soulevée. La réponse est forcément incomplète, à savoir que nous n'avons pas conclu de convention fiscale avec Cuba. Aucune négociation en ce sens n'a cours en ce moment, mais cela ne veut pas dire qu'aucun traité ne sera signé à l'avenir.

Le sénateur Fraser: Pour revenir au point très important qu'a soulevé le sénateur Tkachuk, je ne crois pas que le Koweït soit le meilleur exemple qu'on puisse citer. Au cours des dernières années, j'ai eu beaucoup d'entretiens avec des parlementaires, hommes et femmes, de divers pays. Mes amis au Koweït me disent qu'ils s'attendent, comme l'a laissé entendre le sénateur Prud'homme, à ce que les femmes obtiennent bientôt le droit de vote. La situation est plus difficile du côté des Émirats arabes unis. Ils n'ont même pas ratifié la CEDAW, la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes.

Néanmoins, mes contacts laissent entendre que M. Wilfert a raison, à savoir que les défenseurs des droits de la personne de tous les pays, sauf ceux qui constituent des cas plus extrêmes — et l'Afrique du Sud, au cours des dernières années de l'apartheid, aurait fait partie de cette catégorie — veulent un engagement de notre part. Ils veulent que le Canada soit présent, en partie pour donner l'exemple, entre autres dans le dossier touchant les droits

demonstrate that the world does not come to an end when women hold positions of responsibility.

However, they do want the engagement to be constructive. They do not want us only to send them dollars. I think there is a certain tendency in matters of this nature to say that this is just a tax treaty and really has nothing to do with human rights. However, as I believe you were suggesting, in the end everything does have to do with human rights.

Mr. Wilfert: Yes.

Senator Fraser: Would it be possible for the Government of Canada, assuming that this bill is passed, to then convey courteously to the governments of the countries concerned that the Senate of Canada, and probably the Parliament of Canada, is delighted to build relations and, in particular, has expressed its wish that these closer relations will contribute to the advancement of human rights in general and particularly of women in those countries?

Mr. Wilfert: Your point is well-taken and has been noted. I will certainly convey that message, which I think is a fair message and one that, as I indicated, we convey through many different fora. In this particular case, I have no difficulty conveying the message to the minister and to others.

Senator Meighen: Gentlemen, thank you for attending here.

This argument has been ongoing for many years. I tend to come down on the side of having relationships with states with which we have pretty severe disagreements rather than severing them. I think the adage in French, les absents ont toujours tort, has some sense. That being said, I am looking at the process. How is the decision ultimately made? Presumably, it is made by the minister.

Mr. Norfolk, at what point does your input come to bear? If, for some reason, the government of Zimbabwe wanted to enter into a treaty with Canada similar to the ones we are looking at today, would you provide a report to the minister on the human rights situation? If not you, would anyone? Would you make a recommendation for or against based on the human rights record of Zimbabwe or, for that matter, any other applicant state?

Mr. Wilfert: Thank you for the question. I would indicate —

The Chairman: Excuse me, I believe the question was put to Mr. Norfolk.

Senator Meighen: I am interested in Mr. Norfolk's role, or his division's role, but I am quite happy to listen to the parliamentary secretary as well.

Mr. Wilfert: I will certainly have Mr. Norfolk answer. I was just going to say that that would indeed be the case, although sometimes I feel that I am more the parliamentary secretary to the

des femmes. Ils veulent que le Canada envoie des femmes qui sont ministres, avocates et comptables, pour montrer que la terre ne cesse pas de tourner quand des femmes détiennent des postes de responsabilité.

Toutefois, ils veulent, de notre part, un engagement constructif, et pas uniquement de l'argent. Je pense qu'on a tendance à dire, dans des cas comme celui-ci, qu'il s'agit ici tout simplement d'une convention fiscale, que cela n'a rien à voir avec les droits de la personne. Toutefois, comme vous l'avez laissé entendre, finalement, tout se ramène aux droits de la personne.

M. Wilfert: Oui.

Le sénateur Fraser: En supposant que le projet de loi soit adopté, le gouvernement du Canada peut-il alors indiquer, avec courtoisie, aux gouvernements des pays concernés, que le Sénat du Canada, et sans doute le Parlement du Canada, est heureux de collaborer avec eux et, notamment, exprimer le désir que ces liens plus étroits favorisent, dans ces pays, le respect des droits de la personne en général, et ceux des femmes en particulier?

M. Wilfert: Je prends note de ce que vous dites. Je vais transmettre le message qui, je crois, est un message raisonnable que nous essayons déjà, comme je l'ai mentionné, de faire passer dans diverses tribunes. Dans ce cas-ci, je transmettrai volontiers ce message au ministre et aux autres personnes concernées.

Le sénateur Meighen: Messieurs, merci d'être venus nous rencontrer.

Cela fait de nombreuses années que nous entendons cet argument. Je crois qu'il faut maintenir les liens que nous entretenons avec les pays avec lesquels nous avons de profonds désaccords, et non les rompre. Il y a un adage en français qui dit que les absents ont toujours tort et, dans une certaine mesure, c'est vrai. Cela dit, je voudrais parler du processus. Qui prend la décision finale? Je présume que c'est le ministre.

Monsieur Norfolk, à quel stade vos conseils entrent-ils en jeu? Si pour une raison ou une autre, le gouvernement du Zimbabwe voulait conclure avec le Canada un traité semblable à ceux dont il est question aujourd'hui, présenteriez-vous un rapport au ministre sur la situation des droits de la personne? Si vous ne le faites pas, y a-t-il quelqu'un qui le ferait? Feriez-vous des recommandations pour ou contre le traité en fonction de la situation des droits de la personne au Zimbabwe ou dans un autre pays potentiellement signataire?

M. Wilfert: Je vous remercie de poser cette question. J'aimerais indiquer...

Le président: Excusez-moi, mais je pense que la question s'adressait à M. Norfolk.

Le sénateur Meighen: Je m'interroge sur le rôle de M. Norfolk ou de sa division, mais j'aimerais bien entendre la réponse du secrétaire parlementaire également.

M. Wilfert: Je tiens aussi entendre la réponse de M. Norfolk. Je voulais seulement dire que c'est nécessairement ce qui arriverait, même si parfois j'ai plutôt l'impression d'être le secrétaire

Minister of Foreign Affairs than to the Minister of Finance. However, there is a clear correlation between these two issues, as you have outlined.

There are other circumstances, particularly with regard to Zimbabwe, on which Canada is already on record, which would certainly come into play and on which DFAIT would certainly report to the minister. I have had the opportunity, with the current Minister of Finance, to input regularly. That is the type of thing that I would personally do and that I know the department would do. I will have Mr. Norfolk confirm that.

Mr. Adrian Norfolk, Deputy Director, Human Rights, Humanitarian Affairs, International Women's Equality Division, Department of Foreign Affairs and International Trade: Yes, indeed, and I would like to say that Mr. Wilfert is doing a very good job as the parliamentary secretary for our ministry as well, and I would like to endorse all that he said earlier.

There is ongoing communication between the departments on these kinds of issues, and of course there is an awareness of where there are major concerns. We would provide reports, probably from our geographic desks, the desks that are specifically concerned with country situations, to the ministry upon request. Our own division would be involved in coordinating where there are a large number of countries concerned at one point, such as in this case where there are several countries. We provided feedback to the ministry on the range of countries after consultation with the specialists in the geographic desks, which often also involves consultation with the missions.

Senator Meighen: Do I understand correctly that you do not make a recommendation?

Mr. Norfolk: We would say whether we have concerns or not about a double taxation agreement being entered into. We have said in these cases that we do not have concerns.

Senator Meighen: If you expressed concern, it would be up to the political powers that be to make the decision as to whether those concerns were sufficient to negate entering into a treaty?

Mr. Norfolk: If we said we have concerns, there would be a process of negotiation and discussion between the Department of Finance and ourselves. I would not like to say what level it would go up to in terms of the final decision. Presumably, it could eventually reach a political level. However, we have no concerns here.

Senator Meighen: Presumably, it could reach a political level? I would have thought it would have to reach a political level in all cases. Is that not so?

Mr. Wilfert: When we are presenting bills, we obviously look at many aspects. I would be remiss if I did not thank DFAIT for the work it has done with regard to this legislation in conjunction with the Department of Finance.

These issues come up regularly. In my experience with the minister, these issues are discussed. They arrive in many ways, but I can assure you that ultimately those considerations are taken

parlementaire du ministre des Affaires étrangères que celui du ministre des Finances. Il est évident que les deux questions sont liées, comme vous l'avez mentionné.

Il y a certainement d'autres circonstances qui pèseraient dans la balance, particulièrement en ce qui concerne le Zimbabwe, envers lequel le Canada a déjà des positions officielles. Il ne fait pas de doute que le MAECI ferait rapport au ministre dans ce cas. J'ai eu l'occasion de prodiguer des conseils au ministre des Finances actuel à maintes reprises. C'est le genre de chose que je ferais personnellement et que le ministère ferait aussi, j'en suis sûr. M. Norfolk peut le confirmer, n'est-ce pas?

M. Adrian Norfolk, directeur adjoint, Droits de la personne, des affaires humanitaires et de la promotion internationale de la femme, ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: En effet. J'aimerais par la même occasion souligner l'excellent travail de M. Wilfert à titre de secrétaire parlementaire de notre ministère et endosser tout ce qu'il vient de dire.

Les ministères communiquent continuellement sur ce genre de question et sont conscients, évidemment, qu'il s'agit d'enjeux de la plus grande importance. Dans une telle situation, nous présenterions des rapports au ministre sur demande. Ceux-ci seraient probablement préparés par la direction géographique chargée d'étudier la situation des pays concernés. Notre propre division s'occuperait de la coordination si un traité touchait un grand nombre de pays, comme c'est le cas ici. Nous ferions rapport au ministre de la situation dans tous ces pays après consultation des spécialistes de nos directions géographiques, ce qui nous amène souvent à consulter notre personnel en mission.

Le sénateur Meighen: Si je comprends bien, vous ne faites pas de recommandation?

M. Norfolk: Nous disons si nous craignons ou non que l'entente entraîne une double imposition. Dans ce cas-ci, nous avons dit ne pas craindre une telle éventualité.

Le sénateur Meighen: Si vous exprimez des inquiétudes, il revient ensuite aux autorités politiques de décider si celles-ci sont suffisamment alarmantes pour ne pas signer le traité?

M. Norfolk: Si nous manifestons des inquiétudes, un processus de négociation et de discussion s'enclenche entre le ministère des Finances et nous. Je ne peux dire à quel niveau la décision finale sera prise. L'affaire pourrait même se rendre jusqu'à un niveau politique, mais cela ne nous inquiète pas dans ce cas-ci.

Le sénateur Meighen: L'affaire pourrait même se rendre jusqu'à un niveau politique? J'aurais cru que toutes les décisions devaient se prendre à un niveau politique. Ce n'est pas le cas?

M. Wilfert: Lorsque nous présentons des projets de loi, nous examinons évidemment beaucoup d'aspects. Ce serait une négligence de ma part de ne pas remercier le MAECI pour le travail qu'il a fait en collaboration avec le ministère des Finances en vue de ce projet de loi.

Ces questions reviennent souvent. Selon mon expérience avec le ministre, on en discute. Ces questions surgissent de diverses façons, mais je peux vous assurer qu'en bout de ligne, on en tient

into account. I would suggest that if any department — in this case DFAIT — were to provide information that was of concern, the politicians would take careful note and respond accordingly.

Senator Meighen: I am fishing for a case upon which we could all agree, and I am sure there are some. Ceausescu's Romania may be an example, or Stalinist Russia. Who would say that we are not going to enter into a treaty, that we are not going to propose this to the Parliament of Canada?

Would it be the Minister of Finance? Would it be someone in your division, Mr. Norfolk?

Mr. Wilfert: Ultimately, Mr. Chairman, the buck has to stop with the political individual. I would suggest that would be the minister.

Senator Meighen: I am glad to hear that. Can we assume that, when a bill such as this comes before us, the minister has signed off on the political and human rights considerations?

Mr. Wilfert: I would suggest, again, Mr. Chairman, through you to the senator, that, as the Parliamentary Secretary to the Finance Minister, I would not be here unless he okayed it.

Senator Meighen: What about the Minister of Foreign Affairs? Is there any involvement on his or her part?

Mr. Wilfert: As I think I indicated, Mr. Chairman, the department has been very helpful in the information it has provided, particularly in regard to this treaty.

Mr. Norfolk: There are no concerns with regard to this treaty.

Senator Meighen: There are no concerns, you said?

Mr. Norfolk: There are no concerns with regard to this treaty.

Senator Lynch-Staunton: Yes. We have all asked about this before when treaties have come before us. The briefing books, by the way, are excellent. They are by Finance and include a summary of the Department of Foreign Affairs and International Trade's assessment of those countries, no matter which ones they are, so that we have a background of the political system, human rights records and so forth. You have already done that, I think, in answer to some comments made yesterday, which was confirmed by what we just heard. However, it would be helpful to have that information in the briefing book as well.

The Chairman: I would echo that suggestion, although we did circulate a little something about your comments.

Mr. Wilfert: Mr. Chairman, it is an excellent point. I will definitely recommend that that be done in the future as a matter of course.

compte. Je serais porté à croire que si un ministère — dans ce cas-ci, le MAECI — communiquait des informations inquiétantes aux politiciens, ceux-ci en prendraient bonne note et agiraient en conséquence.

Le sénateur Meighen: Je cherche un exemple sur lequel nous pourrions tous être d'accord, je suis sûr qu'il y en a. La Roumanie de Ceausescu ou la Russie de Staline, tiens. Qui décide que nous n'allons pas conclure de traité, que nous n'allons pas le proposer au Parlement du Canada?

Est-ce le ministre des Finances? Est-ce quelqu'un de votre division, monsieur Norfolk?

M. Wilfert: En bout de ligne, monsieur le président, c'est au politicien de décider. D'après moi, la responsabilité devrait incomber au ministre.

Le sénateur Meighen: Je suis heureux de l'entendre. Pouvons-nous prendre pour acquis, lorsque nous sommes saisis d'un projet de loi de la sorte, que le ministre en accepte les considérations politiques et relatives aux droits de la personne?

M. Wilfert: Encore une fois, je vous dirais, monsieur le président et monsieur le sénateur, qu'en tant que secrétaire parlementaire du ministre des Finances, je ne serais pas ici s'il ne m'avait pas donné son aval.

Le sénateur Meighen: Qu'en est-il du ministre des Affaires étrangères? A-t-il son mot à dire?

M. Wilfert: Comme je pense l'avoir déjà dit, monsieur le président, le ministère nous est d'une aide très précieuse pour l'information qu'il nous donne, ce qui est particulièrement vrai dans le cas de ce traité.

M. Norfolk: Nous n'avons pas d'inquiétudes au sujet de ce traité.

Le sénateur Meighen: Vous n'avez pas d'inquiétudes, dites-vous?

M. Norfolk: Nous n'avons pas d'inquiétudes au sujet de ce traité.

Le sénateur Lynch-Staunton: C'est vrai. Nous avons déjà tous posé des questions lorsque nous avons étudié les traités. En passant, les cahiers d'information étaient excellents. Ils ont été préparés par les Finances et comprennent un résumé de l'évaluation faite par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international au sujet de ces pays, quels qu'ils soient. Nous avons donc des renseignements sur leur régime politique, la situation des droits de la personne là-bas et tout le reste. Vous l'avez déjà fait, je crois, en réponse aux commentaires exprimés hier, ce que confirme ce que nous venons d'entendre. Ceci dit, il serait utile d'ajouter ces renseignements au cahier d'information.

Le président: Je suis d'accord avec cette suggestion, bien que nous ayons déjà reçu un peu de documentation sur vos commentaires.

M. Wilfert: Monsieur le président, c'est un excellent point. Je ne manquerai pas de recommander que cela soit fait dans l'avenir.

Senator Kelleher: We have heard many pious hopes put forward this morning that entering into these treaties may lead to an enlargement of human rights.

Government is very good at doing studies. I am wondering whether anybody in these two departments that are concerned with this type of legislation has ever been assigned to do a study to see if there is any evidence that there is substance to these pious hopes?

Mr. Wilfert: Mr. Chairman, I do not know that I would take your editorial comment or characterization as "pious." However, I would suggest to you, senator, that a great deal of care and effort is attached in terms of on-the-ground experience and consultation with allies and others in doing evaluations.

In fact, through non-governmental agencies we know that various human rights organizations will compile documentation, both on this country and on other countries around the world. Therefore, it is not just government-to-government information or a government analysis. That is an important factor.

I will certainly ask my colleague to comment, but from my understanding of the workings of the Department of Foreign Affairs, analyses are done all the time. We could, for example, use comments from the great international theorist Hans Morgenthau, who has said that those who do not engage wind up looking from the outside. If you engage, you will obviously get an analysis. What you do with that analysis is, of course, up to you.

We are now seeing companies with much more social consciousness. Certain rules of the game are clearly subscribed to now, and the public is demanding that as well. These are all very important changes.

Mr. Norfolk: I would like to add several things, one of which was just touched on. A concept that we have not mentioned at any length here is the issue of economic, social and cultural rights, and how more and more NGOs and states are looking at the issue of economic rights as opposed to civil and political rights. Of course, when it comes to promoting the economic rights of those individuals, then the whole business of trade is very important.

Many studies have been done about the relationship between trade and human rights. I will have to verify the findings of the latest one that was specifically done by our department. I will get back to the honourable senator on specific reports or studies that have been done.

Generally speaking, the observation is that, as countries advance socio-economically, the human rights situation generally does improve. I would cite the example of Malaysia in that regard. When the economic downturn happened, the human rights situation became more difficult. As things improved, the human rights situation improved. There was almost a direct relationship.

Le sénateur Kelleher: Nous avons entendu nombre de vœux pieux ce matin que la signature de ces traités mène à un plus grand respect des droits de la personne.

Le gouvernement est très bon pour faire des études. Je me demande seulement si quelqu'un, dans les deux ministères concernés par ce type de projet de loi, a déjà été appelé à réaliser une étude pour vérifier s'il y a véritablement lieu de croire à ces vœux pieux?

M. Wilfert: Monsieur le président, je ne sais pas comment vous interpréter le mot «pieux». Cependant je vous dirais, monsieur le sénateur, que nous attachons beaucoup d'importance à l'expérience sur le terrain et que nous nous efforçons de consulter nos alliés et diverses parties lorsque nous effectuons des évaluations.

Par l'intermédiaire d'organismes non gouvernementaux, nous savons que divers organismes voués à la protection des droits de la personne recueillent de la documentation, tant sur notre pays que sur les autres. Ainsi, il n'y a pas que les renseignements échangés entre les gouvernements ou issus de leur analyse. C'est un facteur important.

Je vais certainement demander à mon collègue de s'exprimer aussi, mais à ce que je comprends des travaux du ministère des Affaires étrangères, des analyses sont constamment réalisées. Prenons, par exemple, les observations du grand théoricien international Hans Morgenthau, qui dit que ceux qui ne s'engagent pas, finissent par avoir un regard extérieur. Quand on s'engage, on en arrive nécessairement à une analyse. Ce qu'on fait de cette analyse dépend toutefois de chacun, bien sûr.

On constate que beaucoup de sociétés ont une conscience sociale beaucoup plus grande qu'avant. Il est clair que certaines règles du jeu sont maintenant prises en compte, et le public l'exige. Ce sont des changements très importants.

M. Norfolk: J'aimerais ajouter quelques éléments, notamment sur un sujet qui vient d'être mentionné. Il y a un concept dont il n'a pas du tout été question ici, soit celui des droits économiques, sociaux et culturels. Un nombre grandissant d'ONG et d'États voient les droits économiques comme opposés aux droits civils et politiques. Bien sûr, lorsqu'il s'agit de défendre les droits économiques de ces personnes, toute la question du commerce est très importante.

Beaucoup d'études ont été réalisées sur les liens entre droits commerciaux et droits de la personne. Je vais devoir vérifier les conclusions de la dernière de ces études menées par notre ministère. Je vais revenir à l'honorable sénateur au sujet des résultats d'études et des conclusions de rapports à cet égard.

De manière générale, on observe que plus les pays avancent sur le plan socio-économique, plus la situation des droits de la personne s'y améliore dans son ensemble. La Malaisie en est un bon bel exemple. Pendant la récession économique, la situation des droits de la personne s'est compliquée. Au fur et à mesure que les choses se sont améliorées, la situation des droits de la personne s'est améliorée également. Le lien entre les deux était presque direct.

The other area that was touched on by my colleague was that of corporate social responsibility. You mentioned the hope that these agreements will improve the human rights situation. I suppose our position on that is that they may improve. We certainly do not see them as being an impediment to the improvement of human rights. The question is how to maximize that effect and how to ensure, as much as possible, that this engagement does result in an improvement in human rights. We are trying to do that through corporate social responsibility. Our department is very active, along with a number of other departments, in the area of corporate social responsibility, and in developing a Canadian strategy for encouraging companies that operate in these countries where there are concerns to look at their own practices and to promote human rights.

Senator Kelleher: If I may, Mr. Chairman, I have one final question.

I get the feeling that, since your respective departments have known about this concern with regard to human rights, which has been raised here on a number of occasions, and the fact that you are not giving us any studies or concrete evidence with respect to this area, that you have not done any studies yet.

I might suggest to you that, when you come before us again with a tax convention treaty, you try to give us some written material of some kind of a study that has been done in this area to prove the pious assertions — I keep using the word “pious” — that are being made here.

Mr. Wilfert: Mr. Chairman, a final comment from me to the senator would be that I have indicated we will undertake to provide it, in conjunction with the DFAIT background information, as was asked for earlier. Senator Lynch-Staunton and I again will convey that message.

If I heard the answer correctly, the answer was not that there were none. The department will get back to you specifically with regard to any studies that have been done.

There is no question that ongoing analysis is done of these particular countries, but I think it is useful and instructive for all members of the committee to have background information on those countries and, of course, any conclusions that you may or may not reach will be based on the information you will receive.

The Chairman: That brings an end to the questioning.

Senator Tkachuk: I have a request.

The Chairman: Please.

Senator Tkachuk: With regard to my first question, about Vietnam, Portugal and Senegal, could you provide a written submission on those three countries and why those changes are in this bill? I think you addressed two countries, but not the third one. I would like that in writing. I was wondering, as it is not in the briefing book, if you will be making changes to past treaties

Un autre point, dont mon collègue a déjà parlé, est celui de la responsabilité sociale des entreprises. Vous avez dit espérer que ces ententes amélioreront la situation des droits de la personne. Je suppose que notre position à cet égard, c'est que les traités pourraient contribuer à l'améliorer. Il est clair que nous ne voyons pas ces ententes comme un obstacle à l'amélioration du respect des droits de la personne. Toute la question reste à savoir comment on peut en optimiser les effets et faire en sorte que cet engagement améliore le plus possible de la situation des droits de la personne. Nous travaillons en ce sens en mettant l'accent sur la responsabilité sociale des entreprises. Notre ministère favorise activement, à l'instar d'autres ministères, la responsabilité sociale des entreprises et l'élaboration d'une stratégie canadienne visant à inciter les sociétés établies dans les pays où la situation nous inquiète à revoir leurs façons de faire et à protéger les droits de la personne.

Le sénateur Kelleher: Si je peux me le permettre, monsieur le président, j'aurais une dernière question.

Vos ministères respectifs sont conscients de ce problème relatif aux droits de la personne depuis un certain temps, problème dont il a été question ici à maintes reprises, mais vous ne nous présentez aucune étude ou preuve concrète à ce chapitre, ce qui me donne l'impression que vous n'avez toujours pas mené d'étude à ce sujet.

La prochaine fois que vous comparaissez devant nous au sujet d'un traité portant sur des conventions fiscales, je vous conseillerais de nous procurer de la documentation écrite ou une quelconque étude réalisée en la matière pour nous prouver vos déclarations pieuses — et j'utilise encore le mot “pieux”.

M. Wilfert: Monsieur le président, j'aimerais seulement rappeler au sénateur avoir dit que nous allons vous acheminer ces documents, de même que des renseignements produits par le MAECI, comme vous l'avez déjà demandé. Le sénateur Lynch-Staunton et moi-même allons transmettre le message.

Si j'ai bien entendu sa réponse, M. Norfolk n'a pas dit qu'il n'y avait pas d'étude. Le ministère vous reviendra afin de vous faire connaître les études réalisées sur le sujet.

Il ne fait pas de doute qu'on fait l'analyse constante de la situation de ces pays, mais j'estime utile et constructif pour tous les membres du comité d'avoir en mains des renseignements généraux sur ces pays, car les conclusions auxquelles vous arriverez seront nécessairement basées sur l'information que vous aurez reçue.

Le président: Cela met un terme à la période de questions.

Le sénateur Tkachuk: J'aurais une demande à faire.

Le président: Allez-y.

Le sénateur Tkachuk: Pour revenir à ma première question, pourriez-vous nous fournir de la documentation écrite sur le Vietnam, le Portugal et le Sénégal, ainsi qu'une justification des changements apportés au projet de loi? Je pense que vous avez déjà répondu pour deux de ces pays, mais pas pour le troisième. J'aimerais avoir le tout par écrit. Je me demandais, comme vous

and amendments to the bill. If you include that information in the briefing book so that we will be alerted to it, that would be helpful.

Mr. Wilfert: That is not a problem, senator.

Senator Tkachuk: Send it to the Chairman.

Senator Lynch-Staunton: He will summarize it for you.

Senator Prud'homme: Since it appears that we will often be asked to deal with kind of treaty, may I suggest that you pass along the following message to your Minister of Finance and the Minister of Foreign Affairs: that they organize a seminar entitled, "Trade or Human Rights versus Trade and Human Rights." I would be more than happy to be a volunteer for the second part.

The Chairman: Gentlemen, thank you for your attendance.

Honourable senators, is it agreed that we move to clause-by-clause consideration of Bill S-2?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Bill S-2 is entitled, "Tax Conventions Implementation Act, 2002." Is it the intention of any honourable senator to propose an amendment?

Hon. Senators: No.

The Chairman: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 1, the short title, stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 1, clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 2, clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 3, clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 4, clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 5, clauses 6 and 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 6, clause 8 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 7, clause 9, carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 8, clause 10 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 9, clause 11 carry?

ne le mentionnez pas dans le cahier d'information, si vous aviez l'intention de modifier d'anciens traités et le projet de loi. Je vous prierais d'inclure ces renseignements dans le cahier d'information pour nous mettre au courant. Ce serait utile.

M. Wilfert: C'est d'accord, sénateur.

Le sénateur Tkachuk: Veuillez l'envoyer au président.

Le sénateur Lynch-Staunton: Il vous en fera un résumé.

Le sénateur Prud'homme: Comme il semble que nous serons souvent appelés à examiner ce genre de traité, puis-je vous demander de transmettre le message suivant à votre ministre des Finances et au ministre des Affaires étrangères: qu'ils organisent un séminaire intitulé «Le commerce et les droits de la personne: des enjeux opposés ou conciliables». Je serais très très heureux de me proposer comme conférencier pour défendre le postulat des enjeux conciliables.

Le président: Messieurs, merci d'avoir participé à notre séance.

Honorable sénateurs, êtes-vous d'accord pour procéder à l'étude article par article du projet de loi S-2?

Des voix: D'accord.

Le président: Le projet de loi S-2 s'intitule: «Loi de 2002 sur la mise en oeuvre de conventions fiscales». Avez-vous l'intention, honorables sénateurs, de proposer des modifications?

Des voix: Non.

Le président: L'adoption du titre est-elle reportée?

Des voix: D'accord.

Le président: L'adoption de l'article 1, le titre abrégé, est-elle reportée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 1, article 2, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 2, article 3, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 3, article 4, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 4, article 5, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 5, articles 6 et 7, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 6, article 8, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 7, article 9, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 8, article 10, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 9, article 11, est-elle adoptée?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall Part 10, clause 12 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall schedules 1 to 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 1, the short title, carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall I report the bill?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: We will now turn to our examination on the present state of the domestic and international financial system or, if you like, the Canadian perspective to the Enron collapse, not Enron specifically, but to the general subject.

I welcome with pleasure from the Department of Finance, Mr. Maurizio Bevilacqua, Secretary of State (International Financial Institutions). Witnesses from the Department of Finance are Mr. Bob Hamilton, Assistant Deputy Minister, Financial Policy Branch; and Mr. Charles Seeto, Director, Financial Sector Division, Financial Sector Policy Branch. We will adjourn at 1:20 p.m. so that we can be in the Senate chamber by 1:30 p.m.

Mr. Maurizio Bevilacqua, Secretary of State (International and Financial Institutions): Thank you very much, Mr. Chairman, members of the committee for the invitation to address the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce today on the importance of strengthening investor confidence in Canadian capital markets.

I would like to congratulate, of course, the chairman on his re-election, as well as the committee members. It was a very tough campaign, I understand. I know from personal experience, as you know, Mr. Chairman, the rewarding contribution that committee work can, in fact, make; and I can tell you as a former chairman of the Finance Committee in the other place, that I reviewed the work of your committee because you had good ideas. I am not ashamed to say I even borrowed some of them, and they worked quite well.

Let me say, also, how I welcome your committee's examination of the issue on how we best foster investor confidence in the wake of the Enron and WorldCom debacles in the United States of America.

By its very nature, investor confidence must be sustained by a wide range of capital market participants: CEOs; boards of directors; stock exchanges; the accounting profession; rating

Des voix: D'accord.

Le président: La partie 10, article 12, est-elle adoptée?

Des voix: D'accord.

Le président: Les annexes 1 à 7 sont-elles adoptées?

Des voix: D'accord.

Le président: L'article 1, soit le titre abrégé, est-il adopté?

Des voix: D'accord.

Le président: Le titre est-il adopté?

Des voix: D'accord.

Le président: Le projet de loi est-il adopté?

Des voix: D'accord.

Le président: Puis-je faire rapport du projet de loi à la Chambre?

Des voix: D'accord.

Le président: Nous allons passer maintenant à notre étude de la situation actuelle du régime financier canadien et international, ou si vous préférez, à l'étude de la perspective canadienne de l'effondrement d'Enron, pas d'Enron en particulier, mais du sujet en général.

C'est avec plaisir que j'accueille M. Maurizio Bevilacqua, secrétaire d'État aux Institutions financières internationales, ministère des Finances. Nous recevons deux témoins du ministère des Finances, soit M. Bob Hamilton, sous-ministre adjoint de la Direction de la politique du secteur financier et M. Charles Seeto, directeur de la Division du secteur financier, Direction de la politique du secteur financier. Nous leverons la séance à 13 h 20, afin de pouvoir être à la salle du Sénat à 13 h 30.

M. Maurizio Bevilacqua, secrétaire d'État, Institutions financières internationales: J'aimerais vous remercier, monsieur le président, ainsi que les membres du comité, de m'avoir invité à comparaître aujourd'hui devant le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce quant à l'importance de raffermir la confiance des investisseurs dans les marchés financiers canadiens.

Je voudrais féliciter le président pour sa réélection, bien sûr, de même que tous les membres du comité. Je crois que vous avez connu une campagne très difficile. D'expérience, je sais bien, comme vous, monsieur le président, quelle contribution remarquable les travaux du comité peuvent apporter, et je peux vous dire que lorsque j'étais président du Comité des finances de l'autre chambre, je lisais avec attention les travaux de votre comité, parce que vous aviez de bonnes idées. Je n'ai pas honte de dire que j'en ai même emprunté quelques-unes, qui ont plutôt bien fonctionné.

J'aimerais vous dire aussi combien je suis heureux que votre comité évalue comment nous pouvons raffermir la confiance des investisseurs au lendemain de la dégringolade d'Enron et de WorldCom aux États-Unis.

De par sa nature, la confiance des investisseurs doit être entretenue par un grand nombre de joueurs du marché financier: les directeurs généraux, les conseils d'administration, les marchés

agencies; analysts; regulators; governments; and the list goes on. Having a national forum like this committee examining all of the critical issues and the linkages across issues is absolutely vital.

Mr. Chairman, why such a focus on investor confidence? Whether it is competitive taxes, regulatory reform or demands for good corporate conduct, government has a responsibility to do what is necessary to support the growth of an economy in a way that works for all Canadians. These areas, which establish the environment for commerce, continue to evolve, and there is no question that we must adapt with them.

In this reality, we either continually transform our Canadian system into a competitive advantage, or we fall behind world-leading nations. Let me be clear. We must, and we will act. Standing still is not an option for Canada. Investor confidence is crucial to efficient capital markets, which themselves are crucial to a more prosperous economy for all of us.

Efficient capital markets allow our nation to realize its full economic potential, our businesses to expand and innovate, and our fellow citizens to achieve their personal dreams. They are a vital lifeline for companies, large and small, to grow at all stages of their development, particularly in their start-up phase.

The effectiveness of our capital markets is anchored on the trust and integrity of all participants. Undermining this trust, as Enron and WorldCom have done, hurts all capital market participants, not just the United States of America, but participants around the world.

Canada has a strong tradition of fostering sound corporate governance. With TSX leadership, we were among the first countries to systematically study ways to improve governance and to implement comprehensive governance guidelines. We have required the timely and continuous disclosure of material information to markets for many years, well in advance of similar initiatives in the United States. We have had a clear and determined focus on assuring board independence, in particular, by emphasizing the key role in governance that can be played by an empowered, non-executive board chair or lead director.

In this context, our government's view is that, while our system of corporate governance and financial reporting has real strengths, it can be improved. It must adequately reflect the new standards that investors are demanding.

Recent U.S. corporate scandals have made it all the more urgent for us to review our standards and practices and to question our assumptions. Our standards must not only stand up to investor scrutiny here in Canada, but also around the world. The U.S. response to its corporate scandals was the passage of

boursiers, la profession comptable, les agences de cotation des titres, les analystes, les organismes de réglementation, les gouvernements et la liste continue. Il est absolument crucial qu'une tribune nationale comme celle que constitue ce comité examine l'ensemble des grands enjeux et des liens entre eux.

Monsieur le président, pourquoi attacher autant d'importance à la confiance des investisseurs? Qu'il s'agisse d'impôts concurrentiels, de réforme réglementaire ou d'exigences en matière de saine gestion d'entreprises, le gouvernement a le devoir de faire tout son possible pour stimuler l'économie de manière à satisfaire tous les Canadiens. Ces domaines, qui façonnent le monde du commerce, continuent d'évoluer, et il n'y a aucun doute que nous devons nous y adapter.

Ceci dit, nous avons le choix: soit nous adaptons continuellement le système canadien afin qu'il soit concurrentiel, soit nous traînons derrière les pays en tête de file. C'est bien simple: nous devons agir, et nous allons agir. La stagnation n'est pas une option pour le Canada. La confiance de l'investisseur est essentielle si l'on veut que les marchés financiers soient performants, et ceux-ci sont à leur tour indispensables pour assurer à tous les Canadiens une meilleure prospérité économique.

Des marchés financiers performants permettent à notre pays de réaliser son plein potentiel économique, à nos entreprises de croître et d'innover, et à nos concitoyens de réaliser leurs rêves. Ils sont le soleil qui font croître nos petites, moyennes et grandes entreprises, à toutes les étapes de leur développement, surtout dans la phase de démarrage.

La confiance et l'intégrité de toutes les personnes concernées sont essentielles pour la performance de nos marchés financiers. Compromettre cette confiance, comme l'ont fait Enron et WorldCom, porte atteinte à tous les intervenants dans le monde entier, pas seulement aux États-Unis d'Amérique.

Le Canada a toujours favorisé la bonne gestion d'entreprises. Grâce au leadership de la Bourse de Toronto, nous avons été parmi les premiers pays à étudier systématiquement les façons d'améliorer cette gestion et à adopter des lignes directrices exhaustives à cet égard. Nous avons commencé, bien avant les États-Unis, à exiger que les informations importantes soient communiquées continuellement et en temps opportun aux marchés. Nous avons mis l'accent sur l'indépendance des conseils d'administration, plus précisément, en soulignant le rôle essentiel que peut jouer un président du conseil d'administration ou un directeur en chef qui ne fait pas partie de la direction.

Notre gouvernement estime que, dans le contexte actuel, bien que notre système de gestion d'entreprises et de communication de l'information financière ait ses points forts, il peut être amélioré et fidèlement refléter les nouvelles normes qu'exigent les investisseurs.

En raison des récents scandales d'entreprises aux États-Unis, il est d'autant plus urgent que nous examinions nos normes et pratiques et que nous remettons nos hypothèses en question. Nos normes doivent non seulement répondre aux exigences des investisseurs canadiens, mais aussi à celles des investisseurs

Sarbanes-Oxley Act of 2002. It is sweeping legislation intended to promote confidence in U.S. capital markets.

Many countries are now reviewing their own standards and practices in order to prevent an Enron-type scandal from occurring within their borders. International bodies, such as the International Organization of Securities Commissions and the Financial Stability Forum, are also focused on this issue.

In Canada, much work is underway. The federal government, as announced in the Speech from the Throne, is working with regulators, business leaders and market participants to bolster investor confidence and improve the efficiency and integrity of Canadian capital markets.

As part of that effort, I am here today to do the following: first, provide a framework of what the government believes are the key areas that must be addressed; second, set out the progress to date by Canadian market participants in these areas; and third, pose some fundamental questions that must be considered as we move forward.

Let us be clear about our ultimate objective. It is a Canadian corporate governance solution that suits our needs while simultaneously meeting the highest international investor and market standards.

At the outset, let me state the five elements that are, in the government's view, essential to strengthening investor trust and confidence. First, companies must have strong corporate governance. A core element must be that a company's board of directors is independent from management.

Second, management must be accountable. Chief executive officers and chief financial officers must certify their firm's financial statements.

Third, financial reporting must be improved. The bottom line is that disclosure must be complete, transparent and timely.

Fourth, there must be a credible audit process. This is a complex area, but the basic principle is clear — auditors must be independent of the firms they audit, and there must be effective oversight of the auditors' work.

Fifth, there must be stronger enforcement. Effective laws and effective enforcement of those laws are essential to provide a genuine deterrent to actions that undermine the trust and integrity of capital markets.

I want to address the issue of recent progress now.

I want to say to you that substantial progress and strengthening investor confidence is being made here in Canada. It reflects the cooperation among capital market participants as they work together towards solutions in key areas.

internationaux. La réponse des États-Unis aux scandales financiers qui les ont secoués a été de voter la loi Sarbanes-Oxley en 2002. Il s'agit d'une mesure législative radicale visant à faire renaître la confiance dans les marchés financiers américains.

De nombreux pays se penchent aujourd'hui sur leurs normes et pratiques afin d'éviter qu'un scandale semblable n'éclate sur leur territoire. Des organes internationaux, comme l'Organisation internationale des commissions de valeurs et le Forum sur la stabilité financière, se concentrent aussi sur la question.

Beaucoup de travail se fait au Canada. Le gouvernement fédéral, tel qu'il l'a annoncé dans son discours du Trône, collabore avec les organismes de réglementation, les chefs d'entreprises et les participants aux marchés financiers dans l'objectif de faire renaître la confiance de l'investisseur et d'améliorer la performance et l'intégrité des marchés financiers canadiens.

Dans ce contexte, mes objectifs sont les suivants: tout d'abord, fournir un cadre de travail regroupant les domaines clés qu'il faut traiter d'après le gouvernement; ensuite, exposer les progrès réalisés par les participants au marché canadien dans ces domaines; et enfin, soulever certaines questions fondamentales au fur et à mesure que nous avançons.

Notre ultime objectif doit être bien clair: une solution canadienne aux problèmes de gestion d'entreprises qui satisfait à nos besoins tout en répondant aux normes internationales les plus rigoureuses.

Permettez-moi d'énumérer d'emblée les cinq éléments qui, selon le gouvernement, sont essentiels au renforcement de la confiance de l'investisseur. Premièrement, il faut assurer la saine gestion des entreprises et pour ce faire, préserver l'indépendance du conseil d'administration par rapport aux gestionnaires.

Deuxièmement, les gestionnaires doivent rendre des comptes. Les directeurs généraux, ainsi que les directeurs financiers, doivent pouvoir authentifier les états financiers de leurs sociétés.

Troisièmement, la communication de l'information financière doit être améliorée. Il est essentiel que cette communication soit exhaustive, transparente et opportune.

Quatrièmement, nous avons besoin d'un système de vérification crédible. Bien que le domaine soit complexe, le principe de base est fort simple: les vérificateurs doivent être indépendants des sociétés qu'ils vérifient, et leur travail doit être dûment surveillé.

Cinquièmement, les règles doivent être plus sévèrement appliquées. Des lois utiles, ainsi que l'application efficace de celles-ci, sont essentielles si on veut réellement décourager les actes qui sapent l'intégrité des marchés financiers et la confiance des investisseurs.

Je veux maintenant passer à la question des progrès récents.

Je veux que vous sachiez que d'importants progrès de renforcement de la confiance de l'investisseur sont en train d'être réalisés au Canada. Cela reflète bien la coopération que pratiquent les intervenants des marchés financiers afin de résoudre ensemble ces problèmes clés.

An important step to help ensure a credible audit process was the creation of the Canadian Public Accountability Board this summer. This cooperative effort of regulators, including the federal regulator — the Office of the Superintendent of Financial Institutions — and the accounting profession, should ensure that Canadian standards will be met through effective enforcement.

The Canadian Institute of Chartered Accountants is building on this. It has now released draft auditor independence rules for comment, rules that are intended to enhance the quality of the audit process. The rules are due to be finalized by the end of 2002 and implemented by 2003.

To improve reporting, the accounting standards board has just issued new guidelines for comment on special purpose entities and special guarantees, accounting topics that are under renewed scrutiny in the wake of the Enron scandal. The board also announced that it plans to require the expensing of stock options granted to company employees.

The Canadian Council of Chief Executives recently released action plans for their CEOs and board of directors. The Canadian coalition for good governance, a group of major institutional investors, plans to take a collective approach to improve governance practices at Canadian public companies.

The TSX has announced new measures to enhance corporate governance practices at TSX-listed companies. The federal government, of course, has committed, in the Speech from the Throne, to work with provinces, regulators, business leaders and market participants to foster an effective securities regulation system that will respond to the needs of regional capital markets and emerging public companies.

As part of that commitment, the Honourable John Manley, Deputy Prime Minister and Minister of Finance, appointed Harold MacKay as special representative of Canadian Securities Regulation. Mr. MacKay is charged with recommending, by November 15, the best process that will lead to improved securities regulation as well as the issues this process should address.

On the enforcement front, the Crawford committee, as part of a five-year review of Ontario securities legislation, stressed the importance of better enforcement and recommended increased powers for the Ontario securities regulator, new securities offences and increased penalties.

The Ontario government recently announced that it would adopt many of these recommendations on enforcement by proposing greater powers for the regulator and increased penalties for securities law violations. The Quebec government has also proposed increased penalties for security law violations.

La création, cet été, du Conseil canadien sur la reddition de comptes a été une étape importante de l'effort de crédibilité du processus de vérification. Cet effort commun entre les organismes de réglementation, y compris l'organisme fédéral de réglementation — le Bureau du surintendant des institutions financières — et les comptables devraient garantir l'application et le respect des normes canadiennes.

L'Institut canadien des comptables agréés fait fond sur cet effort. Il vient de publier une ébauche de règles régissant l'indépendance des vérificateurs, dans l'intention d'améliorer la qualité du processus de vérification. Ces règles devraient être mises au point d'ici la fin de 2002 et mises en oeuvre en 2003.

Afin d'améliorer la communication de l'information, le Conseil des normes comptables vient de diffuser de nouvelles lignes directrices sur les entités à vocation particulière et les garanties spéciales, thèmes comptables qui font l'objet de nouvelles études minutieuses dans la foulée du scandale Enron. Ce conseil a aussi annoncé qu'il envisage d'exiger que les options d'achat d'actions accordées aux employés de l'entreprise soient imputées à l'exercice.

Le Conseil canadien des chefs d'entreprise a récemment diffusé les plans d'action à l'intention des directeurs généraux et conseils d'administration. La coalition canadienne pour une saine gestion, groupe de grands investisseurs institutionnels, envisage d'améliorer collectivement les pratiques de gestion des sociétés publiques canadiennes.

La Bourse de Toronto vient d'annoncer de nouvelles mesures visant à améliorer les pratiques de gestion d'entreprise chez les sociétés cotées à la Bourse de Toronto. Comme il se doit, le gouvernement fédéral s'est engagé, dans son discours du Trône, à aider les provinces, organismes de réglementation, chefs d'entreprise et participants aux marchés monétaires à favoriser un système de réglementation des valeurs mobilières efficace qui répondra aux besoins des marchés financiers régionaux et des sociétés publiques naissantes.

Dans le cadre de cet engagement, l'honorable John Manley, vice-premier ministre et ministre des Finances, a nommé Harold MacKay représentant spécial de la réglementation des valeurs mobilières canadiennes. M. MacKay est chargé de recommander, d'ici le 15 novembre, le meilleur processus permettant d'améliorer la réglementation des valeurs mobilières, ainsi que les questions que ce processus devraient aborder.

En ce qui concerne l'application des règles, le comité Crawford a, dans le cadre de son examen quinquennal des lois ontariennes sur les valeurs mobilières, insisté sur l'importance d'une application plus stricte, et a recommandé d'accroître le pouvoir des organismes ontariens de réglementation des valeurs mobilières et d'instaurer de nouvelles infractions et sanctions.

Le gouvernement ontarien vient d'annoncer qu'il adopterait beaucoup de ces recommandations sur l'application en proposant d'attribuer de plus vastes pouvoirs aux organismes de réglementation et de durcir les sanctions prévues pour le non-respect de la loi régissant la vente des valeurs mobilières. Le gouvernement du Québec a aussi proposé de durcir ces mêmes sanctions.

Finally, to provide investors and capital market participants with a real-time record of these developments to strengthen investor confidence, the Department of Finance has created a comprehensive progress report on its Web site, called, "Fostering Confidence in Canada's Capital Markets."

Mr. Chairman, I have a hard copy of this report available here. Perhaps we can distribute it to the members of the committee, because it does bring to light that there are many issues being dealt with by an array of stakeholders. This is part of the way the country is set up because of the various regulators, exchanges and all the concerned parties. In fact, action is being taken on several fronts. It is one of the responsibilities of our government, as well as this committee, to also tell Canadian investors that all this work is taking place.

Mr. Chairman, while progress is being made, more is required. To move ahead, we are going to have to deal with a number of questions.

First, to what extent are the measures in U.S. Sarbanes-Oxley legislation and new stock exchange rules relevant in Canada? Given our close economic and financial ties to the United States of America, we are clearly influenced by that nation's capital market developments. This is certainly the case with respect to its response to recent scandals.

The Ontario Securities Commission has written to capital market participants asking whether recent U.S. measures would be appropriate in Canada. The Alberta Securities Commission has initiated its own consultation.

We need to look at these new U.S. rules carefully. We need to ask ourselves if the United States rules are based on sound public policy, and if they are, how they should best be reflected in Canada.

Your committee, Mr. Chairman, can play a key role, a vital role, in answering this question. To assist you in this regard, I will be sending you, tomorrow, a template identifying key policy changes in the Sarbanes-Oxley legislation.

Second, to what extent should corporate governance practices be legislated, regulatory or voluntary?

The U.S. has clearly taken the legislative route. Corporate governance rules in Canada are currently a mixture of voluntary guidelines and mandatory rules.

Capital markets can provide an impetus for Canadian public companies to move to higher standards of corporate conduct. On their own, however, can they provide the universality of coverage and insurance that investors want, or are additional regulatory and legislated measures required to ensure that good corporate governance practices are adopted consistently by Canadian public companies?

Finalement, afin de permettre aux investisseurs et aux participants aux marchés financiers de suivre l'évolution de la situation et de renforcer la confiance, le ministère des Finances a affiché sur son site Web un rapport de progrès exhaustif intitulé «Stimuler la confiance dans les marchés de capitaux du Canada».

Monsieur le président, j'ai une copie papier de ce rapport que nous pourrions peut-être distribuer aux membres du comité, étant donné qu'il révèle que de nombreux intervenants sont en train de traiter ces questions. C'est ainsi que fonctionne le pays, vu la variété des organismes de réglementation, des échanges et des parties concernées. En fait, des démarches sont entreprises sur plusieurs fronts. C'est une des responsabilités de notre gouvernement, ainsi que de ce comité, que d'indiquer aux investisseurs canadiens que toutes ces démarches sont entreprises.

Monsieur le président, bien que des progrès aient été réalisés, il reste beaucoup à faire. Si nous voulons avancer, nous devons résoudre de nombreux problèmes.

Premièrement, dans quelle mesure la loi américaine Sarbanes-Oxley et les nouvelles règles régissant les bourses sont-elles pertinentes au Canada? Étant donné les étroits liens économiques et financiers que nous entretenons avec les États-Unis d'Amérique, nous sommes manifestement influencés par l'évolution des marchés financiers de ce pays et c'est certainement ce qui se passe dans le cas de sa réaction face aux récents scandales.

La Commission des valeurs mobilières de l'Ontario a demandé, par écrit, aux participants des marchés financiers si les mesures américaines conviendraient au Canada. La Alberta Securities Commission a entamé son propre processus de consultation.

Nous devons étudier attentivement ces nouvelles règles américaines et nous demander si elles s'inspirent d'une saine politique publique, et si oui, comment les appliquer au milieu financier canadien.

Monsieur le président, votre comité peut jouer un rôle clé, et même essentiel, en répondant à cette question. Pour vous faciliter la tâche, je vous enverrai dès demain un document illustrant les principaux changements aux politiques qu'entraîne la loi Sarbanes-Oxley.

Deuxièmement, dans quelle mesure les saines pratiques de gestion devraient-elles être légiférées ou non?

De toute évidence, les Américains ont opté pour la loi. Au Canada, les règles de gestion sont un mélange de lignes directrices facultatives et de règles obligatoires.

Les marchés financiers peuvent inciter les sociétés ouvertes canadiennes à adhérer à des normes plus élevées de conduite d'entreprise. Peuvent-ils seuls cependant, offrir une couverture et une assurance universelles auxquelles s'attendent les investisseurs ou est-ce que d'autres mesures législatives et réglementaires s'imposent pour veiller à ce que de saines pratiques de gestion d'entreprises soient systématiquement appliquées par les sociétés ouvertes canadiennes?

Third, should we differentiate between the corporate governance requirements of small and large firms in Canada? New corporate governance rules may place a different degree of burden on smaller companies. Should accommodations therefore be made in the application of such rules to smaller companies, while maintaining the overall investor confidence principles? For example, in the case of the composition of audit committees, is some flexibility in application appropriate, where it may not be in the case of a CEO/CFO certification? This is an important question on which the committee can provide the government with advice.

Fourth, should we differentiate between the corporate governance requirements of widely held companies and those with controlling shareholders? Canada has many public companies that are controlled by one or few shareholders. Should their requirements be different in application, while still maintaining common principles?

Here you may wish to consider whether some flexibility is needed to account for public corporations with large shareholders. For instance, defining the "independence" of board and committee members needs to be carefully reviewed. Do we simply want independence from management, or are we also seeking independence from all parties with a significant stake in the company? If so, why and on what issues?

Finally, Mr. Chairman, as the government indicated in the Speech from the Throne, we will review and, where necessary, change laws and strengthen enforcement to ensure that governance standards for federally incorporated companies and financial institutions remain of the highest order.

In this context, our government is reviewing the Canada Business Corporations Act and legislation related to federally regulated financial institutions. As well, we are examining the whole enforcement area and how we can create as effective a deterrent as possible.

Before I conclude, Mr. Chairman, I would stress that our business people are overwhelmingly honest, hard-working citizens. In no way should the successes of the many be weighed down by the sins of the few.

Members of the committee, I am well aware of the powerful contribution committees can make in the creation of new and innovative policy. Let me assure you that both the Minister of Finance and I appreciate the work you are doing. We look forward to your report by the end of the year. It will be the focal point for a national debate on this important economic issue. We believe a national effort is required to meet this national challenge. To be effective, we need a coordinated approach between the federal government, other governments, regulators and private sector participants.

Let us be very clear, this is an urgent issue. Although much progress has been and will continue to be made, all of the participants need to move quickly to strengthen investor

Troisièmement, devrions-nous faire la distinction entre petites et grandes entreprises au Canada en matière d'exigences de gestion? Comme les nouvelles règles de gestion pourraient imposer un autre genre de fardeau aux petites entreprises, devraient-elles être adaptées à celles-ci, tout en maintenant les principes généraux de confiance des investisseurs? Par exemple, une certaine flexibilité serait-elle permise pour la composition des comités de vérification et non peut-être pour l'agrément d'un PDG ou d'un directeur financier? C'est une question importante que le comité devra élucider pour le gouvernement.

Quatrièmement, devrions-nous faire la distinction entre sociétés à grand nombre d'actionnaires et sociétés à actionnaires contrôlants en matière d'exigences de gestion? Il existe au Canada de nombreuses entreprises dirigées par un ou quelques actionnaires. Les exigences devraient-elles y être différentes, tout en maintenant les principes généraux?

Il revient à vous de décider si on doit faire preuve d'une certaine flexibilité pour les sociétés publiques avec de nombreux actionnaires. Par exemple, la définition de l'«indépendance» des membres du conseil et du comité devra être soigneusement revue. S'agit-il simplement d'une indépendance vis-à-vis la gestion, ou aussi d'une indépendance vis-à-vis toutes les parties ayant des intérêts substantiels dans la société? Si oui, pourquoi et par rapport à quelles questions?

Finalement, monsieur le président, comme le gouvernement l'a indiqué dans le discours du Trône, nous étudierons et, au besoin, modifierons les lois et verrons à leur plus stricte application afin de garantir que les normes de gestion des sociétés constituées en vertu d'une loi fédérale et des établissements financiers soient du plus haut niveau.

C'est dans ce contexte que notre gouvernement est en train de revoir la Loi canadienne sur les sociétés par actions et les lois s'appliquant aux établissements financiers sous réglementation fédérale. Nous nous pencherons également sur l'application de la loi, et sur les moyens d'en faire l'outil de dissuasion le plus efficace possible.

Avant de terminer, monsieur le président, je tiens à souligner que nos gens d'affaires sont on ne peut plus honnêtes et travailleurs. En aucun cas les succès de la majorité ne devraient être compromis par le manque de jugement d'une minorité.

Honorables membres du comité, je suis conscient de l'influence primordiale que les comités peuvent avoir sur la création de nouvelles politiques novatrices. Permettez-moi de vous dire que le ministre des Finances et moi-même apprécions le travail que vous réalisez. Nous attendons avec impatience le rapport que vous fournirez d'ici la fin de l'année et qui sera le point de convergence du débat national sur cette importante question économique. Nous estimons que le pays doit se mobiliser pour relever ce défi national. Notre efficacité dépend de la coordination entre le gouvernement fédéral, les autres gouvernements, les organismes de réglementation et les intervenants du secteur privé.

Que ce soit très clair, cette question est pressante. Bien que d'importants progrès aient été réalisés et continueront de l'être, tous les intervenants doivent se mobiliser rapidement afin de

confidence. For the government's part, we will use all the levers at our disposal, whenever necessary, to strengthen the confidence of investors in Canadian capital markets.

What is at stake today is not just maintaining and enhancing confidence in our capital markets, but also building a stronger, more competitive and prosperous future for generations to come. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. Senators, we have roughly 25 minutes for questions, so I will limit everybody to five minutes.

Senator Meighen: I think this is an excellent start to our deliberations. It will give us some parameters within which to work. Hopefully, we will not have to work 24 hours a day, seven days a week, in order to meet your deadline, but we will do our best to have something by the end of the year. This is obviously an area of great interest to many people.

I want to be sure that I understand your statement on page 1, the second paragraph under "Capital Markets and the Economy," where you state:

These areas, which establish the environment for commerce, continue to evolve, and we must adapt with them. In this reality, we either continually transform our Canadian system into a competitive advantage, or we fall behind world-leading nations.

Many people think that we are at a competitive disadvantage right now but would support the view that we have to transform our Canadian system in order to maintain a competitive advantage. Is that what you are saying here?

Mr. Bevilacqua: Exactly.

Senator Meighen: In what respects would you say we are at a competitive disadvantage because of our system?

Mr. Bevilacqua: I think that there is no question about that fact when you look even at the issue of securities commissions and having to file in different provinces. This is something I heard not just here in Canada, but I also heard it abroad. There is no question that you must have flexible, adaptable systems in place. They also make doing business a lot easier.

Generally speaking, any barrier that discourages investment, that discourages capital flows to Canada, that discourages the creation of a more effective business environment is something that we collectively need to work on. We have made a great deal of progress over the years, but there is much more work to be done.

We must listen very carefully to the market players, to those who are actually participating in the business of our country, and indeed the business of the world. I think that government could be given very important signals from them in a number of areas.

This is just a part of a large picture that needs to be addressed. Ultimately, the question is: How can we create a more competitive economy? How can we ensure that it is structured in such a way

renforcer la confiance de l'investisseur. Le gouvernement, lui, se servira de tous les outils à sa disposition afin que les Canadiens reprennent confiance dans leurs marchés financiers.

Le maintien et le renforcement de la confiance de l'investisseur ne sont pas le seul enjeu. Il nous incombe aussi de bâtir un avenir prospère et concurrentiel pour toutes les générations futures. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci à vous. Honorables sénateurs, vous devrez vous limiter à cinq minutes chacun, puisque nous n'en avons que 25 pour la période de questions.

Le sénateur Meighen: Quel excellent point de départ pour nos délibérations! Nous disposons de quelques paramètres pour commencer notre travail. Bien que j'espère que nous n'aurons pas à travailler 24 heures par jour et sept jours par semaine afin de respecter votre délai, nous ferons notre possible pour accomplir quelque chose d'ici la fin de l'année. Ce sont de toute évidence des questions qui touchent beaucoup de monde.

Je veux être sûr de bien comprendre votre observation à la page 1, le deuxième paragraphe traitant des marchés financiers et de l'économie:

Ces domaines qui façonnent le monde du commerce, continuent d'évoluer, et il n'y a aucun doute que nous devons nous y adapter. Ceci dit, nous avons le choix: soit nous adaptons continuellement le système canadien afin qu'il soit concurrentiel, soit nous traînons derrière les pays chefs de file.

De nombreuses personnes estiment que nous ne sommes pas actuellement concurrentiels et que nous devons transformer le système canadien afin de maintenir un avantage concurrentiel. Est-ce bien ce que vous êtes en train de dire?

M. Bevilacqua: Précisément.

Le sénateur Meighen: À quels égards trouvez-vous que notre système nous défavorise sur le plan de la concurrence?

M. Bevilacqua: Vous n'avez qu'à examiner le cas des commissions des valeurs mobilières et le fait d'avoir à souscrire dans différentes provinces. C'est le cas non seulement au Canada, mais aussi à l'étranger. Il n'y a aucun doute que nous devons mettre sur pied un système flexible et adaptable, qui faciliterait aussi beaucoup les affaires.

De manière générale, tout ce qui freine l'investissement et qui décourage les flux de capitaux vers le Canada et la création d'un milieu d'affaires propice est un obstacle que nous devons surmonter ensemble. Nous avons fait beaucoup de progrès au cours des dernières années, mais il reste beaucoup à faire.

Nous devons écouter attentivement les intervenants des marchés, ceux qui participent à l'économie de notre pays, et donc à l'économie mondiale. Je pense qu'ils peuvent transmettre d'importants messages au gouvernement sur de nombreux sujets.

Mais cela n'est qu'une partie d'un ensemble. En fin de compte, la question est la suivante: Comment pouvons-nous bâtir une économie concurrentielle? Comment la structurer de sorte que le

that we develop a Canadian advantage? This particular area offers a great deal of opportunity for key stakeholders, like regulators, government, CEOs, firms and securities commissions. All these players need to appreciate that we have some work to do. That is the reason we are engaged in this particular process.

I want to stress — and that is why I asked that the hard copy of the Web site be delivered — that many groups and stakeholders in this country are already doing a lot of work in this area. The challenge we face collectively as individual Canadians is making sure that all this work is well-advertised to prospective investors. How do we tell Canadian investors that this is happening, that there are measures being taken like the Canadian Public Accountability Board? That is a very important element of our strategy, and it will be a challenge.

I hope that we continue to be proactive in our efforts to let Canadians know that we are working very diligently to deal with this issue.

Senator Meighen: Thank you, Mr. Bevilacqua. I find your remarks to be most encouraging. I hope we can all help you translate them into action. The federal government, with the best of intentions, is nonetheless faced with some limitations as to where it can legislate. I am thinking of the Canada Business Corporations Act and, of course, federally regulated financial institutions. However, there is a whole other area that does not fall under federal jurisdiction.

One problem that leaves Canada at somewhat of a competitive disadvantage, is, as you have alluded to, the fragmentation of regulation in the financial industry. You mentioned specifically the plethora of securities commissions across the country, which is the number one problem. Does anything lead you to believe that we are any closer to achieving a national securities commission or two securities commissions or something different from the duplication of regulation that investors, both from Canada and abroad, are now faced with when coming to this country?

Mr. Bevilacqua: As you know, Mr. Harold MacKay has been appointed. He will report to us on November 15 as to what process would be best to achieve what you are talking about. However, there is no question about the nature of our country. You have the provinces and you have a federal government. The only way to achieve a model that would speak to the concerns raised by investors would be through cooperation. That is the reason the federal government cannot simply impose its own will on the provinces. We must appreciate that we must look at the involvement of all stakeholders, because this issue is complicated. I am hopeful that, when Canadians are shown the cost of having a fragmented system, they will also push for a model that is more efficient.

Canada en retire un avantage concurrentiel? Ce domaine en particulier offre une occasion idéale aux intervenants clés, comme les organismes de réglementation, le gouvernement, les directeurs généraux, les sociétés et les commissions de valeurs mobilières. Tous ces acteurs doivent comprendre qu'il nous reste du travail à faire et que c'est la raison pour laquelle nous nous sommes engagés dans ce processus.

Je tiens à souligner — et c'est la raison pour laquelle j'ai demandé que soit distribuée une copie papier du site Web — que beaucoup de groupes et d'intervenants dans le pays sont déjà en train d'abattre beaucoup de travail dans ce domaine. L'obstacle qu'il nous reste à surmonter collectivement, c'est de faire en sorte que les investisseurs potentiels sont conscients de tout ce travail. Comment informer les investisseurs canadiens à ce sujet, comment leur indiquer que des mesures sont en train d'être prises, comme par exemple la création du Conseil canadien sur la reddition de comptes? C'est un aspect essentiel de notre stratégie, et ce sera un défi.

J'espère que nous continuerons à prendre de l'initiative et que nous poursuivrons nos efforts afin que les Canadiens sachent que nous travaillons consciencieusement pour arriver à une solution.

Le sénateur Meighen: Merci, monsieur Bevilacqua. J'ai trouvé vos observations des plus encourageantes. J'espère que nous pouvons tous vous aider à les traduire en actes. Le gouvernement fédéral, même avec les meilleures intentions du monde, est limité quant à ce sur quoi il peut légiférer. Je pense à la Loi canadienne sur les sociétés par actions et, bien entendu, aux institutions financières assujetties aux lois fédérales. Cependant, il y a tout un autre secteur qui n'est pas sous l'autorité fédérale.

L'un des problèmes qui met le Canada en position quelque peu désavantageuse, comme vous y avez fait allusion, la fragmentation de la réglementation dans le secteur financier. Vous avez parlé spécifiquement de la pléthore de commissions des valeurs mobilières qui existent dans tout le pays, et qui sont notre plus grand problème. Y a-t-il quoi que ce soit qui vous porte à croire que nous soyons plus près de n'avoir qu'une ou deux commissions des valeurs mobilières nationales, ou quelque chose de différent de chevauchement des règlements auxquels sont confrontés les investisseurs, du Canada et de l'étranger, lorsqu'ils viennent dans notre pays?

M. Bevilacqua: Comme vous le savez, M. Harold MacKay a été nommé en poste. Il nous fera rapport le 15 novembre des mesures les plus appropriées pour réaliser ce dont vous parlez. Cependant, notre pays est ce qu'il est. Il y a les provinces et un gouvernement fédéral. La seule façon de réaliser un modèle qui répondrait aux préoccupations qu'ont soulevé les investisseurs, ce serait par la coopération. C'est pourquoi le gouvernement fédéral ne peut pas tout simplement imposer sa propre volonté aux provinces. Nous devons comprendre qu'il nous faut nous efforcer d'obtenir la participation de tous les intervenants, parce que l'enjeu est complexe. J'espère que lorsque les Canadiens comprendront ce qu'il en coûte d'avoir un système fragmenté, ils insisteront aussi en faveur d'un modèle qui soit plus efficient.

I use this same logic to deal with a number of issues in this country that are of concern to me, including things like interprovincial trade barriers. If Canadians are clearly told what are the costs of this system, they will support initiatives that speak to a different securities regulation system.

Senator Meighen: Mr. Bevilacqua, by way of closing comment, I agree with you. Everyone agrees with you. However, if you can do that, you should be an entrant in the Liberal Party leadership race because no one has yet succeeded in doing what you have talked about. Nobody has been able to demonstrate to Canadians the cost of duplication. We have talked about it, we have identified it, but nobody has been able to demonstrate it to the extent that Canadians come up with a solution, so good luck to you.

Senator Prud'homme: Be aware of the temptation.

Mr. Bevilacqua: Senator, I can guarantee you I will not be seeking the leadership this time.

Senator Fitzpatrick: Mr. Bevilacqua, you will let us know if you will be running next time for the leadership.

Senator Meighen: You have your fundraiser here, a young fellow. He is already doing it.

Senator Fitzpatrick: I, and others, I am sure, agree with the principles you have laid out. I think you are asking good questions.

However, we still have a major problem. Part of our problem relates to the fact that corporations have been going through the process of globalization. Businesses are becoming larger and larger to the point that they are now huge. However, that may be appropriate. You spoke about competitiveness, which I agree is important. I do not think the trend will stop.

With respect to audits, my question is this: How can an auditor perform a full, accurate and effective audit on some of these huge companies? If it can, my next question is this: How can an audit committee prepare itself to understand the audit report and the complexities of these very large companies? Perhaps large companies can afford to provide expert advice to an audit committee or to directors. I am not sure that small and medium-sized companies can do that. We know that a significant part of the growth of our economy is from the development of small and medium-sized companies.

I do, however, have one suggestion to make and that is: You could offer a tax credit for effective audits. If companies are required to do these in-depth audits and to hire expert advice to assist auditors, maybe there should be some form of compensation, if the real issue is to get at the accuracy of the financial reporting of these companies. That might be something that could be addressed. You might wish to comment on that.

J'applique la même logique à plusieurs problèmes, au pays, qui me préoccupent, comme celui des obstacles aux échanges commerciaux entre les provinces. Si les Canadiens savaient clairement ce que coûte ce système, ils appuieraient les initiatives qui visent un système différent de réglementation des valeurs mobilières.

Le sénateur Meighen: Monsieur Bevilacqua, en guise de conclusion, je vous dirai que je suis d'accord avec vous. Tout le monde est d'accord avec vous. Cependant, si vous pouvez y arriver vous devriez entrer dans la course au leadership du Parti libéral, parce que personne n'a réussi jusqu'ici à faire ce dont vous parlez. Personne n'a su démontrer aux Canadiens le coût de la redondance. Nous en avons parlé, nous avons cerné le problème, mais personne n'a su le démontrer dans la mesure où des Canadiens proposeraient une solution, alors je vous souhaite bonne chance.

Le sénateur Prud'homme: Prenez garde à la tentation.

M. Bevilacqua: Monsieur le sénateur, je peux vous garantir que je n'entrerais pas pour l'instant dans la course au leadership.

Le sénateur Fitzpatrick: Monsieur Bevilacqua, vous nous avertirez si vous comptez, la prochaine fois, proposer votre candidature au leadership.

Le sénateur Meighen: Vous avez ici votre collecteur de fonds, un jeune homme. Il s'est déjà mis à la tâche.

Le sénateur Fitzpatrick: Je suis d'accord, et d'autres aussi, j'en suis sûr, sur les principes que vous avez exposés. Je crois que vous posez de bonnes questions.

Cependant, nous avons encore un gros problème. Il vient en partie du fait que les sociétés ont entrepris de se mondialiser. Les compagnies deviennent de plus en plus grandes, au point qu'elles sont maintenant gigantesques. Ce pourrait être une bonne chose. Vous avez parlé de compétitivité, et je suis d'accord que c'est important. Je ne crois pas que la tendance s'arrêtera là.

Mais en ce qui concerne les vérifications, ma question est la suivante: comment un vérificateur peut-il faire une vérification exhaustive, précise et efficace de ces gigantesques compagnies? Si vous permettez, j'aurais une autre question: comment un comité de vérification se prépare-t-il à comprendre le rapport de vérification et les complexités de ces très grosses compagnies? Peut-être les grandes compagnies peuvent-elles se permettre d'embaucher des experts conseils pour appuyer un comité de vérification ou des administrateurs. Je ne suis pas sûr que les petites et moyennes entreprises le puissent. Nous savons qu'une grande part de la croissance de notre économie vient de l'expansion de petites et de moyennes entreprises.

J'ai néanmoins une suggestion à faire, qui est la suivante: vous pourriez offrir un crédit d'impôt pour les vérifications efficaces. Si les compagnies doivent faire ces vérifications approfondies et engager des experts-conseils pour aider les vérificateurs, peut-être devrait-il y avoir une forme de compensation, si ce qu'on veut vraiment c'est assurer l'exactitude des rapports financiers de ces compagnies. Ce pourrait être quelque chose à envisager. Peut-être voudriez-vous commenter cette suggestion.

The same situation comes into play with respect to a compensation committee, although it is fairly standard now that companies pay for the independent compensation analysis that is required in information circulars. However, advice is needed from time to time just on the due diligence of companies, which is the responsibility of the directors.

Coming from the resource industry, I recognize the problems that independent directors have with respect to being confident about the reserves that are published, either in oil and gas or in mining. I know that they have tightened the rules in that regard. Certainly, after Bre-X, it has been very important to do that.

There are still many other considerations such as the price of the commodity or the hedging possibility. It is difficult for outside, independent directors to understand all of these things. As I say, the reason for business, obviously, is to build the economy and to encourage small and medium-sized businesses.

I know you cannot answer these questions specifically, but I should like to have your impressions.

Mr. Bevilacqua: In regard to globalization, there are benefits and risks. You have the emergence of international global bodies to deal with auditing practices. As we go down the road with globalization, we will find that more and more international bodies will come into being in response to, particularly, the issues that you have raised.

You also raised the issue of tax credits for effective audits. I made a note of that, however, I do not know what we will do with it. That is an idea that you could raise in your work here in committee.

The issue of small and large companies was also raised during the presentation. Small and large companies face challenges in different degrees. That issue also needs to be addressed. We would like some feedback on that subject.

In this discussion we are having amongst members of the House of Commons and honourable senators, let us not forget that the key stakeholder in this discussion will be the auditing profession and what its members have to say. As honourable senators will probably invite members of the auditing profession to appear before you, that question needs to be asked.

I do not know if I have covered all of your points. The bottom line is that the reason I am here today is to set the framework. However, I will need the help of honourable senators in answering some of your questions as well as from the stakeholders involved in this issue. That is fundamental.

The Chairman: Senators may ask whatever questions they want. However, I am slightly hesitant to get into the minutia of the various problems we have raised.

C'est la même chose avec un comité de rémunération, bien que la pratique soit assez répandue maintenant dans les compagnies, qui paient pour faire faire de façon indépendante l'analyse de la rémunération qui est exigée dans les circulaires d'information. Cependant, des conseils sont nécessaires de temps à autre sur la diligence raisonnable des compagnies, ce qui relève de la responsabilité des administrateurs.

Comme je viens du secteur des ressources, je reconnais les difficultés que les administrateurs indépendants éprouvent à être sûrs des réserves publiées, que ce soit celles de pétrole ou de gaz ou dans l'industrie minière. Je sais qu'ils ont resserré les règles à cet égard. Il est certain qu'après Bre-X, il était très important de le faire.

Il reste néanmoins beaucoup d'autres considérations, comme le prix de la matière première ou la possibilité de couverture. Il est difficile pour les administrateurs externes et indépendants de comprendre toutes ces choses. Comme je l'ai dit, la raison d'être de l'entreprise, c'est évidemment de stimuler l'économie et d'encourager les petites et moyennes entreprises.

Je sais que vous ne pouvez pas répondre spécifiquement à toutes ces questions, mais j'aimerais connaître vos impressions.

M. Bevilacqua: En ce qui concerne la mondialisation, elle comporte des avantages et des risques. Nous voyons l'émergence d'organes mondiaux internationaux qui s'occupent de pratiques de vérification. Au fur et à mesure de nos progrès sur la voie de la mondialisation, nous assistons à la création de plus en plus d'organes internationaux en réponse, particulièrement, aux problèmes que vous avez soulevés.

Vous avez aussi soulevé la possibilité de crédits d'impôt pour les vérifications efficaces. J'en ai pris note, mais je ne sais pas ce que nous en ferons. C'est une idée que vous pourriez explorer dans le cadre de vos travaux ici, au comité.

La question des petites et grandes entreprises a aussi été soulevée lors de la présentation. Les petites et les grandes compagnies sont confrontées à des défis d'ampleur variée. Cette question doit aussi être examinée. Nous aimerions avoir une rétroaction sur le sujet.

Dans cette discussion que nous avons entre députés et sénateurs, n'oublions pas que la principale intéressée, dans cette discussion, sera la profession de vérification, et ce que ses membres auront à dire. Comme les honorables sénateurs inviteront très probablement des membres de la profession à témoigner devant eux, il leur faudra poser cette question.

Je ne sais pas si j'ai repris tous les éléments que vous avez soulevés. En fait, la raison de ma présence ici, aujourd'hui, c'est pour établir le cadre de travail. Cependant, j'aurai besoin de l'aide des honorables sénateurs pour répondre à certaines de vos questions, mais aussi des intéressés du domaine. C'est indispensable.

Le président: Les sénateurs peuvent poser des questions qu'ils veulent. Cependant, j'hésite quelque peu à entrer dans les détails des divers problèmes que nous avons soulevés.

I would like a statement from you. We have the corporate community telling us that they do not want to be regulated, that they can look after themselves. Then you have the whole community saying that, if they are so good at regulating themselves, how did we get into this mess to start with? I do not have the answer, and I am not saying that this committee will do what you want it to do, although, perhaps it will. However, I am only one member of this committee.

Can you make a general statement as to whether you lean toward the position that the government should actually have some form of legislation to assure investors, or should we let business regulate itself? This may not be a fair question, but I would like to hear your reaction.

Mr. Bevilacqua: It is a very fair question. Regulation is necessary, but we do not necessarily need to regulate.

As the government we have a responsibility to ensure that the public interest is protected. When you speak to business, they do not want regulation. It is not so much that they do not want regulations; they want good regulations, ones that make sense. At the same time, we must weigh that with what some investors have told us as well. They are concerned.

With regard to certification of financial statements, for example, should CEOs and CFOs sign on? What does it say about the credibility of the document if the chief executive officer is not willing to sign on? Is that fair regulation, or is it a question of saying, "I believe enough in my company to put my name to it"?

You do not want to go to the opposite end where no one wants to become a chief executive officer and no one wants to sit on boards of directors because it is too onerous.

On top of that, we must remember that we live in a market-based economy. The market still has to function. You cannot have obstacles preventing business activity. If we had such obstacles we would be going against the intention of what we are trying to do, which is to build an efficient market system that is regulated in some ways, but which does not impede business from carrying on its activities.

Does that respond to your question, Mr. Chairman?

The Chairman: No.

Mr. Bevilacqua: Then I was successful.

The Chairman: You were successful, that is true. However, you are really highlighting the complexity of the challenge.

Mr. Bevilacqua: It is a balancing act.

The Chairman: Everything is a balancing act.

Senator Prud'homme: I am very happy that Senator Meighen asked my questions.

J'aimerais vous entendre dire quelque chose. Nous avons une communauté d'entreprises qui nous disent qu'elles ne veulent pas être réglementées, qu'elles peuvent très bien se débrouiller seules. Et puis il y a tout le reste de la communauté qui dit que si elles peuvent si bien se débrouiller seules, comment avons-nous pu nous retrouver dans ce fouillis? Je n'ai pas de réponse, et je ne dis pas que ce comité fera ce que vous voulez qu'il fasse, bien qu'il le fera peut-être. Je ne suis qu'un membre du comité.

Pouvez-vous faire une déclaration d'ordre général pour expliquer comment vous êtes porté à penser que le gouvernement devrait avoir une forme quelconque de loi pour assurer les investisseurs, ou est-ce que nous devrions laisser les entreprises se réglementer d'elles-mêmes? Peut-être cette question n'est-elle pas très juste, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Bevilacqua: C'est une question honnête. La réglementation est nécessaire, mais nous n'avons pas forcément besoin de réglementation.

En tant que gouvernement, notre devoir est d'assurer la protection de l'intérêt public. Quand on parle aux entreprises, elles ne veulent pas de réglementation. Ce n'est pas tant qu'elles ne veulent pas de règles; elles veulent de bonnes règles, des règles qui ont du bon sens. En même temps, nous devons pondérer cela avec ce que nous ont dit certains investisseurs. Ils sont préoccupés.

En ce qui concerne la certification des états financiers, par exemple, est-ce que les PDG et les directeurs financiers devraient les attester? Quelle crédibilité a le document si le président directeur général ne veut pas le signer? Est-ce que c'est une règle équitable, ou est-ce histoire de dire: «J'ai suffisamment foi en ma compagnie pour apposer mon nom sur ce document»?

On ne voudrait pas aller à l'autre extrême, où personne ne voudrait être PDG ni siéger au conseil d'administration parce que c'est trop onéreux.

En plus, nous ne devons pas oublier que nous vivons dans une économie de marché. Le marché doit continuer de fonctionner. On ne peut avoir d'obstacles à l'activité commerciale. En dressant de tels obstacles, nous irions à l'encontre de notre objectif, qui est de constituer un système de marché efficace qui est réglementé sur certains plans, mais qui n'empêche pas les entreprises de faire leurs affaires.

Est-ce que cela répond à votre question, monsieur le président?

Le président: Non.

M. Bevilacqua: Alors j'ai réussi.

Le président: Vous avez réussi, c'est vrai. Cependant, vous faites vraiment ressortir la complexité de l'enjeu.

M. Bevilacqua: C'est une question d'équilibre.

Le président: Tout est une question d'équilibre.

Le sénateur Prud'homme: Je suis heureux que le sénateur Meighen ait posé ma question.

Senator Tkachuk: We have a problem with confidence in the marketplace right now, not so much because of what has happened in Canadian companies, although some significant Canadian companies that have had problems, but mostly because of all the publicity from the United States.

There are a couple of things the Canadian government can do to restore investor confidence. First, it can continue its reduction in capital gains. That would send a strong signal that the Canadian government believes that the marketplace and the stock market are safe places in which to invest. Second, the government can also eliminate the deemed tax on options, which is a big bugbear of mine. The present system gives incentives to CEOs and board members to sell their stock immediately because they have to pay tax on it at a 50 per cent tax rate. There should be no tax charged on options until they are actually sold by the person who takes the option. Those are two things about which the government could send signals to the marketplace.

In your remarks you talk about strong enforcement. The other day I was watching a television show about telemarketing scams, especially of senior citizens. Americans say that Canada is the perfect place to carry out telemarketing scams because the penalties for fraud are so lenient. Therefore, they all operate out of Canada, which is bad economic development, that is, to scam all of North America and the world. They would not operate out of the United States because the penalties for fraud there are so harsh.

Are you working with Department of Justice officials and officials in provincial departments of justice to ensure that the penalties for fraud are made tougher? After all, bilking pensioners through dishonesty in a pension fund is just as bad as bilking them over the phone. Do you have effective resources to combat fraud? Another problem that was illuminated in that television show on telemarketing fraud was that we do not allocate enough resources to fraud investigation.

Mr. Bevilacqua: In regard to capital gains and the point you made about stock options, I will take these issues under advisement. We will talk about them as we deal with the pre-budget consultation phase.

Senator Tkachuk: Do not say where it came from. Tell them it was your idea.

Mr. Bevilacqua: I will speak to the Minister of Finance about that issue.

On the question of enforcement, officials from the Department of Justice are involved in this process. The committee is free to ask representatives of the department to appear before you to ask questions of them. Another department that will be working closely with us is the Department of Industry.

Le sénateur Tkachuk: Nous avons un problème, actuellement, au plan de la confiance dans les marchés, non pas tellement en raison de ce qui est arrivé dans des compagnies canadiennes, bien que certaines compagnies canadiennes importantes aient eu des déboires, mais surtout à cause de toute la publicité qui vient des États-Unis.

Il y a certaines choses que le gouvernement canadien peut faire pour restaurer la confiance des investisseurs. Tout d'abord, il peut continuer de réduire les gains en capital. Cette mesure serait une indication vigoureuse que le gouvernement canadien est convaincu que le marché et la bourse sont des endroits sûrs où investir. Deuxièmement, le gouvernement peut aussi éliminer la taxe réputée sur les options, qui est un de mes gros cauchemars. Le système actuel offre des incitatifs aux PDG et aux administrateurs pour qu'ils vendent leurs actions sur-le-champ, parce qu'ils doivent payer sur elles des impôts au taux de 50 p. 100. Il ne devrait pas y avoir d'impôt sur les options jusqu'à ce qu'elles soient vraiment vendues par la personne qui les a prises. Ce serait deux choses sur lesquelles le gouvernement pourrait émettre des signaux au marché.

Dans vos observations, vous avez parlé d'application vigoureuse. L'autre jour, je regardais une émission télévisée sur les escroqueries du télémarketing, dont les aînés sont particulièrement la proie. Les Américains disent que le Canada est l'endroit idéal pour ce genre d'activité illicite, parce que les pénalités pour fraude sont si minces. Par conséquent, tous ces escrocs sont au Canada, ce qui est une évolution négative de l'économie, cette escroquerie de toute l'Amérique du Nord et du monde. Ils ne feraient pas ça à partir des États-Unis parce que les pénalités y sont tellement sévères.

Est-ce que vous collaborez avec les représentants des ministères fédéral et provinciaux de la Justice en vue de rendre les pénalités plus sévères en cas de fraude? Après tout, extorquer l'argent aux retraités au moyen de pratiques malhonnêtes dans un régime de pensions, c'est aussi mal que de les escroquer par téléphone. Est-ce que vous avez des ressources efficaces pour lutter contre la fraude? Un autre problème qui a été mis en valeur, dans cette émission sur la fraude du télémarketing, est que nous n'attribuons pas assez de ressources aux enquêtes sur les fraudes.

M. Bevilacqua: En ce qui concerne les gains en capital et ce que vous avez dit sur les options d'achat d'actions, j'examinerai cela. Nous en parlerons quand nous parviendrons au volet des consultations prébudgétaires.

Le sénateur Tkachuk: Ne dites pas d'où c'est venu. Dites-leur que c'est votre idée.

M. Bevilacqua: Je parlerai au ministre des Finances de la question.

Au sujet de l'application, les représentants du ministère de la Justice participent à ce processus. Le comité est libre d'inviter les représentants du ministère de comparaître devant lui pour leur poser des questions. Un autre ministère qui travaillera étroitement avec nous est celui de l'Industrie.

There is a multi-departmental approach, which is the best way to do it. It is not just in society that you must bring in stakeholders, you must also bring in stakeholders within government itself to get the best possible solutions to the particular challenge that we face.

Senator Kelleher: Mr. Bevilacqua, I should like to bring to your attention an area that I believe is somewhat of a problem. I am chairman of the board of a financial institution that is wholly owned by an overseas parent. There are great difficulties in serving on a board of that nature, and in carrying out the duties that are expected of you when you are in that kind of a situation. You really do not have the same type of independence to do the things directors are normally expected to do.

We are now living in an era where people are setting up companies and institutions in Canada. We want to do that. At the same time, you should look to see how practical some of the responsibilities are with respect to boards in those situations. I do not know if you have looked at that. Believe me, it can be a problem.

Mr. Bevilacqua: This is another issue that perhaps this committee could address. I will certainly have an opinion by the end of the process, but I do not want to prejudge the consultation process.

This goes back to the earlier question on globalization. As global entities emerge, we will be faced with more and more such issues. International institutions must evolve to ensure that safeguards are in place and that measures to enhance economic activity can be facilitated rather than putting up barriers.

One of the challenges you may face is that, if the firm is located abroad, it will not get the support that the parent company gives its own board. This is the reality of a globalized society, and we must equip ourselves to face some of these issues.

Senator Setlakwe: Mr. Bevilacqua, before we even thought of studying this issue there was a presumption that there was a certain degree of morality or ethics prevalent in the capital markets area, which has now pretty well dissipated. Senator Tkachuk touched on that when he questioned whether we would have to legislate morality. The distinction that we must now make is whether to intervene and ask for sanctions for those who will misbehave in the capital markets, or to let things flow as they have in the past. There is a lack of confidence in the capital markets today that was caused by certain things that have happened recently, which was not so before.

Mr. Bevilacqua: That is absolutely right. However, if I may speak philosophically, rules and legislation, when enforced, will put people in jail. That is the reality of what will happen. However, as well, the market will kill you, if you know what I mean by that. That is where the balance lies.

Il y a une approche multiministérielle, et c'est le meilleur moyen de procéder. Ce n'est pas seulement qu'en société qu'il faut obtenir l'apport des intervenants; il faut aussi fait participer les intervenants au sein du gouvernement lui-même pour trouver les meilleures solutions possibles aux problèmes particuliers que nous avons.

Le sénateur Kelleher: Monsieur Bevilacqua, j'aimerais porter à votre attention un domaine qui, à mon avis, pose un certain problème. Je suis président du conseil d'administration d'une institution financière qui est détenue en propriété exclusive par une société mère à l'étranger. L'administration d'un conseil de cette nature pose d'énormes difficultés, et aussi l'exécution des fonctions qui sont attendues de nous lorsqu'on est dans ce genre de situation. On n'a pas le même type d'indépendance pour agir dont jouissent normalement administrateurs.

Nous vivons maintenant une époque où les gens créent des compagnies et des institutions au Canada. C'est ce que nous voulons. En même temps, vous devriez songer à mesurer l'aspect pratique de certaines des responsabilités en ce qui concerne les conseils d'administration qui sont dans ce genre de situation. Je ne sais pas si vous y avez pensé. Croyez-moi, ce peut être un vrai problème.

M. Bevilacqua: C'est un autre problème sur lequel, peut-être, ce comité devrait se pencher. Je vais certainement m'être formé une opinion d'ici à la fin du processus, mais je ne voudrais pas préjuger du processus de consultation.

Ceci nous ramène à la question dont nous avons parlé tout à l'heure sur la mondialisation. Avec l'émergence d'entités mondiales, nous verrons de plus en plus de ce genre de problèmes. Les institutions internationales doivent évoluer et veiller à mettre en place des mécanismes de sécurité et à ce que des mesures pour améliorer l'activité économique puissent être facilitées plutôt que d'y faire obstacle.

L'un des défis auxquels vous pourriez être confronté, c'est, si la compagnie est établie à l'étranger, qu'elle n'ait pas le genre de soutien que la société mère donne à son propre conseil d'administration. C'est la réalité d'une société mondialisée, et nous devons nous équiper pour faire face à ce genre de problèmes.

Le sénateur Setlakwe: Monsieur Bevilacqua, avant même d'envisager d'examiner cette question, on présumait qu'un certain degré de moralité ou d'éthique régnait dans le secteur des marchés de capitaux, lequel s'est largement dissipé. Le sénateur Tkachuk en a parlé lorsqu'il a demandé si nous devrions légiférer la moralité. La distinction que nous devons maintenant faire, c'est pour déterminer si nous devons intervenir et demander des sanctions pour ceux qui se conduisent mal sur les marchés des capitaux, ou de laisser faire, comme par le passé. Il règne un manque de confiance dans les marchés des capitaux aujourd'hui, attribuable à certaines choses qui sont arrivées récemment, et qu'il n'y avait pas auparavant.

M. Bevilacqua: C'est absolument vrai. Cependant, si je peux parler d'un point de vue philosophique, les règles et les lois, lorsqu'elles sont appliquées, amènent des gens jusqu'en prison.

I believe that business people are fundamentally honest. However, I also know that human nature dictates that people are driven by self-interest, and sometimes self-interest gets in the way of honesty. That is the challenge we face. This is a philosophical discussion.

Senator Setlakwe: It was a philosophical question.

Mr. Bevilacqua: That is a discussion that will take more than five minutes. I have definite opinions about that. This is why I am one of those who advocates that business schools should dedicate more resources to the study of ethics. That must happen.

The Chairman: I have one question to leave with Mr. Seeto for which I am not asking an answer at present.

What is the criterion for reliability? Is it reasonable care, et cetera? Do not answer now, but perhaps you could respond in writing to the committee.

Senator Fitzpatrick: I have a comment rather than a question. What has not been covered in your remarks, which, as I said earlier, were very good, is the area of how communication and shareholder reporting is done. There have been instances recently in which chief executive officers have obviously known what was happening but have not made full disclosure to shareholders. Perhaps you could add that to your list of things to be considered, because it is important.

The committee adjourned.

C'est la réalité de ce qui arrivera. Mais aussi, le marché vous tuera si vous savez ce que je peux dire par là. C'est là la question d'équilibre.

Je crois que les gens d'affaires sont, fondamentalement, honnêtes. Cependant, je sais aussi que la nature humaine veut que les gens soient motivés par l'intérêt personnel et que, parfois, l'intérêt personnel fait obstacle à l'honnêteté. C'est le défi qui se pose. C'est une discussion philosophique.

Le sénateur Setlakwe: C'était une question philosophique.

M. Bevilacqua: C'est une discussion qui prendra plus de cinq minutes. J'ai des opinions bien faites sur le sujet. C'est pourquoi je suis l'un de ceux qui soutiennent que les écoles d'administration devraient consacrer plus de ressources à l'étude de la déontologie. C'est ce qu'il faudra.

Le président: J'ai une question à poser à M. Seeto, pour laquelle je n'attends pas de réponse immédiate.

Quels sont les critères de la fiabilité? Est-ce que c'est la diligence raisonnable, etc.? Vous n'avez pas à répondre maintenant; peut-être pourriez-vous fournir une réponse par écrit au comité.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai un commentaire à faire, plutôt qu'une question à poser. Ce dont vous n'avez pas parlé, dans vos observations qui, comme je l'ai dit plutôt, étaient excellentes, est la question de la manière dont la communication et la reddition des comptes aux actionnaires se font. Il y a eu des situations, récemment, où les PDG savaient manifestement ce qui se passait, mais ils ne l'ont pas pleinement divulgué aux actionnaires. Peut-être pourriez-vous ajouter cela à votre liste des sujets à examiner, parce que c'est important.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

APPEARING:

Mr. Bryon Wilfert, M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Finance;
Mr. Maurizio Bevilacqua, M.P., Secretary of State, International Financial Institutions.

WITNESSES:

From the Department of Finance:

Mr. Brian J. Ernewein, Director, Tax Legislation Division, Tax Policy Branch;
Mr. David Sénécal, Acting Chief, Tax Treaties, Tax Legislation Division;
Mr. Bob Hamilton, Assistant Deputy Minister, Financial Policy Branch;
Mr. Charles Seeto, Director, Financial Sector Division, Financial Sector Policy Branch.

From the Department of Foreign Affairs and International Trade:

Mr. Adrian Norfolk, Deputy Director, Human Rights, Humanitarian Affairs, International Women's Equality Division.

COMPARAISSENT:

M. Bryon Wilfert, député, secrétaire parlementaire du ministre des Finances;
M. Maurizio Bevilacqua, député, secrétaire d'État, Institutions financières internationales.

TÉMOINS:

Du ministère des Finances:

M. Brian J. Ernewein, directeur, Division de la législation de l'impôt, Direction de la politique de l'impôt;
M. David Sénécal, chef intérimaire, Conventions fiscales, Division de la législation de l'impôt;
M. Bob Hamilton, sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier;
M. Charles Seeto, directeur, Division du secteur financier, Direction de la politique du secteur financier.

Du ministère des Affaires étrangères et commerce international:

M. Adrian Norfolk, directeur adjoint, Droits de la personne, Direction des droits de la personne, des affaires humanitaires et de la promotion internationale de la femme.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Banking, Trade and Commerce

Chair:
The Honourable E. LEO KOLBER

Tuesday, October 29, 2002 (*in camera*)
Wednesday, October 30, 2002
Thursday, October 31, 2002

Issue No. 2
Future Business of the Committee

and

Second and third meetings on:
The present state of the domestic and international
financial system

WITNESSES:
(*See back cover*)

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banques et du commerce

Président:
L'honorable E. LEO KOLBER

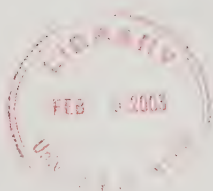
Le mardi 29 octobre 2002 (à huis clos)
Le mercredi 30 octobre 2002
Le jeudi 31 octobre 2002

Fascicule n° 2
Travaux futurs du comité

et

Deuxième et troisième réunions concernant:
La situation actuelle du régime financier canadien et
international

TÉMOINS:
(*Voir à l'endos*)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, P.C.	Prud'homme, P.C.
Kelleher, P.C.	Setlakwe
Kroft	Taylor

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Kroft substituted for that of the Honourable Senator Fraser (*October 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Poulin substituted for that of the Honourable Senator Stollery (*October 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Hervieux-Payette substituted for that of the Honourable Senator Sparrow (*October 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Cordy substituted for that of the Honourable Senator Poulin (*October 30, 2002*).

The name of the Honourable Senator Poulin substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*October 31, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, c.p.	Prud'homme, c.p.
Kelleher, c.p.	Setlakwe
Kroft	Taylor

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Kroft substitué à celui de l'honorable sénateur Fraser (*le 25 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Poulin substitué à celui de l'honorable sénateur Stollery (*le 25 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Hervieux-Payette substitué à celui de l'honorable sénateur Sparrow (*le 25 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy substitué à celui de l'honorable sénateur Poulin (*le 30 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Poulin substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 31 octobre 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 29, 2002
(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 5:45 p.m. this day, *in camera*, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Fitzpatrick, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Taylor and Tkachuk (10).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mr. Alexandre Laurin, Researcher, Economic Division and Mr. Gérald M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

The committee considered its business.

At 6:35 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, October 30, 2002
(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 4:10 p.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Deputy Chair, the Honourable Senator Tkachuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Cordy, Fitzpatrick, Kelleher, P.C., Kroft, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Taylor and Tkachuk (9).

Other senators present: The Honourable Senators Di Nino and Kenny (3).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mr. Alexandre Laurin, Researcher, Economic Division and Mr. Gérald M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the Committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (*See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 29 octobre 2002
(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 17 h 45, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Fitzpatrick, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Taylor et Tkachuk. (10)

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: M. Alexandre Laurin, attaché de recherche, Division de l'économie, et M. Gérald M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement.

Le comité examine ses travaux futurs.

À 18 h 35, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 30 octobre 2002
(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 10, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Tkachuk (*vice-président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Cordy, Fitzpatrick, Kelleher, c.p., Kroft, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Taylor et Tkachuk (9).

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Di Nino et Kenny. (2)

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: M. Alexandre Laurin, attaché de recherche, Division de l'économie, et M. Gérald M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

En conformité avec l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international en insistant plus particulièrement sur la dimension canadienne de la faillite d'Enron. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 1 en date des 23 et 24 octobre 2002.*)

WITNESSES:

From the Ontario Securities Commission:

Mr. David A. Brown, Q.C., Chair;

Mr. John A. Carchrae, CA, Chief Accountant.

From the Canadian Institute of Chartered Accountants:

Mr. David Smith, FCA, President & CEO.

From the Office of the Superintendent of Financial Institutions:

Mr. Nick Le Pan, Superintendent.

Mr. Brown made a statement and with the assistance of Mr. Carchrae answered questions.

Mr. Smith made a statement and answered questions.

Mr. Le Pan made a statement and answered questions.

At 7:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 31, 2002

(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 11:05 a.m. this day, in room 257, East Block, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fitzpatrick, Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Prud'homme, P.C., Setlakwe and Taylor (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Ms. June Dewetering, Acting Principal and Mr. Alexandre Laurin, Research Officer, Economic Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the Committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.)

WITNESS:

From the British Columbia Securities Commission

(In Vancouver):

Mr. Douglas M. Hyndman, Chair.

Mr. Hyndman, by videoconference, made a statement and answered questions.

TÉMOINS:

De la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario:

M. David A. Brown, c.r., président;

M. John A. Carchrae, CA, comptable en chef.

De l'Institut canadien des comptables agréés:

M. David Smith, FCA, président-directeur général.

Du Bureau du surintendant des institutions financières:

M. Nick Le Pan, surintendant.

M. Brown fait un exposé puis, avec l'aide de M. Carchrae, répond aux questions.

M. Smith fait un exposé, puis répond aux questions.

M. Le Pan fait un exposé, puis répond aux questions.

À 19 h 10, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le jeudi 31 octobre 2002

(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 h 05, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (président).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Fitzpatrick, Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Prud'homme, c.p., Setlakwe et Taylor (7).

Sont aussi présents: De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Mme June Dewetering, directrice intérimaire, et M. Alexandre Laurin, attaché de recherche, Division de l'économie.

Également présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international, en mettant l'accent sur le point de vue canadien concernant l'effondrement d'Enron. (Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des 23 et 24 octobre 2002.)

TÉMOIN:

Des Commissions des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique (à Vancouver):

M. Douglas M. Hyndman, président.

M. Hyndman fait une déclaration et répond aux questions par vidéoconférence.

At 12:25 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 12 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, October 30, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:10 p.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator David Tkachuk (*Deputy Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Deputy Chairman: I will be in the chair this afternoon since the chairman had to be away.

We have a number of pretty important witnesses this afternoon. We will try to give each one of them serious consideration. We will sit as long as we can.

We are very happy to have before us this afternoon Mr. David Brown and Mr. John Carchrae of the Ontario Securities Commission. I assume you have a presentation to make. How long will you be, Mr. Brown?

Mr. David A. Brown, Q.C., Chair, Ontario Securities Commission: I have about 15 minutes of remarks and then I will be pleased to answer questions.

The Deputy Chairman: Please proceed.

Mr. Brown: I appreciate this opportunity to discuss with you the need to restore confidence in our capital markets in light of the recent financial scandals in the United States.

The OSC and other regulators are working with governments, industry stakeholders and investors to implement reforms that inspire investor confidence and protect investors.

I have tabled a report with your committee that is similar to a letter that I propose to send to all market participants in Ontario within the next few days. That letter and the report that I have tabled with this committee, reports on the steps that we have taken over the past few months to deal with this issue.

We know that there has been a spillover effect from the damage to investor confidence in the United States. We must address that. If we are to attract both foreign and Canadian investors, they must have confidence in the safety of our markets. At the same time, if we are to attract issuers, we need a regulatory system that is not too burdensome or costly. That is the balance that we must achieve to ensure that our markets remain competitive.

Regulators and provincial governments have a clear responsibility to deal with this issue. The problem will not be solved simply by pointing fingers at individuals, professions or stakeholder groups. It is a systemic problem demanding leadership and a plan of action.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 30 octobre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 10 pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international. (Perspective canadienne de la faillite d'ENRON).

Le sénateur David Tkachuk (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président: J'occuperai le fauteuil cet après-midi, puisque le président a dû s'absenter.

Nous avons plusieurs témoins assez importants cet après-midi. Nous essaierons d'accorder à chacun d'eux tout l'intérêt qui leur est dû. La séance durera aussi longtemps que cela nous est possible.

Nous accueillons avec grand plaisir, cet après-midi, M. David Brown et M. John Carchrae de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario. Je suppose que vous avez une présentation à faire. Combien de temps prendra-t-elle, monsieur Brown?

M. David Brown, c.r., président, Commission des valeurs mobilières de l'Ontario: Mes environ prendront une quinzaine de minutes et ensuite, je répondrai à vos questions avec plaisir.

Le vice-président: Veuillez commencer.

M. Brown: J'apprécie cette occasion qui nous est donnée de discuter avec vous de la nécessité de restaurer la confiance dans nos marchés des capitaux à la suite des scandales financiers survenus récemment aux États-Unis.

La CVMO et d'autres organes de réglementation collaborent avec les gouvernements, les intervenants de l'industrie et les investisseurs en vue de mettre en oeuvre des réformes pour inspirer confiance aux investisseurs et les protéger.

J'ai remis un rapport à votre comité, qui est assez semblable à une lettre que je propose d'envoyer à tous les participants du marché en Ontario dans les prochains jours. Cette lettre et le rapport que j'ai remis au comité, font un compte rendu des mesures que nous avons prises depuis plusieurs mois pour composer avec cette situation.

Nous savons que les coups portés à la confiance des investisseurs aux États-Unis ont entraîné une réaction en chaîne. Nous devons nous en occuper. Si nous voulons attirer les investisseurs étrangers et canadiens, ils doivent avoir foi dans la sûreté de nos marchés. En même temps, si nous voulons attirer des émetteurs, il nous faut un régime de réglementation qui ne soit ni trop lourd, ni trop coûteux. C'est l'équilibre qu'il nous faut atteindre pour que nos marchés puissent rester compétitifs.

Il est très clair que les organismes de réglementation et les gouvernements provinciaux doivent faire face à cet enjeu. Le problème ne sera pas résolu tout simplement en pointant le doigt sur certaines personnes, des professions ou des groupes d'intervenants. C'est un problème systémique qui exige du leadership et un plan d'action.

For the first time, we are witnessing a “disconnect” between the robust real economy and a weak capital market. It is easy to blame directors or audit committees, CEOs, CFOs, auditors and analysts, lawyers and rating agencies, regulators and investors themselves. Some seem to feel that, if a few people are punished, and if the professions and organizations involved in the system promise a new attitude, then the problem will be solved.

The weakness in that thesis is that it assumes that these participants took on their rolls as ill-intentioned people bent on malfeasance and fraud. In fact, overwhelmingly, we are dealing with well-intentioned people. For the most part, they were reacting to the environment of the 1990s, responding to market pressures, reacting to incentives, and taking advantage of apparently legitimate opportunities.

The problem is that parts of our regulatory system are flawed, providing incentives that individuals find hard to ignore. We need to analyze these flaws in the system and correct them. We need to do that with surgical precision. The Sarbanes-Oxley Act has done precisely the same thing, cleaning up the flaws, discrepancies and weaknesses in the U.S. market.

As responsible regulators, our job is to learn from the U.S. experience. This does not imply that we graft the Sarbanes-Oxley Act in its entirety onto our market. We need to determine the exact regulatory remedies that are right for the Canadian market.

To the extent that a change in attitude can solve a problem, we are already seeing considerable progress. We are seeing large companies voluntarily committing to improve their forms of corporate governance and enhancing voluntary disclosure. A coalition of senior executives adopted a new voluntary code for its members. We are seeing large institutional investors making improved governance and transparency a priority and promising to hold corporations to their commitments. This market self-correction is an important step forward, but there is a limit to the market's ability to correct itself, especially in areas like audit quality, disclosure standards and conflicts of interest. As we have seen, corporate executives do not always have the right incentives to follow the appropriate practices, and investors do not necessarily have all the information needed to police them. We are not content to see some corporations improve their practices, while others lag significantly behind.

We have to lock in these improvements and make them a market norm. By strengthening and clarifying requirements in financial reporting and corporate governance, as opposed to simply encouraging voluntary action, we can ensure that high standards are followed consistently by all public companies. We

Pour la première fois, nous assistons à une «déconnexion» entre une économie réelle robuste et un faible marché des capitaux. Il est facile de s'en prendre aux directeurs ou aux comités de vérification, aux chefs de direction et aux directeurs financiers, aux vérificateurs et aux analystes, aux avocats et aux organismes de cotation des titres, aux organes de réglementation et aux investisseurs eux-mêmes. D'aucun semble penser que, si quelques personnes sont punies, et si les professions et les organisations participantes au système promettent d'adopter une nouvelle attitude, le problème sera réglé.

Le point faible de ce postulat est qu'il part de l'hypothèse que ces participants sont entrés dans leurs fonctions comme des individus mal intentionnés, déterminés au méfait et à la fraude. De fait, nous avons affaire, surtout, à des gens bien intentionnés. Pour la plupart, ils réagissaient à la conjoncture des années 90, aux pressions du marché, aux incitatifs, et ils tiraient parti d'opportunités d'apparence tout à fait légitime.

Le problème, c'est que certaines parties de notre régime de réglementation sont imparfaites, et offrent des incitatifs qu'il est difficile pour certains d'ignorer. Il nous faut analyser ces failles du système et les corriger. Il nous faut le faire avec une précision toute chirurgicale. C'est exactement ce qu'a fait la Loi Sarbanes-Oxley; elle a comblé les failles, corrigé les défauts et contré les faiblesses du marché américain.

En tant qu'autorités de réglementation responsables, nous avons le devoir de tirer des leçons de l'expérience américaine. Cela ne veut pas dire que nous devons greffer la Loi Sarbanes-Oxley, dans son intégralité, à notre marché. Il nous faut déterminer avec exactitude les remèdes réglementaires qui conviennent au marché canadien.

Dans la mesure où un changement d'attitude peut résoudre un problème, nous observons déjà des progrès considérables. Nous voyons de grandes compagnies qui s'engagent volontairement à améliorer leur formule de gouvernance d'entreprise et à accroître la communication volontaire. Une coalition de hauts dirigeants a adopté un nouveau code de conduite volontaire pour ses membres. Nous voyons les investisseurs de grandes institutions qui font d'une meilleure gouvernance et d'une plus grande transparence une priorité et qui promettent de faire leurs entreprises tenir leurs engagements. Cette autocorrection du marché est un important pas en avant, mais il y a une limite à la capacité du marché de se corriger, particulièrement dans des domaines comme la qualité des vérifications, les normes de divulgation et les conflits d'intérêts. Comme nous l'avons vu, les cadres d'entreprise n'ont pas toujours les incitatifs appropriés pour adhérer aux pratiques pertinentes, et les investisseurs n'ont pas nécessairement toute l'information qu'il leur faut pour les surveiller. Nous ne nous satisfaisons pas de voir certaines entreprises améliorer leurs pratiques alors que d'autres tirent de la patte loin derrière elles.

Nous devons incorporer ces améliorations et en faire une norme du marché. En renforçant et en clarifiant les exigences en matière de communication des données financières et de gouvernance d'entreprise, au lieu de seulement encourager les mesures volontaires, nous pouvons nous assurer que toutes les

can level the playing field and ensure consistent corporate behaviour. Thus, high standards of transparency and accountability become the floor that all traded companies stand on rather than a ceiling that many may never approach.

By locking in reform, we can ensure that it does not follow the cyclical pattern that characterizes so many market corrections. They tend to be borne in down markets, but lost to the irrational exuberance of boom markets. Locking into reform also ensures that standards are comparable across the country. Otherwise, some companies may be tempted to pursue a competitive surge for the weakest regulatory regimes, prompting a race to the bottom.

In that respect, the OSC is pleased to be working closely with colleagues in the other 12 provincial and territorial commissions. The integrity of our capital markets is too important to be left entirely to voluntary action. Today, people can invest wherever they want. We have to give them the confidence they need to invest here. It comes down to this: Public confidence in financial reporting and corporate governance cannot depend on individual commitment and judgment. It must be backed up by regulation.

We need to send a strong message that we are restoring confidence and protecting investors in a uniquely Canadian way that recognizes the importance of maintaining our competitiveness in a relatively small market. We need a made-in-Canada solution — one that takes into account our unique circumstances such as the large proportion of small cap companies.

It is important that we reassure U.S. regulatory authorities of the integrity of our market. Such confidence is essential to maintaining the multi-jurisdictional disclosure system under which Canadian-based issuers are able to access U.S. capital markets simply by complying with Canadian listing and disclosure requirements.

I am pleased to tell that you the OSC and the SEC are engaged in an active dialogue regarding the cross-border issues raised by Sarbanes-Oxley. The SEC is interested to learn how Canada proposed to deal with the issues addressed by Sarbanes-Oxley and whether there will be any substantial conflicts between the two regimes. We understand that the SEC is prepared to consider ways to accommodate home country requirements and regulatory approaches, where appropriate.

We need to assure our American neighbours and our market participants that Canadian markets are safe for investors and open for business. The measures that the government and our commission propose to put in place will strengthen our ability to protect investors and restore confidence in our markets.

compagnies publiques observent des normes élevées façon continue. Nous pouvons uniformiser les règles du jeu et assurer la cohésion du comportement des entreprises. Ainsi, des normes élevées de transparence et de responsabilités deviennent la base sur laquelle s'appuient toutes les compagnies plutôt que le plafond que certaines n'approchent jamais.

En incorporant la réforme, nous pouvons faire en sorte qu'elle ne suive pas le modèle cyclique qui caractérise tant de corrections du marché. Elles ont tendance à être appliquées dans les marchés en baisse, mais se perdent dans l'exubérance irrationnelle des marchés en expansion. L'incorporation de la réforme rend aussi les normes comparables dans tout le pays. Autrement, certaines compagnies peuvent être tentées de se faire concurrence pour trouver vers les régimes réglementaires les moins rigoureux, provoquant ainsi une course acharnée vers la norme inférieure.

À ce propos, la CVMO est heureuse de collaborer étroitement avec ses collègues des 12 autres commissions provinciales et territoriales. L'intégrité de nos marchés des capitaux est trop importante pour que l'on compte uniquement sur l'action volontaire. Aujourd'hui, les gens peuvent investir où ils veulent. Nous devons susciter le sentiment de confiance qu'il leur faut pour investir ici. C'est pourquoi la confiance du public dans la communication des données financières et la gouvernance d'entreprise ne peut dépendre d'un engagement individuel ni du jugement individuel. Il faut l'appui de la réglementation.

Il nous faut transmettre avec fermeté le message que nous restaurons la confiance et que nous protégeons les investisseurs d'une façon unique au Canada, qui reconnaît l'importance de préserver notre compétitivité sur un marché relativement réduit. Nous devons trouver une solution faite au Canada — une solution qui tienne compte de notre situation unique, comme la forte proportion de compagnies à faible capitalisation.

Il est important que nous rassurons les autorités réglementaires américaines sur l'intégrité de notre marché. Cette confiance est essentielle au maintien du système de communication intergouvernemental qui fait que les émetteurs sis au Canada peuvent accéder au marché des capitaux américains simplement en adhérant aux exigences canadiennes d'inscription à la cote et de communication.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que la CVMO et la SEC ont entamé activement un dialogue au sujet des enjeux transfrontaliers que soulève la Loi Sarbanes-Oxley. La SEC est intéressée à savoir comment le Canada se propose de composer avec ces enjeux, et s'il y aura de grands conflits entre les deux régimes. À ce que nous avons compris, la SEC est disposée à envisager des moyens de tenir compte des exigences du pays d'origine et de ses approches réglementaires, au besoin.

Nous devons rassurer nos voisins américains et nos participants que les marchés canadiens sont sûrs pour les investisseurs et ouverts au public. Les mesures que le gouvernement et notre commission proposent mettre en place renforceront notre capacité de protéger les investisseurs et de restaurer la confiance dans nos marchés.

There are six principal areas where I think significant progress is being made. I will list them and then talk about them individually. They are: first, audit committee roles and composition; second, CEO and CFO certification; third, public oversight of auditors; fourth, auditor independence; fifth, broadened sanctions for wrong doing; and, sixth, civil liability for continuous disclosure. I would like to touch on each of these areas, but in reverse order.

We are pleased to that the Government of Ontario introduced legislation earlier today that empowers consumers, strengthens our enforcement capabilities and gives the commission additional tools to protect investors and restore confidence. The legislation proposes to amend the Securities Act to provide for civil liability for secondary market disclosure. This will provide rights of action to secondary market participants who represent the overwhelming majority of capital market activity. Our CSA colleagues have approved these proposals and they were endorsed by the Purdy-Crawford five-year review committee.

The Sarbanes-Oxley Act was built upon the existence of a well-established civil liability regime. I am pleased that we will be able to level the playing field and provide Canadian investors with similar rights to sue public companies, officers or directors for false or misleading disclosure.

Second, the legislation proposes to strengthen the OSC's enforcement capabilities with new powers enabling the commission to impose a maximum fine of \$1 million for violations of the Securities Act, increasing the maximum jail term for insider trading from two to five years, increasing court-imposed fines to a maximum of \$5 million, and clarifying offences such as securities fraud, market manipulation and misleading financial statements. The commission also has the authority to order firms to disgorge profits made as a result of illegal activity.

Third, in the area of auditor independence, the Public Interest and Integrity Committee of the Canadian Institute of Chartered Accountants has issued for public comment an exposure draft containing proposed new Canadian independence standards for auditors. I understand that Mr. Smith, the CEO of the CICA, will be addressing this committee after we are finished.

Although the CICA's independence project began before the string of corporate failures in the U.S. and the passage of the Sarbanes-Oxley Act, its proposals contain many of the new independence requirements now mandated in the U.S. The CICA

Il y a six secteurs particuliers où, je crois, des progrès importants sont en voie de réalisation. Je vais d'abord en donner la liste, puis expliquer chacun d'eux. Ce sont premièrement les rôles et la composition du comité de vérification; deuxièmement, l'attestation par les chefs de direction et les agents financiers; troisièmement, la surveillance publique des vérificateurs; quatrièmement, l'indépendance des vérificateurs; cinquièmement les sanctions plus étendues en cas de manquement; et sixièmement, la responsabilité civile de communication continue. J'aimerais expliquer brièvement chacun, mais dans l'ordre inverse.

Nous sommes heureux que le gouvernement de l'Ontario ait présenté, plus tôt aujourd'hui, une loi qui habilite les consommateurs, renforce nos capacités d'application et munit la commission d'outils additionnels pour protéger les investisseurs et restaurer leur confiance. La loi propose de modifier la Loi sur les valeurs mobilières pour prévoir la responsabilité civile relativement à la divulgation sur le marché secondaire. Ainsi les participants au marché secondaire, qui représentent la plus grande partie de l'activité sur le marché des capitaux, auront des droits d'action. Nos collègues de l'ACNOR ont approuvé ces propositions et elles ont été avalisées par le Comité d'examen quinquennal Purdy-Crawford.

La Loi Sarbanes-Oxley est fondée sur l'existence d'un régime bien établi de responsabilité civile. Je suis heureux que nous puissions uniformiser les règles du jeu et attribuer aux investisseurs canadiens des droits similaires de poursuivre les compagnies publiques, les cadres ou les dirigeants qui auront communiqué des informations erronées ou trompeuses.

Deuxièmement, la loi propose de renforcer les capacités d'application de la CVMO au moyen de nouveaux pouvoirs qui permettraient à la Commission d'imposer une amende maximale de un million de dollars pour les infractions à la Loi sur les valeurs mobilières, de faire passer la peine d'emprisonnement maximale pour délit d'initié de deux à cinq ans, d'augmenter les amendes imposées par le tribunal jusqu'à un maximum de 5 millions de dollars, et elle clarifie les délits comme la fraude sur les valeurs mobilières, la manipulation des marchés et les états financiers trompeurs. La Commission est aussi habilitée à commander aux entreprises de dégorger les profits tirés d'une activité illicite.

Troisièmement, en ce qui concerne l'indépendance des vérificateurs, le Comité sur l'intérêt public et l'intégrité de l'Institut canadien des comptables agréés a publié, aux fins de commentaires du public, un exposé-sondage sur une nouvelle norme d'indépendance canadienne visant les vérificateurs. D'après ce que j'ai compris, monsieur Smith, le chef de la direction de l'ICCA, doit se présenter devant ce comité après nous.

Bien que le projet d'indépendance de l'ICCA ait été entrepris bien avant la série de faillites d'entreprises aux États-Unis et l'adoption de la Loi Sarbanes-Oxley, les propositions qu'il renferme comportent bon nombre des nouvelles exigences

has undertaken to consider adding additional requirements now set out in Sarbanes-Oxley.

Fourth, in the area of public oversight of auditors, this past summer federal and provincial regulators and the Canadian Institute of Chartered Accountants announced the creation of a Canadian public accountability board to oversee auditors of public companies across Canada. The board will be responsible for regularly reviewing the audit practices of firms auditing public companies. Where appropriate, the board will work with provincial institutes and regulators to impose remedial measures and sanctions. A council of governors that I chair is engaged in a public process of choosing a chair and seven other members of the board. Indeed, we expect to announce the chair appointment shortly.

Of the six issues that I identified earlier, two of them, namely, civil liability and sanctions for wrongdoing, are now legislative initiatives. Two others, namely, auditor independence and public oversight, are being addressed on separate tracks. We fully support the Ontario government on the legislative initiatives and will continue to monitor and support the other two initiatives.

Much of our attention is now focused on the remaining two issues: certification and audit committees. Let me start with the issue of requiring CEOs and CFOs to certify that their company's financial disclosure fairly presents its financial condition.

The legislation that requires CEO and CFO certification is a first. This is the legislation in the United States. Up until now, auditors have only vouched for the fact that a company's statements are presented fairly in accordance with generally accepted accounting principles. Sarbanes-Oxley goes beyond that. U.S. executives now must assure investors that the entire package of information given to the public is a fair representation of the financial condition of the company. They must also give assurances about the adequacy of the company's internal controls.

Canadian investors expect and demand the same qualitative assurances. I should point out that almost all of the feedback that we have received on this proposal has been positive, including from the Toronto Stock Exchange. The expectation is that we will introduce this requirement into Canada.

The final issue I want to discuss is the role and composition of the audit committee. One of the lessons learned from the U.S. experience is that auditors must be responsible to shareholders. Technically, that is how it should work. In reality, however, shareholders are too widely disbursed to direct the auditors. Management has been taking on that role, but it is management that the auditors are supposed to be scrutinizing. Led by Sarbanes-Oxley, there is now a move worldwide to transfer this function to a body independent of management. In

d'indépendance maintenant en vigueur aux États-Unis. L'ICCA s'est engagé à examiner la possibilité d'y ajouter d'autres exigences prévues dans la Loi Sarbanes-Oxley.

Quatrièmement, en matière de surveillance publique des vérificateurs, l'été dernier, les organes de réglementation fédéraux et provinciaux et l'Institut canadien des comptables agréés ont annoncé la création d'un conseil sur la reddition des comptes chargé de surveiller les compagnies publiques du Canada. Ce conseil devra examiner régulièrement les pratiques de vérification de cabinets qui vérifient les sociétés publiques. Au besoin, le conseil collaborera avec les instituts et organes de réglementation des provinces pour imposer des mesures de correction et des sanctions. Un conseil des gouverneurs, dont je suis le président, a lancé un processus public de désignation d'un président et de sept autres membres du conseil. De fait, nous comptons annoncer très bientôt qui en sera le président.

Sur les six enjeux dont j'ai parlé tout à l'heure, deux, c'est-à-dire la responsabilité civile et les sanctions pour les manquements, sont maintenant des mesures législatives. Deux autres, soit l'indépendance des vérificateurs et la surveillance publique, font l'objet d'examen distincts. Nous appuyons pleinement le gouvernement de l'Ontario relativement aux mesures législatives et nous continuerons d'observer et d'appuyer les deux autres initiatives.

Notre attention est maintenant surtout fixée sur les deux enjeux restants, c'est-à-dire la certification et les comités de vérification. Permettez-moi de commencer par le projet d'obliger les chefs de direction et agents financiers à attester que les états financiers de leur compagnie représentent avec justesse sa situation financière.

La loi exigeant l'attestation par les chefs de direction et agents financiers est sans précédent. C'est la loi en vigueur aux États-Unis. Jusqu'à maintenant, les vérificateurs ne pouvaient qu'attester du fait que les états financiers d'une compagnie étaient présentés justement, conformément aux principes comptables généralement reconnus. La Loi Sarbanes-Oxley va plus loin. Les cadres supérieurs de compagnies américaines doivent maintenant assurer les investisseurs que l'ensemble des informations communiquées au public illustrent avec exactitude la situation financière de la compagnie. Ils doivent aussi donner des assurances sur l'efficacité des mesures de contrôle interne de la compagnie.

Les investisseurs canadiens attendent et exigent les mêmes assurances qualitatives. Je me dois de souligner que la rétroaction que nous avons reçue sur cette proposition a été, pour la plupart, positive, y compris de la part de la Bourse de Toronto. On s'attend à ce que cette exigence soit aussi imposée au Canada.

La dernière chose dont je voudrais parler est le rôle et la composition du comité de vérification. L'une des leçons tirées de l'expérience américaine est que les vérificateurs doivent être responsables devant les actionnaires. Techniquement parlant, c'est ainsi que ce devrait être. En pratique, cependant, les actionnaires sont trop éparpillés pour pouvoir diriger les vérificateurs. La direction a assumé ce rôle jusqu'ici, mais c'est cette même direction dont les vérificateurs sont censés scruter les activités. Cependant, la Loi Sarbanes-Oxley est devenue le fer de

many countries such as Canada, this will be the audit committee. In short, the audit committee, independent of management, will be the proxy for the shareholders. The audit committee will become the auditor's client, not management. The audit committee will hire and fire the auditor and it will direct the performance of the audit.

For this cultural shift to be effective, however, the audit committee must be truly independent of management. It must be able to say no to management. The legislative package introduced today proposes to give the OSC the authority to make rules governing the functions and responsibilities of audit committees. This issue has been a contentious one in our consultations. The TSX, for example, has proposed that changes to audit committees be in the form of voluntary guidelines. Voluntary guidelines may have some value in that they provide direction and flexibility, but they do not ensure consistency. Consistency in corporate practices is essential to confidence.

You may recall that just a few years ago a predecessor of mine, Peter Day, headed a task force on corporate governance on behalf of the Toronto Stock Exchange. That task force put forward a number of voluntary guidelines that raised the corporate governance bar that existed at that time. The only binding requirement on listed companies was to report annually on their form of corporate governance, elaborating on which of the governance guidelines they had not met and why. The result, according to a subsequent follow-up study by the TSX, entitled "Five Years to the Day," found that a number of the TSE guidelines are now broadly accepted business practices. However, the study also pointed out that important areas remain where general practice falls short of the guideline's intent. Indeed, a post-mortem examination by the Day committee itself was even more critical. They concluded that the response by corporate Canada had been more formal than substantive, and that the corporate sector in Canada had not yet achieved a culture of compliance. At best, the results were uneven; best practices were not locked in.

Given this poor track record, it is questionable whether we can improve public confidence if we rely solely on voluntary compliance and disclosure by companies to adopt fundamental changes to the role and independence of the audit committee.

Some regulators and industry participants have raised concerns about the impact of these changes on small cap companies that have smaller boards and limited resources. Once we complete our analysis, we may decide that some exemptions or possibly thresholds may be appropriate for smaller companies but, frankly, good governance is important to all investors in all companies, regardless of size. We need to carefully assess the costs

lance d'un mouvement mondial de transfert de cette fonction à un organe indépendant de la direction. Dans de nombreux pays comme le Canada, le comité de vérification assumera ce rôle. En un mot, le comité de vérification, indépendamment de la direction, sera le représentant des actionnaires. Le comité de vérification deviendra le client du vérificateur, plutôt que la direction. Le comité de vérification embauchera et congédiera le vérificateur, et il dirigera l'exécution de la vérification.

Pour que ce changement de culture puisse survenir, cependant, le comité de vérification doit être réellement indépendant de la direction. Il doit pouvoir dire non à la direction. La série de mesures législatives présentée aujourd'hui propose d'investir la CVMO de l'autorité d'établir les règles gouvernant les fonctions et les responsabilités des comités de la vérification. Cette possibilité a été un contentieux dans nos consultations. La Bourse de Toronto, par exemple, a proposé que les changements au comité de vérification soient sous forme de directives facultatives. Des directives facultatives peuvent présenter un certain intérêt parce qu'elles orientent et sont flexibles, mais elles n'assurent aucune uniformité. L'uniformité des pratiques des entreprises est essentielle pour rétablir la confiance du public.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a quelques années seulement, un de mes prédécesseurs, Peter Day, dirigeait un groupe de travail sur la gouvernance d'entreprise pour le compte de la Bourse de Toronto. Ce groupe de travail a présenté plusieurs directives facultatives qui relevaient la barre de la gouvernance d'entreprise de l'époque. La seule contrainte imposée aux compagnies cotées était qu'elles devaient rendre compte chaque année de leur modèle de gouvernance d'entreprise, en expliquant quelles directives sur la gouvernance n'avaient pas encore été exécutées, et pour quelles raisons. Le résultat, d'après un sondage de suivi subséquent qu'a réalisé la Bourse de Toronto, intitulé «Five Years to the Day», a conclu que plusieurs des directives de la Bourse de Toronto sont maintenant des pratiques administratives généralement acceptées. Cependant, l'étude a aussi fait ressortir qu'il reste d'importants secteurs où la pratique générale ne respecte pas l'esprit de la directive. De fait, un examen rétrospectif du Comité Day lui-même a été encore plus critique. Il conclut que la réaction des entreprises du Canada avait été plus formelle que réelle, et que le secteur des entreprises du Canada n'avait pas encore adopté une culture d'observation. Au mieux, les résultats étaient inégaux. Les meilleures pratiques n'étaient pas encore fermement ancrées.

Étant donné cette piètre performance, on peut se demander s'il est possible de rétablir la confiance du public en ne comptant que sur l'observation et la communication volontaires par les compagnies pour qu'elles apportent des changements fondamentaux au rôle et à l'indépendance du comité de vérification.

Certains organes de réglementation et participants de l'industrie ont exprimé des préoccupations sur les répercussions que ces changements pourraient avoir sur les compagnies à faible capitalisation qui ont un plus petit conseil d'administration et des ressources limitées. Quand nous aurons terminé notre analyse, nous pourrions déterminer que des exemptions ou, peut-être, des seuils pourraient être appropriés pour les plus petites entreprises

of implementing these regulatory requirements against the benefits to investors and our markets. Relief should be granted only where the costs are not justified.

Without a question, there are considerable challenges that we need to address before we can restore investor confidence, but we are also seeing considerable efforts to address this problem through cooperative efforts by federal and provincial governments and by regulators. The will is there that investors need to be assured that reform will not be fleeting and that it will not disappear with the next bull market. They need to know that reforms are not just adopted, but locked in by regulation.

Investors and issuers need to know that we will be taking proactive steps to ensure a safe market as well as dynamic one. A robust economy needs both people who are prepared to invest capital and people who are able to use it to create wealth.

I am pleased to have been invited to brief you on some of the changes that are being implemented and some that are being considered; and I look forward to your questions.

Senator Angus: Welcome, gentlemen. It is nice to have you here before the committee, especially at this time with corporate scrutiny going on and "corruption," as Senator Prud'homme points out. It is very timely inasmuch as we have just learned from you that your legislation was just tabled in the Ontario legislature today. That is, perhaps, a good place to start.

I have read a lot of reportage lately that the Sarbanes-Oxley legislation in the United States was a knee-jerk reaction to a situation that could be described as, "the bubble bursting," if you will, as a result of the systemic problem that you have described well. However, it is being said that it went way too far and that it is extreme in its nature. A lot of this reportage is to the effect that Canada should not do the same, but that guidelines and voluntary guidelines — perhaps not voluntary guidelines — is the way to go in Canada rather than legislation.

I noted several weeks ago that you announced that you felt legislation would be a good thing, so I am assuming that the bill was introduced today. Perhaps we could obtain a copy of that bill as soon as possible. It must be available somewhere.

Mr. Brown: I do not have a copy of it because I understand it was being tabled as I travelled to Ottawa today.

mais, très franchement, une bonne gouvernance est importante pour tous les investisseurs dans toutes les compagnies, qu'elle qu'en soit l'envergure. Nous devons attentivement évaluer les coûts de la mise en oeuvre de ces exigences réglementaires comparativement aux avantages qu'elle pourrait avoir pour nos investisseurs et nos marchés. Une exemption ne devrait être accordée que lorsque les coûts ne seraient pas justifiés.

Il ne fait pas de doute que nous devons relever des défis considérables pour vraiment restaurer la confiance des investisseurs, mais nous constatons néanmoins que des efforts considérables sont déployés pour régler ce problème par la coopération entre les gouvernements fédéral et provinciaux et les organes de réglementation. L'on veut véritablement rassurer les investisseurs que la réforme ne sera pas éphémère et qu'elle ne disparaîtra pas avec la prochaine hausse du marché. Ils doivent savoir que les réformes ne sont pas seulement adoptées, mais qu'elles sont aussi confirmées dans la réglementation.

Les investisseurs et les émetteurs doivent savoir que nous prendrons des mesures proactives pour que le marché soit sûr, mais aussi dynamique. Une économie robuste a besoin à la fois de gens qui sont prêts à investir du capital et de gens qui sont capables de l'utiliser pour créer la richesse.

Je suis heureux d'avoir été invité à vous exposer certains des changements qui sont mis en oeuvre et d'autres qui sont à l'examen; je répondrai avec plaisir à vos questions.

Le sénateur Angus: Il est agréable de vous voir devant le comité, particulièrement en cette période d'examen des entreprises et de «corruption», comme l'a dit le sénateur Prud'homme. C'est très opportun, en ce sens que vous venez seulement de nous apprendre que votre loi vient d'être déposée, aujourd'hui, devant l'Assemblée législative de l'Ontario. C'est, peut-être un bon point de départ.

J'ai lu beaucoup d'articles, dernièrement, qui laissaient entendre que la Loi Sarbanes-Oxley, aux États-Unis, était une espèce de réflexe de la rotule à une situation qui pourrait être décrite comme une «bulle éclatée» si on veut, consécutif au problème systémique que vous avez si bien décrit. Cependant, on entend dire que cette loi est allée beaucoup trop loin et qu'elle est extrême. Dans bon nombre de reportages, il est dit que le Canada ne devrait pas faire pareil, mais que les lignes directrices et les directives volontaires — peut-être pas les directives volontaires — sont la meilleure solution pour le Canada plutôt que des mesures législatives.

J'ai remarqué, il y a quelques semaines, que vous disiez qu'à votre avis, des mesures législatives seraient une bonne chose, alors je présume que c'est le projet de loi qui a été présenté aujourd'hui. Peut-être pourrions-nous en obtenir une copie dès que possible. Il doit bien être disponible quelque part.

M. Brown: Je n'en ai pas d'exemplaire, parce qu'à ce que j'ai compris, il a été présenté alors que j'étais en chemin pour Ottawa, aujourd'hui.

Senator Angus: The item in our favourite national newspaper on Tuesday brought it into focus for me. That was the piece about the Quebec Securities Commission, QSC.

Senator Prud'homme: That was not in the *National Post*, I hope.

Senator Angus: No, the *Globe and Mail* article stated that the Quebec Securities Commission voices caution on governance. The article went on to state that the whole issue of one-size-does-not-fit-all and it dealt with the risks of legislating with a broad brush. Could you comment on this, because it is an area where there is already a debate? Perhaps your bill, which is not akin to the American Sarbanes-Oxley Act of 2002 here in Canada, will be a different kind of law.

Mr. Brown: The legislative package that was introduced today is designed to do precisely what you are alluding to, and that is, that it will enable us to look at the elements of the system that the analysis, in the aftermath of WorldCom and Enron, has identified, and that needs some fixing. It will allow us to address each of those individually, rather than on a broad-brush basis. We will be able to look at each of the elements that appeared to have failed in the United States, so that we will know whether we have the same potential issues because, in Canada, our markets have the same structure and so we will be able to determine how we will fix them in the backdrop of the Canadian system.

We have already done some things in Canada better than they have done in the United States, and we do not need to fix those. We have different institutions in Canada from those in the United States. We already have a robust system of certifying chartered accountants and reviewing the work product of chartered accountants.

We need to take what they are doing in the United States and adapt that for Canada. We need to look at each of the provisions that we might adapt to Canada and determine whether they make sense only for large companies or for companies from the top to the bottom of the spectrum. To the extent that they do not make sense for smaller companies, we could determine how we might grant relief, given that the system is attempting to fix some systemic problems and, at the same time, to ensure that Canada maintains a reputation as a place safe for investors where we have robust governance and other requirements.

Senator Angus: The investor would certainly agree with you that there has been a spillover and a falling away of investor confidence in Canada. It is no wonder because many of the big companies on the stock market are American. People talk about Enron and WorldCom and the study we are doing uses those names. However, many of us have received input from Canadians asking why we refer to Enron and WorldCom, rather than Livent, CINAR, or Nortel, for that matter which at one time last year

Le sénateur Angus: L'article qu'il y avait dans notre journal national préféré, mardi, a attiré mon attention là-dessus. C'était au sujet de la Commission des valeurs mobilières du Québec, l'ACVMQ.

Le sénateur Prud'homme: Ce n'était pas, j'espère, dans le *National Post*.

Le sénateur Angus: Non, c'était un article du *Globe and Mail*, qui disait que la Commission des valeurs mobilières du Québec incite à la prudence, en ce qui concerne la gouvernance. Il poursuivait en disant qu'il n'y a pas de solution universelle et il lançait une mise en garde contre les risques de légiférer avec un pinceau trop large. Pourriez-vous commenter cela, puisqu'un débat est déjà commencé sur le sujet? Peut-être votre projet de loi, qui ne ressemble pas à une version canadienne de la Loi Sarbanes-Oxley de 2002 des États-Unis, propose-t-il une loi différente.

M. Brown: Les mesures législatives qui ont été présentées aujourd'hui sont conçues pour faire exactement ce à quoi vous faites allusion, c'est-à-dire qu'elles nous permettront d'examiner les aspects du système que l'analyse effectuée à la suite des scandales de WorldCom et Enron a fait ressortir, et qui ont besoin de mesures correctrices. Elles nous permettront de faire une analyse détaillée plutôt que générale. Nous pourrions étudier chacun des éléments qui semblent avoir échoué aux États-Unis, et ainsi nous saurons si nous avons les mêmes problèmes potentiels parce que, au Canada, nos marchés sont structurés de la même façon, et nous pourrions déterminer comment les résoudre en fonction du système canadien.

Nous avons déjà fait plusieurs choses, au Canada, mieux que les États-Unis, et celles-ci n'ont pas besoin d'être arrangées. Nous avons des institutions différentes au Canada de celles aux États-Unis. Nous avons déjà un système robuste de certification des comptables agréés et d'examen du fruit de leur travail.

Il nous faut prendre ce qui se fait aux États-Unis et l'adapter pour le Canada. Il nous faut examiner chacune des dispositions que nous pouvons adopter au Canada et déterminer si elles ne peuvent s'appliquer qu'aux grandes compagnies ou aux compagnies d'un bout à l'autre du spectre. Si elles n'ont pas de sens pour les petites compagnies, nous pourrions déterminer un mode d'exemption, dans la mesure où le régime vise à régler certains problèmes systémiques et, en même temps, à faire en sorte que le Canada préserve sa réputation de marché sûr pour les investisseurs, avec de rigoureuses règles de gouvernance et d'autres exigences.

Le sénateur Angus: L'investisseur vous dirait certainement qu'il y a eu un débordement et un exode de la confiance des investisseurs au Canada. Cela n'a rien de surprenant, étant donné que bon nombre des grandes entreprises du marché sont américaines. Les gens parlent d'Enron et de WorldCom, et l'étude que nous faisons mentionne ces noms-là. Cependant, nous sommes nombreux à avoir reçu des commentaires de Canadiens qui demandaient pourquoi nous parlons d'Enron et de

was your main client in terms of the percentage of market capital on the Toronto Stock Exchange, the TSX.

How bad is it in Canada? The spillover exists, the confidence is gone, and nobody believes the numbers. It is out in front of the retail investor all of the time. I know that the Ontario Securities Commission is the watchdog and that it is not music to your ears. The little guy does not think he has a chance now. The small investor does not know what to believe and he does not get the information he needs. I know the problem is bad, but how bad is it?

Mr. Brown: One of the barometers for the OSC has been the pension funds, mutual funds and other money managers. A large percentage of Canadians who have investments in the market do it indirectly through their pension funds or through mutual funds. A large percentage of Canadians have investments in the market but many of them are indirect.

As you may have seen a few months ago, a large number of those institutions — professional money managers — joined together in a coalition to try to address the corporate governance issues and the lack of investor confidence. They feel strongly that we need to look seriously at these measures to try to restore confidence in these markets. They believe that, until we do that, our markets will not recover to the levels that people expect.

Senator Angus: In other words, it is pretty bad in Canada. I am not just talking about the lack of confidence but about the underlying reason for the lack of confidence.

Mr. Brown: As you have pointed out, we have had our own issues in Canada. Some of the problems that have surfaced in the United States during the analysis are similar to the problems that we have seen here. There is no reason for us to believe that we do not have the same structural problems in Canada.

Senator Kroft: We have a hidden factor for consideration because of the proposed Ontario legislation which was introduced today. You have not had a chance to look at it and nor have we.

We had the opportunity to begin our discussions in June and we are now continuing. We also had the opportunity to have a session with the President of the TSX. I would suggest that you and the exchange represent two main points of view, but that may not be a fair characterization, so I would invite you to comment on my opening presumption. However, as a starting point, could you give your assessment of the gap, or the differences? Is there a major difference in viewpoints? Does that represent some of the open questions? To what extent does the proposed new legislation address the issues that you have been discussing; or does it reconcile them; or are their still two major points of view?

WorldCom plutôt que de Livent, de CINAR ou de Nortel, qui en passant était à un moment donné, l'année dernière, notre plus gros client en fait pourcentage du marché financier à la bourse de Toronto.

Où en est la situation au Canada? Le débordement existe, la confiance est partie, et personne ne croit aux chiffres. Les épargnants les voient tout le temps. Je sais que la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario est le chien de garde, et que tout cela n'est pas musique à vos oreilles. Monsieur tout-le-monde ne pense pas avoir la moindre chance maintenant. Le petit investisseur ne sait pas quoi croire et il ne reçoit pas l'information dont il a besoin. Je sais qu'il y a un problème, mais quelle est sa gravité?

M. Brown: Un des baromètres qu'observe la CVMO est celui des régimes de retraite, des fonds communs de placement et d'autres fonds de placement. Un fort pourcentage des Canadiens qui ont des investissements sur le marché les font indirectement par le biais de leur régime de retraite ou de fonds communs de placement. Un fort pourcentage de Canadiens ont des investissements sur le marché, mais ils sont en grande partie indirects.

Comme vous avez pu le constater il y a quelques mois, un grand nombre de ces institutions — les experts financiers — se sont unis pour former une coalition dans le but de composer avec les enjeux de la gouvernance d'entreprise et du manque de confiance des investisseurs. Elles sont convaincues de la nécessité d'examiner en profondeur ces mesures pour essayer de rétablir la confiance dans les marchés. Elles pensent que, jusqu'à ce que nous l'ayons fait, nos marchés ne se rétabliront pas au niveau que les gens attendent.

Le sénateur Angus: Autrement dit, la situation est assez grave au Canada. Je ne parle pas seulement du manque de confiance, mais aussi du motif sous-jacent de ce manque de confiance.

M. Brown: Vous l'avez fait remarquer, nous avons eu nos propres problèmes au Canada. Certains des problèmes, aux États-Unis, que l'analyse a fait ressortir sont similaires aux problèmes que nous avons constatés ici. Nous n'avons aucune raison de croire que le Canada n'a pas les mêmes problèmes structurels.

Le sénateur Kroft: Nous avons un facteur caché à examiner, avec cette loi, en Ontario, qui a été présentée aujourd'hui. Vous n'avez pas eu la possibilité de l'étudier, et nous non plus.

Nous avons eu la possibilité d'entreprendre notre débat en juin, et nous le poursuivons maintenant. Nous avons aussi eu le privilège d'une audience avec le président de la Bourse de Toronto. Je dirais que vous et la Bourse présentez deux grands points de vue, mais peut-être est-ce que je me trompe, alors je vous invite à commenter mon hypothèse de base. Cependant, pour commencer, pourriez-vous nous donner une idée de votre évaluation de l'écart, ou des différences? Y a-t-il une grande différence dans les points de vue? Est-ce que c'est sur certaines des questions ouvertes? Dans quelle mesure la nouvelle loi qui est proposée règle les problèmes dont vous avez parlé, ou est-ce qu'elle les concilie; ou est-ce que ce sont encore deux grands points de vue différents?

Mr. Brown: Thank you, senator. I will address the first question. I do not think there is a major difference between what we have been saying, what the Toronto Stock Exchange has been saying and, indeed, what other commentators have been saying. There is a group that urges caution and asks us to ensure that we understand the ramifications of some of these new requirements for small business, particularly small business with constrained resources and difficulty in attracting independent directors. Clearly, we have to listen to that group, and we have to find the balance. We have to hear from investors because this issue is about investor confidence. We have to understand what will motivate investors to return to the market and regain the trust that they had in corporate Canada before.

We are listening to the opinions of small issuers, and we also need to know what the market investors have to say so that we may find a balance between them. We believe that we have to assist our markets in maintaining a reputation of a safe and fair place to invest. The dangers of not achieving that goal are twofold: first, investors, who now have the mobility to put their money anywhere in the world where they believe they will receive a fair return and have the necessary safety, will migrate away from our markets, and we will lose some of our liquidity. That is important to the soundness of our markets. Second, Canadian companies need the ability to raise capital in other markets, and they do not want to go to other markets, particularly in the United States, having to apologize for the fact that, in their home country, they are not perceived to be as safe and as robust as in the U.S.

It is important for us to address perception and investors' perception, and to ensure that we do not institute rules and regulations that make our businesses uncompetitive. That is the balance that we are trying to develop and, in the early days of this dialogue that has been waged publicly — and we deliberately tried to precipitate a public dialogue — we heard more from the issuer side. We are now starting to hear from the investor side.

As you your second question, the legislative package that was introduced today will give us the ability to promulgate rules to fix some of these areas. Our rule-making process is such that we draft rules usually after broadly consulting. We then put them out for consultation. They are out often for 60 days or more for consultation before they become final. The legislative package introduced today will give us the tools that we need to go to the next step, which will involve a great deal more consultation.

Senator Kroft: My sense of the position you were taking in June, from reading some of your statements, and from having the opportunity to listen to you, was that you were taking quite an appropriately cautious approach. I refer to Senator Angus' concerns as to not to get too far ahead of the curve, not to

M. Brown: Merci, sénateur. Je répondrai à la première question. Je ne crois pas qu'il y ait une grande différence entre ce que nous disons, ce que la Bourse de Toronto a déjà dit et, de fait, ce que d'autres observateurs ont exprimé. Il y a un groupe qui nous incite à la prudence et qui nous conseille de nous assurer de comprendre les ramifications de certaines de ces nouvelles exigences pour les petites entreprises, particulièrement celles aux ressources limitées qui ont de la difficulté à attirer des administrateurs indépendants. Il est clair que nous devons prêter l'oreille à ce groupe, et qu'il nous faut trouver un juste milieu. Nous devons entendre l'opinion des investisseurs parce que la question concerne la confiance des investisseurs. Nous devons comprendre que nous motiverons les investisseurs à retourner sur le marché et nous devons regagner la confiance qu'ils avaient dans les entreprises du Canada auparavant.

Nous écoutons les opinions des petits émetteurs, et nous devons aussi savoir ce que les investisseurs du marché ont à dire pour pouvoir trouver un juste équilibre entre eux. Nous pensons que nous devons aider nos marchés à préserver une réputation d'endroit sécuritaire et équitable où investir. Le danger qu'il y a à ne pas réaliser cet objectif est double: premièrement, les investisseurs qui n'ont pas la mobilité pour placer leur argent où ils veulent dans le monde, où ils estiment pouvoir avoir un bon rendement et la sécurité nécessaires, quitteront nos marchés et nous perdrons une part de notre liquidité. C'est important pour la robustesse de nos marchés. Deuxièmement, les compagnies canadiennes ont besoin de pouvoir réunir des fonds sur d'autres marchés et elles ne veulent pas aller sur d'autres marchés, particulièrement aux États-Unis, en devant s'excuser du fait que, chez elles, elles ne sont pas considérées aussi sécuritaires et robustes qu'aux États-Unis.

Il est important que nous pensions à la perception des émetteurs et des investisseurs, et que nous nous assurions de ne pas instituer des règles et des règlements qui minent la compétitivité de nos entreprises. C'est l'équilibre que nous essayons de réaliser et, aux premiers jours de ce dialogue qui s'est tenu publiquement — et nous avons délibérément voulu susciter un dialogue public — nous avons entendu plus de la part de l'émetteur. Nous essayons maintenant d'entendre le point de vue de l'investisseur.

Pour ce qui est de votre deuxième question, les mesures législatives qui ont été présentées aujourd'hui nous donnerons les moyens de promulguer des règles pour régler certains de ces problèmes. Notre processus de réglementation est tel que nous formulons des règles, généralement, après une vaste consultation. Ensuite, nous les diffusons aux fins d'observations. La consultation dure souvent 60 jours, et même plus, avant qu'elles soient rendues définitives. Les mesures législatives présentées aujourd'hui nous munirons des outils qu'il nous faut pour passer à l'étape suivante, pour laquelle il faudra encore beaucoup plus de consultations.

Le sénateur Kroft: À ce que j'avais compris de votre position, en juin, à la lecture de certaines de vos déclarations, et après vous avoir écouté, vous aviez adopté une approche d'une prudence très appropriée. Je reviens aux préoccupations du sénateur Angus; il ne faut trop dépasser le tournant, il ne faut pas devenir trop rigide

become too rigid and not to make Canada too difficult a place, on a comparative basis, for capital markets to function and for investors to be attracted. As I see the product of your work now, you are certainly an advocate of firming up our position and ensuring that there is no discomfort level between us and other markets.

I am curious about what you have learned through the process because you started with one view, and now I hear you as not being the advocate of a harder line — and that may be an exaggeration. However, it seems that there has been an evolution in your thinking, which is quite natural. Events have changed and things have happened. Could you share with us how you viewed this, and the progress of the development of your thinking?

Mr. Brown: There has been an evolution in our thinking, senator. In the past 90 days, we have been consulting almost daily, and sometimes several times a day, with various group trying to draw out people's views.

The evolution is more that we moved from the general to the specific. Our comments earlier in the year were to ensure that Canadians understood that there was a package of legislation in the United States that was very serious in terms of reforming the legislative framework in the United States, and indeed, in reforming corporate governance in the United States. We, as Canadians, could not afford to ignore that. I still believe that to be the case.

In the past few months, we have been focusing on individual pieces of that legislation and ask our constituents how they view those. We started with the one that we believe is the cornerstone of the U.S. proposals, and that is the CEO-CFO certification. We have gotten virtually no push back on that issue.

Interestingly, the response is almost the same for large companies as it is for small. Many CEOs are saying that they certify to the auditors every year exactly what they are being asked to certify to the public. They say that they do the work anyway so that it is not a big leap to say to the public what they say to the auditors.

Smaller companies and investors in smaller companies are saying that more and more of the information about the company is in the mind of CEO, so it makes even more sense for the CEO to be telling the market about the disclosure. We are finding very broad support on that issue.

Senator Kelleher: I get a fairly strong feeling from what you have said that you go along with the idea that one size will not fit all, and that we have a lot more small cap companies here in Canada than they do in the States. We will probably end up with different rules and regulations for them, which, I think, makes a lot of sense.

et il ne faut pas faire du Canada un endroit trop difficile, comparativement à d'autres, pour que les marchés des capitaux puissent fonctionner et pour que les investisseurs y soient attirés. À ce que je vois du fruit de vos travaux jusqu'à maintenant, vous êtes certainement favorables à un raffermissement de notre position et à ce qu'on veille à ce qu'il n'y ait pas d'inconfort entre nous et d'autres marchés.

Je suis curieux de savoir ce que vous avez appris de ce processus, parce que vous êtes parti d'un point de vue et maintenant je constate que vous n'êtes plus en faveur d'une plus grande intransigeance — et peut-être que j'exagère. Cependant, il semble qu'il y ait eu une évolution dans votre mode de pensée, ce qui est tout naturel. La conjoncture a changé et des événements sont survenus. Pourriez-vous nous dire ce que vous en avez pensé et l'évolution de votre réflexion?

M. Brown: Il y a effectivement eu une évolution dans notre réflexion, monsieur le sénateur. Depuis trois mois, nous consultons presque quotidiennement, et parfois plusieurs fois par jour, divers groupes pour essayer d'obtenir les points de vue des gens.

L'évolution, c'est plutôt que nous sommes passés du général au spécifique. Nos commentaires, au début de l'année, visaient à ce que les Canadiens comprennent que de rigoureuses mesures législatives étaient adoptées aux États-Unis, qui allaient réformer le cadre législatif américain et, de fait, réformer la gouvernance d'entreprise aux États-Unis. Nous, les Canadiens, ne pourrions pas nous permettre de l'ignorer. Je suis toujours du même avis.

Depuis quelques mois, nous nous sommes concentrés sur des aspects spécifiques de ces mesures législatives et nous avons demandé à nos électeurs ce qu'ils en pensaient. Nous avons commencé avec celle qui, à nos yeux, est la pierre angulaire des propositions américaines, et c'est l'attestation des données financières par les chefs de direction et les agents financiers. Nous n'avons eu pour ainsi dire pas de recul sur le sujet.

Un fait intéressant est que la réponse est presque la même de la part des grandes compagnies que de celle des petites. Beaucoup de chefs de direction disent certifier au vérificateur, chaque année, exactement ce qu'on leur demande d'attester devant le public. Ils disent qu'ils font cela de toute façon, alors ce n'est pas tellement plus de dire au public ce qu'ils disent au vérificateur.

Les plus petites compagnies et les investisseurs dans de plus petites compagnies disent de plus en plus de l'information sur la compagnie est dans la tête du chef de direction, ce qui fait qu'il est encore plus logique qu'il parle au marché des données. Nous avons constaté un vaste soutien de ce côté-là.

Le sénateur Kelleher: J'ai vraiment l'impression, d'après ce que vous avez dit, que vous êtes d'accord avec l'idée qu'il n'y a pas de solution universelle et qu'il nous faut beaucoup plus de compagnies à faible capitalisation au Canada qu'il n'y en a aux États-Unis. Nous nous retrouverons probablement, en fin de compte, avec des règles et règlements différents pour elles ce qui, à mon avis, est plein de bon sens.

Have you travelled any further down that road other than the principle? If so, is there any hints or thoughts that you can give us as to where you are going in that area without betraying something confidential?

Mr. Brown: To use your metaphor, we have mapped the route and we are starting to build a database. We have discovered that there are not databases in Canada to help answer some of these tough questions. We do not know with precision how many independent directors there are on small companies. We do not know whether they have audit committees or how many independent directors sit on audit committees. We do not know level of financial literacy.

We have done a joint venture with the Rotman School in Toronto and we are starting to build a database that will answer some of those questions.

As well, the Alberta Securities Commission, where there is an even higher percentage of smaller cap companies than in Ontario, did quite an extensive survey with their market participants. They received a satisfying response from it. They are collating those results and helping us try to get information about the composition of those boards.

I think that we will find that there are some provisions that are important for companies large and small, and that will not impose an unacceptable burden even on smaller companies. However, I think do that we will find that there are some provisions that we have to modify for smaller companies, perhaps with encouragement that they will migrate to a higher level. We will not be able to impose the same requirements on them.

Senator Kelleher: I would presume that family-owned companies will give you a certain amount of trouble in this area? Canada still appears, thank goodness in many respects, to have large family-owned institutions. It is going to be a little more difficult there.

Mr. Brown: You are absolutely right. It is one of the areas in which we do not get much assistance from the U.S. rules. We need to tailor the rules that will work for us in Canada.

Senator Kelleher: Perhaps it is unfair to say it this way, but it appears that you have been looking primarily at what the U.S. is doing. Are we looking at other jurisdictions? For example, Britain did quite an overhaul of their financial system a couple of years ago. Have we looked to the Brits at all?

Mr. Brown: Yes, absolutely. As a matter of fact, I have just completed my term as chair of the policy-making body for the International Organization of Securities Commissions, IOSCO. My last role on was to chair a committee of the chairs of the major jurisdictions to address, specifically, the issues that have come out of the United States. The chair of UK FSA, Sir Howard

Avez-vous cheminé plus avant sur la voie de ce principe? Dans l'affirmative, pourriez-vous nous donner une idée de l'orientation de votre démarche, sans trahir la confidentialité de l'information?

M. Brown: Pour utiliser la même métaphore que vous, nous avons tracé notre voie et nous avons commencé à mettre sur pied une base de données. Nous avons découvert qu'il n'existe au Canada aucune base de données qui peut contribuer à répondre à certaines de ces questions difficiles. Nous ne savons pas avec précision combien les petites compagnies ont d'administrateurs indépendants. Nous ne savons pas s'ils ont des comités de vérification ou combien d'administrateurs indépendants siègent aux comités de vérification. Nous n'avons pas idée de leur degré de littéracie financière.

Nous avons réalisé une initiative conjointe avec l'école Rotman de Toronto et nous avons commencé à créer une base de données qui répondra à certaines de ces questions.

De plus, la Commission des valeurs mobilières de l'Alberta, qui a un pourcentage encore plus élevé de compagnies à faible capitalisation que l'Ontario, a fait un sondage très détaillé auprès de ses participants au marché, dont un nombre intéressant a fourni des réponses. La Commission est en train d'en colliger les résultats et cela nous renseignera un peu mieux sur la composition de ces conseils d'administration.

Je crois que nous constaterons qu'il y a des dispositions qui sont importantes pour les compagnies, grandes et petites, et qui n'imposent pas un fardeau inacceptable, même au plus petites compagnies. Cependant, je pense aussi que nous constaterons que certaines dispositions devront être modifiées pour les plus petites compagnies, peut-être pour les encourager à aller à un niveau supérieur. Nous ne pourrions pas leur imposer les mêmes exigences.

Le sénateur Kelleher: Je suppose que les entreprises familiales vous donneront certaines difficultés de ce côté? Le Canada semble encore, Dieu merci à bien des égards, avoir de grandes entreprises familiales. Ce sera un peu plus difficile de ce côté-là.

M. Brown: Vous avez tout à fait raison. C'est l'un des domaines où les règles américaines ne nous aident pas beaucoup. Il nous faut faire sur mesure des règles qui pourront s'appliquer ici, au Canada.

Le sénateur Kelleher: Peut-être est-il injuste de le dire ainsi, mais il semble que vous avez surtout regardé ce qui se fait aux États-Unis. Est-ce que nous examinons d'autres gouvernements? Par exemple, la Grande-Bretagne a fait toute une refonte de son régime financier il y a deux ou trois ans. Avons-nous regardé du côté des Britanniques?

M. Brown: Oui, absolument. De fait, je viens seulement de terminer mon mandat de président de l'organe d'élaboration des politiques de l'Organisation internationale des commissions de valeur, l'OICV. L'une de mes dernières fonctions, c'est à titre de président d'un comité des présidents des principaux gouvernements chargé d'étudier, spécifiquement, les enjeux créés

Davies, has been a member of that committee, as have the chairs of all the major European countries, Japan, Brazil and a few others.

Interestingly, we have just published four papers on some of the very issues that we are talking about today. One of them deals with auditor independence. I am pleased to say that the provisions that have come out of the CICA paper and some of the other things with which we are dealing are consistent, internationally, with what regulators and my colleagues in major jurisdictions are saying.

We have had the benefit of coordinating with all of the jurisdictions — with their thinking — as they move through this process. It is fair to say that all of the members of this group that I chair, with the exception of the United States, began by reacting very sceptically to what was going on in the United States. Over the course of almost nine months of frequent meetings and deliberations, we have arrived at an understanding that there are a number of issues that all countries need to address and will address.

The Chairman: Thank you.

Senator Kelleher: I guess I have been cut off.

The Chairman: You have time for a short question and a short answer.

Senator Kelleher: This is a follow-up point from an issue that my friend Senator Angus raised. Again, I get the feeling from reading the articles that the Quebec Securities Commission is not exactly enthusiastic about putting an awful lot of these reforms or new rules or regulations in writing. Is that a correct perception? If so, do you agree with that?

Mr. Brown: I do not think it is a correct perception. Senator Angus made reference to the comments made by Pierre Godin, the newly-appointed chair of the CBMQ. I believe he is expressing the kind of caution that we started talking about, and that is that we have to make sure that we do not try to impose rules that make sense for large corporations but do not make sense for small corporations. I expect to be working very closely with Mr. Godin, and we have continued to work closely with the Quebec Securities Commission on all of these issues.

Senator Taylor: Coming from Alberta and being in the mining and oil business for over half a century, of course I had a lot to do with different securities companies and different exchanges across Canada. It drives you a little buggy at times because the U.S., as you know, has a centralized regulatory system, and the same applies to the UK, unless they have started allowing Scotland and Wales to set up their own securities commissions. However, I do not think they are that crazy.

What work was or is being carried out between the provinces, your commission and others to try to establish a national standard for Canada? It might encourage the faith of the

par les États-Unis. Le président de la FSA du Royaume-Uni, Sir Howard Davies, était membre de ce comité, de même que les présidents de tous les principaux pays de l'Europe, du Japon, du Brésil et quelques autres.

Fait intéressant, nous venons de publier quatre documents sur certaines des questions mêmes dont nous traitons aujourd'hui. L'un d'eux concerne l'indépendance du vérificateur. Je souligne avec plaisir que la disposition proposée dans le document de l'ICCA et certains des autres éléments dont nous parlons correspondent, à l'échelle internationale, à ce que des organes de réglementation et mes collègues des principales compétences expriment.

Nous avons eu le privilège de coordonner nos travaux avec ceux de toutes les compétences — avec leur façon de voir les choses — tandis qu'ils progressent dans cette démarche. On peut dire que tous les membres de ce groupe dont je suis le président, à l'exception des États-Unis, ont d'abord eu une réaction très sceptique devant ce qui se passait aux États-Unis. Au fil de près de neuf mois de rencontres fréquentes et de délibérations, nous sommes parvenus à nous entendre sur le fait qu'il y a plusieurs enjeux que tous les pays devraient régler et régleront.

Le président: Je vous remercie.

Le sénateur Kelleher: On dirait que j'ai été interrompu.

Le président: Il vous reste le temps d'une brève question avec une brève réponse.

Le sénateur Kelleher: Je voudrais revenir sur une question que mon ami, le sénateur Angus, a soulevée. Là encore, j'ai l'impression, à la lecture des articles, que la Commission des valeurs mobilières du Québec n'est pas très enthousiaste à l'idée de coucher sur papier tout un tas de ces réformes ou de ces nouvelles règles ou nouveaux règlements. Est-ce une juste perception? Sinon, êtes-vous d'accord avec cela?

M. Brown: Je ne crois pas que ce soit une juste perception. Le sénateur Angus a parlé des commentaires de Pierre Godin, le nouveau président de la CBMQ. Je crois qu'il exprime le genre de mise en garde dont nous avons commencé à parler, et c'est que nous devons nous assurer de ne pas essayer d'imposer des règles qui sont logiques pour les grandes entreprises mais pas pour les plus petites. Je compte avoir une très étroite collaboration avec M. Godin, et nous avons suivi ces questions de près avec la Commission des valeurs mobilières du Québec.

Le sénateur Taylor: Comme je viens de l'Alberta et que je suis dans le milieu de l'exploitation minière et pétrolière depuis plus d'un demi-siècle, il est évident que j'ai beaucoup traité avec diverses compagnies de valeurs mobilières et avec différents échanges dans tout le Canada. On ne sait plus vraiment où donner de la tête, parfois, parce que les États-Unis, comme vous le savez, a un régime réglementaire centralisé, et il en est de même pour le Royaume-Uni, à moins qu'ils aient finalement permis à l'Écosse et au pays de Galles de créer leur propre Commission des valeurs mobilières. Cependant, je ne crois pas qu'ils soient si fous.

Quels travaux ont été réalisés ou entrepris entre les provinces, votre commission et d'autres en vue de définir une norme nationale pour le Canada? La confiance des investisseurs pourrait

investors, if they knew that there was a national body that was looking after them rather than the way it is now. At present, I think, you sort of encourage the exploitation of one securities commission after another.

I can remember many years ago wandering from province to province to find out what I could get away with, and I admit that but others would not. Is there any work in process to try to do that, because I think if we do not do that, there will be a lot of pressure, because of Enron, on the national government to start sticking their nose into what, up until now, have been considered provincial issues. What are you doing to standardize regulations across the country?

Mr. Brown: Harmonization of regulation among the securities commissions has become our number one priority. We have a project that is now well under way to create a uniform securities act that we expect or hope all provinces will enact.

As we get into the project, we were, ourselves, quite dismayed to see in how many areas the statutes have drifted apart. However, we are making good progress in bringing that back together. That is a very high priority.

In addressing the issues that we are now addressing for investor confidence, we have been talking, through our national organization called the CSA, Canadian Securities Administrators, about all these issues. Some of these projects will become national projects and will be run by committees of staff across the country. Others will allocate one or more provinces to take the lead. Our hope is that, as we address these issues, they will be national and not just province by province.

Senator Taylor: I am glad to hear that. I think that is a big step in the right direction. I remember when securities commissions would not even answer each other's letters, so it is nice to know that you are at least talking about phoning each other.

The second point is with respect to the audit committee. I see in the literature that the audit committee is to be divorced from management. However, that is, I believe, pie in the sky because audit committees are usually appointed by board and the board, in turn, is the management. I think you have an incestuous circle here. I do not think it means that the auditor will be any more independent under an audit committee than what we have now. It might be directly appointed by the chief executive officer, who also is one of the big shareholders.

Have you looked at the system? I believe I saw somewhere in my mining promotion material an article stating that, in one instance, the names of every auditing company were put in a hat and the securities commission pulled a name out a good 60 days before the annual report was due, so that there was no way the auditor could be influenced by management directly or indirectly.

être encouragée s'ils savaient qu'il y a un organe national qui les protège, au lieu de la situation telle qu'elle est maintenant. Actuellement, je crois, vous encouragez en quelque sorte l'exploitation d'une commission des valeurs mobilières après une autre.

Je me souviens d'il y a de nombreuses années, alors que j'errais d'une province à l'autre pour tenter de trouver ce que je pourrais arriver à faire passer, et je l'admets, mais d'autres ne l'admettraient pas. Y a-t-il des travaux en cours dans ce sens là, parce que je crois que si nous ne le faisons pas, il y aura beaucoup de pressions, à cause d'Enron, sur le gouvernement du pays pour qu'il commence à se mêler de ce qui, jusqu'à maintenant, était considéré comme l'affaire des provinces. Que faites-vous actuellement pour uniformiser le règlement dans tout le pays?

M. Brown: L'harmonisation de la réglementation entre les commissions des valeurs mobilières est désormais notre plus grande priorité. Nous avons un projet, qui est bien avancé, pour créer une loi uniforme sur les valeurs mobilières, que nous espérons voir entrer en vigueur dans toutes les provinces.

Puisque nous parlons du projet, nous avons été, nous-mêmes, assez désarçonnés de voir à quel point les lois s'étaient éloignées les unes des autres. Cependant, nous parvenons petit à petit à les harmoniser. C'est une très grande priorité.

Dans le cadre de l'examen des questions que nous étudions actuellement relativement à la confiance des investisseurs, nous avons discuté, par l'entremise de notre organisation nationale, l'ACVM, pour Autorité canadienne en valeurs mobilières, de tous ces enjeux. Certains de ces projets deviendront des projets nationaux et seront réalisés par des comités dans tout le pays. D'autres désigneront une province ou plusieurs pour en assumer la direction. Nous espérons que, si nous traitons de ces enjeux, ce sera à l'échelle nationale et non pas province par province.

Le sénateur Taylor: Je suis heureux de l'entendre. Je pense que c'est un grand pas dans la bonne direction. Je me rappelle l'époque où la Commission des valeurs mobilières ne répondait même pas aux lettres d'autres, alors il est de vous entendre au moins parler de vous entretenir par téléphone.

La deuxième chose concerne le comité de vérification. Je vois dans le document que le comité de vérification doit être indépendant de la direction. Cependant, c'est rêver en couleurs, à mon avis, parce que les comités de vérification sont généralement désignés par le conseil d'administration et celui-ci, à son tour, représente la direction. Je pense que vous avez là un cercle incestueux. Je ne crois pas que le vérificateur sera plus indépendant s'il relève d'un comité de vérification qu'il ne l'est dans la situation actuelle. Il pourrait être directement désigné par le chef de direction, qui est aussi l'un des gros actionnaires.

Avez-vous regardé le système? Je crois avoir vu quelque chose, dans mes documents de promotion de l'exploitation minière, un article qui disait que, dans un cas, les noms de toutes les compagnies de vérification avaient été mis dans un chapeau et que la Commission des valeurs mobilières avait tiré un nom au hasard deux bons mois avant que le rapport annuel doive être déposé, et

Have you looked at the name-in-the-hat idea rather than the audit-committee idea?

Mr. Brown: I must say that is the first time that an audit lottery has been suggested to us. No, we have not.

As to your first point, I think very much a thrust of what is happening in the United States, and even the way the market forces are pushing companies here in Canada, is that companies will take seriously the need to have independent people on the board, people who are truly independent of management, and who are prepared to ask tough questions of management. It is those people who, we believe, should comprise the audit committee, so that when they are dealing with the auditor, they are dealing independent of management and much more as representatives of the shareholders.

Senator Taylor: I would agree with you if you can find independent directors. However, I do not know how you are going to get a company to appoint independent directors. They are immediately not independent as soon as they are appointed. If I appointed your directors and you appointed mine, then I would consider them to be independent.

Mr. Brown: I think that is a problem in itself.

Senator Taylor: I think that is pie in the sky.

Let us go a step further on the audit issue, which bothers me to no end. On the many boards that I have been on, the auditors were — and I hate to use the word “cancer” — like the camel in the Arab’s tent: once they get their nose in, they want to do this survey, that survey and hire a management consultant and so on and so forth. You can’t stop them. Are you going to put in some sort of regulation that an auditor is an auditor is an auditor and is not allowed to be a specialist in any other way or to prepare any other reports for the corporation?

Mr. Brown: I would encourage you to ask Mr. Smith, who will be following me in this seat, that question.

Senator Taylor: I do not want to warn him ahead of time.

Mr. Brown: I looked over and saw him squirming a little bit.

The auditor independence rules that the CICA has put out for comment, which follow closely what has been happening in the United States, are designed, in large part, to counter the very thing that you are talking about. It is to ensure that the other relationships that the audit firm has with the company are not such as to impair the auditors’ independence in its ability to be able to give a truly objective view of the financial statements.

Senator Taylor: Do you mean they cannot issue an audit to tell you how smart you were for hiring them the year before?

ainsi il n’y avait aucun moyen que le vérificateur puisse être influencé par la direction, que ce soit directement ou indirectement. Avez-vous réfléchi à l’idée des noms dans le chapeau par opposition à celle du comité de vérification?

M. Brown: Je dois dire que c’est la première fois qu’une loterie de vérification nous est suggérée. Non, nous n’y avons pas songé.

Pour revenir à ce que vous disiez auparavant, je crois vraiment que ce qui se passe aux États-Unis, et même à voir la façon dont les forces du marché poussent les compagnies, ici, au Canada, c’est que les compagnies prendront au sérieux la nécessité d’avoir des gens indépendants à leur conseil d’administration, des gens vraiment indépendants de la direction, prêts à poser des questions difficiles à la direction. Ce sont ces gens-là qui, à notre avis, devraient composer le comité de vérification, pour que lorsqu’ils traitent avec le vérificateur, ce soit de façon indépendante de la direction et beaucoup plus en tant que représentants des actionnaires.

Le sénateur Taylor: Je serais d’accord avec vous si je pouvais trouver des administrateurs indépendants. Cependant, je me demande comment vous allez pouvoir trouver une compagnie qui désignera des administrateurs indépendants. Une fois qu’ils sont désignés, ils ne sont plus indépendants. Si je désignais vos administrateurs et que vous désigniez les miens, c’est là que je les considérerais indépendants.

M. Brown: Je crois que c’est un problème en soi.

Le sénateur Taylor: Je crois que c’est rêver en couleur.

Poussons un peu plus loin, à propos de la vérification, car le sujet me chicote énormément. Aux nombreux conseils d’administration où j’ai siégé, les vérificateurs étaient — et je n’aime pas utiliser le mot «cancer» — comme le chameau dans la tente de l’Arabe: une fois qu’ils y mettent le nez, ils veulent faire une étude, puis une autre, et embaucher un expert-conseil en gestion, et cetera, et cetera. On ne peut plus les arrêter. Est-ce que vous allez prévoir une espèce de règlement disant qu’un vérificateur est un vérificateur et qu’il ne doit pas se faire spécialiste de quoi que ce soit d’autre, ou préparer d’autres rapports pour l’entreprise?

M. Brown: Je vous inviterais à poser la question à M. Smith, qui doit me succéder devant vous.

Le sénateur Taylor: Je ne tiens pas à le prévenir à l’avance.

M. Brown: Je l’ai regardé, et il m’a semblé se tortiller sur sa chaise.

Les règles d’indépendance des vérificateurs que l’ICCA a distribuées pour commentaires, et qui suivent de près ce qui est arrivé aux États-Unis, sont conçues en grande partie pour contrer exactement le genre de chose dont vous parlez. C’est pour s’assurer que les autres rapports que le cabinet de vérification entretient avec l’entreprise ne peuvent pas miner l’indépendance du vérificateur et sa capacité d’avoir un regard réellement objectif sur les états financiers.

Le sénateur Taylor: Voulez-vous dire qu’ils ne peuvent pas faire une vérification pour vous dire combien vous avez eu raison de les embaucher l’année d’avant?

Senator Di Nino: Welcome, gentlemen.

The task that you have chosen is certainly going to be a difficult one, as it is for this committee. However, at the end of the day, I guess we are talking about responsible governance.

As to responsible governance, as far as I can determine, the problems have occurred in two areas. The first is fraud and criminality. I am not sure you will be able to catch those folks, because they seem to be a step ahead of the laws. The second area that we have not talked a lot about is competence. Whether we are talking about governance or governance within the audit committee, the concern that I have is that those people will be chosen from a restricted pool of prospects and that the members of the board will have been invited by management or the ownership to participate. Would you address how we can ensure that there is competence in that audit committee to be able to define responsible governance?

Mr. Brown: We have been addressing only a small handful of the many provisions that have been enacted by the Sarbanes-Oxley statute in the United States. There are other provisions within that statute and within the New York Stock Exchange rules that deal with the need to have a nominating committee of the board that is comprised of independent directors. In Canada, the guidelines of the Toronto Stock Exchange also say that the best practice would be for a board to have a nominating committee.

I think most of the major corporations now move the election of directors away from management into the hands of a nominating committee independent of management. They create a board profile. They determine what skill sets they need in order to be able to address the issues that the company is likely to be faced with. They then try to find people who will fill those skill sets. Thus, to the extent that corporations are doing that, and are successful in doing it, they will have a much better pool out of which to draw people for the audit committee and some of the others.

One of the issues that we have not turned our attention to will be some of these other provisions that supplement or buttress the kinds of things you are talking about.

Senator Di Nino: When you talk about provisions, are you talking about in law or in regulations in some form or other to create fiduciary responsibility?

Mr. Brown: No. The fiduciary responsibility is in the law already. These are corporate governance provisions that are currently shown as best practices by the Toronto Stock Exchange. Companies must report on their adherence or failure to adhere to those best practices. One of the questions that the stock exchange is helping us with is whether some of those practices should be

Le sénateur Di Nino: Bienvenue, messieurs.

La tâche dont vous vous êtes chargés sera certainement difficile, tout comme elle l'est pour ce comité. Cependant, au bout du compte, je crois que nous parlons de gouvernance responsable.

En ce qui concerne la gouvernance responsable, à ce que je peux voir, les problèmes sont survenus dans deux domaines. Le premier, c'est la fraude et la criminalité. Je ne suis pas sûr que vous serez capable d'attraper ces gens-là, parce qu'ils semblent avoir un pas d'avance sur la loi. Le deuxième domaine dont nous n'avons pas beaucoup parlé, c'est celui de la compétence. Qu'il s'agisse de gouvernance, ou de gouvernance au sein du comité de vérification, ce qui me préoccupe, c'est que ces gens-là seront choisis parmi un bassin limité de candidats et que les membres du conseil d'administration auront été invités par la direction ou les propriétaires à participer à ce choix. Pourriez-vous parler de la manière dont nous pourrions nous assurer qu'il y a la compétence, au sein de ce comité de vérification, pour pouvoir définir une gouvernance responsable?

M. Brown: Nous n'avons pour l'instant traité que de quelques-unes des nombreuses dispositions entrées en vigueur avec la Loi Sarbanes-Oxley aux États-Unis. Il y a d'autres dispositions, dans cette loi et dans les règles de la bourse de New York, qui traitent de la nécessité d'avoir un comité des désignations du conseil d'administration composé d'administrateurs indépendants. Au Canada, les lignes directrices de la Bourse de Toronto disent bien aussi que la meilleure pratique serait qu'un conseil d'administration ait un comité des désignations.

Je crois que la plupart des grandes entreprises enlèvent soustraient l'élection des administrateurs des fonctions de la direction pour en charger un comité des désignations indépendant de la direction. Celui-ci crée un profil du conseil. Il détermine quelles compétences sont nécessaires pour être en mesure de faire face aux enjeux que la compagnie est susceptible de connaître. Ensuite, il essaie de trouver les gens qui possèdent ces compétences. Ainsi, si les entreprises font cela et réussissent dans cette démarche, elles auront un bien meilleur bassin où choisir des gens pour le comité de vérification et certains des autres.

Une des choses sur lesquelles nous n'avons pas encore porté notre attention, ce sont ces autres dispositions qui font le complément du genre de mesures dont vous parlez, ou qui les étayent.

Le sénateur Di Nino: Quand vous parlez de dispositions, est-ce que vous parlez de dispositions de la loi, ou de règlements quelconques pour créer la responsabilité fiduciaire?

M. Brown: Non. La responsabilité fiduciaire est déjà prévue dans la loi. Il s'agit de dispositions de gouvernance d'entreprise que la Bourse de Toronto a déjà déclaré être des pratiques exemplaires. Les compagnies doivent rendre compte de leurs observations ou du manquement à l'observation de ces pratiques exemplaires. L'une des choses sur lesquelles la Bourse nous offre

turned into mandatory requirements or whether we are comfortable in leaving them just as best practices.

Senator Di Nino: My last question deals with the separation of responsibilities. There have been some discussions about the chairman being a non-executive chairman with separate responsibilities from the CEO. Do you have any comments or thoughts on that?

Mr. Brown: We have not turned our attention to that issue either, senator. We have seen some statistics which indicate that, in Canada, there is a much higher percentage of corporations where the chair and CEO roles are separate than in the United States. However, we have not turned our attention to that question. It is one of the issues raised in the new requirements coming from the United States, and it has been raised from time to time in other governance analyses that have been done in Canada. However, we have no final position on it at this point.

Senator Cordy: When the average Canadian reads the newspaper and sees what happens, the fact of whether it is in the United States or Canada is a blur to them. They only see what CEOs and executives have been given in companies. I agree with your statement that we have to restore confidence and tell people that Canada is a safe place in which to invest. However, when the average Canadian looks at some of the perks that people have gotten, whether they are birthday parties, expensive items or exorbitant salaries, they are quite aghast at what these people have been receiving.

You said that you believed that these were well-intentioned people. I also believe that to be true. However, I think there was a great deal of rationalization going on with executives saying, "It is all right for me because the other companies are doing it." There was almost a snowball effect with executives getting into these situations.

How do we legislate ethical behaviour? I am not sure it is possible to legislate it. You have mentioned guidelines. Is that the best that we can do? Right now, I do not think these kinds of things would happen but what about in 10 years' time or 15 years' time? How do we deal with it? What exactly do we do?

Mr. Brown: There has been a great deal written about ethical behaviour. "Tone at the top" is another term that has been used. I think it is impossible to legislate or regulate ethical behaviour. If we were to set out to try to do that, we would fail miserably.

What I think we can do, though, is look at the incentives in the system and ensure that the incentives are not encouraging people to act in ways that you and I would think are unacceptable. We can also look at checks and balances in the system to ensure that

de l'aide, c'est pour déterminer si certaines de ces pratiques devraient être changées en exigences exécutoires ou si nous pouvons nous contenter de les laisser comme pratiques exemplaires.

Le sénateur Di Nino: Ma dernière question porte sur la séparation des responsabilités. Il y a eu des discussions, à propos du président qui ne serait pas membre de la direction et qui aurait des responsabilités distinctes de celles du chef de la direction. Avez-vous des commentaires ou des observations à faire là-dessus?

M. Brown: Nous n'avons pas encore porté notre attention sur le sujet, monsieur le sénateur. Nous avons vu certaines statistiques qui indiquent un pourcentage beaucoup plus élevé au Canada qu'aux États-Unis d'entreprises où les rôles de président et de chef de direction sont distincts. Mais nous n'avons pas encore examiné la question. C'est l'un des enjeux qui ressort des nouvelles exigences des États-Unis, et il est ressorti de temps à autre à l'occasion d'autres analyses sur la gouvernance qui ont été réalisées au Canada. Cependant, nous n'avons pas encore déterminé notre position sur ce plan.

Le sénateur Cordy: Lorsque le Canadien moyen lit le journal et voit ce qui se passe, le fait que ce soit aux États-Unis ou au Canada se brouille dans sa tête. Il voit seulement ce que les compagnies ont donné à leur chef de direction et dirigeants. Je suis d'accord avec vous que nous devons restaurer la confiance et dire aux gens que le Canada est un endroit sûr où investir. Cependant, lorsque le Canadien moyen voit les avantages indirects que certains ont tirés, que ce soit des fêtes d'anniversaire, des articles coûteux ou des salaires exorbitants, ils sont ébahis par ce que ces gens-là ont reçu.

Vous avez dit que vous pensez que ce sont des gens bien intentionnés. Je le crois aussi. Cependant, je crois qu'il y a eu beaucoup de cette espèce de raisonnement, où des cadres supérieurs disent «si ça peut se faire dans les autres compagnies, c'est bon pour moi aussi». Il y a presque eu un effet de boule de neige, avec des cadres supérieurs qui se mettaient dans cette situation-là.

Comment légiférer un comportement éthique? Je ne suis pas sûre que cela soit possible. Vous avez parlé de lignes directrices. Est-ce que c'est vraiment ce qu'on peut faire de mieux? Actuellement, je ne crois pas que ce genre de chose puisse arriver, mais qu'est-ce que ce sera dans 10 ans, ou 15 ans? Comment allons-nous y faire face? Que pourrions-nous faire exactement?

M. Brown: Le comportement éthique a déjà fait couler beaucoup d'encre. On a parlé de «raffermissement au sommet». Je pense qu'il est impossible de légiférer ou de réglementer le comportement éthique. Si nous voulions le tenter, nous essaierions un échec humiliant.

Ce que je pense que nous pouvons faire, par contre, c'est voir les incitatifs que comporte le système et nous assurer qu'il n'encourage pas les gens à agir de façons que vous et moi jugerions inacceptables. Nous pouvons aussi examiner les mesures

there are sufficient checks and balances so that those who have the power to be making these decisions within the corporation are overseen by others who can take an independent view of it.

That is the thrust of what a lot of what we are trying to do here. We are trying to identify these inappropriate or even perverse incentives to ensure that we eliminate them from the system, and to then ensure that the system of checks and balances is working.

Senator Cordy: I agree that you could not legislate it. Do we introduce these types of guidelines and maintain hope that those will continue throughout the years?

Mr. Brown: If I may, senator, the other part of our system that is very important is to make sure that investors have complete knowledge and a complete understanding of what is happening as well. In particular, in the case of executive compensation, we must ensure that the compensation is disclosed, that investors understand it, that there are no parts hidden, and that investors can themselves determine whether they want to invest in a company that would remunerate its officers in a certain way.

As you may know, there has been quite a debate about the use of stock options and whether the accounting treatment of them has exposed the real cost of those stock options to the company in an way that is understandable. The accounting standards setters are dealing with that issue; and in Canada the accounting standards setters have put out or are putting out a proposal to require stock options to be shown as an income item.

Senator Cordy: Are they also looking at any requirements that would force executives to have to wait a certain period of time before they would exercise their stock options, because many stockholders lost great amounts of money and then looked at CEOs who had cashed in their stock options?

Mr. Brown: Those are not being legislated or made into rules at this point. The coalition of major institutional investors has strong views about the structure of stock option plans, and they are making their views known. They are making it clear that, if management plans do not have the kind of features about which you are speaking, they will cast their votes against them. Those initiatives are starting to have quite a considerable effect in corporate Canada.

The Deputy Chairman: Mr. Brown, you are a very important witness to us here, and I know some senators wanted to ask more questions.

Senator Prud'homme: You mentioned Mr. Godin a few times. I must admit I am a new member of this committee, because I felt my expertise was in some other field. However, I will learn.

d'équilibre que comporte le système pour nous assurer qu'elles suffisent pour faire en sorte que ceux qui ont le pouvoir de prendre ces décisions dans l'entreprise sont supervisés par d'autres qui peuvent avoir sur la situation une perspective indépendante.

C'est l'idée générale d'une grande partie de ce que nous essayons de faire ici. Nous tentons de recenser ces incitatifs non appropriés ou même pervers pour nous assurer de les éliminer du système, et ensuite de faire en sorte que le mécanisme de freins et de contrepoids fonctionne.

Le sénateur Cordy: Je suis d'accord qu'on ne peut légiférer là-dessus. Est-ce que nous présentons ce genre de lignes directrices, en gardant l'espoir qu'elles se maintiendront au fil des ans?

M. Brown: Si vous permettez, monsieur le sénateur, l'autre aspect de notre système, qui est très important, vise à nous assurer que les investisseurs sont bien renseignés et comprennent très bien ce qui se passe, aussi. En particulier, dans le cas de la rémunération des cadres, nous devons veiller à ce que la rémunération soit communiquée, que les investisseurs la comprennent, qu'il n'y a aucun élément caché et que les investisseurs peuvent eux-mêmes déterminer s'ils veulent investir dans une compagnie qui rémunère ses cadres d'une certaine façon.

Comme vous le savez peut-être, il y a eu un grand débat sur l'utilisation des options d'achat, et si leur traitement comptable a révélé le coût réel de ces options d'achat pour la compagnie, d'une manière qui puisse être comprise. Les responsables de la détermination des normes comptables examinent cette question; et au Canada, les responsables des normes comptables ont présenté ou sont sur le point de présenter une proposition visant à exiger que les options d'achat soient déclarées comme une part du revenu.

Le sénateur Cordy: Est-ce qu'ils envisagent aussi d'imposer une règle qui forcerait les cadres à attendre un certain temps avant de pouvoir exercer leurs options d'achat? Parce que beaucoup d'actionnaires ont perdu de fortes sommes pour se rendre compte ensuite que les chefs de direction, eux, avaient encaissé leurs options d'achat.

M. Brown: Ce n'est pas encore dans les mesures législatives ou les règles, pour l'instant. La coalition de grands investisseurs institutionnels a des points de vue très fermes sur la structure des plans d'option d'achat, et ils la font connaître. Ils disent clairement que, si les plans de la direction n'ont pas le genre de caractéristiques dont vous parlez, ils voteront contre eux. Ces initiatives commencent à avoir des répercussions assez considérables au sein des entreprises du Canada.

Le vice-président: Monsieur Brown, vous êtes pour nous un témoin très important, ici, et je sais que certains sénateurs voulaient vous poser plus de questions.

Le sénateur Prud'homme: Vous avez mentionné à plusieurs reprises le nom de M. Godin. Je dois admettre que je suis nouveau à comité, parce que je pensais que mon expertise était dans un autre domaine. Cependant, j'apprendrai.

I do not like these differences of opinions being expressed amongst security commissions. I also recognize that people look for the weak spot in Canada. How can we reconcile the fact that they will have Mr. Godin in Quebec? You have a new task to do. Will you work in close cooperation? It need not be legislated that you must work in close cooperation with him.

Is it advisable for the chair to call him as a witness, since he has been quoted two or three times, to find out what they are up to?

Mr. Brown: I can tell you that we work closely together. His predecessor, Carmen Crepin, and I probably spoke on the phone more than once a week and we met more than once a month as we tried to regulate these markets. The markets in Ontario and Quebec are very much intertwined. Many companies who are listed on the Toronto Stock Exchange have their headquarters in Quebec, so the coordination between our two commissions is quite sound.

As to Mr. Godin, I can tell you that he does not take office until Monday. He might want a little bit of time to get his feet wet before he appears before your committee.

Senator Angus: Many of the reforms that you are proposing, and that are dealt with in the Sarbanes-Oxley Act, have to do with accountability and independence to protect shareholders from improper behaviour. I have read the Sarbanes-Oxley Act and the regulations. I find that their definition of independence, when it comes to an audit committee member, or an HR committee member, or a governance committee member, is a wide net. It is almost impossible to find. I am on one board where there are 13 directors, and if you apply the extreme letter of Sarbanes-Oxley 11 of our 13 directors are not independent, and yet I think anyone using the reasonable-Canadian-man test would say they are all independent.

Could you comment on that? Will we have a problem in Canada finding directors if we legislate a test like Sarbanes-Oxley has?

Mr. Brown: Clearly, if we cast the net too broadly we will have such a diminished pool of directors that we will not be successful. I agree with that.

It is another issue where we have to look carefully at our own Canadian requirements.

From my point of view, the most important part of the independence definition is true independence from management, so that directors can make decisions that are not influenced by management, or not influenced by the fact that they have remuneration from other major contracts that management can either withhold or dole out. Those are the areas where I think we need to focus.

Je n'aime pas ces différences d'opinion qui sont exprimées sur les commissions des valeurs mobilières. Je reconnais aussi qu'il y a des gens qui cherchent le point faible au Canada. Comment pouvons-nous composer avec le fait qu'ils auront M. Godin au Québec? Vous avez une nouvelle tâche à accomplir. Est-ce que vous allez collaborer étroitement? Il n'est pas nécessaire de mettre dans la loi que vous devez collaborer étroitement avec lui.

Serait-il bon que le président le convoque pour témoigner ici, puisqu'il a été cité à deux ou trois reprises, pour savoir où ils en sont?

M. Brown: Je peux vous dire que nous collaborons étroitement. Son prédécesseur, Carmen Crepin, et moi-même, nous nous sommes entretenus par téléphone plus d'une fois par semaine, et nous nous sommes rencontrés plus d'une fois par mois tandis que nous travaillons à réglementer ces marchés. Les marchés de l'Ontario et du Québec sont très interreliés. De nombreuses compagnies qui sont enregistrées à la Bourse de Toronto ont leur siège au Québec, alors la coordination entre nos deux commissions est assez solide.

Pour ce qui est de M. Godin, je peux vous dire qu'il ne prend ses fonctions que lundi. Peut-être aura-t-il besoin d'un peu de temps pour s'adapter avant de comparaître devant votre comité.

Le sénateur Angus: Bon nombre des réformes que vous proposez, et que contient la Loi Sarbanes-Oxley, portent sur la reddition des comptes et l'indépendance, pour protéger les actionnaires contre un comportement non approprié. J'ai lu la Loi Sarbanes-Oxley et le règlement. Je trouve que la définition de l'indépendance, lorsqu'il s'agit d'un membre de comité de vérification, ou d'un comité de ressources humaines, ou même d'un membre de comité de gouvernance, est assez vaste. C'est presque impossible à trouver. Je siège à un conseil d'administration où nous sommes treize administrateurs, et si vous appliquez absolument à la lettre les dispositions de la Loi Sarbanes-Oxley, 11 de nos 13 administrateurs ne sont pas indépendants, et pourtant, je pense que quiconque appliquerait le test du Canadien raisonnable dirait qu'ils sont tous indépendants.

Est-ce que vous pourriez commenter cela? Aurons-nous un problème au Canada à trouver des administrateurs si nous imposons par la loi un test comme celui de la Loi Sarbanes-Oxley?

M. Brown: Il est clair que si nous lançons un filet trop ample, nous aurons un bassin d'administrateurs tellement limité que nous ne réussirons pas. Je suis d'accord avec vous.

C'est un autre enjeu sur lequel nous devons réfléchir soigneusement pour définir nos propres exigences dans le contexte canadien.

D'après moi, la partie la plus importante de la définition de l'indépendance est la véritable indépendance de la direction, afin que les administrateurs puissent prendre des décisions qui ne sont pas influencées par la direction, ni par le fait qu'ils reçoivent une rémunération dépendant d'autres gros contrats que la direction peut maintenir ou rejeter. Ce sont les éléments sur lesquels, à mon avis, nous devons nous concentrer.

Where I do not have an answer yet, and we need to get much more input from interested parties, is how we deal with the controlling shareholder phenomenon, which is so much more apparent in Canada than in the United States. On the one hand, a controlling shareholder is a shareholder and ought to have the same interests as other shareholders, and so you would think that their interests are co-extensive. On the other hand, the president of a parent company has probably hired the president of the publicly traded subsidiary. Thus, there is a relationship there that is pretty close to management. We need to find an answer somewhere in there that gives us a requisite degree of independence without disenfranchising the controlling shareholder who has invested good money in this subsidiary.

Senator Kroft: We had the opportunity to speak very briefly before starting and you mentioned to me that the provisions introduced today bring in civil remedies for the first time. My question to you, which it opens a very wide and interesting area, is: Do you think that the existence of civil remedies will add a bit of an edge and a bit of a new flavour to the CEO-CFO certifications? Attached to that is the question of the use of examples. The U.S. seems to feel, in terms of the effect on market confidence, that there is usefulness in creating examples and to suggest that no one is beyond the reach of a remedy.

I leave that for you to deal with however you like.

Mr. Brown: The requirement for CEO-CFO certification in the United States has been introduced against a backdrop of a robust civil litigation system in the United States. When we started talking about CEO-CFO certification in Canada we did not have anything even close to that type of a civil remedy. With the introduction this morning of legislation in Ontario that will provide civil remedies for shareholders, it will make the CEO-CFO certification a far more meaningful instrument in building investor confidence among other things, but it will also make it more important that the certification be correct, that the officers take the necessary steps to inform themselves that what they are saying is, to the best of their knowledge, correct.

There is no suggestion that this will be a strict liability — that if the CEO or CFO is wrong and makes an innocent mistake or is wrong for reasons beyond his or her control that there will be liability. The intention here is for them to convey, to the best of their knowledge, the situation.

In designing the civil remedy system in Canada — and this is a matter that all securities commissions across the country agreed on, this was a CSA project — we tried to ensure that we built in some safeguards in the Canadian system so that some of the abuses that we have seen in the U.S. cannot come into Canada. We are comfortable that the package gives us a civil remedy that

Là où je n'ai toujours pas de réponse, et il nous faut beaucoup plus de participation des intéressés, c'est sur la façon dont nous pouvons composer avec le phénomène de l'actionnaire dominant, qui est beaucoup plus flagrant au Canada qu'aux États-Unis. D'un côté, un actionnaire dominant est un actionnaire et doit avoir les mêmes intérêts que les autres actionnaires, alors on penserait que ses intérêts sont les mêmes. D'un autre côté, le président d'une société mère a probablement embauché le président de la société auxiliaire cotée en bourse. Ainsi, il y a une relation très proche de la direction. Il nous faut trouver une réponse, quelque part, qui nous donne le degré requis d'indépendance sans priver de ses droits l'actionnaire dominant qui a investi beaucoup d'argent dans cette filiale.

Le sénateur Kroft: Nous avons eu l'occasion de parler très brièvement avant de commencer, et vous m'avez dit que les dispositions qui sont présentées aujourd'hui proposent pour la première fois des recours civils. La question que j'ai à vous poser, qui ouvre la porte sur un domaine très vaste et très intéressant, est la suivante: croyez-vous que la possibilité de recours civil donnera un peu de mordant et un peu d'intérêt à la certification par les chefs de direction et agents financiers? Avec cela, il y a la question de l'utilisation d'exemples. Les États-Unis semblent croire, en matière d'effet sur la confiance dans le marché, qu'il y a une certaine utilité à créer des exemples et à laisser voir que personne n'est hors de portée d'un recours.

Je vous laisse répondre à cela à votre guise.

M. Brown: L'exigence de certification par le chef de direction et l'agent financier, aux États-Unis, a été présentée dans le contexte d'un solide mécanisme de recours civil aux États-Unis. Lorsque nous avons commencé à parler de certification par le chef de direction et l'agent financier au Canada, nous n'avions rien ici qui ressemble de près ou de loin à ce type de mécanisme. Avec la présentation, ce matin, d'une loi, en Ontario, qui prévoira des recours civils pour les actionnaires, la certification par le chef de direction et l'agent financier deviendra un instrument beaucoup plus valable pour simuler la confiance des investisseurs entre autres, mais elle fera aussi qu'il sera plus important que la certification soit correcte, que les cadres prennent les mesures nécessaires pour s'assurer que ce qu'ils disent est, au mieux de leurs connaissances, exact.

Rien ne permet de croire que ce sera une responsabilité absolue — que si le chef de direction ou l'agent financier se trompe et fait une erreur innocente ou se trompe pour des raisons hors de son contrôle, qui en sera responsable. Le but visé, ici, c'est qu'ils exposent la situation telle qu'elle est, au mieux de leur connaissance.

En concevant le mécanisme de recours civil au Canada — et c'est quelque chose sur quoi toutes les commissions des valeurs mobilières du pays se sont entendues, c'était dans un projet de l'ACVM — nous avons voulu prévoir certaines mesures de protection, dans le système canadien, afin que certains des abus auxquels nous avons assisté aux États-Unis ne puissent survenir

will provide a deterrent, but will not have any of the abuses and some of the excesses that we have seen in the United States.

Senator Taylor: On the question of stock options, an intriguing point is the fact that stock options are fixed on stock prices alone. As a result, you will get the executive making a fantastic gain because the market has gained yet the profit has gone down in the corporation. You might recall that when the banks moved from a low to a high and all the bank presidents retired, yet bank earnings were down. Has any work been done on tying stock options to not only price but the profit of the corporation as well, so that the chief executive officers will not be able to cash out on something that is a general trend because of the market upgrade, while the company is doing done poorly?

Mr. Brown: There may have been work done in that area by followers of corporate governance and even some of the institutional investors who have some strong views on these issues. These are not issues that we see as regulatory issues, though. We see these as matters for the board of directors who, hopefully, are taking into account the best interests of the corporation and its shareholders in all of the decisions that they make. This is one of the reasons we think we need to ensure the checks and balances and incentives are right so that boards of directors and, indeed, committees of boards that are independent of management can make these decisions without inherent conflicts of interest. As regulators, we think that that is a far better way for corporate Canada to grow and prosper than having us sitting at the boardroom table.

The Deputy Chairman: I have a question that goes back to your original premise that the people who did these things that we are concerned about were all well-intentioned people.

Mr. Brown: I think I said "for the most part," senator.

The Deputy Chairman: It seems to me, though, that we have compensatory exuberance, scandalous behaviour, or outright theft and fraud. Those are the things that have concerned the marketplace. How will all the regulations in the world stop the theft and fraud? The other things were all public anyway. The analysts and everybody else involved in the system just did not report those things. The problem is not just a question of the behaviour of the CEOs and the boards, but the fact that the information was out there and no one reported it. You can make all the regulations you want and make all the companies that have nothing to do with this, that are good companies, all of a sudden pay a huge price because several people went to jail. How do we stop that? Maybe we should increase jail time. How will this change anything?

au Canada. Nous sommes convaincus que les mesures prévues nous donnent des possibilités de recours civils qui auront un effet dissuasif, mais qui ne permettront aucun des abus et des excès que nous avons vu survenir aux États-Unis.

Le sénateur Taylor: Au sujet des options d'achat, un point qui m'intrigue est le fait que les options d'achat sont fixées d'après la valeur des actions seulement. Cela fait qu'il peut y avoir un cadre qui fait un gain fantastique parce que le marché a été en hausse, malgré le fait que les profits de l'entreprise ont baissé. Vous vous rappelez peut-être que lorsque la cote des banques est passée de faible à élevée, tous les présidents de banque ont pris leur retraite, et pourtant les gains des banques étaient faibles. Est-ce que des travaux ont été faits pour lier les options d'achat non seulement au prix, mais aux profits de l'entreprise aussi, afin que les dirigeants ne puissent pas de s'enrichir à l'occasion d'une tendance générale à cause de la hausse du marché, tandis que la compagnie est en piètre situation?

Mr. Brown: Peut-être des travaux ont-ils été faits en ce sens par des adeptes de la gouvernance d'entreprise, ou même par des investisseurs institutionnels qui ont des points de vue bien fermes sur ces questions. Néanmoins, ce n'est pas le genre de questions que nous jugeons d'ordre réglementaire. Pour nous, c'est l'affaire des conseils d'administration qui, nous l'espérons, tiennent compte des meilleurs intérêts de l'entreprise et de ses actionnaires dans toutes les décisions qu'ils prennent. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous pensons qu'il nous faut nous assurer que les mécanismes régulateurs et les incitatifs sont appropriés pour que les conseils d'administration et, de fait, les comités de conseils d'administration qui sont indépendants de la direction, puissent prendre ses décisions sans qu'il y ait de conflit d'intérêt inhérent. En tant qu'organe de réglementation, nous pensons que c'est une bien meilleure façon pour les entreprises du Canada de croître et de prospérer plutôt que de nous asseoir à la table du conseil d'administration.

Le vice-président: J'ai une question à poser qui revient sur votre hypothèse originale que les auteurs de ces actes qui nous préoccupent sont bien intentionnés.

Mr. Brown: Je crois avoir dit «pour la plupart», sénateur.

Le vice-président: Il me semble, pourtant, qu'il y a une espèce d'exubérance rémunératrice, un comportement scandaleux, ou même du vol et de la fraude flagrants. C'est le genre de choses qui ont préoccupé le marché. Comment, avec toute la réglementation du monde, pouvons-nous mettre fin au vol et à la fraude? Les autres choses étaient toutes publiques, de toute façon. Les analystes, et tout le monde qui participait au système, n'ont tout simplement pas rapporté ces choses. Le problème n'est pas seulement une question de comportement des chefs de direction et des conseils d'administration, mais le fait que l'information existait, et que personne ne l'a communiquée. Vous pouvez faire tous les règlements que vous voulez et faire toutes les compagnies qui n'ont rien à voir là-dedans, de bonnes compagnies, tout d'un coup payer d'énormes sommes parce que quelques personnes se sont retrouvées en prison. Comment empêcher cela? Peut-être devrions-nous augmenter les peines d'emprisonnement. Comment cela changera-t-il quoi que ce soit?

Mr. Brown: First, we must punish instances of theft and fraud. We must seek those people out and punish them. That is one of the reasons why we believe the legislative package that was announced today is so important to us. It gives us the necessary tools to be able to follow through on that.

Also, the other remedies that we are talking about are intended to give corporations, directors and others within the quality control mechanisms in the corporations the tools they need to deal with these issues as they arise, in the hope that some of them at least will be discovered before they become serious issues.

I agree with your premise, sir, that it will not be possible for us, by way of any kind of a regulatory regime, to completely eliminate the ability for fraudulent conduct. I do think, however, that we can reduce the incidence of it and control it as best we can.

The Deputy Chairman: Thank you very much, gentlemen. This has been an excellent hour and 15 minutes. Thank you for being here.

I will now call our next witness, Mr. David Smith, the President and CEO of the Canadian Institute of Chartered Accountants.

Mr. David Smith, FCA, President and CEO, Canadian Institute of Chartered Accountants: Thank you for inviting me back to participate in this examination of the state of domestic and international financial systems in this post-Enron world.

Since I saw you in June or July, we have had a busy summer, to say the least. When I appeared before you last June, I said that Canada's chartered accountants were paying serious attention to the erosion of investor confidence in the wake of Enron and other corporate failures in the U.S. I also indicated that we were working very closely with federal and provincial regulators, CA firms and the stakeholders to strengthen the financial reporting system, as well as our own profession's discipline process, practice inspection system and rules of conduct.

In the intervening months, our top priority has continued to be to restore the trust of investors and confidence in our capital markets. Over the summer, we have also continued to work closely with other stakeholders on a variety of issues. I am pleased to update you today on our progress on several fronts, including quality control, accounting standards and auditor independence.

As you heard earlier today from David Brown of the OSC, one of our most significant initiatives was launched on July 17 with the announcement of our new independent public oversight for auditors of public companies. The Canadian securities administrators, the Office of the Superintendent of Financial Institutions and Canada's chartered accountants jointly announced the new system, which includes more rigorous

M. Brown: Tout d'abord, nous devons punir les délits de vol et de fraude. Nous devons trouver ces gens et les punir. C'est l'une des raisons pour lesquelles je crois que les mesures législatives qui ont été annoncées aujourd'hui sont aussi importantes pour nous. Elles nous donnent les outils qui sont nécessaires pour faire ce genre de chose.

En outre, les autres remèdes dont nous parlons visent à donner aux sociétés, aux administrateurs et aux autres responsables du contrôle de la qualité les outils nécessaires pour s'occuper des problèmes qui se présentent, dans l'espoir qu'on pourra à tout le moins les déceler avant qu'ils ne deviennent trop lourds de conséquences.

Monsieur, je suis d'accord avec vous pour dire qu'il ne nous sera pas possible, par voie de règlement, d'éliminer complètement la possibilité de fraude. Je pense, cependant, que nous pouvons réduire l'incidence de la fraude et la limiter du mieux possible.

Le vice-président: Merci beaucoup, messieurs. Cette heure 15 minutes a été très intéressante. Merci d'être venus nous rencontrer.

Je vais maintenant inviter notre prochain témoin, M. David Smith, président-directeur général de l'Institut canadien des comptables agréés, à prendre la parole.

M. David Smith, FCA, président-directeur général, Institut canadien des comptables agréés: Merci de m'avoir invité de nouveau à participer à l'examen de la situation des régimes financiers national et international à la suite de la faillite d'Enron.

Après ma rencontre avec vous en juin ou juillet, nous avons connu un été chargé, c'est le moins qu'on puisse dire. Quand j'ai comparu devant vous en juin dernier, j'ai indiqué que la diminution de la confiance des investisseurs, depuis la faillite d'Enron et celle d'autres sociétés américaines, préoccupait beaucoup les comptables agréés du Canada. J'ai ajouté que nous travaillions en étroite collaboration avec les organismes fédéraux et provinciaux de réglementation, les cabinets de comptables agréés et d'autres intervenants pour renforcer le système d'information financière, de même que notre processus disciplinaire, le système d'inspection et les règles de déontologie de notre profession.

Rétablir la confiance des investisseurs et la réputation des marchés financiers reste toujours notre priorité absolue. Pendant l'été, nous avons poursuivi notre travail avec d'autres intervenants sur différents sujets. Je suis heureux de vous informer aujourd'hui des progrès réalisés dans plusieurs domaines, dont le contrôle de la qualité, les normes comptables et l'indépendance des vérificateurs.

Comme David Brown de la CVMO vous l'a dit tout à l'heure, le 17 juillet, nous avons annoncé l'une de nos plus importantes mesures, l'établissement d'un nouveau système de surveillance publique indépendante pour les vérificateurs de sociétés cotées. Les autorités canadiennes en matière de valeurs mobilières, le Bureau du surintendant des institutions financières et les comptables agréés du Canada en ont fait l'annonce

inspection of auditors of public companies, tougher independence rules, and new quality control requirements for firms auditing those public companies.

The new requirements will be administered and enforced by the new Canadian Public Accountability Board. As you heard, the chair of that board will be appointed very shortly.

I would also like to note that Canada's major CA firms have voluntarily agreed to implement the new oversight and quality control measures once CPAB is operating.

In the matter of accounting standards, a number of important steps have also been taken in the area of accounting standards. As I indicated to you in June, the Accounting Standards Oversight Council, the independent body that oversees the Accounting Standards Board, has an action plan to deal with accounting and financial reporting issues raised by that Enron failure.

As a result of meetings and deliberations by both the council and the board, two draft guidelines dealing with consolidation of special purpose entities — known as SPEs — and the disclosure of guarantees were issued in August.

The treatment of special purpose entities and guarantees has been cited as contributing factors in the Enron collapse.

As discussed earlier, accounting for stock options has also been a controversial issue. Earlier this month, the Accounting Standards Board decided to activate a project to require the recognition of stock-based compensation expenses for all employee stock-based compensation transactions. This would replace the current option to disclose the effect on earnings on pro forma basis, and the board expects to issue its proposal for comment by the end of this year.

Just as we have established public oversight of the body that sets accounting standards, the time had come for similar oversight of the body that sets auditing and assurance standards in Canada. Last week we announced the creation of the Assurance Standards Oversight Council, which will provide input, strategic direction and a prospectus of users into setting Canadian auditing and assurance standards. That council, which will have a majority of members drawn from outside the audit profession, will be chaired by a prominent securities lawyer and former chair of the Ontario Securities Commission, James Bailey.

Finally, we expect to release in late November, a final guidance document on the preparation of Management Discussion and Analysis Reports known as MD&A. The draft document was released for comment last December, and the final version reflects the consultation during that period. We believe a good MD&A provides a broader context to help investors more fully understand a company, its performance and its prospects. It also provides additional context in which to consider and approve

conjointement. Cette mesure prévoit une inspection plus rigoureuse des vérificateurs de sociétés cotées, l'adoption de règles plus sévères sur l'indépendance et l'application de nouvelles normes de contrôle de la qualité pour les cabinets responsables de la vérification de ces sociétés.

Les nouvelles mesures seront mises en oeuvre par le Conseil canadien sur la reddition des comptes nouvellement créé. Comme on vous l'a dit, le président du Conseil sera nommé sous peu.

J'aimerais aussi signaler que les grands cabinets de comptables agréés du Canada ont librement convenu de mettre en oeuvre les nouvelles mesures de surveillance et de contrôle de la qualité, une fois le CCRC à l'oeuvre.

Pour ce qui est des normes comptables, un certain nombre de mesures importantes ont également été prises. Comme je vous l'indiquais en juin, le Conseil de surveillance de la normalisation comptable, organisme indépendant qui régit le Conseil des normes comptables, a élaboré un plan d'action pour s'attaquer aux problèmes que la faillite d'Enron a soulevés concernant les rapports comptables et financiers.

Après s'être réunis et avoir délibéré sur le sujet, les deux conseils ont publié au mois d'août deux ébauches de lignes directrices sur la consolidation des entités spéciales et la divulgation de garanties.

Le traitement accordé aux entités spéciales et aux garanties aurait eu une incidence dans la faillite d'Enron.

Comme on l'a déjà dit, la comptabilité des options d'achat d'actions est aussi une question controversée. Plus tôt ce mois-ci, le Conseil des normes comptables a décidé d'entreprendre un projet en vue d'exiger la constatation des charges rattachées à toutes les opérations de rémunérations à base d'actions consenties aux salariés. Ainsi, il ne serait plus nécessaire de présenter l'incidence sur les gains au moyen d'informations pro-forma, et le Conseil compte présenter sa proposition pour commentaires d'ici la fin de l'année.

La surveillance publique dont fait l'objet l'organisme qui établit des normes comptables doit également s'appliquer à l'organisme qui fixe les normes de vérification et de certification au Canada. La semaine dernière, nous avons annoncé la constitution du Conseil de surveillance de la normalisation en vérification et certification, qui fournira des informations, des orientations stratégiques et des documents pour l'établissement de normes canadiennes sur la vérification et la certification. Le Conseil, dont la majorité des membres ne seront pas des vérificateurs, sera présidé par James Bailey, éminent avocat spécialisé en droit commercial et ancien président de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario.

Enfin, nous comptons publier à la fin de novembre un document d'orientation final sur la préparation des rapports de gestion. L'ébauche du document a été publiée pour commentaires en décembre dernier, et la version définitive tiendra compte des consultations qui ont eu lieu depuis. Nous croyons qu'un bon rapport de gestion explique l'ensemble de la situation, et aide ainsi les investisseurs à bien comprendre l'entreprise, sa performance et ses perspectives d'avenir. Ce rapport doit aussi fournir d'autres

financial statements. It can also help directors understand the company's business, and evaluate the appropriateness of management's business strategies and the assessment of that risk. Moreover, we believe this enhanced MD&A disclosure leads to a lower cost of capital, better capital allocation decisions and improved corporate governance.

I would like to speak now about auditor independence which was another key issue raised in the wake of Enron. As I indicated last June, the Canadian chartered accountants profession was developing measures to enhance auditor independence prior to Enron, including a new assurance standard that requires auditors to communicate with audit committees about issues of independence and to disclose their non-audit fees. In September, the CICA's Public Interest and Integrity Committee released a new draft independence standard to apply to Canadian auditors and other assurance providers. It is based on a conceptual framework of principles rather than on an outline of specific rules. It provides more detailed guidance that helps to identify potential threats to independence, and it can be applied to diverse situations that all practitioners face, regardless of the size of their firms.

The new draft standard describes apparent and actual threats to auditor independence, as well as the safeguards put in place to protect that independence. It also recognizes that there are certain activities for which there cannot be adequate safeguards, so it prohibits auditors from providing a number of non-assurance services to their clients. According to the principles articulated in this new standard, auditors must ensure that their independence is not impaired by threats that could arise from providing assurance on their own work, benefiting from financial interest in a client, promoting a client's position or opinion, or becoming too sympathetic to a client's interest or being intimidated by that client.

Here we have a uniquely Canadian situation that takes into account existing international thinking and that considers merging regulations in the United States once they are known. We live in a global world and it serves everyone who is involved in protecting the credibility of financial statements in the capital markets to move in that direction. Given Canada's that greatest and largest trading partner is the U.S, which has the largest capital market in the world, it is proposed that the Canadian standard continue to be as rigorous as the SEC rules.

The period for comment on this independence release in draft form ends tomorrow. Subject to an amendment as a result of SEC changes, the new rules will be finalized later this year. They will then be sent to our provincial institutes and ordered for adoption in 2003. I would also note that Canada's major CA firms have voluntarily agreed to implement the new requirements for

indications permettant de comprendre et d'approuver les états financiers. Il peut également aider les administrateurs à connaître les activités de l'entreprise et à évaluer la pertinence des stratégies commerciales adoptées et les risques pris par les dirigeants. De plus, nous croyons qu'un meilleur rapport de gestion permet de réduire les coûts, de prendre de meilleures décisions financières et d'améliorer la gouvernance de l'entreprise.

J'aimerais maintenant vous parler de l'indépendance des vérificateurs, qui est un autre sujet important soulevé par l'affaire Enron. Comme je l'ai indiqué en juin dernier, les comptables agréés canadiens avaient déjà entrepris, avant même l'affaire Enron, d'élaborer des mesures pour renforcer l'indépendance des vérificateurs, ainsi qu'une nouvelle norme de certification exigeant des vérificateurs qu'ils communiquent avec les comités de vérification au sujet des questions liées à l'indépendance et qu'ils déclarent leurs honoraires pour des services autres que la vérification. En septembre, le comité sur l'intérêt public et l'intégrité de l'ICCA a publié l'ébauche d'une norme sur l'indépendance à l'intention des vérificateurs canadiens et des autres responsables de la certification. Il s'agit plutôt d'un énoncé de principes que d'une liste de règles précises. Ce document fournit des indications plus détaillées pour permettre de déceler ce qui peut menacer l'indépendance des vérificateurs, et il peut s'appliquer à diverses situations que peuvent rencontrer tous les vérificateurs, quelle que soit la taille des sociétés auprès desquelles ils travaillent.

Le nouveau projet de norme définit les menaces apparentes et réelles pour l'indépendance du vérificateur, de même que les mesures de protection qui peuvent être mises en place pour la protéger. Il précise également qu'il existe certaines activités pour lesquelles il n'y a pas de mesures de protection suffisantes, et il interdit par conséquent aux vérificateurs de fournir à leurs clients un certain nombre de services autres que de certification. D'après les principes formulés dans la nouvelle norme, les vérificateurs doivent s'assurer de préserver leur indépendance devant des menaces susceptibles de survenir du fait qu'ils fournissent une assurance sur leur propre travail, qu'ils tirent avantage d'intérêts financiers d'un client, qu'ils défendent une position ou une opinion exprimée par un client, qu'ils deviennent trop complaisants à l'égard des intérêts d'un client ou qu'ils sont intimidés par un client.

Dans ce cas, le contexte particulier au Canada tient compte des règles internationales et des règlements de fusion aux États-Unis une fois qu'ils sont connus. À l'ère de la mondialisation, il est dans l'intérêt de ceux qui veulent protéger la réputation des rapports sur les marchés financiers d'agir ainsi. Étant donné que les États-Unis, qui ont le plus important marché financier au monde, sont le principal partenaire commercial du Canada, il est proposé que les normes canadiennes continuent d'être aussi rigoureuses que les règles de la SEC.

Nous accueillons des commentaires sur le projet de norme sur l'indépendance des vérificateurs jusqu'à demain. Sous réserve des changements que des révisions effectuées par la SEC rendront nécessaires, la nouvelle norme sera confirmée de façon définitive plus tard cette année. Elle sera communiquée aux ordres provinciaux en vue de son adoption en 2003. Je signale

subsequent audits of public companies, once the Canadian Public Accountability Board is operating, which will speed up that implementation.

I would also like to mention the successful forum that we held last month sponsored by the Canadian Institute of Chartered Accountants and the Institute of Corporate Directors. It was called "Canadian Audit Committees — A Call to Leadership." It was a one-day forum that brought together more than 100 of Canada's top corporate directors, auditors, lawyers and regulators to discuss audit committee effectiveness in the post-Enron world. The two honorary chairs of the forum were Claude Lamoureux, President and Chief Executive Officer of the Ontario Teachers' Pension Plan, and Richard Haskayne, Chairman of TransCanada Pipelines.

Participants in this forum emphasized that it is more important than ever for boards and their audit committees to demonstrate high standards of leadership and ethics, and to make a commitment to performing their duties with integrity. Those who attended the forum provided comments on a draft set of practices for Canadian boards and their audit committees. Once the document is revised to reflect the input, it will be distributed to boards and audit committees to provide us with further feedback on how it works. Following that consolidation, the best practice for Canadian audit committees will be further updated and distributed at large in Canada.

In conclusion, I would like to take a moment to reflect on some of the lessons learned over the past 11 months. Even though Enron, WorldCom, Tyco and Global Crossing occurred south of our border, the issues raised clearly affect us all. The existence of these hearings, as well as many other Canadian initiatives and examinations and reports, certainly recognize this and underscore just how much these events have affected investor confidence and public expectation.

When Enron first hit the news, a large portion of the blame was placed on the auditors. With the passage of time, it is becoming increasingly clear that it was a systems failure — that the corporate processes that make up good governance failed. In fact, governance is a team effort with boards, auditors, management, shareholders and regulators all playing their parts.

Canada's chartered accountants take seriously this erosion of investor confidence just as we take our role in governance as seriously. That is why we welcome the opportunity to be here today to relate how our profession has responded to date and continues to respond to the legitimate concerns that exist throughout the marketplace.

We have learned a number of things in this process. One is that our oversight mechanisms, standards and rules must conform to these new realities. That is why we have taken steps to ensure that the standards and principles guiding our profession are second to

également que les grands cabinets comptables du Canada ont librement consenti à mettre en oeuvre les nouvelles règles pour les prochaines vérifications des sociétés cotées, une fois le Conseil canadien sur la reddition des comptes à l'oeuvre, ce qui va accélérer les choses.

J'aimerais aussi signaler que, le mois dernier, l'Institut canadien des comptables agréés et l'Institut des administrateurs des corporations ont organisé un forum qui a eu beaucoup de succès. Le forum d'une journée, qui avait pour thème le leadership des comités canadiens de vérification, a réuni une centaine de dirigeants de grandes entreprises, de vérificateurs, d'avocats et de responsables de la réglementation du Canada, qui ont discuté de l'efficacité des comités de vérification après l'affaire Enron. Les deux présidents honoraires du forum étaient Claude Lamoureux, président-directeur général du Régime de retraite des enseignants de l'Ontario, et Richard Haskayne, président de TransCanada Pipelines.

Les participants au forum ont souligné qu'il était plus important que jamais que les conseils d'administration et les comités de vérification fassent preuve d'un leadership et d'une intégrité exemplaires, et qu'ils s'engagent à remplir leurs fonctions avec probité. Ils ont fait part de leurs commentaires sur l'ébauche d'une série de pratiques à l'intention des conseils d'administration canadiens et leurs comités de vérification. Une fois le document révisé en fonction de ces commentaires, il sera distribué aux conseils d'administration et aux comités de vérification, qui nous feront part à leur tour de leurs réactions. Par la suite, les meilleures pratiques à l'intention des comités de vérification du Canada seront mises à jour et distribuées dans l'ensemble du pays.

Pour finir, j'aimerais prendre le temps de revenir sur quelques-unes des leçons apprises au cours des 11 derniers mois. Même si les faillites d'Enron, WorldCom, Tyco et Global Crossing ont eu lieu chez nos voisins du Sud, les questions qu'elles soulèvent nous touchent tous. La tenue de vos audiences ainsi que beaucoup d'autres mesures, examens et rapports produits au Canada le montrent bien, et soulignent simplement comment ces événements ont trompé la confiance des investisseurs et les attentes du public.

Quand l'affaire Enron a commencé à faire les manchettes, une grande partie de la responsabilité a été attribuée aux vérificateurs. Avec le temps, on s'est rendu compte que c'étaient les systèmes — les méthodes de l'entreprise liées à la gouvernance — qui ont fait défaut. En fait, la gouvernance est un travail d'équipe qui fait appel aux conseils d'administration, aux vérificateurs, aux dirigeants, aux actionnaires et aux responsables de la réglementation.

Les comptables agréés du Canada prennent au sérieux la diminution de la confiance des investisseurs tout comme leur rôle en matière de gouvernance. C'est la raison pour laquelle nous sommes heureux de pouvoir, aujourd'hui, expliquer comment nous avons réagi et continuons de réagir aux préoccupations légitimes du marché.

Cette situation nous a appris un certain nombre de choses. D'abord, les mécanismes de surveillance, les normes et les règles doivent se conformer à la nouvelle réalité. C'est la raison pour laquelle nous avons pris des mesures pour veiller à ce que les

none. We have also learned the value of working with other concerned parties, such as regulators, to define the challenges and to develop solutions, such as the Canadian Public Accountability Board that we announced in July.

Most important, we have renewed our commitment to protect the public interest, maintain the public trust and win its confidence. No one can win as a result of events such as Enron, Global Crossing or WorldCom. However, we can ask the hard questions, learn from the experience and make the right changes. That is just what we are doing in these hearings. It is what the CA profession has been doing over the past months and will continue to do in the months ahead.

I thank you for the opportunity to appear before your committee today to talk about the progress that we have made. I would be happy to answer your questions.

The Deputy Chairman: Thank you, Mr. Smith.

Senator Angus: Mr. Smith, I do not envy you your job and I complement you for the assiduous way in which your profession has handled what some people call the "Enron scandal" and what others call the "Arthur Andersen meltdown." It was a dark day for your noble profession, and it is simply incredible that a firm such as Arthur Andersen could disappear as a result of the malfeasance that was shown to have taken place. Whether the focus changed from being on the auditors to the systems in general, the fact remains that the accounting profession was put into the frame big time.

As I said a minute ago, I commend you on the efforts your profession has made. It is not easy to find the solution. As I understand the debate in an independent forum, how do you justify continuing to be a self-policing and self-regulating profession?

I am a lawyer, and we are in the same situation in many ways. We are a self-regulating profession. One values that, whether one be an accountant or a lawyer. I continue to read the literature. I am fascinated by the entire issue of the governance in the role of the accountant. Could you comment on that?

I know a number of critics say that this is a bunch of people appointing their friends to supervise. It may not fly. I saw the news of the appointment of Jim Bailey today, and that is great. I know that the person coming up will be "Mr. Independence." This is great, but I still I think that you have a bit of credibility problem there.

Mr. Smith: I accept your observation. One of the reasons that we have been able to weather this storm thus far is that we invested in independence some time back. Many of the initiatives that you are now hearing about were started pre-Enron. Tom Allan chairing the oversight board for the accounting standards setting is an example of that. When I took my job last fall, just pre-Enron, one of the things that I believed that this self-regulated profession needed to do in the new reality of the world was open

normes et les principes régissant notre profession soient excellents. Nous avons aussi appris qu'il était important de travailler avec d'autres personnes concernées, comme les responsables de la réglementation, pour définir les problèmes et trouver des solutions, comme l'établissement du Conseil canadien sur la reddition des comptes qui a été annoncé en juillet.

Ce qui est encore plus important, c'est que nous nous sommes engagés davantage à protéger l'intérêt public ainsi qu'à maintenir et à gagner la confiance de la population. Personne ne sort gagnant des affaires Enron, Global Crossing ou WorldCom. Cependant, nous pouvons nous poser des questions difficiles, en tirer une leçon et apporter les changements nécessaires. Voilà ce que nous faisons au cours de ces audiences. C'est ce que les comptables agréés font depuis quelques mois et continueront à faire dans les mois à venir.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de comparaître devant votre comité aujourd'hui pour discuter des progrès que nous avons accomplis. Je répondrai volontiers à vos questions.

Le vice-président: Merci, monsieur Smith.

Le sénateur Angus: Monsieur Smith, je n'envie pas votre travail, et je vous félicite de l'ardeur avec laquelle votre profession a réagi à ce que certains appellent le «scandale Enron» et d'autres la «déconfiture d'Arthur Andersen». Ce fut un jour sombre pour votre noble profession, et il est simplement incroyable qu'une société comme celle d'Arthur Andersen puisse disparaître à la suite des délits commis. Même si ce sont les systèmes plutôt que les vérificateurs qui sont le point de mire, il reste que la profession comptable a été mise sur la sellette.

Comme je l'ai dit il y a un instant, je vous félicite du travail que vous avez accompli. La solution n'est pas facile à trouver. D'après le débat qui a cours, comment peut-on justifier que la profession continue de se régir elle-même?

Je suis avocat et nous sommes dans la même situation à bien des égards. Notre profession est autoréglementée. On l'apprécie, qu'on soit comptable ou avocat. Je continue de lire la documentation dans le domaine. Je suis fasciné par toute la question de la gouvernance à propos du rôle du comptable. Pourriez-vous nous en parler?

D'après certains observateurs, c'est un groupe de gens qui nomment leurs amis pour superviser. Cela peut ne pas fonctionner. J'ai appris avec plaisir la nomination de James Bailey, aujourd'hui. Je sais qu'il mettra l'accent sur la question de l'indépendance. C'est formidable, mais je pense que vous avez tout de même un petit problème de crédibilité.

M. Smith: J'accepte ce que vous dites. Une des raisons pour lesquelles nous avons réussi à surmonter ces difficultés jusqu'ici, c'est parce que nous avons déjà commencé à examiner la question de l'indépendance. Un bon nombre des initiatives dont vous entendez parler aujourd'hui ont été entreprises avant l'affaire Enron. Tom Allan qui préside le Comité de surveillance pour l'établissement des normes comptables est un exemple. Quand je suis entré en fonction l'autonomie dernier, juste avant l'affaire

the windows and doors and let the sunshine in. You should be able to stand the test of public oversight. A profession that tries to set it is standards would not ask someone who was not in that profession to set the standards. For example, the medical profession would not ask a person who was not a doctor to set standards for the medical profession. The legal profession, lawyers, would work on their standards because they have the knowledge. That is also true in our profession.

Now we have the balance by adding assurance and having the Canadian Public Accountability Board oversee the public company aspect. I think we now meet the new standard of oversight. We may be even more independent than some of the oversight that is being proposed in the United States because we are strongly influenced by government, as you well know. Part of what got us to where we ended up was the debate in the Senate and so on.

We are independent. We are funded by 68,000 CAs. The government could fund us, but that would change the role. Of those 68,000 CAs, some 60 per cent to 70 per cent do not practice public accounting. They are doing numerous other things. They are members of cabinet, teachers and they work in the industrial world. It is quite a diverse organization.

We do have critics, but I think we meet the test. Mr. Brown made that point today when he talked about independence. As he said earlier, we meet the international test.

Senator Kelleher: Mr. Brown is a tough man. He is the chairman of the oversight of council and he will hold the feet to the fire, and this is a good thing. It will be interesting to see how it plays out.

I am going to stay away from the touchy issue of whether auditors should be allowed to give tax advice to their clients, which goes to the question of independence and I know that is being debated.

One thing that arises here frequently is a matter that I think hurts the credibility of the profession. Our economy is intertwined with our neighbours to the south, and yet the difference between Canadian GAAP and U.S. GAAP are so vast and seemingly irreconcilable that it seems like a mockery. Witnesses have demonstrated examples of money lost by companies based on U.S. GAAP and yet they have also shown that, based on the Canadian GAAP, \$100 million was made.

The international standards setting body is, perhaps, the best of all worlds. Could you comment on that, because I think the discrepancies hurt the public confidence?

Mr. Smith: It is a misconception that Canadian accounting is different from U.S. accounting. You see different results in heavily regulated industry, be it insurance or whatever, where the rules are different. It is not so much the accounting principles.

Enron, je croyais que notre profession autoréglémentée avait besoin, dans le nouveau contexte mondial, de se renouveler. Il faut pouvoir résister à l'examen de la surveillance publique. Des professionnels qui veulent se donner des normes ne confieraient pas cette tâche à quelqu'un de l'extérieur. Les médecins, par exemple, ne demanderaient pas à un profane d'établir les normes de la profession médicale. Les avocats aussi se fixeraient des normes eux-mêmes parce qu'ils connaissent leur domaine. C'est la même chose pour nous.

Nous rétablissons maintenant la situation en ajoutant la certification et en faisant en sorte que le Conseil canadien sur la reddition des comptes régisse les sociétés cotées. Je pense que nous respectons maintenant la nouvelle norme sur la surveillance. Nos règles sur l'indépendance vont peut-être même plus loin que ce qui est proposé aux États-Unis parce que le gouvernement nous influence beaucoup, comme vous le savez. Nos mesures découlent en partie du débat qui a eu lieu au Sénat, et le reste.

Nous sommes indépendants. Nous sommes financés par 68 000 CA. Le gouvernement pourrait nous financer, mais notre rôle changerait. Sur ces 68 000 comptables agréés, quelque 60 à 70 p. 100 ne font pas d'expertise comptable. Ils font bien d'autres choses. Ils travaillent dans des cabinets, dans l'industrie ou dans l'enseignement. Les activités de nos membres sont très variées.

Des gens nous critiquent, mais je pense que nous suivons les règles. M. Brown l'a fait remarquer quand il a parlé de l'indépendance tout à l'heure. Comme il a dit, nous respectons les normes internationales.

Le sénateur Kelleher: M. Brown est un homme redoutable. Il préside le conseil et il va veiller au grain, ce qui est une bonne chose. Il sera intéressant de voir ce qui se passe.

Je ne vais pas aborder la question délicate de savoir si les vérificateurs devraient donner des conseils fiscaux à leurs clients, ce qui nous ramène à la question de l'indépendance, et je sais qu'on en discute.

Un sujet qui revient souvent ici porte atteinte, je pense, à la crédibilité de la profession. Notre économie est étroitement liée à celle de nos voisins du Sud et, pourtant, les PCGR du Canada et ceux des États-Unis sont tellement différents et paraissent tellement irréconciliables que cela en est ridicule. Des témoins ont donné des exemples de compagnies fondées sur les PCGR des États-Unis qui ont perdu de l'argent et indiquaient que, en se fondant sur les PCGR canadiens, il y avait des gains de 100 millions de dollars.

Un organisme de normalisation internationale est probablement la meilleure solution. Pourriez-vous nous en parler, parce que je pense que ces différences ébranlent la confiance du public?

M. Smith: C'est faux de croire que la comptabilité est différente au Canada et aux États-Unis. Il y a des résultats différents quand l'industrie est fortement réglementée, qu'il s'agisse de l'assurance ou d'autre chose, quand les règles varient. Ce n'est pas tellement

Canadian and U.S. accounting rules are different, so, you do end up with some differences.

We should strive for one standard. I felt somewhat positive on the announcement made recently by David Tweedie of the International Accounting Standards Board and Bob Hertz of FASB in the U.S. that they had signed a letter of agreement that they will move towards international accounting standards and try to reconcile their differences. They are the two "elephants," and if they could do that, we could make the target of, five years from now, having one standard around the world. Certainly, we, as chartered accountants, would embrace that.

As you point out, our major trader is south of the board border and international accounting standards that are not aligned. It makes it difficult to reconcile that. I am optimistic about that.

Senator Angus: That is good news. I hope that it might be sooner than five years because we are talking about investor confidence today. The situation confuses the investors.

Mr. Smith: To add to that, Mr. Tweedie and Mr. Hertz said that they felt that they could reconcile some major issue fairly quickly, but that is in international territory. The idea is to have everything harmonized within five years. If they could get some of the major differences together, it would be helpful to all of us and towards restoring investor confidence.

Senator Angus: That is great. Keep up the good work.

Senator Kroft: I would like to focus in on one issue. It is outside your direct responsibilities, but it is core to what you do. I am speaking of the issue of the audit committee, which is sort of the link between these two issues of accounting and governance. If that key point is not functioning, then much of the system breaks down.

The commitment and the list of accomplishments are certainly impressive. As you say, many of them were started earlier, but it is a remarkable list with many things ticked off. Obviously the harmonization of U.S. and international standards is the biggest item now on your list.

Focussing on the audit committee, I would pose an open-ended question. Given the challenge related to the issues of competence and the difficulty of the relationship between management and the audit committee, and all those questions we know so well, I invite you to make any observations on how well that function is equipped. You can do everything correctly in the world, but if that piece is not functioning there is a link point missing. Can we chat about audit committees?

une question de principes comptables. Nos règles comptables sont différentes de celles des États-Unis et c'est pourquoi on se retrouve avec quelques différences.

Nous devrions viser une seule norme. Je trouve d'ailleurs encourageante l'annonce qu'ont faite récemment David Tweedie, du Conseil des normes comptables internationales, et Bob Hertz, de FASB, aux États-Unis. En effet, ils ont signé une lettre d'entente signalant leur intention d'adopter une norme comptable internationale et de réconcilier leurs différences. Comme ce sont deux « piliers », s'ils y arrivaient, nous pourrions viser une norme internationale applicable partout dans le monde d'ici cinq ans. Chose certaine, en tant que comptables agréés, nous accueillerions cela très favorablement.

Comme vous l'avez mentionné, notre principal partenaire commercial, les États-Unis, n'est pas aligné sur les normes comptables internationales, ce qui n'est pas sans causer des difficultés. Cependant, je suis optimiste à ce sujet.

Le sénateur Angus: Ce sont de bonnes nouvelles. J'espère que cela se fera avant cinq ans car il y a de la confiance des investisseurs. La situation actuelle sème la confusion chez les investisseurs.

M. Smith: J'ajouterai que M. Tweedie et M. Hertz ont déclaré qu'il leur serait possible d'harmoniser certaines questions assez rapidement, mais tout cela s'inscrit dans un contexte international. Le but est de faire en sorte que tout soit harmonisé d'ici cinq ans. S'ils pouvaient effectivement gommer certaines des principales différences, cela nous serait utile à tous, sans compter que cela contribuerait à restaurer la confiance des investisseurs.

Le sénateur Angus: C'est formidable. Ne lâchez pas.

Le sénateur Kroft: J'aimerais mettre l'accent sur une question en particulier qui ne relève pas directement de votre ressort mais qui revêt beaucoup d'importance pour vous. Je parle du comité de vérification, qui fait en quelque sorte le lien entre les champs de la comptabilité et de la gouvernance. Si cet organe clé ne fait pas son office, c'est tout le système qui est ébranlé.

Votre engagement et la liste de vos réalisations sont certes impressionnants. Comme vous l'avez mentionné, bon nombre de ces initiatives remontent à un certain temps déjà, mais il est remarquable que vous ayez pu cocher autant de choses sur votre liste. De toute évidence, l'harmonisation des normes américaines et internationales est maintenant prioritaire.

Pour en revenir au comité de vérification, je voudrais poser une question d'ordre général. Compte tenu du défi que posent les questions de compétence et les rapports difficiles entre la direction et le comité de vérification, sans compter tous les autres problèmes que nous connaissons bien, je vous invite à nous dire dans quelle mesure cet organe est équipé pour jouer son rôle. Vous pouvez tout faire à la perfection, mais si cette entité ne fonctionne pas comme il se doit, c'est un maillon de la chaîne qui manque. Pouvons-nous parler des comités de vérification?

Mr. Smith: As I said in my remarks, you cannot go further to regain confidence in these markets without having the team that produces these results work together and have their roles defined. This debate, which needs to take place, is doing a good job of defining that.

Two things are happening. I have had a lot of discussion with audit committee members. I know many of them personally from my past experience. We did have the forum to which I referred with the attendance of 100 directors from small and large companies in Canada. We will publish a report on that meeting, but I will give you a snippet of what happened. There had been a change of attitude in that they realized that they must be independent and that they had certain responsibilities. They recognized that a debate might take place about whether to legislate them. There was a consensus about the fact that they had certain responsibilities.

One of the points raised earlier when Mr. Brown was speaking related to the training and the capacity for these directors to do this. We are working with the Institute of Corporate Directors, which we do fund as a profession, believing it is important to do that, on director and audit committee courses, so that people can be educated on the skills that are required for that, which are not just handed down from generation to generation in this new world.

I think all the audit committees that are actually operating today without the rule changes, certainly do sit down with their auditors now and question their independence, certainly do talk to the management in much more detail about what the accounting debate was on the accounting principles before those statements were put together. I mean it is happening.

Is that enough? I think that we do have to be crisper, because they are looking for what the guidelines should be because, as you know, you can get an overreaction to this, or you can also get stalemate because you do not want to take any risk because of it. That can ruin a capital market too. One of my great concerns is that we overdo this and we end up with a marketplace that is so contained it does not let any entrepreneurs live any longer. We would not be able to have our mining companies of the past develop, to use our example earlier today.

I think a culture change is taking place. I think everyone starts to see what their role is. I think we have education challenges. I think we have to make sure those defining roles are there. The meetings that take place between management, auditors and audit committees must be more than form meetings. We used to see a lot of substance in those meetings.

M. Smith: Comme je l'ai dit tout à l'heure, nos efforts pour raviver la confiance dans ces marchés n'iront pas loin à moins que l'équipe qui produit ces résultats collabore et ce, en fonction de rôles bien définis. Le débat actuel, qui est nécessaire, est fort utile pour assurer cette définition des rôles.

Deux choses se passent. J'ai eu énormément de discussions avec les membres de comités de vérification. J'en connais plusieurs personnellement en raison de mon expérience antérieure. Au colloque dont j'ai parlé, nous avons accueilli une centaine de dirigeants de diverses sociétés canadiennes, petites et grandes. Nous allons publier un rapport sur cette rencontre, mais je peux vous expliquer brièvement ce qui s'est passé. Nous avons constaté un changement d'attitude en ce sens que les participants ont compris qu'ils doivent être indépendants et qu'ils avaient certaines responsabilités. Ils sont ouverts à l'idée qu'il y ait un débat sur la nécessité de les assujettir à une loi. Il y a eu consensus quant au fait qu'ils ont certaines responsabilités.

L'un des arguments soulevés plus tôt, au cours de l'intervention de M. Brown, portait sur la formation et sur la capacité des dirigeants en question d'assumer ce rôle. Nous collaborons avec l'Institut des directeurs d'entreprise, que nous finançons en tant que profession, car nous estimons qu'il est important d'offrir des cours concernant la direction et le comité de vérification. Ainsi, ils peuvent acquérir les compétences nécessaires pour jouer un pareil rôle, compétences qui ne sont pas transmises d'une génération à l'autre dans le nouvel environnement qui est le nôtre.

Je pense que tous les comités de vérification qui fonctionnent aujourd'hui, sans le bénéfice du changement de règles, confèrent certainement avec leurs vérificateurs et remettent en question leur indépendance. Chose certaine, ils discutent beaucoup plus en détail avec la direction au sujet du débat sur les principes comptables qui a eu lieu avant la préparation de ces énoncés. Autrement dit, les choses bougent.

Est-ce suffisant? Je pense que nous devons être vigilants car on s'interroge sur la teneur des lignes directrices. Comme vous le savez, il est possible qu'elles suscitent une réaction excessive. Il se peut également que l'on se retrouve dans une impasse parce qu'on ne veut pas prendre de risque. Cette attitude peut, elle aussi, ruiner un marché financier. L'une de mes plus grandes inquiétudes, c'est que nous en fassions trop et que nous nous retrouvions avec un marché tellement encadré qu'il étouffe les entrepreneurs. Nous ne serions pas en mesure de voir les sociétés minières du passé se développer, pour reprendre l'exemple que nous avons donné plus tôt.

À mon avis, nous sommes en présence d'un changement de culture. Chacun commence à comprendre quel est son rôle. Je pense qu'il y a des défis à relever sur le plan de l'éducation. Nous devons nous assurer que les rôles sont bien définis. Les réunions entre la direction, les vérificateurs et les comités de vérification ne doivent pas être de pure forme. Nous avons coutume de traiter de questions de fond lors de telles réunions.

Some of the things that we have announced and some of the things that David referred to today will go a long way to continue to encourage them to do that. Without those links, you are quite right that whatever we did would not be enough. We could not do it. You could not legislate it, and you could not regulate it.

Senator Kelleher: My first question deals with — and this was discussed with our earlier witness — the balance. I think it is recognized that had there has to be a balance struck between large companies and smaller cap companies. I would like to focus on that for a moment and discuss the auditing and accounting problems with respect to those two entities. Does your association subscribe to the fact that one rule will not fit all? If that is correct, which I believe it is, how do you propose to deal with this concern and the problems that flow from it?

Mr. Smith: I agree with you, one rule does not fit all, especially in a country as diverse as ours. It is impossible.

At the top level where people talk about Sarbanes-Oxley and ask whether we would embrace it and be able to apply it fully to public Canadian companies, I think that, when they develop the regulations that go with Sarbanes-Oxley, they will find that they face many of challenges that we face. It applies to every public company, even bulletin board companies, in the United States. They may have bigger pools of directors, but it is still just costly to do it. Many small companies have been swept in with this, and they are going to have to deal with that. That is my personal observation. Even if they do not, we have to deal with it in this country.

We must recognize that we have approximately 5,000 companies in this country, of which at least a couple of thousand are very small, and that we cannot apply the same rules that we would apply to the top 50 companies in this country.

There are principles that apply all the way down, some independence principles, with some boards being independent in some way from management, because we do have to protect the public interest. The public have invested in those companies, and we have to reflect that.

One of the challenges for us — and it is the same challenge that the previous witness had, and we are going to look at the data — is actually getting the data on who makes up these small companies that would get swept in by this. Do they have independent directors now? Is there an independent audit committee, and so on? We have our draft independence document out on the street. We have received a number of points of view on how to deal with the smaller company. The committee will have to debate that and try to find the balance between protecting the public interest and not choking to death the smaller company.

That applies, I think, to some accounting principles which require significant disclosure for very large public companies, and so on.

Certaines choses que nous avons annoncées et certaines initiatives dont David a parlé aujourd'hui feront beaucoup pour les encourager en ce sens. En l'absence de tels liens, vous avez raison de dire que tous nos efforts seraient vains. Nous ne pourrions y arriver. Nous ne pourrions pas légiférer ni réglementer le domaine.

Le sénateur Kelleher: Ma première question, qui a été abordée par notre témoin tout à l'heure, porte sur l'équilibre. Il est admis qu'un équilibre est nécessaire entre les grandes sociétés et les sociétés à petite capitalisation. J'aimerais discuter pendant un moment des problèmes de comptabilité et de vérification de ces deux entités. Votre association est-elle d'avis qu'une règle unique ne saurait faire l'affaire? Si tel est le cas — ce que je pense —, comment entendez-vous régler cette situation et les problèmes qui en découlent?

M. Smith: Je suis d'accord avec vous, une règle unique ne convient pas à toutes les entreprises, particulièrement dans un pays aussi diversifié que le nôtre. C'est impossible.

Lorsqu'on parle de la mesure Sarbanes-Oxley, on nous demande si nous sommes prêts à y adhérer et à l'appliquer intégralement aux sociétés publiques canadiennes. Je pense que lorsque les responsables tenteront d'élaborer des règlements adaptés à Sarbanes-Oxley, ils constateront que cela leur pose les mêmes défis qu'à nous. Cela s'applique à toutes les sociétés publiques, même les petites compagnies inscrites au Bulletin Board Exchange aux États-Unis. Il y a peut-être un bassin de directeurs plus grand, mais il n'en demeure pas moins que c'est coûteux de le faire. Bon nombre de petites sociétés ont été emportées par la vague, et elles doivent faire face à ce problème. C'était là une observation personnelle. Et même s'ils ne le font pas, nous devons régler la question à l'échelle du pays.

Il faut comprendre qu'il y a environ 5 000 entreprises au Canada, dont au moins 2 000 sont très petites. Par conséquent, nous ne pouvons les assujettir aux mêmes règles que les top 50.

Certains principes s'appliquent à tous, certains principes d'indépendance, notamment l'indépendance des conseils d'administration vis-à-vis de la direction, car nous devons protéger l'intérêt public. La population a investi dans ces entreprises, et il nous faut en tenir compte.

L'un des défis que nous devons relever — c'est le même qui se posait au témoin précédent, et nous allons examiner les données —, c'est de réunir les données sur la composition des petites entreprises qui seraient touchées par cette vague. Ont-elles des administrateurs indépendants à l'heure actuelle? Possèdent-elles un comité de vérification indépendant, et ainsi de suite? Nous avons rendu public notre ébauche de document sur les critères d'indépendance. Nous avons reçu bon nombre d'opinions sur la façon dont il convient de traiter les petites entreprises. Le comité devra en discuter et tenter de trouver un équilibre entre la protection de l'intérêt public et le risque d'étouffer les petites sociétés.

Cela s'applique à certains principes comptables qui exigent une divulgation intégrale de très grandes sociétés publiques, et cetera.

It is what takes the time in this country. When somebody develops an international standard, you bring it back and say, "Gee, it is a little different here. How can we take the principle and apply it without killing that entrepreneurship that we need so much in our country to make the capital markets work?"

I do not know if that is helpful. It is a rambling answer. However, we are considering it fully, because it is a major issue.

Senator Kelleher: That is very helpful.

My final question is: I listened to David Brown talking about the new legislation they are introducing. With that there will be regulations and penalties. There will be fines and there will be jail terms. Like you, I come from a self-governing profession. I am a lawyer as is my cohort Senator Angus. I have listened to the details of all these boards and oversight committees. There is an oversight committee of the oversight committee. However, do any of these boards or committees have any teeth? In other words, what happens to a "bad boy" in the auditing profession?

Mr. Smith: We have talked about three boards. Two of them oversee the setting of standards in the country. One is accounting. One is audit or assurance, depending upon what word you like to use. They are not the enforcers; they are the setters.

The enforcer with regard to firms doing public audits or audits of public companies in this country is the Canadian Public Accountability Board. It uses powers that already exist in the provincial institutes of chartered accountants — discipline penalties, sanctions and fines — and the board can remove your CA designation, fine you, and so on. It can use its power in respect of the larger companies that cross provincial lines and ensure that they are carrying out high quality audits by doing reviews on an across-Canadian basis versus an individual provincial basis. That group would have the same power as a provincial group. There are provisions that cover all of the same sanctions.

We have an extensive system in this country. We had it before Enron. It was provincially based. The U.S. did not have a system of discipline that would have matched ours in any way, shape or form.

To take Ontario as an example of individual systems, an independent review that was just completed in the last year ranked it as one of the highest in the world for quality and discipline. We have built off that to create an even stronger oversight group. Therefore, I am confident we meet the U.S. system. They have yet to do it, to be frank.

Senator Kelleher: I am not trying to go after your profession. Do not misunderstand me. Is there something that provides, for example, for jail terms in extreme cases?

Face à une nouvelle norme internationale, on se dit: «Nous faisons les choses autrement ici. Comment pouvons-nous adopter ce principe et l'appliquer chez nous sans étouffer l'esprit d'entreprise dont nous avons tant besoin sans entraver le bon fonctionnement des marchés financiers?»

J'ignore si ma réponse vous sera d'une quelconque utilité étant donné son caractère décousu. Cela dit, nous étudions cela de près car c'est une question primordiale.

Le sénateur Kelleher: C'est très utile.

Voici ma dernière question. David Brown nous a parlé de la nouvelle loi qui sera présentée. Elle sera nécessairement assortie de règles et de sanctions, notamment d'amendes et de peines d'emprisonnement. Tout comme vous, je suis issu d'une profession autonome. Je suis avocat, comme mon confrère le sénateur Angus. J'ai écouté avec attention tous les détails concernant ces conseils et comités de surveillance. Il y a un comité de surveillance du Comité de surveillance. Cependant, ces entités ont-elles quelque pouvoir que ce soit? Autrement dit, qu'arrive-t-il à un «mouton noir» qui serait vérificateur?

M. Smith: Nous avons parlé de trois conseils. Deux d'entre eux veillent à l'élaboration de normes au pays. Le premier se spécialise dans le domaine de la comptabilité, l'autre dans celui de la vérification ou de l'assurance, selon le terme que vous préférez. Ce ne sont pas des organes d'application, mais d'élaboration.

C'est le Conseil canadien sur la reddition de comptes qui veille à l'observance des règlements de la part des firmes qui effectuent des vérifications publiques ou des vérifications de sociétés publiques au Canada. Il utilise les pouvoirs qui existent déjà au sein des instituts provinciaux de comptables agréés — mesures disciplinaires, sanctions et amendes. D'ailleurs, le Conseil peut retirer à un comptable agréé son accréditation, lui infliger une amende, et ainsi de suite. Il peut appliquer ses pouvoirs aux grandes sociétés implantées dans plusieurs provinces pour s'assurer qu'elles effectuent des vérifications de haute qualité en procédant à des examens à l'échelle du pays plutôt que par province. Cette entité a les mêmes pouvoirs qu'un organisme provincial. Elle est habilitée à infliger les mêmes sanctions.

Le Canada dispose d'un vaste système. Il était en place avant Enron. Il émane des provinces. Les États-Unis n'avaient pas de système disciplinaire comparable au nôtre, sous aucun rapport.

Prenons l'exemple de l'Ontario. Pour ce qui est des systèmes individuels, un examen indépendant effectué l'an dernier lui a valu la meilleure cote au monde sur le plan de la qualité et de la discipline. Nous nous en sommes inspirés pour créer un organisme de surveillance encore plus solide. Par conséquent, je suis convaincu que notre système se comparera avantageusement au système américain. À vrai dire, les Américains ont encore tout à faire.

Le sénateur Kelleher: Ne vous méprenez pas; je n'essaie pas de m'en prendre à votre profession. Y a-t-il une disposition qui prévoit, par exemple, des peines d'emprisonnement dans les cas extrêmes?

Mr. Smith: Yes, it becomes part of the criminal system. David Brown talked about the proposed legislation.

Senator Kelleher: Can that be applied to the accounting profession?

Mr. Smith: I have not seen the proposed legislation, so I should not speculate. Under the existing system, people have been charged criminally and civilly and have received penalties and jail terms. For example, in Ontario in the last two years, 15 chartered accountants had their ability to practice taken away from them, as well as their CA designation. That is in addition to other penalties.

Senator Taylor: I have some trouble understanding how your profession is governed. The previous witness, Mr. Brown, talked about securities commissions. He talked about what goes on in the provinces, but hopefully that will spread across Canada. As you know, the licensing system in Canada is at the provincial level for many professions, including lawyers, accountants and engineers. You mentioned 15 accounting firms in Ontario.

Mr. Smith: They were chartered accountants.

Senator Taylor: How would your organization discipline a chartered accountant from Saskatchewan or from Alberta? Could they not tell you to go to a certain warm place and then continue practising in their province?

Mr. Smith: No, because we would refer the matter even today, never mind with the new oversight, to the institute in Saskatchewan. The person would have to go through that discipline process or their CA would be removed. They could be charged.

Senator Taylor: That is in Saskatchewan. What about your national institute? That is what I am having trouble understanding. You are telling me what wonderful things this new association of accountants will be able to do from the investors' point of view, but the average investor does not realize that auditors are licensed province by province. Suppose they do not do what you want them to do. Where is the interface?

Mr. Smith: That is a good question.

Senator Taylor: It is particularly hard to keep track of Saskatchewan people.

The Deputy Chairman: Speak for yourself, senator.

Mr. Smith: If you are a firm auditing a public company in this country, you may become part of the public accountability board. The vast majority will, and, if not, the securities regulators say they will make joining compulsory. Let us assume all accountants handling public companies in this country joins. They will sign an individual contract with the public accountability board that says they will do certain things. They will subject themselves to inspections. How they do things and quality control will be

M. Smith: Oui, cela s'inscrit dans le système pénal. David Brown a parlé du projet de loi envisagé.

Le sénateur Kelleher: Vise-t-il la profession comptable?

M. Smith: Comme je n'ai pas pris connaissance du projet de loi, je ne devrais pas m'aventurer sur ce terrain. En vertu du système actuel, certaines personnes ont été inculpées au criminel et au civil et se sont vu imposer des sanctions et des peines d'emprisonnement. Par exemple, au cours des deux dernières années, en Ontario, on a retiré à 15 comptables agréés le droit de pratiquer, ainsi que le titre de c.a. Cela venait d'ailleurs s'ajouter à d'autres pénalités.

Le sénateur Kelleher: J'ai du mal à comprendre comment votre profession est régie. Le témoin précédent, M. Brown, a parlé des commissions des valeurs mobilières. Il a expliqué ce qui se faisait dans les provinces et nous espérons que cette démarche sera appliquée à l'échelle du Canada. Comme vous le savez, c'est aux provinces qu'il appartient d'octroyer les licences pour de nombreuses professions au Canada, notamment les avocats, les comptables et les ingénieurs. Vous avez parlé de 15 firmes comptables en Ontario.

M. Smith: Il s'agissait de comptables agréés.

Le sénateur Taylor: Comment votre organisation pourrait-elle imposer des mesures disciplinaires à un comptable agréé de la Saskatchewan ou de l'Alberta? Ce dernier ne pourrait-il pas simplement vous envoyer paître et continuer de pratiquer dans sa province?

M. Smith: Non, car même aujourd'hui, indépendamment du nouvel organisme de surveillance, l'affaire serait référée à l'Institut de la Saskatchewan. Cette personne devrait se soumettre au processus disciplinaire de l'Institut sous peine de se voir retirer son accréditation. Des accusations pourraient même être portées contre elle.

Le sénateur Taylor: C'est ce qui se fait en Saskatchewan. Mais qu'en est-il de votre institut national? C'est cela que j'ai du mal à comprendre. Vous me dites que cette nouvelle association de comptables fera des merveilles pour les investisseurs, mais l'investisseur moyen ne sait pas que ce sont les provinces qui décernent les permis aux vérificateurs. Supposons qu'ils refusent de se plier à vos consignes. Où est l'interface?

M. Smith: C'est une bonne question.

Le sénateur Taylor: Il est particulièrement difficile de suivre les gens de la Saskatchewan.

Le vice-président: Parlez pour vous, sénateur.

M. Smith: Toute firme de vérification d'une société publique pourra adhérer au Conseil sur la reddition de comptes. La grande majorité des firmes de vérification y adhéreront sans doute et si elles ne le font pas, les responsables de la réglementation des valeurs mobilières affirment qu'ils rendront l'adhésion obligatoire. Supposons que tous les comptables traitent avec des sociétés publiques au pays adhèrent au Conseil. Ils signeront avec cet organisme un contrat individuel en vertu duquel ils

scrutinized. They will review files, report back, and subject themselves to being subject to the provincial legislation wherever it is appropriate.

If a particular office in Saskatchewan were part of a large firm across the country, and it was found that the office was in default and required discipline and penalties, it would be sent to that group. If it is not satisfactorily dealt with, the Canadian Public Accountability Board has the right to further deal with that firm because it has not corrected its deficiency. The board could pull its contract, which means it could no longer audit public companies.

The discipline system is a Canadian solution because, as you pointed out, senator, the mandate lies within the province, yet the actions to do a proper overview have to take place on a central basis. This is especially true of the larger firms, where six of the largest firms audit some 85 per cent of the assets of public companies in this country.

That is a simplistic version of what we have come up with. I think it has teeth and I think it fits the Canadian way of doing things without having to change the legislation. You know how difficult this is.

Senator Taylor: It is nice to understand there are some national teeth as well as provincial teeth.

Mr. Smith: I think it is a good model for us to study in a broader sense.

Senator Taylor: You were not here earlier when I was talking about audit committees not being such a smart idea. I do not think the audit committee is likely to be that independent, so I do not think there is great progress on that front. I had suggested that perhaps I appoint your auditors and you appoint mine. That did not seem to go over very well.

There is another system, which is rotating auditors. In other words, I believe the Sarbanes-Oxley Act specifies that you are only allowed to keep an auditor for four or five years and then you have to hire a different firm. I believe it is three years in Australia, but I could be wrong. Would you care to comment on that system?

Mr. Smith: With the Sarbanes-Oxley statute, there is an undertaking that — and I cannot give you the exact time frame — in the next nine months, say, a report would be made around that particular issue and then come back and deal with it. Our attitude toward that is that we would not do an independent study. We would see what that study has to say.

s'engageront à faire certaines choses. Ils devront subir des inspections. Leurs méthodes et le contrôle de la qualité seront suivis de près. Ils devront passer en revue leurs dossiers, faire des rapports et accepter d'être assujettis à la législation provinciale le cas échéant.

Si, en Saskatchewan, un bureau donné faisant partie d'un grand cabinet national était jugé coupable de manquements et devait faire l'objet de mesures disciplinaires et de pénalités, son cas serait confié à ce groupe. Et si le dossier n'était pas réglé de façon satisfaisante, le bureau en question n'ayant pas corrigé la situation, le Conseil canadien sur la reddition de comptes est habilité à intervenir. Le Conseil pourrait lui retirer son contrat; autrement dit, ce bureau ne serait plus habilité à faire la vérification de sociétés publiques.

Ce système disciplinaire représente une solution typiquement canadienne car, comme vous l'avez fait remarquer, sénateur, s'il appartient aux provinces d'octroyer des permis de pratiquer, c'est à un organe central qu'est conférée la responsabilité d'effectuer la surveillance qui s'impose. Cela vaut particulièrement pour les gros cabinets étant donné que six grandes firmes assurent la vérification de quelque 85 p. 100 des actifs des sociétés publiques au pays.

C'est une version rationalisée de ce que nous avons proposée. À mon avis, ce système a du mordant et qui plus est, il correspond à la façon canadienne de faire les choses sans que l'on ait besoin de modifier la législation. Vous savez à quel point c'est difficile à faire.

Le sénateur Taylor: C'est bon de savoir que l'on peut intervenir tant au niveau national que provincial.

M. Smith: À mon avis, c'est un bon modèle à étudier au sens large.

Le sénateur Taylor: Vous n'étiez pas ici tout à l'heure lorsque j'ai dit qu'à mon avis, les comités de vérification n'étaient pas une idée mirifique. Je ne pense pas qu'un comité de vérification soit susceptible de faire preuve d'autant d'indépendance. J'estime donc il n'y a guère de progrès à cet égard. J'ai proposé de nommer vos vérificateurs et qu'en contrepartie, vous nommiez les miens, mais ma suggestion n'a pas semblé recueillir beaucoup d'appuis.

Il existe un autre système, fondé sur la rotation des vérificateurs. Autrement dit, si je ne m'abuse, la Loi Sarbanes-Oxley permet que l'on retienne les services d'un vérificateur seulement pendant quatre ou cinq ans et qu'ensuite, on fasse appel à une autre firme. Je pense que la limite est de trois ans en Australie, mais je peux me tromper. Que pensez-vous de ce système?

M. Smith: Dans le contexte de la Loi Sarbanes-Oxley, il est entendu qu'après une certaine période — et je ne peux pas être plus précis —, disons dans les neuf mois, un rapport doit être présenté sur une question en particulier et ensuite faire l'objet d'une rétroaction. Dans un tel contexte, nous ne ferions pas une étude indépendante. Nous prendrions plutôt en compte la teneur de l'étude déjà effectuée.

I am not aware of Australia requiring compulsory rotation of auditors. I know in Italy that has been the case, and that was every nine years. They were the only major country doing that sort of thing. Now that they are dealing within a European market, that debate has been put aside because it seems not to have been picked up. It creates lots of challenges to do that.

Senator Taylor: My last question deals with conflict. I could not quite understand from your report whether you wanted companies doing the audit to be entirely removed from doing other business for the firm or whether they could do the business as long as it was stated in the annual report that your auditors also did an efficiency audit or did a management plan or something of that sort. Do you have any comment?

Mr. Smith: Perhaps I could try to clarify that. The draft proposal on the independent standard takes the principles that are developed internationally and the SEC's rules for public companies and combines them. It states certain things you should not do and excludes certain services. However, the committee, as they consulted on this in Canada, concluded that going the international route was the way to go in principle, because you cannot write a rule for every single instance, as we have seen in the United States.

Let us assume an audit firm is approached to do a valuation for its audit client. The first test they have to do is that, if it is significant to the financial statements, they cannot do it. That is an exclusion on day one. They work their way through a matrix or framework. The next test might be related to who is doing the work. Are they independent from the audit team that is there? Is it a significant dollar amount in relation to the fees? This continues on. This framework gives auditors the ability to go back to try to define each service they take on, whether it is independent or not.

Then, there are some specific ones that advise not to bother going through the exercise because you are not independent. An example might be that you are putting in an information technology system for financial statements and then auditing it afterward. You do not have to open the book for that one because it is prohibited. I am talking about an internal audit and services like that.

That is the way we have approached it, and I believe this is the only country in the world that has developed something that takes the international principle standard and the rigour of the SEC rules, where appropriate, and put them together.

Senator Angus: In your opening comment, you mentioned the fact that one of these bodies has decided to make it mandatory to expense stock options. However, I believe this goes against the wishes of corporate Canada because I am told that there are only two tested ways of evaluating stock options; the principal one being the Black-Scholes method inasmuch as so many of these options are underwater and, as Senator Taylor indicated earlier, because it is not a cash item and because of varying circumstances. The independent auditors I have talked to say, "You have to wait. Let's not get carried away," and, "This is not

Je ne sais pas si l'Australie exige qu'on remplace obligatoirement les vérificateurs. Je sais que l'Italie le faisait, et ce, tous les neuf ans. C'était le seul pays industrialisé à le faire. Maintenant qu'il évolue au sein du marché européen, le débat a été laissé de côté, à cause des nombreux problèmes que pose cette exigence.

Le sénateur Taylor: Ma dernière question porte sur les conflits. Je n'ai pas compris, d'après votre exposé, si vous proposez qu'on interdise aux cabinets de vérification d'offrir d'autres services, ou si vous proposez qu'on les autorise à fournir d'autres services, à la condition qu'on indique, dans le rapport annuel, que les vérificateurs ont également effectué une vérification d'efficacité, préparé un plan de gestion, ainsi de suite. Pouvez-vous me donner des précisions à ce sujet?

M. Smith: Je pourrais peut-être éclaircir la question. La norme provisoire sur l'indépendance des vérificateurs s'inspire des principes reconnus à l'échelle internationale et des règles de la SEC qui s'appliquent aux sociétés cotées. Elle précise les services qui ne peuvent être offerts, et en exclut certains. Toutefois, le comité, qui a tenu des consultations à l'échelle nationale, a conclu qu'il était préférable de s'aligner sur ce qui se fait à l'échelle internationale, parce qu'on ne peut pas établir une règle chaque fois qu'un cas se présente, comme on l'a fait aux États-Unis.

Supposons qu'un client demande au cabinet de vérification d'effectuer une évaluation. La première chose que le cabinet de vérification doit se demander, c'est si l'évaluation a un impact sur les états financiers. Si oui, il ne peut fournir ce service, ce service étant exclu. Le cabinet doit s'en tenir aux paramètres. Ensuite, il doit déterminer qui va faire le travail. Est-ce que le cabinet est indépendant de l'équipe de vérification? Est-ce que cela représente un montant important en termes d'honoraires? Ainsi de suite. Ces paramètres permettent aux vérificateurs de définir les services qu'ils fournissent, que ce soit de façon indépendante ou non.

Ensuite, il y a certains services bien précis qui ne peuvent être fournis en raison de l'existence d'un lien de dépendance. Par exemple, il se peut qu'on vous demande d'établir un système de technologie de l'information pour les états financiers, et ensuite de le vérifier. Or, il est interdit d'offrir un tel service. Je fais allusion ici à la vérification interne et aux autres services de ce genre.

Voilà comment nous avons abordé la question. Le Canada est le seul à avoir établi une norme qui englobe les principes reconnus à l'échelle internationale et, le cas échéant, les règles rigoureuses de la SEC.

Le sénateur Angus: Vous avez dit, dans votre exposé, qu'un des organismes exige que les options d'achat d'actions soient considérées comme une dépense. Toutefois, je ne crois pas que le milieu des affaires au Canada soit d'accord, parce qu'on me dit qu'il n'y a que deux façons d'évaluer les options d'achat d'actions, la principale étant la méthode Black-Scholes. Bon nombre de ces options sont dévaluées et, comme l'a déjà indiqué le sénateur, ne constituent pas un élément qui a un effet sur les liquidités. Les vérificateurs indépendants que j'ai consultés ont dit qu'il faut attendre et agir avec prudence. Ce n'est pas quelque chose qu'ils

something we would recommend for you folks to do yet." Can you comment on that? I believe this is a terrible mistake but I may be wrong.

Mr. Smith: As you know, the Accounting Standards Board is within the Canadian Institute of Chartered Accountants but other than fund it we do nothing else. It is overseen by AcSOC, which is the group Tom Allen chairs. They held public hearings in September on that matter alone, and received a number of submissions. Based on that, as well as other input, they decided to make that announcement.

There will also be an announcement in November, which I think is being considered as the release date internationally, which will hopefully come up with an agreed basis of calculation.

Senator Angus: Is that the calculation of the value?

Mr. Smith: That is right. It is the core of how it is done, and I am not your witness to get into that.

That is the next step. They will have that before they put out their draft on how to do this at the end of the year or early January. It is not quite as leading edge as you might think. On the whole, the feedback over the last while has been positive. There has been little negative feedback from all the stakeholders — regulators, shareholders — the institutional investor group that Mr. Brown referred to, and it is discounted already in all the financial statements by sophisticated investors. That debate took place in a public hearing. It is important, in Canada, to move that further for consideration, and there will be a draft to have a debate around it in January.

Senator Angus: I will be anxious to see that draft. I have seen many calculations that just make a mockery of the thing using traditional ways. Perhaps it is a good thing that we will get a new way to evaluate.

Mr. Smith: We are all anxiously awaiting that. The group is working on it internationally. The feedback we are getting from the U.S. is that they will try to embrace it and get it out to the public for feedback.

The Deputy Chairman: Does the new auditor independence standard prohibit tax advice consulting services, or are they treated the same as other services that you are obligated to follow up on?

Mr. Smith: It does have guidance on that, but it does not prohibit it, no. If you provided a tax service you would have to go through the same matrix I just described for the evaluation example I gave you.

The Deputy Chairman: As an auditor, when you do the audit for a particular company, do you have to report the fact that you are doing other services and how much you are paid for them?

Senator Angus: You cannot do them any more.

The Deputy Chairman: Let us say you do decide to perform the service because you believe it does not impede your ability to do an audit.

recommanderaient à ce stade-ci. Quel est votre avis là-dessus? Je pense que nous commettons là une grave erreur, mais je peux me tromper.

M. Smith: Comme vous le savez, le Conseil des normes comptables relève de l'Institut canadien des comptables agréés. Nous ne faisons que le financer, et rien d'autre. Il est chapeauté par le CSNC, qui est le groupe présidé par Tom Allen. Ils ont tenu des audiences publiques sur la question en septembre, et ils ont aussi reçu de nombreux mémoires. Leur proposition s'inspire, entre autres, des commentaires qu'ils ont recueillis.

Ils comptent faire une autre annonce en novembre, qui correspond à la date convenue à l'échelle internationale. Nous espérons qu'ils proposeront une méthode de calcul satisfaisante.

Le sénateur Angus: Vous voulez dire pour calculer la valeur?

M. Smith: Oui. Il s'agira d'une méthode de base, mais je suis bien mal placé pour vous en parler.

C'est donc là la prochaine étape. Ils vont en faire l'annonce avant de déposer leur ébauche, à la fin de l'année ou au début de janvier. La formule n'est pas aussi avant-gardiste qu'on le croit. Dans l'ensemble, les commentaires recueillis dernièrement ont été positifs. Nous avons reçu très peu de commentaires négatifs de la part des intervenants — des régulateurs, des actionnaires —, de l'investisseur institutionnel auquel M. Brown a fait allusion. Cette valeur est déjà actualisée dans tous les états financiers qui préparent les investisseurs avertis. La question a fait l'objet d'un débat public. Il faudrait qu'on en discute plus à fond au Canada. L'ébauche, une fois déposée, va faire l'objet d'un débat, en janvier.

Le sénateur Angus: J'ai hâte d'en prendre connaissance. On a proposé de nombreuses méthodes de calcul traditionnelles qui sont tout à fait ridicules. C'est peut-être une bonne chose qu'on en propose une nouvelle.

M. Smith: Nous aussi nous avons hâte d'en prendre connaissance. Il y a un groupe qui se penche là-dessus à l'échelle internationale. Les États-Unis vont essayer de l'adopter et de la soumettre à un débat public.

Le vice-président: Est-ce que la nouvelle norme provisoire sur l'indépendance des vérificateurs interdit la prestation de conseils fiscaux, ou est-ce que cela fait partie des autres services qui sont fournis et dont vous êtes obligés d'assurer le suivi?

M. Smith: Il en est question dans la norme, mais celle-ci n'interdit pas la prestation de tels services. Si vous fournissez des conseils fiscaux, vous devez alors vous conformer aux paramètres que j'ai décrits quand j'ai utilisé l'exemple de l'évaluation.

Le vice-président: En tant que vérificateur, lorsque vous effectuez une vérification pour une entreprise particulière, est-ce que vous devez faire état des autres services que vous fournissez et des honoraires que vous recevez?

Le sénateur Angus: Vous ne pouvez plus faire cela.

Le vice-président: Disons que vous décidez d'offrir ce service parce que vous estimez qu'il n'influe pas sur votre travail de vérification.

Mr. Smith: Yes, there is now a requirement by us — and that was issued in the spring by us — which requires a dialogue to take place with the audit committee. There has to be disclosure of whether someone is independent, the services that were provided, what fees were charged, et cetera. It is detailed. The audit committee would be aware of those things.

The Deputy Chairman: Is that made public?

Mr. Smith: At this point it is not a requirement that it be made public. Many companies are doing it. The technical issue related to public disclosure of audit and non-audit lies outside of Canada, the problem is to report it so it does not mislead. The definition for audit services in the U.S., which is the basis for that, is based on the 1933 SEC definition. You can imagine how much the world has changed since then as to what constitutes an audit. Some companies are disclosing, but they will ask, “If you did a quarterly review and that has helped us in an audit sense, should that be considered to be consulting?” The debate is on how that is done. Certainly, the independent audit committee that we keep referring to and who want to be independent are aware of it, and some companies are disclosing, while others are not.

The Deputy Chairman: If there are no other questions, we will now hear from our next witness, Mr. Nick Le Pan, from the Office of the Superintendent of Financial Institutions.

Mr. Nick Le Pan, Superintendent, Office of the Superintendent of Financial Institutions: Mr. Chairman, thank you for inviting me here today concerning the implications of the failure of Enron and similar circumstances for Canada.

While we have not been immune from similar problems in the corporate sector, none has been experienced recently in the regulated financial services industry with which I am predominantly involved. However, I believe that some of our experiences with financial institutions are potentially useful as the committee considers the wider issues.

There are fundamentally five broad issues in the Enron circumstance or similar circumstances: The adequacy of financial reporting; enhancing the credibility of the audit process; strengthening corporate governance; ensuring management accountability; and toughening enforcement.

The Secretary of State for International Financial Institutions has also noted three or four particular questions that are before policymakers as we move forward. These are: to what extent are the Sarbanes-Oxley measures relevant in Canada; to what extent should corporate governance rules be legislated versus voluntary; should we differentiate between small and large firms and corporate governance requirements; and should we differentiate between widely held and closely held companies?

M. Smith: Nous exigeons maintenant — et cela depuis ce printemps — que ces renseignements soient divulgués au comité de vérification. On doit lui indiquer si le vérificateur est indépendant ou non, préciser les services qui ont été fournis, les honoraires reçus, ainsi de suite. C'est assez détaillé. Le comité de vérification doit être au courant de tout cela.

Le vice-président: Est-ce que ces renseignements sont rendus publics?

M. Smith: On n'exige pas pour l'instant qu'ils le soient. De nombreuses sociétés les divulguent. Cette exigence, soit la divulgation publique des services liés et non liés à la vérification, vient de l'extérieur du Canada. On veut que tout soit très clair. La définition des services de vérification aux États-Unis, qui sert de base à cette exigence, s'inspire de la définition adoptée en 1933 par la SEC. Vous pouvez vous imaginer à quel point le milieu de la vérification a changé depuis. Certaines sociétés divulguent ces renseignements, sauf qu'elles posent la question suivante: «Si vous avez préparé un rapport trimestriel qui nous a été utile sur le plan de la vérification, est-ce qu'il faut considérer cela comme un service de consultation?» On discute de la façon de procéder. Le comité de vérification indépendant auquel nous faisons constamment allusion et qui tient à son indépendance est conscient de la situation et sait que certaines sociétés divulguent ces renseignements, et que d'autres ne le font pas.

Le vice-président: S'il n'y a pas d'autres questions, nous allons maintenant entendre M. Nick Le Pan, du Bureau du surintendant des institutions financières.

M. Nick Le Pan, surintendant, Bureau du surintendant des institutions financières: Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir invité aujourd'hui pour vous entretenir des répercussions de la faillite de Enron, entre autres, sur le Canada.

Le Canada n'est pas à l'abri de problèmes semblables dans le secteur des entreprises, quoique le secteur des services financiers réglementés, dont je m'occupe principalement, n'ait pas été touché récemment. Néanmoins, l'expérience du BSIF au chapitre des institutions financières pourrait être utile, au moment où le comité examine des enjeux de plus grande portée.

La faillite de Enron et d'autres sociétés semblables fait ressortir cinq grands enjeux: la suffisance des rapports financiers; l'amélioration de la crédibilité du processus de vérification; le renforcement de la régie d'entreprise; la responsabilisation de la direction; et le raffermissement des mesures de conformité.

Le secrétaire d'État responsable des institutions financières internationales a également relevé trois ou quatre questions qui ont été soumises aux stratèges et aux organismes de réglementation, notamment: à quel point les mesures énoncées dans la Loi Sarbanes-Oxley s'appliquent-elles au Canada; dans quelle mesure les règles de régie d'entreprise doivent-elles faire l'objet de mesures législatives ou volontaires; devons-nous établir une distinction entre les exigences de régie d'entreprise des petites et grandes entreprises du Canada; et devons-nous établir une distinction entre les exigences de régie d'entreprise des sociétés à capital largement réparti et des sociétés à actionnaire majoritaire?

My comments today will focus on corporate governance in the audit process rather than on some of the other issues, although I am happy to take questions in all areas. I will provide my views on some of the operations of the provisions that are already contained in the financial institutions legislation, with which this committee is relatively well familiar from its previous work, because a number of those provisions are similar kinds of provisions — they are ahead of what is in the U.S. already — to those that are being considered more generally.

Also, I want to emphasize that, in my view, circumstances like Enron are not predominantly just a failure of rules. They are also a failure of the adequacy of behaviours by the various parties involved. That is why the answer is not only potential alterations in rules, but also to continue to enhance checks and balances in the system. It is also why, in my judgment, there is no limited number of measures, one or two measures alone that are the answer if we are to reduce the likelihood of recurrences such as those we had south of the border.

Of course, Enron or similar entities are not subject to provincial regulation or supervision. I am coming from my experience in the provincial regulation supervision area, but I think they are relevant to this. An entity such as Enron was not subject to the rules or oversight by regulators that apply to federal financial institutions here in Canada.

While provincial regulation and supervision cannot provide a 100 per cent guarantee against failures, it reduces the possibility of the kind of recurrences we have seen in Enron. Canadians have every reason to have a high degree of confidence in the regulated financial institutions in our system.

Already the financial institutions legislation contains provisions that are not found in the general corporate statutes. Take, for example, the risks associated with non-arm's-length transactions, which were a factor in the Enron circumstance. The federal legislation for financial institutions and pension plans prohibits the related party transactions that occurred in the Enron circumstances. Therefore, there is a much more limited scope for those kinds of transactions to be a factor in the events we saw south of the border. If those events did occur, they would fundamentally be a failure of the regulatory system in applying to financial institutions.

In the area of corporate governance, financial institutions legislation already contains several unique measures. While these may need to be strengthened as part of changes in general corporate governance requirements, I think some of the thoughts behind the development and operation of those measures are instructive. For example, the financial institutions legislation already requires financial institutions, regardless of size, to have an audit committee, and it sets composition requirements for that audit committee and for the board of directors. Audit committees must have a majority of non-affiliated directors, and no directors in audit committees for a federally regulated financial institution may be management directors. That has been in the statutes since

Mon exposé aujourd'hui porte principalement sur la régie d'entreprise et le processus de vérification. Toutefois, je répondrai volontiers à toutes vos questions, peu importe le domaine. Je vous fournirai mon point de vue sur le fonctionnement des diverses dispositions déjà intégrées aux lois sur les institutions financières, que le comité connaît d'ailleurs très bien, compte tenu du travail qu'il a déjà effectué là-dessus, parce que bon nombre de ces dispositions ressemblent — elles sont plus avant-gardistes que les dispositions en vigueur aux États-Unis — aux dispositions qui sont déjà envisagées de manière générale.

Par ailleurs, je tiens à signaler que la faillite de Enron, à mon avis, ne représente pas principalement l'échec d'une série de règles. Elle résulte en grande partie de comportements douteux de la part des diverses parties en cause. C'est pourquoi nous devons non seulement apporter des modifications aux règles, mais continuer d'améliorer les vérifications du système, puisqu'aucune mesure particulière ne saurait régler à elle seule les problèmes, si nous voulons éviter de nouvelles situations du genre de celles qui se sont produites aux États-Unis.

Évidemment, Enron et les autres sociétés semblables ne sont pas assujetties à la réglementation ou aux règles de surveillance provinciales. Je connais très bien ces règles, et je crois qu'elles sont pertinentes. La société Enron n'était pas assujettie aux règles de prudence ou de surveillance qui s'appliquent aux institutions financières fédérales au Canada.

Bien que la réglementation et la surveillance provinciales ne représentent pas une garantie à toute épreuve contre les faillites, elles réduisent le risque de voir se produire des situations du genre de celles de Enron. Les Canadiens et les Canadiennes ont toutes les raisons de vouer une grande confiance à notre système financier.

Déjà, la législation régissant les institutions financières renferme des dispositions que l'on ne trouve pas dans les lois générales sur les entreprises. Prenons, par exemple, les risques associés aux opérations sans liens de dépendance, qui ont joué gros dans l'affaire Enron. Les lois fédérales qui régissent les institutions financières et les régimes de retraite privés interdisent les opérations entre personnes apparentées, comme ce fut le cas dans l'affaire Enron. Par conséquent, il est très peu probable que ces opérations déclenchent les faillites qui sont survenues au sud de la frontière. Si de telles faillites se produisaient, elles signifieraient l'échec du système de réglementation qui s'applique aux institutions financières.

Dans le domaine de la régie d'entreprise, les lois sur les institutions financières renferment plusieurs mesures exclusives. Bien que ces mesures puissent devoir être renforcées dans le cadre des modifications apportées aux exigences générales applicables aux entreprises, les motifs qui sous-tendent leur élaboration et leur application sont révélateurs. Par exemple, les lois sur les institutions financières exigent que toutes les institutions, peu importe leur taille, mettent sur pied un comité de vérification. Elles définissent la composition du comité de vérification et du conseil d'administration. Les comités de vérification doivent compter une majorité d'administrateurs indépendants. De plus, les administrateurs au sein des comités de vérification des

1992. That is part of the Sarbanes-Oxley material and some of those elements are what David Brown and others are considering for other kinds of entities in Canada.

Federal financial institutions must have a conduct review committee to oversee the operations of the rules governing related-party transactions. There are legislative requirements on the number of unaffiliated directors on the board of directors. The committee may recall that there was a large debate, prior to these compositional requirements being adopted in 1992, concerning such things as the effect on boards, the availability of good directors, et cetera. Overall, I believe these measures have worked well. They have not themselves been the only element that we put in place in federally regulated financial institutions to try to enhance governance, but they were an important element. I would not oppose refinements to those in federal financial institutions if general corporate requirements change.

However, I think it is important that these rules were structured to achieve a reasonable balance. For example, the statutes do not set an arbitrary size cut-off, to require that above a certain size the rules apply and to smaller institutions they do not, nor do they distinguish explicitly between public and private companies. However, the rules were put in place with a degree of flexibility so that they could apply generally, and they were rules more than just principles, to come back to a point of the previous witness.

For example, the proportions of the audit committee or of the board of directors that were supposed to be unaffiliated were chosen very carefully, after a lot of discussion and with some judgment, to try to create a meaningful check and balance between the various members of the board without imposing an unworkable requirement on smaller companies, or companies with controlling shareholders who legitimately —

The Deputy Chairman: Excuse me. Slow down just a bit.

Mr. Le Pan: The rules and the proportions were chosen very deliberately so that we would create a meaningful check and balance between the various interests while at the same time allowing those rules on the composition of the board to be applied to smaller companies and to both public and private companies — private companies, for example, who legitimately wanted to have representations of the controlling shareholder on the board, and where we have seen controlling shareholders who have been active in ensuring good governance of their subsidiary financial institutions.

I want to make several other points. I am happy to elaborate on some I have already made when we come to questions.

Good rules by themselves are not enough. OSFI's expectations of the governance processes in federally regulated financial institutions are rising. They are further elaborated in, for example, the criteria that we use for assessing governance — those criteria were distributed publicly to all financial institutions

institutions financières sous réglementation fédérale ne peuvent faire partie du conseil d'administration. Ces exigences figurent dans les lois depuis 1992. Cela fait partie de la Loi Sarbanes-Oxley et ces éléments correspondent aux mesures que David Brown et d'autres envisagent pour d'autres entités au Canada.

Les institutions financières fédérales doivent créer un comité de révision chargé d'examiner le fonctionnement des règles qui régissent les opérations entre personnes apparentées. La législation exige également qu'un certain nombre d'administrateurs indépendants fassent partie du conseil d'administration. Comme s'en souvient peut-être le comité, un vaste débat a précédé l'adoption de ces exigences, en 1992, et où il a été question de l'effet de celles-ci sur les conseils d'administration, de l'accès à de bons administrateurs, ainsi de suite. Ces exigences, dans l'ensemble, ont été efficaces. Elles ne constituent pas le seul élément que nous avons mis en place au sein des institutions financières sous réglementation fédérale pour améliorer la régie d'entreprise, mais elles sont importantes. Je ne m'opposerais pas à ce que des améliorations soient apportées si les exigences générales des entreprises changeaient.

Toutefois, il est utile de savoir aux fins du présent débat que ces règles visent à assurer un juste équilibre. Par exemple, les lois ne précisent pas de façon arbitraire que les règles s'appliquent aux institutions de telle et telle taille, et qu'elles ne s'appliquent pas aux institutions plus petites. Elles n'établissent pas non plus de distinction explicite entre les sociétés cotées à la bourse et celles qui ne le sont pas. Toutefois, les règles sont suffisamment souples pour pouvoir être appliquées de façon générale. Elles ne sont pas uniquement considérées comme de simples principes, comme l'a mentionné le témoin précédent.

Par exemple, le nombre d'administrateurs indépendants qui peuvent faire partie du comité de vérification ou du conseil d'administration a été fixé avec prudence, après maintes discussions, en vue de créer un juste équilibre entre les divers membres du conseil. On ne voulait pas imposer d'exigences irréalistes aux petites sociétés ou aux sociétés dirigées par des actionnaires majoritaires qui veulent, avec raison...

Le vice-président: Excusez-moi. Pouvez-vous aller moins vite?

M. Le Pan: Les règles ont été fixées avec prudence afin d'assurer un juste équilibre entre les divers intérêts. Nous voulions que les règles régissant la composition du conseil d'administration s'appliquent aux petites sociétés et aux sociétés cotées et non cotées à la bourse — des sociétés non cotées qui veulent, avec raison, que les intérêts des actionnaires majoritaires soient représentés au sein du conseil, et où les actionnaires majoritaires participent activement à la saine gestion des filiales des institutions financières.

Je voudrais soulever plusieurs autres points, mais j'en discuterai plus à fond quand nous passerons aux questions.

Les bonnes règles ne suffisent pas. Les attentes du BSIF en matière de régie des institutions financières sous réglementation fédérale augmentent. Elles sont mieux structurées, par exemple, dans le cas des critères que nous utilisons pour évaluer la régie d'entreprise — ces critères ont été communiqués à toutes les

during the course of the summer — and there are various governance requirements for federally regulated financial institutions and guidelines. Effective behaviours, in my judgment, by boards and senior management are key. These include, for federally financial institutions, such things as performing regular reviews of an institution's business objectives and strategies, understanding and approving the overall risk tolerance, proactively reviewing the mandates, resources and scope of some of the key oversight providers, risk management, internal audit and external audit.

Some may ask how directors can be expected to meet their escalating responsibilities. We have seen evidence of directors who are able, when it matters, to ask key questions, to demand timely follow-up by management of things they are not comfortable with, who have been prepared to seek additional expertise when required. I do not believe directors have to become experts to do the kind of probing that is necessary and appropriate. At the same time, over the recent past and in the near future directors have to be prepared to commit the increased time and effort required to meet their responsibility.

Our supervisory program involves a review for federal financial institutions of the governance process, and when we see deficiencies, including things like the kind of information that goes to the board, how the board is operating, in the case of particular areas of risk that we have assessed, we will bring those to the attention of board if necessary, if it is really serious. We have a range of powers to bring into play.

I have a few words on external oversight providers. I have been involved heavily in the creation of the Canadian Public Accountability Board — the CPAB — which you have already talked about. I thought that was, on behalf of the federal government, a very important initiative, and it was important that that initiative have credibility and effectiveness. That included, in addition to the things that the previous witness talked about, the fact that it would allow, I believe, a degree of verification that internal processes within audit firms, for complex transactions, were working reasonably effectively.

Using the example of Enron, the Canadian Public Accountability Board would be in a much better position than the current system to discover in a review of, let us say, Andersen and the treatment of special purpose transactions that there was a considerable lack of communication between the actual partners doing the file and the partners with the technical expertise on special purpose transactions and that in some sense there was a breakdown of internal governance, arguably, within Andersen. These are the issues that the Canadian Public Accountability Board will have a lot better capability to get into than does the existing system, because of the additional resources and expertise it will bring to bear.

institutions financières au cours de l'été — et il existe diverses exigences et lignes directrices en matière de régie qui s'appliquent aux institutions financières sous réglementation fédérale. Par ailleurs, les conseils d'administration et la haute direction doivent faire preuve d'efficacité dans leurs comportements. Par exemple, dans le cas des institutions financières sous réglementation fédérale, ils doivent entreprendre un examen périodique et approfondi des stratégies et des objectifs commerciaux de l'institution; évaluer la tolérance totale de l'institution aux risques; et procéder à un examen rigoureux des mandats, des ressources et de la portée des principales fonctions de supervision, de gestion de risque, de vérification interne et de vérification externe.

Certains se demandent de quelle façon les administrations peuvent s'acquitter de tâches de plus en plus nombreuses. Les administrateurs peuvent poser des questions et exiger un suivi opportun de la haute direction quand ils ont des doutes. Ils peuvent aussi chercher une expertise supplémentaire, le cas échéant. Il n'est pas nécessaire qu'ils se transforment en experts pour effectuer les analyses qui s'imposent. Aussi, les administrateurs doivent être disposés à consacrer le temps et les efforts nécessaires pour bien s'acquitter de leurs tâches.

Le programme de surveillance du BSIF prévoit un examen de la régie d'entreprise des institutions financières sous réglementation fédérale. Quand nous relevons des lacunes au chapitre des renseignements qui sont communiqués au conseil d'administration, du fonctionnement du conseil et des facteurs de risque que nous avons évalués, nous les portons, au besoin, à l'attention des membres du conseil. Nous disposons à cet égard de toute une gamme de pouvoirs.

J'aimerais vous dire quelques mots au sujet des fournisseurs externes de services de supervision. J'ai participé de façon active à la mise sur pied du Conseil canadien sur la reddition de comptes — le CCRC —, que vous avez déjà mentionné. La participation du gouvernement fédéral à cette initiative très importante est liée à la crédibilité et à l'efficacité de celle-ci. Outre les fonctions déjà décrites par le témoin antérieur, il faut que le Conseil soit en mesure de s'assurer que les mesures de contrôle interne des cabinets de vérification, pour ce qui est des opérations complexes, fonctionnent assez bien.

Revenons à l'exemple de Enron. Le Conseil canadien sur la reddition de comptes serait beaucoup mieux armé que le système actuel pour constater, dans le cadre d'un examen, disons, du cabinet Andersen et du traitement accordé aux opérations à vocation spéciale, qu'il existe un sérieux problème de communication entre les responsables du dossier et les spécialistes de ces questions, et, dans un sens, des problèmes de régie interne au sein du cabinet Andersen. Voilà le genre de questions que le Conseil canadien sur la reddition de comptes sera en mesure de régler, grâce aux ressources et aux compétences additionnelles qu'il possèdera.

Regulators, including OSFI, have also made it clear that if an audit firm is not in good standing with the Canadian Public Accountability Board we want to know. That brings in place other potential consequences, Senator Kelleher, including the fact that OSFI has authority over whether audit firms are appointed to audit regulated financial institutions, et cetera, consequences that I think have real implications and are part of the whole system having a better and higher degree of checks and balances and consequences for inappropriate behaviour.

Also, for major financial institutions, additional resources are already being put in place but will be required for audit functions, which means more time of audit and risk committees to understand and be satisfied with the scope and nature of audits and to follow up on results. We already see that happening, but I believe it will continue. It means more resources to cover external audit services. Costs will rise, but that is money well spent. We will continue to monitor the amounts of resources being spent on external audit.

I also put in a reference to the fact that this is not only an issue of the audit world. We have been working now for some time with the Canadian Institute of Actuaries, which is another type of service provider that boards and governance processes rely on, and insurance companies, for example, to put in place a process of peer review, which did not exist in the actuarial profession, and that is an important initiative. We expect to issue shortly draft guidance, making a peer review process mandatory for federal financial institutions' actuarial reports.

From a purely prudential point of view, the failure of Enron and similar entities did not present a major prudential issue to Canadian federal financial institutions. While some had exposures to the failed entities, these were broadly manageable. This reflects the overall sound risk management control practices in these institutions.

Similarly, the scope for financial institutions regulated by my office to be involved in the kind of dangerous practices we saw at Enron and similar entities is very much reduced to the kind of both legislative and regulatory system, as well as good governance, that applies to those organizations.

At the same time, we are not complacent. We are expecting boards and audit committees to do more. Expectations are rising, or they are communicating those to institutions. There are potential areas where the existing rules could be enhanced because it is important, both for an efficient regulatory system and one Canadians can have confidence in, that we continue to be able to rely on these kinds of processes.

Senator Angus: I take it from your concluding remarks that the federally regulated financial institutions, which are your principal constituency, if you will, were not affected in terms of the governance issues coming out of Enron. In fact, we were dealing with those kinds of issues following the failure of Confederation

Les régulateurs, y compris le BSIF, ont également dit très clairement qu'ils veulent savoir quels sont les cabinets de vérification qui ne satisfont pas les exigences du Conseil canadien sur la reddition de comptes. Ce qui veut dire, sénateur Kelleher, que le BSIF a le pouvoir, entre autres, de déterminer si les cabinets de vérification ont le droit de vérifier les activités d'institutions financières réglementées, ainsi de suite. Tout cela fait partie de l'objectif plus vaste qui consiste à améliorer les vérifications du système et à sanctionner les comportements douteux.

Par ailleurs, les fonctions de vérification des grandes institutions financières nécessiteront plus de ressources, ce qui signifie que les comités des institutions financières chargées de la vérification et des risques devront consacrer plus de temps à l'examen de la portée et de la nature des vérifications et au suivi des résultats. Ils le font déjà et vont continuer de le faire. Il faudra prévoir davantage de ressources pour les services de vérification externe, ce qui entraînera une augmentation des coûts, mais il s'agira d'un bon placement. Le BSIF continuera de surveiller les ressources consacrées aux fonctions de vérification externe.

Je tiens à préciser que cette question n'intéresse pas uniquement le milieu de la vérification. Nous collaborons de façon étroite avec l'Institut canadien des actuaires, qui est un autre type de fournisseur de services. Les conseils d'administration et les compagnies d'assurance, par exemple, comptent sur l'Institut pour qu'il mette en place un processus d'examen par les pairs, un processus qui n'existe pas dans la profession actuarielle. Il s'agit là d'une initiative importante. Le BSIF entend déposer bientôt un projet de lignes directrices, qui exigera que les rapports actuariels des institutions financières sous réglementation fédérale fassent l'objet d'un examen par les pairs.

La faillite de Enron et d'autres sociétés n'a pas posé de problème de prudence important du point de vue des institutions financières fédérales. Même si ces institutions détenaient une participation dans les entreprises qui ont fait faillite, cette participation était largement acceptable. Cela témoigne de saines pratiques de gestion des risques et de contrôle.

De même, grâce à la réglementation, à la législation et aux saines pratiques de gestion qu'elles appliquent, il est peu probable que les institutions financières réglementées par le BSIF aient recours aux pratiques dangereuses de Enron et d'autres sociétés semblables.

Toutefois, nous demeurons vigilants. Nous nous attendons à ce que les conseils d'administration et les comités de vérification fassent plus. Les attentes sont de plus en plus élevées et les institutions en sont conscientes. Les règles actuelles pourraient, dans certains domaines, être améliorées, car il est important, si l'on veut avoir un système de réglementation efficace qui bénéficie de la confiance des Canadiens, que l'on puisse continuer de compter sur ces processus.

Le sénateur Angus: D'après ce que vous venez de dire, les institutions financières sous réglementation, qui sont au coeur de votre mandat, si je peux m'exprimer ainsi, n'ont pas été touchées par les problèmes de régie qu'a connus Enron. En fait, nous avons été confrontés à ces mêmes problèmes à la suite de la faillite de la

Life, when we had the hearings here. You guided us through that, and there evolved a series of good governance practices and guidelines for supervision of the federally regulated financial institutions and their governance at that time and through the 1990s.

It is the other element that I would like to question you on. You have always told us that a judgement-based kind of oversight in regulation is much better than a strictly rules-based kind of regulation. When I saw the Sarbanes-Oxley knee-jerk reaction to Enron, it made me wonder what Nick Le Pan thinks about that. Does it go too far, in your opinion, and have the Americans got it wrong yet again?

Mr. Le Pan: Senator, there are a number of things in Sarbanes-Oxley that directionally — potentially all of them, in one way or another — make a lot of sense. On a number of them, we are either ahead here or we are putting them in place, for example, the Public Accountability Board over the audit profession. Part of Sarbanes-Oxley is an important initiative for an effective system, not only for public companies, but also for regulated financial institutions because we rely on the audit process as well in our supervisory work.

I think the devil in part is in the details, and what is important in thinking about applying the Sarbanes-Oxley rules to Canada is exactly the kind of questions that we have been talking about, or some of the issues that I have debated. If there are to be independence rules for the composition of a board or audit committee, how should they work? How broadly should they apply? We have experience in federal financial institutions legislation that is helpful for that kind of liberation, more broadly, but the issue is not whether there should be some but rather how broadly they should be applied and how they should be structured.

To use my example in my opening statement, in rules and audit committees, it was hotly debated in 1992 for financial institutions about what the percentage ought to be for unaffiliated directors. What is the definition of “unaffiliated”? We struck those rules on a judgment of where — and parliamentary committees were heavily involved, appropriately, in my view — we would get the benefits of having an unaffiliated group in these organizations without having a deleterious effect on governance processes. Those questions are important as we think of the rules part of Sarbanes-Oxley.

Furthermore, I would never argue for a solely rules-based or judgment-based system. You have to have bit a bit of both because you cannot legislate effective behaviour. You can have some checks and balances that try to promote effective behaviour, and you can have guidance from regulators and others, including from OSFI in the case of financial institutions, and feedback, if you will, which is one of the things that we do in our role, to

Confederation Life. Nous en avons discuté dans le cadre d'audiences. Vous étiez là à l'époque, et nous avons établi à ce moment-là et tout au long des années 90 des règles et des pratiques de saine gestion pour assurer la surveillance des institutions financières sous réglementation fédérale.

Or, c'est l'autre aspect de la problématique qui m'intéresse. Vous nous avez toujours dit qu'un système de réglementation discrétionnaire était préférable à un système de réglementation axé strictement sur des règles. Quand la Loi Sarbanes-Oxley a été adoptée à la suite de la faillite de Enron, je me suis demandé ce que Nick Le Pan pensait de toute cette question. Est-ce que cette loi va trop loin, et est-ce que les Américains se sont encore une fois trompés?

M. Le Pan: Sénateur, la Loi Sarbanes-Oxley contient un certain nombre de dispositions qui sont tout à fait justifiées — en fait, elles le sont toutes, d'une façon ou d'une autre. Nous avons déjà commencé à mettre en place des mesures et nous sommes même, à certains égards, à l'avant-garde des États-Unis. À preuve, le Conseil sur la reddition de comptes. La loi Sarbanes-Oxley est une initiative importante, en partie parce qu'elle permet de mettre en place un système efficace, non seulement pour les sociétés cotées à la bourse, mais également pour les institutions financières réglementées, puisque nous utilisons nous aussi les procédés de vérification dans le cadre de notre travail de surveillance.

Ce sont plutôt les points de détail qui posent problème. Ce qu'il faut retenir, c'est que les questions que soulève l'application de la Loi Sarbanes-Oxley au Canada sont exactement celles que nous nous posons, ou celle que j'ai moi-même examinées. Comment les règles d'indépendance régissant la composition du conseil d'administration ou du comité de vérification devraient-elles s'appliquer? Devraient-elles avoir une portée assez vaste? Nos lois fédérales sur les institutions financières peuvent nous être utiles à cet égard, sauf que la question n'est pas de savoir si de telles règles doivent être établies, mais plutôt de savoir si elles doivent avoir une application générale et si elles doivent être structurées de telle ou telle façon.

Pour revenir à l'exemple que j'ai utilisé dans ma déclaration liminaire, quand j'ai parlé des règles et des comités de vérification, nous avons longuement discuté, en 1992, de la question des administrateurs indépendants. Or, qu'est-ce qu'on entend par administrateur «indépendant»? Nous avons établi des règles en nous fondant — et les comités parlementaires ont participé de façon active, comme il se doit, aux discussions — sur les avantages que présenterait le fait d'avoir des administrateurs indépendants au sein de ces institutions, sans que cela nuise au processus de régie. Ces questions sont importantes et influent sur notre analyse des règles qui font partie de la Loi Sarbanes-Oxley.

Par ailleurs, jamais je ne réclamerais un système axé uniquement sur des règles ou un système discrétionnaire. Il faut un mélange des deux, parce que nous ne pouvons pas définir par voie législative les comportements qui sont jugés corrects. Nous pouvons avoir un système de freins et de contrepoids qui favorise l'adoption de comportements corrects, nous pouvons solliciter l'avis des régulateurs et d'autres organismes, dont le BSIF, et nous

institutions when we think they are falling down a little or maybe a lot. However, we cannot just say that we are going to change this and that and back away without focussing on the need to promote, through a variety of mechanisms, effective behaviours on an ongoing basis. We also have to recognize that those jobs are not simple.

Senator Angus: That sort of outcome would address the issues that arise from Senator Kelleher. I mentioned earlier with Mr. Brown that one size certainly does not fit all, even in the U.S., but more so in Canada, and we cannot have an across the board thing. The idea of a blended system is the right one.

Let me shift direction from the strictly five or six points on governance arising from the Sarbanes-Oxley thing and go to how the federally regulated Canadian financial institutions got burned in the Enron and WorldCom affairs. I understand and, again, only from reading our national press, that some of these institutions took huge baths by jumping on a bandwagon without perhaps doing their due diligence and getting to a point where they had to take hits well in excess of \$250 billion. Shareholders feel a hit.

Mr. Le Pan: Before I answer that, let me comment on your one-size-fits-all point. While I agree with that, one has to be careful in concluding — in the world that I regulate — that there are a group of companies where nothing is the answer in terms of rules.

My example of the requirements on audit committees is instructive. In 1992, we did not say audit committees have to have a majority of unaffiliated directors and no management only for public committees. We did not do so because policyholders and depositors, in even a non-public company that is a federally regulated financial institution, deserved the protection afforded by that balance on the board. Therefore, we tried to figure out how to structure a rule that would apply sensibly across the range and, similarly, for regulated financial institutions that were privately owned. It is a challenge to structure a rule that can apply in a variety of circumstances, but I would not give up on that goal, certainly, in the financial institutions kind of world.

With respect to the impact of Enron, WorldCom and so forth on institutions, it would be naive to expect regulated financial institutions, in their dealings with counterparties, not to have losses. That is not the world they are in. They are in the business of assuming, managing, measuring and monitoring risk. From time to time, those dealings with counterparties will lead to losses, or potentially, they will be involved in transactions that somebody else will want to sue somebody for. The issues, from my perspective at OSFI, are whether those losses are manageable or whether the existence of those kinds of problems are indicative of

pouvons aussi donner des conseils aux institutions, et cela fait partie de notre rôle, quand nous constatons que leur comportement laisse à désirer. Toutefois, nous ne pouvons pas dire tout simplement que nous allons modifier telle et telle règle sans, en même temps, promouvoir, par le biais de divers mécanismes, l'adoption de comportements jugés corrects. Ces tâches, il faut le rappeler, sont loin d'être faciles.

Le sénateur Angus: Ces mesures permettraient de régler les problèmes qu'a soulevés le sénateur Kelleher. Comme je l'ai dit plus tôt à M. Brown, l'adoption d'une règle d'application générale n'est pas la solution dans le cas des États-Unis. Elle l'est encore moins dans le cas du Canada. Nous ne pouvons pas avoir une règle générale. Il est préférable d'avoir un ensemble de règles harmonisées.

Laissons de côté les cinq ou six questions de régie que soulève la Loi Sarbanes-Oxley, et parlons plutôt de l'impact qu'a eu la faillite de Enron et de Worldcom sur les institutions financières canadiennes sous réglementation fédérale. D'après ce que je crois comprendre, et je me fie uniquement à ce que j'ai lu dans la presse nationale, certaines de ces sociétés ont subi de grosses pertes parce qu'elles n'ont pas fait preuve de diligence. Elles ont encaissé des pertes de plus de 250 milliards de dollars. Les actionnaires ont, eux aussi, subi des pertes.

M. Le Pan: Avant de répondre à la question, j'aimerais revenir au point que vous avez soulevé concernant la règle d'application générale. Bien que je sois d'accord avec vous, il faut arrêter de dire — dans le monde dans lequel j'évolue — qu'il y a des entreprises pour qui les règles ne sont pas la solution.

L'exemple que j'ai donné au sujet des exigences imposées aux comités de vérification est révélateur. Nous n'avons pas dit, en 1992, que les comités de vérification, dans le cas des sociétés cotées en bourse, devaient être majoritairement composés d'administrateurs indépendants. Nous ne l'avons pas fait parce que les titulaires de police et les déposants, même dans une société non cotée en bourse qui est une institution financière sous réglementation fédérale, méritaient d'être protégés par cet équilibre qui existe au sein du conseil d'administration. Nous avons essayé d'établir une règle qui s'appliquerait de façon générale, et qui viserait aussi les institutions financières réglementées appartenant à des intérêts privés. Il est difficile d'établir une règle qui peut s'appliquer à toutes sortes de sociétés. Toutefois, je ne renoncerais pas à l'idée d'adopter une règle qui viserait l'ensemble des institutions financières.

Pour ce qui est de l'impact qu'ont eu les affaires Enron, WorldCom, ainsi de suite, je ferais preuve de naïveté si je disais que je ne m'attends pas à ce que les institutions financières réglementées, dans leurs opérations avec des sociétés de contrepartie, subissent des pertes. Cela ne fait pas partie de leur réalité. Leur rôle consiste à prendre des risques, à les gérer, à les mesurer, à les surveiller. Il arrivera à l'occasion que ces opérations entraînent par des pertes, ou qu'elles participent à des opérations qui aboutissent à des poursuites. La question, en ce qui concerne le BSIF, est de savoir si ces pertes peuvent être gérées ou si ces

a breakdown in internal control procedures — risk management procedure — in those institutions. The fact of the losses is not, by itself, something that I want to be an alarmist about and that is very important.

Let us step back. Yes, there were losses of a number of federal financial institutions, not only in these kinds of events but also in other things. As I said earlier in my testimony, on the broad scale of things, those losses have been manageable. The shareholders may not have liked the losses, but we have not eroded capital in system for regulated financial institutions. There were actions that my office had taken several years in advance, because we were not convinced that a sustained economic growth could continue forever, to promote the bolstering of capital reserves of federally regulated financial institutions. Those were good actions to take in advance.

I do not believe that the kind of losses we have seen are indicative of fundamental systemic breakdowns in risk management and control procedures in the institutions that I regulate and supervise. Will there be losses and issues from time to time? Yes. Do people learn from them and get better? Yes. That is the nature of this world.

Senator Angus: Will you lend money to counterparty transactions? No. They are free to do business the way they see fit.

Mr. Le Pan: Our role is to try to trust the internal governance and risk management systems, to verify that trust through our supervision program and rules and to use the experiences, as they arise, as indicators of whether our trust in those systems is well placed.

Senator Kroft: Mr. Le Pan, your world of responsibility is one in which we are accustomed to requiring a higher threshold because of the nature of the institution and its implication to the economy and all the other reasons. In effect, you have operated ahead of the curve and we are grateful for that. What are the key things that you have learned? You point out that there are many things that are not in the general corporate governance. I am trying to understand what we can find in taking the extraordinary degree of care and attention that has traditionally been part of the supervision of financial institutions to see what the lessons are, what is applicable and what is not applicable. I think we would become restrictive if we were to go across the board on corporate governance that everything applicable to financial institutions should apply to all operating companies. We would risk choking the system. My question is directed. Are there obvious things that you have become accustomed to as a natural part of your work that you have learned works, whether it is requirements of boards or audit committees, or arm's-length transactions? Do you have a short list of things that you have done and, without being restrictive, that you think would apply in a general way? Are you getting your thoughts fed into the process effectively? Are you satisfied with what you see emerging?

perles font état de l'existence de problèmes au niveau des contrôles internes, de la gestion de risques. L'existence de telles pertes ne devraient pas nous alarmer. C'est très important.

Revenons en arrière. Oui, plusieurs institutions financières fédérales ont subi des pertes, non seulement dans des situations de ce genre, mais également dans d'autres circonstances. Comme je l'ai déjà indiqué, ces pertes sont, dans l'ensemble, maîtrisables. Les actionnaires ne sont peut-être pas contents, mais les réserves de capital des institutions financières réglementées n'ont pas été entamées. Le BSIF a pris des mesures il y a des années de cela, parce qu'il n'était pas convaincu que la croissance économique allait se poursuivre, et parce qu'il voulait augmenter les réserves de capital des institutions financières sous réglementation fédérale. Nous avons été prévoyants et pris de bonnes mesures.

À mon avis, les pertes subies ne révèlent pas l'existence de problèmes systémiques et fondamentaux au niveau de la gestion des risques et des mesures de contrôle au sein des institutions que je réglemente et supervise. Y aura-t-il des pertes et des problèmes à l'occasion? Oui. Est-ce que les gens en tirent des enseignements positifs? Oui. Telle est la nature du milieu dans lequel nous évoluons.

Le sénateur Angus: Allez-vous financer les opérations des sociétés de contrepartie? Non. Elles sont libres de mener leurs affaires comme elles l'entendent.

M. Le Pan: Notre rôle est de faire confiance aux systèmes de gestion des risques et de régie interne, de mesurer cette confiance par le biais des règles et des programmes de surveillance que nous avons établis, et de nous fonder sur l'expérience pour déterminer si nous avons raison de faire confiance à ces systèmes.

Le sénateur Kroft: Monsieur Le Pan, compte tenu de la nature de l'institution pour laquelle vous travaillez et vu l'impact qu'elle a, entre autres, sur l'économie, nous avons tendance à nous montrer plus exigeants à votre égard. En fait, vous avez fait preuve de prévoyance et nous vous en sommes reconnaissants. Quels sont les principaux enseignements que vous avez tirés? Vous dites qu'il y a de nombreux domaines qui échappent à la régie d'entreprise. J'essaie de voir quels enseignements nous pouvons tirer des mesures extraordinaires que nous avons prises depuis toujours en matière de surveillance des institutions financières. J'essaie de voir ce qui est applicable et ce qui ne l'est pas. Je pense qu'on agirait de façon restrictive si on décidait, pour ce qui est de la régie d'entreprise, d'assujettir l'ensemble des sociétés aux règles qui s'appliquent aux institutions financières. Nous risquons d'étouffer le système. Ma question est bien précise. Y a-t-il des choses auxquelles vous êtes devenu habitué, dans le cadre de vos activités, et qui fonctionnent, qu'il s'agisse des exigences qui s'appliquent aux conseils d'administration ou aux comités de vérification, ou aux opérations sans liens de dépendance? Avez-vous une liste des mesures que vous avez prises, sans être restrictif, et qui, à votre avis, devraient s'appliquer de façon générale? Arrivez-vous à faire passer le message? Êtes-vous satisfait des résultats?

Mr. Le Pan: Concerning the last part of your question, senator, we are involved in a variety of the processes that were described earlier. I sit as a member of the Accounting Standards Oversight Council, so we have been involved in discussions about special purpose entities, which has been a big issue for financial institutions. They are involved in that so we have a fair amount of expertise in that area. We are also involved in the discussion about stock options, et cetera. We have a close working relationship with accounting standards centres and we have experience on governance. We have been talking with people, as you heard earlier, and sharing those kinds of experiences.

I am satisfied that the kind of experience we have is useful and available. If I had to come back to the questions that are before the committee to try to distill several elements of the FI world, I would use the question of regulation as an example and whether it should be regulatory or voluntary. The FI experience would say that there has to be a mix of the two. It cannot be 100 per cent voluntary; it has to be partly legislated. I strongly believe in that. The need for guidance on the kind of effective behaviours we look for is an important lesson from the FI world. Much has happened in that area over the past number of years and more will happen in the future.

Whether these regulations, et cetera, should apply only to large firms, or to small and large firms, unfortunately, my FI experience suggests there is no simple answer. In the FI world, we tried to structure rules that would apply across the board. We believed that people deserved that kind of protection. One has to go down, for example, the Sarbanes-Oxley list, and say: Is it okay that the CFO certification would apply to large and small firms? Yes, it should apply to both.

I have not heard an argument in favour of why it should not apply. On the other hand, when you have the composition requirements of boards and audit committees, I think the potential for additional costs is quite important. How to structure that kind of set of rules, whatever they may be, is a more complicated kind of judgment. That is the experience of the FI world in the board composition area.

I am strongly supportive of the other element that is part of what the provincial regulators and the federal government are looking at, the whole area of enforcement resources and capabilities. That is an important part of the mix because it is important to the checks and balances. There must be a degree of credibility. The tools that we use at OSFI for our regulation supervision have credibility and we can achieve results. You have to have that same degree of credibility outside the FI world.

M. Le Pan: Sénateur, en ce qui concerne la dernière partie de votre question, je tiens à préciser que nous participons à plusieurs des processus qui ont été décrits plus tôt. Je suis membre du Conseil de surveillance de la normalisation comptable, de sorte que nous avons participé aux discussions portant sur les entités ad hoc, une question importante pour les institutions financières. Nous avons donc une expérience relativement grande dans ce domaine. Nous participons aussi aux discussions portant sur les options d'achat d'actions, et tout le reste. Nous travaillons en étroite collaboration avec les centres de normalisation comptable et nous possédons de l'expérience dans le domaine de la régie d'entreprise. Comme nous le disions un peu plus tôt, nous parlons avec les gens et nous partageons nos expériences.

Je crois que le genre d'expérience que nous possédons peut être utile et mis à contribution. En ce qui concerne les questions qu'étudie le comité, si je devais tenter d'analyser plusieurs éléments du monde des institutions financières, j'utiliserais la réglementation à titre d'exemple, à savoir s'il vaut mieux favoriser un processus coercitif ou facultatif. L'expérience relative aux institutions financières démontre qu'il faut une combinaison des deux. Le processus ne peut pas être entièrement volontaire; il doit être en partie encadré par des mesures législatives. J'en suis convaincu. Si l'expérience du monde des institutions financières nous apprend quelque chose, c'est bien qu'il faut donner une idée des comportements recherchés. Il s'est passé beaucoup de choses dans ce domaine au cours des dernières années, et ce n'est pas terminé.

Si vous me demandez si ces règlements et tout le reste doivent s'appliquer seulement aux grandes entreprises ou viser également les petites entreprises, je vous répondrai que, malheureusement, mon expérience des institutions financières me porte à croire qu'il n'existe pas de réponse simple à cette question. Dans le monde des institutions financières, nous avons tenté d'établir des règles qui s'appliqueraient à toutes les institutions. Nous croyions que la population méritait ce genre de protection. Par exemple, il faut regarder la liste de la Loi Sarbanes-Oxley et se demander si l'attestation du directeur financier doit être exigée des grandes comme des petites entreprises. Je le crois.

Je n'ai jamais entendu d'argument en faveur du contraire. Par contre, compte tenu des exigences en matière de composition des conseils d'administration et des comités de vérification, je crois que les coûts risquent de faire un bond. La méthode de structuration de pareilles règles, quelle qu'elle soit, nécessite une analyse plus complexe. C'est ce que nous constatons dans le monde des institutions financières en matière de composition des conseils d'administration.

J'appuie fortement l'autre élément examiné par les organismes de réglementation provinciaux et le gouvernement fédéral, soit les ressources et la capacité d'application. Celles-ci représentent un élément important de la solution préconisée puisqu'elles sont un facteur déterminant de la qualité des vérifications. Il faut qu'il y ait un certain niveau de crédibilité. Les outils de surveillance de la réglementation que nous utilisons au BSIF sont crédibles, et nous pouvons donc obtenir les résultats que nous recherchons. Il faut établir le même niveau de crédibilité à l'extérieur du monde des institutions financières.

Senator Kelleher: There certainly has been a great deal of heightened discussion about special entity companies, particularly in respect of Enron, as an example. Do you feel that we have adequate oversight and regulations in Canada with respect to special entity companies? Is there more that we could do in those areas?

Mr. Le Pan: I will comment on federal financial institutions, predominantly, and then I will comment a bit beyond that. Fundamentally, there is a highly developed set of rules around special purpose entities for financial institutions to use to manage their own risks. My office has extensive guidelines that have elaborated on the accounting for those entities for a number of years. Regulated financial institutions have a considerable degree of experience in managing those kinds of structures. We also have a well-developed set of capital rules that focus on how much risk has been transferred, because there is a whole range of degrees to which risk can be transferred to these vehicles.

I think, broadly speaking, that framework is working reasonably well. That framework includes the capability of my office, for example, to identify situations where we do not believe that adequate amounts of risk have been transferred and, at the end, they ought to be consolidated back onto the bank's balance sheet. We have used that authority on occasion. There have not been big amounts, but we have used that, just as others have, including the United States.

Largely, the issues of changes in accounting in the United States and the parallel ones that are being looked at in Canada are for special purpose entities outside those used by banks, let us say, where some of the rules that are already in place are different.

I am strongly supportive of the general direction of the FASB rules and the similar Canadian Accounting Standard Board's rules on special purpose entities, although I think comments in both Canada and United States indicate that there are some technical details still to be worked out that are nontrivial and how those rules will work better to cover a potential Enron-type of situation.

Broadly speaking, I think that the rules in the financial institutions area for one type of transaction are not bad. There may be a few things that need to be tweaked and are in the process of being tweaked. Outside the use of those entities by financial institutions, I think Enron clearly showed that there were problems with some of the accounting rules. I am confident they are going to be addressed in a timely way through the processes that are operating on both sides of border to change the accounting for these entities.

Senator Kelleher: I notice that you are quite careful, and I agree with you, to make the distinction between financial institutions where we have quite a comprehensive regulated regime and companies like Enron where there were not too many rules — at least there did not seem to be for the people at Enron. I get the impression or feeling that you feel that, had the areas outside the regulated financial institutions had a little stronger regime and little bit more comprehensive oversight and regulation, we

Le sénateur Kelleher: Le débat entourant les entités ad hoc s'est certainement intensifié, surtout en ce qui concerne Enron, par exemple. Croyez-vous qu'au Canada, la surveillance et la réglementation sont efficaces en ce qui concerne les entités ad hoc? Pourrions-nous en faire davantage dans ce domaine?

M. Le Pan: Je vous parlerai principalement des institutions financières fédérales, puis je vous parlerai un peu des autres. Fondamentalement, il existe des règles très précises s'appliquant aux entités ad hoc, des règles que les institutions financières doivent utiliser pour gérer leurs propres risques. Depuis un certain nombre d'années, mon bureau a des lignes directrices très complètes concernant la comptabilité de ces entités. Les institutions financières réglementées ont une grande expérience en gestion de ce genre de structure. Nous avons aussi toute une série de règles de fonds propres centrées sur le transfert de risque, puisque la partie du risque transférée à ces instruments peut varier énormément.

En règle générale, je crois que cette structure fonctionne raisonnablement bien. Par exemple, elle permet à mon bureau d'identifier des situations dans lesquelles nous ne croyons pas qu'une quantité adéquate de risques ait été transférée. En bout de ligne, ces risques doivent être consolidés dans le bilan de la banque. Nous avons utilisé ce pouvoir à quelques reprises. Nous ne l'avons pas fait souvent, seulement quelques fois, comme d'autres l'ont fait, y compris les États-Unis.

En grande partie, les changements reliés au secteur comptable aux États-Unis, ainsi que les changements semblables envisagés au Canada, s'appliquent aux entités ad hoc qui ne sont pas utilisées par les banques, pour ainsi dire, lorsque certaines des règles déjà existantes sont différentes.

J'appuie fortement l'objectif général visé par les règles du FASB et par les règles semblables du Conseil des normes comptables en ce qui a trait aux entités ad hoc, même si certains affirment au Canada et aux États-Unis que des détails techniques non négligeables doivent être réglés afin que ces règles réussissent mieux à identifier toute situation semblable à celle de l'affaire Enron.

En règle générale, les règles du secteur des institutions financières qui s'appliquent à un type de transaction ne sont pas mauvaises. Quelques éléments laissent peut-être à désirer, mais on a déjà commencé à les améliorer. La crise Enron a clairement démontré l'existence de certains problèmes en qui concerne les règles comptables, lorsque ces entités sont utilisées par d'autres que les institutions financières. Je crois que ces problèmes seront réglés assez rapidement grâce au processus mis en place dans les deux pays en vue de modifier la comptabilité.

Le sénateur Kelleher: Je remarque que vous prenez bien garde, et je suis d'accord avec vous, de faire la distinction entre le secteur des institutions financières, où il existe une structure de réglementation complète, et des sociétés comme Enron, où les règles n'étaient pas très nombreuses — du moins, elles ne semblaient l'être pour les gens d'Enron. J'ai le sentiment que, selon vous, si les secteurs autres que celui des institutions financières réglementées avaient eu une structure un peu plus

probably would not have had the problems in those areas that we did have. Am I correct in that? I know it would not completely cure the situation.

Mr. Le Pan: I want to be very careful, senator, in commenting on another regulatory regime.

One of the things that I did relatively early on after the Enron issue hit was read the report of the independent directors that was commissioned as a post-mortem about what had happened. If you have not looked at it, it is fascinating, in my judgment. It illustrates the point that I made in my opening statement, that this is not just an issue of rules.

According to the report that members of the board did for the rest of the board, there were a number of points at which somebody could have stood up and said, "I do not like this," or "I have this question," or "We asked for this to be done, did we follow-up and has it been done?" If you read that report, you will notice that those opportunities were consistently missed, it seems to me. There may be facts and so on that I do not know about.

I do not believe this is just an issue of rules. I think it is an issue of effective behaviours, and all that kind of stuff. That is part of what I said earlier.

I think that my comment about the board and Enron also applies to a number of the other checks and balances. That is why I am supportive, in Canada, of the Public Accountability Board for auditors, enhancing its capability to look at the audit firm and increase the chance of catching the situation in which the technical partner on special purpose transactions was not being adequately consulted by the people on the Enron case. There was arguably some kind of problem with the internal control procedures at Andersen. I think it is very important that we increase the ability to lessen the likelihood of those kinds of things.

Senator Prud'homme: You speak very fast for us.

Mr. Le Pan: I am sorry, senator.

I think that it is a multifaceted kind of response. I do not believe that that response requires extension of the full kind of range of regulatory structure that applies to financial institutions outside of the financial institution world. There are other reasons that Senator Kroft, for example, has referred to, that we have a prudential regulatory regime and supervisory regime. However, it does imply some of those kinds of checks and balances being enhanced. The challenge is to pick the right ones and not go too far in order to reduce the likelihood of these kinds of things happening in the future.

Senator Kelleher: Now that you have had an opportunity to view the debacle that has gone on both here and in the States — I do not want to have you pick one system against another — how

solide et un processus de surveillance et de réglementation un peu plus poussé, les problèmes qui sont survenus dans ces secteurs ne se seraient probablement pas posés. Est-ce que j'ai raison? Je sais que cela ne réglerait pas complètement le problème.

M. Le Pan: Sénateur, les commentaires sur un autre régime de réglementation doivent être faits avec prudence.

Peu de temps après la crise Enron, j'ai lu le rapport des administrateurs indépendants, un rapport qui devait présenter une rétrospection des événements survenus. Si vous ne l'avez pas lu, laissez-moi vous dire que ce rapport est fascinant. Il confirme ce que je disais dans mon exposé, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas simplement d'une question de règles.

D'après le rapport que certains membres ont rédigé à l'intention des autres membres du conseil d'administration, on a raté l'occasion de poser des questions à certaines étapes cruciales. Des membres du conseil auraient pu dire qu'ils n'étaient pas d'accord avec ceci ou cela ou qu'ils avaient des questions à tel ou tel sujet. Ils auraient aussi pu dire qu'ils avaient demandé qu'une mesure soit prise et s'informer si elle l'avait été. Selon moi, en lisant ce rapport, on constate que les membres du conseil n'ont pas profité des occasions qui leur étaient offertes de soulever leurs objections. Mais peut-être que je ne connais pas tous les faits.

Je ne crois pas qu'il s'agisse simplement d'une question de règles. Les comportements entrent aussi en ligne de compte. C'est en partie ce que je vous expliquais plus tôt.

Ce que j'ai dit à propos du conseil d'administration et d'Enron s'applique aussi à certaines autres vérifications. C'est pourquoi, au Canada, j'appuie les efforts menés par le Conseil canadien sur la reddition de comptes pour les vérificateurs en vue d'augmenter sa capacité de vérification des cabinets de vérificateurs et d'améliorer ses chances de pouvoir signaler des situations dans lesquelles le partenaire technique des transactions ad hoc n'est pas adéquatement consulté, comme ce fut le cas dans l'affaire Enron. On peut soutenir que certains problèmes de contrôle interne existaient chez Andersen. Je crois qu'il est très important que nous augmentions notre capacité à réduire au minimum la probabilité que de tels événements se produisent à nouveau.

Le sénateur Prud'homme: Vous parlez très vite; nous avons de la difficulté à vous suivre.

M. Le Pan: Je suis désolé, sénateur.

Je crois que la situation n'a pas de solution simple, qu'il faut agir sur plusieurs fronts à la fois. Je ne crois pas qu'il faille élargir la gamme complète des structures de réglementation relatives aux institutions financières de manière à y inclure toutes les autres. Par exemple, comme l'a mentionné le sénateur Kroft, il existe d'autres raisons pour lesquelles nous avons un régime de réglementation et un régime de surveillance fondés sur la prudence. Toutefois, une amélioration des vérifications s'impose. Le défi consiste à choisir les bons moyens, sans toutefois être trop exigeant, afin de réduire la probabilité que de tels événements se produisent à nouveau.

Le sénateur Kelleher: Maintenant que vous avez eu l'occasion d'analyser la débâcle qui s'est produite ici et aux États-Unis — et je ne veux pas vous faire choisir un système au détriment de

would you compare the quality of corporate governance here in Canada, as it presently exists, with what presently exists in the United States?

Mr. Le Pan: I really cannot answer that question, senator.

We are in a unique position, because we, as federally regulated financial institutions, have an insight as to how the governance process is working through our supervisory framework and so on. We interact quite a lot with boards of directors. We meet with audit committees at least once a year. We meet with them both with and without management present. We have an opportunity to look at how certain issues that were challenges or risks to an institution were handled by that institution, including by the governance processes. I do not have that capability for U.S. financial institutions, because we do not supervise them or regulate them.

My overall impression from talking to financial regulatory colleagues in the United States is that, for the institutions regulated by organizations similar to mine, banks and so on, the state of governance is quite comparable, if you will. It is hard for me to compare that to the state of governance generally outside the regulated financial institution sector.

Certainly, what I read in the case of the independent director's report in Enron, for example, that kind of governance, if it were to occur in a regulated financial institution in Canada, would be unacceptable. Indeed, there are a number of things in our supervisory program and so on that would have a considerable chance of being able to identify that kind of a problem.

Senator Kelleher: Yes. I can well imagine that you would come down rather hard.

Senator Taylor: I have a little trouble understanding — maybe you fellows are up on it — federal financial institutions, where you start and where another one stops. For instance, the Bank of Alberta, is that a federal financial institution? It has shares, a public issue.

Mr. Le Pan: Are we talking about the treasury branches?

Senator Taylor: No. The treasury branches no longer exist. They were put together to try to get around federal regulation.

Mr. Le Pan: Exactly. I do not believe the Bank of Alberta, per se, is a federally regulated financial institution.

Senator Taylor: Is that the case even though it issues shares?

Mr. Le Pan: I do not believe it is.

Senator Taylor: How about an oil or mining company out of Calgary or on the Western Exchange?

l'autre —, comment compareriez-vous la qualité de la régie d'entreprise au Canada par rapport à celle qui est actuellement en place aux États-Unis?

M. Le Pan: Je ne peux vraiment pas répondre à cette question, le sénateur.

Nous sommes dans une situation unique, parce qu'en tant qu'institutions financières fédérales, nous avons un aperçu de la manière dont fonctionne le processus de régie d'entreprises par l'entremise de notre cadre de surveillance et de tout le reste. Nous avons des interactions fréquentes avec les conseils d'administration. Nous rencontrons les comités de vérification au moins une fois par année, en présence de la direction et en l'absence de celle-ci. Nous avons l'occasion d'examiner la façon dont certains problèmes ou risques ont été traités par une institution, y compris dans le cadre de la régie d'entreprise. Je ne peux pas en faire autant pour les institutions financières américaines, parce que nous ne sommes pas responsables de leur surveillance et de leur réglementation.

D'après les discussions que j'ai eues avec des collègues du secteur de la réglementation financière aux États-Unis, j'ai l'impression générale que, pour les institutions réglementées par des organismes semblables au mien, comme les banques, la régie d'entreprise est assez comparable, pour ainsi dire. Il est difficile pour moi de faire des comparaisons avec la régie d'entreprise en place dans des secteurs autres que celui des institutions financières réglementées.

Toutefois, il est certain, par exemple, que le genre de régie d'entreprise décrit dans le rapport des administrateurs indépendants à propos d'Enron serait inacceptable dans le contexte des institutions financières réglementées du Canada. En effet, certains éléments de notre programme de surveillance nous auraient probablement permis d'identifier ce genre de problèmes.

Le sénateur Kelleher: Oui. Je peux imaginer que vous auriez réagi plutôt vigoureusement.

Le sénateur Taylor: J'ai un peu de difficulté à comprendre — mais je suis peut-être le seul. En ce qui concerne les institutions financières fédérales, où se trouve la ligne de démarcation? Par exemple, la Banque d'Alberta est-elle une institution financière fédérale? Elle émet des actions par voie de souscription publique.

M. Le Pan: Parlons-nous des «treasury branches», de ces «succursales du trésor»?

Le sénateur Taylor: Non. Les succursales du trésor n'existent plus. Elles avaient été créées pour contourner la réglementation fédérale.

M. Le Pan: Exactement. Je ne crois pas que la Banque de l'Alberta soit une institution financière fédérale en soi.

Le sénateur Taylor: Même si elle émet des actions?

M. Le Pan: Non, je ne le crois pas.

Le sénateur Taylor: Qu'en est-il d'une société pétrolière ou minière de Calgary ou d'une société cotée à la bourse de l'Ouest?

Mr. Le Pan: Fundamentally, we are talking about approximately 350 or 400 institutions. This includes all of the chartered banks, including the Canadian Western Bank, operating in Western Canada, and foreign banks operating in this country. We are talking about the vast majority of insurance companies, the life insurance companies. Some are regulated provincially, but the vast majority are regulated federally. We are not generally talking about credit unions, which are regulated provincially.

Senator Taylor: My other other question is entirely unrelated. It is about independent directors of institutions. It is difficult to have an independent director, but one of the things I was thinking about was how you would handle the case of a so-called independent director. As you know, when the notice for an annual meeting goes out, there is usually a recommendation by management that the directors be reinstated. Suppose one of the independent directors from the previous period had become more independent. In other words, he or she disagreed a bit with the management. Suppose he or she does not make the list that is circulated to the annual meeting. With the present regulations, if management does not recommend you, you have to finance your own publicity or circulation to shareholders to try to get elected.

How would you handle that kind of a fight where the independent directors became so independent they were not recommended by the management in the information circulars that went out for the annual meeting?

Mr. Le Pan: I think, senator, this goes back to a very important point about independence being not only a question of rules, but also a question of behaviours and effectiveness. We see a range of governance practices in the institutions that we regulate and supervise. Some are good and some need to pull up their socks.

We have a series of powers under the federal financial institutions statute. What I would look for in the board that resulted from the situation you describe would be a capability to adequately meet its responsibilities. If we did not see that, there are a number of things we could do. We have acted to cause changes in the composition of boards of directors. Since the passage of Bill C-8 we have fairly formal powers to remove directors. My experience has been that one does need not always use those kinds of powers in order to achieve results. There have been cases where boards were not functioning adequately in regulated financial institutions. They might not have been functioning adequately for a variety of reasons, and we have taken a number of actions including looking at the information going to the board and, where necessary, causing some changes in composition.

M. Le Pan: Fondamentalement, nous parlons de 350 à 400 institutions, dont toutes les banques à charte, la Banque canadienne de l'Ouest, qui fait des affaires dans l'Ouest canadien, et les banques étrangères qui font des transactions au pays. Nous parlons de la grande majorité des compagnies d'assurance, des compagnies d'assurance-vie. Certaines de ces institutions sont réglementées par les gouvernements provinciaux, mais la grande majorité relève de la réglementation fédérale. Nous ne parlons pas en règle générale des coopératives d'épargne et de crédit, qui sont réglementées par les gouvernements provinciaux.

Le sénateur Taylor: L'autre question que je désire poser porte sur un tout autre sujet, c'est-à-dire sur les administrateurs indépendants des institutions. Il est difficile pour un administrateur d'être indépendant, mais je me demandais ce que vous feriez à propos des soi-disant administrateurs indépendants. Comme vous le savez, lorsque l'invitation à l'assemblée annuelle est transmise, la direction recommande habituellement que les administrateurs soient reconduits dans leurs fonctions. Si l'un des administrateurs indépendants de l'exercice précédent devient plus indépendant, c'est-à-dire s'il est quelque peu en désaccord avec la direction, et si la direction décide de ne pas recommander cet administrateur et de ne pas l'inscrire sur la liste distribuée à l'assemblée annuelle, celui-ci devra, d'après les règlements existants, financer sa propre campagne ou la distribution d'informations aux actionnaires pour tenter d'être réélu.

Que feriez-vous dans pareille situation, c'est-à-dire si un administrateur indépendant devenait tellement indépendant que la direction décidait de ne pas le recommander dans les documents d'information distribués à l'assemblée annuelle?

M. Le Pan: Sénateur, je crois que cette question soulève un point important, à savoir que l'indépendance n'est pas seulement une question de règles, mais également une question de comportement et d'efficacité. Nous constatons l'existence de toute une gamme de pratiques de régie d'entreprise dans les institutions qui font l'objet de notre réglementation et de notre surveillance. Certaines pratiques sont efficaces, mais certaines doivent faire l'objet d'efforts plus intenses.

La loi fédérale sur les institutions financières nous accorde une série de pouvoirs. En ce qui concerne l'exemple que vous nous avez donné, j'examinerais le conseil d'administration et je déterminerais s'il est en mesure d'assumer adéquatement ses responsabilités. Si ce n'était pas le cas, nous pourrions agir de plusieurs façons. Nous avons déjà fait en sorte que des changements soient apportés à des conseils d'administration. Depuis l'adoption du projet de loi C-8, nous avons le pouvoir relativement officiel de retirer des administrateurs des conseils d'administration. J'ai toutefois constaté qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir recours à ces pouvoirs pour obtenir des résultats. Nous avons déjà constaté que des conseils d'administration d'institutions financières réglementées ne fonctionnaient pas adéquatement, peut-être pour diverses raisons. Nous avons donc pris les mesures qui s'imposaient. Nous avons entre autres examiné l'information transmise au conseil et, au besoin, nous avons fait en sorte que des changements soient apportés à la composition du conseil.

Senator Taylor: That leads to a question. In the past, you have been acting on whether or not the directors were doing the job. I understand in the new era, the post-Enron era, the importance of independent directors will become quite important. How will you tell if a director is independent? Do you not have a responsibility to indicate to the public of Canada or the public in general that there are four independent directors on a particular board? If one of them is thrown out or is not re-nominated, where do you come in? Post-Enron, people want those independent directors and somebody has to say they are such.

Mr. Le Pan: It is absolutely key that any rule on independence is fairly clear about what the definition of "independence" is. Since 1992, we have had a rule for federally regulated financial institutions. We use the term "affiliated" or "unaffiliated" as opposed to independent, but we have had a rule about the definitions of being affiliated or unaffiliated. We look to see that there is a compliance program within these institutions that we regulate so that the requirements of the statute are met. We would trust that compliance program, but also verify that it is operating.

Occasionally, we might find a situation where an institution has mistakenly thought somebody met the technical independence requirements, but did not. Then, they have to fix the situation. We also ask why their compliance program did not catch this early enough. If we are not satisfied with the integrity of the compliance program within the institution, we will make recommendations or require that the compliance process be improved.

That is the kind of process that we go through now. If the independence requirement were to change in federal financial legislation or if the Canada Business Corporations Act were to change its definition, and it was adopted for the Bank Act and the Insurance Companies Act, we would operate a similar process to verify that people met the technical independence requirements. Part of my earlier answer emphasizes that it is not only important to meet the technical independence requirements, it is also important that the board be able to act when necessary, and we look for that as well. That is far more difficult, because it is not a matter of rules or law.

The Deputy Chairman: Thank you very much, sir. There are no further questions. We meet again tomorrow at 11 a.m.

The committee adjourned.

Le sénateur Taylor: J'ai une question à ce sujet. Dans le passé, vous avez agi après avoir déterminé que les administrateurs n'étaient pas efficaces. D'après ce que j'ai compris, dans cette nouvelle ère, l'ère après-Enron, il sera encore plus important que les administrateurs soient indépendants. Comment saurez-vous qu'un administrateur est vraiment indépendant? N'avez-vous pas la responsabilité d'informer la population canadienne ou le grand public qu'un conseil en particulier compte quatre administrateurs indépendants? Si l'un de ces administrateurs est exclu du conseil ou s'il n'est pas reconduit dans ses fonctions, où entrez-vous en jeu? Après la crise Enron, la population veut des administrateurs indépendants, et quelqu'un doit leur confirmer que ces administrateurs le sont bel et bien.

M. Le Pan: Il est absolument essentiel que, dans toute règle sur l'indépendance des administrateurs, la définition du terme «indépendance» soit raisonnablement claire. Depuis 1992, nous disposons d'une pareille règle en ce qui concerne les institutions financières fédérales. Nous parlons d'administrateurs «membres du groupe» ou «non membres du groupe» plutôt que d'administrateurs indépendants, mais nous avons défini les termes «membre du groupe» et «non membre du groupe». Nous vérifions si les institutions réglementées utilisent un programme de surveillance leur permettant de se conformer aux exigences de la loi. Nous nous fions à ce programme de surveillance, mais nous en vérifions aussi l'efficacité.

À l'occasion, nous constatons qu'une institution croyait à tort qu'une personne répondait aux exigences techniques en matière d'indépendance, alors que cela n'était pas le cas. L'institution doit alors régler le problème. Nous lui demandons aussi de nous donner la raison pour laquelle son programme de surveillance n'a pas fait ressortir ce problème au moment opportun. Si nous ne sommes pas satisfaits de l'intégrité du programme de surveillance de l'institution, nous présentons des recommandations ou nous exigeons des améliorations.

Voilà le genre de processus que nous utilisons en ce moment. Si les exigences en matière d'indépendance de la loi fédérale sur les institutions financières changeaient ou que les définitions de la Loi canadienne sur les sociétés par actions étaient modifiées et si ces modifications étaient aussi apportées à la Loi sur les banques et à la Loi sur les sociétés d'assurance, nous utiliserions un processus semblable pour vérifier si les administrateurs répondent aux exigences techniques en matière d'indépendance. Dans ma réponse précédente, je vous expliquais qu'il est non seulement important de répondre à ces exigences, mais qu'il est aussi important que le conseil soit en mesure d'agir lorsque cela s'impose. C'est aussi ce que nous vérifions. Cette tâche est beaucoup plus difficile, puisqu'il ne s'agit pas d'une question de règles ou de lois.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur. Comme il n'y a plus de questions, nous nous réunirons à nouveau demain, à 11 heures.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, October 31, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 11:05 a.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[English]

The Chairman: We are pleased to have as our only witness this morning Mr. Douglas Hyndman, Chair of the British Columbia Securities Commission.

Good morning, Mr. Hyndman, and welcome to the committee.

Mr. Douglas M. Hyndman, Chair, British Columbia Securities Commission: Good morning. I have provided a written submission.

The Chairman: We have it here. Is there any part you want to read?

Mr. Hyndman: I thought I would leave the written submission with you and provide commentary for 15 or 20 minutes on matters that are in my written submission and related to it. Then we can get into questions on whatever I say, anything that is in my submission or anything that is on your mind.

The Chairman: The committee just received your submission; it would be helpful if you could summarize it for us.

Mr. Hyndman: I will do that. Then I will turn to some other comments. I will summarize the written submission generally and then get into more detail, if that is helpful for you.

First, let me thank the committee for giving me the opportunity to meet with you by video conference. I have flown back and forth across the country four times in the last three weeks, and it is helpful for me to appear before you by video conference. Given the size of Canada, it is useful to have this technology available to us to be able to share views on matters as important as this.

We are in a period now where, as a result of the matters that are before your committee, securities regulation in Canada is under close scrutiny. We see articles in the press on an almost daily basis about what we should be doing and how we should structure ourselves, or whether we should follow the rules in the U.S. and so forth.

I would say there is a very healthy debate going on about Canadian securities regulation, which I think will help us get to a place where we can have a more effective system in Canada.

I am sure the committee is aware that there are different views held by people in the community and securities regulators regarding the issues before you. As my colleague from the Ontario Securities Commission may have said to you yesterday, it is important not to overstate or misinterpret these differences.

OTTAWA, le jeudi 31 octobre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 h 05 pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international (point de vue du Canada sur l'effondrement d'Enron).

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président: Nous avons le plaisir de recevoir ce matin comme seul témoin M. Douglas Hyndman, président de la British Columbia Securities Commission.

Bonjour, monsieur Hyndman; soyez le bienvenu au comité.

M. Douglas Hyndman, président, British Columbia Securities Commission: Bonjour. J'ai fourni un mémoire écrit.

Le président: Nous l'avons ici. Y a-t-il des parties que vous voulez lire?

M. Hyndman: J'ai pensé vous laisser le mémoire écrit et commenter pendant 15 ou 20 minutes les sujets abordés dans mon mémoire et qui y sont reliés. Nous pourrions ensuite passer aux questions sur ce que j'ai dit, sur ce qui se trouve dans mon mémoire ou sur ce qui vous vient à l'esprit.

Le président: Le comité vient tout juste de recevoir votre mémoire; ce serait utile que vous nous le résumiez.

M. Hyndman: D'accord. Puis, je ferai d'autres commentaires. Je vais d'abord résumer le mémoire dans ses grandes lignes avant d'aller plus en détail, si cela peut vous être utile.

Tout d'abord, permettez-moi de remercier le comité de me donner cette possibilité de vous rencontrer par vidéoconférence. Au cours des trois dernières semaines, j'ai traversé le pays d'un bout à l'autre en avion quatre fois, de sorte que je suis heureux de comparaître devant vous par vidéoconférence. Étant donné la superficie du Canada, disposer de cette technologie pour pouvoir échanger sur des questions aussi importantes que celle-ci rend la tâche plus aisée.

Nous sommes dans une période où, du fait du mandat de votre comité, le règlement sur les valeurs mobilières au Canada fait l'objet d'un examen attentif. Presque chaque jour, nous voyons dans la presse des articles sur ce que nous devrions faire et sur la façon dont nous devrions nous structurer, ou sur la question de savoir si nous devrions suivre les règles en vigueur aux États-Unis, et cetera.

Je dirais qu'il se déroule au Canada un débat très salubre sur le règlement canadien qui, à mon avis, nous aidera à améliorer le système au pays.

Le comité n'ignore sans doute pas que les vues divergent entre les gens du milieu et les autorités en valeurs mobilières concernant les questions dont vous êtes saisis. Comme mon collègue de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario vous l'a peut-être dit hier, il est important de ne pas exagérer ou mal interpréter ces divergences.

All of the securities regulators have the same objectives. We are all in favour of and striving toward effective regulation that protects investors from abusive conduct and fraud. We are also trying to have a system that does not overburden the industry and allows Canada's markets to be competitive.

We are all striving to have better disclosure by our publicly traded companies. We are all in favour of better governance of Canada's companies. We are all looking for our brokers and advisers in the securities industry to provide honest advice that is untainted by self-interest. These are the fundamental objectives we are all striving toward.

We have a very close dialogue and are working closely together on a variety of things, and moving forward on harmonized rules in important areas. As an example, we are working to develop a harmonized set of rules governing continuous disclosure by publicly traded companies.

We have developed and are further developing information technology systems to simplify the process for market participants in dealing with securities regulators.

You may have heard of what we call our SEDAR system, which is the electronic filing system for all public company information. We are developing systems for insider reporting and for registration of salespersons.

One very important initiative that we are working on right now is the Canadian Public Accountability Board. I think my colleague from Ontario told you that we were very close to being in a position to announce the chair of the Canadian Public Accountability Board. This new agency is being created to oversee the auditors of publicly traded companies.

As a member of council of the governors of the CPAB, and on behalf of the council, it is my pleasure to announce that Mr. Gordon Thiessen, former Governor of the Bank of Canada, is the first chair of the Canadian Public Accountability Board. He will be taking up his duties, I think, effective tomorrow.

This is a very strong signal that we are serious about having a board that is effective, and that will do the job of overseeing auditors of publicly traded companies in Canada.

We should not overstate the difference in views among securities regulators. It is also important not to understate the differences in regulatory philosophy among securities regulators. British Columbia's Securities Commission takes the view that we should not be imposing rules on securities market participants unless there is a clearly demonstrated need for the rule, clear problems to be addressed, a strong reason to believe that the rule will fix the problem, and that the benefits of imposing the rule will exceed the costs.

Toutes les autorités en valeurs mobilières visent les mêmes objectifs. Nous sommes tous en faveur d'une réglementation efficace qui protège les investisseurs contre un comportement abusif et la fraude. Nous essayons également d'avoir un système qui ne surcharge pas l'industrie et permet aux marchés canadiens d'être compétitifs.

Nous cherchons tous à obtenir de nos sociétés cotées en bourse qu'elles fournissent la meilleure information. Nous sommes tous en faveur d'une meilleure gouvernance des sociétés canadiennes. Nous attendons tous de nos courtiers et conseillers en valeurs mobilières qu'ils fournissent des conseils honnêtes et impartiaux. Voilà les objectifs fondamentaux que nous cherchons tous à atteindre.

Nous entretenons un dialogue très soutenu et travaillons étroitement ensemble sur divers sujets, notamment l'harmonisation des règles dans des domaines importants. Par exemple, nous sommes en train d'élaborer une série de règles harmonisées régissant l'information financière continue fournie par les sociétés cotées en bourse.

Nous avons mis au point et continuons d'améliorer des systèmes de TI pour simplifier le processus aux participants au marché dans leurs transactions avec les autorités en valeurs mobilières.

Vous avez peut-être entendu parler du SEDAR, notre système de dépôt électronique de l'information. Nous sommes à concevoir des systèmes pour les déclarations d'initié et l'inscription des vendeurs.

Nous travaillons actuellement à une très importante initiative, à savoir le Conseil canadien sur la reddition de comptes. Je crois que mon collègue de l'Ontario vous a appris que nous serions bientôt en mesure d'annoncer le nom du président de ce conseil créé pour surveiller les vérificateurs de sociétés cotées.

En ma qualité de membre du conseil d'administration du CCRC, et au nom du conseil, j'ai le plaisir d'annoncer que M. Gordon Thiessen, ancien gouverneur de la Banque du Canada, est le premier président du Conseil canadien sur la reddition de comptes. Je crois qu'il entrera en fonction à compter de demain.

Cela montre bien que nous sommes sérieux quand nous disons vouloir disposer d'un conseil efficace qui surveillera les vérificateurs des sociétés cotées au Canada.

Nous ne devrions pas exagérer les divergences de vues entre les autorités en valeurs mobilières, mais il est également important de ne pas sous-estimer leurs divergences sur le plan philosophique. La Commission des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique est d'avis que nous ne devrions pas imposer de règles aux participants au marché à moins que la nécessité de la règle soit clairement démontrée, que des problèmes manifestes doivent être réglés, qu'il existe de bonnes raisons de croire que la règle solutionnera le problème et que les avantages que procurera l'imposition de la règle excéderont les coûts.

Some of our colleagues in certain circumstances would put the onus the other way around, that is, if a rule has been adopted by another jurisdiction or if someone has an idea for a new rule, the onus is put on those who would oppose the adoption of the rule rather than those who support the adoption.

Our commission is more inclined than some others to rely on market-based solutions. We think markets are more powerful in changing behaviour than rules. We think that rules are not the answer to every problem in the market. Rules impose costs, and investors ultimately pay for costs. Rules often have perverse effects on market activity. I would like to briefly describe a few examples of what I mean by that.

There is a lot of discussion going on now about conflicts of interest affecting securities analysts, sell-side analysts, and suggestions that their advice is skewed by the conflicts of interest they face in being in firms that are involved in corporate underwriting.

The U.S. stock exchanges and SROs have adopted very complex and voluminous sets of rules to address these conflicts. There are further discussions about restructuring reporting relationships in firms in order to try to separate the functions. We are having similar discussions in Canada. The IDA has adopted and proposed to the commissions that we accept a rule that will impose similar restrictions in Canada. All of this is intended to force the analysts of the sell-side firms to provide advice that is not influenced by the fact that the firm is often seeking corporate finance business from the public companies that are the subjects of the analysts' reports.

In my view, these rules miss the point and are likely to do more harm than good. The fact of the matter is that whatever walls you put up, whatever reporting relationships you establish, whatever rules you impose, an analyst who is employed by a sell-side firm has an interest in ensuring that the firm he works for does well. The firm will do well if it gets underwriting business, and it will be at risk of losing underwriting business if the analysts that the firm employs write negative reports about the company that the firm is seeking business from.

The way this works can often be subtle, but effective. Analysts get frozen out of getting their questions answered when they deal with firms if they write negative reports about them, and I do not say that happens with all public companies, but it happens enough that it is a problem. Analysts will be aware that, if they write a negative report, the public company might be inclined to take its business elsewhere. There is strong pressure on analysts to avoid writing reports that will offend the subjects of the reports. That is why the reports that come out now are written in code. There are always complaints about the fact you do not get enough sell recommendations. The fact is that the analysts are writing the report in a way that is designed not to offend the subject of the report, but to put enough code in so that the investor reading between the lines can interpret the report, draw his own conclusions and make an appropriate investment decision.

Certains de nos collègues inversent le fardeau de la preuve dans certains cas: par exemple si une règle a été adoptée par un autre territoire ou si quelqu'un a l'idée d'une nouvelle règle, le fardeau incombe à ceux qui s'opposent à l'adoption de la règle plutôt qu'à ceux qui en appuient l'adoption.

Notre commission a plus tendance que d'autres à s'en remettre à des solutions axées sur le marché. Nous sommes d'avis que les marchés sont des agents de changement du comportement plus puissants que les règles. Nous croyons que celles-ci ne sont pas la réponse à tous les problèmes du marché. Les règles imposent des coûts qui sont finalement assumés par les investisseurs. Elles ont parfois des effets néfastes sur l'activité du marché. J'aimerais brièvement vous en donner quelques exemples.

On parle beaucoup actuellement de conflits d'intérêts touchant les analystes en valeurs mobilières, surtout du côté de la vente, laissant entendre que leurs conseils sont faussés par le conflit d'intérêts auquel ils s'exposent en travaillant pour des firmes qui s'occupent de souscriptions de titres de sociétés.

Les OAR et les bourses américaines ont adopté des séries de règles très complexes et volumineuses pour régler ces conflits. Il est en outre question de restructurer les rapports hiérarchiques dans les sociétés de commerce des valeurs afin d'essayer de séparer les fonctions. Des discussions semblables se tiennent au Canada. L'ACCOVAM a adopté une proposition qu'elle a soumise aux commissions afin que nous acceptions une règle qui imposerait des restrictions semblables au Canada. Tout cela vise à forcer les analystes des sociétés de vente à fournir des conseils qui ne sont pas influencés par le fait que la société cherche souvent à faire affaire avec des sociétés ouvertes qui font l'objet de rapports de la part des analystes.

À mon avis, ces règles ratent la cible et risquent de faire plus de mal que de bien. Il demeure que quels que soient les murs que vous édifiez, quels que soient les rapports hiérarchiques que vous établissez, quelles que soient les règles que vous imposez, un analyste au service d'une société de vente a intérêt à s'assurer que la société pour laquelle il travaille est rentable. La société performera si elle obtient des souscriptions, et elle s'exposera à en perdre si les analystes à son service rédigent des rapports négatifs sur la société avec laquelle elle cherche à établir des liens d'affaires.

La façon dont le système fonctionne peut souvent être subtile, mais efficace. Les analystes ne parviennent pas à obtenir des réponses à leurs questions quand ils traitent avec des sociétés s'ils rédigent des rapports négatifs sur elles, et je ne dis pas que cela arrive avec toutes les sociétés ouvertes, mais cela se produit assez fréquemment pour poser un problème. Les analystes comprendront que, s'ils rédigent un rapport négatif, il se pourrait que la société ouverte déménage ses affaires ailleurs. La pression exercée sur les analystes est suffisamment forte pour qu'ils évitent de rédiger des rapports qui offenseraient l'objet de leurs rapports. C'est pourquoi les rapports sont maintenant rédigés en code. On se plaint toujours de ne pas recevoir suffisamment de recommandations de vente. Il reste que les analystes rédigent le rapport de façon à ne pas offenser l'objet du rapport, mais y mettent suffisamment de codes pour que

If we impose rules separating analysts within firms and creating Chinese walls on all these things, that might send signals to investors, inappropriately, that we have solved the conflict-of-interest problem. In my view, we would be doing investors a greater service if we put a skull-and-cross-bones warning on an analyst's report from an analyst of a sell-side firm and tell investors they should take into account the significant conflicts of interest when they are reading and interpreting the analysis. This is an example of how I think rules not only are sometimes not effective in addressing problems in the market, but also can have a perverse effect.

In the area of auditor independence, some rules have been published for comment in Canada recently to try to ensure that auditors are independent of the companies they audit. For the most part, I think those rules make sense and are desirable. One aspect of the rules is a ban on auditors carrying out certain non-audit functions. Among those are the functions of doing bookkeeping and financial statement preparation for their audit clients. I think for the larger clients, that probably makes sense; but for small public companies, the fact is, they generally do not have the in-house accounting talent to prepare a good solid set of GAAP financial statements and, if they do not get the auditors to help them prepare their financial statements and ensure they are done in accordance with GAAP, they either have to find a way to do it in-house, which means the quality of financial reporting may go down rather than up, or they will be forced to hire another firm at significant expense to do that work for them. I suspect that that particular rule will make financial reporting by small public companies worse rather than better.

The audit committee's independence rules that have been adopted under the Sarbanes-Oxley legislation in the U.S., and that some people are proposing we adopt in Canada, would require that all members of a public company's audit committee be independent — independent of management and independent of significant shareholders. With many companies, particularly the junior end of the market, you will get a significant investment from a venture capital firm or a strategic investor who, in providing the investment, will want to have someone on the board, and generally will want to have that person on the audit committee to watch out for the health of the investment. I see no benefit in excluding those people from membership on the audit committee. I think, in many cases, they are the best people to have on the audit committee. They are looking out for the interests of the strategic shareholder or the venture capitalist, which are well aligned with the interests of the public shareholders. This is another example of where I think a well-meaning rule will have a perverse effect.

Rules, in our view, create a loophole mentality. They get into detailed prescriptive requirements to try to tell market participants in excruciating detail how to run their businesses.

l'investisseur qui lit entre les lignes puisse interpréter le rapport, tirer ses propres conclusions et prendre une décision judicieuse en matière de placement.

Si nous imposons des règles en vue de séparer les analystes au sein des sociétés et de créer des cloisons autour de toutes ces choses, cela indiquera peut-être à tort aux investisseurs que nous avons réglé le problème des conflits d'intérêts. À mon avis, nous leur rendrions un meilleur service si nous mettions un avertissement sur le rapport provenant d'un analyste d'une société de vente indiquant qu'ils devraient tenir compte des graves conflits d'intérêts quand ils interprètent l'analyse. Voilà, à mon avis, un exemple de la façon dont les règles non seulement ne parviennent pas à régler les problèmes du marché, mais peuvent également avoir un effet néfaste.

Pour ce qui est de l'indépendance des vérificateurs, certaines règles ont été publiées pour commentaires au Canada récemment pour essayer de s'assurer que les vérificateurs sont indépendants des sociétés qu'ils vérifient. Je crois qu'en grande partie ces règles sont une bonne idée et sont souhaitables. Il est question entre autres d'interdire aux vérificateurs d'exercer certaines fonctions non liées à la vérification. Je veux parler de la tenue de livres et de la préparation des états financiers de leurs clients. Je pense que cela a probablement du sens pour les clients importants; mais pour les petites sociétés cotées, le fait est qu'elles ne disposent généralement pas à l'interne du service comptable en mesure de préparer une bonne série de rapports financiers conformes aux règles comptables généralement reconnues et, si des vérificateurs ne les aident pas à préparer leurs états financiers et à s'assurer qu'ils sont établis conformément aux règles, elles devront trouver un moyen de le faire à l'interne, ce qui signifie que la qualité du rapport financier baissera plutôt que le contraire, ou qu'elles seront forcées d'embaucher une autre société à grands frais pour faire ce travail pour elles. Je crois que cette règle particulière va réduire plutôt qu'améliorer la qualité du rapport financier des petites sociétés ouvertes.

Les règles d'indépendance du comité de vérification qui ont été adoptées aux termes de la législation Sarbanes-Oxley aux États-Unis, et que certaines personnes proposent d'adopter au Canada, exigeraient que tous les membres du comité de vérification d'une société cotée soient indépendants — indépendants de la direction et indépendants des grands actionnaires. De nombreuses sociétés, notamment les petites, obtiendront un important investissement de la part d'une société de capital de risque ou d'un investisseur stratégique qui, au moment de fournir l'investissement, tiendra à avoir quelqu'un au conseil et, généralement, tiendra à ce que cette personne siège au comité de vérification pour s'assurer de la qualité de l'investissement. Je ne vois aucun avantage à exclure ces gens du comité de vérification car, à mon avis, dans bien des cas, ce sont les personnes les mieux placées pour y siéger. Elles veillent aux intérêts de l'actionnaire stratégique ou de l'investisseur en capital de risque, qui correspondent aux intérêts des actionnaires publics. Voilà un autre exemple où, à mon avis, une règle bien intentionnée aura un effet néfaste.

À notre avis, les règles créent une mentalité d'esquive. Elles multiplient les exigences pour essayer de dire aux participants au marché dans les moindres détails comment mener leurs affaires.

That leads them to search for a way through the rules and find the loopholes. We have seen that with U.S. GAAP. We have seen that in many areas of securities regulation where people are trying to find their way through the system and challenging the regulator to tell them where in the rules it says that they cannot participate in a certain conduct.

Many rules that we have adopted and that are being proposed are directed at conduct that is already illegal and that was made illegal by our higher-level principles. I say we should enforce the rules we already have before we start adopting new rules.

Regulation is about more than imposing rules on market participants. The way to regulate effectively is to identify real problems in the market and fashion solutions to those problems with the right mix of tools, which can be rules where appropriate, but also enforcing existing requirements, conducting compliance reviews, educating investors and other market participants, providing publicity about the problem to try to let the market solve it, et cetera.

In British Columbia we would argue for a more principle-based approach to regulation, trying to raise our sights above the detailed rules and focus on broader principles of fair conduct in the markets.

Often one will find that rules obfuscate the principle rather than elaborate on it. I have a quote in my paper that elaborates on how that works in accounting. It is a quote from David Tweedie, who is the chair of the International Accounting Standards Board, regarding how rules create a rule-book mentality, a loophole mentality that obfuscates principles and leads people to ask, "Where does it say I can't do that?"

Interestingly, over the last month, we have conducted at our commission a series of focus group meetings with market participants, issuers both large and small, accountants, lawyers, and institutional investor groups and analysts. We have found among those people a high degree of skepticism about the utility of many of the Sarbanes-Oxley type of rules that have been proposed for adoption in Canada. In particular, the group that we talked to that was least convinced of the utility of the rules were the institutional investors. Many of them said that they thought these requirements were window-dressing rather than representing real change, and that real change would best come from the market.

That may be different from what our colleagues in Ontario have heard from market participants there. I am not sure what that reflects, if it is different. Perhaps we have a more market-oriented approach here in British Columbia; I do not know.

That leaves the question of what we should be doing to make regulation more effective. I would say that there are five key things that regulators should be focusing on. We should devote our attention to the most significant threats to investors and use the best mix of regulatory tools to fix them. We should limit the volume of the rules we impose and make them clear and simple.

Cela les amène à chercher comment trouver les échappatoires par le biais des règles. C'est ce que nous avons vu aux États-Unis avec les règles comptables généralement reconnues. Nous l'avons constaté dans bien des secteurs de la réglementation où les gens essaient de tirer parti du système pour défier l'autorité de leur dire où il est stipulé dans les règles qu'ils ne peuvent se comporter d'une certaine façon.

Bien des règles que nous avons adoptées et qui sont proposées concernent un comportement qui est déjà illégal et qui a été rendu illégal par nos principes de haut niveau. Je suis d'avis que nous devrions appliquer les règles que nous avons déjà avant de commencer à en adopter de nouvelles.

Réglementer, c'est plus qu'imposer des règles aux participants au marché. Réglementer de façon efficace, c'est définir les vrais problèmes du marché et leur apporter des solutions consistant en un mélange approprié d'outils, qui peuvent consister en règles s'il y a lieu, mais c'est aussi appliquer les conditions existantes, mener les examens de conformité, sensibiliser les investisseurs et les autres participants au marché, publiciser le problème pour essayer de laisser le marché le régler, et cetera.

En Colombie-Britannique, nous serions en faveur d'une démarche davantage axée sur les principes pour tenter de nous élever au-dessus des règles détaillées et pour mettre l'accent sur les principes plus vastes d'un comportement loyal sur les marchés.

On constatera souvent que les règles occultent le principe plutôt que d'être guidées par lui. Mon mémoire comporte une citation qui explique comment cela fonctionne en comptabilité. Il s'agit d'une citation de David Tweedie, président du Conseil des normes comptables internationale, portant sur la façon dont les règles créent une mentalité de l'esquive qui occulte les principes et amène les gens à se demander si telle chose est interdite par les règles.

Chose intéressante, le mois dernier, nous avons tenu à notre commission une série d'entrevues de groupe avec des participants au marché, des émetteurs, grands et petits, des comptables, des avocats, des analystes et des groupes d'investisseurs professionnels. Nous avons constaté chez ces gens un fort degré de scepticisme sur l'utilité de bon nombre de règles du type Sarbanes-Oxley qu'on a proposé d'adopter au Canada. En particulier, le groupe auquel nous avons parlé était moins convaincu de l'utilité des règles que l'étaient les investisseurs institutionnels. Bon nombre d'entre eux ont dit penser que ces exigences n'étaient que de la poudre aux yeux plutôt qu'un vrai changement, lequel viendrait du marché.

C'est peut-être différent de ce que nos collègues de l'Ontario ont entendu de la part des participants à leur marché. Je ne suis pas sûr de ce que cela veut dire, si c'est différent. Peut-être avons-nous en Colombie-Britannique une approche davantage axée sur le marché; je ne sais pas.

Reste à savoir ce que nous devrions faire pour rendre la réglementation plus efficace. Je dirais que les autorités devraient s'intéresser en priorité à cinq choses. Nous devrions consacrer notre attention aux menaces les plus importantes pour les investisseurs et utiliser le meilleur mélange d'ingrédients réglementaires pour les contrer. Nous devrions limiter le volume

We should foster a culture of compliance among market participants, helping them to comply with the rules rather than us always having to run around and enforce them. Having said that, when people do step offside, we must act decisively against misconduct in the market. Finally, we should educate and inform investors, companies and the investment industry about the risks, rewards and responsibilities for those who participate in our capital markets.

I talked about enforcement and I just want to focus briefly on what I call the three-legged stool of deterrence in the securities markets. An effective system of deterrence against misconduct has three legs. One leg is regulatory enforcement or regulation generally. The second is criminal enforcement. The third is civil liability.

Over the years in Canada, frankly, our three-legged stool has been more like a one-legged stool. Securities regulators have been given additional and significant enforcement powers over the years. Most recently, you will see that the Ontario government introduced legislation yesterday to give new powers to the Ontario Securities Commission. Many of those are powers that we have had in British Columbia for over a decade, although we are also looking to update ours. Those regulatory enforcement powers will give us additional tools to use our authority to help police the markets.

Frankly, if we want to be effective in deterring this conduct, we cannot let regulators be the only ones in the game. For whatever reason, criminal enforcement against securities fraud and white-collar crime generally in Canada has not been effective. It is not because we do not have talented and dedicated people in the system. There is something in the system — and I do not pretend to have the answer to it; it is something we must work on — that results in our criminal justice system simply not providing the results in the form of deterrence that we want and need if our markets are to be effective.

The third leg of the stool is civil liability. Similarly, in Canada we have not had a system that really gives investors an effective remedy to go after people who abuse and defraud them to try to get their money back, to put it bluntly.

Some changes have been proposed by securities regulators to deal with liability for misrepresentations made by public companies. Again, the Ontario government yesterday finally introduced legislation to implement those proposals, which I applaud. However, I think we can go further. Our commission has some proposals that we published for comment that would introduce broader civil remedies for investors and to go after anyone who engages in securities fraud, misrepresentation or unfair practices in the securities markets. We are test-marketing

des règles que nous imposons et les rendre claires et simples. Nous devrions préconiser une culture de la conformité chez les participants au marché, pour les aider à respecter les règles plutôt que nous soyons toujours obligés de les faire respecter. Cela dit, quand les gens s'écartent du droit chemin, nous devons agir avec décision contre toute inconduite sur le marché. Enfin, nous devrions informer les investisseurs, les sociétés et le secteur des placements des risques, des avantages et des responsabilités concernant ceux qui participent à nos marchés financiers.

J'ai parlé de respect des règles et j'aimerais vous parler brièvement de ce que j'appelle le tabouret à trois pieds de la dissuasion dans les marchés de valeurs mobilières. En matière de comportement fautif, un système efficace de dissuasion a trois pieds. Un des pieds est l'application de la réglementation. Le second est l'application des dispositions pénales. Le troisième est la responsabilité civile.

En toute honnêteté, au fil des ans au Canada, notre tabouret à trois pieds a été davantage un tabouret à un pied. Au fil des ans, on a accru les importants pouvoirs d'application confiés aux autorités en valeurs mobilières. Vous constaterez que le gouvernement ontarien a déposé hier une mesure législative en vue d'accorder de nouveaux pouvoirs à la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario. Nous exerçons bon nombre de ces pouvoirs en Colombie-Britannique depuis plus de dix ans bien que nous cherchions aussi à les mettre à jour. Ces pouvoirs d'application de la réglementation nous donneront des outils additionnels pour nous aider à surveiller les marchés.

Honnêtement, si nous voulons parvenir à dissuader ce comportement, nous ne pouvons pas laisser les autorités seules dans l'arène. Quelle qu'en soit la raison, la répression criminelle de la fraude contre les valeurs et des fraudes commises par les employés n'a pas donné en général de résultats au Canada. Ce n'est pas faute de disposer de gens doués. Quelque chose dans le système — et je ne prétends pas avoir la réponse; c'est un aspect sur lequel nous devons travailler — fait en sorte que notre système de justice criminelle n'arrive tout simplement à aucun résultat pour ce qui est de la dissuasion que nous voulons et dont nous avons besoin pour que nos marchés soient efficaces.

Le troisième pied du tabouret est la responsabilité civile. Ainsi, au Canada, nous n'avons pas eu un système qui donne vraiment aux investisseurs une solution efficace pour poursuivre les personnes qui abusent ou qui les fraudent et essayer de ravoiler leur argent.

Les organismes de réglementation du commerce des valeurs mobilières ont proposé des modifications sur le plan de la responsabilité dans le cas des déclarations trompeuses de la part de sociétés ouvertes. Encore une fois, le gouvernement de l'Ontario a finalement présenté hier une mesure législative pour mettre en oeuvre ces propositions, geste que j'applaudis. Cependant, je pense que nous devons faire encore plus. Notre commission a des propositions que nous avons publiées pour commentaires et qui permettraient de mettre en place des recours

that proposal now and will be developing it further over the coming months.

Let me turn, finally, before I conclude this opening statement, to a brief description of a program that we have been pursuing at the British Columbia Securities Commission for several years now. It is a project to streamline and simplify our rules. We started in the summer of 2000 with a streamlining program and reviewed all of our local requirements. We eliminated 140 instruments of various types, and streamlined and put into plain language with a consistent numbering system most of what remained. That dealt with the back end of our rule book, the blanket orders and policies that we have locally in British Columbia.

As of October 2001, we stepped up that effort and established what we call our deregulation team, which is a bit of a misnomer because it is not deregulation in the sense that is implied in some other fields of regulation. It is really a more aggressive streamlining and simplification program. It has been going through two phases. We first did a high-level review, out of which we came up with major proposals to simplify some significant and important areas of securities regulation. Those proposals have been out for comment several times. The most recent comment period ended a few weeks ago. We are now reviewing the comments and developing those proposals further.

We have now moved into the second phase of the project that we call our detailed review. The detailed review is more of a zero-based examination of every section of the act, our rules and policies, and asking some basic questions about whether the individual requirements still serve a useful purpose and, if so, whether they could be drafted in a way that would address the problem they are directed at more effectively.

At the end of this, we are seeking to develop a system of regulations that is more effective and less burdensome, which is a win-win-win situation for investors, for industry and for Canada's economy. It would be best if we could adopt a national system in Canada, if all securities regulators would buy into it but that, at the moment, seems to be a long shot, given the philosophical differences between different parts of the country.

I would encourage your committee, if you agree that that approach has merit, to add your voice to those who are calling for a new approach to securities regulation, a simpler and less burdensome system of regulation for Canada's markets.

civils plus vastes pour les investisseurs et de poursuivre quiconque fait de la fraude en valeurs mobilières, fait des déclarations trompeuses ou a recours à des pratiques déloyales sur les marchés des valeurs mobilières. Nous menons en ce moment une étude de commercialisation relativement à cette proposition que nous allons développer davantage au cours des prochains mois.

Enfin, permettez-moi, avant de conclure ma déclaration liminaire, de décrire un programme que nous avons à la commission des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique depuis plusieurs années. Il s'agit d'un projet visant à rationaliser et à simplifier nos règles. Nous avons commencé à l'été de 2000 par un programme de rationalisation et nous avons examiné toutes nos exigences locales. Nous avons éliminé 140 effets de divers types, puis rationaliser et mis en langage clair, avec un système de numérotation cohérent, la plus grande partie de ce qui restait. Cela portait sur notre livre de règlements, les commandes-programmes et des politiques que nous avons localement en Colombie-Britannique.

Dès octobre 2001, nous avons accéléré nos efforts et nous avons créé ce que nous appelons notre équipe de déréglementation qui est en quelque sorte une fausse appellation car il ne s'agit pas déréglementation au sens où l'on entend dans d'autres domaines de la réglementation. En vérité, c'est un programme de simplification et de rationalisation plus audacieux. Il s'est déroulé en deux étapes. Nous avons d'abord commencé par un examen de haut niveau, qui a débouché sur d'importantes propositions visant à simplifier des secteurs importants de la réglementation des valeurs mobilières. Ces propositions ont été publiées pour commentaires plusieurs fois. La dernière période de commentaires s'est terminée il y a quelques semaines. Nous examinons en ce moment les commentaires et nous élaborerons ces propositions encore plus.

Nous avons maintenant abordé la deuxième étape du projet, que nous appelons notre examen détaillé. Il s'agit davantage d'un examen base zéro de chaque article de la loi, de nos règlements et de nos politiques. On en profite également pour se poser des questions fondamentales à savoir si les exigences individuelles ont une fin utile et, le cas échéant, s'il serait possible de les rédiger d'une façon qui permettrait de régler le problème qu'elles visent plus efficacement.

Au terme de cette étape, nous chercherons à élaborer un système de règlements plus efficace et moins coûteux, ce qui est une situation gagnante sur toute la ligne pour les investisseurs, l'industrie et l'économie du Canada. La meilleure solution serait que nous puissions adopter un système national au Canada, que toutes les autorités en valeurs mobilières l'acceptent. À ce moment-ci, cela semble peu probable étant donné les différences philosophiques entre les diverses parties du pays.

J'exhorterais votre comité, si vous êtes convaincus que cette approche a du mérite, d'ajouter votre voix à celles qui demandent une nouvelle approche de la réglementation des valeurs mobilières, un système plus simple et moins coûteux de réglementation des marchés au Canada.

Mr. Chairman, I have essentially covered what is in my paper. I should be happy to elaborate further or to answer any questions that the committee members may have.

Senator Fitzpatrick: Mr. Hyndman, it is refreshing to hear you say that you are prepared to battle the complexities and limit the volume of rules. In reading the results of your high-level review, I am most interested in the subject of continuing market access, which is desirable. I question how that can work on a timely and cost-efficient basis, and disseminate information fairly to all or potential investors. The problem that we have is that the professional houses, and they may vary in size, may have different abilities to access the information.

Are you able to outline to the committee some of the ways you think that this would happen, so that there would be full disclosure, that it would be understandable and that it would be disseminated on a fair basis so that all investors would be able to access it?

Mr. Hyndman: I would be happy to do that. This is not a new idea that our commission came up with. It has been kicked around for some time. There was a study done in the United States in the mid 1990s which resulted in the Wallman Report, after SEC Commissioner Steven Wallman. He recommended a similar system for the U.S. market, although his was more limited in the sense that he was focussing on the largest companies only. We think his proposals could work for all publicly traded companies. The continuous market access system in our proposals is a variant of a general concept we call the integrated disclosure system.

Traditionally, securities regulation has focused attention on disclosure in prospectuses, disclosure done by companies at the time they are doing public offerings. We have devoted less attention to the ongoing disclosure provided to the market. However, the fact is that offerings by companies account for somewhere less than 5 per cent of the trading in the market. Most investment decisions by investors are made in the secondary market, buys or sells. In doing those, they are relying on the continuous disclosure information provided by the companies.

Companies may not do a prospectus every year. In fact, our studies indicate that many go many years between filing prospectuses. We do not think it is appropriate that a full and comprehensive disclosure by the company should wait that long. It should only happen when a company happens to be doing a public offering. This is not controversial. This is a direction that big Canadian securities administrators are moving in.

I mentioned that we are working on a harmonized and continuous disclosure rule for public companies. The idea of that rule is to raise the level of disclosure that is provided on an

Monsieur le président, j'ai couvert tout ce qui se trouve dans mon document. Je me ferai un plaisir de vous donner des précisions ou de répondre à toutes les questions que les membres du comité pourraient avoir.

Le sénateur Fitzpatrick: Monsieur Hyndman, il fait chaud au coeur de vous entendre dire que vous êtes prêt à vous attaquer aux complexités et à limiter le nombre de règles. À la lecture des résultats de votre examen de haut niveau, je suis vivement intéressé à l'accès continu aux marchés, qui est souhaitable. Je me demande de quelle façon cela peut fonctionner sur une base opportune et efficace par rapport au coût, et diffuser l'information à pratiquement tous les investisseurs ou investisseurs éventuels. Notre problème, c'est que les maisons professionnelles, et leur taille peut varier, peuvent avoir diverses capacités d'accéder à l'information.

Êtes-vous en mesure de décrire pour le comité de quelles façons, d'après vous, cela pourrait se faire, de sorte qu'il y aurait pleine divulgation, que ce serait compréhensible et que ce serait diffusé de manière équitable afin que tous les investisseurs puissent y avoir accès?

M. Hyndman: Avec plaisir. Ce n'est pas une nouvelle idée de notre commission. Elle circule depuis un certain temps déjà. Au milieu des années 90, il y a eu une étude aux États-Unis qui a débouché sur le rapport Wallman, du nom du commissaire aux valeurs mobilières Steven Wallman. Il a recommandé un système semblable pour le marché des États-Unis, quoique son système était plus limité en ce sens qu'il ne visait que les plus grandes entreprises. Nous pensons que ses propositions fonctionneraient pour toutes les sociétés cotées en bourse. Le système d'accès continu au marché mentionné dans nos propositions est une variante d'un concept général que nous appelons le système de divulgation intégré.

Habituellement, la réglementation des valeurs mobilières s'est concentrée sur la divulgation dans les prospectus, divulgation faite par les entreprises au moment où elles font un appel public à l'épargne. Nous avons accordé moins d'attention à la divulgation continue au marché. Cependant, il n'en demeure pas moins que l'appel public à l'épargne par les sociétés représente un peu moins de 5 p. 100 des transactions sur le marché. La plupart des décisions en matière d'investissement sont prises par les investisseurs sur le marché secondaire, achat ou vente. Ce faisant, ils comptent sur l'information continue provenant des sociétés.

Il se peut que les sociétés ne produisent pas un prospectus chaque année. De fait, nos études indiquent que pour un grand nombre il se passe de nombreuses années avant la publication d'un nouveau prospectus. À notre avis, il ne convient pas que la société attende aussi longtemps de faire une divulgation complète et globale. Cela devrait se produire uniquement lorsqu'une société fait un appel public à l'épargne. Cela ne prête pas à controverse. C'est une orientation que prennent les principaux administrateurs de valeurs mobilières au Canada.

J'ai mentionné que nous examinons une règle de divulgation harmonisée et continue par les sociétés ouvertes. L'idée à la base de cette règle est de relever le niveau de divulgation continue des

ongoing basis by companies, by ensuring that they make an annual filing that provides disclosure. I will not say that this should be done at a prospectus level, because prospectuses have become too long and complicated and contain more information than anyone needs or wants. We can have full and true disclosure of everything that is truly material made on an annual basis by public companies and have that supplemented on an ongoing basis as material developments occur in company affairs.

It is feasible to have that process made available to investors. All corporate filings are now on the SEDAR Web site that I mentioned earlier. Our regulatory Web site makes the information available to anyone who has a computer and a modem, which seems to be an increasing number of people and certainly most investors. Companies now have their own Web sites, as do dealers. Information can be made easily accessible to investors, brokers and to anyone interested in a particular company.

Our continuous market access proposal would say that if we can get companies up to that level where on any day of the year you can look at their disclosure record and have everything you need to know about the company to make an investment decision, there is no longer any need for companies to file prospectuses when they want to make public offerings. We can make the public offering process much simpler.

Our commission has been working on a cost-benefit analysis of this proposal. We hope to publish that analysis in the next week or two. The work is based on a survey of companies that have done public offerings in Canada over the past two years. We have found that there would be major savings in time and expense for public companies if we could implement a system like this. The savings from making the public offering process simpler would vastly outweigh the increased cost the companies would incur in maintaining a continuous disclosure record, as I have described it. This is a proposal with much merit.

This is not a proposal where we have fundamental differences of opinion with colleagues in other jurisdictions, although we do have differences of opinion about how far and how fast we should take that change in the structure of disclosure and offerings.

Senator Fitzpatrick: I assume you would be required to obtain approval from all of the other jurisdictions before you would be able to proceed with this. I presume that this brings us to the question of whether to have a national securities commission.

What will happen with a company in British Columbia that is under your jurisdiction and is trading on the Toronto Stock Exchange, for example? You would have to have compliance with the Ontario Securities Commission and the Toronto Stock Exchange. What kind of progress are you making in that regard?

sociétés en veillant à ce qu'elles fassent une divulgation chaque année. Je n'irai pas jusqu'à dire que cela devrait se faire au niveau du prospectus, car les prospectus sont devenus trop longs et complexes et renferment plus de renseignements que nécessaire. Nous pouvons avoir un exposé complet et véridique de tout ce qui est vraiment important chaque année par les sociétés ouvertes et faire en sorte que ces renseignements sont complétés au fur et à mesure que des faits importants se produisent du côté de la société.

Il est possible d'avoir ce processus pour les investissements. Tous les dépôts de prospectus des sociétés se font maintenant sur le site Web de SEDAR, dont j'ai parlé plus tôt. Le site Web de notre organisme de réglementation met l'information à la disposition de quiconque à un ordinateur et un modem, ce qui semble être de plus en plus de gens et certainement la plupart des investisseurs. Les sociétés ont maintenant leurs propres sites Web, tout comme les courtiers. L'information peut être facilement mise à la disposition des investisseurs, des courtiers et de toutes les personnes qui s'intéressent à une société en particulier.

Selon notre proposition d'accès continu au marché, si nous pouvons amener les sociétés au niveau où vous pouvez, à n'importe quel temps de l'année, examiner leur dossier de divulgation et où vous obtenez tout ce que vous voulez savoir au sujet de la société pour prendre une décision en matière d'investissement, il n'est plus nécessaire que les sociétés déposent des prospectus lorsqu'elles veulent faire un appel public à l'épargne. Nous pouvons rendre le processus d'appel public à l'épargne beaucoup plus simple.

Notre commission effectue une analyse coûts-avantages de cette proposition. Nous espérons en publier les résultats d'ici à une semaine ou deux. Le travail s'appuie sur un sondage mené auprès des sociétés qui ont fait un appel public à l'épargne au Canada au cours deux dernières années. Nous avons constaté que les sociétés ouvertes pourraient réaliser d'importantes économies de temps et d'argent si nous pouvions mettre en oeuvre un tel système. Les économies réalisées grâce à un processus d'appel public à l'épargne plus simple seraient nettement plus considérables que le coût accru pour les sociétés de tenir un dossier de divulgation continue, tel que je l'ai décrit. Voilà une proposition qui a beaucoup de mérite.

Il ne s'agit pas d'une proposition pour laquelle nous avons des divergences d'opinion fondamentales avec des collègues d'autres compétences, quoique nous en avons sur la portée et sur la rapidité avec laquelle nous devrions prendre ce virage dans la structure de la divulgation et des appels publics à l'épargne.

Le sénateur Fitzpatrick: Je suppose que vous seriez dans l'obligation d'obtenir l'approbation de toutes les autres compétences avant de pouvoir aller de l'avant avec ce projet. Je suppose que cela nous amène à la question de savoir si nous devrions avoir une commission nationale des valeurs mobilières.

Qu'arrivera-t-il à une entreprise de Colombie-Britannique qui relève de votre compétence et qui se transige à la Bourse de Toronto, par exemple? Vous devriez respecter les règles de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario et de la Bourse de Toronto. Dans quelle mesure progressez-vous à cet égard?

Mr. Hyndman: We have agreement that we should be moving in that general direction. We do not yet have agreement in regard to going as far as we are proposing or doing it in as short a time frame as we think we can to implement it. However, we are moving in the right direction.

Senator, you are right, it would be most desirable if this proposal were adopted nationally, whether by a national commission or by all of the provincial commissions under our current structure.

We are looking at the possibility, if others are not prepared to move, of proceeding locally and building a harmonized interface. Clearly, that is not the most desirable solution.

Senator Fitzpatrick: What is your opinion on a national, single security commission?

Mr. Hyndman: My position is that our commission does not have a view one way or the other. It is a matter for governments to decide.

Senator Fitzpatrick: This sounds like the Senate.

Mr. Hyndman: There are arguments in favour of it, certainly in terms of efficiency, but there are concerns. You will be aware that people in British Columbia do have concerns about whether their views would be adequately taken account of in a national commission, whether it would be unduly focused on aspects of the market that are not important here or, conversely, that there be insufficient focus on things that are important to British Columbia.

There is also concern about what regulatory philosophy a national commission would take. People think there could be benefits if it is done right, and I guess they are a little nervous about whether it would be.

There are also some arguments that I do not think you can ignore about the benefits of the current system, where individual provinces can test ideas at relatively lower risk than could be done on a national basis. If they do not work, you drop them; and if they do work, they can be adopted nationally. We have seen many examples of that in Canada over the years. Things generated in one region ultimately mature and are adopted nationally. The current system allows a healthy debate, discussion and innovation at the local level, which helps the national system develop. Whether that outweighs the costs of multiple regulators is a question someone should examine, and there are proposals to do research on those kinds of questions.

I do think that many of the proponents of a national commission overstate the potential benefits. You hear many people say that this will fix all our problems. There is a real "grass is greener" syndrome here.

Our research, for example, the cost-benefit analysis I just referred to, suggests that, of the public companies we talked to, 87 per cent of their time is spent on complying with regulations that are already basically uniform on a national basis. Therefore,

M. Hyndman: Il est convenu que nous devrions aller dans ce sens. Nous n'avons pas encore d'entente pour aller aussi loin que nous le proposons ou pour le faire aussi rapidement que nous pensons pouvoir le faire. Cependant, nous allons dans ce sens.

Sénateur, vous avez raison, il serait tout à fait souhaitable que cette proposition soit adoptée à l'échelle nationale, que ce soit par une commission nationale ou par toutes les commissions provinciales relevant de notre structure actuelle.

Nous examinons la possibilité, si d'autres ne sont pas prêts à bouger en ce sens, d'aller de l'avant localement et de créer une interface harmonisée. De toute évidence, ce n'est pas la solution la plus souhaitable.

Le sénateur Fitzpatrick: Que pensez-vous d'une seule commission nationale des valeurs mobilières?

M. Hyndman: Je dis que notre commission n'a aucune opinion dans un sens comme dans l'autre. Il appartient aux gouvernements de décider.

Le sénateur Fitzpatrick: Cela ressemble au Sénat.

M. Hyndman: Il y a des arguments pour, certainement sur le plan de l'efficacité, mais il y a des préoccupations. Vous savez sans doute que les gens en Colombie-Britannique s'inquiètent de savoir que leurs points de vue seraient correctement pris en compte au sujet d'une commission nationale, à savoir qu'elle s'attacherait indûment à des aspects du marché qui ne sont pas importants ici ou, à l'inverse, qu'elle ne s'attache pas assez à des choses qui sont importantes en Colombie-Britannique.

On s'inquiète aussi de la philosophie de réglementation que prendrait une commission nationale. Les gens pensent qu'il pourrait y avoir des avantages si c'est fait correctement, et je suppose qu'ils sont un peu nerveux de savoir si ce serait le cas.

Il y a aussi des arguments que, d'après moi, vous ne pouvez pas ignorer au sujet des avantages du système actuel, en vertu duquel chaque province peut vérifier des idées à un risque relativement plus faible que ce qui se ferait à l'échelle nationale. Si ces idées ne fonctionnent pas, vous les oubliez; et si elles fonctionnent, on peut les adopter à l'échelle nationale. Nous en avons vu de nombreux exemples au Canada au fil des ans. Des choses faites dans une région ont finalement mûri et ont été adoptées à l'échelle nationale. Le système actuel permet un débat sain et de l'innovation au niveau local, ce qui aide le système national à se développer. Que cela compense ou non les coûts liés à des organismes multiples de réglementation est un aspect qu'il faudrait examiner, et il y a des propositions précisément pour ce genre de question.

Je ne pense pas qu'un grand nombre des partisans d'une commission nationale surestiment les avantages éventuels. Vous entendez plein de gens dire que cela réglerait tous nos problèmes. Il y a ici un véritable syndrome de «l'herbe plus verte».

Par exemple, nos recherches, l'analyse coûts-avantages dont je viens tout juste de parler, indiquent que pour les sociétés ouvertes dont il est question, 87 p. 100 de leur temps est consacré au respect des règlements qui sont déjà essentiellement uniformes à

making one set of rules under one commission will not save anything in that area. It will eliminate some of the compliance costs, although not all of them, on the other aspects of what they do. You need to be careful not to overstate the benefits in cost reduction of a national commission.

Fortunately, it is an issue on which I do not have to decide. Governments will discuss it and make their decision over the coming few years.

Senator Fitzpatrick: I have many other questions, but I better let others have the floor.

Senator Kelleher: You discussed with Senator Fitzpatrick the concerns of British Columbia with respect to a possible national securities commission. I can certainly understand those. In that regard, I should like to ask you, as I am sure you figured you would be asked, about Quebec. They do not appear to have been rushing towards any consolidation of the securities systems that presently exist. Given the importance of Quebec in this particular area, I was wondering if I could have your views and comments with respect to the Quebec situation.

Mr. Hyndman: With respect to a national securities commission?

Senator Kelleher: Yes, and harmonization.

Mr. Hyndman: You said yourself that there does not seem to be any interest in Quebec in moving towards a national securities commission. We and our colleagues in all the other provinces work quite closely with the Quebec Securities Commission. They are part of, for example, the harmonized rule we are developing on continuous disclosure. They are part of most of the harmonization work we do. They do opt out in some cases, but that does not happen frequently. They have recognized that harmonization and cooperation is important for our market to work effectively. Frankly, if they want our provincially based system to continue to be effective as a regulatory system in Canada, they recognize that they really need to work closely and cooperatively with us.

I shall not posit a view on the political decisions in Quebec about things like a national commission, but I can observe, like anyone else, that it does not appear to be a starter in that province.

Senator Kelleher: As you know, yesterday, Dr. David Smith was here representing the Canadian Institute of Chartered Accountants. After I listened to him and questioned him on the area of discipline and penalties, I sort of came away with the impression that there were more smoke and mirrors than there were definitive powers of regulations with teeth in them.

I am a lawyer by profession. Lawyers like to be self-governing, and we like to feel we are doing a good job. We do not need regulators checking us out. I get the feeling that accountants share

l'échelle nationale. Par conséquent, le fait d'avoir un seul ensemble de règles relevant d'une commission ne permettra pas d'économiser quoi que ce soit dans ce domaine. Cela éliminera une partie des coûts liés à la conformité, mais pas tous, au sujet des autres aspects de ce qu'ils font. Vous devez faire attention de ne pas surestimer les avantages d'une commission nationale pour ce qui est de la réduction des coûts.

Heureusement, je n'ai pas à prendre de décision à ce sujet. Les gouvernements vont en discuter et prendre leur décision au cours des prochaines années.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai de nombreuses autres questions, mais je vais laisser la chance à d'autres.

Le sénateur Kelleher: Vous avez parlé avec le sénateur Fitzpatrick des inquiétudes de la Colombie-Britannique au sujet d'une possible commission nationale des valeurs mobilières. Je peux certainement les comprendre. À cet égard, j'aimerais vous poser une question, et je suis convaincu que vous vous y attendiez, au sujet du Québec. On ne semble pas s'être précipité dans cette province vers un regroupement des systèmes de valeurs mobilières actuels. Compte tenu de l'importance du Québec dans ce domaine précis, je me demandais si vous pourriez me dire ce que vous pensez de la situation du Québec.

M. Hyndman: Au sujet d'une commission nationale des valeurs mobilières?

Le sénateur Kelleher: Oui, et au sujet de l'harmonisation.

M. Hyndman: Vous avez dit vous-même qu'on ne semble pas manifester d'intérêt au Québec pour une commission nationale des valeurs mobilières. Nous-mêmes, et nos collègues de toutes les autres provinces, entretenons des rapports très étroits avec la Commission des valeurs mobilières du Québec. Ses représentants, par exemple, participant aux travaux sur la règle harmonisée que nous élaborons au sujet de la divulgation continue. Ils participent à la plupart des travaux d'harmonisation que nous faisons. Ils se retirent dans certains cas, mais cela ne se produit pas souvent. Ils ont reconnu que l'harmonisation et la collaboration sont importantes pour que notre marché fonctionne efficacement. Honnêtement, s'ils veulent que notre système provincial continue d'être efficace en tant que système de réglementation au Canada, ils reconnaissent qu'ils doivent vraiment entretenir des rapports étroits avec nous et collaborer.

Je n'avancerai aucune opinion quant aux décisions politiques au Québec au sujet de choses comme une commission nationale, mais je peux faire remarquer, comme quiconque, que l'idée ne semble pas les attirer dans cette province.

Le sénateur Kelleher: Hier, comme vous le savez, David Smith de l'Institut canadien des comptables agréés comparaisait devant nous. Après l'avoir écouté et lui avoir posé des questions au sujet de la discipline et des sanctions, j'ai eu comme l'impression que c'était beaucoup plus de la poudre aux yeux que des pouvoirs de réglementation avec des dents.

Je suis un avocat de profession. Les avocats aiment s'auto-réglementer, et nous aimons avoir l'impression de faire un bon travail. Nous n'avons pas besoin d'organisme de réglementation

that view. I was underwhelmed by the teeth in any new regulations coming forward in their area. I did not think there was too much to it. Perhaps I am wrong. Would you comment on this?

Mr. Hyndman: Are you talking about the new Canadian Public Accountability Board and its powers?

Senator Kelleher: Yes, and just the opinion of the profession in general towards outside regulation.

Mr. Hyndman: Like most professions, they are interested in maintaining self-regulation. Like most self-regulatory organizations, there must be a balance. The best way that we have seen in the securities business of ensuring that an SRO deals effectively and has adequate penalties and supervision is to ensure there is a government overseer looking over their shoulder so that the SRO recognizes that if it does not do a good job, it will not be able to maintain that privileged position.

I believe that the accounting profession does recognize that it needs to raise the bar in terms of the standards that are imposed and that it needs to be more effective in examining, supervising and penalizing misconduct among its members. Time will tell whether what we are proposing now is enough.

There are some important things going on. Certainly, in British Columbia, we have been talking to the Institute of Chartered Accountants, seeking some changes to their legislation to increase the size of the penalties they impose and to give the institute jurisdiction over firms rather than just individual accountants. That change has been made already in a few provinces, but we have not gotten there yet in BC. We need to beef up those provincial institutes because they are an important part of the network, working with the Canadian Public Accountability Board, the national board.

The trick at the national board will be to ensure that we get the right people involved. We have made a good start by getting Gordon Thiessen to agree to chair it and by getting it adequately resourced. Again, the accounting industry will be paying for that and have agreed in general terms to budget it. It will effectively double the amount spent on supervising and regulating the accounting profession. It will also cost money to get the right people to do the examinations of the firms to ferret out any misconduct in the way that public company audits are performed. What is being done is a significant effort. However, we will not know whether it is enough until it is in place and has been running for a few years so that we see what the results are.

Senator Kroft: I wish to congratulate you on the announcement this morning of your joining Mr. Thiessen. He is a familiar face around this table and we look forward to having him here in a different role. He may be a little more forthcoming than he has traditionally been.

pour nous contrôler. J'ai l'impression que les comptables sont du même avis. Je n'ai pas été impressionné par la rigueur des règlements mis de l'avant dans leur secteur. Je n'ai pas pensé que ça rimait à grand-chose. Je me trompe peut-être. Qu'en pensez-vous?

M. Hyndman: Parlez-vous du nouveau Conseil canadien sur la reddition de comptes et de ses pouvoirs?

Le sénateur Kelleher: Oui, et seulement l'opinion de la profession en général au sujet d'une réglementation venant de l'extérieur.

M. Hyndman: Comme la plupart des professions, ils préfèrent s'auto-réglementer. Comme pour la plupart des organismes qui s'auto-réglementent, il doit y avoir un équilibre. La meilleure façon, dans le milieu des valeurs mobilières, de faire en sorte qu'un OAR agisse de façon efficace, prenne des sanctions adéquates et assume une bonne supervision est de s'assurer qu'il y a un organisme de surveillance gouvernementale omniprésent. Ainsi, l'OAR reconnaît que s'il ne fait pas un bon travail, il ne pourra pas maintenir cette position privilégiée.

Je pense que la profession comptable reconnaît qu'elle doit élever la barre pour ce qui est des normes imposées et qu'elle doit être plus efficace en ce qui concerne l'examen, la supervision et la sanction des actions fautives de ses membres. Le temps nous dira si ce que nous proposons suffit.

Il se passe des choses importantes en ce moment. Évidemment, en Colombie-Britannique, nous avons discuté avec l'Institut des comptables agréés, nous avons cherché à obtenir des changements à sa législation afin d'augmenter l'importance des sanctions qu'ils imposent et de donner à l'institut la compétence sur des cabinets plutôt que sur des comptables particuliers. Ce changement a déjà été apporté dans quelques provinces, mais nous n'en sommes pas encore là en Colombie-Britannique. Nous devons renforcer les instituts provinciaux car ils constituent une part importante du réseau, collaborant avec le Conseil canadien sur la reddition de comptes, le conseil national.

L'astuce au conseil canadien sera d'attirer les gens compétents. Nous avons pris un bon départ en obtenant que Gordon Thiessen accepte de présider ce conseil et en obtenant des ressources suffisantes. Là encore, le secteur de la comptabilité en fera les frais et a consenti d'une façon générale à en assurer le budget. Cela en réalité va doubler le montant consacré à la surveillance et à la réglementation de la profession comptable et va aussi entraîner des frais pour obtenir que les personnes compétentes procèdent à l'examen des sociétés afin de découvrir toute action fautive dans la façon dont les vérifications des sociétés publiques sont exécutées. On est en train de faire un effort remarquable. Cependant, on ignore si ce sera suffisant jusqu'à ce que le conseil soit établi et fonctionne depuis quelques années, pour voir quels en sont les résultats.

Le sénateur Kroft: Je tiens à vous féliciter d'avoir fait savoir ce matin que vous allez vous joindre à M. Thiessen. Il est bien connu autour de cette table et nous nous réjouissons de l'accueillir ici dans un rôle différent. Il sera peut-être un peu plus communicatif que d'habitude.

I have questions in two areas. The first concerns our standard area, namely, a national regulation. I understand the complexity of this and I understand how much has been accomplished, although there is frustration over what has not been accomplished.

Most of your remarks in terms of the success and non-success of achieving national harmony or even a regulatory body has to do with those working in the system and making it work. What do you think in terms of the other side, namely, the public confidence area? Most of what we are dealing with in this post-Enron area is rooted in the establishment or re-establishment of public confidence or its enhancement.

Do you have any concerns that, in the absence of a coherent national regulatory system in a more formal way than it exists, there is any price paid in terms of public confidence? I talked through the whole gambit of retail and institutional investors and the Canadian or the non-Canadian looking to use Canadian capital markets. We have not tended to have much comment on it from that perspective.

Mr. Hyndman: I do not think it is a big factor in the investor confidence issue. It is hard to say. Investor confidence has been shaken over the past year. There are many reasons for that, for example, the downturn in the markets following the tech bubble, and so on. I think that is the biggest factor. There was then 9/11 and international uncertainty, which is also a big factor. The corporate and accounting scandals in the U.S. are no doubt significant. I am not sure they are as significant as the other two, though. However, in the absence of the other two, I am not sure we would be having these discussions.

Regulatory structure is well down the list of things. It is important that people have confidence in our regulatory system. There probably is some concern about it in Canada, but we were the first country in the world to have our financial regulatory system reviewed under a new peer review process that was introduced after some G7 discussions. The IMF and the regulators from Australia, being the peers in that case, came in and reviewed our regulatory system for securities, banking and insurance a few years ago, and we got a clean bill of health. We were found to be up to the rigorous standards that have been set by international bodies as being the recommended way of carrying out securities regulation. They had some suggestions for improvement, as you would get in any report of that type. However, fundamentally, they said we are there. That is not to say that we could not do better, though.

J'ai des questions à poser dans deux domaines. Le premier a trait à une réglementation nationale. J'en comprends la complexité et me rends compte du travail accompli même si on se sent frustré par ce qui n'a pas été fait.

La plupart de vos remarques, en ce qui concerne les possibilités ou non de créer une harmonie nationale ou même un organisme de réglementation, portent sur le fait que le résultat dépendra de la diligence dont feront preuve les personnes participant au système. Quelle est votre opinion en ce qui concerne le revers de la médaille, à savoir la confiance du public? La plupart des difficultés que nous rencontrons actuellement depuis l'affaire Enron, ont leur source dans la démonstration de la confiance du public ou de son intensification.

Selon vous, en l'absence d'un système national cohérent de réglementation sous une forme plus formelle qu'à l'heure actuelle, est-ce que la confiance du public va en pâtir? J'ai parlé en termes généraux des épargnants et des investisseurs institutionnels et de la façon dont les Canadiens ou non-Canadiens envisagent d'utiliser les marchés de capitaux canadiens. Il n'en a pas été beaucoup question sous cet angle.

M. Hyndman: Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un facteur significatif pour ce qui est de la confiance des investisseurs. C'est difficile à dire. Cette confiance a été mise à rude épreuve l'année dernière. Cela s'explique par bien des raisons. Par exemple le déclin des marchés à la suite de la bulle technologique, et ainsi de suite. À mon avis c'est là le facteur primordial. Puis à la suite des événements de septembre il y a eu l'incertitude internationale, qui est aussi un facteur significatif. Les scandales survenus aux États-Unis dans le domaine corporatif et comptable ont sans aucun doute de l'importance. Je ne suis pas certain pourtant qu'ils soient aussi significatifs que les deux autres. Cependant, si les deux autres événements ne s'étaient pas produits, je ne suis pas certain que nous aurions ces discussions.

La structure réglementaire vient en bas de la liste. Il importe que les gens aient confiance dans notre système de réglementation. On s'en préoccupe probablement au Canada mais nous avons été le premier pays au monde à assujettir notre système de réglementation financière à un nouveau processus d'examen par les pairs qui a été mis en place à l'issue de pourparlers avec les pays du G-7. Le FMI et les autorités de réglementation, qui étaient les pairs en l'occurrence, sont venus d'Australie pour examiner notre régime de réglementation en ce qui concerne les valeurs mobilières, les institutions bancaires et d'assurance il y a quelques années, et nous ont décerné un satisfecit. On a constaté que nous observions les normes rigoureuses qui avaient été établies par les organismes internationaux comme la façon recommandée d'appliquer des règlements en matière de valeurs mobilières. Ces autorités ont formulé quelques idées pour améliorer la situation, comme c'est le cas dans tout rapport de ce genre. Cependant, elles ont déclaré qu'essentiellement tout allait bien, ce qui ne veut pas dire que nous ne pourrions pas faire mieux.

We could do a better job in Canada, among other things, by emphasizing the fact that despite all the debates about structure and the debates about whether we should adopt this or that rule, fundamentally, we have a good and effective regulatory system in Canada. We have a good set of rules. As an example, our existing rules on continuous disclosure for public companies — that is, before we make the changes — are very good. In fact, some of the changes recently made in the U.S. are bringing theirs up closer to our standard on continuous disclosure. We should not sell short the system we have in Canada. That is not to say that we should not continue to try to make it better. We should focus on what international investors perceive. Our bigger problem internationally is the efficiency issue and the problem that international market participants see in coming to participate in our market, having to deal with multiple commissions and it being too complicated and expensive. Without going through the disruption of changing the structure, we can do things to make that work much better. We are talking about some of those now.

As far as the investor confidence issue, I do not think regulatory structure is a big factor.

Senator Kroft: I should like to turn to a different subject. I was interested in the general orientation of your view toward principles as opposed to a reliance on intensive rules structure. I noted your skull and cross bones analogy that people being informed and fairly warned about strengths and weaknesses of situations where informed judgment can be made is a great help.

You have made a comment that is new to me in the specificity of its focus, namely, the failure of the criminal justice system to be as effective as it might be in enforcing rules or breaches of conduct that are there now. We have the daily images from the U.S., particularly from New York State, of the approaches being taken there. It has to do with prosecutorial zeal and the willingness to create examples.

Could you go further and suggest what you feel? Is it that the prosecutions are less zealous than they should be, or are judicial dispositions not as effective as they might be? I will ask you to include in this your comment as to what you think now that the addition of civil remedies would add to this process.

Mr. Hyndman: On the criminal side, I think it is what you mentioned and other things. It is a systemic problem. I do not think that if we had better prosecutors or different judges we could solve the problem. It runs through the whole system. There is an attitude that we do not take this kind of crime that seriously in Canada. I used the analogy in my paper. We have to recognize that stealing someone's life savings through the market should be the same as breaking into that person's house and stealing his or

Nous pourrions améliorer les choses au Canada, notamment en insistant sur le fait que, malgré tous les débats qui ont eu lieu au sujet de la structure et de l'adoption de telle ou telle règle, essentiellement le système canadien de réglementation est satisfaisant et efficace. Nous avons un bon ensemble de règles. Par exemple, les règles en vigueur actuellement l'information continue dans le cas des compagnies entreprises publiques, c'est-à-dire avant que nous n'apportions les changements — sont excellentes. En fait, dans les changements qu'ils ont récemment apportés à la règle, les États-Unis se sont rapprochés de la norme que nous observons en matière d'information continue. Il n'y a pas lieu de sous-estimer le système que nous appliquons au Canada. Ce qui ne veut pas dire que nous ne devrions pas continuer à essayer de l'améliorer. Nous devrions nous attacher en priorité à la perception qu'ont les investisseurs internationaux. À l'échelle internationale, notre grand problème est la question d'efficacité et le problème auquel se heurtent les participants au marché international lorsqu'ils veulent participer à notre marché, étant donné qu'ils doivent faire affaire avec de multiples commissions ce qui leur semble trop compliqué et coûteux. Sans envisager de modifier la structure, ce qui serait déstabilisant, nous pouvons adopter des mesures pour faciliter davantage les choses. Nous sommes en train d'en examiner certaines à l'heure actuelle.

En ce qui concerne la confiance des investisseurs, à mon avis la structure de réglementation n'est pas un facteur important.

Le sénateur Kroft: J'aimerais passer à un sujet différent. J'ai trouvé intéressante l'orientation générale que vous envisagiez en vue de l'application de principes au lieu de nous fonder sur une structure reposant totalement sur des règles. J'ai noté votre analogie avec l'emblème de la tête de mort selon laquelle il est fort utile que les gens soient bien informés et bien mis en garde au sujet des points forts et des points faibles de situations leur permettant de prendre une opinion informée.

Vous avez parlé d'un sujet qui est nouveau pour moi pour ce qui est de sa priorité spécifique, à savoir l'impuissance du système de justice pénale à être aussi efficace qu'il le pourrait dans l'application des règles ou la punition d'actions fautes. Nous avons quotidiennement des illustrations en provenance des États-Unis, surtout de l'État de New York, des démarches qu'on y adopte. On y dénote un zèle à engager des poursuites et la volonté de choisir des cas pour servir d'exemples.

Pourriez-vous aller un peu plus loin et nous donner votre impression? Est-ce que les poursuites sont engagées avec moins de zèle qu'il ne le faudrait ou est-ce que les décisions judiciaires ne sont pas aussi efficaces qu'elles pourraient l'être? Je vous prierais d'inclure dans votre réponse vos réflexions sur ce que les recours civils ajouteraient à cette procédure.

M. Hyndman: Du côté pénal, à mon avis, les choses se passeraient comme vous l'avez dit et cetera. C'est un problème systémique. Je ne pense pas que même si nous avions eu de meilleurs procureurs ou des juges différents, on aurait pu résoudre le problème. On le retrouve dans tout le système. On a bien l'impression que l'on ne considère pas sérieusement au Canada ce genre de crime. J'ai formulé l'analogie dans mon mémoire. Nous devons avouer que le vol des épargnes accumulées par quelqu'un

her money. Our system does not do that. It is difficult to get a conviction, and when you do get a conviction, the penalties generally are light in comparison with what happens in the United States.

I am not necessarily suggesting that we should be putting as many people in jail as they do, but it is like night and day. It feeds down through the whole system; it demoralizes the prosecutors and the investigators because they know that they will put in years of work and probably not get the kind of result they would like or think would be fair at the end of the day. I wish I had an easy answer. It is not throwing more money at it.

In British Columbia, in the mid-1990s, we set up an organization called the securities fraud office. In fact, over a three-year period our commission threw in \$3 million to hire more RCMP officers and more prosecutors to go after securities fraud. We got a few cases through but, frankly, nothing of any consequence.

That is when I concluded that just throwing more money at it and putting more people in place was not the way to proceed but that we needed to think about the systemic problem and the way in which our criminal justice system treats white-collar crime. People who know more about criminal justice than I do will have to dedicate some time to arrive at a solution to it. I know Justice officials are on to this issue and are starting to talk about it. I would be happy to work with them, but we have to get them focussed in terms of bringing their expertise to bear.

On the civil remedy side, it is an important addition, in light of the new legislation proposed in Ontario yesterday. Again, we will have to see how it works out in practice. The legislation was designed by the Canadian Securities Administrators to try to make civil remedies more available. In that way, investors trading in the secondary market who incur losses as a result of misleading disclosure by public companies have a real prospect of going to court and getting some restitution.

We also wanted to balance that by trying to prevent a risk of abusive so-called strike suit litigation, something that we have seen a great deal of in the U.S. In such cases, companies are essentially extorted out of money by being sued every time their stock price goes down, whether they have made any misrepresentations or not. They end up settling them for large amounts of money just to make the civil action go away, whether or not it has any merit. We wanted to bring some protections in to try to prevent that kind of abusive litigation while at the same time opening the door. As it is tested in the real world, we will see whether the balance we have struck is the right one.

durant sa vie en investissements dans le marché, devrait être considéré de la même façon que l'entrée avec effraction dans la demeure de quelqu'un ou le vol de son argent. Notre système ne procède pas ainsi. Il est difficile de faire condamner quelqu'un et lorsqu'on y arrive, les sanctions sont en général légères en comparaison de ce qui se produit aux États-Unis.

Je ne veux pas nécessairement laisser entendre que nous devrions jeter en prison autant de gens que nous le faisons mais le contraste est flagrant. Il se répercute à travers tout le système. Il démoralise les procureurs et les enquêteurs parce qu'ils savent qu'ils vont consacrer des heures de travail sans probablement obtenir le genre de résultat qu'ils souhaiteraient ou qu'ils estiment juste en fin de compte. J'aimerais avoir une réponse simple à vous donner. Ce n'est pas une injection de fonds qui règlera le problème.

En Colombie-Britannique, au milieu des années 90, nous avons établi un organisme qualifié de bureau chargé des fraudes en valeurs mobilières. En fait, en trois ans, notre commission a affecté 3 millions de dollars pour engager un plus grand nombre d'agents de la Gendarmerie et de procureurs pour lutter contre la fraude dans le domaine des valeurs mobilières. Il y a bien eu quelques procès mais bien franchement rien de retentissant.

C'est alors que j'en ai conclu qu'une injection de fonds et un accroissement de personnel n'était pas la façon de procéder et qu'il fallait réfléchir au problème systémique et à la façon dont notre système de justice pénale traite les délinquants d'affaires. Des gens mieux renseignés que moi sur le système de justice pénale, devront consacrer du temps à y trouver une solution. Je sais que les fonctionnaires du ministère de la Justice s'intéressent à cette question et commencent à en parler. Je travaillerai volontiers de concert avec eux mais il faut les convaincre d'utiliser leurs compétences spéciales.

Pour ce qui est des recours civils, c'est un appoint important, étant donné la nouvelle mesure législative proposée en Ontario hier. Là encore, il faudra attendre de voir comment les choses se passent dans la pratique. La mesure législative a été conçue par les administrateurs canadiens de valeurs mobilières pour essayer de faciliter l'usage des recours civils. Ainsi, les investisseurs qui négocient sur le marché secondaire et qui subissent des pertes par suite de communication fallacieuse par des compagnies publiques, ont une perspective réelle de s'adresser au tribunal et d'obtenir restitution.

Nous voulions aussi établir un certain équilibre en essayant d'éviter que l'on ne recourt de manière abusive à la procédure de procès frivoles, qui a été si fréquente aux États-Unis. En pareil cas, on extorque essentiellement de l'argent aux compagnies auxquelles on intente des procès chaque fois que le prix de leurs actions baisse, qu'il y ait eu intention de tromper ou pas. L'affaire se règle par le versement de grosses sommes d'argent simplement pour que l'action au civil disparaisse, qu'elle soit fondée ou pas. Nous voulions insérer certaines mesures de protection pour essayer d'éviter ce genre de procédure abusive tout en laissant le champ libre du même coup. Alors qu'on la met à l'épreuve dans la réalité, nous verrons si l'équilibre que nous avons cherché à réaliser, est le bon.

The Chairman: Does it strike you as odd that in the case of a company like Livent it took Canadian authorities twice as long to lay charges as it did the Americans? Bre-X seemed to take forever and the Airbus affair is still going on. When is the last time you heard of someone going to jail for tax evasion?

Mr. Hyndman: Those are examples of how our system moves much more slowly than the American one and does not get the same results at the end.

Senator Taylor: In your brief, you seem to dismiss outside directors, as do I. I do not see an answer to it. After all, the outside directors are appointed by the inside directors. Down the road, they may exercise a certain amount of influence.

The Sarbanes-Oxley report recommended that auditors not be retained for much more than three or four years. It is the same in Australia. I like the idea of pulling the name of an auditor out of a hat every couple of years. In that way, no incestuous relationship could develop between the auditors and management. To avoid this, Sarbanes-Oxley, along with Australia, recommended that they be changed entirely every three or four years.

Would you care to comment on that, sir?

Mr. Hyndman: Sarbanes-Oxley requires that the actual audit partner within the firm who does a particular company's audit be rotated every five years and cannot come back for a certain number of years. They are not requiring firms to be rotated, although they did mandate a study on that.

It is a difficult question. There is certainly a lot of appeal in saying that there should be a change in auditors, thereby avoiding the incestuous relationship that apparently occurred in the Enron situation.

As a note of caution, I would say that auditing is a complicated business. It is important that the auditor understand the firm. A study I was told about in Europe indicated that it is in the early years of an audit engagement that a lot of the audit failures occur. The auditors miss things because they are simply not familiar enough with the company. Of course, the bigger and more complex the company that is being audited, the bigger and more complex the problem.

You have to be a little cautious before imposing those kinds of solutions that, at first blush, sound pretty good. Like anything else, the story tends to be more complicated once you get into it.

The Chairman: A similar study in Canada shows that the greatest number of mistakes are made when a change of auditors occurs, that mistakes occur in transition.

Le président: Est-ce qu'il ne vous semble pas bizarre que dans le cas d'une compagnie comme Livent, il a fallu deux fois plus de temps aux autorités canadiennes pour tenter des poursuites qu'il n'en a fallu aux Américains? On ne semblait pas voir la fin de Bre-X et l'affaire Airbus est toujours en cours. Quand avez-vous entendu dire qu'on avait incarcéré quelqu'un pour évasion fiscale?

M. Hyndman: Ce sont là des exemples qui montrent que notre système procède beaucoup plus lentement que le système américain et n'obtient pas les mêmes résultats en fin de compte.

Le sénateur Taylor: Dans votre mémoire, vous semblez écarter la notion des administrateurs externes, comme moi d'ailleurs. Je n'y trouve pas de réponse. Après tout, les administrateurs externes sont nommés par les administrateurs internes. En fin de compte, ils exercent peut-être une certaine influence.

Le rapport Sarbanes-Oxley recommandait que les vérificateurs ne soient pas engagés pour plus de trois ou quatre ans. C'est la même chose en Australie. L'idée d'aller chercher un nouveau vérificateur tous les deux ans me plaît. De cette manière, aucune relation incestueuse ne peut exister entre les vérificateurs et la direction. Pour éviter cela, la Loi Sarbanes-Oxley, et c'est la même chose en Australie, a recommandé que les vérificateurs changent tous les trois ou quatre ans.

Voudriez-vous nous faire part de votre réflexion à ce sujet, monsieur?

M. Hyndman: La Loi Sarbanes-Oxley exige que l'associé en vérification qui procède à la vérification d'une société en particulier soit assujéti à une rotation tous les cinq ans et qu'il ne puisse pas être réengagé pendant un certain nombre d'années. Les Américains n'exigent pas une rotation des cabinets de vérificateurs, mais ils ont réclamé une étude à ce sujet.

C'est une question complexe. Il est certes très tentant de dire qu'il faudrait changer les vérificateurs pour éviter ainsi le genre de relations incestueuses qui se sont produites, semble-t-il, dans le cas de Enron.

Comme mise en garde, je dirais que la vérification est une tâche compliquée. Il importe que le vérificateur comprenne la société. En Europe, on m'a dit qu'une étude avait révélé que c'était au cours des premières années d'un contrat de vérification qu'une foule des erreurs se produisent. Les vérificateurs omettent certaines choses parce qu'ils ne sont pas suffisamment au courant de la compagnie. Bien entendu, plus la société qui fait l'objet de la vérification est importante et complexe, plus le problème sera important et complexe.

Il faut être un peu prudent avant d'imposer ce genre de solution qui, de prime abord, semble satisfaisante. Comme pour tout, l'histoire se complique une fois qu'on est lancé.

Le président: Une étude analogue au Canada révèle que le plus grand nombre d'erreurs se produisent lorsque l'on change les vérificateurs, les erreurs se produisant pendant la période transitoire.

Senator Taylor: I do not doubt there are mistakes made, if there is such a thing as an honest mistake. The situation where auditors develop an incestuous type of relationship is not good either.

Do you see any conflict of interest between underwriters and brokerage houses? I am talking about when the underwriters, the brokerage house and the security advisors are all the same person. I think in England the underwriter is separated from the brokerage side.

Mr. Hyndman: At one time in Britain, they were separated. About 17 years ago they changed the structure to eliminate that requirement.

This is a business that is loaded with conflicts of interest. Underwriters in the same firms are doing analyst work or retail securities. It is important to recognize that these firms have multiple capacities and that they are conflicted.

History has shown that simply trying to separate the functions into different smaller firms creates its own problems and its own systemic risks. I would not recommend that we try to break up the firms into different functions like that. There are some things we can do to regulate conflicts, primarily through disclosure. However, there are probably other things that should be done to ensure that the services and advice of these firms are not tainted by a conflict.

It is something that requires constant attention and vigilance. The best solutions are, again, in the market. If a firm becomes known for favouring its own interests over the interests of its clients, then it will lose business. The best we can do is make people aware of these conflicts and try to get them to focus on them. We must try to get publicity of circumstances when companies abuse their privileged positions. In this way, investors can be aware of those and take them into account in deciding where to take their business. This would also apply to companies that are looking to have underwritings done because they have interests that are also subject to conflicts of interest.

Senator Prud'homme: You said that you are not suggesting that we put as many people in jail as they do in the U.S.A. or for as long. My question is: Why not? Would it not make sense to send a strong message at the start?

In your brief on page 9, there are five actions suggested for regulators. Would it not be possible to add a suggestion as to how to gain back the public's confidence? That seems to me to be the big debate for everyone at the moment.

Mr. Hyndman, you said that people in Vancouver, and I share their opinion, are suspicious when they hear that only Toronto can determine the best outcome. My friends in Saskatchewan and Alberta always say that there are those who think that only

Le sénateur Taylor: Je ne doute pas que des erreurs soient commises si les erreurs de bonne foi existent. Lorsque les vérificateurs établissent un genre de rapport incestueux avec la société, ce n'est pas une situation favorable non plus.

Voyez-vous un conflit d'intérêt quelconque entre les preneurs fermes et les maisons de courtage? Je ne parle pas des cas où le preneur ferme, la maison de courtage et les conseillers en valeurs sont une seule et même personne. Je crois qu'en Angleterre le preneur ferme est distinct de la maison de courtage.

M. Hyndman: À une époque, en Angleterre, ils étaient distincts. Il y a environ 17 ans, la structure a été modifiée pour éliminer cette condition.

C'est un secteur d'activité où les conflits d'intérêts pullulent. Dans une même société, il peut y avoir des preneurs fermes qui font également du travail d'analyse ou qui s'occupent de valeurs au détail. Il importe de reconnaître que ces sociétés exercent des fonctions multiples et que celles-ci sont en conflit.

L'expérience nous a appris qu'il ne suffit pas d'essayer de séparer les fonctions et de créer différentes sociétés de plus petite taille, car procéder ainsi est une autre source de problèmes et apporte d'autres risques systémiques. Je ne recommanderais pas de démanteler les sociétés pour créer différentes entités ayant chacune l'une de ces fonctions. Il y a moyen d'établir des règlements visant les conflits, surtout pour assurer la divulgation des renseignements. Toutefois, il y a sans doute d'autres mesures à prendre pour s'assurer que les services et les conseils de ces sociétés ne sont pas biaisés à cause d'un conflit.

C'est un secteur qu'il faut surveiller constamment et où il faut toujours être vigilant. Les meilleures solutions, je le répète, se trouvent dans le marché même. Si l'on constate qu'une société veut protéger d'abord ses propres intérêts plutôt que ceux de ses clients, on la délaissera. L'idée est de sensibiliser les gens à ces conflits et de les pousser à y voir. Lorsqu'un établissement abuse de sa position de privilège, il faut profiter de tous les moyens possibles pour que cela se sache. De cette façon, les investisseurs sont au courant et savent qui éviter lorsqu'ils décident de faire leurs placements. La même situation vaut dans le cas des entreprises qui cherchent des preneurs fermes parce qu'elles savent qu'elles ont des conflits d'intérêts dans les affaires qu'elles poursuivent.

Le sénateur Prud'homme: Vous dites qu'il ne conviendrait pas à votre avis de faire comme les États-Unis et de mettre autant de gens derrière les barreaux pour des périodes aussi longues. Voici ma question: pourquoi pas? Ne serait-il pas logique d'envoyer tout de suite un message clair?

Dans votre exposé, à la page 9, vous proposez cinq mesures que pourraient prendre les organismes de réglementation. Ne pourrait-on pas proposer quelque chose aussi pour regagner la confiance du public? Je dirais que c'est cela qui est au centre de la polémique à l'heure actuelle.

Monsieur Hyndman, vous dites qu'à Vancouver, les gens ont des doutes lorsqu'ils entendent dire que Toronto est la seule à pouvoir prendre les meilleures décisions dans ce domaine, et je partage leur avis. Mes amis en Saskatchewan et en Alberta disent

Rockcliffe people know what is best for Canada and that nothing good can come out of Alberta or Saskatchewan. Your suspicion about too much centralization is shared for other reasons by the Quebec regulatory board, the Commission des valeurs mobilières du Québec, CVMQ. Some say it is for cultural reasons.

I am prompted to ask the question because it was the first question asked by Senator Kelleher. How could we, who are suspicious and do not want to be manipulated by people who may know better how this should be done, not arrive at the conclusion that much stronger regulation would include greater cooperation between all of the regulators?

Mr. Hyndman: Those are good questions. Concerning jail time, perhaps I should not have said that we should not go as far as the U.S. on that issue. I guess I am reflecting the general view that the United States has more people in jail than just about any other country in the world, and I am not sure that is the general direction that Canada wants to take.

I do agree that, in the area of securities fraud, imprisonment will be a real deterrent for the kind of people who are in business. The prospect of going to jail would actually change behaviour, so I do agree that there should be meaningful and effective criminal sentencing to try to provide that effective deterrent. I agree with you on that.

Concerning public confidence, if we do those five things that I described on page 9 of the paper, well, that will lead to public confidence, which will result from having the market work fairly and efficiently. There are other factors that have nothing to do with regulation that are also important for public confidence. The way to focus on confidence in the integrity of the market — that the market is fair and well-regulated and that conflicts are properly disclosed, et cetera — is to do these things right.

In respect of the national regulation issue, I agree. I look at it this way: I am employed in the provincial-based system that we have now, and my job, together with my colleagues in the other provinces, is to make this system work as well as we can. That means there must be a great deal of cooperation, harmonization of our rules and doing as much as we can to make this system work seamlessly and effectively. We will leave it to others to make the decision as to whether this is the right structure or whether the structure should be changed. There is much scope within our current structure to make the system work effectively to achieve the objectives of regulation.

toujours qu'il s'en trouve pour penser que seuls les gens de Rockcliffe savent ce qu'il convient pour le Canada et qu'il est futile d'essayer de trouver quelque chose d'utile provenant de l'Alberta ou de la Saskatchewan. Votre crainte d'une centralisation excessive est partagée pour d'autres motifs par l'organisme de réglementation du Québec, la Commission des valeurs mobilières du Québec, CVMQ. Il y en a qui disent que ces motifs sont d'ordre culturel.

Cette question me vient à l'esprit parce qu'elle a été la première sur les lèvres du sénateur Kelleher. Nous qui sommes méfiants et qui ne voulons pas être manipulés par des personnes qui disent posséder les meilleures solutions, comment ne pouvons-nous pas conclure qu'une réglementation beaucoup plus serrée s'accompagnerait d'une collaboration plus grande entre tous les organismes de réglementation?

M. Hyndman: Ce sont de bonnes questions. En ce qui concerne les peines d'emprisonnement et leur durée, j'aurais peut-être dû m'abstenir de dire qu'il ne convenait peut-être pas d'aller aussi loin que les États-Unis. Je suppose que je faisais écho à ce qui est dit en général à propos des États-Unis — qu'il y a plus de gens derrière les barreaux dans ce pays que dans n'importe quel autre pays du monde — et je doute que ce soit une orientation que le Canada voudrait adopter.

J'avoue que dans les affaires de fraude en valeurs mobilières, l'emprisonnement aurait un vrai effet dissuasif sur les personnes susceptibles de se livrer à ce genre d'activité. L'idée d'aller en prison les convaincrerait de changer de comportement, si bien que je conviens que des peines sévères établies selon un processus efficace créeraient un effet dissuasif certain. Vous avez raison là-dessus.

En ce qui concerne la confiance du public, si nous adoptons les cinq mesures que j'ai décrites à la page 9 du mémoire, je pense qu'il en résultera une augmentation de la confiance du public parce qu'il verra que les marchés fonctionnent efficacement et équitablement. La confiance du public tient également à d'autres facteurs qui n'ont rien à voir avec la réglementation. Pour avoir confiance en l'intégrité du marché, pour être certain que le marché est équitable et bien réglementé et que les conflits sont déclarés selon les règles, et ainsi de suite, il faut procéder avec circonspection et diligence.

En ce qui concerne la réglementation à l'échelle nationale, là aussi vous avez raison. Voici comment je vois les choses: nous avons aujourd'hui un système provincial, j'en fais partie et il m'incombe, en collaboration avec mes homologues des autres provinces, de rendre ce système le plus efficace possible. C'est donc dire qu'il doit y avoir beaucoup de coopération, qu'il faut harmoniser nos règles et qu'il faut faire tout ce que nous pouvons pour que ce système soit uniforme et efficace. Quant à savoir si la structure est la bonne ou si elle devrait être modifiée, nous laissons à d'autres le soin de prendre les décisions à ce sujet. Il y a tout ce qu'il faut dans la structure que nous avons aujourd'hui pour que le système fonctionne efficacement et nous permette d'atteindre les objectifs de la réglementation.

Senator Kroft: I am just looking for a very specific piece of information. What is the current reporting time on insider transactions in your jurisdiction? Is there a national standard on this and where is it going? I do this in the context of your live, current corporate information goal that you mentioned.

Mr. Hyndman: The current reporting time standard across Canada is 10 days after the trade. There were differences in that time a few years ago but it is now consistent in all jurisdictions where reporting is required. Those areas are the significant market jurisdictions. We are working on an electronic system to enable us to obtain that information more efficiently so that we can get it out to the public domain quickly in a more accessible way. This, like many information technology projects, has had its hiccups and has taken longer and cost more than we had hoped. We expect that, early in 2003, we will have the system up and running so that people may file their insider reports through the Internet. In that way, investors will gain access to them quickly.

The United States is lowering the reporting time standard to two days after the trade, from their current time of 10 days after the end of the month when the trade takes place. That is the old Canadian standard also. The Americans are making a huge leap by shortening it to two days after the trade. We would like to have our system up, running and working before we consider shortening that reporting time requirement.

Senator Kroft: Is our reporting time 10 days from the trade?

Mr. Hyndman: Yes.

Senator Fitzpatrick: My question is on the same subject. It is a question of materiality and timeliness, when insiders can trade after information has been provided to the public. We have had situations in Canada where there has been massive trading on behalf of insiders within a month or so before a disclosure on material financial negative impacts on the company. There needs to be a look at the questions of timeliness and of restriction — when insiders can trade.

You have just touched on the reporting, and I think the American change of reporting time, which you just mentioned, is probably good — two or three days after an insider trades, he is required to report electronically.

Mr. Hyndman: We think it is a good change, and we would like to ensure that we have the capacity to implement it smoothly before we move in that direction. However, I have no doubt that we will move to that time frame sooner or later, in Canada.

Le sénateur Kroft: Il y a un renseignement bien précis que j'aimerais avoir. Dans votre province, dans quel délai les transactions d'initié doivent-elles être déclarées? Y a-t-il une norme nationale là-dessus et est-elle appliquée? Je pose cette question en pensant à l'objectif que vous avez mentionné, celui de disposer de renseignements à jour et en temps réel sur la société.

M. Hyndman: La norme actuelle pour tout le Canada est que la transaction d'initié doit être déclarée dans les 10 jours qui suivent la date à laquelle elle a eu lieu. Il y a quelques années, le délai n'était pas le même dans toutes les provinces, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je veux parler des provinces où il y a d'importantes Bourses. Nous travaillons à la mise au point d'un système électronique qui nous permettra d'obtenir plus efficacement ces renseignements pour que nous puissions les diffuser plus rapidement. Comme dans bien des projets de technologie de l'information, celui-ci a eu ses pépins et a coûté plus cher et prend plus de temps à mettre en oeuvre que nous l'espérons. Nous comptons bien que le système sera en place dès le début de 2003 pour que les gens puissent déclarer leurs transactions d'initié au moyen de l'Internet. De cette façon, les investisseurs y auront accès rapidement.

À l'heure actuelle, aux États-Unis, la transaction doit être déclarée dans les 10 jours qui suivent la fin du mois pendant laquelle elle a eu lieu, mais on va raccourcir ce délai à deux jours. C'est ce même délai que nous avions autrefois au Canada. C'est tout un changement que les Américains font en raccourcissant le délai de déclaration à deux jours suivant la transaction. Nous voulons mettre notre système en oeuvre avant d'envisager de raccourcir nous aussi le délai que nous avons aujourd'hui.

Le sénateur Kroft: La déclaration doit-elle être faite dans les 10 jours qui suivent la transaction?

M. Hyndman: Oui.

Le sénateur Fitzpatrick: Moi aussi je veux poser une question là-dessus. Elle concerne le contenu et les délais, le moment des transactions d'initié une fois que les renseignements ont été communiqués au public. Nous avons vu au Canada des cas où il y a eu des transactions massives de la part d'initiés dans le mois ou à peu près qui a précédé la communication au public d'impacts financiers négatifs sur l'entreprise. Il faut examiner toute la question des délais et des restrictions — du moment où les initiés peuvent procéder à des transactions.

Vous venez de parler des déclarations obligatoires, et je pense que le raccourcissement du délai aux États-Unis, que vous venez de mentionner, est sans doute une bonne chose — c'est-à-dire que les initiés sont obligés de déclarer électroniquement leurs transactions dans les deux ou trois jours qui suivent la date où elles ont eu lieu.

M. Hyndman: À notre avis, ce changement est une bonne chose, et si nous voulons l'imiter, nous voulons être certains de pouvoir le faire efficacement. Je suis persuadé toutefois que nous en viendrons nous aussi au Canada à adopter avant longtemps un délai semblable.

On the issue of trading in advance of material announcements, it is, of course, illegal for an insider to buy or sell securities of a company about which they have knowledge of material information that has not been publicly disclosed. I guess it is always a question of fact as to just what the person knew, when they knew it, and when they traded. You are certainly right: Circumstances have occurred in Canada that make many people suspicious, and those things bear scrutiny by regulators. It is always a challenge, in these circumstances, to prove who knew what and when it was known. We have had cases where the proof was easier to obtain than in other cases. For example, when we have such evidence as long distance phone records, it is easier to prove a case. Usually, however, we do not have that kind of proof.

We are working as a group with the self-regulatory organizations and the regulators to try to improve our approach in dealing with insider trading in Canada. We do not know whether the activity is rampant or whether these are simply unfounded suspicions, but we need to find out and do a better job of understanding this issue. Assuming there is more insider trading than we are detecting, or following up on, we need a better system to do that. It is an example of what I talked about — picking an important problem and fixing it. It is not something we can fix just by passing another rule because our current rule is pretty good. We need a regulatory approach that will ferret out insider trading and that will provide the incentive for companies to keep control of information to ensure that their insiders do not trade. In that way, we would have a regulatory approach that would identify the situation when it does occur and that would deal with it effectively.

Senator Fitzpatrick: How about offshore trading?

Mr. Hyndman: Offshore trading is a big issue. A lot of attention is being paid to the use of offshore accounts for potential insider trading or manipulative trades and so forth. We have had some success in British Columbia in catching insider trading through offshore accounts. A few cases came through the island of Jersey a few years ago. People thought they had evaded our scrutiny but found out otherwise.

There are many places around the world where one can disguise the ownership of an account and make it difficult to be found by Canadian regulators. We are doing some work with the securities industry regarding the know-your-client rule and the requirement to know the owner of an account if it is an offshore entity in an effort to prevent that vehicle from being used.

The Chairman: Thank you, Mr. Hyndman for being with us.

En ce qui concerne les transactions effectuées avant la diffusion de renseignements importants, il est bien sûr illégal pour un initié d'acheter ou de vendre les valeurs d'une entreprise sur laquelle il possède des renseignements importants qui n'ont pas encore été communiqués au public. Ce que savait la personne, le moment où elle en a pris connaissance et le moment où elle a effectué la transaction, voilà autant de questions de fait. Vous avez certainement raison: il y a eu des situations au Canada où bien des gens avaient raison de nourrir des doutes, et il faut que les organismes de réglementation s'assurent des faits. C'est toujours difficile dans ces circonstances de prouver que telle ou telle personne savait telle ou telle chose à telle ou telle date. Ces choses ont été plus faciles à prouver dans certains cas que dans d'autres. Par exemple, il est plus facile de prouver une chose lorsque l'on dispose des relevés téléphoniques des appels interurbains. Bien souvent, toutefois, nous ne disposons pas de preuves de ce genre.

Nous travaillons en collaboration avec les organismes d'autorégulation et de réglementation afin d'améliorer nos méthodes concernant les transactions d'initié au Canada. Nous ignorons si ces agissements sont répandus ou si les doutes sont simplement non fondés, mais nous devons aller au fond des choses pour le savoir et mieux comprendre le problème. S'il y a des transactions d'initié qui nous échappent ou que nous ne surveillons pas, il nous faut un meilleur système qui nous permettra de faire notre travail. C'est un exemple de ce que je voulais dire tout à l'heure — se pencher sur un problème important et y trouver une solution. La solution ne consiste pas à simplement adopter une autre règle, parce que la règle que nous avons déjà est pas mal bonne. Il nous faut une méthode de réglementation qui nous permettra de déceler les transactions d'initié et qui incitera les sociétés à surveiller leurs renseignements pour prévenir les transactions d'initié. De cette façon, nous aurions une méthode de réglementation qui permettrait de déceler la situation lorsqu'elle se produit et de s'en occuper efficacement.

Le sénateur Fitzpatrick: Qu'en est-il des transactions hors frontière?

M. Hyndman: Les transactions hors frontière sont tout un problème. On surveille attentivement l'utilisation de comptes à l'étranger pour effectuer des transactions d'initié ou des transactions manipulatoires, et ainsi de suite. Nous avons eu pas mal de succès en Colombie-Britannique à déceler les transactions d'initié effectuées par le biais de comptes à l'étranger. Il y a quelques années, nous avons eu des cas où on s'est servi de l'île de Jersey. Ces gens pensaient qu'ils avaient réussi à échapper à nos contrôles, mais ils ont dû déchanter.

Il y a dans le monde de nombreux endroits où une personne peut maquiller la propriété d'un compte et le rendre difficile à déceler par les organismes de réglementation canadiens. Dans le but de réprimer ces agissements, nous travaillons en collaboration avec le secteur des valeurs immobilières pour assurer l'application de la règle de la connaissance du client et de la connaissance du propriétaire d'un compte lorsqu'il s'agit d'une entité étrangère.

Le président: Monsieur Hyndman, nous vous remercions de votre témoignage.

We are faced with a bit of a conundrum here. Most of what we are hearing can be summed up as follows: "Mind your own business. We will look after it." My question is this: If you are so good at looking after the situation yourselves, why are we in this mess to start with? I admit that is simplistic. We will keep working at it to try to come up with some answers. You have been extremely helpful. I appreciate your time.

The committee adjourned.

Nous avons ici une sorte de dilemme, la plupart des choses que nous avons entendues se résument ainsi: «Mêlez-vous de vos affaires. Nous nous en occuperons». Voici donc ma question: si vous réussissez si bien à vous occuper de ces choses, comment se fait-il que nous sommes dans un tel pétrin aujourd'hui? Je sais bien que c'est simpliste. Nous continuerons à y travailler afin d'arriver à des réponses. Vous nous avez beaucoup aidés. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir témoigner.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Wednesday, October 30, 2002

From the Ontario Securities Commission:

Mr. David A. Brown, Q.C., Chair;

Mr. John A. Carchrae, CA, Chief Accountant.

From the Canadian Institute of Chartered Accountants:

Mr. David Smith, FCA, President and CEO.

From the Office of the Superintendent of Financial Institutions:

Mr. Nick Le Pan, Superintendent.

Thursday, October 31, 2002

*From the British Columbia Securities Commission
(in Vancouver):*

Mr. Douglas M. Hyndman, Chair.

TÉMOINS

Le mercredi 30 octobre 2002

De la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario:

M. David Brown, président;

M. John A. Carchrae, CA, comptable en chef.

De l'Institut canadien des comptables agréés:

M. David Smith, FCA, président-directeur général.

Du Bureau du surintendant des institutions financières:

M. Nick Le Pan, surintendant.

Le jeudi 31 octobre 2002

*Des Commissions des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique
(à Vancouver):*

M. Douglas M. Hyndman, président.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:
The Honourable E. LEO KOLBER

Président:
L'honorable E. LEO KOLBER

Wednesday, November 6, 2002
Thursday, November 7, 2002

Le mercredi 6 novembre 2002
Le jeudi 7 novembre 2002

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Fourth and fifth meetings on:
The present state of the domestic and
international financial system

Quatrième et cinquième réunions concernant:
La situation actuelle du régime financier
canadien et international

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Senator E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable Senator David Tkachuk, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

- | | |
|--|---|
| * Carstairs, P.C.
(or Robichaud, P.C.)
Fitzpatrick
Hervieux-Payette, P.C.
Kelleher, P.C. | Meighen
Oliver
Poulin
Prud'homme, P.C.
Setlakwe
Stollery
Taylor |
| * Lynch-Staunton
(or Kinsella) | |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Kroft (*November 6, 2002*).

The name of the Honourable Senator Stollery substituted for that of the Honourable Senator Banks (*November 7, 2002*).

The name of the Honourable Senator Oliver substituted for that of the Honourable Senator Angus (*November 7, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk
et

Les honorables sénateurs:

- | | |
|--|---|
| * Carstairs, c.p.
(ou Robichaud, c.p.)
Fitzpatrick
Hervieux-Payette, c.p.
Kelleher, c.p. | Meighen
Oliver
Poulin
Prud'homme, c.p.
Setlakwe
Stollery
Taylor |
| * Lynch-Staunton
(ou Kinsella) | |

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Kroft (*le 6 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 7 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Oliver est substitué à celui de l'honorable sénateur Angus (*le 7 novembre 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, November 6, 2002
(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 3:45 p.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fitzpatrick, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kolber, Poulin, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Taylor and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mr. Gérald M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (*See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Canadian Council of Chief Executives:

Mr. Thomas Paul d'Aquino, President and Chief Executive;
Mr. David Stewart-Patterson, Senior Vice-President, Policy;

Mr. Sam T. Boutziouvis, Vice-President, Policy and Senior Economic Advisor.

From the CMA Canada (Certified Management Accountants of Canada):

Mr. Bill Langdon, Vice President, Knowledge Management.

From the Social Investment Organization:

Mr. Eugene Ellmen, Executive Director.

Mr. d'Aquino made a statement and, with the other witnesses from the Canadian Council of Chief Executives, answered questions.

Mr. Langdon made a statement and answered questions.

Mr. Ellmen made a statement and answered questions.

At 6:35 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 6 novembre 2002
(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 15 h 45, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Fitzpatrick, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kolber, Poulin, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Taylor et Tkachuk (9).

  galement présent: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: M. Gérald M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international, et notamment de la perspective canadienne de la faillite d'Enron. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule né 1 des 23-24 octobre 2002.*)

TÉMOINS:

Du Conseil canadien des chefs d'entreprise:

M. Thomas Paul d'Aquino, président et chef de la direction;
M. David Stewart-Patterson, premier vice-président, Politiques;

M. Sam T. Boutziouvis, vice-président, Politiques, et conseiller économique principal.

De la Société des comptables en management du Canada (CMA Canada):

M. Bill Langdon, vice-président, Gestion du savoir.

De l'Association pour l'investissement responsable:

M. Eugene Ellmen, directeur général.

M. D'Aquino fait une déclaration et, de concert avec les représentants du Conseil canadien des chefs d'entreprise, répond aux questions.

M. Langdon fait une déclaration et répond aux questions.

M. Ellmen fait une déclaration et répond aux questions.

   18 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Thursday, November 7, 2002
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 11 a.m. this day, in room 257, East Block, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fitzpatrick, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kolber, Oliver, Poulin, Setlakwe, Stollery and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mr. Gérald M. Lafrenière, Researcher, Law and Government Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (*See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Canadian Coalition for Good Governance:

Mr. Stephen Jarislowsky, Chairman and Chief Executive Officer, Jarislowsky Fraser Limited.

From Market Regulation Services Inc. ("RS"):

Mr. Tom Atkinson, President and Chief Executive Officer.

Mr. Jarislowsky, from Montreal by videoconference, made a statement and answered questions.

Mr. Atkinson made a statement and answered questions.

At 12:50 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 7 novembre 2002
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 heures dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (président).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Fitzpatrick, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kolber, Oliver, Poulin, Setlakwe, Stollery et Tkachuk (9).

Également présent: M. Gérald M. Lafrenière, attaché de recherche, Division du droit et du gouvernement, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international et plus particulièrement de la perspective canadienne de l'effondrement d'Enron. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 1 des 23 et 24 octobre 2002.*)

TÉMOINS:

De la Coalition canadienne pour une bonne gouvernance:

M. Stephen Jarislowsky, président du conseil et chef de la direction, Jarislowsky Fraser Limited.

Des Services de réglementation du marché Inc. («RS»):

M. Tom Atkinson, président et chef de la direction.

M. Jarislowsky fait un exposé et répond aux questions par vidéoconférence, de Montréal.

M. Atkinson fait un exposé et répond aux questions.

À 12 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, November 6, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 3:45 p.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Our witnesses in the first part of the meeting are from the Canadian Council of Chief Executives. They are represented by Mr. Thomas Paul d'Aquino, Mr. David Stewart-Patterson and Mr. Sam T. Boutziouvis.

Mr. d'Aquino and group, welcome. I understand, Mr. d'Aquino, that you have an opening statement.

Mr. Thomas Paul d'Aquino, President and Chief Executive, Canadian Council of Chief Executives: We are pleased that you permission, which I am told is not easy to do, to conduct this hearing while the Senate is meeting. We feel privileged, Mr. Chairman.

Having appeared before this committee on many occasions over a long period of time, I continue to be impressed by the work that you do. As I was saying to one of your new members, Senator Prud'homme, this is a committee with a long and glorious history. We follow carefully what you do and we congratulate you for the good work that you do. We are pleased that you have taken on the critical issue of corporate governance.

I know you have looked at the issue of corporate governance in the past, as we did in our own organization. However, in those days, people did not take it quite as seriously as they are taking it today. I am pleased to have this opportunity to share some thoughts with you.

Free markets cannot function, we all agree, without a high degree of public trust. The actions of a few have undermined both the reputation of business leaders as a group and public confidence in the integrity of our financial markets. Earlier this year, Canada's business leaders decided that, in addition to the efforts that were already being made to address governance within individual enterprises, we needed to act collectively. In July, the council launched a corporate governance initiative. In the following weeks, we carried out an intensive review of reforms that were being contemplated around the world. We laid out, in considerable detail, thoughts on how Canada could achieve norms of governance practices unequalled anywhere in the world. Our goal was to write the gold standard for Canada. We circulated not one, not two, but six drafts as we forged a remarkable degree of consensus among our chief executives of companies with widely varying ownership structures. A few weeks ago, the council unveiled its recommendations in a major statement entitled, "Governance Values and Competitiveness: A Commitment to Leadership," copies of which have already been

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 6 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 15 h 45, pour examiner, afin d'en faire rapport, l'état actuel du régime financier canadien et international (Perspective du Canada de la faillite d'Enron).

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Pour la première partie de notre séance, nous recevons des représentants du Conseil canadien des chefs d'entreprise, dont M. Thomas Paul d'Aquino, M. David Stewart-Patterson et M. Sam T. Boutziouvis.

Bienvenue à M. d'Aquino et à son groupe. Si je comprends bien, monsieur d'Aquino, vous avez une déclaration liminaire.

M. Thomas Paul d'Aquino, président et chef de la direction, Conseil canadien des chefs d'entreprise: Nous sommes heureux d'apprendre que vous avez autorisé de tenir cette séance alors même que siège le Sénat, ce qui n'est pas chose facile, d'après ce qu'on me dit. Nous nous considérons donc privilégiés, monsieur le président.

J'ai comparu devant votre comité à plusieurs occasions et ce, depuis pas mal de temps et je suis toujours impressionné par le travail que vous faites. Comme je le disais à l'un de vos nouveaux membres, le sénateur Prud'homme, votre comité a une longue et glorieuse histoire. Nous suivons de près ce que vous faites et nous vous félicitons pour votre bon travail. Nous sommes heureux de voir que vous examinez la question critique de la gouvernance des entreprises.

Je sais que vous vous êtes déjà penchés sur cette question dans le passé, comme nous l'avons fait au sein de notre propre organisme. Toutefois, à ce moment-là, on ne la prenait pas autant au sérieux qu'aujourd'hui. Je suis heureux d'avoir l'occasion aujourd'hui de vous faire part de certaines réflexions à ce sujet.

Les marchés libres ne peuvent fonctionner, nous en convenons tous, sans pouvoir compter sur un degré élevé de confiance du public; or, les actions de quelques-uns ont miné à la fois la réputation des dirigeants d'entreprise en tant que groupe et la confiance du public à l'égard de l'intégrité de nos marchés financiers. C'est pourquoi, plus tôt cette année, les dirigeants d'entreprise du Canada ont décidé que, outre les efforts qu'ils déploient afin de régler le problème de la gouvernance à l'intérieur même de chacune des entreprises, il leur faut agir collectivement. En juillet, le conseil a lancé l'initiative sur la gouvernance des entreprises. Durant les semaines qui ont suivi, nous avons procédé à un examen approfondi des réformes envisagées à ce chapitre dans le monde. Nous avons dégagé des réflexions détaillées sur la façon dont le Canada pourrait établir des normes sur les pratiques de gouvernance qui n'aient pas leur égal dans le monde. Nous avons fait circuler pas une, ni deux, mais six ébauches pour atteindre un degré de consensus remarquable parmi des chefs d'entreprise dont la structure du capital social est très variée. En outre, il y a quelques semaines, le conseil a dévoilé ses

circulated to this committee. For those of you who have not read it, I strongly urge you to do so. We put a lot of time and effort into it. It engaged in a very direct way.

We have a rule in our organization that if you are a CEO and a member of the Canadian Council of Chief Executives you have to roll up your sleeves and do the work yourself. These drafts were read and reread by a great number of our members.

Our first recommendation focused on the link between investor trust and the accountability of CEOs. Our members have always signed off on their financial statements. In our statement, they made it clear that they are ready and willing to put their word on the line in terms of a much more comprehensive personal certification, comparable to that now required in the United States.

We called for more vigorous enforcements and tougher penalties for breaches of the law and faster and more comprehensive disclosure of insider trading. As you and I said to one another before the hearing began, we have a lot of laws on the books. One of the problems in Canada is that we have not had, in our view, sufficiently vigorous enforcement of the laws that are already there.

We suggested that the board take a look at the compensation of chief executives in two key areas. First, based on the principle that executive pay should be linked strongly to performance, we suggested that legal and regulatory sanctions could be supplemented by something that we think is an invention of ours, that is, by actually dealing with the issue in an employment agreement. In addition to offering rewards for good performance, boards could include contractual provisions that would reduce or even require repayment of bonuses in certain circumstances. That is within the employment agreement.

Second, we addressed the broader concern about whether too many executives have been able to cash in too quickly for corporate performance that proves to be unsustainable. Here, our members suggested that too many market participants, including many institutional and retail investors, analysts, journalists, directors and senior executives, have become overly focussed on short-term results. Our statement, therefore, suggests that boards consider a greater emphasis on compensation linked to longer-term economic performance.

Two examples of means towards this end are as follows: the payment of a significant portion of bonuses in the form of stock that must be held until departure or retirement; or a requirement that a significant portion of the after-tax proceeds from the exercise of stock options remain invested in company stock for a minimum period.

recommandations dans un énoncé de première importance intitulé: «Gouvernance, valeurs et compétitivité: Un engagement vers le leadership», dont nous avons remis des exemplaires au comité. Nous recommandons fortement à ceux qui ne l'auraient pas encore lu de le lire. Nous avons consacré beaucoup de temps et d'efforts à la rédaction de ce document qui nous implique de façon très directe.

Dans notre organisme, nous avons une règle: Si vous êtes PDG et membre du Conseil canadien des chefs d'entreprise, vous devez vous-même vous mettre au travail. Ces ébauches ont été lues et relues par un grand nombre de nos membres.

Notre première recommandation met l'accent sur le lien entre la confiance de l'investisseur et la responsabilité des PDG. Nos membres ont toujours signé leurs états financiers. Dans notre énoncé, ils ont d'ailleurs établi clairement qu'ils étaient prêts à garantir une attestation personnelle beaucoup plus complète et comparable à celle maintenant exigée aux États-Unis.

Dans cet énoncé, nous préconisons une application plus rigoureuse de la loi et des sanctions plus sévères pour des infractions à celle-ci, ainsi qu'une divulgation plus rapide et plus complète des transactions d'initiés. Comme nous en avons parlé avant le début de l'audience, il existe beaucoup de lois et l'un des problèmes au Canada, c'est que leur mise en application n'est pas suffisamment stricte, selon nous.

Nous avons suggéré que les conseils d'administration examinent la rémunération des chefs d'entreprise sous deux aspects clés. Tout d'abord, nous appuyant sur le principe que la rémunération du chef d'entreprise devrait être fortement liée au rendement, nous avons proposé que des sanctions judiciaires et réglementaires puissent être complétées par des ententes de travail, qui sont une invention de notre part. En plus d'offrir des récompenses liées à un bon rendement, les conseils d'administration pourraient inclure des dispositions contractuelles qui réduiraient les primes ou même exigeraient leur remboursement dans certaines circonstances. C'est ce que prévoit l'entente de travail.

En deuxième lieu, nous nous sommes penchés sur un problème plus vaste: trop de dirigeants peuvent encaisser trop rapidement des gains pour une performance qui s'avère non durable. Dans ce cas, nos membres ont indiqué que trop d'intervenants du marché, y compris plusieurs investisseurs institutionnels et épargnants, de même que plusieurs analystes, journalistes, administrateurs et cadres supérieurs, en sont venus à accorder trop d'importance aux résultats à court terme. C'est pourquoi notre énoncé recommande que les conseils d'administration envisagent de mettre davantage l'accent sur la rémunération liée au rendement à plus long terme.

Nous avons donné deux exemples de moyens en vue d'atteindre ce but: payer une partie importante des primes sous forme d'actions qui devraient être conservées jusqu'au départ ou jusqu'à la retraite; exiger qu'une partie considérable du produit après impôt de l'option d'achat d'actions reste investie dans les actions de l'entreprise pendant une période minimale.

More broadly, our members believe that the key to good governance is more a matter of values than it is of rules. We recognize that a fundamental responsibility of the chief executive is to live up to those values. That is why our second and third recommendations deal with the expression of a company's values — internally through a comprehensive code of ethics and conducts and externally through good corporate citizenship and stakeholder relationships.

When we were trying to decide how we would construct this report, there were those who said, "Values — that is so soft, so mushy." Our response was that the debate on the streets of the United States, Canada, and Western Europe and elsewhere is precisely about the issue of values. That is why we dedicated a very significant amount of time in our report to the issue of values, to the issue of what we call the moral compass of the CEO.

We went on to recommend in considerable detail a wide range of good governance practices that should lead to stronger, more independent boards of directors, reinforce the integrity of the audit process and enhance the degree and extent of public disclosure.

Now, while our formal recommendations are limited to actions that could be taken within the company by shareholders and boards, we also discussed the vital roles to be played by institutional shareholders, accountants, analysts, investment dealers, educational institutions and the media, in addition to governments and regulators.

I should say to you again that when we decided upon a holistic approach to this issue, there were those, even within our own constituency, who said: "Should we not just concentrate on boards, maybe the role of the CEO? Should we be offering advice to the institutional investors, analysts and auditors, to educational institutions and to the media?" Our view was, yes, because this is a systemic problem. It is a problem that touches all of the actors. This problem will not be solved by only dealing with boards of directors.

Through it all, we emphasize that much of what needs to be done to restore and enhance investor confidence in the integrity of Canadian companies and markets can and should be achieved in the private sector. Individually and collectively, business leaders must earn the public trust they need to build their enterprises and strengthen the economy. No government can legislate that trust. No regulator can restore it. Business has to earn it.

In the United States, the response to Enron, as you know, and other major scandals involving breaches of the law, has been driven by the political process. Legislators facing mid-term elections, which we saw yesterday, scrambled to pull together a

Plus largement, nos membres sont d'avis qu'une saine gouvernance doit être davantage une question de valeurs que de règles; nous reconnaissons à cet égard qu'il incombe de manière fondamentale aux chefs d'entreprise de respecter ces valeurs. C'est pourquoi nos deuxième et troisième recommandations portent sur l'expression des valeurs d'une entreprise — à l'interne, grâce à un code de déontologie et de conduite complet et, à l'externe grâce à une bonne conscience sociale de l'entreprise et de bonnes relations avec les parties intéressées.

Quand nous nous sommes mis à la rédaction de ce rapport, certains ont dit que les valeurs représentaient une solution de facilité, ce à quoi nous avons répondu que le débat aux États-Unis, au Canada, en Europe de l'Ouest, ainsi qu'ailleurs dans le monde, porte justement sur la question des valeurs. C'est la raison pour laquelle nous avons consacré beaucoup de temps dans notre rapport à la question des valeurs, à ce que nous appelons la compétence morale du PDG.

Nous avons ensuite recommandé de façon très détaillée une vaste gamme de pratiques de saine gouvernance susceptibles de favoriser la présence de conseils d'administration plus forts et plus indépendants, de rehausser l'intégrité du processus de vérification et d'augmenter le degré et la portée de l'obligation d'informer le public.

Même si nos recommandations officielles se limitent à des mesures qui pourraient être prises à l'intérieur des entreprises par les actionnaires et les conseils d'administration, nous nous sommes aussi penchés sur le rôle vital que devraient jouer les actionnaires institutionnels, les comptables, les analystes, les maisons de courtage, les établissements d'enseignement et les médias, en plus des gouvernements et des organismes de réglementation.

Je devrais dire de nouveau que lorsque nous avons décidé d'opter pour une approche holistique, certains, même dans nos rangs, ont dit: «Ne faudrait-il pas se concentrer uniquement sur les conseils d'administration et peut-être sur le rôle du PDG? Ne faudrait-il pas donner des conseils aux investisseurs institutionnels, aux analystes et aux vérificateurs, aux établissements d'enseignement et aux médias?» Nous avons répondu oui, parce qu'il s'agit d'un problème systémique qui touche tous les intervenants et qui ne peut se régler uniquement en prêtant attention aux conseils d'administration.

Nous n'avons cessé de souligner qu'une grande part de ce qui doit se faire pour rétablir et rehausser la confiance des investisseurs à l'égard de l'intégrité des entreprises et des marchés canadiens peut et doit être fait à l'intérieur du secteur privé. Individuellement et collectivement, c'est aux dirigeants d'entreprise de regagner la confiance du public dont ils ont besoin pour bâtir leurs entreprises et renforcer l'économie. Aucun gouvernement ne peut légiférer cette confiance. Aucun organisme de réglementation ne peut la restaurer. Ce sont les entreprises qui doivent la mériter.

Aux États-Unis, c'est le processus politique qui a décidé de la réaction au scandale d'Enron et à d'autres grands scandales causés par des infractions à la loi. Les législateurs qui étaient déjà sur la voie d'élections de mi-mandat — qui ont eu lieu hier — se

tough-looking package of new laws to add to the ones that had already been broken. The Sarbanes-Oxley Act imposes stacks of new rules and penalties on boards of directors, senior executives, accountants, lawyers and others involved in the corporate governance practice. It also creates a significant gap between the legal and regulatory framework in the United States and Canada.

How then should Canada respond? This, I know, is the core question before your committee, honourable senators.

According to the Ontario Securities Commission, there is no choice but to harmonize. In its view, adoption of any regulatory regime less comprehensive and rigid than Sarbanes-Oxley would lead to a loss of confidence that would send capital fleeing from Canada's markets.

Other key players are sending a different message. Barbara Stymiest, for example, president and CEO of the Toronto Stock Exchange, has pointed out that the implementation of Sarbanes-Oxley is likely to be long, complex and messy, causing considerable uncertainty in the United States, and certain to involve numerous mistakes that will have to be fixed. She asks this question: Why would we want to impose all of that uncertainty on Canadian markets, especially on smaller companies that may be ill-equipped to handle a vast new regulatory burden?

At a round table on governance with leading people in the United States a couple of months ago, I asked one of them to explain to me a particular section of the Sarbanes-Oxley Act. The fellow's replied as follows: "Tom, I won't be able to give you an answer for four years. We will have to litigate it and litigate it. We may not have a definitive answer within four years. That is one of the problems with an obsessively and exclusively rules-based approach.

The Financial Times of London recently reported that dozens of publicly traded companies in the United States are now looking for ways to delist their stocks and go private because of the burden being imposed by all the new regulations. By adding to the liabilities of directors and to compliance costs and reducing analyst coverage and the liquidity of shares, the new rules appear to be hurting small public companies disproportionately. This is had significant implications for Canada, where the vast majority of public companies, cap by the standards of the United States capital market, are very small cap.

Many of Canada's largest public companies — many of whose CEOs are members of our organization — are directly affected by Sarbanes-Oxley. For them, the issue of its costs and benefits is moot. More broadly, though, Canadian CEOs understand that good governance matters. Compliance with United States law

sont empressés de ficeler un ensemble de nouvelles lois en apparence rigoureuses pour compléter celles qui avaient déjà été violées. La Loi Sarbanes-Oxley impose un train de nouvelles règles et de nouvelles sanctions qui touchent les conseils d'administration, les cadres supérieurs, les comptables, les avocats et les autres intervenants du processus de gouvernance des entreprises. Elle crée également un écart important entre les cadres juridiques et réglementaires des États-Unis et du Canada.

Dans ce contexte, quelle attitude le Canada doit-il adopter? Il s'agit, je le sais bien, de la question essentielle dont votre comité est saisi, honorables sénateurs.

D'après la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, nous n'avons pas d'autre choix que l'harmonisation. Cet organisme estime que l'adoption de tout cadre réglementaire moins complet et moins rigide que les exigences de la Loi Sarbanes-Oxley pourrait mener à une perte de confiance susceptible de provoquer la fuite des capitaux des marchés du Canada.

D'autres intervenants clés disent autre chose. Barbara Stymiest, par exemple, PDG de la Bourse de Toronto, souligne que la mise en oeuvre de la Loi Sarbanes-Oxley va probablement être longue, complexe et désordonnée; elle va causer, selon elle, un climat d'incertitude considérable aux États-Unis et occasionner de nombreuses erreurs qu'il faudra réparer. Mme Stymiest demande pourquoi nous voudrions imposer une telle incertitude aux marchés canadiens, en particulier aux petites entreprises, qui n'ont peut-être pas les moyens nécessaires pour se soumettre à un nouveau fardeau réglementaire d'envergure.

Il y a quelques mois, lors d'une table ronde sur la gouvernance à laquelle participaient des personnes influentes aux États-Unis, j'ai demandé que l'on m'explique un article particulier de la Loi Sarbanes-Oxley. Quelqu'un m'a répondu: «Tom, je ne vais pas pouvoir vous répondre avant quatre ans, car les procès vont se multiplier. Il se peut fort bien que l'on ne puisse pas donner de réponse définitive avant quatre ans. C'est l'un des problèmes que pose une approche fondée de manière obsessive et exclusive sur les règles».

Le Financial Times de Londres a récemment signalé que des douzaines d'entreprises cotées en bourse, aux États-Unis, recherchent maintenant des moyens de radier leurs actions et de se transformer en sociétés fermées à cause du fardeau qu'imposent tous les nouveaux règlements. En multipliant les responsabilités des dirigeants et les coûts d'application et en réduisant la couverture des analystes et la liquidité des actions, les nouvelles règles semblent pénaliser de manière disproportionnée les petites entreprises ouvertes. Cette situation a des répercussions importantes au Canada, où la vaste majorité des sociétés ouvertes sont très petites par rapport aux normes du marché des capitaux des États-Unis.

Bon nombre de grandes sociétés ouvertes du Canada — dont beaucoup des PDG sont membres de notre organisme — sont directement touchées par la Loi Sarbanes-Oxley. Pour elles, la question des coûts et des avantages est théorique. De manière plus générale, toutefois, les PDG canadiens comprennent l'importance

may be necessary for some, but for any company, compliance with the highest standards globally is a way to create an important competitive advantage.

At the same time, Canadian CEOs recognize that, in matters of governance, one size does not always fit all. While some principles are universal, the way they are applied should be shaped by the circumstances. In particular, many of the members of the Canadian Council of Chief Executives are worried that wholesale adoption of the new American rules could hurt rather than help the ability of thousands of smaller public companies in Canada to attract capital.

As these companies do grow, so will investor expectations. In the meantime, while investors need to have confidence in the fundamental integrity of a company's results and statements, they also need assurance that the primary focus of management is on growing the business, not consulting with the company's lawyers.

The council's emphasis on voluntary action has been portrayed by some people as laissez-faire. Somebody said to me, "You people are proposing the Wild West, a go-slow approach that is out of touch with today's market realities." Now, it is true that the council favours a principles-based rather than a rules-based approach to improving governance practices, but this is because we believe that comprehensive guidelines built on a solid legal and regulatory foundation and backed up by mandatory disclosure are a more effective way to improve the norms of acceptable behaviour and to prevent future abuses of public trust than any approach that relies excessively on precise but narrow rules.

Lawyers will always get around rules. If the rules are so comprehensive and so tight that there is an assumption that they will look after themselves, it will lead, perhaps, to negligence rather than vigilance. Canada needs to do better than Sarbanes-Oxley, and that does not mean simply going further down the same path as the United States.

Canada's approach includes a mix of both rules and principles, and it always will. However, in looking at how to move forward, we have to remember that rules define the minimum that is acceptable. Principles move personal and corporate behaviour beyond the legal minimum. The question then is whether and to what extent investor confidence will be increased by raising the minimum rather than by enhancing the norms of actual practice.

Strong investor expectations coupled with peer pressure can have an enormously powerful impact. This alone has helped to move the norms of Canadian practice well ahead of those in the United States in key areas such as the separation of the positions of chair and chief executive, evaluation of director performance,

d'une saine gouvernance. Certains pourraient devoir se plier à la loi américaine, mais pour toute entreprise, se soumettre aux normes les plus élevées à l'échelle mondiale constitue un moyen de se doter d'un avantage concurrentiel important.

En même temps, les PDG canadiens reconnaissent que, en matière de gouvernance, il n'y a pas toujours de solution universelle; certains principes sont universels, mais leur mode d'application doit être adapté aux circonstances. En particulier, plusieurs membres du Conseil canadien des chefs d'entreprises craignent que l'adoption globale des nouvelles règles américaines puisse entraver, et non améliorer, la capacité de milliers de petites entreprises ouvertes canadiennes d'attirer du capital.

À mesure que ces entreprises prennent de l'ampleur, les attentes des investisseurs augmentent également. Entre-temps, même si les investisseurs doivent faire confiance en l'intégrité fondamentale des résultats et des états financiers d'une entreprise, ils doivent aussi avoir l'assurance que le principal souci de la direction est de faire croître les affaires et non de consulter les avocats de l'entreprise.

Certains ont qualifié de laissez-faire l'accent mis par le conseil sur l'action volontaire. Quelqu'un m'a dit: «Vous proposez un certain attentisme qui ne correspond pas aux réalités des marchés d'aujourd'hui». Il est vrai que le conseil favorise une démarche fondée sur des principes plutôt que sur des règles pour améliorer les pratiques de gouvernance. S'il en est ainsi, c'est parce que nous croyons que des lignes directrices complètes s'appuyant sur une base juridique et réglementaire solide et assorties de l'obligation d'informer le public, constituent en fait un moyen plus efficace d'améliorer les normes d'un comportement acceptable et de prévenir des abus de confiance du public, que toute autre approche trop axée sur des règles précises, mais étroites.

Les avocats ont le don de contourner les règles. Si celles-ci sont trop complètes et trop rigides, cela risque de donner lieu peut-être, à de la négligence, plutôt qu'à de la vigilance. Le Canada doit faire mieux que la Loi Sarbanes-Oxley et ne pas se contenter de suivre le même chemin que les États-Unis.

La démarche canadienne repose sur un mélange de règles et de principes, comme ce sera d'ailleurs toujours le cas. Toutefois, lorsque nous examinons des moyens d'aller de l'avant, nous devons nous rappeler que les règles servent à définir le minimum acceptable. Quant aux principes, ils servent à rehausser le comportement des individus et des entreprises au-delà de ce minimum légal. La question qu'il faut alors se poser est la suivante: Dans quelle mesure le fait de rehausser le minimum acceptable plutôt que de renforcer les normes de pratique réelles augmentera-t-il la confiance des investisseurs?

Les attentes élevées de la part des investisseurs, combinées à la pression des pairs, peuvent avoir un impact important. Elles ont contribué à elles seules à rehausser les normes de la pratique canadienne au-dessus de celles en vigueur aux États-Unis dans des domaines clés comme la séparation des fonctions de président du

and director access to outside advisers. We are already well in advance, and have been for five to seven years, of the United States.

At the same time, even a whiff of impropriety in today's highly sceptical marketplace can trigger an abrupt and dramatic response. By using disclosure to give power to investors rather than to lawyers, a principles-based culture can punish actions that fail the smell test far faster and often more effectively than any regulatory or legal process.

The Chairman: Could you elucidate on that? I understand you to say that if you do not follow the principles or the values, you will be punished. Who does the punishing and how does it come about?

Mr. d'Aquino: Take the example of Enron, a company with one of the best corporate governance codes in the United States, a company with a chief executive and a senior executive cadre that were among the most respected in the United States and a company with a market cap that was absolutely stunning. When it became clear — and remember how swiftly that happened — that all was not as we thought it was, what happened to Enron and the top cadre and the financial advisers? The fundamental point, and this could apply to WorldCom and Tyco, et cetera, because the list goes on, is that the market has demonstrated that it has a brutal, infinitely swifter capability to punish those who step out of line than the litigators or the legislators have. I will conclude and then we can move to some questions.

The reality today is that anything a company does anywhere in the world can have an immediate and real impact on its reputation — anywhere in the world. In effect, the globalization of information means that, far from engaging in a race to the bottom, companies are being held to the highest common denominator, and their performance effects everything from their license to operate and their relationships with customers to their ability to recruit and retain employees. A company's actions in any area — environmental performance, human rights record, treatment of its labour force or the safety of its products — can significantly affect investor perceptions of risk, with immediate and potentially severe consequences for its share price.

Canadian authorities are quite properly reviewing the measures being discussed and adopted by other countries to consider which elements might be worth adopting here. Restoring public trust will take more than the adoption of new governance practices or codes of ethics. We need to be constantly vigilant in catching and punishing those who break the rules. However, there is simply no possible substitute for honesty and for personal integrity.

conseil et de chef de la direction, de l'évaluation du rendement des administrateurs et de l'accès de ceux-ci à des conseillers externes. Nous sommes déjà bien en avance par rapport aux États-Unis et ce, depuis cinq ou sept ans.

Néanmoins, même une odeur d'inconvenance dans le marché hautement sceptique d'aujourd'hui peut provoquer une réaction brusque et dramatique. En se fondant sur l'obligation d'informer le public pour donner du pouvoir aux investisseurs plutôt qu'aux avocats, une culture fondée sur les principes peut punir les actions qui ne résistent pas à l'«épreuve olfactive» beaucoup plus rapidement et, souvent, plus efficacement que tout processus réglementaire et législatif.

Le président: Pourriez-vous préciser votre pensée? Si j'ai bien compris, vous dites que si l'on ne suit pas les principes ou les valeurs, on est puni. Qui se charge des sanctions et comment sont-elles décidées?

M. d'Aquino: Prenons l'exemple d'Enron, entreprise dotée de l'un des meilleurs codes de gouvernance des entreprises aux États-Unis, dirigée par un chef de direction et des cadres supérieurs parmi les plus respectés aux États-Unis, et dont la capitalisation boursière était absolument renversante. Lorsqu'il est apparu clairement — et rappelez-vous la rapidité avec laquelle c'est arrivé — que plus rien ne cadrait, qu'est-il arrivé à Enron et aux dirigeants, ainsi qu'aux conseillers financiers? Ce qui est fondamental, et qui pourrait s'appliquer à WorldCom et Tyco, et cetera, parce que la liste ne cesse de s'allonger, c'est que le marché a montré qu'il peut punir brutalement et beaucoup plus rapidement que les avocats ou les législateurs ceux qui ne se conforment pas aux règles. Je vais maintenant conclure et nous pourrions ensuite passer aux questions.

La réalité d'aujourd'hui, c'est que toute action d'une entreprise n'importe où au monde a un impact immédiat et réel sur sa réputation et ce, n'importe où. En effet, la mondialisation de l'information signifie que loin d'être engagées dans une course vers le bas, les entreprises sont maintenues au niveau du dénominateur commun le plus élevé et que leur performance a des incidences sur tout, qu'il s'agisse de leur permis d'exploitation ou de leurs relations avec leur clientèle, ou encore de leur capacité de recruter et de retenir des employés. En outre, les actions d'une entreprise dans quelque domaine que ce soit — environnement, droits de la personne, traitement de la main-d'oeuvre ou sécurité des produits — peuvent avoir des effets importants sur les perceptions de risque des investisseurs et produire des conséquences immédiates et potentiellement graves sur le cours de ses actions.

Les autorités canadiennes examinent, comme il se doit, les mesures discutées et adoptées dans d'autres pays et étudient les éléments qu'il vaudrait la peine d'adopter ici. Rétablir la confiance du public exigera plus que l'adoption de nouveaux codes de déontologie ou pratiques de gouvernance. Il va de soi qu'il faut être constamment vigilant et punir ceux qui ne respectent pas les règles; néanmoins, rien ne peut remplacer l'honnêteté et l'intégrité personnelle.

In an age of information overload, character matters more than ever. Canada, I would submit, starts from a very strong base in this respect. The members of our organization, the Canadian Council of Chief Executives, are committed to playing the leading role in the drive to build on this base. We look forward to working with other market participants, regulators and governments in the months ahead to ensure that good corporate governance remains one of Canada's most important competitive advantages.

What really drove us in the preparation of our major paper, which was circulated to you, is the fundamental belief that, if we have the best corporate governance practices in the world, not only would that be good for Canadian investors and those who have pension funds to look after, but also for our competitiveness and for the competitive advantage that Canadian firms are seeking anywhere in the world.

One thing became clear to us, on which there is an excellent study done by McKinsey & Company that rated countries according to their levels and practices of corporate governance: Canada is close to the top, where other countries begin to fall down, in an age where trust is the most important element. We know that if you are an investor and looking at a particular country or business or transaction, you will want to know what is behind that entity. We have a good record. Can we do better? Of course, we can do better. We have suggested, in great detail in our paper, how we can do that.

The Chairman: I will turn the floor to senators for their questions. I am hopeful that they will delve a little deeper into Enron. Enron were punished, but how do we prevent it from happening again? How can we find well-informed directors? There are many relevant issues that have not been touched on yet.

Senator Kelleher: I should like to delve into your suggestion that we need a national regulatory system for the stock exchanges. As you know, there is a great deal of resistance from some of the provinces to this suggestion. Certainly, I have been arguing for years there should be only one. I understand that some of the provinces feel that they would end up dominated by the Toronto Stock Exchange, TSE, and Ontario in general. What thoughts or suggestions do you have to assist in this area — to convince the provinces to go along with a national regulatory system?

Mr. d'Aquino: Senator Kelleher, from the leadership role that you played at the time of the great free trade debate, you know that one of the issues we were concerned about was how to achieve a higher degree of integration in our domestic market in order to compete more effectively abroad. As far back as the 1980s, our organization made the case for a national regulator. The reasons at that time were based primarily on competitiveness, efficiency, one-stop shopping, et cetera. It became clear that this issue was difficult — the relationship between the provinces, the regions and the federal government — and so we became strong

À notre époque où nous sommes envahis par l'information, la réputation importe plus que jamais. Le Canada, selon moi, est déjà bien placé à cet égard. Les membres du Conseil canadien des chefs d'entreprise se sont engagés à jouer un rôle de premier plan pour que cette tendance se maintienne. Nous avons hâte de travailler avec d'autres intervenants du marché, avec les organismes de réglementation et les gouvernements au cours des prochains mois pour faire en sorte que la saine gouvernance des entreprises demeure l'un des principaux avantages concurrentiels du Canada.

Ce qui nous a véritablement incités à rédiger notre document, qui vous a été distribué, c'est la croyance fondamentale que, le fait d'avoir les meilleures pratiques de gouvernance des entreprises au monde non seulement sert les intérêts des investisseurs canadiens et de ceux qui sont responsables des fonds de pension, mais aussi favorise notre compétitivité ainsi que l'avantage concurrentiel que recherchent les entreprises canadiennes dans le monde.

Il est ressorti clairement — et d'ailleurs une excellente étude a été faite par McKinsey & Company pour classer les pays en fonction de leurs niveaux et pratiques de gouvernance des entreprises — que le Canada se classe parmi les premiers de la liste, tandis que d'autres pays commencent à dégringoler, puisque nous vivons une période où la confiance reste l'élément le plus important. Nous savons que tout investisseur qui envisage d'investir dans un pays, une entreprise ou une affaire en particulier veut savoir ce qui se cache derrière cette entité. Nous avons de bons antécédents. Pouvons-nous faire mieux? Bien sûr que oui et nous expliquons en détail dans notre document comment y parvenir.

Le président: Je vais maintenant céder la parole aux sénateurs et j'espère qu'ils vont approfondir un peu plus la question d'Enron. Cette entreprise a été punie, mais comment faire pour que cela ne se produise plus? Comment trouver des administrateurs expérimentés? Beaucoup de questions pertinentes n'ont pas encore été abordées.

Le sénateur Kelleher: J'aimerais m'attarder davantage sur ce que vous avez dit: nous avons besoin d'un système national de réglementation pour la bourse. Comme vous le savez, certaines provinces résistent beaucoup à une telle suggestion. Depuis des années, je ne cesse de dire qu'il ne faudrait qu'un seul organe de réglementation et si je comprends bien, certaines provinces ont l'impression que c'est la Bourse de Toronto et l'Ontario en général qui vont l'emporter. Qu'en pensez-vous et comment, d'après vous, peut-on convaincre les provinces d'adopter un système national de réglementation?

M. d'Aquino: Sénateur, compte tenu du rôle de premier plan que vous avez joué à l'époque du grand débat sur le libre-échange, vous savez que nous voulions, entre autres choses, parvenir à un degré plus élevé d'intégration de notre marché national afin de pouvoir soutenir plus efficacement la concurrence à l'étranger. Dès les années 80, notre organisme a défendu le concept d'un organisme national de réglementation. À cette époque, c'était essentiellement en raison de la compétitivité, de la rentabilité, du supermarché de la finance, et cetera. Cette question s'est avérée difficile — les relations entre les provinces, les régions et le

supporters of the idea that it should not be an "Ottawa" regulator that imposes a national regulatory regime on the country but, in fact, a national regime that has, as its shareholders, the players — the provinces.

We continue to support that approach. We feel a sense of frustration that there has been much foot dragging because people are afraid to give up their turf. This frustrates us, as well as many of the players in the capital markets. I do not think it helps our competitiveness at a time when we are trying to make our economy more efficient. We will continue to push that idea but the solution lies not in a federal regulator but in a national regulator that is made up of the constituent parts. Certainly, in 2002 or 2003, we have the wherewithal to come up with a national system, where the parties, wherever they are from, will feel comfortable, where they will not feel they are in Toronto's backyard. It will not be easy to achieve.

Senator Kelleher: Concerning new regulations and new penalties, we have heard many people say that those laws are already on the books, that no more laws are needed. If the laws are in place, why are they not enforced? When was the last time someone was sent to jail for such an infraction? Some of the penalties have included doing community service and/or fining someone who made a great deal of money from fraudulent actions. Why, in your opinion, does our enforcement appear to be lax? Why are we not tougher? If the laws are on the books, why are they not being enforced? Why does it take so long?

Say what you want about the Americans, but it was not long before the newspapers were filled with photos of the offenders in shackles being led into the courtroom. Within nine months or one year, they have been sentenced. Some of those offenders are in jail. Look how long Bre-X has been going on. Livent has taken years.

I should like to know if I am correct in assuming that the laws on our books but that they are not being enforced; and if not, then why not?

Mr. d'Aquino: May I begin by saying that I know we are fellow lawyers.

Senator Prud'homme: That is one of the problems.

Mr. d'Aquino: That may be one of the problems. I am surprised that Senator Prud'homme has not quoted Shakespeare.

It is a problem that not only bedevils our jurisdiction, but a problem that the British and the Americans have had to contend with. In societies where the judicial and legal community have a long, deep and respected entrenchment, an enormous amount of time and effort is spent on due process, as well as concern that it be done the right way. That can explain many things, including the long lists of people who are awaiting trials on criminal cases. The other problem is that the regulators feel they do not have the resources to do the job that has to be done.

gouvernement fédéral — si bien que nous avons dit clairement qu'Ottawa ne devrait pas imposer un régime national de réglementation au pays, mais qu'il faudrait envisager un régime national dont les provinces seraient les parties prenantes, les acteurs.

Nous continuons d'appuyer cette approche. Nous ressentons une certaine frustration du fait que les choses tardent à se concrétiser, personne ne voulant céder du terrain. Cela nous irrite, tout comme beaucoup d'intervenants sur les marchés financiers. Je ne pense pas que cela facilite notre compétitivité, alors que nous essayons de rendre notre économie plus rentable. Nous allons continuer de préconiser cette idée, mais ce n'est pas un organe fédéral de réglementation, mais plutôt un organe national composé des intervenants clés qui est la solution. En 2002 ou en 2003, nous avons certainement les moyens d'instaurer un système national ou les parties, d'où qu'elles proviennent, se sentiront à l'aise et n'auront pas l'impression de se retrouver à la remorque de Toronto. Ce ne sera cependant pas une tâche facile.

Le sénateur Kelleher: Nous avons entendu plusieurs personnes dire au chapitre des nouvelles règles et des nouvelles peines, qu'il existe déjà des lois et qu'il est inutile d'en adopter de nouvelles. Si les lois sont en place, pourquoi ne sont-elles pas appliquées? Quand, pour la dernière fois, quelqu'un a-t-il été emprisonné pour une telle infraction? Certaines des peines se résument à des services communautaires ou à des amendes dans le cas où quelqu'un se serait enrichi par suite d'actes frauduleux. Pourquoi, à votre avis, l'application semble être laxiste? Pourquoi ne sommes-nous pas plus stricts? Si les lois existent, pourquoi ne sont-elles pas appliquées? Pourquoi cela prend-t-il autant de temps?

On peut dire ce qu'on veut des Américains, mais il n'a pas fallu beaucoup de temps avant que leurs journaux ne soient couverts de photos de délinquants en menottes, entraînés en cour. Ils ont été condamnés en l'espace de 9 ou 12 mois et certains purgent aujourd'hui des peines de prison. Regardez depuis quand dure le procès de Bre-X; quant à celui de Livent, il a traîné pendant des années.

AI-je raison de croire que nous avons des lois pour ce genre de choses qui ne sont pas appliquées? Si non, pourquoi?

M. d'Aquino: Avant de commencer, permettez-moi de mentionner que nous sommes tous deux avocats.

Le sénateur Prud'homme: C'est d'ailleurs un des problèmes.

M. d'Aquino: Peut-être. Je suis surpris que le sénateur Prud'homme n'ait pas encore cité Shakespeare.

Nous ne sommes pas les seuls à faire face à ce problème, les Britanniques et les Américains le sont aussi. Les sociétés dont les traditions juridiques sont profondément enracinées et respectées, consacrent beaucoup de temps et d'énergie à veiller au respect de l'application régulière de la loi, ce qui explique beaucoup de choses, y compris la longue liste des procès criminels en attente. L'autre problème, c'est que les organes de réglementation disent ne pas avoir les ressources nécessaires pour faire leur travail.

I think it has to come in two directions: First, there must be sufficient resources; and second, there has to be a very powerful signal delivered by the legislature that this is important and has to be done. Without strong direction, clarity of legislation, and equally clear regulation that follows the legislation and the resources, I think you may have problems. My colleague may wish to add to that.

Mr. David Stewart-Patterson, Senior Vice-President, Policy, Canadian Council of Chief Executives: I may have a couple of points, in terms of why prosecution has not been pursued as vigorously as it could.

Senator Kelleher: If the law is there.

Mr. Stewart-Patterson: The law is there, which is one of our concerns. Why add new laws if the ones we have are not being enforced? That is our concern with blindly going down the Sarbanes-Oxley path before looking at whether an adequate job is being done with the rules that are already on the books.

I should like to go back to the chairman's earlier question, about why we think the markets are going to be a more effective mechanism for imposing discipline and preventing abuses in the future. We are still seeing the legal processes unfold in terms of punishing people who have broken the law or are alleged to have broken the law in the past. The markets will put you out of business long before a court will put you in jail. It may be that both are appropriate in the end, but I think a well-informed marketplace acts vigorously.

We have seen examples in recent weeks and months where even a suggestion by a single analyst that a company is not doing things in an appropriate way has an immediate impact on the share price until the company responds. We have seen companies forced to respond with massive disclosure, dealing immediately with concerns that are raised. If they do not, it whacks their stock price, which in turn affects the compensation of senior executives and often a broader section of employees. There are effective incentives built into the marketplace in that sense.

The other point I should make is that when the marketplace is better informed, that has an impact in terms of prevention. *The Globe and Mail*, for example, recently did not only an extensive series on corporate governance, but also produced a "league table" to rank companies against one another. I would argue that that kind of publicity will prompt considerable reflection and action on the part of a large number of companies, long before the regulations needed to implement or even draft Sarbanes-Oxley.

Senator Kelleher: You are not answering my question.

Mr. Stewart-Patterson: I was responding to something the chairman said.

Mr. Sam T. Boutziouvis, Vice-President, Policy, and Senior Economic Advisor, Canadian Council of Chief Executives: With the caveat of not having a legal background, perhaps I can make the following points. First of all, to prove beyond a shadow of doubt

Je pense qu'il faut apporter des améliorations sur deux fronts: premièrement, les ressources doivent être suffisantes; deuxièmement, le pouvoir législatif doit formellement indiquer que c'est important et donc, doit être fait. En l'absence d'un leadership déterminé, de lois claires et limpides et de règlements tout aussi clairs qui cadrent avec la loi et répondent aux besoins en matière de ressources, je pense que vous aurez des problèmes. Mon collègue voudrait peut-être ajouter quelque chose.

M. David Stewart-Patterson, premier vice-président, Politiques, Conseil canadien des chefs d'entreprise: J'aurais peut-être quelques remarques à faire à propos du manque de vigueur dans les poursuites judiciaires.

Le sénateur Kelleher: Si la loi est au rendez-vous.

M. Stewart-Patterson: Elle y est, et c'est d'ailleurs une de nos préoccupations. Pourquoi instaurer de nouvelles lois quand nous en avons déjà qui ne sont pas appliquées? C'est pourquoi nous hésitons à imiter aveuglément la Loi Sarbanes-Oxley avant de déterminer si les lois existantes sont appliquées comme il le faudrait.

J'aimerais revenir à la question posée plus tôt par le président, à propos des raisons pour lesquelles nous estimons que les marchés peuvent efficacement imposer la discipline voulue et prévenir les abus futurs. Nous voyons encore comment le processus juridique punit les personnes qui violent la loi ou qui sont présumées l'avoir fait dans le passé. Les marchés vous ruineront bien avant que les tribunaux ne vous emprisonnent. Ces conséquences sont peut-être toutes deux appropriées, mais je pense qu'un marché éclairé réagit avec vigueur.

Nous avons vu des cas ces derniers mois où la seule insinuation par un analyste qu'une société ne fait pas les choses comme il le faudrait a une incidence immédiate sur le cours de l'action jusqu'à ce que la société visée réagisse. Certaines ont dû divulguer toutes leurs informations afin d'apaiser le plus vite possible les préoccupations qui avaient été soulevées, faute de quoi, le cours de leurs actions prend un coup, ce qui, par ricochet, a un impact sur la rémunération des hauts gestionnaires et souvent d'autres employés. De ce point de vue, le marché comporte de puissants incitatifs.

Ce que j'aimerais également dire, c'est que lorsqu'un marché est mieux informé, la prévention s'en trouve accrue. Par exemple, le *Globe and Mail* a non seulement publié récemment une série d'articles sur la gouvernance des entreprises, mais a aussi dressé un tableau de classement des sociétés. Je suis d'avis que ce genre de publicité encourage bon nombre de sociétés à réfléchir et à agir bien avant la prise de règlements nécessaires pour mettre en oeuvre les dispositions de la Loi Sarbanes-Oxley, voire même rédiger une loi équivalente.

Le sénateur Kelleher: Vous ne répondez pas à ma question.

M. Stewart-Patterson: Je répondais à un commentaire du président.

M. Sam T. Boutziouvis, vice-président, Politiques, et conseiller économique principal, Conseil canadien des chefs d'entreprise: Malgré le fait que je n'ai aucune formation juridique, j'aimerais intervenir. Premièrement, il est très difficile de prouver sans

that such abuses have taken place has proven difficult to achieve, both in the Canadian context and, in particular, in the U.S. context. Witness what is going on in the United States now, where top officers in both Enron and WorldCom have not been taken to task about the abuses that may or may not have taken place. The process, as it is taking place in the United States, is a "bottom-up" process, where they try to get someone who has clearly made the abuse, then work up the chain to try and put other people in jail. To that end, Sarbanes-Oxley includes changes in legislation and regulations that would facilitate whistleblowers coming forward when they see ethical, moral and legal abuses taking place within the corporation. With those stronger regulations in place and with protections in place for these people to come forward when they feel that such abuses have taken place, perhaps that is the beginning of coming to terms with the questions you put.

Senator Kelleher: Should we be considering legislation of that nature, because we do not seem to be getting anywhere in Canada?

Mr. Stewart-Patterson: Many of our members share your frustration. As Mr. D'Aquino said earlier, the actions of a few can undermine the reputations of many. We have seen members of our council talk about the need to get tougher, to enforce the laws we have and make sure the sentences do reflect the gravity of the offence, including jail time if necessary. If it is because regulators do not have the resources, then we should make sure they have the resources.

Mr. d'Aquino: To put it another way, Senator Kelleher, the vast majority of people in the country go to work in the morning and try to run their businesses honestly. When we read in the newspaper or hear on the news that one or two have done something bad — and in this case we have seen an infuriated public — faced with massive losses in the marketplace, it compounds our sense of frustration.

So how does a CEO react to that? Not well, given the loss of public trust and the questions of integrity. We took pride in the fact that the polls in Canada showed that CEOs always ranked higher than politicians and labour union leaders. Now our stock has fallen, which does not make us happy. What conclusion do we draw from this? We grab them, punish them and put them in jail, and that will be good for all of us.

Senator Kelleher: It is not happening.

Mr. d'Aquino: I suggested two reasons why it is not happening.

Senator Kelleher: I think you are partly right. As a former Solicitor General, I theoretically had the RCMP answer to me. I know they are horribly overburdened right now in the white-collar crime area. I know that if you go to the police about it you often get the advice to hire a private firm.

l'ombre d'un doute que de telles fraudes ont été commises, au Canada et, en particulier, aux États-Unis. Regardez ce qui s'y passe actuellement: les cadres supérieurs de Enron et de WorldCom n'ont toujours pas été fustigés pour les fraudes qu'ils sont présumés avoir commises. Le processus qui a été adopté aux États-Unis est «ascendant», c'est-à-dire qu'ils prennent quelqu'un qui a de toute évidence commis une infraction, et remontent l'échelle afin de trouver d'autres personnes à mettre en prison. À cette fin, la loi Sarbanes-Oxley prévoit des modifications des lois et règlements, permettant ainsi aux personnes de dénoncer plus facilement ceux qui commettent des actes illicites aux plans déontologique, moral ou juridique dans l'entreprise. Grâce au renforcement des règlements ainsi qu'aux nouvelles protections offertes aux dénonciateurs, on pourra peut-être commencer à résoudre les questions que vous posez.

Le sénateur Kelleher: Faudrait-il envisager d'adopter des lois semblables? En effet, il semble que l'on tourne en rond au Canada.

M. Stewart-Patterson: Nombreux sont nos membres qui partagent votre frustration. Comme M. d'Aquino l'a mentionné plus tôt, les actes d'une minorité peuvent saper la réputation de la majorité. Les membres de notre conseil disent que nous devons être plus durs, renforcer les lois et faire en sorte que les peines reflètent la gravité de l'infraction, et prévoir des peines de prison au besoin. Si c'est parce que les organes de réglementation n'ont pas les ressources nécessaires, il faudrait alors régler ce problème.

M. d'Aquino: Autrement dit, sénateur Kelleher, la grande majorité des gens sont honnêtes. Quand les médias nous apprennent que quelques-uns se sont mal comportés — ce qui a exaspéré le public dans ce cas précis — notre sentiment de frustration est décuplé, surtout quand nous risquons de grosses pertes sur le marché.

Dans une situation pareille, un PDG ne peut que mal réagir étant donné la perte de confiance du public et l'apparent manque d'intégrité. Nous sommes fiers de voir que d'après les sondages faits au Canada, les gens ont une meilleure perception des PDG que des politiciens et des dirigeants syndicaux. La valeur de nos actions a quand même chuté, ce qui est vexant. Quelle conclusion pouvons-nous en tirer? Le fait de prendre les coupables la main dans le sac, les punir et les incarcérer ferait l'affaire de tout le monde.

Le sénateur Kelleher: Ce n'est pas ce qui se passe.

M. d'Aquino: J'ai avancé deux raisons pour lesquelles ce n'est effectivement pas le cas.

Le sénateur Kelleher: Je pense que vous avez en partie raison. Quand j'étais solliciteur général, la GRC relevait théoriquement de moi. Je sais qu'ils sont terriblement surchargés en ce moment dans le domaine de la fraude commise par le personnel. Je sais que si vous essayez de faire intervenir la police, elle vous conseille en général de faire appel au secteur privé.

Senator Fitzpatrick: I was a little concerned about comments that both Mr. D'Aquino and Mr. Stewart-Patterson made. Maybe I took them in the wrong context. You mentioned the harshness of the market and the market punishing transgressors. However, it is not the transgressors that get punished by the market, it is the shareholders. We need to get to the perpetrators of the transgressions and deal with that, not wait until the shareholders get punished. Otherwise, there will be a big problem with market confidence. I am not sure how you meant it. I do not think that is a cure. That is a bigger problem with which we would be faced.

Mr. d'Aquino: Senator Fitzpatrick, let me elaborate on that subject. You put your finger on a very good point. It is correct that a huge number of people have been damaged by the actions of a few. Our collective concern must be how to ensure that the misfeasance of a few people is reduced to even fewer people. That is what our exercise on governance was all about. That is why we strongly recommend that you read the paper.

For example, we talk about the integrity of CEOs. How much time is spent today in our corporations thoroughly examining every element that goes to what I would call the integrity of a CEO who is about to be recruited for a job? I have worked with thousands of CEOs. A large majority of those individuals were honest and tried to adhere to a high standard of honesty. However, there is the odd bad egg. If you look into some of the transgressions we are seeing now, you will find that the person's background was not checked into. He may have had a Harvard MBA, but it was never discovered that he cheated on his high school exams. There has to be a higher standard of vigilance when we are choosing our leaders.

The second point is with regard to boards of directors. I gather all of you have served on boards. What do we expect from our boards? We know that some are good and some are not. One of the messages coming out of this terrible crisis is that boards of directors have to be infinitely better at doing what they are supposed to be doing. In our paper, we outline how that should come about. We go to the details of the key committees of compensation, nomination and audit, and point out that independence in those committees is absolutely crucial.

We lay out what I call the gold standard, which takes what is already a reasonably good system, by international comparisons, and tries to make it better. That is the only way to protect the shareholders and the little people who were terribly transgressed by the actions of a few.

The Chairman: There is much talk about how important it is to have independent directors, but there seems to be almost no talk of what qualifies someone to be a director. What background and education does one need? Why is there not a college course offered? I may be being facetious, but I have not heard anything along that line. Perhaps we can get to that later.

Le sénateur Fitzpatrick: Certains commentaires de M. d'Aquino et de M. Stewart-Patterson m'inquiètent. Peut-être les ai-je mal interprétés. Vous avez mentionné la rudesse du marché et la dureté avec laquelle il punit les transgresseurs. Cependant, ce ne sont pas les transgresseurs qui sont punis par le marché, mais bien les actionnaires. Il faut donc dénier les auteurs de ces transgressions et les punir, et non attendre que les actionnaires en subissent les conséquences. Autrement, la confiance du marché en prendra un coup. Je ne suis pas sûr de ce que vous vouliez dire. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une solution, mais bien d'un problème plus important auquel nous sommes confrontés.

M. d'Aquino: Sénateur Fitzpatrick, permettez-moi d'élaborer à ce sujet, car vous soulevez une très bonne question. Il est vrai que de nombreuses personnes ont subi les conséquences des actes d'une minorité. Notre première préoccupation est donc de trouver un moyen de réduire cette minorité, c'est d'ailleurs le but de notre exercice sur la gouvernance. Nous vous conseillons donc vivement de lire le document.

Nous abordons entre autres la question de l'intégrité des PDG. Combien de temps passons-nous aujourd'hui, au sein de nos sociétés, à scruter tous les éléments que je considère faire partie de l'intégrité d'un PDG qu'on s'apprête à embaucher? J'ai travaillé avec des milliers de PDG, dont une grande majorité était d'une honnêteté irréprochable. Il y a toujours des exceptions, cependant. Si vous regardez certaines des transgressions qui ont été commises, vous trouverez que les antécédents de l'auteur n'ont pas été vérifiés. Il était peut-être diplômé de Harvard, mais on n'a jamais découvert qu'il avait triché à l'école secondaire. Nous devons faire preuve d'une vigilance accrue en choisissant nos leaders.

Deuxièmement, j'aimerais aborder la question des conseils d'administration. Je suppose que vous avez tous fait partie d'un conseil d'administration à un moment donné. Qu'attendons-nous d'eux? Nous savons que certains d'entre eux sont meilleurs que d'autres. Une des leçons que nous devons tirer de cette crise, c'est que les conseils d'administration doivent exercer leurs fonctions infiniment mieux qu'ils ne le font aujourd'hui. Nous exposons les façons d'y arriver dans notre document. Nous examinons en détail les comités clés de rémunération, de nomination et de vérification, et indiquons le caractère essentiel de l'indépendance de ceux-ci.

Nous fixons ce que j'appelle la norme d'or, en tentant d'améliorer un système qui est quand même assez bon en comparaison avec d'autres pays. C'est la seule façon de protéger les actionnaires, les gens ordinaires qui ont déjà énormément souffert à cause des actes d'une minorité.

Le président: On entend beaucoup parler de l'importance de l'indépendance de directeurs, mais jamais des responsabilités propres à un directeur. De quelle formation et de quelle éducation a-t-il besoin? Pourquoi n'y a-t-il pas de cours de direction offerts à l'université? Cela peut paraître ridicule, mais je n'ai toujours rien entendu à ce sujet. Peut-être pourrions-nous l'aborder plus tard.

Mr. d'Aquino: In our paper, senator, we call for directors to be not only well qualified but to continue to qualify as directors. Hence, the strong emphasis on constant evaluation, director education programs and so on. You and I know that people are busy and lazy. They know every year they are about to be audited, and if they are not up to the job, they are out of the job.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: People talk about the need to restore the confidence of our investors and of our workers who have pension funds. Let me share with you some US figures. Canadian figures are likely somewhat lower, but if we adjust them, we arrive at approximately the same results. In 1970, the 100 leading chief executives in the United States earned \$3.3 million; in 1999, they earned \$37 million, or one thousand times the average salary of a US worker. In other words, one per cent of households in the United States earned the equivalent amount earned by 20 million less fortunate citizens. When we talk about changing worlds and social justice, these figures give rise to a number of questions. I have some questions for you concerning executive compensation.

Let us take the example of two companies, Nortel and Teleglobe, which are not doing that well on Canadian markets. The chiefs executives of these two companies have retired and each receives one or two million per year for life. They also received somewhere in the neighbourhood of \$100 million in stock options and shares. They are living the good life.

My hairdresser invested \$50,000 in Nortel because her brother-in-law worked for the company. Twenty-five years worth of pension savings have been virtually wiped out. She is 55 years old and she will have to work an additional ten years.

You mentioned something about compensation committees. Is it the responsibility of the public or of organizations like your own or the TSE to draw up guidelines for compensation tied to performance?

Some federal government senior executives have responsibilities that are comparable to those of company executives. They work just as hard for the public good, yet earn ten times less than these company executives, and have much smaller pensions. We need an organization that will draw up compensation guidelines and a code of conduct. I recently read that some people were distraught over the fact that because of US legislation, publicly traded companies would no longer be able to lend money to their officers or directors.

What gives a person working for a publicly traded company the right to take shareholder money and make loans on terms that are more favourable than those available to the public and to employees? My question to you is this: who should be responsible for setting standards for chief executives who are not accountable to anyone? It is a well known fact that at annual shareholder meetings, the board of directors controls the proceedings. The

M. d'Aquino: Dans notre document, sénateur, nous insistons sur le fait que les directeurs devraient non seulement être qualifiés, mais aussi continuer de se qualifier. Nous mettons donc l'accent sur l'évaluation continue, les programmes de formation des directeurs, et cetera. Nous savons tous que les gens sont paresseux et occupés. Ils savent qu'ils devront se soumettre tous les ans à une vérification, et que s'ils ne font pas l'affaire, ils seront renvoyés.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette: On parle du besoin d'étudier et de retrouver la confiance de nos investisseurs et de nos travailleurs qui ont des fonds de pension. Voici quelques données américaines: elles sont un peu plus basses pour le Canada et si on les ajuste, on arrive à peu près à la même chose. Les 100 plus importants chefs d'entreprise aux États-Unis, en 1970, gagnaient 3,3 millions de dollars; en 1999, ils gagnaient 37 millions de dollars, soit mille fois le salaire américain moyen. Un pour cent des ménages aux États-Unis gagnaient l'équivalent de 20 millions de citoyens plus pauvres. Quand on parle de l'évolution et de la justice sociale, ces chiffres permettent de se poser des questions. Je veux poser des questions sur les compensations offertes aux chefs d'entreprises.

On a l'exemple de deux entreprises au Canada, Nortel et Teleglobe qui ne se comportent pas tellement bien sur le marché. Les chefs de ces deux entreprises sont à la retraite et reçoivent un ou deux millions de dollars par année, à vie. Ils ont retiré pratiquement en options, d'achat d'actions autour de 100 millions de dollars. Ils mènent une très belle vie.

Ma coiffeuse a investi 50 000 dollars parce que son beau-frère travaillait chez Nortel. Ses économies de 25 ans, au titre de fonds de pension, ont perdu presque toute leur valeur. À 55 ans, elle se voit obligée de travailler dix ans de plus.

Vous parlez d'avoir des comités de compensation. Est-ce au public ou à des organisations comme la vôtre ou à la bourse de Toronto d'établir des lignes directrices qui feront que la rémunération ira en fonction des responsabilités?

Au gouvernement fédéral, nous avons des fonctionnaires qui ont des tâches aussi importantes que tous vos présidents d'entreprises et qui travaillent de façon aussi ardue pour le bien-être du public à des salaires 10 fois moindre qu'eux et qui ont des pensions dans le même ordre. Il faut une organisation qui va donner des lignes de conduite pour les compensations. J'ai lu récemment que l'on pleurait parce que l'on ne serait plus capable, à cause des lois américaines, de donner des prêts à des gens qui étaient dans des compagnies publiques.

En vertu de quoi une personne qui travaille dans une compagnie publique peut-elle prendre les fonds des actionnaires et se consentir un prêt à des taux plus favorables alors que tous les citoyens et les employés n'ont pas accès à ces bénéfices? Je vous pose la question: qui doit établir les normes pour les gens qui sont à la tête de ces entreprises et qui ne rendent de comptes à personnes? On sait que dans les assemblées d'actionnaires

average shareholder wields no authority whatsoever. Who should be responsible for drawing up standards?

Mr. d'Aquino: This is a critical issue when we talk about governance.

[English]

That is a view, incidentally, that is shared by many people, including many people in our own business community, who look at the relative ratios that the senator has mentioned and say to themselves that there is absolutely no justification for this whatsoever. In our study, which you have, we put an enormous emphasis on the importance of tying compensation to performance, and, in particular, tying compensation to long-term performance. I have to tell you that there was no push back from any of our CEOs on this. No one said, "I just want to be able to capitalize on this year's phenomenal earnings." There was tremendous, deep support for this, because there is a general recognition that, in the last five to seven years, in particular, with the tremendous explosion of the telecom and the Internet businesses, the numbers bore no sense to the average person on the street. When the telecom bubble and the Internet bubble collapsed, where people were hurt very badly, they looked back and said, "Did that person walk away with \$60 million or \$100 million?" That situation has done a huge amount of damage. One of the lessons we must learn from this bubble — and it was one of the great bubbles of history — is that we should never allow this to happen again.

Turning now specifically to your question of who should make the decision, the Americans made a big mistake that compounded this problem. They decided to pass legislation limiting the compensation of CEOs to \$1 million a year. What did they do? They invented the concept of the stock option.

The Chairman: Excuse me, they did not limit it to \$1 million; it was only deductible at \$1 million.

Mr. d'Aquino: Forgive me. It was the limitation, senator, that led to the creation of other instruments. The point I am trying to make is that we know from that experience that we certainly did not solve a problem. In fact, one can argue that we may have created one.

Who should do it? I do not think it should be legislators. I do not think it should be regulators. I think it should be the boards of directors. We come back to the heart of what the enterprise is all about. You have shareholders. You have boards of directors who are supposed to be competent and vigilant and honest and who are supposed to have not only interests of the corporation in mind but, according to what I call a more latter day theory, also the reputation of the company and the reputation of the company in relation to the broader elements of society. These are individuals who should be punctilious about what they pay, who they pay, how much they pay, and about tying that to performance. I do not think it should be done by regulators or legislators.

annuelles, c'est la direction qui dirige tout, qui prépare tout et que le petit actionnaire n'a aucun pouvoir dans ces réunions. D'où doivent venir les normes?

M. d'Aquino: C'est une question primordiale quand on parle de gouvernance.

[Traduction]

En passant, ce point de vue est partagé par de nombreuses personnes, y compris dans notre milieu d'affaires, qui estiment que les écarts de rémunération dont parlait le sénateur ne sont absolument pas justifiables. Dans notre document dont vous avez un exemplaire, nous soulignons l'importance de la proportionnalité entre la rémunération et le rendement, et en particulier, entre la rémunération et le rendement à long terme. Je tiens à mentionner qu'aucun de nos PDG s'y est opposé. Personne n'a dit «Je veux juste pouvoir tirer plein profit des recettes exceptionnelles que nous avons réalisées cette année». Cette question a suscité un appui considérable, parce que la majorité des PDG ont pris conscience du fait que, surtout dans les cinq à sept dernières années, les chiffres étaient devenus complètement insensés pour le Canadien moyen, après le boom des secteurs des télécommunications et de l'Internet. Quand ceux-ci se sont effondrés, les gens en ont subi les conséquences, ils se sont demandés: «Est-ce que celui-là vient de s'en tirer avec 60 ou 100 millions de dollars». Beaucoup de gens ont souffert dans la foulée de cette crise. Une des leçons que nous devons tirer de tout ceci, c'est que nous devons faire en sorte que cela ne se reproduise plus jamais.

Revenons à votre question: qui devrait prendre cette décision? Les Américains ont commis une grosse erreur qui a aggravé le problème: ils ont décidé de voter une loi limitant la rémunération des PDG à 1 million de dollars par année. Qu'ont-ils fait? Ils ont inventé le concept d'option d'achat d'actions.

Le président: Je vous demande pardon, mais ils n'ont pas limité leur rémunération à 1 million de dollars; ils ne pourront simplement pas bénéficier d'une déduction d'impôt au-delà de 1 million de dollars.

M. d'Aquino: Veuillez m'excuser. C'était cette limite, monsieur le sénateur, qui a mené à la création d'autres instruments. Ce que j'essaie de dire, c'est que l'expérience nous a montré que nous sommes loin d'avoir résolu le problème. En fait, on pourrait même dire que nous en avons créé un.

Qui devrait s'en charger? Je ne pense pas que ça devrait être les législateurs, ni les organismes de réglementation, mais plutôt les conseils d'administration. Et nous revoyons au coeur même de l'entreprise: nous avons les actionnaires, nous avons les conseils d'administration qui sont censés être compétents, vigilants, honnêtes et veiller non seulement aux intérêts de leur société, mais aussi, dans ce contexte plus moderne, à sa réputation. Ce sont eux qui devraient être scrupuleux en matière de paiements, du montant de ces paiements et des bénéficiaires, ainsi qu'en matière de résultats attendus. Je ne pense pas que ce soit la responsabilité des organes de réglementation ou des législateurs.

The Chairman: That does not seem to be an answer to the senator's question. I understand what you are getting at, but is it a series of guidelines? If so, are they published? If you do not adhere, what will happen?

Mr. d'Aquino: I do not think you can have a set of guidelines.

The Chairman: I do not think so either.

Mr. d'Aquino: Every corporation needs to define its own guidelines. What might be good for Noranda is different perhaps from what might be good for BCE or Nortel. What might be good for a small start-up company that is not making any money yet would be different from what is good for one that has been around for 100 years. It is something that has to be decided by board of directors, who are conscious of everything, frankly, such as performance, fairness, equity, reputation, and what makes sense. If we say, "We will not give that job to the board," or "We will suggest to the board how it should be done," then I think there is the danger of abdication of responsibility. Either it is the board's job or it is not. In our view, it should be the board's job. Let us be frank: In the last five to seven years, many boards were not doing their job.

Senator Tkachuk: Senator Kelleher triggered something that we have often talked about in the past. I agree with you that the less the government has to do with setting compensation, the better. What happened in many of these cases was just a result of human stupidity.

Mr. d'Aquino: And greed.

Senator Tkachuk: Yes, and greed. We are all greedy, in a sense. Senator Kelleher pointed out to me that many hockey players come from Saskatchewan. Everybody says they get paid too much money, that they are just hockey players. I love hockey players getting all that money. The players are not the ones who decide on compensation; it is the owners who decide. If they want to pay them obscene amounts of money to skate around a rink and shoot hockey pucks, good for them, and good for the hockey players for getting a piece of the action — and good for the baseball players. I say good for the CEO. If the board is dumb enough to pay a CEO that kind of money, fine, go ahead, but the company should suffer the consequences.

Something seems to have broken down here, and this is what I want to get to. You mention that not only did you discuss in your paper CEOs, boards and corporate governance, but also the outside analysts, et cetera. This is my bugbear. What were the analysts and the brokerage firms doing? How did they get away with not being culpable in this whole mess? Why are they not telling the people to whom they are selling the stock — their clients, the ones they are supposed to be looking after, the ones they are supposed to be telling what is going on — about what was going on in these corporations? The ordinary investor would never know what a guy is getting paid because it is not his job to know. He expects somebody to tell him.

Le président: Vous ne semblez pas répondre à la question du sénateur. Je comprends où vous voulez en venir, mais s'agit-il d'une série de lignes directrices? Si oui, sont-elles disponibles? Si vous ne les suivez pas, que se passe-t-il?

M. d'Aquino: Je ne pense pas qu'on puisse avoir une série de lignes directrices.

Le président: Moi non plus.

M. d'Aquino: Chaque entreprise doit fixer ses propres lignes directrices. Ce qui marchera pour Noranda est peut-être différent de ce qui marchera pour BCE ou Nortel. Ce qui marchera pour une jeune entreprise qui ne réalise encore aucun bénéfice ne marchera pas pour une vieille société de plus de 100 ans. C'est une décision qui revient aux conseils d'administration, qui sont conscients de tout, le rendement, l'équité, la justice, la réputation et le bon sens. Si nous disons «Nous ne délèguons pas cette tâche au conseil» ou «Nous lui indiquerons comment s'en charger», je pense que nous courons le risque d'abandon des responsabilités. Soit c'est la responsabilité du conseil, soit ça ne l'est pas. À notre avis, ça devrait l'être. Soyons francs: au cours des cinq à sept dernières années, de nombreux conseils d'administration ne faisaient pas leur travail.

Le sénateur Tkachuk: Le sénateur Kelleher a soulevé un point dont nous avons souvent parlé auparavant. Je suis d'accord avec vous que moins le gouvernement s'occupe de la rémunération, mieux c'est. Ce qui s'est passé dans la plupart de ces cas n'était que le fruit de la stupidité humaine.

M. d'Aquino: Et de l'avidité.

Le sénateur Tkachuk: Et de l'avidité, bien sûr. Nous en sommes tous coupables, en un sens. Le sénateur Kelleher m'a fait remarquer que de nombreux joueurs de hockey viennent de la Saskatchewan. Tout le monde dit qu'ils se font trop payer, qu'ils ne sont que des joueurs de hockey. Ça ne me dérange nullement que ces joueurs de hockey reçoivent tout cet argent, ce ne sont pas eux qui décident de leur rémunération, mais bien les propriétaires. S'ils veulent leur payer des salaires faramineux pour quelques coups de patin et de bâton, tant mieux pour eux, et tant mieux pour les joueurs qui en profitent — on pourrait dire la même chose des joueurs de base-ball. En conclusion, tant mieux pour les PDG. Si le conseil est assez stupide pour leur verser ces sommes, qu'il le fasse, mais la compagnie devra en subir les conséquences.

Quelque chose semble avoir mal tourné et c'est ce à quoi je veux en venir. Vous avez mentionné que non seulement votre rapport traite des PDG, des conseils d'administration et de la gouvernance des entreprises, mais aussi des analystes externes, entre autres. C'est ce qui me dérange. Que les analystes et les maisons de courtage font-ils? Comment ont-ils fait pour s'en tirer sans culpabilité dans ce chaos? Pourquoi n'informent-ils pas les gens à qui ils vendent des actions — soit leurs clients, ceux dont ils sont censés s'occuper et à qui ils sont supposés dire ce qui se passe — pourquoi ne leur disent-ils pas ce qui s'est passé dans ces entreprises? L'investisseur ordinaire ne sait jamais combien un individu est rémunéré, parce que ce n'est pas son travail de le savoir. Il s'attend à ce que quelqu'un le lui dise.

How can we ensure that we do not have a corruption of the marketplace? I think that is where a lot of it comes from. The financial community itself is raising the money and analyzing, and the research offices are supposed to be informing the business community and the investment community about each company. What did you recommend that would help this process? In other words, analysts should be saying: "Mr. X is getting paid an obscene amount of money. Hence, I don't think you should be investing in this company. They are all a bunch of crooks, and they are stupid, besides."

Mr. d'Aquino: First, you said, senator: "Do not blame the CEOs. If a corporation is prepared to pay its CEO that amount of money, then so be it." That is one of the things that I personally very strongly take issue with. It comes back to the issue of the moral compass that I talk about. If someone said to you, "Last year, your company lost \$100 million, but because we like you and because we fish together and because we golf together, we will give you, in addition to your \$5 million salary, a \$5 million bonus," should you take it?

Senator Tkachuk: I would have to ask my wife, I think. It would not just be up to me.

Mr. d'Aquino: There are a number of real examples in Canada, but do I not want to use a real one. You probably know what I am talking about. The perks were large and excessive, and to the person on the street seemed outrageous, but the individual's response was, "That is what the board gave me, so why shouldn't I take it?" My reaction to that is this: "Are you a responsible, intelligent, seasoned, sensitive, smart CEO? If you are, why on earth would you have ever accepted something like that, even if the board offered it to you?" That is where the moral compass of the CEO come to the fore.

Take the case of Jack Welch, who created \$250 billion of value for General Electric and now is having to defend himself on talk shows for having the Madison Avenue apartment and access to the corporate airplane, et cetera, because when he was offered those things he did not think there was anything wrong with it. At that time, before the bubble bursts, a lot of other people probably did not think it was wrong. Now it resonates badly.

What I am saying is that a little bit of common sense with the CEO, for starters, should help.

Second, coming back to your question about the auditors and others, Andersen was one of the most respected auditing firms in the world. If five years ago you would have said to me that Andersen would be out of business, I would have said, "Take this man away." Andersen is no longer in business. It is dead and gone. That was one way — some people argue perhaps too brutal, given that there were many honest and good people working there — of the system saying, "You have been a major transgressor; we will kill you."

Comment faire pour s'assurer que le marché n'est pas corrompu? Je pense que c'est la source de beaucoup de problèmes. Les milieux financiers s'occupent de recueillir des fonds et de mener des analyses, et les bureaux de recherche sont supposés informer le milieu des affaires et les investisseurs au sujet de chaque entreprise. Que recommandez-vous pour les aider? En d'autres termes, les analystes devraient dire à leurs clients que monsieur Untel reçoit une somme d'argent démesurée et que pour cette raison, ils ne devraient pas investir dans cette entreprise, qu'elle est gérée par une bande d'escrocs stupides.

Le sénateur D'Aquino: D'abord, sénateur, vous nous dites: «Ne blâmez pas les PDG. Si une entreprise est prête à verser de telles sommes à son PDG, qu'elle le fasse». C'est l'une des choses par rapport auxquelles je suis personnellement en fort désaccord. C'est toute la question de la compétence morale dont je vous parlais. Si quelqu'un vous dit: «L'an dernier, votre société a perdu 100 millions de dollars, mais parce que nous vous aimons bien, que nous allons à la pêche ensemble et que nous jouons au golf ensemble, nous allons vous donner, en plus de votre salaire de 5 millions de dollars, une prime de 5 millions de dollars». Devriez-vous accepter?

Le sénateur Tkachuk: Je pense qu'il faudrait que je demande à ma femme. Cela ne dépendrait pas seulement de moi.

M. d'Aquino: Il y a beaucoup d'exemples réels au Canada, mais je ne veux pas en utiliser un vrai. Vous savez probablement de quoi je parle. Les avantages offerts étaient énormes et excessifs, ils étaient révoltants pour les gens dans la rue, mais la personne a répondu: «C'est ce que le conseil d'administration m'a donné, donc pourquoi ne devrais-je pas le prendre?» Ma réaction à cela est de lui demander s'il est un PDG responsable, intelligent, expérimenté, sensible et intelligent. Si c'est le cas, pourquoi accepterait-il une telle somme, bon Dieu, même si le conseil d'administration la lui offre. C'est là où la compétence morale du PDG entre en jeu.

Prenons l'exemple de Jack Welch et de l'histoire des 250 milliards de dollars de General Electric. Jack Welch doit maintenant se défendre dans des émissions de variétés d'avoir un appartement sur Madison Avenue et accès à l'avion de l'entreprise, entre autres, parce que lorsqu'il s'est fait offrir ces avantages, il ne pensait pas qu'il y avait quoi que ce soit de mal à les accepter. À l'époque, avant que la crise n'éclate, beaucoup d'autres personnes ne pensaient probablement pas que c'était mal non plus. Maintenant, cela sonne mal.

Tout ce que je dis, c'est qu'un peu de bon jugement chez les PDG, pour commencer, nous aiderait.

Deuxièmement, pour revenir à votre question sur les vérificateurs et les autres intervenants, Andersen était l'une des sociétés de vérification les plus respectées au monde. Si vous m'aviez dit, il y a cinq ans, qu'Andersen ne serait bientôt plus dans le coup, je ne vous aurais jamais cru. Andersen n'est plus dans le coup. La société est morte et disparue. Certains diront que c'était peut-être trop brutal, parce qu'il y avait beaucoup de gens honnêtes et de bons à l'emploi d'Andersen, mais c'est l'une des façons qu'a trouvé le monde pour dire: «Vous avez transgressé trop de règles, nous allons vous tuer».

There have been all sorts of responses on the part of the auditing profession, for example, the creation of audit review boards. As you know, the analysts in the United States have been told, and the major financial institutions have been told to separate those functions.

As a result of the crisis, many beneficial things will happen. Will we forget about it eight to fifteen years from now when the next crisis comes along? Possibly. All I am saying is that, as we speak, Canada, the U.S., the U.K. and certainly Australia and New Zealand, countries that have had long, established good corporate governance practices, are taking very significant steps in all the areas to ensure that they are playing by the rules and are much more assiduous in carrying out their responsibilities.

Senator Tkachuk: You seem to have side-stepped my point. Perhaps I did not make it clear. We can all hope the CEO of a company will be an honest person. If a company is being badly managed, the CEO should be fired.

You referred to Jack Welch from General Electric. His compensation package was filed with the securities commission, but it was never disclosed. It was not until his divorce that these things were made public, laid out for the world to see how they were taking shareholders' money and abusing it, as far as I am concerned.

What did you recommendation about how these people should govern themselves, the people who actually retail the product to the customer?

I want to make sure that the person who is selling me a stock is well trained. Personally, I think the training is horrible. Are those sorts of things looked at? Do we look at the brokers, the retail people and the research people, we are putting out? They are the ones who are supposed to inform the customer, and they have not been informing the customers. That is the reason for many of these problems.

No one would have believed that the entire world would shop by computer; it defies the imagination, yet it happened.

How do we fix that problem? You said you made recommendations in those areas.

Mr. Stewart-Patterson: On the subject of investment dealers and analysts, we recognize that much work had already been done by others with much more specific expertise. Purdy Crawford's committee reported last year with 30-odd recommendations, which are in the process of being pursued. Basically, we felt that many people had done some good work on this, so we did not attempt to try to duplicate that.

I should like to come back to another element in the chain. You talked about the investment dealers, the analysts and the sell-side, senator. I should like to come back to the role of institutional shareholders. Senator Hervieux-Payette raised the point earlier about where shareholders get their influence and whether they have influence.

Le secteur de la vérification réagit de diverses façons, notamment par la création d'organes d'examen de la vérification. Comme vous le savez, aux États-Unis, on a sommé les analystes et les grandes institutions financières de séparer ces fonctions.

La crise va apporter beaucoup de bien. Aurons-nous oublié dans huit ou 15 ans, lorsque la prochaine crise frappera? Peut-être. Tout ce que je dis, c'est qu'au moment où nous nous parlons, le Canada, les États-Unis, le Royaume-Uni et certainement l'Australie et la Nouvelle-Zélande, des pays qui appliquent depuis longtemps de bonnes pratiques de gestion des entreprises, prennent des mesures très importantes à tous les égards pour d'assurer de respecter les règles du jeu et d'être plus assidus dans l'exercice de leurs responsabilités.

Le sénateur Tkachuk: Vous ne semblez pas avoir bien compris mon argument. Peut-être n'ai-je pas été clair. Nous pouvons tous espérer que les PDG de sociétés seront des personnes honnêtes. Si une société est mal gérée, un PDG devrait être congédié.

Vous parlez de Jack Welch de General Electric. La commission des valeurs mobilières connaissait sa rémunération globale, mais celle-ci n'a jamais été divulguée. Ce n'est qu'après son divorce que ces renseignements ont été rendus publics et que le monde a pu constater comment la société utilisait l'argent des actionnaires et en abusait, du moins à mon avis.

Que recommandez-vous quant à la façon dont ces personnes devraient se régir elles-mêmes, les personnes qui vendent le produit au consommateur?

Je veux avoir la certitude que la personne qui me vend des actions est bien formée. Personnellement, la formation me semble horrible. Toutes ces choses sont-elles prises en compte? Vérifions-nous qui nous désignons comme courtiers, comme vendeurs et comme chercheurs? Ce sont eux qui sont supposés renseigner le consommateur, mais ils ne le font pas. C'est l'une des raisons qui expliquent bon nombre des problèmes.

Personne n'aurait cru que le monde entier ferait des achats par ordinateur, cela défie l'imagination, mais c'est déjà commencé.

Comment faire pour résoudre ce problème? Vous dites faire des recommandations à cet égard.

M. Stewart-Patterson: Pour ce qui est des courtiers et des analystes en valeurs, nous savons que beaucoup de travail a déjà été fait par d'autres intervenants ayant une expertise beaucoup plus pointue. L'an dernier, le comité de Purdy Crawford a fait 30 et quelques recommandations, qui sont actuellement mises en oeuvre. En gros, nous avons l'impression que beaucoup de gens ont déjà fait un bon travail à cet égard, nous n'avons donc pas cherché à déployer les mêmes efforts.

J'aimerais revenir à un autre élément de la chaîne. Vous avez parlé des courtiers en valeurs, des analystes et de tout le côté vente, sénateur. J'aimerais que nous réfléchissions au rôle des actionnaires institutionnels. Le sénateur Hervieux-Payette s'interrogeait un peu plus tôt sur l'influence des actionnaires, et sur ce qui leur donnait de l'influence.

Individual shareholders, small shareholders, often feel powerless, understandably. The mutual funds and the pension funds that hold and manage the investments of many individual Canadians have become very influential players in corporate governance.

It is important to note the pattern of their activity. We surveyed our member CEOs in the late 1990s, before the bubble, and discovered even then an increasing involvement by institutional shareholders across a whole range of issues, including executive compensation.

Another thing that came out of that survey of our members was that institutional shareholders as a group were becoming increasingly focused on the short term vis-à-vis stock price instead of the longer term. In particular, our CEOs said that it was the mutual fund sector out of the institutions that had the greatest focus on the short term.

In the late 1990s, we were seeing a growing institutional interest in short-term results. One of the things that went along with that was a greater focus, in terms of the accepted wisdom of compensation practices and demanding reward for performance and tying pay to performance and stock price because that would drive the company's performance effectively. In the wake of the bubble, people are saying that we went too far. People were rewarded too much for the short term, and then walked away with too much money while the company's fortunes went down the tubes. That is wrong.

Now we are saying that the pendulum is swinging on the institutional side. Certainly, our recommendations said that boards should be taking a hard second look at compensation practices and policies. Boards should be thinking about things like putting in holding periods, so that if someone cashes in his or her stock options, a good chunk of the after-tax proceeds must be kept in company stock for a minimum period. Each board should decide the length for that. Similarly, more compensation should be geared toward the long term, such as stock that must be held as long as a person is with that company.

There are various mechanisms that could be used to reinforce the incentives for directors and senior executives. The institutional shareholders, as a group, are now conscious of these kinds of issues. I would suspect that you will see a significant shift in the mix within compensation practices.

Shareholders do have an important influence on what directors do. They were pushing in one way in the late 1990s; we are seeing a different push in the wake of the bubble.

The Chairman: Honourable senators, Mr. D'Aquino informs me he must leave but that the other two gentlemen will stay.

Les actionnaires individuels, les petits actionnaires, se sentent souvent impuissants, et on peut le comprendre. Les fonds mutuels et les fonds de pension, qui gèrent les investissements de bon nombre de Canadiens sont devenus des acteurs influents dans le domaine de la gouvernance des entreprises.

Il est important de remarquer la structure de leurs activités. Nous avons réalisé un sondage auprès des PDG membres de notre groupe à la fin des années 90, avant la crise, ce qui nous avait permis de constater, déjà à l'époque, que les actionnaires institutionnels participaient de plus en plus activement à la détermination de divers éléments, dont la rémunération des dirigeants.

Une autre conclusion qui s'est dégagée de ce sondage, c'est que les actionnaires institutionnels, dans l'ensemble, se concentraient de plus en plus sur le cours à court terme des titres plutôt que sur leur cours à long terme. L'un de nos PDG en particulier affirmait que c'était le secteur des fonds mutuels qui semblait le plus axé sur le court terme.

À la fin des années 90, nous avons constaté un intérêt grandissant des institutions envers les rendements à court terme. Parallèlement à cela, elles ont commencé à s'interroger davantage sur les règles de rémunération admises, à exiger des récompenses pour le bon rendement et à associer le salaire au rendement et au cours des valeurs mobilières, sous prétexte que cela stimulait efficacement le rendement de la société. Depuis la crise, les gens disent que nous sommes allés trop loin. On a été trop récompensé pour les résultats à court terme, puis beaucoup sont partis avec des sommes trop élevées alors que le sort de ces sociétés commençait à s'assombrir. C'est faux.

Maintenant, on dit que le balancier oscille du côté des institutions. Il est évident que nous recommandons aux conseils d'administration de revoir leurs usages et leurs politiques en matière de rémunération. Ils devraient envisager des mesures comme l'imposition de périodes de rétention, de sorte que si quelqu'un encaisse ses options, une bonne partie des produits nets de ces actions reste sous forme d'actions de la société pendant une période de temps minimale. Il revient à chaque conseil de décider de la durée de cette période. De même, la rémunération devrait être davantage fixée en fonction d'une vision à long terme, ainsi les sociétés pourraient exiger que les actions demeurent au sein de la société tant que la personne y travaille, par exemple.

Divers mécanismes pourraient être appliqués pour accroître les incitatifs offerts aux dirigeants et aux cadres supérieurs. Le groupe des actionnaires institutionnels est désormais conscient de ces enjeux. Je m'attends à voir des changements importants s'opérer quant à la rémunération.

Les actionnaires ont beaucoup d'influence sur les dirigeants. Ils les poussaient dans une certaine direction à la fin des années 90, mais ils exercent leur influence différemment depuis la crise.

Le président: Honorables sénateurs, M. D'Aquino m'informe qu'il doit nous quitter, mais que les deux autres messieurs vont rester avec nous.

Senator Hervieux-Payette: I wish to back to your proposal that you will do it by yourself. Your solution is that CEOs will be so moral and ethical that we will not be able to intervene after the fact. However, I am concerned with before the fact. To think that by tomorrow everybody will be good, honest and generous and that the scratch-my-back-and-I-will-scratch-yours practice will be gone is foolish.

One of my recommendations, of course, is to appoint more women to boards. I hope your council will push that, because women will bring a new view to boards.

The people in your organization who are informed about employees and what they are being paid in each sector, who say that it would be helpful if the minimum wage were raised by 10 per cent, are those same people who would be willing to give themselves a salary 100 times that of the salary of their employees.

I am not talking about legislating or implementing guidelines that would fix a cap. I am talking about ratios with some latitude. If you want investors to have confidence and this capitalist system to work, you will have to come up with something more than saying that it will be left to the new board, which will follow morality, be honest and examine their conscience. I do not think that works, and I do not think it ever will when it comes to money.

You are saying give the power to the investors rather than to lawyers. Lawyers and accountants, as you mentioned before, are doing what management wants them to do. A company is not run by consultants. It is a company that asks them to do the job.

Which investors are we talking about — shareholders, banks or large corporations? That reference was a bit obscure to me.

Mr. d'Aquino: Senator, we would never expect you or anyone to go to bed at night and say, "We will count on the enterprise system working just simply based on the goodwill and moral compass of the CEO." The point I was making is that that issue, which has been largely overlooked, it is extremely important. However, having said that, what is the kind of world that you want and that we want?

We want a world in which there is transparency, disclosure, oversight, and vigilance on the part of institutional shareholders. These are the very same people now who tend to be critical but who, in the course of the build up of the bubble, were saying, "Better and faster and higher quarterly results is what we expect from you." We want institutional shareholders who do their jobs and take their responsibilities seriously, boards of directors who take their jobs seriously and auditors who are genuinely independent, as auditors should be, whether that means limiting the ability of auditors to provide outside consulting services to companies, or whether it means going even further and saying

Le sénateur Hervieux-Payette: J'aimerais réagir à votre proposition de le faire vous-même. Votre solution consisterait à ce que les PDG aient une telle compétence morale et un tel sens de l'éthique que nous ne serions pas en mesure d'intervenir après coup. Cependant, ce qui m'inquiète, c'est ce qui arrive avant coup. Il est naïf de croire que demain, tout le monde sera bon, honnête, généreux, et que la règle du donnant-donnant ne prévaudra plus.

L'une de mes recommandations, bien sûr, consisterait à nommer plus de femmes au sein des conseils d'administration. J'espère que votre conseil fera des pressions en ce sens, parce que les femmes vont apporter une nouvelle vision au sein des conseils d'administration.

Les membres de votre conseil qui connaissent la situation des employés, qui savent combien chacun est payé dans chaque secteur et qui clament qu'il serait utile d'augmenter le salaire minimum de 10 p. 100 sont les mêmes personnes que celles qui seraient prêtes à s'accorder elles-mêmes un salaire cent fois plus élevé que celui de leurs employés.

Je ne parle pas d'imposer des lois ou des lignes directrices qui établiraient un plafond. Je songe plutôt à des ratios allouant une certaine latitude. Si vous voulez gagner la confiance des investisseurs et assurer le bon fonctionnement de ce système capitaliste, il vous faudra proposer autre chose que de simplement dire qu'il revient au nouveau conseil d'administration de décider, de faire preuve d'un bon sens moral, d'être honnête et de procéder à un examen de conscience. Je ne crois pas que cela fonctionne ni que cela ne pourra jamais fonctionner tant qu'il s'agit d'argent.

Vous proposez de donner le pouvoir aux investisseurs plutôt qu'aux avocats. Les avocats et les comptables, comme vous l'avez déjà dit, font ce que la direction leur demande. Aucune société n'est dirigée par ses consultants. C'est la société qui demande aux consultants de faire leur travail.

De quels investisseurs parlez-vous: des actionnaires, des banques ou des grandes sociétés? Cela me semble un peu obscur.

M. d'Aquino: Sénateur, nous ne nous attendrions jamais à ce que vous ou qui que ce soit d'autre dorme sur ses deux oreilles en se disant que l'on peut compter simplement sur la bonne volonté et la compétence morale du PDG pour assurer le bon fonctionnement de l'entreprise. Ce que j'essaie de dire, c'est que cet aspect, dont on a déjà abondamment parlé, est extrêmement important. Ceci dit, quel genre de monde voulez-vous et quel genre de monde voulons-nous?

Nous voulons un monde de transparence, d'information, de surveillance et de vigilance de la part des actionnaires institutionnels. Ces personnes qui nous critiquent sont exactement les mêmes que celles qui, avant la crise, nous demandaient des résultats trimestriels toujours plus élevés et toujours plus rapides. Nous voulons que les actionnaires institutionnels fassent leur travail et s'acquittent de leurs responsabilités sérieusement, que les conseils d'administration prennent leur travail au sérieux et que les vérificateurs soient véritablement indépendants, comme il se doit, même si cela devait limiter leur capacité d'offrir des services de consultants externes à

that lawyers or even suppliers should not be sitting on a board of directors. There is a variety of ways in which we can ensure that the system is as honest and productive as it possibly can be.

Does that include the issues of compensation, such as whether some of the salaries were out of line? Absolutely, and I would be the first to raise my hand and say that. However, I will suggest something else. If we had had an Enron or a WorldCom when the market cap was at the top, particularly when the high-tech companies were at the very top, I do not think you would have seen anything like the explosion that we saw. We are seeing anger and passion because trillions of dollars have been erased from people's accounts. People are angry and are asking themselves how this happened. This happens every time there is excess. If you look at the history of the United States, you will have seen the pendulum swing back and forth.

This is another example of a period of great excess. In that period of great excess, many people were playing by rules they thought were all right but now know they are not. The only way we can ensure that the rules, the environment, are right is through transparency, public disclosure and the checks and balances already in the system. If you are then concerned about whether that is enough, we have the Criminal Code. The Criminal Code says if you commit fraud you go to jail.

Senator Kelleher asked why these rules are not enforced. I ask the same question. We have many rules; let us enforce them. The more they are enforced, the more people will pay attention. As one of our CEOs, Dominic D'Alessandro of Manulife, who was just named CEO of the year, said, "If we saw more people in orange suits, shackled, on their way to jail, it would wake up an awful lot of people."

We have started to see that now in our whole enterprise system. I believe people are waking up. The vigilance level today is 100 times that which it was. When board sit down today and tomorrow to talk about the compensation of their CEOs, you can rest assured that they are paying much more attention to value, equity and performance than they were, perhaps, six months ago.

Senator Taylor: I have a question about your report, on the last page, where you talk about company's action in any area, its environmental performance, its human rights record, and treatment of its labour force — the human rights record, in particular. Talisman just managed to get out of the Sudan. In regard to human rights, what should be the federal government's position when a company goes into an area that obviously is not on our side as far as human rights is concerned? Suppose a company wants to get into North Korea tomorrow?

des entreprises ou leur demander d'aller plus loin et d'oser dire que certains avocats ou certains fournisseurs ne devraient pas faire partie d'un conseil d'administration. Il y a beaucoup de moyens de veiller à ce que le système soit le plus honnête et le plus productif possible.

Est-ce que cela touche les questions de rémunération, notamment à savoir si certains salaires sont inacceptables? Absolument, et je serais le premier à lever la main pour le dire. Cependant, je vais vous dire autre chose. Si nous avions eu un Enron et un WorldCom lorsque le marché était à son comble, particulièrement lorsque les sociétés de haute technologie étaient au summum de leur puissance, je doute que vous ayez vu une explosion comparable à celle que nous avons vue. Nous observons de la colère et de la rage parce que des billions de dollars ont disparu des comptes de certaines personnes. Les gens sont fâchés et se demandent comment c'est arrivé. Cela arrive toujours lorsqu'on fait des excès. Si l'on étudie l'histoire des États-Unis, on voit qu'il y a toujours retour du pendule.

Ceci est un autre exemple de période de grands excès. En cette période de grands excès, beaucoup de gens suivaient des règles qu'ils croyaient justes, mais ils avaient tort et ils le savent maintenant. La seule façon dont nous pouvons nous assurer que les règles sont justes, c'est de promouvoir la transparence, l'information du public et de recourir aux mécanismes de poids et contrepois déjà en place. Si vous vous demandez si cela est suffisant, notez que nous avons le Code criminel. Le Code criminel dicte que quiconque commet une fraude va en prison.

Le sénateur Kelleher nous demandait pourquoi ces règles n'étaient pas mises en application. Je me pose la même question. Nous avons beaucoup de règles: appliquons-les. Plus nous les appliquerons, plus les gens y porteront attention. Comme le disait l'un de nos PDG, Dominic D'Alessandro, qui a été nommé PDG de la Manulife l'an dernier: «Si nous voyions plus de gens en combinaison orange, enchaînés, en route vers la prison, énormément de gens se réveilleraient».

Nous commençons à le voir dans le système d'entreprise en général. Je crois que les gens se réveillent. Le degré de vigilance actuel est cent fois plus élevé qu'auparavant. Lorsqu'un conseil d'administration se réunit aujourd'hui et lorsqu'il se réunira demain pour parler de la rémunération de son PDG, vous pouvez être sûrs qu'il accordera beaucoup plus d'attention à l'optimisation des ressources, à l'équité et au rendement qu'il y a six mois, environ.

Le sénateur Taylor: J'ai une question concernant la dernière page de votre rapport, où vous parlez de divers aspects des activités des entreprises, dont leur performance environnementale, leur respect des droits humains, la façon dont elles traitent leur main-d'oeuvre, mais de leur respect des droits humains en particulier. Talisman vient juste de se débrouiller pour sortir du Soudan. Du point de vue des droits humains, quelle position le gouvernement fédéral devrait-il adopter par rapport à une société qui décide de s'installer dans un pays qui ne voit clairement pas les droits humains du même oeil que nous? Supposons qu'une société veuille s'établir en Corée du Nord demain matin?

Mr. Stewart-Patterson: The suggestion we were making on that point was that the markets themselves are looking at any kind of inappropriate behaviour as an indication, not just of something that might invoke moral disapproval, but as something that materially affects the degree of risk involved in investing in that company. In other words, many things a company might do can affect investor perception of risk; for example, making a substantial investment in a country where human rights are being disregarded, making a product that is considered unsafe or may be subject to legal action as a result, failing to take adequate precautions in terms of environmental risks, basically anything that might be subject either to general disapproval or specific legal action, either civil or criminal. If a company is seen as riskier, investors demand a higher return for each dollar they invest. That means a lower share price. A lower share price, in turn, directly affects the compensation of senior executives and the investment return of existing shareholders.

We live in a world where anything anyone does anywhere in the world is subject to scrutiny. A person cannot hide any more. What you do anywhere in the world is going to be discovered sooner or later, for better or for worse, and that will have an impact not only on the return to shareholders, but also on the compensation of the people calling the shots.

Senator Taylor: I would submit that that is almost a child-like faith in the Friedman philosophy of free market, the belief that everything will turn out fine as long as there is enough information flowing back to the investor. If it were not for the born-again Baptists in the southern United States who tried to tie a can on Talisman there would have been nothing done there.

I think the market rewards a certain amount of high binding, or whatever you want to call it. In other words, if a company can get in and make a profit, put more money onto the bottom line, I do not think the market cares too much about whether it is using child labour or enforced labour of some type in the country in which it is operating.

Do you not think there is a certain requirement for people who license companies in Canada, the United States and Britain to stick their noses into the moral and human rights side of the equation? I do not believe that leaving it to the market works.

Mr. Stewart-Patterson: I cannot offer you any definitive point.

The Chairman: Excuse me, we cannot let this line of questioning go on too long because we face this with every tax bill we have had in the last five years. I do not think this committee is capable of even discussing it, nor do I think it is within the purview of this committee, with respect, senator. We just had tax legislation with respect to doing business with Moldova, et cetera. We cannot get into that. External Affairs has to decide what is the policy of our government. We can only talk

M. Stewart-Patterson: Nous estimons que les marchés eux-mêmes surveillent tous les types de comportements indus qu'ils voient comme un indice, et non seulement comme un objet de désapprobation morale, qui influence concrètement le degré de risque associé à l'investissement dans ces sociétés. En d'autres termes, bon nombre de décisions des sociétés peuvent influencer la perception du risque des investisseurs. C'est le cas, par exemple, des décisions d'investir de grosses sommes d'argent dans un pays où les droits humains sont bafoués, de fabriquer un produit considéré dangereux ou qui risque de faire l'objet de poursuites, de ne pas prendre les précautions voulues pour parer aux risques environnementaux, bref, de faire quoi que ce soit qui risque d'être désapprouvé par le grand public ou de faire l'objet d'une poursuite au regard du droit civil ou criminel. Plus une société est jugée risquée, plus les investisseurs exigeront un haut rendement pour chaque dollar investi, ce qui signifie que le cours de l'action devra être bas. Or le cours de l'action a une incidence directe sur la rémunération des cadres supérieurs et sur le rendement qu'obtiendront les actionnaires pour leurs investissements.

Nous vivons dans un monde où quoi qu'on fasse, où que ce soit dans le monde, peut être vérifié. Personne ne peut plus se cacher. Tout ce qu'on fait où que ce soit dans le monde sera découvert tôt ou tard, pour le meilleur ou pour le pire, et influencera non seulement le rendement qu'obtiendront les actionnaires, mais aussi la rémunération de la personne aux commandes.

Le sénateur: On fait confiance de façon presque puérile à la théorie du marché libre de Friedman. On croit que tout va finir par s'arranger si l'investisseur est suffisamment bien renseigné. Si les baptistes régénérés du sud des États-Unis n'avaient pas attiré notre attention sur les agissements de Talisman, la situation serait demeurée inchangée.

Je pense que le marché récompense surtout les rendements élevés, si je peux m'exprimer ainsi. Autrement dit, si une entreprise est en mesure de réaliser des profits, d'augmenter ses bénéfices nets, le marché, à mon avis, n'accordera pas trop d'importance à la question de savoir si l'entreprise a recours à des travailleurs juvéniles ou au travail forcé dans le pays où elle exerce ses activités.

À votre avis, ceux qui octroient des permis à des entreprises au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne ne devraient-ils pas s'intéresser à la question des droits moraux et des droits de la personne? On ne peut pas laisser cette responsabilité au marché.

M. Stewart-Patterson: Je ne peux pas vous donner de réponse précise.

Le président: Excusez-moi, mais nous ne pouvons pas nous éterniser là-dessus, car nous avons été confrontés au même problème chaque fois que nous étés appelés à examiner, au cours des cinq dernières années, un projet de convention fiscale. Je ne crois pas que le comité soit même en mesure d'aborder la question, puisque, sauf votre respect, sénateur, ce sujet ne relève pas de sa compétence. On vient de déposer un projet de convention fiscale sur les transactions réalisées en Moldova,

about the direct corporate governance and the competence of directors.

Senator Taylor's line of questioning is excellent, but it is not within the purview of our study.

Senator Taylor: Let us move on to the subject of rights and how you control the market.

Are you saying with respect to national security that you can perhaps get the securities commissions all working together? Would there be a way of selling that if the stock exchanges were allowed to operate differently? We might have the same national securities commission, but we would have local stock exchanges. For example, in the U.S., they have San Francisco, Seattle, Denver, New York and so forth.

Mr. Stewart-Patterson: No matter how you regulate them, there will continue to be local capital markets and regional capital markets as well as the local pools.

However, the actual form of how we get our regulatory act together is perhaps less critical than the underlying substance. What matters is that we have to deal with the fragmentation of the rules themselves and the excessive costs that go along with that fragmentation.

There are a number of approaches to the question of whether it should be a single body controlled jointly by the provinces with federal participation. Is there a federal role there, or is it simply agreements between the provincial regulators that clear up the damage done by the authorities?

There is more than one way to deal with the problem. The size of Canada's financial market right next door to the United States is small enough as it is, and we should not divide up our small markets into even smaller ones in ways that hurt the ability of Canadian companies to attract capital and grow.

It is a question of the best means to the right end, and I do not have any strong feelings in terms of whether one model is the best. The federal government has appointed Harold MacKay to look at that from the federal point of view. I have talked to the Ontario Securities Commission, and I had a conversation with Alberta Securities Commission. There are different views on how to get there. One lesson that comes out of the current crisis of public confidence is that we cannot let this kind of thing drift along any longer.

Senator Taylor: When I am interested in a company, I almost always come back to the auditor's notes. They seem to contain the most telling information available. That leads to the question of auditors and picking auditors. I have also, through the years — half a century now — picked auditors that I liked when I was on boards. I wonder whether the shareholders should not be picking

ainsi de suite. On ne peut pas se lancer dans ce débat. Ce sont les Affaires étrangères qui décident de la politique du gouvernement. Nous pouvons uniquement parler de la gestion des entreprises et de la compétence des administrateurs.

Les questions du sénateur Taylor sont excellentes, mais elles ne cadrent pas avec notre étude.

Le sénateur Taylor: Parlons alors des droits et de la réglementation du marché.

Concernant la sécurité nationale, êtes-vous en train de dire que vous pouvez peut-être convaincre les commissions des valeurs mobilières de collaborer ensemble? Pourriez-vous les convaincre d'accepter l'idée, si les marchés boursiers étaient autorisés à opérer différemment? Nous pourrions avoir une seule commission nationale des valeurs mobilières, tout en ayant des bourses des franchises. Par exemple, aux États-Unis, il y a les bourses de San Francisco, de Seattle, de Denver, de New York, ainsi de suite.

M. Stewart-Patterson: Peu importe la façon dont vous les réglementez, il y aura toujours des marchés financiers locaux, des marchés financiers régionaux et des bassins locaux.

Ce n'est pas tellement la forme de la loi réglementaire qui importe, mais le fond. Nous devons absolument nous attaquer à la question de la fragmentation des règles et des coûts excessifs qu'elle entraîne.

La question de savoir si l'on doit créer une entité distincte administrée conjointement par les provinces, avec une participation fédérale, soulève plusieurs interrogations. Est-ce que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer à ce chapitre, ou est-ce que les régulateurs provinciaux s'entendent tout simplement sur les mesures à prendre pour réparer les dommages causés par les autorités?

Il y a plusieurs façons de régler le problème. Le marché financier canadien est beaucoup plus petit que le marché financier américain. Il ne faudrait pas fragmenter encore davantage les marchés à faible densité, puisque cela pourrait empêcher les entreprises canadiennes d'attirer des capitaux et de prendre de l'expansion.

Il faut utiliser les mesures les plus efficaces qui soient pour atteindre le but recherché. Je ne privilégie pas de modèle particulier. Le gouvernement fédéral a demandé à Harold MacKay d'examiner le dossier. J'ai rencontré les représentants de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario et ceux de la Commission des valeurs mobilières de l'Alberta. Les points de vue varient. La baisse de confiance que ressent actuellement le public montre que nous ne pouvons laisser traîner les choses.

Le sénateur Taylor: Quand une entreprise m'intéresse, je jette presque toujours un coup d'oeil aux notes du vérificateur. Elles semblent contenir des renseignements fort révélateurs. Je voudrais parler des vérificateurs et du choix des vérificateurs. J'ai eu l'occasion, moi aussi, au fil des ans — soit pendant une cinquantaine d'années — de choisir des vérificateurs quand je siégeais à des

the auditors. However, they cannot do that. I think Oxley suggested it —

The Chairman: The shareholders do choose the auditor. It is a legal requirement.

Senator Taylor: That is exactly it. They do not.

The Chairman: They do.

Senator Taylor: You must believe in Santa Claus and the tooth fairy.

The Chairman: It comes to an annual meeting, and they vote on it.

Senator Taylor: I am talking about Oxley's suggestion that an auditor should not stay in place for any more than three years, and I read about another system in which the names of auditors that are approved by the commission are put in a hat, pulled out and are allowed to make a deal for every two or three years.

The Chairman: Senator Taylor, he is talking about the audit partner. There is a great antipathy towards changing auditors every three years because huge mistakes are made, according to research. It is the auditing partner from the same company, but with a different guy in charge.

Senator Taylor: That is true. They did not go as far as changing the auditing partner. I do not know what that would do because, as far as I see it, auditing partners talk to each other all the time.

Do you have any suggestions or ideas about how to make auditors more representative of the shareholders and less representative of the management?

Mr. Stewart-Patterson: One suggestion included in our recommendations is that the auditor should, as Sarbanes-Oxley requires, report to the audit committee, not to management. The chair of the audit committee would sign the letter of engagement to the auditor to make that relationship clear.

Senator Taylor: Is the auditing committee picked by the management?

Mr. Stewart-Patterson: Again, that is where the independence of the board as a whole and the independence of the audit committee become critical elements in that chain.

The rotation of the audit partner has costs and benefits. The more frequently you rotate somebody, the less likelihood there is of getting what the profession refers to as "familiarity risk," personal relationships developing. On the other hand, every time you hand over a file, mistakes are made and people have to go up the learning curve again. Rotation is one way to deal with it.

The other significant element is the separation of the audit function from other services that have in the past been supplied by audit firms. That relationship and the potential for conflict are central in the thinking of the accounting profession these days.

conseils d'administration. On devrait peut-être laisser les actionnaires les choisir. Toutefois, ils ne peuvent pas le faire. La loi Oxley propose...

Le président: Ce sont les actionnaires qui choisissent le vérificateur. C'est ce que prévoit la loi.

Le sénateur Taylor: Mais le fait est qu'ils ne le choisissent pas.

Le président: C'est faux.

Le sénateur Taylor: Vous devez croire au père Noël ou à la fée des dents.

Le président: Ils le font lors de l'assemblée annuelle.

Le sénateur Taylor: La Loi Oxley propose que l'on remplace le vérificateur au bout de trois ans. J'ai lu qu'ailleurs, on place les noms des vérificateurs approuvés par la commission dans un chapeau, qu'on procède ensuite à un tirage et qu'on autorise les vérificateurs choisis à occuper le poste pendant deux ou trois ans.

Le président: Sénateur Taylor, il fait allusion à l'associé en vérification. D'après les études qui ont été réalisées, l'idée de remplacer les vérificateurs tous les trois ans est très mal accueillie, en raison des graves erreurs qui sont commises. L'associé en vérification provient de la même entreprise, sauf que le responsable est une personne différente.

Le sénateur Taylor: C'est vrai. Ils n'ont pas remplacé l'associé en vérification. Je ne sais pas ce que cela donnerait, car, d'après ce que je crois comprendre, les associés en vérification se consultent tout le temps.

Comment pouvons-nous faire en sorte que les vérificateurs représentent davantage les intérêts des actionnaires et non ceux de la direction?

M. Stewart-Patterson: Nous avons proposé, entre autres, que le vérificateur, comme l'exige la Loi Sarbanes-Oxley, relève du comité de vérification, et non pas de la direction. Le président du comité de vérification signerait la lettre d'engagement du vérificateur de manière à ce que cela soit clairement précisé.

Le sénateur Taylor: Est-ce que les membres du comité de vérification sont nommés par la direction?

M. Stewart-Patterson: Encore une fois, il est essentiel d'assurer l'indépendance du conseil d'administration dans son ensemble, et l'indépendance du comité de vérification.

La rotation des associés responsables de la vérification entraîne des coûts et des avantages. Quand on remplace les associés fréquemment, on réduit les «risques de familiarité», pour reprendre l'expression utilisée dans le milieu. On empêche que des liens personnels se créent. Toutefois, chaque fois qu'on transmet un dossier à quelqu'un d'autre, des erreurs sont commises. C'est tout le processus d'apprentissage qui doit être repris. La rotation constitue donc une solution parmi d'autres.

Il y a un autre facteur important à considérer, soit la séparation de la fonction vérification des autres services qui, dans le passé, ont été fournis par un cabinet de vérification. Donc, ce sont à la fois ce lien et les risques de conflits qui préoccupent aujourd'hui la profession.

Senator Setlakwe: I have read your statement, and it is excellent. Perhaps the Banking Committee should submit it to the government for legislation.

Many things in there are very true, but it strikes me that they are the result of the bubble and that had there not been a bubble there would not have been a statement. To what extent can we rely on good governance on the part of administrators and directors of companies to ensure that what you suggest would be an ideal world will actually happen, and what can we properly recommend to the government as legislation?

I know that you prefer values to rules, but there must be a point where perhaps the government should intervene after having gone through what we have gone through in the last couple of years.

For example, you talk about the necessity of expensing options. Should the government legislate on that? Should the government recommend? I do not know. These things have come up as a result of the bubble.

With respect to legislating criminal offences, civil offences or fixing jail terms, I do not know if that can be set by good governance rules or by government. What are your views on that?

Mr. Stewart-Patterson: As we said earlier, the first priority before considering what else to legislate is to look at how effective the existing legislation is. Is it being adequately enforced? Before adding to the pile, make sure what we have works.

Second, in some areas there appears to be constructive discussion about whether further legislation or regulatory measures might be appropriate. Our members have indicated they do not have a problem with a much more extensive personal certification of a company's quarterly and annual reports. That is a legal requirement in the United States. The markets are demanding something equivalent, whether it is regulated or not. Is that an area where a regulatory response might be more appropriate? I have not looked at the draft legislation, but my understanding is that the Ontario government is looking in that direction with the initial legislation it recently introduced.

There also may be cause to look at a regulatory response from the point of view of consistency. That is a major concern of a number of our members in terms of the stock option expensing issue. It is very clear. Investors want to know what options are being issued and what impact that has on their returns down the road.

The big concern is what happens if I put it on my income statement and my competitors do not. Am I going to get a fair shake in the market when I do that? There is a benefit to consistency on issues like that. I believe the Accounting Standards

Le sénateur Setlakwe: J'ai lu votre déclaration, que je trouve excellente. Le Comité des banques devrait peut-être le soumettre au gouvernement pour qu'il s'en inspire.

Bon nombre des arguments que vous avancez sont fondés, sauf qu'ils sont attribuables à l'existence de cette bulle. Or, si cette bulle n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu lieu de faire une telle déclaration. Dans quelle mesure pouvons-nous nous fonder sur les pratiques de saine gestion des administrateurs et des dirigeants pour faire en sorte que ce que vous proposez, idéalement, se concrétise? Que peut-on proposer au gouvernement comme mesure législative?

Je sais que vous préférez les principes aux règles, mais il me semble que le gouvernement, à un moment donné, doit intervenir après tout ce qui s'est produit ces dernières années.

Par exemple, vous dites que les options d'achat d'actions devraient être considérées comme une dépense. Est-ce que le gouvernement devrait adopter une loi à cet égard? Devrait-il recommander l'adoption d'une telle loi? Je ne sais pas. Tous ces problèmes sont attribuables à l'existence de cette bulle.

En ce qui a trait aux infractions criminelles, aux infractions d'ordre civil et aux peines d'emprisonnement qui s'y rattachent, je ne sais pas si on doit s'inspirer des règles de bonne gouvernance ou demander au gouvernement de légiférer en la matière. Quel est votre avis là-dessus?

M. Stewart-Patterson: Comme nous l'avons plus tôt, avant de déterminer ce qu'il convient de légiférer, il faut se demander si la loi actuelle est efficace. Est-ce qu'elle est appliquée correctement? Avant de prendre d'autres mesures, il faut s'assurer que ce que nous avons fonctionne.

Ensuite, certains secteurs ont entrepris des discussions constructives sur la question de savoir si des mesures législatives ou réglementaires additionnelles s'imposent. Nos membres ne s'opposent pas à ce qu'on resserre les règles relatives à l'attestation personnelle des rapports trimestriels et annuels d'une entreprise. Il s'agit là d'une exigence juridique aux États-Unis. Les marchés réclament une mesure semblable, qu'elle fasse ou non l'objet d'un régime de réglementation. Est-ce qu'on devrait adopter des règles à ce sujet? Je n'ai pas examiné le projet de loi, mais je crois comprendre que le gouvernement de l'Ontario envisage d'établir de telles règles dans la loi qu'il vient de déposer.

Par ailleurs, il faudrait peut-être envisager d'adopter des règles qui sont uniformes. Cette question soulève de sérieuses inquiétudes chez plusieurs de nos membres, surtout en ce qui concerne la comptabilisation des options d'achat d'actions. Les investisseurs veulent savoir quelles options d'achat d'actions sont émises, et l'impact que cela risque d'avoir sur leurs bénéfices à long terme.

En effet, la principale question que l'on se pose est la suivante: qu'arrive-t-il si j'inclus ces données dans mes états financiers, mais que mes concurrents, eux, ne le font pas? Est-ce que j'aurai droit à un traitement juste et équitable sur le marché? Le fait d'avoir des

Board is looking at whether to make that a mandatory requirement in Canada. That is an appropriate kind of conversation to have.

Generally speaking, there may be areas where we want to look selectively at an action, whether at the federal or provincial level or the area of stock exchange listing requirements and so on. The fact is that every board, director and CEO knows that the heat is on, that they are under extremely stringent scrutiny by every investor and would-be investor in the marketplace. I do not think that scrutiny is going to slack off in the foreseeable future. I think the bursting of the bubble has been a wake-up call to everybody in the chain of decision making, and that is going to have a lasting impact on the kind of behaviour that we see taking place at the board-of-director level and the kind of decisions that are made there.

Senator Setlakwe: It is a question of good behaviour on their part. There has not been proof of that in the past. That is the problem.

Senator Fitzpatrick: Mr. Stewart-Patterson, I have actually been encouraged by some of the things that both you and Mr. d'Aquino have said this afternoon. I have heard you talk about a moral compass or a set of ethics, the problem with options on a short-term basis versus a longer-term basis, the pursuit of determining the integrity of CEOs or potential CEOs, and the measures of compensation that can be utilized. I think these are very positive issues that need to be examined very carefully. I think that there are some answers that can be put forward as to how these things are done.

It is a question of leadership. I can see no better body to provide that leadership, particularly with your concern about the legislation, than the Council of Chief Executive Officers. I have not had a chance to study your material, but I got the impression from what Mr. d'Aquino said that the council is prepared to provide some leadership in this regard. It seems to me that that is a big job that would require a consensus amongst the council. It would require a lecture circuit, a lot of publication and a lot of communication, which seems to be part of it. To get these points, if we are going to avoid a reaction of government and others that these things do not happen, legislation has to happen.

Let us say a new moral compass can be established. The other part of it is how do we make sure these things are happening? Reference was made to the responsibilities of the board of directors. The difficulty I see with that is time and cost. I have served on boards of directors of large national companies and I have served on the audit committee. Most members of the boards have other responsibilities. To have the time that is necessary to do the work that should be done or to have the advice that is required is a major cost. Even though companies have auditors, I think the audit committees, perhaps, have to seek outside advice, and that is a major cost.

I see two elements here that I would like to have your comments on as to how they might be pursued. First, is this a mandate that you, as members of the executive of the Council of Chief Executive Officers, have or could it be? Do you see ways in

règles uniformes est avantageux. Le Conseil des normes comptables songe à en faire une exigence obligatoire au Canada. Ce genre de discussion est tout à fait approprié.

Il existe peut-être, d'une manière générale, des domaines où des mesures sélectives s'imposent, que ce soit au palier fédéral ou provincial, ou en ce qui a trait aux exigences relatives aux cotes boursières. Le fait est que tous les administrateurs, dirigeants et PDG sont sous pression. Ils savent que leurs gestes sont scrutés par les investisseurs actuels et éventuels. Cette pression ne risque pas de se relâcher à court terme. L'éclatement de la bulle a eu pour effet de secouer tous ceux qui participent au processus décisionnel, et cela risque d'avoir un impact durable sur le comportement des membres des conseils d'administrations, et sur les décisions qui sont prises.

Le sénateur Setlakwe: Ils doivent se comporter de façon adéquate. Rien ne prouve qu'ils l'ont fait dans le passé. Voilà le problème.

Le sénateur Fitzpatrick: Monsieur Stewart-Patterson, vous avez tenu, ainsi que M. d'Aquino, des propos fort encourageants cet après-midi. Vous avez parlé du comportement moral, du code d'éthique, du problème que posent les options d'achat d'actions à court et à long terme, de l'intégrité des PDG ou des PDG éventuels, et des mesures touchant la rémunération qui peuvent être prises. Ce sont là des points positifs qui doivent être examinés de près. Il existe des solutions.

C'est une question de leadership. Or, à mon avis, l'organisme qui est le mieux placé pour fournir ce leadership, surtout sur le plan législatif, c'est le Conseil canadien des chefs d'entreprise. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner le document que vous avez fourni, mais j'ai l'impression, d'après ce qu'a dit M. d'Aquino, que le Conseil est prêt, dans une certaine mesure, à assumer un rôle de leadership. Il s'agit là d'une tâche énorme qui exige l'accord des membres du Conseil. Il faudrait tenir des réunions, diffuser beaucoup d'information, encourager la communication. Or, pour y arriver, si nous voulons éviter que le gouvernement et d'autres disent que ces choses-là ne se font pas, nous devons nous munir d'une loi.

Supposons que de nouvelles règles en matière de comportement moral sont établies. Comment pouvons-nous assurer que ces règles seront suivies? On a fait allusion aux responsabilités du conseil d'administration. Le problème, à mon avis, en est un de temps et d'argent. J'ai fait partie des conseils d'administration de grandes entreprises nationales, et j'ai aussi fait partie de comités de vérification. La plupart des membres des conseils ont d'autres responsabilités à assumer. Avoir le temps de faire le travail requis ou de solliciter des conseils coûte de l'argent. Bien que les entreprises aient des vérificateurs, les comités de vérification doivent consulter des experts de l'extérieur, et cela coûte cher.

Or, je me pose deux questions et j'aimerais que vous y répondiez. D'abord, est-ce cela fait ou devrait faire partie du mandat de l'exécutif du Conseil canadien des chefs d'entreprise? Ensuite, existe-t-il des moyens d'aider les entreprises — surtout les

which, without crippling companies — particularly small and medium-sized companies — companies can build and develop because of the cost that is going to be required to administer a new moral compass or a new set of ethics? I think that is probably where we will have to get.

It is hard to start reversing salary levels or option levels, but it can be done and it can be done by shareholders. Option arrangements can have more scrutiny by shareholders. There is more now than there used to be, but there could be even more.

I am interested in your response to the comments I have in this regard.

Mr. Stewart-Patterson: I think what our members tried to express in the long statement we issued in late September is our consensus of what we believe should be done. On the other hand, we are also cognizant of the fact that we cannot act alone on issue of corporate governance. As a matter of fact, one of the first letters we received shortly after we launched the corporate governance initiative publicly in July was from the Ontario Teachers' Pension Plan Board, who told us it is neither the responsibility nor the prerogative of management to set the standards for corporate governance, that that is a privilege that belongs to shareholders. I think our response was, "Well, you are right, it is the shareholders who are going to make that decision and boards are going to act on behalf of shareholders, but surely we have a responsibility to play a leadership role to make things happen." I think that is the consensus position expressed by our members, that we are going to do our bit in encouraging action towards better governance, not only within our own enterprise, but also within the broader business community.

That leads to your question about how we deal with the smaller public issuers, companies that are trying to grow that do not have the same resources, the companies that are likely the most heavily affected by any new regulatory requirements. We are certainly seeing evidence, as we said earlier, of a disproportionate impact on smaller issuers in the United States already. That is certainly the greatest fear being expressed by some of the market participants here in Canada as well, if we go down the same road.

That said, I think there is a recognition that if you look at compliance with the highest standards of corporate governance in terms of norms of practice, you are going to see higher norms of practice in the larger companies. That is partly because the larger companies tend to be exposed to more than one national jurisdiction. As I say, basically you have to play by the highest common denominator of anywhere you do business. Partly it is a question of resources. Larger companies can afford to pay good money to hire better directors and more outside directors.

petites et moyennes entreprises — à prendre de l'expansion, mais sans que cela nuise à leurs activités, étant donné les coûts que va entraîner l'adoption de nouvelles règles sur le comportement moral ou d'un nouveau code d'éthique? Ce sont là des mesures qu'il faudra sans doute envisager.

Il est difficile de commencer à réduire les niveaux de rémunération ou d'options d'achat d'actions qui sont émises, mais c'est faisable. Les actionnaires peuvent le faire. Ils peuvent examiner de plus près les modalités touchant les options d'achat d'actions. Des progrès ont déjà été réalisés à ce chapitre, mais nous pouvons en faire plus.

J'aimerais avoir vos commentaires là-dessus.

M. Stewart-Patterson: Ce que nos membres ont essayé d'exprimer dans le long communiqué qui a été émis à la fin de septembre, c'est le consensus qui se dégage chez ces derniers concernant les mesures qui doivent être prises. Par ailleurs, nous sommes conscients du fait que nous ne pouvons agir seuls sur le plan de la gouvernance d'entreprise. En fait, le Conseil du régime de retraite des enseignantes et des enseignants de l'Ontario a été l'un des premiers à nous écrire, peu de temps après le lancement, en juillet, de notre initiative sur la gouvernance d'entreprise. Il nous a dit que la responsabilité et la prérogative d'établir des normes de gouvernance appartenaient non pas aux dirigeants, mais aux actionnaires. Nous lui avons dit qu'il avait raison, que cette décision revenait aux actionnaires, que les conseils allaient agir en leur nom, mais que nous avions sûrement un rôle de leadership à jouer à ce chapitre. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés nos membres, à savoir que nous allons prendre les mesures qui s'imposent pour favoriser la saine gestion des entreprises, non seulement au sein de notre propre entreprise, mais également au sein du milieu des affaires.

Vous avez parlé des petites sociétés émettrices qui essaient de prendre de l'expansion, mais qui n'ont pas les mêmes ressources, des sociétés qui risquent d'être durement touchées par l'imposition de nouvelles exigences réglementaires. Comme nous l'avons mentionné, nous constatons déjà que les petites sociétés émettrices, aux États-Unis, ne sont pas toutes touchées de la même façon. L'adoption, par le Canada, d'une telle solution suscite déjà des craintes énormes chez certains participants au marché.

Cela dit, quand on jette un coup d'oeil aux normes sévères de gouvernance d'entreprise qui sont appliquées, aux normes de pratique, on se rend compte que les normes sont plus sévères au sein des grandes entreprises. Cette situation est en partie attribuable au fait que les grandes entreprises ont tendance à être présentes dans plus d'un pays. Comme je l'ai indiqué, vous devez essentiellement vous conformer à la règle du plus grand dénominateur commun, peu importe où vous exercez vos activités. Cette situation est également attribuable, en partie, aux ressources. Les grandes entreprises ont les moyens d'embaucher de meilleurs dirigeants, un plus grand nombre de dirigeants de l'extérieur.

We have to recognize that that is how we take smaller companies and bring them up to a higher standard as they grow. We are worried about trying to come up with a single set of rules that will apply to everybody. There is a continuum here, and you have to start somewhere and bring people along one company at a time. One of the things we are suggesting is that it is market expectation that will bring companies along. As they get bigger and seek capital from deeper pockets, as they seek capital in different markets, they are going to have to meet a higher set of expectations.

I am not sure if I am answering your question, but that is why our members, who tend to be the larger companies, are saying that they know they are being held to the highest standard, and many of them are being held to the highest standards in the United States, Canada and in other jurisdictions. As far as we are concerned, one, it is a requirement to do business and attract capital and, two, it is doing the right thing that we see as a competitive advantage for our companies. If we do the right thing and our competitors in other countries do not, we will have an easier time attracting capital at a good cost.

The incentives are in the marketplace. How to make it happen fastest in Canada is the issue. The CEOs of larger companies are willing to play a role in trying to pull up the norms across the country.

Senator Fitzpatrick: There are different ways to measure market expectations. We have seen this problem during the build up to the bubble of being concerned about quarterly performance, which is driven by stock option expectations, et cetera. I suppose the council could spend some time on the proper measurements for company performance. For example, what should the market rely on, and are you giving any consideration to that? We have been driven by price-earnings ratios, but there are other things such as cash flow measures and asset measures. Perhaps that could be done in respect of the approach that the analysts in the financial houses take.

Another area that could be helpful is talking to business schools to establish an ethical standard that is promoted and supported by the major companies. Not all CEOs will have an MBA because many come from business schools. It is a different standard and a different environment that they come into. Part of the problem, as someone mentioned, could be greed and, unfortunately, over the last several years that has probably been the biggest incentive that we have seen in the lead up to the bubble that burst. Perhaps it would be beneficial if a different mentality were instilled in those people taking on the responsibility of a major company, in which there are thousands of shareholders — pensioners, investors, et cetera. It is a preaching role that someone has to take on in order to create real concentration, or focus, on this issue.

Nous devons reconnaître que c'est ainsi que nous prenons des entreprises plus petites et les amenons à une norme plus élevée au fur et à mesure de leur croissance. Nous sommes inquiets que l'on essaie d'avoir un seul ensemble de règles qui s'appliqueront à tous. Il y a un continuum. Vous devez commencer en quelque part, puis amener les gens à participer, une entreprise à la fois. Ce que nous disons, c'est l'attente du marché qui entraînera les entreprises. À mesure qu'elles prennent de l'expansion et cherchent à obtenir des sources de capitaux plus importantes, comme elles recherchent des capitaux dans différents marchés, elles vont devoir répondre à des attentes plus élevées.

Je ne sais si cela répond à votre question, mais c'est pour cette raison que nos membres, qui ont tendance à être les compagnies les plus importantes, disent qu'ils savent qu'ils doivent respecter une norme plus élevée, et un grand nombre d'entre eux doivent respecter les normes les plus élevées qu'il y a aux États-Unis, au Canada et dans d'autres pays. En ce qui nous concerne, tout d'abord, c'est une exigence de faire des affaires et d'attirer des capitaux et, ensuite, c'est de faire la bonne chose que nous voyons comme avantage concurrentiel pour nos entreprises. Si nous faisons la bonne chose et si nos concurrents dans d'autres pays ne le font pas, il sera plus facile pour nous d'attirer des capitaux à un bon coût.

Les incitatifs sont dans le marché. La question c'est de savoir comment le faire plus rapidement au Canada. Les PDG des entreprises plus importantes sont prêts à jouer un rôle pour essayer d'élever les normes d'un bout à l'autre du pays.

Le sénateur Fitzpatrick: Il y a différentes façons de mesurer les attentes du marché. Nous avons été témoins de ce problème pendant la création de la bulle, c'est-à-dire s'inquiéter du rendement trimestriel, qui est axé sur les attentes concernant les options d'achat d'actions, et cetera. Je suppose que le conseil pourrait consacrer un certain temps à bien mesurer le rendement des entreprises. Par exemple, sur quoi le marché devrait se fier, et en tenez-vous compte? Nous avons compté sur les coefficients de capitalisation des bénéfices, mais il y a d'autres aspects, comme mesurer les rentrées de fonds et mesurer les actifs. Peut-être que l'on pourrait faire cela pour l'approche que prennent les analystes dans les compagnies de financement.

Un autre aspect qui pourrait être utile, ce serait de parler aux écoles de gestion afin d'adopter une norme éthique que les principales entreprises appuient et dont elles font la promotion. Ce ne sont pas tous les PDG qui auront un MBA, car un grand nombre d'entre eux viennent d'écoles de gestion. Ils s'amènent dans un environnement différent et dans une norme différente. Une partie du problème, comme quelqu'un l'a mentionné, pourrait être l'avidité et, malheureusement, au cours des dernières années, c'est ce qui a probablement été le plus important incitatif que nous ayons eu qui a mené à l'écclatement de la bulle. Il serait peut-être bénéfique d'inculquer une mentalité différente aux personnes qui prennent la direction d'une compagnie importante, dans laquelle on retrouve des milliers d'actionnaires — personnes à la retraite, investisseurs, et cetera. Quelqu'un doit assumer ce rôle de prédicateur de façon à mettre véritablement l'attention sur cette question.

The Chairman: This moves into an area of esoteric challenges. When Mr. Greenspan used the words "irrational exuberance," he was not just referring to the boards or to the CEOs; he was also referring to the vast investing public who thought this good fortune would never end. If Nortel sold at a price that meant they had to compound their earnings at 25 per cent for the next 50 years in order to justify it, somebody had to stand up and say, "This is nuts." However, it never happened. If a stock is selling at 50 times earnings one year and the next year at 25 times earnings, it is still the same company. I will be interested to hear your answer to Senator Fitzpatrick's question because I do not think there is an answer.

Mr. Stewart-Patterson: One of the questions that the senator raised will provide the basis for many doctoral theses to come. What are the lengths between good governance and superior corporate performance? There is clearly a belief that good governance matters. Research done by companies such as McKinsey & Company, worldwide, on the perceptions of institutional investors globally, shows that good governance does matter and that we will pay a premium price for companies that practice a package of good governance as opposed to a company that does not. In countries where we do not trust the overall business environment, that premium is much higher. The premium in Russia was in excess of 30 per cent and in much of Latin America and Asia it was over 20 per cent. In Canada, it was the lowest in the world, at 11 per cent.

On the one hand, it means that the global perception of Canada's business environment — the integrity of our markets — is pretty high. On the other hand, it is a firm statement that people managing big piles of money around the world believe that good corporate governance matters. Is there research to be done to know how much it matters or which governance practices actually make a difference in helping companies grow faster, sustain their growth over time, grow with less volatility, et cetera? There are many unanswered questions, and I am sure that many good minds will be working on them.

The Chairman: Do you not believe that the business community, and there is nothing you can do about this, invents things every 10 years to make things look better? Think about the concept for one second. When Bob Campeau went after Federated Department Stores, Inc., he called me one day and said that he wanted us to invest with him. I asked him why and he said, "Well, the EBITDA." I asked him what that was, and he said, "earnings before interest, taxes, depreciation and amortization." That was only 15 years ago. I thought it was a totally meaningless number, and I said so at a board meeting and was laughed at because the entertainment business used it

Le président: Ce qui nous amène à des défis isotériques. Lorsque M. Greenspan a utilisé les mots «exubérance irrationnelle», il ne faisait pas uniquement référence aux conseils d'administration ou aux PDG; il faisait également référence au vaste public investisseur qui pensait que cette bonne fortune n'aurait jamais de fin. Si Nortel se vendait à un prix qui voulait dire que la société devait composer ses profits à un taux de 25 p. 100 sur les 50 prochaines années afin de le justifier, quelqu'un aurait dû se lever et dire: «C'est de la folie». Cependant, ce n'est pas arrivé. Si une action se vend à 50 fois les profits une année, et l'année suivante à 25 fois les profits, c'est toujours la même entreprise. Je suis curieux de connaître votre réponse à la question du sénateur Fitzpatrick, car je ne pense qu'il y en ait.

M. Stewart-Patterson: Une des questions soulevées par le sénateur constituera le fondement d'un grand nombre de thèses de doctorat dans les années à venir. Quelles sont les intervalles entre une bonne gouvernance et un rendement supérieur des sociétés? Certains croient de toute évidence que la bonne gouvernance a son importance. Des recherches effectuées à l'échelle mondiale par des entreprises comme McKinsey & Company quant aux perceptions des investisseurs institutionnels partout dans le monde indiquent que la bonne gouvernance a son importance et que nous paierons un prix supérieur pour des entreprises qui mettent en pratique une bonne gouvernance, par opposition à une entreprise qui ne le fait pas. Dans les pays où nous ne faisons pas confiance au climat d'affaires global, ce prix supérieur est nettement plus élevé. En Russie, il était plus élevé de 30 p. 100, et dans la majeure partie de l'Amérique latine et de l'Asie, c'était de plus de 20 p. 100. C'est au Canada qu'il était le plus faible, à 11 p. 100.

D'une part, cela signifie que la perception que l'on a dans le monde du climat d'affaires au Canada — l'intégrité de nos marchés — est passablement élevée. D'autre part, c'est une déclaration non équivoque que les gens qui gèrent d'énormes sommes d'argent partout dans le monde croient que la bonne gouvernance des sociétés a de l'importance. Y a-t-il des recherches à faire pour savoir à quel point c'est important ou quelles pratiques en matière de gouvernance font effectivement une différence pour aider les entreprises à croître plus rapidement, à soutenir leur croissance au fil du temps, à croître avec moins de volatilité, et cetera? De nombreuses questions restent sans réponse, et je suis convaincu qu'un grand nombre de spécialistes s'y attaqueront.

Le président: Ne croyez-vous pas que le milieu des affaires, et vous n'y pouvez rien, invente des choses tous les 10 ans pour que la situation semble meilleure? Pensez-y quelques instants. Lorsque Bob Campeau a voulu faire l'acquisition de Federated Department Stores, Inc., il m'a appelé un jour et m'a dit qu'il voulait que nous investissions avec lui. Je lui ai demandé pourquoi et il a répondu: «Eh bien, les GAITDA». Je lui ai demandé ce que c'était et il m'a répondu: «Les gains avant intérêt, impôts, dépréciation et amortissement». C'était il y a 15 ans. J'ai pensé que c'était un nombre tout à fait sans signification, et c'est ce que j'ai dit à une réunion du conseil, et on a ri de moi car le milieu du

extensively. Thank goodness, about four months ago, Warren Buffet, a very successful investor, wrote an essay and said that he had never heard of such nonsense as EBITDA.

Mr. Stewart-Patterson: If I may, senator, think back a couple of years when we were reading papers by senior academics who suggested that Canadian managers were way behind the times, not up to it, too cautious, too stick-in-the-mud and too unwilling to take risks. In the wake of the bubble, we are beginning to read the opposite comments, such as "Weren't we smart not to take those silly risks."

The Chairman: How long ago was internal rates of return, IRR, invented?

Mr. Boutziouvis: That goes back further. Senator Fitzpatrick raised an intriguing question. There is an indicator that could serve as a proxy, and people are returning to it right now — the payment of a dividend. Many investors and analysts are suggesting that if you go back to the old-fashioned way of investing, whereby a corporation pays out its dividends year in and year out, that would be a good indicator that the corporation is solid.

The Chairman: The cycle is complete.

Mr. Boutziouvis: Yes, because it has returned. There is something to be said.

Senator Hervieux-Payette: My question concerns the telecommunications area. When Nortel predicted they would make X, Y and Z, the analysts were pushing them. In reality, every baby in Canada would have to be born with three cell phones for the company to meet such forecasts. Why did no one tell Nortel that the forecast did not make sense? Nortel hired 3,000 people every six months just to spend the money that had been invested. Certainly, there were people who did not know what they were doing. Perhaps some companies are able to instantly implement new projects with everybody working together to produce terrific products. However, why did no one mention that? Everybody was simply taking the money — one group or another — and at the end of the day, nobody had any money left.

The Chairman: It happens that way — you cannot legislate integrity and you cannot legislate against stupidity.

Senator Hervieux-Payette: It was not a case of stupidity, but of complicity. They are different.

The Chairman: Gentlemen, thank you for your time.

Our second witness is from the Certified Management Accountants of Canada. We have with us Mr. Bill Langdon, Vice President, Knowledge Management.

divertissement s'en servait de façon exhaustive. Je remercie la providence, car il y a environ quatre mois, Warren Buffet, un investisseur très prospère, a rédigé un essai et a dit qu'il n'avait jamais entendu parler de telles balivernes que sont les GAITDA.

M. Stewart-Patterson: Si vous me le permettez, sénateur, rappelez-vous il y a quelques années lorsque nous lisions des documents rédigés par de grands universitaires qui laissaient entendre que les administrateurs canadiens étaient en retard, qu'ils n'étaient pas dans le coup, qu'ils étaient trop prudents, qu'ils étaient trop vieux jeu et n'étaient pas assez prêts à prendre des risques. Maintenant que la bulle a éclaté, nous commençons à lire les commentaires contraires, comme «ce que nous avons été intelligents de ne pas prendre ces risques ridicules».

Le président: Cela fait combien de temps que l'on a inventé les taux de rentabilité internes (TRI)?

M. Boutziouvis: C'est encore plus loin que cela. Le sénateur Fitzpatrick a soulevé une question intéressante. Il y a un indicateur que l'on pourrait utiliser comme approximation, et les gens commencent déjà à y retourner — le paiement d'un dividende. De nombreux investisseurs et analystes laissent entendre que si vous revenez à la bonne vieille méthode d'investissement, en vertu de laquelle une société verse des dividendes année après année, ce serait un bon indicateur que la société est solide.

Le président: Le cycle est complet.

M. Boutziouvis: Oui, parce qu'il est de retour. Il faut en parler.

Le sénateur Hervieux-Payette: Ma question porte sur les télécommunications. Lorsque Nortel a dit qu'elle ferait X, Y et Z, les analystes gonflaient les chiffres. En réalité, chaque bébé au Canada devrait naître avec trois téléphones cellulaires pour que la société réalise ses prévisions. Pourquoi personne n'a-t-il dit à Nortel que ses prévisions étaient insensées? Nortel engageait 3 000 personnes aux six mois uniquement pour dépenser l'argent qu'elle avait investi. De toute évidence, il y avait des gens qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Il se peut que certaines entreprises soient en mesure de mettre en oeuvre immédiatement de nouveaux projets où tout le monde travaille ensemble pour produire des produits sensationnels. Cependant, pourquoi personne ne l'a-t-il mentionné? Chacun prenait tout simplement l'argent — un groupe ou un autre — et au bout du compte, il n'en restait plus pour personne.

Le président: C'est ainsi que cela se passe — vous ne pouvez pas créer l'intégrité par législation et vous ne pouvez pas adopter de mesures législatives contre la stupidité.

Le sénateur Hervieux-Payette: Ce n'était pas une affaire de stupidité, mais de complicité. C'est différent.

Le président: Messieurs, nous vous remercions d'être venus.

Notre deuxième témoin vient de la Société des comptables en management du Canada. Nous accueillons M. Bill Langdon, vice-président, Gestion du savoir.

Mr. Bill Langdon, Vice President, Knowledge Management, Certified Management Accountants of Canada: Honourable senators, I want first to say that, unlike your previous speaker, this is my first time addressing this group. I have been abandoned by my friends, who are at the back of the room. All you get today is me.

Thank you for inviting CMA Canada to appear before you this afternoon to present our views on accounting and auditing standards and corporate governance. We believe addressing these two issues is critically important to restoring public confidence in the business community and in the capital markets. We applaud your committee for undertaking these hearings and we look forward to your report.

Today, I will summarize the key points we have made in our written submission, which we delivered to the clerk last week. I will then be pleased to respond to any questions you may have.

Looking first at the issue of auditing standards, CMA Canada welcomed the announcement on July 17 of the establishment of the Canadian Public Accountability Board. This to us was an important first step in restoring trust in capital markets and the auditing profession. We do, however, have three concerns with the CPAB system.

First, CPAB fails to take into consideration the activities of the many accounting professionals in Canada, including CMAs, who are involved in the auditing side of the profession. This, to us, is a serious oversight. It is important to point out that CMAs have full public practice rights, including the right to audit publicly traded companies, in Alberta, Saskatchewan, Manitoba and Newfoundland. CMAs also have public practice rights to conduct audits for municipalities and school boards in British Columbia and Quebec.

Furthermore, legislative initiatives are now being undertaken in other jurisdictions, such as Ontario, that will potentially increase the number of non-CA accounting professionals who will have public practice rights.

It is clear that CPAB, as designed and currently constituted, is deficient and not entirely independent, given the number of seats reserved exclusively for appointees of the Canadian Institute of Chartered Accountants. We believe a more inclusive approach would bring greater transparency to, and public confidence in, CPAB's activities.

Second, while the new system introduces some valuable initiatives to strengthen and monitor the inspection of auditors of public companies, the focus appears to be on enhancing existing standards in auditing and accounting rather than establishing better reporting and auditing standards.

M. Bill Langdon, vice-président, Gestion du savoir, Société des comptables en management du Canada: Honorables sénateurs, je tiens tout d'abord à préciser, contrairement à l'intervenant précédent, que c'est la première fois que je m'adresse à votre groupe. Mes amis, qui sont à l'arrière de la salle, m'ont abandonné. Vous n'avez que moi aujourd'hui.

Merci d'avoir invité CMA Canada à comparaître devant vous cet après-midi pour présenter nos points de vue sur les normes comptables et sur la gouvernance des sociétés. Nous croyons qu'il est de la plus haute importance d'examiner ces deux questions pour rétablir la confiance du public dans le milieu des affaires et dans les marchés financiers. Nous félicitons votre comité d'avoir entrepris ces audiences et nous avons hâte de lire votre rapport.

Aujourd'hui, je vais résumer les principaux points que nous avons développés dans notre mémoire écrit, qui a été remis au greffier la semaine dernière. Je serai ensuite heureux de répondre à vos questions.

Si l'on examine d'abord la question des normes de vérification, CMA Canada s'est réjouie de l'annonce faite le 17 juillet de la création du Conseil canadien sur la reddition de comptes. Pour nous, il s'agissait d'un premier pas important dans le rétablissement de la confiance dans les marchés financiers et la profession de vérificateur. Cependant, nous avons trois préoccupations en ce qui concerne le système du CCRC.

Premièrement, le CCRC ne tient pas compte des activités d'un grand nombre de professionnels de la comptabilité, notamment les CMA, qui participent à l'aspect vérification de la profession. Pour nous, c'est une grave erreur. Il est important de signaler que les CMA ont des droits de pratique complets, notamment celui de vérifier les états financiers des sociétés ouvertes en Alberta, en Saskatchewan, au Manitoba et à Terre-Neuve. Les CMA ont aussi le droit d'effectuer des vérifications auprès des municipalités et des commissions scolaires en Colombie-Britannique et au Québec.

En outre, d'autres compétences, comme l'Ontario, sont en train de prendre des initiatives de nature législative qui auront la capacité d'accroître le nombre de professionnels de la comptabilité qui ne sont pas des CA et qui auront le droit d'exercer publiquement.

Il est évident que le CCRC, tel qu'il a été conçu et tel qu'il est constitué actuellement, présente des lacunes et n'est pas entièrement indépendant, compte tenu du nombre de postes au conseil réservés exclusivement aux personnes nommées par l'Institut canadien des comptables agréés. À notre avis, une approche plus inclusive assurerait une plus grande transparence aux activités du CCRC et susciterait une confiance du public dans ces activités.

Deuxièmement, bien que le nouveau système annonce certaines initiatives louables en vue de renforcer le rôle et l'inspection des vérificateurs des sociétés ouvertes, il semble privilégier l'amélioration de la conformité aux normes comptables et aux procédés de vérification actuels, plutôt que d'établir de meilleures normes de présentation de l'information financière.

Our third concern is that the CPAB system fails to separate the critical functions of auditing and accounting standards-setting, since both activities currently reside within the domain of the Canadian Institute of Chartered Accountants.

So far as we are aware, Canada is the only advanced economy in the world, except for Denmark, where accounting standards are established and overseen by one professional body, rather than by a fully independent organization acting in the broad public interest.

We believe that a Canadian accounting standards-setting body is required that is truly independent of all business and professional organizations. This body would establish and improve standards of financial accounting and reporting for the guidance and education of the public. It would be made up of people who prepare and use financial information, as well as auditors, accounting academics, and representatives from the securities industry. All of these people would have a high level of expertise in financial accounting and reporting issues. Members of this Canadian accounting standards-setting board would be required to sever all ties with institutions they served previously.

The new body would not be a government agency, but it could report, for example, to a Canadian Securities Administrators type of organization.

We feel strongly that establishing a separate accounting standards-setting body that is truly independent of business and professional organizations is vital to restoring public confidence in our capital markets.

The recent corporate scandals also raise serious questions about the state of corporate governance in Canada. While we have all read about the high profile corporate failures in the United States, we must recognize that there have been significant Canadian failures as well. The less-than-stellar performance of corporations like Northland Bank, Royal Trust, Confederation Life, Phillips Services, Cinar, Livent, Bre-X, Corel, YBM, and Nortel have seriously damaged public confidence in our own capital markets.

A serious re-examination of the relationships among independent auditors, corporate management and boards of directors of public companies is certainly needed. However, the question remains: Will this type of review result in boards that are more effective in delivering results?

In our view, it would be a mistake to focus solely on prescriptive rules of corporate governance, such as requiring that positions of the board, chair and chief executive officer be split. While helpful, setting such rules does not, by itself, ensure

Notre troisième préoccupation est que le système du CCRC ne fait pas de distinction entre les fonctions critiques de vérification et de normalisation comptable, étant donné que les deux activités relèvent actuellement du domaine de l'Institut canadien des comptables agréés.

À notre connaissance, le Canada est la seule économie avancée du monde, à l'exception du Danemark, où les normes comptables sont établies et supervisées par un organisme professionnel unique, plutôt que par un organisme entièrement indépendant agissant dans l'intérêt général du grand public.

À notre avis, un organisme canadien qui établit les normes comptables doit être tout à fait indépendant du milieu des affaires et de tous les organismes professionnels. Cet organisme établirait et améliorerait les normes de comptabilité générale et de présentation de l'information visant l'encadrement et l'éducation du public. Il se composerait de personnes qui préparent et utilisent des renseignements financiers, ainsi que de vérificateurs, d'universitaires oeuvrant dans le domaine de la comptabilité et de représentants du secteur des valeurs mobilières. Toutes ces personnes posséderaient un niveau élevé d'expertise dans le domaine de la présentation de l'information et de la comptabilité. Les membres de cet organisme canadien qui établiraient les normes comptables seraient tenus de couper tous les liens avec les établissements dont ils relevaient précédemment.

Le nouvel organisme ne serait pas un organisme gouvernemental, mais il pourrait relever, par exemple, des Autorités canadiennes en valeurs mobilières.

Nous sommes convaincus que la création d'un organisme distinct qui établit des normes comptables et qui est totalement indépendant des professionnels et du milieu des affaires est essentielle au rétablissement de la confiance du public dans nos marchés financiers.

Les récents scandales dans le milieu des affaires soulèvent également de graves questions sur l'état de la gouvernance des sociétés au Canada. Bien que nous ayons tous lu au sujet des faillites retentissantes de sociétés aux États-Unis, nous devons reconnaître qu'il y a eu également d'importantes faillites au Canada. Le rendement moins qu'éblouissant de sociétés comme Northland Bank, Royal Trust, Confederation Life, Phillips Services, Cinar, Livent, Bre-X, Corel, YBM et Nortel ont gravement sapé la confiance du public dans nos propres marchés financiers.

Un réexamen sérieux des liens entre les vérificateurs indépendants, les dirigeants des sociétés et les conseils d'administration des sociétés ouvertes est de toute évidence nécessaire. Cependant, la question demeure: est-ce qu'un tel examen donnera lieu à des conseils d'administration plus efficaces sur le plan des résultats?

À notre avis, ce serait une erreur de se concentrer uniquement sur les règles normatives de la gouvernance des sociétés, comme exiger que les postes de président du conseil et de chef de la direction soient séparés. Bien qu'il soit utile, l'établissement de

effective corporate governance. It is essential to focus on outcomes rather than exclusively on form.

One of these key outcomes is to be able to quickly identify, and improve, an organization's ability over the long run to deliver on what it promises to its customers, shareholders, employees and the broader public. The failure of many corporations is due not just to the activities of poor auditors or devious CEOs, but rather, the lack of an appropriate strategic performance measurement system for a board of directors. The lack of such a system results in inadequate board oversight, which in turn leads to the occurrence of improper activities.

Another major output of good corporate governance is having a board that understands the strategy of the organization, is aware of the risks associated with that strategy, and has control systems in place to flag issues that surpass risk thresholds. It is far from clear that many boards currently meet this objective.

Boards need new tools to better understand risk and to measure the performance of their organizations and their own performance. To that end, CMA Canada has published a new management accounting guideline that presents best practices companies can adopt to achieve more effective corporate governance.

The English version, which I believe was handed out today, is hot off the press. We are currently finalizing the French version of the guideline and will be able to send you copies at the end of this week.

This guideline is entitled "Measuring and Improving the Performance of Corporate Boards" and applies the principles of a balanced scorecard in a corporate governance setting. The balanced scorecard represents a system of measures and processes that will reduce the potential for, or provide early detection of, a deterioration in a company's competitive position. This is an accurate predictor of future performance.

Typically, boards are provided traditional accounting-based performance measures, such as earnings and return on investment, to assess corporate performance. However, financial accounting has limited value as a strategic management tool. This is because it tends to be a lagging indicator, measuring past performance, rather than presenting leading indicators predicting future performance or motivating behaviour aimed at attaining future goals.

Our new corporate governance guideline is intended to supplement a board's reliance on financial performance with new, real-time measures to evaluate corporate leadership, corporate performance, and a board's own performance.

telles règles ne garantit pas en soi une bonne gouvernance des sociétés. Il est essentiel de se concentrer sur les résultats, plutôt qu'exclusivement sur la forme.

Un des principaux résultats est de pouvoir rapidement identifier et améliorer la capacité d'un organisme de remplir à long terme ses promesses à ses clients, actionnaires, employés et au grand public. L'échec d'un grand nombre d'entreprises n'est pas seulement attribuable aux activités de vérificateurs médiocres ou de PDG retors, mais plutôt à l'absence d'un système approprié de mesure du rendement stratégique pour un conseil d'administration. L'absence d'un tel système donne lieu à une surveillance inadéquate du conseil, qui se traduit à son tour par des activités irrégulières.

Un autre des principaux résultats d'une bonne gouvernance est la mise sur pied d'un conseil d'administration qui comprend la stratégie de l'organisation, qui connaît les risques afférents et qui a instauré des systèmes de contrôle permettant de repérer les problèmes qui dépassent les seuils de risque. Il est loin d'être évident qu'un grand nombre de conseils atteignent actuellement cet objectif.

Les conseils d'administration ont besoin de nouveaux outils pour mieux comprendre le risque et mesurer la performance de leurs entreprises, ainsi que leur propre performance. À cette fin, CMA Canada vient de publier une nouvelle politique de comptabilité de management qui présente les meilleures pratiques que les sociétés peuvent adopter pour rendre la gouvernance des sociétés plus efficace.

La version anglaise, que l'on vous a remise aujourd'hui je crois, vient tout juste d'être imprimée. Nous sommes en ce moment à finaliser la version française et nous pourrions vous en faire parvenir des exemplaires à la fin de la semaine.

Cette politique, intitulée «Mesurer et améliorer la performance des conseils d'administration», applique les principes du tableau de bord équilibré à la gouvernance des sociétés. Le tableau de bord équilibré fournit un système de mesures et de processus qui pourrait réduire le risque ou permettre la détection précoce d'une détérioration dans la position concurrentielle d'une entreprise. Il s'agit d'un indicateur prévisionnel exact du rendement à venir.

Habituellement, les conseils disposent d'indicateurs comptables traditionnels tels que le bénéfice et le rendement des investissements pour évaluer la performance d'une entreprise. Cependant, la comptabilité générale n'a qu'une valeur limitée en tant qu'outil de gestion stratégique parce qu'elle a tendance à produire un indicateur retardé qui mesure la performance passée, au lieu de présenter des indicateurs avancés qui prédisent le rendement à venir ou encourageant le comportement axé sur les objectifs futurs.

Notre nouvelle politique sur la gouvernance vise à compléter le recours à la performance financière par de nouveaux indicateurs mesurant le leadership et la performance de l'entreprise, ainsi que la propre performance du conseil.

In the appendix to our written submission we set out the metrics for a board's balanced scorecard. I do not propose to go into detail in my remarks about that appendix, but let me say just a few words about this approach.

It uses a multi-dimensional set of financial and non-financial performance metrics and is based on four dimensions relating to the core values of a company.

The first dimension is financial. The focus here is on the shareholders' interest and whether or not the company's strategic approach has succeeded financially.

The second dimension involves the various stakeholders of a company, including employees, customers and the community. This requires an examination of measures reflecting how a company is meeting the needs of its various stakeholders through its strategies and actions.

Third, it is essential to look at internal business processes and assess how well a company performs on its key internal systems and processes.

Last, but not least, there was a focus on organizational learning and growth to measure how well a company is preparing to meet the challenges of the future through its organizational and human assets.

We do not pretend that our balanced scorecard approach is the only answer to improving corporate governance, but we believe it is an important tool that can assist boards to meet their obligations.

We would ask that this committee encourage the development, dissemination and adoption of new tools such as this to improve corporate board performance, and to enable directors of public companies to better understand one essential ingredient, at least, which is risk. Enhancing the ability of directors to understand and deal with risk would be a critical step on the road to rebuilding public confidence in how publicly traded companies are run.

We also believe it is timely to look at treating corporate directors in Canada as a distinct professional group with specific skills and knowledge. Like other professionals, corporate directors would embrace a code of ethics and share best governance practices. Establishing a professional framework for corporate directors could be done in conjunction with organizations devoted to promoting sound corporate governance, such as the Institute of Corporate Directors.

À l'annexe de notre mémoire écrit, nous énonçons les paramètres d'un tableau de bord équilibré pour un conseil. Je ne veux pas rentrer dans le détail dans mes remarques, mais permettez-moi tout simplement de dire quelques mots au sujet de cette approche.

Elle utilise un ensemble multidimensionnel d'indicateurs de la performance financiers et non financiers, et elle se fonde sur quatre dimensions qui ont trait aux valeurs fondamentales d'une entreprise.

La première dimension est financière. Les indicateurs ici sont axés sur les intérêts des actionnaires et démontrent si la stratégie a réussi du point de vue financier.

La deuxième dimension fait intervenir les diverses parties intéressées d'une entreprise, notamment les employés, les clients et la collectivité. Elle nécessite un examen d'indicateurs montrant comment la société répond aux besoins de ses diverses parties intéressées grâce à ses stratégies et à ses actions.

Pour la troisième dimension, il est essentiel d'examiner les processus d'affaires internes et de mesurer la performance de l'entreprise du point de vue de ses principaux systèmes et processus internes.

La dernière, mais non la moindre, a trait à l'apprentissage organisationnel et à la croissance afin de déterminer dans quelle mesure l'entreprise est prête à relever les défis de l'avenir grâce à ses actifs organisationnels et humains.

Nous ne prétendons pas que notre approche du tableau de bord équilibré soit la seule réponse à l'amélioration de la gouvernance des sociétés, mais nous croyons que c'est un outil important, qui peut aider les conseils d'administration à s'acquitter de leurs obligations.

Nous demanderions à votre comité d'encourager l'élaboration, la diffusion et l'adoption de nouveaux outils comme celui-ci pour améliorer le rendement des conseils d'administration des sociétés et pour permettre aux administrateurs des sociétés ouvertes de mieux comprendre un ingrédient essentiel, au moins, qui est le risque. Le fait d'améliorer la capacité des administrateurs de comprendre les risques et de composer avec ces derniers serait un pas des plus importants vers le rétablissement de la confiance du public dans la façon dont les sociétés ouvertes sont administrées.

Nous jugeons également que le moment est bien choisi pour promouvoir la professionnalisation des membres des conseils d'administration qui possèdent des connaissances et des compétences précises. À l'instar d'autres professionnels, les administrateurs de sociétés adhèreraient à un code d'éthique et s'investiraient dans le partage de pratiques exemplaires en matière de gouvernance. L'établissement d'un cadre professionnel pour les administrateurs de sociétés pourrait se faire de concert avec des organismes voués à la promotion d'une saine gouvernance de sociétés, par exemple, l'Institut des administrateurs des corporations.

In closing, I am sure we all agree that we must restore public confidence in capital markets, in the business community generally, and in the auditing profession specifically. While we do not profess to have all the answers, we believe the following steps would contribute to a restoration of public confidence.

One: Bring greater transparency to, and build public confidence in, the Canadian Public Accountability Board's activities through a more inclusive approach. This would include the participation of CMA Canada and other professional accounting bodies.

Two: Establish a Canadian accounting standards-setting body that is independent of government, business and professional organizations to help improve standards of financial accounting and reporting.

Three: Encourage the development, dissemination and adoption of new tools, such as our new corporate governance guideline, as a means of assisting directors of public companies to better understand risk and put into place the appropriate control systems.

Finally: Encourage the professionalization of corporate directors in Canada.

Your committee is a vitally important voice in promoting policy initiatives that will help build public confidence and trust in Canada's capital markets and business community. We would be pleased to work with you to help you put new ideas into action. Thank you for your time and attention.

Senator Hervieux-Payette: You did not go into detail on the treatment of stock options, but there are different schools of thought. What is the CMA recommending for the treatment of stock options in financial statements?

Mr. Langdon: We do not have a particular view on that. It is in the balanced scorecard approach. It should be expensed, and also a delay should be put in place in terms of when the stock options are exercised. The idea that you get stock options and immediately turn around and sell them in a short space of time does not bode well for the shareholder in the long run. It would be our suggestion that they be expensed, as some of the banks have done in Canada, and that there be a time limit as to how long they should be held.

Senator Hervieux-Payette: What is the remedy for CPAB not recognizing you? Why are you not accepted? What standards do you not meet? What requirements are you not fulfilling?

Mr. Langdon: I do not know, senator, what standards we are not meeting. We have members who are in the audit field, but it is a small percentage. Most of our people, as you may know, are in the management accounting function and work inside companies. They have quite rewarding and fulfilling careers in that field.

En terminant, je suis convaincu que nous nous entendons tous pour dire que nous devons rétablir la confiance du public dans les marchés financiers, dans le monde des affaires de façon générale, et dans la profession de vérificateur plus particulièrement. Bien que nous ne prétendions pas avoir la réponse à toutes les questions, nous croyons que les mesures suivantes contribueraient à rétablir la confiance du public.

Premièrement: rendre les activités du Conseil canadien de la reddition de comptes plus transparentes et susciter la confiance du public envers elles en adoptant une approche plus englobante, qui inclurait la participation de CMA Canada et d'autres organismes comptables professionnels.

Deuxièmement: créer un organisme de normalisation comptable canadien indépendant du gouvernement, du milieu des affaires et des organismes professionnels qui aiderait à améliorer les normes de comptabilité générale et de présentation de l'information.

Troisièmement: encourager l'élaboration, la diffusion et l'adoption de nouveaux outils comme notre nouvelle politique sur la gouvernance des sociétés pour aider les administrateurs des sociétés ouvertes à mieux comprendre le risque et à instaurer des systèmes de contrôle appropriés.

Dernièrement: promouvoir la professionnalisation des administrateurs de conseils au Canada.

Votre comité est une voix absolument importante dans la promotion d'initiatives stratégiques qui aideront à rétablir la confiance du public dans les marchés financiers et le milieu des affaires du Canada. Nous serions heureux de collaborer avec vous afin d'aider à mettre ces nouvelles idées en pratique.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vous n'êtes pas entré dans le détail du traitement des options d'achat d'actions, mais il existe différentes écoles de pensée. Que recommande la CMA pour le traitement des options d'achat d'actions dans les états financiers?

M. Langdon: Nous n'avons aucun point de vue particulier à ce sujet. C'est dans l'approche du tableau de bord équilibré. Elles devraient être portées aux dépenses et on devrait adopter un délai pour exercer les options d'achat d'actions. L'idée d'avoir des options d'achat d'actions et de se retourner immédiatement et de les vendre à brève échéance ne sied pas très bien à long terme avec l'actionnaire. Notre suggestion serait de les porter aux dépenses, comme l'ont fait quelques banques au Canada, et qu'il y ait une limite de temps imposée quant à la durée de leur conservation.

Le sénateur Hervieux-Payette: Quelle est la solution pour permettre au CCRC de vous reconnaître? Pourquoi n'êtes-vous pas accepté? Quelles normes ne respectez-vous pas? Quelles exigences ne comblez-vous pas.

M. Langdon: Madame le sénateur, je ne sais pas quelles sont les normes que nous ne respectons pas. Nous avons des membres qui oeuvrent dans le domaine de la vérification, mais c'est un faible pourcentage. La plupart de nos membres, comme vous le savez, oeuvrent dans la comptabilité de gestion et sont à l'emploi

Nevertheless, there are some who are allowed to do auditing, and do so.

As mentioned in my comments, some of the provinces, in particular, Ontario, seem to be coming forward with the introduction of legislation that will open up the audit area to other bodies. The key thing to look for in this is that whoever sets the standards for auditing must be truly independent. I am not here to lobby for CMA to be included in this, but from a Canadian perspective, it would be important to have a truly independent oversight board for all auditing activities in Canada and not situations where either violations or standards are set by one particular accounting group.

Senator Hervieux-Payette: When we met with the people from Teachers' and asked them if they had a lot of shares in Enron, they said no. I asked why. They said, "Because we read the footnotes. When we receive the financial statement and the yearly report, et cetera, we always have different comments to make."

Is it the responsibility of the auditor, of the accountant, to give the facts on how much exposure there is and the reality of the company's economic situation? The big figures, on the one hand, can present a nice picture, but in the end, if you do not read all the footnotes, you do not know the financial situation of the company.

Mr. Langdon: I have been to a few presentations on the Enron case. It is an interesting case to follow. One of the big issues I have heard about Enron, which I do not think would appear in the footnotes, and which we hope with the balanced scorecard approach the board of directors would be aware of, was that they were unable as a board to determine the risk of the various lines of business the company was in. They moved from a fairly staid pipeline company to one that traded in energy futures. That was a quantum leap in risk, yet the board of directors did not seem to understand they were in a much riskier business. Some presentations I have seen indicated that some members of the board of directors did not understand how the company made money. They could understand the pipeline business, but they got into this other very sophisticated kind of energy trading and were not sure how the money comes to be generated. That is a big issue.

The people who were on the Enron board, a fair number of them, were highly respected and reputable people, but they were not asking the right questions. I believe that is because they were not given the right information, such as the risk of the business

d'entreprises. Ils ont des carrières très enrichissantes et pleinement satisfaisantes dans ce domaine. Néanmoins, il y en a quelques-uns qui sont autorisés à faire de la vérification, et le font effectivement.

Tel que je l'ai mentionné dans mes commentaires, certaines provinces, en particulier l'Ontario, semblent vouloir présenter des mesures législatives qui ouvriront le secteur de la vérification à d'autres organismes. Le point essentiel qu'il faut rechercher dans tout cela, c'est que quiconque établit les normes de vérification doit être tout à fait indépendant. Ma présence ici ne vise pas à faire des démarches au nom de la CMA afin de nous inclure dans tout cela, mais d'un point de vue canadien, il serait important d'avoir un organisme de surveillance tout à fait indépendant pour toutes les activités de vérification au Canada et de ne pas avoir de situations où les infractions ou les normes sont déterminées par un groupe comptable précis.

Le sénateur Hervieux-Payette: Lorsque nous avons rencontré les gens du Teacher's Pension Fund de l'Ontario, nous leur avons demandé s'ils avaient acheté beaucoup d'actions d'Enron et ils ont répondu par la négative. Je leur ai demandé pourquoi. Ils ont répondu qu'ils avaient lu les petits caractères. Lorsqu'ils ont reçu les états financiers, le rapport annuel, et cetera, ils ont toujours eu des observations différentes à faire.

Est-ce la responsabilité du vérificateur, du comptable, de donner l'heure juste quant au degré de risque et à la situation économique de l'entreprise? Par ailleurs, les gros chiffres peuvent faire croire que la situation est excellente, mais en définitive, si vous ne prenez pas la peine de lire tous les petits caractères, vous ignorez la situation financière réelle de l'entreprise.

M. Langdon: J'ai assisté à quelques présentations données sur le cas d'Enron. Il s'agit d'un cas intéressant à analyser. Un des principaux problèmes dans le cas d'Enron — problème qui, je pense, n'aurait pas filtré dans les petits caractères et qui, nous l'espérons, n'aurait pas été possible si les principes du tableau de bord équilibré avaient été en vigueur parce que les membres du conseil d'administration auraient été informés —, c'est que le conseil était incapable de déterminer le risque rattaché aux différents secteurs d'activité de l'entreprise. Au départ, il s'agissait d'une compagnie de pipelines relativement stable qui s'est mise à oeuvrer dans le secteur très volatile des contrats à terme dans le domaine de l'énergie. Il s'agissait d'un bon prodigieux en termes de risque et pourtant le conseil d'administration n'a pas semblé comprendre que l'entreprise s'adonnait à une activité beaucoup plus risquée. Dans certaines présentations auxquelles j'ai assisté, on a dit que certains membres du conseil d'administration ne comprenaient pas comment l'entreprise parvenait à faire de l'argent. Ils pouvaient comprendre l'activité reliée au pipeline, mais ils se sont engagés dans cette activité très complexe du commerce des produits énergétiques sans savoir exactement comment l'argent était généré. Il s'agit là d'un gros problème.

Parmi les membres du conseil d'administration d'Enron, un nombre assez important étaient des gens très respectés et de bonne réputation, mais ils ne posaient pas les bonnes questions. Et je crois que c'est parce qu'on ne leur a pas fourni la bonne

they were in. Even the chairman of the audit committee, a highly respected academic in the United States who had been on several audit committees, did not understand the risk.

Another issue was at play in Enron as well. Some people within Enron were intent on committing fraud. When a group of people in different parts of the organization are intent on committing fraud, it is hard for anyone, even the auditors, to find that out. Ultimately, the shareholder has to rely on the board of directors to ask the right kind of questions, and they should be fully informed and fully informed.

Senator Hervieux-Payette: You talked about it being sophisticated. As far as I am concerned, these complicated reporting structures were just a kind of smokescreen for activities that were not necessarily transparent. We were talking about transparency a few minutes ago. If the experts could not understand the whole picture of the financial situation of the company, just think of the ordinary shareholder, or even people with normal knowledge of accounting but not necessarily experts in the sector.

Mr. Langdon: I would agree, senator, entirely with that analysis. The problem at Enron was that nobody asked, two or three times, why. After three "whys," you should have the responder sweating over something. There is a built-in inertia on some boards if you do not have the information to continue to ask why. They are making money and everything looks rosy, so what is the problem here? There is none. Nevertheless, if they were aware of the risk issues, they could come back and ask why is this, and why is the risk increasing here, and what is going on in the company? It is a matter of being more transparent and direct with the information they need to do their job as directors.

Senator Tkachuk: You mentioned stock options, so I am going to get back to a bugbear of mine. You brought up two things. You said that stock options should be held, or that there is some rule or regulation to hold the stock option. How can someone hold the stock options if taxes will be charged as soon as they are exercised?

Mr. Langdon: They should not exercise it until some time in the future.

Senator Tkachuk: Most stock options are for some time in the future — an option can be given for a number of years.

Mr. Langdon: It could be, but I think that they need a longer term to track the value a person did bring to the company that attracted the stock option in the first place.

information, comme le degré de risque de l'activité dans laquelle l'entreprise s'était engagée. Même le président du comité de vérification, un professeur hautement respecté aux États-Unis qui a siégé sur un bon nombre de comités de vérification, ne saisissait pas vraiment toute l'importance du risque.

Un autre élément a également joué dans le cas d'Enron. Certaines personnes chez Enron ont décidé de frauder. Lorsqu'un groupe de personnes provenant de différents secteurs d'une organisation décide de frauder, il est difficile pour quiconque, même pour les vérificateurs, de flairer l'affaire. Ultimement, les actionnaires doivent se fier au conseil d'administration pour poser les bonnes questions et les membres du conseil doivent être entièrement indépendants et pleinement informés.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vous en avez parlé comme d'une activité très complexe. D'après moi, ces structures de déclaration compliquées ne sont rien d'autre qu'un écran de fumée pour des activités qui n'étaient pas nécessairement transparentes. Nous parlions de transparence il y a quelques minutes. Si les spécialistes ne pouvaient comprendre la situation financière globale de l'entreprise, que dire alors de l'actionnaire ordinaire ou même des gens qui ont une connaissance normale des pratiques de comptabilité, sans être nécessairement des experts dans le domaine.

M. Langdon: Je suis entièrement d'accord avec cette analyse. Le problème chez Enron, c'est que personne n'a demandé pourquoi, à deux ou trois reprises. Après avoir posé trois fois la question «pourquoi», la personne à qui s'adresse la question devrait commencer à avoir des sueurs froides. Si vous n'avez pas l'information vous permettant de continuer à demander pourquoi, il s'installe une forme d'inertie intrinsèque au sein de certains conseils d'administration. L'argent rentre, la situation est rose, alors où est le problème? Il n'y en a pas. Toutefois, si les membres du conseil avaient été conscients de la question du risque, ils seraient revenus à la charge et auraient demandé pourquoi la situation est comme elle est, pourquoi le risque augmente-t-il ici et que se passe-t-il dans l'entreprise? La question, c'est d'être plus transparent et plus direct avec l'information dont les directeurs ont besoin pour faire leur travail.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez parlé des options d'achat d'actions, je vais donc revenir sur mon dada. Vous avez soulevé deux points. Vous avez dit que les options d'achat d'actions devraient être conservées ou qu'il devrait y avoir certaines règles pour les régir. Comment quelqu'un peut-il conserver des options d'achat d'actions si les impôts sont appliqués dès que la personne exerce son option?

M. Langdon: Les personnes concernées devraient attendre un certain temps avant de pouvoir exercer leur droit.

Le sénateur Tkachuk: Mais la plupart des options d'achat d'actions portent sur l'avenir — une option peut être accordée pour un certain nombre d'années.

M. Langdon: C'est possible, mais il faut une période de temps plus longue pour pouvoir déterminer la valeur qu'une personne apporte à l'entreprise et qui est à l'origine même de l'option d'achat d'actions.

Senator Tkachuk: You would give a 10-year stock option, but it could not be exercised until five years down the road.

Mr. Langdon: Yes.

Senator Tkachuk: I have difficulty getting my head around the question of how you expense a stock option. Where does it go in the financial statement?

Mr. Langdon: You are asking me some tricky questions about which I do not have the necessary knowledge. I know that there are many different ways to look at this. I will try to get an answer to the clerk on it.

Senator Tkachuk: If we are going to expense stock options so that ordinary investors can understand it, you have to be able to explain it to me in a way that I can understand. If only accountants and lawyers understand it, it is useless information.

Mr. Langdon: You are absolutely right. A person could probably give a three- or four-hour lecture on expensing stock options.

Senator Tkachuk: Those accountants are going to charge us by the hour for that, and we still will not understand it.

Mr. Langdon: It is an important point. Clarity is an essential ingredient in the communication of these financial issues.

Senator Hervieux-Payette: I have a question about off-balance sheet financing, transparency and a clear picture of what is happening. You mention in your brief that the financial statements are supposed to present fairly the situation of the company. If you present a nice picture on the balance sheet, and then all the problems are on the off-balance sheet, I believe it is up to professionals like you to establish the rules and standards so that the shareholders know that the risk may not show at the beginning of the financial statement, but at the end of it.

Mr. Langdon: Enron had special purpose entities. A number of companies in Canada have these to unload certain debts. The rule in Canada is much stricter as to when you would consolidate those.

Enron did have a standard, which I believe was 3 per cent ownership of the special purpose entity. Enron did not meet the 3 per cent rule. It was not a matter of the accounting rule being incorrect. It was a matter of no follow-through on the audit side or by the board of directors. Once they realized that fraud could be committed, because neither the auditors nor the board were checking, they decided to create many more of those holdings. Enron was at only 2.9 per cent.

In many cases the standards are there, but they are not being adhered to. It goes back to reasons of fraud.

The Chairman: Did they have something like 800 of them?

Le sénateur Tkachuk: Vous accorderiez une option d'achat d'actions de dix ans, mais qui ne peut être exercée avant cinq ans.

M. Langdon: Oui.

Le sénateur Tkachuk: J'ai de la difficulté à comprendre comment on tient compte d'une option d'achat d'actions dans le bilan. Où trouve-t-on les options d'achat d'actions dans les états financiers?

M. Langdon: Vous me posez une question délicate et je n'ai pas pour nécessairement les connaissances pour y répondre. Il y a différentes façons de voir la chose. J'essaierai de faire parvenir une réponse au greffier.

Le sénateur Tkachuk: Si nous voulons comptabiliser les options d'achat d'actions de manière que les investisseurs ordinaires puissent comprendre, vous devez être capable de me l'expliquer d'une façon que je puisse comprendre. Si seuls les comptables et les avocats peuvent comprendre, alors, c'est de l'information inutile.

M. Langdon: Vous avez absolument raison. On pourrait probablement faire un exposé de trois ou quatre heures sur la façon de comptabiliser les options d'achat d'actions.

Le sénateur Tkachuk: Les comptables vont exiger des frais horaires pour cet exposé et nous ne comprendrons rien.

M. Langdon: C'est un point important. La clarté est un ingrédient essentiel dans la communication de ces connaissances financières.

Le sénateur Hervieux-Payette: J'ai une question au sujet du financement sans effet sur le bilan, de la transparence et d'un portrait clair de la situation. Vous avez dit, dans votre mémoire, que les états financiers sont sensés présenter fidèlement la situation de l'entreprise. Si vous projetez une belle image du bilan et que par la suite, les problèmes se situent hors bilan, je crois qu'il incombe à des spécialistes comme vous d'établir les règles et les pratiques qui feront en sorte que les actionnaires sauront que le risque peut ne pas apparaître au début de l'état financier, mais à la fin de ce dernier.

M. Langdon: Enron disposait de plusieurs entités à vocation spéciale. Un certain nombre de sociétés au Canada ont de telles entités pour se décharger de certaines dettes. Au Canada, la règle est beaucoup plus stricte quant au moment où vous devrez procéder à leurs consolidations.

Enron avait une norme qui, je crois, était une propriété de 3 p. 100 de l'entité à vocation spéciale. Enron n'a pas respecté la règle du 3 p. 100. Ici, ce n'est pas la règle de comptabilité qui est fautive. C'est une question d'absence de suivi de la part de la vérification ou du conseil d'administration. Une fois que les gens ont réalisé qu'ils pouvaient frauder, parce que ni les vérificateurs ni le conseil ne vérifiaient, ils ont décidé de créer un grand nombre de ces sociétés de portefeuille. Enron avait une participation de seulement 2,9 p. 100.

Dans de nombreux cas, les normes étaient là, mais elles n'ont pas été respectées. Cela revient à la question de fraude.

Le président: N'y avait-il pas quelque 800 de ces entités?

Mr. Langdon: They had quite a few. They were naming them after *Star Wars* characters.

The Chairman: Thanks for being with us, and good luck. Our next witness is from the Social Investment Organization. Eugene Ellman is the Executive Director.

Mr. Eugene Ellmen, Executive Director, Social Investment Organization: I will speak for 10 minutes, and then I will be happy to take questions. Thank you for the opportunity to bring our views on corporate governance to you.

Tessa Hebb, who is on my board of directors, was hoping to be here today, but she had an illness in the family and was detained this afternoon.

We appeared before the committee in the past when you were holding deliberations on the Canadian Investment Corporations Act. The last time I was here, I was talking about shareholder rights and the clause in the old CBCA that allowed management to exclude shareholder proposals based on social and environmental issues. We were very pleased with the version of the legislation that passed last year in which that clause was eliminated. We commended the government for that.

I represent the Social Investment Organization, which is a trade association for the socially responsible investment industry in Canada. We have about 400 members across Canada, representing staff and directors of some of the major financial institutions that invest clients' monies in investment funds according to social and environmental guidelines. They take into account all the issues around human rights, the state of the environment, how companies treat their employees and their communities and how they relate to developing countries.

We estimate that this element of the market represents about \$50 billion in assets that, in one way or another, are screened or managed according to social and environmental guidelines. It is a small part of the market.

We estimate it to be about 3 per cent of funds under management, but it is growing. It is growing among mainstream financial institutions, pension funds and other financial institutions that are interested in applying more than just financial criteria to their investment selection process.

I will briefly summarize the argument we included in our brief to you, and I hope you all had a chance to read it, and then I will briefly go through the five recommendations that we are making here today.

Most of the presenters who have appeared before you come from two points of view — either auditing or board governance. If we look at the problems with companies such as Enron and WorldCom, we find that these corporate collapses have been caused by two essential things — management that abused

M. Langdon: Il y en avait beaucoup. Elles étaient nommées d'après des personnages de *Star Wars*.

Le président: Merci d'être venu nous voir et bonne chance. Notre prochain témoin est M. Eugene Ellman, directeur général de l'Association pour l'investissement responsable.

M. Eugene Ellmen, directeur général, Association pour l'investissement responsable: Je parlerai dix minutes et ensuite, je répondrai volontiers à vos questions. Merci de nous offrir l'occasion de vous faire part de nos vues sur la gouvernance d'entreprise.

Mme Tessa Hebb, qui siège au conseil d'administration de notre association, espérait être ici aujourd'hui, mais elle est retenue cet après-midi en raison d'une maladie dans la famille.

Nous nous sommes présentés devant vous dans le passé lorsque le comité étudiait la Loi sur la corporation commerciale canadienne. La dernière fois que j'étais ici, j'ai parlé des droits des actionnaires et de l'article de l'ancienne Loi canadienne sur les sociétés par action qui autorisait la gestion à exclure les propositions des actionnaires fondées sur des questions sociales et environnementales. Nous avons été très heureux de voir que cet article avait été éliminé dans la loi adoptée l'an dernier. Nous avons félicité le gouvernement pour ce geste.

Je représente l'Association pour l'investissement responsable, une association professionnelle regroupant des entreprises d'investissement éthique au Canada. Nous comptons environ 400 membres de partout au Canada qui représentent le personnel et la direction de certains des plus grands établissements financiers qui investissent l'argent de leurs clients dans des fonds de placement en respectant des lignes directrices sur la responsabilité sociale et environnementale des entreprises. Ces investisseurs prennent en considération des questions comme le respect des droits de la personne, l'état de l'environnement, la façon dont les entreprises traitent leurs employés et les collectivités et les rapports de ces entreprises avec les pays en voie de développement.

Nous estimons que ce marché représente environ 50 milliards de dollars qui, d'une façon ou d'une autre, sont investis et gérés en fonction de critères sociaux et environnementaux. C'est une petite partie du marché.

Nous estimons qu'elle représente environ 3 p. 100 des fonds gérés, mais que cette partie est en croissance. Elle est en croissance dans les établissements financiers bien en vue, les caisses de retraite et d'autres établissements financiers qui sont intéressés à appliquer des critères autres que les seuls critères financiers dans le processus de sélection des investissements.

Je vais résumer le point que nous faisons valoir dans notre mémoire que, j'espère, vous avez tous eu l'occasion de lire, et je vais ensuite passer brièvement en revue les cinq recommandations que nous présentons ici aujourd'hui.

La plupart des gens qui ont présenté un exposé l'ont fait sous deux optiques différentes: celle de la vérification ou celle de la gouvernance d'entreprise. Si nous examinons la situation d'entreprises telles qu'Enron et WorldCom, nous constatons que leur effondrement est attribuable à deux éléments essentiels:

auditing standards to either understate their debt on the balance sheet or overstate their earnings, and governance failure at the board of directors level, where boards imposed insufficient oversight on management and permitted these auditing abuses to continue. These twin problems, improper auditing combined with lack of board accountability, are at the heart of the current crisis of confidence among investors.

SIO supports measures to reform auditing, managing and board accountability. For example, we support the bill that was introduced in Ontario last week to strengthen penalties under the Securities Act and set up a civil liability regime. We also support measures to strengthen auditing standards, accountability and analyst independence in the Sarbanes-Oxley Act in the United States. We have also sent submissions to the New York Stock Exchange supporting their new listing standards, which, among other things, calls for CEOs to personally vouch for their financial statements.

Where we come from on this whole issue is that we think these new rules are insufficient to fully reform the governance system in Canada, or in other jurisdictions. We believe that these governance reforms fail to understand the corporation in its most holistic sense. They fail to understand the corporation in its role as a corporate citizen, in its role as the arbiter of various stakeholders. We believe that if the aim of these corporate governance reforms is not just to clean up auditing and governance abuses in the short term, but to help build long-term shareholder value, that a more comprehensive view of corporations is going to have to be introduced here.

We are essentially calling for, in the spirit of transparency and disclosure, some simple reforms that would require companies to report on their social and environmental policies and social and environmental risks. Our philosophy here is that sunlight is the best disinfectant, so if you open up corporate reporting, if require management to disclose the hidden social and environmental risks that are currently embedded in their balance sheets, then you are going to open up their entire social and environmental profile to investors and to the investing public.

Briefly, our recommendations are laid out in our report, but to go through them one by one, we recommend that the various federal and provincial statutes, the CBCA and the provincial corporations laws and provincial securities acts, be amended to require publicly listed companies to have corporate codes of conduct. We are not stipulating that social and environmental measures have to be put in place in these corporate codes, but simply a requirement to have a corporate code, and then corporations would have to report on their performance in terms of that code.

une gestion qui a abusé des pratiques de vérification soit pour sous-estimer la dette au bilan soit pour surestimer les recettes, et l'absence de gouvernance de la part des conseils d'administration, qui n'ont pas exercé une supervision appropriée de la gestion et qui ont ainsi permis que se poursuivent ces abus au niveau de la vérification. Ces deux éléments, à savoir une vérification insuffisante combinée à une reddition des comptes lacunaire, sont au coeur de la crise de confiance qui ébranle actuellement les investisseurs.

Notre association appuie les mesures visant à réformer la vérification, la gestion et la reddition des comptes. Par exemple, nous appuyons le projet de loi présenté en Ontario la semaine dernière visant à renforcer les sanctions imposées en vertu de la Loi sur les valeurs mobilières et pour établir un régime de responsabilité civile. Nous appuyons également les mesures destinées à renforcer les normes de vérification, la reddition des comptes ainsi que l'indépendance des analystes prévues dans la Loi Sarbanes-Oxley aux États-Unis. Nous avons également fait connaître notre appui aux nouvelles normes d'inscription du New York Stock Exchange qui, entre autres choses, exigent des chefs de direction qu'ils se portent personnellement garants des états financiers de leur entreprise.

Notre point de vue sur l'ensemble de cette question, c'est que les nouvelles règles ne sont pas suffisantes pour réformer entièrement le système de gouvernance au Canada ou dans d'autres pays. Nous croyons que ces réformes de gouvernance ne tiennent pas compte de l'entreprise dans son sens le plus holistique. Elles ne tiennent pas compte du rôle de l'entreprise en tant que présence sociale, de son rôle en tant qu'arbitre entre les différents intervenants. Nous croyons que si le but de ces réformes de la gouvernance d'entreprise n'est pas uniquement de mettre fin à court terme aux abus en matière de vérification et de gouvernance, mais plutôt d'aider à édifier une valeur pour les actionnaires à long terme, il sera nécessaire de faire appel à une vue plus globale des entreprises.

Nous réclamons essentiellement, dans un souci de transparence et de divulgation, certaines réformes simples qui exigeraient des entreprises qu'elles fassent état de leurs politiques sociales et environnementales et des risques pertinents. Notre philosophie, c'est que le soleil reste le meilleur désinfectant; si vous élargissez la déclaration des entreprises, si vous exigez de la direction qu'elle dévoile les risques sociaux et environnementaux qui se cachent actuellement dans leur bilan, vous allez mettre au grand jour leur profil social et environnemental au profit des investisseurs et du public.

Nous allons passer brièvement en revue chacune de nos recommandations, même si elles sont présentées dans notre mémoire. Nous recommandons que les diverses lois fédérales et provinciales, la Loi canadienne sur les sociétés par actions et les lois provinciales sur les sociétés et les valeurs mobilières soient modifiées pour exiger que les sociétés cotées se donnent un code de conduite d'entreprise. Nous n'exigeons pas que ces codes de conduite contiennent des mesures sociales et environnementales, mais uniquement qu'il y ait obligation d'avoir un code d'entreprise et qu'ensuite, ces entreprises soient tenues de faire rapport de leur rendement en fonction de ce code.

We commend the work of the Global Reporting Initiative, which is an international endeavour to lay down uniform social and environmental standards for multinational corporations, and we recommend that as a good place to start for these corporate codes.

We believe that provincial securities regulations and the listing standards on the Toronto Stock Exchange should be changed to require companies to disclose social and environmental policies and social and environmental risks. The policies would be measured against the corporate codes of conduct in recommendation one, and the risks would be laid out in documents that are currently required, such as the management discussion and analysis documents, the annual information form documents, but which typically do not include social and environmental measures.

One of the pieces of information in our brief points to a staff study at the Ontario Securities Commission that surveyed a number of management discussion and analysis reports that are out there now and found that corporations frequently failed to mention material elements in their management discussion analysis that would have an impact on the operations and the financial position of the company. Therefore, we specifically state that social and environmental risks of a material nature should be disclosed.

Audit committees should be mandated to review these disclosures, rather than just management doing it in a pro forma way, and be required to sign off on them. This is a requirement in some recent reforms that have been put in place in the U.K. under the Turnbull committee, which covers London Stock Exchange listed companies, and it is beginning to create a new attitude towards long-term risk management on the part of boards.

Getting away from just corporate disclosure into disclosures in the financial community itself, we think that to increase transparency, mutual funds and pension funds should be required to disclose their proxy voting policies and how they cast their votes on particular shareholder issues.

This is based on a recent recommendation of the Securities and Exchange Commission in the United States. It is currently out for consultation now. The deadline is December 6. The SEC is proposing that mutual funds and financial advisers be required to disclose their shareholder proxy voting policies in their public materials that go out to investors on their Web sites.

In addition, we recommend going a step further and requiring mutual funds and pension funds to actually post how they cast ballots on various shareholder issues. Typically, mutual funds and pension funds simply vote their proxies to management, and management decides how to vote on these various shareholder proposals. Some pension funds, most notably the Ontario Teachers Pension Fund, now disclose the results of their votes

Nous tenons à louer le travail de la Global Reporting Initiative, initiative internationale dont la mission est d'instituer des normes sociales et environnementales uniformes pour les entreprises multinationales, et nous estimons qu'il s'agit là d'un bon point de départ pour l'élaboration de ces codes d'entreprise.

Nous croyons que les règlements provinciaux régissant les valeurs mobilières ainsi que les normes d'inscription de la Bourse de Toronto devraient être modifiés pour exiger des entreprises qu'elles dévoilent leurs politiques sociales et environnementales ainsi que les risques sociaux et environnementaux liés à leurs activités. Les politiques seraient confrontées aux codes de conduite de l'entreprise dont il est question dans notre première recommandation et les risques seraient présentés dans des documents actuellement exigés comme le rapport de gestion et la notice annuelle qui, typiquement, ne tiennent pas compte des mesures sociales et environnementales.

Notre mémoire fait état d'une étude réalisée par le personnel de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario portant sur un certain nombre de rapports de gestion en circulation à l'heure actuelle; cette étude révèle que les entreprises omettent fréquemment de mentionner dans le rapport de gestion des éléments pertinents qui auraient eu des répercussions sur leurs activités et sur leur situation financière. Par conséquent, nous affirmons spécifiquement que les risques sociaux et environnementaux de nature pertinente devraient être déclarés.

Les comités de vérification devraient être mandatés pour examiner ces déclarations, plutôt que de laisser à la gestion le soin d'en faire une étude pour la forme et on devrait exiger qu'elles portent une signature. C'est une exigence qui a été adoptée dans le cadre d'une des récentes réformes mises en place au Royaume-Uni suite aux recommandations du comité Turnbull, et qui s'applique aux entreprises cotées à la Bourse de Londres; cette mesure commence à créer une nouvelle attitude au sein des conseils d'administration à l'égard de la gestion du risque à long terme.

Laissant de côté la question de la divulgation par l'entreprise pour celle de la divulgation au sein de la communauté financière elle-même, nous pensons que pour accroître la transparence, les gestionnaires de fonds communs de placement et de caisses de retraite devraient être tenus de divulguer leurs politiques en matière de vote par procuration et d'indiquer comment ils votent sur des questions particulières intéressant les actionnaires.

Cette mesure est fondée sur une recommandation récente de la Securities and Exchange Commission des États-Unis. Elle fait l'objet d'une consultation qui se terminera le 6 décembre. La SEC propose que les conseillers financiers et les gestionnaires de fonds communs de placement soient tenus de déclarer leurs politiques en matière de vote par procuration dans la documentation publique qu'ils communiquent aux investisseurs sur leur site Web.

De plus, nous recommandons de franchir un pas additionnel et d'exiger des gestionnaires de fonds communs de placement et de caisses de retraite qu'ils indiquent comment ils exercent leur droit de vote dans différentes questions intéressant les actionnaires. Typiquement, les gestionnaires de fonds communs de placement et de caisses de retraite accordent tout simplement leur vote par procuration à la gestion et c'est elle qui décide comment voter sur

and how they cast their votes on shareholder proposals. Many of our members, led by the ethical mutual fund group, have been doing this for a number of years. We believe that it should be more than just a voluntary activity on the part of mutual funds and pension funds. It should be a requirement.

Our next recommendation is to give pension fund plan members better knowledge and better information about the degree to which social and environmental issues are being taken into account in the investment of their pension dollars. We are recommending that the federal and provincial pension statutes be amended so as to require pension funds to disclose how, if at all, they take into account social and environmental factors in their investment decision-making. This is based on a regulation that was put in place two years ago in the U.K. that affects all pension funds. It is serving to open up the pension community in the U.K. to more social and environmental analysis of its portfolio and the voting of its proxies.

We recognize there are not many jurisdictions in the world that are currently doing this. In our brief, we point to the U.K. and South Africa as two jurisdictions that are. Even at the SEC, there are more stringent requirements than in Canada for some environmental reporting, but the regime we are talking about is not there.

Our argument is that if your concern is to help to build a governance system that is in there for the long term, to help build long-term shareholder value, it is important to look at the corporation in the most comprehensive way, and that is, the social and environmental context in which it operates. While some of these may be more farsighted than some of the jurisdictions in the world we are now operating in, to make Canada a leader in this area will give it a national competitive advantage, because we feel that over time, the financial markets will look more and more towards social and environmental analysis of companies.

I am happy to answer your questions.

Senator Tkachuk: I understand what you mean by "environmental." What do you mean by "social"?

les diverses propositions intéressant les actionnaires. Certaines caisses de retraite, et plus particulièrement l'Ontario Teachers Pension Fund, rendent maintenant public le résultat de leur vote, de même que la façon dont elles exercent leur droit de vote dans le cas des propositions intéressant les actionnaires. Un bon nombre parmi nos membres, dirigés par le groupe des fonds communs de placement à caractère social, le font déjà depuis un certain nombre d'années. Nous croyons qu'il ne doit pas s'agir uniquement d'une pratique volontaire de la part des gestionnaires de fonds communs de placement et de caisses de retraite, mais qu'il devrait s'agir d'une exigence.

Notre recommandation suivante, c'est de faire en sorte que les membres des caisses de retraite soient mieux informés de l'importance accordée aux questions sociales et environnementales par les gestionnaires de leur caisse dans le choix des investissements qu'ils font avec leur argent. Nous recommandons que les lois fédérales et provinciales régissant les caisses de retraite soient modifiées de manière à exiger que les caisses de retraite divulguent comment, si tant est qu'elles le fassent, elles tiennent compte des facteurs sociaux et environnementaux dans leurs décisions d'investissement. Cette recommandation est fondée sur une règle qui a été adoptée il y a deux ans au Royaume-Uni et qui touche toutes les caisses de retraite. Elle a pour but d'inciter les gestionnaires de caisses de retraite du Royaume-Uni à procéder à une analyse plus poussée des considérations sociales et environnementales lorsqu'ils constituent leur portefeuille et qu'ils exercent leur droit de vote par procuration.

Nous reconnaissons qu'il n'y a pas beaucoup de gouvernements dans le monde qui ont adopté cette mesure à l'heure actuelle. Dans notre mémoire, nous signalons le Royaume-Uni et l'Afrique du Sud comme deux gouvernements qui l'ont fait. Même la SEC a des exigences plus rigoureuses que le Canada en ce qui concerne certains aspect de la déclaration liée à l'environnement, mais la mesure dont nous parlons n'est pas exigée par cet organisme.

Notre argument repose sur le fait que si vous voulez participer à l'édification d'un système de gouvernance qui est là pour durer, si vous voulez aider à construire une valeur à long terme pour l'actionnaire, il est important d'envisager l'entreprise sous son angle le plus global, c'est-à-dire, le contexte social et environnemental dans lequel elle évolue. Bien que certaines de ces recommandations aillent beaucoup plus loin que ne le font certains gouvernements dans le monde à l'heure actuelle, faire du Canada un chef de file dans ce domaine lui donnera un avantage concurrentiel à l'échelle nationale, parce que nous estimons qu'avec le temps, les marchés financiers accorderont de plus en plus d'importance à l'analyse sociale et environnementale des entreprises.

Je serai maintenant heureux de répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk: Je comprends ce que vous voulez dire par le mot «environnemental». Mais que voulez-vous dire par le mot «social»?

Mr. Ellmen: We have written a brief to the Canadian Securities Administrators on their continuous disclosure policy, and we have specified what "social" means. It refers to the various impacts that a company has on its stakeholder groups. We are leaving it open-ended.

Senator Tkachuk: Are you requesting that companies be mandated —

Mr. Ellmen: To disclose it, not to do anything in particular. We are not calling for a new standard of responsibility here, but simply to disclose what their social and environmental policies are as well as their material risks.

Senator Tkachuk: Do they write a report?

Mr. Ellmen: That is right. Some corporations do sustainability reports that are attached to the annual reports or submitted separately. What we are calling for is similar to what the corporations are now doing on a voluntary basis, to make that a requirement.

Senator Tkachuk: Is that not the best way to keep it? First, it would be difficult for small companies to do it. Secondly, if companies want to attract dollars for investments that your pension funds or your investment funds are looking for, does that not give them a great deal of incentive to do that, because people are looking at investing that way?

Mr. Ellmen: That is true. For the companies that want to do this as a positive thing, nothing would prevent them from being industry leaders on human rights, for example.

We feel that requiring companies to report on their policies will gradually move them along that spectrum. However, the most significant factor is we will also be requiring companies to report on social and environmental risks of a material nature. For example, carbon content, in oil and gas companies, and their Kyoto Protocol-related risks would be disclosed in a more forthright way.

Senator Tkachuk: They have to be disclosed because of government action. In other words, before Kyoto, there was no risk. Now that there is Kyoto, maybe there is a risk, but maybe not. I do not care whether or not companies do this. It is good if they do and they want to attract the money you have to invest, and if they want to show they are environmentally friendly, social responsible and so forth.

I find it difficult to get my head around how they would do it, especially if it is mandated. You have lawyers, government and regulators, and right now companies are doing it because they want to attract investment dollars, to be good corporate citizens and for all the right reasons. Why do you not lobby pension funds to look more at companies that do that? Is that not better?

M. Ellmen: Nous avons fait parvenir aux Autorités canadiennes en valeurs mobilières un mémoire au sujet de leur politique de divulgation continue et nous avons précisé le sens du mot «social». Ce terme comprend les diverses répercussions que peut avoir une entreprise sur son groupe d'intervenants. Nous laissons cette définition ouverte.

Le sénateur Tkachuk: Exigez-vous que les entreprises soient tenues...

M. Ellmen: De le divulguer, et non de faire quelque chose en particulier. Nous ne réclamons pas ici une nouvelle norme en matière de responsabilité, mais nous demandons simplement que les sociétés divulguent leur politique sociale et environnementale ainsi que les risques pertinents.

Le sénateur Tkachuk: Est-ce que les sociétés font rapport?

M. Ellmen: C'est exact. Certaines sociétés présentent des rapports de développement durable qui sont placés en annexe dans leur rapport annuel ou qui sont publiés séparément. Ce que nous demandons, c'est que les entreprises fassent ce que certaines d'entre elles font déjà sur une base volontaire, mais que ce soit maintenant une exigence.

Le sénateur Tkachuk: N'est-il pas mieux de garder les choses ains? Premièrement, il serait difficile pour les petites entreprises de se conformer. Deuxièmement, si les entreprises convoient l'argent de vos caisses de retraite ou de vos fonds de placement, n'est-ce pas là un très bon incitatif pour le faire, parce que les gens cherchent à investir de cette manière?

M. Ellmen: C'est vrai. Pour les sociétés qui veulent le faire comme mesure positive, rien n'empêche, par exemple, une entreprise de devenir chef de file en matière de droits de la personne.

Nous estimons que le fait d'exiger que les sociétés rendent publique leur politique les fera évoluer graduellement le long de ce spectre. Toutefois, le facteur le plus important, c'est que nous allons également exiger des entreprises qu'elles dévoilent les risques sociaux et environnementaux pertinents. Par exemple, la teneur en carbone dans le cas des entreprises pétrolières et gazières et les risques que cela comporte face au Protocole de Kyoto seraient dévoilés d'une manière plus directe.

Le sénateur Tkachuk: Ils doivent être divulgués à cause de l'action du gouvernement. En d'autres mots, avant Kyoto, il n'y avait pas de risque. Maintenant qu'il y a Kyoto, peut-être y a-t-il un risque, mais peut-être n'y en a-t-il pas. Il m'importe peu que les sociétés le divulguent ou non. C'est bon si elles le font et si elles veulent attirer l'argent que vous voulez investir et si elles veulent montrer qu'elles sont respectueuses de l'environnement, socialement responsables et ainsi de suite.

Il m'est difficile de comprendre comment elles vont le faire, surtout si c'est une obligation. Vous avez des avocats, des gouvernements et des organismes de réglementation et à l'heure actuelle, les sociétés le font parce qu'elles veulent attirer des investissements, parce qu'elles veulent agir en bon citoyen et pour toutes ces autres bonnes raisons. Pourquoi ne pas plutôt faire pression auprès des caisses de retraite pour qu'elles recherchent des entreprises qui le font? N'est-ce pas là une meilleure solution?

Mr. Ellmen: We feel it needs to be written into the securities regulations as a reporting requirement because so few companies right now do report on these issues. For example, there was recently a report by the World Resources Institute looking at 16 multinational oil and gas companies and their disclosure of risks under the Kyoto Protocol. Only three of the 16 mentioned it at all, which is unbelievable when you think of the potential impact that will have on their balance sheets.

We see it more as a disclosure of risk issue than a positive issue, but we also recognize that companies should be encouraged to report on their social and environmental policies as well, to try to move the corporate community along that spectrum.

Senator Tkachuk: Companies, in turn, can say they are not reporting on any of that because they do not think it is worth the money. They are here to get the highest return on investment and compete with all the companies that are doing it. There would be nothing wrong with that, either.

Mr. Ellmen: That is right.

Senator Tkachuk: You will not invest in it, but other people who want a good investment will.

Mr. Ellmen: It is just to put companies on an even playing field, so they all have to report to a single standard.

Senator Tkachuk: I have your testimony. I do not want to argue with you.

You mentioned that corporations with positive social and environmental records have superior stock performance. Could you give me examples of those companies?

Mr. Ellmen: Our association represents the investment community. Therefore, I am not in the business of doing social and environmental ratings. I cannot give you specifics, but I can point to data that is in the report as well. Innovest Strategic Value Advisors, a Toronto-based company that is represented around the world, has commissioned research that looks at companies listed on various stock exchanges and how they rank on what Innovest calls the "eco-efficiency scale." They found that companies that rate highly on that scale have had an annual return — I believe it is in the report — of over 12 per cent, compared to the S&P 500, which is at about 8 per cent per year. Over the five-year study, there was a three and a half percentage difference in the overall performance of the stocks.

M. Ellmen: Nous estimons que cette exigence doit être inscrite dans les règlements régissant les valeurs mobilières comme une exigence en matière de déclaration parce qu'il y a maintenant beaucoup trop peu de sociétés qui publient un rapport sur ces questions. Par exemple, le World Resource Institute a publié récemment un rapport qui porte sur 16 multinationales actives dans le domaine du pétrole et du gaz et sur leur déclaration des risques en vertu du Protocole de Kyoto. Seulement trois des 16 entreprises ont même daigné en faire mention, ce qui est incroyable lorsqu'on pense aux énormes répercussions que cela pourrait avoir sur leur bilan.

C'est davantage pour nous une question de divulgation du risque que de mesure positive. Cependant, nous reconnaissons aussi qu'il faudrait encourager les entreprises à faire également rapport sur leurs politiques sociales et environnementales, afin d'essayer de faire avancer les milieux corporatifs en ce sens.

Le sénateur Tkachuk: Les entreprises, par contre, peuvent répondre qu'elles ne font rapport sur aucun de ces aspects étant donné qu'elles croient que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Elles sont là pour obtenir le meilleur rendement possible du capital investi et soutenir la concurrence de toutes les entreprises. Il n'y aurait rien de mal à cela non plus.

M. Ellmen: C'est exact.

Le sénateur Tkachuk: Vous n'investirez pas dans une entreprise de ce genre, mais d'autres personnes qui veulent un bon investissement le feront.

M. Ellmen: Il s'agit simplement d'établir des conditions identiques pour toutes les entreprises de telle sorte qu'une norme unique s'applique en matière de rapport.

Le sénateur Tkachuk: J'ai votre témoignage. Je ne veux pas argumenter avec vous.

Vous avez dit que les sociétés ayant des dossiers sociaux et environnementaux positifs affichent un rendement supérieur en ce qui a trait à leurs actions. Pourriez-vous me donner des exemples?

M. Ellmen: Notre association représente la communauté financière. Par conséquent, je ne m'occupe pas d'attribuer des cotes pour les aspects sociaux et environnementaux. Je ne peux vous donner de détails mais je peux attirer votre attention sur des données qui se trouvent dans le rapport également. Innovest Strategic Value Advisors, une entreprise installée à Toronto qui est représentée autour du monde, a commandé un travail de recherche sur les sociétés dont les titres sont inscrits sur diverses bourses et la place qu'elles occupent sur ce que Innovest appelle «l'échelle écoefficacité». Elle en est arrivée à la conclusion que les entreprises qui obtiennent une cote élevée sur cette échelle ont eu un rendement annuel — je crois que cela se trouve dans le rapport — de plus de 12 p. 100, comparativement au S&P 500, qui est d'environ 8 p. 100 annuellement. Pendant les cinq années qu'a duré l'étude, l'écart en ce qui a trait au rendement global des titres a été de trois et demi pour cent.

Senator Tkachuk: Did they start that way, or is it just that as they matured, they said, maybe they should be more environmentally friendly? They spent 10 years building the company and now want to change. In other words, is this long term, start-up or in the middle?

Mr. Ellmen: They did do an analysis of various factors that went into that. They included industry sector, age of the company, some particular technical and stock market factors, and they found at the end of that statistical analysis that there truly is an eco-efficiency factor.

Senator Tkachuk: You mentioned Talisman, the refinery in Sudan. Now that the state-owned corporation of the Government of India has bought the refinery, will you advise your pension funds not to invest in India at all?

Mr. Ellmen: That is a good question. This was just announced in the last few days, so the people in our community are still grappling with it. My understanding is that the Indian oil company that bought it is state owned, so I do not believe it has any stock market float anywhere in the world.

Senator Tkachuk: The country of India owns that company. Why would you be investing in India at all?

Mr. Ellmen: Our investors make decisions on a company-by-company basis, not a country-by-country basis, with some exceptions. Burma, for example, is an exception. Many of our members will not invest in Burma at all because it is under international sanction. India is not in that situation right now. Therefore, on a company-by-company basis, there could be companies that operate in India that, at the leadership end of the spectrum, have good codes of conduct and high standards. Just because the state oil company of India has invested in Sudan does not rule out those public companies for investment by our members.

Senator Tkachuk: You sound like the Government of Canada. We can trade with China, which is a big country. It is easy to pick on a little company in Calgary and get it to divest. To me, human rights are human rights.

India is now the abuser, or at least their policies are abusive. Supposedly they are the same kind of abuser as Talisman from Calgary was. It seems to me you have to be consistent in some way.

Mr. Ellmen: There have not been many examples where an entire country has been subject to a boycott. South Africa was one, and Burma is another.

Senator Tkachuk: They are your investment dollars.

Mr. Ellmen: Generally speaking, the social investment community makes a decision, along with the international community, to boycott a particular country. In the case of

Le sénateur Tkachuk: En était-il ainsi dès le départ ou est-ce simplement qu'au fur et à mesure qu'elles progressent, comme on dit, elles devraient peut-être être plus respectueuses de l'environnement? Il leur a fallu 10 ans pour bâtir l'entreprise et ils veulent maintenant changer. En d'autres mots, est-ce que cela se fait à long terme, au départ ou à mi-chemin?

M. Ellmen: Ils ont procédé à une analyse de divers facteurs dont le secteur d'activité, l'âge de l'entreprise, certains facteurs techniques et du marché des valeurs mobilières. À la fin de cette analyse statistique, ils en sont venus à la conclusion qu'il existe vraiment un facteur écoefficacité.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez mentionné Talisman, la raffinerie située au Soudan. Maintenant que la société à capitaux publics du gouvernement de l'Inde a racheté la raffinerie, conseilleriez-vous à vos caisses de retraite de ne pas investir du tout en Inde?

M. Ellmen: C'est une bonne question. Comme l'annonce de la vente ne remonte qu'à quelques jours, les gens de notre secteur se débattent encore avec la question. Je crois comprendre que la société pétrolière indienne qui a acheté Talisman est une société publique. Par conséquent, je ne crois pas qu'elle ait quelque flottant quelque part dans le monde.

Le sénateur Tkachuk: L'Inde possède cette société. Pourquoi investiriez-vous en Inde?

M. Ellmen: Nos investisseurs prennent les décisions au cas par cas et non en fonction des pays, à quelques exceptions près. La Birmanie, par exemple, est une exception. Beaucoup de nos membres n'investiront pas en Birmanie étant donné la sanction internationale prise contre elle. Ce n'est pas le cas pour l'Inde à l'heure actuelle. Par conséquent, il pourrait y avoir des entreprises exerçant des activités en Inde qui sont dirigées par des personnes dont les codes de conduite sont irréprochables et qui se fixent des normes élevées. Le simple fait que la société pétrolière de l'Inde a investi au Soudan n'écarte pas la possibilité que nos membres investissent dans ces sociétés ouvertes.

Le sénateur Tkachuk: On croirait entendre le gouvernement canadien. Nous pouvons faire du commerce avec la Chine, qui est un grand pays. C'est facile de s'en prendre à une petite entreprise de Calgary et de l'amener à se dessaisir. Les droits de la personne ce sont les droits de la personne, selon moi.

L'Inde est maintenant l'abuseur ou à tout le moins ses politiques sont abusives. À supposer que la société se compare à ce qu'était Talisman de Calgary. Il me semble que vous devez être constants d'une certaine manière.

M. Ellmen: Il n'y a pas eu beaucoup d'exemples où un pays tout entier a fait l'objet d'un boycottage. Il y a bien eu l'Afrique du Sud. La Birmanie en est un autre exemple.

Le sénateur Tkachuk: Il s'agit de vos dollars-investissement.

M. Ellmen: En règle générale, ce sont les milieux d'investissement social de même que la communauté internationale qui décident de boycotter un pays en particulier.

South Africa, literally all the Commonwealth countries were boycotting it, as were quite a number of other countries. It is the same for Burma.

Senator Hervieux-Payette: We once had Caisse de dépôt in Québec, where the pension fund could buy shares per some legislated percentage. They removed that. Of course, we saw the results thereafter. When some people are the trustees for numerous people's pensions, the insurance industry has compulsory guidelines imposed by legislation, which is being monitored closely. You will see the inspector of financial institutions coming in to ensure that they respect the guidelines. The banks also have guidelines when it comes to the kind of investments that can be made.

Pension funds have no such guidelines. There is no legislation, no guidelines and no supervision. I am not aware if they are limited in any way. They could probably have the entire pension fund in one place. Perhaps they have internal guidelines, but I am talking about having a public policy applied to pension funds, even though it might be mostly provincial jurisdiction. What is the view of your group on the protection of these pension funds?

Mr. Ellmen: I am not an expert in pension regulation; however, I do not think that is quite correct. I believe that the Office of the Superintendent of Financial Institutions, federally, and the provincial regulators in this area do keep a watch on pension funds. People in the pension fund industry have explained to me that certain tests are done of pension funds to ensure that they have assets that are sufficient to pay their liabilities in case a company, for example, becomes insolvent.

There is a certain amount of regulation in the pension fund industry at present.

Senator Hervieux-Payette: There were some rules about foreign investment, for instance. However, they found a way to increase the foreign investment by some kind of artificial legal means.

I am uncomfortable when we are doing indirectly what we cannot do directly. What would your group recommend with regard to these rules? Should we always go by the backdoor when the rule at the front door does not suit our purposes?

Mr. Ellmen: You are probably talking about futures and hedging strategies, senator, that allow some pension funds to boost their foreign content. Our group generally feels that the foreign content restrictions are there for a purpose, to ensure that tax-assisted retirement dollars are invested in Canadian markets. We agree with that and feel they should be abided by.

The Chairman: Thank you for being with us.

The committee adjourned.

Dans le cas de l'Afrique du Sud, presque tous les pays du Commonwealth ont participé au boycottage à l'instar d'un nombre important d'autres pays. Il en va de même avec la Birmanie.

Le sénateur Hervieux-Payette: Nous avions la Caisse de dépôt au Québec. La caisse de retraite pouvait acheter des actions selon un pourcentage prévu dans la loi. Cette disposition a été éliminée. Bien sûr nous avons vu les résultats par la suite. Lorsque certaines personnes sont fiduciaires de plusieurs caisses de retraite, l'industrie de l'assurance dispose de règles obligatoires prévues dans la loi. L'inspecteur des institutions financières veillera au respect de ces lignes directrices. Les banques disposent également de lignes directrices relativement au genre d'investissements qui peuvent être effectués.

Les caisses de retraite ne disposent pas de telles lignes directrices. Il n'y a ni loi, ni ligne directrice, ni supervision. J'ignore si des limites leur sont imposées. Elles pourraient probablement tout investir dans une seule affaire. Il se peut qu'elles aient des lignes directrices internes, mais je veux parler d'une politique publique qui s'appliquerait aux caisses de retraite, même si cela pouvait en grande partie relever de la compétence des provinces. Que pense votre groupe de la protection de ces caisses de retraite?

M. Ellmen: Je ne m'y connais pas en réglementation sur les caisses de retraite; cependant, je ne crois pas que ce soit très juste. Je crois que le Bureau du surintendant des institutions financières, au niveau fédéral, et les organismes de réglementation provinciaux dans ce domaine surveillent continuellement les caisses de retraite. Des gens de cette industrie m'ont expliqué que certaines vérifications sont effectuées afin d'assurer que les caisses de retraite disposent de l'actif nécessaire pour payer leurs dettes si une entreprise, par exemple, devient insolvable.

L'industrie des caisses de retraite est réglementée à l'heure actuelle dans une certaine mesure.

Le sénateur Hervieux-Payette: Il existait certaines règles régissant l'investissement étranger, par exemple. Cependant, on a trouvé une façon d'augmenter l'investissement étranger par quelque moyen légal artificiel.

Je suis mal à l'aise à l'idée de faire indirectement ce qu'on ne peut faire directement. Que recommanderait votre groupe en ce qui a trait à ces règles? Devrions-nous toujours utiliser un moyen détourné pour arriver à nos fins lorsqu'une règle ne nous convient pas?

M. Ellmen: Vous voulez probablement parler des contrats à terme normalisés et des opérations de couverture, sénateur, qui permettent à certaines caisses de retraite de majorer leur contenu étranger. Notre groupe estime en général que les restrictions imposées au contenu étranger existent dans un but précis, pour assurer que les prestations de retraite ouvrant droit à une aide fiscale sont investies sur les marchés canadiens. Nous sommes d'accord avec cela et nous estimons qu'il faudrait s'y soumettre.

Le président: Merci beaucoup d'être venu nous rencontrer.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, November 7, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 11 a.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. We are here to continue our study. I am pleased to welcome a person I know very well, and a leading star in the Canadian business firmament, Stephen Jarislowsky, Chairman and Chief Executive Officer of Jarislowsky Fraser Limited, who is joining us by video conference.

Welcome, Mr. Jarislowsky. We look forward to hearing what you have to say.

I assume you have a prepared statement, and then we would ask you to please take questions.

Mr. Stephen Jarislowsky, Chairman and Chief Executive Officer, Jarislowsky Fraser Limited, Canadian Coalition for Good Governance: I have a statement, honourable senators. I also have sent along a speech which I delivered recently to a Canada Live-organized conference of professionals in Montreal, as well as an outline of a document that I drafted for the Canadian Coalition for Good Governance, which is currently being debated by the coalition in order to come up with a final document that can then be distributed to all public corporations, auditing firms, investment firms, et cetera.

While I am an organizer of the Canadian Coalition for Good Governance, we are not advanced enough to supply the committee today with an authoritative statement, other than that the coalition has been formed to include enough managed money to be able to have clout with the corporations who have listed shares on the stock exchange and who do not conform to what will be our definition of "good governance."

As members, we have presently assembled some \$500 billion of capital, and our additional observer list enhances this number further. Investors, directly or indirectly, of our funds de facto have combined control of many of the truly public corporations in Canada. Moreover, our investing power makes us essential for successful offerings of shares and bonds of controlled corporations.

We believe that the onus of good governance must, in the first place, be enforced by the corporations, and that has not been done in the past. Boards of directors represent the shareholders, who are the owners or the beneficiaries of the funds that we manage and for which we act as fiduciaries. To the extent that together, we have control, or very close to it, it is our belief that

OTTAWA, le jeudi 7 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 heures pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international (perspective canadienne de la faillite d'Enron).

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

Le président: Bonjour, mesdames et messieurs. Nous sommes ici pour poursuivre notre étude. Je suis heureux d'accueillir une personne que je connais bien, une véritable étoile au firmament du monde canadien des affaires, M. Stephen Jarislowsky, président du conseil et chef de la direction de Jarislowsky Fraser Limited, qui se joint à nous par vidéoconférence.

Bienvenue, monsieur Jarislowsky. Nous sommes impatients d'écouter ce que vous avez à nous dire.

Je suppose que vous avez une déclaration liminaire à présenter. Ensuite, nous aurons quelques questions à vous poser.

M. Stephen Jarislowsky, président du conseil et chef de la direction, Jarislowsky Fraser Limited, Coalition canadienne pour une bonne gouvernance: J'ai effectivement une déclaration, honorables sénateurs. Je vous ai également fait parvenir le texte d'un discours que j'ai récemment prononcé à une conférence de professionnels organisée à Montréal par Canada Live, de même que le plan d'un document que j'ai rédigé pour la Coalition canadienne pour une bonne gouvernance et qui est actuellement débattu par la Coalition en vue de l'adoption d'un document final qui sera distribué à toutes les sociétés publiques et entreprises de vérification, d'investissements, et cetera.

Même si je suis l'un des organisateurs de la Coalition canadienne pour une bonne gouvernance, nous ne sommes pas encore suffisamment avancés aujourd'hui pour présenter au comité une déclaration ferme. Tout ce que je peux dire, c'est que la Coalition a été formée de façon à inclure assez de fonds dirigés pour avoir de l'influence auprès des sociétés cotées en Bourse qui ne se conformeront pas à ce que sera notre définition de «bonne gouvernance».

Les membres de la coalition gèrent un capital de quelque 500 milliards de dollars. Notre liste supplémentaire d'observateurs augmente encore plus ce nombre. Directement ou indirectement, ceux qui investissent dans nos fonds contrôlent de fait beaucoup des sociétés vraiment publiques du Canada. De plus, notre pouvoir d'investissement nous rend essentiels au succès des émissions d'actions et d'obligations des sociétés contrôlées.

Nous croyons que la responsabilité de la bonne gouvernance doit incomber en premier aux sociétés, ce qui n'était pas le cas dans le passé. Les conseils d'administration représentent les actionnaires, qui sont les propriétaires ou les bénéficiaires des fonds que nous gérons et au nom desquels nous agissons comme fiduciaries. Dans la mesure où, ensemble, nous contrôlons leurs

the boards will heed our guidelines without much work on our part or will accept our placing directors on their boards. Alternatively, we can remove a whole board entirely.

The previous automatic endorsement of management slates and proposals has been just as responsible for poor governance as anything else that has happened. We have the power and the fiduciary duty to ensure good governance, but most institutional investors have failed to do so. It is no wonder that boards and management often got too close.

The reasons are multiple, and range from laziness — it costs time and money — to conflict of interest. Many of us looked at corporations as a source of business — custodianship, the transfer agent, the insurance, the pension fund mandates, research information, et cetera. Moreover, the laws in Canada have usually upheld board of director decisions over the claims of oppressed shareholders. Brant Keeprite is a blatant case of this. The law is slow. It can take up to five years or more to get a final judgment. Keeprite took eight years. Lawyers tend to drag things out, especially those who know they are wrong. Such lawsuits are very expensive and time consuming.

Proxies are too frequently sent in blindly by the banks, trust companies and underwriting firms, again, as they curry favour in that manner. Also, often there are financial rewards — so much money for proxy or shares sent in management solicitations. Many investors are never really consulted by the custodians or, if they are, they do not know what the issues are upon trying to read 40 pages of gobbledegook.

Small shareholders have no input. In our company's case, even when owning 20 per cent of a company, which is the limit before which we have to make an offer for the whole corporation, we have been outvoted by these automatic proxies time and again.

Mutual funds are the worst offenders in supporting management. Time and again we have seen them withdraw at the last minute from any confrontation they agreed to carry out with us. It seems to me that laws should stipulate that institutional investors must act as fiduciaries, demand the very best for their clients, and should be liable to stiff fines if they automatically send proxies to management. Moreover, it should be absolutely prohibited to pay brokers, trustees, banks, et cetera, to procure management proxies. If custodians, financial firms and institutional investors are held to a strict fiduciary code, naively, I believe that at least some progress will result.

sociétés ou presque, nous pensons que les conseils d'administration se conformeront à nos lignes directrices sans trop d'intervention de notre part ou accepteront de nous laisser désigner certains de leurs membres. Nous aurons en outre la possibilité de révoquer en bloc certains conseils d'administration.

L'approbation automatique antérieure des listes et des propositions de la direction est tout autant une cause de mauvaise gouvernance que n'importe quoi d'autre. Nous avons le pouvoir et le devoir, à titre de fiduciaires, de veiller à la bonne gouvernance, mais la plupart des investisseurs institutionnels ne se sont pas acquittés de cette responsabilité. On ne peut donc pas s'étonner du fait que les conseils d'administration et les membres de la direction ont souvent noué entre eux des liens trop étroits.

Les raisons sont multiples. Elles vont de la paresse, qui coûte du temps et de l'argent, au conflit d'intérêts. Beaucoup d'entre nous considèrent les sociétés comme une source d'affaires: garde, agent de transfert, assurance, mandats des fonds de pension, information de recherche, et cetera. De plus, les lois du Canada ont généralement servi à confirmer les décisions des conseils d'administration face aux plaintes des actionnaires opprimés. Brant Keeprite en est un exemple flagrant. La loi est lente. Il faut parfois attendre cinq ans ou plus pour qu'un jugement final soit rendu. L'affaire Keeprite a duré huit ans. Les avocats ont tendance à faire traîner les choses, surtout s'ils savent qu'ils ont tort. Les procès de ce genre coûtent très cher en temps et en argent.

Trop souvent, les procurations sont envoyées aveuglément par les banques, les sociétés de fiducies et les agents de souscription, qui cherchent ainsi à gagner la faveur des entreprises en cause. Il y a aussi fréquemment des récompenses monétaires: tant d'argent pour les procurations ou les actions envoyées par suite des sollicitations de la direction. Beaucoup d'investisseurs ne sont jamais consultés par les dépositaires ou, s'ils le sont, ils ne comprennent pas du tout les questions posées même s'ils essaient de lire la quarantaine de pages de jargon qu'on leur a fait parvenir.

Les petits actionnaires n'ont rien à dire. Dans le cas de notre société, même en possédant 20 p. 100 des actions d'une entreprise — limite au-delà de laquelle nous devons faire une offre sur toute l'entreprise —, nous sommes constamment battus par les procurations automatiques.

Les fonds communs de placement sont les pires au chapitre du soutien de la direction. Il nous arrive constamment de les voir se retirer à la dernière minute pour éviter l'affrontement dont ils avaient pourtant convenu avec nous. Il me semble que la loi devrait imposer aux investisseurs institutionnels d'agir comme fiduciaires et d'exiger le maximum pour leurs clients. Elle devrait les condamner à de sévères amendes s'ils transmettent automatiquement des procurations à la direction. De plus il devrait être strictement interdit de payer les courtiers, les fiduciaires, les banques, et cetera pour la transmission de telles procurations. Si les dépositaires, les entreprises financières et les investisseurs institutionnels sont tenus de respecter un code fiduciaire strict, je crois — naïvement peut-être — qu'il y aurait au moins certains progrès.

Similarly, I believe that corporate directors should have qualifications. There should be a short course that directors must attempt and pass before being qualified to be on a major board. I am discussing such a development with Les Hautes Etudes Commerciales and also the McGill Business School at the moment.

Definitions of "independent directors" must be arrived at, and such directors should take an oath of conduct at the outset of a mandate to act for all the shareholders alike. I would suggest a similar procedure for investment analysts who go public with their views in the press or to investors. This would give both directors and analysts a very definite commitment to integrity and make prosecution easier in case of failure.

Similarly, institutions should, by law, be fiduciaries, as should corporate directors. At present this is quite vague in the law. Laws have been around for 5,000 years and have always failed to protect against human greed. Accountants, lawyers and crooks have ever found legal and less legal ways around these laws. Laws and restricted regulations alone will not protect us this time around either.

Laws, though, must ensure that investors can act jointly and protect their assets. The successful establishment of a Canadian Coalition of Good Governance is a far more effective way to ensure integrity in the boardroom and in the executive suite. It will also have more effect on the audit firms because, as a group, we can exclude rogue firms from the Canadian scene.

If we succeed, I believe that the pieces will fall together, with qualified and honest boards leading to good management and conservative accounting. For investors there will be a large, biting watchdog to ensure integrity of the markets and individual corporation governance, so restoring the confidence of the investing public.

We will have our own full-time office. Our firms and analysts will have input on governance at each major company. We will develop guidelines and lists of qualified, independent directors whom we will suggest to corporations and, in the worst case, we have the ownership power to act.

We will also be able to supply input to the stock and bond market governance and come to grips with some of the blatant conflicts of interest there. We can influence accountants to have integrity and to act conservatively at all times.

We believe that there should be but one security commission in Canada and that its lawyers should be so well-paid that they will not have one eye on returning to their law firm and so no longer worry about alienating their old partners. I said many years ago that we would be better off not to have an OSC, Ontario Securities Commission, as then no one would naively believe that

De même, je crois que les administrateurs de société devraient avoir des titres de compétence. Il faudrait instituer un petit cours que les administrateurs seraient tenus de suivre, un examen auquel ils devraient réussir avant de siéger au sein d'un important conseil d'administration. J'en discute actuellement avec les Hautes Études commerciales ainsi qu'avec la faculté d'administration de McGill.

Il faudrait établir une définition d'«administrateur indépendant». Ces administrateurs devraient prêter serment au moment d'assumer leur mandat pour s'engager à agir au nom de tous les actionnaires. Je suis d'avis que le même processus devrait s'appliquer aux analystes en placements qui publient des opinions dans la presse ou qui en transmettent aux investisseurs. Cela donnerait aux administrateurs et aux analystes une obligation précise d'intégrité, qui permettrait de les poursuivre facilement s'ils y manquent.

Les institutions devraient également être fiduciaires en vertu de la loi, de même que les administrateurs de société. À l'heure actuelle, la loi est très vague à ce sujet. Il existe des lois depuis 5000 ans, mais elles n'ont jamais réussi à protéger personne contre la cupidité des hommes. Comptables, avocats et escrocs ont toujours trouvé des moyens plus ou moins licites de les tourner. Des lois et des règlements restrictifs ne pourront pas, seuls, nous protéger dans ce cas.

Les lois doivent néanmoins permettre aux investisseurs d'agir collectivement pour protéger leurs biens. La création de la Coalition canadienne pour une bonne gouvernance constitue un moyen beaucoup plus efficace d'assurer l'intégrité des administrateurs et des cadres. Elle aura également plus d'effets sur les entreprises de vérification car, comme groupe, nous pouvons exclure de la scène canadienne les entreprises qui ne voudront pas se conformer.

Si nous réussissons, je crois que les pièces vont s'emboîter: des administrateurs honnêtes et compétents nous conduiront à une bonne gestion et à une comptabilité prudente. Pour défendre les investisseurs, il y aura un chien de garde assez imposant et assez agressif pour assurer l'intégrité des marchés et de la direction de chaque société, ce qui permettra de rétablir la confiance du public.

Nous aurons notre propre bureau à plein temps. Nos sociétés et nos analystes auront leur mot à dire sur la gouvernance de chaque grande entreprise. Nous élaborons des lignes directrices et dresserons des listes d'administrateurs indépendants compétents que nous proposerons aux entreprises. Au pire, nous pouvons intervenir directement en usant de nos pouvoirs de propriétaires.

Nous aurons également la possibilité de contribuer à la gouvernance du marché des actions et des obligations et de faire face à certains des conflits d'intérêts flagrants qu'on trouve là. Nous pouvons à tout moment inciter les comptables à l'intégrité et à la prudence.

Nous croyons que le Canada ne devrait avoir qu'une seule commission des valeurs mobilières et que ses avocats devraient être si bien rémunérés qu'ils n'envisageraient jamais de revenir à leur cabinet antérieur et ne craindraient donc pas de se faire des ennemis de leurs anciens associés. J'ai dit, il y a longtemps déjà, qu'il serait préférable pour nous de ne pas avoir une Commission

it would protect the shareholders. A commission that many years after Bre-X still has achieved no convictions strikes me as a toothless tiger.

The securities commissions should have top-quality people and real power, or else they are just nuisances, collecting fees and issuing regulations that waste our time and money without coming to grips with real problems.

In summary, I believe it is the institutional investor who must act as a true fiduciary for clients to assure quality boards at all the material public companies. I further believe that if small companies cannot have independent directors, then they should not be able to list on the Toronto Stock Exchange. All public listed companies on the TSE should have a majority of independent directors.

Furthermore, there must be rules on options. Options have been used to loot corporations without executives becoming truly long-term shareholders. Not expensing options has been a mistake. Giving favourable tax treatment to options has been another. Excessive compensation of all forms has pushed greed to extremes.

There must be guidelines on compensation, especially options. We will address this, but politicians must not surrender to contributions to their campaigns that fan greed. A bit of greed and a bit of fear are good. In excess, both spell disaster. Each Sunday some of us say, "and lead us not into temptation but deliver us from evil."

Mr. Chairman, that is a summary of my remarks.

The Chairman: Thank you for your forthrightness.

Senator Oliver: One of the things that I would love to have your advice on is, you have stressed the need in developing good corporate governance for having an independent board of directors. At one stage you said that definitions of "independent directors" must be arrived at.

A number of learned scholars, and others, have made suggestions on what the word "independence" means. As you know, the Americans have also given a lot of thought in the last six or seven months to the word "independence." I would love to know some of the things that you feel independence of directors would mean and what it should entail?

Mr. Jarislowsky: Under normal circumstances, I would say that it means that you have no business dealings with the corporation, that you are not related to any executive in the corporation in a major way, that you do not have a major conflict because you are a CEO of another corporation and the CEO of this corporation is sitting on your board; in other words, the normal type of items.

des valeurs mobilières de l'Ontario pour que personne ne soit naïvement tenté de croire que la Commission protégera les actionnaires. Une commission qui, des années après le scandale Bre-X, n'a pas encore obtenu des condamnations ne me paraît pas particulièrement efficace.

Les commissions de valeurs mobilières devraient être dotées d'un personnel hautement compétent et investies de vrais pouvoirs. Autrement, elles ne font qu'embêter le monde en percevant des droits et en édictant des règlements qui gaspillent notre temps et notre argent sans s'attaquer aux vrais problèmes.

Bref, je crois que c'est l'investisseur institutionnel qui doit agir comme fiduciaire de ses clients pour veiller à la qualité des conseils d'administration de toutes les sociétés publiques d'importance. Je pense en outre que si les petites sociétés ne peuvent pas avoir d'administrateurs indépendants, elles ne devraient pas être cotées à la Bourse de Toronto. Toutes les sociétés figurant à la cote publique de la Bourse devraient avoir une majorité d'administrateurs indépendants.

Il faudrait de plus établir des règles concernant les options d'achat d'actions. Celles-ci ont servi à piller des sociétés sans pour autant que les cadres deviennent vraiment des actionnaires à long terme. C'est une erreur de permettre aux entreprises de ne pas déclarer les options comme dépenses. C'en est une autre de leur accorder un traitement fiscal avantageux. Les rémunérations excessives de toutes les formes ont poussé la cupidité à l'extrême.

La rémunération, et surtout les options, devrait faire l'objet de lignes directrices. Nous nous en occuperons, mais les politiciens ne devraient pas se laisser influencer par les contributions à leur campagne électorale, qui engendrent la cupidité. Il n'est pas mauvais d'avoir un peu de cupidité et un peu de peur. En trop forte dose, cependant, ce serait désastreux. Tous les dimanches, certaines d'entre nous disent: «Et ne nous soumettons pas à la tentation, mais délivre-nous du mal».

Monsieur le président, c'était là un résumé de mon exposé.

Le président: Je vous remercie de votre franchise.

Le sénateur Oliver: Il y a un point sur lequel j'aimerais avoir votre avis. En parlant de la bonne gouvernance des sociétés, vous avez souligné la nécessité d'avoir des conseils d'administration indépendants. Vous avez ajouté qu'il est indispensable de formuler une définition d'«administrateur indépendant».

Plusieurs éminents universitaires et d'autres ont présenté des observations sur le sens que devrait avoir le mot «indépendance». Comme vous le savez, les Américains y ont aussi beaucoup réfléchi dans les six ou sept derniers mois. Je serais heureux de savoir quels éléments l'indépendance des administrateurs devrait comprendre à votre avis et ce que cela implique.

Mr. Jarislowsky: En temps normal, je dirais que cela signifie qu'on n'a pas de relations d'affaires avec la société, qu'on n'a pas un lien de parenté trop proche avec un cadre et qu'il n'existe pas de conflit majeur, par exemple si on est chef de la direction d'une autre société. Autrement dit, ce sont les éléments normaux qu'on attache à l'indépendance.

On the other hand, I know a great number of directors who, even if they have certain conflicts, will truly carry out their mandate as a fiduciary for the shareholders.

While there should be a basic minimum required, at some times it should be able to lead to exceptions.

Senator Oliver: Do you have any suggestions for what can be done to ensure the independence of audit committees? Should there be a rule, for instance, or a policy, that members of an audit committee of a Canadian corporation should only be appointed or chosen by independent directors, and not by management and so on?

Mr. Jarislowsky: Senator Oliver, I have sent you a draft of eight pages, which I believe you have received, containing our suggestions in regard to this. I believe that pretty much all the members of the audit committee, the human resources committee and the nominating committee should be independent to the utmost degree possible.

That would certainly mean that all the members of the audit committee should be independent. It is one of the two committees where I would insist on that. The other one is the human resources and compensation committee.

Senator Oliver: Could you tell us a little about some of the things you feel should be included in a course that you are now working on with the universities for training directors?

I know the Institute of Directors is doing a lot of work in that area, and directors like Bill Dima have written papers on the courses and the training that directors should have.

Mr. Jarislowsky: I believe that if you had people who are absolutely superb directors basically guiding newcomers through this kind of activity, that would be probably the very best situation, because they would act as a kind of mentor.

On the other hand, there are just the normal guidelines of no conflict of interest, of spending time and, again, in my eight pages, when I talk about the human resources and compensation committee, I feel that a director's main job is to ensure that the people in management are absolutely of the first quality.

He should not only go to board meetings and meet the chief executive officer, or the chief financial officer or the chief operating officer; he should be well acquainted in much greater depth with individuals in the corporation.

The course obviously would be outlined in a formal manner. However, I would absolutely insist that directors of unquestioned integrity and unquestioned excellence be lecturers at those sessions.

Senator Fitzpatrick: I was interested in your comments about institutional investors, brokers, trustees and banks.

Par ailleurs, je connais beaucoup d'administrateurs qui, même s'ils ont certains conflits, vont s'acquitter avec intégrité de leur mandat de fiduciaires des actionnaires.

Même si on exige un minimum de base, il faut parfois admettre quelques exceptions.

Le sénateur Oliver: Avez-vous des suggestions pour assurer l'indépendance des comités de vérification? Faudrait-il, par exemple, une règle ou une politique imposant que les membres du comité de vérification d'une société canadienne soient nommés ou choisis par des administrateurs indépendants et non par des membres de la direction, et ainsi de suite?

M. Jarislowsky: Sénateur Oliver, je vous ai envoyé un projet de huit pages — je crois que vous l'avez reçu — contenant nos suggestions à cet égard. À mon avis, la quasi-totalité des membres du comité de vérification, du Comité des ressources humaines et du Comité des candidatures devraient être indépendants au plus haut degré possible.

Cela signifie sûrement que tous les membres du comité de vérification devraient être indépendants. C'est l'un des deux comités dans lesquels j'insisterais sur cette indépendance. L'autre serait le Comité des ressources humaines et de la rémunération.

Le sénateur Oliver: Pourriez-vous nous dire quels éléments vous mettriez dans le cours pour administrateurs sur lequel vous travaillez avec les universités?

Je sais que l'Institut des administrateurs des corporations a beaucoup travaillé dans ce domaine et que des administrateurs comme Bill Dima ont rédigé des documents sur les cours et la formation que les administrateurs devraient recevoir.

M. Jarislowsky: Si des administrateurs hautement compétents pouvaient guider les nouveaux venus dans leurs activités, ce serait probablement l'idéal parce qu'ils agiraient alors comme mentors.

Par ailleurs, il y a aussi les lignes directrices normales concernant l'absence de conflits d'intérêts, le temps à consacrer... Pour revenir encore une fois à mes huit pages, je mentionne, en parlant du Comité des ressources humaines et de la rémunération, que la principale fonction d'un administrateur est de veiller à ce que les membres de la direction soient de la plus haute compétence.

L'administrateur devrait non seulement assister aux réunions du conseil d'administration et s'entretenir avec le chef de la direction, le directeur financier ou le directeur de l'exploitation, mais aussi apprendre à très bien connaître les personnes qui travaillent pour la société.

Bien entendu, le plan du cours revêtirait un aspect officiel. Toutefois, j'insisterais très énergiquement pour que des administrateurs d'une intégrité et d'une compétence exemplaires donnent ces cours.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai trouvé intéressantes vos observations concernant les investisseurs institutionnels, les courtiers, les fiduciaires et les banques.

I am not sure how you could require that the institutional investors act as fiduciaries, and I am not sure how you could prevent the brokers and financial institutions from acting for management in obtaining proxies.

Those are systems that I think are entrenched in our investment and brokerage systems at the present.

What you have not mentioned, and perhaps you could comment on, is the role of nominees and the depository systems that we presently rely upon. There was a time when one knew the shareholders. Now one does not know who they are because the individual shareholders participate through an institutional investor or through a pension fund.

Management cannot get to shareholders. Shareholders really cannot get to management. They do not have the same kind of influence that they used to have because they work through nominees and their shareholdings are hidden. One does not know who the shareholders are; one cannot find out.

It seems to me if one knew who the shareholders were, and the shareholders had some form of direct communication with management, the shareholder participation might be more effective.

Would you care to comment on those matters, please?

Mr. Jarislowsky: I believe that the average shareholder really does not understand what good governance is. He does not understand what good management is. He does not know any of the people on the slate, when a slate of directors is being named.

He also does not feel qualified to know how many options would or would not be the right number.

That is essentially why I believe that the coalition has come into being. It has come into being because everybody makes more money from the shareholder whose rights I defend as investment counsel, in my case, or the shareholder who would be protected by a mutual fund that has people who can weigh these suggestions that management wants a proxy for, rather than the small shareholder doing it himself. It is precisely for that reason, because we know their excesses; we know that rate fees beyond a certain point are too high and that options that never lead to shareholdings and are only exercised to get another bonus are wrong.

That is why I feel that people who manage other people's money should be in a fiduciary capacity and legally defined as such.

Similarly, I believe that an analyst who talks to the public, and does not just talk to his superiors inside a corporation, to the extent that he makes a statement or that his corporation makes a statement that is attributed to him, if he has an taken an oath of qualification, like a doctor, he would be in a much different position from somebody who will receive a big bonus because there is a big underwriting.

Je ne sais pas comment vous pourriez imposer aux investisseurs institutionnels d'agir comme fiduciaires et comment vous pourriez interdire aux courtiers et aux institutions financières d'agir au nom de la direction pour obtenir des procurations.

Ce sont là des choses bien enracinées dans nos systèmes actuels d'investissement et de courtage.

Vous n'avez pas mentionné — vous devriez peut-être le faire — le rôle des prête-noms et des établissements de dépôt sur lesquels nous comptons à l'heure actuelle. Il fut un temps où l'on connaissait les actionnaires. Aujourd'hui, on ne les connaît pas parce qu'ils participent par l'entremise d'un investisseur institutionnel ou d'un fonds de pension.

La direction ne peut pas toucher les actionnaires. Et les actionnaires ne peuvent pas joindre la direction. Ils n'ont plus la même influence qu'ils avaient auparavant à cause de la présence de prête-noms qui masquent leur identité. On ne sait pas qui sont les actionnaires et on ne peut pas le savoir.

Si on pouvait les connaître, s'il y avait un moyen de communication direct entre les actionnaires et la direction, la participation des actionnaires pourrait être plus efficace.

Avez-vous des observations à formuler à ce sujet?

M. Jarislowsky: Je crois que l'actionnaire moyen ne comprend pas vraiment ce que signifie une bonne gouvernance ou une bonne gestion. Quand on lui présente une liste de candidats administrateurs, il ne connaît personne sur la liste.

De plus, il ne se sent pas assez compétent pour savoir quel serait le nombre le plus indiqué d'options.

Je crois que ce sont les raisons fondamentales pour lesquelles la coalition a été créée. Elle existe parce que tout le monde veut gagner de l'argent sur le dos des actionnaires dont je défends les droits à titre de conseiller en placements. Elle existe pour défendre les actionnaires qui auraient dû être protégés par les fonds communs de placement, qui disposent du personnel nécessaire pour analyser les propositions faisant l'objet des procurations demandées par la direction. C'est précisément pour cette raison, parce que nous savons quels excès sont commis. Nous savons qu'il est abusif de verser des commissions allant au-delà d'un certain point et qu'il faudrait interdire les options qui n'aboutissent jamais à l'achat d'actions et ne sont exercées que pour obtenir un autre boni.

Voilà pourquoi je crois que les gens chargés de gérer l'argent d'autrui devraient avoir qualité de fiduciaires et être légalement défini comme tels.

Je crois en outre qu'un analyste qui s'adresse au public et ne parle pas seulement à ses supérieurs dans une société — dans la mesure où il fait une déclaration ou son entreprise fait une déclaration qui lui est attribuée — serait dans une situation très différente s'il a prêté serment, comme un médecin, de la situation d'une personne qui recevrait un important boni parce qu'elle a su attirer un grand nombre de souscripteurs.

Senator Fitzpatrick: How will you establish a fiduciary responsibility between an investment institution and a shareholder of a fund? That is really what you need to do, so that they will attend to their fiduciary responsibility. In other words, you have shareholders' rights with respect to the investment institution. Is that what you are suggesting?

Mr. Jarislowsky: In our firm, for instance, on major issues where we do not agree with the proxy, we write our view to our clients and ask them to comment in 10 days if they disagree with our view, and if not, we represent them as the fiduciary or as the agent for those clients. I think the same basically can be done by any other investment counsel like us. It can certainly be done by any pension fund that is self-governing and self-investing. It certainly can be done by a mutual fund because, if it has people who look at these things, instead of currying favour with the people in the corporation, and are by law in a fiduciary capacity for the shareholders, I believe that they will pay attention to it. If they do not, and do not do their fiduciary job, even a firm like ours could sue them.

Senator Fitzpatrick: What kind of a response are you getting to these recommendations or suggestions?

Mr. Jarislowsky: We have had an absolutely superb response, senator.

Senator Fitzpatrick: What percentage would that be?

Mr. Jarislowsky: Of the people in our coalition, I would say 95 per cent. I believe, in mail that I receive, the figure is 100 per cent. It is about time, I am told.

People are fed up. People are fed up with the feeding on the investor.

Senator Fitzpatrick: Can I ask you how many clients you have? What percentage of the market would that represent?

Mr. Jarislowsky: We represent \$33 billion in funds and we have about 500 institutional clients. We have about 5,000 personal clients. We are the number one or two firm among those that are not owned by others and are truly independent in the Canadian market as far as investment management is concerned.

Senator Fitzpatrick: How many other firms follow the same kind of program that you do?

Mr. Jarislowsky: Practically everybody and his brother have joined, either as an observer or as a member of this coalition. When we have meetings, we have over 40 people in the room and maybe 20 others on the telephone.

Senator Fitzpatrick: What other kind of, if I may call it, client relations do you have? What other kinds of communications do you do? Is it only at the time of an annual general meeting, for example, that you would communicate with your clients, or are there interim communications?

Le sénateur Fitzpatrick: Comment pouvez-vous établir une responsabilité de fiduciaire entre un établissement de placement et l'actionnaire d'un fonds? C'est ce que vous auriez besoin de faire pour que l'établissement assume sa responsabilité de fiduciaire. Autrement dit, vous auriez des droits d'actionnaire par rapport à l'établissement de placement. Est-ce bien ce que vous proposez?

M. Jarislowsky: Dans notre société, par exemple, si nous ne sommes pas d'accord avec les termes d'une procuration, nous informons nos clients de notre point de vue et leur demandons de nous répondre dans les dix jours s'ils s'y opposent. Autrement, nous les représentons à titre de fiduciaires ou de mandataires. N'importe quel autre conseiller en placements peut faire la même chose. Un fonds de pension autogéré peut sûrement le faire aussi, de même qu'un fonds commun de placement, s'il a des employés qui examinent ces questions au lieu d'essayer de gagner la faveur des cadres des sociétés. S'ils sont tenus par la loi d'agir comme fiduciaires des actionnaires, je crois que ces établissements peuvent s'en occuper. S'ils ne le font pas, s'ils ne s'acquittent pas de leurs fonctions de fiduciaires, même une entreprise comme la nôtre peut les poursuivre en justice.

Le sénateur Fitzpatrick: Quelle réaction vos interlocuteurs ont-ils quand vous formulez de telles recommandations ou suggestions?

M. Jarislowsky: La réaction est absolument magnifique, sénateur.

Le sénateur Fitzpatrick: De quel pourcentage parlons-nous?

M. Jarislowsky: Parmi les membres de notre coalition, je dirais 95 p. 100. Dans le courrier que je reçois, c'est plutôt 100 p. 100. On me dit constamment: «Il était vraiment temps!»

Les gens en ont assez. Ils ne veulent plus que les investisseurs continuent ainsi à être plumés.

Le sénateur Fitzpatrick: Puis-je vous demander combien de clients vous avez? Quel pourcentage du marché cela fait-il?

M. Jarislowsky: Nous représentons 33 milliards de dollars de fonds et nous avons environ 500 clients institutionnels et 5000 clients individuels. Nous nous classons en première ou en deuxième place parmi les entreprises qui n'appartiennent pas d'autres et qui sont vraiment indépendantes sur le marché canadien, en ce qui a trait à la gestion des investissements.

Le sénateur Fitzpatrick: Combien d'autres entreprises suivent le même genre de programme?

M. Jarislowsky: Presque tout le monde s'est joint à nous, soit comme membre de la Coalition soit comme observateur. Quand nous tenons des réunions, nous avons une quarantaine de personnes dans la salle et peut-être une vingtaine d'autres au téléphone.

Le sénateur Fitzpatrick: Quelles autres relations — si je peux les appeler ainsi — avez-vous avec la clientèle? Quels autres genres de communications faites-vous? Par exemple, communiquez-vous avec vos clients seulement à l'occasion des réunions générales annuelles, ou bien y a-t-il d'autres contacts dans l'intervalle?

Mr. Jarislowsky: Once a month we review each of our portfolios, both institutional and private, and write what we have to say in a letter that is partly institutionalized and at the end is privatized to the particular account.

Senator Tkachuk: You make quite a strong statement here about options and looting the corporation.

I am trying to get an idea of how you would treat options. That is my first question.

You also mention favourable tax treatment for options. Do you mean that up to \$100,000 — I believe it is up to \$100,000 — of those options are not taxable until sold, while the rest is taxable at the time the options are exercised? Could you also comment on the first point?

Mr. Jarislowsky: The first point is that I believe that options are part of a compensation package. In the guidelines that are distributed to you, I talk about options. I am probably tougher than many other people. To my mind, there are three sides to compensation. First is the salary, which should be just to generous. Second, there should be a bonus, which, to my mind, should never exceed 50 to 100 per cent of the salary. Third, there should be options.

I do not believe that any company should ever issue more than five per cent of its capital for option distribution. Our firm has opposed anything higher than that, and very often has been able to make changes. Otherwise, it becomes far too diluted.

I further believe that options should be given in order to make executives who can have an influence on the company into long-term shareholders, preferably until the day they leave the company for retirement or otherwise.

I further believe that an executive should only receive an option at such time that he is being awarded a position in the company where he can have a direct influence on the corporation's development. He should only be given that option once, not every year. He should only be given a further option if he receives a major promotion. The option should be limited to a percentage of his salary, and once he exercises this option, whatever is left apart from taxes and the initial amount should be kept until retirement, so that he is basically the same as a shareholder and looks at the company in the same way. What has happened these days is that people have received one million options one year that are exercisable three or four years later, and the moment they were exercisable they dumped them. At the end, they still did not own any shares.

Senator Tkachuk: Just so that the viewers know, I believe that a company can issue no more than 10 per cent of its total float in options. Is that not correct?

Mr. Jarislowsky: I am not a lawyer, so I will not comment on that.

Senator Tkachuk: You say it should be five per cent.

M. Jarislowsky: Nous revoyons chacun de nos portefeuilles, institutionnel et privé, une fois par mois, puis nous écrivons ce que nous avons à dire dans une lettre dont une partie s'adresse aux investisseurs institutionnels et dont la fin vise les clients privés.

Le sénateur Tkachuk: Vous ne mâchez pas vos mots quand vous parlez des options et du pillage des sociétés.

J'essaie de me faire une idée de la façon dont vous traitez les options. C'est ma première question.

Vous mentionnez également le traitement fiscal avantageux des options. Voulez-vous parler des 100 000 \$ — je crois bien que c'est le plafond — qui ne sont pas imposables avant qu'il y ait vente, tandis que le reste est imposable au moment où les options sont exercées? Pouvez-vous aussi nous donner votre point de vue sur le premier point?

M. Jarislowsky: Pour répondre au premier point, je dirais qu'à mon avis les options font partie de la rémunération. J'en parle dans les lignes directrices qui vous ont été distribuées. Je suis probablement plus strict que beaucoup d'autres. Dans mon esprit, la rémunération comprend trois volets. Le premier est le salaire, qui devrait être généreux. Le deuxième est le boni qui, pour moi, ne devrait jamais dépasser 50 à 100 p. 100 du salaire. En troisième lieu, il y a les options.

J'estime qu'il devrait être interdit aux sociétés de consacrer plus de 5 p. 100 de leur capital à la distribution d'options. Notre société s'oppose à tout chiffre supérieur à cela et a souvent réussi à faire adopter des changements. Autrement, il y a une trop forte dilution du capital.

Je crois en outre que les options doivent servir à transformer les cadres qui peuvent influencer sur la société en actionnaires à long terme, de préférence jusqu'à ce leur départ à la retraite ou ailleurs.

Je pense aussi qu'un cadre ne devrait recevoir une option que s'il détient un poste dans lequel il peut influencer directement sur la croissance de la société. Il ne devrait obtenir cette option qu'une fois, pas chaque année. Il ne devrait bénéficier d'une autre option que s'il reçoit une importante promotion. L'option doit être limitée à un pourcentage de son salaire. Une fois qu'il l'a exercée, tout ce qui reste après les impôts et le montant initial devrait être gardé jusqu'à la retraite, de façon que le cadre en question ait le même statut qu'un actionnaire et considère la société de la même façon. Ce qui se passe ces jours-ci, c'est que les gens reçoivent une année donnée une option d'un million d'actions qu'ils peuvent exercer trois ou quatre ans plus tard. Une fois qu'ils l'ont fait, ils vendent immédiatement. En fin de compte, ils ne possèdent jamais des actions de la société.

Le sénateur Tkachuk: Je voudrais préciser, pour que les téléspectateurs comprennent, qu'une société ne peut pas émettre des options dépassant 10 p. 100 des actions en circulation. Est-ce que je me trompe?

M. Jarislowsky: Comme je ne suis pas avocat, je préfère ne pas me prononcer.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez dit qu'il faudrait se limiter à 5 p. 100.

Mr. Jarislowsky: Our feeling is that five per cent is totally sufficient. I also firmly believe that there should not be a "star" executive system, where the chief executive gets \$1 million and the next guy gets \$20,000. I believe corporations are best run on a team basis, and that the star system only encourages people to cut each other's throats to get to the position of CEO.

Senator Tkachuk: Would it not be better not to tax options until they are actually sold? Would that not give great incentive to executives not to sell their options?

Mr. Jarislowsky: If the options were modest, I would definitely go along with that idea. Obviously, in most cases some of the options have to be sold to pay for the original option price. I personally do not believe in corporate loans to executives. I think that is a mistake.

Senator Tkachuk: I have two short questions, if I am not taking too long.

We are often told in the committee that options should be expensed. Yesterday, I asked a question of the certified management associates — and it is still a question that bothers me. How do you expense an option? Where does it sit on the balance sheet?

Mr. Jarislowsky: There are a number of methods. It is a question of arriving at one method that appears to everyone to be the best, because if you are going to expense them, there should be only one way. Let me illustrate for you the cost of an option. Let us say that a corporation has one thousand options that are being exercised for shares at a price five times higher than the strike price. In order to get back to the status quo ante, the company would have to buy back an amount five times as high in order to get the same number of shares, which are then reissued as options. That difference would be the cost of that option to the corporation.

Senator Tkachuk: That is when it is exercised, but let us say an option was exercised in the fiscal year of a corporation in February and the stock price was five times higher than what the option was exercised at. Within that same year, the stock price goes down to less than the actual option price. How would that be expensed on the balance sheet for that fiscal year? Would that be a true expense if, at the end of the year, the stock price was the same as what the option was exercised at?

Mr. Jarislowsky: I firmly believe that the unexercised option liability would at all times be the expense. The moment an option is exercised, clearly it is getting back to the status quo ante that illustrates the cost. If that cost had already been taken in the year before, then there is no additional cost.

Senator Tkachuk: We have had previous hearings on governance. You are in charge of a mutual fund, and during the 1990s, all those working with mutual funds and pension funds

M. Jarislowsky: Nous avons l'impression que ce pourcentage est amplement suffisant. J'ai aussi la ferme conviction qu'il faut éliminer le système des «cadres étoiles» dans lequel le chef de la direction obtient un million de dollars, tandis que le suivant sur la liste doit se contenter de 20 000 \$. La direction d'une société devrait être un travail d'équipe. Le système des étoiles ne faites qu'encourager les gens à se poignarder dans le dos pour atteindre le poste de chef de la direction.

Le sénateur Tkachuk: Ne serait-il pas préférable de ne soumettre les options à l'impôt qu'au moment de la vente? Est-ce que cela n'encouragerait pas les cadres à conserver les actions après avoir exercé l'option?

M. Jarislowsky: Si les options sont modestes, je serais parfaitement d'accord. De toute évidence, dans la plupart des cas, une partie des actions doit être vendue pour payer le prix initial de l'option. Personnellement, je ne suis pas en faveur des prêts aux cadres. Je crois que c'est une erreur.

Le sénateur Tkachuk: J'ai deux petites questions à poser, si je peux me permettre.

On nous dit souvent au comité que les options devraient être déclarées comme dépenses. Hier, j'ai posé une question aux représentants de Certified Management Associates. C'est une question qui m'embête encore. Comment fait-on pour déclarer les options comme dépenses? De quelle façon peut-on les inscrire sur le bilan?

M. Jarislowsky: Il y a plusieurs méthodes. La question est de définir une méthode qui conviendra à tout le monde. En effet, si l'on décide de déclarer les options comme dépenses, il ne devrait y avoir qu'un seul moyen de le faire. Permettez-moi de vous exposer mon point de vue sur le coût d'une option. Supposons qu'une société ait des options totalisant 1 000 actions dont le prix courant est cinq fois plus élevé que le prix d'exercice. Pour revenir à la situation initiale, la société aurait à racheter le même nombre d'actions cinq fois plus cher pour pouvoir les offrir à nouveau comme options. Cette différence constitue le coût de l'option pour la société.

Le sénateur Tkachuk: Cela s'applique lorsque l'option est exercée. Supposons maintenant qu'une option soit exercée en février dans le courant de l'exercice de la société, à un moment où le prix courant de l'action est cinq fois plus élevé que le prix d'exercice. Supposons en même temps qu'au cours du même exercice, le prix de l'action tombe plus bas que le prix d'exercice. Comment peut-on alors inscrire le coût de l'option sur le bilan de cet exercice? Est-ce que ce serait une vraie dépense si, en fin d'exercice, le prix de l'action est égal au prix d'exercice de l'option?

M. Jarislowsky: Je crois fermement qu'à tout moment, la dépense est égale au passif représenté par l'option non exercée. Lorsque l'option est exercée, nous revenons clairement au statu quo antérieur représentant le coût. Si le coût a déjà été déclaré l'année précédente, il n'y a rien d'autre à inscrire.

Le sénateur Tkachuk: Nous avons déjà tenu des audiences sur la régie des sociétés. Vous êtes responsable d'un fonds commun de placement. Au cours des années 90, tous ceux qui s'occupaient de

who came before us were bragging about their great gains and how well they were doing in the marketplace. During that time, executive compensation was absurdly high in many cases and, to my mind and to many others, ridiculous in many more. Yet we never heard those calls for good governance practices when the market was good. Everyone was talking about how well they were managing the market. Now that the market is bad, it seem that everyone wants to be involved in talking about good governance, about all of the things that were taking place when the market was good. Did you and your colleagues in the industry have the same concerns a number of years ago, when the market was good, as you do now that the market is bad?

Mr. Jarislowsky: Speaking for our firm, we have fought these battles for the last 40 years. I went to the newspapers and on the airwaves to point out that these salaries and options were ridiculous and that these bubbles would burst. My conscience is clear. I can also say that many people in my industry felt exactly the same way and also expressed themselves, but I am ashamed to say that the bulk of the people were only looking after their own interests in selling mutual funds and in showing off how well they were doing.

Senator Kelleher: In your address to us this morning, you touched on a pet concern of mine, which is that there should be but one security commission in Canada. Everyone talks very piously about this, but nothing ever happens. Part of the concern has to do with the fact that they are worried about being taken over by Toronto, Quebec and B.C. certainly appear to have problems.

Do you think there is any realistic way we can arrive at a national securities commission? What does your group advocate in this regard?

Mr. Jarislowsky: We certainly advocate having one commission, but I believe that the possibility is tied up somewhere in the Canadian Constitution and its division of powers between the provinces and the federal government. I am not a lawyer and do not know whether the federal government could set up its own commission on top of the other ones. If that commission had more teeth than the others, then that would certainly be one way of circumventing them. I have written letters to my friend David Brown, the head of the OSC, time and time again. He must be getting very tired of it. He and I are good friends and have been on boards together, but nothing can be done because he tells me that the laws do not permit him to act. The other thing I feel very strongly about, and which gave rise to the coalition, is that you could not really pursue these things with laws. It took too long and was too expensive. Therefore, the only way to really have clout in the boardrooms would be to have sufficient shareholders under one roof to act together and ensure that the boards would be of superb quality. As a result, the corporations would be well run. If that were true, we would have better run corporations that would provide better and more employment in this country. They would pay far more taxes

fonds communs et de fonds de pension venaient se vanter devant le comité des gains extraordinaires qu'ils avaient réalisés. À ce moment, la rémunération des cadres était la plupart du temps excessivement élevée et souvent absolument ridicule, à mon avis. Bien entendu, personne n'est venu nous parler de bonne gouvernance quand le marché était à la hausse. Chacun parlait de ses exploits. Maintenant que les prix dégringolent, tous les intéressés nous parlent de bonne gouvernance et de tout ce qui se faisait dans des temps meilleurs. Est-ce que vos collègues et vous aviez les mêmes préoccupations il y a quelques années, quand le marché était bon?

M. Jarislowsky: Je dirai, au nom de notre société, que nous menons ce combat depuis 40 ans. Je me suis adressé à la presse écrite et électronique pour dire à quel point ces salaires et ces options étaient ridicules et pour avertir les gens que la bulle finirait par éclater. J'ai la conscience tranquille. Je peux également dire que beaucoup de membres de mon secteur étaient du même avis et l'ont dit tout haut. J'ai cependant honte de reconnaître que la majorité des membres de l'industrie ne se sont occupés que de leurs propres intérêts en vendant leurs fonds communs de placement et en se vantant des gains réalisés.

Le sénateur Kelleher: Dans l'exposé que vous nous avez présenté tout à l'heure, vous avez abordé un sujet qui m'intéresse particulièrement. Vous avez dit que nous ne devrions avoir qu'une seule commission des valeurs mobilières au Canada. Tout le monde en parle avec une grande conviction, mais rien ne se produit jamais. Le problème, c'est que beaucoup de gens craignent la domination de Toronto. C'est certainement le cas du Québec et de la Colombie-Britannique.

Croyez-vous qu'il existe des moyens réalistes d'en arriver à une commission nationale des valeurs mobilières? Qu'est-ce que votre coalition préconise à ce sujet?

M. Jarislowsky: Bien sûr, nous préconisons une commission unique, mais je crois que le problème réside dans la Constitution du Canada et dans la répartition des pouvoirs entre le gouvernement fédéral et les provinces. Je ne suis pas avocat et je ne sais pas si le gouvernement fédéral peut établir sa propre commission par-dessus les autres. Si cette commission avait plus de pouvoirs que les autres, ce serait sûrement un moyen d'agir. J'ai écrit de nombreuses lettres à mon ami David Brown, le président de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario. Il doit commencer à s'en fatiguer. Nous sommes bons amis et avons siégé ensemble à des conseils d'administration, mais il dit qu'il ne peut rien faire parce que la loi ne lui permet pas d'agir. Il y a un autre facteur important, qui a également joué lors de la création de notre coalition. C'est le fait que la loi ne suffit pas pour régler ces problèmes. Le processus judiciaire est trop long et trop coûteux. Par conséquent, le seul moyen d'exercer une influence réelle dans les conseils d'administration consiste à réunir suffisamment d'actionnaires sous un même toit pour agir ensemble et faire en sorte que les conseils d'administration soient d'une qualité hors pair. Ainsi, les sociétés seraient bien gérées, elles créeraient des emplois plus nombreux et de meilleure

because they would be more profitable, and you would have far fewer shenanigans.

After a time, I became fed up with the commissions not doing anything and the legal process. For years now, I have tried to get this type of thing going. We have a window now to do it. The law was changed, because before, we could not even talk to each other.

Senator Kelleher: You mention your friend David Brown. He appeared before us a few days ago, the day that they announced the new legislation in Ontario. Undoubtedly, you have had a chance to look at it by now. Do you think that it seems adequate? What is your feeling about the new proposed legislation?

Mr. Jarislowsky: I must admit that I have not studied it sufficiently to give you my views.

Senator Kelleher: There appears to be a perception, one that I share, that we in Canada seem to take forever to take action on people's misdeeds. I use Bre-X as an example of where we just do not seem to do anything. Yet in the States, they appear to be much tougher and to move more quickly.

We seem to be loath to put people in jail up here. People seem to feel it is not the Canadian way. I do not happen to agree with that. I think we have to get tougher, like the Americans. Could we have your comments?

Mr. Jarislowsky: I go back to what I said before. You will have far better results if we are successful with our coalition, because we basically control these companies. The boards will look at themselves and determine that they want to stay as directors. To do that, they had better pay attention to this coalition that could kick them out if they do not do the right thing. That will be far more effective than going after people with laws.

We have talked about various security commissions. None of them has enough money.

I have referred to the fact that the lawyers do not want to go back to their law firms in bad repute. I have known a number of lawyers on the OSC who could not go back to their law firms.

My personal view is that you are not going to change this situation with laws. You can bring in some laws to place a fiduciary responsibility on people. You can have some laws saying that directors have to take the course. You can put in regulations saying that all corporations listed on the TSE must have at least a majority of independent people on the board and on all the main, important committees. Those kinds of laws are fine.

Look at the enormous excesses in the United States. Where was the SEC? They were not around. There are many commissions, including the OSC and QSC. Our firm is bombarded daily with forms and things we have to do and complete in order to make them happy, but that does not catch a thief. That paperwork only creates more work, and more cost to the investor.

qualité dans le pays. Elles paieraient beaucoup plus d'impôts parce qu'elles seraient plus rentables et qu'elles auraient moins de difficultés.

Après un certain temps, j'en ai eu assez des commissions impuissantes et du système judiciaire. Pendant des années, j'ai essayé de faire quelque chose. Nous avons maintenant un créneau. La loi a changé car, auparavant, nous ne pouvions même pas en parler les uns aux autres.

Le sénateur Kelleher: Vous avez mentionné votre ami David Brown. Il a comparu devant nous il y a quelque temps, le jour même où l'Ontario a annoncé la nouvelle loi. Vous avez sûrement eu l'occasion de l'examiner depuis. La trouvez-vous suffisante? Qu'en pensez-vous?

M. Jarislowsky: Je dois admettre que je ne l'ai pas suffisamment étudiée pour exprimer un point de vue.

Le sénateur Kelleher: Certains croient — et j'en suis — qu'il nous faut toujours un temps infini au Canada pour agir face à un scandale. Je prends l'exemple de Bre-X, dans lequel j'ai l'impression qu'on n'a rien fait. Les Américains, par contre, agissent plus rapidement et frappent plus fort.

Je crois que nous répugnons à jeter des gens en prison. Certains croient que ce n'est pas conforme aux traditions. Personnellement, je crois que nous devrions être plus sévères, comme les Américains. Qu'en pensez-vous?

M. Jarislowsky: Je reviens à ce que j'ai dit tout à l'heure. Nous obtiendrions de bien meilleurs résultats avec notre coalition parce que nous avons le contrôle de fait de ces sociétés. Les membres des conseils d'administration devront déterminer s'ils veulent être maintenus en fonction. Si oui, ils ont intérêt à surveiller la coalition, qui peut les jeter dehors s'ils ne se conduisent pas bien. Cette façon de procéder ira beaucoup plus loin que n'importe quelle loi.

Nous avons parlé de diverses commissions des valeurs mobilières. Aucune ne dispose de ressources suffisantes.

J'ai parlé du fait que les avocats ne veulent pas revenir à leur cabinet avec une mauvaise réputation. J'ai connu plusieurs avocats à la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario qui ne pouvaient plus revenir à leur cabinet.

À mon avis, on ne pourra pas changer cette situation avec des lois. On peut en adopter qui attribuent à certaines personnes des responsabilités de fiduciaires ou qui imposent aux administrateurs de suivre des cours. On peut adopter des règlements qui exigent de toutes les sociétés cotées à la Bourse de Toronto d'avoir au moins une majorité d'administrateurs indépendants et de ne nommer que de tels administrateurs dans tous les comités importants. De telles lois seraient excellentes.

Considérez les énormes excès commis aux États-Unis. Que faisait la SEC? Elle était absente. Il y a de nombreuses commissions, y compris celles de l'Ontario et du Québec. Notre société est bombardée tous les jours de formulaires à remplir pour satisfaire les commissions, mais ces formulaires ne permettent pas d'arrêter un seul voleur. Toute cette papperasse crée plus de travail et plus de frais pour l'investisseur.

The Chairman: I have one brief question. You say in your opening remarks that there must be guidelines on compensation. From where should those guidelines be issued?

Mr. Jarislowsky: They should be issued by people like us. I do not think that you can legislate them.

The Chairman: Are you telling us that we should not legislate anything?

Mr. Jarislowsky: No, I am not saying that, Senator Kolber. I mentioned a number of things that you can legislate. For example, you can definitely legislate the fiduciary responsibilities of corporations like our own. You can definitely legislate that corporations cannot pay trust companies or banks a fee for sending a proxy. You can definitely legislate that banks have to send out the proxies to the actual owners of the corporations if they are custodians. All that can be done.

The Chairman: Where are you incorporated?

Mr. Jarislowsky: We are incorporated in Canada.

The Chairman: You are a federal corporation?

Mr. Jarislowsky: Federal incorporation.

The Chairman: We have certain restraints here. We can only suggest changes to the Canada Business Corporations Act. If it is a provincial charter, then we are impotent. We can send out signals, but cannot legislate.

Mr. Jarislowsky: This is the window of opportunity to send out the signals.

The Chairman: Yes.

Mr. Jarislowsky: This is an extremely good time to try to create a great improvement in corporate governance. If we miss this window, in two or three years when the stock market is going up again and everyone is happy, we will be back to the same money, same touting of stocks and the same type of incentives where every executive who is 56 years of age and has six years as a chief executive wants to cash in his options and become a billionaire, rather than the millionaire he was before he became president. The system just feeds on itself.

The Chairman: I agree with you. If you could wave a magic wand, what sort of salaries and guidelines would you recommend? Leave out the options that you have already talked about.

Mr. Jarislowsky: I indicated that a fair salary is one in which an executive can live in the style that he probably should be living in his position, and a little bit better. The bonus at the end of the year should be gravy for an executive.

In my guidelines, when a stock doubles, an option should never give an executive more than two years of salary. However, I do not think that you can make laws to that effect.

Le président: Je voudrais poser une petite question. Vous avez dit dans votre exposé qu'il faudrait des lignes directrices sur la rémunération. Qui se chargerait de les élaborer?

M. Jarislowsky: Elles devraient être l'œuvre de gens comme nous. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée d'en charger les pouvoirs publics.

Le président: Nous dites-vous que nous ne devrions pas légiférer?

M. Jarislowsky: Non, ce n'est pas ce que j'ai dit, sénateur Kolber. J'ai mentionné plusieurs éléments qui peuvent faire l'objet de lois. Par exemple, ce serait une excellente idée d'adopter une loi imposant des responsabilités de fiduciaire à des sociétés comme la nôtre. Vous pouvez sûrement interdire aux sociétés de verser des honoraires aux sociétés de fiducies et aux banques pour l'envoi de procurations. Vous pouvez exiger des banques qu'elles envoient les procurations aux propriétaires effectifs des sociétés dont elles ont la garde. Vous pouvez faire tout cela.

Le président: Où êtes-vous constitués en société?

M. Jarislowsky: Notre société est constituée au Canada.

Le président: C'est donc une société fédérale?

M. Jarislowsky: Elle est constituée en vertu des lois fédérales.

Le président: Nous avons des restrictions. Nous ne pouvons proposer des modifications qu'à la Loi canadienne sur les sociétés par action. Nous n'avons aucun pouvoir dans le cas des sociétés constituées en vertu des lois provinciales. Nous pouvons suggérer des choses, mais nous ne pouvons pas légiférer.

M. Jarislowsky: Nous disposons d'un excellent créneau pour de telles suggestions.

Le président: Oui.

M. Jarislowsky: C'est un excellent moment pour essayer d'apporter de grandes améliorations à la régie des sociétés. Si nous manquons ce créneau, dans deux ou trois ans, quand la bourse sera de nouveau en hausse et que tout le monde sera content, nous en reviendrons au même point, avec le même argent, les mêmes ventes d'actions et les mêmes incitatifs. Chaque cadre qui atteindra 56 ans et aura passé six ans comme chef de la direction voudra encaisser ses options pour devenir milliardaire, au lieu de rester millionnaire comme il l'était avant d'assumer la présidence du conseil. Et le cycle se poursuivra.

Le président: Je suis bien d'accord avec vous. Si vous aviez une baguette magique, quels salaires, quelles lignes directrices recommanderiez-vous? Faites donc abstraction des options dont vous avez déjà parlé.

M. Jarislowsky: Pour moi, un salaire équitable doit permettre à un cadre d'avoir le niveau de vie qui correspond à son poste, et peut-être un peu plus. Le boni de fin d'année s'y ajouterait.

Dans mes lignes directrices, je dirais que si une action double de prix, l'option ne devrait jamais permettre à un cadre d'obtenir plus que deux ans de salaire. Toutefois, je ne pense pas qu'il soit possible d'inscrire cela dans une loi.

The Chairman: No, I do not think you can either. How did you react to the news of what Jack Welch received when he retired?

Mr. Jarislowsky: I thought it was rather amusing. I was told the background afterwards. The board wanted him to stay and wanted him to pay. He wanted to become a consultant. He wanted to maintain the perks that he had had, which included an apartment with a lease cost of \$1 million a year and an airplane.

The poor guy was not really as greedy as he could have been. However, it looked very bad when his ex-wife decided that, "hell hath no fury like a woman scorned."

Senator Fitzpatrick: I have a comment and a question with respect to your coalition on good governance and board oversight. While I agree with the intent, it seems to me that you are picking the jury and acting as the judge. Do you think that that is a problem?

Second, if that is not the case and this practice is adopted by corporations, are you limiting the number of directors to a very small pool of people who would meet your criteria and would be prepared to serve as directors?

Mr. Jarislowsky: To the latter question, I have sent you my views on how the board of directors should be constituted. My view is that even a big corporation should not have more than 12 or 14 directors. There should be just enough directors to fill the committees. Every director on that board should be making a real contribution to it.

I believe that the nominating committee should review the performance of every director at the end of each year, and people who really did not contribute much should be removed. If you have 12 directors or so, they can take a real interest in the company, get close to certain major policy decisions, and be informed directors rather than people who only read the papers sent to them by the CEO on the way to the meeting — which I have seen. Then they largely sit through the meeting and hardly say anything, except to fall all over each other to make motions that favour management. I have seen that too, having sometimes been on 12 boards at once. That is my answer to the first aspect of it.

The second aspect, as far as being the judge and jury, we own these companies, or our clients own these companies.

If you owned a corporation 100 per cent, would you not want to have a good, well-managed board of directors?

Senator Fitzpatrick: I probably would, if I owned 100 per cent, which is the case with some of my companies. I make a good board of directors myself. I guess I win or lose, depending upon my judgment.

On the first question, when I talked about the number of people across this country who have the qualifications and who would be willing to serve as directors, serving as a director in a

Le président: Non, je ne le pense pas non plus. Qu'avez-vous pensé quand vous avez appris combien Jack Welch a touché à son départ?

M. Jarislowsky: J'ai trouvé cela amusant. Je n'ai appris la suite que plus tard. Le conseil d'administration voulait qu'il reste et qu'il paie. Il voulait devenir consultant. Il voulait garder les avantages qu'il avait acquis et qui comprenaient un appartement loué à un million de dollars par an et un avion.

Le pauvre homme n'a vraiment pas été aussi cupide qu'il aurait pu l'être. Toutefois, son ex-femme lui a vraiment fait beaucoup de tort.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai un commentaire et une question au sujet de votre Coalition pour une bonne gouvernance et de votre supervision des conseils d'administration. Même si je trouve l'intention louable, il me semble que vous choisissiez le jury tout en jouant le rôle de juge. Y voyez-vous un conflit?

Ensuite, si ce n'est pas le cas et si la pratique est adoptée par les sociétés, n'allez-vous pas limiter les administrateurs à un très petit bassin de personnes qui répondent à vos critères et qui sont prêtes à siéger à des conseils d'administration?

M. Jarislowsky: Pour répondre à la seconde question, je vous ai envoyé mon point de vue sur la façon dont les conseils d'administration devraient être constitués. À mon avis, même une grande société ne devrait pas avoir plus de 12 ou 14 administrateurs. Leur nombre devrait être tout juste suffisant pour former les comités. Chaque administrateur doit contribuer réellement au fonctionnement du conseil.

Je crois que le Comité des candidatures devrait examiner le rendement de chaque administrateur en fin d'année. Ceux dont la contribution est insignifiante devraient être révoqués. En se limitant à une douzaine d'administrateurs, on peut faire en sorte que chacun s'intéresse vraiment à la société et aux grandes décisions à prendre. Nous aurions des administrateurs éclairés plutôt que des gens qui lisent le journal que le chef de la direction leur a envoyé pendant qu'ils se rendent à la salle du conseil. J'en ai vu des administrateurs de ce genre, qui restent assis pendant toute la réunion, ne disant rien ou presque rien à part proposer des motions qui avantagent la direction. J'ai déjà vu aussi des cas de ce genre, ayant parfois été membre de 20 conseils d'administration à la fois. Voilà ma réponse à la seconde question.

Pour ce qui est de la première, c'est-à-dire de jouer à la fois le rôle de juge et de jury, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes — ou que nos clients sont — les propriétaires de ces sociétés.

Si vous possédiez une société à 100 p. 100, n'essaieriez-vous pas d'avoir un bon conseil d'administration?

Le sénateur Fitzpatrick: C'est probable, si j'étais propriétaire à 100 p. 100, ce qui est le cas pour certaines de mes sociétés. Je forme moi-même un bon conseil d'administration. Je suppose que je gagne ou que je perds selon mon jugement.

Pour revenir à la première question, quand j'ai parlé du nombre de personnes au Canada qui ont les titres de compétences nécessaires et sont disposés à assumer des fonctions

major company is not easy. The responsibilities involved and the amount of work to be done, if done properly, is momentous, and I just wonder if you are shrinking the potential number of directors who will be prepared to serve. That may be a good thing, but it may be a problem, too.

Mr. Jarislowsky: I do not believe so. I believe that to the extent that it would be something that you could study at a business school and in which you could become much more interested than the system that operates today, which is strictly based on people knowing other people — and I have been very involved in this myself, having been lead director of a number of large corporations in my lifetime — there could be many very public-spirited people. I am looking at public-spirited people like you, who serve in the Senate. It is an enormous honour to be a director of an extremely well run, successful corporation. To the extent that we can force these corporations to have excellent management and move forward, I do not see any great problem in attracting directors.

I also believe that having honest and excellent management all the way through is the only way for a major corporation to compete in the world today. With that kind of management, the job of a director becomes much less onerous than it is today, where you have to watch everything.

Senator Fitzpatrick: How much do you think a director should get paid? We heard your comments with respect to executives, but how about directors?

Mr. Jarislowsky: I have served on the boards of corporations that had ex-judges, ex-military men and ex-other people to whom \$60,000 to \$80,000 was a great deal of money, and I found that they fawned over and flattered the chief executive, who also happened to be one of the major owners, because that money really meant something to them. That amount of money, in their case \$60,000 to \$80,000, was much too much. I do not believe a director should be overpaid at all. To a large extent, it should be an honour. Obviously, expenses should be taken care of and they should be reasonably well paid, but certainly not overpaid. I do not believe in options for directors. That is the wrong approach. The board of directors, in fact, is the mentor for the chief executive and the top executives of the corporation, and as such, it is a job that is partially an honour and for which they should not be overpaid.

To the extent that you have an external chairman of the board, and I am an absolutely firm believer that the CEO and chairman should not be the same, clearly, that person should be paid much more and in a much more responsible fashion.

The Chairman: Thank you, Mr. Jarislowsky. It was a pleasure to have you here. Your forthrightness is welcome. I hope we can meet your very high expectations, and we will certainly work at it.

d'administrateurs, je dois dire que ce n'est pas un rôle facile dans une grande société. Les responsabilités à assumer et le volume de travail sont énormes. Je me demande donc si vous ne rétrécissez pas le bassin de recrutement des administrateurs qui sont prêts à assumer ces responsabilités. Votre idée est bonne, mais elle pourrait comporter des problèmes.

M. Jarislowsky: Je ne le crois pas. Pas dans la mesure où il s'agirait de questions qu'on peut étudier dans une faculté de commerce et auxquelles on pourrait s'intéresser plus que dans le système actuel. Aujourd'hui, tout se base sur les gens qu'on connaît. J'ai moi-même fait partie de ce système, ayant siégé à de nombreux conseil d'administration de grandes sociétés. Je ne crains donc pas qu'on manque de personnes ayant l'esprit voulu pour assumer des fonctions d'administrateur. Je suis à la recherche de personnes désireuses de servir le public comme vous, au Sénat. C'est un très grand honneur de faire partie du conseil d'administration d'une société bien gérée qui réussit bien. Dans la mesure où nous pouvons amener ces sociétés à avoir une excellente direction et à progresser, je ne crois pas que nous ayons des difficultés à trouver des administrateurs.

Je crois aussi que le fait d'avoir une direction intègre et compétente constitue le seul moyen pour une grande société de soutenir la concurrence dans le monde d'aujourd'hui. Avec une direction de ce genre, le rôle de l'administrateur serait moins lourd qu'il ne l'est aujourd'hui, car le conseil d'administration doit actuellement tout surveiller.

Le sénateur Fitzpatrick: Combien croyez-vous qu'un administrateur devrait gagner? Nous connaissons votre point de vue sur les cadres. Que pensez-vous des administrateurs?

M. Jarislowsky: J'ai fait partie de conseils d'administration qui comprenaient d'anciens juges, d'anciens militaires, et cetera pour qui 60 000 \$ ou 80 000 \$ représentaient beaucoup d'argent. Je constatais alors qu'ils léchaient les bottes du chef de la direction, qui était souvent l'un des principaux propriétaires, parce que l'argent représentait beaucoup pour eux. Dans leur cas, 60 000 \$ ou 80 000 \$, c'était trop. Il ne faut pas trop payer un administrateur. Dans une grande mesure, il faudrait que ce soit un poste honorifique. Bien entendu, il faut s'occuper des dépenses et accorder une rémunération raisonnable, mais sans excès. Je ne crois pas qu'il soit indiqué d'offrir des options aux administrateurs. C'est une mauvaise idée. En fait, le conseil d'administration est le mentor du chef de la direction et des cadres supérieurs de la société. De ce fait, le poste est partiellement honorifique et ne devrait pas être trop payé.

Par contre, le président du conseil d'administration — et je crois fermement que ce poste ne doit pas être occupé par le chef de la direction — devrait avoir une rémunération beaucoup plus élevée et beaucoup plus de responsabilités.

Le président: Je vous remercie, monsieur Jarislowsky. Nous avons été très heureux de vous entendre et avons beaucoup apprécié votre franchise. J'espère que nous pourrions répondre à vos attentes très élevées. Il n'y a pas de doute que nous y travaillerons.

Our next witness is from Market Regulation Services Inc., and honourable senators will notice the “RS” that is shown in brackets after the name of the company.

Mr. Atkinson, in your opening statement, would you please explain “RS” and what your company does?

Mr. Tom Atkinson, President and Chief Executive Officer, Market Regulation Services Inc. (“RS”): I wish to thank honourable senators for the opportunity to appear before this committee today.

I am sure that after several sessions of this special post-Enron committee, you will know that a Pandora’s box of real problems continues to spill out, in that convincing solutions that command even some slight consensus are few indeed.

I hope to provide what I believe is a national model of regulation that will work and that should go some way toward restoring investor confidence, which is indeed why we are here this afternoon.

Today’s hearing is a responsible step by Canadian legislators. We need to look at what has happened, and watch the response from U.S. regulators. At the same time, we must keep an eye on our own backyard to prevent similar catastrophes and to take action to be one step ahead.

The U.S. response, in the form of Sarbanes-Oxley, has led to calls for Canadian regulators to respond in the same manner. For those who have studied the Sarbanes-Oxley report, I do not need to tell you the focus it places on deterrence. Deterrence comes in many forms: Enforcement, guiding principles and education. While many are calling for tougher penalties and more regulation, I counter that enforcement after the fact is actually the least effective form of deterrence. Instead, I suggest that we direct our energies more toward prevention and solve the problems before they hurt the investor, rather than lying in the weeds and waiting to catch those who knowingly break our rules.

The Chairman: Mr. Atkinson, are you suggesting that we not have any enforcement?

Mr. Atkinson: Do not get me wrong. I believe that regulators need to carry a big stick at all times and should be quite willing to use it. The direction we need to take must focus on both the prevention and the enforcement action.

The Chairman: That is true of all forms of crime, though.

Mr. Atkinson: Yes, it is true of all forms of crime.

The Chairman: I am not disagreeing with you; I just wish to ensure that I understand what you are saying.

Notre témoin suivant représente les Services de réglementation du marché Inc. Les honorables sénateurs remarqueront le sigle RS qui figure entre parenthèses après le nom de la société.

Monsieur Atkinson, nous vous serions reconnaissants de nous expliquer le sens de ce sigle dans votre déclaration liminaire et de nous dire ce que fait votre entreprise.

M. Tom Atkinson, président et chef de la direction, Services de réglementation du marché Inc. («RS»): Je voudrais remercier les honorables sénateurs de l’occasion qu’ils me donnent de prendre la parole devant le comité aujourd’hui.

Après avoir tenu plusieurs séances sur la situation engendrée par la faillite d’Enron, vous savez sans doute que de nombreux problèmes concrets continuent à se manifester et que les solutions crédibles ralliant ne serait-ce qu’un faible consensus sont plutôt rares.

Je souhaite vous présenter ce que je crois être un modèle national de réglementation qui fonctionne et qui devrait contribuer sensiblement au rétablissement de la confiance des investisseurs, objectif qui explique en fait notre présence ici cet après-midi.

Les audiences que vous tenez constituent une mesure responsable de la part des législateurs canadiens. Nous avons besoin d’examiner ce qui s’est produit et de suivre les réactions des responsables américains de la réglementation. En même temps, nous devons rester vigilants chez nous pour prévenir des catastrophes semblables et pour être en mesure d’agir avant qu’il ne soit trop tard.

La réaction américaine, qui a pris la forme de la Loi Sarbanes-Oxley, a amené certains à demander aux responsables canadiens de la réglementation de réagir de la même façon. À ceux qui ont étudié le rapport sur Sarbanes-Oxley, je n’ai pas besoin de préciser que cette loi est axée sur la dissuasion. La dissuasion prend plusieurs formes: exécution de la loi, principes directeurs et sensibilisation. Même si beaucoup d’intéressés demandent des peines plus sévères et une réglementation plus stricte, je soutiens que l’exécution de la loi après coup est en fait la forme de dissuasion la moins efficace. Je propose que nous concentrons davantage nos efforts sur la prévention et sur la solution des problèmes avant qu’ils ne se développent assez pour nuire aux investisseurs, plutôt que de nous embusquer pour essayer d’attraper ceux qui violent délibérément nos règles.

Le président: Monsieur Atkinson, voulez-vous dire que nous n’avons besoin d’aucune mesure d’exécution de la loi?

M. Atkinson: Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je crois que les responsables de la réglementation doivent constamment brandir leur bâton et être toujours disposés à s’en servir. Toutefois, l’orientation à prendre devrait être centrée à la fois sur la prévention et sur les mesures d’exécution de la loi.

Le président: Mais cela s’applique à toutes les infractions.

M. Atkinson: Oui, cela s’applique à toutes les infractions.

Le président: Je ne suis pas en désaccord avec vous. Je veux simplement être sûr de comprendre ce que vous dites.

Mr. Atkinson: There is already work underway in Canada to benchmark our regulatory practices against the U.S. and other jurisdictions to ensure that we are in step. The fines for trading infractions, for example, are equal to or greater than similar fines in the U.S.

Enron's biggest crime was the damage it did to investor confidence. If investors feel the market is rigged, they will take their money elsewhere. Our capital markets cannot function if investor confidence is low.

Low investor confidence first leads to poor overall market performance and ends in permanent damage to our economy. Maintaining the integrity of the markets to instill investor confidence is the reason we regulators exist.

Going to your first question, Mr. Chairman, I represent Market Regulation Services, or as we are called on the street, "RS." We are Canada's independent, national regulator of equities trading. We regulate the Toronto Stock Exchange and the TSX Venture Exchange.

Let me give you a 10-second overview of how we approach regulation. I believe it provides a ray of light in the dark days that we have all been through recently.

First, RS is the only regulator that protects the investor in real time. This means we watch every single equities trade in real time to ensure it complies with the national unified trading rules across the country. It is a big job.

In Canada, we average about 175 million shares traded each day through more than 100,000 individual trades. If a rule is breached, we investigate and, if necessary, we have the power to reverse the trade. That is right, Mr. Chairman, I mean we can actually reverse the trade as it occurs.

As I like to say, we can immediately right a wrong without calling in the legal brigades. This is what I meant by prevention. If we were to take an enforcement approach, such cases could take years to run their course. The investors would have lost their money and the costs would be huge. Doing it our way, the investor gets protected right upfront and the harm to the market is greatly reduced because it is corrected immediately.

It is a lot less sexy, as the jail cell does not come into play as often; but I argue it is more effective. It is like having a lot of police with radar guns visible on street corners to encourage drivers to keep to the speed limit. This approach also has a disciplinary side. The trader and the firm are warned in the

M. Atkinson: Des travaux sont déjà en cours au Canada pour évaluer nos pratiques réglementaires par rapport à celles des États-Unis et d'autres pays et vérifier qu'elles concordent. On peut constater, par exemple, que les amendes imposées pour les infractions relatives aux opérations boursières sont égales ou supérieures à celles des États-Unis.

Le crime le plus grave commis par Enron réside dans le coup qui a été porté à la confiance des investisseurs. Si ceux-ci croient que les dés sont pipés, ils iront placer leur argent ailleurs. Nos marchés de capitaux ne peuvent pas fonctionner si les investisseurs n'ont pas confiance.

Un manque de confiance des investisseurs entraîne tout d'abord une baisse générale du rendement du marché et finit par infliger des dommages permanents à notre économie. Le maintien de l'intégrité des marchés pour susciter la confiance des investisseurs est la raison d'être de la réglementation.

Pour revenir à votre première question, monsieur le président, je représente la société Services de réglementation du marché Inc., couramment désignée par le sigle RS, qui constitue l'organe national indépendant de réglementation des opérations sur actions du Canada. Nous réglementons la Bourse de Toronto et la Bourse de croissance TSX.

Permettez-moi de vous présenter très brièvement notre approche de la réglementation. Je crois qu'elle représente un rayon de lumière dans les jours sombres que nous avons récemment connus.

Premièrement, RS est le seul organe de réglementation qui protège les investisseurs en temps réel. Cela signifie que nous surveillons chaque opération sur actions pour nous assurer qu'elle est conforme aux règles nationales unifiées de négociation des valeurs mobilières appliquées partout dans le pays. C'est un travail très important.

Au Canada, nous avons tous les jours, en moyenne, une centaine de milliers d'opérations portant sur environ 175 millions d'actions. Si une règle est violée, nous enquêtons et, si nécessaire, nous sommes habilités à annuler la transaction. Oui, monsieur le président, nous pouvons vraiment annuler une opération boursière pendant qu'elle se fait.

Comme j'aime à le dire, nous pouvons immédiatement redresser un tort sans faire appel aux avocats et aux tribunaux. C'est ce que j'appelle la prévention. Si nous avions adopté une approche axée sur l'exécution de la loi, de telles affaires prendraient des années à se régler. Entre-temps, les investisseurs auraient perdu leur mise et des frais énormes auraient été engagés. Grâce à notre méthode préventive, l'investisseur est protégé au départ et le préjudice causé au marché est considérablement atténué parce que nous y remédions immédiatement.

Agir ainsi n'est peut-être pas très prestigieux, car il est beaucoup plus rare qu'on jette quelqu'un en prison. Je soutiens cependant que notre approche est plus efficace. C'est un peu comme si l'on postait des agents de police munis de pistolets radar aux coins de rue pour inciter les automobilistes à observer la

mildest cases, and repeat or severe offenders can be fined up to \$1 million or banned all together. The difference in our approach is that the investor comes first.

Second, we use the data we collect to look at patterns of manipulation, such as high closing or insider trading. Then we investigate and prosecute these matters. We cannot make the market or traders 100 per cent honest 100 per cent of the time. However, we have amazing leading-edge surveillance systems that look over their shoulders. We are a powerful deterrent.

Third, we monitor national timely disclosure of material information from all public companies across Canada. We vet every press release; and, if necessary, we hold the stock and force the company to clarify or to allow the market to properly absorb the information. As in all our activities, the objective is that everyone gets clear, material information at the same time to make investment decisions. We are determined to have a completely level, de-rigged flow of information from traded companies.

Finally, and perhaps the most interesting thing from your point of view, senators, is that RS is in effect already a national regulator. One of the most marked responses in Canada to the fallout over Enron, WorldCom and other problems south of the border is a renewed call for a single, national regulator to replace Canada's existing 13 regulatory bodies. I was here for some of your earlier discussion. This debate, however, always gets hung up on the issue of jurisdiction.

I am here to talk about approaching regulation the way we do at RS to address function rather than jurisdiction. We embody this approach. We were created to replace the trading regulation functions previously exercised by the exchanges themselves. Prior to RS, each exchange had its own trading regulator and its own set of rules. It was a cumbersome system, with little crossover and tons of duplication.

RS was created to address a dysfunctional gap in Canada, which was to have common rules for equities trading applied consistently across the country. There was no jurisdictional concern — everyone wanted clearer rules that would make trading more efficient.

limite de vitesse. Cette approche a également un aspect disciplinaire. L'auteur de la transaction et l'entreprise reçoivent un avertissement dans les cas les moins graves. En cas de récidive ou d'infraction grave, les responsables risquent une amende pouvant atteindre un million de dollars ou peuvent se voir interdire complètement toute opération boursière. Notre approche se distingue par le fait que nous nous soucions de l'investisseur en premier.

Deuxièmement, nous nous servons des données recueillies pour détecter des schémas de manipulation du marché, qu'il s'agisse de manipulation des prix en fin de séance («high closings») ou d'opérations d'initiés. Ensuite, nous faisons enquête et intentons des poursuites. Nous ne pouvons pas garantir à 100 p. 100 l'intégrité du marché et des transactions 100 p. 100 du temps. Toutefois, nous avons des systèmes de surveillance extraordinairement avancés qui jouent un puissant rôle dissuasif.

Troisièmement, nous nous assurons, à l'échelle nationale, de la publication des renseignements importants par toutes les sociétés publiques du Canada. Nous passons au crible tous les communiqués et, si nécessaire, nous suspendons la négociation de l'action pour obliger la société à préciser l'information ou pour permettre au marché d'absorber les renseignements sans réactions brutales. Comme pour toutes nos activités, notre objectif est de faire en sorte que tout le monde obtienne en même temps des renseignements utiles et clairs permettant de prendre des décisions éclairées. Nous sommes déterminés à assurer un flux constant et équitable de renseignements véridiques des sociétés cotées en bourse.

Enfin, et c'est peut-être le point le plus intéressant pour vous, sénateurs, RS constitue déjà un organe de réglementation national. Au Canada, l'une des réactions les plus marquées aux scandales d'Enron, de WorldCom et d'autres entreprises américaines a consisté à demander la création d'un organe de réglementation national unique pour remplacer les 13 commissions actuelles des valeurs mobilières. J'ai assisté à une partie de la discussion que vous avez eue tout à l'heure. Toutefois, le débat aboutit constamment à l'impasse à cause des questions de compétence.

Je suis venu vous parler du mode de réglementation adopté par RS pour tenir compte des fonctions plutôt que des champs de compétence. La société RS a été créée pour s'occuper des fonctions de réglementation auparavant exercées par les bourses elles-mêmes. Avant RS, chaque bourse avait son service de réglementation et son propre ensemble de règles. Le système était lourd et peu coordonné et comportait un double emploi systématique.

RS a été créée pour remédier à ces lacunes et permettre d'appliquer des règles communes aux transactions boursières partout dans le pays. Nous avons mis de côté les problèmes de compétence car tout le monde voulait des règles plus claires assurant des opérations plus efficaces sur les valeurs mobilières.

Because of this approach, everyone bought in. We are the recognized trading regulator in B.C., Alberta, Manitoba, Ontario and Quebec. All the other provinces and the territories seem to follow the lead of these provinces in securities regulation.

What is most significant is our recognition in Quebec. RS is the only self-regulating organization in the industry to be recognized in Quebec. Quebec approaches securities regulation differently from the other provinces, as I am sure you are aware. They have a stronger regional interest in the retention and flow of capital and, in many ways, take a more activist approach to regulation. RS's model, of function first with regional flexibility, contributed enormously to our working relationship in Quebec. Our function is jurisdictionally neutral.

Let me get back to why we are here today and talk about investor protection and protecting the integrity of our markets. Right now, with Martha Stewart and Enron in the news, it is easier to call for more rules, stricter penalties and more enforcement. We have an opportunity and a responsibility to act now to ensure that we do not import these problems into our markets. However, we need to make sure these rules strengthen our markets rather than strangle them.

By analyzing the problem, and by not arguing about whose job it will be to implement the solution, we can better determine what needs to be done to protect investors in the wider suite of challenges we face. My bottom line is to focus on the outcome and not the jurisdiction of the problems. Sarbanes-Oxley is a reactive approach to regulation.

Let me give you an example of a proactive effort that is happening right now. RS and the Canadian Securities Administrators are working on a review currently of insider trading. We have the cooperation of all jurisdictions. Let me stress, we are not responding to a crisis here. What we are doing is examining our tools and our tactics in a proactive manner to determine if we are doing the best we can in this area. We decided to look at the big picture, analyze the existing rules, share experiences, promote best practices, and open new channels for sharing information to tackle the problem we currently have with the structure.

While this process has just started, I am confident that it will result in recommendations for dealing with the problem without getting hung up on the issue of jurisdiction. Everyone agrees that we want to do our jobs the best possible way we can.

À cause de cette approche, tous les intéressés ont accepté de participer. Nous sommes l'organe reconnu de réglementation des opérations sur actions en Colombie-Britannique, en Alberta, au Manitoba, en Ontario et au Québec. Toutes les autres provinces ainsi que les territoires semblent suivre l'orientation de ces provinces en matière de réglementation des valeurs mobilières.

Il y a lieu de souligner que nous sommes reconnus au Québec. RS est le seul organe autoréglementé de l'industrie qui soit reconnu dans cette province. Comme vous le savez, j'en suis sûr, le Québec aborde la réglementation des valeurs mobilières différemment des autres provinces. Il s'intéresse davantage, sur un plan régional, au maintien et à la circulation des capitaux et, de bien des façons, à une approche plus activiste de la réglementation. Le modèle RS, axé sur la fonction d'abord ainsi que sur la flexibilité régionale, a énormément contribué au succès de nos relations de travail avec le Québec. Notre fonction est neutre sur le plan des champs de compétence.

Permettez-moi de revenir à la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui, pour parler de la protection des investisseurs et de l'intégrité de nos marchés. En ce moment, face aux scandales Martha Stewart et Enron, il est très facile de préconiser l'adoption de règles plus nombreuses, de peines plus strictes et de mesures plus étendues d'exécution de la loi. Nous avons la possibilité et la responsabilité d'agir maintenant pour éviter d'importer ces problèmes sur nos marchés. Toutefois, nous devons veiller à ce que les règles renforcent nos marchés plutôt que de les étouffer.

En analysant le problème et en évitant de nous chamailler pour savoir qui aura la responsabilité de mettre en œuvre la solution, nous pouvons mieux déterminer ce qu'il y a lieu de faire pour protéger les investisseurs face aux nombreux défis auxquels nous sommes confrontés. Mon objectif ultime est de me concentrer sur les résultats et non sur les champs de compétence pour résoudre les problèmes. La Loi Sarbanes-Oxley des États-Unis représente une approche réactive de la réglementation.

Je voudrais vous donner un exemple d'effort proactif que nous faisons actuellement. RS et les Autorités canadiennes en valeurs mobilières procèdent en ce moment à un examen des opérations d'initiés. Nous avons la coopération de toutes les provinces. Je tiens à souligner que, dans ce cas, nous ne réagissons pas à une crise. Nous examinons nos outils et tactiques d'une manière proactive pour déterminer si nous faisons bien tout ce qu'il est possible de faire dans ce domaine. Nous avons décidé d'examiner le tableau d'ensemble, d'analyser les règles actuelles, d'échanger nos expériences, de faire la promotion des pratiques exemplaires et d'établir de nouvelles voies de communication pour l'échange d'information afin d'affronter le problème de structure que nous avons actuellement.

Cette étude vient tout juste de commencer, mais je suis persuadé qu'elle aboutira à des recommandations qui permettront de résoudre le problème sans s'arrêter aux conflits de compétence. Tout le monde convient que nous voulons faire notre travail du mieux que nous pouvons.

When I look at the different viewpoints in the debate over the national regulator, I am struck by the fact that everyone shares a couple of very basic principles. The first is that more rules are not necessarily the way to go. Instead, we all recognize that clearer rules and more consistent, nationwide application of those rules is what is required.

I will take it further and add that prevention must be part of the strategy. Let us better educate those interacting with the markets on what the rules are and what the spirit of those rules is meant to define. Let us move away from rule technicalities and, instead, adopt guiding principles. RS does this with the trading community. Our theory is that it is always preferable to halt a problem before it mushrooms.

Second, simply following the U.S. lead is not the best answer for Canada. We need to have a plan that embraces the intention of Sarbanes-Oxley, but from a Canadian perspective. We need to keep in mind that Enron happened under U.S. rules, not under Canadian rules. We need to think Canadian and accordingly have a Canadian response.

Third, the overall process is messy. I personally cannot see how the creation of a national regulator to replace the current provincial commission structure could be implemented without a prolonged federal-provincial battle. Taking the function over jurisdiction approach, securities regulators in Canada need to consider other, possibly more effective and cost-efficient ways of doing things that will reduce the cost of raising capital and are beneficial to the investor. This approach addresses common problems and respects sensitive regional issues.

When considering the Canadian reaction to Enron and Sarbanes-Oxley, I strongly suggest we take an approach that makes sense for our markets and addresses the functions of regulation. On the issue of a national regulator for Canada, I suggest we do not need a grand, new central structure. Instead, let us approach it from the benefits side. Let us look at how we can meet the shared objectives, which are to reduce the cost of raising capital in Canada, to attract investment, and improve investor protection and therefore raise the confidence in our markets.

Let us tell Quebec and the western provinces that, indeed, we will greatly reduce the cost of raising capital in their provinces, that investors will be afforded greater protection, and that as a result, more capital will be attracted.

Honourable senators, I believe that this is the best way to bring everyone to the table. Thank you for your time.

Quand j'examine les différents points de vue dans le débat portant sur un organe national de réglementation, je suis frappé par le fait que tous les intéressés partagent quelques principes très fondamentaux. Le premier, c'est que la multiplication des règles n'est pas nécessairement la solution. Nous reconnaissons tous que nous avons besoin de règles plus claires et plus cohérentes qui s'appliquent à l'échelle nationale.

Je vais aller plus loin en ajoutant que la prévention doit faire partie de la stratégie. Nous devons mieux sensibiliser ceux qui ont des activités sur les marchés aux règles qui s'appliquent et à l'esprit sur lequel ces règles se fondent. Écartons-nous des règles détaillées et complexes et adoptons plutôt des principes directeurs. C'est ce que RS fait dans ses rapports avec le monde de la bourse. Notre théorie, c'est qu'il est toujours préférable d'arrêter un problème avant qu'il ne prenne trop d'ampleur.

Ensuite, le fait de suivre tout simplement l'exemple américain ne constitue pas la meilleure solution pour le Canada. Nous avons besoin d'un plan qui englobe l'esprit de la Loi Sarbanes-Oxley, mais dans une perspective canadienne. Nous ne devons pas perdre de vue que le scandale Enron s'est produit sous le régime des règles américaines et non des règles canadiennes. Nous devons «penser canadien» et, en conséquence, réagir selon un mode canadien.

Enfin, le processus d'ensemble est particulièrement embrouillé. Personnellement, je ne vois pas comment on peut substituer un organisme de réglementation national à la structure actuelle des commissions provinciales sans sombrer dans un long conflit fédéral-provincial. En faisant passer la fonction avant les questions de compétence, les responsables canadiens de la réglementation des valeurs mobilières doivent envisager d'autres moyens d'action, peut-être plus efficaces et plus rentables, pouvant réduire les frais d'obtention de capitaux et être avantageux pour les investisseurs. Cette approche s'attaque aux problèmes communs et tient compte des questions régionales délicates.

En pensant à la réaction canadienne à l'affaire Enron et à la Loi Sarbanes-Oxley, je suggère fortement d'adopter une approche qui soit compatible avec nos marchés et tienne compte de la fonction de réglementation. Au sujet d'un organe national de réglementation, je ne pense pas que nous ayons besoin d'une nouvelle structure centrale d'envergure. Abordons plutôt le problème sur le plan des avantages et des résultats. Cherchons les moyens d'atteindre les objectifs communs, qui sont de réduire les frais d'obtention de capitaux au Canada, d'attirer des investissements, de renforcer la protection des investisseurs et, du même coup, de rétablir la confiance dans nos marchés.

Disons donc au Québec et aux provinces de l'Ouest que, oui, nous réduirons les frais d'obtention de capitaux chez eux, que nous assurerons une plus grande protection à leurs investisseurs et, partant, que nous attirerons plus de capitaux.

Honorables sénateurs, je crois que c'est le meilleur moyen de réunir tout le monde autour de la table. Je vous remercie de votre attention.

Senator Kelleher: As you probably have already seen on other days, I am confused as usual. I am having a problem trying to figure out the demarcation between what you are attempting to do, and the securities commissions.

Mr. Atkinson: Yes.

Senator Kelleher: This troubles me.

Mr. Atkinson: I think I can clarify that for you.

Canada has a self-regulatory organizational structure, as does the U.S.; they have NASDR. The New York Stock Exchange is considered a self-regulatory organization. These organizations work closely with the markets and with the trading communities. We are really the experts in the trading community. Our jurisdiction covers the investment dealers and their employees. That is whom we monitor. That is whom we discipline. The securities commissions monitor everyone who trades securities in this country. That is where the jurisdictional difference lies.

To give you an example, if a member of the public went through a brokerage firm to make an illegal trade, and maybe the member of the brokerage firm was in on it, the commissions would prosecute the member of the public. We would prosecute the member of the brokerage firm.

The Chairman: Who discovers it?

Mr. Atkinson: We would do the initial detection.

The Chairman: How?

Mr. Atkinson: We have surveillance systems that monitor, as I said, each and every equity trade that occurs on both markets. We have a very sophisticated surveillance system that is regularly benchmarked internationally. We have offices in Toronto and Vancouver. The office in Vancouver monitors the junior market while the office in Toronto monitors the senior market.

Senator Tkachuk: Who owns your company?

Mr. Atkinson: The company is half-owned by the Toronto Stock Exchange and half-owned by the Investment Dealers Association. However, there is no real "ownership." When we were setting up the company, people were concerned that we would not be independent of the markets and the dealers, so independent directors were appointed to control our company.

The Chairman: Like Senator Kelleher, I too am confused. Are you telling me that you have a databank somewhere that records that if I am an insider of the Kelleher company, there are certain times, for example, when I cannot sell or buy stock?

Mr. Atkinson: No.

Le sénateur Kelleher: Comme vous l'avez probablement constaté en d'autres occasions, je suis confus. J'ai de la difficulté à faire une distinction entre ce que vous essayez de faire et ce que font les commissions provinciales des valeurs mobilières.

M. Atkinson: Oui.

Le sénateur Kelleher: Cela me trouble.

M. Atkinson: Je crois pouvoir éclaircir les choses pour vous.

Le Canada a, comme les États-Unis, une structure organisationnelle auto-réglementée. Les Américains ont la NASDR. La Bourse de New York est considérée comme un organisme auto-réglementé. Ces organismes collaborent étroitement avec les marchés et avec les communautés boursières. Nous sommes en fait les experts de la communauté boursière. Notre compétence s'étend aux courtiers en valeurs et à leur employés. Ce sont eux que nous surveillons et que nous soumettons à notre discipline. Les commissions des valeurs mobilières, pour leur part, surveillent tous ceux qui négocient des valeurs dans le pays. Voilà où réside la différence.

Je vais vous donner un exemple. Si un membre du public passe par à une maison de courtage pour conclure une transaction illicite, peut-être avec la connivence du courtier, les commissions intenteraient des poursuites contre la personne en cause. De notre côté, nous poursuivons la maison de courtage.

Le président: Qui découvrirait la transaction illicite?

M. Atkinson: Nous serions les premiers à la déceler.

Le président: Comment?

M. Atkinson: Comme je l'ai dit, nous avons des systèmes de surveillance qui permettent de suivre chaque transaction faite à l'une des deux bourses. Nous disposons d'un système de surveillance très perfectionné qui fait régulièrement l'objet d'essais comparatifs à l'échelle internationale. Nous avons des bureaux à Toronto et à Vancouver. Le bureau de Vancouver surveille les transactions de la bourse secondaire, tandis que celui de Toronto surveille la bourse principale.

Le sénateur Tkachuk: À qui appartient votre société?

M. Atkinson: Elle appartient, à parts égales, à la Bourse de Toronto et à l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières. Toutefois, on ne peut pas vraiment parler de «propriété». Lorsque nous étions en train de mettre la société sur pied, les gens s'inquiétaient de notre manque d'indépendance par rapport aux marchés et aux courtiers. Aussi, des administrateurs indépendants ont été nommés pour diriger la société.

Le président: Comme le sénateur Kelleher, je suis un peu confus. Êtes-vous en train de nous dire que vous avez quelque part une banque de données qui vous permettrait, par exemple, de savoir si j'ai des intérêts dans la société Kelleher et de m'empêcher, à certains moments, d'acheter ou de vendre des actions?

M. Atkinson: Non.

The Chairman: Are you saying that a red light goes on if Senator Kolber sells a share in the Kelleher company?

Mr. Atkinson: No. Let me explain.

The Chairman: How do you pick it up?

Mr. Atkinson: Our surveillance monitors volume and price movements. The way the algorithms are set up on our surveillance machines, if there are movements in price or volume that are different from historical activity, an alert goes off. At the same time, we have compliance officers watching the market. When a company issues a public press release, we vet it.

We are watching for unusual stock movements, either before or as important news is released into the market. We have people watching not only the news that is coming out —

The Chairman: Would not a lot of people escape that particular detection?

Mr. Atkinson: No, because we are not watching the people, we are watching the price and the volume movements of the stocks themselves.

Let me explain. Once an alert goes off, we have what I call a “triage team” that begins looking at who actually traded that stock. Then we try to determine if we can link that person back to the company issuing the news release. Okay?

The Chairman: Okay. But Senator Kelleher, of whose company I am a director, calls me up and says, “I have fabulous news that will be coming out tomorrow.” I proceed to buy 1,000 shares. The news he thought was fabulous was good, and the stock goes up. How do you know that I did anything?

Mr. Atkinson: We have a number of ways to try to link you back to the issuer. I cannot get into all the methods that we use. You are right; we do have a databank.

One of our jobs is to vet all of the officers and directors of any public company that lists on the Toronto Stock Exchange or the Venture Exchange, so we have a databank of all those people. Any time someone changes a directorship, we are informed and that information goes into our databank.

We also have our connections with the various police forces and with the securities commissions. We all share that information. We also have people monitoring what is going on in the brokerage firms. If you open a brokerage account, you have to say if you are a director of a public company. We try to match those connections. It is not an easy job.

The Chairman: You sound like CSIS.

Le président: Me dites-vous qu'un voyant rouge s'allume chez vous si le sénateur Kelleher vend une action de la société Kelleher?

M. Atkinson: Non. Permettez-moi de vous expliquer.

Le président: Comment découvrez-vous les transactions irrégulières?

M. Atkinson: Notre système de surveillance suit les volumes et le mouvement des prix. Il contient des algorithmes qui déclenchent une alarme si les fluctuations de prix et de volume s'écartent des tendances chronologiques. En même temps, nous avons des agents de vérification de la conformité qui surveillent le marché. Quand une société publie un communiqué, nous l'examinons de très près.

Nous sommes à l'affût des mouvements inhabituels qui se produiraient avant ou après l'annonce de nouvelles importantes. Nous avons des gens qui suivent non seulement les nouvelles diffusées...

Le président: N'est-il pas vrai que beaucoup de gens peuvent échapper à ce genre de surveillance?

M. Atkinson: Non, parce qu'au lieu de surveiller les gens, nous suivons le mouvement des prix et des volumes des actions elles-mêmes.

Je vais m'expliquer. Quand une alerte est déclenchée, nous avons ce que nous appelons une «équipe de triage» qui commence à examiner qui a acheté et vendu l'action. Nous essayons ensuite d'établir un lien entre la personne et la société qui a publié le communiqué. Est-ce clair?

Le président: Oui. Supposons cependant que le sénateur Kelleher, dans la société duquel je suis administrateur, me téléphone et me dise: «J'ai des nouvelles phénoménales qui deviendront publiques demain». Je m'empresse donc d'acheter 1000 actions. Ensuite, les bonnes nouvelles en question sont annoncées et le prix de l'action monte. Comment sauriez-vous que j'ai fait quelque chose?

M. Atkinson: Nous avons un certain nombre de moyens d'établir un lien entre vous et l'émetteur. Je ne peux pas vous donner les détails de toutes les méthodes que nous utilisons. Vous avez raison, nous avons une banque de données.

L'une de nos tâches est de passer au crible tous les fonctionnaires et les administrateurs des sociétés publiques cotées à la Bourse de Toronto ou à la Bourse de croissance TSX. Tous ces gens figurent donc dans notre base de données. Chaque fois qu'un administrateur change, nous en sommes informés et nous apportons les modifications nécessaires à la base.

Nous avons également des contacts auprès des différents services de police et des commissions provinciales des valeurs mobilières. Nous partageons nos informations. Nous avons également des gens qui suivent ce qui se passe dans les maisons de courtage. Si vous ouvrez un compte chez un courtier, vous devez dire si vous êtes administrateur d'une société publique. Nous essayons d'établir des liens entre tout cela. Ce n'est pas un travail facile.

Le président: Vous me faites penser au SCRS.

Mr. Atkinson: Well, it is a very complicated process. Our processes are the same ones used by the NASDAQ and by the New York Stock Exchange. They are actually benchmarked against those practices. They are more automated than we are because of the volume of trading that occurs, but it is the exact same process.

Senator Kelleher: Now that you have explained what you do, let me ask you about a concern that I have.

At one point I was a Solicitor General. One of the biggest problems in that job is the brawl that continually goes on between CSIS and the RCMP. CSIS officials are not police officers. They do not carry guns. The biggest problem occurs when an issue becomes "criminal." CSIS is then supposed to turn the file over to the RCMP. Guess what happens? They do not.

Mr. Atkinson: Yes.

Senator Kelleher: There is always a brawl going on about jurisdiction and when they should turn it over, when they should let it go. I get the feeling, from listening to you, that the same thing could happen here, because there is a crossover of jurisdiction at a certain point.

I am wondering what, if any, rules, regulations or policies you have to avoid the problem we have with our securities systems, for example.

Mr. Atkinson: Yes. I think you are right. Whenever you have multiple regulators anywhere, that problem can raise its head.

In Ontario, we have the Securities Enforcement Review Committee, which includes the director of enforcement for my organization, the director of enforcement of the OSC, all the heads of metro police and the RCMP. We have ongoing discussions with CSIS. We share information and resources. It is not one of these things that looks good on paper but does not really work. It is actually quite an effective organization.

Securities investigations are very high-cost, time consuming and complex. We need each other's help, really, to do our jobs properly. We have realized that fact over time. I think this agency works very effectively.

That is just domestically. Also, internationally, our association is a member of the Intermarket Surveillance Group, which is an association of the 26 major stock exchanges around the world. We also have entered into mutual information-sharing agreements. We are cooperating internationally. This goes on all the time. We get ISG requests. We could get maybe 10 a day, to which we respond. It is a very useful organization, and we continually go to them and say: "We have got this problem. Have you seen this before? How do we solve it?" The level of cooperation right now is very high. I have not seen any major turf wars since I have been there.

M. Atkinson: Eh bien, c'est un processus très compliqué. Il est semblable à ceux de NASDAQ et de la Bourse de New York. Nous faisons en fait des essais comparatifs avec ces systèmes. Les systèmes américains sont plus automatisés que les nôtres à cause des volumes beaucoup plus élevés, mais les processus sont identiques.

Le sénateur Kelleher: Maintenant que vous avez expliqué ce que vous faites, je voudrais vous parler d'une inquiétude que j'ai.

À un moment donné, j'étais solliciteur général. L'un des plus grands problèmes de ce poste, c'est le conflit constant qu'il y a entre le SCRS et la GRC. Les agents du SCRS ne sont pas des policiers. Ils ne sont pas armés. Les plus grandes difficultés se produisent quand une affaire devient «criminelle». Le SCRS est alors censé transmettre le dossier à la GRC. Devinez ce qui se passe. Habituellement, il ne le fait pas.

M. Atkinson: Oui.

Le sénateur Kelleher: Il y a toujours des conflits de compétence lorsque l'un doit transmettre un dossier à l'autre ou lui céder quelque chose. J'ai l'impression, en vous écoutant, que la même chose se produit dans ce cas parce qu'il y a, à un certain stade, passage d'un champ de compétence à un autre.

Je me demande si vous avez des règles ou des politiques qui vous permettent d'éviter les conflits que nous avons par exemple entre nos deux organismes de sécurité.

M. Atkinson: Oui. Je crois que vous avez raison. Quand il y a plus d'un organisme de réglementation, ce problème peut se poser.

En Ontario, nous avons le SERC (Securities Enforcement Review Committee), où siègent le directeur de l'application de la loi de ma société, le directeur de l'application de la loi de la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, tous les chefs de police de la région métropolitaine de Toronto et un représentant de la GRC. Nous avons des discussions régulières avec le SCRS. Nous échangeons des renseignements et partageons des ressources. Ce n'est pas l'une de ces collaborations théoriques qui ne riment à rien en pratique. En fait, c'est un organisme très efficace.

Les enquêtes sur les valeurs mobilières coûtent très cher, prennent beaucoup de temps et sont complexes. Nous avons vraiment besoin de nous entraider pour bien faire notre travail. Nous en avons pris conscience avec le temps. Je répète donc que cet organisme fait un travail très efficace.

Tout cela se fait sur le plan intérieur. À l'échelle internationale, notre association est membre de l'Intermarket Surveillance Group, association formée des 26 grandes bourses de valeurs du monde. Nous avons également conclu des accords d'échange d'information. Nous coopérons à l'échelle internationale. Cela se produit tout le temps. Nous recevons des demandes de l'ISG, peut-être une dizaine par jour, auxquelles nous répondons. C'est une organisation très utile. Nous nous adressons souvent à elle en disant par exemple: «Nous avons tel problème. En avez-vous eu des semblables? Comment avez-vous fait pour les résoudre?» En ce moment, le niveau de coopération est très élevé. Je n'ai pas été témoin d'importants conflits «territoriaux» depuis que je suis là.

As I said, when we are working on this insider-trading project, I notice that people really want to solve these problems. People want to get this job done. It is a real strength in our industry.

The Chairman: I have a simple question. What has this to do with corporate governance? I am still confused. Could anything that you, or your cohorts or counterparts, have done have prevented Enron from doing what they did?

Mr. Atkinson: We are in charge of the corporate governance of the market, and that is why we are here. We know, when you are looking at this, that the regulation of the markets and public companies crosses over a number of agencies. For example, in terms of how directors have to act, one of the things they have to do is put information out to the market whenever there is a material change in their operations. That is what we regulate, and the commissions take it to the next step and regulate that on a continuous basis.

The Chairman: What the directors must do is described in the law. That is done. You catch them if they fail to do that.

Mr. Atkinson: Correct.

Senator Fitzpatrick: I am still a little confused. Does the Toronto Stock Exchange monitor price and volume of sales?

Mr. Atkinson: They used to, but now we do that.

Senator Fitzpatrick: Did you say that you go after the professionals, the firms that do the trading, the brokerage firms, while the TSC or OSC, as the case may be, goes after the corporate people, the insiders and the directors?

Mr. Atkinson: Yes, the Ontario Securities Commission would go after the directors and officers, unless those directors and officers were at a dealer.

Senator Fitzpatrick: Who pays you?

Mr. Atkinson: The dealers pay. It is a self-regulatory organization, so it is just like the law society. The dealers pay a fee. They pay fees to the securities commissions and they pay fees to us for that regulation.

Senator Fitzpatrick: Would that be on a volume basis?

Mr. Atkinson: Yes, it is based on volume. There is an initial fee, so the way it works is they are charged a per-trade fee. The more they trade, the more they pay, because it costs us more to regulate them.

Senator Fitzpatrick: Have I got this right? In effect you do a contract market surveillance for the TSE?

Mr. Atkinson: For the Toronto Stock Exchange and the Toronto Venture Exchange.

Senator Fitzpatrick: Have you found a way to track offshore trading?

Comme je l'ai dit, lorsque nous travaillons à notre projet sur les opérations d'initié, je remarque que les gens veulent vraiment résoudre les problèmes. Ils veulent que le travail avance. C'est vraiment un point fort de notre industrie.

Le président: J'ai une question simple à poser. Qu'est-ce que cela a à voir avec la régie des sociétés? Je suis encore confus. Y a-t-il quelque chose que vous, vos collègues ou vos homologues auriez pu faire pour prévenir le scandale Enron?

M. Atkinson: Nous sommes responsables de la gouvernance du marché. Voilà pourquoi nous sommes ici. On se rend compte, en examinant la situation, que la réglementation des marchés et des sociétés publiques est répartie entre un certain nombre d'organismes. Pour ce qui est de la façon dont les administrateurs devraient agir, par exemple, il faudrait leur imposer de diffuser de l'information chaque fois qu'il y a un changement important dans leurs opérations. Voilà ce que nous réglementons. Les commissions vont un peu plus loin en réglementant cela sur une base continue.

Le président: Ce que les administrateurs doivent faire est prévu dans la loi. Cela est déjà fait. Vous les attrapez s'ils ne le font pas.

M. Atkinson: C'est exact.

Le sénateur Fitzpatrick: Je demeure un peu confus. Est-ce que la Bourse de Toronto surveille le prix et le volume des valeurs vendues?

M. Atkinson: Elle le faisait auparavant, mais c'est nous qui le faisons maintenant.

Le sénateur Fitzpatrick: Avez-vous dit que vous poursuivez les professionnels, les entreprises qui font les transactions, les maisons de courtage, tandis que la Bourse de Toronto ou la CVMO, selon le cas, poursuit les responsables des sociétés, les initiés et les administrateurs?

M. Atkinson: Oui, la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario poursuivrait les administrateurs et les cadres, à moins qu'ils ne se soient adressés à un courtier.

Le sénateur Fitzpatrick: Qui est-ce qui vous paie?

M. Atkinson: Les courtiers paient. Nous sommes un organisme auto-réglementé. C'est un peu comme le Barreau. Les courtiers versent des cotisations aux commissions des valeurs mobilières et en versent également à nous, pour la réglementation.

Le sénateur Fitzpatrick: Est-ce que les cotisations se basent sur le volume?

M. Atkinson: Oui, elles sont basées sur le volume. Il y a un droit initial, puis un droit par transaction. Plus un courtier a de transactions, plus il doit payer, parce que cela nous coûte plus cher pour le réglementer.

Le sénateur Fitzpatrick: Si j'ai bien compris, vous assurez la surveillance du marché à contrat pour la Bourse de Toronto.

M. Atkinson: Pour la Bourse de Toronto et pour la Bourse de croissance TSX.

Le sénateur Fitzpatrick: Avez-vous trouvé le moyen de suivre les transactions faites à l'étranger?

Mr. Atkinson: That is one of the things we are looking at as part of this insider trading task force. There has been some talk back and forth. The international community really has not put its mind to this problem and they have not all agreed on how much a broker, for example, has to know about his client trading offshore. That is one of the problems we have taken out of the insider trading task force to examine; that is, whether it is appropriate for brokers to trade securities from an offshore account if they do not know that client.

Senator Fitzpatrick: I asked this question of our previous witness and I do not think I got an answer. How do you deal with the nominees — the depository system? You do not know who is trading. You are dealing through a bank and the Canadian depository system, which may be connected to a European bank and then to another bank. How do you figure all that out?

Mr. Atkinson: It is very difficult. When we are doing an investigation, for one thing, we look at our international contacts through the RCMP or CSIS, but if we want to go further, we have a stable of private investigators under contract at all times who have contacts on the ground in various countries who know the business community and the bad people in those countries. If we are very concerned about something, we will use either our police contacts or our private investigators to dig deeper and try to get more information on who is actually behind certain activities.

Senator Fitzpatrick: How long have you been doing this?

Mr. Atkinson: About seven years.

Senator Fitzpatrick: How many have you caught?

Mr. Atkinson: We have had maybe 30 cases a year. Since we have amalgamated, that is obviously increasing, but it is a fair amount of activity. We do not have a huge staff because most of our organization is focused on information technology, but we have about 80 people across the country.

Senator Hervieux-Payette: You were talking about your collaboration network. We have a unit on money laundering. Are they part of your network?

Mr. Atkinson: There is no specific person, but they are tied into the police force. They are available to us whenever we need them. We belong to a number of groups that share intelligence, such as Revenue Canada. There are a number of information sharing groups that work together to help prevent crime and we rely on those contacts.

Senator Hervieux-Payette: A few years ago, we had an incident in Montreal with BioChem Pharma, where bombs were planted, but they were planted at the same time as people who were investing and playing the markets could benefit from that stock going down and, of course, selling it back. This was discovered

M. Atkinson: C'est l'un des aspects que nous examinons dans le cadre de l'étude sur les opérations d'initiés. Nous avons eu des discussions. La communauté internationale ne s'est pas vraiment arrêtée à ce problème. Les organismes en cause ne s'entendent pas tous sur ce qu'un courtier, par exemple, doit savoir au sujet d'un client qui fait des transactions à l'étranger. Comme je l'ai dit, nous avons inclus ce point dans l'étude sur les opérations d'initiés, afin de déterminer s'il convient pour un courtier de s'occuper de transactions sur un compte étranger quand il ne connaît pas le client.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai posé la même question à un autre témoin sans obtenir de réponse, je crois. Que faites-vous du système des prête-noms et des établissements de dépôt? Vous ne savez pas qui est l'auteur d'une transaction. On traite par l'intermédiaire d'une banque et du système canadien de dépôt, qui peut être en liaison avec une banque européenne, elle-même reliée à une autre banque. Comment faites-vous pour débrouiller cet écheveau?

M. Atkinson: C'est très difficile. Quand nous menons une enquête, nous interrogeons nos contacts internationaux par l'entremise de la GRC ou du SCRS, mais si nous voulons aller plus loin, nous avons un groupe d'enquêteurs privés à contrat auxquels nous pouvons recourir en tout temps et qui ont eux-mêmes des contacts un peu partout et connaissent ainsi la communauté des affaires et les magouilleurs de différents pays. Si nous avons absolument besoin de renseignements, nous recourons à nos contacts dans la police ou à nos enquêteurs privés pour faire des recherches et obtenir des renseignements sur les vrais auteurs de certaines activités.

Le sénateur Fitzpatrick: Depuis combien de temps faites-vous cela?

M. Atkinson: Environ sept ans.

Le sénateur Fitzpatrick: Combien en avez-vous attrapé?

M. Atkinson: Nous avons peut-être une trentaine de cas par an. Depuis que nous sommes amalgamés, ce nombre a évidemment augmenté. Il y a beaucoup d'activité. Nous avons un personnel limité parce que notre organisation est surtout axée sur les technologies de l'information. Nous avons quand même environ 80 personnes dans le pays.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vous venez de parler de votre réseau de contacts. Nous avons une unité qui s'occupe du blanchiment d'argent. Fait-elle partie de votre réseau?

M. Atkinson: Il n'y a pas une personne particulière. Tout est relié au service de police. Nous pouvons recourir à ces gens quand nous avons besoin d'eux. Nous appartenons à un certain nombre de groupes qui échangent des renseignements, comme Revenu Canada. Il y a quelques groupes d'échange d'information qui contribuent à la prévention du crime. Nous nous appuyons sur ces contacts.

Le sénateur Hervieux-Payette: Il y a quelques années, nous avons eu un incident à Montréal. Des bombes avaient été placées chez BioChem Pharma à un moment où certaines personnes qui jouaient à la bourse pouvait profiter d'une baisse des actions de cette société. On l'a découvert parce que l'un des coupables a

because one of the culprits finally talked. Today they are in prison and they have reinforced security at that company. It is more difficult to get in there than to Parliament Hill.

Would this kind of manipulation of the market be detected by your system? People are doing certain things, not always with bombs.

Mr. Atkinson: Anything unusual happens, if a stock acts unusually, we should be alerted. After September 11, we went back and checked to see if anyone seemed to have advance knowledge of this, in terms of real estate stock or whatever related stock might be affected by this kind of action. It is not just news releases that we are watching, it is everything, and the real strength of our organization is its national and international contacts. We go a long way toward protecting the investor by relying heavily on those information sources.

Senator Hervieux-Payette: If I understood your presentation, you were talking about not necessarily establishing a national regulator. It seems that it is almost impossible that you would be mandated, like the national Ombudsman, appointed by the bank to monitor the market, to monitor every stock exchange, including Vancouver and Calgary, and different operations, not just the movement in the market. You could go deeper into the monitoring through your organization, which would not have government status, but would more or less be contracted out to do that monitoring.

Mr. Atkinson: That really was not the point I was trying to make. I am not asking that our organization be designated as the national market regulator. My point was that when we went into B.C. and Alberta, for example, to regulate them, they said that they were not happy with this. They questioned what people in Toronto would know about regulating the Western provinces. I told them that we would be hiring someone out there, and would have an independent operation that knows the local players. It is basically a dotted-line reporting relationship, so if there were a problem out there, the commissions call my vice-president in Vancouver. My point is that that approach worked very well.

It went well in Quebec too, because they were self-interested. They have NASDAQ Canada — if that became a stock exchange it had to be regulated.

My point was that instead of creating a national regulator that just gets everyone's back up from the start, why not tell Quebec and Alberta that we want to find a much cheaper way to create capital in those provinces. It should be coordinated across the country. We should use people from the local area who understand the derivatives market, especially in Quebec. That is the way to entice these other provinces.

finally parlé. Aujourd'hui, ces gens sont en prison et la société a renforcé son dispositif de sécurité. Il est maintenant plus difficile d'y entrer que d'accéder à la colline parlementaire.

Est-ce que votre système pourrait détecter ce genre de manipulation du marché? Les gens peuvent faire des choses, et ce n'est pas toujours avec des bombes.

M. Atkinson: Nous sommes avertis chaque fois qu'un événement inhabituel se produit, par exemple lorsqu'une action présente des fluctuations inhabituelles. Après le 11 septembre, nous avons vérifié en rétrospective si quelqu'un semblait savoir d'avance que cette tragédie aurait lieu et aurait donc fait des opérations sur des actions immobilières ou des valeurs connexes que des événements de ce genre peuvent influencer. Nous ne surveillons pas seulement les communiqués de presse. Nous contrôlons tout. La vraie force de notre organisation réside dans ses contacts nationaux et internationaux. Nous faisons beaucoup pour protéger les investisseurs en nous appuyant sur ces sources d'information.

Le sénateur Hervieux-Payette: Si j'ai bien compris votre exposé, vous avez dit qu'il n'était pas absolument nécessaire d'établir un organisme national de réglementation. Cela semble presque impossible que vous ayez reçu le mandat, comme l'ombudsman national nommé par les banques pour surveiller le marché, de suivre les opérations des bourses de valeurs mobilières, y compris Vancouver et Calgary, et différentes autres opérations. Votre organisation, qui n'a pas un caractère gouvernemental, peut pousser la surveillance très loin, tout en travaillant plus ou moins à contrat.

M. Atkinson: Ce n'est pas tout à fait cela que je voulais dire. Je ne demande pas que notre organisation soit désignée comme organisme national de réglementation. Ce que je voulais dire, c'est que lorsque que nous sommes allés en Colombie-Britannique et en Alberta, par exemple, les responsables n'étaient pas très heureux de nous laisser les réglementer. Ils se demandaient si des gens de Toronto pouvaient en savoir assez sur les provinces de l'Ouest pour les réglementer. Je leur ai répondu que nous allions engager quelqu'un chez eux et que nous établirions une opération indépendante qui connaîtrait les intervenants locaux. C'est essentiellement un organigramme avec des lignes en pointillé. S'il y a des difficultés dans l'Ouest, les commissions téléphonent à mon vice-président à Vancouver. Cette approche a très bien fonctionné.

Elle a très bien marché au Québec aussi, qui y a trouvé son intérêt. C'est au Québec que se trouve NASDAQ Canada qui, s'il se transformait en bourse de valeurs mobilières, devrait également être réglementé.

Par conséquent, ce que je voulais dire dans mon exposé, c'est qu'au lieu de créer un organisme national de réglementation, ce qui nous ramènerait à notre point de départ, pourquoi ne pas proposer aux responsables du Québec et de l'Alberta de trouver un moyen beaucoup moins coûteux d'attirer du capital chez eux? Il faudrait tout coordonner partout dans le pays. Nous devons utiliser, à chaque endroit, des gens de la place qui comprennent le marché des instruments dérivés, surtout au Québec. C'est le moyen d'attirer ces autres provinces.

I am not saying that it is a bad idea to have a national regulator. However, I do not think that we should start with that form. Let us find out what Quebec, Alberta and B.C. want and start with that. I believe we can bring them to the table if we focus on what is good for them.

Senator Hervieux-Payette: In your presentation you say that your recognition in Quebec is very important, and then you go on to talk about the working relationship. I was under the impression that you had a presence in Quebec. I was trying to put the pieces together.

The TSX can certainly buy stock in Quebec. What about the specialized stock exchanges in Quebec, besides NASDAQ? Are they part of your operation?

Mr. Atkinson: NASDAQ Canada is not really operating as an exchange currently in Quebec. If they were, we would approach them to become the regulator. I believe that the Quebec government would allow us to do that.

When we went to Quebec, we said, "We are good for you. If an exchange takes off in Quebec, we can be the regulator. You need a regulator that cooperates with everyone else."

Senator Hervieux-Payette: You are not there yet.

Mr. Atkinson: No, but we are the only self-regulatory organization that is recognized in Quebec. There are other self-regulatory organizations, such as the Mutual Fund Dealers Association and the Investment Dealers Association, that have been around a long time. The Investment Dealers Association has been around for 65 years and is not recognized in Quebec.

When we went to Quebec, we asked them what we could do to make their market better, instead of claiming that we in Toronto know how to make things better.

Senator Tkachuk: I have several short questions. Senator Fitzpatrick asked about compliance and the number of investigations. You mentioned 30. I am not sure if you meant 30 files or 30 prosecutions.

Mr. Atkinson: I meant 30 prosecutions or settlements a year.

Senator Tkachuk: How many would be found not guilty out of those 30?

Mr. Atkinson: I thought you meant "successful." That is what I was talking about.

It operates as a giant funnel. We get thousands of alerts on our surveillance system each day. From the alerts they go to a triage unit, about which I spoke. That unit analyzes the data and looks

Je ne dis pas que c'est une mauvaise idée d'avoir un organisme national de réglementation. Toutefois, je ne crois pas que nous devrions commencer par là. Déterminons d'abord ce que le Québec, l'Alberta et la Colombie-Britannique veulent, puis commençons par là. Je pense que nous pouvons les persuader de venir à la table en nous concentrant sur ce qui les intéresse.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vous avez dit dans votre exposé que votre reconnaissance par le Québec est très importante, puis vous avez parlé de relations de travail. J'avais cru comprendre que vous aviez une présence au Québec. J'essaie de voir où en sont exactement les choses.

Le TSX peut sûrement acheter des actions au Québec. Qu'en est-il des bourses spécialisées du Québec, à part NASDAQ? Font-elles partie de vos opérations?

M. Atkinson: À l'heure actuelle, NASDAQ Canada ne fonctionne pas vraiment comme une bourse au Québec. Autrement, nous aurions tenté une démarche pour en assumer la réglementation. Je crois que le gouvernement du Québec nous permettrait de le faire.

Quand nous sommes allés au Québec, nous avons dit: «Notre activité est avantageuse pour vous. Si une bourse s'établissait au Québec, nous pourrions en assumer la réglementation. Vous avez besoin d'un organe de réglementation qui coopère avec tous les autres».

Le sénateur Hervieux-Payette: Nous n'en sommes pas encore là.

M. Atkinson: Non, mais nous sommes la seule organisation auto-réglementée que reconnaisse le Québec. Il y a d'autres organisations, comme l'Association canadienne des courtiers de fonds mutuels et l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières, qui existent depuis longtemps. L'Association des courtiers en valeurs mobilières a été fondée il y a 65 ans, mais elle n'est pas reconnue au Québec.

Quand nous sommes allés au Québec, nous avons demandé aux responsables ce que nous pouvions faire pour améliorer le marché québécois. Nous n'avons pas commencé par prétendre qu'à Toronto, nous savions comment tout améliorer.

Le sénateur Tkachuk: J'ai plusieurs petites questions à poser. Le sénateur Fitzpatrick a posé une question sur la conformité et sur le nombre d'enquêtes. Vous avez parlé d'une trentaine. S'agissait-il de 30 dossiers ou de 30 poursuites?

M. Atkinson: Je voulais dire 30 poursuites ou règlements par an.

Le sénateur Tkachuk: Sur ces 30, combien sont déclarés non coupables?

M. Atkinson: J'ai cru que vous parliez de poursuites «réussies». C'est cela que je voulais dire.

C'est un peu comme un entonnoir géant. Notre système de surveillance nous transmet des milliers d'alertes chaque jour. Ces alertes vont à l'équipe de triage dont je vous ai parlé. L'équipe

at the client data, because stocks move in strange ways for many different reasons other rather than manipulation.

If the triage unit is convinced that there is a problem, the matter is sent to our investigations and enforcement division, which complete the investigation. They would do a prosecution at the end of it, if that is appropriate.

Senator Tkachuk: I am always worried about privacy in regards to government. You tweaked my interest when you said that you work with Revenue Canada. What possible help would Revenue Canada give you?

Mr. Atkinson: There are a number of organizations that talk to each other, such as Environment Canada and Health Canada.

Senator Tkachuk: Do they access people's files?

Mr. Atkinson: I am sure there are limits to what they can share.

Senator Tkachuk: There is a limit.

Mr. Atkinson: I do not know the specific areas in which they share information. I am not at those meetings, but it is important that they are not completely separated.

Other parties may have enforcement concerns within their own area. They might gain ideas from the way we deal with fraud.

There are all kinds of crossovers that I could share. I do not believe for a minute that we should share patient files or things like that.

Senator Tkachuk: Could you send a letter to the committee telling us the information that is shared by the government agencies? Why would Revenue Canada be involved with you at all? You are checking out whether people are being honest on the brokerage side and following the rules of the security commission and the Criminal Code of Canada.

How would information from Revenue Canada help you? They are obligated under law not to give you any information whatsoever.

Mr. Atkinson: We have prosecuted someone who made some type of illegal profit. We told Revenue Canada that. That sort of thing.

Senator Tkachuk: If you could write us a letter and give us an explanation of your relationship with Health and Revenue Canada. You could send it to the clerk.

Senator Hervieux-Payette: I thought that it was a one-way street. If you discover something that does not look good, you send it to Revenue Canada; however, you do not wait for Revenue Canada to come to you. It is the other way around.

analyse les données et examine les renseignements sur les clients, parce que les actions peuvent évoluer d'une façon étrange pour de nombreuses raisons autres que la manipulation.

Si l'équipe de triage est convaincue de l'existence d'un problème, elle transmet l'affaire à notre Division des enquêtes et de l'exécution de la loi, qui poursuit les investigations. Cette division peut intenter des poursuites si elle le juge nécessaire.

Le sénateur Tkachuk: Je m'inquiète toujours de la protection des renseignements personnels quand il s'agit du gouvernement. Vous avez suscité mon intérêt quand vous avez mentionné Revenu Canada. Quel genre d'aide Revenu Canada peut vous donner?

M. Atkinson: Il y a un certain nombre d'organismes qui échangent des renseignements, comme Environnement Canada et Santé Canada.

Le sénateur Tkachuk: Avez-vous accès aux dossiers des gens?

M. Atkinson: Je suis sûr qu'il y a des limites à ce qui peut être échangé.

Le sénateur Tkachuk: Il y a des limites.

M. Atkinson: Je ne suis pas sûr des secteurs précis dans lesquels il y a échange d'information. Je n'assiste pas à ces réunions, mais il est important que ces organismes n'agissent pas tout à fait séparément les uns des autres.

D'autres parties peuvent avoir des préoccupations concernant l'exécution de la loi dans leur propre secteur. Elles peuvent s'inspirer de ce que nous faisons pour combattre la fraude.

Il y a toutes sortes de renseignements que je peux échanger. Toutefois, je n'ai jamais pensé à l'échange de dossiers de malades ou de choses de même nature.

Le sénateur Tkachuk: Pourriez-vous nous écrire pour nous préciser le genre de renseignements qui est échangé avec des organismes gouvernementaux? Pourquoi Revenu Canada aurait des rapports quelconques avec vous? Vous vous assurez que les courtiers sont honnêtes et qu'ils observent les règles de la commission des valeurs mobilières et respectent les dispositions du Code criminel du Canada.

De quelle façon des renseignements venant de Revenu Canada peuvent-ils vous aider? Revenu Canada est tenu par la loi de ne divulguer aucun renseignement, quel qu'il soit.

M. Atkinson: Nous avons poursuivi quelqu'un qui avait réalisé des bénéfices illicites. Nous avons transmis le renseignement à Revenu Canada. C'est ce genre de choses.

Le sénateur Tkachuk: Nous vous serions reconnaissants de nous écrire une lettre pour expliquer vos relations avec Santé Canada et Revenu Canada. Vous pouvez l'adresser au greffier.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je croyais que c'était à sens unique. Si vous découvrez quelque chose d'illicite, vous le transmettez à Revenu Canada. Par contre, vous n'attendez pas des renseignements de Revenu Canada. Ça ne fonctionne pas dans l'autre sens.

Senator Tkachuk: I always worry about scratch one back, scratch another back.

Senator Hervieux-Payette: You lead a pure life and do not need to worry.

Senator Tkachuk: That is not the point, senator. It is none of their business.

Senator Hervieux-Payette: I agree.

The Chairman: Thank you for being with us, Mr. Atkinson.

The committee adjourned.

Le sénateur Tkachuk: Je m'inquiète toujours de la possibilité de ce qu'on appelle un échange de bons procédés.

Le sénateur Hervieux-Payette: Si vous menez une vie exemplaire, vous n'avez à vous inquiéter de rien.

Le sénateur Tkachuk: Cela n'a rien à voir, sénateur. Ce n'est pas leur affaire.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je suis bien d'accord.

Le président: Je vous remercie d'être venu nous voir, monsieur Atkinson.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES:

Wednesday, November 6, 2002

From the Canadian Council of Chief Executives:

Mr. Thomas Paul d'Aquino, President and Chief Executive;
Mr. David Stewart-Patterson, Senior Vice-President, Policy;
Mr. Sam T. Boutziouvis, Vice-President, Policy and Senior
Economic Advisor.

*From the CMA of Canada (Certified Management Accountants of
Canada):*

Bill Langdon, Vice-President, Knowledge Management.

From the Social Investment Organization:

Eugene Ellmen, Executive Director.

Thursday, November 7, 2002

*From the Canadian Coalition for Good Governance (by
videoconference):*

Stephen Jarislowsky, Chief Executive Officer, Jarislowsky Fraser
Limited.

From Market Regulation Services Inc. ("RS"):

Tom Atkinson, President and Chief Executive Officer.

TÉMOINS:

Le mercredi 6 novembre 2002

Du Conseil canadien des chefs d'entreprise:

M. Thomas Paul d'Aquino, président et chef de la direction;
M. David Stewart-Patterson, premier vice-président, Politiques;
M. Sam T. Boutziouvis, vice-président, Politiques, et conseiller
économique principal.

*De la Société des comptables en management du Canada
(CMA Canada):*

M. Bill Langdon, vice-président, Gestion du savoir.

De l'Association pour l'investissement responsable:

M. Eugene Ellmen, directeur général.

Le jeudi 7 novembre 2002

*De la Coalition canadienne pour une bonne gouvernance (par
vidéoconférence):*

M. Stephen Jarislowsky, président du conseil et chef de la direction,
Jarislowsky Fraser Limited.

Des Services de réglementation du marché inc. («RS»):

M. Tom Atkinson, président et chef de la direction.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Banking, Trade and Commerce

Chair:

The Honourable E. LEO KOLBER

Wednesday, November 20, 2002
Thursday, November 21, 2002

Issue No. 4

Sixth and seventh meetings on:

The present state of the domestic and
international financial system

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banques et du commerce

Président:

L'honorable E. LEO KOLBER

Le mercredi 20 novembre 2002
Le jeudi 21 novembre 2002

Fascicule n° 4

Sixième et septième réunions concernant:

La situation actuelle du régime financier
canadien et international

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Senator E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable Senator David Tkachuk, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

- | | |
|----------------------|------------------|
| Angus | Kroft |
| * Carstairs, P.C. | * Lynch-Staunton |
| (or Robichaud, P.C.) | (or Kinsella) |
| Christensen | Meighen |
| Fitzpatrick | Prud'homme, P.C. |
| Hubley | Setlakwe |
| Kelleher, P.C. | Sparrow |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Taylor (retired, substitution pending) was removed from the list (*November 17, 2002*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Poulin (*November 21, 2002*).

The name of the Honourable Senator Christensen substituted for that of the Honourable Senator Hervieux-Payette (*November 21, 2002*).

The name of the Honourable Senator Sparrow substituted for that of the Honourable Senator Kolber (*November 21, 2002*).

The name of the Honourable Senator Angus substituted for that of the Honourable Senator Oliver (*November 21, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk
et

Les honorables sénateurs:

- | | |
|----------------------|------------------|
| Angus | Kroft |
| * Carstairs, c.p. | * Lynch-Staunton |
| (ou Robichaud, c.p.) | (ou Kinsella) |
| Christensen | Meighen |
| Fitzpatrick | Prud'homme, c.p. |
| Hubley | Setlakwe |
| Kelleher, c.p. | Sparrow |

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Taylor (retiré, remplacement à venir) a été enlevé (*le 17 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley substitué à celui de l'honorable sénateur Poulin (*le 21 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Christensen substitué à celui de l'honorable sénateur Hervieux-Payette (*le 21 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Sparrow substitué à celui de l'honorable sénateur Kolber (*le 21 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Angus substitué à celui de l'honorable sénateur Oliver (*le 21 novembre 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, November 20, 2002

(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 4:45 p.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fitzpatrick, Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Oliver, Prud'homme, P.C., Setlakwe and Tkachuk (8).

Other senators present: The Honourable Senators Angus and Mahovlich (2).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mr. Marc-André Pigeon, Researcher, Economic Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (*See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec:

Jocelyne Pellerin, President;

Robert Cournoyer, Vice President;

Réjean Belzile, Member of the Board of Directors;

Rachel Didier, Corporate Secretary.

Mrs. Pellerin made a statement and, with the other witnesses from the Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec, answered questions.

At 5:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 21, 2002

(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 11:00 a.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Deputy Chair, the Honourable Senator Tkachuk, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 20 novembre 2002

(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 45, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Fitzpatrick, Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Oliver, Prud'homme, c.p., Setlakwe et Tkachuk (8).

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Angus et Mahovlich (2).

Également présent: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: M. Marc-André Pigeon, attaché de recherche, Division de l'économie.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son étude de la situation actuelle du régime financier canadien et international, et notamment de la perspective canadienne de la faillite d'Enron. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 des 23-24 octobre 2002.*)

TÉMOINS:

De l'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec:

Mme Jocelyne Pellerin, présidente;

Robert Cournoyer, vice-président;

M. Réjean Belzile, membre du conseil d'administration;

Mme Rachel Didier, secrétaire d'entreprise.

Mme Pellerin fait une déclaration et, de concert avec les autres témoins de l'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec, répond aux questions.

À 17 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le jeudi 21 novembre 2002

(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 heures, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Tkachuk (*vice-président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Christensen, Fitzpatrick, Hubley, Kelleher, P.C., Kroft, Meighen, Oliver, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Sparrow and Tkachuk (12).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Ms. June Dewetering, Acting Principal, Economic Division.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 23, 2002, the committee continued its examination into the present state of the domestic and international financial system with particular emphasis on the Canadian perspective to the Enron collapse. (*See Issue No. 1, October 23-24, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Investment Dealers Association:

Joseph J. Oliver, President and Chief Executive Officer;

Ian C.W. Russell, Senior Vice-President, Industry Relations and Representation.

From the Shareholder Association for Research and Education:

Gil Yaron, Director of Law and Policy.

Mr. Oliver made a statement and, with Mr. Russell, answered questions.

Mr. Yaron made a statement and answered questions.

At 1:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Christensen, Fitzpatrick, Hubley, Kelleher, c.p., Kroft, Meighen, Oliver, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Sparrow et Tkachuk (12).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Mme June Dewetering, attachée de recherche principale intérimaire, Division de l'économie.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 23 octobre 2002, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international en insistant plus particulièrement sur la dimension canadienne de la faillite d'Enron. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 1 des 23 et 24 octobre.*)

TÉMOINS:

De l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières:

Joseph J. Oliver, président-directeur général;

Ian C.W. Russell, vice-président principal, Relations et représentation du secteur.

De la Shareholder Association for Research and Education:

Gil Yaron, directeur, Législation et politiques.

M. Oliver fait une déclaration et, avec l'aide de M. Russell répond aux questions.

M Yaron fait une déclaration et répond aux questions.

À 13 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, November 20, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:45 p.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[English]

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen. We are here to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system, which is perhaps the Canadian perspective of the Enron collapse.

We have as witnesses today, from the Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec, Ms. Pellerin, Mr. Cournoyer, Mr. Belzile and Ms. Didier.

Welcome.

[Translation]

Ms. Jocelyne Pellerin, President, Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec: The Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec (APÉIQ) is pleased to respond to the invitation from the Senate Committee on Banking, Trade and Commerce to express its views on the measures that should be taken to prevent financial scandals like those at Enron from happening here.

Founded in 1995 by Yves Michaud, the Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec now has more than 1,300 members. Its fundamental mission is to defend the rights and promote the interests of Quebec investors and shareholders, and indeed those of widely held companies.

To achieve its goals, the APÉIQ had to take legal action so that shareholders would have the right to submit proposals at general meetings of publicly-listed companies. The association also initiated group actions against companies such as Cinar and Nortel, which either stole money from or misled shareholders. It files complaints on a regular basis with regulatory authorities.

The APÉIQ keeps its members informed, ensures that the general public is made aware of problems with corporate governance and maintains a Web site that provides a wealth of information on issues of corporate governance and the defence of shareholders' rights. It is the only French site promoting shareholders' rights in North America.

In our brief to the Senate committee, we set out the main concerns of investors about corporate governance.

Canada has known its share of scandals over the years and we cannot claim that our situation here is more enviable than the one in the United States. The Canadian Council of Chief Executives

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 20 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 45 pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international (perspective canadienne de la faillite d'Enron).

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président: Bon après-midi, mesdames et messieurs. Nous sommes réunis aujourd'hui pour examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international, qui est peut-être la perspective canadienne de la faillite d'Enron.

Nous accueillons aujourd'hui de l'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec Mme Pellerin, M. Cournoyer, M. Belzile et Mme Didier.

Vous êtes les bienvenus.

[Français]

Mme Jocelyne Pellerin, présidente, Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec: L'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec (APÉIQ) tenait à rencontrer les membres du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce afin d'exposer le point de vue des actionnaires individuels sur les mesures qu'il conviendrait de prendre pour éviter les scandales financiers du genre d'Enron.

Fondée en 1995 par M. Yves Michaud, l'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec compte aujourd'hui plus de 1 300 membres. Comme son nom l'indique, notre association a fondamentalement pour mission de défendre les intérêts des épargnants et investisseurs du Québec, mais aussi de l'ensemble du Canada.

Pour atteindre ses objectifs, l'APÉIQ a dû notamment prendre des recours en justice pour que les actionnaires aient le droit de présenter des propositions aux assemblées générales des sociétés cotées en bourse. L'Association a aussi entrepris des recours collectifs contre des entreprises telles que Cinar ou Nortel, qui ont spolié ou induit les actionnaires en erreur. Nous inscrivons régulièrement des plaintes au sujet de délits d'initiés auprès des autorités réglementaires.

L'APÉIQ informe ses membres, sensibilise le public aux problèmes de gouvernance des sociétés et maintient un site Internet riche en informations sur les questions de régie d'entreprise et de défense des droits des actionnaires. C'est le seul site francophone en ce domaine en Amérique du Nord.

Dans notre mémoire déposé au comité sénatorial, nous avons exposé les principales préoccupations des investisseurs concernant l'amélioration des règles de gouvernance d'entreprise.

Le Canada a connu sa part de scandales financiers au cours des dernières années et on ne peut prétendre avoir une situation plus enviable ici qu'aux États-Unis. Le Conseil canadien des chefs

states that it is up to the private sector to resolve the current crisis. We believe that the situation has deteriorated so far that we are seeing the end of the legitimacy of self-regulation. Governments cannot refuse to take action any longer, while investors lose their meager savings.

A number of steps can be taken to improve corporate governance. We will outline several for the committee's benefit, specifically a code of ethics, the quality of boards of directors and transparency rules.

It is not simply enough for a company to adopt a code of business ethics if no mechanism is implemented to promote staff buy-in to those ethical values, and if no monitoring measures are set up or sanctions imposed on those who fail to abide by the code.

In 2003, the APÉIQ is planning to submit a proposal to certain shareholders calling for the establishment of an ethics committee whose mandate will be to take all the steps necessary to promote a business culture based on the highest ethical standards.

The quality of boards of directors has been criticized because of the latest scandals. We must take a serious look at shareholders' expectations to improve the way boards of directors are run.

Our most recent proposal to increase the representativeness of boards of directors involved cumulative voting. This provision in the CBCA and the Bank Act is designed to enable minority shareholders to concentrate their vote on a particular candidate.

All the banks recommended that their shareholders vote against this proposal. This is a clear illustration of why, despite the legal provisions, it is difficult to move the shareholders' cause forward.

One much talked about subject is the independence of directors. The independence of directors is a problem in itself, but we are also concerned about the independence of all committees that report to the board of directors: the audit committee, the compensation committee and the ethics committee.

Separating the positions of chairman and CEO is a particularly sensitive issue in the business world, as Guylaine Saucier observed to the committee on corporate governance that she chaired last year. We feel that executives' sensibilities cannot and must not be spared when better rules of corporate governance must be adopted for the greater well-being of investors.

In 1999, the APÉIQ presented a proposal to the banks that aims to separate the positions of chairman and CEO. At present, the Royal Bank, the Banque Laurentienne and the National Bank have implemented this principle. In order to enhance corporate governance, the APÉIQ believes that directors and committees reporting to the boards of directors must be made more

d'entreprise proclame qu'il appartient au secteur privé de régler la présente crise. De notre point de vue, nous croyons que la situation s'est tellement dégradée que nous assistons à la fin de la légitimité de l'autoréglementation. Les gouvernements ne peuvent plus rester les bras croisés pendant que les investisseurs se font dépouiller de leur maigre pécule.

Plusieurs mesures peuvent être apportées pour améliorer la gouvernance d'entreprise. Nous en citerons quelques-unes que nous considérons d'importance capitale, touchant notamment le Comité à l'éthique, la qualité des conseils d'administration et les règles de transparence.

Il n'est pas suffisant que l'entreprise ait adopté un code d'éthique pour la conduite des affaires si aucun mécanisme n'est mis en place pour favoriser l'adhésion de l'ensemble du personnel aux valeurs éthiques, s'il n'existe ni mesures de contrôle ni sanctions pour ceux qui ne s'y conforment pas.

Nous allons donc soumettre en 2003 une proposition d'actionnaires à certaines sociétés afin de créer un Comité à l'éthique, dont le mandat sera de prendre tous les moyens nécessaires pour favoriser une culture d'entreprise fondée sur les standards les plus élevés en matière d'éthique.

La qualité des conseils d'administration est devenue un sujet de critique à la lumière des derniers scandales. On doit donc se pencher sérieusement sur les attentes des actionnaires pour améliorer le fonctionnement des conseils d'administration.

La plus récente proposition que nous avons faite pour accroître la représentativité des conseils d'administration touchait le vote cumulatif. Cette disposition, prévue par la LCSA et la Loi des banques, vise à permettre aux actionnaires minoritaires de concentrer leur vote sur un candidat en particulier.

Toutes les banques ont fait la recommandation à leurs actionnaires de voter contre cette proposition. Voilà qui illustre bien que malgré les dispositions d'une loi, il est difficile de faire avancer la cause des actionnaires.

L'indépendance des administrateurs est un sujet très discuté actuellement. En ce qui nous concerne, l'indépendance des administrateurs constitue une problématique en soi, mais nous nous préoccupons également de l'indépendance des membres de tous les comités qui relèvent du conseil d'administration: le comité de vérification, le comité de la rémunération, le comité d'éthique.

La séparation des postes de président du conseil d'administration et de chef de direction est un sujet particulièrement sensible dans le milieu des affaires, comme a pu le constater Mme Guylaine Saucier dans le cadre de la Commission sur la régie d'entreprises qu'elle a présidée l'an dernier. Pour nous, la sensibilité des dirigeants ne peut et ne doit pas être ménagée lorsque de meilleures règles de régie d'entreprise doivent être adoptées pour le mieux-être des investisseurs.

L'APÉIQ a présenté aux banques une proposition visant la séparation des postes pour la première fois en 1999. Pour le moment, la Banque Royale, la Banque Laurentienne et la Banque Nationale appliquent ce principe. Pour améliorer la régie d'entreprise, l'APÉIQ considère qu'il faut accroître l'imputabilité des dirigeants et des comités relevant du conseil

accountable. Our package of proposals for 2003 includes a proposal that would make it mandatory for committee chairs to present a report to the annual shareholder assemblies. Their abuses and excesses have led us to this conclusion.

The rules of transparency and disclosure are the basis of securities legislation. The subjects of greatest concern to us are insider trading, fees paid to auditors and the compensation of senior executives.

We feel that information about the time frames for revealing capital transactions by insiders is crucial and must be passed on immediately to investors. We propose to compel senior corporate executives to reveal their plans to sell stock in their own company on the stock market not after, but rather before the transaction. We believe a minimum ten-day period is essential.

As proposed by the APÉIQ, the fees paid to outside auditors are now disclosed by all banks, except for the Scotia Bank. As a result of this APÉIQ suggestion, it became evident that the practice of paying much larger fees for consultant work than for outside audits was routine and widespread, hindering auditor independence in the process.

Finally, corporate transparency also requires the disclosure of any form and any source of compensation given to corporate directors. A corollary to this idea involves personal loans. The APÉIQ intends to put forward a new proposal in 2003 to prohibit personal loans to a company's senior executives. Executive compensation has skyrocketed over the past few years.

The compensation strategies of North American companies which, since the mid-1990s, have evolved toward the increased use of stock options in executives' compensation packages, are now being called into question. In the opinion of the APÉIQ, it is imperative to find alternatives to this form of compensation, such as shares that must be held for a minimum period in order to ensure that the interests of executives tally with those of shareholders. That is why the APÉIQ will be presenting a proposal to certain companies in 2003 aimed at putting an end to stock options for senior executives and directors.

Recent problems have less to do with accountancy than with professional accountants. It is the lax approach and dishonesty of accountants more than shortcomings in the standards themselves which have led to some of the recent scandals. It would be erroneous to believe that the problems could be resolved simply by updating accounting standards. This is why the APÉIQ wants the recently established Canadian accountability council to tackle the job quickly and to monitor the auditors of publicly owned companies closely, authoritatively and scrupulously.

The legislation passed by the US last summer, known as the Sarbanes-Oxley Act, will apply to several Canadian companies whose shares are traded on the floor of American stock markets. It is clear that the largest companies on the Toronto Stock

d'administration. À cet effet, nous prévoyons défendre en 2003 une proposition visant à obliger les présidents des comités à présenter un rapport verbal dans le cadre des assemblées annuelles des actionnaires. Les excès et les abus des derniers mois nous ont amenés à prendre cette position.

Les règles de transparence et de divulgation constituent la base des lois en valeurs mobilières. Les sujets qui nous préoccupent le plus sont les transactions d'initiés, les honoraires versés aux vérificateurs ainsi que la rémunération des hauts dirigeants.

Nous considérons les délais pour divulguer les mouvements de capitaux des initiés comme une donnée cruciale à transmettre le plus rapidement possible aux investisseurs. Nous proposons donc d'obliger les hauts dirigeants de dévoiler leur intention de transiger en bourse les titres de la société qu'ils dirigent non plus après le fait, mais avant la transaction. Une période de dix jours nous apparaît comme étant un minimum à respecter.

La divulgation des honoraires versés aux vérificateurs externes demandée par l'APÉIQ est maintenant chose faite par toutes les banques, à l'exception de la Banque Scotia. Grâce à cette proposition de l'APÉIQ, il a été clairement démontré que la pratique de verser des honoraires beaucoup plus importants en consultation qu'en vérification externe est largement répandue et courante, nuisant à l'indépendance des vérificateurs.

Enfin, la transparence requise des entreprises appelle également la divulgation de toute forme et de toute source de rémunération des dirigeants. Un corollaire à ce principe est l'octroi des prêts personnels. L'APÉIQ entend présenter une nouvelle proposition en 2003 visant à interdire les prêts personnels consentis aux hauts dirigeants d'une société. Nous avons constaté que la rémunération des hauts dirigeants s'est accélérée de manière exponentielle au cours des dernières années.

Les stratégies de rémunération des sociétés nord-américaines des années 1990, axées sur une utilisation croissante des options d'achat d'actions, sont mises en cause. Pour l'APÉIQ, il est impératif de trouver des formules alternatives comme l'octroi d'actions comportant l'obligation de détenir ces actions pour une période minimale, afin de faire concorder les intérêts des dirigeants et ceux des actionnaires. C'est pourquoi l'APÉIQ présentera une proposition à certaines sociétés en 2003 visant l'abolition de leurs régimes d'achat d'actions destinés aux hauts dirigeants.

Les problèmes récents ne concernent pas tant la comptabilité que les professionnels comptables. En effet, c'est l'application laxiste des normes comptables et la malhonnêteté, beaucoup plus que les déficiences des normes elles-mêmes, qui sont à l'origine de certains scandales récents. Il serait illusoire de croire régler les problèmes par une simple mise à jour des normes comptables. C'est pourquoi l'APÉIQ souhaite que le Conseil canadien de reddition des comptes, nouvellement créé, s'attelle à la tâche rapidement et exerce avec autorité et rigueur une surveillance serrée des vérificateurs des sociétés cotées en bourse.

La loi américaine adoptée cet été, connue sous le nom Sarbanes-Oxley, s'appliquera à plusieurs compagnies canadiennes dont les titres sont transigés sur les parquets des bourses américaines. On voit donc que les plus importantes

Exchange will be subject to more stringent regulations. It is expected that these companies will comply with the same administrative requirements on the Canadian market.

For example, we believe in increased accountability for corporate directors. We are about to table a proposal at shareholders' assemblies, asking that the CEO and chief financial officer of an incorporated company personally certify that the information published in the periodic reports containing financial statements presents fairly in all regards the company's actions, financial situation and operations.

The Canada Business Corporations Act was revised last year. Several provisions in the new legislation are extremely restrictive for shareholders, such as the requirements to hold \$2,000 of only one security in order to be entitled to submit a shareholder proposal. This requirement has its limits. Consider the case of Nortel. When your security is falling on the stock exchange, you would have to continue sinking your savings into it to preserve your right to submit a shareholder proposal.

We also want to underline the problem associated with restricted shares. This structure is not in the interests of investors who are in fact shareholders but have few or no voting rights. The rules of corporate democracy say that a share comes with the right to vote. Legislation should provide a time frame for the privilege of holding multiple vote shares.

There is a large section of the financial market which is still not covered by transparency rules, and that is the mutual funds sector. Industry stakeholders should be compelled to demonstrate transparency in their everyday business dealings.

On a closing note, I would like to focus on fiduciary duties. There is more and more talk of good governance so as to urge pension fund managers, institutional investors and fund managers to say publicly when they vote on shareholders' proposals and how. Certain countries have legislated or plan to do so in order to compel managers of these types of funds to make their decisions known during the votes since their principals cannot do so. Furthermore, the principals should have a power of initiative that would enable them to give direction to fund managers.

[English]

Senator Kelleher: Thank you for your presentation and welcome to the committee. In your brief you mention that just enforcing the existing legislation would clean up a large part of the financial markets.

We have had other people tell us that in some respects, there is nothing wrong with some of the legislation that is on the books right now, but it appears that it is not being enforced very well. I gather you must be of the same opinion.

compagnies cotées à la Bourse de Toronto se verront soumises à une réglementation plus sévère. On s'attend donc à ce que ces entreprises répondent sur le marché canadien à la même rigueur administrative.

Par exemple, nous croyons à une responsabilisation accrue des dirigeants d'entreprise. Ainsi, nous nous apprêtons à déposer une proposition aux assemblées d'actionnaires, demandant que le chef de la direction et le responsable des finances de la société par actions certifient personnellement que l'information produite aux rapports périodiques contenant des états financiers présente une image fidèle, à tous égards, des faits, de la situation financière et des opérations de la société.

La Loi canadienne sur les sociétés par actions a été révisée l'an dernier. Plusieurs dispositions de la nouvelle loi sont fort contraignantes pour les actionnaires. Nous citerons pour seul exemple l'exigence de détenir 2 000 dollars d'un titre afin d'être habilité à déposer des propositions d'actionnaires. En effet, cette exigence a ses limites, si l'on se rapporte au cas de Nortel. Lorsqu'on assiste à la débandade boursière d'un titre, il faudrait continuer à engloutir nos économies pour conserver notre droit à soumettre des propositions d'actionnaires.

Nous voulons également souligner la problématique des actions subalternes. Cette structure n'avantage pas les investisseurs qui sont bel et bien actionnaires mais qui ne détiennent que peu ou pas de droits de vote. Les règles de la démocratie corporative voudraient qu'une action donne un droit de vote. Une législation devrait prévoir que le privilège de détenir des actions à vote multiple soit limité dans le temps.

Il existe un grand pan des marchés financiers qui échappe encore au règles de transparence. Il s'agit des fonds communs de placement. Il serait important de contraindre les intervenants de l'industrie des fonds mutuels à faire montre de transparence dans le cours normal des affaires.

Je terminerai en évoquant les devoirs fiduciaires. On parle de plus en plus, en matière de bonne gouvernance, d'amener les gestionnaires des caisses de retraite, les investisseurs institutionnels et les gestionnaires de fonds communs à divulguer publiquement leurs votes sur des propositions d'actionnaires et dans quel sens ils ont voté. Certain pays ont légiféré ou envisagent de le faire, afin d'obliger les gestionnaires de ces fonds à se prononcer lors des votes puisque leurs mandants ne peuvent le faire. Au surplus, les mandants devraient avoir un pouvoir d'initiative qui leur permettrait de donner des orientations aux gestionnaires de fonds.

[Traduction]

Le sénateur Kolber: Je vous remercie de votre exposé et je vous souhaite la bienvenue au comité. Dans votre mémoire, vous mentionnez que la simple application des lois existantes permettrait d'assainir grandement les marchés financiers.

D'autres personnes qui ont témoigné devant nous nous ont dit qu'à certains égards, il n'y a rien qui ne va pas avec une partie de la loi à l'étude, mais il semble qu'elle ne soit pas très bien appliquée. J'en déduis que vous devez abonder dans le même sens.

What steps should be taken to more rigorously enforce the legislation that is presently on the books?

[Translation]

Ms. Rachel Didier, Corporate Secretary, APÉIQ: In our brief, we refer to the provision respecting the presentation of proposals by shareholders.

Pursuant to this provision, shareholders would be required to hold on to a security valued at \$2,000 for a minimum of six months. The problem this presents (and I use the example of Nortel) is that even if you have owned Nortel shares for at least six months, at the time you present your proposals, the value of the stock may have fallen considerably, in which case Nortel refused to present your proposal in 2002 because your security was valued at less than \$2,000.

[English]

Senator Kelleher: I do not think that is what I asked at all.

[Translation]

Mr. Réjean Belzile, Member of the Board of Directors, APÉIQ: Application of the legislation comes under provincial jurisdiction and often, falls to the Securities Commission. Generally speaking, securities commissions lack the resources to conduct inquiries and to ensure that offenders are reprimanded and even fined.

Improvements to the legislation are needed and Ms. Pellerin can provide you with some examples. One problem remains the lack of financial resources which extends even to the RCMP. Fraud cases require substantial resources and skills, something that the regulatory agencies may not necessarily have.

Monitoring agencies may lack the resources and the tenacity needed to prosecute offenders. Right now, this is a fundamental problem. Ms. Pellerin can provide examples of how the existing legislation could be made more stringent in order to eliminate certain problems.

Ms. Pellerin: In short, you are talking about the overall legislation, not only about the provisions respecting shareholder assemblies. Correct?

[English]

Senator Kelleher: I am interested in the fact that there has been a significant amount of criticism of the fact that there is legislation on the books that would prevent a lot of fraud, but it is not being enforced or used, or the penalties are not very severe. This is what you say in your brief. You state that you would also "describe the pertinence of handing down penal sentences in case of fraud." You say that you would like to mention that just enforcing the existing legislation would clean up a large part of the financial markets.

Quelles mesures prendriez-vous pour appliquer avec plus de rigueur la loi actuellement à l'étude?

[Français]

Mme Rachel Didier, secrétaire corporative, APÉIQ: Dans notre mémoire, nous faisons référence à l'article qui porte sur la présentation de propositions par les actionnaires.

Cette disposition oblige les actionnaires à détenir depuis au moins six mois une valeur de 2 000 dollars d'actions. Le problème qui se pose actuellement — et j'apporte l'exemple du cas de Nortel — repose sur le fait que même si vous avez acheté les actions de Nortel depuis au moins six mois, au moment où vous déposez vos propositions, cette action a subi une baisse considérable, auquel cas la compagnie Nortel a refusé de présenter notre proposition en 2002 parce que la valeur de nos actions ne représentait pas le montant de 2 000 dollars.

[Traduction]

Le sénateur Kelleher: Je ne pense pas que c'était ma question.

[Français]

M. Réjean Belzile, membre du conseil d'administration, APÉIQ: L'application de la loi est de juridiction provinciale et souvent, il s'agit de la Commission des valeurs mobilières. De façon générale, les commissions de valeurs mobilières n'ont pas les ressources pour mener des enquêtes et faire en sorte que les gens qui enfreignent la loi puissent être réprimandés et même mis à l'amende.

Il faudrait apporter des améliorations à la loi, et Mme Pellerin pourra vous donner des exemples. Il reste toujours le manque de ressources financières qui s'étend peut-être même au niveau de la Gendarmerie Royale. Puisque les cas de fraude exigent beaucoup de ressources et de compétences, les organismes chargés d'appliquer la réglementation ne les possèdent pas nécessairement.

Les organismes de surveillance n'ont pas les ressources et peut-être pas non plus la pugnacité nécessaire pour poursuivre les délinquants, et il s'agit, à l'heure actuelle, d'un problème fondamental. Mme Pellerin peut donner des exemples qui démontrent que la loi actuelle pourrait être renforcée afin d'éliminer certains problèmes.

Mme Pellerin: En somme, vous parlez de l'ensemble de la LCSA et non seulement ce qui concerne les assemblées d'actionnaires. C'est bien cela?

[Traduction]

Le sénateur Kelleher: Je m'intéresse au fait qu'il y a eu passablement de critiques du fait qu'il y a une mesure législative à l'étude qui préviendrait de nombreuses fraudes, mais qu'elle n'est pas appliquée ni utilisée, ou que les sanctions ne sont pas très sévères. C'est ce que vous dites dans votre mémoire. Vous dites que vous évoqueriez également «la pertinence d'imposer des peines pénales dans les cas de fraude». Vous dites que vous aimeriez mentionner que le seul fait d'appliquer les lois existantes permettrait d'assainir grandement les marchés financiers.

This is what I am asking about.

Mr. Belzile: I answered.

Senator Kelleher: Your answer was fine. You referred yourself to Ms. Pellerin, and I did not think she was answering again.

[Translation]

Mr. Belzile: We are dealing with two different problems. First, in so far as applying the existing legislation is concerned, I indicated that many regulatory agencies lack the necessary resources. There may also be a lack of will or tenacity on the part of the agencies responsible for enforcement.

Secondly, some improvements to the legislation are warranted. We are not saying that the existing regulations are complete and all encompassing. Several changes could be made to improve the way in which financial statements are personally certified by business directors. We believe that this is one of the association's proposals.

[English]

Senator Kelleher: I have one further question. I did not do well on that first one.

The Sarbanes-Oxley legislation in the United States was mentioned in the brief. An argument has developed over that legislation. How do you feel about the principles-based approach versus the rules-based approach of Sarbanes-Oxley? What side have you come down on in that argument?

[Translation]

Mr. Belzile: Personally, I believe that the regulatory process should be based on principles, not on very specific rules. A system that tends to be more rules-based is easier to circumvent. That is why I believe the legislation should apply to general principles. Admittedly, this is my more of a personal opinion than it is the position of the association.

[English]

Senator Kelleher: Does the association have a position on this?

[Translation]

Ms. Pellerin: Even if the regulatory process is based on very specific rules, human nature being what it is, someone will always find a way to circumvent the rules. The association is in favour of a principles-based process because when professionals abide by principles that have been adopted, the public benefits from greater protection.

C'est cela que je vous demande.

M. Belzile: J'ai répondu.

Le sénateur Kelleher: Votre réponse était parfaite. Vous vous en êtes remis à Mme Pellerin, et je ne pense pas qu'elle répondait à la question non plus.

[Français]

M. Belzile: Il y a deux problèmes différents. Il y a celui de l'application de la réglementation actuelle pour lequel j'ai répondu à l'effet que beaucoup d'organismes chargés d'appliquer la réglementation n'ont pas les ressources suffisantes. Il y a peut-être aussi un manque de volonté ou d'agressivité de la part des organismes chargés de l'application de la réglementation.

L'autre élément est qu'il y a des améliorations à apporter à la loi. Nous ne prétendons pas que la réglementation actuelle est complète et couvre tous les domaines. Plusieurs améliorations pourraient porter sur la certification personnelle des états financiers par les dirigeants d'entreprise. Nous croyons que cet élément, au sein de l'Association, fait l'objet de propositions.

[Traduction]

Le sénateur Kelleher: J'ai une autre question. Ma première n'a pas donné de résultats heureux.

La loi Sarbanes-Oxley aux États-Unis est mentionnée dans le mémoire. Elle suscite une polémique. Que pensez-vous de l'approche fondée sur des principes par rapport à l'approche fondée sur des règles de la loi Sarbanes-Oxley? De quel côté penchez-vous dans ce débat?

[Français]

M. Belzile: Personnellement, je crois que la réglementation devrait davantage se baser sur les principes plutôt que sur les règles très précises. Plus on veut établir des règles précises, plus il est facile de les contourner. C'est pourquoi je crois que la loi devrait s'appliquer sur des principes généraux. J'avoue qu'ici je parle davantage en mon nom personnel qu'au nom de l'Association.

[Traduction]

Le sénateur Kelleher: L'Association a-t-elle une position à ce sujet?

[Français]

Mme Pellerin: On sait très bien que même avec une réglementation basée sur des règles très précises, le génie humain peut très bien inventer une solution et contourner ces règles. L'Association est d'accord avec la question des principes parce qu'à partir du moment où les professionnels respectent les principes qui sont adoptés, le public s'en trouve beaucoup plus protégé.

[English]

Senator Kroft: I would also like to refer to your comments on the Sarbanes-Oxley Act. This is obviously an important point of reference for us in our study.

You make a fairly general statement that what is good for American investors will be good for Canadian investors. Is that how you characterize Sarbanes-Oxley; that if it is good for them it is good for us? Do you have any concerns about the application of any portions of that legislation in the Canadian context?

[Translation]

Ms. Pellerin: With respect to the Sarbanes-Oxley Act, the Association favours the certification of financial statements. As we noted in our brief, we will be submitting proposals to shareholder assemblies asking that company chairmen and chiefs of finance be compelled to certify the company's financial statements. Obviously, we agree that sanctions should be imposed for failure to comply with this requirement. Sanctions could be in the form of fines that violators would be required to pay or even prison terms.

Companies have no choice but to move in this direction and the association will certainly do everything it deems necessary to ensure that all levels of government move in this direction as well. Quebec Bill 107 specifically calls for more stringent penalties and we are very pleased with the initiatives taken by the Government of Quebec.

Another issue is the independence of auditors.

[English]

Senator Kroft: I would like to ask you another question about Sarbanes-Oxley, because you seem to have endorsed the legislation generally. There is some concern that the provisions of Sarbanes-Oxley would be rather onerous for smaller companies. The so-called, does one-size-fit-all argument; what are your views on that?

[Translation]

Mr. Belzile: Undoubtedly, applying the U.S. legislation part and parcel to smaller companies would be a very costly endeavour. This argument is often put forward by Canada. Smaller companies could, in my view, be opened up. We have, however, made representations to the majority of companies. That is our job. In the past five years, we have submitted a total of 820 proposals, most coming in the form of proposals submitted at shareholder assemblies.

The U.S. legislation provides for considerably harsher penalties for violators. Companies, whether small or large, should be subject to the legislation and held to the same principles of

[Traduction]

Le sénateur Kroft: J'aimerais également me reporter à vos commentaires au sujet de la loi Sarbanes-Oxley. De toute évidence, c'est un important point de référence pour nous dans notre étude.

Vous faites un énoncé passablement général selon lequel ce qui vaut pour les investisseurs américains vaut également pour les investisseurs canadiens. Est-ce ainsi que vous caractérisez Sarbanes-Oxley? Que ce qui est bon pour eux l'est aussi pour nous? N'avez-vous aucune préoccupation quant à l'application de parties de cette loi dans le contexte canadien?

[Français]

Mme Pellerin: Concernant la loi Sarbanes-Oxley, l'Association prône la certification des états financiers. Comme nous l'avons mentionné dans notre mémoire, nous ferons des propositions aux assemblées des actionnaires, obligeant les présidents et les vice-présidents aux finances à authentifier les états financiers de l'entreprise. Évidemment, nous sommes d'accord pour qu'il y ait des sanctions si jamais il y avait des manquements à cette obligation. Ces sanctions pourraient être de nature monétaire, c'est-à-dire que les fraudeurs seraient obligés de remettre les montants d'argent. De plus, on pourrait prévoir des peines d'emprisonnement pour ceux qui contreviendraient à ces obligations.

La société n'a d'autre choix que d'aller dans ce sens et l'Association fera certainement toutes les représentations qu'elle jugera nécessaires afin que tous les paliers de gouvernement aillent dans ce sens. Le projet de loi 107 du gouvernement du Québec prévoit notamment des sanctions plus sévères, et nous sommes très heureux des initiatives prises par le gouvernement du Québec.

Par ailleurs, il y a aussi la question de l'indépendance des vérificateurs.

[Traduction]

Le sénateur Kroft: J'aimerais poser une autre question au sujet de la loi Sarbanes-Oxley, car vous semblez avoir adopté cette loi de façon générale. On s'inquiète que les dispositions de la loi Sarbanes-Oxley seraient passablement dispendieuses pour les entreprises plus petites. Le soi-disant argument d'une taille unique; qu'en pensez-vous?

[Français]

M. Belzile: Il est vrai que l'application intégrale de la loi américaine pour les entreprises de plus petite taille — c'est l'argument est souvent avancé au Canada — coûte très cher. Je crois que l'on pourrait peut-être ouvrir les entreprises de petite taille. Toutefois, pour la majorité des entreprises, nous avons fait des représentations auprès des entreprises. C'est notre rôle. Nous avons fait 820 propositions depuis cinq ans. La plupart des éléments ont été présentés sous forme de propositions aux assemblées des actionnaires.

Dans le cas de la loi américaine, elle prévoit des pénalités beaucoup plus fortes pour les contrevenants. Que ce soit une petite ou une grande entreprise, elle devrait être soumise à la

honesty. We also agree that Canadian officials should increase the amount of fines imposed on companies found to be in contravention of the law.

We hear a great deal about additional costs to businesses that are being asked to improve their internal management system and to personally certify their financial statements. However, this should be considered money well spent, in light of the scandals in the United States.

[English]

Senator Kroft: What about having outside directors for smaller companies? There are a number of rules that govern the requirement for outside directors.

[Translation]

Mr. Belzile: In the case of a widely held corporation, some shareholders are outside the inner circle of owners and it is normal to have independent directors. The company can operate just as, if not more, efficiently, with the help of independent, outside administrators, even if it is a smaller company. If all companies adopt this approach, I cannot see that it would necessarily entail any exorbitant costs.

Senator Angus: Welcome to the committee. We send our regards to Mr. Michaud.

You note in your brief that you are the only shareholder protection association in Quebec and in Canada, and that you are supported mainly by contributions from your members. You also state that "we must look hither and thither to carry on our activities, whereas we should be given sufficient resources to investigate and defend often complex matters."

Where do your funds come from, aside from members' dues? In your view, should you be receiving federal or provincial government funding?

Ms. Pellerin: Yes, I certainly feel that the federal government, whether Industry Canada or some other department, could be assisting shareholder associations. We are not alone.

Senator Angus: You stated that you were the only association of this kind. Are you saying that there are others?

Ms. Pellerin: Others that act as we do? We are truly the only association that submit proposals at shareholder assemblies. The same is true of group actions. We initiated a group action against Cinar and Nortel. We also file complaints with the Securities Commission over insider trading transactions. We are truly the only association to be involved in this field.

Senator Angus: Have you requested any funding?

même loi ou à la même rigidité face aux principes d'honnêteté. Nous sommes aussi d'accord que les autorités canadiennes augmentent les pénalités pour entreprises qui sont délinquantes.

On parle beaucoup de coûts additionnels pour les entreprises. On demande aux entreprises d'améliorer leur système de gestion interne, de certifier personnellement les états financiers, ce qui peut amener des coûts additionnels. Mais je crois que le prix à payer en vaut la chandelle, compte tenu des scandales qu'on a connus aux États-Unis.

[Traduction]

Le sénateur Kroft: Que pensez-vous d'avoir des administrateurs extérieurs pour les entreprises plus petites? Il y a plusieurs règles qui régissent l'exigence d'administrateurs extérieurs.

[Français]

M. Belzile: Si c'est une société ouverte, certains actionnaires sont en dehors du cercle proche des propriétaires actuels et il est normal d'avoir des administrateurs indépendants. L'entreprise peut être aussi efficace, sinon plus, avec l'apport d'administrateurs indépendants et extérieurs même si elle est de taille moins importante. Je ne vois pas nécessairement des coûts astronomiques rattachés à cette pratique si elle est adoptée par l'ensemble des entreprises.

Le sénateur Angus: Nous vous souhaitons la bienvenue. On envoie nos meilleurs souhaits à M. Michaud.

Votre mémoire mentionne que vous êtes la seule association de protection des actionnaires au Québec et au Canada, soutenue principalement par les cotisations de ses membres, et vous dites: «Elle doit quêter ici et là pour poursuivre ses activités alors qu'elle devrait disposer de ressources suffisantes pour élaborer et défendre des dossiers souvent complexes.»

Où trouvez-vous l'argent à part les petites cotisations dans vos membres? Prétendez-vous que le gouvernement fédéral ou le gouvernement provincial doit vous appuyer?

Mme Pellerin: Je crois, oui, le gouvernement fédéral, Industrie Canada ou d'autres instances pourraient certainement donner un coup de main aux associations d'actionnaires. Il n'y a pas que la nôtre.

Le sénateur Angus: Vous dites que vous êtes la seule. Existe-t-il d'autres associations?

Mme Pellerin: Du même genre d'intervention que nous? Nous sommes vraiment les seuls qui présentent des propositions d'actionnaires aux assemblées des compagnies. C'est la même chose pour les recours collectifs: nous avons entrepris des recours collectifs contre Cinar et Nortel. Nous faisons aussi des plaintes à la Commission des valeurs mobilières lorsqu'il y a des délits d'initiés. Nous sommes donc vraiment les seuls dans ce domaine.

Le sénateur Angus: Avez-vous fait des demandes de subventions?

Mr. Belzile: I have been with the association since its inception and I have made some requests of the consumer affairs department in conjunction with certain programs. We have not received any subsidies of any kind. We were told that there was no extra funds available to allocate to new causes.

Senator Angus: You were told there was no federal funding available?

Mr. Belzile: Yes, that is what we were told at the time.

Senator Angus: Did you ask the Quebec government for financial assistance?

Mr. Belzile: Yes, we did.

Senator Angus: Mr. Landry loves topics such as this.

Mr. Belzile: We provide a public service of sorts because our sole mission is to work for shareholders. Since its inception, the association has had problems finding a permanent source of funding that would enable it to undertake more in depth studies. Our staff consists of a single part-time administrative assistant. All of the people seated at this table are volunteers. The association has no permanent staff, save for this administrative assistant.

The association has promoted a number of causes since its establishment in 1995. In the area of corporate governance, we have shown a certain amount of leadership and unfortunately, despite the presence of Mr. Michaud, who has acted as a spokesperson and fundraiser, we continue to experience chronic funding problems.

Senator Angus: Frequent witnesses before this committee include organizations like Democracy Watch. Are you familiar with this organization?

Mr. Belzile: Yes.

Senator Angus: Do you think that organization should also receive some funding?

Ms. Pellerin: I would prefer to focus on our association's needs.

Mr. Belzile: The choice is theirs to make.

Mr. Cournoyer: Senator Angus, I think we can all agree that in recent years, we have witnessed an astounding increase in the authority of business directors, at the expense of small shareholders. Mr. Jarislowski told you that small shareholders were often overlooked. He probably knows what he is talking about.

Senator Angus: He represents small shareholders.

Mr. Cournoyer: Yes, and I wish I had enough money for him to become interested in my investment portfolio. Under the circumstances, it is important for governments to restore some balance to this equation and to help small shareholders champion their interests and views in the management of large corporations. Today, even institutional investors have become quite passive. Imagine how an individual investor must feel. Rarely does anyone listen to his views, he is poorly represented on boards of directors

M. Belzile: Je suis à l'association depuis le début et j'ai déjà fait des demandes au ministère de la Consommation dans le cadre de certains programmes. On a reçu aucune subvention. On nous disait que tous les fonds étaient déjà alloués et qu'il n'y avait pas suffisamment de fonds pour en donner à de nouvelles causes.

Le sénateur Angus: C'était au niveau fédéral?

M. Belzile: Oui, à l'époque.

Le sénateur Angus: Avez-vous fait une demande Québec?

M. Bélisle: Oui, au Québec nous avons fait une demande.

Le sénateur Angus: M. Landry adore ces sujets.

M. Belzile: Nous relevons un peu du service public parce que nous travaillons pour les actionnaires, c'est notre seul but. Le problème que nous avons depuis la fondation de l'association est celui de la recherche d'une source de financement permanente qui nous permettrait de faire des études beaucoup plus approfondies. Notre seul personnel est une assistante administrative à temps partiel et tous les gens ici autour de la table sont bénévoles. Il n'y donc pas de personnel permanent sauf cette assistante administrative.

Depuis la création de l'Association, en 1995, nous avons fait avancer certains dossiers. Maintenant, en termes de gouvernance d'entreprises, nous avons démontré un certain leadership et, malheureusement, malgré la présence de M. Michaud qui a été notre porte-parole et notre financier à la recherche de fonds, il reste toujours des problèmes chroniques de financement.

Le sénateur Angus: Il y a d'autres organisations qui viennent souvent devant nous, comme, par exemple, Democracy Watch. Connaissez-vous cette association?

M. Belzile: Oui.

Le sénateur Angus: Prétendez-vous qu'ils doivent aussi recevoir des subventions?

Mme Pellerin: On va se préoccuper davantage de notre mission.

M. Belzile: On va leur laisser leur choix.

M. Cournoyer: Sénateur Angus, je pense que nous conviendrons tous qu'au cours des dernières années, nous avons assisté à une augmentation incroyable du pouvoir des dirigeants dans les sociétés aux dépens des petits actionnaires. M. Jarislowski vous a dit que le petit actionnaire n'est pas là. Il sait probablement de quoi il parle.

Le sénateur Angus: Il représente les petits actionnaires.

M. Cournoyer: Oui, et j'aimerais beaucoup avoir assez d'argent pour qu'il s'intéresse à mes fonds. Dans ce contexte, il est important que les gouvernements rétablissent l'équilibre des forces et aident les petits actionnaires à faire valoir leurs intérêts et leurs points de vue dans la gestion des grandes sociétés. À l'heure actuelle, même les investisseurs institutionnels sont très passifs. Imaginez la position d'un investisseur individuel. Il est rarement écouté, il est très mal représenté dans les conseils

and corporate administrators always hold enough votes to ram their proposals through. Last year, I attended the annual meeting of CIBC shareholders and when the time came to appoint an auditor, the Chairman said: I do not know if we even need to bother to vote, those seated up here on the stage hold 96 per cent of the votes. Bravo for democracy!

Under the circumstances, aside from governments, I do not know who might be able to help us restore some sense of balance.

Senator Angus: I understand and I have a great deal of sympathy for minority shareholders. Some senators even lost money that they had invested in Cinar, Nortel and all of the other companies you mentioned. I have several questions concerning group or class action, particularly in the Cinar case which I believe was settled yesterday.

I read in this morning's newspapers that a settlement had been ordered in the Cinar case. In the same newspaper, I read some articles about small shareholders who were not named in the group action. Some shareholders will receive a large settlement, while others will receive nothing at all. How is that fair?

Ms. Pellerin: That is not entirely correct. As far as Cinar is concerned, yesterday, a New York judge ruled in a preliminary trial phase in favour of a proposed settlement between Cinar and shareholder representatives. The joint American-Canadian class action suit covers all shareholders.

Senator Angus: Even those shareholders not specifically named in the suit?

Ms. Pellerin: Yes, it covers all shareholders.

Senator Angus: How does it all work?

Ms. Pellerin: Last November 5, Cinar shareholders opposed to the terms of the settlement could go to court, ask to be excluded and indicate that they wished to make representations concerning the settlement and specific terms with which they disagreed.

Senator Angus: And how were they made aware of the settlement provisions?

Ms. Pellerin: A notice was printed in the newspapers. The settlement had to be approved by the courts, since it involved both the United States and Canada. Two courts, one American and one Canadian, ruled in favour of the terms and a public, legal notice containing details of the proposed settlement was subsequently printed in the newspapers. All of the information was available on our attorneys' Web site. We also posted the information on the APEIQ Web site, for information purposes.

The APÉIQ took steps to ensure that a claims administrator was available in Montreal to take calls from all Canadians, whether Quebecers or Ontarians.

d'administration, les directions des grandes sociétés disposent toujours des votes nécessaires pour faire approuver la liste. J'ai assisté à l'assemblée annuelle de la CIBC l'an dernier et lorsque le temps est venu de voter pour nommer le vérificateur, le président a dit: «Je ne sais pas si cela vaut la peine de voter, nous ici sur la tribune disposons de 96 p. 100 des votes.» Bravo pour la démocratie!

Dans ce contexte, je vois mal, à part les gouvernements, qui pourrait nous aider un peu à rétablir un certain équilibre.

Le sénateur Angus: Je comprends et j'ai beaucoup de sympathie pour les actionnaires minoritaires. Il y a même des sénateurs qui ont perdu de l'argent dans Cinar, Nortel et toutes ces compagnies que vous avez nommées. Je voudrais poser des questions sur la situation des recours collectifs, surtout en ce qui concerne l'affaire ayant trait à Cinar, qui a été réglée hier, je crois.

Il est mentionné dans les journaux de ce matin qu'il y avait un règlement pour la poursuite de Cinar. Dans le même journal, j'ai vu des articles concernant les petits actionnaires qui n'ont pas été des demandeurs dans ce recours collectif. D'une part, plusieurs recevront un gros chèque et d'autres, rien. Comment réconcilier cela?

Mme Pellerin: Ce n'est pas tout à fait exact. Ce qui s'est passé hier dans le cas Cinar, c'est que Mme le juge du tribunal de New York, dans une étape préliminaire, s'est prononcée de façon favorable aux termes du projet de règlement intervenu entre Cinar et les représentants des actionnaires. Le recours collectif qui a été entrepris et qui est conjoint entre les Américains et les Canadiens couvre l'ensemble des actionnaires.

Le sénateur Angus: Même si on n'est pas enregistré comme demandeur?

Mme Pellerin: Exactement, c'est l'ensemble.

Le sénateur Angus: Comment cela va-t-il se passer?

Mme Pellerin: Le cinq novembre dernier, les actionnaires de Cinar qui voulaient se prononcer contre les termes du règlement, pouvaient se présenter à la cour et dire qu'ils voulaient être exclus et qu'ils avaient des représentations à faire concernant le règlement dans le cas où il y avait des articles qui ne leur plaisaient pas.

Le sénateur Angus: Comment pouvaient-ils être au courant du règlement?

Mme Pellerin: Il y a eu un avis dans les journaux. Ce genre de procédure doit passer par les tribunaux, parce que c'est un règlement conjoint, États-Unis-Canada. Les deux tribunaux, un tribunal américain et un tribunal canadien, se sont prononcés en faveur, et, à partir de ce moment, il y a eu dans les journaux un avis légal, public, donnant toutes les informations ayant trait à ce projet de règlement. Toute la documentation était disponible sur le site Internet de nos procureurs. On l'a également mis sur le site de l'APÉIQ, à titre d'information.

À l'APÉIQ, nous nous sommes assurés qu'il y avait un gestionnaire de réclamation au Canada, à Montréal, et tous les Canadiens, Québécois ou Ontariens, pouvaient téléphoner à ce bureau.

Senator Angus: Even those not formally named in the suit?

Ms. Pellerin: Yes, anyone could call for information. One person was responsible for fielding all requests and I was told that many such requests came in every day.

Senator Angus: And this is one of the services that your association provides to small shareholders?

Ms. Pellerin: Yes. Imagine what would happen if there was no group action. Initiating legal proceedings is a costly, time consuming and highly complex process. However, an association such as ours can launch a class action suit and make it easier to defend and represent shareholders from unscrupulous business directors.

Senator Angus: Thank you very much for that detailed response. Since the situation is not yet perfect, would you at least concede that some progress has been made in the past five, or even ten years, in the field of corporate governance?

Ms. Belzile: Yes, that is true for some large corporations.

Senator Angus: Particularly in Canada?

Mr. Belzile: Since the release of the Day report in 1995, we have witnessed a growing awareness of the situation and some improvements. However, much remains to be accomplished. I think we stand to progress more quickly because of the recent spate of scandals. We have been doing everything that is being proposed in the documents since 1997 and 1998. We were told that our efforts were pointless. For instance, we called for the position of CEO and chairman of the board of directors to be separate. We were told that we were tilting at windmills but now, our critics have changed their tune and business directors pretty much agree with our position. People were relatively slow to change their mind set, but in light of all the scandals, the pace of change has quickened over the past six months or so. A new awareness has dawned and in that respect, I am optimistic that the situation will improve.

Senator Angus: Perhaps you wasted some time focusing on the big banks instead of on corporations like Cinar where two or three married couples were the principal shareholders and just like that, small shareholders were left with nothing. However, banks are bigger and quite frankly, bank directors have a fair amount of experience.

Mr. Belzile: Let me quickly review the events that transpired. It is true that in terms of poor corporate governance, banks are not at the top of the list. That spot would be held by companies lacking transparency and having highly complex operations. In the case of financial institutions, sound management is important. Our choice was also dictated by our lack of resources. In order to present proposals to various companies, you need to be a shareholder and hence, to have the money to purchase shares. We cannot afford to buy shares in 100 different companies. We need people to defend these proposals.

Senator Angus: And subsidies as well.

Le sénateur Angus: Même s'ils ne se pas encore enregistrés.

Mme Pellerin: Oui et ils pouvaient avoir de l'information. Il y avait une personne qui répondait à toutes les demandes et on m'a assurée qu'il y avait des demandes à tous les jours à ce sujet.

Le sénateur Angus: C'est un service que votre association rend aux petits actionnaires?

Mme Pellerin: Oui. Si les recours collectifs n'existaient pas, que se passerait-il? Vous savez combien coûtent des recours judiciaires. Cela prend beaucoup de temps et d'argent. Ce n'est pas facile. C'est très compliqué de s'engager dans un processus judiciaire. Mais une association comme la nôtre peut faire un recours collectif et cela facilite l'exercice de défense et de représentation face à des entrepreneurs fautifs.

Le sénateur Angus: Merci beaucoup pour cette élaboration. Étant donné que la situation n'est pas encore parfaite, admettez-vous qu'on a fait des progrès depuis 10 ans et même depuis les cinq dernières années dans la régie d'entreprises?

M. Belzile: Oui, dans certaines grandes entreprises.

Le sénateur Angus: Surtout au Canada?

M. Belzile: Depuis la publication du rapport Day de 1995, je pense qu'il y a une prise de conscience et il y a eu des améliorations. Il y a toutefois beaucoup de chemin à faire. Je pense qu'on va faire un bout de chemin rapidement à cause des scandales. Les propositions que nous retrouvons dans tous les documents, nous les faisons depuis 1997 et 1998. On s'est fait traiter de «futilles». On demandait, par exemple, la séparation du poste de directeur général et celui du président du conseil d'administration. On se faisait dire que cela était futile. Maintenant, on ne dit plus cela et les chefs d'entreprises sont relativement d'accord. Il y a eu une évolution relativement lente et s'accélère depuis à peu près six mois à cause de tous les scandales. Il y a une prise de conscience et, dans ce sens, je suis optimiste que la situation va s'améliorer.

Le sénateur Angus: Peut-être que vous avez perdu un peu de temps en vous concentrant sur les grosses banques au lieu des Cinar et des compagnies de la sorte qui sont apparues sur la scène avec deux ou trois couples mariés comme actionnaires principaux et, tout à coup, les pauvres petits actionnaires n'ont rien. Mais les banques sont plus grosses et les administrateurs, franchement, sont assez expérimentés.

M. Belzile: Je peux vous expliquer l'historique rapidement: il est vrai que les banques ne sont pas les plus mal gérées en termes de gouvernance des entreprises. Se sont peut-être les entreprises les plus opaques et les plus difficiles à comprendre. C'est au niveau des institutions financières qu'une bonne gérance est importante. Ce choix a été aussi la conséquence de nos manques de ressources. Pour pouvoir présenter des propositions aux entreprises, il faut détenir des actions, avoir de l'argent pour acheter des actions, et nous n'avons pas les fonds pour acheter des actions dans 100 entreprises. Pour aller défendre des propositions d'entreprises, il faut des gens.

Le sénateur Angus: Et des subventions!

Mr. Belzile: There are only six of us and we are all volunteers. If we had some staff, things would go more smoothly. If we had money to purchase shares and people to represent us, our job would be easier. For example, the cost of traveling to Vancouver is \$2,500, or 10 per cent of our overall budget. When you make this kind of criticism, all we can say in our defence is this: Give us the resources and we will focus on a larger number of companies. I also want to emphasize that in addition to making proposals to banks, we also made five separate proposals last year to a number of large corporations. Our efforts are limited because our resources are limited. However, if we had the wherewithal to go forward, we could focus on more, and maybe even on all corporations.

Ms. Pellerin: That explains in part the fact that our actions are limited to submitting proposals to shareholder assemblies. Enhancing the act's provisions would be greatly beneficial in terms of increasing the protection afforded to shareholders and investors. If we have to visit every single shareholder assembly to get a single proposal adopted, we will never be done with it. All visiting these assemblies does is give us an opportunity to explain to shareholders the problems associated with tax shelters in banks.

Senator Angus: In your brief, you underscore the fact that large Canadian corporations are now subject to the Sarbanes-Oxley Act. We have problems here in Canada with the TSE Index and we would also like to see the proposals tabled to shareholder assemblies apply to companies other than those subject to this legislation.

Mr. Belzile: So would we, believe me.

[English]

Senator Oliver: I am interested in multiple voting shares. I have your presentation in English, and I think something has been lost in the translation. I do not understand it.

I know that with multiple voting shares you can have 4 per cent or 5 per cent of the shares, but have 100 per cent voting control. You give examples of that in your brief — Subway, Teck Magna and others. You next say:

Legislation should provide a timeframe for the privilege of holding multiple vote shares.

I do not understand what that means.

You then say:

A five-year period could, for example, be granted to entrepreneurs to allow for company start-ups.

I do not understand either sentence. Could you please explain what that means? What kind of legislation would you want; would it be federal legislation; and what would it say?

M. Belzile: Nous ne sommes que six membres, tous bénévoles. Si nous avions du personnel, cela irait mieux. Si nous avions de l'argent pour acheter des actions et des gens pour nous représenter, ce serait plus facile. Si nous allons, par exemple, à Vancouver, les frais de ce voyage sont 2 500 \$ et c'est déjà 10 p. 100 de notre budget. Quand vous nous dites cela, je vous réponds: «Donnez-nous les moyens et nous allons couvrir un plus grand nombre d'entreprises.» Je veux aussi préciser qu'on n'a pas seulement fait des propositions aux banques mais aussi à certaines grandes entreprises, dont cinq l'année dernière. Notre réservoir est limité parce que nos ressources sont limitées, mais si nous avions les moyens, nous pourrions couvrir beaucoup plus d'entreprises, et à la limite, toutes les entreprises.

Mme Pellerin: Cela explique aussi un peu les limites de nos interventions en passant par les assemblées d'actionnaires. Améliorer les dispositions d'une loi serait grandement utile pour accroître la protection des actionnaires et des investisseurs. S'il faut commencer à visiter chacune des assemblées d'actionnaires pour faire adopter une proposition, on en a pour les 100 prochaines années. Aller aux assemblées des actionnaires nous donne la possibilité d'expliquer les problématiques, c'est tout, comme, par exemple, en ce qui a trait aux paradis fiscaux dans les banques.

Le sénateur Angus: Dans votre mémoire, vous avez souligné le fait que les grosses compagnies canadiennes soient maintenant sujettes à la loi Sarbanes-Oxley. Nous avons des problèmes au Canada avec l'indice TSX et nous aimerions voir devant les assemblées annuelles d'actionnaires d'autres compagnies que celles qui sont visées par cette loi.

M. Belzile: Ce serait aussi notre vœu le plus sincère.

[Traduction]

Le sénateur Oliver: Je m'intéresse aux actions à droit de vote multiple. J'ai votre exposé en anglais, et je pense que quelque chose s'est perdu dans la traduction. Je ne comprends pas la phrase.

Je sais que dans le cas des actions à droit de vote multiple, vous pouvez avoir un contrôle de 4 ou 5 p. 100 des actions, mais non de la totalité. Vous donnez des exemples dans votre mémoire — Subway, Teck Magna et d'autres. Ensuite, vous dites:

Une législation devrait prévoir que le privilège de détenir des actions à vote multiple soit limité dans le temps.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Ensuite, vous dites:

Une période de cinq ans pourrait, par exemple, être accordée aux entrepreneurs, afin de permettre le démarrage d'entreprises.

Je ne comprends pas ces deux phrases. Pourriez-vous me les expliquer? Quelle sorte de loi voudriez-vous? Une loi fédérale? Et que dirait-elle?

[Translation]

Mr. Belzile: That could be achieved by amending the Canada Business Corporations Act. Companies not in a start up phase could maintain the multiple vote share system for a period of five years. This process is often used because it involves company founders. The legislation could then make provision for revising a company's by-laws to do away with the aberration that is multiple vote shares.

[English]

Senator Oliver: If you are a family corporation, the family has voting control and has had for 50 years, why, at the end of five years, should you be forced by legislation to give up control?

[Translation]

Mr. Belzile: This proposal concerns publicly traded companies. Even if financing is being sought by family corporations, shareholders should still have the same rights.

Senator Angus: They should have a choice.

Mr. Belzile: Shareholders feel that they are entitled to the same rights, regardless of the size or type of corporation involved. Obviously, if one family continues to own 60 per cent of the company's shares even after taking the company public, it is normal for that family to maintain control and to still hold 60 per cent of all voting rights.

The aberration, as we see it, is when a family corporation holds 80 per cent of all voting rights, even though it owns only 10 per cent of the company's stock after taking the company public through multiple share issues.

[English]

Senator Oliver: Why would we want to do it retroactively? Why would we not grandfather anyone who has these multiple voting shares now and perhaps pass a law to change it in the future? Why would you ever want to make it retroactive?

[Translation]

Mr. Belzile: We are not asking that it be retroactive.

[English]

Senator Oliver: Even five years is not ample time for a family corporation.

[Translation]

Mr. Belzile: The legislation could stipulate that initially, new corporations could adopt a multiple vote share system, but that after five years, if they go public with a share issue, the corporation's by-laws would have to be revised to eliminate this practice.

[Français]

M. Belzile: Cela pourrait se faire par amendement à la Loi des sociétés par actions. Pour une période de cinq ans, les entreprises qui ne sont pas en démarrage pourraient maintenir le système de vote multiple, qui est souvent invoqué parce qu'il concerne les fondateurs de l'entreprise. Par la suite, la loi pourrait prévoir que les statuts de la société soient refondus pour éliminer cette aberration du vote multiple.

[Traduction]

Le sénateur Oliver: Si vous êtes une société familiale, la famille détient le contrôle des votes et l'a eu depuis 50 ans, pourquoi, au bout de cinq ans, la loi vous obligerait-elle à abandonner ce contrôle?

[Français]

M. Belzile: C'est parce que cela touche les entreprises qui émettent des actions dans le public, des sociétés publiques. Même si ce sont des sociétés familiales qui cherchent des fonds, les actionnaires devraient avoir les mêmes droits.

Le sénateur Angus: Elles devraient avoir le choix.

M. Belzile: Selon eux, les actionnaires devraient avoir les mêmes droits que dans n'importe quelle société. Évidemment, si, après avoir émis des actions dans le public, la famille détient encore 60 p. 100 des actions, c'est normal qu'elle ait encore le contrôle et qu'elle ait 60 p. 100 du droit de vote.

Ce qui nous apparaît aberrant, c'est le fait qu'une entreprise familiale se retrouve avec 80 p. 100 du droit de vote alors qu'elle ne détient que 10 p. 100 des actions après avoir fait de multiples émissions dans le public.

[Traduction]

Le sénateur Oliver: Pourquoi voudrions-nous le faire à titre rétroactif? Pourquoi n'accorderions-nous pas des droits acquis à toute personne qui détient ces actions à vote multiple maintenant et peut-être adopter une loi pour la modifier à l'avenir? Pourquoi voudriez-vous la rendre rétroactive?

[Français]

M. Belzile: On ne veut pas que ce soit rétroactif.

[Traduction]

Le sénateur Oliver: Même cinq ans, ce n'est pas beaucoup de temps pour une société familiale.

[Français]

M. Belzile: La loi pourrait stipuler qu'au départ, les nouvelles sociétés peuvent adopter le système de votes multiples mais qu'après cinq ans, si elles émettent des actions dans le public, les statuts devront être refondus pour leur retirer ce droit.

[English]

Senator Oliver: You would agree with grandfathering any existing company with multiple voting shares? You are not talking about passing legislation to change or alter that?

[Translation]

Mr. Belzile: At the very least, in the case of new corporations that go public, a specific time frame should be in place for doing away with multiple vote shares.

[English]

Senator David Tkachuk (*Deputy Chairman*) in the Chair.

The Deputy Chairman: As there are no other questions, we thank you very much for your appearance today.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, November 21, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 11:00 a.m. to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system (Canadian perspective to the Enron collapse).

Senator David Tkachuk (*Deputy Chairman*) in the Chair.

[English]

The Deputy Chairman: Our first witnesses today are from the Investment Dealers Association.

Please proceed, Mr Oliver.

Mr. Joseph J. Oliver, President and Chief Executive Officer, Investment Dealers Association: Honourable senators, I should like to summarize our written presentation — a copy of which you have received — with an emphasis on the recommendations contained in Appendix 1.

Close to half of all Canadians have investments in equities, and their confidence is essential to a healthy and dynamic capital market. Unfortunately, investors have slowed their trading and reduced their commitment to equity markets. The fact that this negative sentiment in capital markets has developed at a time when most economic indicators are positive illustrates the seriousness of the problem.

The IDA is doing its share to bolster investor confidence and instill faith in our markets. We have taken a number of steps, both before and since Enron, to bolster oversight, improve disclosure, tighten enforcement and enhance integrity.

In the crucial area of research analysis, the IDA board policy 11 research analyst standards impose stringent requirements, very similar to those imposed in the United States. Our objective is to address investor confidence through effective management of

[Traduction]

Le sénateur Oliver: Vous accorderiez des droits acquis à toute entreprise actuelle qui a des actions à droit de vote multiple? Vous ne parlez pas d'adopter une loi pour modifier cela?

[Français]

M. Belzile: À tout le moins, en ce qui a trait aux nouvelles sociétés qui émettent des actions dans le public, il faudrait que ce droit disparaisse après un certain nombre d'années.

[Traduction]

Le sénateur David Tkachuk (*vice-président*) occupe le fauteuil.

Le vice-président: Comme il n'y a pas d'autres questions, nous vous remercions beaucoup d'être venus aujourd'hui.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 21 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit ce jour à 11 heures afin d'examiner la situation actuelle du régime financier canadien et international (faillite d'Enron vue selon la perspective canadienne) et présenter un rapport sur la question.

Le sénateur David Tkachuk (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le vice-président: Nos premiers témoins aujourd'hui représentent l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières.

Vous avez la parole, monsieur Oliver.

M. Joseph J. Oliver, président-directeur général, Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières: Honorables sénateurs, j'aimerais résumer notre mémoire écrit — dont vous avez reçu copie — en mettant l'accent sur les recommandations figurant à l'annexe 1.

Près de la moitié des Canadiens possèdent des actions et leur confiance est vitale si nous voulons jouir d'un marché financier sain et dynamique. Malheureusement, les investisseurs ont ralenti leurs transactions et réduit leurs placements boursiers. Le fait que ce marasme boursier survienne à un moment où la plupart des indicateurs économiques sont positifs illustre la gravité du problème.

L'ACCOVAM fait sa part pour rassurer les investisseurs et leur donner confiance en nos marchés boursiers. Nous avons pris une série de mesures, déjà avant Enron et depuis, pour renforcer la surveillance, améliorer la divulgation, resserrer les contrôles et accroître l'intégrité.

Dans le domaine crucial de l'analyse des recherches, la politique 11 du conseil d'administration de l'ACCOVAM instaure des obligations très strictes à cet égard, qui sont très proches de celles imposées aux États-Unis. Notre objectif est

conflict of interest. Our tough and effective rules will prohibit activities that put investors at risk and require disclosure of information that investors need to make knowledgeable decisions.

Analysts will be prohibited from issuing reports when they are an officer, director or adviser to the firm. Firms will be prohibited from compensating analysts directly based on specific investment banking transactions.

Another key ingredient of investor trust is robust enforcement. On that front, the IDA has taken vigorous measures, including strengthening our resources and, where appropriate, imposing significant fines, barring individuals from the industry and suspending licences of member firms.

We are also seeking additional powers to, first, obtain investigation orders and compel witnesses to testify and produce documents at disciplinary hearings and, second, to obtain the authority to file decisions of our disciplinary hearings as decisions of the court.

Consumer confidence requires that the capital markets have a system in place to provide financial restitution to recommendations and binding awards. In connection with the financial services industry, the IDA has just launched a new consumer redress system — the Ombudsman for Banking Services and Investments, the OBSI — which is independent, objective, accessible, timely and free. This service complements an IDA national arbitration system that is faster, less expensive and less contentious than the courts. As a result, clients of IDA member firms now benefit from the most comprehensive and robust consumer restitution in Canada, and perhaps in the world.

The Sarbanes-Oxley Act — or SOX — recently passed by U.S. Congress is the most comprehensive securities legislation in the United States since the 1930s. The debate in Canada is whether regulators should simply adopt this legislation as is, in the interests of market integrity and regulatory harmonization, or whether we should create a made-in-Canada solution that is tailored to our markets, thereby avoiding an excessive regulatory burden, especially on small and medium-sized companies.

Rule harmonization is important for the 184 companies listed both on the TSX and a U.S. stock exchange. Since SOX is highly robust and comprehensive, we do not believe its requirements need to be embellished. However, we should proceed cautiously in considering the appropriate regime for the remaining 95 per cent of listed Canadian companies.

Several characteristics of the Canadian capital markets must be taken into account in carrying out that exercise. First, there is a higher proportion of small businesses in Canada than in the

d'asseoir la confiance des investisseurs par une gestion rigoureuse des conflits d'intérêt. Nos règles très strictes et efficaces interdisent les activités qui exposent les investisseurs au risque et exigent la divulgation de tous les renseignements permettant aux investisseurs de prendre des décisions en connaissance de cause.

Il est ainsi interdit aux analystes d'émettre un rapport sur une société dont ils sont agent, administrateur ou conseiller. Il est interdit aux sociétés de rémunérer des analystes directement sur la base d'opérations de placements de valeur.

Un autre ingrédient essentiel de la confiance des investisseurs est une application robuste des règles. À cet égard, l'ACCOVAM a pris des mesures rigoureuses, dont le renforcement de nos moyens de contrôle et, le cas échéant, l'imposition de lourdes amendes, la radiation de certaines personnes et la suspension de la licence des maisons de courtage membres.

Nous recherchons également des pouvoirs additionnels de façon à pouvoir lancer des enquêtes, contraindre des témoins à déposer et à produire des documents lors d'audiences disciplinaires et, deuxièmement, ériger nos décisions disciplinaires au rang d'ordonnances judiciaires.

La confiance des consommateurs exige que les marchés financiers disposent d'un système pour indemniser les parties lésées, par le biais de recommandations et de décisions arbitrales contraignantes. En collaboration avec l'industrie des services financiers, l'ACCOVAM vient de mettre en place un nouveau mécanisme de réparation — le médiateur pour les services bancaires et placements — c'est-à-dire un service d'arbitrage indépendant, objectif, accessible, rapide et gratuit. Ce service complète un système d'arbitrage national propre à notre association qui est plus rapide, moins coûteux et moins litigieux que les tribunaux. Aussi, les clients des sociétés membres de l'ACCOVAM bénéficient-ils maintenant du mécanisme de réparation le plus complet et le plus robuste du Canada, et peut-être du monde.

La Loi Sarbanes-Oxley — ou SOX — récemment adoptée par le Congrès américain constitue la mesure législative la plus complète en matière de valeurs mobilières jamais adoptée aux États-Unis depuis les années 30. Le débat au Canada consiste à savoir si l'autorité réglementaire devrait simplement adopter cette loi telle quelle, dans l'intérêt de l'intégrité des marchés et de l'harmonisation des réglementations, ou bien s'il faudrait promulguer une loi canadienne taillée sur mesure pour nos marchés, et éviter par là un fardeau réglementaire excessif, en particulier pour les petites et moyennes entreprises.

L'harmonisation des règles est importante pour les 184 sociétés cotées et à la bourse de Toronto et à une bourse américaine. Étant donné que la SOX est extrêmement robuste et exhaustive, nous ne pensons pas qu'il faille chercher à l'embellir. Toutefois, il y a lieu d'avancer prudemment pour trouver le régime approprié aux 95 p. 100 restants des sociétés canadiennes cotées.

Il convient de prendre en compte à cet égard plusieurs caractéristiques des marchés des capitaux canadiens. Premièrement, le Canada compte une plus forte proportion de

United States. Care should be taken to ensure that the benefits from regulatory reform outweigh the compliance burden imposed on small firms.

Second, there is a limited pool of qualified, independent directors in Canada relative to the number of public companies, particularly if restrictions are placed on multiple directorships.

We are making several recommendations that would bring net benefit to the Canadian capital markets. The first recommendation is to mandate CEO and CFO certification of financial statements, impose serious penalties for misrepresentation of public financial statements and accelerate the reporting of insider trading. Our second recommendation is to mandate disclosure of codes of business conduct and ethics for senior corporate officers. Number three is to require shareholder approval of all share arrangement plans; four is to increase the penalties of criminal liability and obstruction of justice and to impose standards and financial resources for better enforcement; five is to include disclosure of indemnification or other protection for corporate whistleblowers; six is to require a majority of unrelated members on an audit committee and restrict or limit individual directors from participating on multiple audit committees; and seven is to establish rules that govern the relationship between the company and its auditor, impose restrictions on non-audit services, and set tougher standards for financial disclosure.

We also recommend delegating certain enforcement powers to a specialized, integrated capital markets investigation unit. An integrated unit could be responsible for the capital markets, combining federal and provincial policing and regulatory resources and expertise to root out market malfeasance. The idea is committed to providing resources to assist police and law enforcement with a criminal mandate in such an integrated unit, or to providing assistance to criminal law enforcement. To protect such a unit, it must have dedicated funding. Furthermore, there must be a balanced increase in the judiciary and prosecutorial services.

We need special courts that can deal with lengthy, complex white-collar crimes. Penalties in such cases must reflect the seriousness of these matters and the adverse affect on the public.

The next subject is regulatory reform. Governments must address a problem that no other country in the world must confront — that is, the lack of a single national regulator for the securities industry. There is no single voice for the country. The existing regulatory framework imposes costs and inefficiencies that have serious competitive implications for cross-border trading and financing.

petites entreprises que les États-Unis. Il faut donc veiller à ce que les avantages de la réforme réglementaire l'emportent sur le fardeau imposé aux petites entreprises.

Deuxièmement, il n'existe au Canada qu'un bassin limité d'administrateurs qualifiés et indépendants relativement au nombre de sociétés cotées, particulièrement si l'on va limiter le nombre de postes d'administrateurs que peut occuper une personne.

Nous formulons plusieurs recommandations qui apporteraient un avantage net aux marchés boursiers canadiens. La première consiste à obliger les PDG et directeurs financiers à certifier la véracité des états financiers, à imposer des sanctions graves en cas de publication d'états financiers trompeurs et à accélérer la déclaration des transactions des opérations d'initiés. Notre deuxième recommandation consiste à imposer l'adoption et la divulgation de codes d'éthique régissant les cadres supérieurs des sociétés. Troisièmement, exiger la ratification par les actionnaires de tous les régimes de rémunération en actions; quatrièmement, accroître les pénalités pour responsabilité criminelle et obstruction à la justice et imposer des normes et ressources financières en vue de l'application de la loi; cinquièmement prévoir la divulgation des indemnités ou autres formes de protection des dénonciateurs; sixièmement exiger que la majorité des membres des comités de vérification soient indépendants et interdire aux administrateurs de siéger à des comités de vérification multiples; septièmement établir des règles régissant la relation entre la société et le cabinet de vérification comptable, imposer des restrictions aux services accessoires et imposer des normes de divulgation financière plus rigoureuses.

Nous recommandons également de déléguer certains pouvoirs de police à une section spéciale d'enquête boursière. Une telle section policière serait responsable des marchés boursiers, combinant les pouvoirs de police fédéraux et provinciaux et disposant de toutes les ressources et connaissances voulues pour combattre la fraude boursière. Notre association est prête à fournir les ressources voulues pour aider la police et les responsables de l'application de la loi à remplir leur mandat pénal au moyen d'une telle section intégrée, ou à fournir toute autre aide pour combattre la criminalité boursière. Une telle section policière devra disposer d'un budget propre. En outre, il faudra accroître en conséquence les moyens des procureurs provinciaux et services judiciaires.

Nous avons besoin de tribunaux spéciaux capables de juger les affaires de fraude longues et complexes. Les peines infligées doivent refléter la gravité de ces crimes et de leurs conséquences pour le public.

Le sujet suivant est la réforme réglementaire. Le gouvernement doit rectifier un problème que ne connaît aucun autre pays du monde, à savoir l'absence d'une autorité nationale de réglementation des valeurs mobilières. Il n'existe pas de voix unique parlant pour le pays. Le cadre réglementaire actuel impose des coûts et des inefficiences qui nuisent à notre compétitivité sur le plan des transactions et du financement transfrontaliers.

The IDA position is that there are two viable alternatives that could be pursued simultaneously on parallel tracks: first, a comprehensive, harmonized provincial regulatory system; and, second, a single national regulator under federal or provincial jurisdiction.

Our position achieves two objectives. We can push for decisive and critical short and medium-term improvements in the current system and await the result of the broader focus on a national commission. Whatever the ultimate outcome of the second alternative, progress in achieving the first alternative will result in stronger and more efficient capital markets. What cannot be justified is opposition to a national commission from decision makers who are not willing to support substantive improvements in the present system; support in deeds, not just words.

Let me cite two regulatory approaches that cry out for adoption. First, responsibility for registering sales persons and firms can be delegated exclusively to the home jurisdiction. This single registration could generate a passport for carrying out business in every region in the country. A second decisive step to harmonization would standardize disclosure for offerings in public and private markets and a single clearance jurisdiction.

We believe that Harold MacKay has made a timely and significant contribution in his report to the Minister of Finance. It should kick-start a process to draw together provincial governments, regulators and self-regulators and the federal government on the regulatory agenda.

We have a real opportunity to renovate our regulatory system and to restore confidence in our capital markets. The problem is not an absence of goodwill or even an absence of good ideas; the fundamental problem is one of priority and political will in large part, because of the dispersion of decision making. The vulnerability of our market should raise the priority and energize politicians in Canada.

Senator Meighen: Mr. Oliver, in regard to harmonization of regulation in Canada, for how many years have we been talking about this? What has changed? You sound optimistic. I hope you are right, but is there anything that you can point to that should lead us to believe that one of these two approaches will be aggressively and successfully pursued? What about the IDA? Your counterparts in the insurance industry have always, in their interest, mounted an effective lobby. Is there something that you can do to improve your lobbying efforts among your members, scattered as they are across the country, to impress upon provincial politicians and regulators the need that you have spoken about so eloquently to this morning? Can you provide us with some reason to believe that we are moving forward and not sideways in this area?

La position de l'ACCOVAM est que deux alternatives viables doivent être poursuivies en parallèle. Premièrement, un système réglementaire provincial harmonisé et exhaustif; deuxièmement, une seule autorité réglementaire nationale relevant de la compétence soit fédérale soit provinciale.

Notre position permet d'atteindre deux objectifs. Il est possible d'apporter des améliorations décisives et vitales à court et moyen terme au système actuel, sans attendre le résultat du débat sur une commission nationale. Quel que soit l'aboutissement de ce dernier, tout progrès réalisé sur le plan de l'harmonisation nous donnera des marchés boursiers plus forts et plus efficaces. Ce qui est injustifiable, c'est l'opposition à une commission nationale de la part de décideurs qui ne sont pas prêts à appuyer des améliorations sensibles au système actuel, et j'entends par là un appui sous forme d'actes et non de simples paroles.

Permettez-moi de citer deux approches réglementaires qui pourraient être facilement adoptées. Premièrement, la responsabilité de l'enregistrement des courtiers et maisons de courtage pourrait être déléguée exclusivement à la province d'origine. Cet enregistrement unique constituerait un passeport permettant d'être actif dans toutes les régions du pays. Une deuxième mesure décisive d'harmonisation serait de normaliser les contraintes de divulgation à l'égard des émissions d'actions de sociétés publiques et privées et une décision d'agrément unique.

Nous pensons que Harold MacKay a apporté une importante contribution, tombant à point nommé, avec son rapport au ministre des Finances. Elle devrait stimuler un processus de concertation entre les gouvernements provinciaux, les autorités de réglementation et d'autorégulation et le gouvernement fédéral sur un programme de réforme.

Nous avons là une réelle occasion de rénover notre système réglementaire et de rétablir la confiance en nos marchés boursiers. Le problème n'est pas une absence de bonne volonté ou même une absence de bonnes idées; le problème fondamental en est un de priorité et de volonté politique et tient, en grande partie, à la dispersion des pouvoirs décisionnels. La vulnérabilité de notre marché devrait rendre cette tâche prioritaire et stimuler les énergies des politiciens canadiens.

Le sénateur Meighen: Monsieur Oliver, en ce qui concerne l'harmonisation de la réglementation au Canada, nous en parlons maintenant depuis combien d'années déjà? Qu'est-ce qui a changé? Vous semblez optimiste. J'espère que vous avez raison, mais qu'est-ce qui vous amène à croire que l'une ou l'autre de ces deux approches sera poursuivie agressivement et aboutira? Qu'en est-il de votre association? Vos homologues du secteur de l'assurance ont toujours su organiser des pressions efficaces, dans leur intérêt. Pouvez-vous faire quelque chose pour améliorer votre lobbying auprès de vos propres membres, dispersés comme ils sont à travers le pays, et convaincre les politiciens et autorités réglementaires du pays de cette nécessité que vous avez expliquée avec tant d'éloquence ce matin? Pouvez-vous nous donner des raisons de croire que nous avançons et qu'il ne s'agit pas d'un simple déplacement latéral?

Mr. Oliver: Honourable senators, let me comment on the question of why there is the need now. It is true that this issue has been around for a long time. Most recently, the federal government in 1996 raised this issue. It looked like there was some hope, but it fell apart for a variety of reasons.

What I believe has caused the renewed interest in this subject is the state of the capital market, the state of the industry and the implications of technological change and globalization, all of which have put increased pressure on our market, which is only 2 per cent of the global market. It is no longer adequate to be barely efficient. It really requires a superior level of competitiveness for us to maintain the health of our market, to keep issuers in the country and to attract foreign investors. The federal government understands this concept, as do the provincial governments.

Having said that, however, the matter under discussion has never been exceptionally high on the radar screen. People will go to the barricades for bread or liberty, but, alas, they will not go to the barricades for a national securities commission. The provincial governments have been content to watch the regulators move gradually toward increased harmonization. There has been significant goodwill and progress in that regard.

There is a growing realization that that is simply not enough any more. Beyond that, one may ask, whether there is cause for optimism. I do not predict that that is likely to happen, even though there are enormous numbers of people across the country who are talking about this subject in the industry, the legal community and the press.

That is why we are proposing a two-track system. We would like to see significant progress, but it would be foolhardy to rely on that happening. Therefore, we believe that things can be done in the short term. There are decisive things that can make a real difference that can be done at a sub-Constitutional level. This matter is in the hands of the provinces for the moment. Political leadership can make the difference and kick-start that.

One of the benefits of the federal effort is indirectly to encourage that process. When the federal government starts looming large, the provinces sometimes decide it is time to move.

Senator Meighen: Sometimes they decide to move away, though.

Mr. Oliver: Some provincial governments may move away from the federal initiative, but to repeat what I said in my remarks, there really is no excuse to oppose the federal initiative and at the same time to refuse to make substantive improvements in the current system. The pressure should be put on those who stand in the way of progress.

Senator Meighen: Can your organization do anything else in terms of advancing that cause, other than appearances such as yours today? Do you plan a grassroots or provincial-level initiative?

M. Oliver: Honorables sénateurs, voyons pourquoi cette tâche est si nécessaire maintenant. Il est vrai que ce sujet est débattu depuis longtemps. Le gouvernement fédéral l'a encore soulevé en 1996. Il semblait alors qu'il y avait un espoir, mais rien n'a abouti, pour diverses raisons.

À mon avis, ce qui motive ce renouveau d'intérêt est l'état du marché boursier, l'état du secteur et les répercussions du changement technologique et de la mondialisation, facteurs qui tous mettent sous pression notre marché, lequel ne représente que 2 p. 100 du marché mondial. Il ne suffit plus d'être tout juste efficient. Nous devons réellement parvenir à un niveau supérieur de compétitivité si nous voulons maintenir la vigueur de notre marché boursier, fixer au pays les émetteurs et attirer les investisseurs étrangers. Le gouvernement fédéral comprend ce concept, tout comme les gouvernements provinciaux.

Toutefois, cela dit, cet enjeu n'a jamais figuré en très bonne place sur l'écran radar. Les gens monteront sur les barricades pour leur pain ou leur liberté, mais hélas ils ne vont pas monter sur les barricades pour une commission nationale des valeurs mobilières. Les gouvernements provinciaux se contentent de regarder les autorités réglementaires harmoniser petit à petit leurs règles. Il y a eu beaucoup de bonne volonté et de progrès à cet égard.

Mais l'on se rend compte de plus en plus que cela ne suffit tout simplement plus. On peut se demander s'il y a lieu d'être optimiste. Je ne prédis pas ce que j'annonce va se faire, bien qu'énormément de gens dans tout le pays parlent de cette question, dans les milieux boursiers et juridiques et dans la presse.

C'est pourquoi nous proposons deux axes parallèles. Nous aimerions certes voir une percée, mais ce serait téméraire de tabler là-dessus. Par conséquent, nous pensons que certaines choses peuvent être déjà faites à court terme. Des mesures décisives pourraient faire une différence réelle et ne mettraient pas en jeu la Constitution. Pour le moment, la question est aux mains des provinces. Une volonté politique pourrait faire la différence et enclencher le processus.

L'un des avantages de l'effort fédéral est qu'il encourage indirectement ce processus. Lorsque le gouvernement fédéral menace d'agir, les provinces décident parfois qu'il est temps de s'y mettre.

Le sénateur Meighen: Mais parfois aussi elles décident de freiner.

M. Oliver: Certains gouvernements provinciaux peuvent refuser l'initiative fédérale, mais pour répéter ce que j'ai dit dans mon exposé, il est réellement impardonnable de s'opposer à l'initiative fédérale et en même temps de refuser d'apporter des améliorations conséquentes au système actuel. Il faut exercer des pressions sur ceux qui se mettent en travers du progrès.

Le sénateur Meighen: Votre organisation peut-elle faire plus pour défendre cette cause, hormis des comparaisons comme celle d'aujourd'hui? Projetez-vous une campagne massive ou une initiative au niveau des provinces?

Mr. Oliver: We have been around the country and have met with the premiers and with the ministers of finance of many of the provinces, or the ministers responsible for securities regulation, and have discussed this matter. There is a fair amount of goodwill and some potential interest in this matter.

As honourable senators will be aware, there are revenue considerations. In many of the provinces, the commissions charge more than they spend. Some provinces are concerned about the fees, others have jurisdictional issues and others have concerns about whether a national commission might not be sufficiently sensitive to regional issues. By that, they usually mean small business financing. Small business financing is not a regional issue; it is a national issue. It is an issue in Ontario as well as British Columbia, Alberta and elsewhere in the country.

Small business financing is an extremely important issue, but it is not an issue that is difficult to resolve. There can be a national commission with sufficient representation from the regions and sufficient sensitivity to small business financing. Regulatory content is critical. We will be doing that. We will also be looking at the costs of the current regulatory system and hope that that kind of study will help to advance the debate. We are asking our members to express their views on the subject, as well.

Senator Meighen: That is encouraging, Mr. Oliver. I do not know why I tend to be a pessimist in this area. I think it will take a crisis in Canada before we wake up and realize the importance of harmonizing our regulatory system in one fashion or another. Surely it is not beyond our imagination to devise a means whereby regional and provincial priorities can be taken into account, at the same time putting in place some sort of conformity in regulation across the country. However, that is more by way of editorial comment on my part.

I agree with you on Sarbanes-Oxley that we should not adopt it holus-bolus. The right approach would include taking the best that applies to us but making a made-in-Canada type of legislation.

In terms of ethics, I have an uneasy feeling that in spite of our efforts to date Canadian markets are viewed in some quarters, perhaps incorrectly, as being more loosey-goosey than other jurisdictions, a little more Wild West and a little more lax, if I can use that word, in terms of regulation. Perhaps I am wrong; I hope I am.

What is the IDA doing at the entry level in your business in terms of teaching a course in ethics? We certainly did that in law school. I do not know whether it had the right and desired effect, but are the universities or are you as an organization paying attention to informing young entrants as to the importance of ethical conduct in your business?

Mr. Oliver: Let me comment on how people perceive us just by reference to a study that was done by McKinsey. They concluded that the premium given to a company with good governance in

M. Oliver: Nous avons sillonné le pays et rencontré les premiers ministres et ministres des Finances de nombreuses provinces, ou bien les ministres responsables de la réglementation des valeurs mobilières, et avons discuté de cette question. Nous avons rencontré pas mal de bonne volonté et un certain intérêt.

Comme vous ne l'ignorez pas, il y a là des considérations financières. Dans de nombreuses provinces, les commissions perçoivent plus qu'elles ne dépensent. Certaines provinces s'inquiètent des redevances, d'autres voient des problèmes juridictionnels et d'autres encore craignent qu'une commission nationale ne soit pas suffisamment sensible aux particularités régionales. Par là, elles entendent habituellement le financement des petites entreprises. Mais le financement des petites entreprises n'est pas un problème régional, c'est un problème national. Il se pose en Ontario aussi bien qu'en Colombie-Britannique, en Alberta et ailleurs.

Le financement des petites entreprises est un sujet d'importance extrême, mais il n'est pas difficile à résoudre. On pourrait avoir une commission nationale comportant une représentation suffisante des régions et suffisamment sensible aux besoins des petites entreprises. Le contenu de la réglementation est primordial. Nous y veillerons. Nous examinerons également le coût du système réglementaire et espérons que ce type d'études fera avancer le débat. Nous demandons également à nos membres d'exprimer leurs vues à ce sujet.

Le sénateur Meighen: C'est encourageant, monsieur Oliver. Je ne sais pas pourquoi je tends à être pessimiste dans ce domaine. Je pense qu'il faudra une crise au Canada avant que l'on se réveille et réalise l'importance de l'harmonisation de notre système réglementaire, d'une façon ou d'une autre. Nous ne devrions tout de même pas être incapables de trouver le moyen de prendre en compte les priorités régionales et provinciales tout en mettant en place une réglementation cohérente à travers le pays. Mais ce n'est là qu'un avis personnel.

Au sujet de la Loi Sarbanes-Oxley, je suis d'accord avec vous pour dire qu'il ne faudrait pas l'adopter telle quelle. La meilleure approche serait d'y puiser les meilleures idées applicables à nous, mais de rédiger notre propre loi.

Sur le plan de l'éthique, j'ai la désagréable impression qu'en dépit de tous nos efforts jusqu'à présent, les bourses canadiennes sont perçues par d'aucuns, peut-être à tort, comme plus laxistes que celles d'autres pays, ayant des mœurs un peu plus sauvages, si je puis utiliser cette expression, sur le plan de la réglementation. Je me trompe peut-être; j'espère me tromper.

Que fait l'ACCOVAM au niveau de l'entrée dans votre profession, s'agissant d'enseigner l'éthique? Nous avions certainement un cours d'éthique à la faculté de droit. Je ne sais pas s'il a eu l'effet voulu, mais est-ce que les universités ou vous-mêmes, comme association, veillez à informer les jeunes entrant dans la profession de l'importance d'une conduite éthique?

M. Oliver: Permettez-moi de dire quelques mots sur la manière dont nous sommes perçus et je vous renvoie pour cela à une étude faites par McKinsey. Cette étude a conclu que la prime accordée à

Canada is less than the premium in any other country in the world. That would imply that there is a sense that the standards are already very high here, and higher than elsewhere.

For example, in the former Soviet Union a company that has good ethical and governance standards would realize a considerable premium. On the hand, in Canada, since good ethical standards and good governance is always important, and most companies are perceived to have it anyway, the differential is less. That study, which was done, as I say, by McKinsey, an American consulting group, is indicative that the perception about Canada is a pretty good one.

In terms of your question about the IDA proficiency standards and teaching of ethics, an ethics component is part of the initial proficiency standard required of registrants to join the business and is part of the continuing education requirement. In addition, it is part of the analyst standards policy that we have passed. While you cannot require ethical behaviour of people, you can require that they obey the rules. We believe that there is some logic and some value in giving people an analytical framework. In that way, they can be more conscious of ethical issues; and with a moral compass, they are more likely to behave in an appropriate way. We take that to heart.

Senator Fitzpatrick: I wish to address the issue of analyst standards and policy 11, which I feel is a very important area. You may wish to elaborate on that subject. What is in your paper does not do very much for me to improve my confidence in the analysts' standards and the operations of the analysts at the present time.

You mentioned that you have sent some recommendations to the securities commission for public comment, review and approval. Are you able to share some of those recommendations in more detail? For us to comment on these issues, we should have a more detailed knowledge of what you are suggesting. I appreciate you have just set out the highlights here, but they do not tell me very much. Are you able to provide us with more detail or provide us with the list of recommendations that you have submitted to the securities commissions for public comment?

This would be a good place to start to get some public comment or some comment from us.

Mr. Oliver: Honourable senators, I do not have the detailed proposal with me; however, I would be happy to file it with the committee clerk. It is also available on our Web site.

I tried to set out the key recommendations, which are basically comparable to those imposed by the New York Stock Exchange and the National Association of Security Dealers. We have an additional guideline that they do not include, one that relates to the issue of quality. We are suggesting that firms require their analysts to have a proficiency standard — the chartered financial analyst standard or equivalent — because we feel that quality of research is critical, as well. We think that can move from a guideline to something more definitive down the road that is not something with which the Americans have dealt.

une société ayant une haute qualité de gouvernance est moindre au Canada que dans tout autre pays du monde. Cela implique que les normes sont considérées généralement comme très élevées chez nous, plus qu'ailleurs.

Par exemple, dans l'ancienne Union soviétique, les actions d'une société ayant de bonnes normes éthiques et de gouvernance seront considérablement surcotées. En revanche, au Canada, le différentiel est beaucoup moindre puisque la plupart de nos sociétés sont perçues comme adhérant à de telles normes. Cette étude, réalisée par McKinsey, un cabinet de conseil américain, montre que le Canada est plutôt bien perçu.

Pour ce qui est de votre question sur les normes de compétence de l'association et l'enseignement de l'éthique, l'éthique fait partie de la norme de compétence initiale exigée pour l'accréditation et fait partie aussi de la formation continue. En outre, elle est intégrée à la politique relative aux normes d'analyse que nous avons adoptée. Si on ne peut pas imposer aux gens un comportement éthique, on peut leur imposer le respect de règles. Nous pensons qu'il est logique et utile de prescrire aux gens certains critères d'analyse. Ainsi, ils pourront faire leur travail en étant plus conscients des considérations éthiques; et, munis d'un compas moral, ils sont plus susceptibles de se comporter de manière appropriée. Nous prenons cela à coeur.

Le sénateur Fitzpatrick: J'aimerais revenir sur la question des normes d'analyse et votre politique 11, un domaine qui me paraît très important. Vous voudrez peut-être nous en dire plus à ce sujet. Ce que vous dites dans votre mémoire n'accroît guère ma confiance dans les normes d'analyse et le travail des analystes aujourd'hui.

Vous avez mentionné avoir adressé certaines recommandations à la Commission des valeurs mobilières pour avis et agrément. Pouvez-vous nous en dire plus sur ces recommandations? Si nous voulons nous prononcer sur ces questions, il nous faudra une connaissance plus détaillée de vos suggestions. Je sais que vous n'avez indiqué ici que les éléments saillants, mais ils ne nous apprennent pas grand-chose. Pouvez-vous nous donner un peu plus de détails ou nous adresser la liste des recommandations que vous avez présentées à la Commission des valeurs boursières pour avis public?

Ce serait un bon début pour obtenir quelques avis publics ou nos avis à nous.

M. Oliver: Honorables sénateurs, je n'ai pas ici la proposition détaillée; cependant, je me ferai un plaisir de l'adresser au greffier du comité et elle est également disponible sur notre site Internet.

J'ai essayé de résumer les recommandations primordiales, qui en gros sont comparables à ce que la Bourse de New York et la National Association of Security Dealers ont imposé aux États-Unis. Nous avons une ligne directrice additionnelle qui intéresse la qualité. Nous demandons que les maisons de courtage imposent à leurs analystes une norme de compétence — la norme d'analyste financier agréé, ou l'équivalent — car nous pensons que la qualité de la recherche elle-même est importante. Nous pensons pouvoir passer d'une ligne directrice à quelque chose de plus contraignant à l'avenir, ce que les Américains n'ont pas fait.

The prohibition of issuing reports when someone is an officer or director of a firm is important. The prohibition of compensating analysts based directly on a specific investment banking transaction is important. The prohibition about using favourable research to attract investment-banking business is critical, as is the need to develop conflict-of-interest policies and file them with the IDA.

The disclosure of pro-group holdings is important, because that deals with officers, directors and employees of member firms. It is important for clients to know that there is an economic interest that might affect the objectivity of the analysis, as well as disclosure about any investment banking business that has been done in the previous 12-month period. Analysts cannot cover companies for which they are officers or directors.

It is impossible to come up with rules to preclude everything. What you do is prohibit what is egregious and disclose what may lead people to be less than objective. With an informed investor, there is a more level and fair playing field.

Senator Fitzpatrick: Your highlights here seem pretty obvious to me. I would hope that any investment firm would be complying with those now. That is pretty standard ethical behaviour.

However, that does not get to the nub of the question. What is important to know is what the analyst is doing, what his relationships are, what his trading situation is. I know there is a prohibition or should be of any analyst holding stocks that he is doing a recommendation on. There are many different ways for an analyst to benefit from the recommendation he or she might be making. I do not see anything here that addresses the nub of it or provides any real teeth. This may be something that seems a little outlandish to you, but what about analysts who do not work for investment firms? What about contract analysts who operate as independent contractors, who do not have any association with the firm. I do not think Chinese walls work, quite frankly.

What I should like to see is this list of policies. I should like to see something in more depth, because every investment company's mission statement should specify that it would require this type of behaviour by the firm.

Mr. Oliver: In terms of whether it is adequate or not, that is a matter of judgment. I do not think there is any other country in the world that has a more stringent requirement. That should give us some comfort.

Senator Fitzpatrick: I do not think so, not when you have a situation like Bre-X. It did not give the shareholders much comfort. Again, it gets to the nub of who is promoting the stock.

Mr. Oliver: The issue about whether you need independent research firms is one that has been talked about often. The reason they have not arisen is that institutional investors have not been willing to pay for independent research. They complain about the

L'interdiction faite à un agent ou administrateur d'une société d'émettre des rapports est importante. L'interdiction de rémunérer des analystes directement en fonction d'une opération de placement donnée est importante. L'interdiction d'utiliser des recherches favorables pour attirer des contrats de placement est essentielle, de même que la nécessité d'établir des politiques relatives aux conflits d'intérêt et de les déposer auprès de l'ACCOVAM.

La divulgation des actions du groupe détenues en portefeuille est importante car cela s'applique aux agents, administrateurs et employés des maisons de courtage membres. Il importe que les clients sachent si le courtier a un intérêt économique qui pourrait nuire à l'objectivité de l'analyse, ainsi que tout service de placement d'actions pouvant avoir été effectué dans les 12 mois précédents. Les analystes ne peuvent couvrir des sociétés dont ils sont agents ou administrateurs.

Il est impossible d'avoir des règles couvrant toutes les situations. Il faut donc interdire les choses flagrantes et obliger à divulguer ce qui peut nuire à l'objectivité. L'investisseur ainsi averti joue à armes plus égales.

Le sénateur Fitzpatrick: Les aspects que vous mettez en lumière me paraissent assez évidents. J'espère que toute maison de courtage respecte aujourd'hui ces conditions. Cela me paraît la moindre des choses.

Cependant, cela ne règle pas le fond du problème. Ce qui importe, c'est de savoir ce que fait l'analyste, quelles sont ses relations, quelle est sa position boursière. Je sais qu'il lui est interdit, ou devrait être interdit, de détenir des actions dont il recommande l'achat. Il y a de nombreuses façons pour un analyste de tirer bénéfice d'une recommandation d'achat qu'il peut formuler. Je ne vois rien ici qui règle le fond du problème ou apporte quelques garanties véritables. Cela peut vous paraître un peu tiré par les cheveux, mais qu'en est-il des analystes qui ne travaillent pas pour des maisons de courtage? Qu'en est-il des analystes d'options qui fonctionnent à titre d'entrepreneurs indépendants, qui n'ont aucune association avec la société. Je ne pense pas que le cloisonnement soit efficacement, très franchement.

J'aimerais voir cette liste de politiques. J'aimerais voir quelque chose de plus approfondi, car l'énoncé de mission de chaque maison de courtage devrait spécifier le caractère obligatoire de ces règles.

M. Oliver: Que ces règles soient adéquates ou non, c'est une affaire de jugement. Je ne pense pas qu'aucun pays au monde impose des conditions plus strictes. Cela devrait nous rassurer.

Le sénateur Fitzpatrick: Je ne pense pas, pas lorsqu'il se produit des situations comme celles de Bre-X. Cela ne rassure guère les actionnaires. Encore une fois, il s'agit de savoir qui fait la promotion de l'action.

M. Oliver: La question de savoir si l'on a besoin de cabinets de recherche indépendants est souvent débattue. La raison pour laquelle il n'en existe pas est que les investisseurs institutionnels n'ont jamais accepté de payer pour des recherches indépendantes.

lack of research from time to time, but they will not pay for it. Firms have tried to set up, but they have not succeeded economically. That is why they do not exist. In this kind of market, if there were a market for independent research, there would be independent research firms.

Now, if you are proposing that an investment banking firm cannot have a research department, if you are going that far, then there would not be need for any of these rules. You would then have a significant impact on the competitiveness of the Canadian capital market. There would be serious questions about whether there would be adequate research, whether the research would be available, whether the thousands and thousands of smaller companies that are covered only by one research analyst would continue to be covered.

Senator Fitzpatrick: It might be the converse, though. It might be that there would be more investment confidence. If this concept worked, there would not just be one analyst covering thousands of companies, there probably would be a number of analysts covering companies, and there might be more specific expertise relating to different industries. I do not know how much you have explored this, but I think it is something that should be discussed further.

Mr. Oliver: I do not know why there would be more expertise as a result of that, but the reason we did not go to what many people would view as a radical solution is that it would have severe competitive implications for the Canadian capital markets to impose a restriction that does not exist anywhere else in the world.

Senator Angus: I should like to approach this issue of corporate governance from a slightly different angle. I think your paper is an excellent and comprehensive paper in terms of stating where we seem to be at.

We have been listening to an array of evidence since we started this study on the effects of Enron in the capital markets here. I am beginning to conclude that maybe we are doing more harm than good — not the Senate Banking Committee, but some of the things that are happening. I am reading anecdotes that the strict application of Sarbanes-Oxley in the U.S. is causing directors like Warren Buffet to have to step down as chairman of an audit committee when he is independent by any other definition. I am seeing that, even with Sarbanes-Oxley in place, the directors of Enron would have qualified and not had to change at all. They would have still been in perfect compliance with Sarbanes-Oxley. I am seeing a knee-jerk reaction in the United States that is really causing more trouble than it is solving.

It is unbelievable to me that Canada would bring in a law like Ontario's Bill 198, when we have had a capital market system that has worked well for many years. If a crook permeates the system, we have the Criminal Code.

Ils se plaignent de temps à autre d'un manque de recherches, mais ils ne sont pas prêts à payer pour cela. Des cabinets ont essayé de se lancer, mais ils n'ont pas réussi à s'imposer économiquement. C'est pourquoi il n'y en a pas. Dans ce genre de marché, s'il existait un créneau pour la recherche indépendante, ces cabinets existeraient.

Maintenant, si vous préconisez qu'une société de placement bancaire ne puisse avoir un service de recherche, si vous allez aussi loin que cela, alors il n'y aura plus besoin de ces règles. Mais cela aurait un effet sérieux sur la compétitivité du marché des capitaux canadiens. Il y aurait lieu de se demander s'il y aurait des recherches adéquates, si la recherche serait disponible, si les milliers et milliers de petites sociétés qui ne sont couvertes que par un analyste de recherche continueraient d'être couvertes.

Le sénateur Fitzpatrick: Mais ce serait peut-être l'inverse. Peut-être la confiance sera-t-elle plus grande. Si ce concept marchait bien, il n'y aurait pas juste un analyste couvrant des milliers de compagnies, il y en aurait beaucoup plus et ils pourraient même être spécialisés dans telle ou telle industrie. Je ne sais pas dans quelle mesure vous avez exploré cela, mais je pense que cela mérite examen.

M. Oliver: Je ne vois pas pourquoi il y aurait davantage d'expertise suite à cela, mais la raison pour laquelle nous n'avons pas opté pour ce que beaucoup considéreraient comme une solution radicale est que cela nuirait grandement à la compétitivité des marchés des capitaux canadiens que d'imposer une restriction qui n'existe nulle part ailleurs au monde.

Le sénateur Angus: J'aimerais aborder la question de la gouvernance des sociétés selon une perspective légèrement différente. Je trouve votre mémoire excellent et très complet s'agissant de faire le point de la situation telle qu'elle semble exister.

Nous avons entendu une myriade de témoignages depuis que nous avons entamé cette étude sur les effets d'Enron sur notre marché financier. Je commence à penser que peut-être nous faisons plus de mal que de bien — pas le Comité sénatorial des banques, mais certaines des mesures prises. On lit des anecdotes, par exemple que l'application stricte de la Loi Sarbanes-Oxley aux États-Unis oblige un administrateur comme Warren Buffet à démissionner de son poste de président du comité de vérification, alors qu'il est indépendant selon toute autre définition. Je constate que, même si la Loi Sarbanes-Oxley avait existé, les administrateurs d'Enron auraient été abrités, sans rien changer à leur comportement. Ils auraient parfaitement respecté la Loi Sarbanes-Oxley. Je constate aux États-Unis une réaction irréfléchie qui fait plus de mal que de bien.

Il est incroyablement à mes yeux que le Canada introduise une loi comme la Loi 198 de l'Ontario, alors que nous avons un marché financier qui fonctionne bien depuis de nombreuses années. Si un escroc s'infiltre dans le système, nous avons le Code criminel pour le punir.

In every speech we now hear on corporate governance, one hears that the days of self-regulation are over, that the IDA simply has too many conflicts of interest to regulate itself and its members, that other organizations are the same, the accountants, the lawyers, anyone who is involved in the preparation of a prospectus or an offering memorandum. I wonder what you think about this?

I can say that my own view certainly is that Canada should not be like the United States. I do not like Ontario's Bill 198. I see better solutions in Europe and elsewhere.

I see all these conflicts between U.S. GAAP, Canadian GAAP, the international standards; everyone is running around trying to compete, to see whose jurisdiction will prevail. It does not get to the nub of the problem, which is whether there are good people in the system.

We did a comparative study of bank supervision several years ago, and we were struck by some evidence in the U.K. to the effect that in the U.S. there is a rules-based economy, where you cannot see the forest for the trees, whereas in the U.K. and Canada it is more judgment-based, where you have a look at the people.

I know many compensation committees and audit committees in Canada that will be decimated. The weakest directors will now be on those committees, while the strongest directors just sit back, not on any committee.

I think you see where I am coming from. Perhaps should we be looking in another direction; would you agree?

Mr. Oliver: I think those are very important public policy questions. What is rarely asked in this context is whether the proposed rule would have precluded the calamity that is precipitating it. When you ask that question, there is usually silence in the room. Many of the things that are being suggested would not have precluded Enron. I do not know if it was a model of good corporate governance, but it certainly, in the mechanistic way, followed the rules. They had some very strong people on their audit committee.

The problem was that people were not doing their jobs. As you say, the approach in the U.S. is a more rule-oriented one. People were not following the rules; so everyone says let us have more rules. Public directors were not doing their job; so let us have more public directors. I think we must have a balanced approach, which is what we are recommending.

It is a bit over the top to suggest that 100 per cent of the audit committee should come from public directors, as if someone who has a significant economic interest in a company would somehow contaminate an audit committee by his or her presence. As well, the requirement, as they have in the United States, that the chair of the audit committee must have a CPA or the equivalent, is a bit over the top. It is really judgment and integrity and diligence that are for, a lot of common sense. That is why we do not think that is necessary. As well, it creates a terrible burden for smaller

Dans chaque discours sur la gouvernance des sociétés on proclame aujourd'hui que l'époque de l'autoréglementation est révolue, que l'ACCOVAM a tout simplement trop de conflits d'intérêt pour se réglementer elle-même et ses membres, qu'il en va de même pour les autres professions, les comptables, les avocats, tous ceux qui interviennent dans la rédaction d'un memorandum d'offre. Qu'en pensez-vous?

À mon avis, le Canada ne devrait pas copier les États-Unis. Je n'aime pas la Loi 198 de l'Ontario. Je vois de meilleures solutions en Europe et ailleurs.

Je vois toutes ces divergences entre les normes comptables américaines, canadiennes et internationales; tout le monde essaie de faire prévaloir ses propres règles. Cela ne résout pas le fond du problème, qui est de savoir si les acteurs du marché sont honnêtes.

Nous avons effectué une étude comparative de la surveillance des banques il y a quelques années et nous avons été frappés au Royaume-Uni lorsqu'on nous a dit que les États-Unis ont une économie fondée sur des règles telles que les arbres empêchent de voir la forêt, alors qu'au Royaume-Uni et au Canada, on se fie davantage au jugement, à l'appréciation des personnes.

Je connais quantité de comités de rémunération et de comités de vérification au Canada qui vont être décimés. Ce sont les administrateurs les plus faibles qui vont dorénavant siéger à ces comités, alors que les administrateurs les plus avisés n'y auront plus leur place et ne pourront plus rien faire.

Je pense que vous voyez où je veux en venir. Ne faudra-t-il pas chercher dans une autre direction? Qu'en pensez-vous?

M. Oliver: Je pense que ce sont des enjeux de politique publique très importants. On se demande rarement dans ce contexte si la règle proposée aurait empêché la calamité qui la motive. Lorsqu'on pose la question, on rencontre généralement silence dans la salle. Nombre des mesures préconisées n'auraient pas empêché l'affaire Enron. Je ne sais pas si Enron était un modèle de gouvernance de société mais elle a certainement suivi mécaniquement les règles. Il y avait des personnes éminentes à son comité de vérification.

Le problème est que les gens ne faisaient pas leur travail. Comme vous le dites, l'approche américaine est davantage axée sur des règles. Mais les règles n'ont pas été appliquées et donc tout le monde aujourd'hui dit qu'il faut plus de règles. Les administrateurs publics ne faisaient pas leur travail, alors ayons davantage d'administrateurs publics. Je pense qu'il faut une approche équilibrée, et c'est ce que nous recommandons.

Il est un peu excessif d'exiger que 100 p. 100 des membres du comité de vérification représentent le public, comme si quelqu'un ayant un intérêt économique dans la société allait contaminer le comité par sa présence. De même, l'obligation, qui existe aux États-Unis, que le président du comité de vérification soit un comptable agréé ou l'équivalent est un peu excessive. Ce qui est nécessaire, c'est plutôt un bon jugement, l'intégrité et la diligence et beaucoup de bon sens. C'est pourquoi nous ne pensons pas que cette condition soit nécessaire. En outre, cela impose un fardeau

companies and makes it more difficult in Canada, generally, because we have a higher proportion of public companies than they do in the United States in comparison to our population.

Senator Angus: I know you come from a civilian background, as I do, where good faith is presumed. It seems to me that we have done very well over the years in corporate Canada on the presumption that people that are going to the public markets are in good faith and are honest folks. A Bre-X or a Cinar and a number of the Canadian examples do not have anything to do with good faith. These were corrupt people.

It is possible that we are destroying rather than fixing a system in coming to that conclusion.

Mr. Oliver: You cannot absolutely preclude fraud.

In terms of this debate between a ruled-based and a principals-based system, the first point to make is that there is no pure approach. Any attempt to preclude all problems through rules is doomed. Any attempt to rely exclusively on principles is inadequate. Therefore, you have to have rules. The question is: Where on the continuum do you decide that that is enough and now we will rely on principles? At the end of the day, you have to rely on a person's moral compass and good judgment.

We think this country should avoid some of the excesses in technical rules-based regulation and rely somewhat more than the Americans on principles.

Senator Angus: At the end of your brief you have listed your recommendations on governance. You set out a series of guidelines and so forth, all of which make sense to me, if you buy into this new knee-jerk culture.

However, there is one thing that seems to be strikingly absent from your list, that is, compensation. All the literature now deals with HR and compensation committees having to be independent. There are CEOs who are being paid \$27 million a year, plus options. That is where the real corruption is. Shareholders are getting hammered because these guys are just looking after their own interests.

You have nothing in your presentation about that, and I want to know why. I also want to know what you think about the problem of compensation.

Mr. Oliver: I think most Canadians consider some of the compensation numbers as obscene, particularly when companies have done poorly. However, I think regulations should avoid direct involvement in compensation. I think we are down a slippery slope.

Senator Angus: Why is that a slippery slope?

Mr. Oliver: I do not think that regulators should determine compensation. Governments should not determine compensation.

terrible aux petites entreprises et complique beaucoup les choses au Canada, de façon générale, car nous avons une plus grande proportion de sociétés cotées en bourse qu'aux États-Unis, par rapport à notre population.

Le sénateur Angus: Je sais que vous venez, comme moi, d'un milieu où l'on compte sur la bonne foi. Il me semble que les choses allaient plutôt bien toutes ces années où l'on considérait que les gens qui émettaient des actions dans le public étaient de bonne foi et honnêtes. Des affaires comme celle de Bre-X ou Cinar et quelques autres n'ont rien à voir avec la bonne foi. Ces gens-là étaient corrompus.

Ne risque-t-on pas de détruire un bon système en cherchant à le réparer de la sorte?

M. Oliver: On ne peut empêcher toutes les fraudes.

Pour ce qui est de cette alternative entre un système fondé sur des règles et un système fondé sur des principes, il faut d'abord signaler qu'il n'y a pas d'approche pure. Toute tentative de prévenir tous les problèmes au moyen de règles est vouée à l'échec. Toute tentative de faire appel exclusivement aux principes laisse à désirer. Donc, il faut des règles. La question est donc de savoir à quel point du continuum on va décider que les règles suffisent et que l'on va s'en remettre aux principes? En fin de compte, on est bien obligé de faire confiance au compas moral et au bon jugement des personnes.

Nous pensons que notre pays devrait éviter certains des excès d'une réglementation par trop pointilleuse et faire intervenir les principes un peu plus que les Américains.

Le sénateur Angus: À la fin de votre mémoire vous énoncez vos recommandations relatives à la gouvernance. Vous proposez une série de lignes directrices, et cetera, qui me paraissent sensées si l'on veut suivre ce mouvement de panique.

Cependant, je suis frappé par l'absence d'un élément dans votre liste, à savoir la rémunération. Partout aujourd'hui on lit que les comités chargés des ressources humaines et de la rémunération doivent être indépendants. Certains PDG se font payer 27 millions de dollars par an, plus les options. C'est là où réside la réelle corruption. Les actionnaires se font avoir car ces types ne s'occupent que de leur intérêt propre.

Vous ne parlez pas de cela dans votre mémoire et je veux savoir pourquoi. Je veux également savoir ce que vous pensez du problème de la rémunération.

M. Oliver: Je pense que la plupart des Canadiens considèrent certains des chiffres de salaire obscènes, particulièrement lorsque l'entreprise affiche de mauvais résultats. Cependant, je pense que la réglementation ne devrait pas intervenir directement dans la rémunération. Ce serait s'engager sur une pente glissante.

Le sénateur Angus: Pourquoi est-ce une pente glissante?

M. Oliver: Je ne pense pas que l'autorité réglementaire devrait déterminer la rémunération. Ce n'est pas l'affaire des pouvoirs publics.

Regulators should ensure that the governance approach to compensation is a fair and reasonable one. They should ensure that compensation committees are independent and that there are public directors there to sit on them. They should also ensure that the approaches and the systems are disclosed to the board and discussed at the board level. It is at that level that things should be dealt with.

There still will be the odd abuse, particularly in a frothy market. We have to pause for a second and realize that we are either at the end of or somewhere in or right out of a terrible bear market. Naturally, investor confidence will be lower. That is inevitable. Naturally, instances of greed will have been at their height because in the froth people lost judgment and boards were desperate to keep CEOs, who seemed to be doing so well either because of good luck or good management. Thus, these kinds of excesses were at their peak.

We are examining an issue at a particular point in the cycle, that is, where things look the worst. We have to step back to see how the system will work in the long term and ensure that we do not, in curing the patient, paralyze him.

Mr. Ian C. W. Russell, Senior Vice-President, Industry Relations and Representation, Investment Dealers Association: Senator Angus, two of our recommendations do touch on compensation. One of them is a recommendation that the TSE governance guidelines should be amended so that all share arrangement plans are properly disclosed and have the approval of shareholders.

The second recommendation is a recommendation for appropriate financial disclosure. It seems to me that the most egregious examples of compensation stem from options that have been allocated to senior executives. Thus, it seems to me it would be appropriate that those option plans should be approved by shareholders so they understand the dilutive consequences of that. Furthermore, they should be properly accounted for in the financial statements.

Senator Fitzpatrick: I think plans are approved by shareholders now. However, I do not think specific granting of options is approved by term holders to officers. Is that what you meant?

Mr. Russell: That is what I am referring to.

Senator Setlakwe: We spoke at length about regulatory harmonization. The conclusion was to the effect that we are not about to see a national regulatory body and that we are hoping, at the best, that we would have some kind of provincial harmonization. Am I correct in saying that?

Mr. Oliver: No. I am not predicting the outcome. I would say that a national body has a probability less than 100 per cent.

Senator Setlakwe: I read your submission with great interest. I think you are suggesting that we do legislate in some sense, which is contrary to what I have heard from other people. Are you suggesting that this committee recommend to the government that we legislate in certain areas?

Les autorités réglementaires devraient veiller à ce que la manière dont la rémunération est fixée soit juste et raisonnable. Elles devraient exiger que les comités de rémunération soient indépendants et que des administrateurs publics y siègent. Ils devraient veiller également à ce que les méthodes et systèmes soient communiqués au conseil d'administration et discutés à ce niveau. C'est là que ces questions devraient être réglées.

Il y aura toujours des abus ici ou là, particulièrement dans un marché en ébullition. Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes juste après ou avant la sortie d'un marché baissier terrible. Naturellement, la confiance des investisseurs est au plus faible. C'est inévitable. Naturellement, les exemples d'avidité sont nombreux car dans la période d'euphorie les gens ont perdu leur discernement et les conseils cherchaient désespérément à retenir les PDG, qui semblaient obtenir de merveilleux résultats, par chance ou bonne gestion. Aussi, ce type d'excès se multipliait-il.

Nous examinons la question à un point particulier du cycle, au moment où tout va mal. Il faut prendre du recul pour voir comment le système fonctionnera à plus long terme et veiller à ce que, en guérissant le patient, on ne le paralyse pas.

M. Ian C.W. Russell, vice-président principal, Relations et représentation du secteur, Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières: Sénateur Angus, deux de nos recommandations intéressent la rémunération. L'une préconise que les lignes directrices relatives à la gouvernance de la TSE soient modifiées de façon à ce que toutes les conventions d'octroi d'options soient divulguées et avalisées par les actionnaires.

La deuxième recommandation vise une divulgation financière appropriée. Il me semble que les cas les plus blâmables de rémunération concernent des options d'achat d'actions allouées aux cadres supérieurs. Aussi, il me semble approprié que ces conventions soient approuvées par les actionnaires, afin qu'ils comprennent bien les conséquences sur le plan de la dilution, et aussi que ces conventions soient dûment comptabilisées dans les états financiers.

Le sénateur Fitzpatrick: Je pense que ces conventions sont aujourd'hui approuvées par les actionnaires. Cependant, je ne pense pas que l'octroi spécifique d'options à tel ou tel cadre soit approuvé par les membres du conseil. Est-ce là ce que vous vouliez dire?

M. Russell: Exactement.

Le sénateur Setlakwe: Nous avons longuement parlé de l'harmonisation de la réglementation. La conclusion semble être à l'effet que nous n'allons pas avoir d'organe réglementaire national et que nous espérons, au mieux, une certaine harmonisation entre les provinces. Ai-je bien saisi?

M. Oliver: Non. Je ne prédis pas le résultat. Je dirais que la probabilité de l'instauration d'une commission nationale est inférieure à 100 p. 100.

Le sénateur Setlakwe: J'ai lu avec grand intérêt votre mémoire. J'ai l'impression que vous préconisez de légiférer, ce qui est contraire à ce que d'autres nous ont dit. Souhaitez-vous que notre comité recommande au gouvernement de légiférer dans certains domaines?

Mr. Oliver: Yes. There are certain areas that require legislation and, in other cases, encouragement of regulatory change. In other cases, what is required is for exchanges to make changes.

What we constantly confront in looking at the securities industry is that there is a multiplicity of decision makers who have to be involved in a coordinated way to make this work well. It is the federal government, the provincial governments, the securities regulators, the SROs and the exchanges. To have a comprehensive approach it is important for everyone to work together to achieve the common goal.

Senator Setlakwe: One of the recommendations that you have made is that we should add specialized courts in Canada. Could you elaborate on that? I wonder to what extent we do need that when we have so many courts that can handle civil and criminal matters.

Mr. Oliver: The rationale behind that is that these cases are lengthy, complex, technical and tedious to prosecute. There is a real advantage if the judges have proper or specific training, background and interest in white-collar crime. There are special courts for addiction, for youth, for domestic violence, for members of the Aboriginal community and for drug-related matters.

Senator Oliver: There are tax courts.

Mr. Oliver: There is a rationale for these specialized courts because they are dealing with specific subjects, where people have to be interested, committed and knowledgeable.

The public perception is that we do not take white-collar crime as seriously as many of us feel it should be taken. When we look to the United States there perhaps was that perception, but it is changing pretty quickly.

This is another way not only to do something substantive but also to build public confidence in markets.

Senator Setlakwe: My thought was along the lines of Senator Oliver's comment that we do have some courts that could handle cases like these. I refer to the tax courts.

Mr. Oliver: I thought Senator Oliver's comment was to suggest that we have a number of specialized courts. I do not want to speak for him, but I thought that, perhaps, we could have another one, rather than that white-collar crime be put in a tax court. Have I misunderstood?

Senator Oliver: Senator Setlakwe is correct. They are highly trained in tax and business matters.

Mr. Oliver: I thought their specialization was more focused.

Senator Setlakwe: I agree with you that we should be extremely cautious and we should go ahead with penalties for these people. I think our courts can handle them.

M. Oliver: Oui. Certains domaines exigent une législation et, dans d'autres cas, il suffit d'une modification de la réglementation. Dans d'autres cas encore ce sont les bourses qui doivent effectuer des changements.

Le problème auquel nous sommes sans cesse confrontés dans le secteur des valeurs mobilières est que, pour que les choses fonctionnent bien, une multiplicité de décideurs doivent agir de manière coordonnée: le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux, les commissions des valeurs mobilières, les organismes d'autoréglementation et les bourses. Pour aboutir, il importe que tout le monde travaille de concert vers un objectif commun.

Le sénateur Setlakwe: L'une de vos recommandations est de créer des tribunaux spécialisés au Canada. Pourriez-vous nous en dire plus? Dans quelle mesure en avons-nous besoin alors qu'il existe déjà tellement de tribunaux capables de juger les affaires civiles et pénales?

M. Oliver: La raison est que ces affaires sont souvent longues, complexes, techniques et ardues à juger. Il est réellement avantageux que les juges aient la formation spécialisée voulue et s'intéressent à ces crimes commis par les cols blancs. Il y a des tribunaux spéciaux pour les drogués, les jeunes, les affaires de violence familiale, les Autochtones et les trafiquants de drogue.

Le sénateur Oliver: Il y a les cours de l'impôt.

M. Oliver: Ces tribunaux spécialisés sont justifiés car ils traitent de sujets spécifiques qui exigent des magistrats intéressés, engagés et experts.

Le public a l'impression que l'on ne prend pas la criminalité en col blanc autant au sérieux qu'il le faudrait. C'était peut-être le cas aux États-Unis, mais les choses changent vite.

C'est une autre façon, non seulement d'agir sur le fond mais aussi de renforcer la confiance du public dans les marchés.

Le sénateur Setlakwe: Je pense comme le sénateur Oliver que nous avons déjà des tribunaux qui pourraient s'occuper de ce genre d'affaires, en particulier les cours de l'impôt.

M. Oliver: Je pense que l'intervention du sénateur Oliver était justement pour dire que nous avons déjà un certain nombre de tribunaux spécialisés. Sans vouloir lui placer des mots dans la bouche, j'ai l'impression qu'il disait qu'on pouvait en créer un autre, au lieu de faire juger les escroqueries par une cour de l'impôt. Ai-je mal compris?

Le sénateur Oliver: Le sénateur Setlakwe a raison. Ces tribunaux sont très experts en matière fiscale et commerciale.

M. Oliver: Je pensais qu'ils étaient davantage spécialisés dans les affaires fiscales.

Le sénateur Setlakwe: Je conviens avec vous qu'il faut être extrêmement prudent et imposer des pénalités à ces fraudeurs. Je pense que nos tribunaux sont capables de les juger.

Mr. Oliver: It is very important that we have tough enforcement, that the courts take these matters seriously. We have also recommended an integrated capital markets unit to handle investigations and prosecutions. That is even more important, because there has been a tendency for the police to be reluctant to take on these cases because they are so long, time-consuming, technical and difficult to prove. When they finally get to court and a judgment is rendered, the penalties do not seem to be worth it. The police are discouraged and are therefore, understandably, not as committed as I think they need to be.

Senator Setlakwe: Would we be here today if the bubble had not burst?

Mr. Oliver: I cannot speak for you. We would be here if you were here.

Senator Oliver: When dealing with this topic, which is the Canadian perspective to the Enron collapse, a number of witnesses have asked what we can do to strengthen and make more accountable boards of directors and audit committees, in particular.

You have a couple of suggestions on that in your recommendations section. I want to try to flesh out a little more detail, particularly with respect to your language, which is different from that of many of the other witnesses who have appeared before us.

In terms of getting more accountability and more transparency, the term that a number of people use for members of boards and committees is "independent." When talking about audit committees, for example, you say that a majority should be unrelated. Can you tell me what the difference to you is between unrelated and independent?

Mr. Oliver: This is a technical but very important area. What are we trying to achieve? One thing we are trying to achieve is independence from management. Management is entitled to be on the board, but when you talk about an independent director you clearly do not include management in that regard. That is one issue.

Another issue relates to people with an economic interest in the company, people who do business with the company. Yet another issue relates to those who have a significant shareholding interest. That goes to the question of closely held companies in Canada, of which there are more than in the United States.

Our view is that we do not take a cookie-cutter approach to every company in the country and require total independence on the part of all public directors, because we do not think that an economic interest in the company necessarily precludes one from involvement.

The word "related" essentially refers to share ownership. I am not clear whether our policy thrust is that different just because of the use of the words. It is an important subject. We have not gone into it in perhaps the same detail as we did some other matters.

M. Oliver: Il est très important d'avoir une application rigoureuse de la loi, que les tribunaux prennent ces affaires au sérieux. Nous recommandons également une section de police intégrée spécialisée dans le marché financier pour mener les enquêtes et les poursuites. C'est encore plus important, car la police se montre réticente à entreprendre ces enquêtes, car elles sont très longues, accaparent du temps, sont techniques et que la preuve est difficile à faire. Lorsque finalement des accusations sont portées et qu'un jugement est rendu, les peines infligées ne semblent pas valoir l'effort. La police est donc découragée et, c'est compréhensible, pas aussi entreprenante qu'il le faudrait.

Le sénateur Setlakwe: Serions-nous là aujourd'hui si la bulle n'avait pas éclaté?

M. Oliver: Vous, je ne sais pas. Nous serions là si vous étiez là.

Le sénateur Oliver: S'agissant de notre sujet d'étude, soit la perspective canadienne face à l'effondrement d'Enron, un certain nombre de témoins ont demandé ce que l'on peut faire pour renforcer et responsabiliser les conseils d'administration, et en particulier les comités de vérification.

Vous formulez quelques recommandations à ce sujet. J'aimerais avoir un peu plus de détails, particulièrement sur votre emploi des termes, qui semblent différer quelque peu de ceux utilisés par nombre des autres témoins ayant comparu devant nous.

S'agissant d'assurer une plus grande reddition de comptes et transparence, le terme souvent utilisé pour décrire les membres des conseils d'administration et comités est «indépendant». Au sujet du comité de vérification, par exemple, vous dites qu'une majorité devrait être non apparentée. Pouvez-vous me dire quelle différence vous effectuez entre non apparenté et indépendant?

M. Oliver: C'est un aspect technique mais très important. Que cherche-t-on à réaliser? Une chose que l'on cherche à réaliser, c'est l'indépendance par rapport à la direction de l'entreprise. La direction a un siège au conseil, mais lorsqu'on parle d'administrateurs indépendants, on n'y englobe manifestement pas les membres de la direction. Voilà un élément.

Un autre enjeu concerne les personnes qui possèdent un intérêt économique dans la société, qui font affaires avec elles. Un autre intéresse ceux qui détiennent un nombre substantiel d'actions. Cela nous amène à la question des sociétés ayant peu d'actionnaires, dont il existe proportionnellement un plus grand nombre qu'aux États-Unis.

Nous n'adoptons pas une approche uniforme de toutes les compagnies du pays et n'exigeons pas une indépendance totale de la part de tous les administrateurs publics, car nous ne pensons pas que le fait d'avoir un intérêt économique dans la société doive être un motif d'exclusion.

Le mot «apparenté» renvoie essentiellement à la détention d'actions. Je ne sais pas si notre politique est tellement différente parce que nous n'employons pas les mêmes termes. C'est un sujet important. Nous ne l'avons pas étudié de façon aussi détaillée que certains autres enjeux.

Senator Oliver: Senator Angus raised an interesting question about whether or not, under some of these proposed rules — Sarbanes-Oxley and others — and he referred to the Ontario legislation, it might drive good people away from sitting on certain committees and boards.

Would you explain to us what would be wrong with a very eminent, qualified and good director serving on the audit committee of more than one company?

Mr. Oliver: We do not think there would be anything wrong. What we are saying is that at a certain point it is clear that an individual cannot do the appropriate work if he or she is on a couple of dozen audit committees.

Senator Oliver: No one is on a couple of dozen committees. In your written brief, on page 17, you say, “participating on multiple audit committees.” You would see nothing wrong with an eminent, qualified person sitting on two audit committees?

Mr. Oliver: No.

Senator Oliver: This does not say that though.

Mr. Oliver: Perhaps there is an implication that we would find that unacceptable. We did not define the number. We did not define “multiple,” but it was not intended to preclude a few.

Senator Oliver: KPMG did a study in the U.K. of 160 directors. Through a detailed questionnaire, they found out their experience, age and knowledge. They found that of the 160 the majority have never taken any course and had no experience in risk analysis. Is that something that you think is important in this study, post-Enron collapse, and is that something that should be included in director audit committee training?

Mr. Oliver: A number of years ago there was thought given to some kind of proficiency standard for directors. It was discussed but was never pushed forward. I think that out of that there was, nevertheless, recognition that education, particularly for directors who were new to public companies, would be a good thing, without making it mandatory. I think it is appropriate to have some kind of reference to the need for financial expertise on an audit committee.

Senator Oliver: Financial literacy?

Mr. Oliver: Yes, financial literacy. The technical aspect of audit committee work really requires that to be effective.

The Deputy Chairman: On a supplementary question, board members are chosen not only for their financial expertise. Companies will choose board members for their knowledge of product or the business. They will choose them because of a consumer group. In other words, do we run the risk of having just a bunch of accountants running these boards? You want the human flavour of the smart people, but a cross-section of people, each with their own area of expertise. Otherwise, the CEO and the

Le sénateur Oliver: Le sénateur Angus a posé une question intéressante, celle de savoir si certaines des règles proposées — la Loi Sarbanes-Oxley et d'autres, ainsi que la loi ontarienne — ne risquent pas d'empêcher des gens très qualifiés de siéger à certains comités et conseils.

Pourriez-vous nous expliquer quel mal il y aurait à ce qu'un administrateur très éminent et qualifié siège au comité de vérification de plusieurs sociétés?

M. Oliver: Nous ne pensons pas qu'il y aurait du mal à cela. Nous disons néanmoins qu'il devient évident, à un certain moment, qu'une personne ne peut pas faire le travail requis si elle siège à deux douzaines de comités de vérification.

Le sénateur Oliver: Personne n'est membre de plusieurs douzaines de comités. Dans votre mémoire, à la page 17, vous parlez de la «participation à des comités de vérification multiples». Vous ne verriez aucun inconvénient à ce qu'une personne éminemment qualifiée siège à deux comités de vérification?

M. Oliver: Non.

Le sénateur Oliver: Mais votre texte ne dit pas cela.

M. Oliver: C'est peut-être ce que le texte donne à entendre. Nous n'avons pas défini le chiffre. Nous n'avons pas défini «multiple», mais ce n'était pas destiné à empêcher un petit nombre.

Le sénateur Oliver: KPMG a effectué une enquête auprès de 160 administrateurs au Royaume-Uni. Au moyen d'un questionnaire détaillé, ils ont déterminé leur expérience, leur âge et leur connaissance. Ils ont constaté que sur les 160, la majorité n'a jamais suivi de cours et n'avait aucune expérience de l'analyse de risque. Est-ce là un résultat important, dans la perspective de la faillite d'Enron, et pensez-vous que la formation des membres des comités de vérification devrait englober cette aptitude?

M. Oliver: Il y a quelques années, on avait envisagé d'établir une norme de compétence des administrateurs. On en a discuté, mais cela ne s'est jamais fait. Néanmoins, cela a donné lieu à la prise de conscience que l'éducation, particulièrement d'administrateurs nouvellement nommés au conseil de sociétés ouvertes, serait une bonne chose, mais sans être obligatoire. Il me paraît approprié de faire état de la nécessité d'une compétence financière pour siéger à un comité de vérification.

Le sénateur Oliver: Une compétence élémentaire?

M. Oliver: Oui, dans le domaine financier. Pour être efficace, il faut connaître les aspects techniques du travail d'un comité de vérification.

Le vice-président: À titre de question complémentaire, les membres des conseils ne sont pas seulement choisis pour leurs connaissances financières. Les sociétés les choisissent aussi pour leur connaissance du produit ou du secteur. Elles vont les choisir en fonction d'un groupe de consommateurs. Autrement dit, court-on le risque que les conseils soient dorénavant dominés par une bande de comptables? Il faut aussi un élément humain, des gens ayant du flair, venant d'horizons différents, chacun avec leur

management team do not get a wide variety of opinion about certain decisions. We always talk about finance, but what about all those other things?

Mr. Oliver: You raise a key point. It seems that in the rush to judgment on a number of these matters so-called independence always trumps experience, and it should not. Independence is clearly important, but experienced people are often the most effective in providing oversight.

Someone who has a huge financial stake in a company will focus like a laser beam on the audit committee and on the management of the company. As well, customers and people who supply other services, and occasionally even competitors, can be extremely helpful, as can people in related fields.

We did not get into that kind of detail, but broadly speaking, I am very sympathetic to what you say.

Senator Fitzpatrick: I take it from what you just said that you are in agreement with directors being shareholders of companies, particularly having a large stake. What is your view on directors receiving options?

Mr. Oliver: There is a bit of a small-company issue in this respect. It is difficult for small companies to attract the number of independent public directors that they will have to attract without paying them in some way, particularly given the greater liability. That can be huge in some cases. A small environmental company or a small technology company could attract huge liability.

There is a more litigious environment in the United States, but it is coming here to some degree. Companies that simply do not have the financial resources to pay in cash have been paying in options. It would be a mistake to preclude that. I would be concerned about that.

There are suggestions about requiring officers to hold their stock or the after-tax equivalent for at least a year so that they are not in a position of having a tax liability that has not been discharged.

There are some suggestions that directors should not sell or exercise their options while they are still directors. These are interesting ideas that should be refined and talked about.

Senator Oliver: There is one line when you are talking about CEO/CFO certifications following from Sarbanes-Oxley. In that same paragraph, you have a recommendation that you would like to see an acceleration of the reporting of insider trading.

Mr. Oliver: Yes.

Senator Oliver: I should like to know what you would like to see it accelerated to.

Mr. Oliver: In the United States now, the proposal is 48 hours.

Senator Oliver: What would you like to see in place here in Canada?

expérience propre. Sinon, le PDG et l'équipe de direction ne bénéficieraient pas d'une diversité d'opinions sur certaines décisions. On parle toujours de finances, mais il y a beaucoup d'autres aspects à considérer.

M. Oliver: C'est un point primordial. Il semble que dans la précipitation actuelle on veuille privilégier absolument l'indépendance par rapport à l'expérience, et il ne faut pas. L'indépendance est certes importante, mais des gens d'expérience sont souvent en mesure d'assurer une surveillance plus efficace.

Quelqu'un qui a un énorme intérêt financier dans une société va passer aux rayons-X les comptes et la gestion de l'entreprise. Mais des clients et des fournisseurs, et parfois même des concurrents, peuvent être extrêmement utiles, tout comme des administrateurs issus de domaines apparentés.

Nous ne sommes pas entrés dans ce genre de détail, mais de manière générale je partage tout à fait votre opinion.

Le sénateur Fitzpatrick: Je déduis de ce que vous venez de dire que vous n'êtes pas opposé à ce que des actionnaires, même de gros actionnaires, siègent aux conseils d'administration. Que pensez-vous de l'octroi d'options aux administrateurs?

M. Oliver: Les petites entreprises pourraient avoir un problème si on l'interdisait. Il est difficile aux petites entreprises d'attirer des administrateurs indépendants sans les rémunérer d'une façon ou d'une autre, surtout vu la plus grande responsabilité. Celle-ci peut être énorme dans certains cas. Une petite société dans le domaine de l'environnement ou une petite entreprise technologique peut donner lieu à une énorme responsabilité civile.

Les contentieux sont plus nombreux aux États-Unis, mais cela commence aussi chez nous. Les sociétés qui n'ont simplement pas les moyens de payer en espèces accordent des options d'achat d'actions. Ce serait une erreur de l'empêcher. J'y serais opposé.

Certaines idées circulent, notamment que les dirigeants de la société doivent conserver leurs actions ou l'équivalent après impôt pendant au moins un an afin d'éviter qu'ils aient des obligations fiscales non acquittées.

Une autre possibilité serait que les administrateurs ne puissent pas vendre ou exercer leurs options pendant qu'ils siègent au conseil. Ce sont des idées intéressantes qu'il faudrait affiner et dont il faudrait parler.

Le sénateur Oliver: Dans une recommandation vous parlez de la certification apposée par le PDG et le directeur financier, comme dans Sarbanes-Oxley. Dans le même paragraphe vous parlez d'une déclaration plus rapide des transactions d'initiés.

M. Oliver: Oui.

Le sénateur Oliver: Quel délai aimeriez-vous voir?

M. Oliver: Aux États-Unis, on propose aujourd'hui 48 heures.

Le sénateur Oliver: Que visez-vous pour le Canada?

Mr. Oliver: Currently, in Canada, it is 10 days, which is too long. Eventually, we will get into real-time reporting, in effect, or same-day reporting. I should like to see that. There are mechanical problems. It probably should be shortened closer to the two-day period.

Senator Meighen: This has been a hobbyhorse of mine for a long time. What is the difficulty in having anyone who is a director or otherwise an insider of a company electronically registering themselves as such. Then whenever a trade is done in a company in which they are an insider, a ticket automatically goes to the regulatory authority? What is the challenge? I do not get it.

Mr. Oliver: It is achievable. That is why I say real-time. That would really level the playing field.

Senator Meighen: I know. Tell me what the problem is.

Mr. Oliver: I do not know that there is a problem.

Senator Meighen: Why do you not put that in your recommendation?

Senator Oliver: Accelerate it to real-time.

Mr. Oliver: We would be ahead of the game on that one.

Senator Meighen: We have the means to do it.

Mr. Oliver: For sure.

Senator Meighen: It would obviate things that have happened to me, frankly, where I have, for a reasonable reason, forgotten — for example, when acquiring a small number of shares through an inheritance that you were not an owner of prior to a death. In other words, a death occurs, and all of a sudden you are an owner, which does not come to mind immediately, particularly if it is a insignificant number. It happened to me recently.

Surely, there is a way. If there is a will, there is a way.

Senator Kroft: I wish to return to the subject of compensation that Senator Angus was pursuing. We have sat here for some time. We have been contemplating the core issue of what do we have to do to protect investor confidence in our system. That in a broad sense is what this is about. We have many positive things that have been done on the accounting side and on a number of sides.

However, the core issue of human conduct is still the hardest one, at least I find, to get at, and perhaps the most significant. As I am sitting here, and also through what I do and do not read, I become increasingly convinced that the compensation issue is at the core of it.

If someone finds a penny on the road, he or she will not pick it up. If there is a dollar bill, it will be picked up quickly. People's behavioural threshold changes depending on what is at stake. That is a reality.

In the face of this, while there is a nod to the compensation issues, there is a great delicacy in the way that all people addressing this are approaching or not approaching the core issues of compensation.

M. Oliver: Actuellement, au Canada, c'est dix jours, ce qui est trop. On finira par arriver à la déclaration en temps réel, c'est-à-dire le même jour. Ce serait ma préférence, mais il y a des problèmes mécaniques. Il faudrait raccourcir le délai pour le rapprocher de deux jours.

Le sénateur Meighen: Cela est l'un de mes chevaux de bataille depuis longtemps. Qu'est-ce qui empêche tout administrateur ou initié à un autre titre d'une société s'enregistre électroniquement comme tel. Ainsi, chaque fois qu'une transaction a lieu sur les titres d'une société dont ils sont un initié, un ticket est automatiquement envoyé à l'autorité réglementaire? Où est la difficulté? Je ne saisis pas.

M. Oliver: C'est faisable. C'est pourquoi je parle de déclaration en temps réel. Cela mettrait réellement tout le monde sur un pied d'égalité.

Le sénateur Meighen: Je sais. Dites-moi quel est le problème.

M. Oliver: Je ne vois pas de problème.

Le sénateur Meighen: Alors pourquoi ne le recommandez-vous pas?

Le sénateur Oliver: Accélération jusqu'au temps réel.

M. Oliver: Cela nous mettrait largement en avance.

Le sénateur Meighen: Les moyens existent.

M. Oliver: Certainement.

Le sénateur Meighen: Cela éviterait le genre de choses qui m'est arrivé, franchement, lorsque, pour une raison compréhensible, j'ai oublié — par exemple, en acquérant un petit nombre d'actions par héritage. Autrement dit, un décès survient, vous héritez, et tout d'un coup vous êtes un propriétaire, ce qui ne vous frappe pas immédiatement, surtout si le nombre d'actions est insignifiant. Cela m'est arrivé récemment.

Il y a sûrement un moyen. Si la volonté existe, il y a moyen.

Le sénateur Kroft: J'aimerais revenir sur le sujet de la rémunération dont parlait le sénateur Angus. Cela fait quelques temps que nous siégeons ici. Nous réfléchissons à la question fondamentale de ce qu'il faut faire pour asseoir la confiance des investisseurs dans notre système. En gros, c'est là notre mandat. Beaucoup de choses positives ont été faites sur le plan de la comptabilité et à divers autres égards.

Cependant, la nature humaine est ce qu'elle est et cela me paraît être la plus grande problématique. Ce que j'entends ici, et aussi ce que je lis et ne lis pas, me convainc de plus en plus que la rémunération est la question fondamentale.

Si quelqu'un trouve un sou par terre, il ou elle ne va pas se baisser pour le ramasser. Par contre, si c'est une pièce d'un dollar, elle sera vite ramassée. Le comportement des gens change selon l'enjeu.

En dépit de cela, et bien que l'on parle vaguement des problèmes de rémunération, personne n'aborde de front le problème fondamental de la rémunération.

It is true that the kind of markets we had where stock values increased enormously in a short period of time put some plans, option plans particularly, into a numerical value that would not have happened under other circumstances.

I am inclined to believe that had there not been the enormous amounts of money at stake for individual executive companies, or in most cases individual executive companies, that we would not have had nearly the conduct and behaviour that we have had. For sure, we would not have had the public disillusionment with corporate conduct and with investment opportunity. I am coming to believe that this is the most important single area that has put people off. I refer not only to compensation, but I also refer to the indirect sides.

I talk about the Jack Welch syndrome, where, because he increased shareholder value enormously, it seems that anything was okay, multiples of apartments, airplanes or anything. This seemingly unlimited approach — as long as someone is producing, there is no amount that is too much for him or her — I believe has contributed enormously. There are many reasons for this.

It is very positive to have CEOs sitting on each other's boards. They share experience, knowledge and understanding. They also share a common stake in an aggressive compensation environment. Everyone wants to be in that mysterious third quartile. The bases continue to move.

The core of my question is that your approach and the approach of the community in which you work is really coming to grips effectively with this. You refer to the obscene levels of executive compensation, yet I do not see much in the way of addressing what is broadly recognized as being a core issue.

Mr. Oliver: What makes compensation obscene is that not only is it large but it is unrelated to corporate performance. Jack Welch is seen as one of most successful businessmen in the United States. He contributed enormously to the growth of his company. It is a matter between him and his shareholders as to what type of compensation he receives. However, if you have independent directors looking at that issue, and shareholders approving plans and overall approaches, then I believe you are taking the right issue.

Senator Kroft: I wish to return to Senator Fitzpatrick's point.

I have never seen a financial statement that listed the definition of compensation. You talk about a stock plan. You did not talk about the allocations and the details of the plan, let alone many other issues that, in fact, because they are not taxable and because they are lifestyle things do not appear in any report or statement anywhere. I agree. If this is between the shareholders, someone has a right not to buy the stock. Someone from the Ontario Teachers, I believe, testified here and said that they decided to sell Enron because the CEO's sister booked all the travel arrangements.

Il est vrai que dans le type de marché boursier que nous avons connu, où les cours des actions ont grimpé en flèche en très peu de temps, certains régimes de rémunération, en particulier les options d'achat d'actions, ont atteint des chiffres qui n'auraient été réalisés en aucune autre circonstance.

Je suis porté à croire que s'il n'y avait pas eu des montants aussi énormes en jeu pour les cadres de certaines sociétés, ces derniers ne se seraient pas adonnés au genre de comportement que l'on a vu. Le public n'aurait certainement pas été aussi écoeuré par le comportement des sociétés et les perspectives de placement. J'en viens à croire que c'est le facteur le plus important de la désillusion du public. Je ne parle pas seulement de la rémunération, mais aussi de tous les â-côtés.

Je parle du syndrome Jack Welch qui, parce qu'il a énormément fait monter le prix des actions, a bénéficié d'avantages illimités, des appartements partout, des avions, tout ce qu'il voulait. Cette absence apparente de limites — aussi longtemps que quelqu'un rapporte, rien n'est trop beau pour lui ou elle — a énormément contribué à la situation. Il y a de nombreuses raisons à cela.

Il est très positif que les PDG siègent aux conseils les uns des autres. Ils partagent leur expérience et leur savoir. Mais ils partagent aussi un enjeu commun dans un climat de rémunération agressif. Tout le monde veut se situer dans ce mystérieux troisième quartile. Le seuil est sans cesse mouvant.

Je me demande donc dans quelle mesure votre approche et celle de votre profession s'attaque réellement à ce problème. Vous parlez des niveaux obscènes de rémunération des cadres, pourtant je ne vois pas grand-chose qui s'attaque à ce problème qui est largement reconnu comme fondamental.

M. Oliver: Ce qui rend la rémunération obscène n'est pas seulement qu'elle est importante, c'est qu'elle n'est pas liée aux résultats de l'entreprise. Jack Welch est considéré comme l'un des hommes d'affaires les plus brillants des États-Unis. Il a énormément contribué à l'expansion de sa société. La rémunération qu'il touche est une affaire entre lui et ses actionnaires. Cependant, si vous avez des administrateurs indépendants qui examinent le sujet et si les actionnaires approuvent les régimes de rémunération et l'approche d'ensemble, vous avez choisi la bonne approche.

Le sénateur Kroft: J'aimerais revenir à l'argument du sénateur Fitzpatrick.

Je n'ai jamais vu d'états financiers qui donnaient la définition de la rémunération. Vous parlez d'une convention d'achat d'actions. Mais vous ne parlez pas des allocations et des détails du régime de rémunération, et encore moins d'aspects qui, parce qu'ils ne sont pas imposables et font plutôt partie du mode de vie, ne figurent dans aucun rapport ou bilan. Je suis d'accord. Si c'est une affaire entre actionnaires, quelqu'un a le droit de ne pas acheter les actions. Je crois que c'est quelqu'un du Fonds de pension des enseignants de l'Ontario, qui a comparu ici et dit qu'ils ont décidé de vendre Enron parce que tous les arrangements pour les déplacements étaient effectués par la sœur du PDG.

However, you are making an assumption that there is a bargain between the investor, the board and the executive of the company in which there is a perfect market and all information is shared, and people make a judgment. That is just not so.

Mr. Oliver: As you know, there is a requirement for the disclosure of the top five people in the company's compensation. That is helpful. The shareholders delegate oversight of management to the board.

The board will sometimes delegate oversight to a committee, like a compensation committee. It is that kind of in-depth review that you want to have if it is done independently with smart people with good judgment. You cannot have all the shareholders involved in every detail of executives' compensation. You do need their approval for certain types of compensation plans. However, you must distinguish in this regard between, let us say, excess generosity, or maybe some type of gullibility, and criminality.

Senator Kroft: I am talking as much morality as criminality here. I am talking about the information where, if they knew it, shareholders would sell their stock. It does not need to be a criminal action.

There is a huge gap between criminal action and greed. There is a lot of pussy-footing in this area. We talk about approval of stock option plans. You do not get a bottom line and say, "What is the effective real dollar value of the compensation and benefits that that executive received in the course of the year?"

Mr. Oliver: I think you do. You get that in the disclosure.

Senator Kroft: You get it in the divorce action when the wife forces the documentation to be released.

The Deputy Chairman: Actually, Senator Kroft, I believe that all the compensation was filed with the securities commission. It only shows that reporters are more interested in sex than they are in the securities commission. However, it was filed.

Senator Kroft: No, it was not.

The Deputy Chairman: Yes, it was.

Senator Kroft: Along with all the clubs and all those airplanes and all the apartments and all those things?

The Deputy Chairman: It was. The reporters just never bothered to get it.

Mr. Oliver: He was being lionized, and people did not look at it.

Senator Kroft: You are suggesting that this information is fairly put before the investing public.

Senator Oliver: It was Jack Welch's argument that it was.

Senator Kelleher: On page 3 of your brief, under the heading "IDA Mandate," you say that your mandate is to protect investors and enhance the efficiency and competitiveness of the capital markets, which is the same mandate as provincial

Cependant, vous postulez qu'il s'agit d'un marché conclu entre l'investisseur, le conseil et les dirigeants de la société, dans un marché parfait où toute l'information est connue et où chacun peut juger. Tel n'est pas le cas.

M. Oliver: Comme vous le savez, il y a une obligation de déclaration de la rémunération des cinq plus gros dirigeants de la société. C'est utile. Les actionnaires délèguent la supervision des cadres au conseil.

Le conseil délègue parfois cette surveillance à un comité, un comité de rémunération. C'est le genre de surveillance approfondie qu'il faut avoir, à condition qu'elle soit exercée à titre indépendant par des gens intelligents et possédant un bon jugement. Tous les actionnaires ne peuvent pas être impliqués dans chaque détail de la rémunération des cadres. Vous avez besoin de leur approbation pour certains types de régimes de rémunération. Cependant, il faut savoir distinguer, à cet égard, entre, mettons, une générosité excessive ou peut-être une certaine crédulité, et la criminalité.

Le sénateur Kroft: Je parle ici autant de moralité que de criminalité. Je parle de renseignements qui, s'ils étaient connus des actionnaires, les amèneraient à vendre leurs actions. Il ne s'agit pas nécessairement d'un agissement criminel.

Il y a un grand écart entre l'agissement criminel et l'avidité. Il y a une réticence à regarder les choses en face. On parle d'approbation des conventions d'achat d'actions. Mais on ne trouve pas une ligne dans les états financiers qui indique la valeur réelle en dollar de la rémunération et des avantages octroyés aux cadres dans le courant de l'année.

M. Oliver: Si. Vous avez cela dans la déclaration.

Le sénateur Kroft: Vous l'apprenez lors procès en divorce lorsque la femme obtient la production des documents.

Le vice-président: En fait, sénateur Kroft, je pense que toute la rémunération est déclarée à la commission des valeurs mobilières. Cela prouve seulement que les journalistes s'intéressent davantage aux affaires de sexe qu'à la commission des valeurs mobilières. Mais la déclaration a été faite.

Le sénateur Kroft: Non.

Le vice-président: Si.

Le sénateur Kroft: En précisant tous les clubs, et tous les avions et tous les appartements et ce genre de choses?

Le vice-président: Oui. Les journalistes n'ont jamais pris la peine d'aller chercher.

M. Oliver: Il était mis sur un piédestal et personne n'est allé fouiller.

Le sénateur Kroft: Vous affirmez que ces renseignements étaient intégralement à la disposition du public investisseur?

Le sénateur Oliver: Jack Welch affirmait que oui.

Le sénateur Kelleher: À la page 3 de votre mémoire, sous le titre «Mandat de l'ACCOVAM», vous dites que votre mandat est de protéger les investisseurs et de renforcer l'efficacité et la compétitivité des marchés boursiers, ce qui est le même mandat

securities commissions. Yet you sit here and tell us that we must do something here about getting to a single regulator or some sort of harmonization. I go to page 28 of your brief and look under "Better Harmonization." I do not really see too much about that. Should you not be putting in there that a good place to start is the admission by yourselves that you have the same mandate as the securities commissions? I cannot believe, where you admit that you have the same mandates, that this can lead to efficiencies. It seems to me that a good place to start is to look at your own mandates and try to eliminate some of this duplication and overlapping. This might be a way to start, rather than focusing on a national securities commission which, as much as I would like to see it, I do not believe there is a snowball's chance in you know where in ever getting it. I have seen enough of Ottawa over the years to know that, when you have the same mandates, there is duplication and it just will not be very efficient.

Mr. Oliver: Senator, we have the same mandate but we have different functions. We are delegated powers by the securities commissions to regulate our members, which is financial compliance, business conduct compliance, enforcement and those related matters. We do not see this as duplicative; we see it as helping the regulatory community achieve its objective. The other thing that we bring to the party, which is unique, is the expertise of people who are actively involved in the capital markets to the development of regulatory policy.

The result is balanced and effective regulation that takes into account the impact of regulation on the marketplace in a way that achieves the regulatory objective and, at the same time, makes it work in a practical way that enhances the efficiency of the market. That is the value of self-regulation. We bring that added value, but we do that pursuing the same objectives. It is a different function. I do not see that as being duplicative; I see that being additive.

Senator Kelleher: I do not think it would hurt to take a look at it.

Senator Prud'homme: My question is brief, but perhaps not highly professional question, being new on the committee.

I am prompted by the question of Honourable Senator Kroft. I have had difficulty understanding the talk about compensation and bonus. It may be a naive approach, but I always thought that employees are supposed to put forth maximum effort, regardless of the company they work for. This applies to everyone, in my view, including civil servants.

Some people receive compensation for good production, receive bonuses, and so forth, and some do not. Over the years, I worry about those who never receive compensation and bonuses. I was given part of the answer by Senator Oliver, saying that we retain the better. However, if an employee, after five years, for instance, has never received any compensation or supplementary compensation or bonuses, do you not question his or her ability to be in that company? I would, as I do in another

que les commissions des valeurs mobilières provinciales. Vous dites par ailleurs que nous devons essayer d'obtenir une autorité de réglementation unique ou une forme d'harmonisation. Je passe ensuite à la page 28 de votre mémoire et je regarde à la rubrique «Harmonisation». Je ne vois pas là grand-chose. Est-ce que vous ne devriez pas commencer par reconnaître ici que vous avez le même mandat que les commissions des valeurs mobilières? Vous admettez que vous avez les mêmes mandats et je ne puis croire que cela soit un facteur d'efficacité. Il me semble qu'un bon début serait de commencer à reconsidérer vos propres mandats et essayer d'éliminer ce double emploi et ces chevauchements. Ce serait peut-être une façon de commencer, plutôt que de viser une commission nationale des valeurs mobilières qui, aussi souhaitable qu'elle soit, n'a pas la moindre chance de jamais voir le jour. Cela fait suffisamment longtemps que je suis à Ottawa pour savoir que, lorsque deux mandats sont identiques, il y a double emploi et un manque d'efficacité.

M. Oliver: Sénateur, nous avons le même mandat mais des fonctions différentes. Les commissions des valeurs mobilières nous délèguent le pouvoir de réglementer nos membres, sur le plan de la conformité aux règles financières, aux règles de conduite des affaires, sur le plan des sanctions et ce genre de choses. Nous ne voyons pas de double emploi, il s'agit d'aider l'autorité réglementaire à remplir ses objectifs. Un autre de nos apports, que nous sommes les seuls à pouvoir offrir, ce sont les connaissances expertes de ceux qui participent activement aux marchés boursiers en vue de l'élaboration de la politique réglementaire.

Il en résulte une réglementation équilibrée et efficace qui prend en compte l'effet de la réglementation sur le marché d'une manière propre à remplir les objectifs et ce d'une manière pratique qui accroît l'efficacité du marché. C'est l'intérêt de l'autorégulation. Nous apportons cette valeur ajoutée, mais nous le faisons en poursuivant les mêmes objectifs. C'est une fonction différente. Je ne pense pas qu'il y ait double emploi, il y a plutôt complémentarité.

Le sénateur Kelleher: Il serait quand même bon d'y jeter un coup d'oeil.

Le sénateur Prud'homme: Ma question sera brève, car elle n'est pas celle d'un grand professionnel, car je suis un nouveau membre de ce comité.

C'est la question du sénateur Kroft qui m'inspire cette réflexion. J'ai eu du mal à suivre la conversation sur la rémunération et les bonis. Je suis peut-être naïf, mais j'ai toujours cru que les employés sont censés déployer le maximum d'effort, quel que soit leur employeur. Cela s'applique à tout le monde, y compris aux fonctionnaires.

Certains reçoivent une rémunération pour rendement supérieur, reçoivent des primes, et cetera et d'autres non. Mais ceux qui ne reçoivent jamais de prime, au fil des ans, m'inquiètent. Le sénateur Oliver m'a donné une réponse partielle en disant que l'on ne conserve que les meilleurs. Cependant, si un employé, après cinq ans, par exemple, n'a jamais touché de rémunération supplémentaire ou de prime, ne faut-il pas s'interroger sur sa place dans la société? Il y a lieu de s'interroger, par exemple, sur la

place, question the ability of people who work in certain departments of the federal, provincial or municipal government where it is always the same ones who receive the bonuses and the benefits because of production.

I conclude by saying I realize that when you are employed somewhere, you are employed because you have qualifications, and you are duty bound to give the best of your talent to the company or whatever else you have been employed for.

Mr. Oliver: Honourable senators, the first point is that I do not think that regulation should get into compensation planning for firms.

The value of bonuses is that they can reward success and extraordinary achievement. Particularly in companies that are highly leveraged, in order to attract good people and pay them well, they do not want to be saddled with very high fixed costs. They are, however, prepared to compensate for additional revenue and profitability. Thus, in sales positions and other positions that are revenue related, there tends to be a much higher proportion of compensation coming from the bonus rather than the fixed side.

Essentially, it should be left to the boards of directors to determine what is in the economic interests of the companies, and the shareholders can decide how the companies are doing, knowing what the total and individual compensation of the five best people are. The ability to retain and attract employees is, of course, critical to many companies, and compensation goes to the heart of it.

Senator Fitzpatrick: I have a further question on compensation. We know now that the process, particularly with major companies, is to have a compensation committee make recommendations to the board of directors for compensation, which is a good thing. Normally now, with larger companies, and I hope with SMEs, that is subject to independent evaluation or independent reports to determine that the compensation package is within the range of what is acceptable for the industry and the type of company.

Compensation usually comprises salaries, bonuses and options. I can well see how bonus can be related to specific criteria. Salaries and options, perhaps, are a different matter.

The compensation packages of senior officers are disclosed. What do you think is wrong with submitting the compensation package to shareholders for approval, just as audit committee recommendations and financial statements are submitted to shareholders for approval? Doing that with bonuses could be a problem because it is difficult to be precise. However, with salaries and options, you can be precise — number of options, price on options and besting and length of option periods. Could you comment on that?

Mr. Oliver: I do not know whether you are suggesting this should be applied to all officers or just to the senior officers.

Senator Fitzpatrick: Just for senior officers.

compétence de certains employés de ministères fédéraux, provinciaux ou de services municipaux, où ce sont toujours les mêmes qui touchent les primes et avantages au rendement.

Je conclus en disant que si vous êtes employé quelque part, c'est grâce à vos qualifications, et que vous avez le devoir de faire de tout votre mieux pour la compagnie ou votre employeur.

M. Oliver: Honorables sénateurs, tout d'abord j'estime que la réglementation ne devrait pas s'ingérer dans la planification de la rémunération des sociétés.

L'avantage des primes est qu'elles peuvent récompenser la réussite et les résultats extraordinaires. Les sociétés fortement endettées, en particulier, tout en voulant attirer de bons cadres et bien les rémunérer, ne veulent pas se mettre sur le dos des frais fixes très élevés. Cependant, elles sont prêtes à récompenser les dirigeants qui leur apportent un surcroît de recettes et de profits. C'est pourquoi, s'agissant de vendeurs et d'autres fonctions qui influent sur les revenus, une proportion beaucoup plus forte de la rémunération tend à prendre la forme de primes plutôt que d'un salaire fixe.

En sommes, il faut laisser aux conseils d'administration le soin de déterminer l'intérêt économique des sociétés et les actionnaires peuvent juger par eux-mêmes les compagnies à cet égard, connaissant la rémunération totale et les chiffres individuels des cinq mieux payés. La faculté de fixer et d'attirer des employés est bien entendu un facteur vital pour de nombreuses sociétés, et la rémunération en est le moteur.

Le sénateur Fitzpatrick: J'ai une autre question sur la rémunération. Nous savons aujourd'hui que la coutume, particulièrement dans les grandes sociétés, est d'avoir un comité de la rémunération qui formule des recommandations au conseil d'administration, ce qui est une bonne chose. Normalement, dans le cas des grandes sociétés et, j'espère, aussi des PME, cette politique fait l'objet d'une évaluation ou d'une analyse indépendante qui indique si les salaires se situent dans une fourchette acceptable pour le secteur et le type de société.

La rémunération habituellement comprend un salaire, des primes et des options. Je conçois bien que les primes puissent être liées à des critères précis. Mais c'est une autre histoire dans le cas des salaires et options.

La rémunération des principaux dirigeants est divulguée. Que penseriez-vous de l'idée de soumettre la rémunération totale à l'approbation des actionnaires, tout comme les recommandations du comité de vérification et les états financiers sont présentés aux actionnaires pour agrément? Ce pourrait être un problème dans le cas des primes car il est difficile d'être précis. Cependant, avec les salaires et options, on peut donner des chiffres précis — nombre d'options, prix des options et délai d'exercice des options. Qu'en pensez-vous?

M. Oliver: Je ne sais pas si vous appliqueriez cela à tous les cadres ou seulement aux cadres supérieurs.

Le sénateur Fitzpatrick: Uniquement aux cadres supérieurs.

Mr. Oliver: There are some subjects that are best handled by a smaller group of people. To have individual shareholders making that kind of judgment, without being able to have all of the facts, is a difficult thing that could lead to some perverse results. Some matters are properly left to the board, and that is one of them. The shareholders can vote with their feet or vote with their votes on plans. It would go too far, get into issues of privacy and be disruptive of good management.

The Deputy Chairman: Thank you, gentlemen, for your presentation. We have had a good discussion.

Our next witnesses are from the Shareholder Association for Research and Education. I would ask Mr. Yaron to please proceed.

Mr. Gil Yaron, Director of Law and Policy, Shareholder Association for Research and Education: Honourable senators, thank you for the opportunity to appear before you today and to address concerns about the domestic and international financial systems following on the Enron collapse, specifically, the issue of corporate governance policies and practices in Canada.

The Shareholder Association for Research and Education, SHARE, is a national, non-profit organization originating within the labour movement working with institutional investors to promote socially, environmentally and economically responsible investment practices through research, educational activities and advocacy. SHARE currently represents institutional investors with total assets exceeding \$2 billion. Our primary constituencies are pension plans and pension trustees. SHARE made representation to this committee previously on amendments to the Canada Business Corporations Act, CBCA, enacted in November 2001.

The recent corporate scandals have focused attention on the issues of board oversight, independence and accountability, as well as the inadequacy of current accounting standards and practices. Poor corporate governance practices are not only detrimental to long-term corporate financial stability, but also to the financial security of individual Canadian investors and the well-being of the Canadian economy as a whole.

Pension plans and other large institutional investors, as major investors in the Canadian equity market, have a responsibility to invest with a long-term view to satisfying the financial requirements of beneficiaries and ensuring the sustainable environmental, social and economic framework necessary to provide adequate returns to future beneficiaries. For this reason, pension plans are interested in corporate governance practices that support these investment objectives.

M. Oliver: Il est préférable que certaines questions soient tranchées par un groupe restreint de personnes. Que les actionnaires individuels aient à formuler ce genre de jugement, sans disposer de tous les éléments, pourrait conduire à des résultats pervers. Certaines affaires relèvent du conseil et celle-ci en est une. Les actionnaires peuvent voter avec leurs pieds ou avec leur voix lors des assemblées. Ce serait aller trop loin, ce serait problématique du point de vue de la vie privée et nuirait à la bonne gestion.

Le vice-président: Merci de votre exposé, messieurs. Nous avons eu une bonne discussion.

Nos prochains témoins représentent la Shareholder Association for Research and Education. Je donne la parole à M. Yaron.

M. Gil Yaron, directeur, Législation et politiques, Shareholder Association for Research and Education: Merci de votre invitation à comparaître, honorables sénateurs, pour traiter des préoccupations entourant le système financier national et international suite à la faillite d'Enron, et plus particulièrement des politiques et pratiques de gouvernance des sociétés au Canada.

La Shareholder Association for Research and Education, SHARE, est une organisation nationale sans but lucratif, issue du mouvement syndical, qui oeuvre avec les investisseurs institutionnels en vue de promouvoir des pratiques d'investissement responsables sur les plans social, environnemental et économique, et ce au moyen de recherches, d'activités éducatives et revendicatives. SHARE représente actuellement des investisseurs institutionnels dont les portefeuilles totalisent plus de 2 milliards de dollars. Nos membres sont principalement des caisses de retraite et administrateurs de fonds de pension. SHARE a déjà comparu devant votre comité au sujet des modifications à la Loi canadienne sur les sociétés par actions, LCSA, promulguée en novembre 2001.

Les récents scandales ont mis en lumière les problèmes qui se posent sur le plan de l'indépendance des conseils d'administration, de leur surveillance et de leurs responsabilités, ainsi que sur l'insuffisance des normes et pratiques comptables actuelles. De piètres pratiques de gouvernance des entreprises nuisent non seulement à la stabilité financière à long terme des sociétés mais aussi à la sécurité financière des investisseurs canadiens individuels et au bien-être de l'économie canadienne dans son ensemble.

Les caisses de retraite et autres grands investisseurs institutionnels, qui sont les gros acteurs sur le marché boursier canadien, ont la responsabilité de choisir leurs placements de manière à satisfaire à long terme les besoins financiers des bénéficiaires, mais aussi de manière propre à asseoir un cadre environnemental, social et économique viable, ce qui est nécessaire si les bénéficiaires veulent bénéficier à l'avenir de rendements adéquats. Pour cette raison, les caisses de retraite sont intéressées à assurer des pratiques de gouvernance des sociétés susceptibles de contribuer à ces objectifs de placement.

SHARE believes that a strong regulatory and enforcement regime is required in areas such as board accountability, corporate disclosure and accounting practices. We also believe that institutional shareowners not only have the right but also possess the requisite knowledge to provide direction regarding a corporation's governance policies and practices. One commentator observed that active ownership matters even if specific features do not.

Studies reinforce the view that shareholder activism employed responsibly is a positive influence on corporate decision making and performance and that strong shareholder oversight of a corporation's governance has a positive financial impact on long-term shareholder value, especially in the case of underperforming companies.

To the extent that shareholders are able to support and promote good corporate governance within the corporations they own, such involvement requires adequate disclosure about the corporation's affairs and mechanisms that permit shareholders to exercise these rights and responsibilities, as owners.

Our written submissions, which I understand honourable senators have received, identify areas of reforms that we believe will help to address the governance issues arising in the Enron context. We also believe that these reforms will help to establish a framework of broad corporate accountability, provide shareholders with the mechanisms necessary to be active participants in corporate governance and encourage a more long-term investment attitude, thereby enhancing corporate performance, returning stability to equity markets and, ultimately, restoring investor confidence.

Our suggested reforms fall under six broad categories. I had intended to address them in some detail, but I can simply state them and if honourable senators have questions I will elaborate.

The six broad areas cover board independence, shareholder democracy, share structure, auditing practices, corporate disclosure, and pension fund and mutual fund disclosure.

We recognize that not all corporate governance practices can be mandated. However, a mandatory corporate governance regime for corporations addressing reforms discussed in our submission is required to provide minimum governance standards and to ensure consistent, comparable and timely disclosure of information to shareholders. This must be supported by an enforcement regime with adequate resources and penalties for non-compliance.

I am in the hands of honourable senators as to whether I should spend time on the specific recommendations or whether you would just like me to answer questions.

SHARE considère qu'un régime réglementaire strict et strictement appliqué est nécessaire dans des domaines tels que la responsabilité des conseils d'administration, la divulgation des renseignements sur les sociétés et les pratiques comptables. Nous pensons également que les actionnaires institutionnels ont non seulement le droit, mais possèdent aussi les facultés requises pour donner des instructions touchant les politiques et pratiques en matière de gouvernance d'une société. Un observateur a fait remarquer que la propriété active compte, même si les caractéristiques spécifiques importent peu.

Certaines études prouvent que l'activisme des actionnaires, employé de manière responsable, constitue une influence positive sur la prise de décision et la performance des sociétés et qu'une supervision étroite par les actionnaires de la gouvernance d'une entreprise a un impact financier positif sur la valeur à long terme des actions, particulièrement dans le cas des sociétés peu performantes.

Dans la mesure où les actionnaires sont en mesure d'appuyer et de promouvoir une bonne gouvernance au sein des sociétés qu'ils possèdent, cette implication exige une divulgation adéquate des affaires et mécanismes de la société, de telle façon que les actionnaires puissent exercer leurs droits et responsabilités de propriétaires.

Notre mémoire, dont je crois savoir qu'il vous est parvenu, isole un certain nombre de réformes qui permettraient de régler les problèmes de gouvernance mis en évidence par l'affaire Enron. Nous pensons également que ces réformes aideront à mettre sur pied un large cadre de reddition de comptes des entreprises, doteront les actionnaires des mécanismes voulus pour participer activement à la gouvernance, et encourageront des placements à plus long terme, ce qui est positif pour la performance des sociétés, le retour à la stabilité des marchés boursiers et, en fin de compte, le rétablissement de la confiance des investisseurs.

Les réformes que nous préconisons couvrent six grandes rubriques. J'avais l'intention de les expliquer en détail, mais je peux simplement les énoncer, et si les honorables sénateurs ont des questions, je pourrai apporter des précisions.

Les six grands domaines sont l'indépendance du conseil, les droits des actionnaires, la structure de l'actionariat, les pratiques comptables, les contraintes de divulgation des sociétés et les contraintes de divulgation des caisses de retraite et fonds mutuels.

Nous avons conscience que toutes les pratiques de gouvernance des sociétés ne peuvent être imposées. Pendant un régime de gouvernance obligatoire des sociétés incorporant les réformes préconisées ici est nécessaire afin d'assurer des normes minimales et assurer une divulgation en temps voulu de l'information aux actionnaires, sous une forme cohérente et comparable. Cela doit être appuyé par un régime de contrôle disposant de ressources adéquates et de sanctions en cas d'infraction.

Je ne sais si vous souhaitez que je consacre du temps à expliquer les différentes recommandations ou si vous préférez que je réponde simplement à vos questions. Je m'en remets à vous.

The Deputy Chairman: Please summarize your recommendations, following which we will have a significant amount of time for questions.

Mr. Yaron: Certainly. With respect to board independence, we recommend that an expansion of what constitutes independence is required in our regulations and that boards of directors be comprised of a majority of independent directors. This recommendation is consistent with that which was put forward by the Council of Institutional Investors representing American institutional investors with more than \$1 trillion in assets.

We also recommend that the audit committees, nominating committees and corporate governance committees of corporations be comprised entirely of independent directors. We recommend that shareholders have the ability to vote on board nominees individually — on proxy ballots. In that way, they are able to consider each candidate on his or her individual merits.

With respect to shareholder democracy, we put forward a number of recommendations last year to this committee to amend the rules governing shareholder rights under the Canada Business Corporations Act. The ability of shareholders to participate in corporate governance is stronger as a result of these reforms and SHARE commends the Senate committee for its leadership in advancing these reforms. However, both new and pre-existing problems require immediate attention in this area, including the inability of shareholders to identify other shareholders, an inadequate definition of who constitutes a beneficial shareholder for the purposes of the act, the difficulty of beneficial shareholders to satisfy the act's requirements for providing proof of beneficial ownership at the request of a corporation, confusion regarding filing deadlines and a lack of a dispute resolution mechanism.

We also recommend that the CBCA be amended to require confidential proxy voting where all proxy ballots are tabulated by independent tabulators and where confidentiality should be automatic, permanent and applied to all ballot items. The rules and practices concerning the casting, counting and verification of shareholder votes should also be clearly disclosed in a company's proxy circular.

On the issue of share structure, SHARE recommends that the Canadian Business Corporations Act be amended to prohibit dual class share structures with multiple voting rights. Each share of common stock, regardless of class, should have one vote. Authorized unissued common shares that have voting rights to be set by the board should not be issued without shareholder approval.

Under the area of auditing, SHARE believes that the independence of the audit committee is essential and should be mandatory. We support the submission of the Ontario Teachers' Pension Plan endorsing the application of independence criteria as articulated by the U.S. blue ribbon commission on audit committee independence.

Le vice-président: Veuillez résumer vos recommandations, ensuite de quoi il nous restera pas mal de temps pour poser des questions.

M. Yaron: Certainement. En ce qui concerne l'indépendance du conseil, nous considérons qu'il faut renforcer l'indépendance par rapport à ce qu'exige la réglementation actuelle, et que les conseils d'administration devraient être composés d'une majorité d'administrateurs indépendants. Cette recommandation est conforme à celle formulée par le Council of Institutional Investors, lequel représente des investisseurs institutionnels américains dont le portefeuille totalise plus de 1 billion de dollars.

Nous recommandons également que les comités de vérification, les comités de nomination et les comités de gouvernance des sociétés soient composés entièrement d'administrateurs indépendants. Nous recommandons que les actionnaires aient la possibilité de voter pour les administrateurs individuellement — par procuration. De cette façon, ils pourront évaluer chaque candidat sur son mérite.

Pour ce qui est des droits des actionnaires, nous avons formulé à ce comité l'an dernier plusieurs recommandations de modifications des règles en la matière sous le régime de la Loi canadienne sur les sociétés par actions. Les actionnaires sont mieux en mesure de participer à la gouvernance des sociétés suite à ces réformes et nous félicitons le comité sénatorial de son initiative en faveur de ces réformes. Cependant, des problèmes tant anciens que nouveaux exigent une attention immédiate, notamment l'incapacité des actionnaires d'identifier les autres actionnaires, une définition inadéquate de la notion d'actionnaire bénéficiaire dans la loi, la difficulté pour les actionnaires bénéficiaires de prouver leur propriété bénéficiaire à la demande d'une société comme la loi le leur impose, la confusion entourant les délais de dépôt des documents et l'absence d'un mécanisme de règlement des différends.

Nous recommandons également que la LCSA soit modifiée afin d'exiger la tenue de votes par procuration confidentiels, tous les votes par procuration étant tabulés par des tabulateurs indépendants et la confidentialité étant automatique, permanente et appliquée à tous les votes. Les règles et pratiques concernant le dépôt, le comptage et la vérification des votes des actionnaires devraient être clairement indiquées dans la circulaire sollicitant les procurations d'une société.

Pour ce qui est de la structure de l'actionnariat, SHARE recommande que la Loi canadienne sur les sociétés par actions soit modifiée de façon à interdire les structures d'actionnariat à double classe et les droits de vote multiples. Chaque action ordinaire, quelle que soit sa classe, devrait bénéficier d'un vote. Les actions ordinaires autorisées non émises assorties de droits de vote fixés par le conseil ne devraient pas être émises sans l'aval des actionnaires.

Sous la rubrique vérification comptable, SHARE considère que l'indépendance du comité de vérification est indispensable et devrait être obligatoire. Nous appuyons le mémoire de la caisse de retraite des enseignants de l'Ontario dans lequel celle-ci souscrit aux critères d'indépendance énoncés par la commission spéciale américaine sur l'indépendance des comités de vérification.

We also support mandatory disclosure by accounting firms of fees received by corporations for audit and non-audit services as required under the Sarbanes-Oxley Act. Finally, we propose the adoption of a five-year limitation on the period that any accounting firm can provide audit services to a corporate client with the ability of corporations to retain the firm again after 10 years.

Under the subject of corporate disclosure, we recommend that all federally incorporated CBCA corporations be required to disclose the results of votes at shareholder and special meetings immediately following a vote, using a form posted on the System for Electronic Document Analysis and Retrieval, SEDAR, or on a company's Web site. The Ontario Securities Commission, OSC, is currently considering this requirement for public issuers as part of its continuous disclosure requirements.

As with auditors, we are recommending that companies be required to disclose in their proxy circulars all fees paid to the public accounting firm that they retain to conduct the company's audit. Fee disclosure should include all fees paid, including those paid for audit and non-audit services, and should define what is meant under each category of fees.

We also fully endorse the submissions and recommendations of the Social Investment Organization, SIO, on requirements for all CBCA publicly listed corporations to adopt corporate codes of conduct that incorporate social and environmental principles, amendments to securities regulations, stock exchange listing requirements and to expand the definition of "material information" to require companies to report on their social and environmental policies and to disclose social and environmental risks.

The final area of reform deals with pension plans and mutual funds. Canadian pension funds are among the country's largest groups of shareholders, owning approximately 25 per cent of the country's equity market. Funding of pension plans is, therefore, heavily reliant on both well-managed corporations and the overall health of equity markets.

Without providing any of the background in our submission, SHARE recommends amending the Pension Benefits Standards Act, PBSA, to clarify that fiduciary duty includes voting proxies and further specify that pension trustees may not delegate this responsibility entirely to others.

We also concur with the Ontario Teachers' Pension Plan, OTPP, and SIO that federal pension and mutual fund regulations should be amended to require all investment managers to apply proxy voting guidelines approved by their pension clients and disclose proxy voting records or, at a minimum, provide

Nous sommes également en faveur de la divulgation obligatoire par les cabinets comptables des honoraires perçus pour services de vérification et services autres, ainsi que l'exige la Loi Sarbanes-Oxley. Enfin, nous proposons de limiter à cinq ans la durée pendant laquelle un cabinet comptable peut fournir des services de vérification à une société, cette dernière pouvant de nouveau faire appel à ce cabinet après dix ans.

Sous la rubrique des contraintes de divulgation des sociétés, nous recommandons que toutes les sociétés fédérales incorporées sous le régime de la LCSA soient tenues de divulguer les résultats des votes lors des assemblées d'actionnaires et spéciales immédiatement après leur tenue, en utilisant un formulaire affiché sur le SEDAR, le Système électronique de données d'analyse et de recherche ou sur le site Internet de la société. La Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, la CVMO, envisage actuellement d'imposer cette contrainte aux sociétés effectuant des émissions publiques d'actions dans le cadre des contraintes de divulgation continues.

Comme dans le cas des cabinets comptables, nous recommandons que les sociétés soient tenues de divulguer dans leur circulaire sollicitant les procurations tous les honoraires payés au cabinet comptable retenu pour effectuer la vérification des comptes. La divulgation des honoraires devrait couvrir tous les montants payés, y compris pour des services autres que de vérification, et donner une définition de chaque catégorie d'honoraires.

Nous souscrivons également pleinement aux recommandations de la Social Investment Organization, SIO, prévoyant que toutes les sociétés cotées relevant de la LCSA adoptent des codes de conduite incorporant des principes sociaux et environnementaux et la modification des conditions d'inscription à la Bourse de Toronto ou des contraintes de divulgation de la réglementation boursière en élargissant la définition d'«information significative», de manière à exiger que les sociétés fassent rapport sur leurs politiques sociales et environnementales et divulguent leurs risques sociaux et environnementaux.

Le dernier domaine de réforme intéresse les caisses de retraite et fonds mutuels. Les fonds de retraite canadiens sont les plus importants actionnaires, possédant environ 25 p. 100 de toutes les actions du pays. Ainsi, le financement des retraites dépend très lourdement de la bonne gestion des sociétés et de la santé d'ensemble des marchés boursiers.

Sans décrire tout le contexte de notre mémoire, nous recommandons de modifier la Loi sur les normes de prestation de pension, LNPP de façon à préciser que l'obligation fiduciaire englobe l'exercice du vote par procuration et spécifier que les fiduciaires ne peuvent déléguer cette responsabilité entièrement à d'autres.

Nous souscrivons également à la recommandation du Régime de pension des enseignants de l'Ontario et de la SIO que les règlements fédéraux relatifs aux fonds de pension mutuels soient modifiés de façon à imposer à tous les gestionnaires de placements d'appliquer les lignes directrices de vote par procuration

compliance reports on at least an annual basis, indicating votes not in compliance with these guidelines.

Finally, following reforms in the U.K., Germany, France, Belgium and Australia, SHARE urges the Senate committee to recommend amendments to pension regulations, requiring pension plans to disclose the extent to which social, environmental and ethical considerations are taken into account in the selection, retention and realization of investments.

Senator Angus: Thank you for an excellent brief.

Mr. Yaron, you indicated that SHARE is a national, non-profit organization that originated in the labour movement. Could you elaborate on that? I understand that it was because of the need or the desire to protect the beneficiaries of retired workers, in that pension plans are comprised of retired workers?

Mr. Yaron: Yes, and indirectly to provide education to the trustees that oversee those assets.

Senator Angus: Your constituencies are the big pension plans. Would the Caisse de dépôt in Quebec be part of your constituency?

Mr. Yaron: Our constituencies are not the large pension plans, although we do have working relationships with some of them. Currently, we represent more mid-range pension plans — small to mid-size plans — in Canada.

Senator Angus: There are buzzwords that around, often inappropriately, that refer to shareholder activist groups. Would you consider your organization to be a shareholder activist group?

Mr. Yaron: Part of our mandate involves representing our affiliate pension plans in dialogues with corporations and supporting the voting proxies and assisting with shareholder proposals that are filed with companies. To that extent, we are engaged in shareholder activism.

Senator Angus: Would you attend annual meetings? You would not necessarily have people carrying placards that say, "Dump the CEO," but might you take a position at a meeting?

Mr. Yaron: Certainly. We attend meetings regularly with our affiliates, and we raise issues that are of concern to the shareholders.

Senator Angus: I saw you in the room during the testimony from the Investment Dealers Association, IDA, a few minutes ago. I was questioning compensation issues, which interest me. Do you have reference to that in your brief? How could we improve corporate governance or issues you are interested in, in the area of compensation?

approuvées par les fonds de pension clients et de divulguer les votes prononcés ou, à tout le moins, déposer des rapports de conformité sur une base au moins annuelle, spécifiant les votes non conformes à ces lignes directrices.

Enfin, suivant en cela des réformes effectuées au Royaume-Uni, en Allemagne, en France, en Belgique et en Australie, nous exhortons le comité sénatorial à recommander une modification de la réglementation relative aux fonds de pension de façon à ce que les caisses de retraite soient tenues d'indiquer dans quelle mesure les considérations sociales, environnementales et éthiques sont prises en considération aux fins de la sélection, de la conservation et de la réalisation des placements.

Le sénateur Angus: Merci de cet excellent mémoire.

Monsieur Yaron, vous avez indiqué que SHARE est une organisation nationale sans but lucratif issue du mouvement syndical. Pourriez-vous nous en dire un peu plus? Je crois savoir que c'est dû à la nécessité ou au désir de protéger les bénéficiaires, c'est-à-dire les travailleurs retraités, en ce sens que les régimes de pension appartiennent aux travailleurs retraités?

M. Yaron: Oui, et indirectement instruire les administrateurs de ces placements.

Le sénateur Angus: Vos membres sont les gros régimes de retraite. Est-ce que la Caisse de dépôt du Québec en fait partie?

M. Yaron: Nos membres ne sont pas les gros régimes de retraite, bien que nous ayons des relations de travail avec certains d'entre eux. Actuellement, nous représentons davantage les caisses d'envergure moyenne — de taille petite à moyenne — du Canada.

Le sénateur Angus: Les gens adorent employer certaines formules, souvent à mauvais escient, et l'on parle ainsi de groupes d'actionnaires militants. Considérez-vous votre organisation comme un groupe d'actionnaires militants?

M. Yaron: Notre mandat consiste en partie à représenter les caisses de retraite membres dans des dialogues avec les sociétés, à appuyer les votes par procuration et aider à formuler des propositions d'actionnaires déposées auprès des sociétés. En ce sens, nous faisons de l'activisme.

Le sénateur Angus: Allez-vous aux assemblées annuelles? Vous n'y brandirez pas nécessairement des pancartes réclamant de virer le PDG, mais exprimez-vous des positions lors des assemblées d'actionnaires?

M. Yaron: Certainement. Nous nous rendons régulièrement à des réunions avec nos membres et nous soulevons des questions qui intéressent les actionnaires.

Le sénateur Angus: Je vous ai vu dans la salle pendant la comparaison de l'Association des courtiers en valeurs mobilières, l'ACCOVAM, tout à l'heure. Je posais des questions sur la rémunération, un sujet qui m'intéresse. En faites-vous état dans votre mémoire? Comment pourrions-nous améliorer la gouvernance ou atténuer les problèmes qui vous préoccupent, dans le domaine de la rémunération?

Mr. Yaron: Part of the problem with a discussion around corporate governance is that there are myriad of issues to be raised. We have not included any discussion of executive compensation. However, we are concerned about it. We take a strong position on disclosure of the expensing of compensations in corporate financial statements. Many of our shareholders have spoken to this issue with many companies in Canada.

We currently view the situation as unacceptable, and we support efforts to provide greater disclosure around compensation, to put executive compensation more in line with corporate performance and in proportional relation to the salaries of the employees of a company.

Senator Angus: The previous witness alluded to the fact that, since 1993, it has been a legal requirement in Canada to disclose the total compensation of the top five employees. I guess they are mostly executives. I forgot to ask Mr. Oliver the following question. There seems to be a body of opinion evolving to the effect that that has not been a good requirement. In fact, it has had deleterious results, in that it becomes a peer pressure thing. CEOs come to the HR committees to negotiate, saying: "I was quite happy with my \$300,000 a year, but I see Harry over here in a smaller company with less shareholder value is getting \$800,000." There have been a number of very telling statistics published to show that the total compensation has gone very radically in that direction since the bringing in of that law. What are your views?

Mr. Yaron: Certainly, that is a consequence of providing disclosure on executive compensation. However, one has to weigh that against the benefits that shareholders and investors receive in being provided that type of information and deciding on how to factor that in to the value of the company.

I think that addressing the concerns that you have raised could be done in other ways. I have not given it a tremendous amount of thought, so I am not able to elaborate in great detail at this time. However, it could be done by providing other kinds of parameters that would constrain the level of compensation for directors. I do not think that eliminating the disclosure requirement would be my first approach.

Senator Angus: I have some thoughts on this. It is also a requirement today — I am not sure if it is a strictly legal requirement, but it is certainly part of the TSE guidelines on governance — that the HRC committee needs to have its report in the annual report, signed off by the chairman of that committee.

Now, as we see in Bill 198, in Sarbanes-Oxley and in a lot of the new recommendations, it will be a requirement that all the members of that compensation committee are "independent," and that the chairman in particular will be particularly independent, whatever that means. Would it not be sufficient, following up on my suggestion earlier of what is reasonable, if you have people of good judgment who are independent, if you had a statement in the annual report from the HR and compensation committees to the effect that they have carefully reviewed the compensation

M. Yaron: Le problème dès que l'on parle de gouvernance des sociétés, c'est que des myriades de questions se bousculent. Nous n'abordons pas dans notre mémoire la rémunération des cadres dirigeants. Cependant, c'est un sujet qui nous préoccupe. Nous prenons une position ferme en faveur de la divulgation de la rémunération dans les états financiers. Nombre de nos actionnaires ont parlé de cette question avec quantité de sociétés canadiennes.

Nous considérons la situation actuelle inacceptable et nous appuyons tous les efforts visant une plus grande transparence des rémunérations, l'alignement de celles-ci sur la performance de la société et le maintien d'un certain rapport avec les salaires des employés.

Le sénateur Angus: Le témoin précédent a indiqué que, depuis 1993, la loi oblige les sociétés à divulguer la rémunération totale des cinq employés les mieux payés. J'imagine que ce sont des cadres supérieurs. J'ai oublié de poser la question suivante à M. Oliver. Beaucoup de gens semblent penser que cette exigence n'est pas opportune. En fait, elle aurait eu des résultats néfastes, en ce sens qu'elle engendre une émulation. Des PDG vont voir leur comité des RH pour négocier, en disant: «J'étais assez satisfait de mes 300 000 \$ par an, mais je vois Harry là-bas, qui dirige une société plus petite et moins profitable, qui gagne 800 000 \$.» Des statistiques très parlantes ont été publiées qui montrent que la rémunération totale a suivi une courbe très ascendante depuis que cette obligation existe. Qu'en pensez-vous?

M. Yaron: C'est certainement une conséquence de la divulgation de la rémunération des dirigeants. Cependant, il faut peser cet inconvénient à la lumière de l'avantage pour les actionnaires et les investisseurs de disposer de ces renseignements, ce qui les aide à décider quel prix ils veulent payer pour les actions.

Il me semble que d'autres solutions à ce problème sont possibles. Je n'y ai pas énormément réfléchi et je ne peux pas vous offrir tous les détails. On pourrait imposer d'autres paramètres pour limiter le niveau de la rémunération des dirigeants. Je ne pense pas que la suppression de la divulgation serait ma méthode préférée.

Le sénateur Angus: J'ai quelques idées là-dessus. Une autre exigence aujourd'hui — je ne sais pas si c'est une contrainte strictement légale mais c'est certainement requis par les lignes directrices de la Bourse de Toronto — veut que le rapport du Comité des ressources humaines figure dans le rapport annuel de la société, avec la signature de son président.

Dorénavant, comme on le voit dans la Loi 198, dans la Loi Sarbanes-Oxley et dans beaucoup de nouvelles recommandations, tous les membres du Comité de rémunération devront être «indépendants», quelle que soit la signification de ce terme, et le président plus particulièrement. Ne suffirait-il pas, comme je le suggérerais tout à l'heure, si les membres de ce comité sont indépendants et ont un bon jugement, d'avoir dans le rapport annuel une déclaration des comités des ressources humaines et de la rémunération à l'effet qu'ils ont soigneusement examiné la

packages of the top executives and the whole management team, have consulted with independent outside advisers as to the reasonableness within the context of the particular industry of these numbers and are satisfied that they are fair and reasonable in the circumstances?

Would that not do it? I am very concerned about comparing apples and oranges. There are surveys where people will say that anything over \$300,000 is unreasonable. Perhaps it is a very technical business, a global business, and there may not be anyone in Canada qualified to be the CEO, or maybe even the CFO, in that particular company. You would then have to go into the global market to fill those positions and pay much higher compensation than might be considered reasonable in Canada.

Mr. Yaron: Unfortunately, I do not think that would be sufficient. I think you will find a lot of boards arguing that the current levels of compensation are reasonable, with which we disagree. I do not think that simply providing a statement in the annual report or in the proxy circular to that effect would assure our shareholders.

Having said that, if there were parameters that we knew were being followed that set limits on the types and levels of compensation awarded, it might provide more comfort if a company were to make that kind of statement in lieu of full disclosure. Those kinds of parameters do not currently exist. I think that obtaining those kinds of limitations would be a much more difficult task for government than simply providing disclosure.

You can do it, if it is possible.

Senator Angus: It is a problem for the boards, as well. The CEO comes to the HR and compensation committees and says, "I am looking here at the annual report of Algoma Steel, and the president is getting X, Y and Z," which the board of Algoma thinks is reasonable, by international steel company standards of that type of a company. We think it is apples and oranges, but the guy says something different. I do not know what the answer is. I am looking to see what your thoughts would be. You can sometimes kill the goose that lays the golden egg. It is a drop in the bucket sometimes. It seems like a big number, but the results may be there. I think that is the key, tying the compensation to the results.

Senator Fitzpatrick: This, too, has to do with compensation. I do not know whether you heard the question that I asked the previous witnesses, which had to do with shareholders having the opportunity to review and vote on compensation packages. In fact, I think now in most cases disclosure of compensation for the five top officers is made in the information circular. I think what Senator Angus was referring to is normally made available to shareholders. Normally included in that is the support of an independent adviser or consultant, saying the compensation is within or outside the ranges for that particular industry.

rémunération globale des dirigeants et de toute l'équipe de gestion, ont consulté des conseillers externes indépendants quant à la norme dans ce secteur particulier et qu'ils sont convaincus que ces chiffres sont équitables et raisonnables dans ces circonstances.

Cela ne suffirait-il pas? Ce qui m'inquiète, ce sont les comparaisons illégitimes. On a vu des sondages où les gens disaient que tout ce qui dépasse 300 000 \$ est déraisonnable. Mais l'entreprise peut avoir une activité très technique, être soumise à une concurrence mondiale, et il se pourrait que nul au Canada ne soit qualifié pour en être le PDG, ou peut-être même le directeur des finances. Il faudra donc recruter sur le marché mondial et offrir une rémunération bien supérieure à ce qui serait jugé raisonnable au Canada.

M. Yaron: Malheureusement, je ne pense pas que cela suffirait. Vous trouverez quantité de conseils d'administration pour dire que les niveaux actuels de rémunération sont raisonnables, ce que je conteste. Je ne pense pas que l'insertion d'une déclaration à cet effet dans le rapport annuel ou dans la circulaire de sollicitation de procurations rassurerait nos actionnaires.

Cela dit, s'il existait des paramètres contraignants limitant la nature et le niveau de la rémunération, une telle déclaration en lieu et place de la divulgation complète serait un peu plus rassurante. Mais ce genre de paramètres n'existe pas actuellement. Je pense qu'il serait beaucoup plus ardu pour les pouvoirs publics d'imposer ce genre de limite que d'exiger simplement la divulgation.

Si quelqu'un peut le faire, c'est vous.

Le sénateur Angus: C'est un problème également pour les conseils d'administration. Le PDG va voir les comités des ressources humaines et de la rémunération et dit: «J'ai ici le rapport annuel d'Algoma Steel, et le président touche X, Y et Z», montant que le conseil d'Algoma juge raisonnable selon les normes des entreprises sidérurgiques internationales. Nous pensons que c'est comparer des pommes et des oranges, mais le gars persiste. Je ne sais pas quelle est la solution. Je me tourne vers vous. On peut parfois tuer la poule aux oeufs d'or et ce n'est souvent qu'une goutte d'eau. Le chiffre peut paraître important, mais les résultats peuvent le justifier. Je pense que la clé est là, qu'il faut lier la rémunération aux résultats.

Le sénateur Fitzpatrick: Ma question aussi porte sur la rémunération. Je ne sais pas si vous avez entendu la question que j'ai posée aux témoins précédents, qui portait sur la possibilité pour les actionnaires d'examiner et d'avaliser par un vote la rémunération des dirigeants. En fait, je crois que maintenant la circulaire d'information indique la rémunération des cinq cadres les mieux payés. Je crois que ce dont parlait le sénateur Angus est normalement communiqué aux actionnaires. Normalement, le rapport contient également l'avis d'un conseiller ou consultant indépendant, disant que la rémunération est contenue dans la fourchette de ce secteur ou la dépasse.

I ask you the same question. Once a company goes through the process of having a compensation committee make recommendations on compensation for senior officers, supported by independent advisers, do you believe that should be submitted as a recommendation to shareholders for approval?

Mr. Yaron: I do not see the harm in doing so. I understand the witnesses before me had indicated that that type of decision or complex assessment should not necessarily be left to shareholders. However, I do believe, certainly from the perspective of institutional investors, that they have the sophistication to make a determination in that regard. I think it would probably be a prudent step.

Senator Fitzpatrick: If there were a process in which the proper steps are taken, something like an audit committee, in determining what the compensation level should be in a particular industry for a particular responsibility, you believe that the shareholders, properly informed, could make such a decision?

Mr. Yaron: Yes.

The Deputy Chairman: You are not suggesting that the people of Canada might vote on salaries for Members of Parliament, do you?

Senator Fitzpatrick: We have already settled that.

The Deputy Chairman: You cannot fire the judges.

Mr. Yaron: Practically speaking, simply referring these types of decisions to shareholders is not necessarily the only option. I think that if shareholders were assured that there are clear rules and parameters put in place in the determination of salaries there would then be enough confidence to put that in the hands of the HR committee or the compensation committee.

I am not saying that we necessarily advocate for that requirement, but I do not think we would necessarily be averse to it. I am not sure that that is the only way to address the issue.

Senator Meighen: On page 4 of your brief, which, as Senator Angus said, is very complete and well done, you talk under the heading of director independence about Enron. You say, "The scandals involving Enron and other corporations strongly indicate that the TSE guidelines are inadequate."

It is a bit like saying the criminal activity in Afghanistan indicates that our Criminal Code should be amended. I do not see the leap of logic there as necessarily valid, but it may be.

I think in our discussion this morning, for which you were present, there was some consensus that the problem with Enron was not so much about rules or the absence of rules but the fact that people either lied to the board of directors or that people did not do their jobs as mandated. I am not sure I am prepared to make that leap of logic that you do in terms of concluding that TSE guidelines are inadequate. They may be, but I am not sure

Je vous pose la même question. Une fois que le Comité de la rémunération d'une société formule ses recommandations sur le salaire des cadres supérieurs, appuyées sur l'avis d'experts indépendants, pensez-vous que cela devrait être soumis à un vote des actionnaires?

M. Yaron: Je n'y vois pas de mal. Je sais que le témoin précèdent a estimé que ce type de décision ou d'évaluation complexe ne devrait pas nécessairement être confié aux actionnaires. Cependant, je considère, en tout cas selon l'optique des investisseurs institutionnels, que les actionnaires sont suffisamment avisés pour cela. Cela me paraît souhaitable.

Le sénateur Fitzpatrick: S'il existait un mécanisme, de type comité de vérification, pour déterminer quel devrait être le niveau de rémunération dans un secteur donné pour une responsabilité donnée, vous pensez que les actionnaires, adéquatement informés, pourraient prendre une telle décision?

M. Yaron: Oui.

Le vice-président: Vous ne prétendez tout de même pas que les citoyens canadiens pourraient voter sur le salaire des parlementaires, n'est-ce pas?

Le sénateur Fitzpatrick: C'est une affaire déjà entendue.

Le vice-président: On ne peut mettre les juges à la porte.

M. Yaron: Sur le plan pratique, la seule option n'est pas de renvoyer ce genre de décisions aux actionnaires. Si les actionnaires étaient assurés que des règles et paramètres clairs sont en place pour fixer les salaires, ils auraient suffisamment confiance pour s'en remettre au Comité des ressources humaines ou au Comité de la rémunération.

Je ne dis pas que c'est une mesure que nous réclamons nécessairement, mais nous n'y serions pas nécessairement opposés non plus. Je ne suis pas certain que ce soit la seule façon de régler le problème.

Le sénateur Meighen: À la page 4 de votre mémoire qui, comme le sénateur Angus l'a dit, est très complet et très bien fait, vous parlez d'Enron à la rubrique indépendance des administrateurs. Vous écrivez: «Les scandales mettant en jeu Enron et d'autres sociétés montrent clairement que les lignes directrices de la Bourse de Toronto sont inadéquates.»

C'est un peu comme dire que l'activité criminelle en Afghanistan prouve qu'il faut modifier notre Code criminel. Je ne pense pas que cette logique soit nécessairement valide, mais je peux me tromper.

Pendant notre discussion de ce matin, à laquelle vous avez assisté, on s'accordait généralement à dire que le problème d'Enron n'était pas tellement dû aux règles ou à l'absence de règles, mais au fait que les gens soit mentaient au conseil d'administration soit ne faisaient pas leur travail. Je saisis mal l'enchaînement logique qui vous fait conclure que les lignes directrices de la Bourse de Toronto sont inadéquates. Elles le sont

Enron proves it. I should like your opinion on this: Even with more rules, could Enron have been avoided?

Mr. Yaron: I am not suggesting that Enron would have been avoided if the TSE guidelines had been mandatory. Where there is fraud and other types of white-collar crimes of the nature committed in Enron and WorldCom, a strong enforcement regime is required. That is something we are calling for in our submissions as well.

Senator Meighen: I do not mean to interrupt, but that is the same as saying we need better policing to stop armed robbery or murder, is it not? You are saying we need better enforcement?

Mr. Yaron: That is right.

Senator Meighen: That would not necessarily put an end to it, but it may catch more crooks?

Mr. Yaron: That is correct. We need more review and better enforcement. As to the TSE guidelines, I think that speaks to the issue of investor confidence. Canadian investors are operating in the same market environment as Americans, in the sense that the issues that are of concern to investors in North America are shared interests. Therefore, when Canadian investors see things happening in the United States, it affects their perception of the markets.

The current voluntary guidelines under the TSE are not sufficient to restore investor confidence. We need certain mandatory guidelines in place to address that aspect of the fallout from Enron.

Senator Meighen: That is a fair position, although I am not sure I agree with you. It may be good luck more than good management, but we have not had an Enron in this country.

Mr. Yaron: Maybe not of that magnitude, but we certainly have had our share of dishonest people and corporate mismanagement in this country. It is not on the scale of those organizations, admittedly, but nor are we the size of America.

Senator Meighen: There is a debate going on, as you know, as to whether we need a rules-based or judgment-based system of supervision. You seem to come down, and tell me if I am incorrect, on the rules-based side, more like the Americans. Can you tell me why you believe that?

I also want to slip in one other question before the chairman stops me. You say, for example, that the audit, nominating and compensation committees must be comprised entirely of independent directors. There is an argument, which I think has some validity, that someone who is not independent but is associated with the corporation can add a dimension to the deliberations but clearly cannot carry the day because there is more than one person on the committee. If the committee is composed of a majority of independent people, then the independent people can carry every day if they want to.

peut-être, mais je ne pense pas que l'affaire Enron le prouve. J'aimerais votre avis: Est-ce qu'Enron aurait pu être évité avec encore plus de règles?

M. Yaron: Je ne dis pas que l'on aurait pu éviter Enron si les lignes directrices de la Bourse de Toronto avaient été contraignantes. Lorsqu'il y a fraude ou d'autres types de crimes en col blanc comme ceux commis chez Enron et WorldCom, ce qu'il faut c'est un bon régime de surveillance. C'est une autre chose que nous réclamons.

Le sénateur Meighen: Sans vouloir vous interrompre, cela ne revient-il pas à dire qu'il faut une meilleure police pour lutter contre le vol à main armée ou l'assassinat, n'est-ce pas? Vous dites qu'il faut plus de police?

M. Yaron: C'est juste.

Le sénateur Meighen: Cela ne mettra pas nécessairement fin à la fraude, mais on attrapera davantage d'escrocs?

M. Yaron: C'est juste. Il faut plus de contrôle et une meilleure application des règles. Quant aux lignes directrices de la Bourse de Toronto, ce qui est en jeu c'est la confiance des investisseurs. Les investisseurs canadiens opèrent sur le même marché que les Américains, en ce sens que les préoccupations des investisseurs en Amérique du Nord sont communes. Par conséquent, lorsque les investisseurs canadiens voient ces scandales aux États-Unis, cela se répercute sur leur perception du marché.

Les lignes directrices volontaires actuelles de la Bourse de Toronto ne suffisent pas à restaurer la confiance des investisseurs. Il faut imposer certaines lignes directrices obligatoires pour remédier aux retombées de l'affaire Enron.

Le sénateur Meighen: C'est une position compréhensible, mais je ne suis pas sûr d'être d'accord avec vous. C'est peut-être plus une affaire de chance que de bonne gestion, mais nous n'avons jamais eu d'affaire Enron dans notre pays.

M. Yaron: Peut-être pas de cette ampleur, mais nous avons certainement eu notre lot de gestionnaires malhonnêtes et incompetents. Certes, ce ne sont pas des affaires de même ampleur, mais nous n'avons pas non plus la dimension des États-Unis.

Le sénateur Meighen: Comme vous le savez, un débat est en cours sur la question de savoir s'il faudrait un système de surveillance basé sur des règles ou basé sur le jugement. Dites-moi si je me trompe, mais vous semblez opter pour les règles, à la façon des Américains. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi?

J'aimerais également glisser une autre question avant que le président ne m'arrête. Vous dites, par exemple, que les comités de vérification, de nomination et de rémunération doivent être composés entièrement d'administrateurs indépendants. On peut opposer à cela un argument qui me paraît valide, à savoir qu'une personne qui n'est pas indépendante mais joue un rôle dans la société peut ajouter aux délibérations une dimension propre, sans pouvoir emporter la décision car le comité se compose de plusieurs membres. Si le comité est composé d'une majorité de membres indépendants, alors ces derniers pourront emporter toutes les décisions qu'ils veulent.

In your submission, you suggest that nobody who is not independent can sit on that committee. At the end, you then talk about how anyone, for example, would be precluded from sitting on the board of a company who has at one point been a director, employee or officer of a non-profit organization in the last five years. That would mean, in my case, having been the president of the Stratford Festival, having taken a great deal of time and effort to try to raise money, and having been modestly successful, I could not sit on the board of, let us say, a large bank or a large transportation company from whom I was successful in extracting \$100,000 for five years. Why not?

Mr. Yaron: Let me begin by saying that the criteria to which you have referred are those of the Council of Institutional Investors, which represents very large American investors with assets of over \$1 trillion dollars. This is not our view alone on this issue.

Senator Meighen: You have adopted them, though.

Mr. Yaron: Certainly, we have. As to the specific criteria that you have pointed out about an individual having been an employee, officer, director of a foundation, a university or a non-profit organization from which it has extracted a donation —

Senator Meighen: Five years ago.

Mr. Yaron: — within five years, this again speaks to the perception of independence of the director. If the director has some type of vested interest in securing a benefit for himself as an employee, director or officer of another organization, whether it is through a for-profit capacity in obtaining certain contracts or through a non-profit organization obtaining a donation, we believe that this has the potential to compromise the independence of that director. It certainly would not be in every instance but it does have that potential. It is for that reason that that criterion is there.

Senator Meighen: What about the one about the audit committee having one non-independent person? You reject this. Why are you so strict on that? What is wrong with one non-independent member of an audit committee who should be able to bring some pretty specific information on the financial structure of the company to that committee, because they work in it day in, day out?

Mr. Yaron: In principle, the integrity of the audit committee is paramount. We are suffering a crisis of confidence in the auditing profession, and if not actual then a perceived crisis. The requirement to have an audit committee comprised entirely of independent directors serves to allay these perceived fears and actual problems where they have occurred.

The U.S. National Association of Corporate Directors' blue ribbon commission on audit committees, you may note, does have a provision that allows for an exception in a situation where the company has identified a particular director to provide exceptional value to the corporation's performance as a member of the audit committee. I do not think that we would be averse to

Dans votre mémoire, vous semblez dire que nulle personne qui n'est pas indépendante ne devrait siéger à ce comité. Vous dites même, par exemple, que toute personne qui a jadis été un administrateur, un employé ou un dirigeant d'une organisation sans but lucratif au cours des cinq dernières années devrait être empêchée de siéger au conseil d'administration d'une société. Cela signifie, dans mon cas, puisque j'ai été président du Festival de Stratford, ayant consacré beaucoup de temps et d'effort à lever des fonds avec un certain succès, que je ne pourrais siéger au conseil d'administration, mettons, d'une grande banque ou grande société de transport à laquelle j'ai réussi à arracher 100 000 \$ pendant cinq ans. Pourquoi pas?

M. Yaron: Précisons d'abord que les critères que vous mentionnez sont ceux du Council of Institutional Investors, qui représente de très gros investisseurs américains dont le portefeuille dépasse 1 billion de dollars. Ce n'est pas seulement notre point de vue à nous.

Le sénateur Meighen: Mais vous l'avez adopté.

M. Yaron: Certainement. Pour ce qui est du critère particulier que vous avez cité, soit un employé, dirigeant, administrateur d'une fondation, d'une université ou d'une organisation sans but lucratif qui a arraché un don...

Le sénateur Meighen: Il y a cinq ans.

M. Yaron: ... dans les cinq dernières années, c'est là encore une fois une affaire de perception de l'indépendance de l'administrateur. Si ce dernier a un intérêt acquis, recherche un avantage pour lui-même en tant qu'employé, administrateur ou dirigeant d'une autre organisation, que ce soit dans un but lucratif par le biais de certains contrats, ou à titre non lucratif par le biais d'un don, nous pensons que cela peut compromettre l'indépendance de cet administrateur. Ce n'est pas forcément vrai dans tous les cas, mais le potentiel existe. C'est la raison de ce critère.

Le sénateur Meighen: Et pourquoi le comité de vérification ne pourrait-il pas avoir un membre non indépendant? Vous rejetez cela. Pourquoi êtes-vous si strict là-dessus? Quel mal y a-t-il si le comité de vérification comprend un membre non indépendant qui peut apporter des renseignements très détaillés sur la structure financière de la société du fait qu'il y travaille chaque jour?

M. Yaron: L'intégrité du comité de vérification est primordiale, par principe. La profession comptable traverse actuellement une crise de confiance, qui est à tout le moins apparente. L'exigence que le comité de vérification soit composé entièrement d'administrateurs indépendants vise à calmer ces craintes et à prévenir les problèmes réels.

La commission d'experts sur les comités de vérification de la U.S. National Association of Corporate Directors, je le signale, prévoit une exception dans le cas où la société a identifié un administrateur donné en mesure d'apporter une contribution de valeur exceptionnelle à la performance de la société, en tant que membre du comité de vérification. Nous ne serions pas opposés à

having that type of exception included, but, in principle, we are calling for complete independence of the audit committee. We believe that the current situation demands nothing less.

Senator Meighen: I hope that the pool of independent qualified directors deepens rapidly in Canada, because there will be a need for it.

Mr. Yaron: If you are referring to the actual criteria that have been stipulated in Sarbanes-Oxley, we have not reflected on what constitutes the level of proficiency of a board director who would sit on an audit committee. Depending on how you frame that requirement, we could avail ourselves of a much larger pool of individuals in the country to provide those services.

Senator Prud'homme: I will use the French name of the organization of a witness who appeared yesterday — L'Association de la protection des épargnants et investisseurs du Québec.

I see that you are including the Ontario Teachers' Pension Plan and other groups similar to you. Is there a good working relationship among the parties? Do you meet at all?

Mr. Yaron: We do.

Senator Prud'homme: You are facing such strong, highly organized and well-defined people. Instead of subdividing your efforts, you should be putting your minds together to achieve success.

Mr. Yaron: We do have working relationships with a number of shareholder organizations and a number of investor groups in Canada. We do not have official relationships with, for example, the teachers or the Coalition on Corporate Governance, but we try to align our views and interests with these other groups wherever possible.

As these issues achieve more prominence and as the voice of shareholders is being recognized more, we are working more closely with these groups. For instance, we are developing relationships with the Social Investment Organization and the group that you mentioned.

Senator Prud'homme: I have never attended a board meeting. I know Senator Angus will make a joke about that. I am an average Canadian. I have a few shares, and so I am not in conflict of interest. Now I intend to attend one, because after all I am on this committee. I would like to see where my allies would be if I happen to share some of your opinions or some of the opinions expressed yesterday. Who knows? I may go the other way and defend the views expressed by those who are highly organized, well-financed and armed with research to face this growing interest of the shareholders.

Could you take the initiative to be much closer as a federation expressing the same view that you have expressed so well in your brief, which I promise to read again on the weekend because I am a learner. Would it not be fair to put that question?

Mr. Yaron: I am not quite sure that I follow.

une telle dérogation mais, par principe, nous réclamons l'indépendance complète du comité de vérification. Nous pensons que la situation actuelle n'exige rien de moins.

Le sénateur Meighen: J'espère que le bassin d'administrateurs qualifiés existants va rapidement grossir au Canada, car nous en aurons besoin.

M. Yaron: Si vous faites allusion aux critères de compétence énoncés dans la Loi Sarbanes-Oxley, nous n'avons pas réfléchi à ce que devrait être le niveau de compétence d'un administrateur siégeant au comité de vérification. Selon le critère de qualification retenu, nous pourrions disposer d'un grand bassin de personnes qualifiées pour fournir ces services au Canada.

Le sénateur Prud'homme: J'utiliserai le nom français de l'organisation qui a comparu hier — L'Association de la protection des épargnants et investisseurs du Québec.

Je vois que vous êtes en relation avec la Caisse de retraite des enseignants de l'Ontario et d'autres groupes similaires. Y a-t-il une bonne relation de travail entre les parties? Est-ce que vous vous rencontrez?

M. Yaron: Oui.

Le sénateur Prud'homme: Vous avez en face de vous des gens tellement forts et organisés, aux intérêts bien définis. Au lieu de disperser vos efforts, vous devriez vous concerter pour avoir plus d'influence.

M. Yaron: Nous avons des relations de travail avec un certain nombre d'organisations d'actionnaires et de groupes d'investisseurs canadiens. Nous n'avons pas de relations officielles avec, par exemple, les enseignants ou la Coalition on Corporate Governance, mais nous cherchons à harmoniser nos points de vue et intérêts avec ceux d'autres groupes chaque fois que possible.

À l'heure où ces problèmes deviennent mieux connus et où la voix des actionnaires se fait entendre davantage, nous collaborons plus étroitement avec ces groupes. Par exemple, nous nouons des relations avec la Social Investment Organization et le groupe que vous avez mentionné.

Le sénateur Prud'homme: Je n'ai jamais siégé à un conseil d'administration. Je sais que cela va inspirer une plaisanterie au sénateur Angus, mais je suis un Canadien moyen. Je possède quelques actions et je n'ai donc pas de conflit d'intérêt. J'ai maintenant l'intention d'assister à une séance, car après tout je suis membre de ce comité. J'aimerais savoir qui seraient mes alliés si j'exprimais certaines de vos opinions ou certaines de celles présentées hier. Qui sait? J'opterais peut-être pour l'autre camp et défendrais les vues exprimées par ceux qui sont hautement organisés, bien financés et armés d'études pour contrer ce militantisme croissant des actionnaires.

Pourriez-vous prendre l'initiative et vous rapprocher, pour défendre ces points de vue que vous avez si bien exprimés dans votre mémoire, que je promets de relire pendant la fin de semaine car j'aime apprendre. N'est-ce pas une question légitime?

M. Yaron: Je ne suis pas sûr de vous suivre.

Senator Prud'homme: Would it not be better if you had a federation of people who are like-minded people?

Mr. Yaron: SHARE represents the views of institutional investors at this point. We represent the interest of small and mid-sized pension plans specifically. The individual investors about whom you speak are represented by a number of other investor groups with which we are trying to work. I am not sure whether a larger federation will result or whether we will develop strong working relationships. However, I will take your comments back.

The Deputy Chairman: Thank you for your presentation.

The committee adjourned.

Le sénateur Prud'homme: Ne vaudrait-il pas mieux créer une fédération de personnes qui pensent comme vous?

M. Yaron: SHARE représente à ce stade le point de vue des investisseurs institutionnels. Nous représentons plus particulièrement l'intérêt de caisses de retraite de petite et moyenne envergure. Les investisseurs individuels dont vous parlez sont représentés par un certain nombre d'autres organisations avec lesquelles nous essayons de collaborer. Je ne sais pas s'il en résultera une fédération plus large ou si nous allons simplement établir des relations de travail étroites. Néanmoins, je ferai part de vos propos.

Le vice-président: Merci de votre exposé.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES:

TÉMOINS:

Wednesday, November 20, 2002

From the Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec:

Jocelyne Pellerin, President;
Robert Cournoyer, Vice-President;
Réjean Belzile, Member of the Board of Directors;
Rachel Didier, Corporate Secretary.

Le mercredi 20 novembre 2002

De l'Association de protection des épargnants et investisseurs du Québec:

Jocelyne Pellerin, présidente;
Robert Cournoyer, vice-président;
Réjean Belzile, membre du conseil d'administration;
Rachel Didier, secrétaire corporative.

Thursday, November 21, 2002

From the Investment Dealers Association:

Joseph J. Oliver, President and Chief Executive Officer;
Ian C.W. Russell, Senior Vice-President, Industry Relations and Representation.

From the Shareholder Association for Research and Education:

Gil Yaron, Director of Law and Policy.

Le jeudi 21 novembre 2002

De l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières:

Joseph J. Oliver, président-directeur général;
Ian C.W. Russell, vice-président principal, Relations et représentation du secteur.

De la Shareholder Association for Research and Education:

Gil Yaron, directeur, Législation et politiques.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:

The Honourable E. LEO KOLBER

Président:

L'honorable E. LEO KOLBER

Monday, November 25, 2002

Le lundi 25 novembre 2002

Issue No. 5

Fascicule n° 5

First meeting on:

The examination into the public interest
implications for large bank mergers

Première réunion concernant:

L'étude sur les répercussions en matière d'intérêt
public de la fusion des grandes banques

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Angus	Kroft
* Carstairs, P.C.	* Lynch-Staunton
(or Robichaud, P.C.)	(or Kinsella)
Cook	Oliver
Day	Prud'homme, P.C.
Hubley	Setlakwe
Kelleher, P.C.	Stollery

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Kolber substituted for that of the Honourable Senator Sparrow (*November 22, 2002*).

The name of the Honourable Senator Poulin substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*November 22, 2002*).

The name of the Honourable Senator Cook substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*November 22, 2002*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Fitzpatrick (*November 22, 2002*).

The name of the Honourable Senator Stollery was added to the list (*November 22, 2002*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Cook (*November 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Fraser substituted for that of the Honourable Senator Poulin (*November 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Day substituted for that of the Honourable Senator Fraser (*November 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Cook substituted for that of the Honourable Senator Banks (*November 25, 2002*).

The name of the Honourable Senator Oliver substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*November 25, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs:

Angus	Kroft
* Carstairs, c.p.	* Lynch-Staunton
(ou Robichaud, c.p.)	(ou Kinsella)
Cook	Oliver
Day	Prud'homme, c.p.
Hubley	Setlakwe
Kelleher, c.p.	Stollery

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Kolber substitué à celui de l'honorable sénateur Sparrow (*le 22 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Poulin substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 22 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Cook substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 22 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks substitué à celui de l'honorable sénateur Fitzpatrick (*le 22 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery a été ajouté (*le 22 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley substitué à celui de l'honorable sénateur Cook (*le 25 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Fraser substitué à celui de l'honorable sénateur Poulin (*le 25 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Day substitué à celui de l'honorable sénateur Fraser (*le 25 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Cook substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 25 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Oliver substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 25 novembre 2002*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, November 6, 2002:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Kolber, seconded by the Honourable Senator Maheu,

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to study the public interest implications for large bank mergers on:

- Access for Canadians throughout the country to convenient and quality financial services;
- The availability of financing for individuals and businesses, particularly small and mid-sized businesses;
- The Canadian economy and the ability of Canadian business to compete internationally;
- Communities and bank employees; and
- Any other related issues;

That the Committee be empowered to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Committee submit its final report no later than March 31, 2003.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 6 novembre 2002:

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Kolber, appuyée par l'honorable sénateur Maheu,

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à étudier les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques sur:

- l'accès des Canadiens de toutes les régions du pays à des services financiers convenables et de qualité;
- la disponibilité des fonds pour les particuliers et les entreprises, notamment les petites et les moyennes entreprises;
- l'économie canadienne et la capacité des entreprises canadiennes d'être concurrentielles sur le plan international;
- les collectivités et les employés des banques;
- toute autre question connexe;

Que le Comité soit habilité à permettre le reportage de ses délibérations publiques par les médias d'information électroniques, en dérangeant le moins possible ses travaux;

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 31 mars 2003.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 25, 2002
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 11 a.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cook, Day, Fraser, Hubley, Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Meighen, Oliver, Prud'homme, P.C., Setlakwe, Stollery and Tkachuk (15).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Economic Division: Ms. June Dewetering, Acting Principal and Mr. Marc-André Pigeon, Researcher.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, November 6, 2002, the committee began its examination into the public interest implications for large bank mergers.

WITNESSES:

From the Department of Finance:

Mr. Gerry Salembier, Director, Financial Institutions Division, Financial Sector Policy Branch;

Ms. Colleen Barnes, Chief, Competition Issues and Transactions, Financial Institutions Division;

Ms. Rhoda Attwood, General Counsel, General Legal Services.

From the Competition Bureau:

Mr. Gaston Jorré, Senior Deputy Commissioner of Competition, Mergers Branch;

Mr. Richard Annan, Major Case Director and Strategic Policy Advisor, Mergers Branch;

Mr. Gerry Birks, Senior Competition Law Officer, Mergers Branch.

From the RBC Financial Group:

Mr. Gordon M. Nixon, President and Chief Executive Officer;
Mr. Peter W. Currie, Vice-Chairman and Chief Financial Officer;

Ms. Elisabetta Bigsby, Senior Executive Vice President, Human Resources and Public Affairs.

From Scotiabank:

Mr. Peter Godsoe, Chairman and Chief Executive Officer

From the Canadian Imperial Bank of Commerce:

Mr. John Hunkin, Chairman and Chief Executive Officer.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 25 novembre 2002
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 11 heures, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Banks, Cook, Day, Fraser, Hubley, Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Meighen, Oliver, Prud'homme, c.p., Setlakwe, Stollery et Tkachuk (15).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Division de l'économie: Mme June Dewetering, directrice intérimaire et M. Marc-André Pigeon, attaché de recherche.

Sont aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 6 novembre 2002, le comité entame son étude sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

TÉMOINS:

Du ministère des Finances:

M. Gerry Salembier, directeur, Division des institutions financières, Direction de la politique du secteur financier;

Mme Colleen Barnes, chef, Questions de concurrence et transactions, Division des institutions financières;

Mme Rhoda Attwood, avocate générale, Services juridiques généraux.

Du Bureau de la concurrence:

M. Gaston Jorré, sous-commissaire principal de la concurrence, Direction générale des fusionnements;

M. Richard Annan, directeur des dossiers spéciaux et conseiller stratégique, Direction générale des fusionnements;

M. Gerry Birks, agent principal du droit de la concurrence, Direction générale des fusionnements.

De RBC Groupe financier:

M. Gordon M. Nixon, président et chef de la direction;

M. Peter W. Currie, vice-président et chef des finances;

Mme Elisabetta Bigsby, vice-présidente exécutive principale, Ressources humaines et affaires publiques.

De la Banque Scotia:

M. Peter Godsoe, président et chef de la direction.

De la Banque impériale de commerce:

M. John Hunkin, président et chef de la direction.

From the Canadian Federation of Independent Business:

Mr. Garth Whyte, Executive Vice-President;

Mr. Brien G. Gray, Senior Vice-President, Field Operations.

From the TD Bank Financial Group:

Mr. Edmund Clark, President and Chief Operating Officer.

The Honourable Senators Tkachuk and Angus made statements.

The witnesses from the Department of Finance answered questions.

Mr. Jorré and Mr. Annan made a statement and with Mr. Birks answered questions.

The committee suspended its meeting at 1:40 p.m.

The committee resumed its meeting at 2 p.m.

Mr. Nixon made a statement and with the other witnesses from RBC Financial Group answered questions.

Mr. Godsoe from Scotiabank made a statement and answered questions.

Mr. Hunkin from the Canadian Imperial Bank of Commerce made statement and answered questions.

Mr. Whyte and Mr. Gray made a statement and answered questions.

The committee suspended its meeting at 6:15 p.m.

The committee resumed its meeting at 8 p.m.

Mr. Clark from TD Bank Financial Group made a statement and answered questions.

At 8:55 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

De la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante:

M. Garth Whyte, vice-président exécutif;

M. Brien G. Gray, vice-président principal, Opérations.

Du Groupe financier Banque TD:

M. Edmund Clark, président et chef de l'exploitation.

Les honorables sénateurs Tkachuk et Angus font une déclaration.

Les témoins du ministère des Finances répondent aux questions.

MM. Jorré et Annan font une déclaration puis, avec l'aide de M. Birks, répondent aux questions.

Le comité suspend ses travaux à 13 h 40.

Le comité reprend ses travaux à 14 heures.

M. Nixon fait une déclaration et, avec l'aide des autres témoins de RBC Groupe financier, répond aux questions.

M. Godsoe, de la Banque Scotia, fait une déclaration et répond aux questions.

M. Hunkin, de la Banque impériale de commerce, fait une déclaration et répond aux questions.

MM. Whyte et Gray font une déclaration et répondent aux questions.

Le comité suspend ses travaux à 18 h 15.

Le comité reprend ses travaux à 20 heures.

M. Clark, du Groupe financier Banque TD, fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 25, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 11 a.m. to study the public interest implications for large bank mergers.

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Our first witnesses from the Department of Finance are Mr. Gerry Salembier, Ms. Colleen Barnes and Ms. Rhoda Attwood. The Deputy Chair of the committee, Senator Tkachuk, has asked to make an opening statement.

Senator Tkachuk: Before the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce commences hearings on the public interest aspects related to bank mergers, which it was invited to do in a letter that was co-signed by ministers Manley and Bevilacqua, I would like to read the following public statement:

Currently, neither minister responsible is scheduled to appear before the committee on the matter of bank mergers, a fact that is very disappointing to at least Progressive Conservative members of this committee. The lack of appearances by ministers before Senate committees, such as the absence of then-Minister Martin during the examination of the Financial Services Act, is an alarming trend. Martin's refusal to appear was seen by many as an affront to the spirit of democracy and as an insult to the parliamentary process. Minister Martin's lack of appearance wilfully left the issue cloudy. The latest attempt to merge, by the Bank of Nova Scotia and the Bank of Montreal, illustrates the bill's legislative failure. It appears to us that the letter from ministers Manley and Bevilacqua is nothing more than a smokescreen to cover a failed government policy, and we expressed this view during Question Period in the Senate chamber. However, in the best interests of sound financial policy, we believe that this proposed examination is still important to undertake, even if perhaps we should have withheld our support of this format of hearings until we had secured the minister's appearance.

The committee's chair, Senator Kolber, has assured me that he was unable to get either minister to appear, even though Minister Manley told the House of Commons, under questioning by the Right Honourable Joe Clark, that he would appear at an appropriate time. Senator Kolber did tell me that Mr. Manley would appear in February. It is unclear to us if February and appropriate are one and the same thing. The February time frame is unacceptable to the committee members on this side because we agreed to fast-track this special study in order to publish our findings before the end of December. Minister Manley, also in his reply to Joe Clark, said that he did not want to prejudice the hearings by inserting his personal views into the process. While I cannot speak for the Liberal members of this committee, I can

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 25 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit ce jour à 11 h pour étudier les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Nos premiers témoins du ministère des Finances sont M. Gerry Salembier, Mme Colleen Barnes et Mme Rhoda Attwood. Le vice-président du comité, le sénateur Tkachuk, a demandé de faire une déclaration liminaire.

Le sénateur Tkachuk: Avant que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce n'entreprenne ses audiences sur les ramifications en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques, ce qui lui a été demandé dans une lettre cosignée par les ministres Manley et Bevilacqua, j'aimerais faire lecture de la déclaration publique que voici:

À l'heure actuelle, il n'est prévu qu'aucun des deux ministres responsables ne compareaisse devant le comité pour se prononcer sur la question de la fusion des grandes banques, ce qui est très décevant, en tout cas en ce qui concerne les membres progressistes-conservateurs du comité ici réuni. La non-comparution de ministres devant les comités sénatoriaux, comme celle de M. Martin, alors ministre, lors de l'examen de la Loi sur les services financiers, est une tendance alarmante. Le refus de comparaître de M. Martin avait été perçu par beaucoup comme un affront à l'esprit démocratique et une insulte au processus parlementaire. La non-comparution du ministre Martin a permis de laisser délibérément planer un flou. La tentative la plus récente de fusion, celle de la Banque de Nouvelle-Écosse et de la Banque de Montréal, illustre l'échec législatif du projet de loi. Il nous semble que la lettre des ministres Manley et Bevilacqua n'est rien de plus qu'un écran de fumée pour masquer une politique gouvernementale qui a échoué, et nous avons exprimé cette opinion lors de la période des questions au Sénat. Cependant, dans l'intérêt d'une saine politique financière, nous croyons malgré tout qu'il importe d'entreprendre l'examen proposé ici, même si nous aurions peut-être dû refuser notre aval pour la tenue de telles audiences en attendant d'obtenir une garantie de la comparution du ministre.

Le président du comité, le sénateur Kolber, m'a assuré qu'il lui a été impossible d'obtenir que l'un ou l'autre des ministres compareaisse, même si le ministre Manley a dit à la Chambre des communes, en réponse à une question posée par le Très honorable Joe Clark, qu'il comparaitrait à un moment opportun. Le sénateur Kolber m'a dit que M. Manley comparaitrait en février. Nous ignorons si «février» et «moment opportun» sont synonymes. Une date en février est inacceptable aux yeux des membres du comité de notre côté car nous avons convenu de réserver un traitement accéléré à cette étude, ce de façon à publier les conclusions de notre examen avant la fin du mois de décembre. Toujours en réponse à Joe Clark, le ministre Manley a dit qu'il ne voulait pas porter préjudice aux audiences en insérant dans le

assure Minister Manley that we would not find their powers of argument so persuasive that we would not be intellectually capable of agreeing to offer our own views on the matter at hand.

I do not believe that these hearings will add clarity to the process if the policy of this government continues to be at the whim of the Prime Minister. Canada cannot afford the chaos and uncertainty that this kind of policy creates. Tens of thousands of Canadians are employees of financial institutions and banks are a primary feature of all Canadian pension plans. Thus, their economic performance has repercussions far outside the Langevin Block, and their continued health and stability are important to the future of all Canadians. Following the aborted merger attempt in October, it is not only financial institutions that are looking for political leadership; Canadians are looking for political leadership — especially since the current Prime Minister has announced his intention to resign. Further, Minister Manley, in particular, has aspirations of leading this country, and I believe it is of the utmost importance that his position and leadership on bank mergers be outlined here before the public and before us.

I, therefore, formally invite the Minister of Finance, once again publicly just as I invited him before through the Chairman of the Banking Committee, and the Minister of State for International Financial Institutions to appear before the Senate Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce before we table our final report this December. I would also like to add that former Finance Minister Paul Martin, prime ministerial hopeful, is most welcome to attend as a witness to give us his take on what the public interest should be.

Senator Angus: I would simply like to add to Senator Tkachuk's statement and to evince my wholehearted support for the views he has expressed in respect of the appearance by the ministers to these hearings. First, in the letter to you, sir, it is not spelled out in what way or how the minister finds a lack of clarity in the present law and in the guidelines that were circulated and published by the Department of Finance after the passage of Bill C-8. Thus, we are being asked to give clarity when we do not know in what ways the minister finds it to be unclear in the first place.

Second, and more important, this morning's newspaper made it clear that the House Finance Committee, which was privileged to receive a letter from the minister, has indicated that they are too busy with budget considerations, pre-budget studies, et cetera, to be able to focus on this particular subject. Indeed, the House committee has not focused at all, yet. Therefore, as Senator Tkachuk said about the importance of this matter for all Canadians, for the financial community generally, and for the financial institutions in particular, it seems that this "uncertainty"

processus ses opinions personnelles. Bien que je ne puisse pas parler au nom des membres libéraux du comité, je peux assurer le ministre Manley que nous n'aurions pas trouvé leurs pouvoirs de persuasion si forts que nous n'aurions pas été intellectuellement capables de soumettre nos propres vues sur la question.

Je ne pense pas que ces audiences apporteront de la clarté au processus si la politique de l'actuel gouvernement continue d'être déterminée par les caprices du premier ministre. Le Canada ne peut pas tolérer le chaos et l'incertitude qu'une telle politique engendre. Des dizaines de milliers de Canadiens sont les employés d'institutions financières et les banques sont un ingrédient clé de tous les régimes de pension canadiens. En conséquence, leur rendement économique a des répercussions qui s'étendent bien au-delà de l'immeuble Langevin, et le maintien de leur santé et de leur stabilité est important pour l'avenir de tous les Canadiens. Suite à la tentative de fusion avortée du mois d'octobre, ce ne sont pas seulement les institutions financières qui recherchent un leadership politique; les Canadiens recherchent un leadership politique — étant donné surtout que l'actuel premier ministre a annoncé son intention de se retirer. D'autre part, le ministre Manley en particulier aspire à diriger le pays, et j'estime qu'il est d'une importance primordiale qu'il expose sa position et son leadership en matière de fusions bancaires au public ainsi qu'à nous.

J'invite donc formellement le ministre des Finances, une nouvelle fois publiquement, comme je l'ai déjà fait par l'intermédiaire du président du comité des banques, ainsi que le ministre d'État aux institutions financières internationales, à comparaître devant le Comité sénatorial des banques et du commerce avant que nous ne déposions notre rapport final en décembre. J'aimerais également ajouter que l'ancien ministre des Finances, M. Paul Martin, qui ambitionne de devenir premier ministre, sera le bienvenu s'il vient nous donner son interprétation de ce que devrait être l'intérêt public.

Le sénateur Angus: J'aimerais simplement me rallier à la déclaration du sénateur Tkachuk et exprimer mon appui sans réserve pour les vues qu'il a exprimées quant à la comparution des ministres dans le cadre de nos audiences. Premièrement, dans la lettre qui vous est adressée, monsieur, il n'est pas dit de quelle façon ni où le ministre voit un manque de clarté dans l'actuelle loi et dans les lignes directrices distribuées et publiées par le ministère des Finances après l'adoption du projet de loi C-8. En conséquence, l'on nous demande d'apporter de la clarté là où nous ne savons pas ce qui n'est pas clair aux yeux du ministre au départ.

Deuxièmement, ce qui est plus important, le journal de ce matin dit clairement que le Comité des finances de la Chambre, qui a eu le privilège de recevoir une lettre du ministre, a fait savoir qu'il est trop pris par les préoccupations budgétaires, les études pré-budgétaires et ainsi de suite pour pouvoir se concentrer sur cette question particulière. En effet, le comité de la Chambre n'est pour l'heure pas du tout concentré. Par conséquent, comme l'a dit le sénateur Tkachuk au sujet de l'importance de cette question pour tous les Canadiens, pour la communauté financière en

has been imposed upon us in respect of when there will be clarity.

Senator Prud'homme: I just took note of this statement by the Honourable Senator Tkachuk, and I will put aside the partisanship long enough to say that it is quite "heavy." I would like to offer two suggestions. First, this should be referred to the steering committee to determine if and when the ministers would be available. I would certainly be interested in hearing from ministers Manley and Bevilacqua. I speak as an independent member of the committee. We heard from Minister Bevilacqua on the collapse of Enron and his comments were highly enlightening for the committee members. I am sure that it will also be very enlightening for the members of the committee who have decided to study the merger, a very highly important issue for Canadians. Personally, I would happily support any motion to invite these ministers to appear as witnesses when the steering committee sees fit in its agenda. There should be the possibility of hearing the two ministers — or at least one of the two — because of the mandate that we were given under your able chairmanship this morning.

Senator Tkachuk: I would like to add, senator, that the steering committee has already considered this matter. Senator Kolber has issued invitations to both the ministers. They have refused, hence the statement. We have already gone through this, so there is no point in doing it again. Thank you for your support on having the ministers appear, however.

Senator Prud'homme: I would prefer to hear the witnesses while we continue this discussion on how we can do — if it is at all possible — and put it back to the committee.

The Chairman: I am not sure that I know to what you refer.

Senator Tkachuk and his colleagues have asked that both ministers appear. We gave their message to the two ministers in question, and they said that they did not think that they ought to appear. They took the position that if they are asking us for advice, why would they come to give us advice?

I reported this to Senator Tkachuk whom I assume reported it to his colleagues. There is nothing much else we can do. Everybody has now, I believe, agreed to go through this week of hearings and develop a report at some time. After he has deposited his budget, Minister Manley will come to talk to us on anything we want.

Senator Tkachuk: Is it the view of the Liberal members of the committee that the minister should appear prior to our report?

The Chairman: No.

Welcome, members of the Department of Finance. I understand you do not have an opening statement.

général et pour les institutions financières en particulier, il semble que ce «manque de clarté» nous ait été imposé quant à savoir quand il y aura clarté.

Le sénateur Prud'homme: Je viens de prendre connaissance de la déclaration de l'honorable sénateur Tkachuk, et je vais mettre de côté toute pensée partisane suffisamment longtemps pour dire que cette déclaration est plutôt «chargée». J'aimerais faire deux suggestions. Premièrement, cette question devrait être renvoyée au comité directeur pour déterminer si et quand les ministres seraient disponibles. Je serais pour ma part très intéressé d'entendre les ministres Manley et Bevilacqua. Je parle ici en tant que membre indépendant du comité. Nous avons entendu le ministre Bevilacqua sur la question de l'effondrement d'Enron et ses commentaires ont beaucoup éclairé les membres du comité. Je suis certain que la participation du ministre éclairerait beaucoup les membres du comité qui ont décidé d'étudier le fusionnement, question d'une très grande importance pour les Canadiens. Personnellement, je me ferai un plaisir d'appuyer toute motion visant à inviter ces ministres à comparaître en tant que témoins à un moment que le comité directeur jugera opportun dans le calendrier du comité. Il devrait être possible d'entendre les deux ministres — ou en tout cas l'un des deux — étant donné le mandat qui nous a été donné ce matin sous votre présidence tout à fait capable.

Le sénateur Tkachuk: J'aimerais ajouter, sénateur, que le comité directeur s'est déjà penché sur cette question. Le sénateur Kolber a lancé des invitations aux deux ministres. Il ont refusé, d'où la déclaration. Nous avons déjà vu tout cela, alors il n'est nul besoin de recommencer. Merci, cependant, de votre appui en faveur de la comparution des ministres.

Le sénateur Prud'homme: Je préférerais entendre les témoins pendant que nous poursuivons cette discussion sur la façon de nous y prendre — si cela est possible — pour ensuite renvoyer cela au comité.

Le président: Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous voulez dire.

Le sénateur Tkachuk et ses collègues ont demandé que les deux ministres comparaissent. Nous avons transmis leur message aux deux ministres en question, et ceux-ci ont dit qu'ils ne pensent pas qu'ils devraient comparaître. Ils ont pour position que s'ils nous demandent conseil, alors pourquoi devraient-ils, eux, nous donner conseil?

J'ai rapporté cela au sénateur Tkachuk, dont je suppose qu'il l'a rapporté à ses collègues. Il n'y a pas grand-chose d'autre que nous puissions faire. Je pense que tout le monde a convenu de faire cette semaine d'audiences et de préparer un rapport à un moment donné. Une fois qu'il aura déposé son budget, le ministre Manley viendra nous entretenir de tout sujet qui nous intéresse.

Le sénateur Tkachuk: Les membres libéraux du comité sont-ils d'avis que le ministre devrait comparaître avant notre rapport?

Le président: Non.

Bienvenue aux représentants du ministère des Finances. D'après ce que j'ai compris, vous n'avez pas de déclaration liminaire à faire.

Mr. Gerry Salembier, Director, Financial Institutions Division, Financial Sector Policy Branch, Department of Finance: That is correct, Mr. Chairman. We are here to answer questions that committee members may have on the merger review process as it is set out or on the merger legislation that is associated with it.

The Chairman: Who would like to start from the conservative side?

Senator Tkachuk: We have been asked to look at the public interest guidelines as they relate to bank mergers. Does the department have a paper on what the government sees as the public interest? I understand Minister Bevilacqua was to outline in a speech the government's public interest guidelines as they relate to the merger of the Toronto Dominion and the Bank of Montreal. He was to outline public interest guidelines that they had to meet before the merger could take place. Do you have anything that would be helpful to us in that regard?

Mr. Salembier: As I indicated, we have no opening statement for the committee. You asked whether we had a paper on the public interest matter. We do not have a paper that gets into any more detail than we have already put into the letter that was sent to the chair of the committee. That represents the minister's views on the matters about which he considers important for this committee to provide some further clarification.

Senator Tkachuk: There has been no thought by the Government of Canada as to what the public interest of Canadians should be if there is a bank merger?

Mr. Salembier: As I indicated, the thoughts of the minister on the subjects are contained in the letter that was sent to the chair of the committee.

Senator Tkachuk: Has not the department done any work on this? Has the department any background information that would be helpful to the Government of Canada or to the committee?

Mr. Salembier: We have no paper for you on that subject, senator.

Senator Tkachuk: I find this unbelievable.

Senator Angus: I do, too.

Senator Tkachuk: Why are you here then? You do not represent government policy. You are department officials that execute government policy. We expect you to be helpful to our process. There are no documents, no papers, no studies, no criticism or analysis of what happened in 1998 or what happened in the last merger attempt that was put forward to the government that would be helpful in our process here. Is that correct?

Mr. Salembier: The views of the government on what should be considered in the analysis of a bank merger are set out, first, in the merger review guidelines. These guidelines have a lengthy list of

M. Gerry Salembier, directeur, Division des institutions financières, Direction de la politique du secteur financier, ministère des Finances: C'est exact, monsieur le président. Nous sommes ici pour répondre aux questions que voudront nous poser les membres du comité sur le processus d'examen des fusions tel qu'énoncé ou sur la loi en matière de fusions s'y rapportant.

Le président: Qui aimerait commencer pour les Conservateurs?

Le sénateur Tkachuk: On nous a demandé d'examiner les lignes directrices en matière d'intérêt public en ce qui concerne leur application aux fusions bancaires. Le ministre a-t-il un document sur ce que le gouvernement considère comme étant dans l'intérêt public? D'après ce que je comprends, le ministre Bevilacqua devait esquisser dans un discours les lignes directrices du gouvernement en matière d'intérêt public dans leur application à la fusion de la Banque Toronto Dominion et de la Banque de Montréal. Il devait esquisser les lignes directrices en matière d'intérêt public à satisfaire avant que la fusion ne puisse avoir lieu. Auriez-vous quelque chose qui nous serait utile à cet égard?

M. Salembier: Comme je l'ai dit, nous n'avons aucune déclaration liminaire pour le comité. Vous demandez si nous avons un document portant sur la question de l'intérêt public. Nous n'avons pas de document qui en traite de façon plus détaillée que ce qui a déjà été couché sur papier dans la lettre qui a été envoyée au président du comité. Cette lettre représente le point de vue du ministre sur les questions pour lesquelles il pense qu'il est important que le comité fournisse des éclaircissements supplémentaires.

Le sénateur Tkachuk: Le gouvernement du Canada n'a aucunement réfléchi à l'intérêt public des Canadiens en cas de fusion bancaire?

M. Salembier: Comme je l'ai indiqué, les réflexions du ministre sur ces questions sont contenues dans la lettre qui a été envoyée au président du comité.

Le sénateur Tkachuk: Le ministère n'a-t-il fait aucun travail en la matière? Le ministère dispose-t-il de renseignements de base qui seraient utiles au gouvernement du Canada ou au comité?

M. Salembier: Sénateur, nous n'avons aucun document pour vous portant sur cette question.

Le sénateur Tkachuk: Je trouve cela incroyable.

Le sénateur Angus: Moi aussi.

Le sénateur Tkachuk: Pourquoi donc êtes-vous ici? Vous ne représentez pas la politique gouvernementale. Vous êtes les fonctionnaires qui exécutez la politique gouvernementale. Nous nous attendons à ce que vous nous aidiez dans notre travail. Il n'y a aucun document, aucun mémoire, aucune étude, aucune critique ni analyse de ce qui s'est passé en 1998 ou de ce qui s'est passé lors de la dernière tentative de fusion, émanant du gouvernement, qui soit susceptible de nous aider dans notre travail ici. Est-ce bien cela?

M. Salembier: Les opinions du gouvernement quant à ce qui devrait être examiné dans le cadre de l'analyse d'une fusion bancaire sont énoncées, premièrement, dans les lignes directrices

factors to be included in a public interest impact assessment that is to be produced by the banks. The minister's letter to the chair of the committee requested further clarification on four aspects of those guidelines.

Senator Tkachuk: Chairman, I will turn it over to the other side because I know that my members beside me are not only in shock, but want to follow this up. I will turn it over, and we will go from there.

Senator Kroft: Let me see what I can do to bring something constructive to this. We have the merger review guidelines that form an appendix to the legislation now in place. We have the letter to the chairs of the two committees.

The merger review guidelines contain a list of things that the minister or the government would be examining in arriving at their decision relating to the public interest in the merger.

As you well know, over the few next days we will be hearing the views of most, if not all, of the CEOs of the major financial institutions. These witnesses will no doubt be expressing their views as to what they think the considerations should be in the public interest and what they think is reasonable and important.

I can only assume that during the period leading up to the passage of the existing legislation — and since the passing of that legislation — there has been ongoing discussion among officials of the Department of Finance and the banking industry. This would be the normal course between any industry and a branch of government in trying to arrive at a policy framework.

We do not wish to put the government at a disadvantage. We will be hearing from the CEOs of the banks. You are the closest thing that we have to a CEO of the government, therefore, could you indicate if there are any areas in the guidelines or elsewhere with fundamental disagreement between the department and the banks, or do the guidelines here reflect some form of a consensus? This is the only opportunity that we will have to hear from the government. I do not want to hear later that the banks are in disagreement with any areas of the guidelines.

It would be useful if you could indicate whether you think that there are any areas within the framing or the definition of “public interest” where the government and the industry are at odds. Are we dealing with a consensus position?

Mr. Salembier: I would have to suggest that the bank CEOs must speak for themselves with respect to their view on the criteria that we have set out for them. I do not think it is quite correct to say that the merger review guidelines represent some kind of a consensus. The document was not negotiated.

en matière d'examen de fusions. Ces lignes directrices comportent une longue liste de facteurs qui doivent être inclus dans toute évaluation des répercussions en matière d'intérêt public devant être produite par les banques. La lettre adressée par le ministre au président du comité demandait des éclaircissements supplémentaires sur quatre aspects de ces lignes directrices.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur le président, je vais céder la parole aux collègues de l'autre côté, car je sais que les membres de mon parti, assis à mes côtés, non seulement sont en état de choc, mais veulent poursuivre cette question. Je cède donc la parole aux sénateurs d'en face, et nous verrons bien par la suite.

Le sénateur Kroft: Voyons si je peux apporter quelque chose de constructif ici. Nous avons les lignes directrices régissant le processus d'étude des fusions de banques et qui constituent une annexe à la loi en vigueur. Nous avons la lettre aux présidents des deux comités.

Les directives régissant le processus d'études des fusions contiennent une liste de choses que le ministre ou le gouvernement doit examiner pour arriver à sa décision relative aux répercussions en matière d'intérêt public de la fusion concernée.

Comme vous le savez bien, nous allons, au cours des prochains jours, entendre la plupart voire tous les PDG des principales institutions financières. Ces témoins vont vraisemblablement nous soumettre leurs opinions quant aux considérations qui devraient selon eux intervenir en matière d'intérêt public et à ce qu'ils jugent comme étant raisonnable et important.

Je ne peux que supposer que durant la période menant à l'adoption de la loi actuelle — et depuis l'adoption de cette loi — il y a eu des discussions continues entre les fonctionnaires du ministère des Finances et le secteur bancaire. Ce serait là le cours normal des choses entre une industrie, quelle qu'elle soit, et une branche du gouvernement, s'agissant d'en arriver à un cadre de politique.

Nous ne voulons pas placer le gouvernement dans une position désavantageuse. Nous allons entendre les PDG des banques. Vous êtes ce qui se rapproche le plus d'un PDG du gouvernement et je vous demande donc s'il y a dans les directives ou ailleurs une divergence fondamentale entre le ministère et les banques ou si les directives reflètent un certain consensus? Cette rencontre sera la seule occasion pour nous d'entendre le gouvernement. Je ne veux pas entendre dire plus tard que les banques contestent l'un quelconque des aspects des directives.

Il serait utile que vous indiquiez s'il y a selon vous des aspects du cadre ou de la définition «d'intérêt public» sur lesquels le gouvernement et l'industrie ne sont pas d'accord. Y a-t-il ici consensus?

M. Salembier: Il me faut dire que je pense que les PDG des banques devraient dire ce qu'ils pensent des critères que nous avons fixés pour eux. Je ne pense pas que ce soit tout à fait juste de dire que les directives régissant le processus d'étude des fusions de banques représentent un genre de consensus. Le document n'a pas fait l'objet de négociations.

Senator Kroft: I am asking if they do. I am assuming there was much discussion between you and the industry leading up to the publication. Do you feel the results of the discussion represent a consensus position or, in your view, are there points that you disagree upon?

Mr. Salembier: I believe it is not correct to say that it is a consensus since the document was not put to the banks for their agreement in any way. This document was set out by the government to indicate what factors should be taken into consideration in the review of any bank merger application such as the minister is required to conduct under the act.

That being said, broad outlines of the criteria that are now set out in the merger review guidelines were a matter of public record through the interim report of the MacKay task force in 1997, the actual final report in 1998, the deliberations of this committee which led to a report in 1998, and the House Finance Committee.

It is safe to say we have not had any indication from the banks in the regular course of discussions we have had with them that the contents of the merger review guidelines are somehow at odds with the conduct of banking operations as they are normally carried out. I am not aware of anything in the guidelines that presents impossibility or an insurmountable difficulty for the banking industry.

Senator Kroft: On the issue of timeliness — the indicated time frame of about five months being the turnaround time — are you concerned that that is out of step with the views of industry? Has that been a sticking point in any of the discussions?

Mr. Salembier: Honourable senators, I believe that the absence of a time frame would have been more of a sticking point than the time frame we put in. From the point of view of an industry representative — again, you will have to ask the bankers this when they appear before you — faster is always better for any governmental approval process. That being said, the five-month time frame, in our view, represents quite an appropriate and somewhat compressed time frame for conducting the complex analysis that is required for these sorts of transactions.

Senator Setlakwe: When you speak of no real insurmountability of problems in matters of public interest if mergers take place, are you referring particularly to the problems that may occur when banks close branches or when small and medium-sized enterprises or individuals are unable to get proper financing? Is that a concern of the department?

Mr. Salembier: In suggesting that the merger review guidelines do not pose any insurmountable difficulties or that the banking industry has not indicated so, I was referring to the requirements that are set out in the guidelines on the information that the banks are required to include in the Public Interest Impact Assessment. These requirements include the business case and objectives for the mergers; the possible costs and benefits to customers,

Le sénateur Kroft: Je demande si c'est le cas. Je suppose qu'il y a eu beaucoup de discussions entre vous-même et l'industrie avant la publication. Pensez-vous que les résultats de la discussion représentent un consensus ou bien y a-t-il à votre avis des points sur lesquels vous n'êtes pas d'accord?

M. Salembier: Je pense qu'il n'est pas juste de dire qu'il y a un consensus étant donné que le document n'a d'aucune façon été soumis aux banques pour obtenir leur agrément. Ce document a été élaboré par le gouvernement dans le but d'indiquer quels facteurs devraient entrer en ligne de compte dans l'examen de toute demande de fusion de banques que le ministre est tenu d'entreprendre en vertu de la loi.

Cela étant dit, les grandes lignes des critères qui sont aujourd'hui énoncés dans les lignes directrices sur l'examen des fusionnements de banques ont été versées au domaine public par l'intermédiaire du rapport intérimaire du groupe de travail MacKay en 1997, du rapport final de ce groupe de travail paru en 1998, des délibérations du comité ici réuni, débouchant sur un rapport en 1998 et du Comité des finances de la Chambre des communes.

Je peux en toute quiétude dire que nous n'avons eu aucune indication des banques, dans le courant des discussions régulières que nous avons eues avec elles, selon laquelle le contenu des lignes directrices sur les fusionnements ne cadrerait pas avec le déroulement normal des opérations bancaires. Je ne connais rien dans les lignes directrices qui soit impossible ou qui présente des difficultés insurmontables pour le secteur bancaire.

Le sénateur Kroft: En ce qui concerne la question de l'opportunité — le délai de roulement prévu étant d'environ cinq mois —, craignez-vous que cela ne corresponde pas à la position du secteur bancaire? Cela a-t-il été une pierre d'achoppement dans l'une quelconque des discussions?

M. Salembier: Honorables sénateurs, je pense que l'absence d'un délai aurait été davantage une pierre d'achoppement que le délai que nous avons fixé. Du point de vue de l'industrie — ici encore il vous faudra poser la question aux banquiers lorsqu'ils comparaitront devant vous — plus c'est rapide, mieux c'est dans le cas de tout processus d'approbation gouvernementale. Cela étant dit, le délai de cinq mois représente selon nous une période appropriée et plutôt comprimée pour la conduite de l'analyse complexe qu'exigent ces genres de transactions.

Le sénateur Setlakwe: Lorsque vous parlez de l'absence de problèmes insurmontables en matière d'intérêt public en cas de fusion, songez-vous plus particulièrement aux problèmes susceptibles de survenir lorsque des banques ferment des succursales ou lorsque des entreprises petites et moyennes ou des particuliers se voient dans l'incapacité d'obtenir un financement adéquat? Est-ce là une préoccupation du ministère?

M. Salembier: En disant que les lignes directrices sur les fusionnements des banques ne posent pas de difficultés insurmontables ou en tout cas que le secteur bancaire n'a pas fait état d'un tel problème, je songeais aux exigences énoncées dans les lignes directrices quant aux renseignements que les banques sont tenues d'inclure dans l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public. Comptent parmi ces exigences l'analyse de

including small businesses; the timing and impact of branch closures and alternative service delivery mechanisms; the contribution of mergers to international competitiveness; the effects on direct and indirect employment and the quality of employment; and the ability of the banks to develop innovative technologies. These are the factors set out in the guidelines. We had not had any indication that explaining these sorts of things would pose any insurmountable difficulties.

As you can tell from that list, the two factors that you mentioned — the branch closures and the impact on the availability of small business financing — are indeed things that we consider are important to bring to bear in an analysis of any bank merger.

The Chairman: Could you briefly compare how our review process with those of other countries?

Mr. Salembier: Yes, by all means.

As I believe others have indicated in testimony before this committee, bank mergers are a highly charged issue in just about every country, including the United States. We are often compared with the United States in many important respects relating to the financial sector regulatory framework for obvious reasons. Our institutions compete with theirs and, in a certain sense, our regulatory framework competes with the American regulatory framework. In the United States, bank mergers are reviewed by the Antitrust Division of the Department of Justice as well as by the Federal Reserve Board and the office of the controller of their currency.

It has been said in some quarters that the U.S. system is, in some sense, less politicized. In that connection, I would make a couple of points. First, in the United States, a decision was made in the late 1990s — 1997, I believe — that saw the passage of legislation prohibiting any bank merger that would result in a deposit market share of greater than 10 per cent. If applied in the Canadian context, that would, for example, have precluded the acquisition of Canada Trust by the Toronto Dominion Bank that we approved in 2000. That legislation also prohibits any bank merger that would result in a greater than 30 per cent deposit market share in any one state.

The process in the United States also provides for public hearings. For example, the merger of the Bank of America and the Nations Bank, which I believe was back in 1998, was subject to public hearings, as was the merger of First Union and CoreStates. The merger of the BankBoston and Fleet Financial Group in the U.S. Northeast was also subject to public hearings, and they were quite highly charged, emotional hearings. A number of political figures, including the mayor of Boston and the Reverend Al Sharpton were involved in the process of developing an acceptable package of divestitures for the merger that resulted in the bank now known as Fleet Boston.

rentabilisation et les objectifs visés par les fusions; les coûts et avantages possibles pour les clients, y compris les petites entreprises; l'échelonnement et l'incidence des fermetures de succursales et les mécanismes de prestation de services de rechange; la contribution des fusions à la compétitivité internationale; les effets sur les emplois directs et indirects et la qualité de ces emplois; et la capacité des banques d'élaborer des technologies novatrices. Ce sont tous là des facteurs qui sont esquissés dans les lignes directrices. Nous n'avons eu aucune indication selon laquelle l'explication de ce genres de choses poserait des difficultés insurmontables.

Comme vous pouvez le voir d'après la liste, les deux facteurs que vous avez mentionnés — soit les fermetures de succursales et l'incidence quant à la disponibilité d'aide financière pour la petite entreprise — sont en effet des éléments que nous jugeons importants en vue de l'analyse de toute fusion bancaire.

Le président: Pourriez-vous comparer brièvement votre processus d'examen à celui d'autres pays?

M. Salembier: Oui, bien sûr.

Comme d'autres l'ont, je pense, indiqué au comité lors de leur comparution, les fusions de banques sont une question très chargée dans presque tous les pays, y compris les États-Unis. Nous sommes souvent comparés aux États-Unis relativement à de nombreux éléments importants en ce qui concerne le cadre de réglementation du secteur financier, et ce pour des raisons évidentes. Nos institutions livrent concurrence aux leurs et, en un sens, notre cadre de réglementation livre concurrence au cadre de réglementation américain. Aux États-Unis, les fusions de banques sont examinées par la division antitrust du département de la justice ainsi que par la Federal Reserve Board et le bureau du contrôleur de leur devise.

Il a été dit dans certains quartiers que le système américain est en un sens moins politisé. J'aimerais à cet égard souligner un certain nombre de choses. Premièrement, aux États-Unis, il a été décidé vers la fin des années 90 — c'était, je pense, en 1997 — d'adopter une loi interdisant toute fusion de banques devant résulter en une part du marché des dépôts supérieure à 10 p. 100. Si cela devait s'appliquer au contexte canadien, l'acquisition de Canada Trust par la Banque Toronto-Dominion que nous avons approuvée en l'an 2000 n'aurait pas été possible. La loi interdit également toute fusion de banques devant résulter en une part du marché des dépôts supérieure à 30 p. 100 dans un seul et même État.

Le processus aux États-Unis prévoit également la tenue d'audiences publiques. Par exemple, la fusion de la Bank of America et de la Nations Bank, qui remonte, je pense, à l'année 1998, a fait l'objet d'audiences publiques, tout comme celle de First Union et de CoreStates. La fusion de la BankBoston et du Fleet Financial Group dans le Nord-Est des États-Unis a elle aussi fait l'objet d'audiences publiques, et celles-ci ont été très chargées et ont suscité beaucoup d'émotion. Plusieurs personnalités politiques, dont le maire de Boston et le révérend Al Sharpton, ont participé au processus d'élaboration d'un ensemble de cessions acceptable qui a débouché sur la création d'une banque aujourd'hui appelée Fleet Boston.

Another relevant point of comparison, in our view, is Australia, where the structure of their banking system is very similar to that in Canada. Four major banks account for the lion's share of market share in Australia as compared with five here. Of course, Australia is a federal state with a division of powers.

In Australia, the government currently has a moratorium on large bank mergers. The four largest banks, the National Australia Bank, the Commonwealth Bank, Westpac Banking Corporation and the ANZ are subject to the so-called "four-pillars policy," which is a matter of policy and not legislation in Australia. That ban was based, in large part, on concerns about access to small business financing. The government of Australia has said that until the state of competition improves, that moratorium will remain in place.

Australia does have a merger review process that is similar in important respects to that which is in place in Canada. There are, for example, concurrent reviews by competition authorities and prudential regulators. These agencies provide their findings to the federal treasurer, the analogue of our Minister of Finance, and their Bank Act requires that the treasurer give his final approval to any bank merger.

The treasurer makes his decision in accordance with what is set out in the Australia legislation on the basis of a national interest test. That test encompasses both the competition and prudential issues. It also addresses broader public policy concerns, such as employment, regional development, and the efficiency of the banking sector. This is closely analogous to the situation we have in the Canadian bank merger review guidelines.

There are others international examples I could get into if the committee is interested, but those are the two that we have looked at and which I think most closely resemble and are most instructive for the purposes of the Canadian debate.

Senator Angus: As you have probably detected, we have a bit of a problem with the process we are going through. However, it is my hope that we can accede to the ministers' wishes and your department's wishes and, as Senator Kroft suggests, come up with something constructive.

I would like to start my question by referring to the letter that was received by Senator Kolber and Ms. Barnes, MP, the chair of the House Finance Committee. With respect to the five banks in Canada with more than \$5 billion in equity, could you itemize that list of banks for us, please?

Mr. Salembier: They are the Royal Bank of Canada, TD Canada Trust, CIBC, Scotiabank and the Bank of Montreal.

Senator Angus: Did that include the National Bank?

Mr. Salembier: No, the National Bank's current equity is in the area of \$3.8 billion.

Senator Angus: How much does HSBC have?

Une autre comparaison pertinente peut à notre avis se faire avec l'Australie, où la structure du système bancaire est très semblable à celle du système qui existe au Canada. Quatre grosses banques détiennent la part du lion sur le marché australien comparativement à cinq ici. Bien évidemment, l'Australie est un État fédéral avec division de pouvoirs.

En Australie, le gouvernement a imposé un moratoire sur les fusions des grosses banques. Les quatre plus importantes, la National Australia Bank, la Commonwealth Bank, la Westpac Banking Corporation et l'ANZ sont assujetties à ce que l'on appelle la «politique aux quatre piliers», qui relève en Australie non pas d'une loi mais bien d'une politique. Cette interdiction est en grande partie née d'inquiétudes quant à l'accès au financement pour les petites entreprises. Le gouvernement australien a déclaré que ce moratoire demeurerait en place jusqu'à ce que la concurrence s'améliore.

L'Australie a un processus d'examen des fusions semblable à bien des égards à celui qui est en place au Canada. Il y a, par exemple, des examens simultanés menés par des autorités en matière de concurrence et par les contrôleurs prudentiels. Ces agences livrent leurs conclusions au trésorier fédéral, qui est l'homologue de notre ministre des Finances, et la Bank Act exige que le trésorier donne son aval pour toute fusion de banques.

Le trésorier rend sa décision conformément à ce qui est énoncé dans la loi australienne sur la base du critère de l'intérêt national. Ce critère englobe des questions et de concurrence et de prudence. Il tient également compte de préoccupations publiques plus générales, notamment emploi, développement régional et efficacité du secteur bancaire. Cela se rapproche beaucoup de la situation que nous avons au Canada avec les lignes directrices sur les fusionnements de banques.

Il y a d'autres exemples internationaux dont je pourrais entretenir le comité si cela l'intéresse mais en voilà deux que nous avons examinés et qui offrent le plus de ressemblances et de leçons aux fins du débat canadien.

Le sénateur Angus: Comme vous l'aurez sans doute décelé, nous avons un petit problème avec le processus que nous suivons. J'ose cependant espérer que nous pourrions accéder aux désirs des ministres et de votre ministère et, comme l'a dit le sénateur Kroft, en arriver à quelque chose de constructif.

J'aimerais commencer par vous renvoyer à une lettre qui a été reçue par le sénateur Kolber et par Mme Barnes, députée et présidente du Comité des finances de la Chambre des communes. Pourriez-vous nous dresser la liste des cinq banques au Canada qui comptent des avoirs de plus de 5 milliards de dollars?

M. Salembier: Il s'agit de la Banque royale du Canada, de la Banque TD Canada Trust, de la CIBC, de la Banque Scotia et de la Banque de Montréal.

Le sénateur Angus: Cela englobe-t-il la Banque nationale?

M. Salembier: Non, les avoirs actuels de la Banque nationale se chiffrent à environ 3,8 milliards de dollars.

Le sénateur Angus: Quels sont les avoirs de la HSBC?

Mr. Salembier: It is certainly well below that — I believe it is somewhere in the area of about \$1 billion.

Senator Angus: What about the Laurentian Bank?

Mr. Salembier: It is quite a bit below that, somewhere in the area of \$700 million.

Senator Angus: Thank you very much. This letter is on Department of Finance letterhead, and is signed by the minister. I assume you had some participation in or knowledge of the letter when it went out. Is that fair?

Mr. Salembier: Yes.

Senator Angus: This letter indicates how the approval process breaks down under the provisions of Bill C-8, as I guess it was known when it was going through Parliament. You indicate that the Competition Bureau has a certain role to play. Indeed, they have their own guidelines do they not? Just for clarification, the Competition Bureau has released a set of bank merger guidelines. These are not to be confused with the Department of Finance bank merger review guidelines. Is that correct?

Mr. Salembier: That is correct. The Competition Bureau has a set of merger enforcement guidelines as they apply to banks, which govern the analysis that the Bureau conducts. That analysis forms part of the overall bank merger review guidelines which, as you point out, are described in the introduction of the letter.

Senator Angus: The letter states that the Office of the Superintendent of Financial Institutions, OSFI, has the role of reviewing the prudential issues. I think the members of the committee understand what those are, and will be interested to hear what OSFI has to say. The letter further states that the "government" addresses public interest issues. Your average Canadian thinks the Competition Bureau is part of the government, and I think it is too, do you? I think OSFI is as well. Is that right?

Mr. Salembier: Yes.

Senator Angus: These organizations are part of the government, so I assume another part of the government then takes care of public interest issues. Is that right? What part of the government is that?

Mr. Salembier: The Minister of Finance is charged with making that decision.

Senator Angus: I guess, by association, that means those of you in the department.

Mr. Salembier: We provide advice to the minister to aid him in making that decision.

Senator Angus: You will recall when Bill C-8 was making its arduous way through the system, it was a very difficult process. I think I measured it to be about 36 inches high when it was on my desk, and your officials were helping me find my way through it. As it made its way through Parliament, there were critical

M. Salembier: Ils sont certainement bien inférieurs à cela — il me semble qu'ils se situent à environ 1 milliard de dollars.

Le sénateur Angus: Qu'en est-il de la Banque Laurentienne?

M. Salembier: C'est sensiblement inférieur à cela, aux environs de 700 millions de dollars.

Le sénateur Angus: Merci beaucoup. Cette lettre porte l'en-tête du ministère des Finances et est signée par le ministre. Je suppose que vous avez participé à la rédaction de la lettre ou en tout cas que vous en connaissiez le contenu lors de son envoi. Est-ce exact?

M. Salembier: Oui.

Le sénateur Angus: Cette lettre énonce les étapes du processus d'approbation en vertu des dispositions du projet de loi C-8, comme on le connaissait à l'époque de son examen par le Parlement. Vous dites que le Bureau de la concurrence a un certain rôle à jouer. En effet, il a ses propres lignes directrices, n'est-ce pas? Pour que les choses soient bien claires, le Bureau de la concurrence a diffusé un ensemble de lignes directrices régissant le processus d'étude des fusions de banques. Il importe de ne pas les confondre avec les lignes directrices sur les fusionnements de banques du ministère des Finances. Est-ce bien cela?

M. Salembier: C'est exact. Le Bureau de la concurrence a un ensemble de lignes directrices en matière de fusions qui s'appliquent aux banques et qui régissent l'analyse que mène le Bureau. Cette analyse fait partie des lignes directrices d'ensemble en matière d'examen des fusionnements de banques qui, comme vous l'avez souligné, sont décrites dans l'introduction de la lettre.

Le sénateur Angus: Cette lettre dit que le Bureau du surintendant des institutions financières, ou BSIF, a pour rôle d'examiner les questions prudentielles. Je pense que les membres du comité comprennent de quoi il s'agit et seront intéressés d'entendre ce qu'a à dire le BSIF. La lettre poursuit en disant que le «gouvernement» traite des questions d'intérêt public. Le Canadien moyen pense que le Bureau de la concurrence fait partie du gouvernement, et c'est mon cas également. Et vous, qu'en dites-vous? Je pense qu'il en est de même pour le BSIF. Est-ce bien le cas?

M. Salembier: Oui.

Le sénateur Angus: Ces organisations font partie du gouvernement, et j'en déduis donc que c'est une autre partie du gouvernement qui s'occupe des questions d'intérêt public. Est-ce bien cela? Et de quelle partie du gouvernement s'agit-il donc?

M. Salembier: C'est le ministre des Finances qui est chargé de prendre cette décision.

Le sénateur Angus: Je suppose, par association, que cela vous englobe, vous les gens du ministère.

M. Salembier: Nous fournissons au ministre des conseils pour l'aider à prendre cette décision.

Le sénateur Angus: Vous vous souviendrez que lorsque le projet de loi C-8 faisait son chemin ardu dans le système, ce fut un processus très difficile. Je pense que la pile sur mon bureau devait faire 36 pouces de haut, et vos collègues du ministère m'aidaient à m'y retrouver. Au fil de son examen au Parlement, plusieurs

comments made by many, both in the House of Commons and in the Senate. For example, I pointed out in a speech that our surveys indicated that it was not a very popular bill, insofar as these kinds of issues can be. We determined, for example, that there were many technical things that made it an important piece of legislation for the better functioning of our financial systems and for banks and other financial institutions.

There were, however, elements related to mergers, thresholds that were being applied and so forth. It became clear, based on all the evidence and representations provided, that they would have liked greater clarity in the bill. One of the things the Senate Banking Committee, under the inspired, able and aggressive leadership of our chairman, could not figure out was why our committee was left out of the process. It was delineated in the first draft of the bill. Indeed, the minister and others in your department saw the wisdom of writing into the process that matters involving the broad public interest would get submitted not only to the House Finance Committee, but also to this committee.

The Chairman: I am very flattered by what you say, but I assume you have a question.

Senator Angus: I do. I am trying to establish that we have some history in this matter, and that there was an established process. Today, I see in this letter — I also saw this at the time in the act — that the House of Commons Standing Committee on Finance and the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce would be asked to conduct public hearings into the broad public issues that are raised by a specific merger proposal. Is it fair for us to understand that we are here today in that respect: A specific merger proposal has been made and we are being asked to check into those broad issues of public interest arising from that proposal?

The Chairman: Senator, we do not all read the letter that way.

Senator Angus: I am just reading it. I can do it in French.

The Chairman: You can do it any way you like, but that is your conclusion.

Senator Angus: It says here that we “would be asked to conduct public hearings into the broad public interest issues that are raised by a specific merger proposal.” I am asking if there is a merger proposal, and if we are being asked to consider it. Is that why we are here? If it is not, he can simply say he does not know.

Mr. Salembier: There is no merger application before the government at this time. The reference in the letter is a reference drawn directly from the merger review guidelines, which are carefully phrased to express the intent of the government to ask this committee and the House Finance Committee for their views

commentaires critiques ont été faits par de nombreux intervenants tant du côté de la Chambre que de celui du Sénat. Par exemple, j’ai souligné lors d’un discours que nos enquêtes avaient fait ressortir qu’il ne s’agissait pas d’un projet de loi très populaire, dans la mesure où peuvent l’être ces genres de choses. Nous avons par exemple déterminé qu’il s’agissait, du fait de nombreux éléments techniques, d’un très important texte de loi en vue d’un meilleur fonctionnement de nos systèmes financiers, de nos banques et des autres institutions financières.

Il y avait cependant des éléments portant sur les fusions, des seuils qui devaient s’appliquer, et ainsi de suite. Il est clairement ressorti, sur la base de tous les témoignages et de toutes les interventions entendues, que les gens auraient préféré une plus grande clarté dans le projet de loi. L’une des choses que n’a pas pu comprendre le Comité sénatorial des banques, sous le leadership inspiré, capable et dynamique de notre président, était la raison pour laquelle notre comité avait été laissé à l’écart du processus. Cela avait été cerné dans la première ébauche du projet de loi. En effet, le ministre et des fonctionnaires du ministère avaient jugé bon, dans leur sagesse, d’inscrire dans le processus que les questions touchant à l’intérêt public général devaient être soumises non seulement au Comité des finances de la Chambre mais également au comité ici réuni.

Le président: Je suis très flatté par ce que vous dites, mais il me faut supposer que vous avez une question.

Le sénateur Angus: En effet. Je tente d’établir que nous avons une certaine histoire dans ce dossier et qu’il y avait un processus établi. Aujourd’hui, je vois dans cette lettre — comme je l’ai vu à l’époque dans la loi — que le Comité permanent des finances de la Chambre des communes et que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce devaient se voir chargés de tenir des audiences publiques portant sur les questions d’intérêt public général soulevées par tout projet de fusionnement. Est-il juste de penser que nous sommes ici réunis aujourd’hui à cette fin: une proposition précise de fusionnement a été faite et l’on nous demande de nous pencher sur les questions d’intérêt public général soulevées par la proposition en question?

Le président: Sénateur, nous ne faisons pas tous la même lecture de la lettre.

Le sénateur Angus: Je ne fais que la lire. Je peux le faire en français.

Le président: Vous pouvez en faire lecture comme bon vous semble, mais c’est là votre conclusion.

Le sénateur Angus: La lettre dit que nous «serions chargés de tenir des audiences publiques sur les questions d’intérêt public général soulevées par une proposition de fusion particulière». Je veux savoir s’il y a une proposition de fusion, et si l’on nous demande de nous y pencher. Est-ce bien le cas? Dans la négative, le témoin peut tout simplement dire qu’il ne le sait pas.

Mr. Salembier: Le gouvernement n’est pour l’heure saisi d’aucune demande de fusion. La lettre renvoie directement aux lignes directrices sur les fusionnements de banques, qui ont été soigneusement élaborées pour exprimer l’intention du gouvernement de demander au comité ici réuni et au Comité

in these public interest matters, in the event that a merger is proposed and the merger review process is therefore underway. The process is not underway at this time.

Senator Angus: The answer to my question is then, in a word, no. We are not here today to help advise on the public interest issues relating to a specific proposal.

I will then try to determine, as my colleagues to my right have been trying to determine with me, why we are here. The second paragraph in the letter states that since the release of the Department of Finance guidelines, “some stakeholders have stated that the public interest tests associated with the bank merger review need greater clarity.” Could you tell me what stakeholders have suggested that, as well as their concerns?

Mr. Salembier: There have been statements by a couple of bank CEOs over the past year or so. Those include Ed Clark of TD Canada Trust. I believe other bank CEOs have made similar statements. Mr. Nixon from the Royal Bank made a statement some months back in the same vein. However, since you have both of those gentlemen appearing before you later today, I think you could best direct your question to them for the specifics of where they consider that the guidelines could use some further clarity.

Senator Angus: That may well be the case. We now know at least that Mr. Gordon Nixon and Mr. Ed Clark have “stated that the public interest tests...” et cetera. Are there others? We do not know.

All I would really like to know is why we are here? I do not think it is unreasonable for me to put it to you, as the senior representative of the Department of Finance, to tell us — and I am asking you if you would kindly tell us — what are the problems that have been made known to you by some “stakeholders” in terms of their interpretation of the public interest?

Mr. Salembier: The four items raised in the letter are the best description I can offer you of the matters in respect of which the governments believe it would be important to seek further clarity. You have the letter in front of you so I do not need to repeat them.

Senator Angus: Did stakeholders make written submissions to you in respect to the lack of clarity?

Mr. Salembier: No.

Senator Angus: When you say “some stakeholders have stated...” are you basing that on press reports when Gordon Nixon goes to an IDA meeting and says X and Y? Are you referring more to formal meetings where the Royal Bank may have, quite properly in the normal course, applied for a meeting with the appropriate officials in Ottawa to ask for clarity? Did those kinds of meetings take place with stakeholders, and if so with whom and when? May I have some details, please?

des finances de la Chambre des communes d'exprimer leurs vues sur ces questions d'intérêt public en cas de dépôt de projet de fusion et, donc, de lancement du processus d'examen d'une fusion. Or, ce processus n'a pas été enclenché.

Le sénateur Angus: En un mot, donc, la réponse à ma question est non. Nous ne sommes pas ici réunis aujourd'hui pour offrir nos conseils sur les questions d'intérêt public liées à une proposition particulière.

Je vais dans ce cas tenter de déterminer, comme s'y efforcent mes collègues à ma droite, la raison pour laquelle nous sommes ici. Le deuxième paragraphe de la lettre dit que depuis la diffusion des lignes directrices du ministère des Finances «certaines parties prenantes ont déclaré que les critères en matière d'intérêt public liés à l'examen des fusions de banques exigent une plus grande clarté». Pourriez-vous me dire quelles parties prenantes ont laissé entendre cela et me préciser quelles sont leurs préoccupations?

M. Salembier: Des déclarations ont été faites par quelques PDG de banque au cours des douze derniers mois environ. C'est le cas, notamment, d'Ed Clark de la TD Canada Trust. Je pense que d'autres PDG de banque ont fait des déclarations semblables. M. Nixon, de la Banque royale, a fait une déclaration dans la même veine il y a de cela quelques mois. Cependant, étant donné que ces deux messieurs comparaissent devant vous plus tard aujourd'hui, je pense que vous auriez tout intérêt à leur poser la question à eux, afin de savoir s'ils estiment que les lignes directrices méritent d'être davantage tirées au clair.

Le sénateur Angus: C'est peut-être bien le cas. Nous savons au moins maintenant que M. Gordon Nixon et que M. Ed Clark ont «déclaré que les critères en matière d'intérêt public...» et cetera. Y en a-t-il d'autres? Nous ne le savons pas.

Tout ce que j'aimerais savoir, en réalité, c'est pourquoi nous sommes ici? Je ne pense pas qu'il soit déraisonnable pour moi de vous demander, en tant que représentant supérieur du ministère des Finances, de nous dire — et je vous le demande gentiment — quels problèmes vous ont été soumis par certaines «parties prenantes» dans le contexte de leur interprétation de ce qu'est l'intérêt public?

M. Salembier: Les quatre points soulevés dans la lettre constituent la meilleure description que je puisse vous offrir des questions au sujet desquelles le gouvernement estime qu'il serait important d'obtenir des éclaircissements supplémentaires. Vous avez la lettre devant vous, alors il n'est nul besoin que je vous les répète.

Le sénateur Angus: Les parties prenantes vous ont-elles fait des soumissions écrites relativement à un manque de clarté?

M. Salembier: Non.

Le sénateur Angus: Lorsque vous dites «certaines parties prenantes ont déclaré...», vous appuyez-vous sur les rapports de presse lorsque Gordon Nixon se rend à une réunion de l'Association canadienne des courtiers en valeurs immobilières ou ACCVI et dit X et Y? Songez-vous à des réunions plus formelles au cours desquelles la Banque royale a peut-être, possiblement tout à fait à juste titre dans le cours normal des choses, demandé une rencontre avec les fonctionnaires appropriés

Mr. Salembier: It is based largely on public reports, press reports and statements, as I indicated earlier, and industry conferences where senior banking executives have indicated that they are hopeful that some further clarification would be forthcoming. There are no specific submissions or specific meetings in which detailed requests were made of the government for clarity on particular points, no.

The Chairman: I might point out that in the advance submissions by some of the CEOs the plea for clarity seems to run rampant through their submission.

Senator Angus: That is true. I have noted that and I took note of the gentleman's invitation for us to question those witnesses, which we will. However, this is very important for myself, and I believe for many members of the committee. The Department of Finance has asked us to hold hearings on these issues and you have delineated the four particular bullet points, which seem to speak for themselves.

You are saying the concerns of the stakeholders have been made known to you through the public media, not in a formal way directly. Is that your evidence?

Mr. Salembier: Yes.

Senator Angus: You, sir, and your colleagues, Ms. Barnes and Ms. Attwood, have been intimately involved with the process and the bill went through. Do you think the guidelines are clear as drafted, inasmuch as they emanated from your good selves?

Mr. Salembier: They emanated from our good selves initially some three or four years ago. Since that time, comments have been made to the effect that further clarity would be merited. The government agrees with that contention to the point where it would be worthwhile for this committee and the House finance committee to see whether some additional clarity can be provided to respond to the concerns of the industry in this respect.

I could discuss in slightly more detail, if you like, each of the points that are raised in the letter.

Senator Angus: Would you please? It would be helpful. I believe it was our expectation that you would be making a statement today to do just that.

Mr. Salembier: With respect to access, there is a variety of means by which Canadians access their financial services. It is no longer the case that a bank branch is the only way to do most of the financial transactions that the average Canadian has to conduct. It is the government's view that access to financial services has to be broad based and not limited to a select few, and

à Ottawa pour obtenir des éclaircissements? Des réunions du genre ont-elles eu lieu avec les parties prenantes et, dans l'affirmative, avec qui et quand? Pourrait-on s'il vous plaît me fournir quelques précisions?

M. Salembier: Cela s'appuie largement sur des rapports publics, des articles de presse et des déclarations, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, ainsi que des conférences de l'industrie au cours desquelles des cadres supérieurs de banques ont indiqué qu'ils espéraient que des éclaircissements supplémentaires allaient être fournis incessamment. Il n'y a pas eu de mémoires précis ni de réunions spécifiques au cours desquelles des demandes détaillées ont été soumises au gouvernement en vue d'obtenir des éclaircissements sur des points en particulier, non.

Le président: Je me permets de souligner que les mémoires préliminaires déposés par certains des PDG sont truffés de demandes de clarté.

Le sénateur Angus: Cela est vrai. Je l'ai constaté et ai pris bonne note de l'invitation qui nous a été faite par le témoin d'interroger ces intervenants, ce que nous ferons. Cette question est néanmoins très importante pour moi et, je pense, pour de nombreux membres du comité. Le ministère des Finances nous a demandé de tenir des audiences sur ces questions et vous avez cerné les quatre points particuliers qui semblent se passer d'explication.

Vous dites avoir pris connaissance des préoccupations des parties prenantes par le biais des médias mais non pas directement de façon formelle. Est-ce là votre déclaration?

M. Salembier: Oui.

Le sénateur Angus: Monsieur, vous-même et vos collègues, Mme Barnes et Mme Attwood, avez participé intimement au processus et le projet de loi a été adopté. Estimez-vous que les lignes directrices dans leur libellé actuel sont claires, dans la mesure où elles émanent de vos bons offices?

M. Salembier: Elles ont émané de nos bons offices initialement, il y a de cela trois ou quatre ans. Depuis, l'on a entendu des commentaires selon lesquels une plus grande clarté était méritée. Le gouvernement a accepté cette position au point de juger utile que le comité ici réuni et que le Comité des finances de la Chambre se penchent sur la question de savoir si des éclaircissements supplémentaires pourraient être obtenus pour répondre aux préoccupations du secteur bancaire à cet égard.

Si vous le voulez, je pourrais traiter de façon légèrement plus détaillée de chacun des points soulevés dans la lettre.

Le sénateur Angus: Je vous en prie. Ce serait utile. Je pense que nous nous attendions à ce que vous fassiez aujourd'hui une déclaration dans ce but exprès.

M. Salembier: En ce qui concerne l'accès, il existe toute une variété de moyens grâce auxquels les Canadiens accèdent à des services financiers. Il n'est plus vrai de nos jours qu'une succursale bancaire est la seule façon pour le Canadien moyen d'exécuter le gros de ses transactions financières. Le gouvernement est d'avis que l'accès aux services financiers doit être large et non pas limité

that that access should be provided to Canadians both in rural areas and in urban areas as it is key to the health of their communities.

We also believe that the quality of the access that is afforded to Canadians is important, and that in a developed economy it is crucial that Canadians have access to the most technologically sophisticated financial services possible. In looking at the implication of a bank merger we would expect that access would have to remain broadly based regionally, including in rural communities, and we would also expect that the quality of access to financial services for Canadians should not be significantly reduced by a bank merger.

On the question of a choice amongst financial service providers and the availability of financing for small businesses, there is a generally accepted view that a robust choice amongst financial service providers is a key benefit to Canadians, both as individuals and as businesses. Such choice also makes an important contribution to the broader economy since financial services are a key input into virtually every other economic activity. It is important in that regard that businesses or individual consumers have a range of choices amongst multiple service providers when they are, for example, making the case for obtaining a loan. It is possible that, in a proposed bank merger, divestitures of branches or lines of particular businesses would be recommended by the Commissioner of Competition. In that event, the strategic use of those divestitures might provide an opportunity to create or to strengthen new or existing players in the financial system.

In regard to the creation of long-term growth prospects for Canada through more effective Canadian-based internationally competitive institutions, honourable senators are well aware that Canada now has a competitive financial services sector. We hope to build on this in the event that any bank merger proposal were to come before us. In our view, it is in the public interest that financial institutions have a platform for the kind of long-term growth that would support high quality jobs and create opportunities for broader economic growth within the North American economic space.

As Canadian companies grow and become more international, it is also useful to consider the role that Canadian banks might play in meeting the financing and financial advisory needs that Canadian companies face abroad through the greater availability of financing, or through more sophisticated financing structures or instruments at home, in the United States market or elsewhere.

Finally, on the fourth item in the letter, which refers to any adjustment or transition issues, including the treatment of employees, in any large merger between two large companies there is a potential effect on a great many people's livelihood and lives. Therefore, when we consider these transactions, including the smaller transactions that we have already considered and

à quelques rares privilégiés et que cet accès doit être assuré aux Canadiens tant en région rurale qu'en zone urbaine étant donné que c'est la clé de la santé de leur communauté.

Nous pensons par ailleurs que la qualité de l'accès offert aux Canadiens est importante et que dans le contexte d'une économie développée il est essentiel que les Canadiens aient accès aux services financiers les plus sophistiqués possible sur le plan technologique. S'agissant d'examiner les ramifications d'une fusion bancaire, nous nous attendrions à ce que l'accès demeure large sur le plan régional, englobant les collectivités rurales, et à ce que la qualité de l'accès aux services financiers pour les Canadiens ne soit pas sensiblement réduite par une fusion.

Quant à la question du choix des fournisseurs de services financiers et de la disponibilité de fonds pour les petites entreprises, l'on convient généralement qu'un solide choix entre plusieurs fournisseurs de services financiers constitue un avantage clé pour les Canadiens, tant en tant que particuliers qu'en tant qu'entrepreneurs. De tels choix font par ailleurs une importante contribution à l'économie au sens large étant donné que les services financiers sont un intrant essentiel dans la quasi-totalité des autres activités économiques. Il importe à cet égard que les entreprises et que les consommateurs aient une vaste gamme de choix entre fournisseurs de services multiples lorsqu'il est par exemple question d'obtenir un prêt. Il est possible que, dans le cadre d'un projet de fusion bancaire, la cession de succursales ou de volets de services particuliers soit recommandée par le Commissaire à la concurrence. Dans un tel cas, l'utilisation stratégique de ces cessions pourrait servir d'occasion pour créer ou renforcer des joueurs nouveaux ou existants dans le système financier.

Quant à la création de perspectives de croissance à long terme pour le Canada grâce à des institutions canadiennes plus efficaces et plus concurrentielles sur le plan international, les honorables sénateurs savent bien que le Canada est aujourd'hui doté d'un secteur de services financiers concurrentiel. Nous espérons bâtir là-dessus advenant que soit déposée devant nous une proposition de fusion bancaire. À notre avis, il est dans l'intérêt public que les institutions financières aient une plate-forme pour le genre de croissance à long terme qui alimenterait des emplois de qualité élevée et créerait des possibilités de plus grande croissance économique à l'intérieur de l'espace économique nord-américain.

Au fur et à mesure que les entreprises canadiennes prennent de l'ampleur et deviennent davantage internationales, il est également utile de considérer le rôle que pourraient jouer les banques canadiennes dans la satisfaction des besoins financiers et de conseils financiers qu'auront les entreprises canadiennes à l'étranger, ce grâce à une plus grande disponibilité de fonds ou à des structures ou instruments de financement plus sophistiqués chez elles, sur le marché américain ou ailleurs.

Enfin, en ce qui concerne le quatrième point de la lettre, qui fait état de toute question relative au rajustement ou à la transition, y compris le traitement réservé aux employés, dans le cas de toute fusion d'importance entre deux grosses sociétés, il y a un effet potentiel sur la vie et les moyens d'existence d'un grand nombre de personnes. En conséquence, lorsque nous examinons de telles

approved over the past few years, the treatment of affected employees continues to be an important consideration as part of the public interest.

Employees can be affected in a number of ways through involuntary termination, through relocation, or having to adjust to a different job within the same organization. In that respect, the issues that would have to be considered for mergers in the financial sector, including those that are the subject of these guidelines, would include the number of involuntary layoffs, any severance packages that may be offered to employees, assistance with geographic relocation, retraining assistance and early retirement packages.

Senator Angus: Those are the four points upon which the department would like us to focus and bring greater clarity.

The Chairman: No, that is not so. Our main challenge is to try to define what is in Canada's best interest. They have made it abundantly clear that of course it is in Canada's interest that people have access to banking, et cetera, but that is adjudicated by Mr. von Finckenstein's area. The question, as you pointed out very well, of whether the ensuing entity is financially viable — the prudential issue — is looked after by OSFI.

What is totally unclear, apparently, is what is in Canada's best interest. It is up to us to define that and to try to determine whether a merger is in the best interests of Canada.

Senator Tkachuk: Give us a merger to look at.

The Chairman: We have to have some guidelines first. That is what the banks and the stakeholders are asking for. If you do not want to give guidelines, that is fine, but that is what we have been asked for and that is what I think we have to do.

Senator Angus: Chairman, I am appreciative of your assistance to the witness in answering.

The Chairman: I am not trying to help him.

Senator Angus: I think he needs help.

The Chairman: That may be, but you can see that in the submissions the matter is gone into extremely thoroughly by the banks' CEOs.

Senator Angus: I am trying to get a sense of our mandate. I am pleased to have had the witness outline the four points, but I understand it goes way beyond that, which is the long and the short of what you have just said: Is it in the national interest of Canada?

The Chairman: Yes, and how is that defined?

Senator Angus: I would like to pursue my questions, if I may.

The Chairman: Four other senators wish to ask questions.

transactions, y compris les plus petites qu'il nous été donné d'étudier et d'approuver au cours des dernières années, le traitement des employés touchés continue d'être une considération importante dans le contexte de l'analyse de l'intérêt public.

Les employés peuvent être touchés de plusieurs façons, qu'il soit question de cessation d'emploi involontaire, de déménagement imposé ou de la nécessité de s'adapter à un poste différent au sein de la même organisation. À cet égard, compteraient parmi les questions à examiner en cas de fusion dans le secteur financier, y compris celles faisant l'objet des lignes directrices qui nous occupent, le nombre de mises à pied involontaires, les indemnités de départ pouvant être proposées aux employés, l'aide au déménagement, l'aide au recyclage professionnel et les programmes de préretraite.

Le sénateur Angus: Ce sont là les quatre points sur lesquels le ministère aimerait nous voir nous attarder afin de les tirer au clair.

Le président: Non, ce n'est pas vrai. Notre principal défi est de tenter de définir ce qui est dans l'intérêt du Canada. Il nous a été clairement précisé, bien sûr, qu'il est dans l'intérêt du Canada que les citoyens aient accès à des services bancaires, etc., mais cela relève du domaine de M. von Finckenstein. La question, comme vous l'avez si bien expliqué, de savoir si l'entité ainsi créée est financièrement viable — la question prudentielle — relève du BSIF.

Ce qui n'est apparemment pas clair du tout est ce qui est dans l'intérêt du Canada. C'est à nous qu'il revient de définir cela et d'essayer de déterminer si une fusion est dans l'intérêt du Canada.

Le sénateur Tkachuk: Soumettez-nous une fusion à examiner.

Le président: Il nous faut tout d'abord avoir certaines lignes directrices. C'est ce que demandent les banques et les intéressés. Si vous ne voulez pas donner de lignes directrices, c'est très bien, mais c'est ce qu'on nous demande et c'est, je pense, ce qu'il nous faut faire.

Le sénateur Angus: Monsieur le président, j'apprécie que vous aidiez ainsi le témoin à répondre.

Le président: Je n'essaie pas de l'aider.

Le sénateur Angus: Je pense qu'il a besoin d'aide.

Le président: Peut-être bien, mais comme vous pouvez le constater, les PDG des banques ont fait un examen très approfondi de la question dans leurs mémoires.

Le sénateur Angus: J'essaie de cerner notre mandat. Je suis heureux que le témoin ait esquissé les quatre points, mais d'après ce que je comprends, cela va bien plus loin, ce que vous venez en gros de dire: est-ce dans l'intérêt national du Canada?

Le président: Oui, et comment cela est-il défini?

Le sénateur Angus: J'aimerais, si vous permettez, poursuivre avec mes questions.

Le président: Quatre autres sénateurs souhaitent poser des questions.

Senator Meighen: You will be glad to know that I will be mercifully short as Senator Angus has been on the track that I would have pursued.

It seems to me that we are faced with the task of defining a concept that I think escapes definition. I do not see how we can define Canada's national interest with any clarity unless we have a specific proposal to consider in a specific context. What may be Canada's national interest today will not necessarily be Canada's national interest 10 years from now. The witness has added clarity. I do not mean this with any disrespect, but what he said in amplifying the criteria is self-evident. That is what I would expect.

You have assisted me greatly by saying that it really is not this; it is really to determine what is in Canada's national interest in the context of a bank merger. It is extremely difficult to do that without a context. We can all mouth platitudes about high paying jobs, more jobs and access for all Canadians. Those are all valid objectives. Politicians are elected to decide what is in the best interest, and they are elected to do so in a specific context.

What more do you, sir, think we can add to what you said and to what is laid out in the letter and the PIIA Contents as described in the merger review guidelines?

Mr. Salembier: On this question of national interest, I should try to bring a little clarity to this exercise. In a narrow sense, we are asking the committee for your views on the considerations that should apply in the analysis of any merger that may come forth.

Senator Meighen: Here they are.

Mr. Salembier: I would agree that quite a volume of material has already been gone through.

Senator Meighen: Are we missing something in those documents?

Mr. Salembier: It is the contention of a number of people from whom you will hear later today that there was some clarity missing from these guidelines. A number of years have passed since we first put them out and it is the view of the government that there is some merit in seeing whether additional clarity can be brought to the description of those considerations as laid out in the merger guidelines.

Senator Meighen: I do not see where the government is specifically indicating that they need help in adding clarity. Perhaps because I have not yet had the opportunity to read the statements of the bank CEOs, I have not heard from them where in particular they find a degree of murkiness. Can you help me? Is it all the criteria or one or two in particular?

Le sénateur Meighen: Vous serez heureux d'apprendre que je serai miséricordieusement bref étant donné que le sénateur Angus a poursuivi la piste que j'allais emprunter.

Il me semble que nous sommes confrontés à la tâche de définir un concept qui échappe, je pense, à toute définition. Je ne vois pas comment nous pourrions définir l'intérêt national du Canada avec quelque clarté que ce soit à moins d'avoir une proposition particulière à examiner dans un contexte bien précis. Ce qui constituerait l'intérêt national du Canada aujourd'hui ne sera pas forcément l'intérêt national du Canada dans dix ans. Le témoin a ajouté de la clarté. Je ne veux aucunement me montrer irrespectueux envers lui, mais ce qu'il a dit pour développer les critères va de soi. C'est ce à quoi je m'attendrais.

Vous m'avez été d'une grande aide en disant que ce n'est vraiment pas de cela qu'il s'agit; qu'il s'agit en fait de déterminer ce qui est dans l'intérêt national du Canada dans le contexte d'une fusion bancaire. Il est extrêmement difficile de faire cela en l'absence de contexte. Nous pouvons tous énoncer des platitudes au sujet d'emplois bien rémunérés, d'une multiplication des emplois disponibles et d'un accès pour tous les Canadiens. Ce sont tous là des objectifs tout à fait valables. Les politiciens sont élus pour décider ce qui est dans l'intérêt national et ils sont élus pour faire cela dans un contexte bien particulier.

Monsieur, que pensez-vous que nous puissions ajouter à ce que vous avez dit et à ce qui est exposé dans la lettre et dans le contenu de l'EIIP tel que décrit dans les lignes directrices sur les fusions de banques?

M. Salembier: En ce qui concerne la question de l'intérêt national, il me faudrait tenter d'apporter un peu de clarté à cet exercice. Dans un champ restreint, nous demandons au comité ses opinions quant aux considérations qui devraient intervenir dans l'analyse de toute fusion susceptible d'être proposée.

Le sénateur Meighen: Les voici.

M. Salembier: Je conviendrais qu'un volume considérable de documentation a déjà été examiné.

Le sénateur Meighen: Nous manque-t-il quelque chose dans ces documents?

M. Salembier: Plusieurs personnes que vous allez entendre plus tard aujourd'hui prétendent qu'il manque un peu de clarté dans ces lignes directrices. Un certain nombre d'années se sont écoulées depuis leur élaboration et le gouvernement estime qu'il y aurait lieu de voir si une plus grande clarté ne pourrait pas être apportée à la description de ces considérations énoncées dans les lignes directrices sur les fusions de banques.

Le sénateur Meighen: Je ne vois pas où le gouvernement indique de façon spécifique qu'il a besoin d'aide pour ajouter de la clarté. Peut-être que parce que je n'ai pas encore eu l'occasion de lire les déclarations des PDG des banques, j'ignore quels aspects demeurent selon eux obscurs. Pourriez-vous m'aider? Est-ce le cas de tous les critères ou bien seulement d'un ou deux en particulier?

Mr. Salembier: These are the four laid out in the letter in respect of which the government thinks it would be useful for your committee to probe further with the representatives of the financial sector from whom you will hear later today.

Senator Meighen: If I am not mistaken, you too, sir, said that there was a lack of clarity in some of these areas. Can you tell me where the lack of clarity lies?

Mr. Salembier: I elaborated slightly on the four areas in my statement a few minutes ago. I do not have a great deal to add to that. The international competitive issue is one upon which this committee has focused quite a bit of attention in past years. It is important to understand that Canadian financial institutions that are competitive abroad learn from their experiences abroad. These experiences brought back home can enrich the depth and quality of the financial services offerings they bring to Canadians and to Canadian businesses.

That is the kind of consideration for which it would be helpful to have a bit more clarity. It is not one that I can offer you a great deal more clarity on than I have just added here.

Senator Meighen: With great respect, it seems to me that any competent CEO of an applicant for merger would go into those details with a greater degree of flair and competency than was exhibited in the past. However, that is not for me to judge.

What eludes me is an area where there is lack of clarity. I cannot see it. I see areas that should be addressed and areas that cry out for explanation, but I see no any lack of clarity.

Senator Prud'homme: You said at the beginning that you had no statement to make, and we immediately started with questions. However, later, in answers to some of my colleagues, you seemed to have a very extensive and well-prepared brief. It would be interesting for those of us who are less knowledgeable to have that statement. If you would give it to the committee clerk, I would appreciate that.

My colleague keeps asking: What are we doing here? Any legislator knows there is something in the air that is bound to come eventually. We know that merger is in the air. The question is when it will hit us. Will it hit us when we are ill prepared and unable to react, forcing us to react after the fact? I feel very comfortable discussing the possibility of future mergers. Having just become a member of this committee, I have no prejudice either way.

My colleagues have for asked the names of the five major banks. However, I am highly concerned about the number of people. Can you tell us the number of employees that each of these banks has? I am much more interested in how people will be affected than in how businesses will be affected. How many people would be affected or believe they would be affected?

M. Salembier: Ce sont les quatre critères esquissés dans la lettre et dont le gouvernement pense qu'il serait utile que le comité les aborde plus à fond avec les représentants du secteur financier que vous allez entendre plus tard aujourd'hui.

Le sénateur Meighen: Si je ne m'abuse, vous avez vous aussi dit, monsieur, qu'il y avait un manque de clarté dans certains de ces éléments. Pourriez-vous me dire où se trouve ce manque de clarté?

M. Salembier: Je me suis un peu étendu sur ces quatre aspects dans ma déclaration il y a de cela quelques instants. Je n'ai pas grand-chose d'autre à ajouter à cela. La question de la concurrence internationale en est une à laquelle le comité a accordé beaucoup d'attention au cours des dernières années. Il est important de comprendre que les institutions financières canadiennes qui sont concurrentielles à l'étranger tirent des leçons de leurs expériences ailleurs dans le monde. Ces expériences, une fois rapatriées, peuvent enrichir l'envergure et la qualité des services financiers qu'elles offrent aux Canadiens et aux entreprises canadiennes.

Voilà le genre de considération qu'il serait, je pense utile de tirer un peu plus au clair. Je ne peux là-dessus pas vous offrir beaucoup plus de clarté que ce que je viens d'ajouter ici.

Le sénateur Meighen: Sauf le respect que je vous dois, il me semble que tout PDG compétent d'un demandeur de fusion aborderait ces détails avec plus de flair et de compétence que ce dont on a été témoin par le passé. Ce n'est cependant pas à moi qu'il revient de juger.

Ce qui m'échappe c'est un volet dans lequel il y a un manque de clarté. Je n'en vois pas. Je vois des questions qui devraient être examinées et qui ont grand besoin d'explications, mais je ne décèle aucun manque de clarté.

Le sénateur Prud'homme: Vous avez dit au début que vous n'aviez pas de déclaration, et nous avons tout de suite commencé à vous poser des questions. Cependant, par la suite, en réponse aux questions de certains de mes collègues, il m'a semblé que vous aviez un mémoire très exhaustif et bien préparé. Il serait utile pour ceux d'entre nous qui sommes moins au courant d'avoir ce texte. Si vous pouviez le remettre au greffier du comité, je vous en serais reconnaissant.

Mon collègue ne cesse de demander: que faisons-nous ici? Tout législateur sait qu'il y a quelque chose dans l'air qui va forcément finir par tomber. Nous savons qu'une fusion est dans l'air. La question est de savoir quand elle va nous tomber dessus. Va-t-elle nous tomber dessus alors que nous sommes encore mal préparés et incapables de réagir, nous obligeant à réagir après le fait? Je me sens très à l'aise de discuter de la possibilité de fusions futures. Étant donné que je viens tout juste de devenir membre du comité, je n'ai aucun parti pris ni d'un côté ni de l'autre.

Mes collègues ont demandé le nom des cinq grosses banques. En ce qui me concerne, je suis très préoccupé par le nombre de personnes. Pourriez-vous nous indiquer le nombre d'employés qu'a chacune de ces banques? Je suis beaucoup plus préoccupé par la façon dont les gens seront touchés que par la façon dont seront touchées les entreprises. Combien de personnes seront touchées ou pourraient selon vous être touchées?

When I go into a bank, people ask me whether their jobs are in danger. I do not know the answer and that is an area in which I think this committee could do a good job. Can you tell me now how many employees each of these banks has?

The Chairman: All of this is public knowledge. We will get it put together for you and inform you as soon as we can.

Senator Prud'homme: Surely, Mr. Chairman, if it is public knowledge, I am sure Mr. Angus knew which are the five major banks of Canada, and yet he asked for that information to build his case.

The Chairman: We have a lot of work to do.

Senator Prud'homme: That is all I want. I am not abusing anything.

The Chairman: We will get the information for you.

Senator Prud'homme: I am asking if he knows how many people. That shows an interest of the Department of Finance.

The Chairman: The financial service sector in Canada employs 235,000 people. Do you happen to know how many employees each bank has?

Mr. Salembier: I do not have it broken down. I can provide that information for you.

Senator Kelleher: Mr. Chairman, was an actual proposal recently put to you by Scotiabank and Bank of Montreal with respect to a possible merger?

Mr. Salembier: I have no knowledge of any such proposal, no.

Senator Kelleher: What suddenly prompted the information from the media? That is what I have to go by. What then prompted the denial of any such proposal if it had not been made?

It would appear the Prime Minister ruled it out. That is what I understand from the media. If it were the case that no proposal was made, on what basis would he rule it out?

Mr. Salembier: Senator, I have no information I can offer you on that whatsoever.

Senator Kelleher: Let me try to tackle this from another direction.

If the Prime Minister, as it is said, ruled it out when no proposal had been made, do I take from that that as long as the Prime Minister is presently in office, he will not entertain any merger proposals?

The Chairman: You are putting the witness in a very unfair situation. He cannot possibly answer that question.

Lorsque je me rends dans une banque, les gens me demandent si leurs emplois sont en danger. J'ignore la réponse et c'est un domaine dans lequel le comité pourrait, je pense, faire du bon travail. Pourriez-vous me dire combien d'employés a chacune de ces banques?

Le président: Tout cela est du domaine public. Nous réunirons ces données pour vous et vous les fournirons le plus rapidement possible.

Le sénateur Prud'homme: Monsieur le président, si cela est de notoriété publique, alors je suis certain que M. Angus savait quelles sont les cinq principales banques du Canada, mais cela ne l'a pas empêché de demander ces renseignements pour monter son dossier.

Le président: Nous avons beaucoup de travail à faire.

Le sénateur Prud'homme: C'est tout ce que je veux. Je n'abuse de rien.

Le président: Nous obtiendrons les renseignements pour vous.

Le sénateur Prud'homme: Je demande s'il connaît le nombre de personnes. Cela témoignerait d'un intérêt de la part du ministère des Finances.

Le président: Le secteur des services financiers du Canada emploie 235 000 personnes. Connaissez-vous le nombre d'employés qu'a chaque banque?

M. Salembier: Je n'ai pas la ventilation du total. Je pourrais cependant vous fournir ce renseignement.

Le sénateur Kelleher: Monsieur le président, avez-vous récemment reçu une véritable proposition de la part de la Banque Scotia et de la Banque de Montréal en vue d'une fusion possible?

M. Salembier: Non, je n'ai connaissance d'aucune proposition du genre.

Le sénateur Kelleher: Qu'est-ce qui a tout d'un coup poussé les médias à en parler? C'est là-dessus que je dois me baser. Qu'est-ce qui a donc pu amener le déni d'une telle proposition si elle n'a jamais été faite?

Il semblerait que le premier ministre ait exclu cela. C'est ce que j'ai cru comprendre, d'après ce que disent les journalistes. Si aucune proposition n'a été faite, alors pourquoi dire que c'est hors de question?

M. Salembier: Sénateur, je n'ai absolument aucun renseignement que je puis vous offrir là-dessus?

Le sénateur Kelleher: Permettez-moi de m'attaquer à la question d'un autre angle.

Si le premier ministre, comme cela a été rapporté, a exclu la possibilité de fusions alors qu'aucune proposition n'avait été faite, dois-je en déduire que tant et aussi longtemps que l'actuel premier ministre demeure en place il n'autorisera aucune fusion?

Le président: Vous placez le témoin dans une situation très injuste. Il lui est absolument impossible de répondre à cette question.

Senator Kelleher: I do not mean to be unfair.

The Chairman: I am not suggesting you mean to, but I do not know how the witness can answer.

Senator Kelleher: All he has to say is, "I cannot say."

The Chairman: I know what he can say, but I feel I should comment as Chairman.

Senator Kelleher: I think I am entitled to ask anything I want.

The Chairman: You are entitled to ask anything you want. That does not mean it is right.

Senator Kelleher: I have asked it.

Mr. Salembier: I have no information on it whatsoever.

Senator Kelleher: He does not need any help from you, senator.

Senator Prud'homme: You know he cannot answer.

Senator Kelleher: Let him answer it and not you. Obviously, you do not know very much about cross-examination.

Senator Prud'homme: Yes, I do.

Senator Kelleher: You should not be intervening.

The Chairman: Let us move on.

Senator Kelleher: Perhaps this senator will stop interrupting me.

The Chairman: He will.

Senator Kelleher: Thank you.

We have been asked to comment for the minister on this. Am I to assume that if we do answer it, then the banks will be free to make further proposals?

Mr. Salembier: The banks are certainly free to make merger proposals, yes. We have received no merger proposal that I am aware of at this point.

Senator Kelleher: Perhaps my question is confusing. As I understand it, the Prime Minister apparently has said that he will not entertain any proposals for now. We have now been asked by the government, or somebody, to provide clarification and to advise the government. Am I to assume that, once we do this, the Prime Minister, or the Government of Canada, will then be open to proposals for mergers?

Mr. Salembier: I cannot speak for the Prime Minister. I have no knowledge of what the Prime Minister knew or did not know. I can tell you, though, that the government has set out a merger

Le sénateur Kelleher: Je ne voulais pas être injuste.

Le président: Je n'ai aucunement voulu dire que c'était là votre intention, mais je ne vois pas comment le témoin pourrait répondre.

Le sénateur Kelleher: Tout ce qu'il a à dire c'est «Je ne peux pas dire».

Le président: Je sais ce qu'il peut dire, mais j'estime que je dois intervenir en tant que président.

Le sénateur Kelleher: Je pense que j'ai le droit de poser toutes les questions que je veux.

Le président: Vous avez le droit de poser toutes les questions que vous voulez. Cela ne veut pas dire que c'est bien.

Le sénateur Kelleher: J'ai posé la question.

M. Salembier: Je n'ai pas la moindre information là-dessus.

Le sénateur Kelleher: Il n'a pas besoin d'aide venant de vous, sénateur.

Le sénateur Prud'homme: Vous savez qu'il ne peut pas répondre.

Le sénateur Kelleher: Que ce soit lui qui réponde et pas vous. Il est clair que vous ne savez pas grand-chose des contre-interrogatoires.

Le sénateur Prud'homme: Mais si.

Le sénateur Kelleher: Vous ne devriez pas être en train de mener une entrevue.

Le président: Poursuivons donc.

Le sénateur Kelleher: Peut-être que le sénateur pourra arrêter de m'interrompre.

Le président: Il le fera.

Le sénateur Kelleher: Merci.

On nous a demandé de nous prononcer là-dessus pour le ministre. Ai-je raison de supposer que si nous donnons une réponse, alors les banques seront libres de soumettre de nouvelles propositions?

M. Salembier: Oui, les banques sont certainement libres de faire des propositions de fusionnement. Nous n'avons, que je sache, encore reçu aucune proposition de fusion.

Le sénateur Kelleher: Peut-être que ma question est confuse. D'après ce que j'ai compris, le premier ministre aurait apparemment dit qu'il ne va pas pour l'heure envisager de telles propositions. Voici maintenant que le gouvernement ou quelqu'un nous a demandé de fournir des éclaircissements et de conseiller le gouvernement. Dois-je en conclure qu'une fois que nous aurons fait cela le premier ministre, ou le gouvernement du Canada, sera alors ouvert aux projets de fusionnement?

M. Salembier: Je ne peux pas parler au nom du premier ministre. J'ignore ce que le premier ministre savait ou ne savait pas. Je peux cependant vous dire que le gouvernement a établi un

review process, which is there for the banks to use if they see fit. If, in their business judgment, a merger proposal is appropriate, the process is there for them to bring one forward.

Senator Kelleher: If, in fact, a merger proposal comes forward after we have given our answer to the government, would the government officials be open to proposals at that time?

Mr. Salembier: I can tell you that the government is open to merger proposals. That is why we have set out a merger review process.

Senator Kelleher: I am confused. You keep saying the government is open; yet the Prime Minister has apparently shut it down. Am I missing something here?

The Chairman: Yes. The witness has said he has no knowledge of what the Prime Minister has done.

Senator Kelleher: Did the department play a role in any discussions before the Prime Minister decided that he was not open to merger proposals at this time?

Mr. Salembier: I have no information I can provide you on that, senator, whatsoever.

Senator Kelleher: You are a member of the department. Surely you can tell me whether you did or did not.

Mr. Salembier: I had no knowledge of any merger proposal. I still have no knowledge of any merger proposal that is before the government.

Senator Kelleher: I understand that. Prior to the Prime Minister making his decision, did the department give the Prime Minister any advice in this area?

Mr. Salembier: I am not aware of any advice that was offered to anyone in respect of that. Are you speaking now of the merger reported in the newspaper?

Senator Kelleher: Yes.

Mr. Salembier: I am not aware of any advice that was provided to anyone in respect of that alleged merger proposal.

Senator Banks: I have a bias, which will become evident. It is always a pleasure to hear from witnesses who are as knowledgeable as you are.

I am a bit of a curmudgeon because I did not like the changes in our regulations for financial institutions that have led to the effective demise of trust companies in this country. Trust companies used to be trust companies, which actually meant something. It really does not any longer. That is the extent of my bias.

Since we do not have a specific proposal to discuss, and since we do not know what reservations the banks have with respect to the clarity of the guidelines that have been set out, I have to ask you a philosophical question. Departments have philosophical views, I hope.

processus d'examen des projets de fusion auquel les banques peuvent recourir si bon leur semble. Si, dans le contexte de leurs activités, elles jugent approprié un projet de fusion, alors le processus est en place pour leur permettre de la soumettre.

Le sénateur Kelleher: Si un projet de fusion est déposé une fois que nous aurons donné notre réponse au gouvernement, les fonctionnaires seraient-ils alors ouverts à des propositions?

M. Salembier: Je peux vous dire que le gouvernement est ouvert aux projets de fusion. C'est pourquoi nous avons élaboré un processus pour l'examen des projets de fusion.

Le sénateur Kelleher: Je suis confus. Vous ne cessez de répéter que le gouvernement est ouvert; or, le premier ministre a apparemment fermé la porte à cela. Y a-t-il quelque chose qui m'échappe ici?

Le président: Oui. Le témoin a dit qu'il ne sait rien de ce que le premier ministre a fait.

Le sénateur Kelleher: Le ministère a-t-il joué un rôle dans une quelconque discussion avant que le premier ministre ne décide qu'il n'est pour l'heure pas ouvert aux projets de fusion?

M. Salembier: Sénateur, je n'ai à ce sujet absolument aucun renseignement que je puisse vous fournir.

Le sénateur Kelleher: Vous faites partie du ministère. Vous devez tout de même pouvoir me dire si vous avez ou non joué un rôle.

M. Salembier: Je n'avais connaissance d'aucun projet de fusion. Je n'ai toujours pas connaissance d'un quelconque projet de fusion dont soit saisi le gouvernement.

Le sénateur Kelleher: Je comprends cela. Avant que le premier ministre ne prenne sa décision, le ministère a-t-il donné au premier ministre quelque conseil en la matière?

M. Salembier: Je ne suis au courant d'aucun conseil offert à quiconque à cet égard. Parlez-vous maintenant de la fusion dont il a été question dans les journaux?

Le sénateur Kelleher: Oui.

M. Salembier: Je ne suis au courant d'aucun conseil donné à quiconque relativement à cette prétendue proposition de fusion.

Le sénateur Banks: J'ai un petit préjugé, qui va être mis en évidence. C'est toujours un plaisir d'entendre des témoins qui sont aussi calés que vous l'êtes.

Je suis un peu pingre car je n'ai pas aimé les changements apportés au règlement régissant les institutions financières et qui ont amené la disparition des sociétés de fiducie dans ce pays. Les sociétés de fiducie autrefois méritaient leur nom, ce qui signifiait vraiment quelque chose. Cela ne compte plus de nos jours. Voilà quel est mon préjugé.

Étant donné que nous n'avons pas de projet particulier à débattre, et que nous ignorons quelles réserves ont les banques quant à la clarté des lignes directrices qui ont été élaborées, il me faut vous poser une question philosophique. J'ose espérer que les ministères ont des avis philosophiques.

The banks' argument, to some degree, consists in saying that to successfully compete in the world and to provide better financial services to Canadians, they sometimes need to get bigger. There are many pieces of evidence around these days that bigger, in the corporate sense internationally, is not necessarily better. In fact, there are some stock issues that have gone very far south following mergers.

Does the department buy the philosophical argument that to do better for us and to do more good, banks may need to merge? There must be a general opinion about that subject.

Mr. Salembier: I am sorry to disappoint you, senator, but we do not have an opinion on that point that is capable of generalization across all potential mergers. The merger review process is there to guide the government through its consideration of any specific merger that might be brought before it. The advantages or disadvantages of size will differ depending upon which merger proposal might be under consideration. Some will offer advantages in one direction while in others the disadvantages may be greater.

Senator Banks: The question "How would the Canadian national interest be served by a bank merger?" is a philosophical one because we have no merger proposal before us. The answer to that question must be, from your standpoint, is that you will refer to the guidelines for mergers that are set out. That is the position, period. Is that correct?

Mr. Salembier: I think that is safe to say, yes.

Senator Banks: I have read, as I am sure you have, the putative submissions to us by the people from the banks from whom we will hear. You are not able to air with us any specific reservations that they have or misgivings they have with respect to what they find unclear? I was interested in your expansion of the four criteria, and it was clear to me. I am not sure how it could be unclear to anyone, given the nature of the questions being asked. However, you cannot now tell us, in respect of the meetings you have had with the banks what they have said — informally or otherwise — about what specifically must be made clearer to them so that they can consider it. It seems to me we are chasing smoke here a little bit.

Mr. Salembier: There is not a lot more I can tell you beyond what I said in my elaboration on those four points a few moments ago. It is a question best addressed to the bank CEOs themselves. They will have to produce the information required on these points as part of a public interest impact assessment, if they choose to bring forward a merger proposal. Each merger proposal, if any are made, has to be examined on its merits. That is the purpose of the merger review guidelines that we have set out: to ensure that the relevant considerations, in as much specificity as possible, are brought to bear in that examination.

L'argument des banques consiste en un sens à dire que pour être concurrentielles dans le monde et pour offrir de meilleurs services financiers aux Canadiens il leur faut parfois devenir plus grosses. Or, il y a dans le monde commercial d'aujourd'hui, et ce un peu partout dans le monde, quantité de preuves qu'être plus gros n'est pas forcément une bonne chose. De fait, certaines émissions de titres ont essuyé toute une chute suite à des fusions.

Le ministère avale-t-il l'argument philosophique voulant que pour mieux nous servir et pour mieux faire, il se pourrait que les banques doivent fusionner? Il doit y avoir une opinion générale là-dessus.

M. Salembier: Cela m'ennuie de vous décevoir, sénateur, mais nous n'avons pas sur ce point d'opinion qui puisse être généralisée pour s'appliquer à toutes les fusions potentielles. Le processus d'examen des fusions est en place pour guider le gouvernement dans toute étude de fusion particulière dont il pourrait être saisi. Les avantages ou les inconvénients côté taille varieront selon le projet de fusion en question. Dans certains cas il sera avantageux d'aller dans une direction tandis que dans d'autres ce sont les inconvénients qui l'emporteront.

Le sénateur Banks: La question «Comment l'intérêt national canadien sera-t-il servi par une fusion bancaire?» est une question philosophique car nous n'avons devant nous aucun projet de fusionnement. De votre point de vue, la réponse à cette question doit être que vous vous reporterez aux lignes directrices régissant les fusions telles qu'elles ont été élaborées. C'est votre position, un point c'est tout, n'est-ce pas?

M. Salembier: Je pense pouvoir dire que oui.

Le sénateur Banks: J'ai lu, comme vous, j'en suis sûr, les soumissions putatives qui nous ont été faites par les porte-parole des banques que nous allons entendre. Ne pouvez-vous pas nous exposer des réserves ou des appréhensions précises qu'ils nourrissent relativement à ce qui manque selon eux de clarté? J'ai été intéressé par votre explication des quatre critères, et c'était clair pour moi. Je ne vois pas comment cela pourrait ne pas être clair pour quiconque, étant donné la nature des questions posées. Cependant, vous ne pouvez pas nous dire, relativement aux rencontres que vous avez eues avec les banques, ce qu'elles ont dit — informellement ou autrement — au sujet de ce qui doit être rendu plus clair afin qu'elles puissent en tenir compte. Il me semble que c'est un petit peu comme si l'on courrait après de la fumée.

M. Salembier: Il n'y a pas grand-chose d'autre que je puisse vous dire par rapport à l'explication sur ces quatre points que je vous ai donnée il y a quelques instants. C'est une question qu'il vaudrait mieux poser aux PDG des banques eux-mêmes. Il leur faudra produire les renseignements requis au sujet de ces points dans le contexte de toute évaluation de l'incidence pour l'intérêt public, s'ils choisissent de mettre de l'avant un projet de fusionnement. Chaque projet de fusion, s'il y en a, devra être examiné selon ses mérites. C'est là l'objet des lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion que nous avons établies: veiller à ce que les considérations pertinentes entrent en ligne de compte avec autant de spécificité que possible.

Senator Banks: I will ask you about something you said. You said the department hopes that it will be able to build better competition upon the basis or framework of a merger. Would you tell us how that would help? The average Canadian, I think, including me, does not understand how a reduction in the number of major banks would lead to increased competition.

Mr. Salembier: I made that statement in connection with the possibility that divestitures, either of branches or of complete lines of business, might be required as part of the resolution of any anti-competitive concerns that the Commissioner of Competition might find in the analysis of a merger proposal. Let us look at a past example — which would be the safest to deal with here, since, as you point out, we are not faced with a merger proposal at this time. When the Toronto Dominion Bank acquired Canada Trust, the credit card business of Canada Trust had to be divested in order to remedy the concerns the Commissioner of Competition had in respect of the concentration that would have resulted otherwise in the credit card marketplace in Canada. The issuing side of the credit card business — that is, the consumer side of the credit card business of Canada Trust — was sold to Citibank Canada, and the merchant acquiring side of the credit card business was sold to First Data Corporation, which is a large U.S. non-bank processor of merchant acquiring information. The forced divestitures of those two lines of business resulted in new entrants in those two lines of business coming into Canada. This is an example of what I was referring to when I mentioned that we would, in the event of a merger application, use it as a means of building further competition within the Canadian marketplace.

Senator Banks: We have new entrants into the Canadian financial sector of American-based companies.

My last question is about something that is not putative or hypothetical and about which there is historical evidence. Has the Canadian national interest been served, in the department's view, by the mergers that took place between the Bank of Toronto and the Dominion Bank of Canada, on the one hand, and the Imperial Bank of Canada and the Canadian Bank of Commerce? Have those things resulted in improvements in the Canadian national interest?

Mr. Salembier: I am afraid I will have to plead, despite my grizzled appearance, that those two predate me.

Senator Tkachuk: Shall we spell out that there is a process now? Just so people understand, there is a process now. Let us go through that. I know it will take a little time, but we are trying to establish our work for the rest of the week. We are trying to establish some clarity to this situation.

Presently, if two banks want to merge, after they do all their business, they go to someone in the federal government to say, "We want to merge." To whom would they go first, just so we have this on the record? There is a process.

Le sénateur Banks: Je vais vous interroger au sujet d'une chose que vous avez dite. Vous avez déclaré que le ministère espère qu'il pourra bâtir une meilleure concurrence sur la base ou dans le cadre d'une fusion. Pourriez-vous nous expliquer en quoi cela nous aiderait? Je pense que le Canadien moyen, moi compris, ne comprend pas comment une réduction du nombre des grosses banques amènerait une concurrence accrue.

M. Salembier: J'ai fait cette déclaration relativement à la possibilité que des cessions, soit de succursales soit de branches complètes d'activité, soient nécessaires aux fins du règlement de questions de pratiques anti-concurrentielles que le Commissaire à la concurrence pourrait déceler lors de l'analyse d'un projet de fusion. Examinons un exemple tiré du passé — le cas de figure le plus sûr, ici, étant donné que, comme vous l'avez souligné, nous ne sommes pour l'instant saisis d'aucun projet de fusionnement. Lorsque la Banque Toronto-Dominion a acheté Canada Trust, la branche cartes de crédit de Canada Trust a dû être cédée, ce pour apaiser la crainte du Commissaire à la concurrence quant à la concentration qui en aurait autrement résulté sur le marché des cartes de crédit au Canada. La branche émission de cartes de crédit — c'est-à-dire le côté consommateur du marché des cartes de crédit de Canada Trust — a ainsi été vendue à Citibank Canada, tandis que la branche commerce a été vendue à la First Data Corporation, une grosse maison non-bancaire américaine de traitement de données de marchands. La cession forcée de ces deux branches d'activité a résulté en l'émergence de nouveaux entrants dans ces deux branches au Canada. C'est là un exemple de ce à quoi je songeais lorsque j'ai mentionné qu'en cas de projet de fusion nous nous en servirions comme moyen de renforcer la concurrence à l'intérieur du marché canadien.

Le sénateur Banks: Nous avons dans le secteur financier canadien de nouveaux entrants qui sont des compagnies basées aux États-Unis.

Ma dernière question porte sur une chose qui n'est ni putative ni hypothétique et au sujet de laquelle l'on dispose de preuves historiques. L'intérêt national canadien a-t-il, de l'avis du ministère, été servi par les fusions entre, d'une part, la Banque de Toronto et la Banque Dominion du Canada et, d'autre part, la Banque Impériale du Canada et la Banque de commerce du Canada? Ces fusions ont-elles résulté en des améliorations qui servent l'intérêt national canadien?

M. Salembier: Il me faut dire que, bien que je sois grisonnant, ces deux fusions m'ont précédé.

Le sénateur Tkachuk: Allons-nous expliquer bien clairement qu'il y a aujourd'hui un processus? Afin que les gens comprennent bien, il faut dire qu'il y a en place un processus. Voyons cela. Je sais que cela prendra un peu de temps, mais nous essayons d'organiser notre travail pour le reste de la semaine. Nous nous efforçons d'apporter une certaine clarté à la situation.

À l'heure actuelle, si deux banques souhaitent fusionner, une fois toutes leurs discussions terminées, elles vont voir quelqu'un au gouvernement fédéral et disent «Nous voulons fusionner». À qui s'adresseraient-elles en premier, pour que cela figure clairement au procès-verbal? Il y a un processus.

Mr. Salembier: The first step in the process, as set out in the merger review guidelines, is an application in writing to the Competition Bureau, the Superintendent of Financial Institutions and the Minister of Finance indicating an intention to merge.

Senator Tkachuk: Once that takes place, what is supposed to happen after that?

Mr. Salembier: At that point, the applicants are required to prepare a public interest impact assessment, the contents of which are laid out in the merger review guidelines. The specifics of these contents are, in fact, the stuff of discussion during hearings of this committee.

Senator Tkachuk: Just to stop you there, sir: Once that is done, then the House of Commons Finance Committee and the Senate Banking Committee would review the application, with the high priority given to public interest, and make recommendations back to the minister or to the government of the day. Is that correct?

Mr. Salembier: That is right.

Senator Tkachuk: At that time, the minister has a right to say "yea" or "nay." Is that correct?

Mr. Salembier: You have missed a few steps in there, but yes.

Senator Tkachuk: Briefly describe the few steps I missed.

Mr. Salembier: The Competition Bureau will conduct its assessment of the competitive implications of the transaction, and the Superintendent of Financial Institutions will conduct its assessments of any prudential implications of the transaction, concurrently with the hearings that this committee and the House Finance Committee will be asked to conduct.

The Minister of Finance will be in receipt of the reports of the Competition Bureau, the superintendent and the two committees within five months for his decision on whether or not the transaction can proceed to the next stage, which would be negotiation of remedies to address any anti-competitive effects or any prudential concerns.

Senator Tkachuk: I do not want to speak for the banks, and I do not want to speak for you. However, I want you to be able to speak for yourself.

In the process that we have now, where does it break down? It seems to me a good process. Where does it break down? What would cause us, rather than studying an actual BMO-Bank of Nova Scotia proposal, to be studying general stuff that we have gone over before? Where does it break down? Where are the problems?

M. Salembier: La première étape dans le processus, tel qu'énoncé dans les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion, est de faire une demande écrite au Bureau de la concurrence, au Surintendant des institutions financières et au ministre des Finances indiquant l'intention de fusionner.

Le sénateur Tkachuk: Une fois cette étape franchie, que se passe-t-il ensuite?

M. Salembier: À ce stade-là, les demandeurs sont tenus de préparer une évaluation de l'incidence pour l'intérêt public, dont le contenu est explicité dans les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion. Le détail du contenu est en fait l'un des objets de discussion que vous allez avoir dans le cadre de vos audiences.

Le sénateur Tkachuk: Permettez que je vous arrête là un instant, monsieur. Une fois cela fait, alors le Comité des finances de la Chambre des communes et le Comité sénatorial des banques examineraient la demande, sur la base de la grande priorité accordée à l'intérêt public, et feraient ensuite des recommandations au ministre ou au gouvernement du jour. Est-ce bien cela?

M. Salembier: C'est exact.

Le sénateur Tkachuk: À ce stade-là, le ministre a le droit de dire «Oui» ou «Non». Est-ce bien le cas?

M. Salembier: Vous avez sauté par-dessus quelques étapes, mais la réponse est oui.

Le sénateur Tkachuk: Décrivez brièvement les étapes que j'ai manquées.

M. Salembier: Le Bureau de la concurrence fera son évaluation des ramifications sur le plan concurrence de la transaction, tandis que le Surintendant des institutions financières mènera son évaluation de toutes les conséquences prudentielles de la transaction, en même temps que le comité ici réuni et que le Comité des finances de la Chambre des communes seront chargés de mener leur enquête.

Le ministre des Finances recevra les rapports du Bureau de la concurrence, du surintendant et des deux comités dans les six mois pour ensuite rendre sa décision quant au passage de la transaction à l'étape suivante, soit la négociation des recours pour corriger tout effet anti-concurrentiel ou tout problème prudentiel de la fusion.

Le sénateur Tkachuk: Je ne veux pas parler pour le compte des banques ni pour le vôtre. J'aimerais cependant que vous vous parliez pour vous.

Dans le processus que nous avons aujourd'hui, où les choses achoppent-elles? Il me semble qu'il s'agit d'un bon processus. Où y a-t-il rupture? Qu'est-ce qui, par exemple, nous amènerait, au lieu d'étudier une véritable proposition de fusion Banque de Montreal-Banque de Nouvelle-Écosse, à nous pencher sur des questions générales que nous avons déjà épluchées par le passé? Où y a-t-il rupture? Où se situent les problèmes?

Mr. Salembier: I do not see that the process necessarily breaks down. There are some respects, on which I elaborated over a half an hour ago, in respect of which the government believes some further clarity could be added. However, I would not suggest that the process breaks down.

Senator Tkachuk: Is that further clarity to the last point, which is the public interest as it relates to any merger whatsoever. I think that it what they are asking for. Are we supposed to give them advice on whether a merger should take place or not take place?

The Chairman: Absolutely.

Senator Tkachuk: Is that what we are being asked? I thought we have made that decision, or at the least the government had set up a process for it. I just want to know. Is that really what we are supposed to be doing here? The chairman seems to think "yes." What do you think?

Mr. Salembier: I would refer to the words of the letter, which was the impetus for this set of hearings, which is that we would ask the committee to provide us with advice on the considerations that should be brought to bear in assessing the public interest.

Senator Tkachuk: Senator Kelleher raised some interesting points on the present process. I will ask this question of all the witnesses: As far as you know, the Department of Finance was not involved in the Bank of Montreal-Bank of Nova Scotia proposal?

Mr. Salembier: I have no knowledge of any Bank of Nova Scotia-BMO proposal.

Senator Tkachuk: Perhaps the deputy minister would be able to help us out if he showed up. That is important for us to know.

Mr. Salembier: There is no information I can provide you that would help you with the answer to that question, senator.

Senator Tkachuk: We have Competition Bureau witnesses; we can ask those people these questions.

The banks seem to want a process that would prevent someone circumventing a merger while it is taking place. Is that the concern of the banks? A process is laid out. They do all this work, but along the way someone can circumvent the merger before it goes through this process. In other words, before it goes to the Department of Finance or the Competition Bureau, there is someone sitting around minister's office saying "yea" or "nay" before anything happens at all.

Mr. Salembier: You would probably best ask the banks that question.

Senator Tkachuk: We would like to ask the minister that question. This is important. Obviously, from you we are not learning much about how the last process broke down as we have read in the papers. I hope that we can hear from other officials as to whether they have received information on this matter and

M. Salembier: Je ne vois pas forcément rupture dans le processus. Il y a certains aspects, dont je vous ai entretenu il y a plus d'une demi-heure, au sujet desquels le gouvernement pense qu'il y aurait lieu d'ajouter plus de clarté. Cependant, je n'irais pas jusqu'à dire que le processus tombe en panne.

Le sénateur Tkachuk: Parlez-vous ici d'ajouter plus de clarté au dernier point, soit l'aspect interactif public de toute fusion, quelle qu'elle soit? Je pense que c'est cela qu'ils demandent. Sommes-nous censés leur donner conseil quant à savoir si une fusion doit avoir lieu ou non?

Le président: Absolument.

Le sénateur Tkachuk: Est-ce cela qu'on nous demande? Je pensais qu'on avait pris cette décision, ou en tout cas que le gouvernement avait élaboré un processus à cette fin. J'aimerais tout simplement savoir. Est-ce vraiment cela que nous sommes censés faire ici? Le président semble penser que oui. Qu'en pensez-vous?

M. Salembier: Je me reporte au texte de la lettre qui est à l'origine de cette série d'audiences et demande au comité de nous fournir des conseils quant aux considérations qui devraient entrer en ligne de compte dans l'évaluation de l'intérêt public.

Le sénateur Tkachuk: Le sénateur Kelleher a soulevé un certain nombre de points intéressants quant au processus actuel. Je vais poser la question suivante à tout les témoins: d'après les renseignements dont vous disposez, le ministère des Finances n'a joué aucun rôle dans la proposition Banque de Montréal-Banque de Nouvelle-Écosse?

M. Salembier: Je ne suis au courant d'aucune proposition Banque de Nouvelle-Écosse-Banque de Montréal.

Le sénateur Tkachuk: Le sous-ministre pourrait peut-être nous aider s'il se pointait. Il est important pour nous de savoir.

M. Salembier: Il n'y a aucun renseignement que je puisse vous fournir qui vous aiderait à répondre à cette question, sénateur.

Le sénateur Tkachuk: Nous avons des représentants du Bureau de la concurrence; nous pouvons poser notre question à ces gens-là.

Les banques semblent vouloir un processus qui empêcherait quelqu'un de faire échouer une fusion pendant qu'elle est en cours. Est-ce cela qui préoccupe les banques? Un processus est établi. Tout ce travail est fait, mais en cours de route quelqu'un peut faire échouer la fusion avant qu'elle n'aboutisse par le biais de ce processus. En d'autres termes, avant que cela n'arrive au ministère des Finances ou au Bureau de la concurrence, il y a quelqu'un dans le bureau du ministre qui dit «oui» ou «non» avant qu'il ne se passe quoi que ce soit.

M. Salembier: Il vaudrait sans doute mieux que vous posiez cette question aux banques.

Le sénateur Tkachuk: Nous aimerions poser cette question au ministre. Ceci est important. Il est clair que nous n'apprenons pas grand-chose de vous au sujet de la façon dont le dernier processus s'est effondré d'après ce qu'on a lu dans les journaux. J'espère que d'autres fonctionnaires pourront nous dire s'ils ont reçu des

whether they were beginning to do their studies and whether there was a formal application. That is what I am trying to get at. I am trying to make my case that the minister should be here to explain what happened. Thus, we can do our studies with information that only they, it seems, can provide. That is why I am asking these questions. If you cannot answer, that is fine.

Mr. Salembier: I am afraid I cannot answer that question. I have no information for you that would shed any light on that subject.

Senator Kroft: Much of what we are struggling to find out here we will find out by asking the banks.

There are two things that I would like to know as background information leading into our sessions with the banks. As you say, other than advance copies of submissions, all we know is what we have gathered by speeches and media, et cetera.

When we were reviewing competitiveness in the banking system in terms of the MacKay report and then Bill C-8, one of the things that we came to understand from all our investigations was that foreign banks were not interested in participation in what we would call "retail lending." That came at us repeatedly. There was a level of banking in which they were interested. However, they were not interested, with a few minor exceptions, in playing a role in being competitive in the retail banking community. It is now some time since we gathered this information. Is there any reason why we should have a different view of that now than then?

Mr. Salembier: It is fair to say that competing outside one's home market as a retail bank is a difficult proposition that continues to be the case now as it was during the course of the deliberations to which you refer. However, there are major institutions worldwide that have made quite a success of it. HSBC is probably the best example in Canada and Citibank is another example. Certain institutions have been able to — through dint of effort over the years, and persistence — to make quite a go of it. Recently, ING's entry into the Canadian market has created a difference in the retail-banking scene. The challenge is a significant one for most retail banks outside their home market; but it is not insurmountable.

I think you are referring to the deliberations on Bill C-8. Since those discussions, the Royal Bank has made acquisitions in the U.S. market that it believes to be a significant set of inroads into that banking market. The challenges are significant, but a number of institutions believe they are up to the challenge.

Senator Kroft: We have various considerations and criteria. I would like your comment on a case that is made from time to time by bank people and in media that because of the enormous extent to which bank shares are held by Canadians directly and indirectly through pension funds and other vehicles, that the

renseignements sur cette question et s'ils avaient commencé à faire leurs études et s'il y avait eu une demande formelle. C'est cela que j'aimerais savoir. J'essaie de monter mon dossier afin que les ministres soient convoqués ici pour expliquer ce qui s'est passé. Nous ne pourrions faire notre travail que munis des renseignements dont eux seuls, semble-t-il, disposent. Voilà pourquoi je pose ces questions. Si vous ne pouvez pas répondre, c'est très bien.

M. Salembier: Je ne peux malheureusement pas répondre à cette question. Je ne dispose d'aucun renseignement qui puisse vous aider à faire la lumière sur cette question.

Le sénateur Kroft: Une part importante de ce que nous nous efforçons de cerner ici, nous l'apprenons en demandant aux banques.

Il y a deux choses que j'aimerais savoir en prévision de nos séances avec les banques. Comme vous le dites, exception faite des distributions préliminaires de soumissions, tout ce que nous savons, nous l'avons puisé dans les discours, les déclarations des médias, et cetera.

Lorsque nous examinons la compétitivité à l'intérieur du secteur bancaire dans le contexte du rapport MacKay puis du projet de loi C-8, l'une des choses que nous ont révélé toutes nos enquêtes est que les banques étrangères ne sont pas désireuses de participer à ce que nous appellerions le «crédit de détail». Ce constat nous est apparu à répétition. Il y a un niveau d'activité bancaire qui les intéresse. Cependant, à quelques rares exceptions, les banques étrangères ne sont pas désireuses de jouer un rôle dans la concurrence pour les opérations bancaires de détail. Cela fait un petit moment que nous avons compilé ces renseignements. Y a-t-il des raisons de penser que nous devrions voir les choses autrement aujourd'hui par rapport à cette époque-là?

M. Salembier: Il est juste de dire qu'il est toujours aussi difficile aujourd'hui qu'à l'époque des délibérations que vous évoquez pour une banque de détail de livrer concurrence à l'extérieur de son marché de base. Il y a cependant de grosses institutions de par le monde qui ont réussi ce pari. La HSBC est sans doute le meilleur exemple au Canada et je citerais également la Citibank. Certaines institutions ont réussi — à force d'efforts et de persistance au fil des ans — le pari. Récemment, l'entrée d'ING sur le marché canadien a changé les choses dans le secteur bancaire de détail. Le défi est de taille pour la plupart des banques de détail à l'extérieur de leur marché national, mais il n'est pas insurmontable.

Je pense que vous songez aux délibérations sur le projet de loi C-8. Depuis ces discussions, la Banque royale a fait des acquisitions sur le marché américain qu'elle juge être des percées importantes sur ce marché. Les défis sont de taille, mais plusieurs institutions pensent être à la hauteur.

Le sénateur Kroft: Nous avons divers critères et considérations. J'aimerais entendre votre réaction à une théorie mise de l'avant de temps à autre par la communauté bancaire et par les médias et selon laquelle, étant donné le nombre énorme d'actions bancaires qui sont détenues directement et indirectement par des Canadiens

price and stability of bank shares on capital markets is a consideration in arriving at a view of the national interest in terms of a merger.

Mr. Salembier: The factor that argues most prominently in the government's consideration of a merger would not be directly the impact on bank shares, but more generally the impact on the growth opportunities that a merger might pose for the institutions affected within the domestic market and, more importantly perhaps, abroad. The advantages such as they might be to a larger institution, in terms of its ability to penetrate foreign markets, would be one of the aspects that I would expect most merger proponents would try to make evident to the government in the context of its consideration of any merger proposal.

Bank share prices, per se, are not directly a concern. However, certainly indirectly the growth opportunities that a merger might provide for an institution would be a prominent concern.

Senator Kroft: Are you thinking in terms of a bank using its securities in the course of an acquisition, but that there is not necessarily a public policy interest in providing support or stability for the shares of banks any more than there is for any other company or industry?

Mr. Salembier: Looking at the broader impact of a merger proposal is certainly important to the government. That will perhaps include an impact on share prices. However, the institutions have a responsibility to conduct their business in a fashion that is most advantageous to their shareholders. The government's responsibility is to put in place a regulatory framework that allows them to do that.

It is our belief that the merger review process that we have set out and on which we are asking this committee for some further clarification, forms an important part of the regulatory framework that will allow banks to pursue the business strategies they consider to be most advantageous to their shareholders.

Senator Angus: I will try to focus on the process. During the Bill C-8 hearings and after the bill was enacted, we heard from the stakeholders that as a result of that legislation and the regulations and guidelines in relation thereto that the process for bank mergers had become more cumbersome than before. Do you agree with that?

Mr. Salembier: I would have to say "no." I am not sure I agree that stakeholders broadly speaking have that view. Perhaps some do, while others do not. We have a reasonably balanced view of the set of regulatory reforms that we brought forward in Bill C-8. In other words, it was broadly supported by stakeholders.

Senator Angus: Let me confine the stakeholders to which I am referring to the five banks that you identified earlier. Whether or not their complaints are well founded is another thing. However, would you agree with me that they did complain that it seemed that they could not engage in the huge expense involved in

par le biais de fonds de pension et autres, le prix et la stabilité des actions des banques sur les marchés financiers sont une considération dans l'examen de l'intérêt national d'une fusion.

M. Salembier: Le facteur qui pèse le plus lourd dans la considération par le gouvernement d'une fusion ne serait pas directement l'incidence sur les actions bancaires, mais plus généralement l'incidence sur les possibilités de croissance que pourrait présenter une fusion pour les institutions concernées à l'intérieur du marché national et, ce qui est peut-être plus important, à l'étranger. Les avantages qui pourraient revenir à une grosse institution, pour ce qui est de sa capacité de pénétrer des marchés étrangers, seraient, j'imagine, l'un des aspects que la plupart des acteurs dans une fusion voudraient faire ressortir auprès du gouvernement en vue de son examen de la proposition.

Le prix des actions de banque en tant que tel ne serait pas directement un sujet de préoccupation. Cependant, les possibilités de croissance qu'une fusion pourrait présenter à une institution seraient indirectement une considération importante.

Le sénateur Kroft: Songez-vous à la possibilité qu'une banque utilise ses titres dans le cadre d'une acquisition, mais qu'il n'y aurait pas forcément un intérêt public à assurer un appui ou une stabilité aux actions bancaires plus que ce ne serait le cas pour n'importe quelle autre société ou industrie?

M. Salembier: Si je regarde l'incidence plus large d'un projet de fusion, cela est certainement important pour le gouvernement. Pourrait y intervenir l'incidence sur la valeur des actions. Cependant, les institutions ont pour responsabilité de mener leurs affaires de la façon la plus avantageuse pour leurs actionnaires. La responsabilité du gouvernement est de mettre en place un cadre de réglementation qui le leur permette.

Nous croyons que le processus d'examen des fusions que nous avons établi et auquel nous demandons au comité d'apporter des éclaircissements supplémentaires constitue une partie importante du cadre de réglementation qui permettra aux banques de poursuivre les stratégies d'affaires qu'elle juge être les plus avantageuses pour leurs actionnaires.

Le sénateur Angus: Je vais m'efforcer de me concentrer sur le processus. Lors des audiences portant sur le projet de loi C-8 et après l'adoption du projet de loi, les parties prenantes nous ont dit que la loi, le règlement et les lignes directrices s'y rapportant avaient rendu le processus de fusion bancaire plus lourd qu'auparavant. Partagez-vous cette opinion?

M. Salembier: Il me faudrait dire que non. Je ne suis pas certain que ce soit l'avis de la majorité des parties prenantes. C'est peut-être ce que pensent certaines d'entre elles, mais pas toutes. Nous avons une vision plutôt équilibrée des réformes de la réglementation que nous avons apportées par le biais du projet de loi C-8. En d'autres termes, cette initiative a été largement appuyée par les intéressés.

Le sénateur Angus: Permettez-moi de limiter les intéressés auxquels je songe aux cinq banques que vous avez identifiées plus tôt. La question de savoir si leurs plaintes sont ou non fondées est une toute autre affaire. Cependant, conviendriez-vous avec moi qu'elles se sont plaintes du fait qu'elles ne pouvaient pas s'engager

examining a possible merger and getting all the accounting and other professional advice and putting together a combination of these two organizations in such an atmosphere of doubt?

Mr. Salembier: They would have to advise you as to whether they consider the process too onerous. I believe the reaction to our framework was a reasonably balanced one.

Senator Angus: You have heard that it was their view that they found it more cumbersome and difficult following that legislation, which was designed to provide clarity.

Mr. Salembier: I have heard that view but I am not sure I would generalize it to all stakeholders.

Senator Angus: I would not generalize it to all stakeholders, either. That is another story. I tried to confine it to the big banks.

After that legislation came in — and I am now relying, as you did, on press reports — I read that bank mergers are off now as a result of this process. Yet we have heard and we have read in the papers that recently two of those banks decided they were not off. In another report I read that one of the witnesses who will be coming to these hearings, Mr. Réal Raymond, CEO of the National Bank, holds the view that all of this process should be removed and that a combination of banks and the process related thereto should be left to the workings of the marketplace in the private sector. What do you think of that comment?

Mr. Salembier: The marketplace in which merger proposals have to work out includes a well functioning regulatory framework for the financial sector. The merger review process that we laid out is part of that framework. Some feel that it is too onerous, but not everyone holds that view. The legislation provides for a decision by the Minister of Finance on amalgamation and that is part of the regulatory framework under which institutions must operate. That being the case, we felt that the merger review process that we laid out would provide something of a road map to institutions that wished to pursue a merger.

Senator Angus: In response to my colleague Senator Banks a moment ago, you gave an answer that prompted this thought. We could hear the witnesses and consult the documentation and materials that are made available to us and we could send back our commentaries to your department — which we will do in the fullness of time. Yet is it not a fact that holding these hearings and submitting our findings does not preclude the officials in the Department of Finance necessarily from coming to the conclusion that at the present time in Canada, there should not be any mergers among our five major banks and that our banking system is just fine the way it is?

dans les énormes dépenses requises pour l'examen d'un projet de réforme, la compilation de toutes les données comptables et l'obtention de tous les conseils professionnels et autres requis en vue de l'union de deux institutions dans une telle ambiance de doute?

M. Salembier: Ce serait à elles de vous dire si elles jugent le processus trop onéreux. J'estime que la réaction à notre cadre a été plutôt équilibrée.

Le sénateur Angus: Vous avez entendu qu'elles ont trouvé le processus plus lourd et plus difficile suite à l'adoption de ce texte de loi, qui avait pour objet d'assurer plus de clarté.

M. Salembier: J'ai entendu cette opinion, mais je ne suis pas certain de l'attribuer à toutes les parties prenantes.

Le sénateur Angus: Je ne la généraliserai pas à toutes les parties prenantes non plus. C'est là une autre histoire. Je me suis efforcé de limiter cela aux grosses banques.

Suite à l'adoption du projet de loi — et je m'appuie maintenant, comme vous, sur les rapports parus dans la presse — je lis que les fusions de banques sont maintenant hors de question par suite de ce processus. Or, nous avons entendu dire et lu dans les journaux que récemment deux de ces banques ont décidé que l'idée de fusion n'était pas du tout écartée. Dans un autre rapport, je lis que l'un des témoins et qui va participer à nos audiences, M. Réal Raymond, PDG de la Banque nationale, estime que tout ce processus devrait être éliminé et que le jumelage de banques et le processus y afférent devraient dorénavant être déterminés par les rouages du marché dans le secteur privé. Que pensez-vous de ce commentaire?

M. Salembier: Le marché à l'intérieur duquel les projets de fusion doivent fonctionner englobe un cadre de réglementation opérationnelle pour le secteur financier. Le processus d'examen des projets de fusion que nous avons élaboré fait partie de ce cadre. D'aucuns estiment qu'il est trop onéreux, mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. La loi prévoit que la décision quant à une fusion soit rendue par le ministre des Finances et cela fait partie du cadre de réglementation à l'intérieur duquel les institutions doivent fonctionner. Cela étant, nous avons pensé que le processus d'examen des fusions élaboré par nous devrait en quelque sorte servir de carte routière pour les institutions désireuses de poursuivre une fusion.

Le sénateur Angus: En réponse à une question de mon collègue, le sénateur Banks, il y a un instant, vous avez dit quelque chose qui a fait naître en moi l'idée suivante. Nous pourrions entendre les témoins et consulter la documentation mise à notre disposition et renvoyer nos commentaires à votre ministère — ce que nous ferons en temps et lieu. Or, n'est-il pas vrai que la tenue de ces audiences et le dépôt de nos conclusions n'empêcheraient pas forcément les fonctionnaires du ministère des Finances d'en arriver à la conclusion qu'il ne devrait à l'heure actuelle pas y avoir au Canada de fusion entre nos cinq grosses banques et que notre système bancaire est très bien tel qu'il existe à l'heure actuelle?

Mr. Salembier: You have a couple of double negatives in your question, senator, but it is not the job of the Department of Finance to conclude that as a general proposition mergers are or are not a good thing. Our job is to provide advice to the Minister of Finance on any merger applications that might come in. The merger review process is there to provide some guidelines as to what factors will be taken into consideration in the provision of that advice.

Senator Meighen: Given that answer, what would your role be if the Minister of Finance, who has the ultimate say, were to indicate, prior to your study, that he would not approve in the foreseeable future. Would you continue with your study unless and until the major proponents withdrew their proposal or would you abandon it?

Mr. Salembier: That is a hypothetical question. I really cannot speculate on that.

Senator Meighen: "Public interest" is not hypothetical but it defies definition. This is a real possibility if we can lend any credence to newspaper reports about that type of intervention. It may be in the view of Minister of Finance, contrary to the national interest, to countenance at a particular point in time any mergers. If he were to make such a statement — which is not entirely hypothetical I would suggest to you — would you continue the study or abandon it?

Mr. Salembier: I cannot respond to that hypothetical question. However, I can tell you that the Government of Canada has and still has the option of doing what other governments around the world have done — namely, to declare a moratorium. This government has not done that. There is no moratorium on bank mergers at this time.

Senator Meighen: I am glad to hear that.

The Chairman: My own personal opinion, Senator Meighen and colleagues — and I want to hear all the evidence — is that it would be possible for this committee to conclude that bank mergers are either good or bad for Canada. Why could we not do that?

Senator Meighen: Until the next study or forever?

The Chairman: Forever is a long time. In the immediate future or what have you. Why do you find that so preposterous? That is our job.

Senator Angus: We are going to make a statement today, then. I read in the press that you were absolutely in favour of bank mergers.

The Chairman: I said that, speaking for myself, I was in favour and I still am.

Senator Prud'homme: You can be convinced otherwise by the end of this week, however.

M. Salembier: Il y a beaucoup de «ne» dans votre question, sénateur, mais ce n'est pas le rôle du ministère des Finances de conclure que de façon générale les fusions sont ou ne sont pas une bonne chose. Notre rôle est de fournir au ministre des Finances des conseils relativement à toute demande de fusion qui est faite. Le processus d'examen des projets de fusion est là pour donner des lignes directrices quant aux facteurs qui doivent entrer en ligne de compte dans la préparation de ces conseils.

Le sénateur Meighen: Étant donné cette réponse, quel serait votre rôle si le ministre des Finances, qui a le mot de la fin, disait, avant votre étude, qu'il n'approuverait pas de fusion dans un avenir prévisible? Ne poursuivriez-vous votre étude qu'à condition que les principales parties prenantes retirent leur proposition, ou bien l'abandonneriez-vous?

M. Salembier: Il s'agit là d'une question hypothétique. Je ne peux vraiment pas faire de spéculation là-dessus.

Le sénateur Meighen: «L'intérêt public» n'est pas hypothétique, mais résiste à tous les efforts déployés pour le définir. Il s'agit là d'une possibilité tout à fait réelle s'il faut croire les rapports parus dans les journaux au sujet de ce genre d'intervention. Il se pourrait qu'il soit, de l'avis du ministre, contraire à l'intérêt national de favoriser à un moment donné toute fusion. S'il devait faire une telle déclaration — ce qui, je vous soumets, n'est pas entièrement hypothétique — continueriez-vous d'étudier la proposition faite ou bien l'abandonneriez-vous?

M. Salembier: Je ne peux pas répondre à une telle question hypothétique. Je peux cependant vous dire que le gouvernement du Canada a et continuera d'avoir l'option de faire ce que d'autres gouvernements dans le monde ont fait — soit déclarer un moratoire. L'actuel gouvernement n'a pas fait cela. Il n'y a pour l'instant pas de moratoire en matière de fusions bancaires.

Le sénateur Meighen: Je suis heureux d'entendre cela.

Le président: Mon opinion personnelle, sénateur Meighen, collègues — et je veux entendre tous les témoignages — est qu'il serait possible pour le comité de conclure que les fusions bancaires sont ou bonnes ou mauvaises pour le Canada. Pourquoi ne pourrions-nous pas faire cela?

Le sénateur Meighen: Jusqu'à la prochaine étude ou bien pour toujours?

Le président: Pour toujours, c'est peut-être un peu beaucoup. Dans un proche avenir ou autre. Pourquoi trouvez-vous cela si ridicule? C'est là notre tâche.

Le sénateur Angus: Nous allons donc faire une déclaration aujourd'hui. J'ai lu dans les journaux que vous étiez absolument en faveur des fusions bancaires.

Le président: J'ai dit, parlant en mon nom propre, que j'étais en faveur et que je le suis toujours.

Le sénateur Prud'homme: Vous pourriez cependant être convaincu du contraire d'ici la fin de la semaine.

The Chairman: Yes, by the end of the week, if I hear testimony to the contrary. Do not most people going into a hearing have some kind of personal bias? Do we come in with blank minds? I do not think so. You did not; I did not. I am sure my colleagues on this side did not. I want to hear what the evidence is.

Senator Meighen: The Prime Minister's biases are not hidden either.

The Chairman: I do not have the vaguest idea. I do not know anything about that particular case.

Thank you very much, Mr. Salembier, for your time, effort and cogent answers.

The next group of witnesses are from the Competition Bureau.

Mr. Gaston Jorré, Senior Deputy Commissioner of Competition, Mergers Branch, Competition Bureau: Thank you for the opportunity to discuss public interest issues as they relate to bank mergers.

Mr. Richard Annan, on my right, and Mr. Gerry Birks, to my left, accompany me today: both men have experience with financial sector mergers.

I am here today to provide you with an overview of the process we will use in evaluating mergers in the financial sector.

[Translation]

With your permission, I would like to make a few introductory remarks and then pass the floor to Mr. Annan who will take us through a presentation on the merger review process.

We gained some experience in bank mergers in 1998 when we had simultaneous mergers to review. In addition, we also had the opportunity in late 1999 to prepare an analysis of the TD Bank acquisition of Canada Trust.

[English]

In evaluating each of these transactions, the Competition Bureau has used the approach set out in the bank merger enforcement guidelines. These guidelines are available on our Web site and articulate the analytical framework used by the Competition Bureau when assessing the competitive effects of a bank merger.

[Translation]

The process described in the bank merger enforcement guidelines was used in all of the bank merger reviews that we have looked at in the past four years and will continue to be used in any future transactions.

Le président: Oui, d'ici la fin de la semaine, si j'entends des preuves du contraire. N'est-il pas vrai que la plupart des gens, à l'abord d'une audience, ont un certain parti pris personnel? Entame-t-on un tel travail dépourvu de toute idée? Je ne le pense pas. Ce n'est pas votre cas et ce n'est pas le mien non plus. Je suis certain que ce n'est pas le cas de mes collègues de ce côté-ci de la table. Je tiens à entendre les témoignages et les preuves qui existent.

Le sénateur Meighen: Les partis pris du premier ministre ne sont pas cachés non plus.

Le président: Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais strictement rien de ce cas particulier.

Merci beaucoup, monsieur Salembier, de votre temps, de vos efforts et de vos réponses probantes.

Le groupe de témoins suivant nous vient du Bureau de la concurrence.

M. Gaston Jorré, sous-commissaire principal de la concurrence, Direction générale des fusions, Bureau de la concurrence: Merci de l'occasion qui m'est ici donnée de comparaître devant vous aujourd'hui pour discuter des questions d'intérêt public dans le cadre des fusions bancaires.

Je suis accompagné aujourd'hui de M. Richard Annan, à ma droite, et de M. Gerry Birks, à ma gauche: tous deux ont de l'expérience en matière de fusions dans le secteur financier.

Ma comparution aujourd'hui vise à vous donner un aperçu de notre processus lorsque nous évaluons des fusions dans le secteur financier.

[Français]

Je voudrais d'abord faire quelques observations générales et donner la parole à M. Annan qui nous présentera un exposé sur le processus d'examen.

Nous avons acquis une certaine expérience des fusions bancaires en 1998 lorsque nous avons été appelés à examiner les fusions simultanées. De plus, nous avons eu l'occasion, à la fin de 1999, d'analyser l'acquisition de Canada Trust par la banque Toronto Dominion.

[Traduction]

Dans l'évaluation de chacune de ces transactions, le personnel du Bureau de la concurrence s'est appuyé sur la démarche prévue dans les lignes directrices sur les fusions de banques. Ces lignes directrices sont accessibles au public sur notre site Web. Elles décrivent en détail le cadre d'analyse utilisé par le Bureau de la concurrence lorsqu'il évalue les effets d'une fusion bancaire sur la concurrence.

[Français]

Le processus décrit dans les lignes directrices sur le fusionnement des banques a servi dans tous les examens des fusions bancaires que nous avons réalisés depuis quatre ans et il continuera de servir pour les transactions futures.

[English]

The analytical framework used in evaluating bank mergers is very much the same as for any other merger review: It is fact-based and must take into account the current structure of the industry and the operations of the parties in question. When we are presented with a bank merger proposal, our results may be different than those arrived at in 1998 based simply on the ongoing evolution of the industry.

It is important to note that competition concerns may often be remedied. For example, in the TD Bank Canada Trust transaction, we were able to successfully resolve all the concerns by the divestiture of a certain number of branches, and by the sale of most of Canada Trust's MasterCard portfolio.

As a consequence of last year's amendments to the financial sector legislation, there are two technical changes to the Competition Act that will have an impact on the Competition Bureau's process.

[Translation]

Under the new legislation, the Commissioner will have the authority to communicate information that is specifically requested in writing by the Minister of Finance. This new section of the Act will allow the Commissioner to provide information collected, received or generated in the context of the merger.

For his part, the Minister of Finance must certify that the information can only be used for the purpose of making a decision in respect of a merger or a proposed merger. This differs from previous practice where the Commissioner was prohibited under Section 29 of the Competition Act from providing any confidential information. The other section provides that the Competition Tribunal should not make an order in respect of a merger under the Bank Act that the Minister of Finance has certified is in the best interests of the financial system of Canada.

This section has been amended to take into account the new power the Minister of Finance has to impose terms and conditions on such mergers.

[English]

The new process indicates that the Competition Bureau will have five months to complete its examination of any proposed merger.

The clock does not start ticking when the merger proposals are announced; it begins when the Competition Bureau has received all the information necessary to complete its analysis.

Finally, as an independent agency, it is the Competition Bureau's responsibility to evaluate transactions in a fair, transparent and predicable manner. Our competition analysis proceeds independently from the other review processes. The analysis results, and our conclusions are then sent to the Minister of Finance and the parties involved. The Minister of Finance then weighs the prudential competition and public interest issues to arrive at his decision.

[Traduction]

Le cadre d'analyse utilisé pour les fusions bancaires est essentiellement le même que pour toute autre fusion. Il s'appuie sur les faits et il doit prendre en compte la structure et les activités actuelles des parties en cause. Lorsque nous aurons à nous pencher sur un projet de fusion bancaire, il se pourrait que nos conclusions ne soient pas nécessairement les mêmes qu'en 1998, tout simplement parce que l'industrie a évolué depuis lors.

Il importe de souligner que les problèmes de concurrence peuvent souvent être résolus. Par exemple, nos préoccupations découlant de la transaction Banque TD-Canada Trust ont été apaisées à la suite du désaisissement de certaines succursales et de la vente de la plus grande partie du portefeuille MasterCard de Canada Trust.

En conséquence des modifications de l'an dernier à la législation sur le secteur financier, deux changements techniques ont été apportés à la Loi sur la concurrence et ces changements auront des répercussions sur le processus d'examen du Bureau.

[Français]

Selon les nouvelles dispositions, le commissaire a le pouvoir de communiquer l'information expressément demandée par écrit par le ministre des Finances. Ce nouvel article de notre loi permettrait au commissaire de communiquer tout renseignement recueilli, reçu ou produit dans le contexte d'une fusion.

Le ministre des Finances doit certifier que l'information ne pourra servir qu'aux fins d'une décision à l'égard d'une fusion ou d'un projet de fusion. Auparavant, l'article 29 de notre loi interdisait au commissaire de communiquer des renseignements confidentiels. L'autre disposition de la loi prévoit que le tribunal de la concurrence ne rend pas une ordonnance à l'égard d'une fusion relevant de la Loi des banques et à propos de laquelle le ministre des Finances certifie au commissaire qu'elle est souhaitable dans l'intérêt du système financier canadien.

Cet article a été modifié pour tenir compte du nouveau pouvoir du ministre des Finances d'imposer des conditions à de telles fusions.

[Traduction]

Selon le nouveau processus, le Bureau de la concurrence disposera de cinq mois pour terminer son examen de tout projet de fusion.

Le délai ne débute pas lorsque les propositions de fusion sont annoncées, mais bien lorsque le Bureau de la concurrence a reçu toute l'information nécessaire pour terminer son analyse.

Enfin, à titre d'organisme indépendant, le Bureau de la concurrence a comme responsabilité d'évaluer les fusions de façon équitable, transparente et prévisible. Notre analyse de la concurrence est indépendante de tout autre processus d'examen. Elle se conclut par l'envoi au ministre des Finances et aux parties d'une lettre expliquant nos conclusions. Le ministre des Finances doit par la suite sopeser les considérations de prudence, de concurrence et d'intérêt public pour en arriver à une décision.

We believe that the public interest and competition matters are generally complimentary with both trying to achieve an efficient market, low prices and high quality service to Canadian consumers.

[Translation]

I will now give the floor to Mr. Annan who will take us through the merger review process as it relates to banks, and I would encourage any questions that you may have as we proceed through our presentation.

[English]

Mr. Richard Annan, Major Case Director and Strategic Policy Advisor, Mergers Branch: We have a short presentation for you. This is a treetop or simplified view of the analytical framework that we use under the Competition Act for mergers and in this case, bank mergers. We have passed out the bank merger enforcement guidelines, as well as the letters that were made public in 1998 that outline our conclusions with respect to those two bank mergers.

If you wish to have a more in-depth appreciation of the process, I encourage you to read those materials.

On page two the legal test questions whether the merger would substantially lessen our competition. Essentially, we try to determine whether the merger creates, enhances or preserves market power. By that we mean, the ability to maintain prices higher than competitive levels. A typical benchmark that we use is a 5 per cent price increase over a two-year period. We also look at the non-price dimensions of competition, such as the reduction in the quality of service.

We look at both the unilateral or interdependent exercise of market power. Unilateral market power concerns itself with the raising of prices by the merging parties, and interdependent market power relates to the reduced amount of competitive vigour as a result of the change in industry structure.

As set out in the guidelines, there are three steps in the review: the examination stage, the decision stage and the remedy stage. If the Minister of Finance decides that the merger should proceed, then the remedy stage is conducted under the Remedies for Competition Act.

In the examination stage we obtain documents, conduct interviews, and obtain submissions from the merging parties. We also set up interviews and obtain documents from the competitors. We try to gain information from customers and, in this context, Small Medium Enterprises, SMEs, are of interest to consumer groups and other industry stakeholders. The Competition Bureau's staff members often have a working knowledge of these areas, and this is part of the expertise that they bring to these mergers. We also hire industry experts. In 1998

Nous croyons que l'intérêt public et les questions de concurrence sont en général complémentaires: dans les deux cas, il s'agit d'assurer l'efficacité du marché, des prix bas et un service de grande qualité pour les consommateurs canadiens.

[Français]

Je vais maintenant céder la parole à M. Annan qui va vous décrire le processus d'examen des fusions tel qu'il s'applique aux banques. Pendant notre présentation, je vous invite à poser toute question qui vous vient à l'esprit.

[Traduction]

M. Richard Annan, directeur des dossiers spéciaux et conseiller stratégique, Direction générale des fusionnements: Nous avons une courte présentation à vous faire. Il s'agit d'un survol ou en tout cas d'une version simplifiée du cadre d'analyse que nous utilisons en vertu de la *Loi sur la concurrence* pour examiner les fusions et, dans le cas qui nous occupe, les fusions bancaires. Nous avons fait distribuer les lignes directrices régissant le processus d'étude des fusions de banques ainsi que les lettres que nous avons rendues publiques en 1998 et qui résument nos conclusions relativement aux deux fusions bancaires.

Si vous souhaitez avoir une compréhension plus approfondie du processus, je vous encourage à lire ces documents.

Figurent à la page deux les questions relatives au critère juridique devant servir à déterminer si la fusion amènerait une réduction sensible de la concurrence. En gros, nous tentons de déterminer si la fusion créerait, augmenterait ou préserverait le pouvoir de marché. Par là nous entendons la capacité de maintenir les prix à des niveaux supérieurs aux niveaux compétitifs. Un repère type que nous utilisons est une augmentation de 5 p. 100 du prix sur deux ans. Nous nous penchons également sur les dimensions autres que les prix de la concurrence, par exemple réduction de la qualité de service.

Nous examinons et l'exercice unilatéral et l'exercice interdépendant du pouvoir de marché. Le pouvoir de marché unilatéral vise une augmentation des prix par les parties à la fusion, tandis que le pouvoir de marché interdépendant vise une réduction de la vigueur concurrentielle par suite du changement dans la structure de l'industrie.

Conformément aux lignes directrices, il y a trois étapes dans l'examen: l'étape de l'analyse, l'étape de la décision et l'étape des mesures correctives. Si le ministre des Finances décide que la fusion devrait aller de l'avant, alors l'étape des mesures correctives est menée conformément à la Remedies for Competition Act.

À l'étape de l'analyse, nous obtenons des documents, menons des entrevues et recueillons des soumissions auprès des parties à la fusion. Nous organisons également des entrevues et obtenons des documents auprès des concurrents. Nous nous efforçons d'obtenir des documents auprès de clients et, dans ce contexte, les PME ou petites et moyennes entreprises intéressent les groupes de consommateurs et d'autres intervenants de l'industrie. Les membres du personnel du Bureau de la concurrence connaissent bien ces domaines et mettent leurs connaissances au service de

we hired quite a number of outside industry experts that included former senior bankers, investment bankers, economists and econometricians.

We have also amassed an extensive database using the Canadian Bankers Association's database, and have augmented it with information acquired from the non-participants in that database. As a result, we have created an extensive snapshot of what the Canadian financial system looks like regarding market share for various types of products.

The analysis itself includes four steps: The first step is the market definition stage; the second is market shares and concentrates on the defined markets; the third step is key competition factors; and the fourth step is the consideration of efficiencies.

The market definition procedures define both the product and the geographic markets. This is a challenging thing to do in the context of banking services. We try to determine whether there are close substitutes for various kinds of products. Trying to ascertain whether a loan and a line of credit are close substitutes, versus something else, is not always an easy exercise. This may be clearer in manufactured products such as the comparison between a car and a bicycle.

In the case of financial services, the differences in prices and functionality are not always evident. This is also difficult exercise. After having gone through this particular exercise, we think that there are numerous relevant product markets in personal banking. Transaction accounts are the core drivers of the relationship between the banks and consumers. We think that residential mortgages, personal loans and lines of credit are separate as product markets.

We looked at transaction accounts and at related services, such as cash and coin, cash management, night depository services, and at operating loans. All of these items are important for all businesses including small ones. In our 1998 evaluation, we looked at a number of other product markets that we determined were not problematic: short-term savings that include GICs, money market funds and Canada Savings Bonds. These all comprise one kind of short-term savings. An investment-related product was long-term savings such as stocks, bonds and mutual funds. There was a great deal of competition in that area.

In terms of businesses term loans secured by collateral are considered as another product market. That market includes leases and non-residential mortgages. Those areas were not problematic for us. In 1998 we also had a look at credit card

l'analyse de ces fusions. Nous recourons également à des experts de l'industrie. En 1998, nous avons passé contrat avec plusieurs experts de l'industrie dont d'anciens banquiers de renom, des spécialistes des services de banque d'investissement, des économistes et des économètres.

Nous avons également compilé une vaste base de données en utilisant celle de l'Association des banquiers canadiens, et nous l'avons augmentée grâce à des données obtenues auprès de non-participants à cette base de données. Nous avons ainsi obtenu un cliché détaillé de ce à quoi ressemble le système financier canadien et des parts de marché des différentes catégories de produits.

L'analyse elle-même comporte quatre étapes: la première est celle de la définition du marché; la deuxième est celle de la détermination des parts de marché et des concentrations sur les marchés ainsi définis; la troisième est celle des facteurs de concurrence clés; et, enfin, la quatrième, est l'examen des gains en efficience.

Les procédures de définition du marché cernent et le produit et les marchés géographiques. Il s'agit là de tout un défi dans le contexte des services bancaires. Nous nous efforçons de déterminer s'il existe des substituts pour différentes catégories de produits. Il n'est pas toujours facile de déterminer si un prêt et une marge de crédit sont des substituts proches par opposition à autre chose. C'est peut-être plus clair dans le cas de produits manufacturiers, et je citerai à titre d'exemple la comparaison entre une voiture et une bicyclette.

Dans le cas de services financiers, les différences côté prix et fonctions ne sont pas toujours évidentes. C'est là encore un exercice difficile. Ayant fait cet exercice, nous pensons qu'il existe dans le domaine des services bancaires aux particuliers de nombreux marchés de produits qui ont leur place. Les comptes d'opérations sont le principal moteur de la relation entre les banques et les consommateurs. Nous pensons que les hypothèques résidentielles, les prêts et marges de crédit personnelles sont distincts en tant que produits.

Nous avons également examiné les comptes d'opérations et services connexes comme par exemple la fourniture de billets de banque et de pièces, la gestion des soldes de règlement, les services de dépôt de nuit et les prêts d'exploitation. Tous ces services sont importants pour l'ensemble des entreprises, y compris les petites. Lors de notre évaluation de 1998, nous avons examiné plusieurs autres marchés de produits qui ne posaient selon nous pas de problèmes: l'épargne à court terme, incluant certificats de placement garantis, fonds du marché monétaire et obligations d'épargne du Canada. Tous ces produits correspondent à un type d'épargne à court terme. Un produit d'investissement était l'épargne à long terme sous forme d'actions, d'obligations et de fonds mutuels. Il existe dans ce domaine une assez vive concurrence.

Pour ce qui est des services aux entreprises, les prêts à terme avec garantie sont considérés comme étant un autre marché de produits. Ce marché englobe les baux et les hypothèques non résidentielles. Ces volets ne posaient selon nous pas de problème.

markets and other markets in the securities, but I will not speak in further detail on that subject.

Markets also have a geographic dimension. Here we look at customer behaviour. How far a customer will go to search out alternatives? How far are people prepared to go to import? How far will suppliers go to provide competition in a particular geographic market? This is also a difficult exercise. We look at a number of different questions: What are the shipment patterns, in this case? Where are the customer drawing areas? Would that change if there were an increase in price? What is the importance of physical branch location versus alternative distribution mechanisms? Obviously, the market is changing and will likely continue to change in the future. We also looked at the use of Internet telephone banking and automated banking machines.

In terms of geography, we have determined that the personal and SME product markets are locally based and branch-dependent. For the residential markets, there are alternative means of selling mortgage originations. In 1998, we determined that the markets were essentially local, although we acknowledged that because of mobile sales forces, they were developing a more regional pattern.

We have a safe harbour threshold concerning market shares. This is consistent not only in the case of banks but throughout the merger process. If the merging parties have less than 35 per cent market share, or the top four firms in the industry have less than 65 per cent with the merging parties accounting for 10 per cent, or less, then it is unlikely to raise a competition issue. That is a safe harbour.

We looked at these guidelines closely and came up with a screening mechanism. Many product markets and multiple geographic markets are essentially local, and there can be hundreds of relevant markets to consider. Thus, we needed an efficient screening mechanism. We have divided the markets by colour for ease of reference and communication. The red markets are classified as the combined parties that have over 45 per cent of market share in transaction accounts. Orange markets hold between 35 per cent and 45 per cent, and the green markets are the safe-harbour markets at less than 35 per cent.

The actual algorithms are outlined in the bank letters and are a bit more complicated. However, by and large they are the main drivers.

We have also examined the degree to which bank mergers would reduce competition through interdependent behaviour. A number of indicia were looked at: the number of sellers in the market; situations where the barriers to entry were high; the

En 1998, nous avons également examiné les marchés de cartes de crédit et marchés de valeurs mobilières, mais je ne vais pas m'épancher plus avant là-dessus.

Les marchés ont également une dimension géographique. Ici, nous nous penchons sur le comportement du consommateur. Jusqu'où ira le consommateur dans sa recherche de solutions de rechange? Jusqu'à quel point les gens sont-ils prêts à recourir à l'importation? Jusqu'où iront les fournisseurs pour livrer concurrence à l'intérieur d'un marché géographique donné? Il s'agit là aussi d'un exercice difficile. Nous avons réfléchi à plusieurs questions: quels sont les schémas de livraison dans tel ou tel cas? Où se trouvent les bassins dans lesquels on puise les clients? Qu'est-ce qui changerait s'il y avait une augmentation de prix? Quelle est l'importance de l'emplacement physique de la succursale par opposition à des mécanismes de distribution de rechange? Il est clair que le marché est en train de changer et que son évolution va se poursuivre à l'avenir. Nous avons également examiné l'utilisation de services bancaires par téléphone et par Internet ainsi que la fréquentation des guichets automatiques bancaires.

Sur le plan géographique, nous avons déterminé que les marchés de produits pour particuliers et PME ont une assise locale et sont dépendants des succursales. Dans le cas des marchés résidentiels, il existe des moyens de rechange de vendre des sources d'hypothèque. En 1998, nous avons déterminé que les marchés étaient essentiellement locaux, bien que nous ayons reconnu qu'à cause d'équipes de vente mobiles, ceux-ci adoptaient un schéma davantage régional.

Nous avons une règle refuge pour les parts de marché. Cela vaut non seulement pour chacune des banques mais également pour le processus de fusionnement. Si les parties à la fusion détiennent moins de 35 p. 100 du marché, ou si les quatre plus grands joueurs dans l'industrie ont moins de 65 p. 100, avec les parties à la fusion représentant 10 p. 100 ou moins, alors il y a peu de chances que cela soulève une question de concurrence. C'est là la règle refuge.

Nous avons soigneusement examiné ces lignes directrices et en sommes arrivés à un mécanisme de sélection. De nombreux marchés de produits et marchés géographiques multiples sont essentiellement locaux et il peut y avoir des centaines de marchés pertinents à examiner. Ainsi, il nous fallait un mécanisme de sélection efficient. Nous avons donc divisé le marché en plusieurs couleurs, dans l'intérêt de la facilité et de la communication. Les marchés rouges sont ceux dont les parties combinées représentent plus de 45 p. 100 du marché en comptes d'opérations. Les marchés oranges détiennent entre 35 p. 100 et 45 p. 100, tandis que les marchés verts sont les marchés refuge de moins de 35 p. 100.

Les véritables algorithmes sont esquissés dans les lettres bancaires et sont quelque peu plus complexes. Ce sont cependant principalement là les principaux moteurs.

Nous nous sommes également penchés sur le degré auquel les fusions bancaires réduiraient la concurrence en raison de comportements interdépendants. Nous avons examiné plusieurs indices: le nombre de vendeurs sur le marché; les situations dans

stability of the market shares; the transparency of pricing between competitors; industry cooperation; and multi-market contact. If there is a significant reduction in the number of players at either the local or national level, there could be cause for concern about the effect of these indicia on the competitive vigour.

Beyond market share, the act directs us to say that market share alone cannot be a reason for finding substantial lessening, or prevention, of competition. We have to look at a number of other factors that are key. For example: the barriers to entry to industry, foreign competition, the effectiveness of the remaining competitors, the degree of change in innovation — technology change in this example could reduce barriers to entry and make existing and new entrants more possible — and the removal of a vigorous competitor.

In 1998, we found that barriers to entry, or expansion, were high in the banking industry and that the need to have a large branch network did not seem to have been replaced by technology. We also found that it is important to have a branch network, both for selling and for problem solving; that brand names are important; and that switching costs are significant. There is certainly quite a degree of customer inertia in banking and, to some degree, technology can make switching costs higher, in terms of direct deposit of salary or automatic bill payment. These activities make it a bigger problem for customers to change their banking relationship. Of course, they are not afraid to change but it does make it a bit more difficult.

We found that technology was unlikely to replace the need for physical presence for the following five to 15 years. Again, we were looking at competition effects within a two-year period. It clearly fell outside our period of analysis.

In terms of efficiencies, there is a possible defence to a merger. The efficiency gains must outweigh the negative effects on the competition. For those gains to be counted, they must be essentially unique to the merger. They cannot be achieved by other means such as joint ventures and internal growth.

After completing an extensive analysis, we reach a decision stage. At that point we send the report to both the Minister of Finance and the parties involved. The report is made public. I believe that this committee will receive a copy of the report.

The minister will decide whether the concerns can be addressed. If the minister decides that we should proceed to remedy stage then the Competition Bureau will be in charge of the negotiations of the remedies. Assuming those discussions are successful, the Minister of Finance, in addition to any concerns

lesquelles les barrières à l'entrée étaient élevées, la stabilité des parts de marché, la transparence des prix entre concurrents, la collaboration au niveau de l'industrie, et le contact multi-marchés. En cas de réduction sensible du nombre de joueurs au niveau ou local ou national, il pourrait y avoir lieu de s'inquiéter de l'effet de ces indices sur la vigueur concurrentielle.

Au-delà de la part de marché, la loi nous amène à dire que la seule part de marché ne peut pas être une raison de conclure à une réduction substantielle ou à la prévention de la concurrence. Il nous faut examiner plusieurs autres facteurs importants. Par exemple: les barrières à l'entrée pour l'industrie, la concurrence étrangère, l'efficacité des concurrents restants, le degré de changement dans l'innovation — le changement technologique dans cet exemple pourrait réduire les obstacles à l'entrée et faciliter les choses pour les entrants existants et nouveaux — et la suppression d'un concurrent vigoureux.

En 1998, nous avons trouvé que les barrières à l'entrée ou à l'expansion étaient importantes dans le secteur bancaire et que la nécessité de disposer d'un vaste réseau de succursales ne semblait pas avoir été remplacée par la technologie. Nous avons également constaté qu'il est important d'avoir un réseau de succursales et pour vendre ces services et pour résoudre les problèmes, que les noms de marque sont importants et que les coûts pour changer de fournisseur comptent. Il y a chez le consommateur un fort degré d'inertie en matière de services bancaires et la technologie peut jusqu'à un certain point augmenter les coûts occasionnés par le changement de fournisseur, s'agissant du dépôt direct de son chèque de paye ou du paiement automatique de factures. Ces activités posent problème pour les clients qui veulent changer de banque. Bien sûr, ils n'ont pas peur de changer, mais cela leur complique les choses.

Nous avons conclu que la technologie n'allait vraisemblablement pas remplacer la nécessité d'une présence physique avant cinq à 15 ans. Encore une fois, nous examinons les effets de la concurrence dans une fenêtre de deux ans. La disparition de la nécessité d'une présence physique n'a pas coïncidé avec notre période d'analyse.

En ce qui concerne les efficacités, il y a une défense possible d'une fusion. Les gains en efficacité doivent l'emporter sur les effets négatifs côté concurrence. Pour que ces gains entrent en ligne de compte, ils doivent essentiellement être uniques à la fusion en question. Ils ne peuvent pas être réalisés par d'autres moyens tels des entreprises en coparticipation ou la croissance interne.

Une fois terminée notre analyse exhaustive, nous en arrivons à l'étape de la décision. À ce stade-là nous envoyons le rapport et au ministre des Finances et aux parties concernées. Le rapport est rendu public. Je pense que le comité reçoit copie du rapport.

Le ministre décide alors si les problèmes peuvent être réglés. Si le ministre décide qu'il nous faut passer à l'étape des mesures correctives, alors c'est le Bureau de la concurrence qui sera chargé de la négociation des mesures correctives. À supposer que ces discussions aboutissent, le ministre des Finances peut approuver

and remedies on prudential and public interest concerns, could approve the transaction subject to terms and conditions, if any.

The analytical framework that we used in 1998 is still in place. It has not changed. We will apply that framework to any future transactions. We also consider the effect of changes in the marketplace. We would look at the specifics of the proposed transaction.

We are open to questions.

Senator Kelleher: The media reports that the Bank of Nova Scotia and the Bank of Montreal are considering a merger proposal. It appears that the Prime Minister told us that he does not want any mergers at this time.

Assuming that is correct, what role, if any, did you people play in those discussions with respect to that proposal?

Mr. Jorré: The first time I learned of that proposal was in the newspapers.

Senator Kelleher: Were you asked for advice with respect to this proposal?

Mr. Jorré: I was quite surprised with what I read in the papers.

Senator Kelleher: Am I correct in assuming that it is legal to have mergers in the Canadian banking industry?

Mr. Jorré: It is legal to have mergers in any industry. The proposed merger must go through a merger review process under the Competition Act. In the case of banks, other steps must be taken as well.

Senator Kelleher: If the Prime Minister has nixed the proposed merger, and you were not consulted about it, how good can this process be?

Mr. Jorré: I cannot comment on what may or may not have happened. I do not know. Furthermore, we play a specific role under the bank merger process in relation to competition issues under the Competition Act.

Senator Kelleher: No advice was requested?

Mr. Jorré: I learned that there might have been such a transaction by reading about it in the newspapers.

Senator Kroft: My question is directed for the purpose of the work we must do to understand where your work stops and where the determination of public interest in the governmental or political sense starts. While I appreciate the clarity of what you have said here, could you briefly define where your work stops? We are interested in the public interest and with Canadian interest. Could you try to define where your functions stop?

Mr. Jorré: The first phase is assessing the transaction. We assess it from a competition point of view. At the end of that phase, we provide a letter giving our assessment.

la transaction sous réserve de modalités tenant compte de ces mesures pour pallier les problèmes liés à la prudence ou à l'intérêt public.

Le cadre analytique que nous avons utilisé en 1998 est toujours en place. Il n'a pas changé. Nous appliquerons ce cadre à toute transaction future. Nous examinons également l'effet des changements survenus dans le marché. Dans le cas d'une transaction proposée, nous examinerions tout cela dans le détail.

Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

Le sénateur Kelleher: Les médias rapportent que la Banque de Nouvelle-Écosse et que la Banque de Montréal envisagent un fusionnement. Il semble que le premier ministre nous ait dit qu'il ne veut pas de fusions bancaires en ce moment.

À supposer que cela est exact, quel rôle, s'il en est un, avez-vous joué dans ces discussions relativement à ce projet?

M. Jorré: J'ai pour la première fois pris connaissance du projet dans les journaux.

Le sénateur Kelleher: Vous a-t-on demandé conseil relativement à ce projet?

M. Jorré: J'ai été très surpris par ce que j'ai lu dans les journaux.

Le sénateur Kelleher: Ai-je raison de supposer qu'il est légal qu'il y ait des fusions au sein du secteur bancaire canadien?

M. Jorré: Il est légal d'avoir des fusions dans quelque secteur que ce soit. La fusion proposée doit être assujettie au processus d'examen des projets de fusion en vertu de la Loi sur la concurrence. Dans le cas de banques, d'autres étapes encore doivent être suivies.

Le sénateur Kelleher: Si le premier ministre a exclu la fusion proposée et que vous n'avez pas été consultés à son sujet, dans quelle mesure ce processus peut-il être bon?

M. Jorré: Je ne peux pas me prononcer sur ce qui a pu arriver ou ne pas arriver. Je ne le sais pas. Par ailleurs, nous jouons un rôle bien particulier en vertu du processus d'examen des projets de fusion de banques dans le contexte des questions de concurrence régies par la Loi sur la concurrence.

Le sénateur Kelleher: Aucun conseil ne vous a été demandé?

M. Jorré: J'ai appris qu'une telle transaction aurait pu se faire en lisant les journaux.

Le sénateur Kroft: Ma question concerne le travail que nous devons faire pour comprendre où s'arrête votre travail et où commence la détermination de l'intérêt public dans un contexte gouvernemental ou politique. J'apprécie la clarté de ce que vous avez dit ici, mais pourriez-vous définir brièvement où s'arrête votre travail? Nous nous intéressons à l'intérêt public et à l'intérêt canadien. Pourriez-vous tenter de définir où s'arrête votre rôle?

M. Jorré: La première étape est l'évaluation de la transaction. Nous l'évaluons du point de vue de la concurrence. À la fin de cette étape, nous fournissons une lettre contenant notre évaluation.

You have examples of the letters that we provided for 1998 transactions. The facts will differ by case, but we provide an assessment of that sort stating our views on competition issues.

That product goes to the Minister of Finance along with other things such as the prudential advice from OSFI. The minister has our assessment to assist him in making a decision. If the Minister of Finance stipulates that there are to be remedies to allow the transaction, it is our role to negotiate competition remedies.

Senator Kroft: To what extent do you look at the business requirements of the bank? Do you consider the business impact on the entity? Do you consider if it would hurt them in their long-range business development? Would it be costly to them? Would it affect share price or affect their growth potential? To what extent do you look at that side of the equation?

Mr. Jorré: Our focus is on the competitive impact to ensure competitive prices, competitive services and quality of service. We are not concerned with the effect of that on the business as such.

In general, we believe that when you have a competitive marketplace you also have the most effective economy and the most effective businesses.

Senator Kroft: You work under the philosophic umbrella that a more competitive marketplace is for the greater good of those in it?

Mr. Jorré: That is the foundation of the Competition Act, yes.

Senator Kroft: If an entity were making the case that there may be some negative implications for the competitive effectiveness in the domestic marketplace, but in the broader, overall picture of global development and industrial development the price is worthwhile, would you consider the trade-off? Would you not try to justify a reduction of competitive conduct?

Mr. Jorré: No, we would not.

Mr. Annan: There are two elements. We direct legal tests to determine whether the merger substantially lessens or prevents competition. Second, there is a deficiencies defence. For example, if the merger were to create significant deficiencies that outweigh and offset those competitive effects those kinds of concerns might come into play.

Senator Oliver: It seems to me that one of the main concerns of the big five banks is that the minister, OSFI, the Competition Bureau, the House of Commons Finance Committee and the Standing Senate Committee on Banking all make certain determinations that lead to duplications.

Vous avez des exemples des lettres que nous avons fournies pour les transactions de 1998. Les faits varieront d'un dossier à l'autre, mais nous livrons une évaluation du genre, énonçant nos opinions relatives aux questions de concurrence.

Ce produit est déposé auprès du ministre des Finances au côté d'autres choses comme par exemple le conseil prudentiel du BSIF. Le ministre dispose de notre évaluation, qui l'aide en vue de sa décision. Si le ministre des Finances stipule qu'il doit y avoir, pour que la transaction soit autorisée, des mesures correctives, alors c'est notre rôle de négocier ces mesures dans le contexte de la concurrence.

Le sénateur Kroft: Dans quelle mesure examinez-vous les exigences commerciales de la banque? Vous penchez-vous sur l'incidence commerciale sur l'entité? Tentez-vous de déterminer si cela risque de nuire à son développement commercial à long terme? Réfléchissez-vous à la question de savoir si cela va lui être coûteux? Cela aura-t-il une incidence sur le prix des actions ou sur sa croissance potentielle? Dans quelle mesure vous penchez-vous sur ce côté-là de l'équation?

M. Jorré: Nous nous intéressons à l'incidence concurrentielle, ce dans le but du maintien de prix concurrentiels, de services compétitifs et de services de qualité. Nous ne sommes pas préoccupés par l'effet que cela peut avoir sur l'entreprise en tant que telle.

De façon générale, nous croyons que lorsque vous avez un marché concurrentiel vous avez également l'économie la plus efficace et les entreprises les plus efficaces.

Le sénateur Kroft: Vous travaillez sous un ciel philosophique selon lequel un marché plus concurrentiel servira mieux ceux qui en font partie, n'est-ce pas?

M. Jorré: Oui, c'est là le fondement de la Loi sur la concurrence.

Le sénateur Kroft: Si une entité disait que l'efficacité concurrentielle dans le marché intérieur pouvait comporter certaines ramifications négatives, mais que dans le tableau général plus vaste du développement global et du développement industriel le prix en vaudrait la peine, accepteriez-vous le compromis? N'essaieriez-vous pas de justifier une réduction du comportement concurrentiel?

M. Jorré: Non.

M. Annan: Il y a deux éléments. Nous nous appuyons sur des critères juridiques pour déterminer si la fusion amoindrirait sensiblement ou empêcherait la concurrence. Deuxièmement, il y a une défense fondée sur la déficience. Par exemple, si la fusion devait créer de graves déficiences qui l'emporteraient sur les effets concurrentiels, ce genre de préoccupation pourrait entrer en ligne de compte.

Le sénateur Oliver: Il me semble que l'une des principales préoccupations des cinq grosses banques est que le ministre, le BSIF, le Bureau de la concurrence, le Comité des finances de la Chambre des communes et le Comité sénatorial permanent des banques font tous certaines déterminations menant à des duplications.

The banks hold the view that there is enormous duplication in the activities of the Banking Committee, the House of Commons Finance Committee and you.

The Banking Committee's job is to look at a public interest impact assessment and what impact this merger will have in the public interest. They have to look at considerations that should apply in the public interest whenever mergers come up.

Where would you suggest the line be drawn between the work of this committee and other parliamentary committees? What should be done to avoid the issue of duplication, or is duplication always going to be the case where we hear the same witnesses and analyze the same things? If so, what certainty is there for the banks if this committee decides in one way and you decide in the opposite way on an issue?

Mr. Jorré: I am not sure that there is duplication in the sense that the kind of assessment that we do, which is very exhaustive and detailed. Again, we go at a level of detail that is really quite in-depth. I refer you again to the letters we sent in 1998 that delve into numerous markets and numerous products. I do not believe anyone else does that kind of assessment. I am not sure how much duplication there is in what we do, because I think it is raw material which is available for the overall decision and which examines, quite exhaustively, the competition issues.

Senator Oliver: Is there anything that the Senate Banking Committee does in terms of its public interest impact assessment that you also do? I am trying to find out where the duplication is.

Mr. Annan: Honourable senators, perhaps I can help. I am thinking of an example that does not relate to banking but is certainly of topical interest, and that is the merger between Air Canada and Canadian Airlines. Also, at the time, the Minister of Transport was very much concerned with the public interest of that transaction. Subsequent to that, there were changes to the Canada Transportation Act and the Competition Act to put in a new merger review process for that.

In that transaction, there were undertakings relating to competition issues that were negotiated by us and given to us by Air Canada. There were also undertakings given to the Minister of Transport by Air Canada in relation to public interest issues other than competition issues. Of the two undertakings that the Minister of Transport received, one was with respect to employment and what was to be done with unionizing employees for a period of time. The second undertaking related to access to communities and the sustaining of air service to particular small communities. I would suggest that things like employment or access are issues that should be considered in the public interest, but those are not the type of issues we would look at.

Les banques maintiennent qu'il y a énormément de duplication dans les activités du Comité des banques, du Comité des finances de la Chambre et de vous-mêmes.

Le rôle du Comité des banques est d'examiner l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public et les effets que la fusion envisagée aurait sur l'intérêt public. Il lui faut examiner les considérations qui devraient s'appliquer dans l'intérêt public dans le cas de toute fusion.

Où proposeriez-vous de tracer la ligne de démarcation entre le travail de notre comité et celui d'autres comités parlementaires? Que faudrait-il faire pour éviter la duplication ou bien celle-ci sera-t-elle toujours présente dès lors que l'on entendra les mêmes témoins et que l'on analysera les mêmes choses? Dans l'affirmative, quelle certitude y a-t-il pour les banques si le comité ici réuni tranche d'un côté et que vous vous tranchez de l'autre sur un même dossier?

M. Jorré: Je ne suis pas certain qu'il y ait duplication dans le sens que le genre d'évaluation que nous menons est très exhaustive et détaillée. Encore une fois, le niveau de détail que nous recherchons est tel que nos travaux sont très approfondis. Je vous renverrais ici encore aux lettres que nous avons envoyées en 1998 et qui traitent de nombreux marchés et de nombreux produits. Je ne pense pas que quiconque d'autre fasse ce genre d'évaluation. J'ignore combien de double emploi il y a dans ce que nous faisons, car je pense qu'il s'agit de matière brute qui est disponible pour la décision d'ensemble et qui permet un examen plutôt exhaustif des questions de concurrence.

Le sénateur Oliver: Y a-t-il quelque chose que fait le Comité sénatorial des banques relativement à l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public que vous faites vous aussi? J'essaie de déterminer où se situe le double emploi.

M. Annan: Honorables sénateurs, je pourrais peut-être vous aider. Je songe à un exemple qui ne concerne pas le secteur bancaire mais qui est certainement d'actualité, et il s'agit de la fusion entre Air Canada et les Lignes aériennes Canadian. À l'époque, le ministre des Transports était très préoccupé par l'aspect intérêt public de cette transaction. Par la suite, des changements ont été apportés à la Loi sur les transports au Canada et à la Loi sur la concurrence en vue d'établir pour ce genre de situation un nouveau processus d'examen des fusions.

Dans le cas de cette transaction, il y a eu des engagements en matière de questions de concurrence qui ont été négociés par nous et qui nous ont été donnés par Air Canada. Il y a également eu des engagements faits au ministre des Transports par Air Canada relativement à des questions d'intérêt public autres que relatives à la concurrence. L'un des engagements reçus par le ministre des Transports concernait l'emploi et ce qui allait être fait en matière de syndicalisation des employés pendant une période de temps donnée. Le deuxième engagement concernait l'accès aux collectivités et le maintien du service aérien à certaines petites localités. Je dirais que des choses comme l'emploi ou l'accès sont des questions qui devraient être examinées sous la rubrique de l'intérêt public, mais ce ne sont pas là les genres de questions sur lesquelles nous nous penchons.

Senator Oliver: My second question relates to Professor James McIntosh. You have said that your 1998 analytical framework remains the same today. I am sure you have read some of the articles of Professor McIntosh. He is critical of your analytical framework. He says your criteria and methodology was wrong in the analysis you did of the bank mergers proposals in 1998. I would like to read two lines from what he says. I would invite you to comment so that the record can have your direct response to a scathing criticism of your methodology. He said:

In your review of the requested bank mergers in 1998, the Competition Bureau was sceptical that there would be any gains in efficiency arising from the mergers. This was based on their perception of what American researchers had found when they looked at scale efficiency in merger results involving U.S. banks. I believe that they misread this literature and they failed to consider its deficiencies, which by that time had been well documented.

Do you agree or disagree with those conclusions?

He went on to say that you should have been looking at models from the Japanese and other banks because the American bank models you looked at were too small and much smaller than any of our five Canadian banks. What do you say to that? Are you familiar with his writing?

Mr. Annan: I am not. However, I can tell you what we did do in that case.

We went through many economic studies and looked at banking efficiencies. In fact, we hired one of the leading U.S. experts on banking efficiencies. His conclusion was that if a bank merger is successful, then it is likely to obtain efficiencies. However, looking at the great number of bank mergers that have actually happened in the United States over the last several decades, the evidence has been that about half of them do not achieve efficiencies. In fact, in some cases the costs go up; therefore, they are not successful. In the other half of the mergers, some of the cost savings are achieved. However, one of the indicia of success is whether or not you have had prior experience in doing large merger integrations, which these particular parties did not. That was a factor in our analysis.

There were a number of other things we looked at in terms of efficiencies relating to that, not the least of which is the standard under the Competition Act is now subject to jurisprudence and overview. There is an appeal right now to the Federal Court on this issue of what is the appropriate standard.

In relating to the issue of the academic studies, we hired one of the leading experts in this area, and that was the advice we got at the time. I also know that there are many banking studies that claim that economies of scale are exhausted at a fairly low level,

Le sénateur Oliver: Ma deuxième question concerne le professeur James McIntosh. Vous avez dit que votre cadre d'analyse 1998 est toujours en vigueur aujourd'hui. Je suis certain que vous avez lu certains des articles du professeur McIntosh. Il trouve à redire sur votre cadre d'analyse. Il maintient que les critères et la méthodologie que vous avez utilisés dans l'analyse que vous avez faite des projets de fusions bancaires en 1998 n'étaient pas les bons. J'aimerais vous lire deux lignes tirées de son explication. Je vous invite à réagir afin que figure au procès-verbal votre réponse directe à une critique cinglante de votre méthodologie. Il a dit ceci:

Dans votre examen des fusions bancaires demandé en 1998, le Bureau de la concurrence était sceptique quant à la possibilité de gains d'efficacité pouvant découler des fusions. Cela s'appuyait sur sa perception de ce qu'avaient constaté des chercheurs américains en examinant les efficacités d'échelle dans les résultats de fusions de banques américaines. Je pense qu'il a mal interprété cette documentation et a omis de tenir compte de ces déficiences qui étaient pourtant alors bien documentées.

Acceptez-vous ou rejetez-vous ces conclusions?

Il a poursuivi en disant que vous auriez dû examiner des modèles inspirés de banques japonaises et autres étant donné que les modèles de banques américaines que vous avez utilisés étaient trop petits et en tout cas beaucoup plus petits que l'une quelconque de nos cinq banques canadiennes. Qu'avez-vous à dire en réponse à cela? Connaissez-vous ses écrits?

M. Annan: Non. Je peux cependant vous dire ce que nous avons fait dans ce dossier.

Nous avons parcouru de nombreuses études économiques et examiné les efficacités bancaires. En fait, nous avons embauché un grand expert américain en matière d'efficacités bancaires. Sa conclusion a été que si une fusion bancaire réussissait alors elle allait vraisemblablement déboucher sur des gains en efficacité. Cependant, si l'on regarde le grand nombre de fusions bancaires qui se sont faites aux États-Unis au cours des dernières décennies, il en ressort qu'environ la moitié d'entre elles n'ont pas débouché sur des gains en efficacité. Dans certains cas, même, les coûts ont augmenté, auquel cas l'on dit que ces fusions n'ont pas réussi. Dans l'autre moitié des fusions, certaines économies de coûts sont réalisées. Cependant, l'un des facteurs déterminants dans la réussite était le fait d'avoir une expérience préalable de grosses intégrations ou fusions, ce qui n'était pas le cas des parties concernées. C'était là un facteur dans notre analyse.

Il y avait plusieurs autres choses que nous examinons relativement aux gains d'efficacité, dont la non moindre est qu'en vertu de la Loi sur la concurrence la norme est maintenant assujettie à la jurisprudence et au contrôle. En ce moment-même, la cour fédérale est en train de se pencher sur un appel quant à la question de ce qui constitue une norme appropriée.

En ce qui concerne les études spécialisées, nous avons embauché l'un des grands experts dans le domaine, et c'est le conseil qu'on nous avait donné à l'époque. Je sais par ailleurs qu'il existe de nombreuses études bancaires selon lesquelles les

although I have heard from other critics that say those are out of date and more modern studies would show there are still economies of scale to be achieved for large mergers.

Whether or not in the future there will be scale of economies is clearly a question we will have a close look at.

The Chairman: What would you do if you were given compelling evidence that if we maintained the status quo in our banking system that within five to ten years we would be foreign-dominated, have a big problem with sovereignty, and have a problem with Canadian businesses wanting to have Canadian banks finance them when they went global? What if that sounded very ominous, and you had to make your assessment of a given merger? How would you balance the benefit of the collective to the benefit to the individual? Would you only look at the competition, or would you keep Canada's national interests in mind, if you could define it that way?

Mr. Jorré: Other than where the efficiency defence applies, our statutory role is to look at the competition aspects of this.

The Chairman: You would get involved with the macro?

Mr. Jorré: Not in the way you are describing. I believe the reason that the government put in place this process where the Minister of Finance gets a variety of advice is, no doubt, to consider the other issues.

The Chairman: That is where we come in. We look at the macro.

Mr. Jorré: The whole public interest.

The Chairman: It must be. That is why we are here. Otherwise, I am not precisely sure why we are here.

Senator Banks: When you are examining prospective bank mergers are you acting in the Canadian national collective interest?

Mr. Jorré: Under the act we are there to protect the public interest and competition.

The Chairman: That is not a clear answer for me. I do not know how you define "the public interest." Is it the small guy who needs a bank branch? I admit that he ought to have one. However, in order for him to have one, should he screw up Canada? Excuse the expression. I do not know the answer. I am hoping we will find the answer this week.

Mr. Jorré: I said we are there to protect the public interest in competition.

The Chairman: Okay, in competition.

Senator Banks: The intervention was welcome, because it is the thrust of the question.

Section 94 of the act sets out the act under which you operate. I agree that the government has to be able to govern. The government stands or falls on what it decides. The minister, in

économies d'échelle sont épuisées à un niveau plutôt bas, même si d'autres critiques disent que ces études sont dépassées et que des études plus contemporaines montreraient qu'il reste encore des économies d'échelle à réaliser dans le cas de grosses fusions.

Il nous faudra assurément examiner de près la question de savoir s'il y aura ou non à l'avenir des économies d'échelle.

Le président: Que feriez-vous si l'on vous soumettait des preuves convaincantes que si nous maintenions le statu quo dans notre système bancaire, d'ici cinq à dix ans nous serions dominés par des intérêts étrangers, aurions un gros problème de souveraineté et un problème avec des entreprises canadiennes désireuses que des banques canadiennes les financent lorsqu'elles se lancent sur le marché mondial? Qu'en serait-il si cela menaçait et qu'il vous fallait évaluer une fusion donnée? Comment feriez-vous l'équilibre entre les avantages pour la collectivité et les avantages pour l'individu? Ne regarderiez-vous que la concurrence, ou bien tiendriez-vous compte des intérêts nationaux du Canada si vous pouviez les définir ainsi?

M. Jorré: Sauf lorsque la défense de l'efficacité s'applique, notre rôle statutaire est d'examiner les aspects concurrentiels.

Le président: Vous vous intéresseriez au niveau macro?

M. Jorré: Pas de la façon que vous venez de décrire. Je pense que la raison pour laquelle le gouvernement a mis en place ce processus grâce auquel le ministre des Finances obtient toute une gamme de conseils est sans doute pour qu'il puisse examiner les autres questions.

Le président: C'est là que nous nous intervenons. Nous regardons le macro.

M. Jorré: L'intérêt public dans son ensemble.

Le président: Il le faut. C'est ce pourquoi nous sommes ici. Autrement, je ne vois pas précisément pourquoi nous serions ici.

Le sénateur Banks: Lorsque vous examinez les fusions bancaires proposées agissez-vous dans l'intérêt national collectif canadien?

M. Jorré: En vertu de la loi, nous sommes là pour protéger l'intérêt public et la concurrence.

Le président: Ce n'est pas là une réponse claire pour moi. J'ignore comment vous définissez «l'intérêt public». Est-ce le petit client qui a besoin d'une succursale bancaire? Je conviens qu'il en faut une. Cependant, pour qu'il en ait une, est-il nécessaire, vous me passerez l'expression, qu'il sème la pagaille dans le pays? J'ignore quelle est la réponse. J'espère que nous trouverons la réponse cette semaine.

M. Jorré: J'ai dit que nous sommes là pour protéger l'intérêt public dans la concurrence.

Le président: D'accord, dans la concurrence.

Le sénateur Banks: L'intervention était la bienvenue, car c'est là l'objet de la question.

L'article 94 de la loi établit les règles sous lesquelles vous fonctionnez. Je conviens que le gouvernement doit pouvoir gouverner. Le gouvernement résiste ou tombe sur la base de ce

the end, can override anything that you or the tribunal to which you might refer something, says. If you and the tribunal were to determine that bank mergers were not in the public interest, the minister could override that in what is described in the act as the interests of the financial institutions in Canada.

Do I have that right?

Mr. Jorré: If we determined that there were anti-competitive issues and, furthermore, if those could not be resolved in some way, then the Minister of Finance has the possibility under the statutory scheme to override our advice.

Senator Banks: That may be wonderful or not, depending on the circumstances. The last bank mergers were not permitted to take place. I ask that you communicate your view of the historical efficacy of the last bank mergers, in the terms that you set out, to the clerk. They were a long time ago, and I know the circumstances were different. Were the last major bank mergers that happened, those of the Toronto Bank and the Dominion Bank and the Bank of Commerce and the Imperial Bank, good in respect of applying the concept of the national interest to them?

Mr. Jorré: I do not think we are the right people to answer that question. You are asking were they effective or not for the institutions.

Senator Banks: You are right. Let me rephrase. If you applied the present criteria to those mergers, would they have been permitted or not permitted to merge?

Mr. Jorré: I think it is probably impossible for us to answer that. We would have to have access to the same quantity of information for what happened back then that we had in 1998 in order to judge things. It was, at the time those transactions took place, a very different world. I do not think we would be in a position to answer that.

Senator Tkachuk: Just to go over some ground that I went over with the previous witnesses. We do have merger review guidelines right now, and I want to emphasize the point that there is a process for bank mergers to take place. They apply to you, and then applicants prepare a public interest impact assessment while the Competition Bureau, OSFI, the House of Commons and the Senate conducts reviews. Advice is then given. The minister, as laid out in the legislation, has the right to say "yea" or "nay," whereas in the United States, there is a process and politicians do not interfere in that process. They set it out and the process takes place. They have a process that they go through and it is then it is a "yea" or "nay." Is that not correct?

Mr. Jorré: I am afraid we are not in a position to comment on the American process.

qu'il décide. Au bout du compte, le ministre peut passer outre à tout ce que vous ou le tribunal auquel vous pourriez renvoyer une question dites. Si vous et le tribunal décidiez que les fusions bancaires n'étaient pas dans l'intérêt public, le ministre pourrait ne pas en tenir compte en invoquant ce qui est décrit dans la loi comme étant les intérêts des institutions financières du Canada.

Ai-je bien compris?

M. Jorré: Si nous déterminions qu'il y avait des questions anti-concurrentielles et si, de surcroît, celles-ci ne pouvaient pas être réglées de quelque façon, alors le ministre des Finances aurait la possibilité, en vertu du régime statutaire, de passer outre à nos conseils.

Le sénateur Banks: Cela peut être merveilleux ou non, selon les circonstances. Les dernières fusions bancaires n'ont pas été autorisées. Je vous demande de communiquer au greffier votre impression de l'efficacité historique des dernières fusions bancaires telle que vous l'avez exposée. Cela remonte assez loin en arrière et je sais que les circonstances étaient différentes. Les dernières grosses fusions bancaires, celles de la Banque de Toronto et de la Banque Dominion et de la Banque de commerce et de la Banque Impériale, ont-elles été bonnes s'agissant du concept de l'intérêt national?

M. Jorré: Je ne pense pas que nous soyons les bonnes personnes pour répondre à cette question. Vous demandez si ces fusions ont été efficaces ou non pour les institutions concernées.

Le sénateur Banks: Vous avez raison. Permettez-moi de reformuler ma question. Si vous appliquez les critères actuels à ces fusions, celles-ci auraient-elles été permises ou non?

M. Jorré: Je pense qu'il serait sans doute impossible pour nous de répondre à cette question. Il nous faudrait avoir accès à la même quantité d'informations sur ce qui s'est passé à cette époque-là qu'en 1998 pour pouvoir juger des choses. Le monde était très différent à l'époque de ces transactions. Je ne pense pas que nous soyons en mesure de répondre à cela.

Le sénateur Tkachuk: Je vais maintenant couvrir un peu le même terrain que j'ai examiné avec les témoins qui vous ont précédé. Il y a à l'heure actuelle les lignes directrices relatives à l'examen de projets de fusion et je tiens à insister sur le fait qu'il existe un processus dans lequel doivent s'inscrire les fusions bancaires. La demande vous est soumise, puis les demandeurs préparent une évaluation de l'incidence pour l'intérêt public pendant que le Bureau de la concurrence, le BSIF, la Chambre des communes et le Sénat mènent leurs enquêtes. Des conseils sont alors donnés. Le ministre, comme cela est expliqué dans la loi, a le droit de dire «oui» ou «non», tandis qu'aux États-Unis, il y a un processus et les politiques n'y interviennent pas. Ils établissent les règles et le processus suit ensuite son cours. Ils ont un processus qui est suivi et c'est à ce moment-là que vient le «oui» ou le «non». Est-ce bien cela?

M. Jorré: Je ne suis malheureusement pas en mesure de me prononcer sur le processus américain.

Senator Tkachuk: Is it your opinion that in the act the Minister of Finance can intercede at any time in the process? That is what is published here as the merger review guidelines of the Government of Canada.

Mr. Jorré: I am not entirely sure I understand your question. Our process is one that proceeds independently, once we are notified of a bank transaction. We do our work, produce our results and then communicate our results to the Minister of Finance.

Senator Tkachuk: I think the financial legislation gives the minister the authority to say "yea" or "nay" to bank mergers. Can the minister do it at any time, or does he have to wait until the process is complete?

I think Parliament plays a big role in whether a merger should or should not be allowed, because it is stated in the guidelines that when there is an application, there is a process and then Parliament has a big role to play. I want to know when the minister can stop this process from taking place and not involve Parliament.

Mr. Jorré: You are correct that the Minister of Finance can pre-empt the process. We will not do a review if that happens. I am speaking with respect to us. I am not commenting on anyone else's process.

Senator Tkachuk: He can stop the study midstream?

Mr. Jorré: Yes, under Section 94.

Senator Tkachuk: Okay.

[Translation]

Senator Setlakwe: At the time, in 1998, you wrote Mr. Flod to tell him that you will not in favour of the bank merger. You stated among other things that will lead to reduce competition.

Has your opinion changed since that time? Would new factors pursue you to initiate a new study that might lead you to change your opinion from what it was in 1998?

Mr. Jorré: In our work, we must every time analyze the facts as we see them. Markets evolve and we must examine the situation at the time the application is put before us. It is very possible that the facts have changed since 1998.

[English]

Senator Banks: Did you just say we have an application before us?

Mr. Jorré: No, I meant at the time that you have an application.

Senator Prud'homme: Is it fair to say that if you have a request for a merger and you go through the process and you come to the conclusion that it is not in Canada's interest to let the merger

Le sénateur Tkachuk: À votre avis la loi prévoit-elle que le ministre des Finances puisse intervenir à tout moment dans le processus? C'est ce qui figure ici dans les lignes directrices relatives à l'examen des fusions du gouvernement du Canada.

M. Jorré: Je ne suis pas tout à fait certain de bien comprendre votre question. Notre processus est mené de façon indépendante dès que nous avons été avisés d'une transaction bancaire. Nous faisons notre travail, nous produisons nos résultats et nous les communiquons au ministre des Finances.

Le sénateur Tkachuk: Je pense que la législation financière autorise le ministre à dire «oui» ou «non» aux fusions bancaires. Le ministre peut-il faire cela à tout moment ou bien doit-il attendre l'aboutissement du processus?

Je pense que le Parlement joue un rôle important dans la décision de savoir si une fusion doit ou ne doit pas avoir lieu, car il est clairement établi dans les lignes directrices que lorsqu'une demande est faite il y a un processus et que le Parlement a alors un rôle important à jouer. J'aimerais savoir quand le ministre peut empêcher ce processus d'être enclenché et ne pas faire intervenir le Parlement.

M. Jorré: Vous avez raison de dire que le ministre des Finances peut barrer le processus. Dans un tel cas, nous ne mènerons pas notre examen. Je parle ici de nous. Je ne me prononce pas sur le processus de qui que ce soit d'autre.

Le sénateur Tkachuk: Il peut stopper l'étude à mi-parcours?

M. Jorré: Oui, en vertu de l'article 94.

Le sénateur Tkachuk: Très bien.

[Français]

Le sénateur Setlakwe: À l'époque, en 1998, vous avez écrit à M. Flod pour lui dire que vous n'étiez pas en faveur de la fusion des banques. Vous disiez, entre autres, que cela conduirait à une diminution de la compétition.

Votre opinion a-t-elle changé depuis ce temps? De nouveaux facteurs vous inciteraient-ils à initier une nouvelle étude pouvant vous amener à changer votre opinion pour ce qui prévalait en 1998?

M. Jorré: Dans ce qu'on fait, il faut chaque fois analyser les faits tels qu'on les constate. Les marchés évoluent et il faut examiner la situation au moment où on a une demande devant nous. Il se peut très bien que les faits aient changé depuis 1998.

[Traduction]

Le sénateur Banks: Avez-vous dit à l'instant que nous avons une demande devant nous?

M. Jorré: Non, je voulais dire au moment où vous êtes saisis d'une demande.

Le sénateur Prud'homme: Est-il juste de dire que si vous recevez une demande de fusion et que vous passez par le processus et en arrivez à la conclusion que la fusion ne serait pas dans l'intérêt du

occur, the minister or the executive can decide to go ahead regardless of your findings? Is there any possibility that this could happen?

Mr. Jorré: We may conclude that there are anti-competitive issues, and the minister may decide to do something different.

The Chairman: Honourable senators, we shall continue our study concerning the public interest implications for large bank mergers. We are pleased to have with us Gordon M. Nixon, Peter W. Currie, and Elisabetta Bigsby, from the RBC Financial Group.

Mr. Nixon, I assume you have an opening statement. Please proceed.

Mr. Gordon M. Nixon, President and Chief Executive Officer, RBC Financial Group: Mr. Chairman, honourable senators, at the outset I wish to state that RBC does support the Government of Canada's initiative to bring greater clarity to the merger process. I believe we are in agreement that the existing process is not clear. This causes confusion for members of our industry, and may result in decisions that are not in the interest of clients, employees, shareholders or the Canadian public.

In addition, because the current rules do not provide clarity, there is uncertainty about outcomes. Uncertainty is clearly a barrier to growth in any industry, including our own.

We support all efforts to not only determine whether mergers are in the public interest, but also to establish guidelines and definitions around the process. This is essential to good business decision making, as well as sound public policy.

In particular, you have asked us for views on the major considerations that should apply in determining the public interest implications. As set out, the merger review process already addresses the public interest in two ways: The Office of the Superintendent of Financial Institutions will assess the impact of any transactions on the safety and soundness of Canadian banks; and the Competition Bureau will review the impact on competition in Canada.

There are, however, some additional areas of public interest that I will address in my remarks. First, I believe that mergers should be examined in terms of their long-term impact on Canada's future prosperity and standard of living. Specifically, we should be looking at whether the creation of larger, more internationally competitive financial institutions would enhance Canada's economic growth.

Second, it is important to consider how mergers would impact Canadians with respect to access to and choice of financial services. In particular, we need to look at the total spectrum of delivery channels and providers, and understand how new

Canada, le ministre ou l'exécutif peut décider de l'autoriser malgré vos résultats? Est-il possible que cela arrive?

M. Jorré: Nous pourrions conclure qu'il y aurait des effets anti-concurrentiels et le ministre pourrait décider de faire autre chose.

Le président: Honorables sénateurs, nous allons poursuivre notre étude sur les conséquences en matière d'intérêt public des grosses fusions bancaires. Nous sommes heureux d'accueillir parmi nous Gordon M. Nixon, Peter W. Currie et Elisabetta Bigsby de RBC Groupe financier.

Monsieur Nixon, je devine que vous avez une déclaration liminaire. Allez-y, je vous prie.

M. Gordon M. Nixon, président et chef de la direction, RBC Groupe financier: Monsieur le président, honorables sénateurs, permettez-moi tout d'abord de vous dire que RBC soutient l'initiative du gouvernement du Canada de clarifier davantage le processus d'examen des projets de fusion. Je crois que nous sommes tous d'accord pour dire que le processus actuel manque de clarté. Cela suscite de la confusion parmi les membres de notre secteur et peut donner lieu à des décisions qui ne servent pas l'intérêt des clients, des employés, des actionnaires ou du public canadien.

De plus, puisque les règles actuelles manquent de clarté, les résultats qu'elles produisent sont incertains. L'incertitude est une entrave à la croissance dans toute industrie, y compris la nôtre.

Nous soutenons tous les efforts qui visent non seulement à déterminer si des fusions servent l'intérêt public mais aussi à établir des lignes directrices et à mieux définir ce processus. C'est essentiel à la fois pour la prise de bonnes décisions d'affaires et pour une saine politique publique.

En particulier, vous nous avez demandé notre opinion sur les grands éléments qu'il faudrait prendre en considération pour déterminer les conséquences pour l'intérêt public. Tel qu'il existe, le processus d'examen des projets de fusion englobe déjà les questions d'intérêt public sous deux angles. Le Bureau du surintendant des institutions financières évaluera l'incidence de toute transaction sur la sécurité et la solidité des banques canadiennes et le Bureau de la concurrence examinera l'incidence sur la concurrence au Canada.

Il y a cependant quelques domaines supplémentaires concernant l'intérêt public que j'évoquerai dans ma présentation. Premièrement, je crois que les fusions devraient être examinées sous l'angle de leur incidence à long terme sur la prospérité et le niveau de vie futurs du Canada. Plus précisément, nous devrions nous demander si la création d'institutions financières plus grandes et plus concurrentielles à l'échelle internationale améliorerait la croissance économique du Canada.

Deuxièmement, je pense qu'il est important d'examiner l'impact qu'auraient les fusions sur les Canadiens en ce qui concerne l'accès aux services financiers et le choix de ces services. En particulier, nous devons examiner toute la variété de modes de

technology and existing competitors fit into the equation.

Third, I believe it is important to look at the transitional issues caused by mergers in terms of their short- and long-term implications. For example, what impact will mergers have on the number and quality of jobs in Canada?

Fourth, I believe it is in the public's interest to have a merger review process in Canada that is consistent and competitive with other countries. Specifically, we need a process that has clarity, transparency and predictability and one that can be completed in a reasonable time frame.

I should to say up front that in my opinion consolidation of the financial services industry would be strategically good for our country. Increased scale is important for the continued health and development of our industry, both in Canada and increasingly in a North American marketplace. Even with mergers, Canadians will have access to an extremely competitive financial services industry and will receive the benefits of increased scale. Consolidation will also help the industry build efficiency and profitability, which is good for clients, our international standing and our reputation as stable counter parties.

However, I cannot and will not suggest to your committee or the Canadian public that bank mergers do not need to be carefully managed. There are concerns relating to execution, short-term job dislocation, head office reductions, service disruption and the impact on our communities. These are all real issues. Nevertheless, we believe these concerns can be managed in a way that meets the public interest and delivers the long-term benefits of strengthening the Canadian financial services industry.

With that background, I should like to return to the four points identified for discussion, starting with the long-term impact of mergers on Canada's future prosperity and standard of living.

The financial service industry is important for our country. It contributes to the creation of long-term growth prospects for Canada, both directly, as one of Canada's world-class industries, and indirectly, as an important contributor to the success of other Canadians and Canadian firms.

Banks have over 8,300 branches and more than 16,800 ABMs across Canada. We provide financing and credit to Canadian individuals and businesses. We are large employers, with over 235,000 employees and an annual payroll of close to \$16 billion. The six largest banks last year paid almost \$5 billion in Canadian taxes. We all know that countries need strong, viable financial services industries to support their economic growth and well-being.

prestation des services et de fournisseurs, et comprendre la place dans l'équation de la nouvelle technologie et des concurrents existants.

Troisièmement, je crois qu'il est important d'examiner les questions de transition que soulèvent les fusions par leurs incidences à court et à long termes. Par exemple, quel impact auront les fusions sur le nombre et la qualité des emplois au Canada?

Quatrièmement, je crois qu'il est dans l'intérêt du public d'avoir un processus d'examen des projets de fusion au Canada qui soit cohérent et concurrentiel avec celui d'autres pays. Plus précisément, il nous faut un processus clair, transparent et prévisible, et qui peut être exécuté dans un délai raisonnable.

J'aimerais dire d'emblée que, à mon avis, les regroupements d'entreprises du secteur des services financiers seraient stratégiquement avantageux pour notre pays. Il est important pour la santé et le développement de notre secteur, à la fois au Canada et de plus en plus sur un marché nord-américain, que le secteur change d'échelle de grandeur. Même après des fusions, les Canadiens auront accès à un secteur des services financiers extrêmement concurrentiel et ils bénéficieront des avantages d'une augmentation d'ordre de grandeur. Les regroupements d'entreprises aideront aussi le secteur à améliorer l'efficacité et la rentabilité, ce qui est bon pour nos clients, notre rang international et notre réputation de contreparties stables.

Cependant, je ne peux ni ne veux laisser entendre à votre comité ou au public canadien que les fusions de banques ne doivent pas être gérées avec prudence. Leur exécution, les déplacements d'emplois à court terme, les réductions du nombre de sièges sociaux, les perturbations de services et l'impact sur nos collectivités soulèvent des préoccupations. Ce sont là des préoccupations tout à fait réelles. Mais je crois que ces difficultés peuvent être gérées d'une manière qui respecte l'intérêt public et qui apporte les avantages à long terme d'un renforcement du secteur canadien des services financiers.

Sur cette toile de fond, j'aimerais maintenant revenir sur quatre points de discussion que j'ai mentionnés, en commençant par l'incidence à long terme des fusions sur la prospérité et le niveau de vie futurs du Canada.

Les services financiers sont un secteur important pour notre pays. Ils contribuent à la création de possibilités de croissance à long terme pour le Canada à la fois directement, étant une des industries canadiennes d'envergure mondiale, et indirectement comme soutien important du succès d'autres entreprises canadiennes.

Les banques ont plus de 8 300 succursales et au-delà de 16 800 GAB dans tout le Canada. Nous offrons du financement et du crédit aux Canadiens et à leurs entreprises. Nous sommes de grands employeurs, ayant plus de 235 000 employés au Canada et une masse salariale annuelle de près de 16 milliards de dollars. Les six plus grandes banques ont versé près de 5 milliards de dollars de taxes et d'impôts canadiens l'an dernier. Nous savons tous que les pays ont besoin de secteurs de services financiers solides et viables pour soutenir leur croissance économique et leur prospérité.

As I have stated before, I believe that a sectoral strategy for excellence is crucial to improving Canada's productivity and advancing the prosperity agenda. I also believe that business, government and other key constituents must work together in partnership to develop the right policies and macroeconomic climate for our key industries. We have an opportunity to cooperatively develop a financial services policy that gives our country and our industry a competitive advantage, as well as facilitating increased competition.

Canada's financial services industry is among the best and most competitive in the world. We should be proud of that. Canadian banks offer very price competitive services when compared with our U.S. counterparts and virtually all countries, and also do so on a convenient, nationwide basis. According to a recent report by Standard & Poor's, Canada has one of the most efficient banking systems in the world, with leading-edge infrastructure, good management controls, very competitive lending spreads and competitive service fees. Canada's financial services industry is among the best in the world for many reasons, including because government and the banks have worked together.

With these strengths, Canadian banks have the potential to be globally strong and to reap economic benefits for our country. One might ask why, if our industry is so good, we should be concerned with improving it and why we have not been able to take advantage of our potential. The reality is that despite having a strong foundation on which to build an internationally competitive industry, Canadian banks lack the scale and capital and are becoming less globally relevant.

What potential contribution can bank mergers make to the international competitiveness of Canada's financial services sector and to the international competitiveness of other Canadian firms? First, they can help achieve the scale required to continue to provide individual Canadians and businesses with internationally competitive services. If one looks at the top 20 financial institutions in the world by market capitalization, virtually all of them have been active in consolidation, even in their domestic markets.

Second, Canada needs internationally competitive industries. They generate the capital and jobs to support ongoing economic vitality. They are key to maintaining a level of investment and innovation that keeps bright young people in Canada and generates the overall employment creation that the country needs.

Third, in our experience, consolidation leads to competitors with a broad array of products and services. Economies of scale and scope mean they are more efficient with lower unit costs. This offers Canadians the potential for lower prices and greater choice.

Comme je l'ai déjà dit, je crois qu'une stratégie sectorielle d'excellence est cruciale pour améliorer la productivité du Canada et faire avancer celui-ci sur la voie de la prospérité. Je crois également que les entreprises, les pouvoirs publics et d'autres grands intervenants doivent collaborer, comme partenaires, pour mettre au point les bonnes politiques et susciter le bon climat macro-économique pour nos secteurs clés. Nous avons l'occasion d'élaborer de manière coopérative une politique des services financiers qui donne à notre pays et à notre branche d'activité un avantage concurrentiel et qui facilite une plus grande concurrence.

Le secteur des services financiers du Canada est un des meilleurs et des plus concurrentiels au monde. Nous devrions en être fiers. Les banques canadiennes offrent des services à des prix très concurrentiels comparativement à nos homologues américains et de la quasi-totalité des pays, et nous le faisons d'une manière pratique et à l'échelle du pays tout entier. Selon un récent rapport de Standard & Poor's, le Canada a l'un des systèmes bancaires les plus efficaces au monde, offrant une infrastructure de pointe, de bons systèmes de contrôle de gestion, des écarts de taux très concurrentiels sur les prêts et des frais de services compétitifs. Le secteur des services financiers du Canada est l'un des meilleurs au monde pour de multiples raisons, et notamment grâce à la collaboration entre les pouvoirs publics et les banques.

Avec ces atouts, les banques canadiennes ont le potentiel d'être fortes à l'échelle mondiale et d'en récolter les avantages économiques pour notre pays. On peut se demander pourquoi, si notre secteur est si bon, il faudrait se soucier de l'améliorer et pourquoi nous n'avons pas été en mesure de tirer parti de notre potentiel. Le fait est que, malgré des fondations solides sur lesquelles il est possible de bâtir une industrie concurrentielle à l'échelle internationale, les banques canadiennes manquent de taille et de capital et deviennent moins pertinentes sur le plan mondial.

Que pourraient apporter les fusions de banques à la compétitivité internationale du secteur des services financiers du Canada et à la compétitivité internationale d'autres entreprises canadiennes? Premièrement, elles peuvent aider à atteindre l'ordre de grandeur nécessaire pour continuer d'offrir aux Canadiens, particuliers et entreprises, des services concurrentiels sur le plan international. Parmi les 20 plus grandes institutions financières du monde par la capitalisation boursière, pratiquement toutes ont activement participé au mouvement de rapprochement d'entreprises, même sur leurs marchés intérieurs.

Deuxièmement, le Canada a besoin d'industries concurrentielles à l'échelle internationale. Elles génèrent le capital et les emplois nécessaires pour soutenir la vitalité économique permanente. Elles sont essentielles pour maintenir un niveau d'investissement et d'innovation qui retient les jeunes talents brillants au Canada et suscite la création d'emplois générale dont le pays a besoin.

Troisièmement, d'après notre expérience, le regroupement d'entreprises fait émerger des concurrents offrant une vaste gamme de produits et de services. Les économies d'échelle et leur envergure leur permettent d'être plus efficaces avec des coûts

For example, there were concerns about competition when Canadian banks entered the mortgage, retail brokerage and mutual fund markets. Instead, we saw increases in volumes, lower prices and greater product variety. The fact that banks cannot sell insurance through their branch network, in my view, does a disservice to Canadian consumers.

I believe that innovation is the key to long-term growth for Canada, a view that I know is shared by the federal government. Many factors are at work here, but clearly we need to have the investment resources available to fund leading development in technology. Mergers reduce duplicate investment, freeing up resources to invest in additional innovation.

RBC spends just under \$2 billion per year on information technology. About 15 per cent of that number, almost \$300 million, is spent on new development. If our maintenance dollars were spread over a bigger base, allowing spending on new investments to increase, this would contribute to innovation in our industry and in the country. Not only would this result in growth in productivity for Canada, it would mean additional jobs in higher value and professional areas.

Consolidation would also help support the future growth of our industry. It would give financial institutions greater financial strength to expand outside of Canada, where relative size has a direct impact on investments and acquisitions and the ability to advance international growth strategies.

We believe the industry's expansion in the United States is good for Canadians. It will allow us to increase scale and spread our overheads over a wider base. Our resulting improvement in cost structure will mean more competitive pricing in Canada. In addition, there are significant spin-off benefits to the economy from building strong, globally competitive companies. Finally, financial institutions need to expand internationally to grow and to continue to provide healthy returns to the millions of Canadians who directly invest in our shares.

Analysts understand this and understand the challenges we face in seeking to grow abroad because of our relative small size. The traditional discount on Canadian banks attributed to slower growth rates and uncertainty over consolidation attests to this.

The next area of public interest I should like to address is the implication for Canadians regarding access to and choice of financial services. Understandably, Canadians are concerned

unitaires moindres. Cela offre aux Canadiens un potentiel de baisse des prix et d'augmentation des choix. Par exemple, quand les banques canadiennes ont pénétré sur les créneaux des prêts hypothécaires, du courtage de détail et des fonds communs de placement, on craignait pour la concurrence. Mais nous avons plutôt assisté à une augmentation des volumes, une diminution des prix et une plus grande variété de produits. Le fait que les banques ne puissent pas vendre des assurances dans leurs succursales ne rend à mon avis pas service aux consommateurs canadiens.

Je crois que l'innovation est déterminante pour la croissance à long terme pour le Canada, et je sais que le gouvernement fédéral partage cette opinion. Beaucoup de facteurs entrent en jeu ici, mais, clairement, nous devons disposer des ressources d'investissement nécessaires pour financer le développement avant-gardiste en technologie. Les fusions diminuent les investissements redondants et libèrent des ressources qui peuvent être investies dans des innovations supplémentaires.

RBC dépense tout juste un peu moins de 2 milliards de dollars par an en technologie de l'information. Environ 15 p. 100 de ce chiffre, soit près de 300 millions de dollars, sont consacrés au développement de nouveautés. Si les investissements que nous consacrons à la maintenance étaient étalés sur une base plus vaste, ce qui permettrait d'augmenter les nouveaux investissements, cela contribuerait à l'innovation dans notre secteur et dans notre pays. Cela entraînerait non seulement une croissance et des gains de productivité pour le Canada, mais aussi de nouveaux emplois dans des secteurs de grande valeur et professionnels.

Le regroupement d'entreprises aiderait aussi à soutenir la croissance future de notre secteur. Il donnerait aux institutions financières plus de vigueur financière pour prendre de l'expansion à l'extérieur du Canada, où la taille relative a une incidence directe sur les investissements et les acquisitions et sur l'aptitude à appliquer des stratégies d'expansion internationale.

Nous croyons que l'expansion de notre secteur aux États-Unis est avantageuse pour les Canadiens. Elle nous permettra d'augmenter d'échelle de grandeur et d'étaler nos frais généraux sur une base plus large. L'amélioration de notre structure de coûts qui en résultera permettra de pratiquer des prix plus concurrentiels au Canada. À cela s'ajoutent d'importantes retombées pour l'économie par le développement de sociétés fortes, concurrentielles sur le plan mondial. Enfin, les institutions financières doivent prendre de l'expansion à l'étranger pour croître et continuer d'assurer des rendements sains aux millions de Canadiens qui investissent directement dans nos actions.

Les analystes comprennent cela et ils comprennent les difficultés auxquelles nous nous heurtons dans nos efforts pour prendre de l'expansion à l'étranger en raison de notre taille relativement petite. La décote traditionnelle des actions de banques canadiennes attribuée à des taux de croissance plus lents et à l'incertitude au sujet des rapprochements d'entreprises en témoigne.

Le prochain domaine concernant l'intérêt public que j'aimerais aborder est celui des incidences pour les Canadiens en ce qui concerne l'accès aux services financiers et le choix de ces services.

about the effect of consolidation on competition in our industry. The Competition Bureau review set out in the merger review process will ensure that there is adequate competition for Canadians. As well, there has been a lot of discussion about how any change might impact the access that Canadians have to financial services and the availability of credit, especially for small business.

It is our job to manage our total distribution network efficiently so that clients have reasonable access. Almost 95 per cent of transactions now occur outside our branch network, where we have and will continue to invest in alternative distribution channels. However, we know that despite this incredible increase in the use of ABMs, on-line and phone banking, 70 per cent of our clients still visit our branches at least once every three months for advice, to handle complex transactions or to resolve issues.

Over the past years, we have expanded our mobile sales force significantly to provide our clients with investment and lending advice at times and locations convenient to them. Mobile sales forces, on-line banking and phone banking help provide service to clients who might find it difficult to come to a branch; for example, Canadians with disabilities or those located in remote areas. We recently announced capital investment plans for our branch network, in part to address access needs, and we are testing alternative ways for servicing low-income Canadians. For example, our Cash & Save location in Toronto was recently developed in partnership with St. Christopher House and the local community.

In summary, increased investment in alternative channels as well as our core branch network is a continued priority. Clearly, we must address the issue of access for Canadians as part of any merger initiative through continued expansion of new distribution and by encouraging competition through the sale of branches. Many institutions have indicated a desire to acquire branches as well as infrastructure in the event of consolidation in Canada. I do not believe that anyone in the industry would be against a constructive discussion of remedies to deal with this issue.

Next, I should like to address the issue of availability of credit from two perspectives — first, small and medium-sized business. Another key issue for Canada is that we must improve our ability to grow our small and medium-sized enterprises and to develop more market and industry leaders.

It was in the interest of addressing this issue that RBC Financial Group worked with Canadian manufacturers and exporters and the Canadian Federation of Independent Business to study how Canada can help its small and medium-sized

Les Canadiens s'inquiètent de l'effet des fusions sur la concurrence dans notre secteur, et c'est bien compréhensible. L'examen par le Bureau de la concurrence, prévu dans le processus d'examen des projets de fusion, assurera qu'il existe une concurrence adéquate pour les Canadiens. De plus, l'impact que pourrait avoir tout changement sur l'accès des Canadiens aux services financiers et sur la disponibilité de crédit, particulièrement pour les petites entreprises, a suscité beaucoup de débats.

Il nous appartient de gérer notre réseau de distribution global efficacement pour que les clients disposent d'un accès raisonnable. Près de 95 p. 100 des opérations s'effectuent aujourd'hui en dehors de notre réseau de succursales où nous avons investi dans des modes de prestation de remplacement et continuerons de le faire. Cependant, nous savons que malgré cette augmentation incroyable de l'utilisation des GAB et des opérations bancaires par Internet et par téléphone, 70 p. 100 de nos clients fréquentent encore nos succursales au moins une fois tous les trois mois pour recevoir des conseils, régler des opérations complexes ou résoudre des problèmes.

Au cours des dernières années, nous avons nettement augmenté notre effectif de vente mobile pour donner à nos clients des conseils sur les placements et les prêts à l'heure et à l'endroit qui leur conviennent le mieux. Les équipes de vente mobiles et les services bancaires par Internet et par téléphone aident à offrir des services aux clients qui pourraient avoir du mal à se déplacer dans une succursale, par exemple des Canadiens handicapés ou ceux habitant en région éloignée. Nous avons récemment annoncé des plans d'investissement dans notre réseau de succursales, en partie pour répondre aux besoins d'accès et nous faisons l'essai d'autres modes de prestation de services aux Canadiens à faible revenu. Par exemple, notre «Succursale Expresse» à Toronto a récemment été montée en partenariat avec la St. Christopher House et avec la communauté locale.

En résumé, l'investissement accru dans de nouveaux modes de prestation ainsi que dans notre réseau de succursales de base demeure notre priorité. Il est clair que nous devons nous pencher sur la question de l'accès pour les Canadiens dans le cadre de toute initiative de fusion par la poursuite de l'expansion des nouveaux modes de distribution et en encourageant la concurrence par la vente de succursales. Beaucoup d'institutions ont manifesté un intérêt pour l'acquisition de succursales ainsi que d'infrastructures en cas de fusions au Canada. Je ne crois pas que quiconque dans notre secteur s'opposerait à une discussion constructive de correctifs pour régler cette question.

Maintenant, j'aimerais aborder la question de la disponibilité de crédit sous deux angles différents — d'abord la petite et moyenne entreprise. Nous devons améliorer notre capacité de faire croître les petites et moyennes entreprises et de faire émerger plus de leaders du marché et de l'industrie, ce qui est un des autres grands enjeux du Canada.

C'est pour s'attaquer à cette question que RBC Groupe financier a collaboré avec les Manufacturiers et Exportateurs du Canada et la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante pour étudier comment le Canada peut aider ses petites et

business enterprises prosper and grow. That study can provide valuable input into the parliamentary review process. While we are far from perfect, small and medium-sized businesses are well served by the Canadian banking industry and we all want to continue to grow this important sector.

Our study shows that loan availability and competitive pricing in Canada are strong and that entrepreneurs are accessing a wide variety of financial providers. While there is a shortage of high-risk debt and venture capital, mergers will not affect this issue.

Large business is another issue. Large corporations recognize that more internationally competitive banks would be better positioned to meet some of their needs. However, they also express concern that consolidation among the large banks could restrict their access to credit. This would be a valid concern if the market for credit were limited to the big five Canadian banks. However, in reality, it is not, nor should it be.

Large Canadian corporations have access to capital markets and to foreign banks as sources of financing for their growth and initiatives, and these markets are extremely competitive. Although increased efficiency and larger capital bases would enhance the ability of a merged Canadian bank to lend to large corporations, consolidation may have an impact on credit limits. However, developing broader capital markets and increasing foreign competition are viable and necessary solutions to this issue, regardless of mergers.

The third area of public interest I should like to address concerns transitional issues such as employment. As I have pointed out, the financial services industry is a large employer in Canada and the potential for job loss due to consolidation is, of course, a concern. In the event of a merger, the absolute number of jobs would decline initially, as duplicate processes are brought together. However, it is our assessment that the industry would be able to redeploy many of the employees whose positions become redundant through natural attrition. For example, at RBC we need to replace over 2,000 jobs a year in Toronto alone.

In addition, the greater investment capacity of a merged entity offers the potential to create higher-value jobs in the areas of research, technology and development, thereby having a positive development on Canada's productivity.

As the banks grow internationally, we will continue to create jobs in Canada. For example, as a result of our expansion in the United States, we have created information technology and call centre jobs here in Canada.

moyennes entreprises à prospérer et à croître. Cette étude peut apporter un éclairage précieux à ce processus d'examen parlementaire. Certes, tout n'est pas parfait; en revanche, les petites et moyennes entreprises sont bien servies par le secteur canadien des banques et nous voulons tous continuer de contribuer à la croissance de cet important secteur.

Notre étude révèle que l'accès aux emprunts et la compétitivité des tarifs au Canada sont solides et que les entrepreneurs s'adressent à une grande variété de fournisseurs de services financiers. Il existe bien une pénurie de prêts à risque plus élevé et de capital de risque, mais les fusions n'auront pas d'impact sur ce sujet.

La grande entreprise présente un problème différent. Les grandes entreprises reconnaissent que des banques plus concurrentielles à l'échelle internationale seraient mieux placées pour répondre à certains de leurs besoins. Cependant, elles craignent aussi que le rapprochement entre elles de grandes banques au Canada puisse limiter leur accès au crédit. Leur crainte serait justifiée si le marché du crédit était limité aux cinq grandes banques canadiennes. Mais en réalité, ce n'est pas le cas, et ne doit pas l'être.

Les grandes sociétés ont accès aux marchés des capitaux et aux banques étrangères comme sources de financement pour leurs initiatives d'expansion et ces marchés sont très concurrentiels. Même si l'augmentation de l'efficacité et des assises financières accroissait l'aptitude d'une banque fusionnée à prêter aux grandes entreprises, la fusion pourrait avoir une incidence sur les limites de crédit. Cependant, le développement de marchés de capitaux plus vastes et l'augmentation de la concurrence étrangère sont des solutions viables et nécessaires à ce problème, avec ou sans fusions.

Le troisième domaine concernant l'intérêt public dont j'aimerais parler est celui des problèmes que pose la transition, notamment l'emploi. Comme je l'ai dit, le secteur des services financiers est un grand employeur au Canada et le potentiel de perte d'emplois en raison des regroupements d'entreprises est, bien entendu, un sujet préoccupant. En cas de fusion, le nombre absolu d'emplois diminuerait au départ, à mesure que des processus en double seraient amalgamés. Cependant, nous estimons que le secteur serait en mesure de réaffecter bon nombre des employés dont les postes deviendraient redondants simplement par l'attrition naturelle. Par exemple, chez RBC, rien qu'à Toronto, nous devons remplacer chaque année les titulaires de 2 000 postes.

De plus, la capacité plus grande d'investissement d'une entité fusionnée offre la possibilité de créer des emplois de plus grande valeur dans les secteurs de la recherche et du développement technologiques, ce qui aura un impact positif sur la productivité du Canada.

À mesure que les banques croîtront à l'étranger, nous continuerons de créer des emplois au Canada. Par exemple, à la suite de notre expansion aux États-Unis, nous avons créé des emplois en technologie de l'information et de centre d'appels au Canada.

We have seen a definite trend to upgrade jobs over the past 10 years. I have no doubt that consolidation would strengthen this. Conversely, I believe that maintaining the status quo could have serious negative implications for employment in our industry longer term. If implemented in a manner consistent with the public interest, consolidation in financial services has the potential to build strong, viable, competitive businesses with the ability to make the strategic investments necessary for Canada's future growth and productivity, while at the same time ensuring that Canadians continue to have access to competitive financial services. The key is to ensure an effective process.

This leads me to my last point, which is the merger review process.

The process as currently laid out requires merging banks to prepare and provide a vast amount of information. Application must be made to the Office of the Superintendent of Financial Institutions, the Competition Bureau and the Minister of Finance.

In addition, the merging banks must prepare a public interest impact assessment, which will be the basis for public review of the proposed merger by this committee and the House of Commons Finance Committee. Reports from OSFI and the Competition Bureau to the minister will also be made public and considered by the parliamentary committees before they report to the minister. Following all of this, the minister will make a decision as to whether any public interest, prudential and competition concerns are capable of being addressed. If so, then remedies may be negotiated and ultimately enforced.

This bank merger review process is more complex, difficult and time-consuming than what many of our foreign competitors face in their home markets. There is clearly a need to ensure that the best interests of Canadians are addressed. However, I am concerned about this process for a variety of reasons. The process, and in particular the public interest aspect of it, has the potential to render the process unworkable as a practical matter despite its broader merits.

Of course, we cannot expect the outcome of the process to be predetermined. However, as the CEO of a large financial institution, I, together with our management team and board of directors, have a responsibility to our employees, clients and shareholders to make a considered assessment of the likelihood of successfully completing a transaction before we allow the institution to undertake all the workload and risk associated with a proposed merger. Without clear guidelines, which set out the criteria for the public interest impact assessment, including how the cost and benefits are to be weighted to arrive at overall results, banks proposing to merge will be uncertain as to the likelihood of success. If the merger review process is unduly protracted, the result could easily impair the institutions involved

Nous avons constaté une nette tendance à la revalorisation des emplois depuis dix ans et je ne doute aucunement que les fusions la renforceraient. Inversement, je crois que maintenir le statu quo pourrait avoir de graves incidences négatives pour l'emploi dans notre secteur à long terme. Si les regroupements dans le secteur des services financiers sont mis en oeuvre d'une manière qui coïncide avec l'intérêt du public, ils peuvent permettre de bâtir des entreprises solides, viables et concurrentielles, capables de faire les investissements stratégiques nécessaires pour la croissance et la productivité futures du Canada tout en garantissant que les Canadiens continueront d'avoir accès à des services financiers concurrentiels. L'essentiel est de veiller à ce que le processus soit efficace.

Ceci m'amène à mon dernier point, le processus d'examen des fusions.

Tel qu'il existe actuellement, le processus exige des banques qui fusionnent qu'elles préparent et fournissent de grosses quantités d'informations. Les demandes doivent être déposées auprès du Bureau du surintendant des institutions financières, du Bureau de la concurrence et du ministre des Finances.

De plus, les banques qui souhaitent fusionner doivent préparer une évaluation de l'incidence sur l'intérêt public qui sera la base de l'examen public du projet de fusion par le comité ici réuni et par le Comité permanent des finances de la Chambre des communes. Les rapports du BSIF et du Bureau de la concurrence au ministre seront aussi rendus publics et analysés par les comités parlementaires qui donneront leur avis au ministre. Par la suite, le ministre prendra une décision quant à savoir si les questions d'intérêt public, les questions prudentielles et les préoccupations sur le plan de la concurrence soulevées par la transaction peuvent être réglées. Le cas échéant, des recours peuvent être négociés et, enfin, appliqués.

Ce processus d'examen des projets de fusion des banques est plus complexe, plus difficile et exige plus de temps que ce que connaissent la plupart des concurrents étrangers sur leurs marchés nationaux. Il est clair qu'il faut veiller aux intérêts bien compris des Canadiens, mais ce processus me préoccupe pour plusieurs raisons. Ce processus, et notamment son aspect intérêt public, peut être inopérant dans la pratique, malgré ses avantages plus larges.

Bien sûr, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que le résultat du processus soit prédéterminé. Cependant, en tant que PDG d'une grande institution financière, j'ai, avec l'équipe de gestion et le conseil d'administration, la responsabilité envers nos employés, nos clients et nos actionnaires de faire une évaluation circonstanciée des probabilités de succès d'une transaction avant de permettre à l'institution d'entreprendre tout le travail associé à un projet de fusion. Sans des directives claires, qui définissent les critères de l'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public, y compris comment les coûts et les avantages doivent être pondérés pour parvenir à un résultat global, les banques qui envisagent des fusions resteront plongées dans l'incertitude au sujet des chances de réussite. Si le processus d'examen des projets

and have negative implications for the overall industry and the Canadian public.

Therefore, our request of you is for greater specificity around the overall process and applicable criteria. We ask for clearer guidelines of what is expected. In particular, we ask for public interest criteria that do not include the issues that will be addressed by OSFI and the Competition Bureau. We need criteria that are sufficiently well defined so that we can make informed business decisions that give us a framework to structure transactions.

This process must be clear, transparent, consistently applied and completed in a time frame comparable with most public market transactions. We need a process that fosters predictability so that we can make informed business decisions. In addition, we believe that any discussion of remedies should precede the public interest elements of the process because remedies are integral to addressing the public interest concerns. We ask the committee to recommend rules that enable individual banks to make judgments and decisions. This is what we hope results from this consultative process. From a prudential standpoint, we do not believe that an open-ended process in which there is no ability for the industry to predict the outcome is in the public interest.

The government has acknowledged that mergers are a legitimate business strategy for banks. However, the merger review process has the effect of discouraging banks from pursuing this strategy. This discrepancy between policy and process needs to be addressed. This is what we hope results from this consultation.

In conclusion, I should like to reiterate our support for your efforts to improve clarity around the issue of financial services consolidation in Canada and allow us to make the strategic choices necessary to ensure the ongoing viability of our industry for the benefits of all Canadians.

Thank you for the opportunity to meet with you today. I look forward to your questions.

Senator Meighen: Thank you for a well-argued and well-presented brief, which sets out reasonably eloquently the case that you are advancing.

My question is the same as the ones I was pursuing this morning before officials from the Department of Finance, and by my colleagues from the Competition Bureau representatives. You were probably not here at the time. Although you have been helpful in your presentation, I have difficulty understanding what clarity is required in two or three instances, to which I will refer in a minute. We have the merger review guidelines. We have the Competition Bureau guidelines. In the merger review guidelines from Finance Canada, of course, we have the details pertaining to

de fusion est indûment prolongé, le résultat pourrait facilement empêcher les institutions concernées d'agir et avoir une incidence négative sur le secteur dans son ensemble et sur le public canadien.

Par conséquent, nous sollicitons de votre part une plus grande précision en ce qui concerne le processus d'ensemble et les critères applicables. Nous demandons des lignes directrices plus claires sur ce qui est attendu. En particulier, nous demandons des critères concernant l'intérêt public qui ne comprennent pas les questions qu'aborderont le BSIF et le Bureau de la concurrence. Nous avons besoin de critères qui sont suffisamment bien définis pour pouvoir prendre des décisions éclairées et nous donner un cadre pour structurer les transactions.

Ce processus doit être clair, transparent, appliqué uniformément et réalisé dans un délai comparable à celui de la plupart des transactions sur le marché public. Nous avons besoin d'un processus qui favorise la prévisibilité pour pouvoir prendre des décisions d'affaires éclairées. De plus, nous croyons que toute discussion des recours devrait précéder les éléments concernant l'intérêt public dans le processus, puisque ces recours font partie intégrante de la réponse aux préoccupations concernant l'intérêt public. Nous demandons au comité de recommander des règles qui permettent aux banques individuelles d'apprécier la situation et de prendre des décisions. C'est le résultat que nous espérons voir ressortir de ce processus de consultation. D'un point de vue prudentiel, nous ne croyons pas qu'un processus ouvert et illimité, dont l'industrie n'a pas la possibilité de prévoir l'issue, soit dans l'intérêt du public.

Le gouvernement a reconnu que les fusions représentent une stratégie commerciale légitime pour les banques. Cependant, le processus d'examen des projets de fusion a pour effet de décourager les banques de poursuivre cette stratégie. Cette divergence entre la politique et le processus doit être résolue. C'est le résultat que nous espérons de cette consultation.

En conclusion, j'aimerais réitérer notre soutien à vos efforts pour améliorer la clarté autour de la question des fusions dans le secteur des services financiers au Canada et pour nous permettre de faire les choix stratégiques nécessaires pour assurer la viabilité permanente de notre industrie pour le bénéfice de tous les Canadiens.

Je vous remercie de nous avoir donné l'occasion de vous rencontrer aujourd'hui. Nous nous ferons un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Meighen: Merci de votre mémoire bien argumenté et bien présenté, qui nous a fait un exposé plutôt éloquent des arguments en faveur de ce que vous avancez.

Ma question reprendra celles que moi-même et mes collègues avons poursuivies ce matin avec les fonctionnaires du ministère des Finances et les représentants du Bureau de la concurrence. Vous n'étiez sans doute pas ici à ce moment-là. Même si vous nous avez rendu service avec votre présentation, j'ai de la difficulté à comprendre quels éclaircissements sont requis pour deux ou trois aspects sur lesquels je vais revenir dans un instant. Nous avons les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion. Nous avons les lignes directrices du Bureau de la

the required public interest impact assessment.

These details would, in my view, appear to cover many of the items that you have mentioned. Therefore, I am still thrashing about trying to figure out why we are here in terms of what clarity we can bring.

Having said that, I notice — and thank you for it — that near the end of your paper you say: “In particular, we ask for public interest criteria that do not include the issues that will be addressed by OSFI and the Competition Bureau.” Presumably, you are setting those aside and you want others. In the top paragraph of the last page, you say: “In addition, we believe that any discussion of remedies should precede the public interest elements of the process, because remedies are integral to addressing public interest concerns.”

Are those the areas of clarity that you feel are necessary at this point, or are there others?

Mr. Nixon: I think those are two important ones, senator. The general response to your question of why we are here is one that I am not sure is fairly asked of the bank executives as opposed to the government.

Senator Meighen: We cannot persuade the minister to come and tell us why.

Mr. Nixon: One of the issues that has become clear since the passing of Bill C-8 is that there is much ambiguity and uncertainty around the process.

Senator Meighen: Give us an example, sir.

Mr. Nixon: As organizations who have looked at merging as a strategic alternative, we have received mixed signals as to whether mergers are viewed to be acceptable or less acceptable by the government. The process lends itself to a time frame and a process where, if two institutions entered into it, there would be little certainty as to what the outcome might be. There would be very little understanding as to what remedies might be required. It is difficult for businesses trying to make business decisions around whether a strategy is in the best interest of its various constituents — shareholders, employees, et cetera — unless there is some degree of understanding as to what the terms of a transaction might be that would be acceptable to the Canadian public or to the political process.

If there is greater clarity around what is in the public's interest, it would be easier for the financial institutions to make those decisions.

Clearly, discussions of remedies we think are important at the front end of a process as opposed to the back end of a process. If we understand what those remedies are around, whether they are around competition issues, which could be dealt with by the

concurrency. Dans les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion de Finances Canada, bien sûr, nous avons le détail relatif à l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public.

À mon sens, ce détail couvrirait nombre des questions que vous avez mentionnées. Voilà pourquoi je me débats toujours avec la question de savoir pourquoi nous sommes ici, s'agissant de la clarté que nous pouvons apporter.

Cela étant dit, je remarque — et je vous en remercie — que vers la fin de votre mémoire vous dites: «En particulier, nous demandons des critères concernant l'intérêt public qui ne comprennent pas les questions qu'aborderont le BSIF et le Bureau de la concurrence». Je devine que vous mettez ceux-là de côté et en voulez d'autres. Dans le deuxième paragraphe de la deuxième page de la version française, vous dites: «De plus, nous croyons que toute discussion des recours devrait précéder les éléments concernant l'intérêt public dans le processus, puisque ces recours font partie intégrante de la réponse aux préoccupations concernant l'intérêt public».

S'agit-il là des questions pour lesquelles une plus grande clarté s'impose selon vous à ce stade, ou bien y en a-t-il d'autres?

M. Nixon: Je pense, sénateur, que ce sont là les deux plus importantes. La réponse générale à votre question de savoir pourquoi nous sommes ici en est une qui devrait peut-être plus justement être posée au gouvernement par opposition à des administrateurs de banques.

Le sénateur Meighen: Nous ne parvenons pas à convaincre le ministre de venir nous dire pourquoi.

M. Nixon: L'une des choses qui sont devenues claires depuis l'adoption du projet de loi C-8 est qu'il y a beaucoup d'ambiguïté et d'incertitude autour du processus.

Le sénateur Meighen: Donnez-nous un exemple, monsieur.

M. Nixon: En tant qu'organisations qui avons envisagé le fusionnement comme option stratégique, nous avons reçu des signaux contradictoires quant à savoir si les fusions sont perçues comme étant acceptables ou moins acceptables par le gouvernement. Le processus se prête à l'établissement d'un échancier et d'un processus dans le cadre duquel, si deux institutions s'y engageaient, il y aurait peu de certitude quant à ce que pourrait en être l'issue. Il y aurait très peu de renseignements quant aux recours qui pourraient être exigés. Il est difficile pour des entreprises de prendre des décisions d'affaires relativement à la question de savoir si une stratégie est dans l'intérêt de ses divers partenaires — actionnaires, employés, et cetera — à moins qu'il y ait un certain degré de compréhension des conditions de la transaction et de ce qui pourrait être acceptable pour le public canadien ou dans le cadre du processus politique.

S'il y avait une plus grande clarté quant à ce qu'est l'intérêt public, alors il serait plus facile pour les institutions financières de prendre de telles décisions.

Clairement, il importe pour nous que les discussions au sujet des mesures correctives aient lieu au début du processus plutôt qu'à la fin. Si nous comprenons autour de quoi tournent ces recours, qu'il s'agisse de questions de concurrence, qui peuvent

Competition Bureau, or public interest issues, then at least as organizations we have the ability to make those decisions as to whether the remedies are in the interests of our institutions.

Senator Meighen: Did you not say that “discussion of remedies should precede the public interest elements of the process”?

Mr. Nixon: Right.

Senator Meighen: As I understand the process you would like, you would go to OSFI and the Competition Bureau to determine what their concerns might be. You would presumably come to a general understanding of what you as a potential merger might be required to do. Once you had that straightened away, as I understand you, you would then be better able to address the public interest issues.

Mr. Nixon: We are hopeful that what will come out of this process is some of the criteria surrounding the issue of what terms and conditions would be viewed in the public interest. We would hope that we would have a process that would not have duplications with respect to the requirements of OSFI and the Competition Bureau. We are fully confident in the ability of both those institutions to deal with issues around safety and soundness and the competition issues. It is a question of getting greater clarity from the government, and hopefully this process will lend itself around the area of public interest and those issues that must be addressed to deal with the public issue assessment.

We do think that remedies should take place at the early stages and during the process as opposed to at the end of the process, because remedies are clearly critical in terms of determining public interest but also critical to us as institutions in determining whether mergers make sense from a shareholders' perspective and with respect to our other constituents. In addition, it will allow us to have reasonable time-frame expectations as we move into potential merger transactions, because clearly there is significant risk to the financial institutions, to our shareholders, to the financial systems and to our clients if you go into a process without a higher degree of certainty. I think what we are reasonably asking for is a clear roadmap, so that we can make good decisions.

Senator Meighen: It seems to me, Mr. Nixon, that we are dealing here with a policy breakdown or policy question rather than a legislative one. We both referred to the public interest impact assessment requirements. That covers most of the standard stuff, I think it fair to say, or most of the normal questions of public interest. What are left are the global economic context, the national economic context and the attitude of the government of the day and the Minister of Finance. How could I possibly predict that, or you, for that matter?

être réglées par le Bureau de la concurrence, ou de questions d'intérêt public, alors au moins nous aurons en tant qu'organisation la capacité de prendre ces décisions et de déterminer si les recours en question sont dans l'intérêt de nos institutions.

Le sénateur Meighen: N'avez-vous pas dit que la «discussion des recours devrait précéder les éléments concernant l'intérêt public dans le processus»?

M. Nixon: C'est exact.

Le sénateur Meighen: Si j'ai bien compris le processus que vous aimeriez voir instauré, vous iriez voir le BSIF et le Bureau de la concurrence pour déterminer quelles pourraient être leurs préoccupations. Vous en arriveriez vraisemblablement à une entente générale quant à ce que les parties fusionnées potentielles seraient tenues de faire. Une fois cela tiré au clair, si je vous ai bien compris, vous seriez alors mieux en mesure de traiter des questions d'intérêt public.

M. Nixon: Nous espérons que ressortiront entre autres de ce processus certains des critères entourant la question des clauses et conditions qui seraient perçues comme étant dans l'intérêt du public. Nous espérons que le processus ne fasse pas double emploi avec les exigences du BSIF et du Bureau de la concurrence. Nous sommes convaincus de la capacité de ces deux institutions de traiter des questions de sécurité, de solidité et de concurrence. Il s'agit d'obtenir plus de clarté de la part du gouvernement, et nous espérons que ce processus permettra de cerner la question de l'intérêt public et ces autres questions qui doivent être examinées en vue de traiter de l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public.

Nous estimons que les recours devraient intervenir dans les étapes initiales et pendant le processus plutôt qu'à sa fin, car ces recours sont clairement critiques dans la détermination de l'intérêt public mais sont également critiques pour nous en tant qu'institutions dans notre détermination du bien-fondé des fusions et du point de vue des actionnaires et de nos autres éléments constitutifs. D'autre part, cela nous permettrait d'avoir des attentes fondées en matière de délais en prévision de fusions potentielles car, clairement, il y a un risque important pour les institutions financières, pour les actionnaires, pour les systèmes financiers et pour les clients si l'on se lance dans un processus en l'absence d'un degré élevé de certitude. Je pense que ce que nous demandons, ce qui est tout à fait raisonnable, c'est une bonne carte routière, afin d'être en mesure de prendre de bonnes décisions.

Le sénateur Meighen: Il me semble, monsieur Nixon, que l'on est ici confrontés à une rupture de politique ou à une question de politique plutôt qu'à une question législative. Nous avons tous deux fait état des exigences quant à l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public. Je pense qu'il serait juste de dire que cela doit englober le gros des affaires courantes, des questions d'intérêt public ordinaires. Ce qui reste ce sont le contexte économique mondial, le contexte économique national et l'attitude du gouvernement du jour et du ministre des Finances. Comme pourrais-je, et, d'ailleurs, comment pourriez-vous, espérer prédire cela?

The other issue of the equation is to have a short-circuiting of the legislative process, as we apparently just witnessed, where two of your competitors were allegedly seeking to merge and the Prime Minister indicated that it was not on. That is clearly nothing we can control, unless we were able, in a legislative fashion, to say that the elected authorities should not be able to intervene. I frankly think they should be able to intervene, and you said that yourself in your opening statement. However, they have to intervene in a way that helps the process come to the right conclusion. Slightly tongue in cheek, but would you rather hear that from the political authorities at the beginning of the process or at the end of the process?

Mr. Nixon: We would rather have clear definition as we enter a process so that we can make good decisions. I cannot comment on the policy side of the equation other than to say that we are hoping that what will come out of this process will be greater clarity around the criteria relating to public interest. It is certainly our understanding that that is one of the things that has been asked of this committee process.

Senator Meighen: It would be helpful today or tomorrow, without going into too much detail, if you can let us know, if you cannot right now, whether the process is flawed in terms of steps. Should the steps be reordered? Should certain steps be eliminated? Should some steps be added? I hear you say "clarity," but I am not sure that I totally understand. There is a clarity of process that we can talk about, and that I understand. I think I hear you saying you wish more clarity in that respect. Do you have any suggestion as to what might accomplish that?

Mr. Nixon: I think we do. We feel the competition issue should be dealt by the Competition Bureau and the soundness issue should be dealt with by OSFI. Those should not be related to the public interest assessment side. Those issues should be dealt with by those two institutions.

We would ask for greater definition on the issue around public interest from the government upfront, as to the criteria that would satisfy the government that mergers would be viewed in the public interest.

Senator Meighen: In the abstract, like today, there being no merger proposal on the floor, as far as we know, or in the specific, when there is something on the floor, saying, "This is what we need in order to give our political approval?"

Mr. Nixon: Before we go into mergers on the floor. If you enter into a fray where you have mergers all of a sudden in the marketplace and then a debate around public interest and remedies, that leads to a high degree of uncertainty as to whether mergers do make sense, because it will depend on what criteria you use in the public assessment. You have activity in the marketplace that shareholders will have to respond to, depending on the cost of entering into a transaction. I do not think that uncertainty is in anyone's interest. I do not think it is in the

L'autre partie de l'équation est le court-circuitage du processus législatif, dont nous avons tout juste été témoins, deux de vos concurrents ayant apparemment cherché à fusionner et le premier ministre ayant fait savoir que ce ne serait pas possible. Il s'agit clairement là d'une chose que nous ne pouvons pas contrôler, à moins de pouvoir, par un moyen législatif, dire que les autorités élues ne devraient pas pouvoir intervenir. Je pense, franchement, qu'elles devraient pouvoir intervenir, et vous l'avez vous-même dit dans vos remarques liminaires. Cependant, elles doivent intervenir d'une façon qui aide le processus à déboucher sur la bonne conclusion. Je vous demande cela un petit peu en plaisantant, mais préféreriez-vous entendre cela des autorités politiques au début du processus ou à la fin?

M. Nixon: Nous préféreriez avoir une définition claire à l'abord d'un processus, afin d'être en mesure de prendre de bonnes décisions. Je ne peux pas me prononcer sur le côté politique de l'équation, sauf pour dire que nous espérons voir découler du processus une plus grande clarté quant aux critères en matière d'intérêt public. D'après ce que nous avons compris, en tout cas, c'est l'une des choses qui ont été demandées au comité dans le cadre de ce processus.

Le sénateur Meighen: Il serait utile qu'aujourd'hui ou demain, si vous ne pouvez pas le faire tout de suite, sans trop aller dans le détail, vous nous expliquiez si le processus est défectueux sur le plan des étapes. Les étapes devraient-elles être classées dans un ordre différent? Certaines étapes devraient-elles être éliminées? Importerait-il d'en ajouter d'autres? Je vous entends parler de «clarté», mais je ne suis pas certain de comprendre tout à fait. Il y a la clarté du processus dont nous pouvons parler, et cela, je le comprends. Je vous entends dire que vous aimeriez plus de clarté à cet égard. Auriez-vous quelque suggestion à nous faire quant au moyen de réaliser cela?

M. Nixon: Je pense que oui. Nous estimons que la question de la concurrence devrait être traitée par le Bureau de la concurrence et que celle de la solidité devrait revenir au BSIF. Ces deux aspects ne devraient pas être rattachés au volet évaluation de l'intérêt public. Ils devraient être examinés par ces deux institutions.

Nous souhaiterions que le gouvernement nous donne dès le départ une meilleure définition de la question de l'intérêt public, des critères qui convaincraient le gouvernement que les fusions seront dans l'intérêt public.

Le sénateur Meighen: Dans l'abstrait, comme aujourd'hui, vu qu'il n'y a pas sur le parquet de proposition de fusion, que l'on sache, ou en tout cas pas dans le détail, lorsqu'il y aurait quelque chose sur le parquet, disant «Voici ce qu'il nous faut pour pouvoir donner notre aval»?

M. Nixon: Avant qu'une fusion n'arrive sur le parquet. Si vous descendez dans l'arène et que tout d'un coup il y a des fusions sur le marché puis un débat autour de l'intérêt public et des recours, cela amène énormément d'incertitude quant au bien-fondé des fusions, car tout dépend des critères utilisés dans l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public. Vous avez dans le marché de l'activité à laquelle les actionnaires devront réagir, en fonction du coût d'exécution de la transaction. Je ne pense pas que l'incertitude serve les intérêts de quiconque. Je ne pense pas

interest of our institutions or in the interest of the Canadian public. If you look at how this would occur in most jurisdictions around the world, you would have much more clearly defined criteria in place so that institutions can make decisions knowing full well whether they have the ability to meet those criteria. It is challenging for us to know whether we have the ability to meet criteria when we do not know what the criteria are.

Senator Tkachuk: Following up directly on that, what is your understanding of government policy on bank mergers now?

Mr. Nixon: I think there is uncertainty. If you were to poll — whether it were people around this room or people in the financial industry or people in government — you would get very different opinions as to what the current policy is with respect to mergers, and I think that just highlights the uncertainty that we are being asked to operate our industries in.

Senator Kroft: I think there is some clarity coming here. I have been having trouble in reading your submission, which I thank you for having, and that of others, trying to understand terms such as yours where you talk about the discrepancy between policy and process, mainly because although there may be some fine-tuning and a bit more detail required, it seems to me there is not such a disconnect. Once the process starts, there is a process that is reasonably well set out.

I think I am hearing, particularly in the last exchange, that in spite of the fact that the changes were made in the last banking legislation and that the merger review guidelines exist and that the Competition Bureau has its position well clarified and that the various responsibilities under OSFI and the connection between your industry and OSFI do not seem to be a significant issue, the clarity that you are looking for seems to be that, in spite of all these things being in place, you would like to be clear as to whether the government really in general likes the idea of mergers of banks.

Mr. Nixon: It is beyond likes the idea of bank mergers. That is a little unfair with respect to a request of the government. I think it is greater clarity in terms of what requirements the government believes have to be fulfilled for mergers to be acceptable, and I think that clearly is the issue. I do agree with your comment that our requirements around dealing with Competition Bureau and OSFI are ones that we fully understand and feel are very manageable and workable, and they are very similar to rules that other companies have to go through in terms of approving transactions or, in the case of regulated industries, dealing with their regulators. Those are very clear.

The issue revolves around the ultimate requirements related to approval from the government and complying with the public interest assessment process, and that is where I think there is a high degree of uncertainty.

qu'elle soit dans l'intérêt de nos institutions ni dans celui du public canadien. Si vous regardez la façon dont les choses se passeraient dans la plupart des pays du monde, vous verrez qu'il y aurait en place des critères beaucoup plus clairement définis de sorte que les institutions puissent prendre des décisions en sachant si elles seront en mesure de satisfaire les critères. Il est difficile pour nous de savoir si nous pourrions satisfaire les critères, alors que nous les ignorons.

Le sénateur Tkachuk: Pour enchaîner directement là-dessus, comment comprenez-vous l'actuelle politique du gouvernement en matière de fusions bancaires?

M. Nixon: Je pense qu'il y a de l'incertitude. Si vous meniez un sondage — que ce soit auprès des personnes dans cette salle ou des gens de l'industrie financière ou des pouvoirs publics — vous recueilleriez des opinions très différentes quant à l'actuelle politique en matière de fusions, et je pense que cela ne fait que souligner l'incertitude dans laquelle on nous demande de mener nos activités dans notre secteur.

Le sénateur Kroft: Je pense qu'il y a une certaine clarté qui se dessine ici. À la lecture de vos mémoires, dont je vous remercie, et de ceux d'autres témoins, j'ai eu de la difficulté à comprendre le sens que vous donniez à certains termes, par exemple l'écart entre la politique et le processus, principalement parce que bien qu'il faille peut-être qu'il y ait quelques mises au point et un peu plus de détails, il me semble qu'il n'y a pas de gros écarts. Une fois le processus enclenché, il est assez bien établi.

Ce que j'entends, et c'est notamment le cas du dernier échange, est qu'en dépit du fait que des changements aient été apportés à la Loi sur les banques, que l'on se soit doté de lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion, que le Bureau de la concurrence ait maintenant une idée très claire de sa position et que les diverses responsabilités du BSIF et le lien entre votre industrie et le Bureau ne semblent pas être un problème, la clarté que vous recherchez semble être la suivante: malgré le fait que toutes ces choses soient en place, vous aimeriez savoir plus clairement si le gouvernement aime vraiment de façon générale l'idée des fusions de banques.

M. Nixon: Cela va plus loin que tout simplement aimer l'idée de fusions bancaires. C'est un petit peu injuste dans le cas d'une demande émanant du gouvernement. Je pense qu'il s'agit plutôt d'une plus grande clarté quant aux exigences que le gouvernement pense devoir imposer afin que les fusions soient acceptables, et je pense que c'est clairement là la question. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que les exigences qui nous reviennent dans nos relations avec le Bureau de la concurrence et le BSIF sont des exigences que nous comprenons pleinement et qui sont à nos yeux très faisables et praticables, et elles sont d'ailleurs très semblables aux règles auxquelles sont assujetties d'autres entreprises qui veulent faire approuver des transactions ou, dans le cas d'industries réglementées, qui doivent traiter avec des organes de réglementation. Ces exigences sont très claires.

La question tourne autour des exigences ultimes liées à l'approbation du gouvernement et à l'exécution du processus d'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public et c'est là, je pense, qu'il y a un degré d'incertitude.

You are absolutely right in that there is a process that, if two institutions chose to go into it, they would have the ability to do so, and the legislation provides for that.

The challenge for the two institutions is to make the proper decision to enter into that process and live up to their fiduciary responsibility as managers, directors and so forth. This becomes a challenge to manage, because you are asking your organization to go into a process where you do not know what sort of requirements will be required of the organization to be successful. To go into a process like that and be unsuccessful is potentially harmful to an institution.

Senator Kroft: I continue to read uncertainty into words that I hear from you and from others that, in spite of not specifically saying so, your feeling is that the threshold that you may find when you get into all this may really be very high and is perhaps rooted in a scepticism about the viability in the Canadian interest of mergers altogether; is that correct?

Mr. Nixon: That is a fair comment. If we knew what the thresholds were, then as management we could make the appropriate business decision. However, it amounts to the same result.

Senator Kroft: The emphasis in your case and going back to the time of the MacKay report is the importance of national institutions that can play their place aggressively in the global marketplace, both in terms of the institutions themselves and the shareholders, customers and the strength of the Canadian economy. With this result, it seems likely to me that most if not all of the net investment of this new entity would be manifest outside the country. The increased financial capacity would be manifested in terms of activities outside the country, whether in terms of participating, financing, acquisitions or whatever; is that correct?

Mr. Nixon: That is the case as we sit here today. If you look at the net acquisition investments of the Canadian financial institutions, most of our activity — certainly ours, but if you look at the entire industry — would be outside of Canada because there is an opportunity for us to grow more quickly beyond our borders.

The net investment into Canada as a result of mergers would be positive; it would just come from different sources. If you had consolidation in the Canadian financial services industry, it would provide an opportunity for smaller Canadian financial institutions, credit unions and foreign banks to come and play a broader role across our financial industry. That net investment is not only likely, it is a critical issue to mergers ultimately being successful for the country. You want not only to facilitate the Canadian banks growing and expanding beyond our border, but also to facilitate the opportunity for other people to come in and compete more within our borders. If we can accomplish both those objectives, it will be positive. That should be one of the

Vous avez tout à fait raison en ce sens qu'il y a un processus tel que si deux institutions veulent fusionner, elles auraient la possibilité de le faire, et la loi prévoit cela.

Le défi pour les deux institutions est de prendre la bonne décision pour s'engager dans le processus et s'acquitter de leurs responsabilités financières en tant que gestionnaires, membres de conseils d'administration et ainsi de suite. Cela devient tout un défi à gérer, car vous demandez à votre organisation de s'engager dans un processus alors que vous ne savez pas quelles exigences seront imposées à l'organisation pour qu'elle réussisse. Se lancer dans un processus du genre et échouer peut porter sérieusement atteinte à une institution.

Le sénateur Kroft: Je continue de voir transparaître dans les mots que j'entends de votre bouche et de celle d'autres de l'incertitude: vous ne le dites pas explicitement, mais votre sentiment est que le seuil que vous découvrirez peut-être une fois lancés dans tout cela pourrait s'avérer être très élevé et a peut-être ses racines dans un certain scepticisme face à la viabilité de l'intérêt canadien en matière de fusions quelles qu'elles soient. Est-ce exact?

M. Nixon: Ce commentaire est juste. Si nous savions quels étaient les seuils, alors la direction pourrait prendre la décision d'affaires appropriée. Or, le résultat est le même.

Le sénateur Kroft: L'argument sur lequel vous insistez, et cela remonte à l'époque du rapport MacKay, est l'importance d'avoir des institutions nationales capables de jouer agressivement leur rôle sur les marchés mondiaux, et dans l'intérêt des institutions elles-mêmes, et dans celui des actionnaires, des clients et de la solidité de l'économie canadienne. Avec un tel résultat, il me semble que la plupart voire la totalité de l'investissement net de cette nouvelle entité serait manifestée à l'extérieur du pays. La capacité financière accrue se manifesterait dans des activités menées à l'étranger, qu'il s'agisse de participation, de financement, d'acquisitions ou autre. Est-ce bien cela?

M. Nixon: C'est le cas alors que nous sommes assis ici aujourd'hui. Si vous regardez les investissements en acquisitions nettes des institutions financières canadiennes, le gros de nos activités — en tout cas chez nous, mais c'est la même chose si vous regardez l'industrie dans son entier — serait à l'extérieur du Canada car les possibilités de croissance sont pour nous plus rapides à l'extérieur de nos frontières.

L'investissement net au Canada par suite de fusionnements serait positif; il viendrait tout simplement de sources différentes. S'il y avait regroupement du secteur des services financiers canadiens, cela offrirait aux plus petites institutions financières canadiennes, aux caisses de crédit et aux banques étrangères la possibilité de jouer un rôle plus important d'un bout à l'autre de notre secteur financier. Cet investissement net est non seulement probable, il est essentiel à la réussite en bout de ligne des fusions pour le Canada. Vous voulez non seulement faciliter la croissance et l'expansion des banques canadiennes à l'extérieur de nos frontières, mais également faciliter les possibilités pour d'autres de venir et de livrer concurrence à l'intérieur de nos frontières. Si

primary goals of allowing consolidation to occur.

There is a natural tendency in these discussions for people to move to the extreme. The Canadian banks will not wither and die if mergers do not occur. The Canadian financial services industry — and I stress this — is one of the most successful and competitive financial services industries in the world. There are few countries around the world that have an industry as healthy, vibrant and competitive as ours.

As an industry, are we living up to our potential or ability to grow and expand and become more global, and what are the benefits to Canada if as an industry we do succeed internationally in the financial services sector to a greater degree than we are today? If we can accomplish that while at the same time maintaining a competitive environment in the Canadian marketplace, then I have no doubt that there is and will always be an extremely competitive environment in this country. From a policy perspective, that is ultimately healthy for the country. That should be one of the objectives from a policy perspective for allowing consolidation.

Senator Kroft: In your remarks, you would obviously contemplate foreign banks coming in and playing a greater role.

Mr. Nixon: Absolutely. This information was published in the newspapers. I do not think it is any secret that a number of foreign banks have indicated that they would be interested in acquiring redundant branch networks and infrastructure in the event that consolidation occurred. In the longer term, that would be healthy for the country. It would be challenging for us, as competitors. As an industry, we have the ability to rise to the occasion and compete against those institutions. I do not think keeping these businesses out is healthy in the long term, either.

Senator Angus: Your message struck me as being very detailed in comparison to the message we were receiving from witnesses like you the last time around, when the merger discussion was on the table. You have certainly argued a case that we will take great interest in understanding.

One thing that keeps coming through in terms of why the Royal Bank wants more clarity, and I am assuming the other banks want the same, is that when you get involved in the process of convergence with another bank there must be tremendous costs involved and complex arrangements to be made. Could you give us an idea of potential costs? I have read of the incredible amount of money that was spent by Royal Bank, BMO, Commerce and TD last time, all for naught, which was a drain of the shareholders' pockets. Could you outline for us how complicated the procedure is and why you need clarity?

nous pouvions atteindre ces deux objectifs, ce serait positif. Ce serait là l'un des principaux objectifs d'une autorisation de la consolidation.

Il y a dans ces discussions une tendance naturelle chez les gens de pousser les choses à l'extrême. Les banques canadiennes ne vont pas se ratatiner et mourir si des fusions n'ont pas lieu. Le secteur canadien des services financiers — et je tiens à insister là-dessus — est l'un des secteurs financiers les plus compétitifs et les plus réussis dans le monde. Il y a peu de pays dans le monde qui ont un secteur aussi sain, aussi dynamique et aussi concurrentiel que le nôtre.

En tant que secteur, réalisons-nous notre plein potentiel, toute notre capacité de croître, de nous élargir et de devenir plus présents à l'échelle internationale, et quels sont les avantages pour le Canada si, en tant que secteur, nous réussissons à l'échelle internationale dans le secteur des services financiers mieux encore que nous le faisons aujourd'hui? Si nous pouvons réaliser cela tout en maintenant un environnement concurrentiel à l'intérieur du marché canadien, alors je n'ai aucun doute qu'il y a et qu'il y aura toujours dans ce pays un environnement extrêmement compétitif. Du point de vue politique, c'est là une bonne chose pour le pays. Ce devrait être là l'un des objectifs de l'autorisation de regroupements d'un point de vue politique.

Le sénateur Kroft: Dans vos remarques, vous dites que vous envisageriez bien sûr que des banques étrangères viennent ici et jouent un rôle plus important.

M. Nixon: Absolument. Cela a été publié dans la journaux. Je ne pense pas que ce soit un secret qu'un certain nombre de banques étrangères aient dit être intéressées à acquérir des réseaux de succursales et des éléments d'infrastructure devenus redondants en cas de regroupement. À plus long terme, ce serait sain pour le pays. Ce serait un défi pour nous en tant que concurrents. En tant que secteur d'activité, nous avons les compétences voulues pour relever le défi et livrer concurrence à ces institutions. Je ne pense pas non plus que ce soit sain à long terme de garder ces autres sociétés à l'écart.

Le sénateur Angus: Votre message m'a frappé comme étant très détaillé comparativement à celui que nous avons reçu de témoins comme vous la dernière fois que la question de fusions était sur la table. Vous avez certainement présenté un point de vue que nous sommes très désireux de comprendre.

Une chose qui ressort sans cesse dans les raisons pour lesquelles la Banque royale aimerait plus de clarté, et j'imagine que les autres banques veulent la même chose, est que lorsque vous vous lancez dans un processus de convergence avec une autre banque, cela doit supposer des coûts énormes et des arrangements fort complexes. Pourriez-vous nous donner une idée des coûts potentiels? J'ai vu le montant d'argent incroyable dépensé la dernière fois par la Banque royale, la Banque de Montréal, la Banque de commerce et la Banque TD, tout cela pour rien, et qui a saigné les actionnaires. Pourriez-vous nous expliquer de quelle façon le processus est complexe et pourquoi il vous faut plus de clarté?

Mr. Nixon: The procedure is extremely complex. There is a heavy cost associated with mergers. However, the greatest cost is the lost opportunity and impact on our employees and our customers of going through a process like this without a positive outcome at the end of it. That is something that is very unhealthy for the industry. That is one of the reasons that issues around clarity are so important from our standpoint.

While there is tremendous stress on an organization as you go through a merger, the biggest impact is on employees. As you go into a merger process, there is a tremendous amount of uncertainty as to potential job loss, redundancies and management team strategies. All of that is disconcerting to employees.

There is uncertainty to shareholders, which is clearly an issue. If you announce a transaction and you go through a long, drawn-out process where the terms of the transaction change throughout that process, there is no question that there is an impact from a shareholder perspective. You always run the risk, depending on the uncertainty and the cost, of shareholders ultimately making the decision that a merger is not in their interest. Again, I do not think it is in the long-term or the public interest to go through that kind of a process. The process is very demanding on an organization and very costly in terms of real dollars. I cannot remember the precise cost.

My colleagues, who were more involved in 1998, advise me that the cost was approximately \$30 million.

However, I can assure honourable senators that the cost to the organization in terms of missed opportunity and impact on morale is far greater than any monetary cost. That is something we are obliged as a management team to do our best to avoid.

Senator Angus: Those costs obviously in actual dollars and other moral costs that you mentioned seem to be very material. We realize that it would probably be indiscreet to ask whether you were in the process of negotiating with one of your other banks, so I will not ask that. However, it is a competitive business out there. You highlighted it with good reason, following the people from the Competition Bureau, namely, that we have a very competitive environment in Canada. Is it so competitive? Are the advantages, which are getting bigger as you described in your statement, so great that one would be prepared to take the risk?

Mr. Nixon: Absolutely. That point is important for everyone to understand and appreciate, particularly the Canadian public, namely, that every decision has risk or reward. Ultimately, those are the decisions that we must make, namely, whether the risk is worth the reward. We believe that the risk is worth it, given the opportunity.

The other challenge we face is this: If we are not prepared to take that risk, then what will the future of our industry look like if we look out five or ten years and the world continues to grow and

M. Nixon: Le processus est extrêmement complexe. Les fusions sont assorties de coûts énormes. Cependant, le plus grand coût est celui des possibilités perdues et de l'incidence sur nos employés et nos clients, qui sont assujettis à ce genre de processus sans que cela ne débouche sur quoi que ce soit de positif. C'est là quelque chose de très malsain pour le secteur. C'est l'une des raisons pour lesquelles les questions de clarté sont si importantes de notre point de vue.

Même si le stress pour l'organisation qui vit une fusion est énorme, ce sont les employés qui en souffrent le plus. À la veille d'une fusion, il y a énormément d'incertitude quant aux risques en matière de perte d'emplois, de redondance et de stratégies de l'équipe de gestion. Tout cela est déconcertant pour les employés.

Il y a de l'incertitude pour les actionnaires, ce qui constitue clairement un problème. Si vous annoncez une transaction et que vous vivez un long processus étiré et truffé de changements dans les conditions de la transaction, il est certain qu'il y a une incidence sur les actionnaires. Vous courez toujours le risque, selon le degré d'incertitude et le coût, que les actionnaires décident en bout de ligne que la fusion n'est pas dans leur intérêt. Encore une fois, je ne pense pas que ce soit dans l'intérêt à long terme ou dans l'intérêt du public de subir un tel processus. Le processus est très exigeant pour l'organisation et très coûteux, en dollars réels. Je ne me souviens plus du coût exact.

Mes collègues, qui y étaient plus directement intéressés en 1998, me disent que le coût s'est alors chiffré à environ 30 millions de dollars.

Je peux cependant assurer les honorables sénateurs que le coût pour l'organisation sur le plan possibilités manquées et incidence sur le moral est bien supérieur à tout coût monétaire. En tant qu'équipe de gestion, nous avons pour devoir de faire de notre mieux pour éviter cela.

Le sénateur Angus: Ces coûts en vrais dollars et ces autres coûts sur le plan moral des troupes que vous avez mentionnés semblent être très réels. Nous devinons qu'il serait sans doute indiscret de vous demander si vous étiez en train de négocier avec l'une des autres banques, alors je ne vais pas vous poser la question. Cependant, il s'agit d'un secteur très compétitif. Vous avez à juste titre, tout comme les porte-parole du Bureau de la concurrence, souligné que nous avons au Canada un environnement très concurrentiel. Est-il si concurrentiel que cela? Les avantages, qui d'après la description que vous donnez dans votre mémoire sont en train de prendre de l'ampleur, sont-ils si énormes que vous seriez prêts à prendre le risque?

M. Nixon: Absolument. Ce que chacun doit comprendre et apprivoiser, et je songe ici tout particulièrement au public canadien, est que chaque décision comporte ses risques ou ses récompenses. En bout de ligne, la décision à prendre est celle de savoir si le risque vaut la récompense possible. Nous pensons que ce risque en vaut la peine, si l'occasion nous est donnée de le prendre.

L'autre défi auquel nous nous trouvons confrontés est le suivant: si nous ne sommes pas prêts à prendre ce risque, alors à quoi ressemblera notre secteur dans cinq ou dix ans, alors que le

to expand around us? That is an issue from a policy perspective that must be looked at. We have the ability to protect our financial services industry through regulation and legislation, but is that necessarily healthy in the longer term, or are we better off to build our industries and capitalize on the strength that we have as an industry to be world competitors? That is the risk that is worth taking. I have no doubt that we have the ability as an industry to live up to the potential because we do have a strong industry. If you look around the world today and look at our industries and our financial services companies, it is a positive story. That should be something of which we have the ability to take advantage.

Senator Angus: That statement you just made could well come back to haunt you. When we went through our modest participation in it last time, we were told by Mr. Cleghorn and Mr. Barrett, in particular, respecting the BMO/RBC merger, that it had to be done, that it was urgent and that there were huge costs of technology and investment; in other words, if they did not get into the game now they were in big trouble and would go from the top 20 to 200.

Here we are now, and significant time has gone by. You are affirming that your industry is very strong. We hear from far and wide that the Canadian banking system is unique and very good and one not to be tinkered with unless the risk/reward is evident. Four years have gone by, the Royal Bank is alive and well and Canada is out there doing business in the global village.

Mr. Nixon: However, that does not mean that we have lived up to our potential. If you go back to 1998 — and one will not know — had the mergers occurred and had a strategy been pursued to continue to invest and grow more aggressively in the United States, which was clearly the strategy of Royal Bank and the Bank of Montreal at the time, namely, to significantly capitalize and invest in the U.S. personal and commercial banking business, we may well have had a financial institution here today that had been not only successful but also significantly more successful and much more significant in terms of its international leadership as a financial services organization. If you look at the top 20 financial services companies in the world today, many of them have been through consolidation and mergers in their domestic marketplace. A lot are banks that have grown in the last three or four years through consolidation, merger and acquisition. It would be very healthy for this country if we had financial institutions in that grouping. However, we do not.

That is where you must be careful about being too extreme on this issue. Our industry would not wither and die if consolidation were to occur. However, if we facilitate consolidation and we still have a competitive landscape in this country, then perhaps we have the ability to create companies that will grow and be more

monde aura continué de croître et de se développer autour de nous? Il s'agit là d'une question que nous devons examiner dans le contexte des politiques. Nous avons la capacité de protéger notre secteur des services financiers grâce à la réglementation et à la législation, mais cela est-il forcément plus sain à long terme, ou bien ne serait-il pas préférable de bien asseoir nos industries et de bâtir sur les forces que nous avons en tant que secteur pour être des concurrents à l'échelle mondiale? C'est là le risque qui vaut la peine d'être pris. Je n'ai aucun doute qu'en tant que secteur d'activité nous avons la capacité de réaliser notre potentiel car nous avons un secteur fort. Si vous regardez un petit peu partout dans le monde d'aujourd'hui et si vous regardez nos industries et nos sociétés de services financiers, l'histoire est positive. Il s'agit là de quelque chose que nous sommes en mesure de mettre à profit.

Le sénateur Angus: La déclaration que vous venez de faire pourrait bien revenir vous hanter. Lors de notre modeste participation au débat la dernière fois, MM. Cleghorn et Barrett en particulier nous ont dit, au sujet de la fusion de la Banque de Montréal et de la Banque royale du Canada, qu'il fallait que cela se fasse, que c'était urgent et qu'il y avait des coûts énormes sur les plans technologie et investissement; en d'autres termes, s'ils ne se lançaient pas tout de suite dans le jeu ils allaient connaître de graves difficultés et passer d'un classement parmi les 20 premières banques aux deux-centième rang.

Or, nous voici ici aujourd'hui, et il s'est écoulé pas mal de temps depuis. Vous affirmez que votre secteur est très fort. Nous entendons dire de tous côtés que le système bancaire canadien est unique, très bon et qu'il ne faut pas y toucher à moins qu'il y ait un risque ou une récompense évidente. Quatre années se sont écoulées, la Banque royale se porte à merveille et le Canada fait affaire dans le village planétaire.

M. Nixon: Cela ne veut cependant pas dire que nous avons réalisé notre potentiel. Si vous remontez à l'année 1998 — et l'on ne saura jamais — si les fusions avaient eu lieu et si l'on avait poursuivi une stratégie en vue de continuer d'investir et de croître de façon plus agressive aux États-Unis, ce qui était clairement la stratégie de la Banque royale et de la Banque de Montréal à l'époque, c'est-à-dire réaliser une plus grande capitalisation et investir dans le secteur américain de services bancaires aux particuliers et aux entreprises, nous aurions peut-être aujourd'hui une institution financière qui aurait non seulement réussi mais qui aurait sensiblement mieux réussi et qui jouirait d'un bien plus grand leadership international en tant qu'organisation de services financiers. Si vous regardez les 20 plus importantes sociétés de services financiers dans le monde d'aujourd'hui, vous constaterez que nombre d'entre elles ont vécu des regroupements et des fusionnements sur leur marché national. Beaucoup de banques ont pris de l'ampleur au cours des trois ou quatre dernières années par le biais de consolidations, de fusions et d'acquisitions. Il serait très sain pour le pays d'avoir des institutions financières parmi ce groupe, mais ce n'est pas le cas.

C'est pourquoi il faut dans ce débat se méfier de tomber dans les extrêmes. Notre secteur ne dépérirait pas s'il y avait regroupement. Cependant, si nous facilitons le regroupement et maintenons dans ce pays un environnement concurrentiel, alors nous aurions peut-être la capacité de créer des entreprises qui

competitive internationally. If we are able to do that, there will be spinoff benefits to this country. We want companies in the country that are large, international and global, with head offices in this country. It is a question of potential.

Senator Setlakwe: Your submission was very clear to me. I hope that our conclusions will be as clear to you.

You answered some of my concerns in your replies to Senators Kroft and Angus; however, if I understood you correctly, increased capitalization would make you more competitive worldwide. When you said that, I was reflecting upon the fact that, some years ago, the Japanese banks were among the 10 largest banks in the world. If you look at them today, I think you will agree that, despite the what has gone on in the Japanese economy with regard to real estate lending by the banks, that situation is no longer the case today. I should like your opinion as to what you think about the importance of size in bank mergers.

At one point, I heard one of your colleagues say that the object of his mission was to satisfy his stakeholders that there would be an 18 to 20 per cent return on investment. He then went on to say that his corporate clients, and I assume that he meant his best corporate clients, gave his bank a return of 9 per cent. That leads me to my other question. That being the case, is there any interest on the part of the banks for retail banking with regard to SMEs and individuals? I know you have defended your case well in your submission, but there is a doubt out there about the extent to which your participation in an international organization will eventually affect SMEs and small borrowers in the Canadian economy.

Mr. Nixon: I will respond to the Japanese question first. I must be very careful in commenting on their financial services industry, which has been going through many years of challenges and restructuring. The challenge that their banks got into had a lot to do with aggressively expanding their balance sheets as opposed to growing through acquisition or through mergers. If you look at the 20 largest financial institutions in 1990 versus today, there has been quite a shift. Back then, the Japanese banks tended to be ranked very large as measured by assets at that point in time.

The banks that perform well today are those that tend to consolidate and grow a much more diversified financial services business, not just wholesale lending, which is where the Japanese banks ran into challenges and problems. The banks that tend to be in that top tier have taken advantage of consolidations to build their individual businesses — consumer and SME businesses, such as the Bank of America, Wells Fargo, the Royal Bank of Scotland and the Halifax Bank of Scotland. These are the banks today that rank in that upper echelon of financial services companies because they have taken advantage of consolidation.

prendraient de l'ampleur et qui seraient plus concurrentielles à l'échelle internationale. Si nous pouvions faire cela, il y aurait des retombées pour le pays. Nous voulons dans ce pays des entreprises qui soient importantes, internationales et mondiales, avec leur siège social dans le pays. C'est une question de potentiel.

Le sénateur Setlakwe: Votre exposé a été très clair pour moi. J'espère que nos conclusions seront tout aussi claires pour vous.

Vous avez répondu à certaines des questions que je me pose en répondant aux questions des sénateurs Kroft et Angus. Cependant, si j'ai bien compris, une capitalisation accrue vous rendrait plus concurrentiels à l'échelle mondiale. Lorsque vous avez dit cela, je réfléchissais au fait qu'il y a quelques années les banques japonaises comptaient parmi les dix plus grosses banques au monde. Si vous les regardez aujourd'hui, je pense que vous conviendrez qu'en dépit de ce qui s'est passé dans l'économie japonaise relativement aux prêts hypothécaires consentis par les banques, ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'aimerais donc connaître votre opinion quant à l'importance de la taille dans les fusions bancaires.

À un moment donné, j'ai entendu l'un de vos collègues dire que l'objet de sa mission était de garantir aux parties prenantes un rendement sur l'investissement de 18 p. 100 à 20 p. 100. Il a poursuivi en disant que ses sociétés clientes, et je suppose qu'il voulait parler de ses meilleures sociétés clientes, donnaient à sa banque un rendement de 9 p. 100. Cela m'amène à mon autre question. Dans ce contexte, les banques sont-elles intéressées aux services de détail pour les PME et les particuliers? Je sais que vous avez bien défendu votre dossier dans votre mémoire, mais d'aucuns craignent que votre participation dans une organisation nationale finisse par avoir une incidence sur les PME et les petits emprunteurs dans l'économie canadienne.

M. Nixon: Je vais commencer par répondre à la question sur la situation japonaise. Il me faut être très prudent en parlant du secteur de services financiers de ce pays, car il a vécu de nombreuses années de défis et de restructurations. Le problème auquel se sont trouvées confrontées les banques japonaises était largement dû au fait qu'elles élargissaient agressivement leur bilan au lieu de croître au moyen d'acquisitions ou de fusions. Si vous regardez les 20 plus grosses institutions financières de 1998 comparativement à aujourd'hui, il y a eu tout un déplacement. À l'époque, les banques japonaises étaient classées selon l'importance de leurs avoirs.

Les banques qui affichent de bons résultats aujourd'hui sont celles qui ont tendance à se consolider et à offrir une gamme de services financiers plus diversifiée, au lieu de se consacrer tout simplement au consentement en masse de prêts, ce qui a apporté aux banques japonaises des défis et des problèmes. Les banques qui ont tendance à se classer dans la tranche supérieure ont tiré profit des consolidations pour bâtir leurs entreprises — services aux PME et aux particuliers, comme la Bank of America, Wells Fargo, Royal Bank of Scotland et la Halifax Bank of Scotland. Voilà quelles sont aujourd'hui les banques qui se classent dans cette tranche supérieure, parce qu'elles ont tiré profit de regroupements.

Our strategy as an organization has been to try to make most of our investment not on the wholesale side of the equation but on the consumer and SME sector of the marketplace. We have expanded in the United States, and virtually all of our investment dollars have gone into consumer businesses and small and medium-sized business operations. There are RBC Centura Bank, which we acquired in the southeast U.S., an individual and small business bank; RBC Dain Rauscher Inc. is a retail wealth management operation; and Liberty Insurance is a consumer operation. That has been our pursued strategy.

One of our challenges, which relates to this argument around potential and scale, has been the size of our organization. Our ability to grow more quickly is, to a degree, affected by the fact that we are small, by international standards. As we grow into those marketplaces, it is more difficult for us to make acquisitions and to grow in a fashion that does not affect the fundamentals of our organization and the returns to our shareholders. Thus, we are constantly trying to manage that balance between growing, investing and protecting the value of our shareholders. We have to do that in a slow, conservative fashion, and we are prohibited from participating at a level of consolidation simply because we are small.

One can look at the situation of the Japanese banks, of the regional banks in the United States and of some of the British banks to see a different picture in terms of success and growth. Today, there are five British banks on the list of the top 20 financial institutions in the world. Those banks have tended to grow without making significant wholesale investments, if you will, or balance sheet investments, as they have grown. You really have to look at the mix.

It does come down to the issue of execution. As consolidation occurs, institutions can execute poorly and end up hurting value for their shareholders. There are examples of that in the marketplace. However, there are also many examples where institutions have actually created value for their shareholders.

Unfortunately, policy just cannot dictate that — whether companies will be successful in terms of execution. Clearly, we want to have policy that will allow us to manage that as much as we can from a risk perspective.

Individual consumers and small business represent over 50 per cent of our business in Canada. They are clearly our top priority as an organization and institution. We are continuing to invest in those areas, and significantly in the area of technology, to provide integrated packages so that we are able to provide better value and service to our customers. We are clearly attempting to grow our small and medium-size business activities in this country. We would like them to grow more quickly but, I can assure you, it is an extremely competitive marketplace. Over 50 per cent of small business is serviced away from the major banks, and there is a great deal of aggressive

Notre stratégie en tant qu'organisation a été d'essayer de tirer un maximum de notre investissement, non pas du côté prêts en masse de l'équation, mais du côté services aux particuliers et aux PME. Nous nous sommes élargis aux États-Unis et la quasi-totalité de nos investissements ont été consentis dans des activités axées sur les consommateurs et les petites et moyennes entreprises. Il y a la RBC Centura Bank, que nous avons achetée dans le Sud-Est des États-Unis, et qui est une banque pour particuliers et petites entreprises, la RBC Dain Rauscher Inc., qui est un service de gestion de richesse de détail, et la Liberty Insurance, qui sert les consommateurs. Voilà la stratégie que nous avons poursuivie.

L'un de nos défis en ce qui concerne cet argument au sujet du potentiel et de l'échelle, a été la taille de notre organisation. Notre capacité de croître plus rapidement est jusqu'à un certain point déterminée par le fait que nous sommes petits, selon les normes internationales. Au fur et à mesure que nous pénétrons ces marchés, il est plus difficile pour nous de faire des acquisitions et de croître d'une façon qui ne porte pas atteinte à la base de notre organisation et au rendement pour nos actionnaires. Ainsi, nous devons sans cesse jongler en vue de réaliser un équilibre entre la croissance, l'investissement et la protection de la valeur de nos actionnaires. Il nous faut bouger lentement et de façon conservatrice, et il nous est impossible de participer à un niveau regroupement du simple fait que nous soyons petits.

L'on peut regarder la situation des banques japonaises, des banques régionales américaines et de certaines des banques britanniques pour voir un tableau différent côté réussite et croissance. Aujourd'hui, cinq banques britanniques figurent parmi les 20 plus grosses institutions financières au monde. Ces banques ont eu tendance à prendre de l'ampleur sans consentir d'importants investissements en masse, si vous voulez, ou d'investissements dans leur bilan au fur et à mesure de leur croissance. Il vous faut vraiment regarder le mélange.

Il s'agit en fait en bout de ligne d'une question d'exécution. Au fur et à mesure du regroupement, les institutions peuvent faire une mauvaise exécution et finir par nuire à leurs actionnaires. Il y a des exemples de cela dans le marché. Cependant, il y a également de nombreux exemples d'institutions qui ont en fait créé de la valeur pour leurs actionnaires.

Malheureusement, une politique ne peut pas dicter cela — si les entreprises réussiront ou non sur le plan exécution. Il est clair qu'il nous faut avoir une politique qui nous permette de gérer cela au maximum du point de vue risque.

Particuliers et petites entreprises représentent plus de 50 p. 100 de notre activité au Canada. Ils sont clairement notre principale priorité en tant qu'organisation et institution. Nous continuons d'investir dans ces secteurs, et notamment dans celui de la technologie, ce pour offrir des ensembles intégrés afin d'assurer à nos clients une valeur et un service meilleurs. Il est clair que nous nous efforçons d'augmenter notre volet petites et moyennes entreprises dans ce pays. Nous aimerions qu'il se développe plus rapidement, mais je peux vous assurer qu'il s'agit d'un marché extrêmement concurrentiel. Plus de 50 p. 100 de la petite entreprise est desservie par des fournisseurs autres que les

competition in that sector. I wish we could increase our market share in that sector because it is clearly a top priority of our organization.

Senator Kelleher: We have been told that there was a proposed discussion of a merger between the Bank of Nova Scotia, BNS, and the Bank of Montreal, BOM. We were told that the Prime Minister cancelled this proposed merger. We do not know that for certain because no officials will come before the committee to clarify this for us.

Having said that, when officials from the Department of Finance and from the Competition Bureau came before us this morning, I asked them, specifically: Do you know anything about this? They both answered no, and I asked whether anyone asked them for any advice on these issues, and once again they answered no.

The first question I have for you is this: Were you asked? I know you were not in the merger rumours but, were you asked for any advice on this, whatsoever?

Mr. Nixon: I can honestly answer no. I wish someone had asked me for advice. However, to be candid, I was in the U.K. when the news broke, and Senator Kolber called to ask me to appear before this committee. I happened, coincidentally, to be meeting with Matthew Barrett the day the news came out.

Senator Kelleher: It must have been déjà vu for him. In any event, you gave me the same answer that I received from the others earlier today. Thus, I would like to ask you an additional question along this line: Do you have any idea if these merger discussions were accurate and the Prime Minister cancelled? Have you heard any rumours or ideas as to what the criteria were for cancelling this?

Mr. Nixon: The candid answer is no. I am sure that if my colleague, who will follow me today, is asked that question, I will be interested in the response.

Senator Kelleher: I am just rehearsing for him.

Mr. Nixon: I absolutely cannot shed any light in respect of the discussions that took place or how the process occurred.

We have, over the past year, had mixed signals out of different constituents in Ottawa. That simply relates to the uncertain environment in which we have been operating. Various people have divergent opinions about whether mergers are acceptable or not acceptable to the government. I honestly cannot shed any light on what occurred.

Senator Kelleher: Given your answers and the answers I received earlier and the discussion about looking for clarification, we need to look at the whole process that has been laid out for

grosses banques, et il y a dans ce secteur énormément de concurrence agressive. J'aimerais beaucoup que nous puissions augmenter notre part de marché dans ce secteur car il s'agit clairement d'une grande priorité pour notre organisation.

Le sénateur Kelleher: On nous a dit qu'il est question d'un projet de fusion entre la Banque de Nouvelle-Écosse, BNS, et la Banque de Montréal, BOM. On nous rapporte également que le premier ministre a annulé ce projet de fusionnement. Nous n'en avons pas la certitude car aucun fonctionnaire n'a accepté de venir comparaître devant le comité pour tirer cela au clair pour nous.

Cela étant dit, lorsque des représentants du ministère des Finances et du Bureau de la concurrence sont venus nous rencontrer ce matin, je leur ai posé la question précise que voici: savez-vous quelque chose là-dessus? Ils ont tous deux répondu que non. Je leur ai ensuite demandé si quelqu'un avait cherché à obtenir des conseils sur ces questions auprès d'eux et, encore une fois, ils ont tous deux répondu par la négative.

Ma première question pour vous est la suivante: Vous a-t-on demandé votre avis? Je sais que vous n'avez pas figuré dans les rumeurs au sujet de fusions, mais vous a-t-on demandé quelque conseil que ce soit là-dessus?

M. Nixon: Je peux honnêtement répondre que non. J'aurais bien aimé que quelqu'un me demande conseil. Cependant, pour être franc, j'étais au Royaume-Uni lorsque la nouvelle est sortie, et le sénateur Kolber m'a appelé pour me demander de comparaître devant le comité. Il se trouve que je rencontrais Matthew Barrett le jour où la nouvelle est sortie.

Le sénateur Kelleher: Cela a dû faire un peu déjà vu pour lui. De toute façon, vous m'avez donné la même réponse que celle que j'ai entendue de la bouche des autres témoins plus tôt dans la journée. J'aimerais donc vous poser une question supplémentaire: savez-vous s'il a bel et bien été question de fusion et si le premier ministre a annulé la chose? Avez-vous entendu des rumeurs ou des idées quant aux critères qui auraient été invoqués pour annuler cela?

M. Nixon: Bien franchement, non. Si mon collègue, qui va me suivre aujourd'hui, se fait poser la même question, je serais intéressé d'entendre sa réponse.

Le sénateur Kelleher: C'est une répétition pour lui.

M. Nixon: Je ne peux jeter aucune lumière sur les discussions qui ont eu lieu sur la façon dont les choses se sont déroulées.

Nous avons, au cours de la dernière année, reçu des signaux contradictoires de différents intervenants à Ottawa. Cela témoigne tout simplement de l'incertitude dans laquelle nous avons dû fonctionner. Différentes personnes auront des opinions différentes quant à savoir si les fusions sont acceptables ou inacceptables aux yeux du gouvernement. Je ne peux franchement jeter aucune lumière sur ce qui s'est passé.

Le sénateur Kelleher: Étant donné vos réponses et celles que j'ai reçues plus tôt ainsi que la discussion au sujet du désir d'obtenir plus de clarté, il nous faut examiner le processus des fusions dans

mergers. No one seems to be following them on the government side. What do you say to that? It is a rather mean question, but I will ask it regardless.

Mr. Nixon: To a degree, the proof of the pudding is in the eating. Institutions have people who believe that consolidation is a viable strategy. We have had a period of time where consolidation has not occurred. Clearly, there is enough uncertainty in the minds of those people as to whether a viable process is in place, and people have chosen to not move forward. Now, the situation is such that two institutions have attempted to move forward and someone has applied the brakes. I cannot say if that is correct, but it is important to our industry and to the Canadian public to have a set of criteria and a process whereby people can actually make decisions and there is greater transparency to the process.

We need that transparency because our shareholders and our employees deserve it. You will not have good business decisions made unless there is a greater degree of transparency and less uncertainty in the process. If we end up with that, then the organizations will be better able to determine the best interests of their constituents.

Senator Tkachuk: Do you think, under the present political circumstances, that there is any chance of any merger taking place between now and November 2004?

Mr. Nixon: There is always a possibility. I would probably say that there is a 50-50 chance of a merger, which highlights the uncertainty. I honestly do not know. It is very unclear. I would give it at best a 50 per cent chance.

Senator Tkachuk: That is the problem.

Senator Kelleher: You would not give a loan approval on that?

Mr. Nixon: If we did, we would probably end up paying a price later down the road.

The Chairman: Thank you.

Our next witness is Peter Godsoe, who is Chairman and CEO of Scotiabank.

Please proceed.

Mr. Peter Godsoe, Chairman and Chief Executive Officer, Scotiabank: With my peer group, let me say first that it is a pleasure to be here. I congratulate you by taking up the minister's letter and working on the public interest impact side.

At the risk of stating the obvious, as there is sometimes confusion as to what we are really trying to do, bank mergers as a valid business strategy was accepted by the government in Bill C-8. In other words, we have public policy in place that explicitly permits mergers as long as a formal review process is followed.

son entier. Personne ne semble suivre le processus du côté du gouvernement. Qu'en dites-vous? C'est une question un peu méchante, mais je vous la pose malgré tout.

M. Nixon: Jusqu'à un certain point, la qualité se révèle à l'usage. Les institutions comptent des personnes qui pensent que le regroupement est une stratégie viable. Nous avons vécu une période au cours de laquelle il n'y a pas eu de regroupement. Clairement, il y a dans l'esprit de ces personnes suffisamment d'incertitude quant à la viabilité du processus en place, et les gens ont choisi de ne pas bouger. La situation est aujourd'hui telle que deux institutions ont tenté d'avancer et quelqu'un a appuyé sur les freins. Je ne peux pas dire si c'est une bonne chose, mais il est important pour notre industrie et pour le public canadien d'avoir un ensemble de critères et un processus qui permettent aux gens de prendre des décisions dans un contexte plus transparent.

Il nous faut cette transparence car nos actionnaires et nos employés la méritent. De bonnes décisions d'affaires ne pourront être prises que s'il y a plus de transparence et moins d'incertitude dans le processus. Si nous débouchions là-dessus, alors les organisations seraient mieux en mesure de cerner les intérêts de leurs éléments constitutifs.

Le sénateur Tkachuk: Pensez-vous que dans le climat politique actuel il soit possible qu'une fusion soit réalisée d'ici novembre 2004?

M. Nixon: Cela est toujours une possibilité. Je dirais qu'il y a sans doute 50 p. 100 de chances qu'il y ait une fusion, ce qui ne fait que souligner l'incertitude qui a été évoquée. Franchement, je ne sais pas. C'est très difficile à dire. Je dirais qu'il y a au mieux 50 p. 100 de chances que cela se fasse.

Le sénateur Tkachuk: C'est là le problème.

Le sénateur Kelleher: Vous n'accorderiez pas un prêt sur une telle base?

M. Nixon: Si nous le faisons, nous finirions sans doute par en payer le prix plus tard.

Le président: Merci.

Le témoin suivant est Peter Godsoe, qui est président et chef de la direction de la Banque Scotia.

Allez-y, je vous prie.

M. Peter Godsoe, président et chef de la direction, Banque Scotia: Avec mon groupe de pairs, permettez-moi de dire tout d'abord que c'est un plaisir pour moi d'être ici aujourd'hui. Je vous félicite de mettre à exécution la lettre du ministre et de vous intéresser à l'aspect intérêt public.

Au risque de répéter une évidence, vu la confusion qui entoure parfois ce que nous nous efforçons réellement de faire, je tiens à déclarer que les fusions bancaires constituent une stratégie d'affaires valide qui a été acceptée par le gouvernement en vertu du projet de loi C-8. En d'autres mots, nous avons instauré une politique publique qui permet explicitement les fusions, sous réserve que le processus d'examen formel soit respecté.

After an extensive public input process by the MacKay task force in 1998, the group produced a thoughtful paper. Upon rereading it, I noted that it was clear on what the public interest impact assessment should cover. The bill was passed in 2001.

More recently, as stated by both the Prime Minister and Minister Manley, the word “clarification” is being used frequently. If these committee meetings will help clarify this third step, then we will have more certainty and transparency. Certainly, it is the industry’s desire to get the certainty and the transparency and then make the decisions.

Our hope is that it will be highly predictable, too — although, in fairness, in Europe, the U.S. or anywhere, mergers are not entirely predictable.

We should like to get the issue of mergers out of the political popularity contest. We do recognize that banks are not universally loved. Voltaire said: “If you lend a man money, you have a secret enemy. If you do not lend him money, you have an open enemy.” The more things change, the more they stay the same.

Rather than visit the broad public interest issues, which had been accepted, such as head office, job creation, the necessity of financial centres to grow and evolve, intellectual capital, the best and the brightest coming home and globalization, which were weighed and answered by MacKay, I would address — recognizing that Gord Nixon has also addressed these four specific questions posed to you and your committee and to Sue Barnes and the House committee — access, choice, long-term growth and transition issues. We could then move to questions and answers.

First, access is a legitimate issue in all regions of the country with or without mergers. It is an ongoing issue. Low-cost accounts, rural branches, branch closure regimes, formal notice periods, community consultations, access for persons with disabilities, service for old people and use of new technologies are all legitimate questions with or without mergers.

In the case of mergers, the issues can be easily resolved with undertakings and commitments if gaps exist to protect the public interest. Rural branches could be kept open, where necessary, when it is for the economic viability of the towns. ABM access could be offered.

All of the banks have low-cost retail deposit accounts for the poor, which were established in 2000. We recently renewed ours in an undertaking to the government last month.

In Canada, we are extremely fortunate in that we have escaped the severe inner city restrictions that affect a large part of the United States. Any of us who have lived in the U.S. have been

Suite à un processus d’intenses consultations publiques mené par le Groupe de travail MacKay en 1998, celui-ci a produit un rapport réfléchi. À sa relecture, j’ai constaté qu’il était clair quant à ce que l’évaluation de l’incidence pour l’intérêt public devrait couvrir. Le projet de loi a été adopté en 2001.

Plus récemment, comme l’ont déclaré aussi bien le premier ministre que le ministre Manley, le mot «clarification» a souvent été employé. Si ces réunions de comité aideront à clarifier cette troisième étape, alors nous aurons plus de certitude et de transparence. Certes, le secteur souhaiterait obtenir cette certitude et cette transparence pour ensuite pouvoir prendre les décisions qui s’imposent.

Notre espoir est que cela soit par ailleurs très prévisible — même si, pour être juste, en Europe, aux États-Unis ou ailleurs, les fusions ne sont pas entièrement prévisibles.

Nous aimerions sortir la question des fusions du contexte d’un concours de popularité politique. Nous reconnaissons que les banques ne jouissent pas d’un amour universel. Voltaire a dit: «Si tu prêtes de l’argent à un homme, tu as un ennemi secret. Si tu ne lui prêtes pas d’argent, tu as un ennemi ouvert». Plus ça change et plus c’est pareil.

Au lieu de revoir les questions générales d’intérêt public déjà acceptées, comme par exemple l’emplacement du siège social, la création d’emplois, la nécessité de centres financiers pour croître et évoluer, le capital intellectuel, le retour des meilleurs et des plus doués, et la mondialisation, questions qui ont été soulevées et épluchées par le Groupe de travail MacKay, j’aimerais traiter — reconnaissant que Gord Nixon a lui aussi abordé ces quatre questions qui vous ont été posées à vous ainsi qu’au comité ici réuni et à Sue Barnes et au comité de la Chambre — des questions d’accès, de choix, de croissance à long terme et de transition. Nous pourrions ensuite passer à la période des questions.

Premièrement, l’accès est une préoccupation légitime dans toutes les régions du pays, avec ou sans fusions. Les comptes à prix abordable, les succursales en zone rurale et le mode de fonctionnement pour la fermeture de succursales, les périodes de préavis officielles, les consultations avec les communautés, l’accès pour les personnes handicapées, le service pour les personnes du troisième âge et l’utilisation de nouvelles technologies sont autant de questions légitimes, avec ou sans fusions.

En matière de fusions, les problèmes peuvent être facilement réglés grâce à des initiatives et engagements en cas de lacunes en vue de la protection de l’intérêt public. L’on peut maintenir ouvertes, au besoin, des succursales en zone rurale lorsque cela est dans l’intérêt de la viabilité économique de la collectivité. L’accès à des GAB pourrait être offert.

Toutes les banques ont des comptes de dépôt de détail à faible coût pour les démunis, catégorie qui a été créée en l’an 2000. Nous avons récemment renouvelé nos comptes de ce type dans le cadre d’un engagement que nous avons fait au gouvernement le mois dernier.

Nous avons beaucoup de chance au Canada d’avoir pu échapper au grave problème d’accès que connaissent les centres-villes des grandes villes d’une partie importante des États-Unis.

exposed to that. I have lived in two different cities. We do not need a community reinvestment regime. That is not our issue. There are other issues that can be looked at.

It is legitimate to consider access issues. Is it resolvable? Yes. It is ongoing with or without mergers, in my view.

The second question is with regard to choice. I broke it down in my own mind to choice for larger companies, choice for consumers and choice for small and medium-sized companies. We are, interestingly enough, in the middle of a great decrease in liquidity for larger companies, but not so much in Canada as in the U.S., where there are many banks, particularly in the energy and telecom sectors. These concerns are real. It is not a concern or an issue for the merging of banks. The reality is that Canadian banks are too small to serve as the major lead banks in these markets already. That is not an argument for scale; it is just a factual observation.

All large companies in Canada or elsewhere, Europe, the United States, even in Japan, are being served by global giants, commercial banks, investment banks, because they must, of necessity, access the global markets, the markets in the United States, for bonds, convertible debt, et cetera. Canadian banks are not a defining factor for the corporate sector.

Turning to consumers, there are already substantial choices and concentration issues that will, and should be, dealt with by the Competition Bureau review. Specifically, looking at the deposit and investment side, if you pick up any newspaper and look at their special inserts, you will see a proliferation of choice. There are numerous options for GICs, mutual funds and various high-rate savings accounts. Subject to Competition Bureau concerns on concentration, I do not think that is a major issue in a bank merger today.

The same holds true for personal lending. There is a lot of choice available to Canadians in mortgages. One major shift since 1998 is that today mortgage brokers do 25 per cent of the business in this country — not the banks — independent mortgage brokers, up from zero. There are shifts taking place. There is a lot of choice available for people raising money for housing. Look at personal lending with HSBC, which is a good competitor. Now that it owns Household Finance, it will be an even tougher competitor. President's Choice — they are rising. There is a lot of competition in credit cards. There has been for 50 years here.

Quiconque d'entre nous a vécu aux États-Unis a été exposé à cela. J'ai vécu dans deux villes différentes. Nous n'avons pas besoin d'un régime de réinvestissement communautaire. Là n'est pas notre problème. Il y a d'autres problèmes sur lesquels nous pouvons nous pencher.

Il est légitime de prendre en compte les questions d'accessibilité. Peuvent-elles être résolues? Oui. À mon sens, ces questions continueront de se poser, avec ou sans fusions.

La deuxième question concerne les choix. J'ai, dans mon propre esprit, fait une ventilation selon les choix pour les grosses sociétés, les choix pour les consommateurs et les choix pour les petites et moyennes entreprises. Chose plutôt intéressante, du côté des grandes entreprises, nous assistons actuellement à une baisse des liquidités dans les marchés, pas tant au Canada, mais particulièrement aux États-Unis, où il y a de grosses banques, surtout dans les domaines de l'énergie et des télécommunications. Ces préoccupations sont bien réelles. Ce n'est pas une préoccupation ou un problème de fusion. La réalité est que les banques canadiennes sont déjà trop petites pour desservir ces marchés comme chefs de file. Ce n'est pas une question d'échelle, c'est tout simplement un constat.

Toutes les grosses sociétés au Canada ou ailleurs, que ce soit en Europe, aux États-Unis, voire même au Japon, sont desservies par des géants mondiaux, des banques commerciales, des banques d'investissement, parce qu'il leur faut — c'est une nécessité — accéder aux marchés mondiaux, aux marchés américains, pour des obligations, des dettes convertibles, et cetera. Les banques canadiennes ne sont pas un facteur déterminant pour l'entreprise privée.

Passant maintenant aux consommateurs, il y a déjà des questions de choix et de concentration d'envergure qui seront et qui devront être traitées dans le cadre de l'examen par le Bureau de la concurrence. Plus particulièrement, si l'on se penche sur le volet dépôts et investissements, prenez n'importe quel quotidien et regardez les encarts spécialisés, et vous y verrez la prolifération de choix qui existe. Il y a de nombreuses options en matière de CPG, de fonds mutuels et de comptes d'épargne divers à taux élevé. Sous réserve des préoccupations en matière de concentration du Bureau de la concurrence, je ne pense pas qu'il s'agisse là aujourd'hui d'un facteur important dans le contexte d'une fusion bancaire.

Même chose pour le crédit aux particuliers. Les Canadiens disposent de beaucoup de choix dans le domaine des prêts hypothécaires. Un changement d'importance survenu depuis 1998 est que les courtiers en prêts hypothécaires détiennent aujourd'hui une part de marché d'environ 25 p. 100. Je ne parle pas ici des banques mais bien des courtiers indépendants en hypothèques, qui sont passés de zéro à 25 p. 100. Il s'opère des changements. Il y a beaucoup de choix pour les gens qui cherchent de l'argent pour du logement. Prenez les prêts personnels chez HSBC, qui est un bon concurrent. Maintenant que cette banque possède Household Finance, ce sera un concurrent encore plus résistant. President's Choice est aussi en train de monter. Il y a beaucoup de concurrence avec les cartes de crédit. C'est le cas ici depuis 50 ans.

Access comes down to one main issue, as highlighted in the ministers' letter, choice and availability of funds for small and medium-sized businesses.

Again, the best line of defence is the Competition Bureau review, to assure there is a proliferation of competition, not concentration. This is a tried-and-true solution relied on for other industries in Canada and, basically, relied on in other countries that face the same problem, whether it is the United Kingdom or the United States.

Nevertheless, we all know this sector is responsible for employment — 60 per cent of all Canadians — and growth. I know honourable senators will be hearing from the Canadian Federation of Independent Business later today. I respect that federation, Brien Gray, Catherine Swift and Garth Whyte a lot. We consult with them regularly. They will have their views. More competition is better from their point of view and, indeed, it should be from their view.

Following on the RBC Financial Group, I can assure you that, to Scotiabank, we are totally committed to growing this sector, doing more, increasing our loans and coming out with new product. We have a subsidiary called RoyNat, one of the pre-eminent venture capital banks in this area. It has 1,300 clients and a portfolio of \$2 billion, of which \$200 million is venture capital. We do this not because we are philanthropists but because it is a profitable sector to be in, and it is loyal. It is a good place to be a banker.

Beyond this commitment, which, in fairness, does run across the entire banking industry, if any market gaps exist, I think that is where proactive public interest policy can come into play, looking for solutions from merger proponents and others. The Competition Bureau and the minister are in good position to negotiate these.

Turning to transition issues, particularly the treatment of employees, mergers, from my personal point of view, cannot and must not be about large job losses. I would not be here today if they were. It is not good business. At Scotiabank, we run our business for our stakeholders, which is an old-fashioned term, but we believe that satisfied customers are a function of satisfied employees. It is hard for me to believe that if you are having a bad hair day you give good service. It is just not on. We must have that in order to satisfy our shareholders and be important parts of our communities. We know that loyal, highly qualified, trained and motivated employees are absolutely critical to having satisfied customers. Only then do we succeed.

At Scotiabank, 86 per cent of the staff across Canada think their branch is the best place to work, which is a very high statistic. They also believe loyalty is a two-way street, which is not about massive layoffs, mergers or otherwise.

We also understand that mergers are not easy. They are very hard. I have told our people that a big bank merger in this country would be at least three years of hell. It takes about three

En définitive, l'accès se résume à une seule question, comme le soulignait la lettre des ministres, à savoir le choix et la disponibilité de fonds pour les petites et moyennes entreprises.

Encore une fois, la meilleure ligne de défense demeure l'examen du Bureau de la concurrence, pour s'assurer qu'il y ait prolifération et non pas concentration. Il s'agit d'une solution éprouvée et adoptée par d'autres secteurs au Canada et sur laquelle comptent d'autres pays confrontés au même problème, que ce soit le Royaume-Uni ou les États-Unis.

Nous savons néanmoins tous que ce secteur est responsable d'emplois — 60 p. 100 de tous les Canadiens — et de croissance. Je sais que les honorables sénateurs vont entendre plus tard aujourd'hui des représentants de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Je respecte beaucoup cette fédération, Brien Gray, Catherine Swift et Garth Whyte. Nous les consultons régulièrement. Ils auront leurs opinions. Plus de concurrence, c'est préférable de leur point de vue, ce qui est normal.

Enchaînant sur le RBC Financial Group, je peux vous assurer que chez Scotiabank, nous sommes totalement déterminés à continuer à augmenter ce secteur, à faire plus, à multiplier nos prêts et à sortir un nouveau produit. Nous avons une filiale appelée RoyNat, une des banques de capital de risque prééminentes dans ce domaine. Elle compte 1 300 clients et un portefeuille de 2 milliards de dollars, dont 200 millions en capital-risque. Nous faisons cela non pas parce que nous sommes philanthropes, mais bien parce qu'il s'agit d'un secteur profitable et loyal. C'est un bon secteur pour un banquier.

Au-delà de cet engagement, lequel, en toute justice, s'étend à toute l'industrie bancaire, si un vide sur le marché existe, je pense que c'est là que pourrait intervenir une politique d'intérêt public proactive axée sur la recherche de solutions auprès de partisans de fusions et d'autres. Le Bureau de la concurrence et le ministre sont bien placés pour négocier ces genres de choses.

Parlons transition maintenant, et notamment du traitement des employés. Les fusions, en ce qui me concerne, ne sont pas et ne doivent pas être synonymes de pertes d'emplois massives. Je ne serais pas ici aujourd'hui si ce devait être le cas. Ce n'est pas du bon commerce. À la Banque Scotia, nous gérons nos activités pour nos commettants, un terme un peu dépassé, mais nous croyons que des clients satisfaits dépendent d'employés satisfaits. Il est difficile pour moi de croire que si vous allez mal vous allez donner du bon service. Cela ne peut pas fonctionner. Il nous faut avoir cette motivation pour satisfaire nos actionnaires et être des participants importants à nos communautés. Nous savons que des employés loyaux, très qualifiés, formés et motivés sont absolument essentiels à la satisfaction de notre clientèle. Et nous ne pouvons réussir que si notre clientèle est satisfaite.

À la Banque Scotia, 86 p. 100 du personnel, partout au pays, pensent que leur succursale est le meilleur endroit où travailler, ce qui est un pourcentage très élevé. Ils pensent également que la loyauté est réciproque, ce qui veut dire qu'on ne fait pas des mises à pied massives, avec ou sans fusion.

Il nous faut également comprendre que les fusions ne sont pas choses faciles. Elles sont difficiles. J'ai dit au personnel qu'une fusion de grosses banques dans ce pays équivaldrait à au moins

years until you will really get to branch signage, leases and the things you do in merging branches. It takes that long. Seventy per cent of mergers, across Europe and North America, have not succeeded because of execution, cultural clashes, trying to go too fast and layoffs of people. It is not good business.

If we at Scotiabank were involved in a merger with another bank, we would approach it carefully, slowly and measured in terms of that implementation and execution. As I said, branch consolidation takes about three years. Systems integration takes two to two and a half years to complete. These are not easy tasks to accomplish.

Of course, there would be staffing overlaps. It is obvious, Mr. Chairman, that there does not need to be two bank chairmen. There does not need to be two CFOs. Hence, there would be some rationalization at head offices. Out in the broad base of our employee population, our operations and branches, it will be a two- to four-year journey. There is a lot of attrition in the system.

At Scotiabank alone, we have a turnover of 3,500 a year, mainly in those areas. It is far too high; however, it is an indication of today's labour mobility, and it is the way you would resolve this.

In a general sense, the financial sector has shown that it can handle these problems and challenges from a public interest impact point of view. The Toronto Dominion-Canada Trust merger was, in all intents, a big bank merger. Our acquisition of Montreal and National Trust and Clarica/SunLife, putting them together — each dealt effectively with that side of the public interest impact questions.

Similarly, branch rationalization has occurred in Canada in the past four or five years. In the past four years, Scotiabank has shrunk its system by about 300 branches, which was the after-effect of the National Trust merger and also of the way we will rationalize smaller branches into bigger ones. Little of this was rural, incidentally. The employee impact was virtually seamless. If you were to talk to Scotiabank people, you would find that it was done almost entirely through attrition and turnover, and also because we grew rapidly in the electronic area, such as telephonic and e-commerce.

Let me turn to the question in the ministers' letter of international competitiveness and long-term growth prospects. The positive side of this debate in some ways is the view of "why merge at all if it is going to be so difficult and politically unpopular?"

You certainly do not merge to get bigger in Canada. We are big enough already in our home markets to compete very effectively against new, old and foreign competitors, as well as each other. We prove that day in and day out. You do not merge to save

trois années d'enfer. Il faut compter environ trois ans avant d'en arriver à l'étape des enseignes pour la succursale, des baux et des choses qu'il faut faire lorsqu'on fusionne des succursales. C'est un long processus. Soixante-quinze pour cent des fusions, partout en Europe et en Amérique du Nord, n'ont pas réussi à cause de problèmes d'exécution, de différends culturels, de précipitation et de mises à pied. Ce n'est pas bon pour les affaires.

Si la Banque Scotia devait participer à une fusion avec une autre banque, nous procéderions à la mise en oeuvre et à l'exécution de manière très prudente, lente et mesurée. Comme je le disais, l'intégration de succursales demande environ trois ans. L'intégration des systèmes demande quant à elle entre deux ans et deux ans et demi à achever. Ce ne sont pas des tâches faciles à réaliser.

Bien sûr, il y aurait des chevauchements de postes. Il est clair, monsieur le président, qu'il n'y aurait pas lieu d'avoir deux présidents de banque. Il n'y aurait pas non plus lieu d'avoir deux COF. Il y aurait donc une certaine rationalisation aux sièges sociaux. Au niveau de l'exploitation et des succursales, ce serait un voyage de deux à quatre ans pour les employés. Il y a dans le système beaucoup d'attrition.

À la Banque Scotia uniquement, nous avons un taux de roulement annuel de 3 500, principalement dans ces secteurs. Cela est beaucoup trop élevé, mais témoigne de la mobilité de la main-d'oeuvre d'aujourd'hui, et ce serait là le moyen de résoudre le problème.

De façon générale, le secteur financier a prouvé qu'il peut faire face à ces problèmes et défis du point de vue de l'incidence sur l'intérêt public. La fusion Toronto Dominion-Canada Trust a été à toutes fins pratiques une fusion de grosses banques. Notre acquisition de Montréal Trust et du Trust national et la fusion Clarica/SunLife — dans les deux cas, les questions d'intérêt public ont été effectivement prises en considération.

De la même façon, il y a eu des rationalisations de succursales au Canada au cours des quatre ou cinq dernières années. Les quatre dernières années ont vu la Banque Scotia réduire son réseau d'environ 300 succursales, contrecoup de la fusion de National Trust et de la façon dont nous rationalisons les petites succursales pour les fondre à des plus grosses. Soit dit en passant, les régions rurales ont été peu touchées. L'incidence sur les employés a été presque imperceptible. Si vous en discutiez avec des employés de la Banque Scotia, vous apprendriez que cela a été fait presque entièrement au moyen de l'attrition et du taux de roulement normal, et également grâce à notre croissance rapide dans le domaine des services électroniques, par exemple service téléphonique et commerce électronique.

J'aimerais maintenant passer à la question de la lettre des ministres sur la compétitivité internationale et les perspectives de croissance à long terme. Le côté positif du débat revient d'une certaine façon à demander: «Pourquoi fusionner si cela va être si difficile et si impopulaire sur le plan politique?»

Au Canada, on ne fusionne certainement pas à des fins de croissance. Nous sommes déjà assez gros aujourd'hui sur nos marchés nationaux pour pouvoir livrer une concurrence très efficace aux concurrents nouveaux, anciens et étrangers ainsi

costs. There are some cost benefits; however, as I said before, study upon study of successful mergers proves that success is about having a vision of growth, a vision of going forward, of putting good with good and challenging your people to develop revenues and products. Wells Fargo and Norwest, Royal Bank of Scotland and NatWest and, more recently, First Union and Wachovia — we have studied them all. They have all been about growth, not about cost-cutting. They all show employee continuity and buy-in, customer focus and satisfaction. It is just good business, not motherhood.

You do not really merge to gain technological scale; intellectual capital perhaps, by bringing brighter and brighter people together, but not scale. We are big enough already to invest and grow in Canada. On technology issues, we are climbing the outsourcing curve very quickly. It is part of everything you do. We outsource all our data to IBM for about \$1 billion dollars. We reduced costs a bit, but what is more important is that, with that outsourcing, all the people went over. Not one job was lost. They happen to do it more effectively than we do, and we tap into their upward technological curve without us having to do so ourselves. We outsource our imaging, and more of this is coming. You merge for only one reason, in my view. There is one overwhelming reason that can be given to the Canadian people, which is the overall scale of our equity base.

Why do you need the size? It is to grow and expand outside of Canada faster. All of us are already generating excess capital, which forces us to go outside and look for acquisitions. In Scotiabank's case, this is to look in the United States, to grow faster in Mexico, the Caribbean, Latin America and parts of the Far East. Can we do this without merging? The answer is yes. The Royal Bank is proving that, others have, and Scotiabank has. However, in terms of buying in the U.S. and competing in that very important market with which we share a continent, we would be much more aggressive with a merger, because we would have the size and be able to look at a much bigger impact.

As an aside, we are already aware that the HSBC has a strategy of being the NAFTA bank. They may be sharing it with Citibank, but they are certainly not looking at the Canadians and giving seamless service from Canada, through the U.S. and into Mexico. It gets our competitive instincts up a tiny bit.

As you know, this is not what is good for Scotiabank and the other Canadian institutions. The fundamental question being asked is what is good for Canada and Canadian institutions? It is

qu'entre nous. Nous en donnons la preuve jour après jour. L'on ne fusionne pas pour faire des économies sur le plan coûts. Il y a certains avantages côté coûts mais, comme je l'ai déjà dit, les études successives ont montré que les fusions qui réussissent sont des fusions axées sur une vision de croissance, une vision d'avenir, mettant le bon avec le bon et poussant vos employés à mettre au point des sources de revenu et des produits. Wells Fargo et Norwest, Royal Bank of Scotland et NatWest et, plus récemment, First Union et Wachovia — nous avons étudié toutes ces fusions. Elles ont toutes visé la croissance et non pas la réduction des coûts. Les clés de la réussite de ces fusionnements ont été la continuité avec les employés et l'adhésion de ceux-ci aux objectifs, la focalisation sur la clientèle et la satisfaction de la clientèle. C'est tout simplement une question de bonnes affaires, et non pas d'automatisme.

L'on ne fusionne pas vraiment pour des gains d'échelle technologique; pour du capital intellectuel peut-être, en réunissant des personnes de plus en plus douées, mais pas pour des questions d'échelle. Nous sommes déjà assez gros pour investir et croître au Canada. Pour ce qui est de la technologie, nous montons très vite sur la courbe de la sous-traitance. Cela fait partie de tout ce que vous faites. Nous avons une entente d'environ 1 milliard de dollars avec IBM pour toutes nos données. Nous réduisons un peu nos coûts, mais ce qui est plus important c'est qu'avec la sous-traitance, tous les gens ont été envoyés ailleurs. Aucun emploi n'a été perdu. Il se trouve qu'ils font cela plus efficacement que nous, et nous bénéficions de leur courbe technologique à la hausse sans avoir à nous en occuper nous-mêmes. Même chose pour l'imagerie, et la tendance va se maintenir. À mon avis, vous ne fusionnez que pour une seule raison. Il y a une raison primordiale qui peut être donnée au peuple canadien: c'est l'échelle d'ensemble de notre assise financière.

Pourquoi faut-il être grand? Pour s'accroître et élargir son marché plus rapidement à l'extérieur du Canada. Nous tous générons déjà du capital excédentaire, ce qui nous oblige à sortir et à chercher à faire des acquisitions. Dans le cas de la Banque Scotia, il s'agit de regarder du côté des États-Unis, de croître plus rapidement au Mexique, dans les Antilles, en Amérique latine et dans certaines régions d'Asie. Pouvons-nous faire cela sans fusionner? La réponse est oui. La Banque royale en est la preuve, comme d'autres, sans oublier la Banque Scotia. Cependant, pour pouvoir acheter aux États-Unis et être concurrentiel sur ce très important marché avec lequel nous partageons un continent, il est de loin préférable de fusionner, ce qui permet d'être plus agressif, car avec une taille plus importante l'on aurait une incidence beaucoup plus forte.

J'aimerais dire, entre parenthèses, que nous savons déjà que la HSBC a pour stratégie d'être la banque de l'ALENA. Elle partage peut-être cela avec Citibank, mais elle ne regarde certainement pas du côté des Canadiens pour offrir à partir du Canada un service sans couture, en passant par les États-Unis et le Mexique. Cela éveille quelque peu nos instincts compétitifs.

Comme vous le savez, l'on ne parle pas ici de ce qui est bon pour la Banque Scotia et les autres institutions canadiennes. La question fondamentale qui est posée est celle de savoir ce qui est

their strength and ability to compete in global markets, without protection I might add, and without a cost benefit to Canadians, provided we can get the competition access right. Our banks are proven international competitors. Scotiabank was in Kingston, Jamaica, before we were in Toronto. Others were in California in the 1960s. We compete, again without help, around the world against giants many times our size, in terms of market capitalization. We are successful. That comparative size advantage allows them to acquire, expand and grow much faster than we; nevertheless, we make roughly 40 per cent of our money outside of Canada. In a normal year, we make \$750 million outside of Canada, basically in retail banking. That is quite a bit of money for our shareholders, 95 per cent of whom are Canadians. That money is coming back and enriching Canadian shareholders.

Therefore, I think a good argument can be made that internationally competitive banks are good for Canada, will create wealth for the average Canadian, will benefit them directly or indirectly as 50 per cent are indirect shareholders through mutual funds and pension funds indirectly, and will provide jobs for our best and brightest. Many of us in our banks return from the United States because the thrill and challenge of working in our banks was as good as anywhere else in the world. Opportunities are good to advance and go to the top. It is a great place to work and an advantage for our banks to be able better to grow in NAFTA and internationally.

Should we proceed to act on the McKay report of 1998 or the Bill C-8 legislation of 2001? I think yes. Banks that have the proven experience and the toughness to win out there should be allowed to grow and compete internationally, as well as in North America. Mergers are one option to that end, although not the only option. We certainly see financial sector consolidation across Europe and in the U.S. Canada should not create an artificial barrier to wall itself off from this. This sort of policy rarely works in the long run. In many ways, outside of protection for our cultural industries, it is contrary to our drive as a country. Most of our industry is open, from oil and gas to manufacturing. Maybe not railroads yet, but Paul Tellier is on to that. Why should banks not be more open as we drive to eliminate barriers and grow trade? To do so, we have to clarify this review process somewhat.

In conclusion, Mr. Chairman, Canada now has the right public policy and the right processes in place for bank mergers. The McKay task force, thoughtful, consultative and, as I said, almost two years in the making, did assure that. If you reread the report,

dans l'intérêt du Canada et des institutions canadiennes. C'est leur force et leur capacité d'être concurrentiels sur des marchés mondiaux, sans protection, ajouterais-je, et sans un avantage coûteux pour les Canadiens, à condition que l'accès à la concurrence se fasse comme il se doit. Nos banques sont des concurrents internationaux qui ont fait leurs preuves. La Banque Scotia a été à Kingston, en Jamaïque, avant d'être à Toronto. D'autres étaient en Californie dans les années 60. Nous livrons concurrence, encore une fois sans aide, partout dans le monde, contre des géants plusieurs fois notre taille, côté capitalisation. Nous réussissons bien. Cet avantage comparatif sur le plan de la taille permet aux autres de faire des acquisitions, de s'agrandir et de croître beaucoup plus vite que nous. Néanmoins, nous gagnons environ 40 p. 100 de notre argent à l'extérieur du Canada. Dans une année normale, nous gagnons 750 millions de dollars à l'extérieur du Canada, principalement pour des services de détail. C'est beaucoup d'argent pour nos actionnaires, dont 95 p. 100 sont des Canadiens. C'est de l'argent qui revient ici et qui vient enrichir des actionnaires Canadiens.

Je pense donc que l'on peut arguer que des banques internationales en bonne santé sont avantageuses pour le Canada, créeront de la richesse pour le Canadien moyen, lui bénéficieront directement ou indirectement, étant donné que 50 p. 100 des actionnaires sont des actionnaires indirects, par le biais de fonds mutuels et de fonds de pension, et offriront des emplois à nos éléments les meilleurs et les plus doués. Nombre d'entre nous revenons des États-Unis, car l'intérêt et le défi de travailler dans nos banques sont aussi bons que n'importe où dans le monde. Les possibilités d'avancement sont bonnes, même pour monter jusqu'en haut. Le Canada est un endroit merveilleux où travailler et il présente des avantages à nos banques qui sont ainsi mieux en mesure de croître à l'intérieur de l'ALENA et à l'échelle internationale.

Devrions-nous donner suite au rapport MacKay de 1998 ou au projet de loi C-8 de 2001? Je pense que oui. Les banques qui ont acquis l'expérience et qui possèdent la détermination nécessaire devraient être autorisées à croître et à livrer concurrence à l'échelle internationale ainsi qu'en Amérique du Nord. Les fusions sont une option en ce sens, mais non la seule. Nous entrevoyons certainement la consolidation du secteur financier à l'échelle de l'Europe et aux États-Unis. Le Canada ne devrait pas s'entourer de frontières artificielles et s'isoler. C'est une politique qui fonctionne rarement à long terme. À bien des égards, sauf dans le cas de nos institutions culturelles, le protectionnisme est contraire à notre dynamisme fondamental en tant que pays. La plupart de nos industries sont ouvertes, allant de l'exploitation pétrolière et gazière au secteur manufacturier. Ce n'est peut-être pas encore le cas des chemins de fer, mais Paul Tellier va s'occuper de cela. Pourquoi les banques ne devraient-elles pas être plus ouvertes alors que l'on tend vers une élimination des barrières et l'accroissement du commerce? Pour ce faire, il nous faut quelque peu clarifier le processus d'examen.

En conclusion, monsieur le président, le Canada dispose désormais de la bonne politique gouvernementale et des bons processus pour les fusions bancaires. Le Groupe de travail McKay, qui a produit un rapport très réfléchi après consultation

the points are very much what was put to this committee in the letter. The Competition Bureau and OSFI reviews are very clear to all of us in the industry. We know what to expect. We fully support clarifying the public interest review to ensure access and choice are maintained and transitional issues are managed appropriately, which I am confident they can be.

Senator Angus: We are fortunate to have as our counsel Eric Reguly of the *Globe and Mail*. I am sure you read his briefs. I would like to remind you that I am from the "belle province de Québec." In Québec, we have an old expression that I find you have to use pretty often in life, which is "Only fools never change their minds." We know you are no fool, Mr. Godsoe. Taking our lead from the press, as we seem to do a lot in this town, you appear to have changed your mind. I am not going to get into a line-by-line cross-examination of your transcript from the last time, although Mr. Reguly has outlined two or three obvious questions we might ask you.

The conventional wisdom at the time was that you, because you are a canny businessman — you are not the CEO of Scotiabank for nothing — got left at the post. The other guys got out ahead of you in what, by your admission and everybody's affirmation, is a very competitive business.

Now you have gotten out ahead of the game. I do not know whether you took a walk in the snow with Senator Kirby, or anybody else, for that matter, but you have changed your mind, sir. Is that correct?

Mr. Godsoe: There was much speculation in your question, and given you gave me the one-line answer that I am no fool so I changed my mind, I prefer to stay with that. There is a little history here, too.

In 1996, the CEOs — and I am the only one old enough to have still been at that meeting; that is how long we have been talking about this — requested of then Finance Minister Martin a review of the financial services industry. You will recall that we were not popular. We had service charges under Blenkarn, we had Red Book reviews, and a number of other things. Therefore, we asked for a studied review, somewhat like back to the Gibson area, which set banking. Out of that came the MacKay task force, set up at the end of 1996, and that task force was supposed to define what we could and could not do, including mergers. It has now reported. In 1998, there was no process whatsoever. It was very uncharted.

Today, it is quite clear, although still a little grey as to what the will is, and I think Gord Nixon put that well. When you are uncertain, you do not proceed. However, with that, we have firm legislation; we have a firm process. We can merge. I think that

et près de deux années de travail, a veillé à cela. Si vous relisez le rapport, vous verrez que les points qu'il couvre ressemblent fort à ce qui a été exposé au comité dans la lettre. Les examens du Bureau de la concurrence et du BSIF sont très clairs à nous tous dans l'industrie. Nous savons à quoi nous attendre. Nous appuyons pleinement la clarification de l'examen de l'intérêt public, afin que l'accès aux services et leur diversité soient maintenus et que les questions liées à la période de transition soient réglées, ce dont je suis confiant.

Le sénateur Angus: Nous avons le bonheur d'avoir comme conseiller Eric Reguly, du *Globe and Mail*. Je suis certain que vous avez lu ses articles. J'aimerais vous rappeler que je viens de la «Belle province de Québec». Au Québec, nous avons une vieille expression que je trouve souvent utile dans la vie et qui est la suivante: «Seuls les idiots ne changent jamais d'avis». Nous savons que vous n'êtes pas un idiot, monsieur Godsoe. D'après ce que l'on lit dans la presse, ce que l'on fait beaucoup dans cette ville, il semble que vous ayez changé d'avis. Je ne vais pas vous faire subir un contre-interrogatoire pour passer en revue, ligne par ligne, la transcription de votre témoignage la dernière fois, même si M. Reguly a esquissé deux ou trois questions évidentes que nous pourrions vous poser.

La sagesse conventionnelle à l'époque voulait que, parce que vous êtes un homme d'affaires futé — vous n'êtes pas le PDG de la Banque Scotia pour rien — vous vous soyez fait coiffer sur le poteau. Les autres gars ont pris de l'avance sur vous dans un domaine qui, vous le reconnaissez et tous les autres le confirment, est très concurrentiel.

Maintenant, c'est vous qui êtes en tête. J'ignore si vous vous êtes promené dans la neige avec le sénateur Kirby ou avec quelqu'un d'autre d'ailleurs, mais vous avez changé d'avis, monsieur. Est-ce bien le cas?

M. Godsoe: Il y a beaucoup de spéculation dans votre question, et étant donné que vous avez résumé le tout en disant que je ne suis pas idiot et que j'ai donc changé d'avis, je préfère m'en tenir à cela. Il y a également ici une petite histoire.

En 1996, les PDG — et je suis le seul qui soit assez vieux pour avoir été à cette réunion, ce qui vous donne une idée du temps que nous avons consacré à cela — ont demandé au ministre des Finances d'alors, M. Martin, un examen du secteur des services financiers. Vous vous souviendrez que nous n'étions pas populaires. Nous avions eu les frais de services sous Blenkarn, les examens du Livre rouge et plusieurs autres choses. C'est ainsi que nous avons demandé un examen réfléchi, un peu dans le genre de ce qu'il y avait eu avec Gibson, établissant le secteur bancaire. C'est ainsi qu'est né le Groupe de travail MacKay à la fin de l'année 1996, et ce groupe de travail était censé définir ce que nous pouvions et ne pouvions pas faire, y compris les fusions. Ce groupe a depuis produit son rapport. En 1998, il n'y avait absolument aucun processus. C'était un territoire tout à fait inexploré.

Aujourd'hui, c'est très clair, bien qu'il y ait encore un petit peu de gris quant à la volonté qui est là, et je pense que Gord Nixon a très bien expliqué cela. Lorsque vous êtes incertain, vous ne bougez pas. Cependant, avec ceci, nous avons une loi ferme; nous

was a seminal change. I have been talking with our board since 2001, saying that we have to consider that one option. It is the law of the land, or you repeal the law. If you have a law, you have to look at it as one of the options you should be considering, and that was a big change to me between 1998 and 2000.

Senator Angus: That is interesting history. The key words I take from that response is that it seems to be relatively clear, but the will may be somewhat of a grey area. My colleagues and I, and, I assume, the colleagues of the chairman and the other side over here, are curious to know whether a proposal was on the table up until the time we were suddenly asked to bring clarity to this grey area. Obviously, we cannot get into what is the government's will. Tell us what is going on, please?

Mr. Godsoe: Much of it is speculation, and it is difficult. I am reading the newspapers as avidly as you are to find out what went on. Apparently, it is quite interesting. I can say, just as an aside, that it is not helpful when you are trying to run a bank, because it gives employees uncertainty, and the last thing I want is even more of this. I much prefer to stay on public interest impact assessment and whether we can make this clearer for the industry, so it can go forward.

Senator Angus: We need to know for our enhancement interest.

Senator Tkachuk: How did it fail you?

Mr. Godsoe: I do not think that is what happened. In many ways — and I am not confirming or denying it — since mid-2000, it has been clear to us as an industry that big bank mergers were going to be allowed legally. That did not mean they would be welcomed politically, nor it did it mean that the public interest impact assessment, other than the parts that have been defined, would be totally clear. We were clear in our own minds what the Competition Bureau might or might not have done. We watched Canada Trust and Toronto Dominion, and we had the other two. We can model. With respect to Scotia with any of the other four banks, I can tell you, probably within 30 branches, what we would have to do in terms of divestitures. We all can do that. We know where the OSFI or the fiduciary one would be.

Therefore, that was the grey area and it is in the realm of politics, which we are not very good at. We have proven that time and again. That uncertainty then causes people to talk, and all of us have talked to our boards. We probably talk to our board every second meeting on this issue. We talk to each other. We consider whether the regulation banning insurance in banks will be lifted and many different things as the world keeps changing. The talks are ongoing.

avons un processus ferme. Nous pouvons fusionner. Je pense que cela a été un changement fondamental. Je discute avec notre conseil depuis 2001, disant que nous avons à examiner cette seule option. C'est la loi du pays, ou alors vous révoquez la loi. Si vous avez une loi, vous devez l'envisager comme étant l'une des options à examiner, et cela a marqué un gros changement pour moi entre 1998 et 2000.

Le sénateur Angus: C'est une histoire intéressante. Les mots clés que je tire de cette réponse sont qu'il semble que ce soit relativement clair mais que la question de la volonté demeure peut-être une zone un peu grise. Mes collègues et moi-même et, j'imagine, les collègues du président et les sénateurs de l'autre côté, sommes curieux de savoir si une proposition a été sur la table jusqu'à ce qu'on nous demande tout d'un coup d'apporter de la clarté à cette zone grise. Bien évidemment, nous ne pouvons pas traiter de ce qu'est la volonté du gouvernement. Dites-nous ce qui se passe, je vous en prie.

M. Godsoe: Il y a beaucoup de spéculation, et c'est difficile. Je lis autant que vous les quotidiens pour essayer de savoir ce qui s'est passé. Cela semble être très intéressant. Je peux dire, en passant, que ce n'est pas très utile lorsque vous essayez de diriger une banque, car cela plonge les employés dans l'incertitude, et la dernière chose que je veux voir augmenter c'est l'incertitude. Je préfère de loin qu'on s'occupe d'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public et de voir si l'on ne peut pas apporter plus de clarté pour l'industrie afin que l'on puisse aller de l'avant avec tout cela.

Le sénateur Angus: Il nous faut comprendre vu notre intérêt pour le côté amélioration.

Le sénateur Tkachuk: En quoi le système vous a-t-il trahi?

M. Godsoe: Je ne pense pas que c'est cela qui est arrivé. À bien des égards — et je ne le confirme ni ne l'infirme — depuis le milieu de l'année 2000, il nous est clair en tant qu'industrie que les fusions des grosses banques allaient être autorisées dans la loi. Cela ne veut pas dire qu'on allait les accueillir chaleureusement sur le plan politique ni que l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public et les autres éléments qui ont été définis allaient être tout à fait clairs. Nous savions clairement dans notre esprit ce que le Bureau de la concurrence allait ou n'allait peut-être pas faire. Nous avons regardé Canada Trust et Toronto-Dominion, et il y avait les deux autres. Nous avions des modèles. Pour ce qui est de Scotia avec l'une quelconque des quatre autres banques, je peux vous dire, sans doute à une trentaine de succursales près, ce qu'il nous aurait fallu faire sur le plan cessions. Nous pouvons tous faire cela. Nous savons ce qui se passera du côté du BSIF ou des responsabilités fiduciaires.

Il y avait donc cette zone grise qui relevait du domaine de la politique, pour lequel nous ne sommes pas très doués. Nous en avons fourni la preuve maintes et maintes fois. Cette incertitude pousse alors les gens à parler, et nous tous avons parlé à nos conseils d'administration. Nous parlons sans doute de cette question à une réunion sur deux avec le conseil d'administration. Nous discutons entre nous. Nous nous demandons si les règles interdisant la vente d'assurance dans les banques vont être levées et de nombreuses autres choses au fur et à mesure de l'évolution du monde. Les discussions sont permanentes.

We talk to government. It is not just one minister but many ministers we have talked to. We talked to Minister Manley when he was the Industry Minister. We talked to caucus and civil servants throughout, and I am sure our peer group does, too. We were getting grey answers and still are. What has been abundantly clear — and government policy has not changed in the past two years, in my view — is that legally banks can merge. The big banks can merge if they want to. The process is clear. It is three steps. The third step is not vastly different from the points that were outlined in MacKay and in the legislation. Much of it is clear to us. Can we deal with small business? Can we deal with jobs? Can we deal with Competition Bureau issues? Can we deal with access? Parts of it are not clear, so we have been tentative. Therefore, you have seen no mergers coming forth.

Hopefully, part of what is coming out of this is a clarification that if you come forward with a proposal and you go through the process, the government will not change the rules at the end of the day. The process will be, for example, yes, mergers are a viable strategy for Canada. If it is considered to be a merger that is unacceptable, you would be informed partway through the process, and that would be fair.

Senator Angus: Were you so informed?

Mr. Godsoe: No, absolutely not. In this two-year period, we never asked directly.

Senator Angus: You put no proposal forward?

Mr. Godsoe: No.

Senator Angus: There has been no merger between Scotia and BMO put forward to the government?

Mr. Godsoe: Scotia has talked about mergers with a variety of other parties throughout this. That means you are talking with other people, too. It would be logical to assume we talked to Bank of Montreal and others, for example, insurance companies, but it has always been clear it was our decision. We would have to make a decision and come forward with a formal approach to Ottawa, which was never done.

Senator Angus: I want to read you one passage of your transcript from the last time:

...Scotiabank's position is that these mergers must be analyzed very thoroughly, because from our viewpoint they represent bad public policy. This is bad for competition, bad for choice, bad for consumers in small business, bad in terms of potential concentration of risk and power, and it creates a concentration that is unhealthy in a country the size of Canada.

Nous discutons avec le gouvernement. Nous n'avons pas parlé qu'à un seul ministre, mais à de nombreux ministres. Nous avons discuté avec le ministre Manley lorsqu'il était ministre de l'Industrie. Nous avons discuté avec le caucus et avec des fonctionnaires tout au long du processus, et je suis certain que c'est le cas également de notre groupe de pairs. Nous obtenions des réponses grises, et c'est toujours le cas aujourd'hui. Ce qui a été abondamment clair — et la politique du gouvernement n'a à mon sens pas changé au cours des deux dernières années — est que, sur le plan légal, les banques peuvent fusionner. Les grosses banques peuvent fusionner si elles le veulent. Le processus est clair. Il y a trois étapes. La troisième étape n'est pas très différente des points esquissés dans le rapport MacKay et dans la loi. Beaucoup de cela est clair pour nous. Pouvons-nous nous occuper de la petite entreprise? Pouvons-nous nous occuper des emplois? Pouvons-nous nous occuper des questions du Bureau de la concurrence? Pouvons-nous nous occuper d'accès? Certaines parties ne sont pas claires, d'où notre hésitation. C'est pourquoi vous n'avez pas vu de fusionnement.

L'on espère que l'une des choses qu'établira cette clarification est que si vous soumettez une proposition et que vous suivez le processus, le gouvernement ne changera pas les règles en bout de ligne. Le processus sera, par exemple, oui, les fusions sont une stratégie viable pour le Canada. Si la fusion est considérée comme inacceptable, l'on vous en avertirait pendant le déroulement du processus, ce qui serait juste.

Le sénateur Angus: Est-ce ce dont on vous a informés?

M. Godsoe: Non, absolument pas. Pendant cette période de deux ans, nous n'avons jamais directement demandé.

Le sénateur Angus: Vous n'avez soumis aucune proposition?

M. Godsoe: Non.

Le sénateur Angus: Aucun projet de fusion entre la Banque Scotia et la Banque de Montréal n'a été soumise au gouvernement?

M. Godsoe: La Banque Scotia a tout au long de cette période parlé de fusion avec toute une série d'autres parties. Cela veut dire que vous parlez à d'autres personnes aussi. Il serait logique de supposer que nous avons parlé avec la Banque de Montréal et d'autres, par exemple des compagnies d'assurance, mais il a toujours été clairement établi que c'était notre décision. Il allait nous falloir prendre une décision et faire un dépôt officiel auprès d'Ottawa, ce qui n'a jamais été fait.

Le sénateur Angus: J'aimerais vous lire un passage tiré de la transcription de votre dernière comparution:

La position de la Banque Scotia est que ces fusions doivent être analysées de façon très approfondie, car de notre point de vue elles représentent une mauvaise politique publique. C'est mauvais pour la concurrence, mauvais pour le choix, mauvais pour les consommateurs de la petite entreprise, mauvais pour ce qui est de la concentration potentielle du risque et du pouvoir, et cela crée par ailleurs une concentration qui est malsaine dans un pays de la taille du Canada.

The proposed mergers would eliminate one-third of our country's banking system as we know it. As far as I know, this has never before been done in a developed country. We would be moving to levels of concentration that are not seen anywhere else in the world. Mergers would mean that almost 70 per cent of virtually all core banking markets would be in the hands of two banks. That is, 70 per cent of everyday banking services, services that touch virtually every Canadian household: personal deposits, transaction accounts, loans, mortgages, and small and medium-sized business lending.

Having read that and the rest of your transcript, which is in a similar vein, I can only conclude that you have decided that only fools fall in love in your new deal.

Mr. Godsoe: We did not have a new deal. What changed, as I said, was that public policy accepted it and said that if the Competition Bureau rules — and they came up with lower numbers than I quoted then, and the numbers are even lower today — then we would be a part of the process. Either we would merge, or not. It is not something you do easily, because I think some mergers would not work and some would work. It has changed.

Senator Angus: If those are the rules, you might as well play.

Mr. Godsoe: I play by the game.

Senator Kroft: You were getting very close on this issue of clarity, and it is a word that permeates every submission and every article that we have seen, as well as the testimony of our previous witnesses. As you watched Mr. Nixon ahead of you, he crept closer, and then you have now used language that I found helpful. I am coming to a conclusion that I want to play back words from a few minutes ago to make sure I understood your intent.

The process that you have taken us through is obviously quite clear. You say that on an ongoing basis in your discussions with the Competition Bureau that part of things is really quite clear. Nobody talks about OSFI, and we assume that you know quite clearly where you stand there.

In terms of the procedure under the national interest of the Canadian interest section, you have even offered that that is really quite clear, and I believe I am quoting you correctly when you say that what is really quite grey is what the will is, and that in talking to officials you are getting grey answers and have been getting grey answers and still are.

It seems to me — and I should like to remove any doubt about this — that the essential absence of clarity is that in spite of the process what is quite unclear is the real intention of government, given a good case. Obviously, a bad case, we would all agree, should be thrown aside. However, even given a good case, the question that is not clear is whether this is the will of government

Les fusions proposées élimineraient le tiers du système bancaire tel qu'on le connaît dans ce pays. Que je sache, cela n'a jamais encore été fait dans un pays développé. Nous atteindrions des niveaux de concentration qui existent nulle part ailleurs dans le monde. S'il y avait des fusions, près de 70 p. 100 de la totalité des marchés bancaires élémentaires seraient aux mains de deux banques. Ce serait le cas de 70 p. 100 des services bancaires de tous les jours, des services qu'utilisent presque tous les foyers canadiens: dépôts personnels, comptes d'opérations, prêts, hypothèques et prêts à la petite et moyenne entreprise.

Ayant lu cela et le reste de la transcription de votre déclaration, qui s'inscrit dans la même veine, je ne peux qu'en conclure que vous avez décidé que seuls des idiots tomberaient amoureux dans votre nouvelle entente.

M. Godsoe: Nous n'avions pas de nouvelle entente. Comme je l'ai dit, ce qui a changé c'est que la politique publique l'a accepté disant que si le Bureau de la concurrence accepte — et il a produit des chiffres inférieurs à ceux que j'avais cités alors, et les chiffres sont encore plus bas aujourd'hui — alors nous ferions partie du processus. Ou on allait fusionner, ou on n'allait pas fusionner. Ce n'est pas une chose que l'on fait facilement, car j'estime que certaines fusions ne fonctionneraient pas tandis que d'autres fonctionneraient. Cela a changé.

Le sénateur Angus: Si ce sont là les règles, alors autant jouer.

M. Godsoe: Je joue selon les règles.

Le sénateur Kroft: Vous approchiez de très près relativement à cette question de clarté, et c'est un mot que l'on retrouve dans chaque mémoire et dans chaque article que nous avons vus ainsi que dans les témoignages des témoins qui vous ont précédé. Vous avez regardé M. Nixon, qui a comparu juste avant vous, et qui s'en est approché davantage, et voici que vous utilisez maintenant un langage que je trouve utile. J'en arrive à la conclusion que j'aimerais rejouer des mots que j'ai entendus il y a quelques minutes pour être bien certain de comprendre votre intention.

Le processus que vous avez parcouru avec nous est manifestement très clair. Vous dites que dans le cadre de vos discussions permanentes avec le Bureau de la concurrence cette partie-là des choses est vraiment assez claire. Personne ne parle du BSIF et nous devons supposer que vous savez clairement où vous vous situez par rapport à lui.

En ce qui concerne la procédure prévue pour ce qui est de l'intérêt national dans la partie intérêt canadien, vous avez même dit que cela est assez clair, et je pense rapporter fidèlement vos propos en disant que vous avez déclaré que ce qui est vraiment gris c'est la volonté, et que dans le cadre de vos discussions avec les fonctionnaires vous avez toujours obtenu et continué d'obtenir des réponses grises.

Il me semble — et j'aimerais éliminer tout doute à cet égard — que l'absence essentielle de clarté est qu'en dépit du processus, ce qui est très peu clair est la réelle intention du gouvernement face à un solide dossier. Bien évidemment, un mauvais dossier, nous en conviendrions tous, devrait être rejeté. Cependant, même avec un bon dossier, la question n'est pas claire s'agissant de la volonté ou

or the preference of government, or whatever word you want to use, and that that is what you are suggesting is where the major element of uncertainty lies. Am I correct in interpreting that?

Mr. Godsoe: You have put it well. When I say grey answers, I believe what you were getting was on the one hand and on the other hand. There is a will here. There is a clear outline of what has to be done in terms of process, what issues you might have to address, but there was no clarity, and this is helping to bring clarity. Government policy said, yes, if you come forward with a good merger it will get a viable hearing. If we do not want mergers in the country — and that is a very fair conclusion to reach — then for the benefit of the industry it should be better to have that clarify. If we do, then we must have that transparency; otherwise, there will be too much that will not be seen. I believe transparency is healthy — healthy in running companies and healthy in this sort of process. That is why you are getting so much of these two words without specifics.

Senator Kroft: If I were to ask you, as I had noted that I had intended to do before you made your statement, for a few examples of things that are not clear in the process — it is really not a necessary question because we have really got the answer. It is not that you could not give some that would be unclear, but by far the pre-eminent question seems to be a clarification of what the government's preferred policy would be.

Mr. Godsoe: Yes, I think so. We went forward post-MacKay. We took parts of MacKay and we left parts out. MacKay was supposed to be a balance. Banks could get insurance distribution ultimately, banks and insurance companies could merge, banks could merge with each other. Parts of these came out of MacKay and parts did not. However, it was supposed to set the template for this next decade.

I feel strongly that the only rationale is to get bigger and go abroad, but this must be counterbalanced by what I understood as public interest impact, which was small business availability, branches in rural towns, being part of the economy, giving access to the poor in terms of cities and whether they have an account that is viable. Many of these issues are really local and Canadian, and are Competition Bureau and legitimate concerns. We never totally understood the political process because 1998 was partly about politics and partly about having no clear path whatsoever.

Now I feel we have a relatively clear path in my mind, but we are not absolutely certain or you would not see an industry that is arguably one of Canada's most successful sitting and not making

de la préférence du gouvernement, selon le terme que vous voulez employer, et c'est là, selon vous, que se trouve le principal élément d'incertitude. Mon interprétation est-elle la bonne?

M. Godsoe: Vous avez très bien dit les choses. Lorsque je parle de réponses grises, je voulais parler, et je pense que vous m'avez bien compris, des cas où l'on dit voici ce qu'il y a d'une part et voici ce qu'il y a de l'autre. Il y a ici une volonté, il y a une idée très claire de ce qui doit être fait côté processus, des questions dont vous devrez peut-être traiter, mais il n'y a aucune clarté, et il s'agit ici d'apporter davantage de clarté. La politique du gouvernement dit que oui, si votre projet de fusionnement est bon, l'on vous écouterait. Si nous ne voulons pas de fusions dans ce pays — et c'est une conclusion à laquelle l'on pourrait très justement arriver — alors il serait préférable, dans l'intérêt de l'industrie, que les choses soient dites clairement. Si l'on en veut, alors il nous faut avoir la transparence, sans quoi il y aura beaucoup trop de choses qui ne seront pas connues. Je pense que la transparence est saine — c'est sain pour la gestion d'entreprise et c'est sain pour ce genre de processus. C'est pourquoi vous entendez si souvent ces deux termes, sans détails précis.

Le sénateur Kroft: Si je vous demandais, ce que j'avais compté faire avant que vous ne fassiez votre déclaration, de me donner quelques exemples de choses qui ne sont pas claires dans le processus — ce n'est pas forcément une question, car nous avons déjà en vérité la réponse. Ce n'est pas que vous ne pouvez pas me citer d'exemples de choses qui ne sont pas claires; la question prédominante semble être le désir de voir clarifier quelle serait la politique privilégiée du gouvernement.

M. Godsoe: Je pense que oui. Nous sommes allés de l'avant dans l'ère post-Mackay. Nous avons pris des parties du rapport MacKay et nous en avons laissé d'autres de côté. Le rapport MacKay était censé produire un équilibre. Les banques allaient en bout de ligne obtenir le droit de distribuer des assurances, les banques et les compagnies d'assurance allaient pouvoir fusionner et les banques allaient pouvoir fusionner entre elles. Certains de ces éléments ont découlé du rapport MacKay, et d'autres pas. Néanmoins, ce rapport allait devoir servir de patron pour la décennie à venir.

Je crois fermement que la seule démarche logique est de devenir plus gros et de se lancer à l'étranger, mais cela doit être contrebalancé par l'intérêt public tel que je le comprends, soit la disponibilité pour la petite entreprise, le maintien de succursales en régions rurales, la participation à l'économie, la garantie d'accès aux pauvres dans les villes, compte tenu de leur viabilité. Nombre de ces questions sont proprement locales et canadiennes et sont des préoccupations tout à fait légitimes qui relèvent du Bureau de la concurrence. Nous n'avons jamais pleinement compris le processus politique car en 1998 le débat tournait en partie autour de la politique et en partie au sujet du fait qu'il n'y avait absolument aucun chemin clairement dégagé.

Je trouve aujourd'hui que nous avons en tête un chemin relativement dégagé, mais nous n'en sommes pas absolument certains, sans quoi vous ne verriez pas un secteur d'activité dont

moves. We are a long way away. We are two and a half years out.

Senator Kroft: In many things, there tends to be idealization as to what happens elsewhere. You made an interesting comment on another key word that we are hearing a great deal about, which is predictability. I want to go back to your point on that. I took your observation to be that we should not get carried away with the fact that we have the only place where things are not really predicable and that these mergers are in fact pretty unpredictable or susceptible to political or other issues.

Mr. Godsoe: General Electric, Honeywell and European Union were turned down. The last big bank merger in the United Kingdom was turned down by the competition authorities because of too much concentration. In the United States, when Fleet merged with Bank of Boston, it was a very politicized process because there were two gigantic banks up in New England, but they could resolve it. They knew they could be turned down on competition authority theory, and they could make mistakes there, or they would have to deal with special interest groups who were bringing up legitimate concerns. However, they knew the will of the country was that if they came forward with a good merger this would be accepted. I am not sure that question has been answered in Canada.

Senator Oliver: I should like to continue in the same vein. As I understand it, the OSFI part you understand, the Competition Bureau part you understand, then you come to the third part, which is political, and it seems to me that what you are saying is that there are two aspects of the political. The second part of the political deals with the House of Commons committee and this Senate committee, and there are four issues that you covered very clearly and Mr. Nixon covered very clearly, such as access, choice, long-term growth and transition. You went through it so easily, like a piece of cake, that there is really not too much difficulty in your being able to satisfy those in terms of the public interest.

What you are really saying to us as a Senate committee is that the final part of the politics is this: What is the government going to do and why does the Government of Canada not clarify where they stand with respect to mergers and the merger process? That is really not for us to decide. All we can do is deal with the public impact assessment and deal with the four categories set forth in the ministers' letter to us. If you are reasonably satisfied on that, we are probably wasting our time in having a lot more witnesses come and talk to us about that, because your big concern is if you come forward with a partner like BMO are you going to be shot down again by the two people who have the say, the Prime Minister and the Minister of Finance, before you even get your process before OSFI or the Competition Bureau?

on peut arguer qu'il est l'un des secteurs de l'économie canadienne qui réussit le mieux, qui est assis là sans bouger. Nous en sommes encore très loin. Nous en sommes encore à deux années et demie.

Le sénateur Kroft: À bien des égards, il semble qu'il y ait une certaine idéalisation de ce qui se passe ailleurs. Vous avez fait un commentaire intéressant sur un autre mot clé qu'on entend souvent évoquer, soit la prévisibilité. J'aimerais revenir sur ce que vous disiez à ce sujet. J'ai interprété votre observation comme voulant dire que nous ne devrions pas nous laisser emporter par l'idée que nous sommes le seul endroit où les choses ne sont pas vraiment prévisibles et que ces fusions sont en fait relativement imprévisibles ou en tout cas exposées au climat politique et autres.

M. Godsoe: General Electric, Honeywell et l'Union européenne se sont vu débouter. La dernière grosse fusion de banques au Royaume-Uni a été rejetée par les autorités en matière de concurrence du fait d'une trop forte concentration. Aux États-Unis, lorsque Fleet a fusionné avec Bank of Boston, le processus a été très politisé car il y avait deux banques gigantesques en Nouvelle-Angleterre, mais les parties ne parvenaient pas à un règlement. Elles savaient qu'elles pouvaient se voir refuser leurs demandes sur la base de la théorie de l'autorité en matière de concurrence, et elles pouvaient commettre des erreurs à ce niveau-là ou alors devoir traiter avec des groupes d'intérêt spécialisés qui soulevaient des préoccupations tout à fait légitimes. Cependant, elles savaient que la volonté du pays était telle que si elles proposaient un bon fusionnement, leur demande serait acceptée. Je ne suis pas certain qu'on ait répondu à cette question au Canada.

Le sénateur Oliver: J'aimerais poursuivre dans la même veine. Si j'ai bien compris, vous comprenez l'aspect BSIF, l'aspect Bureau de la concurrence, puis l'on arrive à la troisième partie, qui est politique, et il semble que ce que vous êtes en train de dire est qu'il y a deux aspects à la partie politique. Le deuxième aspect du volet politique concerne le Comité de la Chambre des communes et le comité sénatorial ici réuni, et il y a quatre questions que vous avez, ainsi que M. Nixon, couvertes très clairement, notamment l'accès, le choix, la croissance à long terme et la transition. Vous avez passé cela en revue si facilement — c'était comme de la tarte — que vous n'aurez vraiment pas beaucoup de difficulté à satisfaire ces exigences en matière d'intérêt public.

Ce que vous êtes en train de nous dire, nous le comité sénatorial, est que la dernière partie du volet politique est la suivante: que va faire le gouvernement et pourquoi le gouvernement du Canada ne clarifie-t-il pas sa position relativement aux fusionnements et au processus de fusion? Ce n'est pas vraiment à nous de décider. Tout ce que nous pouvons faire c'est traiter de l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public et des quatre points énoncés dans la lettre des ministres. Si vous êtes raisonnablement satisfaits en ce qui concerne cela, nous gaspillons probablement notre temps en faisant venir davantage de témoins qui viendront nous en parler, car votre grosse préoccupation est de savoir si, advenant que vous fassiez une demande avec un partenaire comme la Banque de Montréal, vous vous fassiez de nouveau descendre par les deux personnes qui ont

Mr. Godsoe: To clarify one thing, we never came forward with a firm merger proposal, so I have never been shot down by anyone.

I do think, however, that you do serve as a useful input. From our perspective, the reason all of us are coming down and supporting this committee's work is because in many ways you are calling the question: If these questions are answered, and if bank A and bank B can come forward and go through this process with a positive resolution, would a merger be approved? That is a pretty good question. I believe there are ways you can do it, to solve most of the issues that could come up. MacKay asked what the legitimate public interest issues are that should be addressed in a bank merger. Clearly, competition is one.

Senator Oliver: That is for the Competition Bureau.

Mr. Godsoe: There can clearly be add-ons to that if you do not feel it has been properly assessed. We know that access and having branches in rural areas are issues, whether or not we have mergers.

Senator Oliver: We can hold hearings on those issues and deal with them, but that does not seem to be the question that you and Mr. Nixon are facing.

Mr. Godsoe: You are balancing as well the third question in the ministers' letter, which I chose to answer fourth; that is, do we as a country see the banks, as part of international competitiveness, growing bigger outside the country, and is that important and valid? You are trying to trade that off against competition, access and rural services. As I said, there are one positive and three negative questions here. I think the negative questions can be dealt with positively and proactively, and I think there are many safeguards in the Competition Bureau.

With regard to the softness of a vision and values, I personally believe that in the long run ownership restrictions on Canadian banks are unsustainable. I have been telling our people that it will not be my generation but the next generation that will experience that. They are falling in Europe. You cannot use ownership restrictions in Italy or France to stop someone. There are only six banks in Mexico, and we own the fourth most profitable one. The finance minister of Mexico casually asked me why we cannot be owned in Canada when he has let us own one of the big banks in Mexico. That is a NAFTA challenge. Somewhere down the road these things will come.

le dernier mot, soit le premier ministre et le ministre des Finances, avant même que vous ne vous engagiez dans le processus devant le BSIF ou le Bureau de la concurrence. Est-ce bien cela?

M. Godsoe: Pour tirer une chose au clair, nous n'avons jamais déposé de projet ferme de fusionnement, alors personne ne m'a jamais descendu.

Je pense néanmoins que vous jouez un rôle utile. De notre point de vue, la raison pour laquelle nous tous venons ici pour appuyer le travail du comité est qu'à bien des égards vous posez la question: si la réponse à la question est donnée, et si la banque A et la banque B peuvent se présenter et passer par le processus pour aboutir à une résolution positive, est-ce qu'une fusion serait approuvée? C'est une assez bonne question. Je pense qu'il y a des moyens pour vous de le faire, de régler la plupart des problèmes soulevés. MacKay a déterminé quelles questions d'intérêt public légitimes devraient être examinées dans le cadre d'un fusionnement bancaire. La concurrence en est clairement une.

Le sénateur Oliver: C'est là une question qui relève du Bureau de la concurrence.

M. Godsoe: D'autres éléments peuvent bien sûr être ajoutés à la liste si vous estimez qu'il y a d'autres aspects qui n'ont pas été examinés comme il se doit. Nous savons que l'accès et que le maintien de succursales en région rurale sont des préoccupations, qu'il y ait ou non des fusions.

Le sénateur Oliver: Nous pourrions tenir des audiences pour nous pencher sur ces questions et en traiter, mais ce ne semble pas être là la difficulté à laquelle vous-même et M. Nixon vous trouvez confrontés.

M. Godsoe: Vous avez également dans la balance la troisième question contenue dans la lettre du ministre, et que j'ai choisi de traiter en quatrième lieu: en tant que pays, et dans le contexte de la compétitivité internationale, voit-on les banques prendre de l'ampleur à l'extérieur du pays, et cela est-il important et pertinent? Il faut évaluer cela par rapport à la concurrence, à l'accès et aux services ruraux. Comme je l'ai dit, il y a ici une question positive et trois questions négatives. J'estime que les questions négatives peuvent être traitées de façon positive et proactive et je pense qu'il y a du côté du Bureau de la concurrence de nombreuses mesures de protection.

En ce qui concerne la douceur d'une vision et de valeurs, je crois personnellement qu'à long terme, les restrictions en matière de propriété imposées aux banques canadiennes ne sont pas durables. Je dis à nos gens que ce ne sera pas ma génération mais la génération suivante qui vivra cela. Ces restrictions sont en train de tomber en Europe. Vous ne pouvez pas recourir à des restrictions en matière de propriété en Italie ou en France pour arrêter quelqu'un. Il n'y a au Mexique que six banques et nous possédons la quatrième sur le plan rentabilité. Le ministre des Finances du Mexique m'a demandé en passant pourquoi au Canada nous ne pouvons pas appartenir à des intérêts étrangers alors qu'ils nous laissent posséder l'une des plus grosses banques du Mexique. Cela pourrait faire l'objet d'une contestation en vertu de l'ALENA. Un jour ou l'autre ces choses viendront sur le tapis.

You need your banks to grow and not recede. They will only succeed by being successful.

Senator Oliver: I should like to push you a little on your number one item that this committee could look at in terms of public interest impact assessment, and that is access. It seems to me that one of the major problems that you and all the big five banks have is that you forget that in the Senate we are supposed to look at regional interests. That is one of the things we are responsible for. One of the things that is happening with bank consolidation, which would certainly happen with a bank merger, is that smaller regions like Atlantic Canada would be governed and controlled from Bay Street. That would be a major problem and would, in my opinion, affect the public interest in a major way.

Our markets are different, our risk analysis should be different — although it is not, it is done by the Bay Street model — and access to capital needs are different. If you were to merge with BMO or anyone else, small businesses of \$5 million to \$50 million a year would really suffer due to the smallness of their needs, because you would want to concentrate most of your efforts in Toronto. I would think that in Atlantic Canada a number of people would be very concerned if that kind of a merger analysis were to take place. Neither you nor Gordon Nixon has addressed that regional concern in your analysis of access. Could you do so now?

Mr. Godsoe: I am happy to, senator. As you know, we were founded in Halifax in 1832, and we will be back there this year for our annual meeting.

Our small-business lending across Atlantic Canada has grown and kept pace with anything we do in the country. It is not scored by Upper Canadians or we in Toronto, as you say Down East. I do believe that we can solve the concerns. People like our senior vice-president, Jack Keith, and his counterparts must have the authority and must be able to deliver regionally. If they are not, we should be held accountable for it. However, I think that is true whether or not we merge. We have 30 per cent market share in Nova Scotia.

Senator Oliver: I think it would be a lot worse with a merger.

Mr. Godsoe: I am not sure of that at all. I think that new people will crop up; the credit unions will become more proactive and powerful. They are very splintered in Nova Scotia; they are non-existent in Newfoundland; and they are quite healthy in New Brunswick. There would be that type of evolution. However, it would be legitimate for people with regional interests, such as yourselves, to ensure that we give undertakings. I am not sure we would not give undertakings if asked today. We would undertake to keep our loans at a certain level because we mean to. We do not want to lose share there. We find it a very good area in which to

Il faut que vos banques prennent de l'ampleur au lieu de reculer. Elles ne réussiront qu'en réussissant.

Le sénateur Oliver: J'aimerais vous pousser un petit peu au sujet de votre premier point que le comité pourrait examiner en vue de l'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public, et je veux parler ici de l'accès. Il me semble que l'un des gros problèmes que vous-même et en fait les cinq grosses banques avez est que vous oubliez qu'au Sénat nous sommes censés nous pencher sur les intérêts régionaux. C'est là l'une des choses dont nous sommes responsables. Une chose qui arrive dans le cas des consolidations bancaires, et qui arriveraient certainement avec une fusion de banques, est que les petites régions comme la région de l'Atlantique seraient contrôlées et régies par Bay Street. Ce serait là un gros problème qui aurait à mon sens une grosse incidence sur l'intérêt public.

Nos marchés sont différents, notre analyse du risque devrait être différente — bien qu'elle ne le soit pas, car l'on s'appuie sur le modèle de Bay Street — et l'accès aux capitaux est différent. Si vous deviez fusionner avec la Banque de Montréal ou avec quelqu'un d'autre, les petites entreprises ayant un chiffre d'affaires de 5 millions à 50 millions de dollars par an souffriraient vraiment du fait de la petitesse de leurs besoins, car vous voudriez concentrer le gros de vos efforts sur Toronto. J'imagine que dans la région de l'Atlantique les gens seraient nombreux à être très inquiets si ce genre d'analyse de fusion devait avoir lieu. Ni vous ni Gordon Nixon n'a traité de cette préoccupation régionale dans votre analyse de l'accès. Pourriez-vous faire cela maintenant?

M. Godsoe: Avec plaisir, sénateur. Comme vous le savez, nous avons été fondés à Halifax en 1832 et nous allons y retourner cette année pour notre réunion annuelle.

Nos prêts à la petite entreprise dans la région de l'Atlantique ont augmenté et suivi le rythme de tout ce que nous faisons dans le pays. Ce ne sont pas les hauts-Canadiens ni nous à Toronto, comme vous le dites dans l'Est, qui comptent les points. Je suis convaincu que nous sommes en mesure de régler les problèmes. Les gens comme notre vice-président supérieur, Jack Keith, et ses homologues doivent avoir l'autorité requise et doivent pouvoir livrer la marchandise dans les régions sans quoi il nous faudrait rendre des comptes. J'estime cependant que c'est le cas, qu'il y ait ou non fusion. Notre part de marché en Nouvelle-Écosse est de 30 p. 100.

Le sénateur Oliver: Je pense que ce serait bien pire avec une fusion.

M. Godsoe: Je n'en suis pas du tout convaincu. Je pense que de nouveaux éléments surgiront; les coopératives de crédit deviendront plus proactives et plus puissantes. Elles sont très éclatées en Nouvelle-Écosse, inexistantes à Terre-Neuve et elles se portent très bien au Nouveau-Brunswick. Voilà le genre d'évolution qu'il y aurait. Cependant, il serait légitime pour des personnes ayant des intérêts régionaux, comme vous-mêmes, de veiller à ce que nous prenions des engagements. Je ne suis pas convaincu que nous ne prendrions pas d'engagement si l'on nous en faisait la demande aujourd'hui. Nous entreprendrions de

operate.

Senator Kelleher: On the first page of your written presentation, you state that we have in place public policy that explicitly permits mergers so long as a formal review process is followed and any transactions are in the public interest.

I will not be mean like Senator Angus and ask you whether you were involved in the merger process. Let us assume there were ugly rumours like this going around and suddenly we hear from the media — because we cannot get any government official to speak to us — that, whether it is true or not, this merger that has been discussed is off. Naturally, you would want to ask yourself what process or criteria was used to arrive at this negative decision.

When the people from the Department of Finance were here this morning, I asked them whether they were asked for advice or suggestions on what we should do about this rumoured merger. They said they were not asked. I then asked the people from the Competition Bureau the same question, and they said that the first they knew about it was when they read it in the papers. I asked Mr. Nixon the same question and he said that he hoped I would ask you as well.

Notwithstanding these rumours, were you invited to make any comments or give any input to the government on this issue?

Mr. Godsoe: No, and I have been staying away from the newspapers, too.

Senator Kelleher: That is fine.

Mr. Godsoe: I have been staying away from everyone on this. As I said, it was speculation and it hurts our organization rather than helps it, the more it goes on. It creates uncertainty and makes our people wonder. I will talk to 2,000 of our people in the next two and a half weeks, to assure them. I have sent an e-mail, as well, because it is disruptive.

Senator Kelleher: The Department of Finance, the Competition Bureau, Gordon Nixon and Peter Godsoe have all said they were not asked for input. If that is what has happened and the Prime Minister has suddenly stopped a process, and you say that, in other words, we have in place public policy that explicitly permits mergers, I am wondering if that belief is not now in tatters, because something seems to have been stopped here.

Mr. Godsoe: No. I think back to Senator Kroft's resumé. It has essentially been pretty clear since the end of 1999 that mergers were not going to be banned. That was the MacKay report. When legislation was tabled in 2000 and subsequently passed in 2001, it became enshrined in an act that mergers are a viable strategy, and in Canada an act takes about 10 years to change.

maintenir nos prêts à un certain niveau parce que nous y tenons. Nous ne voulons pas perdre de notre part de marché là-bas. Nous trouvons que c'est une très bonne région dans laquelle travailler.

Le sénateur Kelleher: À la première page de votre mémoire, vous dites que nous avons instauré une politique publique qui permet explicitement les fusions, sous réserve que le processus d'examen formel soit respecté et que toute opération soit dans l'intérêt public.

Je ne vais pas être méchant comme le sénateur Angus et vous demander si vous avez joué un rôle dans le processus de fusion. Supposons qu'il y a de vilaines rumeurs qui circulent autour de cela est que tout d'un coup l'on entend dire par les médias — parce que nous ne pouvons pas obtenir qu'un quelconque fonctionnaire vienne nous parler — que, que ce soit vrai ou faux, cette fusion dont il a été question a été rayée de la carte. Naturellement, vous vous demanderiez quel processus ou quels critères ont été utilisés pour en arriver à une décision négative.

Lorsque les gens du ministère des Finances étaient ici ce matin, je leur ai demandé si l'on avait cherché auprès d'eux des conseils ou des suggestions quant à ce qu'il conviendrait de faire relativement à cette supposée fusion. Ils ont dit que non. J'ai ensuite posé la même question aux porte-parole du Bureau de la concurrence qui ont répondu qu'ils en ont pour la première fois entendu parler en lisant les journaux. J'ai posé la même question à M. Nixon et il a dit qu'il espérait que je vous la pose à vous aussi.

Nonobstant ces rumeurs, vous a-t-on invité à faire quelque commentaire ou à intervenir auprès du gouvernement au sujet de cette question?

M. Godsoe: Non, et j'évite également les journaux.

Le sénateur Kelleher: C'est très bien.

M. Godsoe: J'évite un peu tout le monde à ce sujet. Comme je le disais, c'était de la spéculation et plus cela dure, plus cela nuit à notre organisation au lieu de l'aider. Cela crée de l'incertitude et amène nos employés à s'interroger. Je vais parler à 2 000 de nos employés d'ici deux semaines et demie pour les rassurer. J'ai également envoyé un message par courriel, car cela est perturbateur.

Le sénateur Kelleher: Le ministère des Finances, le Bureau de la concurrence, Gordon Nixon et Peter Godsoe ont tous dit qu'on ne leur a pas demandé d'intervenir. Si c'est bel et bien ce qui s'est passé et si le premier ministre a tout d'un coup stoppé un processus, et si, comme vous dites, nous avons en place une politique publique qui autorise expressément les fusions, alors je me demande si cette croyance qui est la vôtre est maintenant en morceaux, étant donné qu'il semble que quelque chose ait été arrêtée ici.

M. Godsoe: Non. Je reviendrai sur la récapitulation du sénateur Kroft. Il est assez clair depuis la fin de l'année 1999 que les fusions n'allaient pas être interdites. C'est ce que disait le rapport MacKay. Avec le dépôt du projet de loi en 2000 et son adoption en 2001, l'on a enchâssé dans la loi la viabilité des fusions comme stratégie, et au Canada il faut environ dix ans pour changer une loi.

There was a process set up, a very long process. What was not certain was whether they were parts of the process that we really did not understand. We would talk with Ottawa. There was not really clarification in which it was said that if you did all this, answered these questions positively and came up with constructive answers or imaginative solutions to them, and the merger was valid, the minister and the politics of the time would allow a merger to go forward. That has always been a grey area. It is not us alone. We all are looking at something like a Hydro One. In any country, politics can change what happens. That is the reality of it. In effect, we were testing the political will throughout this time by talking with various ministers. I was not talking with them alone; we all were. I think that is valid, in going on with business.

That is why I welcome this hearing. Finally, we are coming to the point where, in effect, we will get some clarification. Otherwise, do not ask this committee to sit, do not ask the House committee to sit, because you are getting to this last part. The banks could come forward with a viable merger, answering the various public interest impact concerns. There are not that many concerns. We all know about service charges, credit card charges and ABM charges. There are numerous irritants out there, but the real issues are small business, availability and competition. If we can answer those concerns, and if we can make a persuasive case, would the mergers be validated? That is a pretty crisp question.

Senator Kelleher: I do not disagree with anything you said. However, does it not concern you that before the process even got started here formally the answer was no? I guess what bothers me more than anything else is what the criterion was for that answer. No one is telling us.

Mr. Godsoe: I have never had a no. As I said, in the past two and a half years, and it goes back that long, Ottawa has been clear. Legally — this is at all levels — you can merge; the process is in front of you. There is always a risk in politics, in the political environment. The public interest impact assessment lacks some clarity, in that it has never been debated at the political level. It comes out of the MacKay report. Those uncertainties were enough to make all of us uncertain as to whether we would ever proceed with a merger. We never got a no from Ottawa, and this is helping to clarify it.

The Chairman: My esteemed deputy chairman has several questions.

Senator Tkachuk: Mr. Godsoe may have inadvertently triggered the process, even though he is saying he did not. Mr. Godsoe, I do not know how old you are, but it is analogous to when we were young, where at a dance all the guys would stand in the back and the girls would be on the side, and we would be

Un processus, un très long processus, a été établi. Ce qui n'était pas certain c'est s'il n'y avait pas des parties du processus que nous ne comprenions pas vraiment. Nous allions en parler avec les gens à Ottawa. Il n'était pas vraiment clairement dit que si l'on faisait toutes ces choses, si l'on répondait bien aux questions, si l'on trouvait des réponses constructives ou des solutions originales et si la fusion était pertinente, alors le ministre et l'appareil politique du jour autoriseraient le fusionnement. Cela a toujours été une zone grise. Cela ne se limite pas à nous. Nous regardons tous cette créature qu'est Hydro One. Quel que soit le pays, la politique peut changer ce qui se passe. C'est là la réalité. En définitive, nous mettions à l'épreuve la volonté politique pendant cette période en discutant avec différents ministres. Je n'étais pas seul à leur parler; nous tous leur parlions. Je pense que cela est tout à fait normal, pour faire avancer les choses en affaires.

C'est pourquoi je suis heureux de la tenue de ces audiences. Nous voilà enfin sur le point d'obtenir en définitive des éclaircissements. Autrement, ne demandez pas au comité ici réuni de siéger, ne demandez pas au comité de la Chambre de siéger, car vous abordez la dernière étape. Les banques pourraient déposer un projet de fusionnement viable assorti de réponses aux différentes préoccupations relatives à l'intérêt public. Ces préoccupations ne sont pas si nombreuses que cela. Nous sommes tous au courant des frais de service, des frais de carte de crédit et des frais d'utilisation de GAB. Il y a de nombreux irritants, mais les vraies questions sont celles de la petite entreprise, de la disponibilité et de la concurrence. Si nous pouvons apporter des solutions à ces questions et présenter un dossier convainquant, alors les fusions seront-elles autorisées? C'est une question tout à fait précise.

Le sénateur Kelleher: Je ne conteste rien dans ce que vous dites. Cependant, cela ne vous préoccupe-t-il pas qu'avant que le processus n'ait même commencé ici formellement la réponse ait été non? Je suppose que ce qui me préoccupe plus que tout ce sont les critères sous-tendant cette réponse. Personne ne nous les dit.

M. Godsoe: Je ne me suis jamais fait dire non. Comme je l'ai expliqué, au cours des 18 derniers mois, et cela remonte jusque-là, les gens à Ottawa ont été très clairs. Légalement parlant — et ce à tous les niveaux — vous pouvez fusionner; le processus est étalé devant vous. Il y a toujours un risque en politique, dans le contexte politique. L'évaluation de l'incidence pour l'intérêt public manque un peu de clarté, en ce sens qu'elle n'a jamais été débattue au niveau politique. C'est ce qui est ressorti du rapport MacKay. Ces incertitudes étaient suffisantes pour que nous tous doutions de la possibilité de jamais entreprendre un fusionnement. Nous n'avons jamais reçu de non venant d'Ottawa, et ceci est en train de nous aider à tirer les choses au clair.

Le président: Notre estimé vice-président a plusieurs questions.

Le sénateur Tkachuk: M. Godsoe a peut-être déclenché le processus par inadvertance, même s'il dit que ce n'est pas le cas. Monsieur Godsoe, j'ignore quel âge vous avez, mais ça me fait un petit peu penser à ce qui se passait lorsque nous étions jeunes et que nous allions au bal: tous les garçons restaient au fond de la

afraid to ask them to dance. We would mull around and then the girls would get tired and they would start dancing with each other. This was small-town Saskatchewan. Later on, the guys would walk out, have a few beers, and then come back and maybe then get the nerve to ask one girl to dance.

You say that Canada now has the right public policy and the right process in place. If we have the right process and the right public policy, since you say you did not make a proposal and no one has made a proposal, how do we know there is a problem?

Mr. Godsoe: You have to assume that we have five banks who cannot merge with insurance companies —

Senator Oliver: Not yet.

Mr. Godsoe: — by regulation, unless that changes. In theory, they can merge with each other, which is happening everywhere in the world. You probably read about Crédit Lyonnais today. France will end up with four banks, going to three, essentially. We just do not know who will end up in ownership. No one has made any overtures.

You have to assume that we have talked to each other from time to time. We have talked to our boards at great length, because we were uncertain of this last issue. More recently, we were watching what was going on in power. I am not using Hydro One as an example alone, but re-regulation or uncertainties. It is difficult to forecast politics. We have been hesitant. All of us would say that a merger might be right or wrong for our particular institution, but as one option to how we grow and see the world as we go forward it is one viable one that we would all have to bear in mind. The fact that we have not moved indicates that the uncertainty is enough for five banks not to look at this actively and aggressively, which they would if they were much more certain in their own minds.

Senator Tkachuk: In reference to a question from Senator Angus or Senator Kroft, you talked about a consultation process on this question. You talked about all the people you consulted, and you mentioned caucus, which surprised me. To which caucus were you referring?

Senator Oliver: The Liberal caucus.

Senator Tkachuk: Was that you consulting with the Liberal caucus?

Mr. Godsoe: No, with members; never with the caucus as a whole. We have talked to various members of Parliament off and on throughout the time. We always do. We have talked to Conservative members.

Senator Tkachuk: Did you think their answer would be no?

salle et les filles restaient sur le côté et nous avions peur de les inviter à danser. Nous restions dans notre coin et les filles finissaient par se lasser et par danser les unes avec les autres. Voilà comment les choses se passaient dans les petites localités de la Saskatchewan. Plus tard, les garçons sortaient, prenaient quelques bières et revenaient, et c'est peut-être alors qu'ils avaient le courage d'inviter une fille à danser.

Vous dites que le Canada a aujourd'hui la bonne politique publique et le bon processus en place. Si nous avons le bon processus et la bonne politique publique, étant donné que vous dites que vous n'avez pas soumis de proposition et que personne d'autre n'en a soumis, comment sait-on qu'il y a un problème?

M. Godsoe: Il vous faut supposer que nous avons cinq banques qui ne peuvent pas fusionner avec des compagnies d'assurance —

Le sénateur Oliver: Pas encore.

M. Godsoe: — en vertu du règlement, à moins que cela ne change. En théorie, elles peuvent fusionner les unes avec les autres, ce qui se passe partout dans le monde. Vous avez sans doute entendu parler dans les journaux d'aujourd'hui du Crédit Lyonnais. La France va se retrouver avec quatre banques, qui vont en gros passer à trois. Nous ne savons tout simplement pas qui seront les propriétaires en bout de ligne. Personne n'a fait d'ouverture.

Il vous faut supposer que nous discutons les uns avec les autres de temps en temps. Nous avons longuement discuté avec nos conseils d'administration car nous étions incertains. Plus récemment, nous surveillions ce qui se passait du côté de l'électricité. Je ne veux pas utiliser Hydro One comme seul exemple, mais il y a la réglementation et les incertitudes. Il est difficile de prévoir ce qui va se passer dans la politique. Nous avons été hésitants. Nous tous dirions qu'une fusion pourrait être une bonne ou une mauvaise chose pour notre institution, mais c'est une option viable de croissance et de perspectives futures qu'il nous faut garder à l'esprit. Le fait que nous n'ayons pas bougé montre que le degré d'incertitude est suffisant pour que cinq banques n'aient pas poursuivi cela activement et agressivement, ce qu'elles auraient fait si elles avaient une plus grande certitude.

Le sénateur Tkachuk: En réponse à une question du sénateur Angus ou du sénateur Kroft, vous avez parlé d'un processus de consultation. Vous avez parlé de toutes les personnes que vous avez consultées et vous avez mentionné le caucus, ce qui m'a étonné. De quel caucus parliez-vous?

Le sénateur Oliver: Du caucus libéral.

Le sénateur Tkachuk: C'est vous qui consultiez le caucus libéral?

M. Godsoe: Non, nous consultations des députés, mais jamais le caucus tout entier. Nous avons de temps à autre discuté avec différents députés. Nous le faisons tout le temps. Nous avons discuté avec des députés conservateurs.

Le sénateur Tkachuk: Pensiez-vous que leur réponse allait être non?

Mr. Godsoe: We have not been getting that answer at all. Actually, we have been getting the answer in the last year and a half that bank mergers are not really front and centre in anyone's mind. They are much more concerned with health care, education, leadership and Kyoto. However, that is not an issue. What we are really trying to do is find out how they feel, whether they think things have changed. "Are mergers a viable strategy? If we follow a process, is it valid?"

Senator Tkachuk: Let me ask you one last question. Was there any informal discussion, then, with Minister Manley or the Prime Minister of Canada regarding a possible merger of the Bank of Nova Scotia and the Bank of Montreal?

Mr. Godsoe: I have had discussions with Minister Manley on mergers dating back five years and virtually every year since, as I have had with other ministers who are not Ministers of Finance. I just asked their advice, what they think is going on, and what they see as the future of the industry, as one of the leaders of the country; not with the Prime Minister.

Senator Tkachuk: Was there a representative of your bank that would have had those discussions, a board member perhaps?

Mr. Godsoe: No. I have had discussions with most ministers at some stage on an ongoing basis for the past two and a half years about the future of the industry, of which mergers is one very major component.

Senator Tkachuk: There was no discussion then informally with the Prime Minister or the Minister of Finance?

Mr. Godsoe: We talk about hypothetical situations. I have talked with other ministers, not simply with Mr. Manley.

Senator Tkachuk: However, you did have discussions with Mr. Manley, on an informal basis?

Mr. Godsoe: It depends on the time you are talking about, senator. We have been talking about this for two and a half years. It long predates these meetings. Ever since the MacKay report came out, ever since legislation was tabled, there have been ongoing discussions among us, finance, and the political side, whether it is the MP side, the minister side, or the civil service side, on a very broad basis. I would regularly come down and meet with a number of ministers, of which the Minister of Finance would be one, and talk about these issues, asking, "Hypothetically, what do you think?" Obviously, different combinations make more sense than others.

The Chairman: Thank you, Mr. Godsoe.

Our next witness is Mr. John Hunkin, Chairman and Chief Executive Officer of the Canadian Imperial Bank of Commerce. Please proceed.

M. Godsoe: Ce n'est pas du tout la réponse que nous avons eue. En vérité, depuis un an et demi, la réponse qu'on nous donne est que les fusionnements bancaires ne sont pas à l'avant-scène dans l'esprit de la plupart des gens. Ils sont beaucoup plus préoccupés par les soins de santé, l'éducation, le leadership et Kyoto. Cependant, là n'est pas la question. Ce que nous nous efforçons véritablement de faire c'est de déterminer ce qu'ils pensent, s'ils pensent que les choses ont changé ou non. «Les fusionnements sont-ils une stratégie viable? Si nous suivons un processus, est-ce possible?»

Le sénateur Tkachuk: Permettez-moi de vous poser une dernière question. Y a-t-il eu des discussions informelles avec le ministre Manley ou le premier ministre du Canada au sujet du fusionnement possible de la Banque de Nouvelle-Écosse et de la Banque de Montréal?

M. Godsoe: J'ai eu des discussions sur les fusionnements avec le ministre Manley chaque année depuis cinq ans, comme j'en ai eues avec d'autres ministres qui ne sont pas ministres des Finances. Je leur ai tout simplement demandé leurs conseils, ce qui se passait selon eux et ce qu'ils envisageaient quant à l'avenir de l'industrie, en leur qualité de leader du pays, mais je n'en ai pas discuté avec le premier ministre.

Le sénateur Tkachuk: Y a-t-il un représentant de votre banque, un membre du conseil d'administration par exemple, qui aurait pu avoir de telles discussions?

M. Godsoe: Non. J'ai eu des discussions à un moment ou à un autre au cours des 18 derniers mois avec la plupart des ministres au sujet de l'avenir de l'industrie, dont les fusions sont un aspect très important.

Le sénateur Tkachuk: Il n'y a donc eu aucune discussion informelle avec le premier ministre ou le ministre des Finances?

M. Godsoe: Nous parlons de situations hypothétiques. J'ai discuté avec d'autres ministres et pas seulement avec M. Manley.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez néanmoins eu des discussions avec M. Manley, de façon informelle?

M. Godsoe: Tout dépend du moment auquel vous songez, sénateur. Cela fait deux ans et demi que nous discutons de cela, depuis bien avant ces réunions. Dès la publication du rapport MacKay, dès le dépôt du projet de loi, nous avons eu des discussions continues et très ouvertes, entre nous et les Finances et avec les acteurs politiques, tels que députés et ministres, de même que d'autres fonctionnaires. Je venais régulièrement rencontrer divers ministres, dont celui des Finances, pour parler de ces questions et leur demander: «Hypothétiquement, que pensez-vous de ceci ou cela?» De toute évidence, certaines combinaisons sont plus rationnelles que d'autres.

Le président: Merci, monsieur Godsoe.

Notre prochain témoin est M. John Hunkin, président et chef de la direction de la Banque canadienne impériale de commerce. Vous avez la parole.

Mr. John Hunkin, Chairman and Chief Executive Officer, Canadian Imperial Bank of Commerce: Let me begin by thanking you and members of your committee for inviting me to participate in this important discussion.

I would also like to thank the Honourable John Manley and the Honourable Maurizio Bevilacqua for providing the impetus for these important hearings, which, I believe, come at a critical time in our industry.

I come before you as an individual proud to be associated with an institution, CIBC, that, in one form or another, touches millions of lives across this country.

We have more than 8 million retail customers, 460,000 small business customers and more than 42,000 employees. Our shares are held by millions of Canadians through their pension plans or RRSPs. The lives of countless others are touched by our community activities, including the CIBC Run for the Cure that, this year, saw 14,000 of our employees and their families join more than 135,000 of their fellow Canadians in 38 communities to raise \$14 million to aid the fight against breast cancer.

I mentioned that I am proud of CIBC and most especially of our people. I say that from the perspective of one who has spent more than 33 years of his life at the bank and whose father worked there for 44 years.

Canadian banks are part of the fabric of this nation. Indeed, much as the railroads helped to knit this country together, so have banks provided an engine of growth for Canada's prosperity. There are many ways to frame a discussion around the future of Canada's financial sector. However, we should never lose sight of the fact that banks are not about faceless institutions, but rather about people.

While my written submission attempts to provide our perspective regarding the specific points raised by honourable senators in regard to access, choice, availability, growth prospects, adjustment and transition issues, I should like to use my brief time here this afternoon to discuss the broader national interest and what a strategy of fostering a strong and vibrant financial services sector can mean for Canadians.

There are those who say that these hearings are about bank mergers. My view is that bank mergers are a viable business strategy for our industry, but only one of many.

At CIBC we are focussed on the strategy to grow our retail, small business and wealth management franchise and have invested hundreds of millions of dollars to rebuild our technology platform across our more than 1,000 branches. We have provided our people with the training and tools they need to better serve their customers.

On the wealth management side, when Merrill Lynch decided in 2001 to abandon its brokerage business in Canada, we made a major investment to buy its retail brokerage and asset management business. We have also partnered with Loblaws as

M. John Hunkin, président et chef de la direction, Banque canadienne impériale de commerce: Permettez-moi de commencer par vous remercier, vous et les membres de votre comité, de votre invitation à participer à ce débat important.

J'aimerais remercier également l'honorable John Manley et l'honorable Maurizio Bevilacqua d'avoir donné l'impulsion pour la tenue de ces importantes audiences qui, à mon avis, interviennent à un moment critique pour notre secteur.

Je me présente devant vous fier d'appartenir à une institution, la CIBC, qui, sous une forme ou une autre, touche la vie de millions de Canadiens.

Nous avons dans notre clientèle plus de huit millions de particuliers et 460 000 petites entreprises et la banque emploie plus de 42 000 personnes. Des milliers de Canadiens possèdent des actions de notre banque, par l'intermédiaire de leur caisse de retraite ou REER. Nos activités communautaires touchent d'innombrables Canadiens, en particulier notre Course à la vie qui, cette année, a vu 14 000 de nos employés et leur famille se joindre à plus de 135 000 de leurs compatriotes dans 38 localités et lever 14 millions de dollars pour la lutte contre le cancer du sein.

J'ai dit que je suis fier de la CIBC et je le suis particulièrement de nos employés. Je le dis selon la perspective de quelqu'un qui a consacré plus de 33 années de sa vie à la banque et dont le père y a travaillé pendant 44 ans.

Les banques canadiennes font partie du tissu de la nation. De fait, tout comme les chemins de fer ont contribué à unifier le pays, les banques ont été un moteur de la prospérité du Canada. Il y a de nombreuses façons d'aborder un débat sur l'avenir du secteur financier canadien. Cependant, il ne faut jamais perdre de vue que les banques ne sont pas des institutions sans visage mais sont composées d'êtres humains.

Alors que mon mémoire tente de répondre aux questions posées par les honorables sénateurs pour ce qui est de l'accès, du choix, de la disponibilité, des perspectives de croissance, des problèmes d'ajustement et de transition, j'aimerais utiliser mon court temps de parole cet après-midi pour traiter de l'intérêt national plus large et de ce qu'une stratégie de promotion d'un secteur des services financiers fort et dynamique pourrait représenter pour les Canadiens.

D'aucuns disent que ces audiences portent sur les fusions bancaires. Mais à mon avis, les fusions sont certes une stratégie commerciale viable pour notre secteur, mais seulement une option parmi beaucoup d'autres.

Chez CIBC, nous poursuivons une stratégie d'expansion de nos services aux particuliers, aux petites entreprises et aux épargnants et avons investi des centaines de millions de dollars afin de reconstruire notre plate-forme technologique qui dessert plus de 1 000 succursales. Nous avons doté nos employés de la formation et des outils dont ils ont besoin pour mieux servir notre clientèle.

Du côté de la gestion de patrimoine, lorsque Merrill Lynch a décidé en 2001 d'abandonner son activité de courtage au Canada, nous avons réalisé un investissement majeur en rachetant ces opérations de courtage de détail et de gestion de biens. Nous nous

part of a strategy to provide convenient and no-fee banking services through President's Choice Financial that now has more than 1.1 million customers and \$7 billion in total funds managed.

We at CIBC are acting on a number of strategic fronts. Having experienced first hand the disruption caused in 1998, I do not wish to put our employees, our customers or our shareholders through another merger attempt unless we can design a process that is timely and has reasonably predictable outcomes. Predictability is of paramount importance. Predictability means that the institutions putting a proposal forward to the government can do so in the context of having knowledge of the analytical components to be used by regulators and government decision makers. This allows the key players, including the board of directors of both institutions, to make a reasonable and rational determination as to whether they should go forward.

Improving predictability will only be achieved by providing a bank merger process that is transparent and based on clearly articulated tests and criteria. Currently, the terms "public interest" and "public good" seem to be code words for politicizing the debate. I believe that we need to define what we mean by "public good".

The other key issue is timeliness. Banking is many things, but most of all it is a dynamic interest. Again, for the sake of our customers, our employees and our shareholders, we cannot put major decisions on hold to accommodate a lengthy decision process.

In 1998, our industry lost valuable time as the merger process ground on for almost 11 months. Some may argue that this was a bed of nails of our own making, but it was certainly not one we would wish to climb onto again.

The current bank merger review process contemplates a time frame of five months. This substantially reduces the time frame, but I believe we could do better. We would like to work with all parties to try to devise a methodology that would take 100 days or less. This would significantly reduce the period of uncertainty for all concerned.

I will now turn to the larger issue as to whether Canada has or should have a national strategy for the financial services sector. By "strategy" I mean having a national objective to be a significant player in this all-important sector. Are we willing to let things bump along with the result being gradual but likely erosion in the size and capability of Canada's institutions relative to that of our international competitors? Size matters for several reasons.

Honourable senators have heard the argument that scale and scope are needed. If Canadian banks are to invest in technology they need to remain competitive. While there is an argument for that case, an even more critical issue today is that scale and scope affects ability and tolerance to take on risk and to serve medium

sommes également associés à Loblaw dans le cadre d'une stratégie visant à offrir des services bancaires commodés et gratuits, par le biais de President's Choice Financial, qui compte maintenant plus de 1,1 million de clients et gère plus de 7 milliards de dollars d'avoirs.

À CIBC, nous agissons sur plusieurs fronts stratégiques. Ayant vécu de première main les perturbations survenues en 1998, je ne souhaite pas infliger à nos employés, nos clients et actionnaires une autre tentative de fusion tant qu'il n'existe pas pour cela un mécanisme rapide et au résultat raisonnablement prévisible. La prévisibilité est d'importance primordiale. La prévisibilité signifie que les banques qui soumettent une proposition au gouvernement connaissent par avance les éléments d'analyse qu'utiliseront les autorités de réglementation et les décideurs gouvernementaux. Cela permet aux acteurs clés, en particulier au conseil d'administration des deux banques, de prendre des décisions rationnelles et raisonnables sur une éventuelle fusion.

Une meilleure prévisibilité ne sera possible que s'il existe un mécanisme d'examen des fusions bancaires qui soit transparent et fondé sur des paramètres et critères clairement énoncés. À l'heure actuelle, les termes «intérêt public» et «bien public» ne semblent être que des slogans qui politisent le débat. Je pense qu'il faut définir ce que l'on entend par «bien public».

La rapidité de décision est un autre facteur clé. L'activité bancaire recouvre beaucoup de choses, mais elle est avant tout un intérêt dynamique. Encore une fois, pour le bien de nos clients, de nos employés et de nos actionnaires, nous ne pouvons garder en suspens des décisions majeures en attendant la conclusion d'une longue procédure d'examen.

En 1998, notre industrie a perdu un temps précieux pendant que le mécanisme d'examen des fusions a traîné en longueur pendant presque 11 mois. D'aucuns diront que c'était là un lit de torture de notre propre fabrication, mais nous ne sommes certainement pas impatients de nous y étendre à nouveau.

Le mécanisme actuel d'examen des fusions bancaires couvre cinq mois. C'est là une réduction substantielle du délai, mais je pense que l'on pourrait faire mieux. Nous aimerions travailler avec toutes les parties pour tenter de mettre au point une méthode qui aboutirait à une décision en 100 jours au moins. Cela réduirait considérablement la période d'incertitude pour toutes les parties concernées.

Je passe maintenant à la question plus large, celle de savoir si le Canada devrait se doter ou non d'une stratégie nationale pour le secteur des services financiers. Par «stratégie» j'entends avoir pour objectif national d'être un acteur de premier plan dans ce secteur primordial. Allons-nous laisser les choses continuer cahin-caha, avec pour résultat une érosion graduelle mais probable de l'envergure et de la capacité des institutions bancaires canadiennes comparativement à celles de nos concurrents internationaux? La taille compte, pour plusieurs raisons.

Honorables sénateurs, vous connaissez l'argument en faveur d'une grande envergure. Si l'on veut que les banques canadiennes investissent dans la technologie, elles doivent rester compétitives. C'est indéniable, mais un facteur encore plus essentiel aujourd'hui est que l'envergure détermine la capacité à prendre des risques et à

and large businesses. Ironically, while there has been a great deal of needed attention placed on the small business sector where some good progress has been made, it is actually the medium and large corporate clients who are more likely to suffer from current trends.

As medium and large Canadian corporate clients such as Bombardier, Celestica and BCE continue to grow their financing needs grow apace. The lending capacities of Canadian banks have not grown as quickly as those of our major international competitors. In our case, we have made a conscious decision to limit our risks to levels that are prudent for an institution of our size. We intend to reduce our corporate loan book and merchant banking book by one-third over the next three years. We are also finding ways to reduce our earnings volatility that includes smaller hold levels for large corporate loans. While it could be argued that American or European banks could step in to fill the gap, the reality is that these institutions have tended to do so in good times but have shown far less interest when times are tough.

In this context, the national interest question is whether Canada would be better served by fewer, stronger Canadian financial institutions that could not only better meet the needs of consumers and small business, but continue to provide a Canadian alternative to our growing medium- and large-sized businesses. I believe that the answer is "yes."

Scale and scope can also make a difference on the retail side. As honourable senators will be aware, CIBC recently made the decision to close its electronic banking operations in the United States. We did so after three years of operations. We simply did not feel that we had the luxury of waiting four or five years to achieve profitability. The patience of our shareholders wore thin. In large part that was because they viewed the investment as too onerous for an institution of our size.

I contrast that experience with the Dutch financial conglomerate ING, which set up an electronic bank operation here six years ago and recently announced that the operation is profitable. ING is about four times larger than CIBC and got that way in a country where the government proactively fostered consolidation and that now has a very competitive global financial services sector.

What we are really talking about here today is whether Canada will have a vigorous financial services sector headquartered in Canada and led by Canadians. Toronto is the fourth largest financial services cluster in North America by employment; two years ago it was third. Financial services generates 28 per cent of Toronto's GDP and supports much of the commercial real estate market. Through suppliers, the financial services market creates countless spin-off jobs. These are good, high paying jobs that attract talented Canadians from across the country; they are the

servir les moyennes et grandes entreprises. Paradoxalement, alors que l'on a fait porter, à juste titre, beaucoup d'efforts sur le secteur de la petite entreprise, avec de bons progrès à la clé, ce sont en fait les moyennes et grandes entreprises clientes qui risquent de souffrir le plus des tendances actuelles.

Si des moyennes et grosses sociétés canadiennes comme Bombardier, Celestica et BCE veulent poursuivre leur croissance, le financement devra suivre. Les réserves de crédit des banques canadiennes n'ont pas augmenté aussi rapidement que celles de nos grands concurrents internationaux. Dans notre cas, nous avons dû prendre sciemment la décision de limiter nos risques à des niveaux prudents pour un établissement de notre taille. Nous avons l'intention de réduire notre portefeuille de prêts aux entreprises et notre activité de banque d'affaires d'un tiers au cours des trois prochaines années. Nous cherchons également des façons de réduire la volatilité de nos revenus, notamment en réduisant la part des gros prêts aux entreprises. On pourrait penser que les banques américaines ou européennes viendront combler l'écart, mais la réalité est que ces institutions ont tendance à le faire en période de prospérité mais se montrent beaucoup intéressées lorsque la conjoncture est difficile.

Dans ce contexte, la question relative à l'intérêt national consiste à déterminer si le Canada serait mieux servi par des institutions financières en plus petit nombre mais plus fortes, capables non seulement de mieux servir les consommateurs et les petites entreprises, mais aussi de continuer à offrir une option canadienne à nos moyennes et grosses entreprises en expansion. Je crois que la réponse est oui.

L'envergure peut également faire une différence au niveau des services de détail. Comme les honorables sénateurs le savent, CIBC a récemment pris la décision de fermer ses services bancaires en ligne aux États-Unis. Nous l'avons fait après trois années de fonctionnement. Nous considérons tout simplement que nous n'avions pas le luxe d'attendre quatre ou cinq ans avant de parvenir au seuil de rentabilité. Nos actionnaires ont perdu patience. Cela était dû pour une large part au fait qu'ils considéraient l'investissement excessif pour un établissement de notre taille.

Je compare notre expérience à celle du conglomérat financier néerlandais ING, qui a ouvert une banque électronique ici il y a six ans et a récemment annoncé qu'elle est devenue bénéficiaire. ING est environ quatre fois plus grosse que CIBC et a atteint cette taille dans un pays dont le gouvernement a activement encouragé les regroupements et qui jouit aujourd'hui d'un secteur des services financiers très compétitif à l'échelle mondiale.

Ce dont il est réellement question ici aujourd'hui est de savoir si le Canada aura un secteur des services financiers robuste, dont les sièges sociaux seront établis au Canada et dirigés par des Canadiens. Toronto est le quatrième plus gros centre de services financiers en Amérique du Nord de par les effectifs; il y a deux ans, la ville était au troisième rang. Les services financiers génèrent 28 p. 100 du PIB de Toronto et sont le premier moteur du marché immobilier commercial. Le marché des services financiers crée un nombre incalculable d'emplois secondaires chez les fournisseurs. Ce sont là de bons emplois bien rémunérés

jobs we want for our children and grandchildren. These are individuals who could and would go elsewhere if opportunities were not available here at home.

They are also individuals who give generously to the United Way, the various hospitals, the arts and universities. To use one example, more than one third of the monies raised by the United Way of Toronto, \$28 million out of \$75 million came from the financial services sector. In the final analysis, that is what we are really talking about today: the future.

My hope, and I am sure it is the hope of distinguished members of the committee, is that we will choose to focus on building a vigorous, competitive financial services sector. My hope is that in doing so we will create a process that shortens the course, removes the hurdles and creates a more predictable result. Then, if aggregation in the financial services sectors makes sense for Canada, we can get on with it.

I look forward to your questions.

Senator Oliver: You have made a very compelling case for bank mergers. The witnesses that we have heard from today have said that we must look at the third part of the merger process; that is, the public interest impact assessment.

Mr. Nixon of the Royal Bank and Mr. Godsoe of the Bank of Nova Scotia, have stated that the first two parts of the merger process are very clear, that they understand them and know what they have to do to meet them. I am referring to the OSFI component with safety and security, and the Competition Bureau. They said that the murky part is the third part, the public interest assessment, whatever that may mean. In the letter from the minister, there were four components that they wanted us to look at. You and the other two bankers have given your general approach to those issues. I think that there is a fourth element. If we can pass the three tests, will the Government of Canada still believe that bank mergers are good and, if we pass all of those tests, will they say yes to them? The uncertainty that all the bankers seem to have in common is that they do not know whether the answer will be yes. Am I correct?

Mr. Hunkin: I believe that you are correct. The issue is what is good for Canada. I do not think there is enough clarity. It is unlikely that another type of business would enter into a merger if there were only a 50/50 probability of it being approved. That business would naturally look at the regulatory and financial issues of the Competition Bureau, and they would be able to tell whether the merger would be approved. There are exceptions, but not often. It is very difficult to get that certainty based on the lack of more specific criteria.

Senator Oliver: When we did a study for OSFI a few years ago, some of us went to Switzerland and looked at their review process. You can do a merger there in two months. What we

qui attirent des Canadiens talentueux de tout le pays, le genre d'emplois que nous souhaitons pour nos enfants et petits-enfants. Ce sont là des personnes qui pourraient et iraient s'expatrier si elles ne trouvaient pas sur place de bonnes perspectives professionnelles.

Ce sont également des personnes qui donnent généreusement à Centraide, aux divers hôpitaux, aux arts et aux universités. Pour citer juste un exemple, plus d'un tiers des fonds levés par Centraide à Toronto, soit 28 millions sur les 75 millions de dollars, provenaient du secteur des services financiers. En dernière analyse, c'est réellement de cela dont nous parlons aujourd'hui: l'avenir.

Mon espoir, et je suis sûr que les éminents membres du comité le partagent, est que nous choisirons de privilégier la construction d'un secteur des services financiers dynamique et compétitif. Mon espoir est qu'en le faisant, nous mettrons en place un mécanisme qui raccourcisse la course d'obstacles et dont le résultat sera plus prévisible. Ensuite, si la concentration dans le secteur des services financiers est dans l'intérêt du Canada, nous pourrions nous atteler à la tâche.

Je répondrai volontiers à vos questions.

Le sénateur Oliver: Vous avez présenté une argumentation très convaincante en faveur des fusions bancaires. Les témoins que nous avons entendus aujourd'hui ont indiqué qu'il faut se concentrer sur le troisième palier du mécanisme d'examen des fusions, soit l'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public.

M. Nixon, de la Banque royale, et M. Godsoe, de la Banque de Nouvelle-Écosse, ont dit que les deux premiers paliers du processus de fusion sont très clairs, qu'ils comprennent et savent quoi faire pour les franchir. Je parle là du palier du BSIF, celui de la sécurité, et le palier du Bureau de la concurrence. Ils disent que la partie trouble est la troisième, l'évaluation de l'intérêt public, dont on ne sait trop ce que cette notion signifie. Le ministre, dans sa lettre, nous demandait d'examiner quatre éléments. Vous et les deux autres banquiers nous avez donné votre approche générale de cette question. Je pense qu'il y a un quatrième élément. Si les trois critères sont remplis, le gouvernement du Canada va-t-il considérer que les fusions bancaires sont une chose positive et les approuver, tous ces autres critères étant remplis? L'incertitude que tous les banquiers semblent partager tient au fait qu'ils ne savent pas si la réponse sera oui. Ai-je raison?

M. Hunkin: Je pense que vous avez raison. La question est de savoir ce qui est bon pour le Canada. Je pense que ce n'est pas suffisamment clair. Je pense qu'aucun autre type d'entreprise n'entamerait une fusion s'il y avait seulement une probabilité de 50 p. 100 qu'elle soit agréée. Cette entreprise passerait naturellement en revue les exigences réglementaires et financières du Bureau de la concurrence et pourrait déterminer de cette façon si la fusion sera approuvée. Il y a des exceptions, mais elles sont rares. Il est très difficile d'obtenir une telle certitude en l'absence de critères plus précis.

Le sénateur Oliver: Lorsque nous avons mené une étude pour le BSIF il y a quelques années, certains d'entre nous sont allés en Suisse pour examiner son mécanisme d'agrément. Dans ce pays,

heard today from the Competition Bureau is that the five months that is in the legislation now only begins to run after the banks have supplied them with all of the information that they have requested. The five-month period does not begin until that time. If you send information, documents and data to them during a five-month period and they feel at that point that they have all the information they need it is only then that they begin. In essence the time period then becomes 10 months. Are you aware of that?

Mr. Hunkin: I have never contemplated that, no.

Senator Oliver: You are suggesting 100 days, so there is a substantial time difference.

Over the weekend, I read a paper about Canadian bank mergers and the public interest. You, and your colleagues have all put forth compelling arguments concerning mergers among some Canadian banks. I would like to read one paragraph from James McIntosh's paper to see if you agree with his statement and if indeed, this is your experience. He says that,

Charter banks have served as a profit centre for the Canadian economy for the last 25 years. Our banking system has also provided good service to the Canada public by offering a wide range of high quality products at reasonable prices. For this to continue, and that should be the ultimate objective of government policy, Canadian banks have to be able to compete in the home market for banking services. My results show that increasing size confers advantages in terms of reducing the costs of bringing products to the market.

Is that accurate? If you get bigger can you reduce your costs for others?

Mr. Hunkin: I agree with Mr. Godsoe that this issue is not just about costs. However, if you spend the money on development of a product and you can spread it over a larger customer base, you can reduce the development cost and, in many instances, you can reduce the delivery costs. There are cost advantages that could make us more competitive than we are.

Senator Kroft: In 1998 our committee held hearings on the MacKay report. Although mergers were not formally part of the report, the debate about them got caught up in that discussion. It was clear from one of the witnesses, and clear from the assessment of the public debate at the time, that many Canadian business groups were suspicious about the mergers.

I want discuss your statement about whether or not we have a strategic objective as a nation, and that our financial services are part of our national strength and an important part of taking Canadian companies abroad. That objective, which was well articulated, did not resonate with Canadians. It is fair to say that there was suspicion that if, the banks were off on that initiative on their own there was not a zero sum gain there would be a loss at the other end, whether an allocation of resources or commitment to the market.

on peut opérer une fusion en l'espace de deux mois. Le Bureau de la concurrence nous a indiqué aujourd'hui que le délai de cinq mois prévu actuellement dans la loi ne commence qu'une fois que les banques ont fourni au Bureau toute la documentation demandée. Le délai de cinq mois ne démarre qu'alors. S'il faut cinq mois pour fournir toute l'information, tous les documents et toutes les données dont le Bureau pense avoir besoin, le délai ne commence à courir qu'à partir de là. Dans la pratique, le délai en devient un de dix mois. Êtes-vous informé de cela?

M. Hunkin: Non, je n'avais jamais envisagé cela.

Le sénateur Oliver: Vous préconisez 100 jours, et la différence est donc considérable.

Au cours de la fin de semaine, j'ai lu un article sur les fusions bancaires canadiennes et l'intérêt public. Vous et vos collègues avez tous présenté des arguments convaincants en faveur de la fusion de certaines banques canadiennes. J'aimerais vous lire un paragraphe de cet article de James McIntosh, pour voir si vous êtes d'accord avec ce qu'il dit et si cela est également votre expérience. Il dit que:

Les banques à charte ont fait office de centre de profit pour l'économie canadienne au cours de 25 dernières années. Notre système bancaire a également fourni un bon service au public canadien en offrant un large éventail de produits de haute qualité à des prix raisonnables. Pour que cela continue, et ce devrait être l'objectif ultime de la politique gouvernementale, les banques canadiennes doivent être concurrentielles sur le marché intérieur des services bancaires. Mes résultats montrent que l'augmentation de taille est avantageuse du fait qu'elle autorise une diminution du coût de mise en marché des produits.

Est-ce exact? Si vous devenez plus gros, vous pouvez réduire les coûts payés par le client?

M. Hunkin: Je conviens avec M. Godsoe que ce n'est pas seulement une affaire de coût. Cependant, si vous dépensez un certain montant pour mettre au point un produit et que vous pouvez le répartir sur une clientèle plus large, cela permet dans bien des cas une baisse de prix à la livraison. Il existe des économies d'échelle qui pourraient nous rendre plus compétitifs que nous ne le sommes.

Le sénateur Kroft: Notre comité a tenu des audiences en 1998 sur le rapport MacKay. Bien que ce dernier ne portait pas exactement sur les fusions, cette question a fait surface dans les débats. L'un des témoins, et cette position ressortait clairement du débat public à l'époque, estimait que de nombreux groupes d'entrepreneurs canadiens se méfiaient des fusions.

J'aimerais revenir à votre idée d'un objectif stratégique national, au fait que nos services financiers sont un de nos atouts nationaux et importants pour l'expansion à l'étranger des entreprises canadiennes. Cet objectif, qui avait été bien énoncé, n'a pas eu de résonance auprès des Canadiens. Je pense pouvoir dire qu'il régit la crainte que si les banques s'embarquaient dans cette initiative de leur propre chef, ce ne soit pas une partie à somme nulle, qu'il y aurait des pertes à l'autre niveau, que ce soit celui de l'attribution de ressources ou de la présence sur le marché.

I wonder whether we can find a way to national interest into a particular category. In light of what has happened since 1998 and in light of globalization, I invite you to comment on whether that case can be more effectively made today than it was made then.

Mr. Hunkin: From studying the 1998 list of those businesses that opposed the mergers I found that it was the four big banks that gave the idea limited support. One of the problems was that the banks got ahead of themselves and pre-empted the opportunity for a good, rational discussion of the whole issue. Instead, the discussion became emotional. The merger was sort of in play before the government policy was established. In terms of my involvement I will state that it was a mistake. Hopefully, this time, we can have a good, open discussion.

Notwithstanding the fact that we have legislation that provides for mergers to take place, there is doubt as to whether the country wants to see them happen. My main concern is that we enter into good discussions concerning possible mergers. If it is decided that there is no way to improve on the process, or on the clarity issues of public good, then it will be a decision that we have made consciously, rather than a decision made by default.

I believe the mergers would make a big difference to what Canada's financial services industry would look like over the next ten to 15 years. That is why it is worth our taking the time to think about it and discuss it.

Senator Kroft: In the search for clarity, the two parts that we are not involved in seem to be clear. We are trying to determine our part in bringing clarity to the public interest section.

You have had discussions with officials and with government. If you were involved in a merger proposal that you considered to be superb, would you feel that you were operating in an environment where, in addition to the legal structure, the public policy was inclined toward that merger? I am looking for government opinion. Do you think that you are in a receptive environment, or that you have to hurdle to get over in the political argument that mergers are a good idea?

Mr. Hunkin: Many of us think about mergers. The answer is that people do not feel that if they were to come forward, even though they might have a compelling case, the result would be what they wanted. They do not feel comfortable and confident with the outcome.

That is why people want to narrow down the issue of public good. These concerns must be addressed. The issue of public good remains vague in terms of how it sits in the legislation.

Senator Kroft: I suggest that you are saying the political will is more vague than the public good.

Mr. Hunkin: I did not say that. You said that.

Senator Kroft: My apologies.

Mr. Hunkin: I do not know if there is a political will in the country right now. That is why having this discussion and taking time on it perhaps will get people to understand this issue. There

Je me demande s'il y a moyen de mieux cerner l'intérêt national. Étant donné ce qui s'est passé depuis 1998 et à la lumière de la mondialisation, je vous invite à présenter une argumentation plus convaincante.

M. Hunkin: Ayant étudié la liste des entreprises opposées aux fusions en 1998, j'ai constaté que ce sont les quatre grandes banques qui ont exprimé un appui à cette idée, avec des réserves. L'un des problèmes est que les banques se sont par trop précipitées, avant même que toute cette question fasse l'objet d'un débat approfondi et rationnel. Au lieu de cela, le débat est devenu passionnel. La fusion était déjà en route avant que le gouvernement n'arrête sa politique. Pour ce qui est de mon rôle, je peux dire que c'était une erreur. J'espère que cette fois-ci nous aurons une bonne discussion approfondie.

Nonobstant le fait que nous avons une législation qui autorise les fusions, il n'est pas certain que le pays les souhaite. Ce qui me tient le plus à coeur, c'est qu'un bon débat se déroule sur d'éventuelles fusions. Si l'on décide alors qu'il n'y a pas moyen d'améliorer le processus, ou de clarifier la notion de bien public, alors ce sera une décision que nous aurons prise consciemment, au lieu que ce soit par défaut.

Je pense que les fusions transformeraient profondément le secteur bancaire canadien au cours des 10 à 15 prochaines années. C'est pourquoi il vaut la peine de prendre le temps d'y réfléchir et d'en discuter.

Le sénateur Kroft: Dans cette quête de clarté, les deux éléments dont nous ne sommes pas saisis semblent clairs. Nous tentons de faire notre part en clarifiant l'élément intérêt public.

Vous avez eu des discussions avec les fonctionnaires et le gouvernement. Si vous proposiez une fusion que vous considérez comme superbement avantageuse, estimeriez-vous que la politique gouvernementale, indépendamment de la structure juridique, serait favorable à cette fusion? Je parle là de la position gouvernementale. Pensez-vous que vous êtes dans un environnement réceptif, ou qu'il y a des obstacles de nature politique à surmonter afin de faire admettre que les fusions sont une bonne idée?

M. Hunkin: Nous sommes nombreux à réfléchir aux fusions. La réponse est que la plupart des gens ne pensent pas que s'ils en proposaient une, même avec une argumentation convaincante, ils obtiendraient le résultat souhaité. Ils ne se sentent pas assurés du résultat.

C'est pourquoi les gens souhaitent mieux cerner la notion de bien public. Il faut un débat. La question du bien public reste vague et l'on ne sait trop quelle place elle occupe dans la législation.

Le sénateur Kroft: En quelque sorte, vous dites que la volonté publique est plus vague que le bien public.

M. Hunkin: Ce n'est pas moi qui le dit, c'est vous.

Le sénateur Kroft: Mes excuses.

M. Hunkin: Je ne sais pas s'il y a actuellement une volonté politique dans le pays. C'est pourquoi nous avons cette discussion et, si on lui consacre du temps, peut-être finira-t-on par

are differences today in the corporate sector and in what has evolved in the financial services industry over the last few years in terms of availability. The Canadian banks are not as big as we were a few years ago. I can speak for CIBC: We have announced publicly that we will cut back on the size of our large, corporate lending book. We will also cut back on the size of our merchant-banking book. Ultimately, that has an impact on the industry. The bigger you are, the greater the scale you have and the greater the risk you can have at any time. Therefore, the growth issue and the size issue are important.

Senator Tkachuk: We are participating in a first. We have the Senate committee and all of the banks in Canada trying to explain government policy. Normally, we study a particular policy and then go from there. In this case, we are trying to figure out what it is without the benefit of participants coming forward to give us leadership.

Mr. Godsoe said that they became interested in the merger process when it became legal. My view is that it was legal beforehand, but we did not have a process drawn out for it.

When your bank participated in the process in 1998, four banks were doing performing two mergers and that was not illegal. The process included the Competition Bureau and that was it. The minister delayed by saying that they had to get the MacKay task force and had to listen to what the Senate had to say about it and then they had to listen to the House. There is a process to follow. The problem is that the government has told enough people in the banking industry that there will be no mergers. That is the problem. Why do we have this process?

Mr. Hunkin: I cannot support that. It is not a matter of whether anyone says "yes" or "no." Right now, I am not aware of what those four things are, or what the exact criteria is. That and timeliness are the issues right now. I would have great difficulty, under the present circumstances, in recommending to my board that we move forward under those conditions.

Senator Tkachuk: Let us get to that. I believe we are here because you believe that the government will say no to the merger.

You have come up with a number of good ideas, one of which is to shorten the process. That still does not get to your problem, which is public interest. It would be helpful to define the minister's role in this, because the minister can intervene at any time and say no in the middle of the process.

What is there about the public interest part that none of the bankers seem to understand? Not one of you has suggested what can be eliminated in order to make it simpler and easier for us to understand. Hopefully, the Canadian people understand.

comprendre la problématique. Il y a des divergences de vues parmi les entreprises sur l'évolution des services financiers ces dernières années, du point de vue de la disponibilité de crédit. Les banques canadiennes ne sont plus aussi grosses qu'elles l'étaient il y a quelques années. Je parle pour la CIBC: nous avons annoncé publiquement que nous allons réduire notre portefeuille de gros prêts aux entreprises. Nous allons également réduire notre portefeuille d'investissement. Tout cela finit par se répercuter sur l'industrie. Plus vous êtes gros, plus vous avez d'envergure et plus grand est le risque que vous pouvez assumer à tout moment. Par conséquent, cette notion de croissance et de taille est importante.

Le sénateur Tkachuk: Nous participons à une première. Voici le comité sénatorial et toutes les banques canadiennes qui s'efforcent d'expliquer la politique gouvernementale. Normalement, c'est l'inverse, nous étudions une politique donnée qui nous est présentée. En l'occurrence, nous cherchons à deviner sans que les premiers responsables ne viennent s'expliquer.

M. Godsoe a dit que les banques ont commencé à s'intéresser au mécanisme de fusion lorsqu'il est devenu légal. À mon avis, les fusions étaient déjà légales, mais il n'y avait pas de processus en place pour les réaliser.

Lorsque votre banque a participé au processus en 1998, quatre banques envisageaient d'exécuter deux fusions et ce n'était pas illégal. Le mécanisme exigeait l'avis du Bureau de la concurrence, et c'était tout. Le ministre a temporisé en disant qu'il fallait attendre le rapport du groupe de travail MacKay et écouter ce que le Sénat avait à dire sur le sujet, puis la Chambre. Il y a un mécanisme à suivre. Le problème est que le gouvernement a dit à suffisamment de banquiers qu'il n'y aura pas de fusion. C'est là le problème. Pourquoi avoir ce mécanisme?

M. Hunkin: Je ne suis pas de cet avis. Le problème n'est pas que quelqu'un risque de dire oui ou non. En ce moment, je ne connais pas ces quatre éléments, ou quels sont les critères exacts. C'est ce flou et les délais qui posent problème en ce moment. J'aurais beaucoup de mal, dans les circonstances actuelles, à recommander à mon conseil d'administration d'entamer une fusion dans ces conditions.

Le sénateur Tkachuk: Voyons cela. Je considère que nous sommes là parce que vous pensez que le gouvernement dira non à la fusion.

Vous avez soumis un certain nombre de bonnes idées, dont l'une consiste à raccourcir le processus. Mais cela ne règle toujours pas votre problème, soit l'intérêt public. Il serait utile de définir le rôle du ministre à cet égard, car il peut intervenir à tout moment et dire non au beau milieu du processus.

Qu'y a-t-il dans cette notion d'intérêt public qu'aucun des banquiers ne semble comprendre? Nul d'entre vous n'a suggéré ce que l'on pourrait éliminer pour que nous puissions mieux comprendre. J'espère que les Canadiens comprennent.

Mr. Hunkin: I will have to repeat myself. If I wanted to discuss a merger, it would not be good enough to know that the government would not say "no" to my proposal. Saying "no" is easy. What we need to if someone to say that the proposal meets the criteria, and that they would be supportive.

However, at this point in time, as far as I can see, not even the government has the criteria for what is in the public interest. We do not have that now. Again, that and timeliness are the two main issues.

Senator Tkachuk: For a government, lack of clarity is often good, because it creates an excuse to muddle around with public policy. That is the situation that we have here. What I am trying to get at, is that no one has made an application, no one has tested the process and no one has gone through the process. How does anyone know that the process will not work out just fine?

Mr. Hunkin: We do not know, and that is the problem. That is the issue. We do not have enough confidence in the outcome to put our organizations through three or five or 10 months of uncertainty. That is one of the greatest concerns.

I do not lay the blame at the government's feet for the situation that occurred in 1998. Clearly, there was no support for what went on then, and the lack of support seemed to grow with time.

Senator Tkachuk: After all this, are we back to 1998?

Mr. Hunkin: We are still in a situation where the issue of bank mergers is a very controversial issue in Canada. Clearly, it deserves much thought. Right now, I do not believe there is the clarity that we need around the issue.

Senator Setlakwe: The preceding submissions, that referred to the lack of capitalization seemed to suggest that their objective was to enter into the purchasing of retail banks in the United States. I thought I understood that the purpose of increased capitalization was to permit you to compete internationally in important loans that you are not able to do now because you are undercapitalized. I would like you to elaborate on that.

All of the CEOs have testified to the effect that they are very effective in accessing financial services. I get the impression that that may be the case in downtown Toronto, but it is certainly not the case in downtown Thetford Mines. Could you clear up the perception that Canadians have that when it comes to loans for small and medium enterprise loans, the banks are just not there for them? The public perception is that the banks are not doing the lending and if they do lend funds it is only if they are guaranteed by provincial or federal institutions, and receive the guaranteed of 70 per cent of the inventory and so on. Therefore, would you be opposed to the Business Development Bank of Canada going into short-term loans?

The Chairman: Those are quite a few questions. Senator Setlakwe, I do not think that is part of our mandate.

M. Hunkin: Je vais devoir répéter ce que j'ai dit. Si j'envisageais une fusion, il ne me suffirait pas de savoir que le gouvernement dirait non à ma proposition. Dire «non» est facile. Ce qu'il nous faudrait, c'est que quelqu'un dise que la proposition répond aux critères et que dans ces conditions elle est bonne.

Cependant, à ce stade, pour autant que je puisse voir, même le gouvernement n'a pas de critère pour déterminer ce qui est dans l'intérêt public. Nous n'avons pas cela. C'est cette incertitude, et la longueur du délai, qui constituent les deux principaux problèmes.

Le sénateur Tkachuk: Pour un gouvernement, le manque de clarté est souvent une bonne chose, car cela lui donne une excuse pour tripataouiller la politique gouvernementale. C'est la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant. Ce que je veux mettre en lumière, c'est que nul n'a présenté de demande, nul n'a éprouvé le processus et ne l'a suivi. Comment sait-on qu'il ne fonctionne pas à merveille?

M. Hunkin: Nous ne le savons pas, et c'est là le problème. C'est la difficulté. Nous ne sommes pas suffisamment assurés du résultat pour infliger à nos organisations trois ou quatre ou dix mois d'incertitude. C'est l'un des plus gros problèmes.

Je ne blâme pas le gouvernement pour ce qui est arrivé en 1998. À l'évidence, il n'y avait pas de soutien pour ce qui était proposé alors, et le refus ne semblait que s'amplifier avec le temps.

Le sénateur Tkachuk: Après tout cela, sommes-nous revenus à la situation de 1998?

M. Hunkin: Nous sommes toujours dans une situation telle que les fusions bancaires sont un sujet très controversé au Canada. À l'évidence, il mérite plus ample réflexion. En ce moment, je ne pense pas qu'il y ait suffisamment de clarté.

Le sénateur Setlakwe: Les témoins précédents, qui faisaient état d'un manque de capitalisation, semblaient dire que leur objectif était d'acquérir des banques de détail américaines. J'ai cru comprendre que le but d'une capitalisation accrue était de vous permettre de livrer concurrence à l'échelle internationale pour des prêts importants, que vous ne pouvez offrir aujourd'hui parce que vous êtes sous-capitalisés. J'aimerais que vous nous expliquiez un peu mieux cela.

Tous les PDG ont déclaré que l'accès aux services financiers est très bon. C'est peut-être le cas au centre-ville de Toronto, mais certainement pas à Thetford Mines. Pourriez-vous démentir cette perception des Canadiens que lorsqu'il s'agit d'offrir des prêts aux petites et moyennes entreprises, les banques se défilent? La perception du public est que les banques n'offrent pas les crédits et, si elles accordent des prêts, c'est uniquement s'il y a une garantie d'une institution provinciale ou fédérale ou si les prêts sont nantis à hauteur de 70 p. 100 des stocks, et cetera. Dans ces conditions, seriez-vous opposé à ce que la Banque de développement du Canada offre des prêts de court terme?

Le président: Cela fait pas mal de questions. Sénateur Setlakwe, je ne pense pas qu'elle fasse partie de notre mandat.

Mr. Hunkin: Let me talk about scale and capital and what they are for. First, it will vary from bank to bank. Most of it falls under the category of growth.

The emphasis has been put on wealth management and growing retail small businesses. All of the banks all want to do more of that business, both in Canada and, if we were able to, outside Canada. If we ended up as part of a larger merged entity, and I had any say in it, I would be arguing that, yes, we should be looking for opportunities, not only in Canada but beyond Canada's borders, to expand and grow our business.

The issue of capital to support risk-taking in the areas of corporate lending, and in particular large corporate lending where the numbers become larger and larger over the years, has become a significant issue. We are concerned with the ability of Canadian banks to compete effectively in those areas on a prudent basis.

Some of us have been told by rating agencies that the Canadian banks have had too much participation of size in those areas.

Forgetting about abroad, there is a real issue there. Over time there can be a real issue if we do not get that scale. We will not be as useful to Canadian medium to large corporations in helping to support them in their business. It is my perspective that over the years, in the down times, many of the foreign banks that are not in here all the time are not as supportive in the down times. This is not their primary market.

There is more than one issue to the scale. It all comes around in some ways to risk, whether it is risk involving strategy or risk involving day-to-day operations. The bigger the scale you have, the more easily you can take on larger risk.

In terms of accessing financial services outside of downtown Toronto or downtown Ottawa, we think we are trying really hard. I have to tell you that I get frustrated with the obvious lack of success we have in those areas.

I do not know the answer. My guess is that if we had these hearings 20 years ago this would have been an issue at that time as well.

I do not have a great answer why we are not doing a better job in that area. I hope some of the other institutions that are doing more banking will become more competitive. Perhaps that will spur us on to greater things. We actually think we are trying hard in that area although, it does not sound like we are being very effective.

Senator Oliver: Regional advisory boards would help.

Senator Angus: Mr. Hunkin, I would like to commend you on the clarity and candour of your comments to date. I understand from your comments that there is no merger in the works or even under consideration with any of the other big five banks. Is that correct?

Mr. Hunkin: Are there rumours?

M. Hunkin: Parlons de taille et de capital et de leur finalité. Tout d'abord, cela varie d'une banque à l'autre. Mais surtout, c'est une question de croissance.

L'accent a été mis sur la gestion de patrimoine et les prêts aux petites entreprises. Toutes les banques veulent avoir une plus grande part de cette activité, tant au Canada qu'à l'étranger, dans la mesure où c'est possible. Si nous nous retrouvions intégrés dans une entité plus grande, après fusion, et si j'avais mon mot à dire, je ferais valoir qu'il faudrait saisir toutes les opportunités, pas seulement au Canada mais aussi à l'étranger, pour développer notre activité dans tous les domaines.

Le problème du capital requis pour autoriser la prise de risque dans le domaine des prêts aux entreprises, et en particulier des prêts aux grosses entreprises dont les besoins ne cessent de grossir au fil des ans, est devenu primordial. Nous craignons que les banques canadiennes ne soient plus en mesure de livrer efficacement concurrence dans ce domaine, sur une base prudente.

Certains d'entre nous se sont fait dire par les agences de cotation que les banques canadiennes se sont trop exposées dans ces domaines.

Abstraction faite du marché étranger, le véritable problème se situe ici. Un réel problème pourrait surgir si nous n'avons pas l'envergure voulue. Nous serons moins utiles aux moyennes et grosses sociétés canadiennes, ne pourrions plus appuyer leur expansion. Or, nous avons vu que les banques étrangères en période de ralentissement ne sont pas là pour faire la différence. Le Canada n'est pas leur marché premier.

Le problème de la taille comporte plusieurs facettes. Tout revient finalement au risque, que ce soit le risque au niveau de la stratégie ou celui des opérations au jour le jour. Plus vous êtes gros, et plus facilement vous pouvez assumer de gros risques.

S'agissant de l'accès aux services financiers en dehors du centre-ville de Toronto ou d'Ottawa, je pense que nous faisons de gros efforts. Je peux vous dire que je suis frustré par notre manque de succès évident à cet égard.

Je ne connais pas la solution. J'ai l'impression que si nous avions tenu ces audiences il y a 20 ans, le même problème aurait été mis en évidence.

Je ne peux pas vous dire pourquoi nous ne réussissons pas mieux à cet égard. J'espère que les autres institutions, qui commencent à offrir plus de services bancaires, deviendront plus compétitives. Peut-être cela nous stimulera-t-il à faire mieux. Mais nous pensons réellement que nous déployons de gros efforts, mais il apparaît que ce n'est pas très efficace.

Le sénateur Oliver: Des conseils consultatifs régionaux seraient utiles.

Le sénateur Angus: Monsieur Hunkin, je vous félicite de la clarté et de la franchise de vos propos jusqu'à présent. Si je me fie à ce que vous avez dit, vous ne préparez ou n'envisagez pas de fusion avec l'une ou l'autre des cinq autres grandes banques. Est-ce exact?

M. Hunkin: Y a-t-il des rumeurs?

Senator Angus: No.

Mr. Hunkin: I left Toronto for two hours and look what happens. I am not aware of any, senator.

Senator Angus: You have been candid enough to say you thought the exercise four years ago was a mistake. You do not blame the government for it; it was a comedy of errors, perhaps. In any event, do you think Canada is any worse off that those two mergers did not take place?

Mr. Hunkin: We have slipped a bit in the international banking arena. There is no question about that. It is a reality, and notwithstanding the fact we have better capabilities today, we have nonetheless slipped as others have grown.

The sooner we resolve this issue the better. That way everyone can get on with other strategies and not focus on this one. If Canada wants to have a strong growing and vibrant financial institutions industry, we need all the strategic capabilities that most of the other major countries in the world possess. That includes the ability to merge. If we do not have that, then we are clearly at a disadvantage.

Senator Angus: As you say, what these hearings are about is the future, and whether or not Canada wants this. I think your current perception is you are not sure that Canada does want this. If you were the Prime Minister today, would you approve a merger between Scotiabank and Bank of Montreal?

Mr. Hunkin: I do not know about that one.

Senator Angus: What about between any two banks?

Mr. Hunkin: It would depend very much on the proposal. I think a merger would have to be a good, well thought-out proposal, but I am basically in favour of mergers as being a real viable opportunity for Canadian banks.

Senator Angus: I thought you would say that.

I talked to an industrialist the other night, and I told him about these hearings. He told me that he deals in the financial markets all the time and, as long as the economy is good, he can get his money from the Japanese banks or Morgan Chase or from the big banks that operate in the London international financial community.

However, he said, that when times gets bad, and he is the Canadian business out there, he will be one of the first businesses that they will drop. He also said that he would like it if there were a Canadian option that would at least be a major player in the syndicate he was going to.

He indicated that the other big banks out there could meet all of his needs. I am really troubled by how we could be fair if we were to approve a merger.

Mr. Hunkin: I question whether there should only be one merger. I do not think one bank would be sufficient to meet all of the clients' needs. I think you would want to have a couple of large institutions. By the way, I say "institutions" because we also have a number of very strong insurance companies, who are now

Le sénateur Angus: Non.

M. Hunkin: J'ai quitté Toronto il y a deux heures et voyez ce qui se passe. Je ne suis au courant de rien, sénateur.

Le sénateur Angus: Vous avez eu la franchise de reconnaître que l'exercice d'il y a quatre ans était une erreur. Vous n'en blâmez pas le gouvernement, c'était peut-être une cascade d'erreurs. Quoi qu'il en soit, pensez-vous que le Canada se porte plus mal du fait que ces deux fusions n'ont pas eu lieu?

M. Hunkin: Nous avons quelque peu reculé sur la scène bancaire internationale. Cela ne fait aucun doute. C'est la réalité, et bien que nous ayons de meilleures capacités aujourd'hui, nous avons néanmoins reculé par rapport aux concurrents.

Plus vite nous réglerons cette question, mieux cela vaudra. Ainsi chacun pourra poursuivre d'autres stratégies et ne plus s'obnubiler sur celle-ci. Si le Canada veut avoir un secteur financier à forte croissance et dynamique, nous avons besoin de toutes les capacités stratégiques dont jouissent la plupart des autres grands pays du monde. Cela englobe la faculté de défavoriser. Si nous ne l'avons pas, nous sommes clairement défavorisés.

Le sénateur Angus: Comme vous dites, ces audiences portent sur l'avenir et la question de savoir si le Canada veut ou non de cela. J'ai l'impression que votre perception actuelle est qu'il n'en veut pas. Si vous étiez le premier ministre aujourd'hui, approuveriez-vous une fusion entre la Banque Scotia et la Banque de Montréal?

M. Hunkin: Je ne sais pas ce que je déciderais dans ce cas-là.

Le sénateur Angus: Et entre deux banques quelconques?

M. Hunkin: Cela dépendrait largement de la proposition. Je pense qu'une fusion devrait être une proposition positive et très réfléchie, mais je suis généralement favorable aux fusions, en tant que perspective réellement viable pour les banques canadiennes.

Le sénateur Angus: C'est bien ce que je pensais.

J'ai parlé à un industriel l'autre soir et je l'ai mis au courant de ces audiences. Il m'a dit qu'il emprunte sur le marché sans arrêt et que, tant que la conjoncture est favorable, il peut obtenir des crédits auprès des banques japonaises ou de Morgan Chase ou de grosses banques opérant sur la place de Londres.

Cependant, il a dit que lorsque le vent tourne, son entreprise, une entreprise canadienne, sera la première que ces banques vont laisser tomber. Il a dit qu'il aimerait une option canadienne qui puisse occuper une place de premier plan dans le consortium de financement auquel il s'adresse.

Il a indiqué que les autres grandes banques pouvaient répondre à tous ses besoins. Je me demande réellement dans quelle mesure nous pourrions être équitables si nous approuvons une fusion.

M. Hunkin: Je ne pense pas qu'une seule fusion suffirait. Je ne pense pas qu'une banque suffirait à répondre à tous les besoins des clients. Je pense qu'il faut plusieurs grosses institutions. D'ailleurs, je dis «institutions», car nous avons également un certain nombre de compagnies d'assurance très puissantes,

in size and in terms of market cap as big as some of us or even bigger. That is something new that has evolved over the last few years. We are not the only large financial institutions in Canada any more. There are a number of insurance companies that are very large and profitable. If it were only one, it would be interesting trying to figure out just which combination it would be. If it was ever believed that it would be only one, then it would be fun to watch everyone scramble for the door.

Senator Angus: I read Mr. Godsoe a passage from his testimony from four years ago, when there were two mergers in play. He gave a statistic-filled response, saying the mergers would have reduced the field from five to three, and that 70 per cent of the infrastructure would be in the hands of these three. He talked about how bad it was. He used the word "bad" seven times. It led me to this question. I see your point now. You are saying, well, if there were only five institutions, that is one thing; however, we have all these life insurance companies and perhaps other institutions out there. Is that your point?

Mr. Hunkin: I think the issues you are dealing with, in terms of size and concentration, are things that the Competition Bureau would deal with, as they do in every other industry.

Senator Angus: Do you think they should?

Mr. Hunkin: They are the right people, because they can take a hopefully objective view of what they are doing.

Senator Angus: M. Réal Raymond, the CEO of the National Bank, indicated in his report that he feels the current process is strangling us. He believes that we are going nowhere and that no one is winning the game. He thinks that we should get back to the forces of the market if that it makes good business sense. He suggests taking into consideration other normal business restrictions, such as a healthy competition law in the country, with a von Finckenstein-type of office, and go forward with that.

Is that too laissez-faire, in your view?

Mr. Hunkin: The reality in Canada is that the Canadian banks seem to play a special role. One thing we have realized, as a result of the last go-round, is that we do play a special role in Canada. We sort of owe a higher order of responsibility to the Canadian public on these issues. Is that right or wrong? I do not know. However, it seems to be the way the world is. Some of us sort of got that between the eyes the last time. There needs to be a process. Perhaps it is more of a process than you would have in a normal merger, but it will have to get to the point where there is some sort of reasonably objective test as to what is in the public's interest, so we can make a judgment. Furthermore, those to whom we come will also be able to make a judgment that is not just on political grounds.

Senator Angus: The big grey area is not so much the public interest as what makes good political sense for the current regime, or any other regime at the material time.

The Chairman: Senator Oliver cited a paper he had read by an economist named Professor James McIntosh. He will be testifying here. I have never met him, but I did call him to invite him to appear before our committee, and I read one of his papers, as did

certaines, de par leur taille et leur capitalisation, aussi grosses que nous ou même plus. C'est un phénomène nouveau qui est apparu ces dernières années. Nous ne sommes plus les seules grandes institutions financières au Canada. Un certain nombre de compagnies d'assurance sont très grosses et profitables. S'il n'y avait qu'une seule fusion, il serait intéressant de savoir quelle combinaison ce serait. S'il ne devait y en avoir qu'une seule, ce serait amusant de voir tout le monde se précipiter vers la porte.

Le sénateur Angus: J'ai lu à M. Godsoe un extrait de son témoignage il y a quatre ans, lorsque deux fusions étaient proposées. Il m'a donné une réponse remplie de statistiques, en disant que les fusions auraient réduit le peloton de cinq à trois et que 70 p. 100 de l'infrastructure serait aux mains de ces trois là. Il a expliqué que ce serait très néfaste. Il a utilisé le mot néfaste sept fois. C'est cela qui a motivé ma question. Je comprends maintenant votre argument. Vous dites, eh bien s'il n'y avait plus que cinq institutions, c'est une chose; cependant, nous avons toutes ces compagnies d'assurance-vie et peut-être d'autres institutions qui rivalisent. Est-ce là votre argumentation?

M. Hunkin: Je pense que ces questions de taille et de concentration dont vous parlez relèvent du Bureau de la concurrence, comme c'est le cas de n'importe quel autre secteur.

Le sénateur Angus: Pensez-vous qu'il devrait intervenir?

M. Hunkin: C'est son rôle, car c'est lui qui peut former un jugement objectif.

Le sénateur Angus: M. Réal Raymond, le PDG de la Banque nationale, a estimé dans son rapport que le processus actuel nous étrangle. Il pense que nous sommes dans une impasse et que personne n'en sort gagnant. Il pense que nous devrions laisser faire les forces du marché et préconise de s'en tenir aux restrictions normales imposées aux entreprises, telles qu'un droit de la concurrence vigoureux dans notre pays, avec un bureau de type von Finckenstein, et de s'en tenir à cela.

Est-ce trop de laissez-faire, à votre avis?

M. Hunkin: La réalité, au Canada, c'est que les banques semblent occuper une place spéciale. Une chose que nous avons réalisé la dernière fois est que nous jouons un rôle spécial au Canada. Nous avons en quelque sorte une responsabilité de rang supérieur à l'égard du public canadien. Est-ce bien ou mal? Je ne sais pas. Cependant, c'est ainsi. Certains d'entre nous en ont pris douloureusement conscience la dernière fois. Il faut un processus. Ce sera peut-être un processus plus pointilleux que dans le cas d'une fusion normale, mais il faudra bien en arriver à une sorte de critère raisonnablement objectif de l'intérêt public, afin que l'on puisse former un jugement. Ainsi, ceux à qui nous nous adresserons pourront former un jugement sur des bases autres que seulement politiques.

Le sénateur Angus: La grande inconnue n'est pas tellement l'intérêt public que l'intérêt politique du gouvernement actuel, ou de tout gouvernement en place au moment de la décision.

Le président: Le sénateur Oliver a cité un article d'un économiste, le professeur James McIntosh. Il va témoigner ici. Je ne l'ai jamais rencontré, mais je l'ai appelé pour l'inviter à comparaître devant notre comité et j'ai lu l'une de ses études, tout

Senator Oliver. I understood about one-half of it because econometrics is over my head. However, I think I got the gist of what he was saying. When I spoke to him he asked me for my opinion. I told him that I had a feeling that if we do not see some merger activity a number of things will happen within the next 10 years. I said that we would be foreign-dominated; our banking institutions would be highly irrelevant on a global scale; and we would not be able to finance Canadian companies looking to expand in other parts of the world. His response was: "You are an optimist." I said, "What do you mean?" He replied, "All that will happen in five years if we do not something now."

Do you share either his point of view or mine?

Mr. Hunkin: I think that is probably where we could end up. If we do get there I hope we can look back and say, "Well, we had a great discussion, we looked at everything objectively and we made a decision." As far as I am concerned, that is the most you can do. That is why I hope your hearings go well, the House's hearings go well and something comes out of this that allows us to move forward.

The Chairman: Thank you for being with us, sir.

Honourable senators, we are continuing to study the public interest implications for large bank mergers. Our last witnesses for this afternoon are from the Canadian Federation of Independent Business.

Please proceed with your opening statement.

Mr. Garth Whyte, Executive Vice-President, Canadian Federation of Independent Business: On behalf of the Canadian Federation of Independent Business and the 105,000 small and medium-sized business owners we represent we want to thank the Senate committee for inviting us to appear today to discuss the review of the process for bank mergers.

We have submitted a couple of documents to which we will be referring. One document is a series of graphs, and one is our quarterly business barometer, which is an indicator used by the Bank of Canada governor, Mr. David Dodge, as well as by banks and others. We will also submit copies of our previous statement to this committee on November 5, when we reported on the MacKay task force report, and our statement to House of Commons Finance Committee on Bill C-8, respecting financial institution legislation, on March 14, 2001.

Over the next four days this committee will hear from several presenters representing the large financial institutions about why Canadian banks should be allowed to merge. The committee will also hear from officials who will explain the process to review the merger requests. Our presentation focuses on the public interest implications of large bank mergers and on the importance of the small and medium-sized enterprise sector to the economy, to job creation and to local economic development.

comme le sénateur Oliver. Je n'ai compris que la moitié car l'économétrie n'est pas ma spécialité. Cependant, je pense avoir saisi l'essentiel de son propos. Lorsque je lui ai parlé, il m'a demandé mon opinion. Je lui ai dit qu'en l'absence de fusion, un certain nombre de choses allaient se produire au cours des dix prochaines années. J'ai dit que nous serions dominés par les banques étrangères, que nos institutions bancaires deviendraient insignifiantes à l'échelle mondiale et que nous ne pourrions financer l'expansion des entreprises canadiennes en dehors de nos frontières. Il m'a répondu: «Vous êtes optimiste». J'ai demandé ce qu'il entendait par là. Il a répliqué: «Tout cela arrivera dans les cinq prochaines années si nous ne faisons rien maintenant».

Partagez-vous son opinion ou la mienne?

M. Hunkin: C'est probablement ce qui arriverait. Si cela s'avère, j'espère que nous pourrions regarder derrière nous et dire: «Eh bien, nous avons eu un bon débat, nous avons tout étudié objectivement et pris une décision». À mon sens, c'est le mieux que l'on puisse faire. C'est pourquoi j'espère que vos audiences seront fructueuses, tout comme celles de la Chambre et qu'il en sortira quelque chose qui nous permette d'avancer.

Le président: Merci d'être venu, monsieur.

Honorables sénateurs, nous allons poursuivre l'étude de l'incidence sur l'intérêt public des fusions entre grandes banques. Nos derniers témoins de l'après-midi représentent la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante.

Veuillez nous présenter votre déclaration liminaire.

M. Garth Whyte, vice-président exécutif, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante: Au nom de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante et des 105 000 propriétaires de petites et moyennes entreprises que nous représentons, nous remercions le comité sénatorial de son invitation à comparaître aujourd'hui pour parler du processus d'examen des fusions bancaires.

Nous vous avons remis quelques documents auxquels nous allons nous référer. L'un est une série de diagrammes et l'autre est notre baromètre trimestriel des affaires, un indicateur utilisé par le gouverneur de la Banque du Canada, M. David Dodge, ainsi que les banques privées et d'autres. Nous y avons joint des copies de notre mémoire précédent à ce comité, en date du 5 novembre, au sujet du rapport du groupe de travail MacKay, et notre mémoire au Comité des finances de la Chambre des communes sur le projet de loi C-8, modifiant la législation relative aux institutions financières, le 14 mars 2001.

Au cours des quatre prochains jours, votre comité entendra de la bouche de divers représentants des grandes institutions financières pourquoi les banques canadiennes devraient être autorisées à fusionner. Vous entendrez également des fonctionnaires qui expliqueront le mécanisme d'examen des demandes de fusion. Notre exposé se concentre sur les répercussions pour l'intérêt public de la fusion entre grandes banques et sur l'importance des petites et moyennes entreprises pour l'économie, la création d'emplois et le développement économique local.

We will also discuss small and medium-size enterprise concerns on the availability of financing. We will identify the need to ensure there is a competitive financial sector that supports and encourages small business start-ups and expansions, and then we will conclude with comments on public interest criteria.

Please turn to graph number 2. This is Stats Canada information, but it is important because people are talking about the criteria and why should we be concerned with the public interest. This graph covers the importance of the small and medium-sized business sector. Ninety-five per cent of all businesses have fewer than 50 employees in Canada. Twenty years ago the SME sector accounted for 30 per cent of the GDP; today they account for almost 50 per cent of the GDP and 60 per cent of total employment. They are responsible for all the net new jobs created over the past several years. Small business is not only critical to local economic development, it is critical to Canada's overall economic growth and job creation.

I should like to turn to the next graph. We prepare a business barometer on a quarterly basis to use as an indicator. We started really taking notice of what we have been doing after September 11, because at that point we wondered how we could contribute. We surveyed our members on a weekly basis. We heard about the stock market; we all felt the stock market economy and we saw what was happening.

No one knew what was going on across Canada with the small and medium-size enterprises. We found that they were holding firm, and holding onto their employees and actually increasing employment. We have been tracking our indicator for 14 years. The blue line is the CFIB index of our members' expectations for their own businesses. It is one thing to ask an economist what they think will happen to the economy, or ask people what will happen to the banking community five years from now; it is another to ask an employer what their expectations are for employment, how many employees they will hire, and whether their business be better or worse off.

When we track our index against the GDP we can see what an extremely accurate reflection of the economy the small business owner has when you put it in aggregate, indicated by the yellow line. Again, Mr. Dodge has been using this. It is almost identical to the GDP growth.

Small business owners are the "canaries" of the economy. Following September 11, when we surveyed our members, all we heard was bad news. We heard about Enron, Nortel, we heard about the economic downturn, yet our members were telling us something different. All of a sudden there was news of the surprising economic turnaround. Little was said about half of the economy, which is the non-stock market economy. This graph shows our index and what our members were saying, which is the GDP, and the green line is the stock market index.

It shows here that our members were hit hard but they recovered quickly, and thank goodness we had small business post-September 11. Small and medium-sized enterprise is the

Nous parlerons également des préoccupations des petites et moyennes entreprises face à la disponibilité de crédit. Nous indiquerons qu'il est impératif d'avoir un secteur financier compétitif qui soutienne et encourage le démarrage et l'expansion des petites entreprises et nous terminerons en proposant quelques critères de l'intérêt public.

Veuillez passer au diagramme 2. Il s'agit là de données de Statistique Canada, mais elles sont importantes car il est question de déterminer des critères et des raisons de se préoccuper de l'intérêt public. Ce diagramme montre l'importance des petites et moyennes entreprises dans l'économie. Au Canada, 95 p. 100 de toutes les entreprises comptent moins de cinq employés. Il y a 20 ans, le secteur des PME apportait 30 p. 100 du PIB; aujourd'hui, la proportion est passée à presque 50 p. 100 du PIB et à 60 p. 100 de l'emploi total. Les PME sont responsables de toute la création nette d'emplois des dernières années. La petite entreprise est non seulement vitale pour le développement économique local, mais aussi pour la croissance économique d'ensemble et la création d'emplois au Canada.

Je passe maintenant au diagramme suivant. Nous établissons chaque trimestre un baromètre de l'activité économique qui sert d'indicateur. Nous avons réellement pris conscience de ce que nous faisons après le 11 septembre, car à ce stade nous nous sommes demandés comment nous pouvions contribuer. Nous avons commencé à sonder nos membres sur une base hebdomadaire. On sait ce qui est arrivé à la bourse; nous avons tous ressenti sa chute et suivi ses fluctuations.

Nul ne savait ce qui se passait au Canada au niveau des petites et moyennes entreprises. Nous avons constaté qu'elles tenaient bon, qu'elles conservaient leurs effectifs et même les augmentaient. Cela fait 14 ans que nous suivons notre indicateur. La ligne bleue représente l'indice des prévisions des membres de la FCEI pour leurs propres entreprises. C'est une chose que de demander à un économiste ses prévisions pour l'économie, ou ce qu'il adviendra des banques dans cinq ans; c'en est une autre que de demander à un employeur quelles sont ses prévisions d'embauche, combien d'employés il va recruter et si son entreprise se portera mieux ou moins bien.

Lorsque nous comparons notre indice à l'évolution du PIB, on peut voir à quel point les petits entrepreneurs, globalement, ont une idée précise de la conjoncture économique, représentée par la ligne jaune. Encore une fois, M. Dodge se sert de notre indicateur. Sa courbe est presque identique à celle du PIB.

Les propriétaires de petites entreprises sont les «canaris» de l'économie. Après le 11 septembre, l'actualité n'était faite que de mauvaises nouvelles. On y parlait d'Enron, de Nortel, du ralentissement économique, et pourtant nos membres disaient tout autre chose. Tout d'un coup, la presse a annoncé un retournement économique surprenant. On avait négligé près de la moitié de l'économie, soit les entreprises non cotées en bourse. Ce diagramme montre notre indice et ce que disaient nos membres, ce qui correspond au PIB, et la ligne verte montre l'indice boursier.

On y voit que nos membres ont été durement touchés mais qu'ils ont vite repris pied, et heureusement que les petites entreprises étaient là après le 11 septembre. Les PME sont la

primary reason Canada's economy is doing so well. The Senate committee report should acknowledge and make recommendations to build on this small, medium-sized enterprise strength and growth. We have all received a huge dividend because of the size of the economy, and investing in SMEs is good business.

Another graph shows the current expectations, and we release it on a quarterly basis. We will make sure this committee receives it on a regular basis. The optimism can be seen here. Only 12 per cent expect their businesses to be weaker over the next year. If you look at employment plans, you can see that 93 per cent expect to hold onto or increase employment. However, this gets to another quote that we heard, which deals with the jobless recovery.

In March our members said they could not fill between 250,000 and 300,000 jobs, and over 400,000 were created last year. SMEs are the "northern tiger," so any discussion of bank mergers or further concentration of the banking industry must take into account the impacts on this economy, on business start-ups, and on business growth.

This is a very fragile situation, however, and graph 8 shows that this fall we did a study with the Royal Bank and the Canadian Manufacturers and Exporters, and it compared 400 U.S. firms and 800 small and medium-sized firms in Canada. There were three observations.

First, we found that Canadian firms were as entrepreneurial and as innovative as U.S. firms. Second, the challenges they face are similar to those of any small firm. Finally, Canadian firms identified barriers to growth almost two to one compared with U.S. firms. Therefore the canaries of the economy are telling us that there are barriers to growth and one of the barriers to growth is the current financial sector system and one-third of our members identified that as a concern.

Mr. Brien G. Gray, Senior Vice-President, Field Operations, Canadian Federation of Independent Business: Having analyzed the situation for a good long time, in his 1998 report Mr. Mackay indicated that there was insufficient competition in the marketplace for SMEs, particularly in some parts of country, notably Atlantic Canada and other rural areas of the country.

If honourable senators look at our next graph, they will see we survey on an ongoing basis through the trends in terms of the availability of financing concerns. This graph shows that in the last part of the 1980s when we were in a business cycle that was not unlike the last part of the 1990s, the concerns relating to financing were around 16 per cent. As we moved into the recession in the early 1990s, it hiked up and stayed at that level. One thing that has been evident from all the data that has been accumulated by the banks and ourselves following the recession was that restrictions on supply and on credit remain tight well after we were out of the recession.

principale raison faisant que l'économie canadienne se porte si bien. Le rapport du comité sénatorial devrait reconnaître cette réalité et recommander de mettre à profit ce dynamisme des petites et moyennes entreprises. Nous en avons tous retiré d'énormes dividendes et l'investissement dans les PME est une bonne affaire.

Un autre diagramme montre les attentes actuelles, et ce sont des chiffres que nous publions trimestriellement. Nous veillerons à ce que le comité les reçoive régulièrement. L'optimisme est visible. Seuls 12 p. 100 s'attendent à ce que leur activité ralentisse l'an prochain. Si vous regardez les prévisions d'emploi, vous pouvez voir que 93 p. 100 comptent maintenir ou augmenter l'effectif. Cependant, cela nous amène à une autre citation que nous avons entendue, qui parle d'une reprise sans création d'emplois.

En mars, nos membres disaient qu'ils ne parvenaient pas à combler de 250 000 à 300 000 postes, et plus de 400 000 ont été créés l'an dernier. Les PME sont le «tigre du nord», si bien que toute discussion sur des fusions entre banques ou une concentration plus poussée du secteur bancaire doit tenir compte des impacts sur l'économie, les démarrages d'entreprises et l'expansion des entreprises.

Toutefois, la situation est précaire et le diagramme 8 montre les résultats d'une étude que nous avons menée avec la Banque royale et Manufacturiers et Exportateurs du Canada qui comparait 400 entreprises américaines et 800 petites et moyennes entreprises canadiennes. Trois observations s'en dégageaient.

Premièrement, il est apparu que les entreprises canadiennes sont toutes aussi dynamiques et novatrices que les américaines. Deuxièmement, les difficultés qu'elles rencontrent sont similaires et typiques de toutes les petites entreprises. Enfin, les canadiennes étaient presque deux fois plus nombreuses que les américaines à percevoir des obstacles. Ainsi, les canaris de l'économie nous disent qu'il existe des obstacles à la croissance, l'un de ces obstacles étant le système financier actuel, cité par un tiers de nos membres.

M. Brien G. Gray, vice-président principal, Opérations sur le terrain, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante: Après avoir longuement analysé la situation, M. Mackay a indiqué dans son rapport de 1998 que la concurrence sur le marché des services aux PME est insuffisante, particulièrement dans certaines régions du pays, telles que le Canada atlantique et certaines autres régions rurales du pays.

Si les sénateurs veulent bien se reporter au diagramme suivant, ils verront que nous sondons régulièrement les membres pour ce qui est de la disponibilité de crédit. Ce diagramme montre que vers la fin des années 80, lorsque nous étions dans une conjoncture similaire à celle de la fin des années 90, environ 16 p. 100 se plaignaient de l'accès au financement. Lors de la récession du début des années 90, le taux a grimpé et a stagné à ce niveau. Il ressort de toutes les données accumulées par les banques et par nous-mêmes depuis la récession que les restrictions imposées à l'offre de crédit sont restées fortes, même après la sortie de récession.

Turning to the next graph, we can see that most small businesses use a range of products and they need to be able to find those in their locality, whether it is a line of credit or a business loan or commercial mortgage and the like. That is why we have always talked about full-service banking as a criterion with respect to access. That is why, historically, the major chartered banks have been so important. We had a merger in this economy since 1998, and so there is more concentration in the industry.

The banks talk about other offerings by other players in the marketplace, however these are small players in the scheme of things for our clientele. I will discuss that shortly.

In 1997 and in 2000, we asked our firms what their median-size loans were. For 93 per cent of the small firms — those having fewer than 20 employees — the median-sized loans are relatively small. It is interesting also that we are going out into the marketplace right now.

I am sure some of you who are in rural parts of your provinces have heard that we are now moving to a system where there is either massive turnover of the local account managers — which brings its own risks to the table — or that account manager have a credit limit for authorization of anywhere between \$10,000 and \$30,000. If you apply that to these numbers, you see there is a problem.

The next graph is a very troubling graph. It shows authorized loan limits of under \$200,000 and over \$200,000. During the recession, small business was effectively flat-lined by the major institutions in the economy while the corporate sector was given greater access to funds. Now, if, as Mr. Whyte pointed out, small businesses are reaching beyond 50 per cent of GDP, we simply cannot allow this kind of trend line to continue and expect the small business to continue to be the shock absorber to economic fluctuations.

Even more troubling is the next graph. Honourable senators will see a precipitous fall in credit applications by small and medium-sized entrepreneurs. What is causing this? There is no doubt that part of it is the credit restrictions and the tight credit that has existed since the last recession. It has not really eased up much. In my view, this is a reflection of how burned many of the entrepreneurs were in the last recession by Canada's major chartered banks. I expect that they pledged that, if they were to survive it, they would probably forego an opportunity in the marketplace rather than enter a situation where the bank was calling all of the shots for their business. A number of factors probably contributed to this trend line.

I talked about the element of competition. The next graph is probably the most troubling of all. CFIB's market share data reflects that between 1989 and 2002, there was a major vacating of our market in terms of two of our biggest banks. The worst was CIBC. It was interesting that Mr. Hunkin said he could not quite understand why they could not make a go of it. To lose one-third of our market share in small business is a decision — not other competitors beating you to the mark. This is a strategic decision to vacate a key part of the economy. We think it is unacceptable. It is inappropriate to say, "I just do not understand how it is

Dans le diagramme suivant on voit que presque toutes les petites entreprises utilisent un éventail de produits qu'elles ont besoin de trouver localement, qu'il s'agisse d'une marge de crédit ou d'un prêt à l'entreprise ou d'une hypothèque commerciale. C'est pourquoi nous avons toujours dit que la présence de succursales à service complet est un critère de l'accès. C'est pourquoi, historiquement, les grandes banques à charte ont été si importantes. Une fusion est intervenue dans ce secteur depuis 1998 qui fait que la concentration y est plus forte.

Les banques parlent de services offerts par d'autres acteurs du marché, mais ces derniers jouent un rôle mineur auprès de notre clientèle, dans l'ordre des choses. J'y reviendrai sous peu.

En 1997 et en 2000, nous avons demandé à nos membres quelle était la taille médiane de leurs emprunts. Pour 93 p. 100 des petites entreprises — celles comptant moins de 20 employés — le prêt médian était de faible montant. Il est intéressant de noter également que nous sommes demandeurs en ce moment.

Je suis sûr que ceux d'entre vous qui venez de régions rurales ont entendu que la valse des directeurs de comptes locaux est érigée en système — ce qui est en soi un facteur de risque — ou que leur pouvoir d'autorisation de crédit a été ramené à un montant entre 10 000 \$ et 30 000 \$. Si vous appliquez ces limites aux chiffres que vous voyez ici, vous constatez qu'il y a un problème.

Le diagramme suivant est très inquiétant. Il montre les prêts de moins de 200 000 \$ et de plus de 200 000 \$. Au cours de la récession, le crédit aux petites entreprises a pratiquement été gelé par les grandes institutions financières, alors que les grosses entreprises ont bénéficié d'un meilleur accès au financement. Si, comme M. Whyte l'a fait ressortir, les petites entreprises représentent plus de 50 p. 100 du PIB, il n'est pas tolérable que cette courbe se maintienne, ou alors il ne faut plus attendre que la petite entreprise soit l'amortisseur des fluctuations économiques.

Le diagramme suivant est encore plus inquiétant. Honorables sénateurs, vous voyez là une chute brutale des demandes de crédit de la part des petites et moyennes entreprises. Quelle en est la cause? Il ne fait aucun doute qu'elle tient en grande partie au resserrement du crédit depuis la dernière récession et qui perdure. À mon avis, cela montre à quel point maints entrepreneurs ont été brûlés par les grandes banques canadiennes au cours de la dernière récession. J'imagine qu'ils ont fait vœu, si jamais ils survivaient à la crise, de laisser passer des occasions d'expansion plutôt que de se remettre à la merci d'une banque. Un certain nombre de facteurs ont probablement contribué à cette tendance.

J'ai parlé de la concurrence. Le diagramme suivant est probablement le plus inquiétant de tous. Nos chiffres de parts de marché montrent qu'entre 1989 et 2002, deux de nos plus grandes banques se sont largement retirées du marché des PME. CIBC a été la pire. Il est intéressant que M. Hunkin ait déclaré ne pas comprendre pourquoi sa banque ne réussissait pas mieux. Perdre un tiers du marché des PME ne peut être dû qu'à une décision et pas au fait que les concurrents vous l'enlèvent. Il s'agit là d'une décision stratégique de se retirer d'un secteur clé de l'économie. Nous trouvons cela inacceptable. Il est scandaleux de

happening.” The Royal Bank is also losing market share, and again, for these major institutions to lose market share of this size is not by happenstance. It is a strategic decision.

The good news is, to some extent, that where possible, credit unions have picked it up. However, in Atlantic Canada and Ontario, notably, there is no second tier. The credit union movement simply is not an alternative in any considerable way for the capacity that is being removed from the system right now. The following two graphs show the small business market shares for Ontario and for the Atlantic provinces respectively. Honourable senators can see that we had six major institutions — including Canada Trust in 1998. If there were another merger — say Scotiabank and Bank of Montreal — four institutions would control some 90 per cent of the Ontario market and three institutions would control about 75 per cent of the Atlantic market.

The final graph is very interesting. Since discussion of the mergers first began, we have heard complaints about all these major foreign competitors that are bullying our major chartered banks in the market. We asked our members exactly who is coming into the market and beating our major chartered banks out for their business. We asked if member had ever had financing from these sources — not in the last year or last three years, but ever. You can see these numbers are meagre.

Another point to remember, with respect to the full-service banking issue, is that if a business is doing a deal with, say, GE Capital, it is probably because it has been “collateraled out” by its bank and it has to do a lease to cover a need. It is not full service banking. It is not deposits. It is not about day-to-day banking. It is not about my line of credit. It is about a one-off. To characterize GE Capital coming into the market and beating the banks to the banking business in small business is simply not the case.

What has happened to competition? Some of the biggest banks have chosen to vacate our market. There have been big reductions in capacity. There has been additional contraction and consolidation with Canada Trust and TD Bank, and through that merger, we have had a major opportunity loss in the system. We could have taken that Canada Trust platform and allowed an outside bank or another institution to become another competitor in the marketplace. It is too bad that someone was not willing to pick up all those branches from Canada Trust so we would have had yet another major competitor in the market.

Credit unions are no further ahead than they were in 1998. There is virtually no second tier in Atlantic Canada and Ontario. The foreign banks, such as ING Bank, may be here on personal services but they are not coming to a commercial situation in Bedford Mines any day soon. Community banks are simply not in the works. Reduction of branches and hours are happening everywhere, notably in your jurisdiction, Senator Oliver. North Halifax is down to one branch, I believe. The rural issue is a major

dire «Je ne sais pas comment cela se fait». La Banque royale perd également des parts de marché et, encore une fois, ce n'est pas le fait du hasard que ces grandes banques perdent des parts de marché. C'est une décision stratégique.

La bonne nouvelle c'est que, dans une certaine mesure, là où c'est possible, les caisses de crédit ont pris la relève. Cependant, dans la région atlantique et en Ontario, en particulier, il n'y a pas de deuxième palier. Le mouvement des caisses de crédit n'est tout simplement pas une solution de rechange réelle à la capacité retirée par les banques. Les deux diagrammes suivants montrent les parts du marché des petites entreprises pour l'Ontario et les provinces atlantiques, respectivement. Vous pouvez voir que nous avions six grandes institutions financières en 1998, dont Canada Trust. S'il y avait une autre fusion — mettons entre la Banque Scotia et la Banque de Montréal — quatre institutions contrôleraient près de 90 p. 100 du marché ontarien et trois institutions contrôleraient près de 75 p. 100 du marché atlantique.

Le dernier diagramme est très intéressant. Depuis que les banques ont commencé à parler de fusions, elles se sont plaintes de tous ces gros concurrents étrangers qui les évinçaient du marché. Nous avons demandé à nos membres qui précisément venait sur le marché et taillait des croupières à nos grandes banques à charte. Nous avons demandé à nos membres s'ils avaient jamais eu recours à ces sources de financement — pas au cours de la dernière année ou des trois dernières années, depuis toujours. Vous pouvez voir que les nombres sont maigres.

Un autre aspect à ne pas perdre de vue, s'agissant du problème des services bancaires complets, est que si une entreprise fait affaire avec, mettons, GE Capital, c'est probablement parce que sa banque lui a coupé les vivres et qu'elle doit recourir à un crédit-bail pour couvrir un besoin. Ce n'est pas du service bancaire complet. Ce ne sont pas des dépôts. Ce ne sont pas des services de routine. Ce n'est pas une marge de crédit personnelle. C'est un financement ponctuel. Prétendre que GE Capital va s'implanter sur le marché et évincer les banques auprès des petites entreprises est simplement fallacieux.

Qu'est-il advenu de la concurrence? Certaines des plus grandes banques ont choisi d'abandonner notre marché. Il y a eu de grosses réductions de capacité. Il y a eu une contraction de l'offre et une concentration, avec la fusion de Canada Trust et de la Banque TD, qui a conduit à une importante perte d'opportunité dans le système. On aurait pu prendre le réseau de succursales de Canada Trust et permettre à une banque étrangère ou une autre institution de prendre pied sur le marché. Il est très dommage que quelqu'un n'ait pas voulu reprendre toutes ces succursales de Canada Trust de façon à avoir un autre gros concurrent sur le marché.

Les caisses de crédit ne sont pas plus avancées qu'elles ne l'étaient en 1998. Il n'y a virtuellement aucune banque de second rang dans la région atlantique et en Ontario. Les banques étrangères, telles qu'ING, offrent peut-être des services personnels mais elles ne vont pas accorder de prêts commerciaux à Bedford Mines de sitôt. Il ne faut pas compter sur des banques locales. Partout des succursales ferment et les heures d'ouverture sont réduites, notamment chez vous, sénateur Oliver. Je crois

theme here. There is a lot of competition in Toronto, Montreal, Calgary and other major urban centres, however, it is not so true in the regions, and that is where Canada lives. We have a vast geography, and we have to support it. It is also an issue of big corporate versus small business needs in terms of financing in the economy. The access issues are very different for those two groups.

Finally, I would say that the banks have not responded to some of the major issues that MacKay talked about, such as greater competition in banking services for our sector, controlling the incidence of account manager turnover and re-instituting decision-making at the local level. The SME sector is now half the Canadian economy, and it is growing. A healthy small business sector is a prerequisite for that trend to continue. By any standard, Canada has one of the most concentrated banking systems in the world, and I would submit the Americans would never stand for further consolidation of it. Since 1998, there has been less competition for financial services.

As we look toward the issue of public interest criteria, if you would bear with me, I would like to read from our presentation to House of Commons committee about a year ago with regard to the merger process:

...the government has laid out a comprehensive framework for the new merger review process, as opposed to the rather odd, ad hoc processes that we witnessed in 1998 and 1999 with respect to the bank merger and the TD-Canada Trust deals. It is vital that there be a full and comprehensive review of any proposed mergers that sets out clearly the pros and cons of such a merger, not just for the institutions involved but, most importantly, where the costs to the economy and the SME sector are set out clearly.

CFIB is supportive of the intent to put in place a full set of checks and balances for any future reviews, including a regulatory review, a Competition Bureau review and the PIIA review, which would include criteria to ensure full service to Canada's small business sector.

CFIB insists that this process not simply become a blueprint by which the banks would get through pre-approved or arranged hoops in place for how long, in order to gain acceptance.

Nor should proposed mergers or strategic arrangements avoid the necessary public scrutiny because of some technicality such as we witnessed with Canada Trust and TD Bank. The true measure of the effectiveness of the review process will be whether the competitive environment has been enhanced or diminished.

We have seen the letter from the minister to this committee and to the House of Commons Standing Committee on Finance and we have read the merger review guidelines. We suggest they are clear.

qu'Halifax Nord ne possède plus qu'une seule succursale. C'est un gros problème dans les campagnes. Il y a beaucoup de concurrence à Toronto, Montréal, Calgary et quelques autres grands centres, mais c'est beaucoup moins le cas dans les régions, l'épine dorsale du Canada. Nous avons un vaste territoire et il faut assurer les services voulus. Il faut distinguer aussi entre les besoins de financement des grandes entreprises et des petites. Les problèmes d'accès des deux groupes sont très différents.

Enfin, je dirais que les banques n'ont pas su régler les principaux problèmes évoqués par MacKay, tels que le manque de concurrence entre banques pour le service à notre secteur, ni limiter la valse des directeurs de comptes ni ramener au niveau local le pouvoir de décision. Le secteur des PME représente maintenant la moitié de l'économie canadienne, et sa part va croissant. Pour que cette tendance se poursuive, il faut un secteur de la petite entreprise en bonne santé. Le système bancaire canadien est l'un des plus concentrés du monde, selon tous les critères de comparaison, et je prétends que les Américains n'accepteraient jamais une concentration aussi forte. La concurrence dans le domaine des services financiers s'est amoindrie depuis 1998.

En ce qui concerne les critères d'intérêt public, si vous le permettez j'aimerais lire un passage de notre exposé au Comité de la Chambre des communes il y a un an au sujet du mécanisme des fusions:

[...] le gouvernement a mis en place un cadre complet pour l'examen de nouvelles fusions, par opposition au mécanisme assez bizarre et improvisé appliqué en 1998 et en 1999 aux fusions entre banques et à l'entente TD-Canada Trust. Il est vital de procéder à une évaluation exhaustive de tout projet de fusion qui fasse ressortir clairement les avantages et inconvénients, non seulement pour les institutions concernées, mais aussi et surtout les coûts pour l'économie et le secteur des PME.

La FCEI appuie sans réserve la mise en place d'une série de gardes-fous, tels qu'une évaluation par l'autorité réglementaire, une évaluation du Bureau de la concurrence et l'évaluation EIIP, laquelle doit comporter des critères garantissant un service complet au secteur canadien des petites entreprises.

Mais soulignons que ce processus ne doit pas simplement imposer des conditions superficielles pré-approuvées auxquelles les banques feront semblant de se plier pendant quelque temps pour obtenir l'agrément.

Les fusions ou accords stratégiques proposés ne devraient pas non plus pouvoir échapper à l'examen public nécessaire en invoquant quelque subtilité technique, comme on a vu dans le cas de la fusion Canada Trust et Banque TD. L'augmentation ou la diminution de la concurrence sera le véritable indicateur de l'efficacité du processus d'examen.

Nous avons lu la lettre adressée par le ministre à ce comité et au Comité permanent des finances de la Chambre des communes et nous avons lu les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion. Nous considérons qu'elles sont claires.

Our question is, "What is not clear?" We support the process as announced. CFIB supports the order of the process. CFIB believes that there should be early notification of the intervention opportunities. More than 10 days' notice would be good. We do not want the major banks to hijack the review process and dictate terms. We support the need for full, open and informed public debate, all regions, all sectors, all sizes, and the need to obtain data on the impact of the merger on the economy and job growth — not just for the banks involved but as it applies to our sector.

We need data on the impact for the provision of full service banks in smaller communities to help ensure that small businesses in those communities are price negotiators, not price takers and to ensure that the results of the Competition Bureau and OSFI are key to the understanding of the implications. We also are worried that promises made may not be promises kept, so the enforceability of any promises with regard to mergers is critical. We might add to the interest criteria the implications for the growth of new entrants to provide more competition in core banking services and the implications for SME growth, innovation, productivity and regional economic development. We just had an innovation conference in Toronto. Financing is a critical element of that.

Finally, we would reiterate what we told this committee in 1998: Do not permit mergers until comprehensive alternatives are established, operating and viable.

In closing, I would encourage you to focus on what is good for Canada first and foremost. The public interest is best served through more competition, not necessarily more consolidation.

Senator Tkachuk: When we discussed Bill C-8, we looked at ways to increase competition in the marketplace while making it easier for new entrants to get into the banking business. Do you believe that policy has worked? If it has, give me some examples; if it has not, tell me why you believe it has not worked?

Mr. Gray: Largely, I do not believe that it has worked, whether in respect of foreign providers coming into Canada or Canadian institutions, such as the credit unions, providing a viable alternative to the major chartered banks. In the case of the latter, it has a lot to do with their culture and structure. Some of the things that make the credit union movement so appealing to many entrepreneurs is that their independence and their local base are often things that make it difficult for them to come together as bigger units in order to bring their cost structure down to something approximating the bank's. The banks currently spend approximately 50 cents on the dollar, whereas the credit union movement currently spends approximately 70 cents on the dollar, and that figure is climbing.

Nous posons la question: «Qu'est-ce qui n'est pas clair?». Nous souscrivons au processus tel qu'annoncé. La FCEI approuve la séquence des formalités à suivre. Nous considérons qu'il faudra une notification précoce des possibilités d'intervention. Un préavis de plus de dix jours serait utile. Nous ne voulons pas que les grandes banques puissent détourner le processus d'examen et dicter leurs conditions. Nous jugeons nécessaire la tenue d'un débat public exhaustif, transparent, sur la base de renseignements complets, et ce dans toutes les régions, tous les secteurs, les localités de toute taille et la fourniture de données sur l'impact de la fusion sur l'économie et l'emploi — pas seulement dans les banques concernées, mais aussi dans notre secteur.

Il faudra connaître l'impact sur la fourniture de services bancaires complets dans les petites localités, afin que les petites entreprises puissent négocier les prix et ne soient pas obligées d'accepter ceux qu'on leur dicte. Les résultats du Bureau de la concurrence et du BSIF seront déterminants s'agissant de cerner ces répercussions. Nous craignons également que les promesses faites ne soient pas tenues, si bien qu'il sera essentiel d'en contrôler l'exécution. Nous ajouterions au critère d'intérêt public les répercussions sur la faculté de nouveaux entrants de venir livrer concurrence pour les services bancaires de base, de même que les répercussions pour la croissance des PME, l'innovation, la productivité et le développement économique régional. Une conférence sur l'innovation vient de se tenir à Toronto. Le financement en est un élément vital.

Enfin, nous répétons ce que nous avons dit à votre comité en 1998. N'autorisez pas de fusion tant que des solutions viables ne seront pas en place.

Pour terminer, je vous encourage à considérer en premier lieu et principalement ce qui est bon pour le Canada. L'intérêt public est le mieux servi par une plus grande concurrence, et pas nécessairement par une plus grande concentration.

Le sénateur Tkachuk: Lorsque nous examinons le projet de loi C-8, nous avons recherché des façons d'accroître la concurrence sur le marché en facilitant l'arrivée de nouveaux entrants dans le secteur bancaire. Pensez-vous que cette politique ait donné de bons résultats? Si oui, donnez-moi quelques exemples; sinon, dites-moi pourquoi cela n'a pas marché?

M. Gray: En gros, je ne pense pas que cela ait marché, qu'il s'agisse de l'implantation au Canada de banques étrangères ou de l'offre par des institutions canadiennes, telles que les caisses de crédit, d'une alternative viable aux grandes banques à charte. Dans le cas des caisses, cela tient beaucoup à leur culture et structure. Ce qui rend le mouvement des caisses de crédit si attrayant aux yeux des entrepreneurs, leur indépendance et leur présence locale, sont souvent aussi les facteurs qui les empêchent de se regrouper de manière à ramener leurs coûts à un niveau similaire à celui des banques. Les coûts des banques représentent environ la moitié des recettes, alors que chez les caisses de crédit le chiffre est d'environ 70 p. 100 et va croissant.

We see in Quebec the credit union Mouvement Desjardins has had to rationalize severely. The approval rating for many of our members in that province for that institution are declining, because they are finding that the provision of those services is declining.

The question is: "Will the credit union movement at large get its act together in order to provide a viable alternative in scale to the major chartered banks?" There has not been much movement in the four years since the merger, yet there was a lot of talk in the merger year about how that might be a solution. To some extent, they had to wait for legislation, and that was part of the problem there, however, it was not the entire problem.

With regard to foreign entry, there is a lot of that coming in on personal retail products, but not that much in terms of commercial lending activity. For example, we wrote to Andy Mitchell in the fall of 2001 and raised with him a concern we had about the availability of things such as commercial mortgages in small town Canada, as well as the ability to get these kinds of financing instruments in a village or town that had fewer than 30,000 in population. We were receiving many complaints from members that they could not get that kind of financing.

The Bank of America is not coming any day soon to provide that type of financing in that community. It is for this reason that we have focused on not allowing any further consolidation or contraction of the industry until viable, established and enduring competition is in the marketplace to replace the capacity, which has been taken out.

Senator Setlakwe: Congratulations, gentlemen. I will ensure that my companies renew their membership.

The Chairman: A conflict of interest!

Senator Setlakwe: Yes, absolutely.

Senator Prud'homme: At least they are nice to the little people.

Senator Setlakwe: You mentioned that credit unions are coming along, especially in Quebec. However, the credit unions are not where they should be. You also mentioned foreign banks; I do not believe they are a factor at all anywhere in Canada.

I would like to hear your views on further government implication. I am referring specifically to the Federal Business Development Bank as a possible lending institution for short-term loans. Currently, that institution's mandate allows them to make only long-term loans. However, if they could go into the short-term loan business, perhaps you could have an institution that would service SMEs and individuals better.

Mr. Gray: It is a partial solution. Credit unions are attempting to get their act together, however, it is very difficult because of this independent culture. You have seen an example of this in Western Canada in the area around Vancouver, where several different credit unions attempted to merge. There has been something of a union, but the big ones that they have tried simply

Nous avons vu au Québec que le mouvement des caisses populaires Desjardins a dû fortement rationaliser ses services. Le taux de satisfaction de beaucoup de nos membres dans cette province à l'égard de cette institution est en baisse, car ils constatent que la disponibilité de ses services diminue.

La question est celle-ci: «Est-ce que le mouvement des caisses de crédit dans son ensemble parviendra à s'organiser et à offrir une alternative viable d'envergure similaire à celle des grandes banques à charte?» Il n'y a pas eu beaucoup de mouvement en ce sens au cours des quatre dernières années depuis la fusion, or cette possibilité était souvent citée comme une solution lors de ce débat. Les caisses ont dû attendre que des lois soient promulguées, et c'était une partie du problème, mais non pas la totalité.

En ce qui concerne l'arrivée de concurrents étrangers, il en existe qui offrent des services personnels de détail, mais peu de choses sur le plan des crédits commerciaux. Par exemple, nous avons écrit à Andy Mitchell à l'automne 2001 pour lui faire part de notre préoccupation face à la faible disponibilité de produits tels que des hypothèques commerciales dans les petites localités canadiennes, en particulier celles de moins de 30 000 habitants. Nous entendions en effet beaucoup de nos membres se plaindre de ce qu'ils ne pouvaient obtenir ce genre de financement.

La Bank of America ne va pas venir demain offrir ce type de financement chez nous. C'est pour cette raison que nous insistons pour dire qu'il ne faut pas autoriser une concentration ou contraction plus forte de l'industrie tant qu'une concurrence durable ne sera pas établie sur le marché pour remplacer la capacité perdue.

Le sénateur Setlakwe: Félicitations, messieurs. Je veillerai à ce que mes sociétés renouvellent leur adhésion.

Le président: Conflit d'intérêts!

Le sénateur Setlakwe: Oui, absolument.

Le sénateur Prud'homme: Au moins, ils sont gentils avec les petits.

Le sénateur Setlakwe: Vous avez mentionné que les caisses de crédit progressent, surtout au Québec. Cependant, elles n'en sont pas encore au niveau qu'il faudrait. Vous avez mentionné aussi les banques étrangères. Je ne pense pas du tout qu'elles soient un facteur au Canada, où que ce soit.

À votre avis, le gouvernement pourrait-il accroître sa présence? Je songe en particulier à la Banque de développement du Canada comme source éventuelle de prêts à court terme. Actuellement, son mandat ne lui permet que de faire des prêts à long terme. Cependant, si elle pouvait octroyer aussi des prêts à court terme, peut-être auriez-vous là une institution qui pourrait mieux servir les PME et les particuliers.

M. Gray: C'est une solution partielle. Les caisses de crédit cherchent à se regrouper, mais c'est très difficile à cause de cette culture d'indépendance. Vous en avez vu un exemple dans l'Ouest du Canada, autour de Vancouver, où plusieurs caisses de crédit ont tenté de fusionner. Il y a eu quelques alliances, mais les plus grosses qui ont été tentées ne se sont pas faites car il est difficile

have not happened because it is difficult for them to pull from a largely individual-based system a view about getting bigger and into more commercial. That is a cultural challenge that they have.

As well, understanding commercial lending is not something that happens overnight. It has taken our major chartered banks a long time to get to where they are. Many of our members would say that they have a long way to go.

With respect to the credit union movement in Quebec, it is very highly regarded in terms of the provision of banking services to our members. Quebec is a great case study for the benefits of competition. In that province, there is the National Bank and Mouvement Desjardins — both effectively major regional banks — that not only provide good service to our Quebec members but have forced all the other players up to satisfaction levels which we do not see for those same institutions elsewhere in Canada. There must be something about being pushed to a higher standard by those two major players in Quebec.

With regard to BDC, I would say that institution has shown a lot of innovation in terms of bringing new products to the market. In the mid-1990s, when I co-chaired a working committee on small business here in Ottawa, a member of that committee stated that the problem with the major chartered banks was that they watched the BDC to see what their innovation was and whether it worked. If it did work, they would use it.

I would like to see a lot more research and development on the part of Canada's major chartered banks themselves in bringing new products market and bring more opportunities to small business. The problem for the BDC is that it is not structurally big enough to fill the capacity that has been vacated by many of these chartered banks. It is partial solution, but not a full-time solution.

Senator Setlakwe: I raised the BDC because the major banks advise me that their objective is a return of 18 per cent to 20 per cent. This would not be the case for the BDC and, therefore, the potential is tremendous.

Mr. Gray: Your point is well taken. Currently in our membership, BDC represents 5 per cent of the market, so it is still relatively small.

Senator Tkachuk: In Bill C-8, not only did we talk about credit unions and other small institutions that we hoped would be more aggressive and grow, we also talked about new entrants — that is, bank start-ups. There is a provision in the legislation to allow that to happen.

I have not seen any new start-ups. It has been about two years since the legislation was passed. Do you believe it is because it is too onerous? I find it strange that no one is interested.

Mr. Gray: The reality of Canada's banking structure is this: You must have the infrastructure established and a solid business base. I discussed this in the resubmission of our paper from 1998. I spoke about the future and what would happen if you allowed

pour ces caisses qui partent d'une conception très individualiste de s'agrandir et de devenir plus commerciales. C'est là un handicap culturel qu'elles ont.

Par ailleurs, le crédit commercial exige un savoir-faire que l'on n'acquiert pas du jour au lendemain. Il a fallu à nos grandes banques à charte beaucoup de temps pour en arriver où elles sont. Nombre de nos membres diraient qu'elles ont encore beaucoup de chemin à faire.

En ce qui concerne le mouvement des caisses populaires au Québec, nos membres apprécient beaucoup la qualité des services bancaires qu'il leur fournit. Le Québec est exemplaire pour ce qui est des avantages de la concurrence. Dans cette province, vous avez la Banque nationale et le mouvement Desjardins — tous deux d'importantes banques régionales à toutes fins pratiques — qui non seulement offrent un bon service à nos membres québécois mais ont aussi contraint les autres banques à atteindre des niveaux de satisfaction qu'elles ne rencontrent nulle part ailleurs au Canada. On ne peut que conclure qu'elles sont poussées à une meilleure qualité par ces deux grands concurrents au Québec.

Pour ce qui est de la BDC, je dirais que cette institution s'est montrée très novatrice en introduisant de nouveaux produits sur le marché. Au milieu des années 90, lorsque je coprésidais un groupe de travail sur la petite entreprise ici à Ottawa, un membre de ce comité a indiqué que le problème avec les grandes banques à charte était qu'elles regardaient les innovations de la BDC et attendaient de voir si elles allaient marcher. Si c'était le cas, elles emboîtaient le pas.

J'aimerais que les grandes banques à charte mettent au point elles-mêmes beaucoup plus de nouveaux produits à l'intention des petites entreprises. Le problème pour la BDC est qu'elle ne possède pas l'envergure structurelle nécessaire pour occuper la place laissée vacante par nombre de ces banques à charte. C'est une solution partielle, mais pas une solution complète.

Le sénateur Setlakwe: J'ai évoqué la BDC car les grandes banques me disent que leur objectif est un rendement de 18 p. 100 à 20 p. 100. Tel n'est pas le cas de la BDC et il y a donc là un énorme potentiel.

M. Gray: Vous avez raison. Actuellement, la BDC ne représente que 5 p. 100 du marché chez nos membres, un chiffre relativement faible.

Le sénateur Tkachuk: Dans le projet de loi C-8, nous parlions non seulement des caisses de crédit et autres petites institutions dont nous espérions qu'elles se montreraient plus agressives et allaient grandir, nous songions également à de nouveaux entrants — autrement dit, la création de nouvelles banques. Une disposition de la loi le prévoit expressément.

Je n'ai pas vu apparaître de nouvelles banques. Cela fait deux ans que cette loi a été promulguée. Pensez-vous que le démarrage coûte trop cher? Je trouve curieux que nul ne soit intéressé.

M. Gray: La réalité de la structure bancaire au Canada fait qu'il faut avoir une infrastructure et une assise commerciale solides. J'en ai parlé dans la nouvelle version de notre mémoire de 1998. J'y évoquais l'avenir et m'interrogeais sur ce qui arriverait si

major, foreign competition to come in. I also expressed my optimism for major changes in terms of the competitive structure, even if we did not allow mergers.

If we put a moratorium on the mergers and allowed all the competition in the world to come in, our view 5 to 10 years out was that it would not change that much.

There is one opportunity that is based so much on infrastructure and the costs of getting in. I live in Toronto. In the Yonge and Eglinton neighbourhood, Citibank came in and set up a retail branch that lasted only 18 months. The biggest bank in North America could not last longer than that because there is such a dominant position by the Canadian banks in the marketplace currently that, unless you are able to come in and buy infrastructure to get a toehold and have a chance, it is very hard to enter the market. The costs of entry are prohibitive. That is why I used the word "regrettably." Canada Trust was a great platform that we could have used to have yet another competitor in the marketplace and in no more important place than the biggest province in the country that does not have a second tier of banks. Quebec does; Western Canada does; Ontario and the Atlantic provinces do not.

That would have been a great opportunity. When I had discussions with senior people at the department of finance at the time, I asked if there were no other buyers for this Canada Trust deal. If Mr. Glenn had been around three years ago, we might have had yet another player, but he was not. It is now part of the bigger structure, and we have gone effectively from six down to five. I do not know whether that answers your question.

Senator Tkachuk: No, it does not. It does not explain why we have not had one entry, or heard of any potential entries, into that marketplace by anyone since the legislation was passed.

Mr. Gray: The problem in Canada is that the cost of entry into that marketplace is mammoth. We have a vast geography and a smallish population. The market opportunity may not be seen in the commercial lending sector.

Senator Tkachuk: Is it possible that the institutions governing the entry — the departments themselves — is making it too difficult? In other words, you have to have a culture that wants competition and you have to expect some failure. Otherwise, there would not be any new entries into the marketplace.

Small business can start and fail and other new businesses can start and fail. That is the way it goes. Do you think it is possible that the departments are making the soundness issue so difficult because they do not want failures? No one can enter the marketplace because departments will have to govern and supervise them and there may be failures here and there.

Mr. Gray: We have had new entrants. The Hong Kong and Shanghai Banking Corporation Ltd., HSBC, is a relatively new entrant and it is doing okay in Canada. We have had Barclay's in the past, which came and went. They are here now but they are more a mezzanine and up provider of financing. It happens; they

on autorisait l'arrivée de gros concurrents étrangers. J'y formais également le voeu d'un grand remaniement de la structure concurrentielle, même si l'on n'autorisait pas de fusions.

Même si l'on impose un moratoire sur les fusions et autorise toute la concurrence du monde à s'installer, à notre avis pas grand-chose ne changerait dans les cinq à dix prochaines années.

Il existe une opportunité, mais elle exige énormément d'infrastructure et de gros frais de démarrage. Je vis à Toronto. Dans le quartier de Yonge et Eglinton, Citibank a ouvert une succursale de détail qui n'a duré que 18 mois. La plus grosse banque d'Amérique du Nord n'a pas pu résister plus longtemps que cela, car les banques canadiennes sont tellement dominantes sur le marché que, si vous ne pouvez pas acheter carrément un réseau de succursales pour jeter une tête de pont, il est très difficile de pénétrer le marché. Le coût de l'entrée est prohibitif. C'est pourquoi j'ai utilisé le mot «malheureusement». Canada trust était une excellente plate-forme qui aurait pu servir à un autre concurrent pour se tailler une place sur le marché, et dans nul autre endroit plus important que la plus grande province du pays qui n'a pas de banque de second rang. Le Québec en a, l'Ouest du Canada en a, mais l'Ontario et les provinces atlantiques en sont démunis.

Cela aurait été une excellente occasion. Lors de mes entretiens avec les hauts fonctionnaires du ministère des Finances à l'époque, je leur demandais s'il n'y avait pas d'autres acheteurs pour reprendre Canada Trust. Si M. Glenn avait été là il y a trois ans, cela aurait été possible, mais il n'était pas là. Maintenant il est trop tard et nous sommes effectivement descendus de six banques à cinq. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

Le sénateur Tkachuk: Non. Cela ne m'explique pas pourquoi il n'y a pas eu un seul nouvel entrant ou de candidat à l'entrée sur le marché depuis l'adoption de la loi.

M. Gray: Le problème est que le coût d'entrée sur le marché au Canada est gigantesque. Nous avons un vaste territoire et une faible population. Les perspectives ne paraissent peut-être pas très bonnes dans le secteur des prêts commerciaux.

Le sénateur Tkachuk: Est-il possible que les institutions qui régissent l'entrée — j'entends les ministères eux-mêmes — rendent la chose trop difficile? Autrement dit, il faut une culture qui recherche la concurrence et il faut s'attendre à quelques échecs. Sinon, il n'y aurait jamais de nouveaux entrants sur un marché.

De petites entreprises peuvent démarrer et sombrer, toute nouvelle entreprise qui démarre risque d'échouer. C'est la vie. Est-il possible que les ministères soient excessivement tatillons sur le plan de la solvabilité, par crainte de défaillances? Nul ne peut entrer sur le marché parce que les ministères qui vont devoir régir ces nouvelles banques craignent des défaillances ici ou là.

M. Gray: Il y a eu de nouveaux entrants. La Hong Kong and Shanghai Banking Corporation Ltd., HSBC, est relativement nouvelle et s'en tire bien au Canada. Nous avons eu Barclay's dans le passé, qui n'a fait qu'un petit tour. Elle a encore une présence, mais se contente d'offrir du financement «mezzanine» et

come, try it out and then vacate. There have been a number of smallish European banks that have come in and tried certain niche sectors, but it has not always taken hold.

Mr. Whyte: This is the kind of discussion we should be having instead of just letting the banks merge. Our issue is: How do we develop a better, more competitive, financial institution sector to service the small business sector? If you are looking for criteria, we have given you some information that would be great for our sector — half the economy. Whatever we do, it is imperative that we do not have any bank merger that does not exacerbate an already tough situation.

Where is the discussion post-Bill C-8 where we all sign on the dotted line as we say, “Yes, this is the way to go.” Where is the discussion to prove that, to follow up on why new entrants are unwilling to come here and how to make the system more competitive in rural Canada?

Senator Tkachuk: The banks you listed were foreign entrants. We have not had any domestic groups getting together to begin a small bank in Vancouver, in Toronto or elsewhere.

Mr. Gray: I have heard of some that are in the early stages but they are a long way from complete. Four years ago, we made the point that you cannot simply import the community banking system of the U.S., which is built on a whole structure and history, and have it work in Canada. You cannot do that. The whole dynamic in this marketplace is fundamentally different. There are risks because the major dominance of the five chartered banks will not easily allow someone to come into the marketplace and grab a share, if it is key to them. If the five chartered do not care about it, that is fine, but if it is key, they will not let anyone in that market.

Senator Tkachuk: That is the difficulty. When we discuss the issue of mergers and public interest, we only have five major players, of which one is dominant — the RBC Financial Group. If you allow two to merge, then perhaps there should be another two that want to merge. How do you decide who is allowed to merge? Do we have a hundred-metre dash to determine the winner? How do we figure it out because, in certain areas, what the fifth bank does not serve well, there will be no competition?

Mr. Gray: There is a point at which you have to ask, “How big is big enough?” Does it mean we should have one bank in the country? Even if we had one bank — merged them all — you would still not have the scale that they want.

Senator Tkachuk: I agree with Mr. Whyte, yet I am not against bank mergers.

Mr. Gray: Nor are we, but get the competition in.

secondaire. Il en arrive, qui essaient un peu et repartent. Plusieurs petites banques européennes ont essayé de s'installer dans certains créneaux, mais sans toujours pouvoir se maintenir.

M. Whyte: C'est ce genre de débat qu'il faudrait avoir au lieu de simplement laisser les banques fusionner. Le problème est le suivant: Comment donner naissance à un secteur financier meilleur et plus concurrentiel pour servir le secteur de la petite entreprise? Si vous recherchez des critères, nous vous en avons proposés qui seraient excellents pour notre secteur, lequel représente la moitié de l'économie. Quoi que l'on fasse, il est impératif de ne pas autoriser de fusion bancaire qui exacerbe une situation déjà difficile.

Où est le débat postérieur au projet de loi C-8, à la suite duquel tout le monde signerait sur la ligne pointillée pour dire «Oui, voilà ce qu'il faut faire». Où est le débat qui permettrait de savoir, de rechercher les raisons pour lesquelles de nouveaux entrants ne sont pas prêts à s'établir ici et les moyens de rendre le système plus concurrentiel dans le Canada rural?

Le sénateur Tkachuk: Les banques que vous avez nommées sont étrangères. Il n'y a pas eu de groupe national qui se soit formé pour ouvrir une petite banque à Vancouver, à Toronto ou ailleurs?

M. Gray: J'ai entendu parler de quelques projets mais ils sont encore loin de la réalisation. Il y a quatre ans, nous avons fait valoir que l'on ne peut simplement importer le système des banques locales qui existe aux États-Unis, qui est édifié sur toute une structure et une histoire, et espérer que cela marche au Canada. C'est impossible. Toute la dynamique du marché est radicalement différente. Les risques sont grands à cause de la domination des cinq banques à charte qui ne vont laisser personne arracher une part de marché à laquelle elles tiennent. Si les cinq banques n'y tiennent pas, ça va, mais si c'est un marché primordial, elles ne vont laisser personne s'installer sur ce marché.

Le sénateur Tkachuk: C'est là la difficulté. Lorsqu'on parle de fusions et d'intérêt public, nous n'avons que cinq grands joueurs, dont l'un est dominant — le groupe financier RBC. Si vous permettez à deux d'entre eux de fusionner, alors peut-être deux autres voudront-ils en faire autant. Comment décide-t-on qui va être autorisé à fusionner? Est-ce qu'on va organiser une course de 100 mètres pour déterminer le gagnant? Comment fera-t-on car, dans certaines régions, desservies par la cinquième banque, il n'y aura plus de concurrence?

M. Gray: On en arrive à se demander: «Quelle envergure suffit?» Cela signifie-t-il qu'il ne faut plus avoir qu'une seule banque dans le pays? Même si c'était le cas — si elles fusionnaient toutes entre elles — elles n'arriveraient toujours pas à l'envergure qu'elles veulent.

Le sénateur Tkachuk: Je suis d'accord avec M. Whyte, pourtant je ne suis pas opposé aux fusions bancaires.

M. Gray: Nous non plus, mais ouvrez la porte aux concurrents.

Senator Tkachuk: I am frustrated with the fact that we have not had serious discussions about new entrants and why new entrants have not entered the marketplace. I do not get it.

Senator Kroft: I was enthusiastic about your presentation. There were a few bullets because some of your side comments, if they were in here, would have been even more illuminating. It is very impressive.

I regret that you have not done something more positive with it in terms of why we are here. You have identified a problem dramatically, and the situation exists in a non-merger environment. I would like to see the strengths of this case being put to work in terms of the issue that we have to deal with. We have had the same conversation before. You happen to be here because we are holding these hearings. The leverage that is inherent in this situation seems impressive to me. You expressed regret for the loss of the Canada Trust platform. If the case based on this data were advanced such that as a precondition to the merger deal if there were to be a significant amount of selling off of branches or other banking capacity, there would be other platforms that could come in with the infrastructure capacity to significantly change the equation. If we just sit back and express unhappiness with the situation, rather than look for an opportunity to use the conditions that can be applied in a merger session, we will miss another opportunity.

Mr. Gray: I could not agree more. I hate to say "regrettably" all the time but we once had a whole lot of trust companies in this country that could have served as platforms, as well. That was an opportunity lost. However, your point is well taken. We should learn from that experience and figure out how to use current platforms to enhance competition.

Senator Kroft: There is an opportunity and you have the strength of position. Let us find a way to put forward a set of criteria that, perhaps, could give us another crack at it so we will not regret the trust companies, such as Canada Trust. Perhaps we can throw loose a few hundred branches that could be part of something significant.

Mr. Whyte: May I add to Mr. Gray's comments? You are correct — we had to get your attention. That is why we put graphs together. We will send you a letter following the hearings but we had 10 days' notice of this meeting.

Senator Kroft: That is fine. I am not being critical.

Mr. Whyte: Mr. Godsoe has been meeting annually on this issue.

Senator Kroft: Nothing will happen tomorrow. We have time, and my comments were meant as an invitation to take advantage of that time.

The Chairman: Thank you for being with us, gentlemen.

Le sénateur Tkachuk: Je suis frustré de voir qu'il n'y a toujours pas eu de débat sérieux sur les nouveaux entrants et la raison pour laquelle ils ne parviennent pas à pénétrer le marché. Je ne comprends pas.

Le sénateur Kroft: Votre exposé m'a enthousiasmé. Si certains des propos que vous avez tenus en marge y avaient été englobés, le mémoire serait encore plus probant. C'est très impressionnant.

Je regrette que vous n'ayez rien fait de plus positif dans l'optique de la raison qui nous réunit ici. Vous avez clairement mis en évidence un problème, et cette situation existe même avant toute fusion. J'aimerais voir toute la vigueur de cette argumentation appliquée à la question qui nous préoccupe. Nous avons déjà eu cette conversation. Il se trouve que vous êtes là car nous tenons ces audiences. Cette situation nous donne un levier très puissant. Vous avez déploré la perte de la plate-forme que constituait Canada Trust. Si l'argumentation fondée sur ces données pouvait être présentée de telle façon qu'une condition préalable à toute fusion soit la vente d'un nombre significatif de succursales ou d'autres éléments des banques, cela créerait d'autres plates-formes d'une capacité suffisante pour changer sensiblement l'équation. Si on se contente de déplorer la situation, sans mettre à profit les conditions dont on pourrait assortir une fusion, on laissera passer une autre occasion.

M. Gray: Je suis parfaitement d'accord. Je n'aime pas m'épancher en regrets, mais nous avions jadis toute une série de sociétés de fiducie dans ce pays qui auraient également pu servir de plate-forme. C'est une occasion perdue. Cependant, vous avez raison, nous devrions tirer les leçons de cette expérience et voir comment on peut utiliser les plates-formes actuelles pour renforcer la concurrence.

Le sénateur Kroft: Il y a une occasion et vous êtes en position de force. Cherchons à élaborer un ensemble de critères qui, peut-être, nous donneront une nouvelle occasion, de façon à ne pas à avoir à regretter les sociétés de fiducie comme Canada Trust. Peut-être pourrait-on arracher aux banques une certaine de succursales qui pourraient servir de point de départ à quelque chose d'important.

M. Whyte: Pourrais-je ajouter un mot? Vous avez raison — il nous fallait attirer votre attention. C'est pourquoi nous avons dressé ces diagrammes. Nous vous enverrons une lettre après les audiences, mais nous n'avons eu que dix jours de préavis de cette réunion.

Le sénateur Kroft: C'est bien. Je ne vous critiquais pas.

M. Whyte: M. Godsoe a des réunions chaque année sur la question.

Le sénateur Kroft: Rien ne se fera demain. Nous avons le temps et mon propos constituait une invitation à en tirer parti.

Le président: Merci d'être venus, messieurs.

Our next witness is Mr. Edmund Clark from the TD Financial Group. Welcome, Mr. Clark. Please proceed with your opening statement. We will then take questions from honourable senators.

Mr. Edmund Clark, President and Chief Operating Officer, TD Bank Financial Group: Honourable senators, thank you for inviting me to provide some views on the public interest impact assessment process proposed as part of the approval process of large bank mergers, pursuant to Minister Manley's request of October 24, 2002.

I understand that you are asking me to help you define the parameters of the public interest review process, not to give you an exposition on the pros and cons of large bank mergers at this time. Obviously, if you have questions about where I stand on this issue, I would be happy to give you my views.

At a general level, the Government of Canada appears to have already accepted the legitimacy of large bank mergers. The finance department's June 25th, 1999 document, "Reforming Canada's Financial Services Sector: A Framework for the Future," states:

It is noted that in this era of rapid economic change, technological revolution and globalization, mergers and acquisitions are legitimate business strategies for growth and success.

We have, however, recently seen some ambivalence creeping in. It now appears that while large bank mergers have been formally accepted in principle, they are still not accepted in substance. My main point to honourable senators today is that until the Government of Canada makes a definitive statement as to its position, the rest of the discussion is academic. However, you have been asked to address the question of the public interest review process. Let me give you my views on this element of the debate.

In announcing the referral to this committee, Minister Manley referred to some comments I made at the Competition Bureau conference last year, where I called for greater clarity in public interest rules. I do not want honourable senators to mistake my comments for a call for more rules. I was simply pointing out that the most destructive force for an enterprise — its customers, employees and shareholders — is ambiguity about how the business should be conducted. Clarity does not need to mean more rules. In general, the fewer rules, the clearer.

I would go so far as to say that when you work through the current situation logically, it is actually difficult to find clear grounds for a public interest review process. It would be the industry's choice to be treated like any other business and not have to go through a public interest review process.

Notre prochain témoin sera M. Edmund Clark, du Groupe financier TD. Bienvenue, monsieur Clark. Veuillez nous présenter votre déclaration liminaire. Les sénateurs auront ensuite des questions à vous poser.

M. Edmund Clark, président et chef de l'exploitation, Groupe financier Banque TD: Honorables sénateurs, merci de m'avoir invité à présenter quelques avis sur le processus d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public proposé dans le cadre du processus d'approbation des projets de fusion des grandes banques, à la suite de la demande du ministre Manley le 24 octobre 2002.

Si j'ai bien compris, vous me demandez de vous aider à définir les paramètres du processus d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public et non de vous faire un exposé sur les avantages et inconvénients d'une fusion entre grandes banques à ce stade. Évidemment, si vous avez des questions sur ma position à ce sujet, je serais ravi de vous en faire part.

De manière générale, le gouvernement du Canada semble déjà avoir reconnu le bien-fondé de fusions entre grandes banques. Dans le document daté du 25 juin 1999 intitulé «La réforme du secteur des services financiers canadiens: Un cadre pour l'avenir», le gouvernement fait observer que:

En cette ère de changement économique rapide, de révolution technologique et de mondialisation, les fusions et les acquisitions constituent des stratégies commerciales légitimes assurant la croissance et le succès.

Nous avons récemment été témoins d'une certaine ambivalence. Il semble aujourd'hui, bien que les fusions de grandes banques soient acceptées en principe, qu'elles ne le sont toujours pas dans la pratique. La considération principale dont je veux faire part aux honorables sénateurs est que le restant du débat restera académique aussi longtemps que le gouvernement n'aura pas clairement fait connaître sa position définitive à ce sujet. Toutefois, on vous a demandé de vous pencher sur le processus d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public. Permettez-moi donc de vous faire part de mes vues sur cet élément du débat.

En annonçant le renvoi de cette question à votre comité, le ministre Manley a fait état de certains commentaires que j'ai formulés lors d'une conférence du Bureau de la concurrence l'an dernier, où j'appelaï à une plus grande clarté des règles touchant l'intérêt public. N'interprétez pas mes commentaires comme un appel en faveur de règles plus nombreuses. Je ne faisais que souligner que la force la plus destructrice pour une entreprise — pour ses clients, employés et actionnaires — est l'ambiguïté quant à la façon dont les affaires devraient être conduites. La clarté ne signifie pas davantage de règles. En général, moins il y en a, plus les choses sont claires.

J'irais même jusqu'à dire que lorsqu'on examine logiquement la situation actuelle, il est difficile de justifier le bien-fondé d'un processus d'examen de l'intérêt public. En fait, le secteur bancaire préférerait être traité comme n'importe quel autre et ne pas être soumis à un tel examen.

However, since there is a requirement for a public interest review process, my recommendation would be first, to make the area of coverage narrow; second, make the process short; third, do not let it be a "first past the post" process; and fourth, either announce that you are genuinely willing to consider mergers now, or tell us when you will be.

I will start with my first point: making the area of coverage narrow. As honourable senators are aware, the Canadian banking industry is one of the most highly regulated industries in the country. The challenge is to identify what problem the public interest tests are trying to solve that is not already addressed by regulations in place. I fully understand and appreciate the need to balance the interests of consumers, the industry and the national economy. I believe that is what existing legislation regulations aim to do. Many would argue that they squarely address the concerns identified under the public interest impact assessment process.

I cannot imagine that anyone believes it would be useful to have two or three sets of overlapping and possibly duplicative rules managed by two or three sets of arbitrators. The public interest review process needs to avoid creating such a situation.

The Office of the Superintendent of Financial Institutions has laid out the rules for safety and soundness and would look at the specifics of any merger. The Competition Bureau has tests for determining whether mergers are anti-competitive. The Financial Consumer Agency of Canada has regulations regarding branch closures, and monitors and enforces other consumer provisions of the Bank Act.

Rather than create a duplicate set of rules, we need to determine whether the public interest impact assessment process should deal with these issues and therefore exempt OSFI, the Competition Bureau and the FCAC from their responsibilities, or simply let those agencies get on with their jobs. If it is the former, we should explicitly agree that OSFI, the Competition Bureau and the FCAC are exempt from these reviews.

Minister Manley has suggested that the process should address questions of access to banking services for people with disabilities, low-income individuals, businesses and rural communities, but we have no clear understanding of the intention of the test or how, if at all, it differs from the intention of other guidelines that are already in existence.

We already have a human rights legislation regarding access to service for people with disabilities and industry initiatives are underway to make banking services more accessible to our visually and hearing-impaired customers.

Toutefois, puisque un tel examen de l'intérêt public doit être tenu, je recommanderais, premièrement, d'en restreindre le champ d'application; deuxièmement, d'écourter le processus; troisièmement, de ne pas en faire un processus de type «premier arrivé, premier servi»; et quatrièmement, d'annoncer que vous êtes véritablement prêts à considérer les fusions maintenant ou de nous laisser savoir quand vous le serez.

Laissez-moi expliquer mon premier point: restreindre le champ d'application. Comme vous le savez, le secteur bancaire canadien est l'un des secteurs les plus réglementés du pays. On voit mal quel problème les tests sur l'intérêt public tentent de résoudre qui ne serait déjà pas couvert par les règlements établis. Je comprends très bien et reconnais la nécessité d'équilibrer les intérêts des clients, des banques et de l'économie nationale. Il me semble que c'est ce que visent les lois et règlements existants. En fait, nombreux sont ceux qui s'accorderaient à dire que les lois et règlements en place répondent pleinement à la plupart des préoccupations visées par le processus d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public.

Je ne peux concevoir que l'on puisse croire en l'utilité d'établir deux ou trois ensembles de règles entraînant des chevauchements et des dédoublements, qui seraient gérés par deux ou trois ensembles d'arbitres. Le processus d'examen de l'intérêt public doit éviter de créer une telle situation.

Le Bureau du surintendant des institutions financières a mis en place des règles relatives à la sécurité et à la solvabilité et il peut examiner les éléments particuliers de toute fusion. Le Bureau de la concurrence a des critères pour déterminer si une fusion est anti-concurrentielle ou pas. L'Agence de consommation en matière financière du Canada énonce des règles régissant la fermeture de succursales et elle surveille et fait observer d'autres dispositions en matière de consommation de la Loi sur les banques.

Plutôt que de créer un ensemble de règles faisant double emploi, il faut plutôt décider si le processus de l'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public doit couvrir ces aspects, et donc dégager le BSIF, le Bureau de la concurrence et l'ACMFC de leurs responsabilités, ou bien simplement laisser ces organismes faire leur travail. Dans le premier cas, il faudra expressément spécifier que le BSIF, le Bureau de la concurrence et l'ACMFC ne sont plus responsables de ces examens.

Le ministre Manley a suggéré que l'évaluation couvre l'accès aux services bancaires des personnes handicapées, des personnes à faible revenu, des entreprises et des collectivités rurales, mais nous ne comprenons pas clairement l'intention du test et la façon dont, le cas échéant, celle-ci diffère de celle des autres lignes directrices existantes.

Nous avons déjà une législation sur les droits de la personne pour ce qui est de l'accès des personnes handicapées et des initiatives sectorielles sont en cours pour rendre les services bancaires plus accessibles à nos clients ayant une déficience visuelle ou auditive.

All of the banks have already signed memoranda of understanding with the Government of Canada, setting out their agreement to provide service for low-income Canadians. On top of this, the government already has regulatory authority in this area under the new Bank Act, should it be required.

As for the transition issues that naturally flow from mergers and which may be concerns, such as employment, there are already labour laws that address employee redundancy and I believe the record would show that the banks almost always exceed the legal requirements.

The new Bank Act also created the Financial Consumer Agency of Canada and provides regulations with which we must and do comply regarding the appropriate notification of customers in the event of a branch closure. These specifically address the question of branch closures in rural communities. It is important to acknowledge that, as imperfect as we all are, all of the Canadian banks are trying to build great franchises. Here again, the record will show that in building our businesses we are conscious that, with or without specific regulations, we must take care of our customers and our employees' interests. As an example, while several years ago some suggested that the banks did not pay enough attention to small and medium-sized enterprises, in fact they were, are and will be an important element of our business. We are actively working to expand our services to this segment. The TD Bank has invested significantly in building a dedicated small business banking group, and we have seen our market share grow by 275 basis points since the merger with Canada Trust.

While there is always room for improvement, it is our responsibility and it is in our competitive interest to continue to survey our customers' needs and find satisfactory ways to meet them. The simple fact is that we are in the service business and we operate in a very competitive market where the competition for customers and for top employees is fierce.

TD's acquisition of Canada Trust is a case in point. The merger of Canada Trust with TD's retail arm was about more than cost savings. It was about extending a successful business model and preserving our customer-centric brand. It was from that perspective, rather than any government or regulatory guidelines, that we made commitments to our customers, our employees and to the London community — our largest employment centre outside of Toronto.

Those commitments included an 18-month compensation guarantee for all employees affected by the merger, an extended branch consolidation period to make integration as smooth and easy as possible for our customers and employees, a commitment to maintain existing employment levels in London, and a promise to provide timely communications to customers and employees.

Toutes les banques ont signé un protocole d'entente avec le gouvernement démontrant leur volonté de fournir des services aux Canadiens à faible revenu. En outre, le gouvernement peut exercer un pouvoir de réglementation dans ce domaine en vertu de la nouvelle Loi sur les banques, si cela s'avère nécessaire.

En ce qui concerne les modalités de la transition qui découle naturellement d'une fusion et qui peut soulever des inquiétudes, par exemple en matière d'emploi, le droit du travail traite déjà des cas d'excédents de personnel, et je crois que les statistiques montrent que les banques surpassent presque toujours les exigences de la loi.

La nouvelle Loi sur les banques a également instauré l'Agence de consommation en matière financière du Canada et contient des règlements auxquels nous devons nous conformer pour ce qui est du préavis à donner aux clients en cas de fermeture d'une succursale. Ces règlements traitent spécifiquement des fermetures de succursales dans les collectivités rurales. Il faut bien savoir que, aussi imparfaits que nous soyons, toutes les banques canadiennes tentent de développer un capital de confiance. Encore une fois, je crois que les statistiques montreront qu'en bâtissant nos entreprises nous sommes conscients de l'impératif de protéger les intérêts de nos clients et employés, et ce avec ou sans règlements express. Par exemple, alors qu'il y a quelques années d'aucuns affirmaient que les banques ne prêtaient pas suffisamment attention aux petites et moyennes entreprises, ces dernières étaient, sont et seront un élément important de notre activité. Nous travaillons activement à l'expansion de nos services dans ce secteur. Ainsi, TD a investi de grandes sommes dans la création d'un groupe consacré aux services bancaires aux petites entreprises et nous avons vu notre part de ce marché augmenter de 275 points de base depuis la fusion avec Canada Trust.

Bien qu'il soit toujours possible de faire mieux, il est de notre devoir, et aussi de notre intérêt, de continuer à sonder les besoins des clients et à trouver des moyens de les satisfaire. En effet, nous oeuvrons dans le secteur des services et dans un marché hautement concurrentiel au sein duquel la lutte pour attirer les clients et les meilleurs employés est féroce.

L'acquisition de Canada Trust par TD est un exemple typique. La fusion de Canada Trust avec la branche de services de détail de TD ne visait pas uniquement à réduire les coûts, mais également à étendre un modèle d'affaires fructueux et à préserver notre marque centrée sur le client. C'est dans cette optique, et non par respect de quelque directive gouvernementale ou réglementaire, que nous avons pris des engagements envers nos clients, nos employés et la ville de London — notre plus important centre d'emplois à l'extérieur de Toronto.

Parmi ces engagements, mentionnons la garantie de 18 mois de rémunération pour tous les employés touchés par la fusion, l'étalement sur une longue période des fermetures de succursales de façon à rendre l'intégration aussi harmonieuse et facile que possible pour nos clients et nos employés, l'engagement à maintenir les niveaux d'emploi à London et la promesse d'informer régulièrement nos clients et employés.

I will not claim that the merger went perfectly. Suffice it to say that had we not made these commitments and created a set of operating principles at the outset that acted as the litmus test for any merger-related decision, our challenges would have been much greater and the outcome much less satisfactory. The first of our principles was that we would always put customers first.

One of the steps required in the merger review guidelines is to prepare a public interest impact assessment. This is an unusual requirement to which, to my knowledge, no other industry is subject. I would argue that through our communications strategy to customers, employees and affected communities, we created our own public interest impact assessment. I suspect that other financial institutions would do the same in similar circumstances.

My second point is to make the process short. We need to be clear about the time frame for the hearings. The commitment of the Government of Canada to complete the decision stage of its review within a maximum of five months is useful, but there are now paradoxes in the sequencing of events as they now stand.

If honourable senators agree that duplication should be avoided, then allow OSFI and the Competition Bureau to do their jobs first and put a shortened public interest review process at the end rather than run it in parallel. The political process would then become a final check. However, this must be done in an environment where the government is genuinely prepared to consider major mergers, so that we are not going through this process with the risk of being turned down not on the merits of the merger but on a mood change in the country.

Similarly, a public interest impact assessment can only really have legitimacy after OSFI and the Competition Bureau have made their decisions. As part of a merger application, we would be required to submit a public interest impact assessment offering remedial action where we think it is necessary. However, if the Competition Bureau also required remedial actions, we would only hear about them two stages and several months later.

Divestitures of branches, should they be required, are difficult to execute to anyone's satisfaction. In my review of any merger, the Competition Bureau could require us to sell branches, and therefore, our customers' business, and transfer our employees. It gives direction as to whom our customers' business cannot be sold. There have been suggestions that, on top of this, there should be a process of providing direction on who the customers' business should be sold to. Honourable senators can imagine an absurd situation where we offer to keep a branch open in a small town only to be told by the Competition Bureau that we must sell it, and whereupon selling the branch to a competitor, the competitor closes it down a few months later. The reality is that the process is difficult to conduct even under the present rules.

Je ne dirais pas que la fusion s'est déroulée à la perfection. Mais disons que si nous n'avions pas d'abord pris ces engagements et établi d'entrée de jeu un ensemble de principes d'exploitation pour guider toutes les décisions liées à la fusion, les difficultés auraient été encore plus grandes et les résultats bien moins satisfaisants. Le premier de nos principes était de toujours privilégier le client.

L'une des étapes requises par les lignes directrices relatives à l'examen des projets de fusion consiste à dresser une évaluation de l'incidence sur l'intérêt public. Il s'agit là d'une exigence inhabituelle à laquelle, à ma connaissance, aucun autre secteur n'est astreint. Je fais valoir que, par une stratégie de communication avec les clients, employés et communautés touchées, nous avons créé notre propre évaluation de l'incidence sur l'intérêt public.

Je crois que d'autres institutions financières agiraient de la même façon dans des circonstances semblables. L'échéancier des audiences doit être clair. L'engagement du gouvernement du Canada de rendre sa décision dans un délai maximal de cinq mois est utile, mais la séquence des événements actuellement prévus comporte des paradoxes.

Si vous convenez qu'il faut éviter le dédoublement, laissez le BSIF et le Bureau de la concurrence faire leur travail en premier, puis placez un processus d'examen de l'intérêt public écourté à la toute fin, au lieu de le mener en parallèle. Le processus politique serait alors l'assurance finale. Cependant, cela ne peut être fait que dans un environnement où le gouvernement est véritablement prêt à accepter des fusions importantes, de façon à ce que, à la fin de ce parcours d'obstacles, nous ne risquions pas de nous voir débouter non en fonction des mérites de la fusion, mais en raison d'un changement d'humeur du pays.

Dans le même ordre d'idées, une évaluation de l'incidence sur l'intérêt public ne peut être légitime qu'une fois que le BSIF et le Bureau de la concurrence ont pris leur décision. Lors d'une demande de fusion, nous serions tenus de présenter une évaluation de l'incidence sur l'intérêt public, énonçant des mesures correctrices là où nous le jugeons nécessaire. Si le Bureau de la concurrence exigeait aussi des correctifs, nous n'en aurions connaissance que deux étapes et quelques mois plus tard.

Les désaisissements de succursales, le cas échéant, sont difficiles à exécuter à la satisfaction de quiconque. Lors de l'examen de toute fusion, le Bureau de la concurrence pourrait nous imposer de vendre des succursales et, par le fait même, notre clientèle et de transférer nos employés. Il peut nous prescrire à qui nous ne pouvons pas vendre. D'aucuns voudraient pouvoir nous imposer en sus de vendre à tel ou tel concurrent. Vous pouvez imaginer l'absurdité d'une telle situation, où nous offrons de laisser une succursale ouverte dans une petite ville seulement pour nous faire dire de la vendre par le Bureau de la concurrence, et pour que le concurrent qui en fait l'acquisition décide de la fermer quelques mois plus tard. La réalité est que c'est là un processus difficile à mettre en oeuvre, même sous le régime des règles actuelles.

It is illustrative that when, as a condition of our merger approval, TD and Canada Trust had to sell 13 branches, some of them in small towns, there was no line of eager bidders anxious to snap up all of them. We found ourselves in certain situations where we were required to divest branches that we would have been happy to keep, and our customers would have been happy to stay with us.

It was not easy for the companies that did ultimately buy the branches either. This was a transition that was imposed to meet competitive regulation. Our customers and employees were enraged that they were subject to decisions that were not their making.

I am not criticizing the Competition Bureau in this matter. I am only illustrating once again that there is a potential for conflicting interests in the process.

There are more than 200,000 people working in this industry. They read the newspapers, and they are left highly uncertain about their sector, their company and their jobs. As well, capital markets are known to have short fuses and are not particularly good at digesting partial information. We need to shorten the process for the sake of the employees, the customers and the shareholders.

My third point is: Do not let there be a "first past the post" decision and denial of any others. The industry and the government have inadvertently backed into a position where the government is responsible not only for the regulation but virtually the structure of financial services. This is not a good proposition in the long run as it will only result in Ottawa being constantly bombarded with proposals until one hits the mark.

In my view, no merger of any of the big five banks that would be subject to the review should be approved without the others having the right to apply. Everyone should have the same option. A merger in one part of the sector affects the other parts, and they must be given the chance to respond as they see fit.

My fourth and final point is that the government should either announce that it is genuinely willing to consider mergers now or tell us when it will be willing. I do not know what went on in the last two months between other banks and the government but, like many Canadians, I do read the newspapers. In Halifax in October, Mr. Manley was quoted as saying that bank mergers are legal and "if somebody wants to make a formal application, they are perfectly entitled to do so and I will deal with it."

Subsequent events returned the ambiguity we have been living with for the last four years. We cannot have a situation where communication of important decisions is left to newspaper scoops. It is not productive or professional to communicate decisions about the industry in such a manner. Nor can we continue to have the on-again, off-again process that we have seen in the last month. It is in no one's interest to have a process that

Il est révélateur que, lorsque nous avons dû vendre 13 succursales à titre de condition à l'approbation de notre fusion, certaines situées dans des petites localités, la concurrence ne s'est pas bousculée pour les acheter. En fait, dans certains cas, nous avons été obligés de nous désaisir de succursales que nous aurions été heureux de conserver et que nos clients auraient préféré continuer de fréquenter.

Les choses n'ont pas été faciles non plus pour les sociétés qui ont fini par acheter nos succursales. C'était une transition imposée par l'autorité réglementaire. Nos clients et employés étaient furieux d'être assujettis à des décisions qui leur échappaient.

Je ne veux pas critiquer le Bureau de la concurrence, je fais simplement valoir que le processus risque d'être marqué par des intérêts contradictoires.

Plus de 200 000 personnes travaillent dans le secteur bancaire. Elles lisent les journaux et sont plongées dans l'incertitude quant à l'avenir de leur secteur, de leur entreprise et de leurs emplois. En outre, on sait que les marchés financiers ont la gâchette facile et ne savent pas digérer une information incomplète. Il faut raccourcir le processus dans l'intérêt des employés, des clients et des actionnaires.

Troisièmement, évitons une situation où le premier arrivé est le premier servi et où tous les autres se verraient déboutés. Le secteur bancaire et le gouvernement se sont par inadvertance retrouvés enfermés dans une situation où le gouvernement est responsable non seulement de la réglementation, mais aussi de la structure des services financiers. Ce n'est pas un état de choses favorable à long terme car Ottawa se retrouvera constamment bombardé de propositions de fusions, jusqu'à ce que l'une d'elles fasse mouche.

À mon avis, aucune fusion entre deux grandes banques ne devrait être approuvée sans que les autres aient également le droit de présenter une demande. La même option doit être offerte à tous. Toute fusion dans une partie du secteur se répercute sur les autres parties et toutes doivent avoir la possibilité de réagir comme bon leur semble.

En dernier lieu, le gouvernement devrait soit annoncer qu'il est maintenant véritablement prêt à envisager des fusions, soit nous dire quand il le sera. Je ne sais pas ce qui s'est dit au cours des deux derniers mois entre les autres banques et le gouvernement mais, comme beaucoup de Canadiens, je lis les journaux. À Halifax, en octobre, le ministre Manley disait que les fusions bancaires étaient légales, et, je cite, que «si quelqu'un veut présenter une demande officielle, c'est son droit et je prendrai ma décision».

Des événements ultérieurs ont fait resurgir l'ambiguïté avec laquelle nous composons depuis quatre ans. Nous ne pouvons accepter une situation où la communication de décisions importantes prend la forme de «coups» médiatiques. Il n'est ni productif ni professionnel de communiquer ainsi les décisions qui touchent notre secteur. Nous ne pouvons pas non plus continuer dans ce climat de «un jour oui, un jour non» qui règne depuis un

the public believes is just a matter of talking to the right person on the right day.

We cannot have a process where there are rumours that a large insurance company might buy a bank. If it is true, let us get it out in the open and give everyone lots of notice so that we have equal opportunity to compete. We cannot operate our business effectively by trying to keep up with the latest rumour or by reading tea leaves. We need a level playing field in terms of information and a transparent process.

We need to remove the ambiguity surrounding the government's attitude towards bank mergers as soon as possible. It appears, now, that a proposal can be rejected under public interest concerns before it is even formally submitted. The rules should not simply be amended to permit a proposal to be subjected to months of investigation by OSFI and the Competition Bureau only then to be met with the verdict of the government on vague public interest tests.

If the government is prepared to accept mergers, it should state so unequivocally now. If it intends to place certain restrictions, then these should be stated now.

If a clear statement cannot be made fairly quickly on the government's position on mergers, then the best way to remove the uncertainty for customers, employees and shareholders alike is to tell us when you will be ready. Then we can all get on with running our businesses, and if and when the mergers are deemed to be in the public interest, we will make our business decisions accordingly.

Senator Angus: I am sure I speak for all honourable senators when I say that was an outstanding, clear and helpful presentation to all of us. You have come right to the nub of it. I put in to be the first questioner. In some ways you have preempted the main questions I wanted to ask you. However, let me cover some points.

Am I right in understanding that you had spent, in an earlier part of your distinguished career, quite some time in Ottawa at the deputy minister level?

Mr. Clark: Yes. I was Associate Deputy Minister.

Senator Angus: You know whereof you speak, in other words. You have been here and you understand the wile of this town, which I believe is likely extremely helpful to you in the very challenging new position you have. Congratulations on your recent appointment.

Mr. Clark: Thank you.

Senator Angus: In the early part of your presentation, you stated, "My main point to you today is that until the Government makes a definitive statement as to its position, the rest of the discussion is academic. By "its position," you do not mean all these airy-fairy tests; you mean are they in favour politically, as you say at the end. Is this government politically in favour of

mois. Il n'est dans l'intérêt de personne d'avoir un processus tel que le public pense qu'il suffit de parler à la bonne personne le bon jour.

Nous ne pouvons avoir un processus où circulent des rumeurs voulant qu'une grosse société d'assurance achète une banque. Si c'est vrai, que la nouvelle soit annoncée afin que tous aient un préavis suffisant pour se mettre aussi sur les rangs. Nous ne pouvons gérer nos affaires efficacement sur la base de la rumeur la plus récente ou en lisant dans le marc de café. Tous les joueurs doivent bénéficier des mêmes informations et d'un processus transparent.

Il faut lever toute ambiguïté entourant l'attitude du gouvernement envers les projets de fusions bancaires dès que possible. Il semble maintenant qu'un projet puisse être rejeté sur la base de l'intérêt public avant même qu'il soit officiellement proposé. Les règles ne devraient pas être modifiées de manière à permettre qu'une proposition soit disséquée pendant des mois par le BSIF et le Bureau de la concurrence, uniquement pour se heurter ensuite au verdict du gouvernement fondé sur de vagues critères d'intérêt public.

Si le gouvernement est prêt à accepter des fusions, qu'il le dise sans équivoque maintenant. S'il a l'intention d'imposer certaines restrictions, qu'il les énonce maintenant.

Si le gouvernement ne peut indiquer clairement sa position touchant les fusions dans un délai rapproché, la meilleure façon pour lever l'incertitude pour les clients, employés et actionnaires, est de nous dire quand il sera prêt. Ainsi, nous pourrions tous nous concentrer sur la gestion de nos entreprises et, si jamais les fusions sont jugées être dans l'intérêt public, nous pourrions alors agir en conséquence.

Le sénateur Angus: Je suis sûr que tous mes collègues sont d'accord pour reconnaître avec moi que c'était là un exposé d'une clarté exceptionnelle et de grande utilité pour nous tous. Vous êtes allé droit au but. J'avais demandé à être le premier intervenant, mais vous avez répondu par avance à la plupart des questions que j'allais vous poser. Je vais néanmoins couvrir certains points.

Est-il exact qu'au début de votre carrière éminente vous avez passé quelque temps à Ottawa au niveau de sous-ministre?

M. Clark: Oui. J'étais sous-ministre associé.

Le sénateur Angus: Autrement dit, vous savez de quoi vous parlez. Vous savez comment les choses fonctionnent à Ottawa, et j'imagine que cela vous est extrêmement utile pour exercer les lourdes responsabilités qui sont les vôtres aujourd'hui. Je vous félicite de votre nomination récente.

M. Clark: Merci.

Le sénateur Angus: Au début de votre exposé, vous avez dit: «Le message principal que je veux vous transmettre aujourd'hui est que le débat sera académique aussi longtemps que le gouvernement n'aura pas fait clairement connaître sa position définitive. Par «position», vous n'entendez pas du tout tous ces critères insaisissables, mais plutôt la question de savoir s'il est

mergers or not?

Mr. Clark: That is the essence. We have confused the public interest review with the requirement. It seems to me that there is a major area of public policy. The population deserves to know where the Government of Canada stands on the issue.

Senator Angus: On page 5 at the third bullet point, you speak about making the process short:

The political process would then become a final check. However, this must be done in an environment where the Government is genuinely prepared to consider major mergers, so we are not going through this process with the risk of being turned down not on the merits of a merger, but on a mood change in the country.

Again, it is a political mood change, finger to the wind — “not a good month for a merger” — that sort of thing, that kind of vagary. That brings me to my concluding question. We were surprised when we arrived here this morning and government officials sat there saying, “Well, ask us something.” They had nothing to say. They did not outline for us what it is they want. We are finding ourselves in an awkward position.

Given your background and understanding of the process in this city and how government works, and given your clear statement that all you want to know is whether government is in favour of mergers or not, what would you do if you were a senator? I believe you are saying there is clarity in the merger review guidelines that are out there, both from the Competition Bureau and from the Department of Finance.

On the evidence we have heard today, we would say what you are saying. I think I will just send in your paper and that will be it. Would you reply?

Mr. Clark: The reality is when governments are not clear, they are not clear for real reasons. It is not because they would not like clarity. There has been a debate around this subject. Reasonable people can have reasonable differences in view. Undoubtedly, within the government, there are differences of view as to whether they are in favour of bank mergers. I accept that.

From the reports that I have heard of what the witnesses said today, I think that there has been a change from 1998 when I appeared before this same committee. Fortunately, I have approximately the same views I had in 1998 on this matter. I do not believe the Canadian banking system *per se* is in danger by having mergers or not. If the government said, “We do not want mergers. Go away,” I think all of us would go and run our businesses and we could live without bank mergers.

On the other hand, if they say that, there is obviously an implication as an industrial policy for Canada. The rest of the world is consolidating its financial services. Our ability to extend

politiquement favorable aux fusions, comme vous le dites à la fin. Le gouvernement est-il politiquement en faveur des fusions ou non?

M. Clark: C'est le noeud de l'affaire. On confond l'évaluation de l'intérêt public avec cette condition. Il me semble que c'est un sujet éminemment politique. La population a le droit de connaître la position du gouvernement à ce sujet.

Le sénateur Angus: À la page 5, au troisième paragraphe, vous parlez d'un processus court:

Le processus politique ne servirait alors que de contrôle final. Mais ce changement ne doit se faire que si le gouvernement est véritablement préparé à considérer les fusions importantes, afin que nous ne suivions pas simplement ce parcours d'obstacles pour nous voir déboutés à la fin, non en fonction des mérites de la fusion mais en raison d'un changement d'humeur du pays.

Encore une fois, c'est un changement d'humeur politique, au gré du vent — «ce n'est pas un bon mois pour une fusion» — ce genre de choses, ce genre de caprices. Cela m'amène à ma dernière question. Nous avons été surpris lorsque nous sommes arrivés ce matin et que les hauts fonctionnaires qui étaient là nous ont dit: «Eh bien, posez-nous une question». Ils n'avaient rien à dire. Ils n'ont pas esquissé ce qu'ils souhaitent. Nous nous retrouvons dans une situation étrange.

Étant donné vos antécédents et votre connaissance des rouages du gouvernement, et sachant que vous avez clairement indiqué que tout ce que vous voulez savoir, c'est si le gouvernement est ou non en faveur des fusions, que feriez-vous si vous étiez sénateur? Vous considérez que les lignes directrices relatives aux fusions, tant celles du Bureau de la concurrence que celles du ministère des Finances, sont claires.

Sur la foi de ce que nous avons entendu aujourd'hui, nous ne pouvons dire autre chose que vous. Je crois que je vais simplement transmettre votre mémoire, et c'est tout. Pourriez-vous répondre?

M. Clark: La réalité c'est que lorsque les gouvernements ne disent pas les choses clairement, c'est qu'ils ont de bonnes raisons pour cela. Ce n'est pas parce qu'ils ne veulent pas la clarté. Il y a tout un débat sur cette question. Des personnes raisonnables peuvent avoir des opinions divergentes. Sans aucun doute, il y a des divergences d'opinion à l'intérieur du gouvernement quant à l'opportunité de fusions bancaires. J'admetts cela.

D'après ce que l'on m'a raconté des propos tenus aujourd'hui par les témoins, j'ai l'impression qu'il y a un changement par rapport à 1998, ma dernière comparution devant votre comité. Heureusement, mes opinions à ce sujet sont restées inchangées depuis. Je ne pense pas que le système bancaire canadien soit en danger, qu'il y ait ou non des fusions entre banques. Si le gouvernement disait: «Nous ne voulons pas de fusions, disparaissent», je pense que nous tous nous contenterions de gérer nos affaires et nous nous ferions une raison.

Néanmoins, s'il prend cette position, il y aura manifestement des répercussions sur la politique industrielle canadienne. Le reste du monde concentre ses services financiers. Notre capacité à

our franchises outside Canada is probably less in a case where there are no mergers than there are. That has become the essence of the public policy discussion.

We could even live with the government saying, for a variety of reasons, political or not, "We do not want to clarify this issue for the next 18 months, and in 18 months we will return to clarify the issue." Are we in a race where we should bombard Ottawa every week with a proposal and see whether one sticks, or should we go away for 18 months and see whether political events happen and renew this debate? The industry could probably live with two or three scenarios. We would just like to know which one under which we will operate because we can prosper under almost any of those scenarios.

Senator Angus: In terms of the public interest impact aspect that we have been asked to clarify in at least four areas, I wish to be sure I understand you. I believe your sense is that it is clear already. What can we add?

Mr. Clark: I am saying take it as a narrow question, not a wide question. The public interest assessment is not to decide in favour or against bank mergers because if you had an application, presumably, the government has decided in favour of bank mergers. It just wants to know whether this particular merger has any narrowly defined issues that the public should review. Do not have that review process ask for the second time whether you have met the Competition Bureau's requirements, because if Mr. Von Finckenstein says we have, we have. If Mr. Lepin says we have met OSFI's regulations, we have.

Therefore, you narrow the question down to the things that have not been reviewed by the other agencies of the government. We cannot have two agencies competing to say whether we are regulating safety and soundness or regulating the Competition Bureau because then, as a businessman, you do not know where you will end up in the process.

Senator Angus: On this first-past-the-post subject, I thought your point was outstanding. I want to be sure that I understand. You say, "In my view, no merger of any of the big five banks that would be subject to the review should be approved without the others having the right to apply." By the "right to apply," what I am hearing is that bank X and bank Y have submitted a proposal, and the government looks at it. Then, as a matter of fairness, they contact the other three of the big five and say, "Look, we think there is a proposal here that we think makes sense, but do you have any proposal to make?"

Mr. Clark: There is a feeling in the industry now that there is a danger the government says, "I like that proposal, but I do not want to receive any more because that will be too many things going on at the same time." That causes all of us to say that we better get our proposal up there because "the first past the post wins the race," and that is not a good public policy.

étendre notre activité à l'étranger sera probablement moindre en l'absence de fusions que s'il y en avait. C'est cela qui est au coeur du débat de politique publique.

Nous pourrions même accepter que le gouvernement nous dise, pour diverses raisons, politiques ou non: «Nous ne voulons pas trancher cette question dans les 18 prochains mois, nous y reviendrons dans 18 mois». Sommes-nous engagés dans une course telle qu'il nous faut bombarder Ottawa chaque semaine avec une proposition pour voir si l'une va faire mouche, ou bien devons-nous rester dans notre coin pendant 18 mois pour voir si des événements politiques vont survenir qui relanceront ce débat? Notre secteur pourrait probablement s'accommoder de deux ou trois scénarios. Nous aimerions simplement savoir quel scénario va s'appliquer à nous car nous pouvons prospérer dans pratiquement n'importe lequel de ces scénarios.

Le sénateur Angus: Pour ce qui est de l'évaluation de l'intérêt public, que l'on nous a demandé de clarifier dans au moins quatre domaines, je veux m'assurer de bien vous comprendre. Vous semblez dire qu'il est déjà clair. Que pouvons-nous ajouter?

M. Clark: Je dis de le considérer selon une perspective étroite, et non large. L'évaluation de l'intérêt public ne revient pas à décider pour ou contre les fusions bancaires, car je suppose que si une demande doit être évaluée à ce titre, c'est que le gouvernement aura déjà opté en faveur de fusions bancaires. Il ne lui reste alors plus qu'à savoir si cette fusion particulière comporte des éléments particuliers bien précis, du point de vue de l'intérêt public, qu'il convient d'examiner. Ce mécanisme d'examen ne doit pas demander une deuxième fois si les exigences du Bureau de la concurrence sont remplies, car si M. Von Finckenstein dit qu'elles le sont, c'est fait. Si M. Lepin dit que nous avons respecté les règles du BSIF, c'est fait.

Par conséquent, il s'agit de limiter cette évaluation à des aspects qui n'ont pas déjà été examinés par d'autres organismes gouvernementaux. On ne peut avoir deux organismes gouvernementaux qui rivalisent pour réglementer la sécurité et la solvabilité ou la concurrence, car alors l'homme d'affaires ne sait plus à quoi s'en tenir.

Le sénateur Angus: J'ai trouvé votre argumentation remarquable sur cette notion de «premier arrivé, premier servi». Je veux m'assurer de bien comprendre. Vous dites: «Je suis d'avis qu'aucune fusion parmi les cinq grandes banques qui ferait l'objet d'un examen ne devrait être approuvée sans que les autres banques n'aient aussi le droit de présenter une demande de fusion». Par «droit de présenter une demande», j'imagine que si les banques X et Y ont présenté une proposition et que le gouvernement l'étudie, alors il se doit de contacter les trois autres banques restantes pour leur dire: «Voyez, nous avons reçu cette proposition qui nous paraît bonne, mais en avez-vous à formuler vous-mêmes?»

M. Clark: L'industrie craint que le gouvernement dise: «J'aime bien cette proposition, mais je ne veux pas en recevoir d'autres car il se passerait trop de choses en même temps». Cela nous amène tous à dire que nous avons intérêt à soumettre notre proposition en premier car «le premier arrivé sera le premier servi», et ce n'est pas une bonne politique publique.

Senator Angus: In your view, would there be — given that you could live with or without mergers — a bias to say if we want to evolve as a financial services sector, we need to look at concentration? Is there room for more than one merger?

Mr. Clark: With respect to whether there is room for more mergers, according to the competition guidelines, the answer is, mathematically, is yes. It obviously has different implications for different banks. If they do make a merger in order to meet the competition guidelines, there will have to be divestitures. However, that is their business decision to make by looking at it as business folks and deciding whether they are prepared to pay that price. The government ought not tell them that they cannot pay the price and that the government will decide who will merge with whom in Canada. That takes us down to a degree of micromanagement of an industry that is not healthy in the long run.

Senator Kroft: Do I read this correctly that if you had your way on a specific proposal, we would not be part of the process?

Mr. Clark: You will have to stretch to find a piece of territory that you could occupy, given how fully regulated we are as an industry.

We are happy to have a final check to proceed as long as that is what it is perceived as, a final check to proceed. If we were coming with a merger, the government would have said they are in favour of mergers. We would have come, and OSFI would have said this is a safe and sound institution. Competition would have said, "They have met all our rules or have adequate remedies." The consumer agency would have looked after all of our programs and divested branches and say, "That is all in accordance with the rules." You can stop and say, "When you add up all those tests, we are still missing some little thing that did not get caught. We do not have a perfect set of regulations in Canada."

We are prepared to live with that, but as long as that is quite narrowly defined here, we are not playing a halfway-to-the-wall game in a political process.

Senator Kroft: Thank you very much for that. We spent a good deal of time on that subject on the last round and our committee did have some views. However, I welcome your comments.

I would like to come back to the points you raise about not going with the first-past-the-post because this is an idea or a thought that, at least to me, is fresh. It does really give us an interesting view as to the situation that is, indeed, going on right now, which is that no one wants to be the last one in or miss the chance. Thus, we have created this incredibly competitive situation. It is probably wonderful for the lawyers, the consultants and everyone else. However, in terms of actually productive policy, it is questionable.

On the other hand, I am trying to think out loud as to how this would work in practice. If a proposal were received, as Senator Angus said and you confirmed, then others would be asked to engage themselves. In their desire to be fair and equal with

Le sénateur Angus: À votre avis, et sachant que vous pouvez vous débrouiller avec ou sans fusion, considère-t-on dans le secteur des service financiers que si l'on veut évoluer, il faut procéder à des fusions? Y a-t-il place pour plus d'une fusion?

M. Clark: Selon les lignes directrices du Bureau de la concurrence, mathématiquement, la réponse est oui. Évidemment, la problématique se pose en termes différents pour les différentes banques. Pour qu'une fusion respecte les lignes directrices en matière de concurrence, il faudra procéder à des désaisissements. Cependant, ce sera à elles de décider, rationnellement, si elles sont prêtes à payer ce prix. Le gouvernement ne devrait pas leur dire qu'elles ne peuvent pas payer ce prix et que c'est lui-même qui décidera qui va fusionner avec qui. C'est là un degré de microgestion d'un secteur qui n'est pas sain à long terme.

Le sénateur Kroft: Ai-je bien saisi que votre préférence serait que nous n'ayons pas notre mot à dire sur un projet de fusion donné?

M. Clark: Vous devrez vous battre pour trouver un bout de territoire qui n'est pas déjà occupé par d'autres, vu que nous sommes un secteur tellement réglementé.

Nous voulons bien admettre une vérification finale avant que le feu vert soit donné à condition que ce ne soit que cela, une vérification finale. Avant d'en venir là, le gouvernement se sera déjà prononcé en faveur de fusions. Nous en aurons proposé une, et le BSIF aura dit que cette banque est sûre et solide. Le Bureau de la concurrence aura déjà opiné que toutes ses règles sont respectées ou bien que des mesures correctives adéquates sont prévues. L'Agence de protection des consommateurs aura déjà examiné tous nos programmes et succursales désaisies et confirmé que tout est conforme aux règles. Vous pourriez alors quand même dire: «Lorsqu'on fait la somme de toutes ces exigences, il manque quand même tel ou tel petit aspect qui n'a pas été couvert. La réglementation n'est pas parfaite au Canada».

Nous sommes prêts à admettre cela, mais à condition que cet examen soit de portée très étroite et que l'on ne remette pas tout en question avec un processus politique.

Le sénateur Kroft: Merci beaucoup de cette réponse. Nous avons passé pas mal de temps sur ce sujet la dernière fois et notre comité avait quelques idées. Cependant, je salue vos propos.

J'aimerais revenir sur cette idée de «premier arrivé, premier servi», car pour moi c'est quelque chose de nouveau. Cela nous donne un aperçu réellement intéressant de la situation qui existe effectivement à l'heure actuelle, où nul ne veut être le dernier partant, de crainte de manquer le train. On a donc créé cette situation de compétition incroyablement intense. C'est probablement merveilleux pour les avocats, les consultants et tous les autres, mais ce n'est sans doute pas une politique productive.

Néanmoins, je m'interroge sur la façon dont les choses se passeraient en pratique, et je réfléchis à haute voix. Si une proposition était reçue, comme l'a dit le sénateur Angus et comme vous l'avez confirmé, alors d'autres seraient invités à s'engager

everyone, the government is then put in an awkward position. While it is fair to everyone, does one poison the well? Let us consider that there are two or three applications in and that they are faced with doing them all. Let us assume that they all have a good solid business case, along with a good solid public interest case. If you had two or three, then the government would be driven to say, "We cannot do all of these, therefore we cannot do any." I am trying to think my way through what would happen in those circumstances.

Mr. Clark: You are on to the nub of the issue. What we are saying is that the government has an advantage in that the industry is not so complicated. It is an amazing situation, but there are only five institutions in Canada that are affected by this piece of legislation. It is quite extraordinary to take five court large corporations and say, "You and you alone will be subject to this particular review."

It is not beyond the wit of man or woman to figure out what are the various combinations of those five that could possibly come forth to the government. It is a simple mathematical operation.

When the government looks at that and says, from a public policy point of view, "We like four of the combinations but we do not like the fifth," then it can announce that that is its public policy, too. It can stand up and say, "We are prepared to receive applications. We are in favour of mergers, except that we will not allow this company to merge with that company."

As you are aware in the insurance industry, it has already issued a public policy statement, not legislation, that says, "We are not in favour of Manulife and Sun Life coming together." That is a clear, transparent policy. Manulife and Sun Life know how to run their businesses. They say, "Well, government policy on this matter is clear."

Obviously, our preference would be that they do not get into this micromanaging that says, "TD can merge with this company but not with that company." If they were so overwhelmed by that, have them tell us now and then we will run our business against that background.

That is the main thing that we are saying to them. As I say, it is not so complicated because they have it so narrowly defined as to who is caught in this particular web that they can figure out the combinations available to us.

Senator Kroft: You are very clear. Your desire not to have micromanagement is almost an inevitable result. However, if the industry can accept the directness of saying, "You two can and you two cannot," and you think that would work, I am wondering how you can be non-interventionist in such a regulated environment. However, that is a pretty high level of intervention.

Mr. Clark: To put it bluntly, the government is trying to be interventionist but appear not to be interventionist. They should either be prepared to state, "I do not want you to merge with such," or they should tell us we can merge. What they cannot do

aussi. Dans son désir de justice et d'égalité, le gouvernement se trouverait alors dans une situation inconfortable. Faut-il empoisonner le puits, afin que nul ne puisse boire? Supposons que deux ou trois demandes soient soumises en même temps. Supposons que chacune constitue un projet solide du point de vue commercial et du point de vue de l'intérêt public. Si vous en aviez deux ou trois, alors le gouvernement serait poussé à dire: «Nous ne pouvons les accepter toutes, aussi nous n'en acceptons aucune». J'essaie de voir ce qui se passerait dans ces circonstances.

M. Clark: Vous avez mis le doigt sur le noeud du problème. Nous disons que le gouvernement a un avantage en ce sens que notre industrie n'est pas aussi compliquée. C'est une situation étonnante, mais il n'y a que cinq institutions financières au Canada qui soient visées par cette loi. Il est assez extraordinaire de prendre cinq grosses sociétés et de leur dire: «Vous, et vous seules, allez être astreintes à cet examen particulier».

Il ne faut pas être grand clerc pour déterminer les différentes combinaisons entre ces cinq susceptibles d'être soumises au gouvernement. C'est une simple opération mathématique.

Lorsque le gouvernement considère ces différentes possibilités il peut dire, pour des raisons de politique publique: «Nous aimons quatre des combinaisons, mais pas la cinquième», et il peut annoncer que c'est là sa politique. Il peut prendre position et dire: «Nous sommes prêts à recevoir des demandes. Nous sommes en faveur des fusions, sauf que nous n'autoriserons pas telle banque à fusionner avec telle autre».

Comme vous le savez, dans le secteur de l'assurance, il a déjà émis une déclaration de politique, non pas une loi, disant: «Nous ne sommes pas en faveur d'un regroupement entre Manulife et Sun Life». C'est là une politique claire et transparente. Manulife et Sun Life savent ainsi comment gérer leurs affaires. Elles savent à quoi s'en tenir.

Évidemment, notre préférence serait qu'il ne se lance pas dans une microgestion tellement détaillée qu'il dirait: «TD peut fusionner avec telle société mais pas avec telle autre». Si cela lui paraît tellement impensable, qu'il nous le dise maintenant et nous gérerons nos affaires en conséquence.

C'est à peu près tout ce que nous disons au gouvernement. Comme je l'ai dit, ce n'est pas si compliqué car le nombre des combinaisons possible est très limité et il peut facilement les imaginer.

Le sénateur Kroft: Vous parlez très clairement. Votre désir de ne pas faire l'objet d'une microgestion est presque un résultat inévitable. Cependant, si le secteur peut accepter une intervention aussi directe que de dire: «Vous deux vous pouvez et vous deux vous ne pouvez pas», et si vous pensez que cela marcherait, je me demande comment le gouvernement pourrait être non interventionniste dans un environnement aussi réglementé. Mais, évidemment, c'est là un degré d'intervention assez poussé.

M. Clark: Pour dire les choses carrément, le gouvernement cherche à être interventionniste, mais sans que cela se voie. Il devrait être prêt à dire: «Je ne veux pas de fusions entre vous et un tel» ou bien nous dire que nous pouvons. Ce qu'il ne peut pas

is say, "I do not want to be caught looking interventionist, but wink-wink, I hope you will not come with a proposal that looks like that." They should not run a country that way. They should stand up and say, "These are our policies and we will live with the consequences."

There is a set of competition rules. To state the obvious, the Royal Bank and ourselves, if we merge with someone, would have greater branch divestitures than some of the other banks with smaller retail operations. If we want to merge and are prepared to take the price of that, then that is our business decision and we should be allowed to do that within the competition rules.

Senator Kroft: Do you see any potential for coming out of that kind of a situation, — which makes for fascinating speculation — that the divestiture orders and the forced industry accommodation that would be required might result in a stimulation of new competitive entries into the marketplace because of divestiture?

Mr. Clark: Undoubtedly, if there were forced divestitures, you will, to a certain extent, replace the lost competitors. I think that is a good thing. The thrust of my argument in 1998 was that you ought to have tough competition rules that, in a sense, force the development or replacement of the lost competitors.

Senator Oliver: Mr. Clark, what we have heard today from most witnesses either directly or indirectly — mostly it was indirectly — is that the one big issue before us is that this process has become too politicized. It has become politicized in two senses. First, it has become politicized on the part of the government — the Prime Minister and the Minister of Finance. Second, it has become politicized on the part of two government parliamentary committees in the House of Commons and in the Senate.

What I heard you say tonight in your excellent presentation, is that given the Financial Consumer Agency of Canada, OSFI, the Competition Bureau, the human rights legislation, the memorandum of understanding under the Bank Act, labour laws and other things, that we really do not need to have this final public interest review mechanism because there are checks and balances already there to catch you. What I hear you saying is that without that you can live with and deal with OSFI and with the Competition Bureau, so let us then get on with our business case.

Is that a summary of what you have said?

Mr. Clark: Yes. We certainly do not believe we need it. I think the public interest can be met sufficiently without it. If you have to have it, then make it short and make it precise and have it come at the end of the process so at least you have the benefit of knowing what all those other agencies imposed on us as part of the review process.

Senator Oliver: However, you really do not need it.

Mr. Clark: You really do not.

faire, c'est dire: «Je ne veux pas avoir l'air interventionniste mais, clin d'oeil, j'espère que vous n'allez pas venir me soumettre une proposition de ce type». Ce n'est pas une façon de gérer le pays. Il devrait se lever et dire: «Voici nos politiques et nous en assumons les conséquences».

Il existe un ensemble de règles en matière de concurrence. Il est évident que la Banque royale et nous-mêmes, si nous fusionnons avec quelqu'un, devront nous désaisir d'un plus grand nombre de succursales que certaines autres banques ayant moins d'opérations de détail. Si nous voulons fusionner et sommes prêts à payer le prix pour cela, ce sera notre décision et nous devrions être autorisés à le faire dans le respect des règles de concurrence.

Le sénateur Kroft: Pensez-vous que l'issue d'une telle situation, qui autorise des spéculations fascinantes — suite aux ordonnances de désaisissement et autres mesures imposées — serait que de nouveaux concurrents entreraient sur le marché, du fait des désaisissements?

M. Clark: Sans aucun doute, s'il y a des désaisissements imposés, vous allez, dans une certaine mesure, remplacer les concurrents perdus. Je pense que c'est une bonne chose. Toute mon argumentation en 1998 était à l'effet qu'il faut des règles de concurrence assez dures pour, d'une certaine façon, imposer l'apparition de nouveaux concurrents ou le remplacement de ceux perdus.

Le sénateur Oliver: Monsieur Clark, ce que la plupart des autres témoins nous ont dit directement ou indirectement — surtout indirectement — est que le gros problème est que ce processus est devenu trop politisé. Il est devenu politisé à deux égards. Premièrement, il a été politisé par le gouvernement — le premier ministre et le ministre des Finances. Deuxièmement, il a été politisé par les deux comités parlementaires, celui de la Chambre des communes et celui du Sénat.

Le message qui semble se dégager de votre excellent exposé est que, vu l'existence de l'Agence de consommation en matière financière du Canada, du BSIF, du Bureau de la concurrence, de la législation en matière de droits de la personne, du protocole d'entente sous le régime de la *Loi sur les banques*, de la législation du travail et d'autres choses encore, cette évaluation finale de l'intérêt public n'est pas réellement nécessaire, étant donné qu'il existe déjà tellement de contrepoids. Vous dites que vous pouvez très bien vous débrouiller avec le BSIF et le Bureau de la concurrence, et que le reste vous regarde.

Est-ce en résumé ce que vous avez dit?

M. Clark: Oui. Nous ne pensons pas que ce soit nécessaire. L'intérêt public est suffisamment protégé sans cela. Si vous allez tenir un tel examen, alors qu'il soit court et circonscrit et qu'il intervienne à la fin du processus, afin que vous sachiez au moins ce que tous ces autres organismes nous aurons déjà imposé.

Le sénateur Oliver: Mais ce n'est réellement pas nécessaire.

M. Clark: Non.

Senator Oliver: We still have one of the so-called “pillars,” which is the protection afforded the life companies. What is your view on whether that should be taken down and collapsed so that banks, if they wanted to have some kind of a merger, would be free to merge with Mutual Life, Sun Life or some of the others?

Mr. Clark: My view has always been that these are things not designed to protect the consumers. Thus, they are not in the interest of consumers. I always find it an interesting part of the political process that we are trying to have anti-customer legislation.

Clearly, to open up insurance would reduce insurance prices in Canada and provide a better product for the consumer. Therefore, banks ought to be allowed to go into the insurance selling business. However, I see no disadvantage to safety and soundness or the consumer in allowing banks and insurance companies to merge. I have not seen a credible argument that it would not be a good thing to break down that one remaining barrier between the two institutions. I think the day that a large insurance company bought a bank in Canada you would find that they would go on the other side of issue of whether it was in the interest of the consumer to have insurance sold in the branches or not.

Senator Prud'homme: I read your whole brief in both languages. It was very good translation.

Would you be happy if, in the name of clarity, the government were to say, as you have said in a few words, “Go away. Nothing will take place in under two years.” I say two years because I am of the strong view that the government will have an election in April, 2004 in order to avoid the new electoral map.

Would you be satisfied to hear them say that there will be nothing before at least two years? That means a future government. Then the rules will be so clear that there will not be any “first past the post run” between companies. Therefore, the rules are equal for everyone. No surprises.

Mr. Clark: I think you would find the whole industry would say, “let us cash in our winnings and take that.” They would love that solution. They would love it even more if the government were prepared to do that immediately.

I think that industry would prefer a two-year moratorium, and then after the election, there will be clarity as we are calling for. Now we at least can run our businesses for the next two years knowing we are not supposed to be out talking to each other and running back and forth to Ottawa to see whether there is any switch in the mood. Clearly I think the industry would find that a significant improvement from our current situation.

Senator Prud'homme: That would be quite a big relief to the 232,000 people working for the banking industry. They would say, “It is clear now. We can now concentrate on having the best bank possible. If it is to happen in two years or 30 months from

Le sénateur Oliver: Nous avons toujours l'un de ces «piliers», comme on les appelle, soit la protection donnée aux sociétés d'assurance-vie. Pensez-vous qu'il faille supprimer cela de telle façon que les banques, si elles le voulaient, pourraient fusionner avec Mutual Life, Sun Life et quelques-unes des autres compagnies d'assurance?

M. Clark: J'ai toujours considéré que ces règles ne sont pas conçues pour protéger le consommateur. De ce fait, elles ne sont pas dans l'intérêt des consommateurs. J'ai toujours trouvé curieux, du point de vue politique, que cette législation anti-consommateurs existe.

À l'évidence, l'ouverture du secteur de l'assurance ferait baisser les prix de l'assurance au Canada et donnerait aux consommateurs un meilleur produit. Donc, les banques devraient être autorisées à vendre de l'assurance. Cependant, je ne vois non plus aucun inconvénient, du point de vue de la sécurité et de la solvabilité ou de l'intérêt du consommateur, à autoriser les banques et compagnies d'assurance à fusionner. Je n'ai vu aucun argument crédible pour justifier le maintien de cette seule barrière restante entre les deux types d'institution. Je pense que si un jour une grosse compagnie d'assurance achetait une banque canadienne, vous la verriez changer d'avis et proclamer qu'il est dans l'intérêt du consommateur que les succursales bancaires puissent vendre de l'assurance.

Le sénateur Prud'homme: J'ai lu tout votre mémoire dans les deux langues. La traduction est très bonne.

Seriez-vous satisfait que, au nom de la clarté, le gouvernement dise, pour reprendre vos termes: «Allez-vous en, rien ne va se passer avant deux ans». Je dis deux ans car je suis persuadé que le gouvernement déclencherait des élections en avril 2004 pour éviter la nouvelle carte électorale.

Seriez-vous satisfait de l'entendre dire que rien ne se fera avant au moins deux ans? Un nouveau gouvernement sera alors au pouvoir. Les règles seraient alors suffisamment claires pour qu'il n'y ait pas cette course au «premier arrivé, premier servi» entre banques. Les règles seraient alors les mêmes pour tout le monde. Pas de surprises.

M. Clark: Je pense que tout le secteur dirait: «Encaissons nos gains, acceptons». Ils adoreraient cette solution. Ils l'aimeraient encore plus si le gouvernement était prêt à le faire immédiatement.

Je pense que l'industrie préférerait un moratoire de deux ans et ensuite, après l'élection, il y aurait la clarté que nous réclamons. Au moins, nous pourrions gérer nos affaires pendant les deux ans qui viennent en sachant que nous ne sommes pas censés tenir de conciliabules entre nous et de faire la navette avec Ottawa pour déceler la moindre saute d'humeur. Je pense que l'industrie jugerait cela une amélioration considérable par rapport à la situation actuelle.

Le sénateur Prud'homme: Ce serait un gros soulagement pour les 232 000 salariés des banques. Ils se diraient: «des choses sont claires maintenant, nous pouvons nous concentrer sur le travail et offrir le meilleur service possible. Si cela va arriver dans deux ans

now, because we have been administering the bank nicely, clients are happy, perhaps we will have the best chance to pass the post before the others.”

Mr. Clark: As you know, we have a view that you build a great bank by starting with customers and working with your employees. Every week, I spend time with a large number of employees. The first questions raised at every meeting I go to are about bank mergers: “What are you doing? Do we have a proposal? Are you in Ottawa? Are you selling our proposal?” People are terrified that something will happen, and we will be caught napping, not having an aggressive proposal. That is not a sensible way to run an industry.

Senator Tkachuk: That was a very good presentation because it was clear, and it was to the point. I agreed with much of it — particularly about the point that sooner or later there must be some public policy to guide us, otherwise we are operating in a bit of a vacuum.

I want to follow up on a couple of your suggestions. You mentioned making the area of coverage narrow and making the process short. We had testimony from the CIBC where they suggested 100 days. Is that what you are thinking about when you say short?

Mr. Clark: I will be clear. The difference between the CIBC and ourselves is that we are proposing a specific change in the order. The existing order says that you run the public interest review in parallel to our having discussions with OSFI and our having discussions with the Competition Bureau. We are saying that that does not work. You could be telling us that you want us to keep this branch open while I am negotiating with the Competition Bureau to ensure I sell this branch knowing that the competitor will actually close the branch down. There is no way when you have your review that you know what is being demanded from us from every other agency that is controlling us in this process.

Our suggestion is you get the order right. First, the government says, do we want this or not? Do we want an application or not so we know what this is about? Then you go to the Competition Bureau and OSFI, which I think I can run in parallel because they are quite different spheres. We find out what will we have to do to meet competition guidelines; and, therefore, we will be able to state to you there are no competition problems in this. We have OSFI give you a letter stating they have no trouble with the safety and soundness of this institution. Then, when you are reviewing us, you have narrowed down the questions of your concern, and you actually know what our remedies are. You know what the proposal is in concrete terms — what we are doing with every branch we have.

I think that can be dramatically shortened. The government has imposed an overall limit of five months for the total process, including Competition Bureau and OSFI. I would like it if

ou 30 mois, du fait que nous aurons bien travaillé, les clients seront heureux et peut-être aurons-nous la meilleure probabilité d’être servis avant les autres».

M. Clark: Comme vous le savez, nous avons la conviction que l’on construit une grande banque en commençant par les clients et en tablant sur les employés. Chaque semaine, je passe du temps avec un grand nombre d’employés. Les premières questions posées à chaque réunion portent sur les fusions bancaires: «Que faites-vous? Avez-vous une proposition? Allez-vous à Ottawa? Vendez-vous notre proposition?» Les gens sont terrifiés à l’idée que quelque chose puisse arriver, que nous soyons pris par surprise sans avoir de proposition dynamique. Ce n’est pas une façon rationnelle de gérer une industrie.

Le sénateur Tkachuk: C’était un excellent exposé car il était clair et allait droit au but. Je souscris à l’essentiel de ce que vous avez dit — en particulier le fait que tôt ou tard il faudra une politique publique pour nous guider, faute de quoi nous tournerons dans le vide.

J’aimerais revenir sur quelques-unes de vos suggestions. Vous avez souhaité que la portée de l’examen soit étroite et le processus court. La CIBC préconisait 100 jours. Est-ce là le délai auquel vous songez quand vous parlez d’un processus court?

M. Clark: Je serai clair. La différence entre la CIBC et nous-mêmes est que nous proposons une séquence différente. La séquence actuelle prévoit que l’évaluation de l’intérêt public se ferait parallèlement à nos discussions avec le BSIF et le Bureau de la concurrence. Nous disons que cela ne peut marcher ainsi. Vous pourriez nous dire de garder telle succursale ouverte pendant même que je négocie avec le Bureau de la concurrence qui veut me la faire vendre, alors que je sais bien que le concurrent qui la rachètera va la fermer. Pendant que vous ferez votre examen, vous n’aurez aucun moyen de savoir ce que chacun des autres organismes qui nous contrôlent va exiger de nous.

Nous préconisons donc de placer les choses dans le bon ordre. Premièrement, le gouvernement doit dire s’il veut des fusions ou non. Veut-il ou non recevoir une demande, afin que nous sachions à quoi nous en tenir? Ensuite on s’adresse au Bureau de la concurrence et au BSIF, deux examens qui peuvent être faits en parallèle car ils portent sur des aspects très différents. Nous saurons alors ce que nous devons faire pour répondre aux lignes directrices touchant la concurrence et nous pourrions alors vous affirmer qu’il n’y a pas de problème côté concurrence. Le BSIF vous remettra aussi une lettre disant qu’il n’a pas de doute quant à la sécurité et à la solvabilité de l’institution fusionnée. Ensuite, au moment de procéder à votre examen, vous aurez déjà cerné les questions de votre ressort et vous saurez déjà quelles mesures correctrices seront apportées. Autrement dit, vous connaîtrez la proposition concrète, ce que nous allons faire de chacune de nos succursales.

On pourra ainsi considérablement réduire le délai. Le gouvernement a imposé une échéance globale de cinq mois au processus complet, comprenant le Bureau de la concurrence et le

Mr. Hunkin's suggestion of 100 days was accepted, but I doubt the Competition Bureau will accept that they can get all this done in 100 days.

I think five months is not an unreasonable period. If you have that political agreement at the front, you take probably three or four months to get all the other agencies, followed by a shortened period of a month or two weeks for the policy review at the end where you actually know what our proposal is because we met every other agency's demands at the time.

Senator Tkachuk: We talked about "first past the post," and how everyone should have a fair shot at the merger process. I totally agree with that.

However, in reality, if the competition rules are set fairly — in other words, 30 per cent of the marketplace or whatever in particular segments — once that is done, why does the government have to be involved at all? They really do not, do they? No one has to be told anything. They follow the process. Two banks get together. They have a meeting and say, we are a few points out here, a few points out there. Let us adjust that or that. Is that normal?

Mr. Clark: There is no questions this is an unprecedented set of rules for these five institutions. So obviously, it would be perfect if there were a political condition consensus eventually that says, "We have enough rules in place. We do not need to subject it to another further political review. We just want the industry to sort itself out within the constraints we have set."

It is a complicated set of political processes that led us to this place that we find ourselves. This has become a politicized sector. I think what is in the interest of public policy is that we find a way to depoliticize it because I think that would be in the interest of all Canadians if we could now back up a little. The way to do that is to have the government declare its policy; to have a process that is not duplicated and that is sequenced in the right way. Then if you either have no public interest review or if you do, have a very short one that is narrowly defined and that takes into account what the other agencies have already extracted from us as part of getting their approval for the mergers.

Senator Tkachuk: The third issue is entrants in the marketplace — new entrants and new competition. We have a lot of competition in Canada. We have five major banks. As I learned today, in Quebec the five major banks are not number one, two and three. The five major banks start at number three and that is the Royal. There are seven major institutions in Quebec. In Saskatchewan, all the banks are players; the credit union is a player; and HSBC is a player. There are six, seven, or eight players almost everywhere in the marketplace.

Do you have supply first or do have you demand first? If four of the five banks merged into two institutions and one was left trying to get in the door of one of them, my view would be is that that would open spaces for the other entrants to get into the marketplace. In other words, the market place is pretty full, and

BSIF. J'aimerais bien que le délai de 100 jours préconisé par M. Hunkin soit accepté, mais je doute que le Bureau de la concurrence se contente de 100 jours pour son travail.

Je pense que cinq mois ne sont pas un délai déraisonnable. Si vous avez l'accord politique au départ, trois ou quatre mois suffiront probablement à tous les autres organismes, ce qui pourrait être suivi d'une période d'un mois ou deux semaines pour l'examen politique final, une fois que vous saurez exactement en quoi consiste notre proposition car nous aurons dans l'intervalle répondu aux exigences des autres organismes.

Le sénateur Tkachuk: Nous avons parlé de la notion de «premier arrivé, premier servi», et de la nécessité de donner à tout le monde une chance égale. Je suis totalement d'accord avec cela.

Cependant, dans la réalité, si les règles de concurrence sont fixées de manière équitable — autrement dit, 30 p. 100 du marché ou quelque autre chiffre dans des segments particuliers — une fois cela fait, pourquoi le gouvernement aurait-il à intervenir du tout? Ce n'est pas réellement nécessaire, n'est-ce pas? Il n'y a rien d'autre à faire. Chacun suit le processus. Deux banques se regroupent. Elles se rencontrent et disent, nous dépassons de quelques points ici, de quelques points là. Ajustons ceci ou cela. Est-ce normal?

M. Clark: Il est indubitable que c'est là un ensemble de règles sans commune mesure imposées à ces cinq institutions. Ce serait évidemment parfait s'il y avait un jour un consensus politique pour dire: «Nous avons mis en place suffisamment de règles, il n'est pas nécessaire de procéder à un autre examen politique. Laissons l'industrie se débrouiller à l'intérieur des contraintes qui lui sont fixées».

C'est un jeu politique compliqué qui nous a amenés là où nous en sommes. Ce secteur est devenu politisé. Je pense que, dans l'intérêt de la politique publique, il faut trouver moyen de le dépolitiser car ce serait dans l'intérêt de tous les Canadiens de prendre un peu de recul. La manière d'y parvenir est que le gouvernement déclare sa politique, d'avoir un mécanisme qui ne fasse pas double emploi et qui suive la bonne séquence. Ensuite, on peut soit ne pas avoir d'évaluation de l'intérêt public ou, si l'on en a une, qu'elle soit très courte, étroitement définie, et tienne compte de ce que les autres organismes nous ont déjà imposé en échange de leur agrément.

Le sénateur Tkachuk: La troisième question est l'entrée sur le marché — de nouveaux entrants et de nouveaux concurrents. Il y a beaucoup de concurrence au Canada. Nous avons les cinq grandes banques. J'ai appris aujourd'hui qu'au Québec les cinq grandes banques ne sont pas au premier, deuxième et troisième rang. Les cinq grandes banques commencent au troisième rang, avec la Banque royale. Il y a sept grandes institutions financières au Québec. En Saskatchewan, toutes les banques sont présentes, il y a aussi les caisses de crédit et HSBC. Il y a six, sept ou huit joueurs presque partout sur le marché.

Qu'est-ce qui vient en premier, l'offre ou la demande? Si quatre des cinq banques fusionnaient pour n'en faire plus que deux et que la dernière cherchait également à fusionner, j'ai l'impression que cela créerait de la place pour de nouveaux entrants sur le marché. Autrement dit, le marché est pas mal rempli et c'est

that is why American banks and other banks have a hard time getting in because we have a lot of banking institutions. Do you agree with that? I am thinking of Saskatchewan and Alberta. Alberta has Treasury Branches, right?

Mr. Clark: I certainly agree that we run a highly competitive industry. Canadians have a better consumer value package — dramatically better than Americans do. You cannot go in to a large bank in California and buy the same banking package at the same price as you can buy at TD Canada Trust today. We offer a vastly superior package, and we do so because we are in hand-to-hand combat competition with a lot of banks across Canada. Given the nature of the arithmetic of the competition guidelines — as long as you enforce the guidelines as the Competition Bureau did with the TD Canada Trust merger — you will have divestitures of branches that will automatically strengthen the other competitors already in the marketplace. That would be a good thing. I think competition is a great thing for the consumer.

Senator Tkachuk: I think that is good.

The Chairman: We will finish with one small question from the man from downtown Thetford Mines and you better have a branch there.

Senator Setlakwe: He does not.

Very briefly, Mr. Clark, thank you for an excellent presentation. You did say that there are narrowly defined issues that the government should review. I wonder if you included the perception that is out there — which has been discussed previously with the other CEOs — that you are just not there for small and medium enterprises and individuals who are looking for financing in regional areas of the country.

Mr. Clark: We are all highly sensitive to that issue. Frankly, that is an issue that we should continue to have a dialogue on whether there are bank mergers or not, because I do not think bank mergers will make that issue significantly worse or significantly better.

It is an ongoing issue. I think the banking system has received the message. Certainly at the TD, we have isolated three growth areas across the whole bank, small business is one, commercial is another and insurance, within the rules that we are allowed, is the third. Of these growth areas, we are putting a lot of resources into small business and commercial to try to make ourselves better at doing this job. We are particularly sensitive that we not run a Toronto-centric bank that only looks after small business and commercial and the Toronto area. I think we recognize this issue, but I think that is an issue we must keep on working on to convince the public that we are doing a good job.

Senator Setlakwe: Perhaps you should think of opening a branch in downtown Thetford Mines.

Mr. Clark: I will do that.

pourquoi les banques américaines et d'autres ont du mal à s'implanter parce que nous avons déjà beaucoup d'établissements bancaires. Êtes-vous d'accord? Je songe à la Saskatchewan et à l'Alberta. L'Alberta a aussi les caisses du Trésor, n'est-ce pas?

M. Clark: Je conviens tout à fait que notre industrie est hautement concurrentielle. Les Canadiens jouissent de services à bien meilleur prix — bien meilleur que les Américains. Vous ne pouvez aller dans une grosse banque en Californie et acheter le même ensemble de services au même prix que chez TD Canada Trust aujourd'hui. Nous offrons des forfaits bien supérieurs et cela parce que nous sommes dans un combat concurrentiel à l'arme blanche avec beaucoup d'autres banques à travers le Canada. Étant donné la nature arithmétique des lignes directrices en matière de concurrence — aussi longtemps qu'elles sont rigoureusement imposées comme le Bureau de la concurrence l'a fait avec la fusion TD Canada Trust — vous aurez des désaisissements de succursales qui vont automatiquement renforcer les autres concurrents déjà sur le marché. Ce serait une bonne chose. Je pense que la concurrence est excellente pour le consommateur.

Le sénateur Tkachuk: C'est bien.

Le président: Nous terminerons avec une petite question venant de l'homme du centre-ville de Thetford Mines, et vous avez intérêt à y avoir une succursale.

Le sénateur Setlakwe: Il n'en a pas.

Très brièvement, monsieur Clark, je vous remercie d'un excellent exposé. Vous avez dit que le gouvernement a lieu d'examiner certains enjeux étroitement limités. Est-ce que vous y englobez la perception qui règne — et dont nous avons brièvement parlé avec les autres PDG — à savoir que les banques négligent les petites et moyennes entreprises et les personnes qui cherchent du crédit en région.

M. Clark: Nous sommes tous très sensibles à cette question. Franchement, c'en est une qui doit faire l'objet d'un dialogue même en l'absence d'une fusion bancaire, car je ne pense pas que des fusions feraient grand-chose ni pour empirer ni pour améliorer ce problème.

C'est un problème permanent. Je pense que le système bancaire a reçu le message. Chez TD en tout cas, nous avons isolé trois domaines de croissance pour notre banque, dont la petite entreprise en est un, les prêts commerciaux en sont un autre et l'assurance un troisième, dans la mesure où les règles nous le permettent. Nous consacrons beaucoup de ressources à la petite entreprise et aux prêts commerciaux afin de nous améliorer dans ces services. Nous sommes particulièrement sensibles à l'impératif de ne pas avoir une banque centrée sur Toronto qui ne s'occupe que de sa clientèle de la région de Toronto. Je pense que nous avons conscience du problème, mais nous allons devoir continuer à travailler pour convaincre le public que nous sommes à la hauteur.

Le sénateur Setlakwe: Peut-être devriez-vous songer à ouvrir une succursale au centre-ville de Thetford Mines?

M. Clark: Je le ferai.

The Chairman: Thank you for being with us, Mr. Clark. Yours was a superb presentation.

The committee adjourned.

Le président: Merci d'être venu nous rencontrer, monsieur Clark. Votre présentation était excellente.

La séance est levée.

From Scotiabank:

Mr. Peter Godsoe, Chairman and Chief Executive Officer.

From the Canadian Imperial Bank of Commerce:

Mr. John Hunkin, Chairman and Chief Executive Officer.

From the Canadian Federation of Independent Business:

Mr. Garth Whyte, Executive Vice-President;

Mr. Brien G. Gray, Senior Vice-President, Field Operations.

From the TD Bank Financial Group:

Mr. Edmund Clark, President and Chief Operating Officer.

De la Banque Scotia:

M. Peter Godsoe, président et chef de la direction.

De la Banque impériale de commerce:

M. John Hunkin, président et chef de la direction.

De la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante:

M. Garth Whyte, vice-président exécutif;

M. Brien G. Gray, vice-président principal, Opérations.

Du groupe financier banque TD:

M. Edmund Clark, président et chef de l'exploitation.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Finance:

- Mr. Gerry Salembier, Director, Financial Institutions Division, Financial Sector; Policy Branch;
- Ms. Colleen Barnes, Chief, Competition Issues and Transactions, Financial Institutions Division;
- Ms. Rhoda Attwood, General Counsel, General Legal Services.

From the Competition Bureau:

- Mr. Gaston Jorré, Senior Deputy Commissioner of Competition, Mergers Branch;
- Mr. Richard Annan, Major Case Director and Strategic Policy Advisor, Mergers Branch;
- Mr. Gerry Birks, Senior Competition Law Officer, Mergers Branch.

From the RBC Financial Group:

- Mr. Gordon M. Nixon, President and Chief Executive Officer;
- Mr. Petter W. Currie, Vice-Chairman and Chief Financial Officer;
- Ms. Elisabetta Bigsby, Senior Executive Vice President, Human Resources and Public Affairs.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

- M. Gerry Salembier, directeur, Division des institutions financières, Direction de la politique du secteur financier;
- Mme Colleen Barnes, chef, Questions de concurrence et transactions, Division des institutions financières;
- Mme Rhoda Attwood, avocate générale, Services juridiques généraux.

Du Bureau de la concurrence:

- M. Gaston Jorré, sous-commissaire principal de la concurrence, Direction générale des fusionnements;
- M. Richard Annan, directeur des dossiers spéciaux et conseiller stratégique, Direction générale des fusionnements;
- M. Gerry Birks, agent principal du droit de la concurrence, Direction générale des fusionnements.

Du RBC Groupe financier:

- M. Gordon M. Nixon, président et chef de la direction;
- M. Peter W. Currie, vice-président et chef des finances;
- Mme Elisabetta Bigsby, vice-présidente exécutive principale, Ressources humaines et affaires publiques.

(Suite à la page précédente)



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:
The Honourable E. LEO KOLBER

Président:
L'honorable E. LEO KOLBER

Tuesday, November 26, 2002

Le mardi 26 novembre 2002

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Second and third meetings on:
The examination into the public interest
implications for large bank mergers

Deuxième et troisième réunions concernant:
L'étude sur les répercussions en matière d'intérêt
public de la fusion des grandes banques

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, P.C.	Prud'homme, P.C.
Kelleher, P.C.	Setlakwe
Kroft	

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Hervieux-Payette substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*November 26, 2002*).

The name of the Honourable Senator Poulin substituted for that of the Honourable Senator Cook (*November 26, 2002*).

The name of the Honourable Senator Stollery was removed from the list (substitution pending) (*November 26, 2002*).

The name of the Honourable Senator Meighen substituted for that of the Honourable Senator Oliver (*November 26, 2002*).

The name of the Honourable Senator Fitzpatrick substituted for that of the Honourable Senator Day (*November 26, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, c.p.	Prud'homme, c.p.
Kelleher, c.p.	Setlakwe
Kroft	

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Hervieux-Payette substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 26 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Poulin substitué à celui de l'honorable sénateur Cook (*le 26 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery a été enlevé (remplacement à venir) (*le 26 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Meighen substitué à celui de l'honorable sénateur Oliver (*le 26 novembre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Fitzpatrick substitué à celui de l'honorable sénateur Day (*le 26 novembre 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 9:05 a.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Oliver, Prud'homme, P.C., Setlakwe and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Economic Division: Ms. June Dewetering, Acting Principal.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, November 6, 2002, the committee continued its examination into the public interest implications for large bank mergers. (*See Issue No. 5, November 25, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From Queen's University:

Mr. Ted Neave, Professor of Finance, School of Business.

From the CS CO-OP:

Mr. Gary Seveny, President and Chief Executive Officer;

Ms. José Gallant, Vice-President, Finance and Chief Financial Officer;

Ms. Madeleine Brillant, Manager, Corporate Growth.

From ING Bank of Canada:

Mr. Paul Bedbrook, President and Chief Executive Officer;

Mr. Andrew D. Ross, Director of Communications, ING Direct.

Professor Neave made a statement and answered questions.

Mr. Seveny made a statement and, with the other witnesses from the CS CO-OP, answered questions.

Mr. Bedbrook from ING made a statement and, with Mr. Ross answered questions.

At 11:30 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Oliver, Prud'homme, c.p., Setlakwe et Tkachuk (9).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mme June Dewetering, attachée de recherche principale, Division de l'économie.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 6 novembre 2002, le comité poursuit l'étude sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 5 du 25 novembre 2002.*)

TÉMOINS:

De l'Université Queen's:

M. Ted Neave, professeur en finances, École de commerce.

De la CS CO-OP:

M. Gary Seveny, président du conseil et chef de la direction;

Mme José Gallant, vice-présidente et chef des finances;

Mme Madeleine Brillant, directrice, Croissance de l'entreprise.

De la Banque ING du Canada:

M. Paul Bedbrook, président et chef de la direction;

M. Andrew D. Ross, directeur des Communications, ING Direct.

Le professeur Neave fait une déclaration et répond aux questions.

M. Seveny fait une déclaration et, avec l'aide d'autres témoins de la CS-COOP, répond aux questions.

M. Bedbrook, de ING, fait une déclaration et, avec l'aide de M. Ross, répond aux questions.

À 11 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 4:10 p.m. this day, in room 257, East Block, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kolber, Kroft, Meighen, Prud'homme, P.C., Setlakwe and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Economic Division: Ms. June Dewetering, Acting Principal.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, November 6, 2002, the committee continued its examination into the public interest implications for large bank mergers. (*See Issue No. 5, November 25, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the HSBC Bank of Canada:

Mr. Martin J.G. Glynn, President and Chief Executive Officer (by videoconference).

From the National Bank of Canada:

Mr. Réal Raymond, President and Chief Executive Officer;
Jean Houde, Senior Vice-President, Corporate Affairs;
Mr. Jean-Paul Caron, Vice-President, General Affairs.

From the Public Interest Advocacy Centre:

Ms. Sue Lott, Counsel.

From Vancouver by videoconference, Mr. Glynn from HSBC Bank of Canada made a statement and answered questions.

Mr. Raymond made a statement and, with the assistance of the other witnesses from the National Bank of Canada, answered questions.

Mrs. Lott from the Public Interest Advocacy Centre made a statement and answered questions.

At 6:55 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 10, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kolber, Kroft, Meighen, Prud'homme, c.p., Setlakwe et Tkachuk (9).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Division de l'économie: Mme June Dewetering, directrice intérimaire.

Sont aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 6 novembre 2002, le Comité poursuit son étude sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 5 du 25 novembre 2002.*)

TÉMOINS:

De la Banque HSBC Canada:

M. Martin J.G. Glynn, président et chef de la direction (par vidéoconférence).

De la Banque nationale du Canada:

M. Réal Raymond, président et chef de la direction;
M. Jean Houde, premier vice-président, Affaires corporatives;
M. Jean-Paul Caron, vice-président, Affaires générales.

Du Centre pour la défense de l'intérêt public:

Mme Sue Lott, conseillère juridique.

M. Glynn, de la Banque HSBC Canada, fait une déclaration et répond aux questions par vidéoconférence depuis Vancouver.

M. Raymond fait une déclaration puis, avec l'aide des autres témoins de la Banque nationale du Canada, répond aux questions.

Mme Lott, du Centre pour la défense de l'intérêt public, fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 9:05 a.m. to study the public interest implications for large bank mergers.

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, we will resume our study on the public interest implications for large bank mergers. Our first witness is from Queen's University, Mr. Ted Neave, a professor of finance at their business school.

Mr. Edwin H. Neave, Professor of Finance, School of Business, Queen's University: Honourable senators, I have brief opening remarks. I should like to speak about the reasons behind financial mergers as I see them and some of the challenges that mergers create for management and regulators alike. Then I will try to summarize why, in my opinion, these mergers could be of net benefit to Canada.

We are seeing throughout the world, increased asset concentration and increasing convergence of formerly separate financial institutions. Both these trends are the result of mergers, some of which are purely domestic, some of which involve institutions from more than a single country. The economic forces driving this merger wave are technological change, the globalization of business, the resulting increases in competition and the widespread belief that large and well-capitalized firms have advantages in attracting international business.

Until fairly recently, high stock prices were a further contributor to this merger movement. Some analysts like to talk about lower regulatory barriers as another contributing factor to mergers. It seems that permissive changes in regulation are usually a response to industry initiatives, rather than a leader of those initiatives. Regulation can deter, but cannot usually prevent, changes in business activity that are based on sound economics. One example would be, despite the U.S. regulatory prohibition against interstate banking, U.S. banks did organize interstate operations through holding companies for many years prior to that prohibition being relaxed.

Mergers are really aimed at improving earning capabilities. They are aimed at capturing additional international business. They are intended to offer new domestic products and services and to find new ways of carrying out cross-selling if the merger involves related companies such as in the banking and the trust businesses, or in the banking and the insurance businesses. Mergers can also bring about savings in operating costs. They have the potential to realize economies of scope through

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002

Le Comité sénatorial des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour étudier les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Honorables sénateurs, nous reprenons notre étude des répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques. Notre premier témoin, M. Ted Neave, est professeur de finances à l'École de commerce de l'Université Queen's.

M. Edwin H. Neave, professeur de finances, École de commerce, Université Queen's: Honorables sénateurs, je voudrais faire de brèves remarques liminaires. J'aimerais vous soumettre la façon dont je perçois les motifs qui sont à l'origine des fusions d'institutions financières et évoquer les défis que posent ces fusions pour les gestionnaires et pour les autorités de réglementation. J'essaierai ensuite de vous dire en quoi ces fusions peuvent, à mon avis, être profitables au Canada.

Dans le monde entier, on assiste à une concentration des actifs et à une convergence d'institutions financières jusqu'alors distinctes. Ces tendances résultent de fusions dont certaines sont propres à certains pays, tandis que d'autres concernent des institutions situées dans plusieurs pays. Les moteurs économiques de cette vague de fusions sont le changement technologique, la mondialisation des affaires, le renforcement de la concurrence qui en résulte et la conviction assez généralisée que les entreprises de grande taille disposant de capitaux abondants ont de meilleures chances de susciter l'intérêt des milieux d'affaires internationaux.

Récemment encore, les forts prix des valeurs mobilières ont aussi contribué à ce mouvement de fusion. Certains analystes se plaisent à dire que l'abaissement des obstacles réglementaires a lui aussi favorisé ce mouvement. Il semble que la plus grande permissivité de la réglementation soit généralement le fruit d'initiatives prises par les milieux d'affaires plutôt que le moteur de ces initiatives. La réglementation peut avoir un effet dissuasif sur les changements d'activités commerciales qui sont fondées sur de saines considérations économiques, mais elle ne peut généralement pas les empêcher. Ainsi, malgré la réglementation américaine qui interdit les activités bancaires entre États, les banques américaines ont organisé des opérations entre États par l'intermédiaire de sociétés de portefeuille bien des années avant que cette interdiction ne soit levée.

Les fusions visent avant tout à améliorer le potentiel de profit en attirant de nouvelles activités commerciales internationales. Elles ont pour objectif de proposer sur le marché intérieur de nouveaux produits et services et de découvrir de nouvelles modalités de vente réciproque lorsque la fusion concerne des institutions connexes comme les banques et les compagnies de fiducie, ou les banques et les compagnies d'assurances. Les fusions permettent également de réaliser des économies au niveau des

cross-selling. They may be able to realize economies of scale in research and development and they may well realize economies of scale in consolidating computer and network operations as well.

Mergers do not just affect the level of earnings. They can also affect risk. There has been some research done in the United States, using hypothetical mergers of banks and insurance companies, operating companies that were hypothetically merged through a simulation, that shows that if you bring banks and life insurance companies together, there will be some cost savings through what are called "economies of scope" and there will also be a reduction of bankruptcy risk.

On the other hand, that same research shows that if you combine banking with the property and casualty insurance business, for example, there will be few or no cost savings through scope economies and there may be modest increases in bankruptcy risk. Other researchers, such as Santomero and Eckles, usually suggest that mergers will reduce operating risks, or at least not increase them.

The research studies just cited do not really ask about the nature of the firm's management; however, it seems to me that larger firms are more difficult to manage than their smaller counterparts. Unless management changes its practices to recognize this increase in size, then the newly created firm will not necessarily realize any improvement to earnings. On the other hand, one can imagine that innovative management might be able to create substantial improvements.

Turning now from the reasons to some of the performance issues that mergers raise, first of all, it seems important to recognize that increasing concentration implies increasing size, and that in turn leads to increasingly challenging management issues. In addition to this, when you combine businesses through convergence, that creates new interdependencies among the business units. That, too, increases the difficulty of managing the merged firms. This means that post-merger firms can be subject to an increased risk of operating losses, at least during the period management needs to acquire the skills to run this newly created company. These possibilities increase in importance if the combined firm conducts business in several countries.

Just to cite an example, when Citigroup was formed, one of the biggest tasks facing them was to integrate the back office of information and computing systems. Without going into a lot of particulars here, that task of integrating the back office in Citigroup is still going on. The merger began, as honourable senators will be aware, in late 1998, but the actual integration of the back office is still proceeding.

Mergers also present another kind of performance issue. It is possible that the anticipated growth that merger proponents suggest will not be realized as quickly as expected. This has been true, again, in the experience of Citigroup. The revenues have not grown as quickly as forecast, and neither has asset size.

coûts d'exploitation. Elles permettent des économies d'échelle grâce aux ventes réciproques, en matière de R-D et par la consolidation des réseaux informatiques.

L'effet des fusions ne se manifeste pas uniquement au niveau des gains. Les fusions peuvent comporter un risque. Aux États-Unis, on a fait de la recherche sur des fusions hypothétiques entre banques et compagnies d'assurances; la simulation montre que lorsque l'on réunit des banques et des compagnies d'assurance-vie, on obtient des économies de coût appelées «économies de gamme» ainsi qu'une atténuation du risque de faillite.

En revanche, la même recherche montre que si l'on réunit une banque avec une compagnie d'assurances multirisques, on ne gagnera pratiquement rien en économie de gamme et on fera augmenter légèrement le risque de faillite. D'autres chercheurs, comme Santomero et Eckles, considèrent habituellement que les fusions permettent de faire baisser les risques d'exploitation, ou du moins, de ne pas les faire augmenter.

Ces travaux de recherche ne s'intéressent pas à la nature de la gestion des institutions; cependant, il me semble que les plus grosses sociétés sont plus difficiles à gérer que leurs homologues de taille plus modeste. À moins que les gestionnaires ne modifient leur usage en fonction de l'augmentation de taille, l'institution nouvellement créée ne réalisera pas nécessairement d'augmentation de gains. En revanche, on peut concevoir qu'une gestion novatrice se traduise par d'importantes améliorations.

Passons maintenant des origines aux résultats de ces fusions: Tout d'abord, il importe de reconnaître que les mouvements de concentration impliquent des institutions de plus grande dimension, ce qui se traduit par des problèmes de gestion plus difficiles à résoudre. En outre, quand on combine des entreprises dans un mouvement de convergence, on crée entre elles de nouveaux rapports d'interdépendance, qui entraînent eux aussi une plus grande difficulté à gérer l'entité résultant de la fusion. En conséquence, les entreprises fusionnées courent un plus grand risque d'essuyer des pertes d'exploitation, au moins pendant la période de transition dont les gestionnaires ont besoin pour acquérir les aptitudes nécessaires à la gestion de la nouvelle société. Le risque sera plus grand si cette société opère dans plusieurs pays.

Par exemple, lors de la formation de Citigroup, il a notamment fallu intégrer le bureau administratif et les services informatiques. Sans entrer dans les détails, l'exercice d'intégration du bureau administratif est toujours en cours à Citigroup. Comme les honorables sénateurs le savent, la fusion a commencé à la fin de 1998, mais les opérations d'intégration du bureau administratif sont toujours en cours.

Les fusions présentent également une autre forme de problème de rendement. Il arrive que la croissance annoncée par les partisans de la fusion ne se concrétise pas aussi vite que prévu. C'est ce qu'on a constaté dans l'expérience de Citigroup, dont les revenus et les actifs n'ont pas augmenté aussi vite que prévu.

If we turn from those management challenges to the regulatory issues, they look to me something like the following: As we have said before, concentration makes for larger intermediaries, and convergence not only makes them larger but more complicated. The increasing size and complexity lead to additional management challenges, as we have mentioned, and also to greater difficulty in supervising these operations, particularly in valuing the assets. In addition, complexity increases the difficulty of winding down a big institution. On the other hand, increased size and complexity may also contribute to this syndrome known as "too big to fail," which may tend to offset the former effect.

The international banks' belief in the importance of mergers is currently being tested in another way. We are seeing that as these large international corporations take form and conduct business, they sometimes become embroiled in conflicts of interest. They may be embroiled in conflicts of interest with respect to underwriting and research in the securities business, or with respect to lending and securities underwriting in more traditional forms of banking.

Increased size and complexity require the regulators to increase their screening and monitoring activities of the industry. To cope with their bigger jobs, regulators may have to develop new tools and learn how to use them. This means that it is not clear whether the extra costs of enhanced supervision of these bigger firms will be offset by the fact that, after a merger, there is at least one less firm to be supervised individually. In addition, while the necessary regulatory learning is taking place, there is greater possibility for error of one type or another.

There is a question of whether increasing concentration and convergence create additional possibilities for systemic risk. Is the systemic risk of the financial system different as a result of these mergers? Unfortunately, it is difficult to give a clear-cut answer to this question. Probably the best answer is that we do not really know.

As management difficulties increase, there is a greater possibility of posting operating losses, and hence there is the probability that an individual firm will experience greater difficulty. In addition, with fewer institutions, the perception of contagion may be increased, and of course the interdependencies between businesses are also increased by the merger. On the other hand, there is this possibility that the merged institutions may be perceived as too big to fail, and therefore may be regarded as safer. Consequently, it is difficult to weigh these things.

I understand that the most relevant issue before this committee is whether the mergers will create net benefits for Canada. It seems that to address this issue, we should look at both the prospects for enhanced earnings and, in addition, any prospect of reduction in domestic competition. It appears that the principal benefits of the merger to Canada are the possibility of reduced operating costs, increased ability to operate internationally, and consequently greater earnings for Canada, enhanced possibilities

Passons maintenant des problèmes de gestion aux questions de réglementation. Voici ce que j'en pense: comme nous l'avons dit tout à l'heure, la concentration se traduit par de plus gros intermédiaires et la convergence rend ces derniers non seulement plus gros, mais plus complexes. Cette augmentation de taille et de complexité se traduit par des défis de gestion supplémentaires, comme je l'ai dit, et par une plus grande difficulté à surveiller l'ensemble des activités, et particulièrement l'évaluation de l'actif. De surcroît, la complexité aggrave la difficulté que présente la réduction progressive des activités d'une grosse institution. En revanche, l'augmentation de taille et de complexité peut aussi favoriser la parution du syndrome appelé «trop gros pour échouer», qui a tendance à compenser l'effet précédent.

La foi des milieux bancaires internationaux à l'importance des fusions est actuellement mise à l'épreuve sur un autre terrain. On constate que lorsque ces grandes institutions internationales se constituent et se lancent en affaires, elles s'empêtrant parfois dans des conflits d'intérêts concernant les garanties d'émissions, la recherche en matière de commerce des valeurs mobilières, les prêts ou les souscriptions à forfait, pour parler des activités bancaires plus traditionnelles.

L'augmentation de taille et de complexité oblige l'autorité de réglementation à accentuer ses activités de tamisage et de surveillance du secteur bancaire. Pour s'acquitter de cette tâche plus lourde, elle doit non seulement se doter de nouveaux outils, mais aussi apprendre à s'en servir. En conséquence, il n'est pas certain que le coût supplémentaire de cette surveillance renforcée des plus grosses institutions soit compensé par le fait qu'après une fusion, il y a moins d'institutions à surveiller. En outre, pendant que l'autorité de réglementation fait son apprentissage, le risque d'erreur est plus grand.

On peut se demander si la concentration et la convergence ne font pas augmenter le risque systémique. Ce risque systémique dans le secteur financier se trouve-t-il modifié par les fusions? Il est malheureusement difficile d'apporter une réponse péremptoire à cette question. Mieux vaut sans doute en dire qu'on ne sait pas vraiment.

Plus les difficultés de gestion augmentent, plus l'institution s'expose à des pertes d'exploitation et plus elle risque de connaître des difficultés. Par ailleurs, la diminution du nombre des institutions peut donner une impression de contagion et bien sûr, les fusions augmentent l'interdépendance entre les entreprises. En revanche, il est possible que les institutions fusionnées donnent l'impression d'être trop grosses pour faire faillite et soient donc considérées comme plus sûres. En conséquence, il est difficile de faire la part des choses.

Votre comité voudrait avant tout savoir, je crois, si les fusions peuvent comporter un avantage net pour le Canada. Je pense que pour répondre à cette question, il faut considérer d'une part la perspective d'augmentation des gains et, d'autre part, le risque d'affaiblissement de la concurrence au plan intérieur. Il semble que l'avantage essentiel des fusions pour le Canada, c'est la possibilité de faire baisser les coûts d'exploitation, d'améliorer les perspectives d'expansion internationale et, par conséquent,

for financing massive technological change, greater scope for some forms of cross-selling and, as a result, some possible improvements in customer service and quality.

On the cost side, one of the principal costs would be a possible reduction in competition, particularly in local markets, in addition to the losses that might result from the difficulties of managing the bigger and more complicated firms. To deal with the possible reductions in competition, it may sometimes be necessary to sell off a limited number of branches or perhaps a business line. Regulatory insistence on good management practice seems to offer the main possibility for offsetting losses from the merger-created management difficulties.

In closing, it seems that it must also be acknowledged that the Canadian public has been pretty unfavourable toward previous merger proposals, with the single exception of the TD-Canada Trust merger some time ago. The unfavourable perception seems at least partially attributable to the fact that the banks have not conducted the kind of public relations campaigns one imagines they might have. However, at the same time, it seems the Canadian public is relatively indifferent to the possibility that mergers will increase Canada's international competitiveness and foreign earnings. It seems that the Canadian public might be equally indifferent to the possibility that if Canadian financial institutions do not perform as well as those in the rest of the world, then the ultimate existence of our financial industry could be endangered.

Senator Tkachuk: My first question relates to a public interest concern. I come from the Prairies. The Royal Bank, along with the credit union, is the major lender to the agri-business industry in the Prairies. When mergers take place, do they abandon areas of business, or do they increase areas of business?

My concern is that once you get up to New York City and hang around with all the big boys, you might say, "To heck with the farmer in the Prairies." It would be terrible for us to lose the expertise that the Royal Bank has gained working in agriculture, and they actually make money in the Prairies. However, it may not be as sexy as dealing with the Rockefellers.

Mr. Neave: I would think that bank management would be reluctant to abandon or de-emphasize any line where it was making money. I would hope that if agri-business were profitable for the Royal Bank, they would continue to be keenly interested in that. I do not see any reason why management as a whole should be distracted from a region simply because they are a bigger organization. They can create divisions that will look after that region.

I would acknowledge that sometimes, if divisions are created that are somehow limited in the types of lending that they can engage in, if they have to report back to head office, it might be a

d'augmenter les gains pour le Canada, de pouvoir financer plus facilement les changements technologiques de grande échelle, de favoriser certaines formes de vente réciproque et, en bout de ligne, d'améliorer la qualité du service à la clientèle.

Quant aux inconvénients, le principal d'entre eux pourrait être un affaiblissement de la concurrence, particulièrement sur les marchés locaux, ainsi que les pertes qui pourraient résulter de la difficulté de gérer une entreprise plus grosse et plus complexe. Pour éviter d'atténuer la concurrence, il est parfois nécessaire de renoncer à un nombre déterminé de succursales ou à un secteur d'activité. Les exigences des autorités de réglementation en matière de bon usage de gestion semblent capables de compenser les pertes résultant d'une plus grande difficulté à gérer les entreprises fusionnées.

En conclusion, il me semble que nous devons également reconnaître que la population canadienne était dans l'ensemble relativement opposée aux précédentes propositions de fusion, à la seule exception de la fusion Toronto-Dominion-Canada Trust qui remonte déjà à un certain temps. Cette perception défavorable semble attribuable, en partie du moins, au fait que les banques n'ont pas conduit le genre de campagne de relations publiques qu'on aurait pu l'imaginer. Par contre, simultanément, il semble bien que la population soit relativement indifférente à la possibilité que ces fusions traduisent une amélioration de la compétitivité du Canada sur la scène internationale et des bénéfices réalisés à l'étranger. Il semble également que la population soit tout aussi indifférente à la possibilité que, si les institutions financières du Canada ne sont pas aussi performantes que leurs homologues à l'étranger, cela risque de compromettre l'existence même de notre industrie des services financiers.

Le sénateur Tkachuk: Ma première question concerne une question d'intérêt public. Je suis originaire des Prairies. Dans les Prairies, c'est la Banque Royale qui, avec la coopérative de crédit, est le principal prêteur dans le domaine agroalimentaire. Lorsqu'il y a fusion, les secteurs d'activité connaissent-ils une croissance ou une décroissance?

Ce que je crains, c'est qu'une fois arrivé à New York, là où il faut frayer avec les gens de l'industrie, on pourrait être tenté de dire: «Au diable les fermiers des Prairies». Pour nous, ce serait terrible de perdre tout cet acquis de la Banque Royale dans le domaine agricole, sans même parler du fait que les Prairies sont rentables pour elle. Par contre, ce n'est peut-être pas aussi séduisant que d'avoir à traiter avec les Rockefeller.

M. Neave: Je penserais plutôt que la direction de la banque répugnerait à abandonner ou à minimiser un secteur dans lequel la banque dégage des bénéfices. Si l'agroalimentaire est effectivement rentable pour la Banque Royale, j'ai l'espoir que les banquiers continueraient à s'intéresser de très près à ce secteur. Je ne vois pas pourquoi la haute direction abandonnerait une région pour la simple raison que la banque a grossi. Une banque peut toujours créer une division pour s'occuper de telle ou telle région.

J'admetts qu'il arrive, lorsque c'est le cas, qu'une division n'ait pas les coudées entièrement franches en matière de prêt, étant donné qu'elle doit rendre compte au siège social et qu'il lui est

little harder for them to get their attention. I would rely primarily on your statement that, if the business is profitable, the banks will continue to be there.

Senator Tkachuk: Perhaps I should have phrased my question differently. Since the other banks have gotten out of the business of agriculture, my concern would be corporate culture. CIBC merges with Royal, as an example, the CIBC president becomes the president of the combined entity, and he is the one who led the attack in getting out of agriculture. I ask because you have studied this: what happens in those cases? What happens when mergers take place in other types of businesses? One of the players becomes the dominant corporate culture, and then what happens?

Mr. Neave: There usually is a dominant corporate culture. That dominant corporate culture will reflect the attitudes of the management that takes over the combined enterprise. Management's principal responsibility is to earn profits wherever this is legitimately possible. It would seem to me that, apart from personal preference, it would not be a well-informed management that would miss out on an area like this, so long as the profits were there to be earned.

I imagine it would be possible for some managements to suppose that a certain type of business did not fit into their corporate culture. In that case, they might want to sell it off. However, if they were to sell it off and it is a profit-making business, it should still survive. I do not think that the possibility of banks failing to concentrate on an area where they were earning money would be very great.

Senator Tkachuk: My second question relates to regulation, safety and soundness. Perhaps you would be able to enlighten us on how other countries, such as the Netherlands and Japan, have dealt with this. All of the banks that have come to discuss bank mergers talk about their ability to become a player on the international stage. Whether or not they are in the top 50 or 25 of the world seems to bother them. Some of them were, but are no longer.

When these banks merge and become international players, what kind of challenge does this present to our regulators? Also, if, for example, the Royal merged with CIBC, might the idea of "too big to fail" cause them to be somewhat indiscreet about how they do business, because of the expectation that someone will always bail them out? How have other regulators managed to handle the situation in their countries of their banks operating internationally?

Mr. Neave: I will try to answer this in three parts, in regard to the issue of size first, and then I will try to address the "too big to fail" question. I do not have a great deal of information about how regulators in other countries attempt to deal with this issue, but nevertheless, I shall try to address it briefly.

sans doute un peu plus difficile d'attirer l'attention de celui-ci. Mais je dirais plutôt comme vous que, si le secteur est rentable, les banques y resteront actives.

Le sénateur Tkachuk: J'aurais peut-être dû poser ma question différemment. Étant donné que les autres banques ont abandonné le secteur agricole, j'ai quelques craintes concernant la culture d'entreprise. Supposons que la CIBC fusionne avec la Royale et que le président de la première devienne le président de la nouvelle banque alors que c'est lui qui avait insisté pour que sa banque abandonne le secteur de l'agriculture. Je vous pose la question parce que j'ai étudié la chose: que se passe-t-il alors? Que se passe-t-il lorsqu'il y a des diffusions dans d'autres entreprises? L'un des protagonistes impose sa culture d'entreprise, mais que se passe-t-il alors?

M. Neave: Il y a généralement qu'une seule culture d'entreprise dominante et cette culture est le reflet des attitudes de la direction de la nouvelle entité. La haute direction a pour principale responsabilité de dégager des bénéfices partout où c'est légitimement possible. À mon avis, sauf bien sûr s'il y a une question de préférence personnelle, une direction d'entreprise qui abandonnerait un secteur comme celui-là alors qu'il est toujours rentable ne serait pas très bien informée.

J'imagine qu'il est toujours possible qu'une direction parte du principe que tel ou tel secteur ne correspond pas à sa culture d'entreprise. À ce moment-là, peut-être voudra-t-elle se départir de ses actifs dans ce domaine. Par contre, s'il s'agit d'un secteur rentable, le secteur devrait néanmoins survivre. Je ne pense pas qu'il soit très vraisemblable que les banques puissent abandonner un secteur qui leur permet de dégager des bénéfices.

Le sénateur Tkachuk: Ma seconde question porte sur la réglementation, la sécurité et la validité. Vous pourriez peut-être nous éclairer sur ce que d'autres pays comme les Pays-Bas et le Japon ont fait à ce chapitre. Toutes les banques qui sont venues nous parler de fusion disent vouloir devenir des protagonistes sur la scène internationale. Leur classement, parmi les 25 ou les 50 plus importantes banques du monde, semble vraiment être quelque chose d'important pour elles. Certaines banques étaient dans la liste, mais elles ne le sont plus.

Lorsque ces banques fusionnent et deviennent des joueurs internationaux importants, quel genre de problème cela pose-t-il à nos autorités de réglementation? Qui plus est si, par exemple, la Banque Royale fusionnait avec la CIBC, l'idée que la très grande taille de cette nouvelle banque la mette à l'abri de tout échec ne pourrait-elle pas la pousser à dévoiler trop de détails sur la conduite de ses affaires puisqu'elle s'attendra toujours à ce que quelqu'un la renfloue? Sait-on ce que font les autorités de réglementation des autres pays dont les banques opèrent sur les marchés internationaux?

M. Neave: Je tenterai de répondre en trois parties, en traitant d'abord de la question de la taille, puis de cette idée que la très grande taille des banques les immunise contre les échecs. Je ne connais pas en détail la stratégie des autorités de réglementation des autres pays face à cette situation, mais j'essaierai de répondre brièvement.

One of the reasons our bankers are so concerned with international expansion is that, domestically, they face what is largely a mature market. There is not much room for expansion within this market. The banks are generally over capacity in terms of branches in this market. If they want earnings to grow, they must look to other markets in order to find those growth opportunities. I do not believe they are concerned with international business simply as a matter of pride. They are concerned with international business in an attempt to continue to manage dynamic, growing corporations.

At the same time, they are concerned with keeping up with the rest of the world in terms of technology and the international markets they serve. In order to do that, they do need to be in the top 40 or so. If the banks fall too far behind, they will not be able to achieve the kinds of investments needed to operate in this modern financial world of ours. I suspect that some of these managements are genuinely concerned that, if they do not keep pace, they will fall behind and Canadian banking as a whole will become less important on the world scene. The driver behind this desire to increase size is that local markets are mature and the growing corporation needs to find others.

With respect to the "too big to fail" issue, that seems to be a legitimate concern. If we have very large banks, we will find it very difficult to let them fail if they should get into a great deal of trouble. The temptation to help them is likely to be there. It is acknowledged in the United States. I expect it has been acknowledged in Britain, as it has been here. Whenever that possibility exists, there is the possibility of moral hazard or that banks would not pay as much attention to risks as they would otherwise. In the final analysis, the only real recourse we have to manage this sort of thing is for regulators to take as tough an attitude as they can.

Paul Volcker was asked how he would handle the issue of moral hazard. He said, "I will discuss that with your successor." Whether our regulators would be tempted to use that kind of language, I am not sure. However, the "too big to fail" issue is a real one. It requires tough-minded management. I do not believe we can avoid recognizing that.

As far as regulation in other countries is concerned, the main difference that we see today is the consolidation of all regulatory matters. For example, in Great Britain, securities, banking and all financial business is now under a single regulator. There are two regulators in Australia. That is close to what we have here. In the United States, regulation is highly fragmented and much needs to be done to attain the level of consolidation that exists in Britain, Australia or Canada.

L'une des raisons pour lesquelles nos banquiers sont si préoccupés par la croissance à l'échelle internationale tient au fait qu'à l'échelle intérieure, le marché est établi dans une très large mesure. Il ne reste plus beaucoup de place à la croissance ici au Canada. Le nombre de leurs succursales est dans bien des cas trop élevé. Si elles veulent que leurs revenus augmentent, elles doivent se tourner vers de nouveaux marchés afin de dénicher de nouvelles possibilités. Je ne crois pas que les affaires à l'échelle internationale les préoccupent par pure fierté. Elles sont préoccupées par cette situation parce qu'elles veulent demeurer dynamiques et poursuivre leur croissance.

Parallèlement, elles veulent suivre la cadence établie par le reste du monde en matière de technologie et des marchés internationaux dans lesquels elles sont actives. À cette fin, elles doivent se maintenir dans les 40 premières. Si les banques perdent trop de terrain, elles n'arriveront pas à investir suffisamment pour mener à bien leurs activités dans le monde financier moderne d'aujourd'hui. Je crois que certaines banques estiment véritablement que si elles ne parviennent pas à maintenir la cadence, elles prendront beaucoup trop de retard et toute l'industrie bancaire canadienne perdra de l'importance à l'échelle internationale. Le désir d'expansion s'explique par le fait que si les marchés intérieurs sont établis, une entreprise en expansion doit trouver de nouveaux débouchés ailleurs.

En ce qui a trait à l'illusion que la très grande taille immunise contre l'échec, cela semble être une préoccupation légitime. Si nous avons de très grosses banques, il sera bien difficile de les laisser échouer dans l'éventualité où elles feraient face à des problèmes importants. On sera sans doute naturellement porté à les renflouer. C'est un fait reconnu aux États-Unis. Je suppose que c'est la même chose en Grande-Bretagne, tout comme c'est le cas ici. Dans pareil cas, il y a toujours la possibilité de l'aléa de moralité ou le risque ne soit plus à l'avant-plan des préoccupations des banques. En dernière analyse, le seul moyen de gérer ce genre de chose est de demander aux autorités de réglementation d'être aussi fermes que possible.

Lorsqu'on a demandé à Paul Volcker comment il envisageait la question de l'aléa de moralité, il a répondu: «J'en discuterai avec votre successeur». Je doute fort que nos autorités de réglementation utilisent un tel langage. Toutefois, la question de la très grande taille des banques, qui les porte à croire qu'elles sont immunisées, est bien réelle. Elle nécessite une gestion sans pitié. Je ne crois pas qu'on puisse éviter de le reconnaître.

En ce qui a trait à la réglementation des autres pays, la principale différence réside dans la consolidation des affaires réglementaires. Par exemple, en Grande-Bretagne, les valeurs mobilières, les services bancaires et les affaires financières sont régis par une seule autorité de réglementation. Il existe deux autorités de réglementation en Australie, ce qui n'est pas sans rappeler notre cas. Aux États-Unis, la réglementation est très fragmentée et beaucoup reste à faire avant qu'ils n'atteignent le niveau de consolidation de la Grande-Bretagne, de l'Australie ou du Canada.

Senator Kroft: While there is clearly a preference for having the option to merge, if they so choose, amongst the banks that we heard from yesterday, I believe it is fair to say that all of them, and certainly at least two of them specifically, said, "Please understand, we will be okay whether we merge or not. What we really need is a clear direction on whether or not that is what government wants us to do, so that we can get on with our business effectively."

Would you have any comment on that?

Mr. Neave: I think that the statement that they would continue to strive, if they are not permitted to merge, is realistic. It may be that in those cases, our banks would look to some form of partnership or other kind of alliance with foreign countries in order to do business in those countries.

I can sympathize with the view that it is easier if one knows what the rules are, because then one can formulate one's plans to carry out the domestic business within the rules and the international business in some other way, whereas if the rules were going to change, it might be possible to carry out those mergers.

Had I been in the shoes of one of those gentlemen yesterday, I might have said that it seems important to me that we be able to compete internationally within a regulatory environment comparable to those of other countries, like the United States and Britain, if we indeed want our banking industry to be one of the world's leaders, as it has been in the past.

Senator Kroft: One of the preoccupations of the government, going back through the MacKay report, and of this committee, was always the issue of competitiveness within the banking sector. One of the concerns with mergers, obviously, as you were discussing a moment ago, is whether or not, if you reduce the number of players, there will be less competition.

This then takes us quickly to the question of alternate competition if, in the process of merging, banks are required to divest of branches, which provides an opportunity for other players, domestic or foreign, to acquire banking infrastructure, which would be more difficult or costly to do under other circumstances.

In that context, I would ask you to express your thoughts as to the extent to which foreign banks might be expected — I am not sure of your area of knowledge or expertise in this — to come in, fill some of the gaps and create new opportunities.

Mr. Neave: Yes. I have an acquaintance with this subject. I would not describe myself as an expert on it. However, I have studied Canada's banking industry for most of my career, and so I do have a sense of perspective on it.

With respect to competition subsequent to a merger, we can look to two possibilities. We can look to the domestic institutions, the credit unions and the caisses populaires, and we can then look

Le sénateur Kroft: Bien que les banques préfèrent de toute évidence avoir la possibilité de se fusionner si elles en éprouvent le besoin, les représentants de banques que nous avons entendus hier ont tous dit, du moins deux d'entre eux plus précisément: «Comprenez-nous bien, nous survivrons, fusion ou pas. Ce qui nous importe, c'est d'avoir une indication nette de ce que le gouvernement attend de nous pour que nous puissions mener nos activités le plus efficacement possible».

Voulez-vous faire des observations à ce propos?

M. Neave: En effet, je ne crois pas qu'il soit faux de dire que les banques continueront de progresser dans la voie du succès qu'elles se fusionnent ou non. Dans pareils cas, nos banques se tourneront peut-être vers des partenariats ou des alliances avec des pays étrangers pour étendre leurs activités à leurs marchés.

Je comprends qu'il est beaucoup plus souhaitable de fonctionner dans un monde dont on connaît les règles, étant donné que l'on peut orienter ses projets pour le marché intérieur d'une façon et ceux pour le marché international différemment. Toutefois, si les règles changeaient, ce serait peut-être possible de procéder à des fusions.

Si je m'étais retrouvé dans les souliers d'un des représentants que vous avez entendus hier, j'aurais sans doute souligné l'importance de ne pas défavoriser les banques canadiennes en les astreignant à des régimes réglementaires très stricts à l'échelle intérieure par comparaison à ceux des États-Unis ou de la Grande-Bretagne si nous souhaitons que notre industrie bancaire soit un chef de file mondial, comme cela a toujours été le cas par le passé.

Le sénateur Kroft: Une des préoccupations du gouvernement, et de notre comité, si on revient au rapport MacKay, a toujours été la compétitivité du secteur bancaire. Comme vous le disiez un peu plus tôt, la plus vive inquiétude relative aux fusions concerne la diminution du nombre des institutions qui se traduirait par une diminution de la concurrence.

Émerge ainsi la question de l'autre concurrence puisque si les banques doivent fermer des succursales en raison des fusions, cela ouvre la voie à d'autres joueurs, qu'ils soient canadiens ou étrangers, qui souhaiteraient acheter l'infrastructure bancaire, ce qui aurait été trop coûteux ou difficile autrement.

À ce propos, si cela fait partie de votre champ de compétences, j'aimerais que vous nous disiez dans quelle mesure vous croyez que les banques étrangères pourraient tenter de combler le vide ainsi créé et de créer de nouveaux débouchés.

M. Neave: Oui. Le sujet ne m'est pas parfaitement étranger, même si je ne me décrirai pas comme un expert en la matière. Toutefois, j'ai étudié l'histoire de l'industrie bancaire canadienne pendant la plus grande partie de ma carrière et je suis parvenu à m'en faire une idée.

En ce qui a trait à l'environnement concurrentiel suite à une fusion, deux possibilités s'offriraient à nous. D'abord, on pourrait se tourner vers les institutions canadiennes, les coopératives de

outside the country to international institutions and ask whether they would bring additional competition.

However, before we look at those two things, I believe it might be appropriate to mention that reducing the number of large banks from, say, five to three may not have very much effect on domestic competition, except in certain local areas. Of course, if we were talking about a merger of two banks that were the only two in a certain locale, that would result in that becoming a one-bank locale, unless the competition authorities required a sell-off in that area.

However, for the most part, within the country, there is a degree of competition from the caisses populaires and credit unions. There is a degree of competition from institutions in other countries. That should mean that a merger would not seriously damage competition.

I myself do not feel particularly worried about the possibility of increases in prices if we were looking at a Canada with three major banks, say, a fringe of credit unions and caisses populaires and also the presence of banks from outside the country.

Now, do the credit unions and caisses populaires provide real and important competitive pressures on the banking system? I would be skeptical about this, except in these locales that we were talking about, because they have tended to take about the same percentage of the assets for many years now. It seems unlikely to me, even if we continued to relax the legislation that governs them, that they would suddenly become major players in the financial industry.

Now, what about the international competition? Under the North American Free Trade Agreement and pressures from the international community, I think that international competition will, if anything, get stiffer within this country. We will probably want to welcome that, because that will help to improve the performance of our local institutions.

At the same time, it seems to me we need to listen to the local institutions if they say, "Well, we are facing increasing foreign competition. To meet this competition, we need to be bigger and tougher." If they tell us that, I believe it is incumbent upon us to listen carefully to that argument.

Senator Hervieux-Payette: Recently, we read in the newspaper about the profit of one of our large banks being the best in 10 years. What surprised me was that 60 per cent came from service fees from private customers.

When I am asked to look at the public interest, I start first with private people, then small business, then large corporations, then other sectors in banking and foreign revenues with activities outside of the country. These are the customers at large, and then we have the shareholders.

We have heard that Citicorp was not a great adventure for the shareholder. Have you seen other banks, because it is the banks we are looking at, that have really gained a lot by becoming

crédit et les caisses populaires pour plus de concurrence ou, autrement, on pourrait confier le mandat à des institutions internationales.

Toutefois, avant d'envisager ces deux scénarios, je crois qu'il serait souhaitable de souligner que la réduction du nombre des grandes banques de cinq à trois, par exemple, n'aura peut-être pas une incidence très importante sur la concurrence intérieure, sauf dans certaines régions précises. Évidemment, si dans une localité il n'existe pour le moment que deux banques et que ce sont précisément elles qui se fusionnent, il n'en resterait évidemment plus qu'une à moins que le bureau de la concurrence n'intervienne.

Toutefois, règle générale, au Canada, les caisses populaires et les coopératives de crédit apportent un certain degré de concurrence. Les institutions étrangères y contribuent aussi. Cela nous pousse à croire qu'une fusion n'aurait pas de répercussions importantes sur la concurrence.

À mon avis, il n'y a pas lieu de s'inquiéter d'une augmentation importante des frais si l'on se retrouvait avec trois grandes banques, par exemple, et une portion de coopératives de crédit et de caisses populaires en plus des banques étrangères.

Quant à savoir si les coopératives de crédit et les caisses populaires exercent véritablement une pression concurrentielle sur le système bancaire, je n'en suis pas certain, sauf dans les localités dont je parlais plus tôt puisque leurs actifs ne semblent pas avoir beaucoup bougé depuis un certain nombre d'années. Il me paraît fort peu probable qu'elles deviennent des joueurs importants de l'industrie financière, même si l'on assouplissait les lois qui les régissent.

Mais qu'en est-il de la concurrence internationale? À cause de l'Accord de libre-échange nord-américain et des pressions de la communauté internationale, la concurrence internationale au Canada deviendra plus féroce. C'est probablement une bonne chose car cela contribuera à améliorer le rendement de nos institutions locales.

Parallèlement, nous devons écouter ce que disent ces institutions locales lorsqu'elles doivent faire face à cette augmentation de la concurrence étrangère et qu'elles ont besoin pour cela de prendre de l'expansion ou d'être plus rigoureuses. Si c'est ce que nous disent ces institutions, il nous incombe de leur prêter une oreille attentive.

Le sénateur Hervieux-Payette: Récemment, on pouvait lire dans les journaux qu'une de nos grandes banques a réalisé ses meilleurs profits des 10 dernières années. Ce qui m'a étonné, c'est que 60 p. 100 de cet argent venait des frais de service que paient les clients.

Quand on me demande de défendre l'intérêt public, je commence par les simples citoyens, puis les petites entreprises, les grandes sociétés et enfin d'autres secteurs des banques et du revenu étranger actifs à l'extérieur du pays. Il y a d'abord les clients en général, puis les actionnaires.

On nous a dit que Citicorp n'avait pas été très avantageuse pour les actionnaires. Savez-vous si d'autres banques, puisque les banques sont le sujet de notre étude, ont fait des gains réels en

bigger, and where the shareholder as well as the customer has benefited from the merger? Why merge if it does not produce any positive results? I would like to know if you have any kind of data or figures.

Mr. Neave: With respect to Citicorp, shareholder value was created to quite a substantial degree in 1998 when the merger first took place. Some of that value seemed to attenuate between 1998 and now, and that has been attributed in part to the fact that Citigroup incorporated a property and casualty insurance operation that they are now spinning off, and in part to management difficulties within the company. There were two heads vying for the job of CEO, and eventually it resulted in one of them leaving Citigroup, as you know.

To summarize, the formation of Citigroup created shareholder value. The extent to which that value was created and maintained probably did not meet the expectations of Citigroup at the time of the merger. That would be the first point.

The second point is with respect to consumer protection and consumer interests. There, I believe we would rely mainly on competition. Let us suppose that a merger does create cost savings. That is going to contribute, in part, to shareholder value, and it could contribute, in part, to consumer benefits, if they are passed on. The only policy mechanism we have to ensure that they are passed on is to make certain, as certain as we can, that the industry remains competitive. This would probably mean continuing to encourage those credit unions and caisses populaires, and further international competition within the country.

It does seem that, in many mergers, shareholder value can be created. This is certainly not a universal experience. It depends considerably on the details of the merger. It depends also to a considerable degree on the management of the merged company. If those elements are not there, neither shareholder value nor consumer benefits are assured.

Senator Hervieux-Payette: In your opinion, what would be the effect on very large developments in Canada? Let us say we need between \$6 billion and \$10 billion for Churchill Falls. We need \$10 billion for the gas pipeline project in the North. Let us say that we have several large projects. Would there be a difference between the ability of merged banks to help finance these projects and that of a syndicate of a number of banks in this country?

Mr. Neave: A merged bank might have a better chance of becoming a syndicate leader. It may become a stronger competitor for the Morgan Stanleys, the Goldman Sachs and the other large investment companies. That kind of financing is likely to be international in scope, and our institutions will take part to the extent that they have good bargaining power and are seen as important on the international scene.

prenant de l'expansion, des cas de fusions qui ont été aussi avantageuses pour les clients que pour les actionnaires? Pourquoi procéder à une fusion si ce n'est pour obtenir des résultats positifs? J'aimerais savoir si vous possédez ce genre de données.

M. Neave: Dans le cas de Citicorp, les actionnaires en ont retiré des avantages importants en 1998, lorsque la fusion a été effectuée. Ces bénéfices semblent avoir diminué depuis 1998, et c'est attribuable en partie au fait que Citigroup a assimilé une société d'assurance de biens et d'assurance risques divers dont elle est en train de faire une entreprise dérivée et en partie à des difficultés de gestion au sein de l'entreprise. Deux personnes se faisaient concurrence pour obtenir le poste de PDG et l'une d'entre elles, comme vous le savez, a fini par quitter Citigroup.

En résumé, la formation de Citigroup a créé de la valeur pour les actionnaires. La création et le maintien de cette valeur n'ont probablement pas répondu aux attentes qu'avait Citigroup au moment de la fusion. Voilà pour le premier élément.

Deuxièmement, il y a la question de la protection et de l'intérêt des consommateurs. À mon avis, cela relève principalement de la concurrence. Supposons qu'une fusion permet de réaliser des économies. Ces économies ajoutent d'une part à la valeur pour les actionnaires et d'autre part, elles constituent un avantage pour les consommateurs, si elles leur sont transférées. Le seul mécanisme dont nous disposons pour garantir que ces économies sont transférées aux clients, c'est de nous assurer dans toute la mesure du possible que le secteur demeure concurrentiel. Cela signifie probablement qu'il faut continuer d'encourager les coopératives de crédit et les caisses populaires, ainsi qu'augmenter la concurrence internationale au sein du pays.

Dans bon nombre de fusions, il semble qu'il soit possible de créer de la valeur pour les actionnaires. Mais ce n'est pas toujours le cas. Cela dépend beaucoup des détails de la fusion. Cela dépend également beaucoup de la gestion de l'entreprise fusionnée. Si ces éléments ne sont pas en place, on ne peut garantir ni valeur pour les actionnaires, ni avantage pour les consommateurs.

Le sénateur Hervieux-Payette: À votre avis, quel serait l'effet sur les très grands projets au Canada? Supposons qu'il faille investir 6 ou 10 milliards de dollars à Churchill Falls. Il faut investir 10 milliards de dollars dans le projet de gazoduc du Nord. Supposons que nous avons plusieurs grands projets. Pour le financement de ces projets, quelle serait la différence entre la capacité des banques fusionnées et celle d'un consortium constitué d'un certain nombre de banques canadiennes?

M. Neave: Une banque fusionnée serait peut-être mieux en mesure de diriger un consortium. Elle serait peut-être mieux en mesure de concurrencer les Morgan Stanleys, les Goldman Sachs et les autres grandes sociétés d'investissement. Un tel projet nécessitera probablement un financement de portée internationale, et nos institutions y participeront dans la mesure où elles ont un bon pouvoir de négociation et où elles sont considérées importantes sur la scène internationale.

Senator Hervieux-Payette: Just to understand your answer, if we were to merge all of them to make one big bank, would they be big enough to compete with the bigger ones in the United States, the United Kingdom or the Netherlands?

Mr. Neave: No. When Canadian banks merge, they are not going to end up in the top 10. I have not actually done the calculation here; however, I do not believe that even if we assembled them all together into one big bank, that it would be one of the highest-ranked banks in the world. What probably is the case is that, if we permit our banks to merge, they will become stronger and better international players as a result; not the best, not the biggest, but they will be better and stronger.

That does mean that we bring more earnings home to Canada from other countries. It means that our domestic financial system remains, to a certain degree, within our hands. It further means that our domestic financial system can be relatively modern and up-to-date in terms of technological investment.

Permitting mergers will not cure all of our problems, but it may improve things.

Senator Oliver: You are an academic, and academics seem to favour the concept of mergers. In your paper, you gave six cogent reasons why mergers should be considered here in Canada. To refresh your memory, you said it would reduce operating costs, increase ability to compete internationally, increase earnings for Canada, and so on.

Mr. Neave: Yes, sir.

Senator Oliver: You went on to say that when bank mergers last came up, in 1998, Canadians did not look upon it favourably. There was certainly a strong reaction against it, not just politically, but from Canadians generally. You said that the banks did not have a very good public relations campaign.

As a result of the letter from Minister Manley, we are looking at the public interest impact assessment today.

One of the things that you did not discuss when you were listing your six reasons why mergers would favour us is some of the downsides. What about the transition? What about bank employees who will be laid off? What about downsizing and, most of all, what about access to capital in some of the smaller regions in Canada if things become centralized in Toronto? It seems to me that this committee should understand the impact on the smaller regions in the event of a merger.

Mr. Neave: With respect to downsizing, the other side of the coin of economies of scale and economies of scope is the reduction of the number of employees within particular parts of the banking sector.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je veux m'assurer de comprendre votre réponse. Si toutes nos banques se fusionnaient pour n'en former qu'une seule, serait-elle assez importante pour concurrencer les grandes banques des États-Unis, du Royaume-Uni ou des Pays-Bas?

M. Neave: Non. Si les banques canadiennes se fusionnent, elles ne se retrouveront pas au rang des dix plus importantes. Nous n'avons pas vraiment fait le calcul, mais nous croyons cependant que si on réunissait toutes les banques en une seule, cette banque ne serait pas l'une des plus importantes au monde. Mais si l'on permettait à nos banques de se fusionner, elles seraient plus fortes et elles seraient mieux en mesure de faire face à la concurrence internationale; elles n'en seraient pas les meilleures ni les plus grandes, mais elles s'en trouveraient améliorées et renforcées.

Cela ne signifie pas qu'elles ramèneront au Canada plus d'argent des autres pays. Cela signifie que nous continuerons de diriger, jusqu'à un certain point, notre système financier national. Cela signifie également que notre système financier national peut être relativement moderne et à jour du point de vue des investissements technologiques.

Autoriser les fusions ne résoudra pas tous nos problèmes, mais cela pourrait améliorer la situation.

Le sénateur Oliver: Vous êtes un universitaire, et les universitaires semblent en faveur des fusions. Dans votre document, vous donnez six raisons pour lesquelles le Canada devrait envisager ces fusions. Je vous rappelle que, d'après vous, nous pourrions ainsi réduire les coûts d'exploitation, augmenter notre capacité de concurrence internationale, augmenter les gains pour le Canada, et cetera.

M. Neave: Oui, monsieur.

Le sénateur Oliver: Vous avez dit que lorsque la question des fusions bancaires a été examinée la dernière fois, en 1998, les Canadiens ne semblaient pas y être favorables. La réaction contre ces fusions avait été assez vigoureuse, pas seulement chez les politiques, mais dans toute la population canadienne. Vous avez dit que les banques n'avaient pas mené une bonne campagne de relations publiques.

Compte tenu de la lettre qu'a envoyée le ministre Manley, nous faisons aujourd'hui une évaluation de l'effet de ces fusions sur l'intérêt public.

Vous avez fourni une liste de six raisons pour lesquelles les fusions seraient avantageuses, mais vous avez omis de mentionner certains inconvénients. Qu'en est-il de la transition? Qu'en est-il des employés qui seront mis à pied? Qu'en est-il de la réduction de l'effectif et, surtout, de l'accès au financement dans certaines régions plus petites du Canada, si les banques sont centralisées à Toronto? Il me semble que notre comité devrait connaître les effets des fusions sur les régions plus petites.

M. Neave: Pour ce qui est de la réduction de l'effectif, il est certain que les économies d'échelle entraînent une réduction du nombre d'employés dans certains éléments du secteur bancaire.

Whether that would result in anything other than losses through attrition would depend on the extent to which that same bank was expanding its other forms of business.

Having said all of that, I believe it is likely. I think we have to take into account that when banks merge, one would expect a certain reduction in employment if the bank stays at the same size.

One would hope that the banks would be able to handle this delicately and humanely, through attrition rather than wholesale layoffs. I believe we heard at least one of the CEOs yesterday addressing that question.

With respect to the local regions, our principal policy weapon to ensure that the local regions are looked after is to try to make sure that the system remains as competitive as possible.

If the system remains competitive, then wherever local regions present profit opportunities, one of the banks ought to be very interested in taking advantage of those.

I believe that the fear that going from six banks to three will reduce competition substantially is probably an exaggerated concern. However, I do understand very clearly that within the local districts, people will be concerned if they have one bank rather than two, and they will be concerned about their ability to get loans from that one bank, as opposed to three.

Senator Oliver: How can there be competition if, in Ontario and Atlantic Canada, there is no second tier provided through credit unions, as there is in Quebec and out West? How will those two regions be serviced?

Mr. Neave: There is some competition through foreign banks that will allow one to handle banking and loans by telephone. However, this remains a concern. I do not have a satisfactory answer for you.

Senator Oliver: What about access to capital in the regions? What about the tendency to have everything concentrated in Toronto, on Bay Street? What happens to the outlying regions of Canada?

Mr. Neave: Let us talk about access to capital in two ways. If they are large business projects, that type of financing has to be arranged with some reference to the major centres in the country anyway. If we are talking about local businesses, then it seems to me the best we can do, in the event of a merger that will reduce the number of banking outlets in a locale, is to ask one of the merging units to sell off that branch to a credit union or another institution to try to preserve the local competition.

I believe you had another part to the question, but I have lost it now.

Senator Oliver: That is not always the case. Last night, TD-Canada Trust told us that when they were ordered to divest some of their branches, virtually no one wanted to pick them up. The customers at the particular Canada Trust branches wanted

La mesure dans laquelle l'effectif serait réduit par attrition dépendrait de la mesure dans laquelle la banque prendrait de l'expansion dans d'autres types d'entreprises.

Cela dit, je crois que c'est probable. Lorsque des banques se fusionnent, il faut tenir compte de ce qu'il y aura un certain nombre d'emplois perdus, si la taille de la banque demeure la même.

On peut espérer que les banques feraient preuve de délicatesse et de compassion et réduiraient l'effectif par attrition plutôt que par mises à pied massives. Au moins l'un des PDG que nous avons entendus hier a traité de cette question.

Pour ce qui est des régions plus petites, notre principal outil pour garantir que les régions sont bien servies, c'est de veiller à ce que le système demeure aussi concurrentiel que possible.

Si le système demeure concurrentiel, les banques seront très intéressées à profiter de toutes les possibilités qu'offrent ces régions.

On craint qu'il y aura une trop grande réduction de la concurrence si six banques se fusionnent pour en former trois, et j'estime que cette crainte est probablement exagérée. Je comprends toutefois que les populations des districts locaux s'inquiètent de n'avoir plus qu'une banque au lieu de deux et que les gens se demandent s'ils pourront obtenir des prêts de cette banque unique, s'il y en a plus trois.

Le sénateur Oliver: Comment peut-il y avoir de concurrence si, en Ontario et dans la région atlantique du Canada, il n'existe pas de deuxième palier de services assurés par les sociétés de crédit, comme c'est le cas au Québec et dans l'Ouest? Comment ces deux régions seront-elles desservies?

M. Neave: Les banques étrangères assureront une certaine concurrence dans la mesure où les clients pourront avoir accès à des services bancaires et à des prêts par téléphone. Cela étant, le problème demeure. Je n'ai pas de réponse satisfaisante à vous donner.

Le sénateur Oliver: Qu'en est-il de l'accès au capital dans les régions? Que dire également de la tendance à tout concentrer à Toronto, à Bay Street? Qu'advient-il des régions périphériques du Canada?

M. Neave: Abordons la question de l'accès au capital de deux manières. S'agissant de gros projets commerciaux, le financement est arrangé par les grands centres du pays de toute façon. Si vous me parlez des entreprises locales, alors il me semble que le mieux que nous puissions faire, dans l'éventualité d'une fusion qui réduirait le nombre de succursales locales, c'est d'exiger de l'une des deux entités fusionnées de vendre ladite succursale à une société de crédit ou à une autre institution pour essayer de préserver la concurrence locale.

Je pense que votre question comportait un deuxième volet, mais je ne m'en souviens plus.

Le sénateur Oliver: Ce n'est pas toujours le cas. Hier soir, des représentants de TD-Canada Trust nous ont dit que quand ils ont été obligés de se dessaisir de certaines de leurs succursales, personne ou presque n'a voulu les acheter. Les clients des

them to keep them, but the bank had been ordered to get rid of them and no one was interested in picking them up. A number were sold at fire sales and then closed. How is that in the public interest?

Mr. Neave: That is not in the public interest. However, we have to take account of the fact that, on the whole, that merger may have been in the public interest, notwithstanding the fact that certain locales bore these negative effects. It is regrettable that we cannot offset some of those local negative effects. However, we do have to look at the overall impact of this business decision. If the overall impact of the decision is creating benefits for the country, then it seems to me the best we can do is to try to manage these difficulties of which you speak.

Senator Tkachuk: Banks in Canada are widely held. It seems to me that all five of them are talking about the merger process, the need for increased capitalization and to be international players.

The reason they are only considering merging with Canadian banks is because only Canadian banks are widely held. It seems to me what is going to happen is that four out of the five could merge, leaving one on the outside. Where does that one go, considering the widely held provision? They will go to one of the two, because they will have difficulty dealing with an American bank, which may be larger and therefore more difficult to merge with. It makes it an impossible task.

Do you think we should get rid of that? Why do we have that provision anyway, apart from all of the good stuff about keeping Canadian banks Canadian?

Mr. Neave: The principal reason is to prevent a bank from falling into the hands of a small business group that may then use depositors' money primarily for its own interest. It seems to me that, as a general matter, one would want a large bank to be widely held just so that the financing that they do is allocated to many different business opportunities across the country rather than being concentrated.

Senator Tkachuk: Is the Mellon Bank in the States widely held?

Mr. Neave: I do not know.

Senator Tkachuk: I do not believe it is. What about the Chase? It is widely held; however, they do have someone controlling the bank. By "widely held," I mean that no one is allowed to own more than 10 per cent. We have a 20 per cent provision now.

Mr. Neave: We may wish to consider allowing that limit to increase over time. That 20 per cent may not be the kind of limit that we want to stick with in the next 10 years or so. I am really not ready to discuss the pros and cons of that issue this morning.

succursales de Canada Trust visées en particulier voulaient qu'on les garde, mais la banque avait été obligée de s'en débarrasser, sauf que personne n'était intéressé à les acquérir. Nombre d'entre elles ont été vendues à des prix de liquidation, puis fermées. En quoi cela est-il dans l'intérêt public?

M. Neave: Cela n'est pas dans l'intérêt public. Cependant, nous devons garder à l'esprit le fait que, dans l'ensemble, cette fusion s'est peut-être faite dans l'intérêt public, même si cela a eu des répercussions négatives dans certaines localités. Il est regrettable que nous ne puissions pas neutraliser certaines de ces répercussions locales. Ceci étant dit, nous devons voir l'incidence globale de la décision de fusionner. Si, dans l'ensemble, la décision se traduit par des avantages pour le pays, il me semble alors que le mieux que nous puissions faire c'est de tenter de gérer ces difficultés dont vous parlez.

Le sénateur Tkachuk: Au Canada, les banques sont à participation multiple. Il me semble que les cinq grandes banques sont en train de parler de fusion, du besoin d'accroître leur capital et de devenir des acteurs internationaux.

La raison pour laquelle ces banques n'envisagent une fusion qu'avec des banques canadiennes, c'est qu'elles sont seules à participation multiple. Ce qui se passera, à mon avis, c'est que quatre des cinq grandes banques pourraient se fusionner, et une se retrouvera seule. Que peut faire celle-ci, compte tenu de la disposition relative à la participation multiple? Elle devra forcément se joindre à l'un des deux groupes fusionnés, car autrement elle aura de la difficulté à livrer concurrence à une banque américaine qui pourrait être plus grande, ce qui rendrait la fusion avec elle plus difficile. La tâche devient alors insurmontable.

Pensez-vous que nous devrions nous débarrasser de cette disposition? D'ailleurs, quelle est sa raison d'être, à part tous ces principes louables qui consistent à garder les banques canadiennes?

M. Neave: La raison principale est d'empêcher qu'une banque ne se retrouve entre les mains d'un petit groupe commercial qui pourrait utiliser l'argent des déposants principalement pour ses propres intérêts. Il me semble que, d'une manière générale, une grande banque devrait être à participation multiple ne serait-ce que pour assurer le financement de nombreux projets commerciaux à l'échelle du pays plutôt que d'avoir une concentration du financement.

Le sénateur Tkachuk: La Mellon Bank aux États-Unis est-elle à participation multiple?

M. Neave: Je ne le sais pas.

Le sénateur Tkachuk: Je ne pense pas qu'elle le soit. Qu'en est-il de la Chase? Elle est à participation multiple, quoique quelqu'un en assume le contrôle. Par «participation multiple», je veux dire que personne n'est autorisé à détenir plus de 10 p. 100 des actions. Au Canada, la limite est désormais de 20 p. 100.

M. Neave: Peut-être devrait-on envisager d'accroître la limite à terme. La limite de 20 p. 100 ne sera peut-être plus adéquate dans 10 ans. Je ne suis vraiment pas prêt à discuter des pour et des contre de cette question ce matin.

Senator Tkachuk: I thought I would ask.

The Chairman: Senator Tkachuk, I do not know the answer to your question, but you may remember that when Bob Campeau, the real estate businessman, was buying up Royal Trust, they were worried he was going to use their money for mortgages or something.

Senator Tkachuk: Right.

The Chairman: Everyone zeroed in on it, and it was a tough time. I do not know the answer.

I would like your opinion on something. There is a school of thought that says, and I do not know if it is right or wrong, that if we do not allow mergers, then within 10 years, and some say five, our banking system will be totally irrelevant globally; that because of NAFTA and global pressures, we will have to allow foreign banks in; that the Canadian banking system will probably end up in the control of foreigners; that Canadian companies wanting to do business in other parts of the world will have trouble getting financing from Canadian banks because they will not be big enough — that is already happening, by the way — and that Canada will lose a lot of its economic sovereignty, plus jobs and a whole raft of things. Do you find any truth in that statement?

Mr. Neave: Yes, sir. That is a possible scenario. That is what we are hearing from the executives of these banking corporations. They are saying that they need to be bigger and stronger in order to compete within the context of these international developments of which you just spoke.

The Chairman: My experience in business was that many great Canadian corporations, including some with which I was involved, even in the real estate business, quickly came to the realization that the Canadian market, as wonderful as it is, is really very small on a world scale.

Mr. Neave: Yes.

The Chairman: Even in real estate, we had to go to Houston, Dallas, Los Angeles and Atlanta to keep our people busy and our investment on track. That was true. Seagram was started — it does not exist any more, but be that as it may — in Canada and ended up with less than 3 per cent of its sales here. I do not know if that applies to banks or not. It is certainly something to think about. In the meantime, thank you for being with us. We appreciate your remarks, and we will keep you apprised of what we do or do not do.

The Chairman: Thank you very much. The next group of witnesses will be from CS CO-OP, Gary Seveny, José Gallant and Madeleine Brillant.

Mr. Gary Seveny, President and Chief Executive Officer, CS CO-OP: Honourable chairman and senators, I thank you for inviting us to appear before you this morning to present

Le sénateur Tkachuk: Je voulais simplement poser la question.

Le président: Sénateur Tkachuk, je n'ai pas de réponse à votre question, mais vous vous souviendrez que lorsque le promoteur immobilier Bob Campeau s'est porté acquéreur de Royal Trust, on craignait alors qu'il ne se serve de l'argent des déposants pour des hypothèques ou quelque chose du genre.

Le sénateur Tkachuk: Tout à fait.

Le président: Tout le monde s'en était pris à lui, et il avait passé un mauvais quart d'heure. Tout cela pour dire que j'ignore la réponse à votre question.

Je voudrais connaître votre opinion sur quelque chose. Il y a une école de pensée qui veut, à tort ou à raison, que si nous n'autorisons pas de fusions, d'ici 10 ans, et d'autres vous diront 5 ans, notre système bancaire ne fera plus du tout le poids sur la scène internationale, qu'en raison de l'ALENA et des pressions mondiales, nous serons obligés d'ouvrir notre marché à des banques étrangères, que le système bancaire canadien se retrouvera probablement entre des mains étrangères, que les entreprises canadiennes désireuses de faire affaire dans d'autres régions du monde auront de la difficulté à s'assurer un financement auprès de banques canadiennes parce que celles-ci ne seront pas assez grandes — ce qui est déjà le cas, soit dit en passant —, et que le Canada perdra une bonne partie de sa souveraineté économique, de ses emplois et ainsi de suite. Croyez-vous qu'il y ait du vrai dans cette affirmation?

M. Neave: Absolument, monsieur le président. C'est un scénario possible. D'ailleurs, c'est ce que nous disent les PDG de ces banques. Ils disent en effet qu'ils ont besoin d'être plus grands et plus forts dans le contexte de toutes les transformations internationales que vous avez évoquées à l'instant.

Le président: D'expérience, je puis vous dire que bon nombre de grandes entreprises canadiennes, y compris celles auprès desquelles j'ai été actif, et même dans le domaine de l'immobilier, ont vite compris que le marché canadien, pour merveilleux qu'il soit, est vraiment très petit à l'échelle mondiale.

M. Neave: Absolument.

Le président: Même dans le domaine de l'immobilier, nous avons dû aller à Houston, à Dallas, à Los Angeles et à Atlanta pour assurer du travail à nos employés et protéger nos investissements. Cela s'est vraiment passé. Seagram, qui n'existe plus maintenant, est né au Canada, mais à la fin de son existence, elle réalisait moins de 3 p. 100 de ses ventes ici. Je ne sais pas si cela s'applique aux banques ou pas. Il est clair que c'est quelque chose auquel il faudra réfléchir. Sur ce, je vous remercie d'avoir été des nôtres. Nous vous sommes reconnaissants de vos remarques, et nous vous tiendrons au courant de ce que nous allons faire ou ne pas faire.

Le président: Merci infiniment. Le prochain groupe de témoins sera représenté par Gary Seveny, José Gallant et Madeleine Brillant, et il s'agit de CS CO-OP.

M. Gary Seveny, président du conseil et chef de la direction, CS CO-OP: Monsieur le président, honorables sénateurs, je vous remercie de nous avoir invités à comparaître devant vous ce matin

CS CO-OP's views on the public interest in Canadian bank mergers. We believe it is essential that the meaning of "public interest" be as clearly understood as possible. An efficient, competitive financial sector is the backbone of a successful modern economy, and it is imperative that the process for considering bank mergers be transparent and accountable.

We have provided you with a written submission, which I trust each of you have received in advance of our appearance today. This morning, I will summarize the key points we make in our submission. My colleagues and I would then be pleased to respond to any questions.

CS CO-OP offers a somewhat unique perspective on the issue of bank mergers. We are both a customer of two major Canadian banks and a competitor of all the banks in the provision of financial products and services to Canadians. My remarks this morning address both of these perspectives.

Let me begin first by talking about our relationship with big banks as a customer. CS CO-OP is large by credit union standards but small when compared to the assets and capitalization of the five big banks. Due to the differences in our relative size, we often rely on the size and scale efficiencies of Canadian banks to provide products and services that we could not offer to our members on our own.

For example, CS CO-OP and our wholly-owned bank subsidiary, CS Alterna Bank, use one of the big five Canadian banks as a direct clearer in the clearing and settlement of payment transactions with our members. This is a vitally important service, and is of such magnitude that it requires more resources than CS CO-OP and similarly sized financial institutions can bring to bear. We mentioned other arrangements we have with one or more banks in our submission.

The key point is that in assessing the public interest impact of a bank merger, it is imperative that consideration be given to business clients as well as the retail customers. While the impact of a particular bank merger proposal cannot be foreseen and must be judged on its own merits, it is possible that the merger of two or more of Canada's largest banks could translate into lower costs for smaller financial institutions that purchase services from them in order to meet the needs of their own customers. Lower costs flowing through to a bank customer such as CS CO-OP would enable us to keep costs to our own customers as low as possible, continuing to make us an attractive competitive proposition. In our view, such a result would be in the public interest.

Let us look at the other side of the coin, which is CS CO-OP as a competitor to major banks. From this perspective, we see at least two important public interest considerations: the increasing importance of size and scale as a key determinant of competitive success, and growth opportunities for us and other competitors.

pour présenter le point de vue de CS CO-OP sur les conséquences de la fusion de banques canadiennes pour l'intérêt public. Nous croyons qu'il est essentiel que le principe d'«intérêt public» soit compris aussi clairement que possible. Un secteur financier efficace et concurrentiel est le pilier d'une économie moderne prospère, et il est impératif que le processus d'examen des fusions bancaires soit transparent et responsable.

Nous vous avons remis un mémoire écrit, et je présume que tous les membres du comité en ont reçu une copie avant notre comparution aujourd'hui. Ce matin, je vais résumer les points principaux abordés dans notre mémoire, après quoi, mes collègues et moi-même nous ferons un plaisir de répondre à vos questions.

CS CO-OP offre une perspective quelque peu unique sur la question de la fusion de banques. Nous sommes à la fois clients de deux grandes banques canadiennes, et concurrents de toutes les banques dans la prestation de produits et services financiers aux Canadiens. Mes propos ce matin portent sur ces deux aspects.

Permettez-moi de vous parler dans un premier temps de notre relation avec les grandes banques en tant que clients. CS CO-OP est une grande coopérative de crédit, mais elle est petite comparativement aux actifs et aux capitaux permanents des cinq grandes banques canadiennes. En raison de cette différence relative, CS CO-OP compte sur la taille et l'envergure des banques canadiennes pour offrir à ses sociétaires des produits et services qu'il ne pourrait pas leur offrir autrement.

À titre d'exemple, CS CO-OP et sa filiale à part entière, la Banque CS Alterna, sont clients de l'une des cinq grandes banques canadiennes, adhérentes au système interbancaire de compensation, pour la compensation et le règlement des paiements de ses sociétaires et clients. Ce service est vital et exige bien plus de ressources que celles qui sont à la disposition d'institutions financières de la taille de CS CO-OP. Dans notre mémoire, nous mentionnons d'autres arrangements pris avec d'autres banques.

Afin d'évaluer l'incidence sur l'intérêt public d'une fusion de banques, il est essentiel de tenir compte des clients commerciaux aussi bien que des clients particuliers. Nous ne pouvons prévoir l'incidence d'un projet de fusion particulier, car les mérites de chaque projet doivent être évalués indépendamment. Toutefois, il nous semble que la fusion de deux ou plusieurs des grandes banques canadiennes pourrait se traduire par des coûts moins élevés pour les institutions financières modestes, qui achètent les services des banques en vue de répondre aux besoins de leurs propres clients. La réduction des coûts pour les clients des banques telles que CS CO-OP nous permettrait de maintenir des coûts aussi bas que possible pour nos propres clients et de continuer d'offrir une option de rechange concurrentielle aux Canadiens. À notre avis, un tel résultat serait dans l'intérêt du public.

Regardons maintenant le revers de la médaille, c'est-à-dire le point de vue de CS CO-OP en tant que concurrent des grandes banques. De ce point de vue, il convient de considérer deux facteurs importants à l'égard de projets de fusion futurs: l'importance croissante de la taille et de l'envergure comme

As a competitor of the major banks, we understand the desirability of building greater size and scale. Size and scale are important in a business that is becoming increasingly "commoditized." In fact, the drive to achieve greater size and scale is an important contributing factor in the rapid consolidation of Canada's credit union system, one of the most significant developments in our community over the past decade.

One of the reasons for increasing size and scale is to build the capacity to invest in the expensive new technologies that Canadians have come to expect from us and from our competitors.

Canadians understand and want the benefits of accessing bank services at any time of day, seven days a week.

I can tell honourable senators from firsthand experience that running several electronic networks while simultaneously maintaining a branch distribution system is an expensive proposition. Building size and scale is also essential to competing effectively in the Canadian financial services marketplace against foreign companies. Large multinational competitors such as ING Direct, MBNA, Citibank, GE Capital and others enjoy the market and scale capacity to be formidable competitors to all financial institutions, large and small. There is little doubt that size and scale will continue to be an important issue for the Canadian financial sector in the future. In this regard, credit unions face competitive pressures similar to those being felt by the big Canadian banks. Ensuring that Canadian financial institutions have sufficient size and scale to compete in an increasingly North American and global market is an important public interest consideration.

Looking now at potential growth opportunities emerging from a big bank merger, we think that we are well positioned to attain additional customers and acquire assets.

With regard to the first, some customers of the newly merged bank may well want to move their business to a credit union. We believe that credit unions offer more personal service at the local community level, an attractive proposition for bank customers worried about becoming lost in a much larger institution. CS CO-OP would welcome disaffected bank customers.

Opportunities for us to acquire branches or other business operations from merging banks might also arise. The Competition Bureau may determine that a proposed bank merger would be anti-competitive, but conclude that those anti-competitive aspects are capable of being remedied by the sale of certain assets.

The recent merger of TD Bank and Canada Trust illustrates this point, with branches in three markets being sold, and Canada Trust's MasterCard portfolio being purchased by a foreign bank

déterminants clés de la réussite concurrentielle; et les occasions de croissance pour nous et d'autres concurrents. En tant que concurrent des grandes banques, nous comprenons les avantages d'augmenter la taille et l'envergure. Dans un secteur qui se banalise de plus en plus, la taille et l'envergure prennent toute leur importance. En fait, la tendance d'augmenter la taille et l'envergure contribue grandement à la consolidation rapide du système des coopératives de crédit, l'un des développements les plus notables de la dernière décennie.

L'une des raisons d'augmenter la taille et l'envergure, c'est pour investir dans les nouvelles technologies dispendieuses que les Canadiens exigent de la part de leurs fournisseurs de services financiers.

Les Canadiens comprennent et désirent les avantages d'accès aux services bancaires à toute heure du jour ou de la nuit, sept jours sur sept.

Honorables sénateurs, je sais pertinemment qu'exploiter plusieurs réseaux électroniques tout en offrant les services financiers en succursales coûte très cher. D'autre part, il est essentiel d'acquérir la taille et l'envergure nécessaires pour que le marché canadien des services financiers puisse faire concurrence aux entreprises étrangères. Les grandes sociétés multinationales telles que ING Direct, MBNA, Citibank, GE Capital et General Motors Acceptance Corporation ont une capitalisation boursière et une envergure énormes; elles font une concurrence acharnée aux institutions financières canadiennes, petites et grandes. Il est évident que l'augmentation de la taille et de l'envergure continue de préoccuper le secteur financier canadien. À cet égard les coopératives font face à des pressions concurrentielles similaires à celles que subissent les grandes banques canadiennes. Faire en sorte que les institutions financières canadiennes aient la taille et l'envergure nécessaires pour soutenir la concurrence dans un marché financier qui s'étend à l'échelle de l'Amérique du Nord et qui se mondialise de plus en plus est une question qui touche profondément l'intérêt public.

J'aborde maintenant la question des possibilités de croissance à la suite d'une fusion de grandes banques. Nous pensons être bien positionnés pour attirer de nouveaux clients et acquérir de nouveaux actifs.

En ce qui concerne le premier avantage, certains clients d'une banque nouvellement fusionnée pourraient désirer transférer leurs comptes à une coopérative. Nous croyons que les coopératives offrent un service plus personnel au sein de la communauté locale, avantage notable pour les clients de banques qui craignent de devenir de simples numéros dans une très grande institution. CS CO-OP serait heureuse de servir ces clients désenchantés.

Nous pourrions également avoir des possibilités d'acquérir des succursales ou d'autres opérations commerciales lors de fusions de banques. Le Bureau de la concurrence pourrait décider qu'une fusion proposée va à l'encontre de la concurrence, tout en concluant que ces aspects peuvent être contournés par la vente de certains actifs.

La fusion récente de la Banque TD et de Canada Trust en est un exemple puisque des succursales dans trois marchés ont été vendues et qu'un concurrent, une banque étrangère, s'est porté

competitor. The potential interest and capability of the credit union system to participate in such new business opportunities should not be underestimated. Although it was not in a merger context, the Manitoba, Saskatchewan and Alberta credit union systems acquired 48 branches from the Bank of Montreal in 2000. We believe it would be in the public interest to consider how bank mergers might help strengthen competitors in the financial services marketplace.

A relevant consideration in any merger review is the state of the competitive alternatives in the marketplace. It is also important to look ahead and forecast potential future developments that could affect competition. When analyzing the potential impact of a big bank merger, government policies aimed at meeting the public interest by increasing competition in the financial services sector should be considered.

One of the forward-looking policy initiatives currently being studied by Finance Canada is the possible creation of a new type of bank in Canada, a cooperative bank. CS CO-OP strongly supports this initiative. We have provided a detailed written submission to the Department of Finance.

I know that the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has had a strong interest in developing competition in the financial services market, including the cooperative sector. In raising the issue of cooperative banks, we are not suggesting that any future merger be prohibited; rather, our interests are twofold. First, it illustrates our point that bank merger analysis requires consideration of future developments. Second, we want to keep honourable senators informed of this important matter, given your committee's interest in strengthening the cooperative sector and offering a broader array of competitive choices for Canadians.

In conclusion, it is our view that the public interest should be considered in its broadest possible sense. I do not pretend that we have exhaustively reviewed every factor that might be included in a public interest test. I imagine honourable senators will receive considerable input on that question over the course of this week. However, we suggest that you consider the following four points: First, the possibility of lower costs resulting from size and scale efficiencies, which business customers of a bank may be able to pass on to their own customers. Second, the desirability of enabling Canadian financial institutions to compete more effectively in what is becoming a North American and, indeed, a global market for financial services. Third, the prospect of growth opportunities for competitors by obtaining bank customers and acquiring bank assets. Fourth, the potential for new government policies such as permitting cooperative banks to affect the future state of competition in the financial services marketplace.

acquéreur du porte-feuille Master Card de Canada Trust. Il ne faut pas sous-estimer l'intérêt éventuel et la capacité du réseau des caisses de crédit de participer à de telles nouvelles possibilités commerciales. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une fusion, le réseau des caisses de crédit du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta s'est porté acquéreur de 48 succursales de la Banque de Montréal en 2000. Nous croyons qu'il est dans l'intérêt public de s'interroger sur la façon dont les fusions de banques pourraient aider à renforcer les concurrents dans le marché des services financiers.

Dans tout examen d'une fusion, il faut considérer l'état des autres concurrents dans le marché. Il faut également considérer l'avenir et prévoir les événements qui pourraient éventuellement avoir une incidence sur la concurrence. Dans l'analyse de l'incidence éventuelle de la fusion de grandes banques, il faut considérer les politiques gouvernementales qui visent à satisfaire l'intérêt public en augmentant la concurrence dans le secteur des services financiers.

Au nombre des initiatives de politiques prospectives qu'envisage actuellement Finances Canada, on trouve notamment la création possible d'une banque d'un nouveau genre au Canada, une banque coopérative. CS CO-OP appuie fortement cette initiative. Nous avons fourni un mémoire détaillé à ce sujet au ministère des Finances.

Je sais que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce s'intéresse beaucoup à ce qu'il y ait concurrence dans le marché des services financiers, y compris le secteur coopératif. En abordant la question des banques coopératives, nous ne proposons pas qu'il faille interdire toute fusion future. C'est plutôt que nous nous intéressons à la question à deux niveaux. Tout d'abord, il ne faut pas oublier que l'analyse de la fusion de banques exige que l'on tienne compte des événements futurs. Deuxièmement, nous voulons tenir les honorables sénateurs au courant de cette question importante vu l'intérêt de votre comité dans ce qui pourrait renforcer le secteur coopératif et offrir une gamme plus vaste de choix concurrentiels aux Canadiens.

En conclusion, à notre avis, il faut considérer l'intérêt public dans son sens le plus large. Je ne prétends pas que nous avons examiné exhaustivement tous les facteurs qui pourraient entrer en ligne de compte pour déterminer l'intérêt public. Je suppose que les honorables sénateurs vont recevoir beaucoup de conseils à ce sujet cette semaine. Toutefois, nous vous recommandons de tenir compte des quatre points suivants: premièrement, la possibilité de coûts réduits grâce aux économies de taille et d'échelle que les clients commerciaux d'une banque pourront peut-être faire passer à leurs propres clients. Deuxièmement, le fait qu'il serait souhaitable de permettre aux institutions financières canadiennes de faire concurrence plus efficacement dans ce qui devient un marché nord-américain et mondial des services financiers. Troisièmement, la possibilité de croissance pour les divers concurrents qui pourraient s'attirer les clients des banques et acquérir des actifs des banques. Quatrièmement, la possibilité que le gouvernement adopte de nouvelles politiques, comme que permettre aux banques coopératives d'avoir une influence sur le niveau futur de concurrence dans le marché des services financiers.

We at CS CO-OP believe the bank mergers do not by definition necessarily harm customers and competitors. We are both, and we recognize that the particular circumstances of a bank merger proposal may yield benefits to customers and competitors. I hope we have offered compelling reasons why a broader review of the public interest in the case of future bank mergers is warranted.

Senator Setlakwe: The witness who preceded you said that maturing markets was one of the reasons why the banks were interested in mergers. If I heard you correctly, Mr. Seveny, you seem to suggest that if the banks do merge, there will be greater opportunities for you to acquire bank branches and assets. The competition would still be diminished, because they would no longer be players in the local markets. You would be enhanced because you would be acquiring assets and branches and customers, but the competition would not increase. Am I right in assuming that?

Mr. Seveny: Your analogy is good. Using the purchase of Bank of Montreal branches in the Prairie provinces as an example, the credit unions did not have an existing branch in many of these Prairie towns. It was an opportunity for them to enter the marketplace with an established book of business. Likewise, a comment was made earlier that the credit union system is a second-tier player and does not have enough breadth across the country to be a true competitor.

Senator Setlakwe: Except in Quebec.

Mr. Seveny: B.C. has a very successful system as well. There are certainly pockets that need to be filled. The acquisition of locations that banks occupy is an option. I also mentioned disaffected clients of banks. We believe that Canadians love to hate their banks. Public opinion shows that, and yet they seem to love their credit unions. Why are they not coming over in hordes to the credit unions? I am not sure that these disaffected customers would make a move to the degree that we might hope. However, we would welcome them in the credit union industry.

Senator Setlakwe: Provided that you gave the same services that the banks are now giving, which are not satisfying those customers?

Mr. Seveny: I should mention that credit unions have full services now. We compete on almost every service front with the major financial institutions. Yes, we are known for having a higher level of service compared to the banks. Hopefully, that is a bonus for those clients who are displaced.

The Chairman: Do you happen to know if there is a credit union in Thetford Mines?

Mr. Seveny: There is, yes.

The Chairman: Senator Setlakwe comes from there.

À CS CO-OP, nous croyons que les fusions de banques ne sont pas, par définition, nuisibles pour les clients et les concurrents. Nous sommes les deux, et nous nous rendons compte que les circonstances particulières d'une proposition de fusion pourraient entraîner des avantages pour les clients et les concurrents. J'espère que nous vous avons donné des raisons convaincantes pour justifier un examen plus approfondi de l'intérêt public s'il devait y avoir des fusions de banques.

Le sénateur Setlakwe: Le témoin qui vous a précédé a déclaré que la maturité des marchés expliquait notamment pourquoi les banques voulaient se fusionner. Si je vous ai bien entendu, monsieur Seveny, vous semblez laisser entendre que s'il y a fusion de banques, vous serez mieux placé pour vous porter acquéreur des succursales et des actifs des banques. Il y aurait diminution de la concurrence puisque les banques n'interviendront plus dans les marchés locaux. Vous serez en meilleure posture puisque vous obtiendriez des actifs, des succursales et des clients, mais la concurrence ne s'en trouverait pas accrue. Est-ce que mes hypothèses sont bonnes?

M. Seveny: Votre analogie est bonne. Prenons comme exemple l'achat des succursales de la Banque de Montréal dans les Prairies. Les caisses de crédit n'avaient pas de succursales dans nombre de ces villes des Prairies. C'était donc une occasion pour elles d'entrer dans un marché avec une clientèle établie. Il a également été mentionné tantôt que le réseau des caisses de crédit est un joueur de deuxième plan et n'a pas suffisamment d'envergure, d'un bout à l'autre du pays, pour être un concurrent réel.

Le sénateur Setlakwe: Sauf au Québec.

M. Seveny: En Colombie-Britannique, le système connaît un grand succès. Il y a certainement encore des niches à combler. L'acquisition de sites qu'occupent les banques est une option. J'ai également mentionné les clients désabusés des banques. Nous croyons que les Canadiens adorent détester leurs banques. C'est ce que nous disent les sondages d'opinion publique. Pourtant, ils semblent adorer leurs caisses de crédit. Pourquoi ne se précipitent-ils pas alors pour faire affaire avec les caisses de crédit? Je ne suis pas convaincu que les clients désabusés vont faire ce changement comme nous pourrions l'espérer. Toutefois, nous serions heureux de les accueillir dans les caisses de crédit.

Le sénateur Setlakwe: À condition d'offrir les mêmes services que les banques offrent maintenant, mais qui ne satisfont pas ces clients?

M. Seveny: Je dois mentionner que les caisses de crédit offrent la gamme complète des services maintenant. Nous faisons concurrence sur presque tous les services aux grandes institutions financières. Oui, je sais, nous avons la réputation d'offrir un niveau légèrement supérieur de service à celui des banques. On peut espérer que cela représentera un atout de plus pour ces clients que nous irons chercher.

Le président: Savez-vous s'il y a une caisse de crédit à Thetford Mines?

M. Seveny: Oui, il y en a une.

Le président: Le sénateur Setlakwe vient de là.

Senator Setlakwe: My concern is if the banks close shop and we only have five caisses populaires in Thetford Mines, will we be getting competitive service? My answer is no.

Mr. Severy: There is another point, which is the degree of market share that caisses populaires enjoy in Quebec.

I would say that the caisses populaires have a greater market share than the major chartered banks. I do not mean against all of the banks, but individually. They have done an extremely good job of building market share, so they are the true competition.

Senator Setlakwe: They have. However, if the local banks disappear and the caisse populaires, or the credit unions in Western Canada, have a monopoly on banking services, to what extent will the consumer be well served?

Mr. Severy: Thank you. We were talking about "widely held" earlier. Our organization is extremely widely held. Every client is a member. Would we want to irritate our clients through poor service and charging increasing fees or rates? From a competitive perspective, our service is a commodity when it comes to the pricing. The pricing will stay low if we can deliver it in a low-pricing formula. That was one of the points here. A merger would potentially deliver lower costs to us, so we can then keep our costs lower.

A credit union or a caisse populaire does not have the profit motivation that shareholder wealth has to be considered. We make our argument for caisses and credit unions on the basis that we would continue to always be competitive, even if we were the sole party in a community. That is often the case, by the way. There are many communities where the only financial institution is a credit union.

Senator Setlakwe: Guided by your altruism.

Mr. Severy: Yes.

Senator Kelleher: I wish to move partly away for a moment from bank mergers. At the time the Bank Act was amended, certainly merger talks were in the air. The government wanted to create what they called a "third tier" in Canada. They wanted to make it easier for "new banks" to come on the scene and provide more competition. For example, they eased somewhat the restrictions on the entry and capital requirements for international banks — "foreign" banks, as they have been called. They also permitted the so-called "American model" of community banks.

The other area that they looked to with the most hope was credit unions. They really hoped that maybe somehow, the credit unions could get together and create new banking systems within their existing operations.

At least in my opinion, and I think to some extent the opinion of the government, these hopes have not been realized. There has been some progress, but it is not significant. Could you tell us,

Le sénateur Setlakwe: Si les banques ferment boutique et qu'il ne reste que cinq caisses populaires à Thetford Mines, est-ce que nous aurons de la concurrence au niveau du service? Je ne le pense pas.

M. Severy: Il y a autre chose, la part du marché qu'ont les caisses populaires au Québec.

Je dirais que les caisses populaires ont une plus grande part du marché que les grandes banques à charte. Je ne veux pas dire par rapport à l'ensemble des banques, mais par rapport à chaque banque. Elles ont très bien réussi à se créer une part du marché et sont donc le concurrent véritable.

Le sénateur Setlakwe: En effet. Toutefois, si les banques locales disparaissent et les caisses populaires, ou les caisses de crédit dans l'ouest du Canada, ont un monopole pour ce qui est des services bancaires, jusqu'à quel point le consommateur y trouvera-t-il son compte?

M. Severy: Merci. Nous parlions plus tôt de participation multiple. La participation multiple est très élevée dans notre organisation. Chaque client est un membre. Allons-nous vouloir irriter nos clients en leur offrant un mauvais service et en exigeant des droits ou des tarifs accrus? Du point de vue de la concurrence, notre service est un produit au niveau du prix. Le prix demeurera bas si nous pouvons offrir ce service tout en maintenant notre formule de frais peu élevés. C'était un des points. Une fusion nous permettrait d'économiser nous-mêmes et donc de maintenir les frais à un faible niveau.

Une caisse de crédit ou une caisse populaire n'est pas motivée par le profit que suppose la valeur pour les actionnaires. Dans nos arguments à la défense des caisses populaires et des caisses de crédit, nous maintenons que nous serons toujours concurrentiels, même si nous sommes les seuls dans une localité. D'ailleurs, c'est souvent le cas. Il y a de nombreuses localités où la seule institution financière est une caisse de crédit.

Le sénateur Setlakwe: Motivés par votre altruisme.

M. Severy: Oui.

Le sénateur Kelleher: J'aimerais pendant un instant la question des fusions de banques. Lorsque l'on a modifié la Loi sur les banques, il était certainement déjà question des fusions. Le gouvernement voulait créer ce qu'il a appelé un «troisième niveau» au Canada. On voulait faciliter la chose pour «des nouvelles banques qui entreraient en scène et qui offriraient une plus grande concurrence. Par exemple, on a quelque peu assoupli les restrictions sur l'entrée et les exigences en matière de capitaux pour les banques internationales ou banques «étrangères» comme on les a appelées. On a également permis les banques communautaires de «type américain».

L'autre secteur sur lequel on fondait le plus d'espoir, c'était celui des caisses de crédit. On espérait vraiment que les caisses de crédit s'uniraient et créeraient un nouveau réseau bancaire au sein de leurs propres activités.

À mon avis, et je pense jusqu'à un certain point de l'avis du gouvernement, ces espoirs ne se sont pas concrétisés. Il y a eu quelques progrès, mais rien d'important. Pouvez-vous nous dire,

assuming I am correct — if I am wrong, please also explain — what is happening with credit unions in attempting to fill this gap? It does not seem to have been realized.

Mr. Seveny: Senator, you are correct. We can start there. When the government entertained the discussions, the Senate committee was very helpful in ensuring that those discussions progressed to the Department of Finance and to Parliament. The credit unions had an interest in pulling together to form what we call a “cooperative bank” or a “community cooperative bank.” However, time was not adequate to pull it all together. When the federal government was running out of time in developing legislation, we were taken off the agenda with a promise that they would come back to the credit union system by way of a discussion paper. That discussion paper was released this April.

We have had 14 responses to that discussion paper. The credit union system was encouraged to respond individually and through their centrals. We are not able to speak on behalf of all credit unions, obviously. We are headquartered here in Ottawa. We have branches throughout Ontario, and we formed a bank because of that easing of regulations. We established CS Alterna Bank so that we could serve our clients who live across the river in Hull. That bank was to give us a national presence as we decide to move further. However, we want that to be a cooperative bank.

The green paper that came out received a lot of response from people who support the philosophy of a cooperative bank. Will it develop into legislation? We continue to encourage the Department of Finance to do that. One of our major plans is to change our small bank into a cooperative bank, so that we might put CS CO-OP and the bank together as one entity, owned by our members.

Why did credit unions not work together across Canada? Honourable senators must remember we are highly democratic organizations. Each credit union requires the support of its members. We must have legislation before us that says that we can ask our members to vote on the issue. We have not yet had that opportunity. Federal legislation has not been developed. We cannot ask our members to vote to combine with other credit unions or become a cooperative bank. That is one of the reasons it fell apart.

Another reason was that the timing was too compressed to get the absolute commitment for which the government was looking. We are continuing that charge independently, hoping that taking a leadership role in this process will cause others to wish to do the same thing. In fact, two other credit unions, to our knowledge, are applying to open a bank subsidiary for the very same purposes that we did.

en supposant que j'aie raison — si j'ai tort, veuillez me l'expliquer aussi — si les caisses de crédit tentent de combler cette lacune? On ne semble pas avoir réussi à le faire.

M. Seveny: Sénateur, vous avez raison. Commençons ici. Lorsque le gouvernement a tenu des discussions, les membres du comité sénatorial nous ont beaucoup aidés à faire avancer ces discussions et à les porter au ministère des Finances et au Parlement. Les caisses de crédit voulaient se réunir pour former ce que nous avons appelé une «banque coopérative» ou une «banque coopérative communautaire». Toutefois, nous n'avons pas eu suffisamment de temps. Lorsque le gouvernement fédéral a manqué de temps dans l'élaboration du projet de loi, nous avons été rayés du programme avec une promesse qu'on s'intéresserait au réseau des caisses de crédit par le biais d'un livre vert, qui a été publié en avril dernier.

Il y a eu 14 réponses à ce livre vert. On a encouragé les caisses de crédit à répondre individuellement et par l'entremise de leurs centrales. Nous n'avons pas été en mesure de parler au nom de toutes les caisses de crédit, évidemment. Notre siège social est ici à Ottawa. Nous avons des succursales partout en Ontario et nous avons créé une banque grâce à l'assouplissement de la réglementation. Nous avons créé la banque CS Alterna de façon à pouvoir servir notre clientèle de l'autre côté de la rivière, à Hull. Cette banque visait à nous donner une présence nationale et à servir de tremplin pour l'avenir. Toutefois, nous voulons qu'il s'agisse d'une banque coopérative.

Le livre vert a suscité de nombreuses réponses de personnes qui appuient la philosophie d'une banque coopérative. Est-ce que cela donnera une loi? Nous continuons à encourager le ministère des Finances en ce sens. Un de nos grands projets consiste à transformer notre petite banque en banque coopérative de façon à réunir ensemble la CS CO-OP et la banque, appartenant à nos membres.

Pourquoi les caisses de crédit ne se sont-elles pas unies pour travailler ensemble partout au Canada? Honorables sénateurs, il faut se rappeler que nous sommes des organisations extrêmement démocratiques. Chaque caisse de crédit doit être appuyée par ses membres. Nous devons avoir une loi qui dit que nous pouvons demander à nos membres de se prononcer par vote sur cette question. Cette occasion ne s'est pas encore présentée. On n'a pas encore présenté de loi fédérale à cette fin. Nous ne pouvons pas demander à nos membres de voter pour s'associer à d'autres caisses de crédit ni pour devenir une banque coopérative. Voilà une des raisons qui expliquent que cela n'a rien donné.

Une autre raison, c'est qu'il n'y avait pas suffisamment de temps pour créer un consensus absolu, ce que recherchait le gouvernement. Nous continuons dans cette veine indépendamment, dans l'espoir qu'en assumant le leadership, d'autres voudront faire la même chose. En fait, deux autres caisses de crédit, à notre connaissance, ont présenté une demande en vue d'ouvrir une filiale bancaire, comme nous.

Senator Kelleher: Do you feel you are getting adequate support, if I can put it that way, from the Department of Finance in this area? Is there some impetus or push you need? Is there something our committee could do to support this if we had a brief from you in that regard?

Mr. Severy: We would be happy to enlist your committee. We believe that we are getting adequate support from the Department of Finance. Other parties on the outside who are aware of the support that we are getting tell me that it is a good level of support. As president and CEO of an organization, it is not enough and it is taking too long. If I could enlist your help, I would certainly take advantage of that.

Senator Tkachuk: Did we not talk about this in the previous round of discussions?

Mr. Severy: We did.

Senator Tkachuk: Did the Department of Finance officials not say that they would get on with this matter and that it was very important? It is three years later.

Mr. Severy: That is correct. They lost time in that in the first round in regard to Bill C-38, Parliament dissolved. The time in between was spent fixing up some of the drafting that they had done on the major banks, insurance companies and Canadian Payments Association. We still did not get airtime. When the proposed legislation was revived as Bill C-8, they realized they were in a time crunch. They promised us that, although setting us aside, they would not forget us and we would be dealt with before the next round on the Bank Act. The Bank Act round is coming up soon, and we would like to get some exclusive attention before that round arrives, when we would again become a flea amongst the giants.

Ms. Madeleine Brillant, Manager, Corporate Growth, CS CO-OP: Honourable senators, I would add to Mr. Severy's comment from the perspective of where we stand currently with the Department of Finance. We are encouraged because of the discussion paper on cooperative banking that they issued in April 2002. The process is ongoing. They have received, as Mr. Severy mentioned, a number of submissions, all supportive, in principle, of co-op banking. We are encouraged to see that. We certainly welcome the second step, which will be a report to be developed and submitted by Finance Canada on the results of these submissions.

Senator Kroft: On page 3 of your report, you mentioned, although not in a merger context, that the Manitoba, Saskatchewan and Alberta credit union systems acquired 48 branches from the Bank of Montreal. Would you indicate the circumstances of that? Was that just branches that the Bank of Montreal had decided did not fit well with their operations? Was there anything more than the obvious in that? The second part of

Le sénateur Kelleher: Avez-vous l'impression de recevoir un appui suffisant, si je peux m'exprimer ainsi, du ministère des Finances? Avez-vous besoin d'aide? Est-ce qu'il y a quelque chose que notre comité peut faire pour vous aider si nous recevions un mémoire en ce sens?

M. Severy: Nous serions heureux de nous gagner l'aide du comité. Nous pensons toutefois recevoir un appui adéquat du ministère des Finances. D'autres qui sont au courant de l'appui que nous recevons du ministère me disent que c'est un bon appui. Comme président et directeur général d'une organisation, je considère que c'est insuffisant et qu'il faut trop de temps. Si nous pouvons obtenir votre aide, je saurai certainement m'en prévaloir.

Le sénateur Tkachuk: N'avons-nous pas abordé cette question lors des dernières discussions?

M. Severy: Oui.

Le sénateur Tkachuk: Les représentants du ministère des Finances n'ont-ils pas dit qu'ils se pencheraient sur cette question parce qu'elle était très importante? Cela fait déjà trois ans de cela.

M. Severy: C'est exact. Ils ont perdu du temps parce que lors de l'étude du projet de loi C-38, le Parlement a été dissous. En attendant, ils se sont concentrés sur des façons de peaufiner les textes qui avaient été déjà préparés sur les grandes banques, les compagnies d'assurances et l'Association canadienne des paiements. Encore une fois on nous a oubliés. Lorsque le projet de loi C-38 a été à nouveau déposé, cette fois-ci portant le nom du projet de loi C-8, ils ont constaté qu'ils n'avaient plus beaucoup de temps. Ils nous ont promis que même si nous n'étions pas mentionnés cette fois-ci, ils ne nous oublieraient pas et qu'on se pencherait sur notre situation avant la prochaine série de discussions sur la Loi sur les banques. Ces discussions reprendront sous peu, et nous aimerions qu'on se penche exclusivement sur notre dossier avant que ces discussions ne reprennent, parce qu'à ce moment-là nous ne serons certainement pas un joueur important.

Mme Madeleine Brillant, directrice, Croissance de l'entreprise, CS CO-OP: J'aimerais ajouter, honorables sénateurs, un commentaire à ceux qu'a faits M. Severy, je parlerai de notre situation face au ministère des Finances. Nous sommes encouragés en raison de la publication par le ministère en avril 2002 d'un document de consultation sur les banques coopératives. Le processus a donc été amorcé. Comme M. Severy l'a signalé, le ministère a entendu un certain nombre d'intervenants qui appuient tous, en principe, les banques coopératives. Cela est fort encourageant. Nous avons hâte à la deuxième étape, qui sera la rédaction d'un rapport s'inspirant de ces interventions et qui sera présenté par le ministère des Finances.

Le sénateur Kroft: À la page 3 de votre mémoire, vous signalez, même si vous ne parlez pas exactement des fusions, que les systèmes des coopératives de crédit au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta ont acquis 48 succursales de la Banque de Montréal. Pourriez-vous nous expliquer ce qui s'est passé? S'agit-il simplement de succursales qui étaient dans une certaine mesure incompatibles avec les activités générales de la

my question is, is it your sense that, in those provinces, and also in Ontario or elsewhere, that there would be a continuing appetite for those kinds of opportunities?

Mr. Seveny: We were not a direct player in the acquisition of those branches in the Prairie provinces in 2000. However, we were aware of what was happening. The Bank of Montreal had determined that the size of its business in certain communities was not adequate to continue to support servicing those clients as the Bank of Montreal. Thus, they put those branches and clients up for sale. The credit union system acquired those branches and clients.

Similarly, Bank of Montreal was looking to divest in Ontario. We were approached, but we, too, could not see the business case for some of these branches. They were branches from which they had utilized all the capital. They were worn-out branches. From a wealth perspective, the locations were pretty good. They were aging populations, so there was a significant amount of money per client. However, there was not a balanced book of business from which we could make a business case. They were pretty mature communities with one-sided balance sheets, which is why the bank was looking to sell them. They never did sell them; they maintain them still. Out West, the same thing was done for the same reasons.

Senator Kroft: Is there an ongoing appetite in the credit union movement for the acquisition of viable branches?

Mr. Seveny: There is. It is important to return to some comments that have been made about our industry, not just by Canadians, but by outside observers. We are probably an over-banked country. There are more bank branches in our country per population than anywhere else. We have enjoyed a few good opportunities here in Canada to take advantage of the strength of the major banks by forming networks that are now cooperatively owned. The Interac network is one such cooperative.

If there are more bank branches than can be sustained by our population in some communities, is there a way of connecting services between branches? I can think of many reasons why the Competition Bureau might have some issues with that. It is something we in the credit union system do effectively. We provide interbranch servicing, which is helpful.

The Chairman: Thank you for your presentation today.

Senators, we are very pleased to have with us Paul Bedbrook, President and Chief Executive Officer, and Andrew D. Ross, Director of Communications, for ING DIRECT. Welcome, gentlemen.

Mr. Paul Bedbrook, President and Chief Executive Officer, ING Bank of Canada: Thank you, senator.

The Chairman: We are happy to have with you with us. Do you have an opening statement?

banque? Est-ce que peut-être les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le semblent? Pourriez-vous me dire, également, si à votre avis, dans ces provinces, et en Ontario et même ailleurs, les sociétés de crédit rechercheraient ce genre de possibilité?

M. Seveny: Nous n'avons pas participé directement à l'acquisition de ces succursales dans les Prairies en 2000. Cependant, nous savions ce qui se passait. La Banque de Montréal avait décidé que sa clientèle et les services qu'elle lui offrait dans certaines collectivités ne justifiaient pas sa présence. Ainsi, la Banque de Montréal a offert ses succursales et ses clients. Le système des coopératives de crédit les a achetées.

De la même façon, la Banque de Montréal cherchait à se dessaisir de certains de ses intérêts en Ontario. On est entré en communication avec nous, mais nous avons jugé qu'il serait impossible de justifier l'acquisition de certaines de ces succursales. Il s'agissait de succursales pour lesquelles tout le capital avait déjà été utilisé. C'étaient des succursales épuisées. Du point de vue richesse, elles étaient bien situées. La clientèle était plutôt âgée et la majorité des clients avait pas mal d'argent. Cependant, le volume d'affaires à ces succursales ne justifiait pas leur acquisition. En fait, la banque voulait se défaire de ces succursales parce que la clientèle était d'un certain âge et ne présentait pas beaucoup d'intérêt sur le plan des affaires pour la banque. La banque ne les a jamais vendues. Nous pensons que les décisions ont été prises dans l'Ouest pour les mêmes raisons.

Le sénateur Kroft: Le système de coopératives de crédit s'intéresse-t-il quand même à l'acquisition de succursales viables?

M. Seveny: Il importe de rappeler certains des commentaires qui ont été faits sur notre secteur, pas simplement par les Canadiens, mais également par les observateurs indépendants. Nous sommes probablement un pays qui a trop de banques. Il y a plus de succursales au Canada par tranche de population qu'ailleurs. Nous avons pu profiter au Canada de la force des grandes banques pour former des réseaux qui appartiennent aujourd'hui au mouvement coopératif. Il suffit de mentionner le réseau Interac.

S'il y a plus de succursales que ce que peut soutenir notre population dans certaines collectivités, y aurait-il un moyen de relier les services entre les succursales? Je peux penser à toutes sortes de raisons pour lesquelles le Bureau de la concurrence s'y opposerait. C'est une chose que le système des coopératives de crédit peut faire de façon efficace. Nous assurons des services intersuccursales, ce qui est fort utile.

Le président: Je vous remercie d'être venu nous rencontrer aujourd'hui.

Chers collègues, nous sommes heureux d'accueillir maintenant de ING DIRECT M. Paul Bedbrook, président et chef de la direction, et M. Andrew D. Ross, directeur des communications. Bienvenue messieurs.

M. Paul Bedbrook, président et chef de la direction, Banque ING du Canada: Merci, sénateur.

Le président: Nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui. Désirez-vous présenter des commentaires liminaires?

Mr. Bedbrook: We do. Thank you, honourable senators, for giving us an opportunity to present here today as a foreign subsidiary. As a large international conglomerate, we can bring a perspective that I am sure the senators are interested in.

With me today is Mr. Andrew Ross, the director of communications, who helped to put together our submission.

Also in the audience here is a non-executive director of ING Bank of Canada, Michael Bell, former Canadian ambassador to the Netherlands. That Dutch connection led to his connection with ING. Michael is also a resident of Ottawa.

Reading the newspapers this morning, I see that a number of these issues are already on the table. It is not my intention to read our submission, which you have, but really to go through each point briefly. It appears that the committee is looking at the process of mergers. The public interest, how that is decided, determined and clarified, appears to be the issue. We will certainly comment on that.

Nonetheless, our submission does go through a number of the issues related to mergers in addition to the public interest issues.

I should say at the outset that ING would clearly not have a direct interest in the mergers, given that we are talking about the large banks here in Canada. Clearly ING DIRECT, having started only in April 1997, is not about to do a merger itself.

Nonetheless, the first comment I would make before I get on to the submission is that honourable senators should be aware that the mergers would be beneficial to competition in Canada in the short term. It would benefit us in the short term, as well as other competitors, such as the co-ops that were here before, the credit unions and others.

Nonetheless, in the long term, it would probably count against us, given that the banks would be larger, stronger and, we would argue, more efficient and better international competitors. I believe that senators should be aware of that. We see no threat to ourselves from the mergers.

As I said, it is not my intention to go through each point of our submission, but rather to speak to each point, then to the public interest issues.

Along the way, hopefully the fact that we are a large foreign conglomerate and the issues relating to that will come out.

Firstly, I refer to page 3 of our submission on ING DIRECT. ING Bank of Canada is doing extremely well. We now have over 600,000 customers in Canada. We have over \$8.5 billion in deposits. So far this year, we have over \$3 billion in new deposits,

M. Bedbrook: Oui. Je tiens à vous remercier, honorables sénateurs, de nous avoir offert cette occasion de comparaître devant vous aujourd'hui en tant que filiale de banque étrangère. Nous sommes un conglomérat financier international important et nous pouvons présenter une perspective qui saura sans aucun doute vous intéresser.

Je suis accompagné aujourd'hui de M. Andrew Ross, directeur des communications, qui a participé à la préparation de nos documents.

M. Michael Bell, ancien ambassadeur du Canada aux Pays-Bas, et directeur ne faisant pas partie du conseil d'administration de la Banque ING du Canada se trouve dans la salle. C'est son séjour aux Pays-Bas qui explique ses liens avec le groupe ING. Michael vit à Ottawa.

Après avoir lu les journaux ce matin, je constate que nombre de questions ont déjà été abordées. Je n'ai pas l'intention de vous lire notre mémoire, qui vous a été distribué, mais simplement d'aborder brièvement les grands points qui y sont soulevés. J'ai cru comprendre que le comité étudie de près les fusions. Vous semblez vous intéresser tout particulièrement à l'intérêt public, comment on l'identifie et le clarifie. Nous ferons certainement des commentaires sur cet aspect de la question.

Nous abordons dans notre document plusieurs questions liées aux fusions et à l'intérêt public.

J'aimerais dire d'entrée de jeu que ING n'aurait certainement pas un intérêt direct dans les fusions, parce que nous parlons ici des grandes banques canadiennes. Évidemment, ING DIRECT, qui n'a vu le jour qu'en avril 1997, n'est certainement pas prêt à participer à une fusion.

Néanmoins, avant de passer à notre document, j'aimerais signaler que vous devriez être conscients du fait que les fusions auraient un impact positif sur la concurrence au Canada à court terme. En fait, ces fusions seraient à notre avantage ainsi qu'à l'avantage des autres joueurs du secteur à court terme, et j'entends par là les coopératives qui ont témoigné avant nous, les coopératives de crédit et les autres intervenants.

À long terme cependant, ces fusions nous nuiraient probablement, parce que les banques seraient plus grosses, plus puissantes, et, c'est notre opinion, plus efficaces et sauraient mieux se trouver une place sur le marché international. Je crois que vous devez être conscients de ce fait. J'aimerais rappeler que nous ne nous sentons aucunement menacés par les fusions.

Comme je l'ai déjà signalé, je n'ai pas l'intention de passer en revue toutes les questions soulevées dans notre mémoire, mais j'aimerais plutôt dire quelques mots sur chaque grand point, puis passer aux questions qui touchent l'intérêt public.

J'espère que lors de mon intervention vous pourrez saisir les questions qui touchent un important conglomérat étranger comme le nôtre.

Tout d'abord, j'aimerais vous demander de passer à la page 3 du mémoire sur ING DIRECT. La Banque ING du Canada se tire très bien d'affaire. Nous avons plus de 600 000 clients au Canada, et plus de 8,5 milliards de dollars en dépôts. Déjà cette

second only to Bank of Montreal for growth of deposits in Canada this year. We feel that you can be competitive in this market and grow. As I repeat, we are not really threatened by mergers. I should state at the outset that we are really for the mergers, as you can read at the start of our submission. The facts about ING DIRECT and how we are doing are there on page 3 for you to read.

The point I would make here is that we are part of the ING global group, itself the result of many mergers. It was formed in 1991 by the merger of NNB Postbank, which was itself the result of the merger of two banks in Holland, with the largest life insurance company in the country. ING is the dominant player in Holland, having roughly a 25 per cent market share in retail banking and insurance. Many other mergers and acquisitions have happened along the way.

We are a global example of an institution that has got to the top 20 internationally through mergers and acquisitions, and we would argue the resulting economies and efficiency that can result from that. Hence, ING was able to experiment with ING DIRECT here in Canada. It was the first location for ING DIRECT back in 1997, which we would argue strongly has been in the public interest of Canadians, in the sense that what we offer, we believe, is generally better than the equivalent product here in Canada. I believe that that size and those economies and what have you have led us to do things outside of Holland, obviously, and here in Canada specifically, and now in six other countries. We would not have been able to do that without achieving a particular size. Clearly that has benefited the public here, as well as, if you like, back in Holland. ING itself, like Unilever and Royal Dutch Shell, is a leading institution in the Dutch environment and a flagship of that economy, and perhaps that is partly what we are talking about here. Can a financial institution be created that can lead the Canadian financial sector in a way that is beneficial globally and locally?

Perhaps I will just quickly go through the points that we make starting on page 5. Some of these are to do with the international side, but many of them are just straight microeconomics. Firstly, there is excess capacity. I believe I heard the previous speaker talking about that. There are too many bank branches, too many ATMs, too many staff and too many services in the banking community. Most people, apart from special-needs groups and particular geographic locations, have more banking services than they require.

As an example of that, we used to have a network of about 230 bank machines. We have just got out of that bank machine business. Frankly, they did not really pay, and there was already roughly one bank machine on every major intersection in all the major cities. We have offered our clients access to every bank machine in Canada. We felt that we did not need that infrastructure because there were already too many ABMs. The economics of ABMs is deteriorating over time, as most bankers would know. That is an example. We make the point in our

année, nous avons reçu plus de 3 milliards de dollars en nouveaux dépôts et nous venons au deuxième rang après la Banque de Montréal pour la croissance des dépôts au Canada cette année. Nous jugeons qu'il est possible d'être concurrentiels sur ce marché et même de prendre de l'expansion. Je dois le répéter encore une fois, nous ne sommes pas vraiment menacés par les fusions. En fait, je dirais que nous appuyons les fusions, comme vous pourrez le lire dans les premières pages de notre mémoire. Vous trouverez à la page 3 de ce document divers renseignements sur ING DIRECT et sa situation financière.

Nous faisons partie du groupe international ING, qui est le résultat de nombre de fusions. Il a été créé en 1991 par la fusion de NNB Postbank, entité qui était le résultat d'une fusion de deux banques en Hollande, avec la plus importante compagnie d'assurance-vie du pays. ING est le plus important intervenant du secteur en Hollande, et détient environ 25 p. 100 du marché des services bancaires et des services d'assurance de détail. Nombre d'autres fusions et acquisitions ont eu lieu depuis.

Nous sommes un exemple mondial d'institution qui est devenue l'une des 20 premières au monde grâce à des fusions et des acquisitions, et aussi, à notre avis, aux économies et aux gains d'efficacité ainsi réalisés. Le groupe ING a expérimenté ING DIRECT au Canada. C'est dans ce pays que nous avons eu la première implantation d'ING DIRECT en 1997, et nous sommes convaincus que cette initiative a été dans l'intérêt des Canadiens puisque nous pensons offrir un produit globalement supérieur aux autres produits équivalents proposés au Canada. Grâce à cette taille et à ces économies, nous avons pu progresser à l'extérieur de la Hollande, évidemment, notamment au Canada et maintenant dans six autres pays. Nous n'aurions pas pu le faire si nous n'avions pas eu une taille assez importante. Le public canadien en a profité tout autant que celui de la Hollande. ING, comme Unilever et Royal Dutch Shell, est un des phares de l'économie des Pays-Bas, et c'est peut-être de cela que nous parlons ici en partie. Peut-on créer une institution financière capable de tirer le secteur financier canadien en entraînant des retombées positives aux niveaux mondial et local?

Je vais parcourir rapidement les points que nous soulignons à partir de la page 5. Certaines remarques concernent l'aspect international, mais plusieurs autres sont d'ordre strictement microéconomique. Il y a tout d'abord la capacité excédentaire. Je crois que le précédent intervenant en a parlé. Il y a trop de succursales, trop de GAB, trop de personnel et trop de services bancaires. La plupart des gens, à part les groupes ayant des besoins spéciaux et ceux qui sont situés dans des zones géographiques particulières, ont à leur disposition plus de services bancaires qu'il ne leur en faut.

À titre d'exemple, nous avions précédemment un réseau d'environ 230 guichets bancaires. Nous venons d'abandonner ce créneau. Franchement, ce n'était pas payant, et il y avait déjà à peu près un guichet automatique à chaque grand carrefour de chaque grande ville. Nous avons proposé à nos clients d'accéder à tous les guichets automatiques bancaires du Canada. Nous estimions que nous n'avions pas besoin de cette infrastructure puisqu'il y avait déjà trop de GAB. La plupart des banquiers savent très bien que ces GAB sont en train de devenir de moins en

submission that there is excess capacity, and this leads to inefficiencies, creating a larger infrastructure than is necessary, and a higher cost structure, which the public ends up paying for through bank fees and what have you.

The second point we make is that the mergers will allow for greater efficiencies and greater economies of scale. I have already said that ING benefits globally from its own economies of scale. We are like the other banks in a microcosm, in the sense that we have a certain fixed cost structure. As we grow, the same cost structure basically can service the customers and what we do. The merger of two of the larger banks would, over time, although not initially, create economies of scale and a lower cost structure per customer, per account, per dollar, in the bank. In the long run, that should be good for customers.

The third point is one that I think was being discussed just prior to ING DIRECT appearing here. Mergers, we believe, may encourage niche competition and more competition. If there were three big banks instead of the current five, I am sure some of those banks would not service particular locations. I am sure they would drop certain inefficient products. There are certain things they would not do. That is part of the concern. I can assure you there are a number of alternate players, including us, who would step in and fill those niches. In fact, it would create opportunities for players.

You may be able to tell from my distinguished voice that I originally come from Sidney, Australia. Down there, the banks used to worry that everybody else could offer every product that they offered and they would just be pecked away at by all the niche players and the best-of-breed players who would offer one product. You would have a mortgage specialist outdoing the banks on mortgages, a mutual fund manager who was better than the banks, and a specific deposit taker. I could see that happening if there were fewer but very large banks. They would be slow. Smaller players would be more nimble. It would create opportunities for those who are entrepreneurial and quick. We certainly see it. The banks cannot move as fast as we can. There is no question about that. Senators should not think that it would necessarily crush competition. You may be surprised and see niche competition developing and some new players. There are certainly many foreign banks here in Canada already. Often they just service particular communities. However, if these mergers were to happen and opportunities came about, you may see them expand.

moins rentables. Ce n'est qu'un exemple. Nous disons dans notre exposé qu'il y a une capacité excédentaire qui se traduit par un manque d'efficacité, immobilise une infrastructure superflue, et entraîne des coûts plus élevés qui sont finalement facturés au public sous forme de frais bancaires et autres.

En second lieu, nous disons que les fusions permettront une meilleure efficacité et des économies d'échelle plus importantes. J'ai déjà dit qu'ING profitait globalement de ses propres économies d'échelle. Comme les autres banques, nous existons dans un microcosme en ce sens que nous avons un certain nombre de frais fixes. En nous développant, nous pouvons servir notre clientèle et exécuter nos activités en gros à partir de la même structure de coûts. En fusionnant deux grandes banques, on obtient au bout d'un certain temps, même si ce n'est pas immédiat, des économies d'échelle et un abaissement des coûts facturés à chaque client et à chaque compte de banque. À long terme, c'est quelque chose qui doit être avantageux pour les clients.

Ma troisième remarque porte sur un point dont il a été question, je crois, juste avant la comparution d'ING DIRECT. Nous sommes convaincus que les fusions encourageront la concurrence d'entreprises à marché spécialisé et stimuleront la concurrence. S'il y avait trois grandes banques au lieu des cinq actuelles, je suis sûr que certaines d'entre elles cesseraient de desservir certaines localités. Je suis sûr qu'elles abandonneraient des produits inefficaces. Il y a des choses qu'elles ne feraient plus. C'est un aspect du problème, et je peux vous assurer qu'il y a plusieurs autres intervenants, dont nous, qui sont prêts à intervenir pour combler ces vides. En fait, cela créerait des ouvertures.

Vous aurez deviné en écoutant mon accent raffiné que je viens de Sydney, en Australie. Là-bas, les banques avaient peur que n'importe qui puisse offrir les mêmes produits qu'elles et craignaient de se faire tailler en pièces par des prestataires de services spécialisés maîtrisant parfaitement un produit bien précis. Elles craignaient de voir arriver le spécialiste en hypothèques qui offrirait de meilleurs taux qu'elles, le gestionnaire de fonds mutuels qui aurait un meilleur produit, et une institution de dépôts spécialisée. Je pense que c'est quelque chose qui peut très bien arriver si les banques deviennent moins nombreuses mais très grosses. Elles seront trop lentes, alors que les petits intervenants seront beaucoup plus souples, cette situation créera des ouvertures pour ceux qui sont rapides et qui ont le sens de l'entreprise. C'est parfaitement clair. Les banques ne peuvent pas évoluer aussi rapidement que nous, c'est incontestable. Les sénateurs ne doivent pas s'imaginer qu'on écraserait complètement la concurrence avec une telle situation. Vous pourriez être étonnés de voir au contraire de nouveaux intervenants s'implanter dans des créneaux spécialisés. Il y a de nombreuses banques étrangères ici au Canada. Souvent, elles ne desservent que certaines collectivités bien précises. Toutefois, si ces fusions se produisent et créent ces ouvertures, vous les verrez peut-être se développer.

That is the third point. It might be counter-intuitive, but I believe it has been shown in other countries, and I look to the U.K. There is a lot of competition from niche players and specialists in the U.K. as well.

The fourth point is the one that most of the big banks are making: Mergers will allow Canadian banks to better compete internationally. There is no doubt about that. Size does matter when you are competing globally. When you are trying to be a lead underwriter of major issues and what have you in financial markets, it does make a difference. It is because ING is so large that it is able to do what it is doing in Canada. ING have now invested up to half a billion dollars in capital in Canada to support their business, and clearly, we are right behind what we are doing in the long run. Canadian banks, if they are large, can clearly do more of that and compete more effectively on the North American stage at the outset, and perhaps beyond. I believe the issues surrounding that have been well documented by the CEOs of the larger banks.

The fifth issue we have on our list here is the impact on service levels and access to financial products. It is generally thought that it would be negative if there were fewer banks. We would argue that that is not necessarily the case. I believe that people are dealing with financial services differently than they used to. There are alternatives there. There are the credit unions; there is us; there is HSBC; there is AMEX; there is President's Choice Financial. There are a number of players. In fact, we are surprised. That should be growing faster, we believe. It could be growing faster. Nonetheless, there are alternative players to fill those niches. I do not think it is necessarily the number of players that determines access to financial products and service levels. It is more the way that banking is being done going forward.

That sort of intersects with our sixth point: Financial consumers have moved on. Time has moved on. If we look back 20 years, or even since ING DIRECT started in Canada, the world has changed. I believe there were statistics quoted yesterday by the majors that 90 or 95 per cent, depending on the bank, of day-to-day banking transactions are done electronically. Clearly, we are a virtual bank, without branches, so apart from cheques we receive in the mail, everything is electronic. People have now accepted this. The bankers association says that over 55 per cent bank regularly via an ABM or over the Internet.

We disagree that people are still as concerned as they were about physical service. Times have changed. There are certain special groups with needs, certain geographic locations and what have you. The reality is that I do not believe that people are as concerned about these issues as they were even five years ago. They now understand self-service banking. They realize it is, easier, more efficient, cheaper and gives them better service.

C'est le troisième point. Cela va peut-être à l'encontre des idées reçues, mais je crois qu'on l'a prouvé dans d'autres pays, et je réfère ici au Royaume-Uni. Il y a énormément de concurrence de la part de services spécialisés dans un créneau particulier au Royaume-Uni.

Le quatrième argument, c'est celui qu'avancent la plupart des grandes banques: les fusions permettront aux banques canadiennes de mieux entrer en concurrence à l'échelle internationale. C'est incontestable. Pour affronter la concurrence internationale, la taille est importante. Si l'on veut être un joueur de premier plan sur les grands marchés financiers, la taille de l'entreprise joue. C'est parce qu'il est aussi grand que le groupe ING peut accomplir ce qu'il accomplit au Canada. Le groupe a investi jusqu'à un demi-milliard de dollars au Canada pour appuyer ses activités et nous sommes manifestement sur la bonne voie pour l'avenir. Les banques canadiennes, si elles sont assez grosses, pourront être de plus en plus compétitives à l'échelle nord-américaine au départ, et peut-être même à plus grande échelle. Je crois que les PDG des grandes banques ont assez bien développé cet aspect de la question.

Notre cinquième argument concerne l'impact sur le niveau des services et l'accès aux produits financiers. On a généralement tendance à penser que s'il y a moins de banques, les effets seront négatifs. Nous soutenons que ce n'est pas nécessairement le cas. Je crois que les gens n'utilisent plus les services financiers de la même façon que naguère. Il y a des choix. Il y a les coopératives de crédit, il y a nous, il y a la Banque HSBC, il y a Amex, il y a les services financiers Le Choix du Président. Il y a toutes sortes d'intervenants. En fait, ce qui nous étonne, c'est que ce marché ne progresse pas plus rapidement. Il pourrait se développer plus vite. Quoi qu'il en soit, il y a suffisamment d'intervenants pour combler toutes ces ouvertures. Je ne crois pas nécessairement que ce soit le nombre d'intervenants qui détermine l'accès à des produits financiers et à des services. C'est plutôt une question d'organisation des services bancaires à l'avenir.

Ceci m'amène à notre sixième argument: les consommateurs financiers sont passés à l'étape supérieure. Le temps a passé. La situation n'est plus du tout la même qu'il y a 20 ans ou même qu'à l'époque où ING DIRECT a fait ses débuts au Canada. Je crois que d'après les statistiques publiées hier par les grandes banques, 90 ou 95 p. 100 des transactions bancaires quotidiennes, selon la banque, s'effectuent par voie électronique. Comme nous sommes une banque virtuelle sans succursales, à part les chèques que nous recevons par la poste, toutes nos activités sont électroniques. Les clients l'acceptent. L'Association des banquiers dit que plus de 55 p. 100 des clients gèrent leurs affaires bancaires au moyen d'un GAB ou sur Internet.

Nous ne sommes pas d'accord avec ceux qui disent que les clients tiennent toujours autant aux services dans des établissements concrets. Les temps ont changé. Il y a des groupes spéciaux qui ont certains besoins ou qui sont situés dans des localités particulières, et cetera. Mais je suis convaincu personnellement que les clients se soucient beaucoup moins de ce genre de choses qu'il y a cinq ans seulement. Ils sont parfaitement

Not everyone has moved on. We still have customers who only send us cheques in the mail, who only come to our so-called "information centres" and insist on talking to someone. There will always be that group, but the vast majority of Canadians realize that the game has changed.

From a public interest point of view, the public sentiment is different now compared to five years ago. There is no doubt in my mind. We can all think of how we love to queue up at branches and that sort of thing. We do not do it anymore, unless we want to have a long chat or something like that.

The other point we would make, before I move to the specific public interest issues, is that mergers are important, but the key issue is to ensure that a competitive environment exists for all players. Hence, there is a better choice and higher value for consumers.

If we create an oligopoly of three big banks that dominate the world and we make it difficult for new players, who must go through hurdles and the processes that we went through over four years, crawling and begging for the benefits that the major players already have, then we are not creating an even playing field. It must be easy for people to start up small, niche operations and compete effectively.

Mergers are one thing, but OFSI, the Competition Bureau and so forth, control the public interest. They could make it easier to have more competition. Therefore, what would be good for the consumer is not necessarily related to the number of banks. It would be beneficial to create an environment that enables the entrepreneurial spirit to thrive.

Before I wrap up, I will speak to the specific public interest issues that were listed. In regard to access for Canadians throughout the country to convenient and quality financial services, we would argue that due to technology improvements, access to banking services is now of a higher quality and more convenient than before. Perhaps that is an issue of making fast Internet connections and PCs available to remote locations and to people who do not have them now. Clearly, we have been ranked highly on service standards, which we see as ironic, because we were the no-frills bank that was not meant to give service. If you want service and a relationship, go to another bank; do not come to ING DIRECT, because we just offer great value and what have you. However, when service rankings are done in the industry, we rank quite highly. We ranked highly amongst individuals who know about money. What they say about us is that our organization works — it is convenient, good value and fast.

familiarisés avec le libre-service bancaire. Ils se sont rendu compte que c'était plus facile, plus efficace, moins coûteux et qu'ils obtenaient un meilleur service de cette façon.

Les clients n'ont pas tous progressé. Il y en a encore qui nous envoient des chèques par la poste, qui se présentent à nos «centres d'information» et qui insistent pour parler à quelqu'un. Ces gens-là existeront toujours, mais la très grande majorité des Canadiens ont tourné la page.

Le public ne voit plus les choses de la même façon qu'il y a cinq ans, c'est une évidence pour moi. Vous savez combien nous aimons tous faire la queue dans une succursale, ce genre de chose. Nous ne le faisons plus, sauf si nous voulons avoir une bonne conversation.

Ce que je voudrais ajouter, avant de passer aux questions d'intérêt public, c'est que les fusions sont importantes, mais que ce qui est essentiel, c'est de créer un cadre de concurrence pour tous les intervenants, pour que le client dispose d'un meilleur choix et en ait plus pour son argent.

Si nous créons un oligopole à partir des trois grandes banques qui dominent le monde et si nous entravons la progression des nouveaux concurrents, en les obligeant à franchir tous les obstacles et à suivre tous les méandres que nous avons suivis pendant quatre ans, en médiant pour obtenir les avantages dont disposaient déjà les grandes institutions, nous ne créons pas des règles équitables. Or, il faut que les petits entrepreneurs puissent facilement s'implanter dans des créneaux spécialisés et affronter la concurrence.

Les fusions sont une chose, mais le BSIF, le Bureau de la concurrence, et cetera, contrôlent les intérêts publics. Ils pourraient très bien faciliter la concurrence. Les initiatives favorables aux consommateurs ne sont pas nécessairement liées au nombre de banques. Il serait utile de créer des conditions favorables à l'épanouissement de l'esprit d'entreprise.

Avant de conclure, j'aimerais dire quelques mots des questions d'intérêt public que nous mentionnons. En ce qui concerne l'accès des Canadiens dans tout le pays à des services pratiques et de qualité, nous soutenons qu'en raison d'améliorations technologiques, l'accès aux services bancaires est plus pratique et que la qualité s'est accrue. Le problème est peut-être simplement de proposer une connexion Internet plus rapide et d'installer des ordinateurs chez les gens qui vivent dans des régions éloignées ou qui n'en ont pas encore. Nous avons reçu des commentaires élogieux sur nos normes de service, ce qui est assez paradoxal puisque nous étions la banque dépouillée par excellence qui était censée ne pas offrir de services. Si vous voulez avoir un service et des relations, adressez-vous à une autre banque, ne venez pas chez ING DIRECT, car tout ce que nous avons à vous offrir, c'est un produit de grande valeur. Et pourtant, quand on classe les banques en fonction du service, nous sommes en excellente place. Nous sommes très estimés par les gens qui s'y connaissent en argent. Ce qu'ils nous disent, c'est que notre organisation fonctionne bien, qu'elle est pratique, économique et rapide.

People view services differently from the, "Oh, I want to see someone face-to-face and walk in there and talk about it," and that sort of thing. People see the meaning of "service" changing to speed, accuracy and ease. It is much easier to sit in my lounge doing my banking than it is to walk down the street and queue up. That is how people are seeing it.

In regard to the second point, the availability of financing for individuals and businesses, particularly small and mid-sized businesses, my background is in money management. This is clearly a function of the capital cycle, not of how many banks are out there. If people are finding it tough to obtain financing now, that is a function of the business cycle generally, not of how many large banks or banks generally are out there. We all know that that is really what happens. We do not believe mergers would have an impact on that issue. Banks are generally trying their best and really want to lend money to small businesses. It is the business cases of those small businesses that do not always stack up. That is a difficult thing for people to accept.

In regard to the third point, this is not a major impact on the Canadian economy and the ability of Canadian business to compete internationally. Currently, in a certain micro sense, there will be an impact on certain locations and some rationalization of staff. If this were a question of the viability of the banking sector changing, then clearly it would. The banking sector is a pillar of the Canadian economy and one of the reasons Canada has such a stable economy. However, that is not in question at all with the mergers. Our view is that ability to participate in international competition would not affect the Canadian economy at all and is not a major variable in the long-term benefit.

In regard to competing globally and any benefits that might have, in order to have a global player with a head office here in Canada, size does matter, and clearly that would be a benefit. Having a major global financial services operation based in Canada is a good thing. That is a positive, and for that reason mergers should happen.

Turning to the subject of communities and bank employees, there is no doubt that there would be some rationalization, fewer bank employees, and things like that. However, I believe that many industries have undergone these sorts of rationalizations. They are part of the maturing of a business. It could be argued now that subsidization is going on because mergers are being prevented. The natural process for the major banks would be for them to merge. That is a fact. Specific communities should be accommodated, but that becomes an issue of what subsidization is occurring. We make that point.

In conclusion, ING DIRECT supports big bank mergers for all the reasons that I have stated in the submission. There is currently a healthy environment outside the big five. We find this a good

Pour la clientèle, le service, cela ne signifie plus dire: «Je veux parler de mon problème directement, en face à face avec quelqu'un». La notion de service est en train de devenir synonyme de rapidité, d'exactitude et de facilité. Je trouve beaucoup plus pratique d'effectuer mes transactions bancaires dans mon salon que d'aller faire la queue à une succursale. C'est comme cela que les gens voient les choses maintenant.

Pour ce qui est du deuxième point, la disponibilité du financement aux particuliers et aux entreprises, tout particulièrement aux petites et moyennes entreprises, je vous dirais que j'ai une formation de départ en gestion de l'argent. C'est évidemment une fonction du cycle des capitaux, et non du nombre de banques sur le marché. Si les gens ont du mal à obtenir un financement actuellement, c'est à cause du cycle financier et non du nombre de grandes banques présentes sur le marché. Nous savons très bien que c'est cela la réalité. Nous ne pensons pas que les fusions changeraient quelque chose à cette situation. Les banques essaient généralement de faire de leur mieux pour prêter de l'argent à de petites entreprises. Le problème, c'est que ce sont les dossiers de ces PME qui ne sont pas toujours assez solides, mais c'est quelque chose que les gens ont du mal à accepter.

Pour ce qui est du troisième argument, nous disons qu'il n'y a pas d'impact important sur l'économie canadienne et la capacité des entreprises canadiennes d'affronter la concurrence internationale. À petite échelle, il y aura des retombées à certains endroits et une certaine rationalisation des effectifs. Si les fusions menaçaient la viabilité du secteur bancaire, ce serait un problème. Le secteur bancaire est un des piliers de l'économie canadienne et l'une des explications de la stabilité de l'économie du pays. Mais les fusions ne menacent nullement ce secteur. Nous sommes d'avis que le fait de pouvoir affronter la concurrence internationale ne nuirait pas à l'économie canadienne et que cela ne constitue pas une variable importante dans les perspectives à long terme.

Pour ce qui est des avantages qu'on peut retirer de la concurrence à l'échelle mondiale, il est clair que la taille est importante et que si une institution mondiale a son siège au Canada, ce sera avantageux. Le Canada a tout intérêt à avoir une grande institution financière mondiale basée sur son territoire. C'est un plus, et c'est pour cela qu'il faut donner la possibilité aux banques de fusionner.

S'agissant maintenant des communautés et des employés de banque, il est certain qu'une certaine rationalisation s'opérera et qu'il y aura moins d'employés de banque, et autres choses de ce genre. Toutefois, beaucoup de secteurs ont traversé ces rationalisations. Elles font partie de l'évolution des entreprises. On peut même soutenir qu'il se pratique actuellement du subventionnement du fait que l'on empêche les fusions. L'évolution naturelle des grandes banques serait de fusionner. C'est un fait. Certes, il faut apporter des adaptations en faveur de certaines localités, mais cela devient un élément du subventionnement. C'est notre position.

Pour conclure, ING DIRECT est en faveur du fusionnement des grandes banques pour les raisons que je viens d'énumérer. L'environnement actuel en dehors des cinq grandes banques est

place to do business, and we will continue to see that as the case, whether or not there are mergers. We do not feel threatened by that.

Thank you for the opportunity to speak to this committee. I end here and await questions and discussion.

Senator Angus: Thank you for coming back to the Banking Committee, and for your usual cogent and persuasive presentation.

Mr. Bedbrook: In regard to getting out of the bank machine business, you say that you have offered your clients access to every bank machine in Canada. I understand how that works, but could you explain the pros and cons of having your own machines out there, and how you give access to the machines of other banks?

Mr. Bedbrook: Every customer receives a card with which they can withdraw cash from a bank machine. We will pay the 75-cent Interac fee when they use their card. They used to use it at our machine, which was free; now that does not exist. We now say that they can go to any bank machine and we pay the Interac fee. There are banks that only charge the Interac fee. That makes the transaction free.

Senator Angus: How does that work? When clients receive their statement, does it show the \$50 coming out, with a charge for the fee, and then a credit on the other side of the statement?

Mr. Bedbrook: The statement does reflect something like that, yes. We only pay for the 75-cent fee. There are surcharges on some bank machines and other machines; we do not pay those. Clearly, we are still offering a great deal. Offering that to all our customers and paying the 75-cent fee is one-sixth of the cost to run the network.

Senator Angus: You mentioned that Internet banking is cheaper for the consumer. Could you explain why that is, apart from the fact that they do not have to go down to the bank?

Mr. Bedbrook: We know that the cost of an Internet connection is marginal. You are using a network that does not have the same cost as walking into a branch, which has the physical infrastructure, plus a teller, a person. Those are the two extremes.

Senator Angus: I understand it is more expensive for the bank to maintain the branch, but what about the consumers, considering they like to take a little walk down to one of the four banks on the corner?

Mr. Bedbrook: Then you get into different issues. Some people like to physically visit us and you cannot stop that. We are saying only that the cost of the transaction is less. The marginal costs for us are less. Therefore, the marginal costs to the client should be less as well.

Senator Angus: As reflected in what?

Mr. Bedbrook: If it is not, then the bank is subsidizing one channel with another.

actuellement sain. C'est un milieu propice aux affaires et nous continuerons de voir à ce qu'il en soit ainsi, que les fusions aient lieu ou non. Nous ne nous sentons pas menacés par elles.

Je vous remercie de l'occasion qui m'a été donnée d'intervenir devant le comité. Je vais m'arrêter ici et attendre vos questions pour échanger des vues.

Le sénateur Angus: Je vous remercie d'être venu au Comité des banques et de votre exposé cohérent et convaincant, comme d'habitude.

M. Bedbrook: En ce qui concerne votre retrait des activités de guichets automatiques, vous dites avoir offert à vos clients accès à tous les guichets automatiques du pays. Je comprends comment cela fonctionne, mais pourriez-vous nous expliquer les avantages et les inconvénients d'avoir ses propres guichets. Aussi, comment donnez-vous accès aux guichets des autres banques?

M. Bedbrook: Chaque client reçoit une carte qui lui permet de retirer les espèces d'une distributrice de billets. Nous acquittons les droits de 75 cents d'Interac; avant, le client s'en servait gratuitement à notre distributrice. Aujourd'hui, elle n'existe plus. Le client peut dorénavant se servir de n'importe quelle distributrice et c'est nous qui acquittons les droits Interac. Certaines banques n'imposent que les droits Interac. Dans ce cas, l'opération est gratuite.

Le sénateur Angus: Comment est-ce que cela fonctionne? Sur l'état de compte du client, y a-t-il un débit de 50 \$ plus les droits, puis un crédit de l'autre côté?

M. Bedbrook: Quelque chose d'approchant, oui. Nous ne payons que les droits de 75 cents. Certaines distributrices bancaires et autres imposent des frais supplémentaires; ceux-là, nous ne les payons pas. Il est certain que nous offrons une excellente affaire. L'offrir à tous nos clients et acquitter les droits de 75 cents représente le sixième du coût d'exploitation du réseau.

Le sénateur Angus: Vous avez dit que les opérations bancaires par Internet coûtent moins chères au client. À part le fait qu'il n'a pas à se rendre à la banque, pourquoi?

M. Bedbrook: Nous savons que le coût de branchement à Internet est minime. On se sert d'un réseau qui coûte moins cher que de se rendre à la succursale, le bâtiment, où il y a en plus un guichetier. Ce sont les deux extrêmes.

Le sénateur Angus: Je comprends que cela coûte plus cher à la banque d'avoir une succursale, mais qu'en est-il du consommateur, celui qui aime bien faire une petite promenade jusqu'à l'une des quatre banques qui ont pignon sur rue?

M. Bedbrook: Il s'agit ici d'autres questions. Il y a des gens qui aiment se rendre sur place et l'on n'y peut rien. Nous disons seulement que le coût de réparation est moindre. Pour nous, les coûts marginaux sont inférieurs. En conséquence, les coûts marginaux du client devraient l'être aussi.

Le sénateur Angus: Et cela apparaît comment?

M. Bedbrook: Si ce n'est pas le cas, la banque subventionne une filière grâce à l'autre.

Senator Angus: How is it reflected? I do not want to get bogged down in the details. If I am a customer, you tell me it is cheaper. I bank on the Internet and somewhere down the line I will see that reflected in what way?

Mr. Bedbrook: Clearly, a branch is more expensive than an ABM machine, which is more expensive than a debit card, a credit card and so on. There is no question. If you use your debit card or your normal bank card at an ABM machine, you could be charged a fee. If you make a transaction on the Internet, it will cost you nothing.

Senator Angus: I believe ING was represented when we held hearings in 1998.

Mr. Bedbrook: I was not here in 1998.

Senator Angus: You have been here at other times.

Mr. Bedbrook: Last year, yes.

Senator Angus: In listening to your presentation this morning, I got the sense that there have been fairly significant changes in the relevant landscape since 1998. Am I correct?

Mr. Bedbrook: Absolutely.

Senator Angus: In terms of the issues, all of which I believe you touched on in one way or another, the climate and the environment are much more conducive and favourable to a merger now. Is that right?

Mr. Bedbrook: In 1997 and 1998, when we launched, Internet banking was a novelty. The Internet itself was still almost a novelty. Telephone banking was still relatively new and it is now mainstream. That is the main switch. People have realized that paying bills online and all those sorts of things is the way to move forward. Over 50 per cent are already doing that. It is just a matter of time before a large majority do that. That is the main thing.

We see that the branches of the major banks are different now from what they used to be; they are wealth management centres, or a place to use your ABM. They are designed differently. They are trying to create major banking centres. They are not trying to do everything, like they used to. We all know that that is a major infrastructure cost for them that they would rather not have because of the economics that I talked about.

Senator Angus: From an objective point of view, is it not correct to say that ING, at this stage of its life and in the scheme of things, would benefit if two or four of the big banks merged? That would assist ING, would it not?

Mr. Bedbrook: That question was put to us when Canada Trust merged with TD. Yes, there was some flow of customers to us, as there is always some dissatisfaction arising out of a merger. It is absolutely not the primary reason that we are successful in Canada.

Le sénateur Angus: Comment cela apparaît-il? Je ne veux pas m'attarder aux détails. Vous me dites à moi, le client, que c'est moins cher. Je fais mes opérations bancaires sur Internet, comment cela va-t-il finir par paraître pour moi?

M. Bedbrook: Il est certain qu'une succursale coûte plus cher qu'une distributrice de billets, qui coûte plus cher qu'une carte de débit, qu'une carte de crédit, et cetera. C'est certain. Si vous vous servez de votre carte de débit ou de votre carte bancaire normale à une distributrice, il se peut que des frais vous soient imposés. Si vous faites l'opération sur Internet, elle ne vous coûtera rien.

Le sénateur Angus: Je pense qu'ING a été représenté lorsque nous avons tenu des audiences en 1998.

M. Bedbrook: Je n'étais pas ici en 1998.

Le sénateur Angus: Mais vous êtes venu à d'autres moments.

M. Bedbrook: L'an dernier, oui.

Le sénateur Angus: À vous écouter ce matin j'ai eu le sentiment que le paysage avait beaucoup changé depuis 1998. Je me trompe?

M. Bedbrook: Pas du tout.

Le sénateur Angus: Vous avez abordé à peu près toutes les questions d'une manière ou d'une autre, mais en ce qui concerne le climat et l'environnement, il est aujourd'hui beaucoup plus propice et favorable à une fusion aujourd'hui, n'est-ce pas?

M. Bedbrook: En 1997 et 1998, lorsque nous avons vu le jour, les opérations bancaires sur Internet étaient une nouveauté. L'Internet lui-même était presque une nouveauté. Les opérations bancaires par téléphone étaient encore quelque chose de relativement nouveau et c'est aujourd'hui courant. C'est le gros changement. Les gens se sont rendu compte que payer leurs factures et faire leurs autres opérations en direct marque un progrès. Plus de la moitié des clients le font déjà. Ce n'est qu'une question de temps avant que ce soit le cas de la grande majorité. C'est la principale chose.

Les succursales des grandes banques sont aussi différentes de ce qu'elles étaient; ce sont aujourd'hui des centres de gestion du patrimoine ou un endroit où se servir de la distributrice. Elles sont conçues différemment. Elles essaient de créer de grandes places bancaires. Elles n'essaient plus de tout faire, comme autrefois. Nous savons tous que cela représente un grand coût d'infrastructure qu'elles préféreraient éviter pour les raisons que j'ai énumérées.

Le sénateur Angus: Objectivement, n'est-il pas juste de dire qu'ING, à ce stade de son évolution et vu le contexte, serait avantage si deux ou quatre des grandes banques fusionnaient? Cela profiterait à ING, n'est-ce pas?

M. Bedbrook: La question nous a été posée lorsque Canada Trust a fusionné avec TD. Oui, certains clients sont venus à nous, car il y a toujours un certain mécontentement à la suite d'une fusion. Mais ce n'est pas du tout la raison première de notre succès au Canada.

I admitted upfront that all smaller competitors would benefit from a merger in the short term, because there always is dissatisfaction and disaffection at the time that the merger happens. However, in the long run, those will be bigger, uglier, better competitors than we currently face, and that is bad for us.

Senator Angus: Generally speaking, you favour mergers?

Mr. Bedbrook: Yes.

Senator Angus: As a matter of public policy in Canada, and as an issue affecting the integrity and competitive nature of our financial system, you are in favour of bank mergers, and you would, marginally at least, if not more, tend to benefit from bank mergers?

Mr. Bedbrook: I do not think more than marginally. We would benefit in the short term, and I mean that 18-month transition period. Beyond that, it starts working against us. There is no doubt about that. However, standing inside or outside ING, we think the mergers are appropriate for Canada.

Senator Angus: Now, you mentioned global competitiveness four times in your report, and you concluded with:

In conclusion, ING DIRECT supports the ability of Canada's big banks to merge. Mergers would help, (but clearly not guarantee), Canada's banks, to successfully compete on the global stage.

Nearly all of the proponents of mergers, particularly from the big five, are saying the same thing. I was reflecting on it last night after the hearings. What will they be able to do? Can you provide us with some specific, concrete examples of things that they cannot do now, and how Canadian enterprises would be better off as a result of mergers?

Mr. Bedbrook: I could say you should ask them, because we will not be doing that.

Senator Angus: You know what I am saying.

Mr. Bedbrook: Yes, I do.

Senator Angus: It is more persuasive coming from you. I feel you are very articulate. You have said that we will be able to compete. I would like some concrete examples.

Mr. Bedbrook: There are two things, and one is the investment banking world and the world of mergers and acquisitions and that sort of thing. There is no doubt that size matters, and you cannot be a leader in those sorts of games unless you are one of the big 20 in the world. That is more the wholesale end.

Senator Angus: The big 20? You have to get that big, do you? We might as well put all five of them together.

Mr. Bedbrook: Or the big 50. Let us look at other things, such as importing ideas from overseas. We are an idea imported from Holland to Canada by a Dutch company. Within the ING network, we import and export ideas around the world as part of

J'ai reconnu d'emblée que tous les petits acteurs tireraient profit d'une fusion à court terme, parce qu'il y a toujours du mécontentement et de la désaffection au moment d'une fusion. À long terme, toutefois, ces concurrents seront plus gros, plus vilains et plus forts que ceux d'aujourd'hui et cela n'est pas bon pour nous.

Le sénateur Angus: En général, vous êtes en faveur des fusions?

M. Bedbrook: Oui.

Le sénateur Angus: Dans l'intérêt public et pour l'intégrité et la compétitivité de notre système financier, vous êtes en faveur des fusions bancaires et, ne serait-ce que marginalement, et peut-être plus, vous en tireriez profit, n'est-ce pas?

M. Bedbrook: Seulement marginalement, pas plus. Cela nous avantagerait à court terme et je pense ici à la période de transition de 18 mois. Ensuite, cela joue contre nous. C'est certain. Mais que ce soit pour ING ou non, nous pensons que les fusions sont bonnes pour le pays.

Le sénateur Angus: Quatre fois dans votre exposé vous avez parlé de compétitivité mondiale. Vous avez terminé par ces mots:

Pour conclure, ING DIRECT est en faveur de la capacité des grandes banques canadiennes de fusionner. Les fusions aideraient (mais ne garantiraient pas de toute évidence) la réussite des banques canadiennes au sein de la concurrence internationale.

La quasi-totalité des partisans des fusions, en particulier les cinq grandes banques, disent la même chose. J'y réfléchissais hier soir après les audiences. Que pourront-elles faire de plus? Pourriez-vous nous donner des exemples concrets et précis de choses qu'elles ne peuvent pas faire maintenant et comment les entreprises canadiennes seraient en meilleure situation par suite des fusions?

M. Bedbrook: Je dis que vous devriez le leur demander, parce que nous n'allons pas le faire.

Le sénateur Angus: Vous savez ce que je veux dire.

M. Bedbrook: Oui, je le sais.

Le sénateur Angus: Venant de vous, c'est plus persuasif. J'ai l'impression que vous êtes quelqu'un qui s'exprime très ouvertement. Vous avez dit que nous serons capables de faire de la concurrence. Je voudrais avoir quelques exemples concrets.

M. Bedbrook: Il y a deux choses. D'une part, il y a l'univers des investissements bancaires et l'univers des fusions et des acquisitions et de choses semblables. La taille est importante sans aucun doute, et on ne peut pas être chef de file dans ces domaines sans faire partie des vingt plus grandes au monde. C'est davantage du côté du gros.

Le sénateur Angus: Les vingt plus grandes? Faut-il vraiment atteindre ce niveau? On pourrait aussi bien fusionner les cinq.

M. Bedbrook: Ou bien les 50 plus grandes. Il faut considérer d'autres aspects, comme l'importation des idées d'outre-mer. Nous sommes fondés sur une idée importée de la Hollande au Canada par une compagnie hollandaise. Au sein du réseau ING,

that financial group. Those benefits flow back here to customers. Likewise, I believe that if Canadian banks were larger and international players, they would import ideas from overseas and that would benefit customers here. That would clearly be the case at the retail end.

Senator Angus: We were given an example by the CIBC, if I am not mistaken, that involved your own organization in terms of getting into electronic commerce in the United States. They have been at it for three-plus years. They indicated they have closed it down. They were not making any money.

They referred to an announcement from ING that you have been in it for six-plus years and are only just turning the corner and starting to get into the black. They used this as an example of how being large gives you the clout and the staying power to do innovative things like this. Would that be an example of what you are talking about, or is that something different?

Mr. Bedbrook: That is an example from which ING has learned. However, it is really more a question of execution.

I believe that the way CIBC executed their decision is the real issue here, not that we are big and powerful and can stay the course. CIBC is wealthy enough to stay the course longer than they have.

Senator Angus: They do not need a merger to be able to do that?

Mr. Bedbrook: No, I do not believe so.

Senator Angus: It is just a matter of this being a priority.

Mr. Bedbrook: We clearly have return-on-equity targets that we have to meet for our head office in Amsterdam. Next year, we will meet all of those targets. This year will be our second year of profit; next year will be our third year. It is more a question of execution. I will leave it at that.

Senator Kroft: Mr. Bedbrook, can you tell me about ING elsewhere in the world? You are ING DIRECT and you are a virtual bank. You are out there in cyberspace. Are you real anywhere?

Mr. Bedbrook: In the eyes of the regulator, we are. They see us regularly and ensure that we exist.

Do you mean within Canada?

Senator Kroft: No, I mean elsewhere. Do you operate in other countries?

Mr. Bedbrook: Yes, we do. In Holland, there are traditional banking operations. There is the Postbank, owned by ING, which is the old post office network in Holland, and that is clearly a large branch network. They do not have a so-called "virtual"

nous importons et nous exportons des idées à l'échelle mondiale en tant que membres de ce groupe financier. Les bénéfices en reviennent aux clients chez nous. De même, je crois que si les banques canadiennes étaient plus grandes et si elles opéraient sur le plan international, elles importeraient des idées d'outre-mer qui pourraient être bonnes pour les clients ici. Ce serait évidemment le cas pour le côté du détail.

Le sénateur Angus: La CIBC nous a donné un exemple, si je ne me trompe, où votre organisation cherchait à pénétrer le marché du commerce électronique aux États-Unis. Ils y ont déjà travaillé pendant plus de trois ans. Ils ont dit qu'ils ont mis fin à cette activité. Ce n'était pas rentable.

Ils ont fait allusion à une déclaration de la part de ING selon laquelle vous travaillez là-dedans depuis plus de six ans et que maintenant cela commence tout juste à être rentable. Ils ont pris cet exemple pour démontrer comment la taille vous donne le poids et la permanence nécessaires pour innover. Est-ce que c'est un exemple de ce que vous voulez dire, ou bien est-ce quelque chose de différent?

M. Bedbrook: C'est un exemple qui a permis à ING d'apprendre des choses. Mais, au fond, c'est surtout une question de mise en oeuvre.

Je pense qu'ici il s'agit surtout de la manière dont la CIBC a mis en oeuvre sa décision, non pas de notre taille, notre puissance et notre permanence. La CIBC est assez riche pour tenir le coup plus longtemps qu'elle ne l'a fait.

Le sénateur Angus: Elles n'ont pas besoin d'une fusion pour être capables de faire cela?

M. Bedbrook: Non, je crois que non.

Le sénateur Angus: Il s'agit simplement d'en faire une priorité.

M. Bedbrook: Nous avons des objectifs clairs en matière de rendement des capitaux propres que nous devons réaliser pour notre siège social à Amsterdam. L'année prochaine, nous atteindrons tous ces objectifs. Cette année sera notre deuxième année rentable et l'année prochaine sera la troisième. Il s'agit surtout de la mise en oeuvre. C'est tout ce que je peux dire.

Le sénateur Kroft: Monsieur Bedbrook, voulez-vous me parler de ING dans les autres régions du globe? Vous êtes à la fois ING DIRECT et vous êtes une banque virtuelle. Vous travaillez dans le monde virtuel. Avez-vous une présence concrète quelque part?

M. Bedbrook: Du point de vue des responsables de la réglementation, nous en avons une. Ils nous visitent régulièrement pour s'assurer de notre existence.

Voulez-vous dire au Canada?

Le sénateur Kroft: Non, je veux dire ailleurs qu'au Canada. Opérez-vous dans d'autres pays?

M. Bedbrook: Oui, nous le faisons. En Hollande, il y a des opérations bancaires traditionnelles. Il y a la Postbank, qui appartient à ING, qui est le réseau de bureaux de poste le plus ancien en Hollande, évidemment, c'est un grand réseau de

bank in Holland. They already have that other presence. That would be cannibalizing their existing business. ING is familiar with both.

ING has a large retail network in Poland; Bank Slanski is the major bank there and they are still building branches. In Poland, branch networks are the way to grow your bank. That is something that is happening in many of the Eastern bloc countries, whereas the concept of ING DIRECT only works in mature, well-developed countries.

Senator Kroft: What interests me, in terms of one of the preoccupations of this committee is, if two banks come together in a merger, and that results in some rationalization or reduction of traditional service in some areas, or a reallocation of resources, who will make up that difference? Your commitment to this country is totally on the virtual concept. Is there any way in which you might move into a brick-and-mortar type of presence?

Mr. Bedbrook: One should never say "never." However, in the short term, our strategy is the virtual concept, which makes us low cost. We are a low-cost operator, which is why we can compete. We focus more on savings and less on loans. That is our competitive advantage.

ING has the largest insurance operation in Canada. That is a larger business than ING DIRECT, even though the ING DIRECT brand is better known.

Globally, ING is an integrated financial services concept. In the long run, that is what we want to establish in developed countries. If we look to the next five years, I cannot see ING DIRECT changing, other than offering more products and what have you. In the very long run, ING Group is about integrated financial services. That is the whole range of financial services in developed countries.

I would not count it out, but I would not say it would happen in the short term.

Senator Kroft: My next question has to do with the opening line of your last response. It has to do with your regulator. In your view, does the degree to which you are so far-flung globally and so diversified create any problem for your regulators in Holland? To put it simply, do they have any trouble keeping track of everything you are up to?

Mr. Bedbrook: Unfortunately, no, they do not have any difficulty keeping up with what we do. We have the local regulator here who governs us. We also have the Dutch regulator who governs the holding company in Holland. Two regulators govern the bank here in Canada, plus we have all our head office requirements, because the Dutch, as we all know, are the Scots of Europe, and are more conservative than most people.

succursales. En Hollande, il n'y a pas de banque virtuelle. Notre présence est déjà là. Il ne faut pas cannibaliser les entreprises qui existent déjà. L'ING connaît bien les deux.

L'ING a un grand réseau de commerces de détail en Pologne; Bank Slanski est la plus grande banque de ce pays et elle continue à construire des succursales. En Pologne, les banques s'agrandissent moyennant les réseaux de succursales. C'est le cas pour beaucoup de pays du bloc de l'Est, tandis que le concept de ING DIRECT ne peut fonctionner que dans des pays mûrs et bien développés.

Le sénateur Kroft: Ce qui m'intéresse, ainsi que le comité, c'est de savoir si deux banques fusionnent et que cela permet de rationaliser ou de réduire en quelque sorte les services traditionnels dans certains domaines, ou bien de faire une nouvelle répartition des ressources, qui compensera pour cette différence? Votre engagement vis-à-vis du Canada est totalement au niveau virtuel. Ou serait-il possible d'assurer une présence dans des édifices?

M. Bedbrook: Il ne faut jamais dire jamais. Néanmoins, à court terme, notre stratégie repose sur le concept virtuel, pour mieux fonctionner à faible coût. Nous fonctionnons à faible coût, ce qui nous permet de faire de la concurrence. Nous nous intéressons plus aux épargnes et moins aux prêts. C'est notre avantage dans la concurrence.

ING mène la plus grande opération d'assurance au Canada. Elle a un chiffre d'affaires plus grand que celui de ING DIRECT, même si la marque ING DIRECT est mieux connue.

Au nouveau mondial, ING offre un concept de services financiers intégrés. À long terme c'est ainsi que nous voulons nous établir dans les pays développés. Dans les cinq prochaines années, je ne vois pas comment ING DIRECT changera, à part d'offrir davantage de produits et d'autres choses. À très long terme, le groupe ING s'intéresse aux services financiers intégrés. Cela comprend toute la gamme des services financiers dans les pays développés.

Pour moi, ce n'est pas exclu, mais je ne le prévois pas à court terme.

Le sénateur Kroft: Ma question suivante porte sur la première phrase de votre dernière réponse, au sujet de votre organisme de réglementation. À votre avis, est-ce que votre présence dans des régions éloignées partout au monde et votre grande diversité présentent un problème pour les responsables de la réglementation en Hollande? Plus simplement, ont-ils de la difficulté à surveiller toutes vos activités?

M. Bedbrook: Malheureusement, non, ils n'ont pas de difficulté à suivre nos activités. Ici, nous sommes régis par l'organisme de réglementation local. Nous sommes régis aussi par le responsable hollandais de la réglementation qui régit la société de portefeuille en Hollande. Il y a deux responsables de la réglementation de la banque ici au Canada, et en plus, notre siège social nous met toutes sortes d'exigences, parce que les Hollandais sont reconnus comme étant les Écossais de l'Europe et ils sont plus conservateurs que la moyenne.

The answer is no, they have no trouble keeping up. They keep close tabs on what ING DIRECT and ING Bank are doing globally.

Senator Kroft: What about the various requirements of your prudential obligations in terms of capital base, exposure and so on?

Mr. Bedbrook: We must meet both requirements. Generally, the OSFI requirements are more conservative.

Senator Kroft: Does the Dutch regulator recognize OSFI? We have asked this question at another time. However, I am wondering whether OSFI is recognized and accepted by your regulator as a relief of their regulatory burden.

Mr. Bedbrook: There is no relief of the burden because of OSFI. It is now acknowledged, although initially it was not. It was a start-up and they did not know about it. Also, it was a brand-new concept. Over time, clearly, they are more reassured by the presence of the Dutch regulator than other countries that we could think of.

Senator Kroft: I assume that the Dutch regulator takes some level of comfort from the OSFI involvement.

Mr. Bedbrook: Yes, it is implicit. It is not spelled out explicitly.

Senator Oliver: The reason we are here today is to consider a minor aspect of bank mergers, that is, their public interest impact and the role of this and other parliamentary committees on that subject. That is what my questions will be about. You addressed it today on page 9 of your presentation. I do not agree with you when you say that the availability of financing for individuals and businesses, particularly small and mid-sized businesses, will not change if there is a bank merger.

As a result of some statistics we saw last night, we know now that two of the big five are already losing market share in that area. It is our opinion that if there were mergers, and more things were concentrated in Toronto and not in the regions of Canada, then that would be even more difficult. I disagree strongly with what you say about it merely being a market cycle. I think it would also be a factor in the concentration of power.

Mr. Bedbrook: If we are talking about the concentration of the larger banks in major cities and away from the regions, and it therefore being harder for small business in those regions, then the credit unions, or other, smaller banks, would fill that vacuum. When that happened in Australia most became east coast banks or east coast financial institutions. Perth and Adelaide were not involved. The local players filled those niches and you started to see viable little institutions in each of those smaller locations. I assume the same thing would happen here.

La réponse c'est non, ils n'ont pas de difficulté à nous suivre. Ils suivent de près toutes les activités de ING DIRECT et de ING Bank à l'échelle mondiale.

Le sénateur Kroft: Et quelles sont les exigences que vous imposez les règles de prudence en ce qui concerne l'assise financière, le risque et cetera?

M. Bedbrook: Nous devons respecter les deux exigences. En général, les exigences imposées par le BSIF sont de nature plus conservatrice.

Le sénateur Kroft: Est-ce que le responsable hollandais de la réglementation reconnaît le BSIF? Nous avons déjà posé cette question. Mais je me demande si votre organisme de réglementation accepte le BSIF et reconnaît qu'il peut alléger sa tâche.

M. Bedbrook: Le BSIF n'allège aucunement sa tâche. On l'a maintenant reconnu, même si au départ ce n'était pas le cas. C'était un démarrage et il n'était pas au courant. C'était aussi un concept tout nouveau. À la longue, il est évident qu'ils sont plus à l'aise avec l'organisme de réglementation de la Hollande qu'avec ceux d'autres pays que nous connaissons.

Le sénateur Kroft: Je présume que l'organisme de réglementation hollandais se sent rassuré en quelque sorte par la présence du BSIF.

M. Bedbrook: Oui, cela va de soi. Mais on ne le déclare pas d'une manière explicite.

Le sénateur Oliver: Nous sommes venus ici pour étudier un aspect mineur des fusions bancaires, à savoir leur impact sur l'intérêt public ainsi que le rôle de ce comité et d'autres comités parlementaires dans ce contexte. C'est à ce sujet que je poserai ma question. Vous l'avez mentionné aujourd'hui à la page 9 de votre mémoire. Je ne suis pas d'accord quand vous dites que la disponibilité du financement pour les particuliers et les entreprises, surtout les petites et moyennes entreprises, ne sera pas affectée par une fusion bancaire.

Les statistiques que nous avons vues hier soir nous ont appris que deux des cinq grandes sont déjà en train de perdre une part du marché dans ce domaine. À notre avis, s'il y avait des fusions, et si les choses se concentraient davantage à Toronto aux dépens des régions du Canada, la situation deviendrait encore plus difficile. Je ne suis pas du tout d'accord avec votre interprétation des cycles du marché. Je pense aussi que cela entraînerait une concentration du pouvoir.

M. Bedbrook: Vous parlez de la concentration des grandes banques dans les villes, et non dans les régions, et du fait qu'il sera plus difficile pour les PME régionales d'avoir accès à du capital. Mais ce vide sera comblé par les caisses de crédit ou d'autres petites banques. Lorsque le phénomène s'est produit en Australie, la plupart d'entre elles se sont transformées en banques ou institutions financières basées sur la côte est. Perth et Adelaide ne furent pas touchées. Les institutions locales ont comblé le vide; elles se sont transformées en petites institutions viables dans les petits centres. Je présume qu'il en sera de même ici.

Senator Oliver: In terms of a public interest strategy to ensure that that will happen, are you recommending that this committee or other committees look at putting conditions on the merger? Would you say it would just happen naturally?

Mr. Bedbrook: I would probably say it would happen through market forces. I do not believe I am the person to recommend conditions on that happening. We heard the previous speaker saying that they would only be too happy to buy networks. HSBC has said they would be happy to buy branch networks. It could be a condition that, in a particular location, that branch network is sold to another, more local player, or an international player like us who is happy to use that as an entry strategy.

Senator Oliver: You have stressed that you are a virtual bank, yet you have 600 employees. What do those 600 virtual employees do?

Mr. Bedbrook: There are 250-plus in a call centre. Although we are virtual, we still do a fair bit of banking through people calling a teller or associate on the phone. That is a big area. Bank office operation accounts for about 100 people. We are virtual, but we still go through the same processes as normal banks. Some of that, dare I admit it, is not entirely automated or electronic behind the scenes. We still need people to open the mail and do those sorts of things. The next largest area is, of course, the IT, which is actually running the platform.

Senator Oliver: One of the things that some of the big five have discovered as a way of enhancing earnings is to concentrate more on so-called "wealth management." Is ING involved in that? Is it possible for a virtual bank to become actively involved in wealth management?

Mr. Bedbrook: We would like to be more involved in wealth management. It is a difficult market. It is a mature market here in Canada, which makes it difficult to break into. Also, the current environment is difficult. We market mutual funds directly to the public. Again, it is a question of execution. When you are a direct marketer, the product cannot be too complex.

Much of wealth management is about offering advice and talking to people and having complex products that can satisfy needs and what have you. We have had limited success in that because our marketing is direct. We do not have an advisory network, which is where 95 per cent of the wealth management business is in Canada.

Senator Oliver: If you want to grow your earnings, certainly that is one of the areas you will have to take a good look at, is it not?

Mr. Bedbrook: It is. That is consistent with the ING global strategy.

Le sénateur Oliver: Si l'intérêt public veut que ce phénomène se produise ici, croyez-vous que ce comité ou d'autres devraient recommander que toute fusion soit assortie de conditions? Ou croyez-vous que le phénomène se produirait ici tout naturellement?

M. Bedbrook: À mon avis, les forces du marché donneraient lieu à une telle situation. Mais ce n'est pas à moi de faire des recommandations à ce sujet. Le témoin précédent a dit qu'il serait heureux d'acheter des réseaux. HSBC a dit qu'elle serait également heureuse d'acheter des réseaux de succursales. On pourrait stipuler que, pour certaines régions, le réseau de succursales doit être vendu à une institution locale ou à une institution internationale, comme la nôtre, qui sauterait sur l'occasion pour pénétrer le marché de cette façon.

Le sénateur Oliver: Vous avez dit être une banque virtuelle, mais vous avez néanmoins 600 employés. Que font-ils?

M. Bedbrook: Nous avons un centre d'appels qui emploie 250 personnes. Même si nous sommes une banque virtuelle, le gros de nos opérations bancaires se fait par téléphone. Les clients parlent à nos préposés ou associés. Cela représente une grande partie de nos activités. Les activités liées aux comptes bancaires occupent environ 100 personnes. Nous sommes une entreprise virtuelle, mais nous avons les mêmes procédés que les banques normales. Une partie de nos activités en coulisses, je l'admets, ne sont pas complètement automatisées ou accomplies par voie électronique. Il nous faut encore des gens pour ouvrir la correspondance et faire ce genre de travail. Un autre domaine qui joue un grand rôle dans nos affaires est, évidemment, celui des technologies de l'information, qui sous-tendent notre plate-forme.

Le sénateur Oliver: Les cinq grandes banques ont découvert qu'une bonne façon de faire de l'argent est de se concentrer sur ce qu'on appelle la «gestion de la richesse». Est-ce que ING en fait? Est-il possible pour une banque virtuelle de faire de la gestion de la richesse?

M. Bedbrook: C'est un domaine qui nous intéresse beaucoup, mais c'est un marché difficile. Il s'agit d'un marché bien établi au Canada, ce qui le rend difficile d'accès. De plus, la conjoncture n'est pas bonne. Nous vendons des fonds mutuels directement au grand public. Encore là, c'est une question d'exécution. Quand vous faites vous-même votre mise en marché, votre produit ne peut pas être trop complexe.

La gestion de la richesse consiste en grande partie à conseiller les clients et à leur parler, à leur offrir des produits complexes pour répondre à leurs besoins et ainsi de suite. Nous n'avons pas eu beaucoup de succès avec ce genre de services parce que nous faisons nous-mêmes notre mise en marché. Nous n'avons pas accès à un réseau de conseillers, qui, au Canada, s'occupent de 95 p. 100 du marché de la gestion de la richesse.

Le sénateur Oliver: Si vous voulez gonfler vos profits, ne serait-ce pas un domaine intéressant?

M. Bedbrook: Certes. Cela va de pair avec la stratégie mondiale de ING.

Senator Tkachuk: One of our concerns over the last couple of days has been that if there are bank mergers, then we need competition. What can the federal government and the regulators do to make it easier for foreign banks to gain access to the Canadian marketplace? We all talk about it. However, CS CO-OP has been working on a bank franchise for years. It is a slow process. What can we do to make this process safe but speedier?

Mr. Bedbrook: The first thing is the perennial subject that, dare I say, we whine about, which is the capital tax issue. ING is very conscious of that. ING DIRECT of Canada is always compared to all ING operations elsewhere, and we are more expensive partly because of that capital tax. That can only be a disincentive.

It is the same with the process of mergers. People want transparency. They want to know what the process is and what hurdles they have to jump over. They have it all lined up. They get their act together and come to present everything and they know it will be accepted because they have gone through the process.

In our experience in those initial years, it was not always transparent. We did not know quite what we had to do to get the 20-times multiple on capital, because we started at 14.5 and were therefore, we felt, at a disadvantage.

Anyone coming in wants to have the regulatory process clarified.

The second point would be size-appropriate reporting. We have 600 staff. A not insignificant number of them, somewhere between five and ten, answer to all the regulatory requirements and spend their time talking to OSFI and all the others, although not so much now because we are far more experienced. However, in the early days, we would hire lawyers to get us up to speed. Perhaps size-appropriate reporting would be a factor. An example is a limited institution licensed only for deposit-taking or some specific aspect of banking. That is why this is such a global issue. More competition is wanted. It would be preferable to have one federal regulatory system for all financial services, not the provincial system combined with the federal system.

There is a federal system for banking. Wealth management is a pain for us because we must be licensed in every province. That is expensive. Although we are virtual company, we must have an actual person in each province to sell mutual funds in that location. Those are clear examples as to why we are not jumping on the bandwagon here.

Senator Tkachuk: Let us say the federal government finally clarifies things and decides that it wants to do this. At the same time, with regard to these other issues, especially wealth management, getting the provinces together will probably not

Le sénateur Tkachuk: Au cours des derniers jours, nous avons longuement discuté du fait qu'il faille assurer une saine concurrence s'il y a fusion des banques. Quelles mesures le gouvernement et les organismes de réglementation peuvent-ils prendre pour aider les banques étrangères à percer le marché canadien? Tout le monde en parle. Par contre, la CS CO-OP essaie de se transformer en banque depuis des années. C'est très lent. Comment pouvons-nous accélérer le processus tout en protégeant le consommateur?

M. Bedbrook: Le sujet éternel dont nous nous plaignons est l'impôt sur le capital. ING en est très conscient. Les gens comparent ING DIRECT du Canada aux autres activités d'ING ailleurs et nous sommes plus cher ici à cause de l'impôt sur le capital, qui est ni plus ni moins un obstacle.

Il en va de même pour les fusions. Les gens veulent de la transparence. Ils veulent savoir quelle est la marche à suivre et quels sont les obstacles à franchir. Ils se préparent bien. Ils connaissent bien leur affaire et viennent tout présenter, sachant qu'on l'acceptera puisqu'ils ont rempli toutes les formalités.

Selon notre expérience des premières années, ce n'était pas toujours transparent. Nous ne savions pas précisément ce qu'il fallait faire pour obtenir un ratio actif par fonds propres de 20, puisque nous en étions à 14,5 pour commencer, et nous nous sentions ainsi désavantagés.

Tout nouveau venu souhaite qu'on précise les exigences réglementaires.

Le deuxième élément, ce serait que les exigences en matière de rapports correspondent à la taille de l'entreprise. Nous avons un effectif de 600 personnes. Entre cinq et dix d'entre eux, ce qui n'est pas négligeable, répondent aux exigences réglementaires et passent leur temps à parler au BSIF et à tous les autres, bien que moins maintenant, étant donné que nous avons beaucoup plus d'expérience. Cependant, au début, il nous a fallu retenir les services d'avocats pour nous conseiller. Peut-être que les exigences en matière de rapports devraient être établies en fonction de la taille de l'entreprise, comme dans le cas d'une société à responsabilité limitée autorisée uniquement à accepter des dépôts ou à faire des opérations bancaires bien précises. Voilà pourquoi il s'agit d'une question si mondiale. On souhaite qu'il y ait davantage de concurrence. Il serait préférable d'avoir un seul système de réglementation fédéral régissant tous les services financiers, plutôt que le système provincial assorti du système fédéral.

Il existe un système fédéral pour les services bancaires. La gestion de la richesse nous embête car il nous faut une autorisation dans chaque province. Cela coûte cher. Même si nous sommes une société virtuelle, il nous faut quelqu'un en chair et en os dans chaque province afin d'y vendre des fonds communs de placement. Ce sont des exemples clairs qui expliquent pourquoi nous ne suivons pas la tendance.

Le sénateur Tkachuk: Supposons que le gouvernement fédéral clarifierait enfin la situation et déciderait qu'il veut faire ceci. En même temps, pour ce qui est des autres questions, notamment la gestion de la richesse, les provinces ne se mettront probablement

happen in our lifetime. Certainly there are other things we can do to make the process easier and quicker. Perhaps we as a committee should be demanding that happen at the same time.

Mr. Bedbrook: Ideally that is what would happen. However, this is not an ideal world. I am not waiting for it. I have zero expectations about it myself.

Senator Tkachuk: You have been around government for a long time.

Mr. Bedbrook: We have a good relationship with everyone.

Senator Hervieux-Payette: First, I should like to tell your communications people that they have excellent ads on television. Your gentleman is very convincing. I will wait to see the woman who will be as convincing.

Mr. Bedbrook: There are three women.

Senator Hervieux-Payette: I know the one who wears a special suit.

Senator Tkachuk: She wants to see all women, I think.

Senator Hervieux-Payette: I want to see equality.

Let us say that we have found a perfect formula and we know that the public interest is protected and so on. You have extensive experience in your operations abroad and you feel that it would be a good step for Canada to move in that direction. A merger is one thing, but acquisition is another. You want to grow, and there will be more money if you put the two together; 100 plus 100 will make 200. We would like 100 plus 100 to make 300 at the end of the day; otherwise there is no need to do it.

When you carried out these acquisitions in Canada, how did you finance your operation? Half a billion dollars is a lot of money.

Mr. Bedbrook: That was financed by the parent company. They wrote a cheque to capitalize the organization. As we have grown and the regulator has required us to have capital to meet the size of the bank, they have continued to write cheques. There is free equity, which is ordinary shares, and there is now subordinated debt.

Senator Hervieux-Payette: Was there a special public offering?

Mr. Bedbrook: No. ING is a publicly listed company in Amsterdam and New York. We are 100 per cent owned by that publicly listed company.

Senator Hervieux-Payette: How many large banks are there in the Netherlands?

Mr. Bedbrook: There are only a couple. They have gone through that rationalization process. The Dutch have accepted that they will only have a few banks.

Senator Hervieux-Payette: You have two large banks.

pas d'accord de notre vivant. C'est sûr qu'il y a d'autres choses que nous pouvons faire afin d'accélérer et de faciliter la démarche. Peut-être que nous, en tant que comité, devrions demander que cela se fasse en même temps.

M. Bedbrook: Ce serait l'idéal. Cependant, nous ne vivons pas dans l'idéal. Je ne m'y attends pas. Pour ma part, je n'ai aucune attente.

Le sénateur Tkachuk: Vous côtoyez le gouvernement depuis longtemps.

M. Bedbrook: Nous avons de bonnes relations avec tout le monde.

Le sénateur Hervieux-Payette: D'abord, j'aimerais dire à vos responsables des communications qu'ils ont d'excellentes publicités à la télévision. Le monsieur est très convaincant. J'attendrai de voir la femme qui sera aussi convaincante.

M. Bedbrook: Il y a trois femmes.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je connais celle qui porte un tailleur spécial.

Le sénateur Tkachuk: Elle veut voir toutes les femmes, je crois.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je veux voir l'égalité.

Disons que nous avons trouvé une formule parfaite et que nous savons que l'intérêt public est protégé et ainsi de suite. Vous avez beaucoup d'expérience grâce à vos activités à l'étranger, et vous croyez qu'il serait avantageux pour le Canada de s'inscrire dans la même tendance. Fusion et acquisition sont deux choses distinctes. On veut prendre de l'expansion, et il y aura plus d'argent si on met les deux ensemble; 100 plus 100 font 200. On aimerait que 100 plus 100 fassent 300 au bout du compte; autrement, nul besoin de le faire.

Lorsque vous avez effectué ces acquisitions au Canada, comment avez-vous financé vos activités? Un demi-milliard de dollars, c'est beaucoup d'argent.

M. Bedbrook: La société mère s'est occupée du financement. Elle a émis un chèque pour capitaliser l'entreprise. À mesure que nous avons pris de l'ampleur et que les autorités de réglementation ont exigé que notre capitalisation corresponde à la taille de la banque, elle a continué d'émettre des chèques. Il s'agit d'actions ordinaires, et on a maintenant une dette de second rang.

Le sénateur Hervieux-Payette: Y a-t-il une émission publique spéciale?

M. Bedbrook: Non. ING est une société cotée en bourse à Amsterdam et à New York. Nous sommes une filiale à part entière de cette société cotée en bourse.

Le sénateur Hervieux-Payette: Combien de grandes banques y a-t-il aux Pays-Bas?

M. Bedbrook: Il n'y en a que deux. La rationalisation y a suivi son cours. Les Néerlandais ont accepté qu'ils n'auront que quelques banques.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vous avez deux grandes banques.

Mr. Bedbrook: Yes. There is ING Bank and ABN-Amro.

Senator Hervieux-Payette: One of the issues in mergers is the private customers and small business. Are your customers mostly private individuals, small businesses, or large companies?

Mr. Bedbrook: We have about 600,000 customers. They are all private individuals. We do have business savings accounts. Thus, business or private individuals, sole traders and proprietary companies do make deposits with us. We have found that servicing small business means doing a specific thing for them, which is what they do want. They are one sector that does want a more hands-on service. There is no question. Most of our customers are individuals.

Senator Hervieux-Payette: Your ads were very good.

Mr. Bedbrook: Thank you. They do their work, and generally, more women than men like them.

Senator Hervieux-Payette: I believe it is important to see who has switched from one service to another.

What would be the percentage use of ATMs, telephone and the Internet?

Mr. Bedbrook: Over 50 per cent of our transactions are Internet-based. Telephone banking is about 20 per cent. About 10 or 15 per cent is people actually phoning and talking to someone. Then there is ABM and point of sale.

Senator Angus: You mentioned, Mr. Bedbrook, that there are two big banks in Holland. Is not Rabobank another big bank?

Mr. Bedbrook: Rabobank as well, I am sorry. That is correct.

Senator Angus: So there are basically three.

Mr. Bedbrook: Yes. There are three.

The Chairman: Thank you for being with us. We have enjoyed your presentation.

Mr. Bedbrook: Thank you.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:10 p.m. to study the public interest implications for large bank mergers.

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

M. Bedbrook: Oui. Il y a la Banque ING et la Banque ABN-Amro.

Le sénateur Hervieux-Payette: L'une des questions que suscitent les fusions est celle des clients privés et des petites entreprises. Est-ce que votre clientèle consiste principalement en simples particuliers, en petites entreprises, ou en grandes sociétés?

M. Bedbrook: Nous avons quelque 600 000 clients. Ce sont tous de simples particuliers. Nous avons des comptes d'épargne d'affaires. Ce sont donc des entreprises ou des particuliers, des commerçants particuliers et des sociétés privées qui nous confient des dépôts. Nous avons découvert qu'offrir des services aux petites entreprises, ça veut dire leur faire quelque chose de précis, et c'est ce qu'elles veulent. C'est un secteur qui veut un service plus pratique. Cela ne fait aucun doute. La plupart de nos clients sont des particuliers.

Le sénateur Hervieux-Payette: Vos publicités étaient excellentes.

M. Bedbrook: Merci. Elles font leur effet, et en général, il y a plus de femmes que d'hommes qui les aiment.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je crois qu'il est important de voir qui est passé d'un service à l'autre.

On utilise les GAB, le téléphone et Internet dans quelle proportion?

M. Bedbrook: Plus de 50 p. 100 de nos opérations se font par Internet. Le service bancaire par téléphone représente environ 20 p. 100. À peu près 10 ou 15 p. 100 des opérations entraînent une conservation téléphonique entre deux personnes. Ensuite, il y a les GAB et le point de vente.

Le sénateur Angus: Vous avez dit, monsieur Bedbrook, qu'il y a deux grandes banques aux Pays-Bas. Rabobank n'est-elle pas une autre grande banque?

M. Bedbrook: Rabobank aussi, je m'excuse. C'est exact.

Le sénateur Angus: Donc essentiellement il y en a trois.

M. Bedbrook: Oui. Il y en a trois.

Le président: Merci d'avoir été des nôtres. Votre exposé nous a plu.

M. Bedbrook: Merci.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 10 pour étudier les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen. We are here to continue the study concerning the public interest implications for large bank mergers. Our witness from the Hong Kong Shanghai Bank of Canada is Martin Glynn, President and Chief Executive Officer.

Please proceed with your opening statement, Mr. Glynn.

Mr. Martin J.G. Glynn, President and Chief Executive Officer, HSBC Bank of Canada: Thank you very much for inviting me to present. I am participating on this call from our head office in Vancouver. HSBC Bank Canada is based here, but we are very much a national bank, from St. John's, Newfoundland, to Vancouver Island. We have 118 branches, 160 offices in total, and almost 6,000 employees. From a standing start in 1981, we have advanced fairly well along in terms of our development. People are aware that we are part of the HSBC Group, which is in 81 countries and territories and is, I would say, a top three financial services player in the world based in London. We have \$35 billion in assets. One of our aspirations is to be a very strong player in the NAFTA region. We are in the process of acquiring a Mexican bank that has almost 1,500 branches. We are closely connected with HSBC Bank USA, the tenth largest in the U.S. and very big in New York State. Many of you would be familiar with it.

We consider ourselves in Canada, since we are full-service and very national, a bit of the alternative to the big six, or five, and we have expressed publicly and privately in Ottawa and around the country our desire to grow and be even more of a competitive force in the Canadian marketplace. We consider ourselves being able to add quite a bit of value to Canada in all aspects of business, whether in retail, in the commercial SME market or in corporate.

Just to give you an example of some of the global value we can provide, we are the largest issuer of letters of credit in Canada, which means we are a large force in trade finance, which is, of course, critical to Canada's success.

We are also a big player, particularly in the retail market, in what I would consider ethnic Canada, in some of the communities that are immigrant communities, and we are very proud of that. It is a fast growing part of the country and the demographics within the country.

As far as the merger subject is concerned, we consider it a legitimate and strategic option for Canadian banks. From our point of view, we consider the North American market an

[Traduction]

Le président: Bonjour, mesdames et messieurs. Nous sommes ici aujourd'hui pour poursuivre notre étude sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques. Nous accueillons comme témoin un représentant de la Banque de Hong Kong-Shanghai du Canada, M. Martin Glynn, qui en est le président-directeur général.

Je vous invite à nous présenter votre exposé préliminaire, monsieur Glynn.

M. Martin J. G. Glynn, président et chef de la direction, Banque HSBC du Canada: Merci beaucoup de m'avoir invité à vous adresser la parole. Je participe à ces audiences à la suite d'un appel que nous avons reçu à notre siège social de Vancouver. La banque HSBC Canada a son siège ici, mais nous sommes en tout point une banque nationale, dont l'activité s'étend de St. John's, à Terre-Neuve, jusqu'à l'île de Vancouver. Nous comptons 118 succursales, 160 bureaux et près de 6 000 employés. Partis de rien en 1981, nous avons pris pas mal d'ampleur ici. Vous n'êtes pas sans savoir que nous faisons partie du groupe HSBC, qui est présent dans 81 pays et territoires, et qui est, si j'ose dire, l'un des trois grands protagonistes du monde des services financiers de Londres. Nous avons des actifs de 35 milliards de dollars. Nous souhaitons notamment devenir un acteur très important dans la région de l'ALENA. Nous sommes en train de faire l'acquisition d'une banque mexicaine qui compte près de 1 500 succursales. Nous avons des liens étroits avec la HSBC Bank USA, la dixième banque en importance aux États-Unis, qui est aussi au nombre des grandes banques de l'État de New York. Beaucoup d'entre vous le savent déjà.

Au Canada, parce que nous offrons une gamme complète de services et que nous sommes présents d'un océan à l'autre, nous nous considérons en quelque sorte comme une solution de rechange aux six ou aux cinq grandes banques. Nous le disons en public et en privé, tant à Ottawa que dans les autres régions du pays, nous souhaitons prendre de l'ampleur et devenir une force compétitive encore plus importante sur le marché canadien. Nous considérons que nous pouvons apporter une valeur ajoutée considérable au Canada, et ce pour toutes les composantes du milieu des affaires, qu'il s'agisse du commerce de détail ou encore du marché commercial des PME ou des grandes entreprises.

Permettez-moi de vous donner un exemple de cette valeur ajoutée que nous apportons sur le plan mondial: nous sommes le plus important émetteur de lettres de crédit au Canada, ce qui fait de nous une force considérable dans le financement des échanges commerciaux, qui sont, bien sûr, la clé de la réussite économique du Canada.

Nous sommes également un acteur important, notamment sur le marché du détail, dans ce que j'appellerais le Canada ethnique, c'est-à-dire dans certaines communautés immigrantes, et nous en sommes très fiers. Ce sont des communautés en pleine croissance, qui influent sur la composition démographique de la société canadienne.

En ce qui concerne la question des fusions, nous sommes d'avis qu'il s'agit là d'une option stratégique légitime pour les banques canadiennes. Pour nous, le marché nord-américain est un marché

extremely important one. In fact, the number one public policy issue facing us from a business point of view is how we integrate more and how we have more access to the U.S. and ultimately the Mexican markets. One of the compelling reasons driving many of the Canadian banks on the merger subject is the desire to get bigger, in order to be a more significant player within North America. Certainly our desire is to fulfil that role, of not only being an excellent player domestically but a facilitator of cross-border banking.

I have no direct comments on the process. It is clearly one that Canada and the government need to define. Clarity and timing are very relevant in terms of where I see progress being made as far as the process is concerned.

As far as public policy issues are concerned, it is all about competition, competition, competition. I know there are other issues, such as jobs and other public policy issues, but I think if we have vibrant and lively competition in the country, all the public policy issues will fall into line.

Where will this competition come from? I will not talk in specifics — you have heard from representatives from smaller banks and the credit union movement. However, from my perspective, competition could come from the insurance sector. I have made comments previously that Canada stands alone in terms of restricting the banks' ability to sell insurance products. Both international insurance companies and the ING's of the world have shown this as an example in Canada. Domestic insurance companies could very well play a role, particularly if insurance powers were granted, and we certainly are an advocate for that.

As far as the foreign bank environment is concerned, we have put up our hand as far as wanting to be an active competitor in the market. There are issues to attract foreign banks, particularly U.S. banks, because of the important cross-border issues that face Canada. We have some barriers in terms of capital taxes and so on, but also if there is room to grow, which I think will be generated by a merger, that will certainly attract more international financial institutions.

There are some thorny issues, such as reciprocity, which I think public policy-makers have to deal with, and that is that Canadian banks are actively acquiring U.S. banks and our limitations the other way.

Fundamentally, from a foreign bank point of view, if it could be made easier, if there is room created, there will be some active interest from a number of players, particularly south of the border.

extrêmement important. S'il est un aspect de la politique publique qui nous préoccupe plus que tout autre, du point de vue de notre viabilité commerciale, c'est de savoir comment nous pouvons en arriver à une intégration encore plus poussée et à un meilleur accès aux États-Unis et, finalement, au marché mexicain. Une des raisons impérieuses qui explique l'intérêt de beaucoup de banques canadiennes pour les fusions, c'est leur désir de prendre de l'ampleur afin de devenir un acteur plus important en Amérique du Nord. C'est certainement un désir que nous partageons, car nous souhaitons non seulement être un excellent acteur sur le marché canadien, mais aussi un facilitateur des opérations bancaires transfrontalières.

Je n'ai pas d'observations à faire en ce qui concerne le processus proprement dit. C'est manifestement au Canada et au gouvernement qu'il appartient de le définir. Je dirais simplement qu'il est très important qu'il soit clair et qu'il soit défini en temps opportun.

Quant aux enjeux pour la conduite des affaires publiques, la concurrence est la considération qui doit primer toutes les autres. Je sais qu'il y a d'autres enjeux, notamment l'emploi, mais je suis d'avis que tous les enjeux concernant l'action des pouvoirs publics trouveront une solution dans la mesure où nous aurons une concurrence vigoureuse au Canada.

D'où viendra cette concurrence? Je n'entrerai pas dans les détails — vous avez entendu les représentants des petites banques et du mouvement des coopératives de crédit. Mais, d'après moi, la concurrence pourrait venir du secteur des assurances. Vous ne serez pas surpris de m'entendre répéter que le Canada est le seul pays qui limite le rôle des banques dans la vente de services liés aux assurances. Les multinationales du secteur des assurances et les ING du ce monde citent toutes deux le Canada en exemple. Les compagnies d'assurances canadiennes pourraient très bien jouer un rôle, surtout si des pouvoirs en matière d'assurances sont accordés, ce que nous souhaitons vivement.

Pour ce qui est de l'accueil réservé aux banques étrangères, nous ne demanderions pas mieux que d'être un concurrent actif sur le marché. Certains problèmes limitent la capacité à attirer les banques étrangères et plus particulièrement les banques américaines: je songe ici aux importants problèmes transfrontaliers auxquels se heurte le Canada. Il y a aussi l'imposition des gains en capital qui font problème, entre autres, mais dans la mesure où il y aura des possibilités de croissance, qui seront sans doute une des conséquences des fusions, les institutions financières internationales seront certainement plus nombreuses à vouloir s'installer au Canada.

Il y a des problèmes épineux, comme celui de la réciprocité, auquel les décideurs devront s'attaquer, à savoir que les banques canadiennes acquièrent allégrement des banques américaines, alors que nous sommes restreints dans notre liberté d'action.

Essentiellement, et le point de vue que j'exprime est celui d'une banque étrangère, si l'attache était plus facile, si les possibilités étaient meilleures, plusieurs acteurs étrangers, notamment des États-Unis, s'intéresseraient activement au marché canadien.

Finally, the old model of heavy bricks and mortar branches is changing because of the way consumers are dealing with financial institutions. The Internet and telephone and other channels are quickly picking up in utilization. I have expressed a concern before about two areas to do with the ATM networks. Fundamentally, I think competition will come, particularly in the SME market and in the retail market, from institutions and retailers and so on who will be trying to compete without heavy reliance on bricks and mortar, which is clearly a current barrier to entry.

We have advocated that government consider the issues around full functionality, which is the opportunity where all ATMs can accept deposits as well as allow cash withdrawals, done on a cost-effective basis so that you can encourage competition in banking the way you could in the long distance and local telephone area, where the lines were allowed to be made available to all comers at a reasonable price.

A concern I have on that same point is that there is now surcharging being done in Canada, where in fact even the ability to withdraw from another financial institution is being made very costly. I am not talking about the white label convenience ATMs but the bank branch ATMs. We consider that an area of concern from a competition point of view. If new entrants are attracted but there is a huge punitive issue there regarding access to the electronic channels, it will be an issue.

I point out insurance powers and use of ATMs and so on as particular issues that affect smaller institutions and new entrants and that should be part of the policy mix as mergers are being discussed.

Thank you very much for allowing me to make those opening remarks.

Senator Tkachuk: I will follow up with some of the same questions I asked the previous witnesses. In our discussion on mergers, we are always talking about competition and the need for competition. You are a large player in my region of Western Canada. What can the Canadian government do and what can regulators do to make it easier for foreign banks to be players in the marketplace and make it easier for them to operate here? Is there an open-door policy that we could follow that would allow that to take place? How can we foster a larger domestic market of banks or new entrants in the marketplace here so that we can alleviate some of the fears that the Canadian public may feel when mergers do take place?

Mr. Glynn: First, on the foreign bank side, we had a disappointed feeling. When we arrived on the scene, it was because the Bank Act changed in 1981 to allow foreign banks to enter. There were probably 60 or 70 banks that arrived. Many

Enfin, l'ancien modèle des succursales en brique et en béton massif est en train de changer à cause de la façon dont les consommateurs traitent avec les institutions financières. L'Internet, le téléphone et les autres moyens de communication sont de plus en plus utilisés. J'ai déjà signalé deux aspects des réseaux de guichets automatiques qui me préoccupent. Essentiellement, je crois que la concurrence, notamment sur le marché des PME et celui du détail, viendra des institutions, des détaillants et des autres qui chercheront à se faire concurrence sans avoir à mettre en place une importante infrastructure, qui est manifestement un obstacle à leur entrée sur le marché à l'heure actuelle.

Nous pressons le gouvernement de tenir compte de la fonctionnalité complète, selon laquelle tous les guichets automatiques peuvent accepter les dépôts et permettre des retraits en espèces, de façon rentable, de manière à encourager la concurrence dans les services bancaires, tout comme on l'a encouragé dans le domaine des services de téléphone locaux et interurbains quand on a décrété qu'un certain nombre de lignes téléphoniques devaient être mises à la disposition de tous les utilisateurs éventuels à un prix raisonnable.

À ce propos, je m'inquiète d'ailleurs des suppléments qu'on fait maintenant payer au Canada et qui font que les clients doivent payer très cher pour le privilège de retirer des fonds d'une autre institution financière. Je veux parler ici, non pas des guichets libres mis à la disposition des consommateurs, mais des guichets des succursales bancaires. Nous considérons que ces suppléments nuisent à la concurrence. Si nous attirons ici de nouveaux arrivants qui se heurteront aux coûts excessivement majorés de l'accès aux canaux électroniques, cela deviendra un problème.

Je signale les pouvoirs en matière d'assurances et l'utilisation des guichets automatiques comme étant des problèmes qui touchent plus particulièrement les petites institutions et les nouveaux arrivants et qui devraient être pris en compte par les pouvoirs publics relativement aux fusions.

Merci beaucoup de m'avoir permis de vous présenter cet exposé préliminaire.

Le sénateur Tkachuk: Je vais poursuivre la discussion en vous posant certaines des questions que j'ai posées aux témoins que nous avons déjà entendus. La discussion des fusions nous amène invariablement à parler de la concurrence et du fait qu'elle doit exister. Vous êtes un acteur important dans ma région de l'Ouest canadien. Que peut faire le gouvernement canadien et que peuvent faire les organismes de réglementation pour ouvrir davantage notre marché aux banques étrangères et faciliter la tâche à celles qui veulent exercer leurs activités ici? Faut-il nécessairement leur ouvrir la porte toute grande? Comment pouvons-nous encourager l'accroissement du marché intérieur des banques ou l'arrivée de nouvelles institutions sur notre marché pour atténuer certaines des inquiétudes que les fusions suscitent peut-être chez les Canadiens?

M. Glynn: Tout d'abord, en tant que banque étrangère, nous sommes déçus. Quand nous sommes arrivés ici, c'est parce que la Loi sur les banques avait été modifiée en 1981 pour permettre aux banques étrangères de s'installer au Canada. Quelque 60 ou

were disappointed. A majority of them have left, some of them because of issues back home. I think there has been disappointment. Some of the business strategies were too narrow. We took a broad one. We said we would compete in the mainstream market on Main Street across the country, and that turned out to be a wise choice on our part.

If branches are made available, if tax regimes and so on are levelled, then I think this would interest foreign banks.

As I said, the opportunity will arise if mergers occur because there will be surplus branches. However, I do not want to focus people's attention on branches because we will see a number of new channels of distribution that will be quite effective and do not require a heavy bricks and mortar process. There are more than 10,000 in the U.S. who have a traditional model, and I see no reason why that cannot come to Canada in some form.

We are over-branched in Canada, so it is not easy to justify spending money building new branches. One of the critical competitive issues is that if mergers take place there will be concentration issues. Perhaps some branches in highly concentrated areas should be sold off to attract new players. The U.S. model is to sell branches as an entirety, including customers and employees, so that the maximum amount of market share is retained in those particular branches.

Smaller, new start-ups in Canada is an issue, where banking to some extent requires size and critical mass as well as customers wanting to feel that their money is safe. It is difficult in this environment to start banks that are very small. We probably will see the majority of competition coming from major players from outside and the insurance industry.

Senator Tkachuk: I should like some further information on your paragraph about ATM machines advocating a regime much like we have in Canada for the use of telephone lines. Would you please expand on some of the difficulties that you have in practical terms. I would also ask you to provide some suggestions on how we can directly deal with that problem and what we could recommend in our report to the Government of Canada.

Mr. Glynn: Again, the market is pretty well saturated in terms of ATM machines. Every store and every bank branch has one or several. The creation of new machines at \$80,000 to \$100,000 each is not a wise investment. The infrastructure is there.

70 banques sont arrivées à ce moment-là. Beaucoup ont été déçues. La plupart d'entre elles sont parties, certaines à cause de problèmes dans leur pays d'origine. Elles étaient déçues, je crois. Certaines de leurs stratégies commerciales étaient trop restreintes. Nous avons opté pour une stratégie plus générale. Nous avons décidé d'affronter nos concurrents sur leur terrain, d'avoir pignon sur rue d'un bout à l'autre du pays, et c'est là une décision qui s'est avérée judicieuse.

Si elles peuvent avoir accès à des succursales et être assurées d'un traitement égal, notamment sur le plan fiscal, je crois que cela intéresserait les banques étrangères.

Comme je l'ai dit, s'il y a des fusions, il y aura des succursales excédentaires. Je ne veux toutefois pas que l'on mette trop l'accent sur les succursales, car nous verrons apparaître plusieurs nouveaux canaux de distribution qui seront très efficaces et qui n'exigeront pas d'investissements importants sur le plan de l'infrastructure. Il y a plus de 10 000 institutions aux États-Unis qui s'inspirent du modèle traditionnel, et je ne vois pas pourquoi une variante de ce modèle ne pourrait pas être implantée ici au Canada.

Il y a déjà trop de succursales au Canada, si bien qu'il n'est pas facile de justifier les dépenses pour la construction de nouvelles succursales. Une des questions cruciales qui se posera sur le plan de la concurrence, si fusion il y a, c'est celle de la concentration. Les institutions existantes devraient peut-être vendre certaines de leurs succursales dans les régions où le nombre de succursales est très élevé afin d'attirer de nouveaux arrivants. Le modèle américain consiste à vendre les succursales tout équipées, c'est-à-dire avec la clientèle et l'effectif, qui conserve ainsi la majeure partie de leur part de marché.

L'arrivée de nouvelles institutions de petite taille au Canada est un problème, en ce sens qu'il faut une certaine taille, une masse critique, pour que les clients n'aient pas à s'inquiéter de l'argent qu'ils déposent dans ces institutions. Il est difficile dans le contexte canadien de mettre sur pied des banques de très petite taille. Vraisemblablement, la concurrence viendra surtout des principaux acteurs de l'étranger et du secteur des assurances.

Le sénateur Tkachuk: J'aimerais plus de précision au sujet de votre paragraphe concernant les guichets automatiques, où vous préconisez l'adoption d'un régime semblable à celui que nous avons pour l'utilisation des lignes téléphoniques au Canada. Pourriez-vous nous en dire un peu plus au sujet des difficultés d'ordre pratique auxquelles vous vous heurtez. J'aimerais aussi que vous nous proposiez des mesures que nous pourrions prendre pour nous attaquer directement à ce problème, et que nous pourrions recommander dans le rapport que nous allons présenter au gouvernement du Canada.

M. Glynn: Je le répète, le marché a presque atteint le point de saturation en fait de guichets automatiques. On en trouve un ou même plusieurs dans tous les commerces et toutes les succursales bancaires. Ce ne serait pas un investissement très sage que d'installer de nouveaux guichets à 80 000 ou 100 000 \$ pièce. L'infrastructure existe déjà.

With the use of cash levelling off because of the use of debit cards, ATMs have become a mature investment for the banks. We are suggesting that these machines be accessible to all players, including retail chains that may wish to get into banking, or even foreign players. We have some requirement that the ATMs be made available to all customers of any financial institution in the country, at a fair price, one that allows the use of these. Therefore, the distribution channel of a new entrant would be widened because people could go to any branch.

When I say "full functionality," I do not mean just withdrawal of cash. There is still a need to deposit.

We have an exchange network with the National Bank, the Canadian Western Bank and the credit union movement, where we allow free use of deposits as well as withdrawals for all customers. That channel is emerging as an effective way for smaller players who are not in every nook and cranny to serve their customers in an efficient way. We are suggesting that full functionality be broadened to cover all of Canada, as a condition of mergers.

Senator Tkachuk: You are saying that if I were to go to my credit union in my province of Saskatchewan I could make a deposit to your bank via the ATM machine?

Mr. Glynn: I believe so. Most of the credit unions in Canada are involved in the exchange. I cannot be sure that every single one is, but I could find that out and get back to you on that. Essentially, the principle is that the members of the exchange network allow use of their ATMs for purposes of accessing other institutions. Therefore, customers would have same-day credit for a deposit. That is an effective way to allow credit unions or banks to extend their reach beyond where they have a branch or an ATM. It is a wise use of existing infrastructure.

If that does not happen, particularly with surcharging, three banks may control 90 or 95 per cent of the ATMs. Therefore, it would be punitive for anyone to bank anywhere other than those three banks because such a high cost is associated with the convenience of using ATMs.

We are particularly pointing out that danger to the Canadian public and decision makers. It could easily be a condition that ATM networks be made available at a reasonable price. That would allow competition to come in, particularly those who do not have access to a broad branch network.

Senator Kroft: It seems like only yesterday that this committee was travelling across the country and hearing testimony about the Mackay report. I remember well the presentation made by your media predecessor and another academic. I am trying to compare

L'utilisation des cartes de débit ayant entraînée une réduction des retraits en espèces, les guichets automatiques sont devenus pour les banques un investissement parvenu à maturité. Nous recommandons que ces appareils soient mis à la disposition de tous les acteurs, y compris des chaînes de vente au détail qui voudraient se lancer dans les services bancaires, voire des acteurs étrangers. Nous sommes d'avis que les guichets doivent être mis à la disposition de tous les clients de toutes les institutions financières du pays, à un prix raisonnable qui en permet l'utilisation. Ainsi, les nouveaux arrivants auraient accès à un canal de distribution plus large puisque les gens pourraient se rendre dans n'importe quelle succursale.

Quand je parle de «fonctionnalité complète», il ne s'agit pas simplement de la possibilité de faire des retraits. Les clients ont toujours besoin de pouvoir faire des dépôts.

Nous avons un réseau d'échanges avec la Banque nationale, la Canadian Western Bank et le mouvement des caisses de crédit, qui permet à tous les clients de se servir gratuitement des guichets pour faire des dépôts aussi bien que des retraits. C'est là un canal de distribution qui s'avère un moyen efficace pour les petits acteurs qui ne sont pas présents dans tous les coins du pays de bien servir leurs clients. Nous recommandons que la fonctionnalité complète soit étendue à l'ensemble du Canada et qu'on en fasse une condition des fusions.

Le sénateur Tkachuk: Ainsi, je pourrais me servir du guichet automatique de ma caisse de crédit en Saskatchewan pour déposer de l'argent dans votre banque?

M. Glynn: Je crois que oui. La plupart des caisses de crédit au Canada participent à ce réseau d'échanges. Je ne peux pas être sûr qu'elles en font toutes parties, mais je pourrais me renseigner et vous le faire savoir. Le principe est essentiellement que les membres du réseau permettent aux clients d'utiliser leurs guichets pour avoir accès à d'autres institutions. Ainsi, le client qui fait un dépôt sait que son compte va être crédité le même jour. C'est là un moyen efficace de permettre aux caisses de crédit ou aux banques d'offrir leur service même là où elles n'ont pas de succursale ou de guichet automatique. Il s'agit d'une utilisation à bon escient de l'infrastructure existante.

Dans le cas contraire, surtout si l'on continue à exiger des suppléments, nous nous retrouverons peut-être avec trois banques qui posséderont de 90 à 95 p. 100 des guichets automatiques. Il serait donc très désavantageux de traiter avec une institution autre que ces trois banques parce que le privilège de se servir de leurs guichets coûterait très cher.

C'est un danger auquel nous voulons alerter en particulier le public et les décideurs du Canada. On pourrait aisément imposer comme condition que les services des réseaux de guichets automatiques soient offerts à un prix raisonnable. Cela permettrait l'arrivée de nouveaux concurrents, surtout de concurrents qui ne pourraient pas compter sur un vaste réseau de succursales.

Le sénateur Kroft: Ce n'était pas plus tard qu'hier, il me semble, que notre comité s'est déplacé d'un bout à l'autre du pays pour entendre des témoignages sur le rapport MacKay. Je me souviens très bien de l'exposé qui nous avait été présenté par votre

some of the arguments and measure progress or change since that time. I was impressed at that time, certainly, that your bank provided one of the best hopes for the entry of new competition with some scale and infrastructure that could make an important contribution in the case of mergers.

Although it was not you in front of us at that time, I would appreciate any general observations you may wish to make about events in the four years since the previous merger applications were rejected. Would you have any observations as to what has changed on the scene? Are things better or worse?

I want to come to the ATM issue specifically, so we can leave that one aside. Do you feel that your position has been advanced by any policy decisions or government issues, or are things the same as they were in 1998?

Mr. Glynn: From our perspective, it is basically the status quo. We continue to grow, operate and open branches. We are too light on branches. Going from Vancouver east, our number of branches shrinks. From Alberta through the Prairies and right through to Newfoundland, we are under-represented from a branch point of view.

We are opening branches every year, but as I explained, the economics of opening new ones is challenging to us. We have not taken advantage of the holding company powers. I do not know who has.

As you probably know, we have a subsidiary called Canadian Direct Insurance, which competes in the insurance market here. It would be nice if we were able to connect them more with the bank.

I would say the economy has got probably a bit worse, and it is a tougher environment now. It was more benign four years ago. We were in a lengthy period of a bull market. People were more optimistic. It is tougher now to make money.

There has been the Internet revolution. It is quite powerful. There is probably more challenge to heavy bricks and mortar investment than four years ago.

Senator Kroft: At the risk of interrupting you, to be sure I understand what you said in your opening statement, your interest in branches, as you have just said, is still great, but your problem is that which would be called in a different context "start-up."

I think you commented with favour on an opportunity to acquire branches where they were, in effect, going concerns. Is that what I understand?

Mr. Glynn: Yes.

prédécesseur immédiat et par un universitaire. J'essaie de comparer certains des arguments et d'évaluer les progrès ou les changements survenus depuis. À l'époque, je trouvais rassurant, il va s'en dire, que votre banque semble être une des mieux placées, en raison de votre taille et de votre infrastructure, pour apporter une nouvelle contribution importante sur le plan de la concurrence pour le cas où il aurait des fusions.

Même si ce n'est pas vous qui avez comparu devant nous à l'époque, je me demande si vous auriez des observations générales à nous présenter au sujet de ce qui s'est produit au cours des quatre dernières années depuis que les demandes de fusion ont été rejetées. Auriez-vous des réflexions dont vous voudriez nous faire part quant à ce qui a changé? La situation s'est-elle améliorée ou a-t-elle empiré?

J'ai l'intention de m'attarder en particulier à la question des guichets automatiques, alors nous pouvons laisser de côté cette question pour l'instant. Pensez-vous que votre situation s'est améliorée à la suite des décisions prises par le gouvernement ou est-elle sensiblement la même qu'elle l'était en 1998?

M. Glynn: Pour nous, c'est essentiellement le statu quo. Nous continuons à prendre de l'ampleur, à exercer notre activité et à ouvrir de nouvelles succursales. Nous n'avons pas assez de succursales. Nous en avons un certain nombre à Vancouver, mais plus on avance vers l'est, moins nous en avons. À partir de l'Alberta jusqu'à Terre-Neuve en passant par les Prairies, nous avons un nombre insuffisant de succursales.

Nous en ouvrons chaque année, mais je l'ai expliqué, cela représente tout un défi pour nous sur le plan économique. Nous n'avons pas tiré partie des pouvoirs de la société de portefeuille. Je ne connais pas d'institutions qu'il l'ait fait.

Comme vous le savez sans doute, nous avons une filiale appelée Canadian Direct Insurance, qui est présente sur le marché des assurances ici. Ce serait bien que la banque puisse avoir des liens plus étroits avec cette filiale.

Je dirais que la situation économique a légèrement empiré et que la conjoncture est difficile à l'heure actuelle. Elle était plus avantageuse il y a quatre ans. Nous connaissions alors une période de marché à la hausse prolongée. Les gens étaient plus optimistes. Il est plus difficile maintenant de faire de l'argent.

Il y a eu la révolution Internet dont l'effet est énorme. Le contexte est sans doute moins favorable à l'investissement en infrastructure qu'il l'était il y a quatre ans.

Le sénateur Kroft: Je ne vais pas vous interrompre, mais je veux être sûr de bien comprendre ce que vous avez dit dans votre exposé préliminaire. Les succursales sont toujours un élément important pour vous, comme vous venez de l'expliquer, mais le problème que vous avez c'est que, dans un contexte différent, vous seriez classé parmi les «nouvelles entreprises».

Je crois que vous avez commenté favorablement la possibilité d'acquérir des succursales, là où il y avait des entreprises en pleine activité, n'est-ce pas?

M. Glynn: En effet.

Senator Kroft: This morning we had a witness before the committee, a credit union, who talked about having acquired branches from the Bank of Montreal, I believe, on exactly that basis. Is there a policy issue, or is this just a matter of negotiation between the two parties? Are there any regulatory or policy issues about branches being sold on an ongoing, with-the-book-of-business basis?

Mr. Glynn: There is nothing against it. It is just that we have probably been the most active and the loudest-voiced advocate for expansion of branches. To date, no one has called us saying, "We would like to sell you branches with customers and employees in them." We get notices from realtors saying, "There is an empty branch in this mall; are you interested?" There is nothing to preclude people from selling branches with customers in them. However, certainly we do not get called.

Senator Kroft: If that opportunity arose as a result of a required disposal of branches under a merger proposal — that is where you are saying you have made it clear. I believe we knew even before meeting with you today that you were an interested party in terms of that type of a proposition.

Mr. Glynn: Precisely.

Senator Kroft: I should like to turn to the ATM issue, because I believe that was very much on your agenda when we last spoke with your bank. I want to be clear on the problems in getting to a basic utility type of approach rather than the obstacles that there are now. Is that just a commercial issue as amongst the parties involved, or are there any regulatory questions or prudential questions involved in that?

Mr. Glynn: I believe it is basically commercial. In other words, if I can control 95 per cent of the ATMs among three people, it is better for me to keep everyone else out, or to charge them so much for the access that it makes it uneconomical. It is a commercial issue. I believe the mergers will trigger conditions, and I believe the conditions will be around how to ensure that competitive forces are at play.

If you were in a strong position controlling key parts of the financial services delivery, you would not voluntarily give that up. Nothing will happen, I do not believe, voluntarily, with Interac or among the major banks unless it is determined that this is a necessary step to preserve competition and encourage competition in Canada.

Senator Kroft: That would be, from your point of view, a very useful direction from the government in the context of encouraging competition, particularly in a merger environment.

Mr. Glynn: Yes. I am actually not speaking for ourselves so much, because we have branches. We have roughly 150 ATMs, and we have the exchange network. I am thinking of new entrants who say, "We want to compete in Canada in this particular area

Le sénateur Kroft: Ce matin, le comité a entendu un témoin d'une coopérative et de crédit, qui nous a raconté avoir dit avoir acquis des succursales appartenant à la Banque de Montréal. Est-ce là une question de politique ou cela dépend-il uniquement de négociations entre les deux parties? La vente de succursales en fonction du volume d'affaires fait-elle l'objet de règlements ou de politiques?

M. Glynn: Il n'y a rien qui l'empêche. Mais c'est que nous avons sans doute été ceux qui prônaient le plus activement et le plus fortement l'expansion des succursales. Mais, à ce jour, personne ne nous a encore appelés pour proposer de nous vendre des succursales avec clients et employés. Ce sont les courtiers en immeubles qui nous demandent plutôt si nous sommes intéressés par telle succursale dans un centre commercial qui a perdu ses clients. Rien n'empêche que ce soit de vendre des succursales avec clients, mais ce n'est certainement pas ce qu'on nous a proposé.

Le sénateur Kroft: Mais si cette possibilité survenait à la suite de la cession obligatoire de succursales en vertu d'une proposition de fusion, vous avez été très clair là-dessus. Nous savions même avant de vous avoir rencontré aujourd'hui, je crois, que vous étiez intéressé par ce type de proposition.

M. Glynn: Tout à fait.

Le sénateur Kroft: Passons maintenant aux guichets automatiques, puisque cela semblait être d'un grand intérêt pour votre banque la dernière fois que nous avons parlé à ses représentants. Je voudrais bien comprendre les difficultés que présente une approche utilitaire au lieu des obstacles qui existent à l'heure actuelle. S'agit-il simplement d'un enjeu commercial chez les parties intéressées, ou existe-t-il plutôt des questions de réglementation ou de prudence qui s'appliquent?

M. Glynn: Je crois que c'est fondamentalement un enjeu commercial. Autrement dit, si nous pouvons à trois personnes contrôler 95 p. 100 de tous les guichets automatiques, il vaut mieux pour nous empêcher que ce soit d'autres d'y avoir accès ou leur imposer des frais d'accès à ce point énormes que la proposition ne sera pas intéressante du point de vue économique. C'est un enjeu commercial. Je crois que les fusions vont déclencher les bonnes conditions, et je crois aussi que les conditions forceront aussi les forces de la concurrence à entrer en jeu.

Si vous étiez en position de force et que vous contrôliez les éléments essentiels de la prestation des services financiers, vous n'y renoncerez pas volontairement. Je ne crois pas qu'Interac ou qu'une des grandes banques cède quoi que ce soit volontairement, à moins qu'il ne soit établi que c'est là une mesure nécessaire pour préserver la concurrence et l'encourager au Canada.

Le sénateur Kroft: Si je vous comprends bien, ce serait un pas dans la bonne direction de la part du gouvernement en vue d'encourager la concurrence, surtout dans un climat de fusions.

M. Glynn: En effet. Ce n'est pas tant une question qui nous intéresse, nous particulièrement, étant donné que nous avons déjà des succursales. Nous avons environ 150 guichets automatiques de même qu'un réseau d'échanges, mais je pense surtout aux

or in that particular area; how do we get simple banking transactions done?" Actually, this is more of a general point than specifically for us. We certainly would benefit too, because having access to the thousands of ATMs in Ontario would be better than several hundred.

Senator Angus: Mr. Glynn, is the head office of HSBC Canada in Vancouver?

Mr. Glynn: Yes, it is.

Senator Angus: Do you have subsidiary head offices in Toronto or Montreal?

Mr. Glynn: We have regional offices essentially in Calgary for the western region, which is the Prairies, and Toronto. Our chief operating officer, the number two person in Canada, resides in Toronto, so he runs our regional office there. We have a regional office in Montreal.

Senator Angus: These would not be branches. These are more than branches, are they not?

Mr. Glynn: Yes, exactly.

Senator Angus: Now, is HSBC Canada a wholly owned subsidiary of — I forget the name of the mother or the parent bank.

Mr. Glynn: HSBC Holdings plc is the public company that you can buy shares in and so on. It is the London-based holding company. We go through several steps, but we are wholly owned by them.

Senator Angus: Is the head office actually in London, or is it in some other part of the U.K.?

Mr. Glynn: It is in London.

Senator Angus: It is a widely held bank.

Mr. Glynn: Very widely held.

Senator Angus: Did I hear you say that you are the second largest financial services company in the world?

Mr. Glynn: I do not know if I said that, but in terms of market capitalization, I believe we are number two. Citibank is number one, and HSBC I believe is number two. I believe our market capitalization is around \$110 billion U.S., in that order of magnitude.

Senator Angus: I am just trying to get a perspective on this. Because you are wholly owned by what we call a foreign entity, you do not have the same legal status in Canada as, say, the five banks that are talking about mergers; correct?

Mr. Glynn: That is right. We are a Schedule II bank.

nouveaux arrivants qui voudraient exercer une certaine concurrence au Canada dans ce secteur et qui voudraient savoir comment faire dans le cas de transactions bancaires simples. Nous en parlons de façon générale puisque cela ne s'applique pas nécessairement à nous. Nous en profiterions aussi évidemment, puisqu'il serait certainement avantageux pour nous d'avoir accès à des milliers de guichets automatiques en Ontario plutôt qu'à des centaines.

Le sénateur Angus: Monsieur Glynn, le siège social de HSBC Canada se trouve-t-il à Vancouver?

M. Glynn: En effet.

Le sénateur Angus: Avez-vous d'autres sièges sociaux pour vos succursales à Toronto ou à Montréal?

M. Glynn: Pour la région de l'Ouest, c'est-à-dire les Prairies, nos bureaux régionaux se trouvent essentiellement à Calgary, et nous en avons à Toronto. Notre chef de l'exploitation, qui est le numéro deux au Canada, réside à Toronto et il dirige par conséquent notre bureau régional. Nous avons également un bureau régional à Montréal.

Le sénateur Angus: Mais ce ne sont pas des succursales, c'est bien plus, n'est-ce pas?

M. Glynn: En effet.

Le sénateur Angus: La Banque HSBC Canada est-elle une filiale à 100 p. 100 de la Banque... j'ai oublié le nom de la banque mère ou la banque d'origine.

M. Glynn: La Banque HSBC est la société ouverte où l'on peut acheter des actions et le reste; il s'agit en fait de la société de portefeuille basée à Londres. Il y a plusieurs niveaux, mais nous sommes détenus par elle en propriété exclusive.

Le sénateur Angus: Le siège social est-il vraiment à Londres ou ailleurs au Royaume-Uni?

M. Glynn: Il est à Londres.

Le sénateur Angus: Et c'est une banque à participation multiple?

M. Glynn: Oui, très multiple.

Le sénateur Angus: Vous ai-je entendu dire que vous êtes la deuxième société de services financiers en importance dans le monde?

M. Glynn: Je ne sais si j'ai bien dit cela, mais pour ce qui est de la capitalisation du marché boursier, nous sommes en effet au deuxième rang. C'est Citibank qui nous devance, et nous arrivons au deuxième rang. Notre capitalisation du marché boursier se situe à environ 110 milliards de dollars américains, dans cet ordre de grandeur.

Le sénateur Angus: J'essaie simplement de jauger la question. Étant donné que vous êtes la propriété exclusive de ce que nous appelons une entité étrangère, vous n'avez donc pas le même statut juridique au Canada que les cinq grandes banques qui parlent de fusion, n'est-ce pas?

M. Glynn: En effet, nous sommes une banque de l'Annexe II.

Senator Angus: Does it really make a difference? Would you rather be a chartered bank with all the same rights and privilege and obligations that those five big banks in Canada have? Does it make a difference in the day-to-day life of the HSBC?

Mr. Glynn: No, it does not. We basically have the same powers. The principal difference is that, as a Schedule II bank, we can be wholly owned, whereas Schedule I banks have ownership restrictions — 20 per cent by a single owner, I believe. The irony of the Schedules Is is that, while they have restrictions on single ownership, they could be 100 per cent foreign owned. In other words, the Royal Bank is listed in New York, and theoretically speaking, 100 per cent of their shares could be owned by Americans, but the restriction is about single ownership.

Senator Angus: Having established that, then, whether you are a Schedule I or a Schedule II bank, it does not really affect you. Really, you are just part of a much larger bank, in a sense. I am trying to create the analogy here.

Let us say that several of the banks, the Royal Bank, the Bank of Montreal and the TD, were all allowed to merge together. That would put them closer really to what you are in terms of bigness and clout in the international markets. Is that correct?

Mr. Glynn: Yes. I basically say that we do not need to merge because we already have the global scope and the critical mass, the importability of IT and so on. They are trying to be larger.

Senator Angus: Like you.

Mr. Glynn: Which in a sense is like us. They are trying to be like us.

Senator Angus: That is what I thought. That makes you well-placed, then, to answer a question that I asked the ING Bank this morning, because in a way they are similar. I know they have a different business model than you do, but they are part of a larger organization worldwide. They have the staying power and the bigness that some of these Canadian banks are saying they need to compete globally. Is that right?

Mr. Glynn: ING is a very large organization, yes.

Senator Angus: I asked a question this morning, and I think I was happy with the answer, but I just want to ensure that I have not missed anything.

At the end of ING's testimony, the individual said that, therefore, in conclusion, they think mergers would be a good thing for Canada, that they it is important for Canada that they have a domestic bank that is able to compete globally. My

Le sénateur Angus: Est-ce que cela fait vraiment une différence? Préfereriez-vous être une banque à charte qui aurait les mêmes droits, privilèges et obligations que les cinq grandes banques du Canada? Quelle différence cela fait-il dans le quotidien de la HSBC?

M. Glynn: Cela ne fait aucune différence; au fond, nous avons les mêmes pouvoirs. La grande différence vient de ce que, à titre de banque de l'Annexe II, nous pouvons être la propriété exclusive d'une autre banque, tandis que les banques de l'Annexe I sont soumises à des limites de propriété, et je crois que c'est 20 p. 100 par propriétaire individuel. Mais il y a quelque chose d'ironique dans le cas des banques de l'Annexe I: même si elles sont soumises à des restrictions en ce qui concerne la propriété individuelle, elles pourraient néanmoins appartenir à 100 p. 100 à des étrangers. Autrement dit, la Banque Royale est cotée en bourse à New York, et en théorie, 100 p. 100 de ses actions pourraient être la propriété d'Américains, puisque la restriction s'applique aux propriétaires individuels.

Le sénateur Angus: Cela étant dit, que vous soyez une banque de l'annexe I ou de l'annexe II, cela ne vous touche pas vraiment. En réalité, vous faites partie d'une banque beaucoup plus grande, d'une certaine façon. J'essaie simplement de faire une comparaison.

Supposons que l'on permette la fusion de plusieurs banques, comme la Banque Royale, la Banque de Montréal et la Banque TD. Cela en ferait une banque qui serait presque de la même grandeur que la vôtre et qui aurait presque la même poigne que vous sur les marchés internationaux, n'est-ce pas?

M. Glynn: En effet. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il ne nous est pas nécessaire de fusionner car nous avons déjà le champ d'application et la masse critique à l'échelle mondiale, nous importons la technologie de l'information, et cetera. Ce sont les autres qui essaient de grossir.

Le sénateur Angus: De devenir comme vous.

M. Glynn: Oui, dans un certain sens: elles essaient de nous ressembler.

Le sénateur Angus: C'est ce que je pensais. Dans ce cas, vous êtes bien placé pour répondre à une question que j'ai posée ce matin à la Banque ING, qui est un peu comme vous. Je sais que leur modèle d'affaires est différent du vôtre, mais cette banque fait partie d'une grande organisation à l'échelle mondiale. Elle a l'endurance et la taille que certaines banques canadiennes estiment nécessaire pour leur permettre d'affronter la concurrence internationale. Est-ce bien cela?

M. Glynn: En effet, ING est une très grande organisation.

Le sénateur Angus: J'ai posé une question ce matin dont la réponse m'a satisfait, mais je voudrais la répéter au cas où j'aurais manqué quelque chose.

À la fin du témoignage d'ING, son représentant a conclu qu'à son avis, les fusions seraient avantageuses pour le Canada, puisqu'il était important pour notre pays de posséder sa propre banque qui soit capable de se mesurer aux autres à l'échelle

question is this: What do you mean by "compete globally"? What would you be able to do that you cannot do now, and what would be better for Canada?

Mr. Glynn: Did you ask that question of the CEOs of the big six? They really should answer that. I believe, based on reading their strategies and hearing their speeches, that they at least have North American aspirations. I certainly believe that is good for Canada — to have major financial institutions that are players within North America in a meaningful way so that we have seamless banking. In that context, I would say that size is an issue. However, I cannot really speak for the major Canadian banks.

Senator Angus: Well, as a matter of public policy, we get to the situation where we only have the so-called big six that are truly Canadian, if you will. Soon that will be a harder statement to make, I guess, in the nature of things.

However, from a public policy point of view, it is being put to us constantly, as it was in the 1998 hearings. The world has changed and I believe it is a much more friendly environment now for a bank merger than it was in 1998. It may not be perfectly friendly, but it seems to have evolved. The evidence we are hearing, and your testimony, would tend to corroborate that.

Is it really important for Canada's financial services sector to have a home-grown player that can compete with the big guys in London, New York and Tokyo financial centres?

Mr. Glynn: I am expressing only my own personal views.

I believe it is important to try. It would be wrong if the merger process did not allow a Canadian bank to try to be a major player. The Canadian banks have worthy aspirations.

Senator Angus: Mr. Glynn, you said what all of the CEOs thus far have said, that merging is a legitimate business strategy for a major Canadian bank, provided the right proposal is crafted together and there is not some Draconian element that would offend the Competition Bureau or prudential concerns. Given that it is a legitimate business strategy, and everybody seems to agree, what impediments, if any, do you see? Frankly, the senators on this side of the table are going through a bit of a dilemma. We are wondering what we are doing here? The law allows it and it is recognized as a legitimate business strategy — there is a process in place, and we have had these hearings before, the result of which was the MacKay report. Yet, all kinds of money is being spent and effort expended to answer a question that seems to have already been answered.

internationale. Voici donc ma question: Qu'entendez-vous par «se mesurer aux autres à l'échelle internationale»? Que pourriez-vous faire de plus que vous ne pouvez pas déjà faire et qui avantagerait le Canada?

M. Glynn: Avez-vous posé la question au PDG des six grandes banques? C'est à eux d'y répondre mais si j'interprète bien leurs stratégies et pour avoir entendu leurs discours, je comprends qu'ils ont à tout le moins des aspirations à l'échelle nord-américaine. Je suis convaincu que ce serait bénéfique pour le Canada que d'avoir de grandes institutions financières qui soient fortes à l'échelle nord-américaine et qui permettent d'avoir des opérations bancaires uniformes. Voilà pourquoi je dirais que, dans ce contexte, la taille a son importance. Mais je ne peux toutefois pas parler pour les grandes banques canadiennes.

Le sénateur Angus: Si l'on considère la question sous l'angle de la politique des pouvoirs publics, on ne se retrouve au fond qu'avec six grandes banques, véritablement canadiennes. De plus, étant donné ce qui se passe actuellement, ce sera encore moins vrai.

Mais on invoque toujours devant nous, comme on le faisait lors des audiences de 1998, la question de la politique officielle du gouvernement. Le monde a changé, et j'ai l'impression que l'on est beaucoup moins opposé aujourd'hui à des fusions bancaires qu'on ne l'était en 1998. On n'y souscrit peut-être pas sans réserve, mais il semble que l'ambiance générale a évolué. De plus, ce que vous entendez dire et votre témoignage d'aujourd'hui semblent corroborer cette impression.

Est-il vraiment important pour le secteur des services financiers du Canada d'avoir son propre joueur canadien pure laine qui puisse se mesurer aux grands centres financiers de Londres, New York et Tokyo?

M. Glynn: Je n'exprime ici que mon point de vue personnel.

Il me semble qu'il faut essayer. On aurait tort de ne pas permettre à une banque canadienne d'essayer d'entrer dans les ligues majeures grâce aux fusions. Les banques canadiennes ont des aspirations valables.

Le sénateur Angus: Monsieur Glynn, vous avez repris à votre compte ce que tous les PDG nous ont dit jusqu'à maintenant, à savoir que la fusion est une stratégie commerciale légitime pour toute grande banque canadienne, dans la mesure où il est possible de faire sur mesure la proposition qui convienne et qu'elle ne soit pas assortie d'un quelconque élément draconien qui pourrait offenser le Bureau de la concurrence ou faire fi des considérations de prudence. Étant donné que l'on parle ici d'une stratégie commerciale légitime, et que tous semblent s'entendre là-dessus, quels sont les obstacles que vous prévoyez, s'il y en a? Je dois avouer que les sénateurs de côté-ci de la table se trouvent devant un dilemme. Nous nous demandons ce que nous pouvons bien faire ici. La loi permet la fusion, qui est d'ailleurs reconnue comme une stratégie commerciale légitime; une procédure existe et nous avons déjà tenu des audiences là-dessus, qui se sont soldées par le rapport MacKay. Et pourtant, on dépense des quantités d'argent et on déploie beaucoup d'efforts pour répondre à une question qui semble avoir déjà sa réponse.

Am I missing something? You are an expert in the business. What is unclear out there, other than the political will of the present government to approve or not to approve a merger?

Mr. Glynn: I guess I am not really able to respond to that. I do not know what is unclear. It was expressed by the Minister of Finance that clarity was required for the public policy part of the merger discussion. However, I really do not have a comment on the process and why it is so difficult. We are not involved, so I have not paid much attention to it. In our own way, we are trying to build the bank in Canada to be the best that it can be. It is not something that we pay much attention to because we are not involved in the process. We are simply debating amongst ourselves about how we can fill the void, if there are competitive voids. Really, I cannot answer your question the way you have asked it.

Senator Angus: You did answer it, in the sense that you do not see what is unclear, because we do not see it either.

However, Senator Kroft was questioning you on this business of the branches, and you may have answered it. If so, please stop me. We have read in the newspaper that your organization has indicated that if there were mergers and there were a necessity to divest branches, you would be willing buyers. You have acknowledged there are probably too many branches, so you would not think it a good idea to build new ones.

Did I understand that correctly, that you would be willing to acquire, if necessary and if available?

Mr. Glynn: Yes. I would say, yes, that we have grown through acquisition and through building — an organic growth. We are eager to grow more. We declared this early on, that we would like to be at the table or at least invited to discuss the options where we might grow our market share. It is not just in branches, but it could be in cards or in the area of investment, advisers and so on. It is just a broad statement when we say that we are interested in growing, and we have been supported to a large extent in Canada, to date. We would like to build and to grow more.

Senator Angus: I believe we talked yesterday about the more than \$5 billion in assets of the chartered banks. Is it assets or capital base?

The Chairman: It is equity.

Senator Angus: Where do you rank? First of all, what is your amount?

Mr. Glynn: In Canada, we are around \$2 billion in equity.

Senator Angus: Does that place you seventh?

Y a-t-il quelque chose qui m'échappe? Vous êtes un spécialiste dans votre domaine. Qui a-t-il de nébuleux, autre que la volonté politique du gouvernement actuel d'approuver ou de refuser la fusion?

M. Glynn: Je ne suis pas vraiment en mesure de répondre à cela. Je ne sais pas ce qui est nébuleux. Le ministre des Finances a dit que la partie de la discussion sur la fusion portant sur la politique gouvernementale devait être claire. Toutefois, je ne sais que vous dire au sujet de la démarche suivie pour expliquer pourquoi elle est à ce point pénible. Comme cela ne nous touche pas directement, je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention. Nous tentons, à notre façon, de développer une banque au Canada qui soit la meilleure qui soit. Nous n'avons pas accordé beaucoup d'attention à la question car nous n'y prenons pas part. Nous discutons simplement entre nous de la façon dont il est possible de combler le vide, si tant est qu'il y a des vides concurrentiels. Je répète qu'il m'est impossible de répondre à la question telle que vous l'avez formulée.

Le sénateur Angus: Vous y avez répondu, en disant ne pas comprendre ce qui est nébuleux, car nous ne comprenons pas nous non plus.

Mais le sénateur Kroft vous a interrogé sur les filiales, et comme vous aurez peut-être déjà répondu à ma prochaine question, veuillez m'interrompre, le cas échéant. Les journaux laissent entendre que votre organisation a fait savoir qu'advenant certaines fusions et la nécessité de céder des filiales, vous seriez prêts à les acheter. Vous avez reconnu qu'il y avait probablement trop de filiales actuellement, donc à votre avis, ce ne serait peut-être pas une bonne idée d'en ouvrir d'autres.

Ai-je bien compris que vous seriez volontiers acquéreurs si l'occasion s'en présentait?

M. Glynn: Oui. Je dirais qu'effectivement notre expansion est attribuable aux acquisitions et à la croissance — une croissance organique. Nous tenons à poursuivre notre croissance. Nous avons indiqué dès le départ que nous aimerions être présents à la table ou du moins être invités à discuter des options qui nous permettraient d'accroître notre part du marché. Il n'y a pas que les succursales; il pourrait s'agir des cartes ou des investissements, des conseillers, et cetera. Lorsque nous disons que nous voulons poursuivre notre croissance, nous songeons à la gamme des services, et, à ce jour, nous avons reçu un assez bon appui au Canada. Nous voulons continuer à bâtir et à croître.

Le sénateur Angus: Hier, nous avons parlé, je crois, de l'actif des banques à charte qui dépasse 5 milliards de dollars. S'agit-il d'éléments d'actif ou de leur capital de base?

Le président: Il s'agit de leurs capitaux propres.

Le sénateur Angus: Où vous situez-vous? Tout d'abord, quel est votre actif?

M. Glynn: Au Canada, nos capitaux propres se chiffrent à environ 2 milliards de dollars.

Le sénateur Angus: Vous occupez donc le septième rang?

Mr. Glynn: Yes, we are the seventh largest bank. There are the big five and then the National Bank of Canada, which is sixth, and then we are the seventh largest bank. After that it drops, I believe, to Laurentian. That is where we rank in Canada.

Senator Setlakwe: Good afternoon, Mr. Glynn. My question follows upon the question asked by Senators Kroft and Angus. You say that you are looking to fill a void and that you want to move eastward. I am sure you are aware that one of the preoccupations of this committee, and of Canadians generally, is the extent to which mergers will affect retail banking. As a follow-up to Senator Kroft's question, how far will you go to establish branches outside of the metropolitan centres?

Mr. Glynn: First of all, retail is a big part of what we do. In fact, it is probably the majority of what we do. Most of our 160 outlets are focused on retail.

We are comfortable and happy to operate in all centres of Canada. We are in small communities and in large communities. From that perspective, I believe we have a pretty broad commitment to the Canadian market. We are in Campbell River, in Penticton, in Chicoutimi, in Fredericton, in Timmins, et cetera. We have quite a broad reach. That is the focus of our delivery.

Senator Setlakwe: As a supplementary, many foreign banks have tried to establish themselves in Canada. Why have you been so successful where others have pulled out?

Mr. Glynn: We have taken a view that we want to be a mainstream bank. We took the view that we would raise deposits and then lend them, which is kind of an old-fashioned view. We did not build a model that was based on wholesale funding. We looked for opportunities to deal with retail business and with retail customers. We started on that basis and worked our way up. I believe that is a sound strategy, albeit an old-fashioned strategy.

This has been accomplished by building a retail deposit base and providing service to that group on a full range of services. The same procedure is followed on the commercial side. We were also opportunistic when people left the market, thereby acquiring a number of organizations. It was built around customer segments of doing do what is best for the retail customer and the commercial customer and on a very broad basis.

That strategy is different than most of the foreign banks that are either niche players or just in the corporate sector. Having too narrow a view in financial services is not a good thing. A broad perspective of serving the customer very well is the strategy that worked well for us.

M. Glynn: Oui, nous sommes la septième banque en importance. Il y a les cinq grandes banques puis la Banque Nationale du Canada, qui est sixième, et nous arrivons au septième rang. Puis, assez loin derrière, il y a, je crois, la Banque Laurentienne. Voilà donc où nous nous situons au Canada.

Le sénateur Setlakwe: Bonjour, monsieur Glynn. Ma question porte sur le même sujet que celle posée par les sénateurs Kroft et Angus. Vous dites que vous voulez combler un vide et poursuivre votre expansion vers l'est. Vous savez sans doute que l'une des questions que se pose ce comité, et les Canadiens en général, consiste à savoir dans quelle mesure les fusions auront des répercussions sur les services bancaires de détail. J'aimerais enchaîner sur la question du sénateur Kroft et vous demander jusqu'où vous irez pour ouvrir des succursales à l'extérieur des centres métropolitains?

M. Glynn: Tout d'abord, je tiens à préciser que les services bancaires de détail constituent une part importante de nos activités. En fait, c'est probablement notre principale activité. La plupart de nos 169 locaux bancaires mettent l'accent sur les services de détail.

Nous sommes à l'aise et heureux d'oeuvrer dans tous les centres du Canada. Nous sommes présents dans les petites et les grandes collectivités. De ce point de vue, je crois que notre engagement dans le marché canadien est assez étendu. Nous avons des locaux à Campbell River, à Penticton, à Chicoutimi, à Fredericton, à Timmins, et cetera. Nous sommes un peu partout. La prestation de nos services en dépend.

Le sénateur Setlakwe: Question supplémentaire. De nombreuses banques étrangères ont essayé de s'établir au Canada. Pourquoi avez-vous connu un tel succès alors que tant d'autres ont été obligés de se retirer?

M. Glynn: Nous avons décidé que nous voulions être une banque ordinaire. Nous avons décidé que nous allions accepter des dépôts et accorder des prêts, ce qui est une idée un peu démodée. Nous n'avons pas construit un modèle fondé sur les fonds de gros. Nous avons cherché à faire affaire avec des commerces et des acheteurs au détail. C'est la base que nous nous sommes donné pour commencer, puis nous avons ajouté des services. Je crois que c'est une bonne stratégie, quoiqu'un peu démodée.

Nous avons accepté des dépôts de détail et nous avons offert une gamme complète de services à cette clientèle. Puis, nous avons fait la même chose pour le secteur commercial. En outre, lorsque les gens voulaient se retirer du marché, nous en avons profité pour acquérir un certain nombre d'établissements. Nos activités sont axées sur la segmentation de la clientèle et nous tâchons d'offrir une gamme étendue de services afin d'offrir à nos clients de détail et à nos clients commerciaux ce qu'il y a de mieux pour eux.

Cette stratégie est différente de celle adoptée par la plupart des banques étrangères qui sont très spécialisées ou qui offrent des services bancaires uniquement aux entreprises. Il ne faut pas avoir une vue trop étroite des services financiers. La stratégie qui nous a réussi consiste à répondre très bien aux besoins du client en lui offrant toute une gamme de services.

Senator Meighen: Senator Angus has concentrated to some extent on the advantages of a merger among Canadian chartered banks and their ability to play in the big leagues with you and other banks of that size. I wanted to look more internally for a moment.

If the situation with chartered banks that we have today persists, and there are no mergers, how do you see the landscape in five or seven years from now? Will it be better for the Canadian depositor or the Canadian borrower, or will it be worse?

Mr. Glynn: That is an interesting question. I have two points.

First, I think their market share will grow in the unconventional areas. In other words, there will be growing pressure on branches to justify their existence. The change will continue in terms of how people use banks. It may be viewed as a negative by public policy-makers that people simply will wonder why branches exist because they are accustomed to dealing on the Internet or with debit cards. You will see that happen naturally, particularly if we freeze the situation the way it is today.

I would also say that North American integration vis-à-vis the economic marketplace, having Canada and the U.S. joined at the hip, so to speak, is a public policy desire. I see that evolving. If Canadian banks do not have a chance to succeed in the U.S. market and be leaders in cross-border business, other people will do it for them.

We have already declared that we think we have a particularly strong position in NAFTA and in the U.S. and Canada. Some of the U.S. banks, particularly when they get over the current issues they are facing, may very well be interested in coming North. You should bear that in mind, attracting banks to come North, maybe under a different model than they came north 20 years ago.

In the U.S., they will recognize that North American economic integration is critical. If the Canadian banks do not do it, I think probably the U.S. banks will.

Senator Meighen: The scenario we are painting then is that if there are no mergers the Canadian banks will not be able to play a significant role internationally. On the other side of the coin, it is increasingly likely that domestically the role being played by American and other foreign banks will increase dramatically. It does not sound like a great scenario to contemplate from the public policy perspective.

If I am correct on that, and I may have been putting words in your mouth as well as my own, it seems that the only way to break this probable scenario is for mergers to occur. If mergers were to occur, then by your evidence Canadian banks would be able to play a more significant role abroad.

Le sénateur Meighen: Le sénateur Angus s'est concentré dans une certaine mesure sur les avantages d'une fusion entre les banques à charte canadiennes et sur leur capacité de jouer dans les ligues majeures avec vous et d'autres banques de la même importance. Pour ma part, j'aimerais brièvement envisager la question sous l'angle interne.

Si la situation actuelle des banques à charte persiste et qu'il n'y ait pas de fusions, comment voyez-vous le paysage bancaire dans cinq ou sept ans? Sera-t-il plus favorable aux déposants et emprunteurs canadiens, ou serait-il moins avantageux?

M. Glynn: C'est une question intéressante. Ma réponse sera double.

Premièrement, je crois que leur part de marché se développera dans des secteurs non traditionnels. En d'autres mots, les succursales seront de plus en plus obligées de justifier leur existence. Les activités bancaires des clients continueront à évoluer. Ceux qui élaborent les politiques gouvernementales auront peut-être une impression négative lorsque les clients qui ont l'habitude d'utiliser l'Internet ou les cartes de débit se demandent pourquoi les succursales existent. Cela se produira naturellement, surtout si on impose le statu quo.

Je dirais également que l'intégration du marché économique nord-américain, où les marchés canadien et américain sont indissociables, en quelque sorte, est un objectif gouvernemental. Je pense que cette situation évoluera. Si les banques canadiennes n'ont pas l'occasion de réussir sur le marché américain et de devenir des chefs de file du commerce transfrontalier, d'autres le feront à leur place.

Nous avons déjà dit que nous pensons être en très bonne position au sein de l'ALENA, aux États-Unis et au Canada. Certaines banques américaines pourraient très bien songer à une expansion vers le Nord, surtout lorsqu'elles auront réglé leurs problèmes éventuels. Vous devriez songer à attirer des banques au Canada, peut-être en leur imposant des règles différentes de celles auxquelles ont fait face les banques qui se sont installées ici il y a 20 ans.

Les Américains reconnaîtront que l'intégration économique nord-américaine est essentielle. Si les banques canadiennes n'agissent pas, je pense que les banques américaines le feront probablement.

Le sénateur Meighen: Ainsi, d'après le scénario qui se dégage, si elles n'ont pas le droit de fusionner, les banques canadiennes ne pourront pas jouer un rôle important sur la scène internationale. Le revers de la médaille c'est que le rôle que jouent les banques américaines et autres banques étrangères installées au Canada s'accroîtra considérablement. Du point de vue de la politique gouvernementale, ce n'est pas un scénario très reluisant.

Si ce que je viens de dire est exact, et je vous fais peut-être dire des choses que vous n'avez pas dites, il me semble que le seul moyen d'éviter ce scénario est d'autoriser les fusions. D'après votre témoignage, si les banques canadiennes fusionnent, elles seront en mesure de jouer un rôle important à l'étranger.

Also, the merger would then open up the domestic market to more legitimate competition. There would be sales of branches. There would be sales of business lines, such as in the TD-Canada Trust merger. There would be a shaking up of the domestic market to the benefit of the Canadian depositor.

Am I right in that, in your view?

Mr. Glynn: On the latter point, yes. Canadian banks are very effective competitors. To an extent, mergers create room, which will attract competition. That is probably good. In that sense, I agree.

You were putting words in my mouth a bit. Canadian banks have effectively competed abroad. Their focus is largely North American at the present time, and they have done a number of things in the U.S., so I do not want to suggest that they cannot succeed in their current mode.

They probably could succeed better because size is relevant when you are making acquisitions and operating in the U.S. market. However, I do not want to suggest that their current *modus operandi* cannot be successful.

Senator Meighen: They have certainly told us that they could do better if they were bigger.

One of the chief complaints heard by public policy-makers in this area is the rather bleak future that some people paint of the rural customer. You have alluded to the fact that Canadians are using remote banking channels, ATMs, telephones and the Internet. Is this the way we are moving for people who do not live in large centres or centres of a certain size? You have said that you are in Penticton and Fredericton. Those are still fairly substantial communities.

What is the future in your view for the person who lives in a rural town or an area of less than 5,000 people? Will it necessarily be remote banking? If we have mergers, if branch systems are made available for purchase, will they be purchased and will a banking institution take them believing that interface with the customer cannot just be limited to electronic devices and that face-to-face encounters are still important?

Mr. Glynn: We use the expression internally "high-touch, high-tech." We are big believers in personal relationships and people contact. If you go into our operations, you will see many people and lots of traditional places to interact. In fact, when people come to branches, they want more meaningful contact than in the past, they where relied on branches for transactions only. We are big believers in people.

The issue for very small communities is that the definition of "people" might be in the form of a roving sales force. People would not necessarily be housed in a branch in that community;

En outre, la fusion ferait de la place sur le marché intérieur pour d'autres concurrents légitimes. Des succursales seraient vendues. Des secteurs d'activité seraient également vendus, comme cela a été le cas lors de la fusion TD-Canada Trust. Cela provoquerait un remue-ménage du marché intérieur dont profiterait le déposant canadien.

Ai-je raison, à votre avis?

M. Glynn: Sur ce dernier point, oui. Les banques canadiennes sont très compétitives. Dans une certaine mesure, les fusions créent un vide qui attirera la concurrence. C'est probablement une bonne chose. En ce sens, je suis d'accord.

Cependant, il est vrai que vous me faites un peu dire ce que je n'ai pas dit. Les banques canadiennes ont bien soutenu la concurrence à l'étranger. À l'heure actuelle, elles concentrent leurs efforts surtout en Amérique du Nord et elles ont entrepris un certain nombre d'activités aux États-Unis; je ne voudrais donc pas laisser entendre qu'elles seraient incapables de réussir dans leur cadre actuel.

Par contre, elles pourraient probablement faire mieux car la taille est importante pour qui veut faire des acquisitions aux États-Unis et participer au marché américain. Toutefois, je ne voudrais pas laisser entendre que leurs méthodes actuelles les empêchent de réussir.

Le sénateur Meighen: Pour leur part, elles nous ont clairement dit qu'elles réussiraient si elles étaient plus grandes.

L'une des principales craintes qu'entendent formuler les décideurs gouvernementaux concerne l'avenir assez peu reluisant que certains prédisent pour les clients des régions rurales. Vous avez mentionné le fait que les Canadiens utilisent la banque à domicile, les guichets automatiques, les téléphones et l'Internet. Est-ce la voie de l'avenir pour les gens qui habitent à l'extérieur des grands centres ou des centres d'une certaine taille? Vous nous avez dit que vous avez des locaux à Penticton et à Fredericton. Ce sont des villes tout de même assez grandes.

D'après vous, que réserve l'avenir aux gens qui habitent dans des municipalités rurales ou dans des collectivités de moins de 5 000 habitants? Seront-ils obligés d'avoir recours à la banque à domicile? Si les banques fusionnent, si leurs réseaux de succursales sont mis en vente, trouverons-ils acheteur, est-ce qu'un établissement bancaire les achètera, croyant que l'interface avec le client ne peut pas se limiter à des appareils électroniques et que les contacts personnels sont encore importants?

M. Glynn: Dans notre banque, nous utilisons l'expression «réponse humaine compensatoire». Nous croyons fermement aux relations interpersonnelles et aux contacts avec les gens. Si vous allez dans nos locaux, vous verrez de nombreuses personnes et beaucoup d'endroits traditionnels propices aux interactions. En fait, lorsque des gens viennent dans nos succursales, ils veulent un contact plus satisfaisant que dans le passé, lorsqu'ils s'attendaient seulement à ce que les succursales s'occupent de leurs transactions. Nous croyons fermement aux personnes.

Dans les très petites collectivités, il se peut que ces «personnes» soient incarnées par des vendeurs itinérants. Les employés ne travailleraient pas nécessairement dans une succursale; les clients

they may use the post office for deposits or for some ability to transact. There would be people who visit but who are not necessarily resident on a full-time basis.

It eliminates the cost of leases, heat and so on. We are certainly seeing roving sales forces in mortgages and investments. There is an active deposit broker market in Canada to serve small communities. Much people contact will be present, but in a different way than what we are accustomed to seeing.

Senator Meighen: Mr. Glynn, why has that not grown more quickly?

I am familiar with a town of less than 1,500 people in Atlantic Canada. It has one chartered bank in a large, imposing building on the main street. That is it. I wonder why another financial institution would not visit in the same way libraries visit, to conduct the type of banking that I would venture a guess most people in that town want. It is not highly sophisticated syndicates they are seeking to form. People would want to deposit a paycheque, withdraw money from an account, or perhaps negotiate a small loan for a house addition. Those are not terribly complicated transactions. Why could such services not be provided either by a small one- or two-person branch in the local grocery store or, as you have suggested, by means of a mobile bank that travels from community to community?

There are examples of both already, but the concept has not really caught on. Why not?

Mr. Glynn: There is a limit in terms of the economics of doing that. There is an urbanization pressure in Canada, and some small communities are struggling.

There is growth there. Those areas have probably been underserved and there are many opportunities for imaginative solutions. If you have access to ATMs, as I have described, you can use a corner of a grocery store. We have a little agency on Pender Island in the Gulf Islands, between Vancouver Island and Vancouver, where we actually operate out of a realtor's office and dispense cash and make loans.

You can do a lot of these imaginative things in small communities. Pender Island has maybe 1,500 people.

I would encourage more of those non-conventional forms of banking.

Senator Kroft: I have a very specific question. I am interested very much in how banks compete in the marketplace. You said you are by equity the seventh largest bank in Canada. I believe you said in your introductory remarks that you were the largest issuer of letters of credit in Canada. I am fascinated by your ability to do that. I am not sure if that includes accepting or confirming incoming letters of credit or if you are actually

effectueront peut-être leurs dépôts ou d'autres transactions au bureau de poste. Il y aurait peut-être des employés qui iraient sur place à l'occasion mais qui n'habiteraient pas nécessairement à plein temps dans la collectivité.

Cela élimine le coût des locations, du chauffage, et cetera. Il y a déjà des vendeurs itinérants d'hypothèques et d'investissements. Il existe, au Canada, un marché actif de courtage de dépôt pour desservir les petites collectivités. Il y aura de nombreux contacts personnels, mais qui prendront des formes différentes de celles auxquelles nous sommes habitués.

Le sénateur Meighen: Monsieur Glynn, pourquoi cela ne s'est-il pas développé plus rapidement?

Je connais bien une ville de moins de 1 500 habitants dans le Canada atlantique. Il y a une banque à charte installée dans un immeuble immense et imposant sur la rue principale. C'est tout. Je me demande pourquoi un autre établissement financier ne pourrait pas faire comme les bibliobus et se rendre dans cette ville de temps à autre pour fournir des services bancaires que, je le parierais, la plupart des gens de cette ville souhaitent. Ils ne cherchent pas à créer des consortiums financiers très compliqués. Les gens veulent déposer leur chèque de paie, retirer de l'argent de leur compte et peut-être négocier un petit prêt pour agrandir leur maison. Ce ne sont pas des transactions terriblement compliquées. Pourquoi de tels services ne pourraient-ils pas être fournis soit par une petite succursale qui compterait un ou deux employés installés dans un coin de l'épicerie locale ou, comme vous l'avez dit, par une banque itinérante qui se déplacerait d'une collectivité à l'autre?

Ces deux solutions existent déjà, mais le concept n'est pas très populaire. Pourquoi pas?

M. Glynn: Il existe des contraintes économiques. L'urbanisation du Canada s'accroît et certaines petites collectivités subsistent de peine et de misère.

Il y a là un potentiel de croissance. Ces régions ont probablement été mal desservies et on peut envisager de nombreuses solutions ingénieuses. On peut, comme je le disais, installer un guichet automatique dans un coin de l'épicerie. Nous avons, dans l'île Pender, l'une des îles Gulf, située entre l'île de Vancouver et Vancouver, un petit comptoir dans le bureau d'un agent d'immeuble où les gens peuvent effectuer des retraits et obtenir des prêts.

On peut trouver de nombreuses solutions novatrices dans les petites collectivités. L'île Pender compte environ 1 500 habitants.

J'encouragerais le recours à ces activités bancaires non traditionnelles.

Le sénateur Kroft: Je voudrais vous poser une question très précise. Je m'intéresse beaucoup à la manière dont les banques se font concurrence sur le marché. Vous avez dit que vous êtes la septième banque au Canada en raison de vos capitaux propres. Dans votre exposé, vous avez dit, je crois, que votre banque est le principal émetteur de lettres de crédit au Canada. Je trouve fascinant que vous puissiez faire cela. Je ne suis pas sûr si cela veut

generating the letters of credit on behalf of Canadian businesses for the most part. It is a very impressive fact and I am curious how you have done it.

Mr. Glynn: Again, it is an illustration of the fact that competition and an international bank can come into this market and add value. Our 81-country reach gives people the ability to take advantage of our trade services in a way that I think the local competitors, the local banks, have not been able to prove in terms of value.

We have targeted that group. Trade, as I think I pointed out, is critical. We have gone from a standing start to that level, where we added value to the Canadian market that did not exist. In many circles, the big five look quite similar. Their strategies are similar; they look similar; their services are similar. Competition is providing a different value proposition. That is what I think we should encourage more of. People who have unique strengths can come to this market. If one of our strengths is to take Canadians to the world and facilitate their trade, I think that is great. I would hope that out of this process a few others will arrive in Canada, and then Canada will have the best of both worlds.

Senator Kroft: I think that is great, too.

The Chairman: Thank you for your time. It was nice to meet with you again. Good luck in all your endeavours.

Our next witnesses are from the National Bank of Canada. Welcome, gentlemen. Do you have an opening statement?

[Translation]

Mr. Réal Raymond, President and Chief Executive Officer, National Bank of Canada: Mr. Chairman, I would first like to thank you for the opportunity given to the National Bank of Canada to express its views on bank mergers and in particular on the merger approval process.

Let me begin by saying that we consider bank mergers to be a legitimate commercial practice, one which contains risks, as history has shown us time and time again.

Some portion of the distrust of mergers comes from the misconception people have that they cannot lose. In fact, only excessive market power or a substantial weakening of the competition can generate quick and risk-free gains. That is why our brief deals mainly with the conditions for sustaining competition while enabling the banks to act on their ambitions.

We all agree that markets have changed and will continue to change at an accelerating pace. First, the banks are being assaulted by an ever-growing horde of increasingly seasoned competitors. Second, information technologies have opened new channels, enabling individuals and companies to conduct

dire que vous acceptiez ou confirmiez les lettres de crédit que vous recevez ou si vous émettez en fait des lettres de crédit au nom d'entreprises canadiennes dans la plupart des cas. Je suis très impressionné et je serais curieux de savoir comment vous y êtes arrivés.

M. Glynn: Eh bien, voilà la preuve encore une fois qu'un compétiteur et une banque internationale peuvent ajouter de la valeur dans ce marché. Nous sommes présents dans 81 pays et cela permet à nos clients de profiter de services commerciaux que les compétiteurs locaux, les banques locales n'ont pas été en mesure de leur offrir.

Nous avons ciblé ce groupe. Je pense avoir déjà indiqué que le commerce est essentiel. Après un départ debout??? nous avons atteint ce niveau où nous pouvons ajouter de la valeur au marché canadien. Dans bien des milieux, les cinq grandes banques se ressemblent. Leurs stratégies sont semblables; elles se ressemblent; leurs services sont analogues. La concurrence offre quelque chose de différent et je pense que nous devons l'encourager. Les gens qui ont des compétences uniques peuvent participer à ce marché. Si l'un de nos atouts est de pouvoir ouvrir les portes du monde aux Canadiens et faciliter leurs échanges commerciaux, je pense que c'est formidable. J'espère que d'autres suivront notre exemple et s'installeront au Canada. Le Canada gagnera alors sur les deux fronts.

Le sénateur Kroft: Je pense, moi aussi, que c'est formidable.

Le président: Merci du temps que vous nous avez accordé. J'ai été ravi de vous revoir. Bonne chance dans toutes vos entreprises.

Nos prochains témoins représentent la Banque nationale du Canada. Bonjour, messieurs. Avez-vous un exposé préliminaire?

[Français]

M. Réal Raymond, président et chef de la direction, Banque nationale du Canada: Monsieur le président, je tiens à vous remercier de l'occasion donnée à la Banque nationale du Canada d'exprimer ses vues sur les fusions bancaires, et en particulier sur la démarche visant à les approuver.

Premièrement, nous considérons les fusions comme une pratique commerciale légitime; elle n'est pas sans risques, comme l'a démontré maintes et maintes fois l'histoire.

Une partie de la méfiance envers les fusions, principalement pour les banques, vient de la fausse conception qu'il s'agit d'un gain assuré. Or, seul un pouvoir excessif de marché ou un affaiblissement notable de la concurrence, peut engendrer un gain rapide et sans risques. C'est la raison pour laquelle notre mémoire porte principalement sur les conditions au maintien de la concurrence, tout en permettant aux banques d'exprimer leurs ambitions.

Nous convenons tous que les marchés ont évolué et continueront d'évoluer de manière accélérée. D'une part, les banques subissent l'assaut d'une horde de concurrents toujours plus nombreux et davantage aguerris. D'autre part, les technologies de l'information ont ouvert de nouveaux canaux

payment, investment and loan transactions at a distance with an extended range of suppliers.

In spite of all these developments, we submit to the committee that a physical presence is the basis of the primary relationship between the banker and his client. The institution with the primary transaction account of an individual or an SME almost always benefits from a good portion of that client's other investment and credit products.

In fact, proximity and flexibility are decisive factors in the choice of a primary institution. The competition to obtain this special relationship occurs at the local level. The branch is where the most significant efforts are made to offer personalized, quality service, in order to attract and retain clients. It is this local competition that has to be preserved in the merger process at any price.

We believe that maintaining a high level of local competition through the physical presence of a sufficient number of institutions strongly committed to delivering quality services largely resolves the public interest concerns. Sound local competition is the best guarantor of easy access to varied sources of quality financial services at a competitive price for individuals and SMEs.

What service guarantees do we need if consumers have several different options for obtaining these services?

Preserving competition at the local level is the main challenge posed by mergers. That is why they are probably accompanied by divestitures of physical service points to individuals and SMEs.

We think that these divestitures can occur by being proactive, with the firm intention of maintaining a high level of competition, and where possible, attracting new players to provide a credible counterweight to banks that would otherwise achieve excessive market power.

As an illustration of this view, let me offer the merger of Fleet Bank and Bank Boston. The divestiture occurred in favour of Sovereign Bankcorp of Pennsylvania which used the opportunity to penetrate new markets. Corridors with excessive concentration of branches were drawn and all the branches of only one of the two banks were sold off. These included: a block of 90 branches of Bank Boston in Rhode Island and Connecticut and a block of 196 Fleet branches in Massachusetts and New Hampshire. Strict non-solicitation measures were applied. In short, Sovereign has been able to make a significant breakthrough in a new market by acquiring a real franchise and has become a credible competitor to regional giant Fleet.

We think that this is the approach that should be emphasized. Hence our proposal to apply the American approach, which is to say: in a given territory, divestiture should provide for the

permettant aux individus et aux entreprises d'effectuer à distance des transactions de paiement, d'investissement, d'emprunt avec une gamme étendue de fournisseurs.

Malgré tous ces développements, nous soumettons qu'une présence physique est à la base de l'établissement de la relation primaire entre le banquier et son client. Qui détient le compte primaire d'un individu ou d'une PME bénéficie presque toujours d'une bonne part des autres produits d'investissement et de crédit.

Or, la proximité et l'accessibilité sont des facteurs déterminants du choix de cette institution primaire. La concurrence, pour obtenir cette relation privilégiée, se joue au niveau régional. C'est à la succursale que s'expriment les efforts les plus significatifs pour présenter un service de qualité qui vise à attirer et retenir les clients. C'est cette concurrence régionale qu'il faut préserver à tout prix dans le processus de fusion.

Nous croyons que le maintien d'une forte concurrence à l'échelle régionale, par la présence physique d'un nombre suffisant d'institutions fortement commises à la livraison de services de qualité, résout une bonne partie des préoccupations d'intérêts publics. Une saine concurrence régionale est le meilleur garant d'un accès facile à des sources variées de services financiers de qualité, à un prix compétitif pour les particuliers et les PME.

De quelles garanties de services avons-nous besoin si les consommateurs ont plusieurs autres options pour obtenir ces services?

Le maintien d'une concurrence régionale est le principal défi posé par les fusions. C'est la raison pour laquelle les fusions seront vraisemblablement accompagnées de «dessaisissements» de points physiques de services aux particuliers et aux PME.

Nous croyons que les «dessaisissements» peuvent s'effectuer en utilisant une approche proactive, avec une ferme volonté de maintenir un haut niveau de concurrence, en attirant possiblement de nouveaux joueurs afin de fournir un contrepoids crédible à une banque qui aurait autrement atteint un pouvoir excessif de marché.

Pour illustrer ma pensée, je prendrai l'exemple d'une fusion américaine: la Fleet Bank et la Boston Bank. Le «dessaisissement» s'est fait en faveur de Sovereign Bank Corp. de Pennsylvanie qui en a profité pour pénétrer de nouveaux marchés. Des corridors de concentration excessifs ont été dessinés. Toutes les succursales, d'une seule des deux banques faisant l'objet de la fusion, ont fait l'objet d'un «dessaisissement», soit un bloc de 90 succursales de Boston Bank dans le Rhode Island et le Connecticut, ainsi qu'un bloc de 196 succursales de Fleet Bank dans le Massachusetts et le New Hampshire. Des mécanismes stricts de non sollicitation ont été mis en place. Bref, Sovereign a pu pénétrer de manière significative un nouveau marché en acquérant une vraie franchise. Elle est devenue un concurrent crédible au géant régional qu'est Fleet.

C'est cette approche qu'il faut privilégier, d'où notre proposition d'appliquer l'approche américaine. C'est-à-dire que dans un territoire donné, un «dessaisissement» devrait prévoir la

presence of groups of branches and SME loan offices of just one of the two banks, and not an amalgamation of service points — often the smallest or least profitable — of either of the two banks.

The territory so covered must be sufficiently extensive, either a whole province or, in the most densely inhabited provinces, a continuous geographic area that has a population of 2 to 3 million inhabitants and reflects one socio-economic reality. This approach would be of real interest to regional banks like ours that want to expand their presence in other markets. It would significantly resolve the public interest concerns. The buyer would preserve the essential, if not all, service points and employees, including regional management infrastructure and — why not — regional centralized basic office centres. Accessibility to services would be assured for both individuals and SMEs.

In fact, for these large regions, it would be as if the merger had never taken place. The National Bank has the resources and the desire to act as facilitator in the case of mergers between large banks. Our capitalization is excellent. For a large-scale transaction, C-8 allows us to open up our capital to a partner, up to 65 per cent.

Finally, our strategy is clearly focused on growth in Canada. Over the last 25 years, one of the constant concerns of public policy governing the financial markets has been to favour the emergence of new sources of competition for the big Canadian banks. For this purpose, legislative and regulatory incentives and accommodations have been made for trust companies, insurance companies and foreign banks.

One cannot say that these initiatives have been marked by enormous success. The main reason for their failure is the enormous difficulty involved in building a network of physical service points from scratch, since access to such a network is the only way to establish diversified and sustainable relationships with individuals and SMEs.

The purchase of existing networks as part of the mergers of two big banks could succeed where all other approaches have failed.

We need a clear and unambiguous framework for the approval of potential mergers that would leave the least possible room for arbitrary decisions.

But we also need mechanisms that would promote the advent of new competitors in situations where mergers would cause too much risk in terms of lost competition.

[English]

Senator Tkachuk: It seems as though some of the banks outside of the big five talk to each other, because everyone seems to be covering an area different than what we have heard from someone else. That is refreshing.

présence d'un regroupement de succursales ou de bureaux de prêts aux PME d'une seule des deux banques et non pas un amalgame de points de services, souvent les moins rentables ou les moins importants de l'une ou l'autre des deux banques.

Le territoire ainsi couvert devrait être assez vaste, soit une province ou dans les provinces les plus peuplées, une continuité géographique comptant une population de deux à trois millions d'habitants devant correspondre à une réalité socio-économique. Cette approche susciterait un grand intérêt pour les banques régionales comme la nôtre, désireuses d'étendre leur présence dans d'autres marchés. Elle réduirait de manière significative les préoccupations d'intérêt public. L'acquéreur conserverait l'essentiel, sinon tous les points de service et les employés, y compris l'infrastructure régionale de gestion, et pourquoi pas les centres régionaux de services centralisés. L'accessibilité aux services serait assurée pour les particuliers et les PME.

Pour ces grandes régions, c'est comme si la fusion n'avait jamais eu lieu. La Banque nationale a les ressources et la volonté de jouer un rôle de «facilitateur» dans l'éventualité d'une fusion entre grandes banques au Canada. Notre capitalisation est excellente et pour une transaction de grande ampleur, la législation C-8 déjà en place nous assure d'ouvrir notre capital à un partenaire jusqu'à 65 p. 100.

Enfin, notre stratégie est clairement axée sur une croissance au Canada. Au cours des 25 dernières années, l'une des préoccupations constantes, en matière de politiques publiques régissant les marchés financiers, a été de favoriser l'éclosion de nouvelles sources de concurrence aux grandes banques canadiennes. À cette fin, des encouragements et des accommodements législatifs ou réglementaires ont été apportés pour les sociétés de fiducie, les assureurs et les banques étrangères.

On ne peut pas dire que ces initiatives furent teintées d'un énorme succès. La raison principale, à mon avis, tient de l'énorme difficulté de bâtir, *de novo*, un réseau de points physiques de service. L'accès à un tel réseau étant la seule manière d'établir des relations diversifiées et durables avec les particuliers et les PME.

L'achat des réseaux existants dans le cadre de fusion entre deux grandes banques pourrait réussir où tout le reste a donné des résultats plus ou moins éloquents.

Nous avons besoin d'un cadre clair et non équivoque, pour approuver les fusions éventuelles et qui laisserait le moins de place possible à l'arbitraire.

Nous avons aussi besoin de mécanismes qui favoriseraient l'entrée ou l'arrivée de nouveaux concurrents dans les situations où les fusions causeraient trop de risques au plan concurrentiel.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk: On dirait qu'à part les cinq grandes banques, il y a un dialogue entre les autres banques, car chacun semble aborder une question différente de celle dont nous ont entretenus les autres témoins. C'est très rafraîchissant.

Divestiture is a concern because of the area I am from, which is the Prairies. What was intriguing to me was your idea that the Royal Bank hooks up with the Bank of Montreal, then all the Royal Bank or all of the Bank of Montreal branches will go up for sale.

In the previous testimony this committee received, from HSBC, the witness spoke about the fact that HSBC was open to buying new branches. However, by the time the news reached them, what was available was a piece of real estate, the landlord calling and asking whether they wanted to rent an empty old bank branch. Yet we were told about the credit union being able to buy a bunch of Bank of Montreal branches.

In terms of how this would work, my guess is that they would rather sell to a non-competitor, so to speak, like a credit union. However, a credit union can also be a monopoly. Everyone talks about credit unions, and they are good operations. However, in Saskatchewan, if you do not wish to deal with a credit union, you may like to have a choice between a credit union and a branch.

When it comes to public policy, what process do we use to ensure divestiture is fair so everyone has a shot at it and that it is a true way to ensure competition in the marketplace? How do we put that forward in our recommendations? How does it work in practical terms with you being a potential purchaser?

Mr. Raymond: I agree with you. With the way it is structured today, remedies for potential mergers where assets would have to be disposed of are coming at the end of the process and not at the beginning. Therefore, my first suggestion is that you put that at the beginning of the process and not at the end of it.

It does not mean that it has to be negotiated, because you need some competition to ensure that those who are disposing of those assets receive a fair price for it. What is important is having a clear definition of what is for sale. Is it for the buyers or the acquirer? Does it have potential to be a real, long-run competitor, making sure they will be in a position to keep the clients, not just a way of getting rid of the problem locally and then two years later all the customers returning to their former bank.

This is where it should be similar to the U.S. They have thousands of banks, but they have a clear process. At the beginning of the process, they establish the concentration, which side of the mergers will be put for sale. Then they engage, in some cases, in auctions and, in other cases, negotiated deals.

Therefore, if we were part of the discussions right at the beginning, knowing exactly what we would get access to, obviously there would be more potential buyers. It would speed up the process. It would reduce the uncertainty for the clients. Potential buyers would know right at the beginning that they have a choice. Instead of saying, "Well, if the two banks merge, I am

Le dessaisissement m'inquiète car je suis originaire des Prairies. J'ai été intrigué de vous entendre dire que si la Banque Royale et la Banque de Montréal fusionnent, alors toutes les succursales de la Banque Royale ou toutes les succursales de la Banque de Montréal seraient mises en vente.

Le témoin que nous avons entendu juste avant vous, le représentant de la HSBC, nous a dit que sa banque était disposée à acheter de nouvelles succursales. Toutefois, ils ont appris qu'une succursale avait fermé lorsque le propriétaire a appelé pour leur demander s'ils étaient intéressés à louer une ancienne succursale; il ne restait plus que les locaux. Or, on nous a dit que la coopérative de crédit avait pu acheter plusieurs succursales de la Banque de Montréal.

Je suppose que les banques préfèrent vendre leurs succursales à un établissement comme une coopérative de crédit qui ne leur fait pas concurrence. Toutefois, une coopérative de crédit peut également exercer un monopole. Tout le monde parle des coopératives d'épargne et de crédit et ce sont de bonnes entreprises. Toutefois, en Saskatchewan, il serait bon que ceux qui ne souhaitent pas faire affaire avec une coopérative de crédit aient le choix de s'adresser à une succursale.

Quel mécanisme le gouvernement pourrait-il utiliser pour faire en sorte que les dessaisissements soient équitables et que tous les intéressés aient la chance de faire une offre et pour assurer que le marché soit compétitif? Comment pourrions-nous formuler cette recommandation? Comme cela se passe-t-il en pratique pour un acheteur éventuel?

M. Raymond: Je suis d'accord avec vous. À cause des structures en place, les recours dans le cas de fusions éventuelles où les parties doivent se dessaisir de certains éléments d'actif, sont disponibles à la fin du processus et non pas au début. Je vous suggère donc de faire intervenir ces recours au début du processus et non pas à la fin.

Cela ne veut pas dire que cela doit être négocié, car il faut qu'il y ait de la concurrence pour que la banque qui se dessaisit de ces éléments d'actifs en obtienne un juste prix. Il est important que la banque qui vend indique clairement ce qui est à vendre. Est-ce pour les acheteurs ou pour l'acquéreur? Est-ce que la succursale peut devenir un véritable compétiteur à long terme qui sera en mesure de garder les clients ou est-ce seulement, pour la banque qui vend, le moyen de se débarrasser d'un problème au niveau local en attendant de pouvoir récupérer tous les clients deux ans plus tard.

C'est à ce niveau que la situation devrait être la même qu'aux États-Unis. Il y a là-bas des milliers de banques, mais les règles sont claires. Dès le début du processus, on définit la concentration et l'on dit quels éléments des entreprises fusionnées seront mis en vente. De là on procède, dans certains cas, à des mises aux enchères et, dans d'autres cas, à la négociation de transactions.

Par conséquent, si nous intervenions dans les discussions dès le départ, si nous savions exactement ce qui est à vendre, on aurait évidemment plus d'acheteurs éventuels. Cela accélérerait aussi le processus. Il y aurait moins d'incertitude pour les clients. Les acheteurs en puissance sauraient d'emblée qu'un choix leur est offert. Au lieu de se faire dire: «Eh bien, si ces deux banques

out of choice," they would know right at the beginning of the process, before the hearings and before the other steps, that there is a potential competition in place for them.

Senator Tkachuk: When you say "at the beginning of the process," is it because the banks that are deciding to merge know the percentages that they can own in a particular market share or they know the market share ahead of time, or is it because the regulator would say, "If you two merge, you have to dispose of this much," or is it a combination of the two?

Mr. Raymond: It is a combination of the two. Locally, you can look at the merger of two banks and know very well what will be disposed to make sure that you are not concentrating the market too much. Those rules are well-known, so that is not an issue.

However, the issue is what will be for sale. If you reach, for example, 38 per cent of market share in Edmonton, it does not give the buyer any certainty in terms of what it is the two banks will dispose of. They will not let go of their best branch. However, if there a process is in place either with the Competition Bureau or the Superintendent of Financial Institutions, and if they want to go further in the process, carving out what it is they would have to dispose of, then the process would be much clearer and much easier. Then credit unions and banks like ours would be in a position to assess the risk and decide whether to step into a particular transaction.

Senator Tkachuk: Let us use the city of Edmonton as an example. Suppose two banks decide to merge, the result of which would be a 55 per cent market share. Suppose the Competition Bureau said that 55 per cent is too much, that they have to get it down to 30 per cent, minimum. Imagine that a process followed whereby the banks were told they could not cherry-pick. To achieve the goal, one bank would have to get rid of all its branches, or the other bank would have to get rid of all its branches. Is that what you are trying to say?

Mr. Raymond: Absolutely, not only branches, but commercial centres that are servicing the commercial clients. It would be the same process.

Senator Meighen: Just so I understand, is that the only solution, all or nothing?

[Translation]

Is there not a third way where negotiations surrounding the purchase of branches would be done within the Competition Bureau? If it is deemed fair for the parties involved, one of the parties could get rid of a certain number of branches and the other one as well. That much would be understood. The result would be a mix of excellent or not so excellent profits. At that stage, everything would be made public.

fusionnent, je n'ai plus de choix», ils sauraient dès le départ, avant même que commencent les audiences et autres formalités, qu'ils peuvent entrer dans la concurrence.

Le sénateur Tkachuk: Quand vous dites «dès le début du processus», est-ce parce que les banques qui ont décidé de fusionner savent quelle part du marché elles peuvent avoir ou parce qu'elles savent à l'avance quelle part du marché elles auront, ou est-ce parce que le régulateur dira: «Si vous fusionnez, vous deux, il vous faudra liquider ceci ou cela», ou est-ce une combinaison des deux?

M. Raymond: C'est une combinaison des deux. Localement, si deux banques fusionnent, vous savez parfaitement ce qui sera liquidé afin d'éviter une trop grande concentration du marché. Ces règles sont bien connues, donc cela ne fait pas problème.

Cependant, la question est de savoir ce qui sera vendu. Si votre part du marché d'Edmonton atteint par exemple 38 p. 100, l'acheteur en puissance n'a pas la moindre idée des éléments que les deux banques vont liquider. Elles ne vont pas se départir de leur meilleure succursale. Cependant, s'il y a un processus en place soit avec le Bureau de la concurrence ou le surintendant des institutions financières, et si les banques veulent mener le processus plus loin en définissant les éléments qu'elles devront liquider, le processus sera beaucoup plus clair et beaucoup plus simple. À ce moment-là, les coopératives de crédit et les banques comme la nôtre seront en mesure d'évaluer les risques et de décider si elles veulent conclure une transaction en particulier.

Le sénateur Tkachuk: Prenons par exemple la ville d'Edmonton. Supposons que deux banques décident de fusionner et qu'elles auront ainsi 55 p. 100 du marché. Imaginons que le Bureau de la concurrence déclare que 55 p. 100, c'est beaucoup trop, et qu'elles doivent réduire leur part du marché à 30 p. 100, au minimum. Imaginez qu'un processus s'enclenche où l'on dit aux banques qu'elles ne peuvent pas choisir. Pour atteindre le seuil voulu, une banque devra se défaire de toutes ses succursales, ou alors c'est l'autre banque qui devra se départir de toutes ses succursales. Est-ce à cela que vous voulez en venir?

M. Raymond: Absolument. Pas seulement les succursales, mais les centres commerciaux qui desservent les clients commerciaux. Ce serait le même processus.

Le sénateur Meighen: Donc si je comprends bien, c'est la seule solution; tout ou rien?

[Français]

N'y a-t-il pas une troisième voie où la négociation pour l'achat des succursales se ferait à l'intérieur du Bureau de la concurrence? Si on juge que c'est équitable pour les parties en jeu, une partie se débarrasse de X nombre de succursales et l'autre partie fait de même. Tout cela est entendu. Il en résulte un mélange de profits excellents ou moindres. À ce stade, tout devient public.

What would the role of government be after the Competition Bureau and the Office of the Superintendent had done their part? The major issues would have been settled. All that would be needed is the authorization to go ahead.

Mr. Raymond: I am in complete agreement with the last part of your statement.

Senator Meighen: What about the first part?

Mr. Raymond: It is a matter of competition and the ability to retain clients. The more computer systems and personnel coming from two organizations you have, the harder it is for a competitor to successfully merge the two and provide ongoing competition to clients. The more uncomplicated it is, the more regional offices and personnel from the same organization you have, the easier it is for clients to deal with the situation. Clients are used to dealing with the people in place. It is easier to deal with one entity rather than amalgamating two.

Take Edmonton, for instance. If there are 12 branches up for sale, if you take the Royal Bank or the Bank of Montreal or other Royal Bank branches —

Senator Meighen: The good and the bad ones?

Mr. Raymond: Yes, not only the bad ones, both. That does not amount to much competition. This process allows for an improvement in the quality of competition.

Senator Setlakwe: I would like to congratulate you for having kept open two branches in Thetford Mines. This reflects your good judgment. Not only do you want to maintain a local presence and provide significant flexibility in Quebec regions, but you also want to expand outside of the province. It seems you also do not fear the arrival of international competitors on the Quebec and Canadian markets.

This does a good deal to address one of our major concerns despite what some of our colleagues across the table have said; some have said they do not know what the point of these meetings are.

Senator Hervieux-Payette: They know and so do I.

Senator Setlakwe: One thing people are extremely concerned about is maintaining services in outlying areas.

We may have changed our attitude since the mergers of 1998 because we feel reassured by some of the things the banks have said, but nevertheless it is a major concern.

In my view, you have access to a market which is seeking additional financing. In Quebec, financial institutions are directly or indirectly accountable to the provincial government. The constant concern I hear from the business people I meet with is whether new businesses or individuals who need priority financing will get it from charter banks. You are probably aware of this because people talk about it every day.

Quel serait le rôle du pouvoir politique après que le Bureau de la concurrence et le Bureau du surintendant auraient tranché ces questions. Les questions importantes sont réglées. Il ne reste rien à faire sauf dire oui ou non.

M. Raymond: Je suis d'accord avec la dernière partie de votre commentaire.

Le sénateur Meighen: Et quant à la première?

M. Raymond: C'est une question de compétition et d'habileté à conserver la clientèle. Plus vous avez différents systèmes informatiques, de personnel qui vient de deux organisations, plus c'est difficile pour un compétiteur de bien amalgamer et d'offrir une compétition qui va offrir une pérennité au client. Plus c'est simple, plus vous avez accès à un bureau régional, à du personnel de la même organisation, plus cela est facile pour les clients. Les clients sont habitués de voir ces gens. Cela est plus facile d'avoir une partie de l'entité plutôt qu'un mélange des deux.

Prenons l'exemple d'Edmonton. S'il y avait 12 succursales à vendre, si on prend l'exemple de la Banque Royale ou de la Banque de Montréal ou d'autres succursales de la Banque Royale...

Le sénateur Meighen: Les bonnes et les mauvaises?

M. Raymond: Oui mais pas seulement les mauvaises, les deux. Cela ne donne pas une compétition intéressante. Ce processus permet d'améliorer la qualité de la compétition.

Le sénateur Setlakwe: Je vous félicite d'avoir maintenu deux succursales à Thetford Mines. Cela démontre que vous avez beaucoup de jugement. Non seulement tenez-vous à rester à proximité avec beaucoup de flexibilité dans les régions au Québec, mais vous voulez aussi faire de l'expansion à l'extérieur. Vous n'avez pas peur non plus de l'arrivée de concurrents internationaux sur le marché québécois ou canadien.

Ceci répond en bonne partie à une préoccupation majeure que nous avons malgré les affirmations de certains membres de l'autre côté; certains prétendent qu'on ne sait pas pourquoi au juste on est ici.

Le sénateur Hervieux-Payette: Eux le savent, moi aussi.

Le sénateur Setlakwe: L'importance capitale de maintenir des services dans les régions est un facteur qui préoccupe beaucoup de monde.

Quand on pense à des fusions comme on en a fait en 1998, on a peut-être changé d'attitude depuis parce qu'on est conforté par certaines des réponses que toutes les banques nous donnent, mais la préoccupation demeure fondamentale.

Vous avez accès à un marché qui, à mon avis, est à la recherche de financement additionnel. Au Québec, des institutions financières relèvent directement ou indirectement du gouvernement provincial. La préoccupation constante des hommes d'affaires que je rencontre est de savoir comment les nouvelles entreprises et les individus qui veulent obtenir un financement prioritaire vont avoir accès à un financement des banques à charte? C'est une préoccupation que vous devez connaître parce qu'on l'entend à tous les jours.

If banks are allowed to merge, what kind of effect will that have on small and medium-sized businesses and individuals in view of the ensuing lack of competition.

Mr. Raymond: I was listening to what Mr. Glynn was saying with regard to the new players who have entered the Canadian market. That is a fact. HSBC is a good example. That organization has been successful because of their expertise. They entered the market by buying up existing banks or existing bank branches. Their approach was successful, as opposed to that of other players who had to start from scratch, which is a very difficult thing to do.

As for the accessibility of services — you referred to SMEs in particular — my concern with foreign competitors is that they specialize in niche markets. MBNA only sells credit cards to a certain segment of the public; they are not interested in anyone else. GE provides leasing and financing services for certain clients, which is totally legitimate, but those services do not necessarily meet the needs of outlying small and medium-sized businesses. Only established Canadian banks which provide a wide variety of services will be able to meet those needs. Because of our market share, we can provide both services efficiently to SMEs in Quebec. It is a role we are familiar with and one which we can play in other markets since we already know what it is all about and have developed a certain expertise in that area.

The issue is not foreign competition, but rather what their goals are for the Canadian market. If they are only after the biggest bang for their buck, it does not address the problem of competition.

Senator Setlakwe: That partially answers my question. It is a major concern. If banks close their regional branches, you will mainly operate in Quebec. Fortunately, there are also the caisses populaires. Out west, they are called credit unions, but my colleague, Senator Tkachuk, pointed out that western credit unions had bought Bank of Montreal branches. However, this does not translate into more competition. In fact, there is less!

Mr. Raymond: We did the same thing in Quebec by buying 17 regional Bank of Montreal branches.

Senator Setlakwe: There is a closed one in Thetford Mines.

Mr. Raymond: We already had two.

Senator Angus: Thank you very much for appearing before our committee. To begin, I remember that there used to be a bank in Quebec called the Banque provinciale du Canada. Did you merge with the Banque provinciale?

Mr. Raymond: The National Bank was created from the merger between the National Canadian Bank and the Banque provinciale.

Senator Angus: When did this happen?

Mr. Raymond: In 1979.

Senator Angus: Did the merger unfold well?

J'aimerais que vous élaboriez sur la notion de manque de compétitivité advenant une fusion des banques, surtout pour les PME et les individus.

M. Raymond: J'écoutais les commentaires de M. Glynn selon lesquels il y a des joueurs qui arrivent dans le marché canadien. C'est vrai. HSBC en est un bon exemple. Ces gens ont réussi grâce à leur expertise et ils ont réussi à pénétrer le marché en achetant des banques existantes ou des succursales de banques existantes. Cela a été leur façon d'entrer et de réussir, contrairement à d'autres qui sont partis de zéro. C'est très difficile à faire.

Pour ce qui est de l'accessibilité aux services, — et vous parlez des PME en particulier — la préoccupation que j'ai avec les joueurs de l'étranger, c'est qu'ils jouent dans des niches. MBNA vend des cartes de crédit à une couche de la population qui les intéresse; le reste ne les intéresse pas. GE fait du «leasing» et du financement à un type de clientèle, ce qui est tout à fait légitime, mais cela ne répond pas nécessairement aux besoins d'une PME située en région. Seules les banques canadiennes établies qui offrent une panoplie de services vont répondre à cette demande. C'est pourquoi on joue ce rôle de façon efficace au Québec, dans les PME, si je me fie aux parts de marché qu'on a. Donc, c'est un rôle qu'on connaît bien et qu'on est capable de jouer dans d'autres marchés puisqu'on connaît déjà bien cela et qu'on a une expertise dans ce marché.

Ce qui est important de se souvenir, ce n'est pas qu'il y a des joueurs de l'extérieur, mais plutôt ce qu'ils veulent faire sur le marché canadien. Si c'est seulement réaliser une affaire qui sera la meilleure, cela ne règle pas le problème de la compétition.

Le sénateur Setlakwe: Cela répond partiellement à ma question. La préoccupation est profonde. Si les banques délaissent des succursales en région, vous allez rester surtout au Québec. On a l'avantage d'avoir également les caisses populaires. Dans l'Ouest, ils ont les «credit unions», mais mon collègue le sénateur Tkachuk a souligné que les «credit unions» de l'Ouest ont acheté des succursales de la Banque de Montréal. Cependant, il n'y a pas plus de compétition pour autant. Il y en a moins!

M. Raymond: On a fait la même chose au Québec en achetant 17 succursales de la Banque de Montréal en régions.

Le sénateur Setlakwe: Il y en a une qui est vide à Thetford Mines.

M. Raymond: C'est parce qu'on en avait déjà deux.

Le sénateur Angus: Merci beaucoup de votre visite à notre comité. Tout d'abord, je me souviens au Québec d'une banque qui s'appelait la Banque provinciale du Canada. Avez-vous fusionné avec la Banque provinciale?

M. Raymond: La Banque nationale vient de la fusion de la Banque canadienne nationale et de la Banque provinciale.

Le sénateur Angus: Cela s'est produit quand?

M. Raymond: En 1979.

Le sénateur Angus: Cette fusion s'est bien déroulée?

Mr. Raymond: Yes. It took time, but it worked out well.

[English]

Mr. Raymond: It is not an easy thing to do, you know.

Senator Angus: No, no.

Mr. Raymond: However, we are there, and we are growing.

[Translation]

Senator Angus: Today, the bank is held by shareholders. Is it widely held? How many shareholders do you have?

Mr. Raymond: Our bank is in a similar situation to that of Canada's major banks, which means that it is a charter institution, regulated by the federal government, and about a quarter of our operations are outside Quebec. But because of recent acquisitions, that figure is now closer to 30 per cent. We have approximately 540 branches and 800 instant tellers. In fact, that should be 1,300 automatic tellers, because we joined the Exchange network, as did Mr. Glynn's organization, outside Quebec in order to provide more services to our clients. This means they have access to 1,300 automatic tellers.

Senator Angus: You are listed on the stock market. How many shareholders do you have?

Mr. Raymond: There are 185 million shares in circulation. There is no controlling shareholder, as is the case for all of Canada's banks. No shareholder is allowed to hold more than 10 per cent.

Senator Angus: What is your current market capitalization?

Mr. Raymond: About \$6 billion.

Senator Angus: Are you ranked sixth in terms of shareholder equity?

Mr. Raymond: Yes, sixth.

Senator Angus: How much do you have?

Mr. Raymond: We are in the second category, that is, banks with a book value below \$5 billion. In fact, our book value stands at \$3.8 billion which, under the current legislation, would allow us to eventually team up with a partner who could get up to 65 per cent of the bank's equity. This may be an additional option in the case of a merger, if the transaction is so large that we need a partner to support us. But that is already provided for under the law.

Senator Angus: Do you have any foreign shareholders?

Mr. Raymond: Yes.

Senator Angus: How many?

Mr. Raymond: It depends. Between 15 and 25 per cent of our equity is held by foreign shareholders or funds.

M. Raymond: Oui. Cela prend du temps, mais cela s'est bien déroulé.

[Traduction]

M. Raymond: Ce n'est pas facile à faire, vous savez.

Le sénateur Angus: Non, non.

M. Raymond: Cependant, nous sommes là, et nous prenons plus de place.

[Français]

Le sénateur Angus: Aujourd'hui, c'est une banque avec des actionnaires. C'est une «widely held»? Combien d'actionnaires avez-vous?

M. Raymond: Notre banque correspond aux grandes banques canadiennes, donc une banque à charte, réglementée par le gouvernement fédéral, dont environ 25 p. 100 de nos activités sont à l'extérieur du Québec. On s'en va vers le 30 p. 100 suite à des acquisitions récentes. Nous avons environ 540 succursales, 800 guichets automatiques. En fait, je devrais dire 1 300 guichets automatiques parce que tout comme M. Glynn, on s'est joint au réseau Exchange, à l'extérieur du Québec pour offrir des services à nos clients, ce qui donne accès à 1 300 guichets automatiques.

Le sénateur Angus: Vos actions sont cotées en bourse. Vous avez combien d'actionnaires?

M. Raymond: Il y a 185 millions d'actions en circulation. Il n'y a aucun actionnaire de contrôle, tout comme pour les autres banques canadiennes. Aucun actionnaire n'excède aujourd'hui 10 p. 100 de l'actionnariat.

Le sénateur Angus: À combien se situe votre capitalisation boursière actuelle?

M. Raymond: À près de 6 milliards de dollars.

Le sénateur Angus: Sur le plan de l'avoir des actionnaires, vous êtes le sixième?

M. Raymond: Oui, le sixième.

Le sénateur Angus: Combien avez-vous?

M. Raymond: Nous faisons partie de la deuxième catégorie, donc des banques qui ont une valeur au livre en dessous de 5 milliards de dollars. En fait, on est à 3,8 milliards au livre, donc ce qui permet, selon la législation existante, d'avoir éventuellement un partenaire qui pourrait prendre jusqu'à 65 p. 100 des actions de la banque. Dans le cas d'une fusion, cela peut être une option additionnelle si la transaction est tellement grande qu'on a besoin d'un partenaire pour nous appuyer. C'est déjà prévu par la loi.

Le sénateur Angus: Avez-vous des actionnaires à l'étranger?

M. Raymond: Oui.

Le sénateur Angus: Combien?

M. Raymond: Cela varie. Entre 15 à 25 p. 100 de notre actionnariat est détenu par des fonds ou des actionnaires étrangers.

Senator Angus: That is a lot.

Mr. Raymond: Historically, we are probably one of the banks which is most widely held by foreigners. That is understandable because we operate under a business model which I define as being a super regional bank. This model is very widespread in the United States. It is a model which American bankers are extremely familiar with, because it would represent a bank which has market share in a specific market it is familiar with. This model is very successful in the United States. So when they assess the National Bank of Canada, they often end up buying into our organization.

Senator Angus: You say that you do not have a single shareholder with more than 10 per cent equity. Do you have any who hold close to nine per cent?

Mr. Raymond: Once in a while we may have a shareholder with under 10 per cent equity; otherwise they would have to identify their share.

Senator Angus: Is the Caisse de dépôt one of your shareholders?

Mr. Raymond: I do not know if it is a shareholder, but the Caisse de dépôt probably owns shares of practically every bank in Canada, since it is a fund manager. It probably holds some of our shares. There is no control mechanism and the Caisse de dépôt does not sit on our board of directors.

Senator Angus: I understand, but could the Caisse de dépôt hold close to nine per cent?

Mr. Raymond: At times, yes, that figure would be accurate. I cannot give you an answer today.

Senator Angus: Do you have an idea?

Mr. Raymond: I have not checked today. They have the right to buy and sell. If they sold yesterday, then I do not know.

Senator Angus: Am I right in saying that Fidelity, the Americans fund, is one of your shareholders?

Mr. Raymond: There are large funds, including Fidelity. It is certainly one of our shareholders on a regular basis.

Senator Angus: A major shareholder?

Mr. Raymond: Yes.

Senator Angus: You say that approximately 25 per cent of your shareholders are foreign. Are they primarily in the United States?

Mr. Raymond: Primarily, yes, but I am not talking about just one shareholder, several American funds have invested in Canada and bought shares in the bank.

Senator Angus: Do you agree with what Mr. Glynn, who testified just before you, said?

Le sénateur Angus: C'est beaucoup.

M. Raymond: Historiquement, c'est probablement une des banques la plus largement détenue pas des étrangers. C'est facile à comprendre parce que c'est un modèle d'affaires que je définis comme une banque super régionale. C'est très bien connu aux États-Unis. C'est un modèle que les banquiers américains comprennent très bien, soit une banque qui a des parts de marchés dans un marché défini qu'il connaît bien. Cela a beaucoup de succès aux États-Unis. Lorsqu'ils évaluent la Banque nationale du Canada, souvent, ils achètent nos actions.

Le sénateur Angus: Vous dites que vous n'avez aucun actionnaire au-delà de 10 p. 100. En avez-vous à près de 9 p. 100?

M. Raymond: C'est possible qu'à l'occasion, on en ait en bas de 10 p. 100, sinon ils auraient à déclarer leur actionnariat.

Le sénateur Angus: La Caisse de dépôt est-elle actionnaire chez vous?

M. Raymond: Je ne pourrais pas vous dire si c'est un actionnaire, mais la Caisse de dépôt détient probablement des actions d'à peu près toutes les banques au Canada pour jouer son rôle de gestionnaire de fonds. Elle a sans doute des actions de la banque. Il n'y a aucun phénomène de contrôle et personne de la Caisse de dépôt ne siège à notre conseil d'administration.

Le sénateur Angus: Je comprends, mais la Caisse de dépôt est peut-être près de 9 p. 100?

M. Raymond: Cela peut aller jusque là à certains moments. Aujourd'hui, je ne peux pas vous répondre.

Le sénateur Angus: Vous avez une idée?

M. Raymond: Aujourd'hui, je n'ai pas vérifié cela. Ils ont le droit d'acheter et de vendre. S'ils ont vendu hier, je ne le sais pas.

Le sénateur Angus: Je crois que la Fidelity, le fonds des Américains, est actionnaire chez vous?

M. Raymond: Il y a de gros fonds, dont la Fidelity qui est certainement un actionnaire sur une base régulière chez nous.

Le sénateur Angus: Un actionnaire important?

M. Raymond: Oui.

Le sénateur Angus: Lorsque vous dites que vous avez à peu près 25 p. 100 des actionnaires de l'étranger, est-ce qu'ils sont surtout aux États-Unis?

M. Raymond: Principalement, mais ce n'est pas seulement un actionnaire, ce sont plusieurs fonds américains qui investissent au Canada et qui achètent des actions de la banque.

Le sénateur Angus: Êtes-vous d'accord avec ce qu'a dit M. Glynn, qui a comparu juste avant vous?

Mr. Raymond: Yes, I do. I believe that, in the event of Bank mergers, the HSBC Bank Canada could be part of the solution, it could be among the asset acquirers who ensure that competition continues to exist in Canada. The National Bank could do the same.

Senator Angus: So you do not disagree with anything that was said earlier?

Mr. Raymond: No.

Senator Angus: You do not like abusive regulation, in fact, you do not like regulation period. A few weeks ago, you made a speech which I very much liked. You said that you would rather that the private sector, in other words the commercial markets, manage mergers and the other issues that we are discussing. Did I understand you correctly?

[English]

Mr. Raymond: The less political aspects there are in potential mergers in this country, the better all the stakeholders will be — employees, shareholders, everybody. Perhaps I am a dreamer, but in looking at the developed countries most of them have mechanisms in place that are well designed and well defined, and in most cases they are avoiding the political aspects.

The role of the government obviously is to put forward legislation to ensure that the financial institutions are working in a good, sound environment.

Senator Angus: With a minimum of interference from Big Brother.

Mr. Raymond: Yes. However, since we are a fiduciary, we are not dealing with our own money, we need solid regulators that follow us carefully, and I am all for that.

Senator Angus: Where necessary.

Mr. Raymond: Yes, that is right.

If there are mergers in this country, and if the decision is to add additional legislation to the burden of the players, I do not think it would be productive, either for the shareholders or for the clients. That is my position.

Senator Angus: Right. In that respect, you said in your brief that every layer of regulation and control that is brought in will weigh more heavily on institutions like the National Bank than on the bigger banks. I am wondering if you could elaborate on that, please.

Mr. Raymond: It is just a matter of having people taking care of that, adding to our cost structure. In Canada, there are 11 securities commissions and the Office of the Superintendent of Financial Institutions. There is the CDIC. That is fine, but we have to deal with these gentlemen. There is also provincial legislation that comes into play. There is a lot already.

M. Raymond: Je suis d'accord. Je pense que la Banque HSBC Canada représente une possibilité, advenant des fusions bancaires, de faire partie de la solution, d'être parmi les acquéreurs d'actifs qui feraient en sorte d'assurer la pérennité de la compétition au Canada, tout comme la Banque nationale.

Le sénateur Angus: Vous n'êtes pas en désaccord avec rien de ce qu'il a dit tout à l'heure?

M. Raymond: Non.

Le sénateur Angus: Vous n'aimez pas la réglementation abusive ni la réglementation tout court. Il y a quelques semaines, vous avez prononcé un discours que j'ai bien aimé, où vous disiez que vous préféreriez que ce soit le secteur privé, soit les marchés commerciaux, qui règle les fusions et autres situations dont on parle. Ai-je bien compris votre discours?

[Traduction]

M. Raymond: Moins la politique interviendra dans les fusions futures dans notre pays, mieux ça vaudra pour tous les intéressés: les employés, les actionnaires, tout le monde. Je rêve peut-être en couleur, mais je vois que la plupart des pays développés ont en place des mécanismes qui sont bien conçus et bien définis, et dans la plupart des cas, on évite le jeu politique.

Le rôle du gouvernement consiste bien sûr à voter des lois qui assurent aux institutions financières un milieu sain et favorable.

Le sénateur Angus: Avec un minimum d'intervention de l'État.

M. Raymond: Cependant, étant donné que nous sommes un représentant fiduciaire, nous ne gérons pas notre propre argent, nous avons besoin de régulateurs attentifs qui nous suivront pas à pas, et je suis tout à fait en faveur de cela.

Le sénateur Angus: Dans les cas où c'est nécessaire.

M. Raymond: Oui, c'est exact.

Si des fusions se font dans notre pays, et si l'on décide d'alourdir le fardeau législatif des acteurs en place, je ne crois pas que ce soit productif, qu'il s'agisse des actionnaires ou des clients. C'est ce que je crois.

Le sénateur Angus: Bien. À ce sujet, vous dites dans votre mémoire que tout nouveau règlement ou contrôle que l'on impose pèsera plus lourd sur les institutions comme la Banque nationale que sur les grandes banques. Pouvez-vous nous expliquer cela, s'il vous plaît.

M. Raymond: C'est simplement qu'il faut avoir des gens pour s'occuper de cela, et cela alourdit nos coûts. Au Canada, il y a 11 commissions des valeurs mobilières et le Bureau du surintendant des institutions financières. Il y a aussi la SADC. C'est bien, mais nous devons faire affaire avec ces messieurs. Il y a aussi les lois provinciales qui interviennent. Cela fait déjà beaucoup.

Add to that the burden of responding to all the requests, the surveys, the meetings, all of which adds to the cost of doing business. Unnecessary regulation just adds to the cost of doing business in this country, and if you are a smaller company, of course your base to absorb additional costs is less.

Senator Angus: It was in that regard, then, that the burden is greater for you, being smaller. Simply put, it is the red tape.

Mr. Raymond: That is right.

Senator Angus: The infrastructure that you require.

Mr. Raymond: Absolutely.

Senator Kroft: I should like to get to the process and the structuring of transactions. I was most interested with your description of what you thought the ideal approach to a deal structure would be.

Let me take you through what has become apparent to most of us here as the present situation. It was made very clear in some remarks from Mr. Clark from TD-Canada Trust yesterday that, under the present situation, whether people want it, whether any two parties wish to merge or not, the major banks are sitting out there feeling pressure to be somehow in the game, almost defensively, with the fear that if they are not, someone else will be. You have to have a deal front and centre, ready to go, because after one is done, then the competitive aspects change, and you may be adversely affected by what is then a shrunken field, and you are up against a different set of rules. I think he has succeeded, certainly for me, in bringing a great deal of clarity to their position. In one way or another, most of the CEOs who were with us yesterday explained this.

In the interests of structuring this in a constructive way, Mr. Clark made a proposal that I will put to you. You may have seen his remarks from yesterday, or not, or you may have heard them on another occasion. He suggested that in establishing a fair process, we eliminate, as he described it, the first-past-the post system, so that one proposal coming forward would trigger an opportunity to any other parties who had a transaction to bring their propositions forward. The decision makers, and I guess this would apply to prudential, competitive, as well as political, would have all these potential transactions in front of them and could make a judgment, fully informed in fairness to everybody on a level playing field.

I was intrigued by that idea, and it certainly dictated a certain amount of fairness. It could suggest a true marketplace operating, because everyone is equal. On the other hand, I asked him whether he thought this was maybe very interventionist, because all the deals would then be getting dictated. I was curious. He left me with the concern as to how these processes would work in real time. I was just interested in turning his ideas over to you for your comments on this process.

Ajoutez à cela le fardeau qui consiste à répondre à toutes les demandes, les sondages, les rencontres, tout cela alourdit le coût de faire affaire. Des règlements inutiles ne font que rendre plus cher le coût de faire affaire dans notre pays, et si vous êtes une petite entreprise, la structure que vous avez pour absorber ces coûts supplémentaires est bien sûr moindre.

Le sénateur Angus: C'est donc à cet égard que le fardeau est plus lourd pour vous, du fait que votre banque est plus petite. En clair, c'est la paperasserie.

M. Raymond: C'est cela.

Le sénateur Angus: C'est l'infrastructure dont vous avez besoin.

M. Raymond: Absolument.

Le sénateur Kroft: J'aimerais parler du processus et de la structuration des transactions. J'ai trouvé fascinante votre description de ce qui constituerait la structure idéale pour les transactions.

Je vais vous expliquer ce qui est devenu évident pour la plupart d'entre nous dans la situation actuelle. M. Clark, de la TD-Canada Trust, nous l'a expliqué hier avec la plus grande clarté. Dans la situation actuelle, si deux banques souhaitent fusionner ou non, que les gens le veulent ou non, les grandes banques se sentent obligées en quelque sorte d'entrer dans le jeu, presque à leur corps défendant, avec la crainte que si elles ne fusionnent pas, d'autres banques fusionneront. Il faut être prêt tout de suite à transiger, parce que si une fusion se produit, la concurrence change aussitôt, et si la concurrence joue moins, vous pourriez vous faire jouer un tour et vous retrouver face à des règles différentes. Il a réussi, en tout cas en ce qui me concerne, à bien expliquer sa position. D'une manière ou d'une autre, la plupart des PDG qui étaient avec nous hier nous ont expliqué les choses de cette façon.

Pour structurer les choses d'une manière constructive, M. Clark a fait une proposition que je vous soumets. Vous avez peut-être pris connaissance de ses propos d'hier ou non, ou vous les avez peut-être entendus à une autre occasion. Il disait que, pour égaliser les chances, nous devrions éliminer ce qu'il a qualifié de système du premier arrivé premier servi, de telle sorte que dès qu'on proposerait une fusion, on permettrait aux autres banques qui songeaient à conclure une transaction de rendre publiques leurs propositions de fusion. Les décideurs, et j'imagine que cela englobe les considérations de prudence, de concurrence ainsi que politiques, seraient saisis de toutes ces transactions potentielles et pourraient porter un jugement parfaitement éclairé qui serait équitable pour tous.

J'ai trouvé cette idée intéressante, et chose certaine, je la trouve très équitable. Cela nous donnerait un vrai marché qui fonctionnerait parce que tout le monde serait sur un pied d'égalité. Cela dit, je lui ai demandé s'il ne trouvait pas cela trop interventionniste parce que l'on dicterait alors les termes de toutes les transactions. J'étais curieux. Il me reste des doutes sur la manière dont ces processus fonctionneraient dans la pratique. Je veux seulement savoir ce que vous pensez de ces idées.

Mr. Raymond: It is an interesting concept. Practically, I do not see how it could easily work, though. Let me see if I understand you properly, because I have not read the Clark presentation. You are saying that if there is a merger proposal on the table you would freeze that and see if the other players come up with a different point of view or a different structure to address the same merger. Is that what you are saying?

Senator Kroft: Right, or whatever ideas they may have about it.

Mr. Raymond: It is an interesting concept, and one that could work if the rules were known beforehand. Counteroffers would have to come within a very specific time frame, let us say 30 or 45 days. It would have to deal with the public interest, obviously, and the local competition aspect of it. It is similar to the public market, where one company is going after another. It comes back to the point I made, which is that the market will proceed for the best interests of the shareholders and the clients.

I would suggest that it is a good idea. It has to be controlled in terms of time frame and in terms of how many players would be part of it, obviously.

Senator Kroft: Now, in terms of how many players would be a part, in the merger discussion, the focus tends to be on the five banks, as we have gotten into it in the last 24 hours.

You spoke earlier about your ability to play a different kind of a role, a facilitator role that brings parties together. Under this kind of a formula, do you think that it would give you and others a greater opportunity to play that role if you had more or less a perfect marketplace in terms of sharing of information?

Mr. Raymond: The real difference for us would be that we would be at the table negotiating a proposal with parties that we like. In that sense, it makes sense for us. It would be much easier, because you would work out with another party what you are willing to do. Then you reduce the anxiety and the unknown part of the proposal.

For example, if I say to Ed Clark, "Let us sit down together to see if we can do better regarding a particular transaction," then each party will know very well what it is they can do. They can then put a price tag on it and come up with an offer. In that way, the uncertainty around that transaction, at least for the National Bank and the TD Bank, would be obviated. That is positive. Then I would suggest that the National Bank could play a very positive role if such a process were to take place.

Senator Kroft: In that same context of that process, do you feel that the public interest concerns could be accommodated and protected more effectively as well?

Mr. Raymond: Probably, yes. If there were two or three proposals, it would be easy for, say, the Senate Finance Committee or OSFI or the Competition Bureau to judge which proposal makes the most sense vis-à-vis the public interest. In that sense, the answer to that is yes.

Senator Kelleher: The main thing that the government, through Mr. Manley, has asked us to do in this investigation is to look at what "public interest" means. When Mr. Clark was here

M. Raymond: C'est un concept intéressant. Je ne vois toutefois pas comment cela fonctionnerait en pratique. Comme je n'ai pas entendu l'exposé de M. Clark, voyons si j'ai bien compris. Vous dites que si une fusion est proposée, vous la laissez sur la table en attendant de voir si d'autres groupes ont un point de vue différent à exprimer ou une structure différente à proposer, pour la même fusion. Ai-je bien compris?

Le sénateur Kroft: Oui, ils peuvent aussi présenter leurs idées, là-dessus, quelles qu'elles soient.

M. Raymond: C'est un concept intéressant, qui pourrait fonctionner, si les règles sont connues, d'avance. Les contre-offres devraient être présentées dans des délais très précis, disons 30 ou 45 jours. Il faudrait évidemment qu'on traite de l'intérêt public et de la concurrence locale. C'est comme pour les offres publiques, quand toutes nos sociétés essaient d'en gober une autre. Et cela revient à ce que je disais, à savoir que le marché fonctionnera dans l'intérêt des actionnaires et des clients.

C'est à mon avis une bonne idée. Il faut toutefois exercer un contrôle en matière de délais et du nombre d'intervenants possible, sans aucun doute.

Le sénateur Kroft: Pour ce qui est du nombre d'intervenants, dans les discussions sur les fusions, on se concentre sur les cinq grandes banques, surtout depuis 24 heures.

Vous avez parlé plus tôt de votre capacité de jouer un rôle différent, un rôle de facilitateur pour réunir les parties. Dans le cadre d'une formule de ce genre, est-ce que vous, comme d'autres, pourriez davantage jouer un rôle, selon le degré de perfection du marché en ce qui concerne le partage de l'information?

M. Raymond: La grande différence, pour nous, c'est qu'on négocierait avec des parties qui nous plaisent. C'est pourquoi cette idée nous séduit. Ce serait bien plus facile parce qu'on pourrait discuter avec une autre partie de ce qu'on veut faire. On réduirait alors les incertitudes inquiétantes associées à la proposition.

Par exemple, si je dis à Ed Clark: «Voyons ensemble si nous ne pourrions pas faire mieux, au sujet de telle ou telle transaction». Alors, chacune des parties sait très bien ce qu'elle peut faire. Elles peuvent fixer un prix et présenter une offre. Ainsi, toute l'incertitude entourant la transaction serait atténuée, du moins pour la Banque nationale et la Banque TD. C'est positif. En pareil cas, je dirais que la Banque nationale pourrait jouer un rôle très positif avec ce processus.

Le sénateur Kroft: Dans le cadre de ce processus, pensez-vous que l'intérêt public serait aussi mieux servi et protégé?

M. Raymond: Probablement, oui. S'il y a deux ou trois propositions, il serait facile pour, par exemple, votre comité, le BSIF ou le Bureau de la concurrence de déterminer quelle proposition est la plus sensée du point de vue de l'intérêt public. Je réponds donc: oui.

Le sénateur Kelleher: Le gouvernement, par l'intermédiaire de M. Manley, nous a principalement demandé de nous pencher sur ce qu'était «l'intérêt public». Lors de sa comparution hier,

yesterday, he seemed to suggest that we are over-regulated at this time and that the last thing we need is a new set of regulations. This has been touched on to a certain extent. He was not sure that it was necessary for us to delve into this matter. I was wondering what your thoughts were on that aspect of it. Do we need clarification of what constitutes a public interest?

Mr. Raymond: I agree that we do not need more legislation or more rules. There are a lot of rules in place.

What is unclear to some extent is the matter of subjectivity surrounding what the public interest is. I do not know what it means exactly, quite honestly. If I do not know what "public interest" means, how can I put forward a merger proposal when I am unclear about the length of the process, or whether I have covered the public interest? I am not totally sure what it means.

It should mean to me that there is enough competition in place to service the Canadian clients. That is the end of it, as far as I am concerned. If you cover that issue and put that definition in place — and I am saying "definition," not rules — and make it clearer, then you do not need more legislation to cover the rest of it because the public interest would be covered.

What is the public interest? It is being served properly and having choices. The fact is that that is not totally clear. There is a level of subjectivity already. I read the public interest concept. However, at the end of the day, the Minister of Finance, after you go through all the steps, can still veto the transaction. It is adding to a great deal of uncertainty for the players, the bankers and the clients, and for our employees.

Can you imagine the pressure, the anxiety and the cost of going through a year-long process? If we can narrow the definition, so that everyone understands the process, the timing, the definition of competition, having a clear understanding right at the beginning of the process, if two banks are merging, what is it they are going to have to dispose of, then you can play very quickly.

Even those who have to play the game of getting together and disposing of assets will know the rules by negotiating with the OSFI or the Competition Bureau, or the two together, not waiting until the third step of the process, which is just before the Minister of Finance says yea or nay, to decide the remedies that have to be in place to allow such a merger. If you could clarify that more accurately, that is all we need.

The Chairman: Senators, I am just wondering about a matter. I am concerned that we are limiting our questions on public interest or what is in Canada's best interests, I would not say only, but largely to what is good for the people who need access to bank branches. Surely, there must be a larger context to this matter, and I would hope we could get to that at some point, somewhere.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Without wishing to play the devil's advocate, can I ask exactly what it is that Canadians are unhappy about? Last time, it was the same thing. Perhaps people are

M. Clark a laissé entendre que nous étions trop réglementés et qu'on n'avait surtout pas besoin de nouveaux règlements. On en a parlé un peu. Il se demandait s'il était nécessaire pour nous de se pencher sur cette question. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Faut-il clarifier le concept d'intérêt public?

M. Raymond: Je crois moi aussi que nous n'avons pas besoin de lois ou de règles supplémentaires. Il y en a déjà beaucoup.

Ce qui est moins clair, c'est l'aspect subjectif de l'intérêt public. Je vous avoue que je ne sais pas vraiment ce que cela signifie. Si je ne sais pas ce qu'est «l'intérêt public», comment puis-je présenter une proposition de fusion, sans savoir exactement la durée du processus ni si j'ai bien tenu compte de l'intérêt public? Je ne sais pas très bien ce qu'on veut dire par là.

Je peux présumer qu'il doit y avoir suffisamment de concurrence pour servir les clients canadiens. Pour ma part, ça s'arrête là. Si vous réglez cette question en décidant de cette définition — et je parle d'une définition et non de règles supplémentaires — en la précisant davantage, aucune loi supplémentaire n'est nécessaire pour le reste, puisque l'intérêt public serait pris en compte.

Qu'est-ce que l'intérêt public? C'est, pour le public, d'être bien servi et de pouvoir choisir. Mais il reste que ce n'est pas tout à fait clair. Il y a déjà une certaine subjectivité. J'ai lu le concept d'intérêt public. Au bout du compte, le ministre des Finances, après que toutes ces étapes auront été franchies, pourra tout de même imposer son veto sur toute transaction. Cela ne fait qu'ajouter à l'incertitude ressentie par les intervenants, soit les banquiers, leurs clients et leurs employés.

Pouvez-vous imaginer la pression, les angoisses et les coûts associés à un processus qui durerait un an? Si on peut préciser la définition pour que tous comprennent le processus, les délais, la concurrence, et que tous comprennent bien dès le début ce dont les banques qui fusionnent devront disposer, on peut agir très rapidement.

Même ceux qui devront se réunir pour se dessaisir des éléments d'actif connaîtront les règles en négociant avec le BSIF ou le Bureau de la concurrence, ou avec les deux, plutôt que d'attendre jusqu'à la troisième étape du processus, juste avant la décision du ministre des Finances, pour décider des mesures correctives qui devront être prises pour que la fusion ait lieu. Si on peut préciser cela, c'est tout ce que nous demandons.

Le président: Chers collègues, je me pose une question. Je crains que nous ayons limité nos questions sur l'intérêt public ou sur l'intérêt du Canada presque seulement à ce qui est bon pour le public qui doit avoir accès aux succursales bancaires. Cette question s'insère sûrement dans un contexte plus vaste et j'espère que nous y arriverons, à un moment donné.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette: En fait, sans me faire l'avocat du diable, qu'est-ce qui suscite l'opposition des citoyens en général? La dernière fois, c'était la même chose. Les gens ne comprennent

unaware of the advantages for Canada in moving forward with this. Is it up to us or the banks to inform people that this is in Canada's interest? I think that it is up to those who are trying to sell the project.

My colleague and I often receive complaints from small businesses saying how difficult things are for them. I am going to put you in hot water. The same bank lent money to Canary Wharf but the project did not work out. You and several other Canadian banks lost several million dollars. Yet small businesses maintain that when they want to borrow \$50,000 you impose all sorts of rules. It is harder to get a large loan than a small loan. You say that it costs just as much to grant a small loan as a large one. That explains the interest in granting large loans. I would like that information on variable rate loans, for example, to be given to the public. If the risk is greater, the rate will be 15 per cent.

It seems to me that some services are not being offered or, at any rate, people believe that they are not being offered. Foreign banks do not offer them and Canadian banks do not offer them. This is a source of irritation. People are saying that they have no desire to allow banks to get bigger simply so that they can provide services abroad while we do not even have the basic services.

What measures are bankers taking to explain to Canadians that their own interests are being carefully studied? Is it only your own clients who are privy to this information? It seems to me that there is a shortage of information regarding the services that can be expected from banks which, after all, are there to serve the SMEs and individuals from whom they make such a healthy profit.

Mr. Raymond: Has the industry done a good job in explaining why mergers are necessary in Canada? Probably not. We could do better and must get all participants involved in better explaining our role and the advantages of mergers.

One such advantage is North American integration. It is not a matter of saying yes or no, integration is underway. It has strengthened several industrial sectors, pulp and paper, forest products, oil and gas. I could list several sectors where the relative size of businesses is undergoing significant growth. Canadian banks have to keep pace with this growth.

Secondly, it is often said that SMEs experience difficulty in getting access to financing. This is rather odd. My colleague Houde is responsible for receiving complaints from individuals and big businesses. I was a member of the board of directors of the Canadian banking ombudsman. If only you knew how few genuine complaints we receive from businesses saying that they have not been adequately served. The figure is very low.

Senator Prud'homme: Perhaps they are afraid of complaining.

peut-être pas l'intérêt du Canada à aller de l'avant. Est-ce à nous de le dire ou est-ce aux banques d'informer les gens que c'est dans l'intérêt du Canada. Il me semble qu'il appartient à ceux qui veulent vendre le projet de le faire.

Par contre, mon collègue et moi recevons souvent des plaintes des petites entreprises qui disent que c'est difficile pour eux. Je vais vous mettre dans l'eau chaude. La même banque a prêté de l'argent à Canary Wharf et le projet n'a pas bien fonctionné. Vous et plusieurs autres banques canadiennes avez perdu plusieurs millions de dollars. Par contre les petites entreprises soutiennent que lorsqu'elles veulent emprunter 50 000 \$, vous leur imposez toutes sortes de règles. Il est plus difficile d'obtenir un grand prêt qu'un petit prêt. Vous nous dites que cela coûte aussi cher pour accorder un petit prêt qu'un grand prêt. De là, l'intérêt de consentir des grands prêts. J'aimerais que les informations sur les prêts à taux variable, par exemple, soient données au public. Si vous représentez un plus grand risque, le taux sera à 15 p. 100.

Il me semble qu'il y a des services qui ne sont pas offerts ou les gens ont l'impression qu'ils ne le sont pas. Les banques étrangères ne les ont pas offerts et les banques canadiennes ne les offrent pas. C'est un irritant. Les gens disent qu'ils ne sont pas pour rendre les banques plus grosses pour qu'elles donnent des services à l'extérieur du pays pendant que nous, nous n'aurons même pas des services fondamentaux de base.

Quelles mesures prennent les banquiers pour exprimer à la population que leurs propres besoins sont étudiés sérieusement? Est-ce que vous donnez cette information seulement à vos propres clients? J'ai l'impression qu'il y a une pénurie d'information sur les services dont on peut s'attendre d'une banque qui est de servir les PME et les clients individuels avec lesquels vous faites de bons profits.

M. Raymond: L'industrie a-t-elle fait du bon travail pour expliquer la nécessité des fusions au Canada? Probablement que non. On pourrait travailler mieux encore et on doit engager tous les participants à mieux expliquer notre rôle et les avantages des fusions.

Un des avantages est une intégration en Amérique du Nord. Ce n'est pas qu'on ait le choix ou non, il y en a une qui a pris place et qui est en cours. Cette intégration veut dire qu'il y a une consolidation dans plusieurs secteurs industriels, les pâtes et papiers, les produits forestiers, le pétrole et le gaz. Je pourrais en nommer plusieurs dont la taille relative des entreprises est en croissance importante. Le problème des banques canadiennes est de suivre la croissance de ces entreprises.

Deuxièmement, souvent on entend dire que les PME ont de la difficulté à avoir accès à du financement. C'est curieux, mon collègue Houde est responsable de recevoir les plaintes des individus et des grandes entreprises. J'ai fait partie du Conseil d'administration de l'ombudsman des banques canadiennes. Si vous saviez le peu de plaintes réelles qu'on reçoit des entreprises qui se plaignent de ne pas avoir été servies correctement, c'est très limité.

Le sénateur Prud'homme: Elles ont peut-être peur de se plaindre.

Mr. Raymond: I do not see why they would be afraid. You have to bear in mind that a bank is a lender, not an investor. Unfortunately, it is often the case that, in small businesses' financial structures, the distinction between a capital investment and a loan is not always made. Our role is not to invest in businesses. That is why, in spite of all our explanations, confusion persists. Good ideas are not enough. You need a solid business plan and some capital to support it.

Banks have to evaluate the situation. Banks have to consider individuals who have made personal deposits and who want to be paid when their investments reach maturity date. Banks are not investors who are willing to take capital risks. They place money safely. We have to respect our role as trustees. It is not only an issue of price. The price/risk ratio has to come in to play; it is our responsibility to ensure that we cover our risks by charging the correct price. However, at a certain level, it is not an issue of price but, rather, of knowing whether it is a question of equity or a loan. This causes great confusion amongst small businesses and has to be part of the explanation we give to better help SMEs draw up their business plans and find capital. That being said, the National Bank, like several others, meets its investment responsibilities as well. It is involved, amongst others, in the regional fund in Quebec and in all major regions. This allows SMEs to gain access to capital if they come up with a viable business plan. Small businesses are not necessarily looking for financing from the banks. Once the capital is secured at a reasonable rate, there is enough competition in terms of financing.

Senator Hervieux-Payette: Take the average citizen whose service charges are rising. Previously, services were provided for free or at a lower price. What we are seeing here are adhesion contracts. This is frustrating because when a client receives a few services from the bank his hands become tied. If he does not want his hands to be tied he has to change everything simply because he is not happy about the recent service charges. He has no choice. I am talking about people who have a small amount of money and who want to carry out bank transactions. I am talking about ATMs which are becoming increasingly expensive. In the beginning, they did not cost much, but now, there are charges for many services. People often withdraw small amounts of money. Yet for \$100, they are paying an extremely high percentage in charges.

These are sources of irritation. People are saying to themselves that banks are making enough money at their expense, and they worry that if, on top of that, they want to break into foreign markets, the banks will take their money and use it elsewhere. You have to correct this misconception.

I made a little speech in Toronto on guidelines for the Office of the Superintendent, who in passing, was not very happy with my remarks. These guidelines are already too cumbersome and should be reexamined. They impose a way of management, as in the case of contracts awarded externally. Everything is regulated and done ahead of time.

M. Raymond: Je ne vois pas pourquoi elles auraient peur. Il faut se rappeler qu'une banque n'est pas un investisseur, c'est un prêteur. Malheureusement, souvent dans les structures financières de très petites entreprises, on ne distingue pas nécessairement ce qu'est un investissement en capital et un prêt. Ce n'est pas notre rôle d'investir dans les entreprises. D'où la confusion qui, malgré toutes nos explications, demeurera. Les bonnes idées ne sont pas suffisantes. Il faut un plan d'affaires qui se tient et un peu de capital pour appuyer le tout.

Une banque a de son côté droit du bilan, des dépôts de particuliers qui veulent être payés lorsque l'échéance arrive. Ce ne sont pas des investisseurs qui sont prêts à prendre des risques de capital. Ils mettent de l'argent en sécurité. Il faut jouer notre rôle de fiduciaire. Ce n'est pas seulement une question de prix. Le prix/risque doit jouer, c'est notre rôle de faire en sorte qu'on couvre nos risques en facturant le bon prix, mais à un certain niveau, ce n'est pas une question de prix, mais plutôt de savoir si c'est une question d'équité ou un prêt. Il y a beaucoup de confusion dans la petite entreprise à cause de cela et cela fait partie de l'explication de mieux aider les petites entreprises à définir leur plan d'affaires, à se trouver du capital. Cela dit, la Banque nationale, comme plusieurs autres, joue son rôle dans l'investissement aussi. Elle participe aux fonds régionaux au Québec, entre autres, et dans toutes les grandes régions, pour que, s'il y a des plans d'affaires intéressants, les PE puissent avoir recours à ces fonds pour obtenir du capital. Ce qu'ils recherchent, ce n'est pas nécessairement du financement bancaire. Une fois le capital assuré sur une base raisonnable, il y a suffisamment de compétition pour couvrir le financement bancaire.

Le sénateur Hervieux-Payette: Prenons l'exemple d'un citoyen moyen qui voit sa facture de frais de service augmenter. Jusqu'à ce jour, le service était gratuit ou à moindre coût. Ce sont des contrats d'adhésion un peu frustrants, parce que le client reçoit peut-être plusieurs services de cette banque et il est captif. Où il change tout parce qu'il n'est pas content des derniers frais de service et il n'a pas le choix. Je parle pour les gens qui ont de petites sommes d'argent et qui font des transactions. Je parle des ATM qui de plus en plus deviendront dispendieuses. Au début, ce n'était pas très cher, mais maintenant, on facture plusieurs services. Souvent des gens retirent de petites sommes d'argent et pour 100 \$, ils paieront un pourcentage extrêmement élevé.

Ce sont des irritants et les gens se disent que les banques font suffisamment d'argent sur leur dos, que si, en plus, elles veulent aller sur les marchés étrangers, ils pensent que les banques prennent leur l'argent pour aller ailleurs. Vous devez réfuter cette mythologie.

J'ai fait une petite conférence à Toronto sur les lignes directrices du Bureau de surintendant, qui d'ailleurs, n'était pas content de mes propos. Ces lignes directrices sont déjà trop lourdes et on devrait les réexaminer. Elles imposent une façon de gérer comme dans le cas des contrats donnés à l'extérieur. Tout est réglementé et fait d'avance.

The average client does not know that you have to cover all of these costs due to the demands that we make of you. It is very important for you to get that information out, and in the case of service charges, for people not to have the impression that they are captives of your system.

Mr. Raymond: The new legislation in place has a comprehensive mechanism for covering increases in service charges and requires financial institutions to offer more services for a minimum base cost.

Secondly, we cannot increase service charges without advising people ahead of time. Clients have an opportunity to make changes, at not cost, if they are not satisfied with what is being proposed. Rates can change at no cost and they can use other types of services.

However, I will bear in mind what you say about improving the way we communicate, and that will undoubtedly help us to market our ideas. Our goal is to serve individuals and SMEs. Bear in mind that integration is underway in North America. If you want a Canadian financial system that continues to support businesses effectively, we must have clear rules that will help us play this role.

Having said that, the role of the superintendent is important. We are the trustees of the funds entrusted to us. It is important to have a regulator that carries out his role. In the United States, that role is played by the Federal Reserve System. We need one in Canada. "Over-regulation" is what would not be productive, not regulation.

Senator Hervieux-Payette: We must do our share. Since it is an objective — you can explain it to citizens — you can facilitate our task in preparing recommendations. You have considerably more means than we do to make the public aware of this.

This morning, the head of ING said that they had 600,000 clients. We found that quite impressive. They have succeeded thanks to extremely simple advertising and highly attractive service charges for clients. Everyone understood that. They penetrated the market relatively quickly. When the message goes to consumers, it is in the interest of Canada and Canadians to support our companies. For example, Bombardier is developing worldwide. You can participate in the consortium that will help finance the company. It is important for this information to come from you.

Mr. Raymond: Duly noted.

Senator Prud'homme: Senator Hervieux-Payette touched on an important point. I have not been a member of the Committee on Banking, Trade and Commerce for very long, so I am coming with a curious mind. I have told all bank presidents whom I have never met that:

[English]

They do a lousy job of explaining to Canadians what the banking system is all about.

Le client moyen ne sait pas que vous avez à couvrir tous ces frais reliés à des demandes que nous vous faisons. Il est important que vous donniez cette information et que les personnes, dans le cas des frais de service, n'aient pas l'impression d'être captives de votre système.

M. Raymond: La nouvelle législation mise en place a toute une mécanique pour couvrir l'aspect des augmentations de frais pour les services et oblige les institutions financières à offrir davantage de service définis à un coût minimal de base.

Deuxièmement, on ne peut pas augmenter sans aviser les gens à l'avance. Le client a l'option de modifier, sans frais, si ce qu'on lui propose ne fait pas son affaire. La tarification peut changer sans frais et utiliser d'autres types de services.

Toutefois, je retiens votre commentaire voulant qu'on devrait améliorer nos façons de communiquer et cela nous aiderait sans doute à vendre nos idées. On est là pour servir les particuliers et les PME. Il faut comprendre qu'il y a une intégration en cours en Amérique du Nord. Si vous voulez un système financier canadien qui continue à appuyer les entreprises de façon efficace, il faut se donner des règles de jeux claires qui nous aideront à jouer ce rôle.

Cela dit, le rôle du surintendant est important. Nous sommes fiduciaires des fonds qui nous sont confiées. Un régulateur qui joue son rôle, c'est important. Aux États-Unis, le Federal Reserve System joue ce rôle. On doit en avoir une au Canada. C'est la «surréglementation» qui ne serait pas productive et non pas la réglementation.

Le sénateur Hervieux-Payette: Nous devons faire notre part. Comme c'est un objectif — vous pouvez l'expliquer aux citoyens — vous pouvez faciliter notre tâche pour faire des recommandations. Vous disposez de moyens beaucoup plus grands que nous pour faire connaître cela au public.

Ce matin, le responsable de ING disait qu'il avait 600 000 clients. On trouvait cela assez impressionnant. Ils ont réussi à cause d'une publicité extrêmement simple et des frais de service forts intéressants pour les clients. Tout le monde a compris cela. Ils ont pénétré le marché d'une façon relativement rapide. Quand le message va aux consommateurs, il est dans l'intérêt du Canada et des Canadiens d'appuyer nos compagnies. Par exemple, Bombardier se développe dans le monde entier. Vous pouvez participer au consortium qui aidera à les financer. C'est important que cette information vienne de vous.

M. Raymond: J'en prends bonne note.

Le sénateur Prud'homme: Le sénateur Hervieux-Payette a touché un point important. Je suis membre du Comité des banques et du commerce depuis peu, alors j'arrive avec un esprit curieux. J'ai dit à tous les présidents de banque que je n'avais jamais rencontré:

[Traduction]

Ils n'expliquent pas bien du tout aux Canadiens ce qu'est notre système bancaire.

[Translation]

I was a member for 30 years and I have been in the Senate for 10 years, so that makes 40 years of public life. Each time data comes out on bank profits, it is impossible for that to become a demagogic campaign to which no one responds.

Banks employ 232,000 people. What are they being asked to contribute to their well-being? I do not see them doing very much, to be honest. This is perhaps because relations between the employer and employees are not harmonious, but I doubt that. Perhaps it is because there is a lack of vitality on that side. You can see that I want to remain positive.

I would like you to comment on what I am about to say. For all of the reasons mentioned by you and by all of the other bank presidents — such as uncertainty and the like — if this committee were to recommend that for the next two years, or until January 1, 2005, we should forget about bank mergers, how would you react?

I will repeat my question. How would you react if our report's first conclusion were to abandon the issue of bank mergers and if, secondly, our recommendation sought to establish ground rules stating that there would be no favouritism?

Mr. Raymond: No favouritism and clear rules is what I came here to present to you. I agree, therefore, with your comment. As for having a set date, a process and legislation are already under way. In my opinion, it should not be linked to a government or re-election or an election. In principle, the rules that are contained in an act or in legislation do not cover what may happen a year before a re-election or six months after a re-election. So I do not have a position on that. It is clear that if the government were to decide that there were to be no opportunities for mergers, that would at least make matters clearer. But it would be a bit little inappropriate on the part of the government to act that way, in my opinion.

Senator Prud'homme: You know, the government will continue to surprise you.

Mr. Raymond: There is no doubt about that.

[English]

The Chairman: Gentlemen, thank you for being with us.

Ladies and gentlemen, our next witness is Ms. Sue Lott, who is with the Public Interest Advocacy Centre.

Ms. Sue Lott, Counsel, Public Interest Advocacy Centre: Thank you for the opportunity to provide some input to this committee on several of the major considerations that should apply in determining the public interest. I should particularly like to thank the clerk, Denis Robert, for fitting me into this process at the last minute.

[Français]

J'ai été député 30 ans et je suis au Sénat depuis 10 ans, cela fait donc 40 ans de vie publique. Il est impossible que chaque fois qu'ils sortent des données faisant état des profits des banques, cela devienne une campagne de démagogie à laquelle personne ne répond.

Il y a 232 000 employés qui travaillent dans les banques. Quelle contribution leur demande-t-on pour leur bien-être? Je n'en vois pas beaucoup, pour être franc. C'est peut-être parce que les relations ne sont pas harmonieuses entre le patronat et les employés, mais j'en doute. C'est peut-être parce que cela manque de vitalité de ce côté. Vous voyez que je veux rester positif.

J'aimerais que vous commentiez sur ce qui suit. Pour toutes les raisons invoquées par vous et par tous les autres présidents des banques — telles que l'incertitude et autres — si ce comité annonçait comme recommandation que pour les deux prochaines années ou jusqu'au 1^{er} janvier 2005, on oublie toute la question des fusions, quelle serait votre réaction?

Je répète donc ma question. Quelle réaction auriez-vous si notre rapport arrivait à cette conclusion première de l'abandon des questions de fusion et si, deuxièmement, notre recommandation visait à bien fixer les règles du jeu en disant qu'il n'y aurait pas de favoritisme?

M. Raymond: Qu'il n'y ait pas de favoritisme et que les règles soient claires, c'est ce que je suis venu présenter. Je suis donc d'accord avec votre commentaire. Pour ce qui est d'avoir une date fixe dans le temps, il y a déjà un processus en cours et une législation en cours. D'après moi, cela ne devrait pas être lié à un gouvernement ou à une réélection ou à une élection. En principe, les règles qui sont dans la loi ou dans la législation ne font pas état du fait que cela ne peut pas arriver un an avant une réélection ou six mois après une réélection. Je n'ai donc pas de position là-dessus. Il est certain que si le gouvernement décidait qu'il n'y avait pas de possibilité de fusion, cela rendrait les choses plus claires, à tout le moins. Mais ce serait un peu incongru de la part d'un gouvernement d'agir comme cela, à mon avis.

Le sénateur Prud'homme: Vous savez, le gouvernement n'a pas cessé de vous surprendre.

M. Raymond: Sans aucun doute.

[Traduction]

Le président: Messieurs, merci d'être venus.

Mesdames et messieurs, le témoin suivant est Mme Sue Lott, du Centre pour la défense de l'intérêt public.

Mme Sue Lott, conseillère juridique, Centre pour la défense de l'intérêt public: Merci pour cette occasion de participer aux travaux du comité sur les principaux éléments à considérer dans la détermination de l'intérêt public. Je tiens particulièrement à remercier le greffier, M. Denis Robert, d'avoir accepté ma participation à vos délibérations, à la dernière minute.

It is important for the committee to hear from a range of voices with respect to the interpretation of the term "public interest," not just from the industry itself, but also from the consumer or the customer.

First, let me explain who we are. The Public Interest Advocacy Centre, or PIAC, is a non-profit organization. We provide legal services and research to Canadian consumers and organizations that represent them. We work primarily on important public services, which would include telecommunications, broadcasting, energy, financial services and public transportation.

We also represent coalitions of low-income or vulnerable consumers before regulatory tribunals such as the Ontario Energy Board and the CRTC on the telecommunications side. Also, through the contributions program for non-profit, consumer and voluntary organizations through the office of Consumer and Corporate Affairs, a subsidy of Industry Canada, we provide research on consumer issues that affect the marketplace. That does include financial services.

One of the recommendations of the MacKay task force, in fact, was that this kind of funding be provided for research on financial services for consumers. We have done a recent publication, which we just released, in which we surveyed users of the alternative financial services sector, which includes the cheque cashing outlets and the payday loan phenomenon.

We have a history of involvement on this issue. We have made submissions to the MacKay task force, prior to my time, and to the House of Commons Standing Committee on Finance with respect to Bill C-8. We also liaise with Consumer and Corporate Affairs and with the Financial Consumer Agency of Canada.

I will now speak briefly to the considerations that were put forward in Ministers Manley and Bevilacqua's letter to this committee and to the other committee. I should also like to speak to the guidelines from which you operate in terms of assessing public interest in respect of bank mergers.

In that letter, the ministers talk about access and choice, among other things. Price of services was not mentioned in the letter, but it is very much present in the Competition Bureau's guidelines with respect to mergers; it is mentioned on page 2 of those guidelines. You will also find it in the Department of Finance's merger review guidelines. That comes under the contents of this public interest impact statement that they have to put together. That is at bullet number two.

First, with respect to the issue of access —

Il est important que le comité entende des voix diverses au sujet de l'interprétation du terme «intérêt public» et pas seulement la voix du secteur bancaire, mais aussi celle du consommateur ou du client.

Permettez-moi d'abord d'expliquer qui nous sommes. Le Centre pour la défense de l'intérêt public, est un organisme sans but lucratif. Nous offrons des services juridiques et de recherche aux Canadiens et aux organismes qui les représentent. Notre travail porte principalement sur d'importants services publics, notamment dans le secteur des télécommunications, de la radiodiffusion, de l'énergie, des services financiers et des transports publics.

Nous représentons également des coalitions de consommateurs vulnérables ou à faible revenu devant les organismes de réglementation comme la Coalition de l'énergie de l'Ontario et le CRTC, pour le volet des télécommunications. Par ailleurs, nous faisons des études sur les questions de consommation qui touchent les marchés, grâce à des programmes de contribution destinés aux organismes sans but lucratif et bénévoles et aux associations de consommateurs, programmes qui sont administrés par le Bureau de la consommation et les affaires commerciales, qui relèvent d'Industrie Canada. Cela inclut les services financiers.

Le Groupe de travail MacKay a recommandé, entre autres, que l'on accorde ce genre de subventions pour la réalisation d'études sur les services financiers offerts aux consommateurs. Nous venons de publier le compte rendu d'un sondage que nous avons effectué auprès de personnes qui ont recours aux services financiers non conventionnels, notamment aux centres d'encaissement de chèques et aux établissements qui consentent des prêts de courte durée remboursés au moment où le client touche son chèque de paie.

Nous nous occupons de cette question depuis longtemps. Nous avons présenté des mémoires au groupe de travail MacKay, avant que je ne me joigne à notre organisme, ainsi qu'au Comité permanent des finances de la Chambre des communes, relativement au projet de loi C-8. Nous entretenons également des rapports suivis avec le ministère de la Consommation et des Affaires commerciales, de même qu'avec l'Agence de la consommation en matière financière du Canada.

J'aborderai brièvement les questions soulevées par les ministres Manley et Bevilacqua dans la lettre qu'ils ont adressée à votre comité et à l'autre comité. J'aimerais également commenter les lignes directrices sur lesquelles vous vous fondez pour évaluer l'intérêt public en ce qui concerne les fusions bancaires.

Dans la lettre en question, ces deux ministres mentionnent, entre autres, l'accès aux services financiers et le choix. Le prix des services n'est pas mentionné dans cette lettre, mais il figure bel et bien dans les lignes directrices du Bureau de la concurrence relatives aux fusions; il en est fait mention à la page 2 de ces lignes directrices. La question du prix des services figure également dans les lignes directrices du ministère des Finances concernant l'examen de fusions. Elle figure dans la déclaration sur l'incidence sur l'intérêt public qui doit être rédigée. Cela correspond à la deuxième puce.

Premièrement, en ce qui concerne l'accès au service...

The Chairman: Excuse me, if you are referring to the ministers' letter, should you not talk about the four points mentioned in that letter?

Ms. Lott: I will focus on access, choice and price.

The Chairman: Will you not be talking about the future economic benefit to Canada?

Ms. Lott: Perhaps I will, but I had not planned to.

The Chairman: I am not telling you what to say, but if you refer to the letter —

Ms. Lott: I will refer to points in the letter that are of interest to consumers.

The Chairman: In other words, the part of the letter that interests you.

Ms. Lott: I will refer to the part that I think is relevant to consumers. The public interest is made up of many considerations.

The Chairman: All right. You referred to the letter so I would suggest that you cover the whole letter. Go ahead.

Ms. Lott: You have heard from the industry side, which probably addressed many of those other issues, so we will concentrate on the issues that are of concern to consumers.

The first one is access. I wanted to talk about access to basic banking services as well as access to branch locations — two aspects of this issue of access, which is important. It is particularly important for low-income, disabled and rural consumers. The MacKay report actually made reference to the issue of access to basic banking services for low-income Canadians — what they saw as a serious concern.

In terms of looking at that issue, you need to have standard low-cost bank accounts. It refers simply to the ability to be able to cash a federal government-issued cheque. It can also refer to issues around obtaining lines of credit, overdraft protection and short-term loans. We know that the federal government will be introducing regulations in some of these areas, in terms of access to basic banking services, and we think that is a good thing. We also found, in our study of the alternative financial services sector, when we surveyed customers of places such as the Money Marts and the short-term loan places where you can cash cheques, that banks are not meeting the short-term financial needs of consumers. Consumers are turning to these higher-cost alternatives that have high cheque-cashing fees or they are accessing payday loans.

Le président: Excusez-moi de vous interrompre. Si vous mentionnez la lettre des ministres, ne devriez-vous pas commenter les quatre éléments soulevés dans cette lettre?

Mme Lott: Je vais aborder l'accès, le choix et le prix des services.

Le président: N'aborderez-vous pas le sujet de l'avantage économique futur pour le Canada?

Mme Lott: C'est possible, mais je n'avais pas prévu le faire.

Le président: Je ne veux pas vous dire quoi dire, mais si vous faites mention de la lettre...

Mme Lott: J'aborderai les éléments de la lettre qui intéressent les consommateurs.

Le président: Autrement dit, la partie de la lettre qui vous intéresse.

Mme Lott: Je parlerai de ce qui importe pour les consommateurs, à mon avis. L'intérêt public comporte de nombreux aspects.

Le président: D'accord. Comme vous avez fait mention de cette lettre, je vous inviterais à la commenter dans sa totalité.

Mme Lott: Vous avez entendu le point de vue des représentants de ce secteur, qui ont sans doute traité de bon nombre de ces autres questions. C'est pourquoi je vais surtout m'attacher aux questions qui intéressent les consommateurs.

La première est l'accès aux services. Elle englobe la possibilité d'avoir accès aux services bancaires de base d'une part, et à des succursales bancaires, d'autre part. Ce sont là deux aspects de l'accessibilité des services. Cette question revêt une importance particulière pour les consommateurs handicapés et pour ceux qui ont de faibles revenus ou qui vivent en milieu rural. Le rapport MacKay a qualifié de problème sérieux les difficultés qu'éprouvent les Canadiens à faible revenu à obtenir des services bancaires de base.

Pour contrer ce problème, il faut qu'il existe des comptes bancaires standard à faible coût. Il s'agit simplement de donner au consommateur la possibilité d'encaisser un chèque du gouvernement fédéral. Il peut également s'agir des modalités d'obtention d'une marge de crédit, d'une autorisation de découvert et de prêts à court terme. Nous savons que le gouvernement fédéral entend réglementer certains de ces domaines, pour favoriser l'accès aux services bancaires de base, et nous nous en réjouissons. Pour réaliser notre étude du secteur des services financiers non conventionnels, nous avons interrogé des clients des comptoirs comme Money Marts, et des établissements de prêts à court terme où l'on peut encaisser un chèque. Ce sondage a révélé que les banques ne répondent pas aux besoins financiers à court terme des consommateurs. Cela explique que les consommateurs se tournent vers ces solutions de rechange qui leur coûtent cher, puisque ces établissements perçoivent des frais élevés pour encaisser les chèques ou encore qu'ils contractent des emprunts qu'ils doivent rembourser dès qu'ils touchent leur paye.

Our question would be: How will bank mergers address these access issues? How will divestiture of core services and other entities, such as foreign-owned or non-deposit-taking institutions, protect vulnerable consumers with respect to improving or ensuring access?

On the issue of access to bank branch locations, we have seen branch closures and replacements by ATMs. We know this was identified as a concern in the report of the MacKay task force. Our concern is that this further removes customers from any direct relationship with a bank. Our questions would be: How will mergers, in the inevitable resulting rationalization of services, improve access to branch banking? How will they prevent a further deterioration of the relationship between banks and their customers? How will mergers ensure that low-volume areas, particularly rural areas and the regions, will continue to have access to bank services?

Our concern about the Department of Finance's merger review guidelines is that, at bullet number 3 under public interest impact assessment, PIIA, there is the implication that branch closures are a given, and the focus only becomes the issue of timing and socio-economic impact.

Our second focus is the issue of choice. We would agree with the Competition Bureau's bank merger endorsement guidelines in which they identify the main objectives. I will quote from page 2 of the guidelines. It says, in part:

...to maintain and promote competition within the Canadian economy in order to provide consumers with a wide variety of high quality products that are competitively priced.

Our question would be: How will mergers promote competition and choice? Our concern is that, regarding the Department of Finance guidelines, they will focus on remedial or mitigating steps, such as divestitures. That is mentioned at bullet number 7 of the guidelines. Our concern about this is what it means. On Monday, I was listening to the testimony of officials from the Department of Finance. They used an example in response to a question about what was meant by "divestiture." They said that it referred to "new entrants" such as foreign banks. I believe the example they cited was Toronto-Dominion's acquisition of Canada Trust and the divestiture to Citibank.

That raises the issue of the loss of Canadian control of financial services. This is an area about which the MacKay task force concluded that retaining Canadian control of financial services should be a public policy objective. If this is to change, I would suggest that this requires an open and public debate with

La question que nous posons est la suivante: comment les fusions bancaires répondront-elles aux problèmes d'accès? Comment le dessaisissement des services de base et d'autres entités comme les institutions de propriété étrangère et les institutions n'acceptant pas de dépôt protégera-t-il les consommateurs vulnérables et garantira-t-il, voire améliorera-t-il l'accès aux services?

Sur la question de l'accès aux succursales, nous avons vu des succursales fermer leurs portes pour être remplacées par des guichets automatiques bancaires. Nous savons que le groupe de travail MacKay a fait état de ce problème dans son rapport. Nous craignons que ce phénomène ne fasse qu'éloigner davantage les clients de leur banque et qu'affaiblir la relation directe. Nous posons donc la question: Comment les fusions, avec la rationalisation des services qui suivra inévitablement, amélioreront-elles l'accès à une succursale? Comment les fusions freineront-elles la détérioration de la relation qu'entretiennent les banques avec leurs clients? Comment les fusions garantiront-elles que les régions à faible volume, en particulier les milieux ruraux et les régions éloignées, continueront à jouir d'un accès aux services bancaires?

Ce qui nous inquiète dans les directives du ministère des Finances régissant le processus d'étude des fusions bancaires, c'est que, au point numéro 3, sous la rubrique «Évaluation de l'incidence sur l'intérêt public», on laisse entendre que les fermetures de succursales sont inévitables, et dès lors, cela devient une question de choix du moment opportun et d'évaluation de l'impact socio-économique.

Nous nous intéressons ensuite à la question du choix. Nous sommes d'accord avec les lignes directrices pour l'application de la «loi au fusionnement des banques» du Bureau de la concurrence. On y fixe les objectifs principaux. À la page 2 des lignes directrices, on peut lire, notamment:

... de préserver et de favoriser la concurrence dans l'économie canadienne, afin de fournir aux consommateurs un large éventail de produits de grande qualité à des prix concurrentiels.

Nous nous demandons: comment les fusions favoriseront-elles la concurrence et le choix? Nous sommes inquiets que les directives du ministère des Finances portent davantage sur les mesures d'atténuation telles que le dessaisissement. Il en est d'ailleurs fait mention à la puce numéro 7 des directives. Sa signification véritable nous inquiète. Lundi, j'écoutais le témoignage de fonctionnaires du ministère des Finances. Pour répondre à une question qui leur avait été posée à propos de la définition du «dessaisissement», ils ont cité un exemple. Ils ont dit que cela désignait les «nouveaux concurrents», comme les banques étrangères. Si ma mémoire est bonne, ils ont cité l'exemple de l'acquisition, par la Toronto-Dominion, de Canada Trust et le dessaisissement auprès de Citibank.

Cela soulève la question de la perte du contrôle canadien sur les services financiers. À ce chapitre, le groupe de travail MacKay a conclu que le maintien du contrôle canadien sur les services financiers devrait être un objectif de politique gouvernementale. Si une telle politique doit changer, il faut pour cela un débat

Canadians. One of the surveys provided as background to the McKay task force by EKOS found that 80 per cent of Canadians said it was important to have Canadian control over domestic banks.

The last issue I wanted to focus on was price. Mergers will likely mean a reduction in the number of banks, resulting in a further increase and dependency on electronic banking. We have already moved into that sector. We now have bank ATMs and no-name, or white-label, ATMs. These are the result of this 1996 decision by the Competition Tribunal to open up the ATM market to have non-deposit-taking financial institutions providing ATM services.

This has produced more competitors. There certainly is a proliferation of ATMs available to consumers, and that is certainly convenient; however, as one of the senators mentioned before, the costs have not gone down. There are now increased bank charges associated with the use of white-label ATMs.

There is a third tier of surcharge on top of the Interac fee as well as the service package you buy, depending on the bank account transaction fee.

I guess our concern in this respect is that as banks enter this no-name market through subsidiaries competition will be reduced because banks will probably replace their own branch ATMs with their subsidiary ATMs. I noted that Mr. Godsoe, who gave testimony on Monday, described ATM charges as minor irritants. I would suggest that, for many Canadians, these charges and fees describe their daily experience with bank transactions.

Finally, I wanted to comment briefly about the guidelines of the Department of Finance and the Competition Bureau. We applaud the existence of these guidelines, and we think they need to be reinforced, not watered down. However, we would only suggest that clarifications are needed with respect to protections around access, choice and price to customers. The guidelines are good because they identify the important public interest considerations that affect consumers, such as costs and benefits to consumers, impact on branches, availability of financing, price, quality and availability of services.

We are concerned about the implication that branch closures are a given. We are concerned about the reference to alternative service delivery without a reinforcement that such delivery should be at no greater cost to customers. They should be able to access alternative services that are reasonably priced. We also have concern about references to divestiture without an assurance that the Canadian financial services sector would continue to be Canadian controlled.

ouvert et public avec la participation des Canadiens. L'une des études EKOS qui a servi de référence au groupe de travail McKay a établi que 80 p. 100 des Canadiens jugeaient important que les banques nationales demeurent sous contrôle canadien.

Et enfin, j'aimerais parler de la question des prix. Les fusions entraîneront une réduction du nombre de banques, ce qui nous rendra plus tributaires que jamais des services des banques électroniques. C'est déjà fait. Aujourd'hui, nous avons les guichets automatiques des banques reconnues et les guichets automatiques génériques ou sans nom. C'est le Tribunal de la concurrence qui avait décidé, en 1996, d'ouvrir le marché des guichets automatiques bancaires aux institutions n'acceptant pas de dépôts.

Cette décision a multiplié le nombre des concurrents. Il y a eu foisonnement des guichets automatiques bancaires disponibles aux consommateurs, ce qui est manifestement commode; toutefois, comme l'un des sénateurs l'a dit un peu plus tôt, cela n'a pas fait baisser les coûts. Les guichets automatiques bancaires sans nom exigent en fait des frais plus élevés.

Il y a un autre supplément qui vient s'ajouter aux frais d'Interac et aux frais de service que vous payez déjà à votre banque, selon la nature du compte et de la transaction.

Ce qui nous inquiète le plus dans cette situation c'est que, à mesure que les banques s'intègrent à ce marché des guichets automatiques sans nom par l'entremise de leurs filiales, il y aura moins de concurrence parce que les banques remplaceront probablement leurs propres guichets automatiques avec ceux de leurs filiales. J'ai remarqué que M. Godsoe, lors de son témoignage lundi, avait décrit les frais de guichet automatique bancaire comme un irritant mineur. Je dirais que, pour bon nombre de Canadiens, ces frais et suppléments caractérisent leur expérience quotidienne des transactions bancaires.

Enfin, je voulais parler brièvement des directives du ministère des Finances et des lignes directrices du Bureau de la concurrence. Nous saluons l'existence de ces lignes directrices et croyons qu'elles doivent être renforcées et non diluées. Toutefois, nous sommes d'avis que des précisions s'imposent en ce qui concerne la protection de l'accès aux services, des choix qui s'offrent aux consommateurs et des prix. Les lignes directrices sont utiles parce qu'elles mettent en lumière d'importantes considérations d'intérêt public qui ont une incidence sur les consommateurs, telles que les coûts et les avantages pour le consommateur, l'impact sur les succursales, les disponibilités du financement, le prix, la qualité et la disponibilité des services.

Nous nous inquiétons des retombées potentielles des fermetures de succursales. Ce qui nous préoccupe, c'est la mention qui est faite des solutions de rechange en matière de prestations de services, sans préciser fermement que ces services doivent être offerts sans augmentation du coût pour le consommateur. Les consommateurs devraient avoir accès à des services à prix raisonnable. On y parle également de dessaisissement sans offrir de garantie comme quoi le secteur canadien des services financiers continuera d'être sous contrôle canadien.

In conclusion, from the testimony I have heard from the banks before this committee, the driving force behind this is the banks' desire to grow and expand outside of Canada, but banks still provide retail banks services to millions of individual Canadians. Our concern is that mergers might mean an increase in non-banking, foreign-owned banks and ATM delivery of bank services at a greater cost with less Canadian control, and therefore, less protection for consumers. This, in our view, would not further the public interest.

Senator Tkachuk: When you talk about control, are you alluding to ownership or are you alluding to control?

Ms. Lott: I am referring to the definition that the MacKay task force used when they looked at it in their report.

Senator Tkachuk: Did they get it wrong?

Ms. Lott: They said it was where the sector is made up primarily of firms that are themselves primarily Canadian controlled.

Senator Tkachuk: Canadian controlled. When you talk about competition, are you talking about three, four, five, six or seven major players in a particular marketplace? Exactly what do you mean by that? We are trying to get our heads around a set amount. Perhaps it should be 20 per cent, which would mean no one can own more than 20 per cent? Should it be 25 per cent or 30 per cent? We are not sure.

Ms. Lott: Do you mean in order to ensure that Canadian control remains?

Senator Tkachuk: We already have a means to control our chartered banks. We control all our banks here, even though we may not own them all.

Ms. Lott: Right.

Senator Tkachuk: They are publicly held. Their shares trade on the New York Stock Exchange. Foreigners could own all the shares. They are not all foreign owned, but they could be. We cannot stop that unless we pass legislation to stop it, and that is protectionist. That is a problem for us.

More important, from a consumer advocate point of view, what do you see as fair and reasonable competition in a marketplace?

Ms. Lott: I can only look at it from the perspective of what results from that competition. If it results in high quality and low cost, reasonable choices at a reasonable cost for Canadians, then that is competition.

Senator Tkachuk: Do we have that today?

En conclusion, d'après les témoignages des représentants des banques que j'ai entendus ici, la raison principale qui a motivé cette initiative est la volonté des institutions bancaires de s'accroître et de s'étendre à l'extérieur des frontières du Canada, mais les banques continuent d'offrir des services au détail à des millions de particuliers au Canada. Nous craignons que les fusions puissent entraîner une augmentation du nombre d'institutions financières non bancaires de propriété étrangère ainsi qu'une prestation de services de guichet automatique à des coûts plus élevés, le tout n'étant plus sous contrôle canadien, ce qui résultera en une moindre protection pour les consommateurs. À notre avis, cela ne serait pas dans l'intérêt public.

Le sénateur Tkachuk: Quand vous parlez de contrôle, parlez-vous de propriété ou de contrôle?

Mme Lott: Je parle de la définition que propose le groupe de travail MacKay dans son rapport.

Le sénateur Tkachuk: Aurait-il eu tort?

Mme Lott: Pour le groupe de travail, le critère est un secteur composé principalement de sociétés elles-mêmes sous contrôle principalement canadien.

Le sénateur Tkachuk: Vous dites, sous contrôle canadien. Mais lorsque vous parlez de concurrence, est-ce que vous envisagez trois, quatre, cinq, six ou sept joueurs importants dans un marché donné? Qu'entendez-vous exactement? Nous essayons de nous faire une idée précise. Peut-être que le seuil devrait être 20 p. 100, ce qui signifie que personne ne peut détenir plus de 20 p. 100? Le seuil devrait être fixé à 25 ou à 30 p. 100? Nous n'en sommes pas sûrs.

Mme Lott: Comme critère du contrôle canadien?

Le sénateur Tkachuk: Nous avons déjà des moyens nous permettant de contrôler nos banques à charte. Nous en maintenons le contrôle, même si nous ne sommes pas nécessairement propriétaires de toutes.

Mme Lott: D'accord.

Le sénateur Tkachuk: Ce sont des sociétés ouvertes. Leurs actions sont transigées à la Bourse de New York. Des étrangers pourraient, s'ils le souhaitent, détenir toutes les actions de ces sociétés. Elles ne sont pas entièrement de propriété étrangère, mais elles pourraient l'être. Nous ne pouvons empêcher cela à moins d'adopter une loi l'interdisant, ce qui serait du protectionnisme. Cela nous pose problème.

Je vous pose une question plus importante encore. À titre de défenseur des intérêts du consommateur, qu'est-ce que vous considérez comme une concurrence juste et raisonnable?

Mme Lott: Je ne peux m'intéresser qu'à ce qui résulte de cette concurrence. Si elle donne lieu à une grande qualité et à des bas prix, à des choix raisonnables et à des coûts raisonnables pour les Canadiens, voilà notre définition de la concurrence.

Le sénateur Tkachuk: Cela existe-t-il aujourd'hui?

Ms. Lott: We do in some areas. However, we have people who are falling out of the financial services sector and using higher cost alternatives, such as white-label ATMs or cheque-cashing outlets.

Senator Tkachuk: What is the charge when an individual cashes a cheque? I have no idea.

Ms. Lott: There are standards fees. Some of them do it in percentages; some of them do it in flat fees.

Senator Tkachuk: How high? If someone wanted to cash a CPP cheque or an Old Age Security pension check of \$350, what would it cost?

Ms. Lott: It might be \$5 or \$10.

If people do these payday loans, which are short-term loans of between 7 and 14 days, they can get a certain percentage of their paycheque. Let us say an individual get a \$100 loan; in many places, that will cost \$15.

Senator Tkachuk: For two weeks.

Ms. Lott: For a two-week loan, that is right. The annual percentage rates of interest are very high.

Senator Tkachuk: You talk about the white-label ATM machines.

Senator Meighen: What does "white label" mean?

Ms. Lott: They are also known as "no-name ATMs."

Senator Tkachuk: They are an adjunct to the banking machines. We still have all the Royal Bank, CIBC and the Green Machine ATMs.

The marketplace for white-label or non-banking machines is bars and places like that, where people have an emergency need for cash. There is protection for a bank machine. There are people to look after it. They can offer that low-cost service. However, white-label machines are in places that are not secure and are difficult to service. They charge a little more, but I do not think that charge that much, do they?

Ms. Lott: Banks are now entering into the no-name business. There are more white-label ATMs in the country than there are bank-owned ATMs. There is a competition to enter that market because they proliferated, as you say. You can find them in gas stations and most mini-marts.

They are expensive because there is a third tier of fee, a surcharge, which is on top of the Interact fee. Under the Interact Associations requirements, it is mandatory that white-label ATMs disclose that third-tier fee to customers. As well, because generally one gets a limited number of free transactions a month, potentially, if an individual has exceeded his or her free transactions, another fee could apply to that white-label ATM transaction.

Mme Lott: Dans certains domaines. Il y en a qui se retirent du secteur des services financiers et qui se tournent vers les solutions plus coûteuses comme les guichets automatiques sans nom ou les centres d'encaissement de chèques.

Le sénateur Tkachuk: Combien en coûte-t-il pour faire encaisser un chèque? Moi je n'en ai pas la moindre idée.

Mme Lott: Il y a des frais standard. Certaines institutions exigent un pourcentage; d'autres, des frais fixes.

Le sénateur Tkachuk: De combien? Si quelqu'un veut faire encaisser son chèque du RPC ou de la Sécurité de la vieillesse, un chèque de 350 \$, combien devrait-il payer?

Mme Lott: 5 \$ ou 10 \$

Si quelqu'un emprunte jusqu'à sa prochaine paye, il s'agit d'un prêt à court terme de 7 à 14 jours, on peut toucher un certain pourcentage de son chèque de paye. Mettons que quelqu'un obtient un prêt de 100 \$; à plusieurs endroits, cela lui coûtera 15 \$.

Le sénateur Tkachuk: Pour deux semaines.

Mme Lott: Pour un prêt de deux semaines, effectivement. Les taux d'intérêt annuels sont très élevés.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez mentionné les guichets automatiques «white-label».

Le sénateur Meighen: Que veut dire «white-label»?

Mme Lott: On les appelle aussi des guichets automatiques génériques ou sans nom.

Le sénateur Tkachuk: Ils viennent s'ajouter aux guichets automatiques des banques. Tous les guichets automatiques de la Banque Royale, de la CIBC et de la machine verte existent toujours.

Il y a un marché pour les guichets automatiques sans nom qui n'appartiennent pas aux banques dans les bars et d'autres endroits semblables où les gens ont besoin d'argent tout de suite. Les machines appartenant aux banques sont protégées. Beaucoup de gens s'en occupent. Ils peuvent offrir ce service à un prix modeste. Par contre, les machines génériques se trouvent à des endroits peu sécuritaires et difficiles à desservir. Les frais sont un peu plus élevés, mais pas beaucoup, n'est-ce pas?

Mme Lott: Les banques se lancent maintenant dans le commerce générique. Il y a un plus grand nombre de guichets automatiques au pays que de guichets qui appartiennent aux banques. On se livre concurrence pour acquérir ce marché parce qu'il y a eu une prolifération. On les retrouve près des pompes d'essence et chez beaucoup de dépanneurs.

Ils coûtent cher parce qu'un troisième niveau de frais, une surcharge, vient s'ajouter aux frais d'Interac. Selon les exigences de l'Association Interac, les GAB privés doivent avertir les clients de cette troisième surcharge. Aussi, étant donné qu'on a un nombre limité de transactions gratuites par mois, si quelqu'un a dépassé son nombre de transactions gratuites, on pourrait imposer d'autres frais à cette transaction faite aux GAB privés.

There is also confusion because some of the major banks are now introducing convenience fees as well. Some of them are introducing them not only at these off-premise white-label ATM machines, but also at their branch locations.

Consumers are confused and where fees are charged and why they are charged in certain places and not in others.

Senator Kroft: I would like to focus on the issue of mergers, if we could.

As I listened to this discussion, it leaves me with the impression that you go from the idea that if there mergers take place then the charges on the white-label machines will go up. I am not sure of the link.

You expressed a fundamental concern about the control of Canadian financial institutions. It is probably at the core of the argument, whether articulated or implied by most of the proponents, that mergers and the strengthening of organizations and their ability to build a larger capital base and be more effective internationally is, in fact, a way of our maintaining control of our financial institutions rather than have them weak and vulnerable to either direct takeover or suffering from other kinds of competition. What kind of weight would you give to that argument, because I take from your tune that you see mergers as a threat rather than as an opportunity?

Ms. Lott: I appreciate the comment. I would weigh that. However, I am also concerned because the guidelines specifically raise the possibility of divestiture of services or an aspect of bank services, which raises an alarm for me in terms of who it is being divested to.

Senator Kroft: Of course it is important as to who is being divested to. However, the line of reasoning that I have been persuaded by and that others have pursued over the last couple of days is that divestiture, in fact, provides an opportunity to combat undue narrowing of competition. Divestiture could be to credit unions, as we have heard them buying branches of the Bank of Montreal, it could be to new entries, for example, HSBC, who are saying they are ready to buy; it could be any number of commercial entities who choose to add banking. As well, it could be insurance companies because of their entry into the payment system and all of the things that were done and recent changes.

Therefore, I am trying to change the tone of this, that either consolidation in the industry or acquisition by a broader base of owners is somehow a dangerous or threatening thing. I am working on the assumption that an institution that is allowed to carry on a banking business or acquire existing branches would be required to meet prudential tests and public interest tests, et cetera.

I am trying to cast a positive light on this, rather than it being so threatening. Am I gaining any ground?

Une autre source de confusion, c'est que certaines grandes banques imposent des frais de services additionnels. Certaines banques les appliquent seulement aux GAB privés situés à l'extérieur, mais également à leurs succursales.

Le consommateur ne comprend pas pourquoi ces frais sont imposés et pourquoi on les impose à certains endroits plutôt qu'à d'autres.

Le sénateur Kroft: Je voudrais revenir à la question des fusions, si possible.

En écoutant ce débat, j'ai l'impression que les fusions entraîneront une montée des frais imposés par les GBA privés. Je ne vois pas très bien le rapport.

Vous avez dit qu'il y a un problème fondamental dans le contrôle des institutions financières canadiennes. L'essentiel de cet argument, proposé plus ou moins ouvertement par la plupart des intervenants, c'est que les fusions et le renforcement des organisations et de leur capacité d'accumuler un plus grand capital de base pour mieux fonctionner au niveau international, est effectivement une manière de garder le contrôle de nos institutions financières plutôt que de le laisser s'affaiblir et devenir vulnérable aux prises de contrôle ou à d'autres formes de concurrence. Quel poids accordez-vous à cet argument, car il me semble que vous dites que les fusions sont plutôt une menace qu'une opportunité.

Mme Lott: Je comprends votre remarque. J'y réfléchirai. Pourtant, je suis inquiète parce que les directives évoquent la possibilité de dessaisissement de certains services bancaires, et je me demande avec inquiétude qui les reprendra pas la suite.

Le sénateur Kroft: Bien sûr, il est important de savoir qui les reprendra. Pourtant, le raisonnement qui m'a persuadé et que d'autres ont formulé depuis deux jours, c'est que le dessaisissement offre effectivement une occasion de faire face à une réduction excessive de la concurrence. Les coopératives de crédit pourraient reprendre en main ces fonctions, car elles ont acheté des succursales de la Banque de Montréal, ou bien encore de nouveaux joueurs tels que par exemple le HSBC, qui déclarent être prêts à acheter. Il pourrait s'agir de toutes sortes d'entreprises commerciales qui veulent offrir des services bancaires. Il pourrait aussi s'agir de compagnies d'assurances qui participent maintenant au système de paiement avec tous les changements récents que cela comporte.

J'essaie donc de remettre en question l'idée que la consolidation dans l'industrie ou l'acquisition par un nombre accru des propriétaires est en quelque sorte dangereuse ou menaçante. Je présume que toute institution ayant le droit de faire des opérations bancaires ou d'acquérir des succursales existantes serait tenue de respecter les critères de prudence et d'intérêt public, et cetera.

J'essaie de voir la question dans une optique positive, au lieu de l'envisager sous un jour si menaçant. Est-ce que j'ai fait du progrès?

Ms. Lott: Yes, I believe you are, a little bit. I believe the issue for us, again, would be that ensuring that service quality and service price are there for consumers, that they do not experience a difference, that there is truly a benefit of competition. As I said, we are concerned because we have not seen that benefit with the 1996 decision of the tribunal that increased the proliferation of ATMs. It makes me concerned that there seems to be a problem with competition producing lower prices somehow in the financial services sector.

I should like to be persuaded by what you say, because that is certainly what we would look for.

The other issue would be ensuring that there are consumer protections in place as well, that they have places they can turn to and that it is clear that these entities would be subject to whatever regulatory mechanisms would be in place. For example, it is not clear to me that there are voluntary codes that the banking industry must practice in terms of debit card transactions. It would be important, if non-deposit-taking institutions were entering into these fields, to ensure that they are included in these voluntary codes and that somebody is looking out to ensure that they are.

Senator Kroft: We would hope that they would be.

Senator Meighen: Ms. Lott, I want to pursue this business of the price levels as a result of the proliferation of ATMs. There are two types of proliferation. Are there not more regular ATMs, leaving aside the —

Ms. Lott: What do you mean by “regular”?

Senator Meighen: I was going to define it. Non-white label, non-no name.

Ms. Lott: Bank operated and owned ATMs?

Senator Meighen: Yes. Are there more today than there were four years ago?

Ms. Lott: There probably are. I have not done the research to tell you what the exact numbers are, but in some cases these are being replaced by no-name ATMs.

There was an anecdotal story by Susan Riley in *The Ottawa Citizen* yesterday, about how she went to her usual bank location machine in a west end shopping mall only to find it gone and replaced with a white-label ATM. That is only anecdotal. However, my impression is that —

Senator Meighen: I wanted to ensure that I understood the argument.

Are you opposed to or do you find it wrong or against good public policy that the convenience of me being able to access money when I want to at midnight in a bar should not cost me more than doing it at a location in a bank, for example?

Ms. Lott: Do I agree with you on that?

Mme Lott: Je pense que oui, un peu. Ce qui est important pour nous, encore une fois, est de garantir que cela n'entraînera pas de changement ni sur le plan de la qualité des services ni sur le plan du prix des services pour les consommateurs. On veut s'assurer que la concurrence entraînera des avantages véritables. Je le répète, nous sommes préoccupés parce que la décision du tribunal prise en 1996 qui a augmenté la prolifération des guichets automatiques bancaires n'a pas entraîné les avantages souhaités. Il nous semble que, dans le secteur des services financiers, la concurrence n'arrive pas à faire baisser les prix.

Je ne demande qu'à être persuadée par ce que vous dites, parce que c'est cela que nous recherchons.

En plus, il faut s'assurer que des mesures de protection des consommateurs soient en place et qu'il y ait des organismes auxquels les consommateurs peuvent s'adresser. Il faut s'assurer que ces organismes soient assujettis à des mécanismes de réglementation. Par exemple, je ne suis pas sûre de savoir s'il existe des codes volontaires auxquels l'industrie devrait adhérer pour ce qui est des transactions effectuées par carte de débit. Si des institutions n'acceptant pas de dépôts entrent en jeu, il sera important de s'assurer que ces codes volontaires s'appliquent également à elles, et que quelqu'un veille à ce que cela soit fait.

Le sénateur Kroft: On espère que ce serait le cas.

Le sénateur Meighen: Madame Lott, j'aimerais parler davantage de la question du niveau de prix suite à la prolifération des guichets automatiques bancaires. Il y a deux genres de prolifération. N'y a-t-il pas plus de guichets automatiques bancaires réguliers, mis à part...

Mme Lott: Qu'entendez-vous par régulier?

Le sénateur Meighen: J'allais vous expliquer. Non générique, sans nom.

Mme Lott: Des guichets automatiques bancaires dont les banques sont propriétaires et qu'elles exploitent?

Le sénateur Meighen: Oui. Y en a-t-il plus aujourd'hui qu'il y a quatre ans?

Mme Lott: Probablement. La recherche que j'ai faite ne me permet pas de vous donner des chiffres exacts, mais dans certains cas de tels guichets automatiques bancaires sont remplacés par des guichets automatiques bancaires génériques.

Dans l'*Ottawa Citizen* d'hier, Susan Riley relatait que lorsqu'elle est allée à son guichet automatique habituel dans un centre commercial, elle a constaté qu'il avait été remplacé par un guichet automatique générique. Ce n'est là qu'un détail anecdotique. Toutefois, il me semble que...

Le sénateur Meighen: Je veux m'assurer que je vous ai bien comprise.

Êtes-vous contre l'idée que l'avantage de pouvoir retirer de l'argent à minuit dans un bar ne devrait pas coûter plus cher que de le retirer à la banque, par exemple? Pensez-vous que cela soit contraire à une bonne politique gouvernementale?

Mme Lott: Vous me demandez si je suis d'accord avec vous sur ce point?

Senator Meighen: Do you think that I should not pay more?

Ms. Lott: I believe there has to be a charge. Certainly there has to be a cost involved in maintaining those machines and producing them. However, I am not as much persuaded, because as I said earlier there are some major banks that are introducing this surcharge, this convenience fee, at in-branch banking locations. Others are not. Therefore, it is not clear to me as to what the fiscal rationale is for why these are being adopted by some banks and not by others.

Senator Meighen: Is that not competition? If I do not wish to pay the fee, under your example, could I not go to another bank, one that is not charging a fee?

Ms. Lott: If you can find another bank that is not doing it.

Senator Meighen: You may have indirectly alluded to this, but I did not hear it. Notwithstanding legislation that has been adopted, are consumers at the low end of the income scale having more difficulty or less difficulty in opening an account at a chartered bank?

Ms. Lott: Well, certainly the MacKay task force identified this as a problem in 1998. As I said, the federal government is now introducing regulations to address this concern. We think that is a good thing. They will be looking at what kind of identification is required and what would be too onerous.

Senator Meighen: If that goes through, then, surely, regardless of one's income level, one's access to an account at an established financial institution rather than a bar would be well established, and I would not have to have recourse, if I were a person with a low income, to the white-label machines.

Ms. Lott: The white label is premised upon you being able to access your bank account. Therefore, that assumes that you have —

Senator Meighen: That you have an account.

Ms. Lott: Yes. That is right.

Senator Tkachuk: They have built no machine yet that you can just get money out of.

Senator Meighen: If that is the case, then I have difficulty working up sympathy. If that is the case, and I have to have an account at a regular bank, I have difficulty working up sympathy for the proposition that I should not have to pay more in a bar or at a racetrack to access money than in an established financial institution. I want to get my money before I go to the bar.

Senator Hervieux-Payette: I think your preoccupations are a bit similar to mine when it comes to the regular consumer.

Hen you refer to guidelines, would you please specify which area of guidelines you would like to reinforce? We would appear to be totally on opposite sides. As far as I am concerned, when it

Le sénateur Meighen: Pensez-vous que je ne devrais pas payer plus cher?

Mme Lott: Il faut qu'il y ait des frais de service. Il y a des coûts liés au maintien et à la fabrication de ces machines. Cependant, je n'en suis pas totalement persuadée, parce que, comme je le disais tantôt, certaines grandes banques ont introduit des frais supplémentaires, des frais pour la commodité, dans des succursales bancaires et d'autres non. Donc, je ne comprends pas très bien l'argument financier qui fait en sorte que certaines banques adoptent cette façon de faire et d'autres pas.

Le sénateur Meighen: Ne s'agit-il pas de concurrence? Si je ne veux pas payer de frais, pour reprendre votre exemple, je peux aller à une autre banque, une qui n'en impose pas.

Mme Lott: Si vous pouvez trouver une autre banque qui ne le fait pas.

Le sénateur Meighen: Vous y avez peut-être fait allusion indirectement, mais je ne l'ai pas entendu. Malgré la loi qui a été adoptée, est-ce que les consommateurs à faible revenu ont plus de difficulté ou moins de difficulté à ouvrir un compte bancaire dans une banque à charte?

Mme Lott: Eh bien, selon le groupe de travail MacKay c'était déjà un problème en 1998. Comme je l'ai dit, le gouvernement fédéral présente maintenant des règlements pour régler ce problème. Nous croyons qu'il s'agit d'une bonne initiative. Il examinera quelle sorte d'identification est nécessaire et ce qui serait trop onéreux.

Le sénateur Meighen: Si ces règlements sont adoptés, eh bien peu importe le revenu d'une personne, l'accès de cette personne à un compte bancaire d'une institution financière reconnue serait bien établi, et non pas problématique; et si j'étais une personne à faible revenu, je n'aurais pas besoin d'avoir recours aux guichets génériques.

Mme Lott: Pour utiliser ces guichets, vous devez pouvoir accéder à votre compte bancaire. Donc, cela présume que vous avez...

Le sénateur Meighen: Un compte bancaire.

Mme Lott: Oui. C'est exact.

Le sénateur Tkachuk: On n'a pas encore conçu de machine qui vous permet tout simplement de retirer de l'argent.

Le sénateur Meighen: Si c'est le cas, j'ai du mal à m'apitoyer. Donc, si j'ai un compte dans une banque régulière, j'ai du mal à comprendre pourquoi je ne devrais pas être obligé de payer plus dans un bar ou un hippodrome pour retirer de l'argent que dans une institution financière établie. Il suffit que j'aille chercher mon argent avant d'aller au bar.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je crois que vos préoccupations ressemblent un peu aux miennes lorsque l'on parle des consommateurs ordinaires.

Mme Lott: Vous faites allusion à des lignes directrices, pourriez-vous préciser quel aspect des lignes directrices vous aimeriez voir renforcer? Nos positions semblent être

comes to protecting the senior citizens and the welfare people, I would side with you — and I was very supportive of giving them a package for a minimum amount of money.

However, when it comes to what you want to reinforce, could you at least, if not tonight, send us more specific recommendations? I would be willing, if there are practices that are hurting low-income people, to support your group. We cannot support reinforcement of the guidelines when we know that it is covering a 1,000-page document.

Ms. Lott: I was actually referring specifically to the Ministry of Finance's merger review guidelines in my comment.

Senator Hervieux-Payette: Even with those, which one is more specific with relation to the low-income people? You are not there to protect, necessarily, big business.

If we are going to create jobs and expand our economy, and if we need to be accompanied by big banks, we need financial institutions that will be able to meet the demand of the market. I am not inventing that. Your predecessor, Mr. Raymond, referred to companies becoming larger and larger and the fact that they need financial institutions to accompany them in their growth.

It is important for you to be more specific than saying, "Reinforce all the merger guidelines of the Ministry of Finance." There must be some specific points that would affect particularly the low-income people.

Ms. Lott: I will be preparing a written submission, and I will follow-up to be more specific.

Senator Hervieux-Payette: I would be willing to support it, provided that I know exactly what it is that I am supporting.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Lott.

The committee adjourned.

diamétralement opposées. Quant à moi, lorsqu'il s'agit de protéger les personnes âgées et les prestataires d'assistance sociale, je suis d'accord avec vous — et j'étais très en faveur des mesures représentant un minimum d'argent.

Cependant, quant aux mesures que vous voulez voir renforcées, pourriez-vous au moins, sinon ce soir, nous envoyer des recommandations plus précises? Je serai prête à appuyer votre groupe, s'il y a des pratiques qui posent un problème pour les personnes à faible revenu. Nous ne pouvons pas appuyer le renforcement des lignes directrices lorsque nous savons qu'il s'agit d'un document de 1 000 pages.

Mme Lott: En réalité, je faisais référence précisément aux lignes directrices du ministère des Finances portant sur les fusions.

Le sénateur Hervieux-Payette: Même là, laquelle porte plus précisément sur les personnes à faible revenu? Vous n'êtes pas nécessairement là pour protéger les grandes sociétés.

Si nous voulons créer des emplois et donner de l'expansion à notre économie, et si nous avons besoin de l'aide des grandes banques, il nous faut des institutions financières qui seront en mesure de satisfaire à la demande du marché. Je n'invente rien. Votre prédécesseur, M. Raymond, a fait référence aux sociétés qui deviennent de plus en plus grandes et au fait qu'elles ont besoin d'institutions financières pour les aider à continuer de grandir.

Il est important que vous soyez plus précise et ne pas vous contenter de dire: «Renforcer toutes les lignes directrices du ministère des Finances qui portent sur les fusions». Il doit y avoir certains points précis qui touchent particulièrement les personnes à faible revenu.

Mme Lott: Je vais préparer un mémoire écrit, et je vais être plus précise.

Le sénateur Hervieux-Payette: Je serai disposée à vous appuyer, pourvu que je sache exactement ce que j'appuie.

Le président: Merci beaucoup, madame Lott.

La séance est levée.

From the National Bank of Canada:

Mr. Réal Raymond, President and Chief Executive Officer;
Mr. Jean Houde, Senior Vice-President, Corporate Affairs;
Mr. Jean-Paul Caron, Vice-President, General Affairs.

From the Public Interest Advocacy Centre:

Ms. Sue Lott, Counsel.

De la Banque nationale du Canada:

M. Réal Raymond, président et chef de la direction;
M. Jean Houde, premier vice-président, Affaires corporatives;
M. Jean-Paul Caron, vice-président, Affaires générales.

Du Centre pour la défense de l'intérêt public:

Mme Sue Lott, conseillère juridique.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Morning session:

From Queen's University:

Mr. Ted Neave, Professor of Finance, School of Business.

From the CS CO-OP:

Mr. Gary Seveny, President and Chief Executive Officer;

Ms. José Gallant, Vice-President, Finance and Chief Financial Officer;

Ms. Madeleine Brillant, Manager, Corporate Growth.

From ING Bank of Canada:

Mr. Paul Bedbrook, President and Chief Executive Officer;

Mr. Andrew D. Ross, Director of Communications, ING Direct.

Afternoon session:

From the HSBC Bank of Canada:

Mr. Martin J.G. Glynn, President and Chief Executive Officer (by videoconference).

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Séance de l'avant-midi:

De l'Université Queen's:

M. Ted Neave, professeur en finances, École de commerce.

De la CS CO-OP:

M. Gary Seveny, président du conseil et chef de la direction;

Mme José Gallant, vice-présidente et chef des finances;

Mme Madeleine Brillant, directrice, Croissance de l'entreprise.

De la Banque ING du Canada:

M. Paul Bedbrook, président et chef de la direction;

M. Andrew D. Ross, directeur des Communications, ING Direct.

Séance de l'après-midi:

De la Banque HSBC Canada:

M. Martin J.G. Glynn, président et chef de la direction (par vidéoconférence).

(Suite à la page précédente)



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:
The Honourable E. LEO KOLBER

Président:
L'honorable E. LEO KOLBER

Wednesday, November 27, 2002

Le mercredi 27 novembre 2002

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Fourth meeting on:
The examination into the public interest
implications for large bank mergers

Quatrième réunion concernant:
L'étude sur les répercussions en matière
d'intérêt public de la fusion des grandes banques

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable E. Leo Kolber, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, P.C.	Prud'homme, P.C.
Kelleher, P.C.	Setlakwe
Kroft	

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président: L'honorable E. Leo Kolber

Vice-président: L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs:

Angus	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Meighen
Fitzpatrick	Poulin
Hervieux-Payette, c.p.	Prud'homme, c.p.
Kelleher, c.p.	Setlakwe
Kroft	

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, November 27, 2002
(13)

[English]

The Standing Senate committee on Banking, Trade and Commerce met at 4:05 p.m. this day, in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Senator Kolber, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Hervieux-Payette, P.C., Kelleher, P.C., Kinsella, Kolber, Kroft, Meighen, Prud'homme, P.C., Setlakwe and Tkachuk (10).

Other senators present: The Honourable Senators Mahovlich and Oliver (2).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Economic Division: Ms. June Dewetering, Acting Principal.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, November 6, 2002, the Committee continued its examination into the public interest implications for large bank mergers. (*See Issue No. 5, November 25, 2002, for full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:*From BMO Financial Group:*

Mr. Tony Comper, Chairman and Chief Executive Officer;
Ms. Karen Maidment, Executive Vice-President and Chief Financial Officer;
Mr. Tim O'Neill, Executive Vice-President and Chief Economist.

From Canaccord Capital:

Mr. Michael G. Greenwood, President and Chief Operating Officer.

From Concordia University:

Mr. James McIntosh, Professor of Economics, Economics Department.

Mr. Comper made a statement and with the other witnesses from the BMO Financial Group answered questions.

Mr. Greenwood from Canaccord Capital made a statement and answered questions.

Professor McIntosh made a statement and answered questions.

At 6:55 p.m. the committee continued *in camera* pursuant to rule 92(2)(e) for the purpose of considering a draft budget.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mercredi 27 novembre 2002
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 05, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable sénateur Kolber (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Angus, Hervieux-Payette, c.p., Kelleher, c.p., Kinsella, Kolber, Kroft, Meighen, Prud'homme, c.p., Setlakwe et Tkachuk (10).

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Mahovlich et Oliver (2).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, Division de l'économie: Mme June Dewetering, directrice par intérim.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 6 novembre 2002, le comité poursuit son étude sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 5 du 25 novembre 2002.*)

TÉMOINS:*De BMO Groupe financier:*

M. Tony Comper, président et chef de la direction;
Mme Karen Maidment, vice-présidente exécutive et directrice financière;
M. Tim O'Neill, vice-président exécutif et économiste en chef.

De Canaccord Capital:

M. Michael G. Greenwood, président et chef de l'exploitation.

De l'Université Concordia:

M. James McIntosh, professeur d'économie, Faculté d'économie.

M. Comper fait une déclaration et, de concert avec les autres témoins de BMO Groupe financier, répond aux questions.

M. Greenwood, de Canaccord Capital, fait une déclaration et répond aux questions.

M. McIntosh fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 h 55, le comité se réunit à huis clos, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, en vue d'examiner un avant-projet de budget.

The committee agreed to the following budget for legislation for the fiscal year ending March 31, 2003:

Summary of expenditures

Professional and Other Services	\$ 16,500
Transportation and communications	\$ 7,500
Other Expenditures	<u>\$ 2,500</u>
Total	\$ 26,500

The committee agreed to the following budget for the fiscal year ending March 31, 2003, for its special study on the present state of the domestic and international financial system.

Summary of expenditures

Professional and Other Services	\$ 93,000
Transportation and communications	\$ 92,000
Other Expenditures	<u>\$ 10,000</u>
Total	\$ 195,000

The committee agreed to the following budget for the fiscal year ending March 31, 2003, for its special study on the administration and operation of the Bankruptcy and Insolvency Act and the Companies' Creditors Arrangement Act.

Summary of expenditures

Professional and Other Services	\$ 8,000
Transportation and communications	\$ 0
Other Expenditures	<u>\$ 2,000</u>
Total	\$ 10,000

The committee agreed to the following budget for the fiscal year ending March 31, 2003, for its special study the public interest implications for large bank mergers.

Summary of expenditures

Professional and Other Services	\$ 3,000
Transportation and communications	\$ 0
Other Expenditures	<u>\$ 2,000</u>
Total	\$ 5,000

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le comité adopte le budget suivant relatif à l'examen des mesures législatives, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003:

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	16 500 \$
Transport et communications	7 500 \$
Autres dépenses	<u>2 500 \$</u>
Total	26 500 \$

Le comité adopte le budget suivant relatif à l'étude spéciale sur la situation actuelle du régime financier canadien et international, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003.

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	93 000 \$
Transport et communications	92 000 \$
Autres dépenses	<u>10 000 \$</u>
Total	195 000 \$

Le comité adopte le budget suivant relatif à l'étude spéciale sur l'application de la Loi sur la faillite et l'insolvabilité et de la Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003.

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	8 000 \$
Transport et communications	0 \$
Autres dépenses	<u>2 000 \$</u>
Total	10 000 \$

Le comité adopte le budget suivant relatif à l'étude spéciale sur les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003.

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	3 000 \$
Transport et communications	0 \$
Autres dépenses	<u>2 000 \$</u>
Total	5 000 \$

À 19 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Denis Robert

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, November 27, 2002

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:05 p.m. to study the public interest implications for large bank mergers.

Senator E. Leo Kolber (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, we are reconvening our study on the public interest implications for large bank mergers.

It is with great pleasure that I welcome, from the BMO Financial Group, Mr. Tony Comper, Chairman and Chief Executive Officer. With Mr. Comper are Ms. Karen Maidment, Executive Vice-President and Chief Financial Officer, and Mr. Tim O'Neill, Executive Vice-President and Chief Economist, whose stuff we always read.

Mr. Tony Comper, Chairman and Chief Executive Officer, BMO Financial Group: Mr. Chairman, honourable senators, I would like to thank each of you for inviting me to be part of these important deliberations.

[*Translation*]

Let me say how very much I appreciate your decision to hold these hearings. As far as the banking sector is concerned, your diligence is proof of the attention afforded by the members of the Banking, Trade and Commerce Committee and by the Senate to our growing need for flexibility. We eagerly look forward to the release of your report and to that of your colleagues on the Finance Committee. Together, these two reports should shed some light on how a proposal to merge the five biggest banks in Canada will safeguard the interests of the public.

[*English*]

Speaking for BMO Financial Group now, I would like to strongly endorse this process. We recognize that however proud we may be of our 185 years of exemplary corporate citizenship, defining and protecting the interests of Canadians is government's role and mandate, something that Canada's government does uncommonly well.

I hope what I have to say, both in my brief opening remarks and in response to your questions, turns out to be of help as you frame your definition of the public interest in bank mergers.

I will address the four main areas of concern in the order they were set out by Mr. Manley and Mr. Bevilacqua in the letter that put this process in motion, that is, access, choice, competition and growth, and transitional accommodations.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 27 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 05 pour étudier les répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

Le sénateur E. Leo Kolber (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Honorables sénateurs, nous allons reprendre notre étude des répercussions en matière d'intérêt public de la fusion des grandes banques.

C'est avec grand plaisir que je souhaite la bienvenue à M. Tony Comper, président du conseil et chef de la direction de BMO Groupe financier. Il est accompagné par Mme Karen Maidment, vice-présidente à la direction et chef des finances, et M. Tim O'Neill, vice-président à la direction et économiste en chef, dont nous lisons toujours les travaux.

M. Tony Comper, président et chef de la direction, BMO Groupe financier: Monsieur le président, honorables sénateurs, je remercie chacun de vous de m'avoir invité à participer à ces importantes discussions.

[*Français*]

Permettez-moi de vous dire que j'apprécie grandement votre décision de tenir ces séances de discussion. Pour tout le secteur bancaire, votre diligence est la preuve de l'importance que les membres du Comité des banques et du commerce et le Sénat accordent à notre besoin croissant de souplesse. Nous attendons tous avec impatience la publication de votre rapport et celui de vos collègues du Comité des finances. Ces deux rapports devraient préciser clairement dans quel sens toute proposition de fusion entre les cinq plus grandes banques du Canada saura préserver les intérêts du public.

[*Traduction*]

Au nom de BMO Groupe financier, je voudrais appuyer fortement ce processus. En dépit de la fierté que nous pouvons ressentir à l'endroit de notre institution qui, pendant 185 ans, s'est singularisée par un sens de ses responsabilités sociales tout à fait exemplaire, nous reconnaissons qu'il appartient au gouvernement de définir et de préserver les intérêts des Canadiens — mission dont il s'acquitte remarquablement bien.

J'espère que le contenu de ma brève présentation et les réponses que je donnerai à vos questions seront utiles pour vous aider à formuler votre définition des intérêts du public en ce qui a trait aux fusions bancaires.

Je vais aborder les quatre principaux sujets de préoccupation dans l'ordre où ils ont été présentés par M. Manley et M. Bevilacqua dans la lettre qui a mis le présent processus en branle. Ces sujets sont l'accès, le choix, la concurrence et la croissance et la gestion de la transition.

In BMO's view, Canadian bank mergers that are designed to address these four areas of legitimate public concern can be and should be in the public interest.

On the matter of access, BMO is guided by the principle, because we helped create the expectation, that in Canada, public interest includes reasonable access to a full-service bank branch offering reliable, high-quality products and services.

Accordingly, BMO believes it is in the public interest for merging banks to outline their plans to serve the rural communities they already serve individually, and to make a commitment to retain a branch presence in these communities for a reasonable period of time, which in our view is about three years.

As with every other case I will be making on behalf of mergers here today, I would like to observe that by all logic and most experience, the bigger and more robust bank would be better able to maintain rural branches.

Another guiding principle holds that individuals and small businesses should continue to have a choice of providers of financial services and access to credit.

BMO believes it is in the public interest for merging banks to outline the role of personal and small-business banking in their business mix and the impact of the merger on availability of credit.

As the past year has shown, I think conclusively, personal and business banking customers are BMO's bread and butter, as well as the foundation of the entire Canadian banking industry. At BMO, we do not need any incentive or prodding to do our very best by them. That is why I would like to state for the record that however the future unfolds, BMO has every intention of continuing its longstanding commitment to serve Canada's small-business community. We would be prepared to allocate at least the same proportion of our overall capital to this sector as we do today.

On the matter of competition and growth, BMO is guided by the knowledge, confirmed and reconfirmed by the polls, that Canadians appreciate the importance of a strong, healthy and, not least, home-grown financial services industry in this country, and they want to keep it that way. Whatever other reasons they may have, there is a heightening awareness of the importance of being a head-office country generating high-quality, head-office jobs along with high-quality spin-off jobs, opportunity for suppliers and other ripple effects.

Selon BMO Groupe financier, toute fusion de banques canadiennes ayant pour but de répondre à ces quatre sujets de préoccupations légitimes pour le public ne peut être que dans l'intérêt de celui-ci.

En matière d'accès, BMO est guidé par le principe qu'au Canada l'intérêt du public comprend un accès normal à des succursales à service complet offrant des produits et des services fiables et de haute qualité — il s'agit là d'une attente légitime que la Banque a contribué à créer.

Par conséquent, BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent précisent leurs plans relatifs aux services qu'elles entendent proposer aux diverses collectivités rurales qu'elles desservent. Tout comme il est dans l'intérêt du public que ces banques s'engagent à conserver une présence physique dans ces collectivités pendant une période raisonnable, qui, selon nous, devrait être d'environ trois ans.

Comme je l'indiquerai dans les autres points de vue que j'exprimerai aujourd'hui au sujet des fusions bancaires, j'aimerais noter que, selon la logique élémentaire de même que l'expérience, il va de soi que plus une banque est grande et plus elle est solide, mieux elle est en mesure de conserver des succursales en région rurale.

Un autre principe qui nous guide en matière de fusion est le maintien, pour les particuliers et les petites entreprises, d'une possibilité de choix entre divers fournisseurs offrant des services financiers, et le maintien d'un accès au crédit.

BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent précisent le rôle qu'elles comptent donner à leur secteur des services bancaires aux particuliers et aux petites entreprises au sein de leurs différents secteurs d'activités et les répercussions que la fusion aura sur l'accessibilité du crédit.

Comme la dernière année l'a fait ressortir clairement, je pense, le marché des particuliers et des entreprises constitue la source de revenus de même que la base de tout le secteur bancaire canadien. Chez BMO, nous n'avons pas besoin d'incitatifs pour nous pousser à bien servir ces clientèles. C'est pour cette raison que j'aimerais que l'on retienne que, peu importe ce que l'avenir nous réserve, BMO a l'intention de respecter son engagement à servir le marché canadien des PME, engagement qu'elle honore depuis de nombreuses années. Nous sommes prêts à continuer d'affecter à ce secteur la même proportion de notre capital global qu'aujourd'hui.

Au sujet de la concurrence et de la croissance, BMO est guidé par l'information, maintes fois confirmée par les sondages, que les Canadiens accordent de l'importance au fait de pouvoir profiter d'un secteur des services financiers fort, en santé et, surtout, de propriété canadienne; ils veulent également que ce secteur conserve ces caractéristiques. Quelles que soient les autres raisons pouvant justifier leur opinion, les Canadiens sont de plus en plus conscients de l'importance d'avoir des sièges sociaux au pays, avec les emplois directs de grande qualité, de même que les emplois indirects, les occasions d'affaires pour des fournisseurs et les autres retombées que la présence de ces sièges suppose.

The polls also confirm that most Canadians would be pleased to see Canadian firms succeed abroad, which is something that BMO for one has been engaged in for a long time now, largely in the United States, which is the source of approximately 35 per cent of our net income.

As we detail in our background paper, the stronger and more internationally competitive the financial services sector, the more we are able to keep great jobs at home and the more likely we are to succeed beyond our borders.

BMO believes that it is in the public interest to have internationally competitive banks with head offices in Canada and a strong domestic presence and, therefore, it is in the public interest for merging banks to outline how their international expansion plans will affect investment in their Canadian operations.

Turning now to the transitional issues, how to accommodate customers, employees and the wider community during the transition to a stronger and more competitive bank, the first and guiding principle here is to treat everyone with fairness and respect.

BMO believes it is in the public interest for merging banks to outline the impact of a proposed merger on pricing, products and service levels, and to undertake to put the interests of customers first in creating the new bank. Customers deserve no less.

What is more, our own experience tells us that it is possible to manage a smooth changeover for customers. When the Competition Bureau ordered the TD Canada Trust to divest a number of branches, BMO acquired 12 of them, mostly in the Kitchener-Waterloo area. To make this deal work, we were determined to get it right with customers. On the day scheduled for account conversion, for example, we automatically switched direct deposits and automated payments to the new accounts without the customer needing to worry about it.

We also established a special call centre to address the questions and concerns of our new clients. We made a commitment not to close branches, change branch hours or alter pricing for a transitional period.

Did this work from our new customers' perspective? Today, the service quality index for the acquired branches tracks slightly above BMO's national average.

Les sondages confirment également que les Canadiens aimeraient voir les sociétés canadiennes réussir à l'étranger, ce que BMO Groupe financier a commencé à faire, principalement aux États-Unis, d'où BMO tire maintenant 35 p. 100 de son revenu net.

Comme nous le précisons dans notre document d'information, plus le secteur des services financiers est vigoureux, et plus il est compétitif à l'échelle internationale, plus nous sommes en mesure de garder de bons emplois au pays, et plus nous pourrions vraisemblablement réussir hors de nos frontières.

BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que nous possédions des banques compétitives à l'échelle internationale ayant leur siège social ici et fortement implantées au pays. Par conséquent, il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent indiquent les répercussions que les investissements qu'elles comptent effectuer pour leur expansion à l'étranger auront sur leurs activités au Canada.

Si nous nous penchons maintenant sur les questions relatives à la transition — c'est-à-dire, sur les moyens de faciliter les choses pour les clients, les employés et les collectivités concernés pendant la période de mise en place d'une entité plus forte et plus compétitive — il importe de signaler que le traitement de tous les intéressés avec respect et équité est le principe qui doit nous servir de guide dans cette phase.

BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent indiquent les répercussions que leur projet aura sur la tarification et sur la qualité des produits et des services; également, il est dans l'intérêt du public que ces banques, dans la mise en place de la nouvelle entité, mettent les intérêts des clients au premier plan de leurs préoccupations.

En outre, chez BMO Groupe financier, nous savons par expérience qu'il est possible d'opérer une transition en douceur pour les clients. Lorsque le Bureau de la concurrence a ordonné à TD Canada Trust de se dessaisir d'un certain nombre de succursales, BMO a acquis 12 de celles-ci qui étaient situées, pour la plupart, dans la région de Kitchener-Waterloo. Pour transformer cette transaction en réussite, nous étions déterminés à bien faire les choses pour les clients. Ainsi, au jour prévu pour la conversion des comptes, nous avons automatiquement inscrit dans les nouveaux comptes les autorisations de dépôt direct et de paiement automatique qui étaient liées aux anciens comptes sans que les clients aient à s'en préoccuper.

Nous avons également mis sur pied un centre d'appel spécial pour répondre aux questions et aux préoccupations de nos nouveaux clients. Nous avons aussi pris l'engagement de ne pas fermer de succursales, de ne pas modifier les heures d'ouverture des succursales et de ne pas modifier la tarification pendant une période de transition.

Comment cela s'est-il traduit pour les clients? Aujourd'hui, l'indice de la qualité du service révèle que le niveau du service dans ces succursales est légèrement supérieur à celui du réseau canadien de BMO.

While I would not for a second attempt to minimize the impact that a merger might have on any individual employee, it is worth noting that BMO and the other Canadian banks can rightfully lay claim to an enviable record of human resource practices.

BMO believes it is in the public interest for merging banks to outline how they will make full use of attrition, retraining and redeployment to mitigate job losses in those cases where there is some short-term overlap or duplication; and to specify the number of positions that will be lost in the short term and the principles under which severance packages will be made available to those who are affected.

Again, we speak from experience. To return to the Kitchener-Waterloo example, we knew that in order to get it right with our customers during that changeover, we first had to get it right with our employees. We therefore maintained existing salaries, benefits, seniority and pensions, and created a personalized learning plan for each employee.

Did this work from our new employees' perspective? Of the 186 TD Canada Trust employees who came to BMO, only six left, three of them voluntarily.

It is also worth noting that mergers are a tactic to support a growth strategy, the long-term purpose being to get stronger and more successful, allowing the new bank to hire more people and offer all employees better jobs. BMO believes it is in the public interest for merging banks to provide projections for the longer-term employment growth that will result from the transaction.

So far as commitment to our communities is concerned, I will repeat and expand on what I said earlier — access to banking and freedom of choice should continue unabated.

BMO believes it is in the public interest for merging banks to undertake to sell surplus branches to competitors with smaller Canadian branch networks. The same principle would apply if the Competition Bureau requires the divestiture of branches or other businesses. We speak from considerable firsthand experience in selling branches to smaller competitors, with positive outcomes for employees, customers, communities and overall competition.

To give you an example, in 2000-01, BMO sold a series of branches to credit unions in B.C., Alberta, Saskatchewan and Manitoba, and to the National Bank in Quebec. This was a creative solution to a business challenge. It provided for continued branch banking services in these communities; and it provided for continued employment for employees, all of whom

Sans vouloir minimiser l'effet qu'une fusion pourrait avoir sur les employés, je crois utile de mentionner que BMO et les autres banques canadiennes peuvent s'enorgueillir d'un dossier enviable en matière de pratiques relatives aux ressources humaines.

BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent indiquent comment elles vont s'y prendre pour tirer le meilleur parti de l'attrition, du recyclage et de la réaffectation du personnel afin de limiter les pertes d'emplois dans les situations de chevauchement ou de double emploi provisoires. Il faut également qu'elles indiquent le nombre d'emplois qui seront éliminés à court terme et les principes en vertu desquels les employés touchés pourront bénéficier des indemnités de licenciement.

Permettez-moi à nouveau de vous faire part de notre expérience avec les succursales acquises dans la région de Kitchener-Waterloo. Nous savions que pour bien faire les choses avec nos nouveaux clients, nous devons d'abord bien faire les choses pour nos nouveaux employés. Par conséquent, nous avons maintenu les salaires, les avantages sociaux, l'ancienneté et les régimes de retraite, et nous avons mis sur pied des plans d'apprentissage personnalisés pour chaque employé.

Comment cela s'est-il traduit pour nos nouveaux employés? Eh bien, sur 186 employés de TD Canada Trust qui sont passés à BMO, seulement six sont partis, dont trois de leur propre chef.

Il importe de mentionner que la fusion est une tactique de stratégie de croissance, l'objectif à long terme étant de parvenir à une augmentation de la taille de même que de la capacité de réussite, deux facteurs susceptibles de permettre à la nouvelle entité d'embaucher plus de personnes et d'offrir de meilleurs postes à tous les employés. BMO croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent fournissent des prévisions sur la croissance de l'emploi que leur transaction entraînera à long terme.

Dans la mesure où notre engagement envers nos collectivités est concerné, je répéterai et j'expliciterais mes propos de tout à l'heure en vous disant que l'accès aux services bancaires et la liberté de choix doivent être maintenus à tout prix.

BMO Groupe financier croit qu'il est dans l'intérêt du public que les banques qui fusionnent vendent leurs succursales excédentaires à des concurrents ayant un réseau canadien moins développé. Le même principe pourrait s'appliquer si le Bureau de la concurrence demandait le dessaisissement de succursales ou d'entités. Nous possédons une expérience de première main particulièrement riche en la matière, ayant cédé des succursales à des concurrents de plus petite taille, ventes qui se sont traduites par des retombées positives pour les employés, les clients, les collectivités et pour l'ensemble des concurrents.

En 2000 et en 2001, par exemple, BMO a vendu une série de succursales à des coopératives de crédit de la Colombie-Britannique, de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba, et à la Banque Nationale au Québec. Il s'agissait d'une solution imaginative à un défi commercial. Ces transactions ont permis le maintien de services bancaires en succursale dans les collectivités

were offered jobs with the purchasers, and nearly all of whom accepted and continued to serve customers. It also allowed smaller competitors to expand their retail networks.

Another thing to consider is that, thanks in large part to the technological revolution that my industry continues to heavily underwrite, financial services customers in Canada have never had a greater variety of high-quality, increasingly popular banking options, most no farther away than a bank machine, telephone or Web site.

In closing, I would like to reaffirm that in BMO's view, carefully thought out and managed bank mergers should be and can be in the public interest, a position our background paper supports in greater breadth and depth.

With respect, I will decline to comment to honourable senators on any specific merger rumours or speculations, since to do so would serve neither BMO's interests nor the public's. However, I would like to make it clear that at BMO, we are not counting on a merger to secure our future. We are building that future right now with a very focussed and dynamic strategy of investing in Canada and expanding in the United States. For us, a merger would be a way of increasing capital strength to execute this strategy even more rapidly and effectively.

If, at some point, a merger opportunity comes along that would enable us to accelerate progress toward our strategic goals, we would give it serious consideration. With or without a merger, however, we at BMO will continue to be mindful of our very long and special relationships with Canadians, and respectful of their rights and needs and how they think we should behave.

[Translation]

Once again, thank you for asking us to take part in these hearings into this important subject.

[English]

I look forward to answering your questions.

Senator Tkachuk: Mr. Comper, thank you very much. That was very good. This public interest subject that the committee is studying was structured shortly after media reports of a potential merger between the Bank of Montreal and the Bank of Nova Scotia. Of course, we wanted the ministers to come before us and explain how the process works now and what the problem with it is. Both the Minister of Finance and the Secretary of State for International Financial Institutions have declined to come. In your initial remarks you said that you do not want to talk about

visées et le maintien d'emplois pour le personnel — la plupart des employés ont reçu une offre de l'acquéreur et presque tous l'ont acceptée et ont continué de servir les clients. Ces transactions ont aussi permis à des concurrents de plus petite taille d'accroître leur réseau de points de vente visant une clientèle de particuliers.

Un autre facteur à considérer est le fait que, grâce à la révolution technologique à laquelle le secteur bancaire souscrit entièrement, la clientèle des services financiers au Canada dispose maintenant d'un choix plus grand que jamais d'options de services bancaires de grande qualité, dont la demande va croissant. Ce choix est à portée de guichet automatique, de téléphone et de site Web.

En terminant, je voudrais réaffirmer que, du point de vue de BMO Groupe financier, toute fusion bancaire bien planifiée et bien gérée devrait être et peut être effectuée dans l'intérêt du public. C'est la position que notre document d'information expose en détail.

Sauf le respect que je vous dois, je m'abstiendrai de commenter devant les honorables sénateurs toute rumeur de fusion précise ou toute spéculation puisqu'il ne serait ni dans l'intérêt de BMO ni dans celui du public de le faire. Cependant, je voudrais qu'il soit clair que, chez BMO Groupe financier, nous ne comptons pas sur une fusion pour garantir notre avenir. Nous préparons notre avenir actuellement en mettant en œuvre une stratégie dynamique allant droit au but et prévoyant des investissements au Canada et une expansion aux États-Unis. Pour nous une fusion serait un moyen de renforcer notre assise financière, ce qui nous permettrait de mettre en œuvre cette stratégie plus rapidement et plus efficacement.

Si une occasion de fusion susceptible de nous rapprocher de nos objectifs stratégiques se présentait à nous, nous serions prêts à l'étudier sérieusement. Cependant, fusion ou pas, nous continuerons de porter la plus grande attention et le plus grand soin à préserver la relation ancienne et spéciale que nous entretenons avec les Canadiens; nous continuerons de respecter leurs droits et leurs besoins de même que leurs points de vue sur la façon dont nous devons nous comporter.

[Français]

Merci à nouveau de nous avoir accordé l'occasion de participer à vos discussions sur cet important sujet.

[Traduction]

Si vous avez des questions, je me ferai un plaisir d'y répondre.

Le sénateur Tkachuk: Merci beaucoup, monsieur Comper. C'était très bien. L'étude de la présente question d'intérêt public a été mise sur pied peu après que des médias eurent fait état d'une fusion éventuelle entre la Banque de Montréal et la Banque de Nouvelle-Écosse. Bien entendu, nous tenions à ce que les ministres comparaissent devant nous pour nous expliquer le fonctionnement du processus et les problèmes qu'il pose. Le ministre des Finances et le secrétaire d'État (Institutions financières internationales) ont tous deux décliné l'invitation.

that. I do not want to ask you about potential mergers. However, I will try to find out how the process that we have now works or does not work.

Both the BMO Financial Group and the Scotiabank were reported in both national newspapers, the *Globe and Mail* and the *National Post*, to have had merger talks.

Did you and the Bank of Nova Scotia have discussions, either formally or informally, on merging your two institutions?

Mr. Comper: As I said, senator, in my opening remarks, I will decline to comment on speculation about mergers.

However, coming to your point on the process, it was clear at the time of the proposed mergers in 1998 that the government said, "Look, you guys are jumping the gun. We have to get through the MacKay task force. We have to lay out the groundwork. We have Bill C-8 and a whole process." The government articulated the merger approval process in February 2001. There were three elements to it.

One was that the Competition Bureau would opine on matters of competition. The Office of the Superintendent of Financial Institutions would opine on the safety and soundness issues. As well, there would be a public interest test.

The fact is that the process elements are very well laid out, but there has been lack of clarity around the definition of the public interest test. Frankly, it would be irresponsible of anyone to proceed with a merger proposal absent some clarity around that definition. That is why the government, and I would commend them for it, has initiated this process, to get some clarity and more specificity around that definition of the public interest test.

Senator Tkachuk: Are you telling me that the stories in the *Globe and Mail* and the *National Post* on your proposed merger were pure speculation on their part?

Mr. Comper: As I said, senator, I will decline to comment on any speculation or rumours about mergers.

Senator Tkachuk: Mr. Comper, I do not understand why you say that. We are trying to come to some resolution here on public interest. I do not want to grind an old axe or anything like that. Surely, as one of the leading financial institutions, you have some responsibility to those of us in this room to talk about whether you did have a process, how it worked, why it failed and how we can make it better, so this does not happen again. You have all your employees to consider. There are people who have money in your bank in their pension plans. This information was in the newspaper. Then the *Globe and Mail* and the *National Post* were making it up, which is possible. I am not saying it is impossible. I am just asking what I think are some pretty ordinary questions. I will follow that up with a third question.

Dans vos propos liminaires, vous nous avez dit que vous ne vouliez pas en parler. Je ne souhaite pas vous interroger au sujet de fusions éventuelles. Cependant, je vais tenter de déterminer dans quelle mesure le processus en place fonctionne ou ne fonctionne pas.

Dans les deux journaux nationaux, soit le *Globe and Mail* et le *National Post*, on a cependant écrit que BMO Groupe financier et la Banque Scotia avaient discuté d'une éventuelle fusion.

La Banque de Nouvelle-Écosse et le groupe que vous représentez ont-ils, de façon officielle ou officieuse, discuté d'une éventuelle fusion?

M. Comper: Sénateur, comme je l'ai dit dans mes propos d'ouverture, je m'abstiendrai de commenter toute spéculation sur d'éventuelles fusions.

En ce qui a trait au point que vous avez soulevé sur le processus, il est toutefois clair que, à l'époque des fusions proposées en 1998, le gouvernement a dit: «Messieurs, vous allez un peu vite en affaires. Nous allons attendre les résultats du groupe de travail MacKay. Nous allons préparer le terrain. Il faudra d'abord passer par le projet de loi C-8 et tout un processus.» En février 2001, le gouvernement a jeté les bases du mécanisme d'approbation des fusions. Il comporte trois éléments.

C'est le Bureau de la concurrence qui aura compétence dans le domaine de la concurrence. Le Bureau du surintendant des institutions financières se chargera des questions touchant la sécurité et la solidité. Enfin, on appliquera également un critère relatif à l'intérêt public.

Le fait est que les éléments du processus ont été très bien exposés, à ceci près que la définition du critère relatif à l'intérêt public est demeurée vague. Franchement, il serait irresponsable pour quiconque de se lancer dans une fusion en l'absence d'une définition claire à ce sujet. Voilà pourquoi le gouvernement a amorcé le présent processus, et je l'en félicite, pour clarifier et préciser la définition du critère relatif à l'intérêt public.

Le sénateur Tkachuk: Êtes-vous en train de me dire que les articles du *Globe and Mail* et du *National Post* faisant état de votre fusion proposée n'étaient que de la pure spéculation?

M. Comper: Sénateur, j'ai dit que j'allais m'abstenir de commenter toute spéculation ou rumeur sur les fusions.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur Comper, je ne vous comprends pas. Nous sommes ici pour régler si possible la question d'intérêt public. Je ne veux pas rabâcher des histoires anciennes ni rien du genre. À titre de représentant de l'une des institutions financières dominantes, vous devez assurément aux personnes réunies ici de dire si vous avez ou non mis un processus en branle, de nous parler de son fonctionnement, puis des raisons de son échec et de ce que nous pouvons faire pour améliorer les choses, de façon que cela ne se reproduise plus. Vous devez aussi tenir compte de vos employés. Votre banque détient les fonds de retraite de Canadiens. L'information est parue dans le journal. Il faut donc croire que le *Globe and Mail* et le *National Post* ont tout inventé, ce qui est possible. Je ne dis pas que c'est impossible. Les questions que je vous pose me semblent plutôt anodines. Je vais en poser une troisième.

Did you or any of your key personnel have meetings, formally or informally, with Minister Manley and/or his staff or Minister Bevilacqua and/or any of his staff regarding a merger with the Scotiabank?

Mr. Comper: Senator, I decline to comment on that specific matter, as you would expect. I think you would expect me to not comment on any matters of that nature. That is speculation and rumour. I will not comment on that.

Senator Tkachuk: I understand that the merger talks are dead, or at least that is the impression I got from Scotiabank, which was not very forthcoming either. Does BMO Financial Group employ the services, by contract or retainer, of a company called Strategic Counsel?

Mr. Comper: We have many relationships with many different consulting firms. In fact, we do have a relationship with Strategic Counsel.

Senator Tkachuk: Did a representative of that company, Peter Donolo, as reported in one of the major papers, visit the Prime Minister and/or the Minister of Finance on your behalf and report on the government's intentions on the question of a merger between you and Scotiabank?

Mr. Comper: Mr. Donolo is not a registered lobbyist and would never lobby for us. He has acted in some consulting capacity for us on several occasions.

Senator Tkachuk: Did any other member of the firm do that?

Mr. Comper: Given that I am not going to comment on speculation or mergers, it would be inappropriate to comment on any activities that might have been undertaken by other people, but I have no knowledge of that.

Senator Tkachuk: I am not asking about a security matter. I am just asking whether this story was true, whether it happened.

Mr. Comper: As I said, senator, with all due respect, it is just not in our interest for me to comment on speculation or rumours.

Senator Tkachuk: You cannot have it both ways, sir. You are a leading financial institution. You are here to argue the case of why banks should merge. If you made an attempt and it failed because the process did not work or you were told "no" for some reason, since the ministers will not talk about it, I think you have an obligation to tell not only us, but also your shareholders, what transpired. I do not think you can get away with saying, "Well, I am not going to comment on something."

Mr. Comper: The purpose of —

Est-ce que des membres clés de votre personnel ou vous-même avez eu des rencontres officielles ou officieuses avec le ministre Manley ou le ministre Bevilacqua, en encore un des membres de leur personnel, concernant une éventuelle fusion avec la Banque Scotia?

M. Comper: Sénateur, je vais m'abstenir, vous vous doutez bien, d'entrer dans les détails. Vous vous attendez, j'en suis sûr, à ce que je refuse de commenter des questions de cette nature. Il s'agit uniquement de spéculations et de rumeurs. Je ne ferai pas de commentaires à ce sujet.

Le sénateur Tkachuk: Je crois comprendre que les pourparlers en vue d'une fusion sont au point mort. C'est du moins l'impression que m'a donnée la Banque Scotia, qui ne s'est pas montrée beaucoup plus loquace que vous. BMO Groupe financier a-t-il recours aux services, par contrat ou par provision, d'une société appelée Strategic Counsel?

M. Comper: Nous entretenons de nombreuses relations avec un grand nombre de cabinets d'experts-conseils différents. En fait, nous avons une relation de ce genre avec Strategic Counsel.

Le sénateur Tkachuk: Un représentant de cette société, Peter Donolo, a-t-il, comme on le rapporte dans l'un des grands quotidiens, rendu visite au premier ministre ou au ministre des Finances en votre nom et rendu compte des intentions du gouvernement relativement à une éventuelle fusion entre la Banque Scotia et votre institution?

M. Comper: M. Donolo n'est pas un lobbyiste inscrit et n'agirait jamais à titre de lobbyiste pour nous. Il a agi pour nous à titre de conseiller à quelques reprises.

Le sénateur Tkachuk: Un autre membre de ce cabinet a-t-il effectué ce genre de travail pour vous?

M. Comper: Comme je refuse de commenter sur des spéculations ou des fusions, je serais bien mal avisé de commenter sur des activités qui ont pu être entreprises par d'autres personnes, mais je ne suis pas au courant.

Le sénateur Tkachuk: Je ne pose pas de questions qui soulèvent un problème de sécurité. Tout ce que je veux savoir, c'est si l'histoire est véridique, si cela s'est bel et bien produit.

M. Comper: Avec tout le respect que je vous dois, sénateur, il n'est tout simplement pas dans notre intérêt, comme je l'ai déjà dit, de commenter sur des spéculations ou des rumeurs.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur, on ne peut pas tout avoir. Vous représentez une institution financière de premier plan. Vous êtes ici pour défendre le droit des banques de fusionner. Si vous avez fait une tentative et qu'elle a échoué parce que le processus s'est révélé inopérant ou que vous avez essuyé un «non» pour une raison ou pour une autre, puisque les ministres refusent d'en parler, je pense que vous avez l'obligation de nous dire non seulement à nous, mais aussi à vos actionnaires, ce qui est arrivé. Je ne crois pas que vous devriez pouvoir vous en sortir en vous contentant de dire: «Eh bien, je refuse de commenter.»

M. Comper: L'objectif de...

The Chairman: The witness has made his position abundantly clear. I do not want to embarrass him.

Senator Tkachuk: I am not trying to do that.

The Chairman: You have asked him four or five questions, and he says he cannot comment.

Senator Tkachuk: He said that he will not comment. That is his prerogative. I will ask him again.

Mr. Comper: I thought we were here to discuss the process. As I said earlier, I think that process is not complete yet. We said, back in 1998, that we needed to put the process in place. We said in 2001 that it would have three elements: a competition test, a test from the Superintendent of Financial Institutions, and a definition of the public interest. We have not had clarity around that so far. This part of the process, therefore, is to put in place that definition. The Minister of Finance and Minister Bevilacqua have asked this committee and the House of Commons committee to help in that definition of the public interest test. I fully support that.

As I said before, and I would reinforce it, senator, it would be irresponsible to proceed with any merger proposal absent the definition of those three elements of the test.

Senator Kroft: Good afternoon and welcome, Mr. Comper. You will be relieved to know I am not going to pursue the same line of questioning.

In your background paper, you say that while it is clear that increased exports of manufactured goods contribute to the improved performance of the national economy, it is less clear why expanding bank operations abroad lead to improved economic performance.

I would agree, and I would also suggest to you that probably one of the more difficult things to convey, and so perhaps it has not been conveyed successfully, is why expanding bank operations abroad serve the broad Canadian interest. In the last go-around in 1998, Canadians generally and Canadian business were not greatly impressed by the idea. I would like to pursue that macro area. I do so while at the same time acknowledging — and thanking you for it — that you have raised some very interesting and specific points and suggestions about conditions. There is a lot of valuable material there. However, I will use the small amount of time I have available to pursue the macro area.

Let us, as they say, follow the money. First, as an industry, do you have a sense, in both percentages and dollars — obviously you do within your own bank — of what you earn in your foreign operations? I think you said one third.

Mr. Comper: It is approximately 35 per cent, yes.

Le président: La position du témoin est on ne peu plus claire. Je ne tiens pas à ce qu'il soit plongé dans l'embarras.

Le sénateur Tkachuk: Ce n'est pas ce que je cherche à faire.

Le président: Vous lui avez posé quatre ou cinq questions, et il affirme ne pas être en mesure de commenter.

Le sénateur Tkachuk: Il dit plutôt qu'il ne fera pas de commentaires. C'est sa prérogative. Je vais poser la question de nouveau.

M. Comper: Je croyais que nous étions ici pour discuter du processus. Comme je l'ai indiqué plus tôt, le processus, à mon avis, n'est pas encore complet. En 1998, nous avons dit qu'il fallait d'abord mettre le processus en place. En 2001, nous avons affirmé que le processus comporterait trois éléments: un critère fondé sur la concurrence, un critère appliqué par le Surintendant des institutions financières et une définition de l'intérêt public. Jusqu'ici, on n'a pas encore clarifié cette question. La présente partie du processus a donc pour but d'adopter la définition en question. Le ministre des Finances et le ministre Bevilacqua ont demandé au comité et au comité de la Chambre des communes de contribuer à clarifier la définition du critère relatif à l'intérêt public. Je suis tout à fait d'accord avec cette position.

Comme je l'ai indiqué auparavant, sénateur, et j'insiste sur ce point, il serait irresponsable d'entreprendre toute démarche de fusion en l'absence du critère.

Le sénateur Kroft: Bon après-midi, et bienvenue, monsieur Comper. Vous serez soulagé d'apprendre que je n'ai pas l'intention de poursuivre dans la même veine.

Dans votre document d'information, vous affirmez ceci: s'il est clair qu'une augmentation des exportations de biens manufacturés contribue à l'amélioration du rendement de l'économie nationale, les raisons pour lesquelles une augmentation des activités bancaires à l'étranger se traduiraient par une amélioration du rendement économique sautent moins aux yeux.

Je suis d'accord, et je crois que l'un des messages les plus difficiles à faire passer — peut-être n'y est-on pas parvenu — a probablement trait aux raisons qui font qu'une expansion des activités bancaires à l'étranger est dans l'intérêt des Canadiens au sens large. La dernière fois qu'on a abordé cette question, soit en 1998, les entreprises canadiennes et les Canadiens en général ne se sont pas montrés trop intéressés par cette idée. J'aimerais en rester au niveau macro-économique. Je le fais tout en reconnaissant que vous avez présenté certaines suggestions et certains points très intéressants et précis au sujet des conditions, ce dont je vous remercie. Il y a beaucoup de renseignements précieux. Cependant, je vais utiliser le peu de temps qui m'est imparti pour aborder la question au niveau macro-économique.

Nous allons, comme on dit, suivre l'argent. D'abord, avez-vous une idée, en pourcentage et en dollars — de toute évidence, vous êtes au courant pour votre propre banque — de ce que vous rapportent vos activités à l'étranger? Je crois que vous avez dit qu'elles comptaient pour un tiers de vos activités.

M. Comper: Oui, environ 35 p. 100.

Senator Kroft: I think we heard from another witness in the case of another bank, perhaps the Scotiabank that it might have been as high as 50 per cent. I would like to get an understanding, and I think it would be helpful to Canadians in looking at the impact of foreign operations, of what happens to that money. First, does that money you talked about earning come back to Canada? Obviously you cannot answer that because you may be making another foreign investment, but barring a large capital commitment for a new venture, how much of those foreign earnings would you repatriate in an ordinary operating year?

Mr. Comper: We would repatriate, in our consolidated income statement, 100 per cent of it. However, it flows in different ways. There are a couple of benefits to your point on the macro issues, which I think is very important. One is the income flow. On average, we have data that suggests that one out of two Canadians is either a direct or beneficial participant in Canadian bank shares, either in their pension funds or through their mutual funds or other things of that nature. Between 30 and 40 per cent of the net income we receive is paid out in dividends to those shareholders of the Canadian banks. The more we earn, the higher the dividends, the more the pay-outs and returns to the shareholders, and about one-half of Canadians are beneficial or direct owners of shares in Canadian banks. That is the dollars and cents part of it.

On a more important and macro level, though, the fact is that when we have significant operations in the United States, we have support functions in place to support those activities. Let me take the example of our technology division. The technology requirements of our operations in the United States are managed from our technology operations in Canada. The more we expand in the U.S., the more investment we make in information technology and the more technology jobs we have, and those jobs are primarily in Toronto and Montreal. For example, it might come as a surprise — it does to some people — that BMO Financial Group employs 1,000 software engineers. The more we expand and grow, the more we are creating jobs back here in Canada to support those operations.

Senator Kroft: You talked about the value to the shareholders, that is, what flows through to dividends, and possibly share appreciation. I am interested now in the growth of the reinvestment in Canada of money earned abroad.

Would you expect, looking into the future, that as your international operations grow, that the Canadian support base — and I know you touched on this and I would like to come back to it — what might be called “support operations” or “backroom operations,” would tend to be disproportionately higher? Would you expect that even though you are expanding your operations,

Le sénateur Kroft: Je crois avoir entendu un témoin représentant une autre banque, la Banque Scotia, peut-être, dire que la proportion pouvait atteindre 50 p. 100. J'aimerais comprendre, et je crois que cela aiderait les Canadiens à se faire une idée de l'impact des activités à l'étranger, ce qui arrive à cet argent. D'abord, l'argent que vous avez dit gagner revient-il au Canada? De toute évidence, vous ne pouvez pas répondre à cette question puisqu'il est possible que vous fassiez d'autres investissements étrangers, mais, en l'absence d'un engagement majeur de capitaux pour une nouvelle entreprise, quel pourcentage de ces recettes étrangères rapatriez-vous au cours d'une année de fonctionnement ordinaire?

M. Comper: Dans notre compte de résultats consolidé, le pourcentage de fonds rapatriés serait de 100 p. 100. Cependant, l'argent emprunte des voies différentes. Votre question sur les enjeux macro-économiques comporte deux ou trois avantages qui me semblent très importants. Le premier a trait au mouvement des revenus. Nous avons des données qui laissent entendre que, en moyenne, un Canadien sur deux détient une participation directe ou effective dans des banques canadiennes, que ce soit par l'entremise de fonds de retraite ou de fonds communs de placement ou d'autres instruments de cette nature. De 30 à 40 p. 100 des revenus nets que nous touchons sont versés aux actionnaires des banques canadiennes sous forme de dividendes. Plus nous gagnons, plus les dividendes sont élevés, et plus les remises ou les rendements pour les actionnaires sont élevés. Or, il se trouve que près de la moitié des Canadiens détiennent une participation effective ou directe dans les banques canadiennes. Voilà pour l'aspect de la question touchant les dollars et les cents.

À un niveau plus macro-économique et plus important encore, cependant, nous menons des activités considérables aux États-Unis, et nous avons des fonctions de soutien en place pour les activités en question. Permettez-moi de citer l'exemple de notre division de la technologie. C'est à partir du Canada que nous administrons les besoins en technologie de nos activités aux États-Unis. Plus nous prenons de l'expansion aux États-Unis, plus nous investissons dans la technologie de l'information et plus nous créons ici d'emplois dans le domaine de la technologie, surtout à Toronto et à Montréal. À titre d'exemple, vous serez peut-être surpris d'apprendre — certaines personnes le sont — que BMO Groupe financier emploie 1 000 ingénieurs en logiciel. Plus nous prenons de l'expansion et grandissons, plus nous créons d'emplois ici au Canada à l'appui de ces activités.

Le sénateur Kroft: Vous avez fait allusion aux avantages pour les actionnaires, c'est-à-dire les dividendes qu'ils touchent et peut-être aussi l'appréciation des actions qu'ils détiennent. J'aimerais maintenant que vous me parliez de la croissance du réinvestissement au Canada de vos recettes étrangères.

Considérant l'avenir, diriez-vous que, au fur et à mesure que vos activités internationales s'accroissent, l'infrastructure de soutien canadienne — je sais que vous en avez parlé et j'aimerais y revenir — ce qu'on pourrait appeler les «activités de soutien» ou les «activités accessoires», aura tendance à prendre de l'ampleur de façon disproportionnée? Même si vos activités

your Canadian business, your investment in people and software and hardware and everything else, would continue to grow substantially?

Many Canadians might confuse financial institutions with other businesses that go abroad and their next plant expansion will be in the Southern United States or somewhere else. The head office remains, but the growth is somewhere else. You are saying it is leveraged the other way. As your international growth develops, the reinvestment in people, services and, probably, bricks and mortar, would tend to be in Canada. Is that the case?

Mr. Comper: Correct. There is another example of that. One of the functions we perform in our bank, as do other banks, is called "international money market and foreign exchange activities." The people who actually do the trading for us are located *inter alia* in Chicago, New York, Toronto, London, England; Singapore, Hong Kong, et cetera. The processing for all those trading activities in all those different locations is located in Montreal. There is one centralized unit. Modern telecommunications allow you to support those kinds of activities from one location, and we do all of that in Montreal. Several hundred jobs support those activities. In the era of previous technologies, a lot of those support activities were decentralized into different operations around the world. With modern technology, our business, financial services, is basically information processing. I like to think that we are in the business of moving information about money, and with today's telecommunications technology, we can do it in one location in Montreal.

Senator Kroft: That leads me to another question. Taking your money market traders as an example, or your investment bankers or whoever, is there a risk that you are exporting your high-end or high-cost or high-income or high-powered people abroad and that the lower end of the salary scale functions stay in Canada?

Mr. Comper: The reverse is the case. Some of the data in our detailed report suggests that while Canadian business has been expanding abroad, the growth in the higher-paid head-office jobs has been greater in Canada than the growth of the businesses outside the country.

We put people on the ground where the business is to be done and where the customers are. That is why we have operations in Canada, the United States and around the world. Much of the intellectual capital is located in our domestic activities here in Canada.

Senator Kroft: The growth abroad would result in a relative build-up of the intellectual capital in Canada, and not somewhere else?

Mr. Comper: That is correct.

continuent de prendre de l'expansion, vous attendriez-vous à ce que vos activités ou vos investissements dans les ressources humaines, les logiciels, le matériel et tout le reste, continuent d'augmenter de façon marquée?

De nombreux Canadiens risquent de confondre les institutions financières avec d'autres entreprises qui s'implantent à l'étranger et dont la future expansion des installations sera dans le sud des États-Unis ou ailleurs. Le siège social demeure, mais la croissance se réalise ailleurs. Ce que vous nous dites, c'est que c'est le contraire qui se produit. Au fur et à mesure que vous prenez de l'expansion sur la scène internationale, le réinvestissement dans les ressources humaines, les services et, probablement, le matériel tend à se concentrer au Canada. Est-ce bien le cas?

M. Comper: Tout à fait. Je peux vous citer un autre exemple. L'une des fonctions dont s'acquitte notre banque, à l'instar d'autres banques, est ce que nous appelons les «activités liées au marché monétaire international et aux opérations de change». Les personnes qui font des échanges pour nous sont établies entre autres à Chicago, New York, Toronto, Londres, Singapour, Hong Kong, et cetera. Le traitement des activités qui se déroulent dans ces lieux différents se concentre à Montréal. Nous misons sur une unité centralisée. Les télécommunications modernes vous permettent d'effectuer tous ces genres d'activités au même endroit, et nous le faisons à Montréal. Le soutien de ces activités compte pour quelques centaines d'emplois. Avec les technologies plus anciennes, un bon nombre de ces activités de soutien étaient décentralisées et menées ailleurs dans le monde. Grâce à la technologie moderne, nos services commerciaux et financiers consistent essentiellement à traiter de l'information. Je me plais à croire que nous avons pour tâche de faire circuler de l'information sur de l'argent. Grâce à la technologie des télécommunications d'aujourd'hui, nous pouvons le faire à partir de Montréal.

Le sénateur Kroft: Voilà qui m'amène à la question suivante. Si on reprend l'exemple des opérateurs sur le marché monétaire, des banquiers des banques d'investissement ou de je ne sais trop quoi que vous avez donné, ne courez-vous pas le risque d'exporter vos ressources humaines haut de gamme ou encore à coût, à revenu ou à pouvoir élevés à l'étranger pour conserver au Canada les fonctions qui se concentrent au bas de l'échelle salariale?

M. Comper: C'est le contraire qui se produit. Certaines des données qui figurent dans notre rapport détaillé laissent entendre que, avec l'expansion des activités canadiennes à l'étranger, la croissance des emplois fortement rémunérés au siège social a été plus grande au Canada que la croissance des activités à l'extérieur du pays.

Nous embauchons des gens là où les activités s'effectuent et là où sont les clients. C'est pourquoi nous sommes présents au Canada, aux États-Unis et dans le reste du monde. Une bonne part du capital intellectuel se concentre dans nos activités intérieures ici même au Canada.

Le sénateur Kroft: La croissance à l'étranger entraînerait un renforcement relatif du capital intellectuel ici au Canada, et non ailleurs?

M. Comper: Exactement.

Senator Kelleher: I would like to question you about mergers, assuming they will be permitted. Various concerns come to mind. If the Competition Bureau, for example, in the event of a merger ordered a divestiture of branches, concerns have been expressed that it might not be possible to sell off those branches and people will be without a bank in their hometown. Would this be a problem? You have some experience in this area, as you have picked up some branches.

Mr. Comper: We have picked them up and divested them. We have experience both ways.

Senator Kelleher: Do you see this as a problem?

Mr. Comper: I do not see this as a problem. In fact, there is a ready market, and several people have expressed the view before this committee that they would be interested in acquiring branches. Our experience in the marketplace is that that is the case. In Western Canada, it was the credit unions. In Quebec, when we divested some branches, it was National Bank. When TD Canada Trust divested branches in Ontario, we in fact were the purchaser. It has gone both ways. I do not see that as a concern.

Senator Kelleher: Have you found it necessary to close any of those branches that you acquired as a result of the TD Canada Trust merger?

Mr. Comper: I think there might have been one branch, senator, that was closed. If you had two branches as a result of a merger or proposed merger across the street from each other, and they were both suboptimal, you might look at building a third location that would be larger and more functional. You would combine the people, the assets and the client base of the two branches into a larger third location. It is one of the options when you look at tuning the network after a merger. There are different ways of going about it.

Senator Kelleher: According to your notes, you appear to have taken good care of the new employees you acquired. The other important element, of course, is the customers. What has your experience been? Were they satisfied after you took over these branches? How would you characterize the situation?

Mr. Comper: As I said in my comments, we are measuring customer satisfaction scores that are above the BMO national average. We feel pretty good about it.

Our philosophy and strategy is that, if we get it right with our employees, they will get it right with the clients, and the clients will reward us with more business. It is in our interest to keep the clients and employees happy, and to do it in a manner that is as

Le sénateur Kelleher: J'aimerais poser des questions au sujet des fusions, à supposer qu'elles soient permises. Diverses préoccupations viennent à l'esprit. Si, par exemple, le Bureau de la concurrence oblige des banques qui fusionnent leurs activités à se dessaisir de succursales, certains ont dit croire qu'il ne sera pas possible de vendre les succursales en question et que des gens se retrouveront sans une banque dans leur localité. Cela serait-il un problème? Vous avez une certaine expérience dans ce domaine puisque vous avez vous-même fait l'acquisition de certaines succursales.

M. Comper: Nous avons acquis des succursales et nous nous sommes départis d'un certain nombre d'entre elles. Nous avons de l'expérience dans un sens comme dans l'autre.

Le sénateur Kelleher: À vos yeux, y a-t-il un problème?

M. Comper: Je n'y vois pas un problème. En fait, il existe un marché, et quelques personnes ont affirmé devant le comité qu'elles seraient intéressées à faire l'acquisition de succursales. Notre expérience du marché le confirme. Dans l'Ouest canadien, ce sont les coopératives de crédit qui ont fait l'acquisition des succursales. Au Québec, lorsque nous nous sommes départis de certaines succursales, la Banque Nationale est intervenue. Lorsque TD Canada Trust s'est dessaisi de succursales en Ontario, nous en avons nous-mêmes fait l'acquisition. La dynamique est allée dans les deux sens. Je n'y vois pas de problème.

Le sénateur Kelleher: Avez-vous jugé nécessaire de fermer l'une ou l'autre des succursales dont vous avez fait l'acquisition à la suite de la fusion TD Canada Trust?

M. Comper: Sénateur, nous avons peut-être fermé une succursale. Lorsque, à la suite d'une fusion ou d'une fusion proposée, on se retrouve avec deux succursales qui se font face et que ni l'une ni l'autre ne fonctionnent de façon optimale, on envisage d'établir un troisième établissement qui sera à la fois plus vaste et plus fonctionnel. On combine les ressources humaines, les actifs et la clientèle des deux succursales dans une troisième succursale de plus grande taille. C'est l'une des options qui se présente lorsque, au terme d'une fusion, on porte un regard sur l'ensemble du réseau. Il y a différentes façons de procéder possibles.

Le sénateur Kelleher: À la lecture de vos remarques, on constate que vous semblez bien vous occuper des employés qui travaillent pour les établissements dont vous faites l'acquisition. L'autre élément important, naturellement, ce sont les clients. Comment qualifieriez-vous votre expérience à cet égard? Une fois que vous avez pris possession de ces succursales, se sont-ils montrés satisfaits? Comment caractériseriez-vous la situation?

M. Comper: Comme je l'ai indiqué dans mes commentaires, nous obtenons des indices de satisfaction des clients supérieurs à la moyenne nationale de BMO. Sur ce plan, nous sommes relativement satisfaits.

Notre philosophie et notre stratégie se résument comme suit: lorsqu'on fait bien les choses pour les employés, les employés font bien les choses pour les clients, qui nous récompensent en faisant davantage appel à nos services. Il est dans notre intérêt que les

stable as possible. The assets here are the clients and employees. It is in our interest to do as good a job as possible of getting that right.

Senator Kelleher: When Mr. Clark from TD appeared before us, he expressed the view, and I hope I am paraphrasing it correctly, that he was not so sure that this type of hearing is necessary. The rules seem fairly clear, so why do we have to go through all this? Why could we not just go ahead based on what was there? He felt there was sufficient clarity of the public interest, and he was concerned that as a result of hearings of this nature, somebody might decide in a backroom in Ottawa to pile on new rules and regulations in attempting to define "public interest," making it more burdensome for the banks in question. Could I have your opinion?

Mr. Comper: I have a contrary view. I believe this is an important process. I have felt for a long time that we did not have clarity around the definition of the public interest. I agree that it would not be productive to have all sorts of rules and regulations. That is why it is important that an august body of thoughtful people such as this articulate the principles that would inform the public interest test.

Senator Mahovlich: Mr. Comper, thank you for appearing before us. I am not a member of this committee. You mention mergers and banks. What happens if you merge with a much larger bank in the United States? How do you stay on the farm? How do we keep the head office in Canada? BMO Financial Group does not even sound like a bank any more. It used to be the Bank of Montreal, correct?

Mr. Comper: It still is the Bank of Montreal.

Senator Mahovlich: BMO sounds like a bad deodorant.

Do you always merge with a smaller company?

Mr. Comper: The history of the Bank of Montreal has been one of amalgamation and consolidation starting in 1846, including the amalgamation with the Molsons Bank, the Merchants' Bank of Canada, the Bank of British North America and the Bank of Toronto.

Senator Mahovlich: They are all Canadian banks.

Mr. Comper: They are all Canadian banks. Right now, technically it is not possible to merge with an American bank.

Senator Mahovlich: What if we approve mergers? What if it is approved and you merge with a larger bank?

Mr. Comper: It would still be against the Bank Act as it is currently structured in terms of foreign ownership.

clients et les employés soient heureux, dans les meilleures conditions de stabilité possibles. Ici, ce sont les clients et les employés qui sont nos actifs. À cet égard, nous avons intérêt à faire le meilleur travail possible.

Le sénateur Kelleher: À l'occasion de sa comparaison devant nous, M. Clark de la TD a dit croire — et j'espère paraphraser ses propos comme il faut — qu'il n'était pas certain de la nécessité d'une audience comme celle-ci. Les règles semblent relativement claires. Pourquoi donc nous astreindre à cette démarche? Pourquoi ne pas aller de l'avant sur la foi des éléments dont on dispose? La question d'intérêt public lui apparaissait suffisamment claire, et il s'inquiétait de la possibilité que, à la suite d'audiences de cette nature, quelqu'un, dans un bureau obscur d'Ottawa, décide de produire des règles et des règlements nouveaux pour tenter de définir la notion d'"intérêt public", ce qui aurait pour effet d'alourdir davantage le fardeau des banques concernées. Pourrais-je connaître votre opinion à ce sujet?

M. Comper: Je pense le contraire. À mes yeux, il s'agit d'une démarche importante. Depuis longtemps, je suis d'avis que la définition de la notion d'intérêt public est ambiguë. Je suis d'accord pour dire qu'il serait improductif d'accumuler toutes sortes de règles et de règlements. Voilà pourquoi il importe qu'un auguste aréopage de personnes réfléchies comme vous définissent les principes qui éclaireront la notion d'intérêt public.

Le sénateur Mahovlich: Monsieur Comper, merci de comparaître devant nous. Je ne suis pas membre du comité. Vous avez fait allusion aux fusions et aux banques. Qu'arrive-t-il si vous fusionnez avec une banque beaucoup plus grande que la vôtre aux États-Unis? Comment, dans ces conditions, rester en place? Comment conserver le siège social au Canada? Vous vous appelez BMO Groupe financier. On n'a même plus l'impression d'avoir affaire à une banque. Auparavant, il s'agissait de la Banque de Montréal, n'est-ce pas?

M. Comper: Il s'agit toujours de la Banque de Montréal.

Le sénateur Mahovlich: BMO? On dirait le nom d'un désodorisant bon marché.

Fusionnez-vous toujours vos activités avec celles d'une société plus petite?

M. Comper: Depuis 1846, la Banque de Montréal a toujours fonctionné par fusion et intégration, à commencer par la fusion de la Molson's Bank, de la Merchants Bank of Canada, de la Bank of British North America et de la Bank of Toronto.

Le sénateur Mahovlich: Toutes des banques canadiennes.

M. Comper: C'est vrai. À l'heure actuelle, il est techniquement impossible de fusionner ses activités à celles d'une banque américaine.

Le sénateur Mahovlich: Même si nous approuvons des fusions? Qu'arrivera-t-il si les fusions sont approuvées et que vous fusionniez vos activités à celles d'une banque de plus grande taille?

M. Comper: La mesure contreviendrait malgré tout aux dispositions actuelles sur la propriété étrangère de la Loi sur les banques.

Senator Mahovich: Do we have a law in place?

Mr. Comper: Yes, there is a law in place. That was Bill C-8, and foreign ownership was extended.

Senator Angus: Welcome. Congratulations on your excellent results reported today.

There is a bank right next door to this building. Is that one of your branches?

Mr. Comper: Yes, it is.

Senator Angus: It has not been sold?

Mr. Comper: No, it has not. We do not own the building. It is owned by the Government of Canada.

Senator Angus: My window upstairs looks out on that building. It is the only building on the street that does not fly a Canadian flag.

Back in June or early July, we looked out one day and there was the flag. It had fallen down or something and was at the bottom of the flagpole. It has gradually disintegrated. We watched it with horror, and it has never been replaced. I thought maybe you had sold that branch off, or perhaps the real answer is that it is not your building. You do not need to answer, but you may want to take note of that.

Mr. Comper: Thank you for drawing that to my attention. I will attend to it.

Senator Angus: The issue that Senator Kelleher raised with you is a serious one. You said you disagree with Mr. Clark, which is fine, and we are here and there is an ongoing process. The word "clarity" seems to be the key word. Notwithstanding the letter that we received, after nearly three days, I am not sure what is not clear in Bill C-8 and the merger guidelines, both from the Competition Bureau and Department of Finance. Perhaps you can tell me, because you said you believe this is a good process. What is not clear?

Mr. Comper: There is talk of the public interest, but then it stops there. What should happen in the case of a merger in terms of access to services, availability of credit and transitional support? It is important for this committee to advise the government that those areas should be addressed in the formal public interest impact assessment document as part of the merger process.

Senator Angus: As I have noted, and do not feel you have to necessarily agree or disagree with us, "public interest" is a subjective term. What you may think is in the public interest I might not, or what one politician might think it is another might not. We could sit here for years talking about the concept of public interest, but relative to what?

Le sénateur Mahovich: Des dispositions législatives sont en place?

M. Comper: Oui, c'est exact. Il y a eu le projet de loi C-8, et on a élargi les dispositions relatives à la propriété étrangère.

Le sénateur Angus: Bienvenue. Je vous félicite des excellents résultats qui ont été annoncés aujourd'hui.

Il y a une banque tout juste à côté de l'immeuble où nous nous trouvons. S'agit-il de l'une de vos succursales?

M. Comper: Oui.

Le sénateur Angus: Elle n'a pas été vendue?

M. Comper: Non. L'immeuble ne nous appartient pas. Il appartient au gouvernement du Canada.

Le sénateur Angus: La fenêtre du bureau que j'occupe à l'étage donne sur cet immeuble. C'est le seul immeuble de la rue à ne pas arborer un drapeau canadien.

En juin ou au début de juillet, nous avons jeté un coup d'œil et aperçu le drapeau qui était tombé, ou je ne sais quoi, et qui ballait au bas du mât. Il s'était peu à peu désintégré. Nous avons été horrifiés par ce spectacle, et jamais le drapeau n'a été remplacé. Je me suis dit que vous aviez peut-être vendu cette succursale, mais l'explication véritable réside peut-être dans le fait que l'immeuble ne vous appartient pas. Vous n'avez pas à me répondre, mais vous voudrez peut-être prendre bonne note de ce que je vous ai dit.

M. Comper: Merci d'avoir porté le problème à mon attention. Je vais m'en occuper.

Le sénateur Angus: La question que le sénateur Kelleher vous a posée est sérieuse. Vous vous dites en désaccord avec M. Clark, ce qui est parfait, et nous sommes ici réunis, et un processus est en cours. Dans ce cas-ci, «clarté» semble le mot clé. Malgré la lettre que nous avons reçue, après près de trois jours, je ne suis pas certain de ce qui n'est pas clair dans le projet de loi C-8 et dans les lignes directrices sur les fusions, édictées par le Bureau de la concurrence et le ministère des Finances. Comme vous avez dit croire qu'il s'agit d'un processus valable, peut-être pourriez-vous m'éclairer. Quels sont donc les aspects qui manquent de clarté?

M. Comper: On fait allusion à l'intérêt public, mais on ne va pas plus loin. En cas de fusion, qu'arrive-t-il du point de vue de l'accès aux services, de la disponibilité du crédit et du soutien transitoire? Il importe que le comité recommande au gouvernement de veiller à ce que ces questions soient abordées dans le document officiel d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public dans le cadre du processus de fusion.

Le sénateur Angus: Comme je l'ai fait observer, et je ne crois pas que vous deviez nécessairement être d'accord ou en désaccord avec nous, l'expression «intérêt public» est subjective. Nous pouvons, vous et moi, nous faire une idée différente de ce qu'est l'intérêt public, il est possible que deux politiciens aient de cette notion une conception différente. Nous pourrions rester ici pour débattre pendant des années de la notion d'intérêt public, mais qu'utilise-t-on comme point de comparaison?

The evidence we have heard so far suggests that if one or more of our major \$5-billion-and-up banks are in the process of combining and they get through the Competition Bureau process, which will deal with most of those points you mentioned, and then the prudential issues of safety and soundness under OSFI, what is left, other than is this a politically good idea or not for our party, whoever we may be. I am having a real problem with that, and I believe we all are. Would you comment on that?

Mr. Comper: You made the point that the definition of “public interest” is subjective. I agree totally, absent some clarity. It is incumbent on this committee, as well as the Commons committee, to help the government reduce the degree of subjectivity in the definition, because I do not believe it is unreasonable for Canadians to expect that their interests will be looked after in any proposal that might come forward. It is perfectly reasonable for Canadians to ask how this is in their interest. How can they be assured that they will have access to branch services in their small towns? How can they get assurances that their friends who work at BMO Financial Group in Lethbridge, Alberta, will not lose their jobs as a result? How can I take comfort that my small business will have access to credit in the local communities?

Those are the areas of public interest that I think are legitimate sources of questions from Canadians. They have a right to have any proposed merger partners address those issues in their public interest impact assessment document. We can quickly come to a consensus on the major principles that should inform the public interest.

Senator Angus: I put it to you, Mr. Comper, that to go through this kind of process at OSFI and the Competition Bureau and then to be turned down is not in the public interest. When two major Canadian enterprises that are responsible businesses consider something to be in their best interests — one of them being in that business for 185 years and quite sophisticated as to what is the right way to behave in our financial services sector — to go through the expense, time and the effort that has been described to us as arduous, and draining on the infrastructure and the employees of the organization, and then to be told no, is not in the public interest. Therefore I am asking you, would it not be better, as Mr. Clark said and as Senator Kelleher was trying to get at, to be told upfront by whoever is the inhabitant across the street at the time, “Look, we think it is in the public interest to have bank mergers, so go for it,” or otherwise, and save all this angst, expense and waste?

Mr. Comper: I do not agree. I happen to believe that the government has laid out the process, part of which will be a requirement to meet the test of the public interest, and I think it is a legitimate item for Canadians to consider. As long as that is part

Les témoignages que nous avons entendus jusqu'ici laissent entendre que si l'une ou plusieurs de nos banques d'une valeur de 5 milliards de dollars et plus entreprennent de fusionner leurs activités, elles devront passer par le Bureau de la concurrence, qui s'occupe de la plupart des points que vous avez soulevés, puis par le BSIF, qui se charge des questions prudentielles touchant la sécurité et la solidité. Que reste-t-il d'autre, et sinon que telle ou telle partie croit ou non qu'il s'agit d'une bonne idée sur le plan politique? Cette question me pose un véritable problème, et je pense que c'est vrai pour nous tous. Voulez-vous dire quelques mots à ce sujet?

M. Comper: Vous avez dit que la définition de l'expression «intérêt public» était subjective. En l'absence de précisions, je suis tout à fait d'accord avec vous. Il incombe au comité de même qu'à celui de la Chambre des communes d'aider le gouvernement à réduire la part de subjectivité que renferme la définition: en effet, il ne me semble pas déraisonnable de la part des Canadiens de compter qu'on prendra leurs intérêts en considération dans le cadre de tout projet éventuel. Il est parfaitement raisonnable de la part des Canadiens de demander en quoi de telles démarches sont dans leur intérêt. Comment peuvent-ils avoir l'assurance qu'ils auront accès aux services d'une succursale dans leur petite localité? Comment peuvent-ils avoir l'assurance que leurs amis qui travaillent pour BMO Groupe financier à Lethbridge en Alberta ne perdront pas leur emploi à la suite d'une fusion? Comment puis-je avoir l'assurance que ma petite entreprise aura accès à du crédit dans la collectivité où elle est établie?

Ce sont là des questions d'intérêt public qui constituent à mes yeux des sources légitimes d'interrogations pour les Canadiens. On leur doit bien d'aborder ces questions dans le document concernant l'incidence sur l'intérêt public de projets de fusion. Nous pourrions rapidement en venir à un consensus sur les principes majeurs qui devraient éclairer la notion d'intérêt public.

Le sénateur Angus: Je pourrais vous répondre, monsieur Comper, que le fait de passer par ce genre de processus devant le BSIF et le Bureau de la concurrence pour ensuite essuyer un refus n'est pas dans l'intérêt public. Comment imaginer que deux grandes entreprises canadiennes responsables qui envisagent une mesure qui est dans leur intérêt — dont l'une est en activité depuis 185 ans et a une idée très claire de la façon de se comporter au sein de notre secteur des services financiers — consentent les investissements, le temps et les efforts requis par une démarche qu'on nous a présentée comme ardue et lourde pour l'infrastructure et les employés de l'organisation pour se faire dire non parce que le projet n'est pas dans l'intérêt public? Je vous pose donc la question: ne vaudrait-il pas mieux, comme M. Clark l'a dit et comme le sénateur Kelleher l'a laissé entendre, que l'occupant de l'immeuble de l'autre côté de la rue nous dise d'entrée de jeu: «Voilà, nous sommes d'avis que les fusions de banques sont dans l'intérêt du public, allez-y donc», ou autre chose du genre, et nous épargner cette angoisse, ces dépenses et ce gaspillage?

M. Comper: Je ne peux vous donner raison. Il se trouve que je suis d'avis que le gouvernement a jeté les bases du processus. Dans le cadre de ce processus, on devra répondre au critère de l'intérêt public, et je pense qu'il s'agit d'une question que les

of the process, it is important to add more clarity. You are right; it would be crazy to proceed with any kind of a proposal with only a subjective definition of an important part of the process. As long as that is part of the process, it is important to give it specificity.

Senator Angus: Just so you understand where I am coming from, some of my colleagues here, for example, do not think it is in the public interest that the government, in its first month in office, just willy-nilly cancelled the helicopter contract when gazillions of dollars had been invested, and now we have a problem because we do not have helicopters. It is a political decision of the government, whose job it is to decide in cabinet what is or is not in the public interest. We think that they spent a lot of money on Bill C-8, which I suggested was 38 inches thick, and much work was done by all the stakeholders, by us, and by MacKay before, and a process was laid out. That was followed by the guidelines that were issued and debated, and then the government had a job to do. The government was elected by the people to decide what is or is not in the public interest.

I do not understand why we have to do their work for them. Does that make any sense, or are we in a polarized situation?

Mr. Comper: I am sure you understand why it would be inappropriate for me to be critical of the process that the government has laid out and on which they want to proceed.

Senator Angus: Mr. Clark did not have a problem.

Mr. Comper: I happen to believe there is an element called the "public interest," which is an important factor that has to be considered by the government, and the government has decided that it wants to take advice and counsel from the Senate committee and the Commons committee on what that public interest should look like. We are here to support that, and given that the government has laid out the process they want to follow, I happen to believe it is legitimate for Canadians to ask the government to show them how this is in the public interest. We have pointed to specific areas.

Senator Angus: That is fair.

When the process is in place that enables you folks to say a merger is a legitimate business strategy for Canada's major banks, and it is legal, that process provides for this committee to do an analysis, but that, as I understand it and as we understand it, was to be part of a process to judge whether a specific merger proposal was or was not appropriate or in the public interest. That is troubling and that is not what we have here today.

Canadiens peuvent considérer en toute légitimité. Tant et aussi longtemps que cet aspect fera partie du processus, il importe de clarifier les notions en cause. Vous avez raison: ce serait de la folie que de donner suite à un projet fondé sur une définition subjective d'un volet important du processus. Tant et aussi longtemps que cette question fera partie du processus, il sera important de la préciser.

Le sénateur Angus: Permettez-moi de situer mes commentaires pour vous aider à comprendre où je veux en venir: certains de mes collègues ici présents, par exemple, ne croient pas qu'il est dans l'intérêt du public que le gouvernement fraîchement élu annule à la va-vite le contrat d'hélicoptères dans lequel on a investi des tonnes d'argent, surtout qu'on se retrouve aujourd'hui avec un problème sur les bras, faute d'hélicoptères. Le gouvernement a pris une décision politique: en effet, c'est au Cabinet qu'il incombe de décider de ce qui est ou non dans l'intérêt public. Nous sommes d'avis que le gouvernement a consacré beaucoup d'argent au projet de loi C-8 qui, ai-je dit, fait 38 pouces d'épaisseur, sans parler du travail effectué par l'ensemble des intervenants, par nous et par le groupe de travail MacKay. Toutes ces démarches ont abouti à l'élaboration d'un processus. On a par la suite émis des lignes directrices, qui ont fait l'objet d'un débat. Puis, le gouvernement avait un travail à faire. Les citoyens ont élu le gouvernement pour qu'il décide de ce qui est ou non dans l'intérêt public.

Je ne comprends pas pourquoi nous devrions faire son travail pour lui. Cela a-t-il un sens? Sommes-nous face à une situation polarisée?

M. Comper: Vous comprendrez qu'il serait inopportun que je critique le processus que le gouvernement a défini et à la lumière duquel il nous demande de procéder.

Le sénateur Angus: M. Clark n'y a pas vu d'inconvénients, lui.

M. Comper: Il se trouve que je crois qu'il existe un élément appelé l'«intérêt public», qu'il s'agit d'un élément important que le gouvernement doit prendre en considération et qu'il a décidé qu'il souhaitait prendre conseil auprès du comité du Sénat et du comité de la Chambre des communes sur ce que devrait signifier la notion d'intérêt public. Nous sommes ici pour cautionner cette démarche. Puisque le gouvernement a défini le processus qu'il entend suivre, je suis d'avis qu'il est légitime de la part des Canadiens de demander au gouvernement de leur montrer en quoi la démarche est dans leur intérêt. Nous avons soulevé des questions précises.

Le sénateur Angus: Fort bien.

Lorsqu'un processus vous permettant d'affirmer que la fusion représente une stratégie légitime pour les grandes banques du Canada sera en place et que tout sera en règle, le processus prévoit que le comité procédera à une analyse, mais cet aspect, selon ce que je comprends et ce que nous croyons comprendre, devrait faire partie d'un mécanisme devant nous permettre de juger si un projet de fusion donné était ou n'était pas approprié ou dans l'intérêt public. Cette question est préoccupante, et ce n'est pas ce dont il est question ici aujourd'hui.

Do you deny, sir, that the government rejected a proposal for a merger between the Scotiabank and BMO Financial Group?

The Chairman: Senator, that question is out of order. He said 22 times —

Senator Angus: Nobody has asked that question.

The Chairman: Yes, we have, many times.

Senator Angus: I have been ruled out of order, but the record will show that nobody else has asked the question in that way, which is perhaps why you did not get the answer.

The Chairman: Exactly.

Senator Meighen: Welcome, Mr. Comper, Mr. O'Neill and Ms. Maidment, whom I have not met before. I have met the two gentlemen before. We have had very pleasant associations over the years.

Surely, Mr. Comper, I misunderstood something. Did I hear you say that because the government has proposed something, your position is not to criticize it, even if you felt it was wrong?

Mr. Comper: I am sorry if I implied that, senator. I happen to believe it is a legitimate process and will serve the public interest.

Senator Meighen: Following along on what Senator Angus was asking you about, a public interest impact assessment has to be filed. I think your definition of "public interest," to which you have alluded in your paper, is excellent. It is as good or as bad as anybody else's. I think it is fine. We could all choose a different word here or there. However, I do not see that there is much division of opinion. There may be differences of emphasis, but going back to the earlier line of questioning, it is surely for the government of the day to decide where their emphasis lies. In my view, we cannot possibly define "public interest" forever, any more than we can define "beauty" forever. The public interest impact assessment that you would be required to file in the event of a proposed merger sets out most of the things that we have been talking about, including impact on service in a particular area, how to contribute to international competitiveness, et cetera. We have had that from the Department of Finance for quite some time.

I am having trouble seeing how we can add to it, other than you proposing a good definition, and I proposing a good definition, and we all propose a definition that turns around the same nub. Is it not just a war of semantics? Ultimately, what we get down to is: What is the opinion of the government of the day as to whether it is in the interest of Canada to go forward with the proposal? Am I wrong?

Niez-vous, monsieur, que le gouvernement a rejeté un projet de fusion entre la Banque Scotia et BMO Groupe financier?

Le président: Sénateur, la question est contraire au Règlement. Le témoin a dit 22 fois...

Le sénateur Angus: Personne n'a posé cette question.

Le président: Oui, nous l'avons fait à de nombreuses reprises.

Le sénateur Angus: Ma question a été jugée irrecevable, mais le compte rendu indiquera que personne d'autre n'a formulé la question de cette façon, ce qui explique peut-être que vous n'avez pas obtenu de réponse.

Le président: Exactement.

Le sénateur Meighen: Bienvenue, monsieur Comper, monsieur O'Neill et madame Maidment, que je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer auparavant. Je connais cependant M. Comper et M. O'Neill. Nous avons eu des rapports très agréables au fil des ans.

Monsieur Comper, je suis certain d'avoir mal compris une chose. Vous ai-je entendu dire que vous aviez pour position de ne pas critiquer la proposition du gouvernement, même si vous êtes d'avis qu'elle est erronée?

M. Comper: Si c'est ce que j'ai laissé entendre, sénateur, j'en suis navré. Je crois au contraire que le processus est légitime et qu'il servira l'intérêt public.

Le sénateur Meighen: Pour faire suite aux questions que vous a posées le sénateur Angus, on doit préparer un document d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public. Je crois que votre définition de l'«intérêt public», à laquelle vous avez fait allusion dans votre document, est excellente. Elle vaut bien celle d'autres parties. Elle m'apparaît en tout cas correcte. Tous, nous pourrions changer un mot ici ou là. Cependant, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de divergences d'opinions sur ce point. Certains pourraient choisir de mettre l'accent ailleurs, mais, pour en revenir aux questions posées antérieurement, c'est au gouvernement en place de décider de ce qui est le plus important. À mon avis, on ne peut définir la notion d'«intérêt public» une fois pour toutes, pas plus qu'on ne peut le faire pour la «beauté». Le document d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public que vous seriez tenu de déposer en cas de projet de fusion comporte la plupart des éléments dont il a été question, y compris l'incidence sur le service dans une région donnée, la façon de contribuer à la compétitivité internationale, et cetera. C'est ce que nous dit le ministère des Finances depuis un certain temps déjà.

J'ai du mal à voir ce que nous pourrions ajouter, sinon que vous pourriez ajouter une bonne définition, que je pourrais en proposer une à mon tour et que nous pourrions tous proposer une définition tournant autour du même centre. Ne s'agit-il pas d'une simple guerre de mots? En définitive, tout se ramène à ceci: le gouvernement en place est-il d'avis que le projet est ou non dans l'intérêt du public? Ai-je tort?

Mr. Comper: My only response to that is that the government has laid out the process. You may recall, senator, during the last proposed merger there was considerable public debate around what is in the public interest. There was no clarity around that.

With regard to your point, Senator Angus, about subjectivity, there was a lot of subjective discussion about whether this is in the interest of Canadians or not. The government said, "To address that, we will have something called a 'definition of the public interest test.' We would like to be as clear and specific as we can, so that when the public impact assessment documents come forward, they are hitting the points that we, both in the Senate and the House of Commons, would like to see addressed in any proposed merger."

Senator Meighen: What is wrong with the paragraph in the PIIA as laid out by the Minister of Finance? There might be words you would like to take out or add.

It is impossible to define "public interest" for all time, because it is a shifting thing, surely. We can sit here for days and talk about it, but it will come back largely to what is here. In any event, I doubt we will be able to resolve that question here today.

Let me put to you a couple of other propositions to get your reaction. One of the difficulties seems to be that the various processes outlined are all happening concurrently. For example, in the merger review guidelines it talks about the bureau and OSFI reviews, and the House of Commons and the Senate will do their thing. It is all happening at the same time. It has been suggested to us that perhaps it would be preferable for the merger proponents to clear the issues with the Competition Bureau and OSFI first. That makes sense to a number of us. Once that has been done, we can then move on to public interest, perhaps. Does that idea commend itself to you?

Mr. Comper: There are different ways we can approach it. Frankly, it is for the government to determine how they would like to proceed with the proposals. I would be open and receptive to any proposal the government thought appropriate.

Senator Meighen: Let me try another one on you. This was suggested by one of your colleagues in the financial industry. It goes like this: Rather than going through what we went through in the last round, where there was one proposed merger, and then another one came along some time after, there should be some statutory requirement that once there is a merger proposal on the table, within X days or weeks, anybody else contemplating a merger should also put their proposal on the table. The Competition Bureau and OSFI could then deal with everything at the same time. They could pick the one that commends itself to them, or pick none. At least they would know what they were dealing with, rather than waiting for another shoe to drop.

M. Comper: Tout ce que je peux répondre, c'est que le gouvernement a défini le processus. À l'occasion de la dernière fusion proposée, sénateur, vous vous rappellerez peut-être que la question de l'intérêt public a fait l'objet d'un débat public considérable. La question n'était pas claire.

En ce qui concerne le point que vous soulevez, sénateur Angus, sur la subjectivité, on a tenu de nombreux débats subjectifs sur ce qui est ou non dans l'intérêt des Canadiens. Le gouvernement a dit: «Pour répondre à ce problème, nous allons adopter ce qu'on appelle une définition du critère relatif à l'intérêt public. Nous allons être aussi clairs et précis que possible, de façon à ce que les documents d'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public qui seront produits portent bel et bien sur les aspects que nous du Sénat et de la Chambre des communes tenons à voir traiter dans le cadre de tout projet de fusion.»

Le sénateur Meighen: Que manque-t-il donc au paragraphe de l'EIIP définie par le ministre des Finances? Il y a peut-être des mots que vous souhaiteriez ajouter ou retrancher.

Est-il possible de définir l'«intérêt public» une fois pour toutes: de toute évidence, il s'agit d'une notion qui varie. Nous pourrions rester assis ici pour en parler pendant des jours, mais, pour l'essentiel, nous en reviendrons toujours à ce qu'il y a là. Quoi qu'il en soit, je doute que nous soyons en mesure de régler ce problème ici aujourd'hui.

Permettez-moi de vous soumettre deux ou trois propositions, histoire d'obtenir votre réaction. L'une des difficultés semble venir du fait que les divers processus mentionnés se déroulent concurremment. Dans les lignes directrices concernant l'examen des fusions, par exemple, il est question des vérifications que feront le bureau et le BSIF, et la Chambre des communes et le Sénat feront tout aussi leur travail. Tout se fait en même temps. Certains ont laissé entendre devant nous qu'il serait peut-être préférable que les promoteurs d'une fusion obtiennent d'abord l'aval du Bureau de la concurrence et du BSIF. La proposition paraît sensée à un certain nombre d'entre nous. Une fois ce travail fait, nous pourrions peut-être aborder la question de l'intérêt public. L'idée vous semble-t-elle avoir du mérite?

M. Comper: Il y a diverses façons d'aborder la question. Franchement, c'est au gouvernement qu'il incombe de déterminer la façon de traiter les propositions. Pour ma part, je serais ouvert et réceptif à toute proposition que le gouvernement juge appropriée.

Le sénateur Meighen: Laissez-moi vous soumettre une autre proposition. Celle-ci vient d'un de vos collègues de l'industrie financière. La voici: au lieu de la procédure que nous avons suivie la première fois, c'est-à-dire qu'il y a eu un projet de fusion, suivi, peu après, d'un autre projet, la loi devrait porter que, une fois un projet de fusion sur la table, toute autre entreprise envisageant une fusion devrait elle aussi mettre son projet sur la table, dans un délai de X jours ou semaines. Le Bureau de la concurrence et le BSIF pourraient alors tout traiter en même temps. Ils pourraient retenir celle qui se justifie à leurs yeux ou les rejeter toutes. Au moins, ils sauraient à quoi ils ont affaire au lieu d'avoir à attendre qu'une partie se manifeste.

Mr. Comper: The only thing that confuses me about that is that it flies in the face of a commercial transaction. If a merger proposal comes forward, and it is a commercial determination that has been made by two entities, it does not necessarily imply that there should be another one.

Senator Meighen: Fair enough. What if somebody is contemplating one, waits, and then comes forward, as happened last time?

Mr. Comper: I would expect that it should be dealt with on its merits at the time it comes forward.

Senator Meighen: At the same time? Four banks seeking to merge are a different kettle of fish, surely, than two banks seeking to merge. That sets up different criteria and priorities in the public interest consideration. Why not deal with everything at the same time?

Mr. Comper: That is a function of the workload and the resources of the Competition Bureau, I imagine, and the Superintendent of Financial Institutions. We would have to treat whatever comes forward on the merits, as we do with consolidation in other industries in this country. There are times when there are many transactions coming forward. There are other times when there are fewer. I believe it would be up to the Competition Bureau to determine the best method of handling that.

Senator Meighen: I think I detect a consensus in your answer, that is, you do not see any particular merit in obliging all merger proposals to be put forward within a specified time frame.

Mr. Comper: I do not see that that is particularly practical.

Senator Meighen: This was suggested to us in the context of disposing of lines of business or branches. Let us say that if two banks are getting together, for example, in Edmonton, and the Bank of Montreal and another bank are merging, and it was determined that some of the branches had to be disposed of, there could not be any cherry picking. One of the two merging banks would have to dispose of all their branches, which means the good, the bad and the indifferent, at the same time. Does that make any sense to you?

Mr. Comper: I do not think so. That is exactly what the Competition Bureau would do. It has certain fairly formulaic definitions of what constitutes concentration in different areas. The Competition Bureau would specify where there was an offence against the Competition Act and which branches would have to be disposed of. We would not have the ability to cherry pick unilaterally, senator.

Senator Meighen: That is interesting. Would they be as concerned with the quality of each individual branch as they would be with the number?

M. Comper: La seule chose qui me plonge dans la confusion à ce sujet, c'est que la proposition est contraire à la nature même d'une transaction commerciale. Si un projet de fusion est déposé et qu'il s'agit d'une décision commerciale prise par deux entités, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il y aura un autre projet.

Le sénateur Meighen: D'accord. Qu'arrive-t-il si une autre partie caresse le même projet, attend son heure, puis présente son projet, comme cela s'est produit la dernière fois?

M. Comper: Il me semble qu'on devrait traiter la proposition selon son mérite au moment où elle est déposée.

Le sénateur Meighen: En même temps? Vous serez d'accord pour dire que la situation est tout à fait différente selon qu'on a affaire à quatre banques qui cherchent à fusionner leurs activités plutôt qu'à deux. Dans ce cas, des priorités et des critères différents s'appliquent au regard de l'intérêt public. Pourquoi ne pas tout traiter en même temps?

M. Comper: La question soulève celle de la charge de travail et des ressources du Bureau de la concurrence, j'imagine, et du Surintendant des institutions financières. Nous traiterions les projets soumis au mérite, comme on le fait lorsque d'autres industries du pays fusionnent leurs activités. Par moment, de nombreuses transactions sont sur la table. À d'autres moments, il y en a moins. Je pense que ce serait au Bureau de la concurrence de déterminer la meilleure marche à suivre dans un tel cas.

Le sénateur Meighen: Je crois déceler une sorte de consensus dans votre réponse, c'est-à-dire que vous ne croyez pas qu'il serait particulièrement utile d'obliger tous les promoteurs d'une fusion à se manifester dans un délai donné.

M. Comper: Ça ne me semble pas particulièrement pratique.

Le sénateur Meighen: On nous a fait cette suggestion dans le contexte du dessaisissement de secteurs d'activité ou de succursales. Si deux banques fusionnent leurs activités à Edmonton, par exemple, et que la Banque de Montréal et une autre banque fusionnent leurs activités, et qu'on oblige une partie à se départir de succursales, on pourrait assister à ce qu'on appelle de l'écramage. L'une des deux banques qui fusionnent leurs activités devrait se dessaisir de toutes ses succursales, les bonnes, les mauvaises et les moyennes, en même temps. Cela vous paraît-il sensé?

M. Comper: Je ne crois pas. C'est exactement ce que ferait le Bureau de la concurrence. Il a certaines définitions relativement rigoureuses de ce qui constitue de la concentration dans différents secteurs. Le Bureau de la concurrence préciserait les secteurs où il y a contravention à la Loi sur la concurrence de même que les succursales dont la partie concernée devrait se dessaisir. Sénateur, nous n'aurions pas la possibilité de faire de l'écramage de façon unilatérale.

Le sénateur Meighen: C'est intéressant. S'intéresserait-on autant à la qualité de chacune des succursales qu'à leur nombre?

Mr. Comper: They would be more concerned about the concentration in different lines of business. They have some fairly specific rules — for example, 35 per cent in different lines of business. As I said, their definitions of what would constitute concentrations and what we would have to do to remedy those are fairly formulaic.

Senator Meighen: When they come down with their ruling, as it stands now, do they say, “You have to get rid of X number of branches in Y geographic area”?

Mr. Comper: Let me take a specific example. When the TD Bank and Canada Trust were merging, because there was over-concentration in Kitchener-Waterloo, the Competition Bureau said, “You will have to divest 12 of your branches in Kitchener-Waterloo.” In fact, there were six from Canada Trust and six from the Toronto Dominion. That is how specific they get about the divestiture.

Senator Meighen: Who picked the branches?

Mr. Comper: The Competition Bureau.

Senator Meighen: Did they not just say, “Get rid of six”? Did they say, “Get rid of this one and this one and this one and this one”?

Mr. Comper: I could not tell you, senator, whether they said precisely which six.

Senator Meighen: That is the point of my question.

Mr. Comper: It was 12 branches in total between the two of them.

Senator Meighen: I understand that. The point of my question was whether the Competition Bureau got to choose which branches or whether the divester got to choose.

Mr. Comper: I think it is a matter of how far they go in terms of the definition of the market area. Just off the top of my head, senator, I cannot recall exactly how far down it goes.

Senator Kroft: We have been struggling as a group with one concept, and I would like to follow it up while we have the opportunity. It is this idea of process.

Senator Kelleher was asking you about the appropriateness of this process and defining the public interest. Senator Angus took it to the next step, which is what I have been grappling with for two days. Assuming we are able to give even further definition and come back with a report, then given a specific merger proposal, I would be concerned. Although you say you think it is legitimate for the public to be concerned, et cetera, I share more of Senator Angus's concern.

I want to be sure, before we let this go and before we make our recommendation, that by leaving it open to OSFI and to the Competition Bureau — and then it will come back to the two committees — that you and others who may be contemplating a merger will not be saying two years from now that it has to go to

M. Comper: On se préoccuperait davantage de la concentration dans certains secteurs d'activité. Il y a certaines règles relativement précises — par exemple, 35 p. 100 dans différents secteurs d'activité. Comme je l'ai indiqué, le bureau applique des définitions relativement rituelles de ce qu'est la concentration et de ce qui constitue une solution à ce problème.

Le sénateur Meighen: Dans l'état actuel des choses, dit-on, au moment de rendre une décision: «Vous devez vous débarrasser de X succursales dans la région géographique Y»?

M. Comper: Laissez-moi vous donner un exemple précis. À l'époque de la fusion entre la Banque TD et Canada Trust, le Bureau de la concurrence, à cause de la surconcentration dans la région Kitchener-Waterloo, a dit: «Vous allez devoir vous dessaisir de 12 de vos succursales dans la région de Kitchener-Waterloo.» En fait, il y avait six succursales de Canada Trust et six de la Banque Toronto Dominion. En ce qui a trait aux dessaisissements, voilà le genre de détails dans lequel on doit entrer.

Le sénateur Meighen: Qui a choisi les succursales?

M. Comper: Le Bureau de la concurrence.

Le sénateur Meighen: A-t-il simplement dit: «Débarrassez-vous de six succursales» ou «Débarrassez-vous de celle-ci, de celle-là et ainsi de suite»?

M. Comper: Je ne saurais vous dire, sénateur, si le bureau a désigné six succursales en particulier.

Le sénateur Meighen: C'est justement le sens de ma question.

M. Comper: Les deux entités se partageaient 12 succursales entre elles.

Le sénateur Meighen: Cela, je le comprends. Ma question vise à déterminer si c'est le Bureau de la concurrence qui a choisi les succursales ou si c'est la partie visée par la mesure qui les a choisies.

M. Comper: Je pense que la question est de savoir comment on a défini la région desservie. De mémoire, sénateur, je ne me souviens pas des détails précis.

Le sénateur Kroft: En groupe, une notion nous a donné du fil à retordre, et j'aimerais y revenir pendant que nous en avons l'occasion. Il s'agit de l'idée même d'un processus.

Le sénateur Kelleher vous a interrogé sur la pertinence du processus et la définition de l'intérêt public. Le sénateur Angus est allé un cran plus loin, et c'est cette question que je cherche à démêler depuis deux jours. À supposer que nous soyons en mesure de parfaire la définition et de produire un rapport, je serai inquiet dès qu'un projet de fusion précis sera sur la table. Vous avez beau dire que le public a le droit de s'inquiéter, et tout le reste, je partage davantage les préoccupations du sénateur Angus.

Avant de clore le dossier, je veux m'assurer, à supposer que nous nous en remettons au BSIF et au Bureau de la concurrence — avant que la question ne soit soumise de nouveau aux deux comités —, que ni vous ni d'autres parties qui envisagez peut-être une fusion ne viendrez vous plaindre d'ici deux ans que la

those two committees, and there is not enough clarity and not enough certainty about how those political committees will react. That is what worries me. I would rather face it now than then.

If I were in your place, I would recognize that “public interest” is a political decision, because that is what politicians are supposed to do, assess the public interest. I would like to know why you would not be more comfortable with a lot of work on defining “public interest” and then saying, “OSFI, okay. Competition Bureau, okay. Government, you decide whether it fits the public interest or not.” I am concerned that we will have you here two years from now with your proposal, and you will say, “We cannot deal with this. There is too much uncertainty and unpredictability because it has to go through the Commons and the senators, and everyone will have a kick at it.” I am confused. I would think that you would rather have a decision from a government whose job it is to answer one way or the other.

Mr. Comper: What was the question?

Senator Kroft: Do you feel that, through this work that you have complimented, we can develop a set of criteria whereby, in a prospective situation, you would still think it helpful to have that judgment go back to two political, parliamentary, legislative committees?

Mr. Comper: To me, it is quite simple. We have established through quite a lengthy process that mergers are a legitimate form of business activity, and you can refer to the MacKay task force report. The government has in fact put the process in place. We define this as legitimate commercial activity, but there is uncertainty. Therefore, business people will want the rules of the game to be as well established as possible, such that before you proceed with any proposed commercial activity, a merger or anything else, you know that if you follow those rules, you will get to a successful conclusion.

My view is that one of the elements of the rules of the game is that a proposed merger should meet the public interest test. What is the public interest test? My view is that the more clarity we can achieve about the rules of the game under the rubric of the public interest test, the more likely we are to make an informed decision that if we follow these rules, we will get to the end of the road.

Senator Kroft: I agree entirely. Once the rules are established, who should be the referee? Would you feel more comfortable with the government as the referee, or two more political committees?

Mr. Comper: It will be how the government chooses to invoke its authority, and referring it to the committees is my understanding of how the process will work.

question doit être soumise aux deux comités et que la réaction de ces comités politiques ouvre la voie à de l'ambiguïté et à de l'incertitude. Cette question me préoccupe. Pour ma part, je préfère être confronté au problème aujourd'hui qu'y faire face demain.

Si j'étais à votre place, je reconnaîtrais que l'«intérêt public» repose sur une décision politique puisque c'est aux politiciens qu'il revient de déterminer ce qui est dans l'intérêt public. J'aimerais savoir pourquoi vous ne seriez pas plus à l'aise si on définissait en long et en large la notion d'«intérêt public» pour ensuite dire: «Va pour le BSIF. Va aussi pour le Bureau de la concurrence. Quant au gouvernement, qu'il décide si tel ou tel projet est ou non dans l'intérêt public.» Ce que je crains, c'est que, dans deux ans, vous reveniez ici pour défendre votre projet en disant: «Il n'y a rien à faire. Il y a trop d'incertitudes et d'imprévisibilités parce que le projet doit passer par la Chambre des communes et les sénateurs, et tout le monde aura son mot à dire.» Je suis perplexe. J'aurais cru que vous préféreriez une décision rendue par un gouvernement qui a justement pour fonction de trancher dans un sens ou dans l'autre.

M. Comper: Quelle était la question?

Le sénateur Kroft: Avez-vous l'impression que, par l'entremise des travaux que vous avez loués, nous serons en mesure d'élaborer une série de critères en vertu desquels, dans une situation prospective, vous jugerez qu'il est toujours utile qu'on revienne consulter deux comités législatifs, parlementaires, politiques?

M. Comper: À mes yeux, c'est plutôt simple. Nous avons conclu, au terme d'une procédure relativement longue, que les fusions constituent une forme légitime d'activité commerciale, et vous pouvez consulter le rapport du groupe de travail MacKay. En fait, c'est le gouvernement qui a mis le processus en place. On considère les fusions comme une activité commerciale légitime, mais une certaine incertitude demeure. Par conséquent, les gens d'affaires voudront que les règles du jeu soient définies avec le plus de précisions possible, de façon à ce que, à la lumière de toute activité commerciale proposée, qu'il s'agisse d'une fusion ou d'autre chose, on sache que si on se conforme aux règles, si le projet aboutira.

À mon avis, l'un des éléments des règles du jeu devrait être ceci: toute fusion proposée répond au critère de l'intérêt public. Qu'est-ce que le critère de l'intérêt public? Plus la situation est claire, me semble-t-il, mieux nous serons en mesure de définir les règles du jeu sous l'angle du critère de l'intérêt public, et plus nous serons susceptibles de prendre une décision éclairée. Le projet aura d'autant plus de chances d'aboutir que nous aurons suivi les règles établies.

Le sénateur Kroft: Je suis tout à fait d'accord. Une fois les règles établies, qui devrait servir d'arbitre? Qui préférez-vous comme arbitre: le gouvernement ou deux comités politiques de plus?

M. Comper: Tout dépendra de la façon dont le gouvernement choisira d'exercer son autorité. Selon ce que je crois comprendre, renvoyer la question à des comités fera partie du processus.

The Chairman: Could I ask a follow-up, but much more simplistic question? Let us say hypothetically that this committee comes to the conclusion that bank mergers are in the public interest, with certain caveats. You have to look after the little guy, et cetera. Then you are only left with two things. You are left with the access and competition, and there is a whole bureau set up to take care of that. You are left with prudential considerations, and there is a whole bureau set up to take care of that. It is not a public interest discussion any more. We are saying it is in the public interest. Would that not simplify matters? Would the government not then have to stand up and say, "Mergers are in the public interest; let us hear it." The Competition Bureau and OSFI adjudicate all the other stuff. Instead of beauty being in the eye of the beholder, we simplify the process. Do you find that appealing?

Mr. Comper: That certainly is a very clear way of dealing with the issue, senator.

Senator Oliver: Senator Kolber, you caught the essence of my question. Perhaps I can try to rephrase it.

We are here because of alleged political interference. Mergers are big business. Mergers are legal in Canada today. We have been told by a number of CEOs who have come before us, "Please do not confound this public interest test with the work that legitimately will be done by the Office of the Superintendent of Financial Institutions and the Competition Bureau, which have a huge infrastructure of formulas and other tests to decide whether you should divest of branches, whether you should get rid of a credit card line, and so on. They can do that."

What, then, is left? It seems to me that there should not be much left for us to have to decide, because even in your paper today, you say that for banks to articulate how the merger will affect customers with respect to pricing, products and services should be a condition put on by the Competition Bureau, which could also impose conditions in relation to small-business banking.

Why could the two conditions that you call public interest impact assessment on page 8 of your brief not be imposed by the Competition Bureau rather than have to come before political committees?

Mr. Comper: Well, senator, it would be presumptuous of me to tell this committee how to go about its business.

Senator Oliver: They are legitimate business decisions that fall within the rubric of the Competition Bureau, and CEOs told us, "Do not call "public interest" things that are already being studied and fall within the jurisdiction of both OSFI and the Competition Bureau."

Mr. Comper: I agree with that totally.

Le président: Puis-je poser une question de suivi, formulée beaucoup plus simplement? Imaginons que notre comité en vienne à la conclusion que les fusions de banques sont dans l'intérêt public, à certaines réserves près. Il faut tenir compte du petit épargnant, et cetera. On se retrouve alors devant deux questions, celle de l'accès et de la concurrence, qui relèvent du mandat de tout un bureau, et celle des considérations prudentielles, qui relèvent du mandat d'un bureau tout entier. La discussion ne porte plus sur l'intérêt public. Nous sommes d'accord pour dire que l'intérêt public est préservé. Cela n'aurait-il pas pour effet de simplifier les choses? Le gouvernement ne serait-il pas alors tenu de se tenir debout et d'affirmer: «Les fusions sont dans l'intérêt public; écoutons ce que les promoteurs ont à dire.» C'est au Bureau de la concurrence et au BSIF qu'il incombe de trancher toutes les autres questions. À une approche tout à fait subjective, nous substituons un processus simplifié. L'hypothèse vous plaît-elle?

M. Comper: Sénateur, il s'agit assurément d'une façon très claire d'aborder la question.

Le sénateur Oliver: Sénateur Kolber, vous avez saisi l'essence de ma question. Peut-être vais-je tenter de la reformuler.

Si nous sommes ici, c'est à cause d'allégations d'ingérence politique. Les fusions, ce sont de grosses affaires. Au Canada, elles sont aujourd'hui autorisées par la loi. Un certain nombre de PDG qui ont comparu devant nous nous ont dit: «N'allez surtout pas confondre le critère de l'intérêt public et le travail légitime qu'effectueront le Bureau du surintendant des institutions financières et le Bureau de la concurrence, qui s'appuient sur une colossale infrastructure de formules et d'autres critères pour décider si telle ou telle partie doit se défaire de succursales, renoncer au secteur des cartes de crédit, et ainsi de suite. Ils ne sont pas en mesure de faire ce travail.»

Dans ce cas, que reste-t-il? Il me semble que nous n'aurons plus grand-chose à trancher, puisque, même dans l'exposé qu'on nous a présenté aujourd'hui, vous dites que c'est au Bureau de la concurrence qu'il devrait revenir de préciser l'incidence d'une fusion sur les clients en ce qui a trait à l'établissement des prix, aux produits et aux services et que c'est aussi le bureau qui devrait imposer les conditions relatives aux services bancaires pour les petites entreprises.

Pourquoi, au lieu de passer devant des comités politiques, ne pourrait-on pas confier au Bureau de la concurrence le mandat de faire respecter les deux conditions que, à la page 8 de votre mémoire, vous assimilez à une évaluation de l'incidence sur l'intérêt du public?

M. Comper: Eh bien, sénateur, il serait présomptueux de ma part d'indiquer au comité comment faire son travail.

Le sénateur Oliver: Il s'agit de décisions commerciales légitimes qui relèvent de la compétence du Bureau de la concurrence, et des PDG nous disent: «N'appellez pas «intérêt public» des choses qui relèvent de la compétence du BSIF et du Bureau de la concurrence et que ces organismes étudient déjà.»

M. Comper: Je suis entièrement d'accord avec vous.

Senator Oliver: Why could the Competition Bureau not deal with the two conditions on page 8 that you call public interest impact assessment?

Mr. Comper: As I said, the government has asked this committee for input and advice on what that public interest is. It would be presumptuous of me to tell you how to do your job. If that would be your view on how that public interest test could be met, then that would be one legitimate outcome of this proceeding.

Senator Oliver: It seems to me that at least three other CEOs have suggested to us that these are business decisions that should be looked at and analyzed by the Competition Bureau, and perhaps by OSFI, so why not make that a condition, in the same way that you might have to get rid of a credit card line or certain branches and build in protection for small business?

Mr. Comper: I certainly agree with you that if the Competition Bureau or the Superintendent of Financial Institutions were to address certain areas, it would be redundant to do it again. It is those areas of the public interest that might not be included in that kind of process.

Senator Oliver: Can you name one that might not be included under OSFI and the Competition Bureau?

Mr. Comper: For example, small-business access to credit.

Senator Oliver: The Competition Bureau could issue such an order.

Mr. Comper: You would have to look at the Competition Act to see what precisely it would cover or not cover. I am suggesting there may be areas of public interest that are not explicitly covered by the Competition Act, and my belief is that that is why the government would like to get some clarity around the definition.

Senator Oliver: I agree with Senator Kolber. The less that is left at the last minute to political committees made up of different parties with different points of view, the better it is for a major, multi-billion dollar business decision on whether two institutions should merge.

Mr. Comper: I agree completely with that, senator.

Senator Kinsella: Mr. Comper's testimony has responded to some of what I was going to probe. I have but one question, which is subdivided into three parts.

First, have you or any others in your industry ever asked the Government of Canada for its current criteria as to what would constitute public interest on the question of mergers? If the answer is "yes," what did they tell you? If they were to make that judgment today, what criteria would they use?

Le sénateur Oliver: Pourquoi le Bureau de la concurrence ne pourrait-il pas s'occuper des deux conditions que, à la page 8, vous assimilez à l'évaluation de l'incidence sur l'intérêt public?

M. Comper: Comme je l'ai dit, le gouvernement a demandé au comité de lui faire part de ses commentaires et de ses avis sur ce qu'est l'intérêt public. Il serait présomptueux de ma part de vous dire comment faire votre travail. Si vous êtes d'avis que c'est la façon de répondre au critère de l'intérêt public, on aura ainsi en main un résultat légitime de ces délibérations.

Le sénateur Oliver: J'ai l'impression qu'au moins trois autres PDG ont laissé entendre devant nous qu'il s'agit de décisions commerciales que devraient examiner et analyser le Bureau de la concurrence et peut-être le BSIF. Dans ce cas, pourquoi ne pas en faire une condition, de la même façon qu'on pourra vous obliger à vous défaire du secteur des cartes de crédit ou de certaines succursales et à prévoir des garanties pour les petites entreprises?

M. Comper: Dans l'hypothèse où le Bureau de la concurrence ou le Surintendant des institutions financières serait appelé à étudier certains secteurs, je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'il y aurait redondance. Ce sont des aspects de l'intérêt public qui n'auraient peut-être pas à être inclus dans ce genre de processus.

Le sénateur Oliver: Pouvez-vous en citer un qui ne relèverait pas du mandat du BSIF et du Bureau de la concurrence?

M. Comper: L'accès des petites entreprises au crédit, par exemple.

Le sénateur Oliver: Le Bureau de la concurrence pourrait émettre une telle ordonnance.

M. Comper: Il faudrait consulter la Loi sur la concurrence pour voir précisément ce qui est visé ou exclu. Ce que je dis, c'est qu'il existe peut-être des aspects de l'intérêt public qui ne sont pas explicitement compris dans la Loi sur la concurrence, et je crois que c'est pour cette raison que le gouvernement aimerait que la définition soit clarifiée.

Le sénateur Oliver: Je suis d'accord avec le sénateur Kolber. Moins on laisse à des comités politiques composés de différents partis animés de points de vue différents des détails de dernière minute à régler, mieux se sera pour des grandes décisions commerciales dont les enjeux se chiffrent en milliards de dollars concernant l'opportunité de la fusion de deux établissements.

M. Comper: Je suis entièrement d'accord avec vous, sénateur.

Le sénateur Kinsella: Dans son témoignage, M. Comper a répondu à certaines des questions que j'avais l'intention de soulever. Il m'en reste une, qui se subdivise en trois parties.

Premièrement, est-ce que vous-même ou d'autres représentants de votre industrie avez déjà demandé au gouvernement du Canada les critères que, à l'heure actuelle, une fusion devrait respecter pour être considérée comme dans l'intérêt public? Si la réponse est «oui», que vous a-t-on dit? Si le gouvernement devait prendre cette décision aujourd'hui, sur quels critères se fonderait-il?

Second, what outcome would you like to see specifically from the study being done by this honourable committee, of which I am happy to be an *ex officio* member, and the hard work of my colleagues opposite and on this side? Are you looking for a checklist as to what constitutes the public interest that the government will have to use in meeting its parliamentary responsibility, which is an executive responsibility under our system of governance? It seems to me passing strange that they have no criteria today.

Senator Oliver: They did not when they came before us.

Senator Kinsella: There you go.

Third, I would suspect that any government would have to ensure that a public interest decision is congruent with its policy in a variety of areas: for example, foreign policy, and in particular, as it relates to global economic integration or continental integration. I have not heard any mention of those criteria, but I have read in your presentations that continental economic integration is a pretty important dynamic for 35 per cent of your own business.

Mr. Comper: Interestingly enough, our chief economist has just completed a major study on North American economic integration, which we undertook precisely because, as you may know, we are by far the largest of the Canadian banks in the United States. We see this economic integration as a good thing for Canadian businesses and individuals. I was particularly pleased to see the way in which our Canadian companies are in fact not threatened by the arrival of the Americans, who are coming here and taking over, but are competing effectively in the United States with American companies. That is a great success story.

As to why we need more clarification, the more the rules can be laid out, the more likely we are to make a decision and understand clearly that we will be able to get to the end, i.e., that it will be approved. Therefore, I would expect — and this is speculation on my part — that the government, after asking this committee and the House of Commons committee for some input on the definition of the public interest test, will then have a means of charging those committees with what to look for in the public interest impact assessment documents and what it would like them to consider during hearings on any merger transaction that might come forward.

Senator Kinsella: If there is an explicit set of criteria and you meet that test, do you envisage a shift in the burden of proof? If the industry has done all this work with due diligence, has met the criteria as articulated and the answer is “no,” then the burden of proof shifts, and the government will have to defend its position in coming to a different conclusion on the application that meets the standards of the test?

Deuxièmement, quel résultat précis attendez-vous des travaux effectués par notre honorable comité, dont j’ai l’honneur d’être un membre d’office, et des efforts considérables déployés par mes collègues de ce côté-ci et de l’autre côté de la table? Espérez-vous obtenir une liste de contrôle de ce que constitue l’intérêt public que le gouvernement devra utiliser pour s’acquitter de sa responsabilité parlementaire qui, dans le cadre de notre système de gouvernance, est une responsabilité exécutive? Je trouve plus que bizarre que le gouvernement ne se soit pas encore doté de critères.

Le sénateur Oliver: Il n’en avait pas lorsque ses représentants ont comparu devant nous.

Le sénateur Kinsella: Voilà.

Troisièmement, j’imagine que tout gouvernement tiendra à ce qu’une décision prise dans l’intérêt public soit conforme à sa politique dans un certain nombre de domaines. Par exemple, la politique étrangère, particulièrement en ce qui a trait à l’intégration économique mondiale ou l’intégration continentale. Je n’ai pas entendu parler de ces critères, mais j’ai lu dans vos documents que l’intégration économique continentale représente une force relativement importante pour 35 p. 100 de vos activités.

M. Comper: Fait intéressant, notre économiste en chef vient tout juste de mettre la dernière main à une étude majeure portant sur l’intégration économique nord-américaine, qu’il a entreprise précisément parce que, comme vous le savez, nous sommes de loin la banque canadienne la plus présente aux États-Unis. Nous considérons cette intégration économique comme avantageuse pour les entreprises et les particuliers du Canada. J’ai été particulièrement heureux de constater que les sociétés canadiennes ne se sentent pas menacées par l’arrivée des Américains, qui s’installent chez nous et font des acquisitions. À la place, elles soutiennent efficacement la concurrence des sociétés américaines aux États-Unis. Voilà une grande histoire de réussite.

Quant à savoir pourquoi plus d’éclaircissements s’imposent, plus les règles seront connues, et plus nous serons susceptibles de prendre une décision avec la certitude de pouvoir aller jusqu’au bout, c’est-à-dire de faire approuver un projet. Par conséquent, il s’agit de pure spéculation de ma part, je m’attends à ce que le gouvernement, après avoir demandé à votre comité et au comité de la Chambre des communes certains commentaires sur la définition du critère de l’intérêt public, soit en mesure de dire aux comités ce que doivent contenir les documents d’évaluation de l’incidence sur l’intérêt public et ce qu’il aimerait qu’ils prennent en considération à l’occasion d’éventuelles audiences sur tout projet de transaction.

Le sénateur Kinsella: Si on met en place un ensemble explicite de critères et que vous y répondez, envisagez-vous un renversement du fardeau de la preuve? Si l’industrie a fait tout le travail dans le respect du principe de la diligence raisonnable, qu’elle a répondu aux critères définis et que la réponse est «non», le fardeau de la preuve se renverse alors, et le gouvernement aura à défendre pourquoi il en est venu à une conclusion différente relativement à la demande qui répond aux critères sur lesquels le test s’appuie?

Mr. Comper: It would be speculation on my part. I will tell you for a fact that the clearer the rules of the road are, the easier it is for us to make a decision that might pass the commercial test. I do not think that the commercial viability of any proposed merger is up for grabs. That is pretty self-evident. The issue is to ensure that whatever we come forward with will pass whatever screening or criteria the government will use to assess whether it should proceed or not.

Senator Hervieux-Payette: Since I have been on the committee for seven years, Mr. Comper, perhaps I can help you to understand why some people here do not want to conduct these hearings. The Senate Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce did not want the political class to intervene in this process and was trusting that both OSFI and the Competition Bureau would be able to handle it. The decision was made in the House of Commons that parliamentarians should examine this question. Since we are parliamentarians, we had to comply. This explains some of my colleagues' reluctance today. When the criteria are well established, it is easier for someone in the private sector to go through the technocratic examination as well as the political process. I hope that we will find some criteria that will be clear enough for you. Some of my suggestions would be, of course, that any merger would serve both small business and private people as well as large business, and also that your venture will eventually serve Canadians abroad. I do not say it would be a flow-through, but at least you will be able to make the corporate decision on whether to present your project.

I think it is important that we understand why we are in this discussion. Otherwise, the frustration of this committee will just be repeated at every meeting.

We will try to do our best to comply with what the ministers have asked both chambers to do. We hope to help you out. I gave an interview to CBC this morning. I said that the more mergers in the private sector, and other businesses, perhaps the more we would have to look at them. You have to make the case. I asked the other bankers yesterday to do that. You have to make the case before the public. We cannot make it.

Senator Tkachuk: On reflection, I would like to ask that Senator Angus be allowed to ask his question. I was wondering if, on reflection on your part, you would let him.

The Chairman: Go ahead, Senator Angus.

Senator Angus: Mr. Comper, do you deny that sometime within the past three or four months the Government of Canada, or someone on its behalf, told you, or someone involved in your organization, that it was not yet prepared to consider the combination between the Scotiabank and BMO Financial Group?

M. Comper: Ce serait de la spéculation de ma part. Ce que je peux vous dire de façon certaine, c'est que plus les règles seront claires, plus nous serons en mesure de prendre une décision qui répond au critère commercial. Je ne crois pas que la viabilité commerciale de toute fusion proposée soit remise en question. Les preuves parlent d'elles-mêmes. La question est de savoir si nos propositions répondront aux processus de sélection ou aux critères que le gouvernement utilisera pour déterminer si tel ou tel projet doit ou non aller de l'avant.

Le sénateur Hervieux-Payette: Puisque je siège au comité depuis sept ans, monsieur Comper, je serai peut-être en mesure de vous faire comprendre pourquoi certaines personnes réunies ici ne souhaitent pas tenir les présentes audiences. Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce ne voulait pas que les politiciens s'ingèrent dans le processus et comptait sur la capacité du BSIF et du Bureau de la concurrence de traiter de ces affaires. À la Chambre des communes, on a décidé que la question devrait être soumise à l'examen des parlementaires. Puisque nous sommes des parlementaires, nous avons dû nous soumettre. Voilà ce qui explique la réticence dont certains de mes collègues font preuve aujourd'hui. Lorsque les critères sont bien établis, il est plus facile pour un représentant du secteur privé de passer par l'étape de l'examen technocratique tout autant que par celle de l'examen politique. J'espère que nous serons en mesure de définir certains critères suffisamment clairs pour vous. À mes yeux, toute fusion devrait entre autres servir les intérêts des petites entreprises, des particuliers et des grandes sociétés, sans parler de ceux des Canadiens à l'étranger auxquels votre entreprise offrira des services. Je ne dis pas que ce sera une sinécure, mais votre entreprise sera à tout le moins en mesure de décider s'il convient ou non de présenter le projet.

Je pense qu'il importe de comprendre pourquoi nous avons les discussions d'aujourd'hui. Sinon, la frustration des membres du comité ne fera que se répéter que de réunion en réunion.

Nous allons faire de notre mieux pour nous conformer à ce que les ministres ont demandé aux deux Chambres. Nous espérons vous venir en aide. Ce matin, j'ai accordé une interview à la CBC. Ce que j'ai dit, c'est que plus il y aura de fusions dans le secteur privé et d'entreprises concernées, plus nous serons appelés à pousser notre examen. C'est à vous qu'il incombe de justifier de tels projets. J'ai demandé aux représentants d'autres banques qui ont comparu hier de faire de même. Vous devez vous justifier aux yeux du public. Nous ne pouvons pas le faire.

Le sénateur Tkachuk: À la réflexion, je demande que le sénateur Angus soit autorisé à poser sa question. Je me demandais si, à la réflexion, vous seriez disposé à lui permettre de le faire.

Le président: Allez-y, sénateur Angus.

Le sénateur Angus: Monsieur Comper, niez-vous que, au cours des trois ou quatre derniers mois, le gouvernement du Canada ou une personne agissant en son nom vous a dit, à vous ou à un autre membre de votre organisation, qu'il n'était pas disposé à envisager la fusion de la Banque Scotia et de BMO Groupe financier?

Mr. Comper: Senator, as I said before, with respect, I do not intend to comment on speculation or rumours about that situation.

The Chairman: We have another witness coming up right away.

Our third witness for this evening, from Canaccord Capital, is Mr. Michael G. Greenwood, President and Chief Operating Officer. Welcome to the Senate Banking Committee. Mr. Greenwood, do you have an opening statement?

Mr. Michael G. Greenwood, President and Chief Operating Officer, Canaccord Capital Corporation: I wish to thank you and the members of this committee for hearing my comments and suggestions pertaining to required pre-conditions for any prospective bank merger.

Allow me to offer a brief description of Canaccord. Canaccord is the largest independent, fully integrated investment dealer in Canada. We have approximately 1,200 employees and 24 offices across Canada, as well as in Chicago, London, Paris and Barbados. We are the sixth largest dealer in terms of retail investment advisers. We are the sixth largest investment dealer on the TSX, with approximately 5.54 per cent market share in terms of volume. Canaccord has grown rapidly over the last few years through training and hiring brokers, and during that time we acquired 10 other investment dealers. Employees own approximately 80 per cent of Canaccord, while Manulife Financial purchased 20 per cent of our fully diluted capital earlier this year. We possess approximately \$100 million dollars of equity capital.

Canaccord offers a full complement of professional products and services, including retail brokerage, investment banking, research, institutional sales and trading, international trading, fixed income and capital debt markets, estate planning and insurance services.

Finally, we are Canada's largest financier of small capitalization companies, having completed 354 financings, raising \$262 million in the under \$5 million category, and 24 financings raising \$166 million in the \$5 million to \$10 million category for the period September 2001 to September 2002. The venture capital and small capitalization areas represent approximately 10 to 15 per cent of our business.

I would like to say that Canaccord is in favour of a limited number of bank mergers. We recognize the need for Canadian banks to have the critical mass and presence to take advantage of global opportunities as well as the capacity to withstand various external shocks. However, there must be a balancing of these needs with our desires as a country for, one, a strong international banking presence that understands the dynamics of Canada; two, a talent pool of financiers, lawyers, accountants, technology specialists and others fostered and developed in the banks and associated services; three, a vigorous and dynamic internal market

M. Comper: Sénateur, comme je l'ai déjà indiqué, je n'ai pas l'intention, soit dit avec tout le respect que je vous dois, de commenter des spéculations ou des rumeurs à ce sujet.

Le président: Nous avons un autre témoin qui attend son tour.

Notre troisième témoin de la soirée est M. Michael G. Greenwood, président du conseil et chef de l'exploitation, de Canaccord Capital. Soyez le bienvenu au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Monsieur Greenwood, avez-vous une déclaration liminaire à faire?

M. Michael G. Greenwood, président et chef de l'exploitation, Canaccord Capital Corporation: Je tiens à vous remercier, de même que les membres de votre comité, d'accueillir mes commentaires et mes suggestions sur les conditions préalables à la fusion éventuelle de banques canadiennes.

Permettez-moi d'abord de vous décrire brièvement Canaccord. Il s'agit du plus important courtier indépendant en valeurs mobilières, entièrement intégré au Canada. Nous comptons quelque 1 200 employés et 24 bureaux au Canada et à Chicago, à Londres, à Paris, de même qu'à la Barbade. Nous occupons la sixième place chez les courtiers en valeurs en fonction du nombre de conseillers en placement affectés aux particuliers. Nous sommes également le sixième courtier en valeurs en importance inscrit à la Bourse de Toronto où nous traitons près de 5,45 p. 100 du volume des opérations. Au cours des dernières années, Canaccord a crû rapidement par la voie de l'embauche et de la formation de courtiers, et par celle de l'acquisition de dix autres courtiers en valeurs. Les employés possèdent près 80 p. 100 de Canaccord, alors que la Financière Manuvie a acquis dernièrement 20 p. 100 de notre capital entièrement dilué. Nos capitaux propres atteignent près de 100 millions de dollars.

Canaccord propose une prestation professionnelle étendue qui englobe le courtage de détail, des services de financement des sociétés, des services de recherche, des services de vente et de placement institutionnel, des opérations internationales, des opérations sur titres à revenu fixe et du marché des capitaux, des services de planification successorale et d'assurance.

Enfin, forts de nos 354 financements, qui ont réuni 262 millions de dollars dans la catégorie des opérations de moins de 5 millions de dollars, et de 24 mobilisations de capitaux qui, de septembre 2001 à septembre 2002, ont totalisé 166 millions de dollars dans la catégorie des opérations de 5 à 10 millions de dollars, nous sommes le financier le plus important des sociétés à petite capitalisation au Canada. Nous tirons entre 10 et 15 p. 100 de notre revenu du financement par capital de risque et de celui des sociétés à petite capitalisation.

Je tiens à déclarer que Canaccord est en faveur d'un nombre limité de fusions bancaires. Nous reconnaissons le besoin qu'ont les banques canadiennes de constituer une masse critique et d'affirmer une présence qui leur permettrait de tirer parti des possibilités offertes à l'échelle mondiale et de résister à divers chocs externes. Cela dit, ces besoins doivent être mis dans la balance avec notre désir, premièrement, de compter sur une solide présence bancaire internationale qui comprend la dynamique du Canada, deuxièmement, de tabler sur une réserve de talents, issue et formée dans les banques et les services connexes, composée de

place that encourages innovation, risk-taking and the formation of capital. We are concerned by the prospect of Canada, post bank mergers, becoming too much like Germany, which will result in a stifled competitive environment, particularly for small business.

There are four broad areas of concern that Canaccord, and we believe other smaller investment dealers, have vis-à-vis allowing one or two bank mergers. These include wealth management, capital markets, credit and policy.

Wealth management: Investor Economics has estimated that the wealth management market for Canadian securities is approximately \$515 billion. The big six banks have approximately 86.4 per cent of the full service and roughly 91.5 per cent of the discount brokerage market. More importantly, the banks have more of the profitable business lines, such as fee-based accounts, which are the fastest growing in Canada. The reason for this dominance is simple; the banks have a large technology and marketing infrastructure in addition to large client bases. This allows the banks to amortize product development and the risk of product failure over a much broader asset base.

In addition to the significant advantages of technology and marketing, the banks are routinely using their significant balance sheets to compete via the practice of forcing up balance sheet concerns of independent investment dealers, notwithstanding the fact that Canadian Investor Protection Fund provides cash coverage of \$1 million per account and the Canadian Deposit Insurance Corporation of \$60,000 per bank account. This affects the ability of independent investment dealers to attract cash balances, which are by far the most significant profit source. As an independent investment dealer, we already experience a number of practices where Canadian banks have a tendency, whether consciously or unconsciously, to skate either over or very close to the line in terms of abuse of marketing practices. For example, we experience the abuse of tied selling in the guise of cross selling every day.

As outlined above, market concentration is a very significant issue when it comes to wealth management. Assuming a bank merger, regional concentration could be above any reasonable threshold amount. It is self-evident that at these concentration levels, it will be difficult for competitors to achieve a viable foothold, which will ultimately be harmful to Canadian consumers.

Wealth management solutions: We believe the only possible way to allow for one or two bank mergers is to force the divestiture of assets. These could include wealth management assets as well as bank branches. Wealth management assets can be sold separately.

financiers, d'avocats, de comptables, de spécialistes de la technologie, et d'autres professionnels et, troisièmement, de disposer d'un marché interne vigoureux et dynamique qui encourage l'innovation, la prise de risques et la formation de capital. La possibilité que le Canada, après les fusions bancaires, ressemble trop à l'Allemagne, de sorte qu'il étoufferait le contexte concurrentiel, surtout pour les petites entreprises, nous préoccupe beaucoup.

Canaccord, de même que, à notre avis, les courtiers en valeurs moins importants, éprouvent des préoccupations à quatre grands titres qui découleraient de l'autorisation de une ou de deux fusions bancaires, soit la gestion du patrimoine, les marchés des capitaux, le crédit et la politique.

La gestion du patrimoine: La firme Investor Economics a estimé la taille de la gestion du patrimoine dans le secteur des valeurs mobilières canadien à 515 milliards de dollars. Les six grandes banques occupent près de 86,4 p. 100 du marché du courtage de plein exercice et près de 91,5 p. 100 de celui du courtage à escompte. Surtout, les banques sont présentes dans un plus grand nombre des secteurs rentables, tels que les comptes à frais fixes, qui représentent le produit à la croissance la plus rapide dans le secteur. Les raisons qui sous-tendent cette domination sont simples: les banques sont dotées d'importantes structures technologiques et de marketing et possèdent une vaste clientèle. Elles peuvent ainsi amortir le développement de produits et le risque d'un échec dans ce domaine, à même un actif beaucoup plus considérable que celui des autres intervenants.

En plus de ces avantages sur les plans de la technologie et du marketing, les banques utilisent largement leur énorme actif comptable pour exercer des pressions à ce titre sur les courtiers en valeurs et ce, même si la couverture du Fonds canadien de protection des épargnants est de 1 million de dollars par compte-titres, comparativement à celle de la Société d'assurance dépôt du Canada qui atteint 60 000 dollars par compte bancaire. En tant que courtier indépendant en valeurs mobilières, nous sommes déjà aux prises avec des cas où les banques canadiennes ont tendance, consciemment ou non, à franchir ou à s'approcher de près de la ligne qui les sépare de certaines pratiques de marketing abusives. Ainsi, nous éprouvons chaque jour les répercussions des ventes liées comme substitut aux ventes connexes.

Tel que nous l'avons vu précédemment, dans le cas de la gestion du patrimoine, la concentration est un enjeu très important. Sur les plans régional et local, cette concentration dépasse largement le seuil du raisonnable. Il est évident que cette situation va à l'encontre des intérêts du consommateur canadien et qu'il est très difficile pour les concurrents de maintenir une position viable.

Solutions en matière de gestion du patrimoine: Nous sommes d'avis que la seule manière possible d'autoriser une ou deux fusions bancaires consiste à forcer le dessaisissement d'actifs. Il peut s'agir d'actifs liés à la gestion du patrimoine ou de succursales bancaires. On peut vendre séparément les actifs liés à la gestion du patrimoine.

Investigate the application of mechanisms to prevent or limit additional tied selling/cross selling practices, which are included in the Competition Act, although I think there are issues surrounding that.

Capital markets: As a result of acquisitions and bankruptcies, there has been a substantial erosion of the number of publicly traded companies on the TSX. The TSX estimates that 60 per cent of the listed companies are now classified as junior. The financial sector represents approximately 22 per cent of the commissions paid on the TSX. Obviously, one or two bank mergers would affect the profitability and overall market liquidity of the TSX.

Market liquidity has been materially reduced due to greater institutional concentration, a growing number of inter-listed stocks on the U.S. exchange, higher execution costs, exponential growth in regulatory costs and a shrinking number of publicly traded companies. Further, there has been a very significant consolidation of capital market participants, resulting in the six major banks representing approximately 80 per cent of the equity trading market, 87 per cent of the new issue market and more than 90 per cent of the debt market in Canada.

To put these statistics in perspective, 178 independent investment dealers represent less than 20 per cent of the equity trading, 13 per cent of the new issue market and less than 10 per cent of the debt market. The banks also represent the vast majority of regulated capital, at \$9 billion, versus \$2.5 billion for all the independents. Because of their market dominance and cross selling practices, the banks garner substantially more of the industries' operating profit and thus incur less volatility in income. In other words, the banks have been very successful in marginalizing other Canadian competitors to businesses that have been substantially more volatile and less profitable.

I have some statistics that show this at the back here from the IDA.

This should be of grave concern to this committee. We need a thriving and profitable environment in Canada for the independent investment dealers. We are not arguing for subsidization, but we do want a more level playing field. If Canada does not provide the appropriate mechanisms to level the playing field, there will be increasingly fewer market participants, local and regional services will diminish and the pool of equity research independent of any bank's lending conflicts will deteriorate. Finally, the lack of participants will affect the cost and availability of capital and the viability of public markets, particularly for small cap companies that are the engine of Canada's employment growth.

On doit étudier la possibilité d'instaurer des mécanismes pour empêcher ou limiter des pratiques additionnelles à l'égard des ventes liées et des ventes connexes, lesquelles sont visées par la Loi sur la concurrence, même si je crois que des problèmes se posent à cet égard.

Marché des capitaux: À la suite d'acquisitions et de faillites, le nombre des sociétés ouvertes inscrites à la cote de la Bourse de Toronto a considérablement diminué. Cette bourse estime que près de 60 p. 100 des entreprises inscrites à sa cote se rangent maintenant dans la catégorie des petites sociétés. De toute évidence, une ou deux fusions bancaires nuiraient grandement à la rentabilité et à la liquidité générale du marché de la Bourse de Toronto.

La liquidité du marché s'est réduite de beaucoup étant donné la plus grande concentration des institutions, le nombre croissant des titres intercotés également aux bourses américaines, l'augmentation des coûts d'exécution, la croissance exponentielle des coûts réglementaires et la baisse du nombre de sociétés ouvertes. De plus, les participants du marché des capitaux se sont consolidés dans une très large mesure, de sorte que les six grandes banques canadiennes occupent quelque 80 p. 100 du marché des opérations sur actions, 87 p. 100 du marché des nouvelles émissions d'actions et autour de 90 p. 100 de celui des titres d'emprunt au Canada.

Afin de mettre ces statistiques en perspective, précisons que 178 courtiers indépendants en valeurs effectuent moins de 20 p. 100 des opérations sur actions, moins de 10 p. 100 de celles sur les titres d'emprunt et moins de 13 p. 100 des nouvelles émissions d'actions. De plus, les banques possèdent la vaste majorité des capitaux réglementés, soit 9 milliards de dollars, comparativement à 2,5 milliards de dollars pour l'ensemble des courtiers indépendants en valeurs. Étant donné leur domination du marché et leurs pratiques à l'égard des ventes liées et connexes, les banques accaparent la plus grande part des bénéfices d'exploitation du secteur et subissent des fluctuations de revenus considérablement moindres que les courtiers. Autrement dit, les banques ont très bien réussi à enfermer les concurrents canadiens dans des activités beaucoup plus instables et moins rentables que les leurs.

À la fin du document, vous trouverez des statistiques de l'Association des courtiers en valeurs mobilières qui illustrent le phénomène.

Cette situation devrait soulever de graves préoccupations au sein du comité. Il faut aux courtiers indépendants en valeurs au Canada un milieu prospère et rentable. Nous ne plaçons pas en faveur de l'octroi de subventions, mais nous sommes en quête d'un milieu plus équitable. Si le Canada n'adopte pas les mécanismes qui conviennent pour établir un tel milieu, le nombre des participants au marché ira en diminuant, au même titre que les services locaux et régionaux, la capacité de recherche sur des titres indépendante se détériorera. Or, l'absence de participants nuira énormément à la disponibilité du capital, à son coût et à la viabilité des marchés publics, surtout dans le cas des sociétés à petite capitalisation qui sont le moteur de la croissance de l'emploi au Canada.

The Bank of Canada and this committee should be even more concerned when one considers the impact of a bank merger on the debt markets. Today, the majority of the independent investment dealers do not actively participate in the debt-making markets. For the most part, they shop the debt inventories of the large Canadian banks at retail spreads, i.e., after mark-up. The six largest banks, and to a lesser extent the National Bank and HSBC, dominate this market area.

Most U.S. competitors have abandoned the Canadian domestic markets, given bank competition, the lack of profitability and the shrinking size of the Canadian debt market as federal governments and more provincial governments operate with budget surpluses. It is plausible that two merged banks could be so dominant as to completely squeeze out any other competitor, cornering the market and making profitability of this market area for competitors even more questionable.

The United States has become more concerned about tied selling/cross selling as a result of a number of recent debacles by Citibank and others. You may be aware that the United States removed many of the protective features of the Glass Steagall Act in 1999. The original purpose of Glass Steagall was to separate banking and investment banking activities due to perceived conflicts that occurred prior to the Depression of the 1930s. As a result of a series of recent, very significant breaches relating to conflicts of interest, the U.S. Senate and the House of Representatives are looking to put back in place many aspects of Glass Steagall. One would think that, if the United States with approximately 17,000 financial institutions is concerned about this, Canada, with a few hundred investment dealers and far fewer relatively dominant banks, should be even more concerned.

Capital market solutions: We recommend that Canada put back in place a connected issuer rule that has more meaning, and I will get into some more detail about that, but we suggest that independent investment dealers must be at least 20 per cent of an issue when the other parties are connected.

Canada should investigate additional protective mechanisms similar to those being considered by the United States. The Bank of Canada, the federal government and provincial governments have the ability to monitor and construct their debt syndicates to allow for a more competitive environment.

Credit providers: Unlike any other industry, the banks are not only competitors to the independent investment dealers, but also important providers of credit. Credit is facilitated directly as subordinated loans and lines of credit for margin purposes against securities. These lines of credit are utilized daily to underpin any retail or institutional trading activity. In addition, other more specialized lines are provided in the form of bank letters for

La Banque du Canada et votre comité doivent s'inquiéter encore plus au sujet des répercussions des fusions sur le marché des capitaux. De nos jours, la majorité des courtiers indépendants en valeurs ne participent pas activement au maintien du marché des capitaux. Dans une large mesure, ils s'approvisionnent à même les portefeuilles de titres d'emprunt des grandes banques canadiennes et ils acquittent les marges de détail, soit les marges bénéficiaires. Les six grandes banques et, dans une moindre mesure, la Banque Nationale et la HSBC, dominent ce segment de marché.

La plupart des concurrents américains ont abandonné le marché intérieur canadien en raison de la rivalité bancaire, de l'absence de rentabilité et de la taille en déclin du marché des capitaux canadien depuis que les gouvernements fédéral et provinciaux enregistrent des excédents budgétaires. Il est tout à fait plausible que deux banques fusionnées seraient si dominantes qu'elles évinceraient les autres concurrents en accaparant le marché et en rendant sa rentabilité encore plus douteuse.

Depuis les débâcles récentes de la part de la Citibank et d'autres établissements, les États-Unis se préoccupent beaucoup plus des ventes liées et connexes qu'auparavant. Vous savez sans doute que ce pays a retiré en 1999 nombre des mesures protectrices de la loi Glass-Steagall. L'objet initial de cette loi était de séparer les services bancaires des services de financement des sociétés en raison de conflits recensés qui se seraient produits avant la dépression des années 30. À la suite d'une série de percées importantes sur le plan des conflits d'intérêts, le Sénat et la Chambre des représentants américains étudient la possibilité de restaurer de nombreux volets de la loi Glass-Steagall. Compte tenu que les États-Unis, qui comptent près de 17 000 institutions financières, se préoccupent à ce sujet, il y a lieu de se demander si le Canada, avec ses quelques centaines de courtiers en valeurs, et un nombre de banques relativement dominantes de loin inférieur à celui de nos voisins du Sud, ne devrait pas être encore plus inquiet.

Solutions portant sur les marchés de capitaux: Nous recommandons que le Canada rétablisse une règle sur les émetteurs reliés aux intentions plus marquées, et j'y reviendrai plus en détail, mais nous sommes d'avis que les courtiers indépendants en valeurs ne doivent pas prendre une part inférieure à 20 p. 100 dans une émission si les autres parties sont reliées entre elles.

Le Canada devrait étudier des mécanismes de protection supplémentaires semblables à ceux qu'évaluent les États-Unis. La Banque du Canada et les gouvernements fédéral et provinciaux devraient avoir la capacité de surveiller et de former leurs syndicates de financement par titres d'emprunt afin d'établir un environnement plus concurrentiel.

Les fournisseurs de crédit: contrairement aux autres secteurs, les banques ne sont pas seulement des concurrentes des courtiers indépendants en valeurs, mais elles sont de plus des fournisseurs de crédit importants. Le crédit est établi directement sous forme de prêts subordonnés et de marges de crédit nanties sur titres. Ces marges de crédit sont mises à contribution chaque jour pour soutenir les opérations sur titres de particuliers ou des institutions.

underwritten bought deals or daylight overdrafts. These facilities are very specialized products outside of those normally provided to other industries. In essence, the banks provide liquidity from a capital perspective for our transaction-based business. Recently, the banks have lobbied vigorously to change the risk model for the Canadian Deposit for Securities. CDS is the central clearing agent and depository for all Canadian securities trading in Canada or between other clearing/depositories, such as DTC in the United States. The net effect of these suggested changes is to radically increase the collateral requirements. We believe these changes have the potential to further eliminate independent investment dealers from the Canadian landscape.

Not all of the big six banks are active credit providers to the independent investment dealers. As of today, only two, RBC and the Bank of Montreal, will extend credit. If as a result of a bank merger one or both drop out of this business in Canada, it will have a dire result for the Canadian capital markets. The impacts would be most severe for small businesses, where independent investment dealers represent 70 to 80 per cent of this equity market area. As you may be aware, banks have not had a tremendous track record in support of Canadian small business. Any further failure or consolidation of existing independent investment dealers could result in significant negative impacts on Canada's GNP growth.

Credit provider solutions: Canada needs some type of guarantee that the banks will continue to provided credit to the independent investment dealer community at competitive rates. The Business Development Bank could be a stand-in as an alternate source of credit, and we could allow foreign banks or Canadian insurance companies to acquire large Canadian banks, as well.

Policy: We all agree the Canadian banks play a very important role in the Canadian economy. However, the banks are extremely well organized, with huge dollars and departments of individuals available to lobby for changes in their favour. Others less well capitalized or with fewer internal resources have a great deal of difficulty in either formulating their points or actually meeting and exchanging ideas with policy makers to counter-balance the bank's interest. The banks not only affect policy through the Canadian Bankers Association or via direct intervention, but the banks in our industry also dominate many other related organizations such as CDS, CIPF, the IDA and the TSX. The banks have been very effective at making other industry organizations' agendas their agenda. As a result of dominating these related organizations, the banks have achieved a steady stream of biased changes over relatively long periods of time.

Il s'agit de modalités de crédit très spécialisées qui diffèrent de celles fournies aux autres secteurs d'activité. Essentiellement, les banques fournissent des liquidités à titre de capital pour financer nos opérations axées sur des transactions. De plus, d'autres marges plus spécialisées sont établies sous forme de lettres de crédit bancaires pour le financement d'achats par prise ferme ou de découverts à un jour. Dernièrement, les banques ont exercé de fortes pressions en vue de modifier le modèle de risque de la Caisse canadienne de dépôt de valeurs limitée (connue également sous l'acronyme CDS). Essentiellement, la CDS est l'agent de compensation et de dépôt centralisés pour toutes les opérations sur titres au Canada et pour celles intervenant avec d'autres organismes de compensation et de dépôt tels que la DTC aux États-Unis. En définitive, l'effet des changements recommandés serait d'augmenter radicalement les exigences sur les biens donnés en nantissement. Nous croyons que ces changements peuvent faire disparaître d'autres courtiers indépendants en valeurs du marché canadien.

Les six grandes banques ne fournissent pas toutes activement du crédit aux courtiers indépendants en valeurs. À l'heure actuelle, seulement deux d'entre elles, la Banque Royale et la Banque de Montréal, fournissent un tel crédit. Si, à la suite d'une fusion bancaire, une de ces banques, ou les deux, délaissait cette activité, le marché des capitaux canadiens sera aux prises avec des conséquences néfastes. Ces conséquences seraient plus graves pour les petites entreprises pour lesquelles les courtiers indépendants en valeurs représentent de 70 à 80 p. 100 de ce segment de marché. Comme vous le savez sans doute, les banques n'affichent pas le dossier le plus reluisant qui soit au chapitre du soutien des petites entreprises au Canada. Tout échec ou consolidation supplémentaire des courtiers indépendants en valeurs existants pourrait entraîner des répercussions négatives sur la croissance du PNB canadien.

Solutions à l'égard des fournisseurs de crédit: le Canada doit recevoir une certaine garantie selon laquelle les banques continueront de fournir du crédit, à des taux concurrentiels, aux courtiers indépendants en valeurs. La Banque de développement du Canada pourrait faire office de fournisseur de crédit de rechange, et il faudrait permettre aux banques étrangères ou aux compagnies d'assurance canadiennes d'acquérir une grande banque canadienne.

Politique: nous convenons tous que les banques canadiennes jouent un rôle très important dans l'économie nationale. Cela dit, les banques sont extrêmement bien organisées, disposent de capitaux considérables et de services où des employés peuvent exercer des pressions pour obtenir des changements à leur avantage. D'autres établissements moins bien nantis, ou dotés de ressources internes moindres, éprouvent de grandes difficultés, que ce soit pour formuler leurs points de vue ou pour rencontrer les responsables de l'élaboration des politiques, et échanger des idées avec eux, en vue d'opposer une contrepartie aux intérêts des banques. Non seulement les banques influent-elles sur la politique par l'intermédiaire de l'Association des banquiers canadiens ou par des interventions directes, mais elles dominent de plus nombre d'autres organisations dans notre secteur tels que la CDS, le FCPE, l'ACCOVAM et la Bourse de Toronto. Les banques ont

Good examples of this are the banks' lobbies to change the cash account rule, which materially reduced the free credit available to smaller investment dealers on stocks that had appreciated considerably, but which had not yet settled; the previously discussed CDS risk management rules being proposed by the banks; and the discounts negotiated by the banks with RS Inc. for block trades in excess of 30,000 shares.

Typically, the effect of any one rule change or modification lobbied for by the banks is, in itself, not significant, with the exception of the cash account rule and the current CDS discussions. However, what is far worse is the continuous plethora of changes that, when combined, are extremely detrimental to competitors and, ultimately, consumers.

Policy solutions: Policy makers, including the federal government, provincial governments, the Bank of Canada and the securities commissions must create appropriate forums with more open access and proffered resources to carefully solicit and hear other competitors' suggestions. The independent investment dealers have proven to be their own worst enemy in not creating a viable industry lobby. We as an industry group must create a vehicle outside of the IDA that does not represent the banks.

Conclusions: We believe that Canada cannot endlessly debate the merits of a limited number of bank mergers. We need to progress, evolve and allow our Canadian banks to secure, to the furthest extent possible, a substantial position in the world marketplace. They and Canada deserve it. In the same breath, however, we must ensure that Canada as a country does not surrender its interests to a limited group of shareholders at the expense of every Canadian. The banks need critical mass to compete externally, but we need indigenous competition internally to provide the maximum benefit to Canadian consumers. To achieve this requires some intervention by the federal government. This intervention should come by way of specific requirements, for example, divestitures, specific policy requirements, et cetera, and by way of continuous moral suasion, along with greater openness to other groups outside the banks.

To reiterate, we have concerns pertaining to the bank mergers in four specific areas. We have offered possible solutions in each of these areas as well as an increasing awareness of them. The considerations of this committee should extend beyond how a Canadian bank will serve a small community. They should also

particulièrement bien réussi, à titre d'organisations, à imposer leur programme aux autres organisations du secteur. Par conséquent, les banques ont réussi à apporter régulièrement des modifications biaisées durant des périodes relativement longues. Parmi les bons exemples de cette situation, citons les groupes de pression bancaires en vue de changer la règle sur les comptes au comptant qui a énormément réduit les crédits libres des petits courtiers en valeurs dégagés à partir d'actions ayant acquis une plus-value appréciable, mais qui n'avaient pas encore été encaissées, les règles de gestion du risque de la CDS traitées précédemment que proposent les banques et les escomptes que négocient les banques avec la RS Inc. pour les opérations sur des blocs dépassant 30 000 actions.

En règle générale, l'effet du changement d'une règle ou d'une modification découlant des pressions qu'exercent les banques n'est pas, en soi, important (exception faite de la règle sur les comptes au comptant et des entretiens en cours sur la CDS). Toutefois, le pire, et de loin, est ce flot continu de changements qui, une fois regroupés, se traduit par une transformation d'envergure, fort coûteuse pour les consommateurs et les concurrents.

Solutions au titre de la politique: les responsables de la formulation des politiques, dont les gouvernements fédéral, provinciaux, la Banque du Canada et les commissions des valeurs mobilières, doivent créer les groupes de discussion requis, plus faciles d'accès, dotés des meilleures ressources qui soit, de façon à demander et à recueillir avec soin les préoccupations et les suggestions des autres concurrents. Les courtiers indépendants en valeurs se sont révélés être leurs pires ennemis en ne créant pas un groupe de pression sectoriel viable et puissant. Nous, à titre de secteur d'activité, devons créer un organisme à l'extérieur de l'ACCOVAM dont seraient exclues les banques.

Conclusions: nous croyons que le Canada ne peut pas soupeser indéfiniment les mérites d'un nombre limité de fusions bancaires au pays. Nous devons aller de l'avant, évoluer et assurer que les banques puissent posséder la plus grande part possible du marché mondial. Ces institutions et le Canada le méritent bien. Toutefois, dans la même foulée, nous devons nous assurer que le Canada, à titre de pays, ne cède pas ses intérêts à un groupe limité d'actionnaires aux dépens de tous les Canadiens. Si les banques ont besoin d'une masse critique pour se livrer à une concurrence externe, nous avons besoin d'une concurrence sur le marché intérieur pour que le consommateur puisse tirer le plus d'avantages possible de la situation. Pour ce faire, le gouvernement fédéral doit intervenir. Son intervention doit prendre la forme d'exigences bien nettes, soit des dessaisissements, des obligations précises au chapitre des politiques, et cetera, de persuasion morale continue, de même que d'une plus grande ouverture à l'endroit des autres groupes à l'extérieur des banques.

En résumé, les fusions bancaires nous préoccupent à quatre titres bien précis. Nous avons proposé des solutions dans chaque cas et, nous l'espérons, avons fait progresser la sensibilisation à leur égard. Les considérations de votre comité ne devraient pas s'arrêter à la manière dont les succursales des banques

focus on how to better serve the community at large. Consideration should be given to the survival of the independent investment dealers, which provide a very important support and intermediary function in financing Canadian growth and risk taking. Others who are more knowledgeable or more sanguine than ourselves will come up with other solutions we have not thought of. However, our areas of concern, issues and suggestions are outlined on the table in our brief.

Mr. Chairman, I hope this is useful to you and the committee, and I am open for questions now.

Senator Angus: Welcome, Mr. Greenwood. Thank you for that presentation. Are you still active with the IDA?

Mr. Greenwood: Canaccord is a member of the IDA, yes.

Senator Angus: You mentioned that you are the sixth largest dealer on the TSX. I can think of RBC, BMO, Nesbitt, CIBC, Wood Gundy, Scotia McLeod, and who would be the other one?

Mr. Greenwood: That would National Bank.

Senator Angus: Then you folks?

Mr. Greenwood: That is right.

Senator Angus: How recent is this 20 per cent investment by Manulife?

Mr. Greenwood: That was closed around June of this year.

Senator Angus: Then you are on the same track.

Mr. Greenwood: Not necessarily on the same track.

Senator Angus: Last time we looked at this, I had the impression that the independents would welcome mergers because it would take one more player out of the game. I remember during the BMO and Royal discussions, there was great concern about what was going to happen to the people at Nesbitt. Where would all the people go? There would be a great source of talented investment banking people available to firms like yours. Would that not be the case again?

Mr. Greenwood: Yes, there may some available again.

Senator Angus: More business, also. More business for you.

Mr. Greenwood: Potentially more business.

Since the last time this surfaced, by the way, the TD Bank acquired Canada Trust, CIBC acquired Merrill Lynch Canada and Scotiabank acquired Schwab Canada. The consolidation has continued to take place at the bank level.

canadiennes serviront les petites communautés. Elles devraient également s'attacher à l'amélioration du service à la collectivité dans son ensemble. On devrait aussi avoir à cœur la survie des courtiers en valeurs indépendants, qui offrent un soutien très important et remplissent une fonction intermédiaire dans le financement de la croissance et de la prise de risques au Canada. D'autres intervenants, plus informés ou plus confiants que nous, proposeront des solutions auxquelles nous n'aurions jamais songé. Cela dit, nos sujets de préoccupation, nos enjeux et nos solutions sont ouvertement présentés dans notre mémoire.

Monsieur le président, j'espère que cette présentation aura été utile pour vous comme pour votre comité, et je demeure à votre disposition pour recevoir vos questions et vos commentaires.

Le sénateur Angus: Soyez le bienvenu, monsieur Greenwood. Merci de votre exposé. Êtes-vous toujours actif au sein de l'ACCOVAM?

M. Greenwood: Oui, Canaccord est membre de l'ACCOVAM.

Le sénateur Angus: Vous avez fait allusion au fait que vous êtes le sixième courtier en importance à la Bourse de Toronto. Les noms de la Banque Royale du Canada, de BMO, de Nesbitt, de la CIBC, de Wood Gundy et de Scotia McLeod me viennent à l'esprit. Quel serait donc l'autre?

M. Greenwood: La Banque Nationale.

Le sénateur Angus: Vous venez ensuite?

M. Greenwood: Exactement.

Le sénateur Angus: Jusqu'à quel point l'investissement de 20 p. 100 fait par Manuvie est-il récent?

M. Greenwood: L'entente a été conclue en juin de cette année.

Le sénateur Angus: Un peu comme dans votre cas.

M. Greenwood: Non, pas nécessairement.

Le sénateur Angus: La dernière fois que je me suis intéressé à cette question, j'ai eu l'impression que les indépendants accueilleraient les fusions avec plaisir parce qu'elles entraîneraient la disparition d'un joueur de plus. À l'époque des pourparlers entre BMO et la Banque Royale, je me souviens qu'on s'inquiétait grandement du sort des employés de Nesbitt. Où iraient toutes ces personnes? Les entreprises comme la vôtre auraient accès à une source considérable de spécialistes chevronnés des services bancaires d'investissement. La même situation ne se répéterait-elle pas?

M. Greenwood: Oui, il y aurait un certain nombre de candidats disponibles.

Le sénateur Angus: Plus de clients aussi. Plus de clients pour vous.

M. Greenwood: Oui, potentiellement.

Depuis la dernière ronde de discussions à ce sujet, soit dit en passant, la Banque TD a fait l'acquisition de Canada Trust, la CIBC a fait l'acquisition de Merrill Lynch Canada et la Banque Scotia a fait l'acquisition de Schwab Canada. Le processus d'intégration s'est poursuivi au niveau des banques.

I think five investment dealers dropped out three years ago, seven last year and 17 firms have gotten out of the business this year.

Senator Angus: I share your concern. I was told that for a while, there were only two intermediate-size independent firms, your firm, Canaccord, and Yorkton. Then I see Yorkton getting into trouble, and that kind of scares off people. Who else is left? I suggest that with Manulife, you are getting out there. However, who would you say are the five main independents?

Mr. Greenwood: The main independents would be Desjardins, Raymond James, Rockwater, which has just bought the Yorkton assets, and Gundy. HSBC would be a little further behind.

Senator Angus: That leads me to this question. We have been trying to consider the public interest, what is and what is not in the public interest, and the whole question of divestiture is raised if there is a merger of two of the major banks. In your view, would it be in the public interest to require, for example, if Royal Bank was going to merge with CIBC, that they divest of RBC Securities?

Mr. Greenwood: The fact is there will too much concentration — yes, absolutely. There is too much concentration in the capital markets and wealth management areas today.

Senator Angus: Would it be in the public interest in this area, because I realize how difficult it is, too. You have firms like CS First Boston, Lehman Brothers and Goldmans starting to come up and get into your backyard, and the boys do not like it too much. I am wondering what your comments are?

Mr. Greenwood: Most of the larger investment dealers in the U.S. have actually abandoned their positions here in Canada and are servicing now from New York. They typically focus on the top 20 or 25 companies in Canada. They do not focus on the mid-market to small capitalization areas.

The real issue here in Canada is that it is the small independent investment dealers that typically finance the majority of the equity portion of the smaller capitalized companies. If there is not a viable nucleus of those companies left in Canada, we are going to have a much bigger problem.

Senator Angus: A viable nucleus of what kind of companies?

Mr. Greenwood: Of smaller investment dealers servicing companies, raising capital and independently researching those types of companies. We are going to have a much bigger problem here in Canada.

Il y a trois ans, cinq courtiers en valeurs ont cessé leurs activités, je crois, et il y en a eu sept l'année dernière et 17 cette année.

Le sénateur Angus: Je partage votre inquiétude. Pendant un certain temps, m'a-t-on dit, il y avait seulement deux sociétés indépendantes de taille intermédiaire, Canaccord, la société que vous représentez, et Yorkton. Puis, je me suis rendu compte que Yorkton éprouvait des difficultés, ce qui a donné des sueurs froides à certains. Qui d'autre y a-t-il? Avec Manuvie, j'ai l'impression que vous êtes sur la bonne voie. Cependant, qui sont, selon vous, les cinq principaux indépendants?

M. Greenwood: Ce sont Desjardins, Raymond James, Rockwater, qui vient tout juste de faire l'acquisition des actifs de Yorkton, et Gundy. La HSBC viendrait non loin derrière.

Le sénateur Angus: Voilà qui m'amène à ma question. Nous avons tenté de nous intéresser à la question de l'intérêt public, de ce qui est et n'est pas dans l'intérêt public, et, en cas de fusion de deux des grandes banques, on soulève toute la question du dessaisissement. À votre avis, serait-il dans l'intérêt public d'obliger la Banque Royale, si elle devait fusionner ses activités à celles de la CIBC, par exemple, à se départir de RBC Valeurs mobilières?

M. Greenwood: Le fait est qu'il y aura trop de concentration — oui, absolument. De nos jours, les marchés financiers et les secteurs de la gestion du patrimoine sont trop concentrés.

Le sénateur Angus: Agirait-on dans l'intérêt public dans ce secteur? Je me rends compte des difficultés auxquelles vous faites face. Il y a des sociétés comme CS First Boston, Lehman Brothers et Goldmans qui viennent jouer dans votre cour, et ça ne vous plaît pas beaucoup. Je me demandais si vous aviez des commentaires à faire à ce sujet?

M. Greenwood: La plupart des grands courtiers en valeurs des États-Unis ont dans les faits renoncé à leur présence ici au Canada et offrent des services à partir de New York. Habituellement, ils mettent l'accent sur 20 ou 25 sociétés canadiennes qui viennent aux premiers rangs. Ils ne s'intéressent pas beaucoup à tout ce qu'il y a entre les marchés intermédiaires et les petites capitalisations.

Le véritable enjeu, au Canada, c'est que ce sont habituellement les petits courtiers en valeurs indépendants qui financent habituellement la majeure partie des actions des sociétés à plus petite capitalisation. Sans un noyau viable d'entreprises de ce genre au Canada, nous allons faire face à un problème beaucoup plus grave.

Le sénateur Angus: Un noyau viable de quel genre d'entreprises?

M. Greenwood: De courtiers en valeurs qui fournissent des services à de telles sociétés et qui réunissent des capitaux ou effectuent des recherches indépendantes pour elles. Ici, au Canada, nous allons être confrontés à un problème beaucoup plus grave.

Now you have so much dominance. There is no other country in the world where that is the case, other than Holland — ING Bank was here the other day — there are two banks in all of Holland. However, although there are two large banks, it is in the geographic region of Europe, where there is a lot of other competition.

In Canada, we do not have that. We have way more concentration in a country that is the second largest in the world. We have regional disparities in this country as well.

More importantly, in the capital markets area, here in Canada we have the concentration not just in the banks, but also in a whole bunch of product lines. There are no trust companies left today, there are no investment dealers of any real size, other than one or two of us. The next thing is insurance. That is the issue.

Some of the discussions that I have read and was listening to today concern what is in the public interest? For example, when I read the Competition Act and the Bank Act, I see that certain aspects of the banks fall between the cracks and that has not been defined. That needs to be done.

We are for bank mergers as long as a definition is developed. The Competition Act today speaks to most companies. It does not speak to the influence, size and capacity of the banks. I will give you an example. The banks in Canada today spend about \$3.6 billion annually on technology. Part of the benefit of the merger would be some rationalization on the technology side. Our firm spends maybe \$15 million a year on technology, and that is probably the highest of any of the small investment dealers.

There are a lot of issues outside of simple concentration and a particular bank branch in a certain location in a city. There are specific issues that go beyond the Competition Act.

Senator Angus: It is very helpful to us to have you bring these to our attention. We are hearing a party line. I use the word “party” advisedly. It is the same. It is like a record.

You are saying there is a group of things that fall between the cracks?

Mr. Greenwood: Yes, I am.

Senator Angus: I would be interested in knowing what they are, sir.

Mr. Greenwood: Again, the banks are credit providers. It is not like they are running a small or large business. They provide credit to certain industries that are fundamental to Canada. That

À l'heure actuelle, la domination est très nette. Il s'agit d'une situation unique au monde, si on excepte la Hollande — vous avez entendu la Banque ING l'autre jour —, où il n'y a que deux banques. Même s'il s'agit de deux grandes banques, le pays se situe en Europe, où la compétition est forte.

Rien de tel au Canada. Dans notre pays, qui constitue pourtant le deuxième pays en superficie au monde, la concentration est beaucoup plus poussée. Je ne parle même pas des disparités régionales qu'on y observe.

Fait plus important encore, dans le domaine des marchés financiers, on observe une concentration non seulement dans les banques, mais aussi dans toute une gamme de secteurs d'activité. Aujourd'hui, il ne reste plus de sociétés de fiducie, et il n'y a pas de courtiers en valeurs de taille conséquente, sauf une ou deux. Le prochain secteur sur la liste est celui des assurances. Voilà la question.

Certaines des délibérations que j'ai lues et que j'ai entendues aujourd'hui ont trait à ce qui est dans l'intérêt public. À la lecture de la Loi sur la concurrence et de la Loi sur les banques, par exemple, je constate que certains aspects de l'activité bancaire tombent entre les mailles du filet et ne sont pas définis. Il faut y voir.

Nous sommes en faveur des fusions de banques, à condition qu'une définition soit arrêtée. Aujourd'hui, la Loi sur la concurrence s'applique à la plupart des sociétés. Cependant, elle ne s'applique ni à l'influence, ni à la taille ni à la capacité des banques. Je vais vous donner un exemple. Aujourd'hui, les banques du Canada consacrent environ 3,6 milliards de dollars par année à la technologie. L'un des avantages de la fusion serait une certaine rationalisation dans le secteur de la technologie. Notre entreprise dépense peut-être 15 millions de dollars par année dans le domaine de la technologie, et elle est probablement celle qui investit le plus dans ce domaine parmi tous les petits courtiers en valeurs.

De nombreux problèmes se posent en marge de la simple concentration et de telle ou telle succursale d'une banque dans tel ou tel quartier d'une ville. Il y a des problèmes précis qui vont au-delà de la Loi sur la concurrence.

Le sénateur Angus: Il est très utile que vous portiez ces questions à notre attention. On nous sert la ligne de parti. J'utilise le mot «parti» sciemment. C'est la même chose. On croirait entendre un enregistrement.

Vous nous dites qu'un certain nombre de choses tombent entre les mailles du filet?

M. Greenwood: Oui.

Le sénateur Angus: Monsieur, je serais intéressé à les connaître.

M. Greenwood: Une fois de plus, les banques fournissent du crédit. Ce n'est pas comme si elles exploitaient une petite ou une grande entreprise. Elles fournissent du crédit à certaines industries

is partly what you have to define. This is the public interest. Is it important that a number of banks provide credit to independent investment dealers? If it is, it must be made available.

Senator Oliver: You said only two do now.

Mr. Greenwood: Because it is very specialized.

Senator Oliver: The Royal Bank and the Bank of Montreal.

Mr. Greenwood: BMO and the Royal Bank are the only two. It is a very specialized business. You have to understand risk management, risk practices and things like that. I assume there are other types of bank lines that are offered to other industries that are very specialized, such as agriculture.

If you have a bank merger and a consolidation, what happens to that public market area that has now been eliminated? If they decide to move out of the business on a global basis and it is not practical for them pursue small business within the business line of the banks, you have now not met the public interest policy issues.

Senator Angus: Correct. Are there a couple of other issues that you can think of that fall between the cracks?

Mr. Greenwood: Again, it is the concentration — we talked about it in terms of new issues. For example, looking today at the new issue market, there is a very high degree of correlation between the debt market, the debt lending and who participates in the equity financings. In the past, the independent investment dealers used to represent about 20 percent of a syndicate. Over the last couple of years, it has been whittled down to about 5 to 10 per cent. Recently, on all of the royalty trust issues, and other types of issues, the small independent investment dealers represented probably around three per cent of the total market. Typically, we cannot achieve more because the company says, "Unless you are prepared to be a lender, you cannot have a higher equity participation in this financing."

We may be number 1, 2 or 3 in terms of trading. We may have the only research report out on the company, and we may have the best view of that company, and yet we are not in the syndicate.

Senator Angus: You would be able to distribute easily to some of your retail customers?

Mr. Greenwood: Absolutely.

Senator Angus: You would be in favour of mergers. You would say they are in the public interest provided that certain issues are resolved. I am fascinated by your suggestion that we go back to

essentielles au Canada. Voilà en partie ce que vous devez définir. Est-il important qu'un certain nombre de banques fournissent du crédit à des courtiers en valeurs indépendants? Si oui, il faut que le crédit soit disponible.

Le sénateur Oliver: Vous avez dit que seulement deux banques le faisaient.

M. Greenwood: Parce qu'il s'agit d'un secteur très spécialisé.

Le sénateur Oliver: La Banque Royale et la Banque de Montréal.

M. Greenwood: BMO et la Banque Royale sont les deux seules. Il s'agit d'un secteur très spécialisé. Il faut comprendre des notions comme la gestion du risque, à tout ce qui concerne le risque et ainsi de suite. Je tiens pour acquis qu'il y a d'autres types d'activités bancaires offertes à d'autres industries très spécialisées, par exemple l'agriculture.

En cas de fusion ou d'intégration de banques, qu'arrive-t-il au secteur du marché public qui a été supprimé? Si l'entité décide de se retirer du marché de façon globale et qu'il n'est pas pratique pour elle de poursuivre des activités à petite échelle dans le secteur d'activité des banques, l'intérêt public n'aura pas été servi.

Le sénateur Angus: D'accord. Pouvez-vous nous donner deux ou trois autres exemples de choses qui tombent entre les mailles du filet?

M. Greenwood: Une fois de plus, il s'agit de la concentration — nous en avons parlé du point de vue des nouvelles émissions. Si, par exemple, on examine aujourd'hui le marché des nouvelles émissions, on constate une très grande corrélation entre le marché de la dette, le financement par emprunt et qui participe au financement par actions. Par le passé, les courtiers en valeurs indépendants comptaient pour environ 20 p. 100 d'un syndicat. Au cours des deux ou trois dernières années, cette proportion a été ramenée de 5 à 10 p. 100 environ. Récemment, les petits courtiers en valeurs indépendants ont, pour l'ensemble des émissions d'actions de fiducie de ressources naturelles, probablement compté pour environ 3 p. 100 du marché total. Habituellement, nous n'arrivons pas à faire plus parce que la société dit: «À moins que vous ne soyez prêt à faire office de prêteur, vous ne pouvez prendre une participation plus grande à ce financement par actions.»

Il arrive que nous arrivions au premier, au deuxième ou au troisième rang du point de vue des échanges. Il arrive que nous ayons en mains le seul rapport de recherche sur la société et que ce soit nous qui ayons la meilleure idée de la situation de cette dernière. Pourtant, nous ne faisons pas partie du syndicat.

Le sénateur Angus: Vous seriez en mesure de répartir facilement les actions parmi vos clients au détail?

M. Greenwood: Absolument.

Le sénateur Angus: Vous seriez favorable aux fusions. Vous dites qu'elles sont dans l'intérêt public, à condition que certains problèmes soient réglés. J'ai été fasciné de vous entendre proposer

Glass Steagall. It was only 10 years ago that we had a "big bang" in Canada and started getting away from the old rules. Now you are saying maybe that was a mistake.

Mr. Greenwood: We had our big bang in 1987. That is when the Canadian pillars of trust companies, investment dealers and the banks basically were deconstructed. The only part not deconstructed was insurance companies. I believe one of the mistakes that Canada made was in not allowing the insurance companies to partake and create some competition by acquiring investment dealers back then. It was a fundamental policy flaw. There were some connected issue or related issue rules that came out of that period — the independent investment dealers had to be equal to the total of the other connected issuers, being the banks, and the largest percentage the bank could have had to be equal to the largest percentage held by an independent. The purpose was to try to deal with these conflicts of interest.

This is the issue in the U.S. today, and back in the 1930s — how do you protect a bank that lends to a corporation that wants to pay down debt? They know there is risk problem attached to that company and they want to get off their debt position and put some equity into that company.

They are not sure whether that will work any more, because if they want to remove the debt they get a bad loan, or they think they may have a perceived problem loan, so they will go and raise equity in the equity market. All the Canadian consumers buy the equity interest in that underlying issuer and maybe there is a conflict there that is greater than necessary.

In the past, the independent investment dealer would research it, help set the price of that security, and determine whether or not it was reasonable to go to the marketplace at that time, so you had a check and a balance. Today you do not necessarily have that.

Senator Angus: Today everyone is talking about the lack of investor confidence. Some people attribute it to Enron, in particular, and others to a malaise in corporate governance practices that is bound to catch up to us sooner or later.

I am listening to you describe this concentration in your industry, where the little guy is not getting a kick at the can on the new issues, for example, and some of the gravy; the big institutional investors are taking it off the top and the poor investor just says, "No way. I am going to get shafted no matter what I do." Is that not a large part of the decay of investor confidence?

Mr. Greenwood: I do not know if it is a large part. Recently in Canada we have actually, as a result of Bre-X, put in place some different practices. This was before the experiences in the U.S.

un retour à Glass-Steagall. Il y a à peine dix ans que le «big bang» a retenti au Canada et que nous avons commencé à renoncer aux anciennes règles. Voilà maintenant que vous laissez entendre que c'était peut-être une erreur.

M. Greenwood: En ce qui nous concerne, c'est en 1987 que le «big bang» a retenti. C'est à cette époque qu'on a pour l'essentiel déconstruit les piliers canadiens des sociétés de fiducie, des courtiers en valeurs et des banques. Les compagnies d'assurances sont les seules à avoir été épargnées. À mon avis, l'une des erreurs commises au Canada a été de ne pas permettre aux compagnies d'assurance d'entrer dans la danse et de créer une certaine concurrence en faisant l'acquisition de courtiers en valeurs. Nous avons commis une erreur stratégique fondamentale. Certaines règles concernant les émissions reliées remontent à cette période — les courtiers en valeurs indépendants devaient détenir une participation égale à celle d'autres émetteurs reliés, c'est-à-dire les banques, et la banque ne pouvait détenir une participation supérieure en pourcentage à la participation la plus grande détenue par un indépendant. La mesure avait pour objectif de remédier au problème des conflits d'intérêts.

C'est la question qui se pose aux États-Unis aujourd'hui et celle qui se posait dans les années 30 — comment protéger une banque qui prête à une société qui souhaite rembourser sa dette? La banque sait que la société en question constitue un risque et veut transformer le financement par emprunt qu'elle a consenti en financement par actions.

Elle ne sait si la tactique fonctionnera encore puisque, si elle souhaite annuler la dette, elle se retrouve avec un mauvais prêt sur les bras, ou encore, consciente d'avoir consenti un prêt problème, elle ira réunir des capitaux sur le marché des actions. Tous les consommateurs canadiens acquièrent une participation dans cet émetteur sous-jacent, et on se retrouve face à un conflit plus grand que nécessaire.

Par le passé, le courtier en valeurs indépendant effectuait une recherche, contribuait à fixer le prix de la valeur mobilière en question et déterminait s'il était ou non raisonnable de faire un appel public à l'épargne à ce moment précis. On disposait donc d'un système de freins et de contrepoids. Aujourd'hui, les mêmes dispositions n'existent plus nécessairement.

Le sénateur Angus: De nos jours, tout le monde parle du manque de confiance des investisseurs. Certaines personnes attribuent ce phénomène à Enron, en particulier, et d'autres, à un malaise concernant les pratiques de gouvernance des entreprises qui, tôt ou tard, nous rattrapera forcément.

Je vous écoute faire état du phénomène de la concentration au sein de votre industrie, où les petits joueurs n'ont plus accès aux nouvelles émissions, par exemple, ni à certaines des valeurs les plus alléchantes; les grands investisseurs institutionnels écrèment le marché en amont, et le petit investisseur n'a qu'à se faire la réflexion suivante: «Pas question. Quoi que je fasse, je vais me faire avoir.» Cela ne s'explique-t-il pas en grande partie par l'érosion de la confiance des investisseurs?

M. Greenwood: Je ne suis pas convaincu que le phénomène soit si important. Récemment, au Canada, à la suite de l'affaire Bre-X, nous avons en fait adopté certaines pratiques différentes. C'est

Frankly, we had a better environment here in Canada. There are existing conflicts that will cause one big blow-up some day, where a bank has lent money to a company and then tried to de-leverage that company to the benefit of their own balance sheet. That conflict of interest is greater here today than it has ever been.

Senator Angus: That is very interesting.

Senator Meighen: I do not remember being quite so discouraged after listening to a very excellent presentation, because you have outlined it extremely well, Mr. Greenwood. The only thing you have not outlined, because perhaps none of us are wise enough to know the answer, is the solution. You have offered some solutions and I commend you for that.

Perhaps we made the mistake back when we allowed the banks to buy the dealers, although had we not there would have been other consequences. Institutions from elsewhere might have bought them.

Maybe the only other part of the financial industry where there is a large amount of capital is insurance companies, and you alluded to that. Perhaps there are things that can be done to encourage insurance companies to get into your business. I see that, as Senator Angus pointed out, and you mention in your brief, Manulife Financial owns 20 per cent of you now.

Mr. Greenwood: It is a very small minority investment in our firm. It is a portfolio investment from their perspective.

Senator Mahovich: Where is Clarica now?

Senator Angus: Manulife.

Mr. Greenwood: No, Sun Life.

Part of what I think you are trying to grapple with here is, snapshot one, the issue of whether the banks getting together is in the public interest. The real issue is if we do not allow a bank merger, it will hurt public policy. We probably have to have some larger banks that ultimately represent and understand Canada in the global marketplace. As businesses get larger and more successful, they are looking for credit for offshore purposes, letters of credit, large project financing and that sort of thing. Banks need to be bigger to be able to withstand that.

Canadian banks are getting smaller and smaller. The whole world is consolidating. From a public interest perspective, Canada will probably damage itself if it does not allow a bank merger. Notwithstanding all of that, we must take into account protecting our own internal marketplace, which is really what we are saying.

Senator Meighen: I do not hear a great deal of argument around this table with both your propositions. Generally speaking, bank mergers are in the public interest for the reasons

avant les événements qui ont secoué les États-Unis. Franchement, l'environnement est meilleur au Canada. Il y a des conflits qui, tôt ou tard, vont causer une grosse commotion, par exemple lorsqu'une banque qui a prêté de l'argent à une société tentera de désendetter la société en question au profit de son propre bilan. Aujourd'hui, ce conflit d'intérêts est plus grand que jamais auparavant.

Le sénateur Angus: C'est très intéressant.

Le sénateur Meighen: Je ne me souviens pas d'avoir été aussi découragé après avoir entendu un excellent exposé puisque, monsieur Greenwood, vous avez extrêmement bien présenté la situation. La seule chose que vous ne nous avez pas offerte, peut-être parce qu'aucun de nous n'est assez sage pour connaître la réponse, c'est la solution. Vous avez proposé certaines solutions, et je vous en félicite.

Peut-être avons-nous à l'époque commis une erreur en autorisant les banques à faire l'acquisition de courtiers, même si, dans le cas contraire, il y aurait eu d'autres conséquences. Des établissements d'ailleurs en auraient peut-être fait l'acquisition.

Le seul autre secteur qui dispose d'une somme considérable de capitaux est peut-être celui des compagnies d'assurance, et vous y avez fait allusion. Peut-être y a-t-il des mesures qui pourraient être prises pour inciter les compagnies d'assurance à faire le constat, comme le sénateur Angus l'a mentionné et comme vous l'avez dit dans votre mémoire, que la Financière Manuvie détient une participation de 20 p. 100 dans votre société.

M. Greenwood: Il s'agit d'une participation très minoritaire dans notre société. Du point de vue la Financière Manuvie, c'est simplement un placement de portefeuille.

Le sénateur Mahovich: Où est Clarica aujourd'hui?

Le sénateur Angus: À Manuvie.

M. Greenwood: Non, à la Sun Life.

Une partie de ce que vous cherchez à faire ici consiste, en résumé, à déterminer si l'intégration des banques est ou non dans l'intérêt public. Le véritable problème, c'est que le fait de ne pas autoriser une fusion de banques portera atteinte à la politique gouvernementale. Nous avons probablement besoin de certaines banques plus grandes qui, en dernière analyse, représentent et comprennent le Canada au sein du marché mondial. Au fur et à mesure qu'elles grandissent et font de meilleures affaires, les entreprises recherchent du crédit pour des activités à l'étranger, des lettres de crédit, du financement de projets d'envergure, et cetera. Les banques doivent être plus grandes pour faire face à ces situations.

Les banques canadiennes deviennent de plus en plus petites. Le monde tout entier est en voie d'intégration. Du point de vue de l'intérêt public, il est probable que le Canada se porterait préjudice à lui-même en n'autorisant pas une fusion de banques. Malgré tout, nous devons tenir compte de la protection de notre propre marché interne, et c'est tout ce que nous disons.

Le sénateur Meighen: Autour de la table, je n'entends pas beaucoup d'arguments à l'encontre de vos propositions. En règle générale, les fusions de banques sont dans l'intérêt public pour les

you outlined. However, we are not insensitive to the questions you raised on the other side of the coin. The argument has been made that when two come together, there is a shake-up involved. There is an opportunity for other players to get into a market. Perhaps we could handle that better, require more divestitures and try to build up the second tier of financial institutions in Canada.

I for one, and probably you in your heart of hearts, do not like quotas, but that is what you are advocating almost, a 20 per cent quota of new issues for the independents. I can see the merit in that. However, the next thing we know, it will be suggested that it should go up to 35 per cent, and that is an artificiality, it seems to me.

How would you respond to that?

Mr. Greenwood: There is no question it is an artificiality, but again, you are going to end up with banks with multi-billion-dollar balance sheets and being able to use them. I do not care if Canaccord gets the 20 per cent; it is the whole industry that has to get the 20 per cent. It is an artificiality, but it recognizes the concentration and the mass of those entities. They will be so huge in the context of the Canadian marketplace, show me what other country will have that type of relative concentration.

Senator Meighen: Perhaps the counterpoint should be that if you want to merge and grow elsewhere, you have to give up a significant amount of your home base.

Mr. Greenwood: I suspect they will have to give up something like 15 per cent market share. That has to take place. The issue today is that there are only two other foreign banks of any real size, the ING Bank and HSBC. Sure, they would love to buy those bank branches. We are not in the banking industry because the barriers to entry are quite significant.

We now can become members of the Canadian Payments Association, but how come there is no other independent investment dealer in Canada who is? It is too expensive to set up the technology and the infrastructure. We may have the right of access, but actually gaining access is difficult. Perhaps it is not profitable for us right now. There is so little profit opportunity in that line today that it is not a way of developing your business.

Senator Meighen: Could expenses not be shared in some way?

Mr. Greenwood: We have looked at it from an industry perspective, but do I not see it, no.

raisons que vous avez exposées. Cependant, nous ne sommes pas insensibles aux questions que vous avez soulevées de l'autre côté de la médaille. On a dit que la fusion de deux entités entraînait tout un chambardement. D'autres intervenants ont la possibilité de pénétrer un marché. Peut-être pourrions-nous mieux faire les choses à cet égard, exiger un plus grand nombre de dessaisissements et tenter de renforcer le deuxième palier d'institutions financières au Canada.

Personnellement, je n'aime pas trop les quotas, et je suis certain que, au fond, vous pensez probablement comme moi, mais c'est presque ce que vous préconisez en évoquant la possibilité de réserver aux indépendants une tranche de 20 p. 100 sur les nouvelles émissions. Je suis conscient des avantages. Cependant, on aura tôt fait de laisser entendre que la proportion devrait être portée à 35 p. 100, et ce sont, me semble-t-il, des chiffres artificiels.

Comment réagissez-vous à de telles objections?

M. Greenwood: Il ne fait aucun doute que ce sont des chiffres artificiels, mais, une fois de plus, nous allons nous retrouver avec des banques dont les bilans se chiffreront en milliards de dollars et qui seront en mesure de s'en servir. La question de savoir si Canaccord obtient la proportion de 20 p. 100 m'importe peu; ce qu'il faut, c'est que l'industrie tout entière obtienne une proportion de 20 p. 100. Il s'agit d'un chiffre artificiel, mais il tient compte du phénomène de la concentration et de la masse de ces entités. Dans le contexte canadien, les banques seront colossales. Nommez-moi un autre pays du monde où on observe une concentration relative du même genre.

Le sénateur Meighen: La contrepartie, c'est peut-être que les institutions qui souhaitent fusionner leurs activités et prendre de l'expansion ailleurs devront renoncer à une part considérable de leurs activités chez elles.

M. Greenwood: J'imagine qu'elles devront renoncer à quelque chose comme 15 p. 100 de leurs parts de marché. Il faut qu'il en soit ainsi. La question qui se pose aujourd'hui, c'est qu'il n'y a que deux autres banques étrangères de taille conséquente, la Banque ING et la HSBC. Naturellement, elles se feraient un plaisir de faire l'acquisition de ces succursales. Pour notre part, nous ne ferons pas partie de l'industrie bancaire parce que les obstacles à franchir pour y arriver sont considérables.

Nous pouvons maintenant devenir membres de l'Association canadienne des paiements, mais comment se fait-il qu'aucun autre courtier en placements indépendant du Canada ne l'est? C'est tout simplement parce que la technologie et l'infrastructure nécessaires sont trop coûteuses. La porte est ouverte, mais l'accès est en réalité difficile. Peut-être une telle entreprise n'est-elle aujourd'hui pas rentable pour nous. Dans ce secteur d'activité, les possibilités de profits sont aujourd'hui si faibles que ce n'est pas pour nous une bonne façon d'étendre nos activités.

Le sénateur Meighen: Les dépenses ne pourraient-elles pas être mises en commun d'une façon ou d'une autre?

M. Greenwood: Nous avons étudié cette possibilité du point de vue de l'industrie, mais, non, je ne crois pas que ce soit envisageable.

Senator Meighen: In your solutions to concentration, et cetera, and capital markets, you referred to the Glass Steagall Act, and similar solutions for Canada. Do you have any that you could mention to us?

Mr. Greenwood: I cannot come with up with specifics outside of our industry. I am focusing on the investment dealer side. I have some views on the banks, but I cannot come up with other solutions off the top of my head, no.

Senator Meighen: If you do, and if the spirit moves you, let us know in writing, because as I say, many people share your analysis of what is right for Canada. We have to have bigger financial institutions. At the same time, we cannot have an absence of domestic players, and it is certainly going that way. Without getting too artificial, I think everyone would be interested in finding ways and means of allowing for more entrants into the domestic scene.

Mr. Greenwood: It is important particularly for the financing of small businesses in Canada that small investment dealers maintain a viable business. Every day, our firm and others must incur a regulatory nightmare, whereas the banks can absorb those costs because of their size. They have a bigger percentage share of the individual business.

They receive fees on mortgages and on lines of credit. They have credit cards at 18 per cent and then the wealth management fees. If you add that all up, it is a big wallet share. We can provide a comparable service to only one slice of the wallet. That is the case for all the independent investment dealers.

Senator Tkachuk: You mention credit providers, which interests me. On page 5 you state that not all of the big six banks are active credit providers. You say that two of them, RBC and the Bank of Montreal, will extend credit.

When you were answering Senator Meighen's questions you talked about the 15 per cent and how we cannot have so few dominant players. I notice you make no mention of any foreign banks here. You do not mention HSBC or ING. Are foreign banks not a solution?

Mr. Greenwood: They are not.

Senator Tkachuk: Who would take that 15 per cent?

Le sénateur Meighen: Dans les solutions que vous avez avancées au problème de la concentration, et cetera, de même qu'au problème des marchés financiers, vous avez fait allusion à la loi Glass-Steagall et à des solutions analogues pour le Canada. Avez-vous des propositions précises à nous faire à ce propos?

M. Greenwood: Je ne suis pas en mesure de faire des propositions précises en marge de notre industrie. Je mets l'accent sur l'activité des courtiers en valeurs. J'ai certaines idées à propos des banques, mais, non, je n'ai pas d'autres solutions à proposer au pied levé.

Le sénateur Meighen: Si des idées vous viennent à l'esprit et que le cœur vous en dit, laissez-le-nous savoir par écrit puisque, comme je l'ai indiqué, nombreux sont ceux qui partagent votre analyse de ce qui est bon pour le Canada. Nous avons besoin d'institutions financières de plus grande taille. En même temps, nous ne pouvons nous accommoder de l'absence d'entités nationales, et c'est indiscutablement ce qui est en train de se produire. Sans entrer dans les considérations trop artificielles, je pense que chacun est intéressé à trouver des moyens de favoriser l'arrivée d'un plus grand nombre de nouveaux venus sur la scène nationale.

M. Greenwood: Il est important que les petits courtiers en valeurs demeurent viables, particulièrement pour le financement des petites entreprises du Canada. Tous les jours, nos sociétés et d'autres font les frais du cauchemar de la réglementation, tandis que les banques, grâce à leur taille, peuvent absorber ces coûts. Elles détiennent un pourcentage plus grand des activités individuelles.

Elles perçoivent des droits sur les hypothèques et les marges de crédit. Elles administrent des cartes de crédit à des taux d'intérêt de 18 p. 100 et imputent des droits pour la gestion du patrimoine. Lorsqu'on additionne tout, on se rend compte qu'elles détiennent une bonne partie du portefeuille. Nous sommes en mesure de fournir des services comparables à une partie seulement de ce portefeuille. Le même raisonnement s'applique à tous les courtiers en valeurs indépendants.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez fait allusion à la question des fournisseurs de crédit, et cette question m'intéresse. À la page 5, vous affirmez que les six grandes banques ne fournissent pas toutes activement du crédit. Vous avez dit que seulement deux d'entre elles, soit la Banque Royale et la Banque de Montréal, en fournissent.

En réponse à des questions du sénateur Meighen, vous avez fait allusion à la proportion de 15 p. 100 et au fait que la présence d'un si petit nombre de joueurs dominants est inacceptable. Je constate que vous ne faites ici nulle mention des banques étrangères. Vous ne parlez ni de la HSBC ni d'ING. Les banques étrangères ne sont-elles pas une solution?

M. Greenwood: Non.

Le sénateur Tkachuk: Qui donc ferait l'acquisition des 15 p. 100 en question?

Mr. Greenwood: That is not a solution. Today, there are two banks that understand the risk assessment and the very specific types of business that we utilize. It is a very specialized service.

Our bank is the Bank of Montreal, and we get phenomenal service from them. They do a great job for us, but the knowledge base is very limited. Perhaps they might be able to expand that knowledge base and provide that service to participants outside Canada. With a limited number of investment dealers, and the likely possibility of further consolidation in the next couple of years, those lines of business may be less profitable for them. Thus, they may close them down, which would not be in the interests of Canada.

Senator Tkachuk: You have raised a really important issue for your industry, but you also mention something to which I have given a lot of thought, that is, the agricultural industry. In the Prairies, we have two suppliers of service, the credit union and the Royal Bank of Canada. They are the experts in agri-business. In a merger situation, if one of the other players does not want to be involved in agriculture, what would happen to all those customers? The providers can withdraw from that business. I know it is a profitable business and someone will be in it. However, when there is only one service provider, it is a pretty scary proposition.

Mr. Greenwood: Also, the credit unions do not have the same credit quality. Therefore, they cannot entertain certain lines of business because they lack the necessary balance sheet. That is an issue. Those are the kinds of things about which these banks should be giving undertakings. If they want to be able to do these mergers, capture all these benefits and compete internationally, then the costs have to be set out. I think that is what they want to know. They want to know what commitments they have to make to be allowed to make the decision to merge.

The Chairman: Thank you for being with us, Mr. Greenwood.

Honourable senators, I am pleased to welcome, from Concordia University, Mr. James McIntosh, Professor of Economics.

Mr. James McIntosh, Professor of Economics, Economics Department, Concordia University: Mr. Chairman, first, I want to thank the committee for giving me the opportunity to express my views on bank mergers. Honourable senators have my written brief. They also have a copy of a paper I wrote recently and which appeared in the *Canadian Journal of Economics*. I will be brief in summarizing my findings and why I believe mergers are in the public interest.

I want to talk about what is, perhaps, the most important issue here, that is, scale efficiency in Canadian banks. There are three salient points here. I want to try to convince you that there are

M. Greenwood: Ce n'est pas une solution. Aujourd'hui il y a deux banques qui comprennent l'évaluation des risques et les types très précis d'activités que nous utilisons. Il s'agit d'un service très spécialisé.

Notre banque est la Banque de Montréal, et nous recevons d'elle un service phénoménal. Elle fait du très bon travail pour nous, mais la base de connaissances est très limitée. Peut-être pourrait-elle parfaire cette base de connaissances et fournir les mêmes services à des participants de l'extérieur du Canada. Compte tenu du nombre limité de courtiers en valeurs et de la possibilité très réelle d'une intégration encore plus grande au cours des deux ou trois prochaines années, ces secteurs d'activité risquent de ne plus être rentables pour les banques. Ainsi, elle pourrait les fermer, ce qui ne serait pas dans l'intérêt du Canada.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez soulevé un problème vraiment important pour notre industrie, mais vous avez également fait allusion à un enjeu auquel je n'ai pas beaucoup réfléchi, à savoir l'industrie agricole. Dans les Prairies, nous avons deux fournisseurs de services, la coopérative de crédit et la Banque Royale du Canada. Ce sont les spécialistes des agro-entreprises. Si, en cas de fusion, une de ces entités ne souhaitait plus se mêler d'agriculture, qu'advierait-il de tous les clients? Les fournisseurs peuvent se retirer de ce secteur d'activité. Je sais qu'il s'agit d'un secteur d'activité rentable et que quelqu'un voudra occuper le marché. Cependant, la perspective de la présence d'un seul fournisseur de services a de quoi faire frémir.

M. Greenwood: Il ne faut pas oublier non plus que les coopératives de crédit n'offrent pas la même qualité de crédit. Faute de bilans suffisants, elles ne sont donc pas en mesure de s'occuper de certains secteurs d'activité. C'est un problème. Voilà précisément le genre d'enjeux à propos desquels les banques devraient prendre des engagements. Si elles souhaitent fusionner leurs activités, profiter de tous les avantages et soutenir la concurrence internationale, les coûts doivent être précisés. Je pense que c'est ce qu'elles veulent savoir. Elles veulent savoir quels engagements elles devront prendre pour qu'on les autorise à fusionner leurs activités.

Le président: Merci d'être avec nous, monsieur Greenwood.

Honorables sénateurs, je suis heureux de souhaiter la bienvenue à M. James McIntosh, professeur d'économie à l'Université Concordia.

M. James McIntosh, professeur d'économie, Faculté d'économie, Université Concordia: Tout d'abord, monsieur le président, je tiens à remercier le comité de m'avoir donné l'occasion d'exprimer mon point de vue sur les fusions des banques. Les honorables sénateurs ont reçu mon mémoire, ainsi qu'une copie d'un article que j'ai récemment fait paraître dans la *Revue canadienne d'économique*. Je présenterai brièvement mes conclusions, et j'expliquerai pourquoi je crois que les fusions servent l'intérêt public.

J'aimerais parler de l'enjeu qui est peut-être le plus important dans le cas qui nous occupe, c'est-à-dire l'efficacité d'échelle des banques canadiennes. Il y a trois points saillants à retenir. Je veux

increasing returns to scale in the chartered banking sector and, because of that, there are a number of extremely important consequences that follow.

First, the research I did that appeared in the *Canadian Journal of Economics* supports this type of result. I also developed some methodology on Canadian trust companies, which was published in a paper in 1997. The procedure there also revealed that there were increasing returns to scale to Canadian chartered banks.

Second, not much research has been done on Canadian chartered banks, for reasons that I will be happy to go into if you want me to, but which, at the moment, are not necessary to explain.

There is one other academic type paper by three economists from McMaster who also found that there were increasing returns to scale to Canadian chartered banks.

Since I did this work, a number of papers have appeared. The most recent one on large American banks, by Hughes, Moon and Mester, also found that there were increasing returns to scale to large U.S. banks. Large U.S. banks are the only banks that would be considered reasonable in terms of comparison with Canadian banks.

Fourth, there is a company called Symcor Incorporated, which is a venture started by TD Bank, BMO and the Royal Bank. It processes back-office operations for those chartered banks. Last week, there was an item in the newspaper that indicated that Scotiabank was going to participate in this. That is a clear piece of evidence that supports scale efficiency, because it says that the banks find that the best way to deal with their back-office operations is to outsource them to one individual agency that can do it all for all the them. That is, in my view, a clear indication that does not require any academic input. It just strikes me as being a fact.

The consequences of increasing returns to scale, and I should say there are probably some people here who are not economists or who do not know economics, but the implications of increasing returns to scale mean that as a company expands and produces more output, it does so at a lower unit cost. It means that bigger is cheaper in terms of production.

In the case of the chartered banking situation, it means that there will be efficiency gains if we allow mergers, provided the mergers work out well. Whether the mergers work out well is unrelated to the question of scale if there are increasing returns to scale. Of course, if there are not increasing returns to scale, there might not be too many efficiency gains, or even gains to the individual banks. They become more profitable simply because they are taking more away from the consumers, which is what happens when there are decreasing returns of scale.

When there are increasing returns of scale, we have the possibility that consolidation in the banking industry can lead to lower prices for consumers. That is what I found in the paper I just mentioned to you. I found, looking at the Royal/BMO

tenter de vous convaincre que les rendements d'échelle croissants dans le secteur des banques à charte occasionnent un certain nombre de conséquences extrêmement importantes.

Premièrement, je tiens à signaler que ma recherche parue dans la *Revue canadienne d'économie* laisse présager ce type de résultat. J'ai aussi élaboré une méthodologie à l'égard des sociétés de fiducie canadiennes, publiée en 1997. Cette méthodologie révèle aussi que les banques à charte canadiennes génèrent des rendements d'échelle croissants.

Deuxièmement, il existe bien peu de recherches sur les banques à charte canadiennes, pour des raisons que je serai heureux d'aborder si vous le voulez, mais qui, pour l'instant, ne sont pas essentielles à mon propos.

Il existe un autre article, rédigé par trois économistes de l'Université McMaster, qui illustre aussi la croissance des rendements d'échelle des banques à charte canadiennes.

Depuis la parution de mon article, un certain nombre d'études ont été publiées. La plus récente, une étude de Hughes, Moon et Mester sur les grandes banques américaines, arrive aussi à la conclusion que ces dernières génèrent des rendements d'échelle croissants. Les grandes banques américaines sont les seules qu'on pourrait raisonnablement comparer aux banques canadiennes.

Quatrièmement, il existe une société qui s'appelle Symcor Incorporated, entreprise lancée par la Banque TD, BMO et la Banque Royale. Elle dispense à ces banques à charte des services administratifs. La semaine dernière, un journal a fait état de l'intention de la Banque Scotia de participer à cette entreprise. C'est là une preuve claire de l'avantage de l'efficience d'échelle, car cela montre que les banques estiment que la sous-traitance de toutes les activités administratives à une seule organisation constitue la meilleure méthode. Selon moi, l'avantage est clair, et il est inutile d'effectuer des recherches universitaires sur le sujet. Pour moi, c'est tout simplement un fait.

Les conséquences de l'accroissement des rendements d'échelle, et je devrais dire qu'il y a probablement certaines personnes ici qui ne sont pas économistes et qui ne connaissent pas l'économie, mais l'accroissement des rendements d'échelle suppose qu'une entreprise qui prend de l'expansion et qui produit davantage réduit son coût unitaire. Ainsi, en ce qui concerne la production, on pourrait avancer que plus gros, c'est moins cher.

Dans le cas des banques à charte, cela signifie qu'il y aura des gains d'efficience si nous permettons des fusions, dans la mesure où les fusions se déroulent bien. Toutefois, la réussite des fusions n'a rien à voir avec la question qui nous occupe, c'est-à-dire l'accroissement des rendements d'échelle. Bien sûr, s'il n'y a aucune croissance des rendements d'échelle, il n'y aura peut-être pas trop de gains d'efficience, voire de gains pour les banques. Elles deviennent plus rentables tout simplement parce qu'elles prennent davantage du consommateur, et c'est ce qui se produit lorsque les rendements d'échelle sont à la baisse.

Lorsqu'on augmente les rendements d'échelle, la consolidation de l'industrie bancaire offre la possibilité d'une réduction des prix pour le consommateur. C'est la conclusion de l'article dont je viens de vous parler. J'ai conclu, lorsque je me suis penché sur la

merger, the TD/Commerce merger and at both of them together, that all three scenarios would lead to a price for banking services that was below the pre-merger price. That is a very controversial result, at least here in Canada, and especially in terms of how the Competition Bureau views it.

Another consequence is that encouraging more players into the market will not necessarily be a good idea in terms of increasing consumer welfare.

As I said, my results are different from the Competition Bureau's views as the way bank technology is described. In its letter to the bank presidents on December 11, 1998, where it failed to support the mergers, the bureau basically suggested that there were not going to be any efficiency gains at all, and, because of a reduction in the number of players in certain markets, it would be bad for the consumer because it would cause price increases. That runs exactly counter to my results. I do not believe that bank mergers will lead to higher prices. I have a major difference of opinion with the Competition Bureau on what the effects of mergers will be.

I spent some time in my brief trying to explain why I come up with a different result from the Competition Bureau, and part of it is that the Competition Bureau based its opinion of the technology characterizing Canadian banks on what they saw in the United States. I heard in the testimony on Monday from a member of the Competition Bureau that the bureau invited an American expert to give his views. I think it was probably David Humphrey, but I may be wrong on that. He is a distinguished economist and knowledgeable about U.S. banks. However, the problem is that U.S. banks do not tell us very much about what will happen here in Canada.

Much of the research in the area of bank mergers and scale efficiencies in U.S. banks has a lot of problems. I have quoted in my brief a number of articles that highlight the difficulties we have in evaluating the research based on American banks. The most telling is a quote by Allen Berger and Loretta Mester. In 1997, they came to the conclusion that there are not enough large banks in the United States to make any inferences as to whether or not there are scale economies in the U.S. banking system for large banks. That is probably reasonable.

The answer is we do not really know what is happening in the U.S. banks, and we probably should not be too interested.

The Australians considered bank mergers in 1997. They had a comprehensive review of the situation. Ian Harper, a staff economist at the financial services inquiry, came to the conclusion that, from Australia's point of view, American studies on bank mergers and scale efficiency are not

fusion Banque Royale/BMO, la fusion TD/CIBC et sur les deux en même temps, que les trois scénarios occasionneraient une baisse du prix des services bancaires par rapport au prix avant la fusion. C'est un résultat très controversé, du moins ici au Canada, et surtout en ce qui concerne la perception du Bureau de la concurrence.

De plus, le fait d'encourager la venue de concurrents sur le marché ne favorisera pas nécessairement le bien-être du consommateur.

Comme je l'ai déjà mentionné, les résultats que j'ai obtenus vont à l'encontre de la position du Bureau de la concurrence en ce qui concerne la description des technologies bancaires. Dans sa lettre du 11 décembre 1998 à l'intention des présidents des banques, où il omet de soutenir les fusions, le bureau a essentiellement laissé entendre que les fusions n'occasionneraient aucun gain d'efficacité et que, en raison d'une réduction du nombre de joueurs sur certains marchés, les résultats pour le consommateur seraient négatifs, car cela occasionnerait une hausse des prix. Cette conclusion est diamétralement opposée aux résultats de ma recherche. Je ne crois pas que les fusions des banques mèneront à une hausse des prix. Mes opinions quant à l'incidence des fusions s'opposent de façon importante à celles du Bureau de la concurrence.

Dans mon mémoire, j'ai consacré un certain temps à expliquer pourquoi j'arrive à une conclusion différente de celle du Bureau de la concurrence, et cette divergence tient en partie au fait que le Bureau de la concurrence fonde son opinion de la technologie propre aux banques canadiennes sur ce qu'il voit aux États-Unis. J'ai entendu, à l'occasion du témoignage d'un membre du Bureau de la concurrence lundi, que le bureau avait fait appel aux commentaires d'un expert américain. Je crois qu'il s'agissait probablement de David Humphrey, mais j'ai peut-être tort. M. Humphrey est un économiste éminent qui possède des connaissances étendues sur les banques américaines. Toutefois, la situation des banques américaines nous dit bien peu de choses sur ce qui se produira ici au Canada.

De nombreuses recherches touchant les fusions de banques et l'efficacité d'échelle des banques américaines sont très problématiques. Dans mon mémoire, je mentionne un certain nombre d'articles qui mettent en relief les difficultés que nous éprouvons à évaluer la recherche fondée sur les banques américaines. Celle d'Allen Berger et de Loretta Mester est très révélatrice. En 1997, ces chercheurs ont conclu qu'il n'y avait pas suffisamment de grandes banques aux États-Unis pour déterminer si le système bancaire américain permet aux grandes banques de réaliser des économies d'échelle. Cette conclusion est probablement raisonnable.

En réalité, nous ne savons pas vraiment ce qui se passe dans les banques américaines, et nous ne devrions probablement pas nous y attarder trop longtemps.

Les Australiens ont envisagé des fusions bancaires en 1997. Ils avaient examiné la situation de long en large. Ian Harper, économiste d'état-major dans le cadre de l'enquête sur les services financiers, est arrivé à la conclusion que les études américaines sur les fusions bancaires et l'efficacité d'échelle n'offraient aucune

informative. The reason is the Australians have a branch banking system, as we do, and the American banking system is not like that. Therefore, there is not a great deal of relevance in the American experience in trying to indicate what we should do.

I spent some time in my brief discussing what the future holds for Canadian banks. Of course, that depends on the situation. If we have mergers, it is possible that Canadian banks would certainly gain, one of the reasons being that branch duplication is a serious problem. That would be solved to a certain extent if we were to allow one or two, or possibly more, mergers. That would relieve that problem. It would also allow the banks to bulk up. Bigger banks seem to be able to take on more risk. They seem to be able to expand in foreign markets.

I read the testimony that Mr. Hunkin gave here on Monday. Those of us who have financial interests in banks knew about CIBC's difficulties with the Amicus banking system in the United States some time ago, but he said they had to withdraw because they were not big enough to deal with the risks involved. I believe that is a real problem. I think that bulking up in Canada as a strategy first, and then getting bigger in the United States and in Europe is an important and reasonable strategy to follow.

Banks and financial services are an area in which Canadians could specialize. We could be an exporter of banking services rather than an importer. It is an area of specialization, and as forward-looking policy makers and economists, we want to have policies in place that encourage our best corporations to become big, better and profitable, and to be job centres and profit centres for Canadians. The banks can play that role with respect to financial services.

Certainly, my study of insurance companies also indicated that there were increasing returns to scale in the insurance business, and that business has done quite well. The large insurance companies, such as Canada Life, Manulife Financial and Sun Life, all do more than 50 per cent of their business outside Canada. They are exporters of financial services and the jobs associated with head offices that have high pay, high prestige and high quality stay in Canada.

That seems to me to be a sensible way to proceed. We want to have policies that not only consider the consumer and special interests, but we want to take a long-run perspective on this and have sectors in the economy that can be leaders in the next 20 or 25 years.

That briefly describes my written summary, and I am happy to entertain any questions.

information pertinente au contexte australien. Cela a trait au fait que l'Australie est dotée d'un système de banques à succursales, comme le nôtre, et que le système bancaire américain n'est pas comme ça. Par conséquent, l'expérience américaine n'est pas très pertinente lorsque vient le temps de déterminer ce que nous devrions faire.

Je consacre une certaine partie de mon mémoire à l'analyse de ce que l'avenir réserve aux banques canadiennes. Bien sûr, cela dépend de la situation. S'il y a des fusions, il est certainement possible que les banques canadiennes en tirent avantage, compte tenu, entre autres, du fait que le chevauchement des succursales est un grave problème. Ce problème serait résolu, dans une certaine mesure, si on permettait une ou deux fusions, ou peut-être davantage. Cela pourrait atténuer le problème. De plus, cela permettrait aux banques de prendre du volume. Les grandes banques semblent en mesure d'assumer plus de risques. Elles semblent capables de prendre de l'expansion sur les marchés étrangers.

J'ai lu le témoignage rendu par M. Hunkin lundi. Ceux d'entre nous qui ont des intérêts financiers dans les banques savaient depuis un certain temps que la CIBC éprouvait des difficultés avec le système bancaire Amicus aux États-Unis, mais M. Hunkin a déclaré que la CIBC s'était retirée parce qu'elle n'était pas assez grosse pour assumer les risques nécessaires. Je crois que c'est un problème réel. Je crois qu'il est important et raisonnable d'adopter une stratégie qui consiste à d'abord prendre de l'importance au Canada pour ensuite prendre de l'expansion aux États-Unis et en Europe.

Les Canadiens devraient se spécialiser dans le domaine des banques et des services financiers. Nous pourrions exporter les services bancaires au lieu de les importer. Il s'agit d'un domaine de spécialité, et à titre de décideurs et d'économistes tournés vers l'avenir, nous avons avantage à adopter des politiques qui encouragent nos meilleures sociétés à devenir plus grosses, plus efficaces et plus rentables, et à être pour les Canadiens des centres de l'emploi et du profit. Les banques peuvent jouer ce rôle à l'égard des services financiers.

Certainement, mon étude du secteur de l'assurance montre aussi que ce domaine connaît une croissance des rendements d'échelle, et que ce secteur se tire plutôt bien d'affaire. Les grandes sociétés d'assurance, comme Canada-Vie, la Financière Manuvie et Sun Life, exercent plus de 50 p. 100 de leurs activités à l'extérieur du Canada. Elles exportent les services financiers, et les emplois très prestigieux et très bien rémunérés dans les sièges sociaux restent au Canada.

Cette façon de procéder me semble sage. Nous avons avantage à adopter des politiques qui tiennent compte non seulement des intérêts du consommateur et des groupes d'intérêt particuliers, mais aussi du besoin d'adopter une perspective à long terme permettant à certains secteurs économiques d'être des chefs de file au cours des 20 à 25 prochaines années.

Voilà donc un bref survol de mon mémoire, et je serai heureux de répondre à vos questions.

Senator Oliver: Welcome, Professor McIntosh. I read your paper called "Canadian Bank Mergers and the Public Interest" over the weekend with great interest. In your testimony today, you referred to some of your criticism of the tests used by the Competition Bureau. I was the senator who put questions to them based on your criticism in the paper.

You did say that in doing their analysis of Royal Bank and BMO, they used information on small American banks that did not really apply to Canada. I told them about your criticism and the conclusions you reached, and I asked them if they were going to change their modelling or tests in the event that new merger applications came before them. They said, "No, we are going to stick with what we have." Can you foresee any better results if they used the same kind of data and literature based upon examples of small American banks, given the size of Canadian banks today?

Mr. McIntosh: If they insist on drawing the same conclusions about American banks as they did before, they will come up with the same results.

It is interesting to read the letter that they sent to the bank presidents. They said, "First of all, the onus is on you to provide evidence that there are efficiency gains." Then they said, "Anyway, we do not believe there are efficiency gains, even if you did want to do that. Even if you could provide efficiency gains, you are not going to know what they are until Paul Martin tells you what conditions we are going to impose on you, so basically there is no consideration at all of efficiency gains." Then Paul Martin said, "Sorry, since you did not provide any evidence on efficiency gains, we are going to turn down the mergers." That strikes me as being a very good application of the Catch-22 principle.

Senator Oliver: Later on in your paper, after you said they based their literature and their modelling on the wrong sample, that is, small American banks, you went on to say that one of the things that the Canadian Competition Bureau should have been looking at was samples from large Japanese banks. We all know what has been happening to some of the large Japanese banks. I was wondering if you could explain why you would choose them rather than small proximate American banks.

Mr. McIntosh: The American banks that appear in a very large number of papers are much smaller than Canadian banks, but they also do not have branch-banking service. They are not coast-to-coast banks like ours. The Japanese banks are certainly much bigger. Their size is a good reason for wanting to use them.

Le sénateur Oliver: Bienvenue, monsieur McIntosh. C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu votre article intitulé «Canadian Bank Mergers and the Public Interest» pendant la fin de semaine. Au cours de votre témoignage aujourd'hui, vous avez mentionné certaines de vos critiques en ce qui concerne les critères utilisés par le Bureau de la concurrence. Je suis le sénateur qui a interrogé le Bureau à la lumière des critiques émises dans votre article.

Vous affirmez que, dans son analyse de la fusion de la Banque Royale et de BMO, le bureau avait utilisé de l'information sur de petites banques américaines qui ne s'appliquait pas vraiment à la réalité canadienne. Je leur ai parlé de vos critiques et des conclusions que vous avez tirées, et je leur ai demandé s'ils comptaient modifier leur modèle ou leurs critères advenant de nouvelles demandes de fusion. On m'a répondu que le bureau ne changerait pas sa démarche. Compte tenu de la taille actuelle des banques canadiennes, croyez-vous qu'on puisse s'attendre à de meilleurs résultats si on applique le même type de données et de documentation fondées sur l'exemple de petites banques américaines?

M. McIntosh: Si le bureau s'entête à tirer les mêmes conclusions au sujet des banques américaines, il obtiendra les mêmes résultats.

La lettre que le bureau a fait parvenir aux présidents des banques est intéressante. On peut y lire ce qui suit: «Tout d'abord, il vous incombe de prouver qu'il y a des gains d'efficience.» Ensuite, on y déclare que, «de toute façon, nous ne croyons pas à l'existence de gains d'efficience, même si vous vouliez faire cela. Même si vous pouviez produire des gains d'efficience, vous ne seriez pas capable d'en déterminer la teneur jusqu'à ce que Paul Martin vous dise quelles conditions nous vous imposerons, de sorte qu'il n'y a essentiellement aucune façon d'envisager la possibilité de gains d'efficience.» Ensuite, Paul Martin a déclaré: «Désolé, puisque vous n'avez fourni aucune preuve de gains d'efficience, nous allons bloquer les fusions.» C'est là un parfait exemple de situations sans issue.

Le sénateur Oliver: Plus loin dans votre mémoire, après avoir dit que le Bureau de la concurrence fondait sa documentation et ses modèles sur le mauvais échantillon, c'est-à-dire les petites banques américaines, vous avez déclaré que le Bureau de la concurrence du Canada aurait dû se pencher, entre autres, sur un échantillon de grandes banques nipponnes. Nous savons tous ce qui est arrivé à certaines des grandes banques du Japon. Je me demandais si vous pourriez nous expliquer pourquoi vous préférez l'exemple des banques japonaises à celui des petites banques américaines situées tout près.

M. McIntosh: Outre le fait que les banques américaines mentionnées dans un très grand nombre d'articles sont beaucoup plus modestes que les banques canadiennes, elles sont aussi dépourvues d'un réseau de succursales. Il ne s'agit pas de banques d'envergure nationale, comme les nôtres. Les banques nipponnes sont certainement plus grosses. En raison de leur taille, il est justifié de vouloir les utiliser comme exemples.

I am not saying that we should exclusively look at Japanese banks. In the submission, I also mentioned that people had found increasing returns to scale for Norwegian and German banks, and also the most recent study had indicated that for large American banks, there were increasing returns to scale. There are certainly differences between Japanese banks and Canadian banks, but what I am looking at here is a hypothetical situation. If we have increasing returns to scale, there is certainly the possibility of efficiency gains. Now, if banks acquire add bad loans, if their practices are bad, just because the technology exhibits increasing returns to scale does not mean they will be free from financial problems.

Let me give you an example. Confederation Life was in my sample of insurance companies. It went broke. I believe Confederation Life had a technology that was characterized by increasing returns to scale. I also know that Confederation Life had a very bad loan portfolio. No amount of good or bad loan portfolios will allow you to be profitable. The questions are really quite different.

The question is, do we have an option here to allow banks to provide lower-cost services. You have to ask yourself, are bank mergers going to be successful, and successful from the point of view of Bank A and bank B being able to put together a merger, accept each other's corporate structure and do things efficiently. My guess is that that would be the case.

Senator Oliver: You made a very interesting comment in terms of the public interest, in relation to individual Canadian shareholders and their assets, by making the strong suggestion that there will be efficiency gains. Therefore, if individual Canadians do have shares in banks, it would be in their interest to allow mergers because these efficiency gains will probably mean enhanced returns on their investments. Other witnesses who appeared before us have not made this argument, and I would like you to expand upon it, because it is fairly unique.

Mr. McIntosh: First of all, what I am saying is conventional economic theory, if you have read any book on mergers. How do you evaluate mergers? You look at the cost to consumers, a loss in consumer service because of a decline in competition, and if this causes price rises. You look at producer circles. "Producer circles" is bank profits, in this particular case. Everyone in this room, I suspect, benefits from a healthy banking sector in the following ways. You either own bank shares directly or through mutual funds or pension funds. I know that my pension fund at Concordia has a good chunk of its money tied up in bank shares. If the banks do well, my pension fund does well. If the banks do badly, it will not do so well. To say that we do not want the banks making high profits, and a lot of people say that, is speaking against our own interests. They do not realize that their

Je ne dis pas que nous devrions nous pencher uniquement sur le cas des banques japonaises. Dans mon mémoire, je mentionne aussi que l'on constate un accroissement des rendements d'échelle chez les banques norvégiennes et allemandes, et la plus récente étude montre qu'il en va de même pour les grandes banques américaines. Il y a certainement des différences entre les banques japonaises et les banques canadiennes, mais la situation que j'envisage est hypothétique. S'il y a un accroissement des rendements d'échelle, il y a certainement possibilité de réaliser des gains d'efficacité. Maintenant, si les banques absorbent des prêts irrécouvrables, si leurs pratiques sont médiocres, elles ne seront pas forcément à l'abri de problèmes financiers seulement parce que la technologie favorise une hausse des rendements.

Laissez-moi vous donner un exemple. Confédération Vie faisait partie de mon échantillon de sociétés d'assurance. Elle a fait faillite. Je crois que Confédération Vie était dotée d'une technologie caractérisée et par l'accroissement des rendements d'échelle. Je sais aussi que le portefeuille de prêts de cette société était très mauvais. Quel que soit le rapport entre les bons et les mauvais prêts dans un portefeuille donné, la comptabilité sera toujours compromise. Il s'agit de deux questions vraiment différentes.

La question qui s'impose est la suivante: avons-nous ici la possibilité de permettre aux banques de dispenser des services à un coût moindre? Il faut se demander si les fusions des banques seront réussies, c'est-à-dire si la Banque A et la Banque B seront capables de fusionner leurs activités, d'accepter leur structure respective et de faire les choses de façon plus efficiente. Je crois que ce serait le cas.

Le sénateur Oliver: Vous avez formulé un commentaire très intéressant en ce qui concerne l'intérêt public, en particulier les actionnaires canadiens et leurs actifs, en insistant fortement sur la possibilité de gains d'efficacité. Ainsi, les particuliers canadiens qui possèdent des actions bancaires auraient tout intérêt à permettre les fusions, car ces gains d'efficacité occasionneront probablement une hausse du rendement de leurs titres. D'autres témoins n'ont pas soulevé cet argument, et j'aimerais vous inviter à nous fournir des précisions, car il s'agit d'un argument assez unique.

M. McIntosh: Premièrement, pour toute personne qui a lu des livres sur les fusions, mes déclarations sont conformes aux théories économiques classiques. Comment évalue-t-on les fusions? On envisage les coûts occasionnés au consommateur, l'érosion du service à la clientèle découlant d'une concurrence réduite, et la possibilité d'une hausse des prix. On examine aussi les activités productives, c'est-à-dire celles qui, dans le cas qui nous occupe, permettent de générer des profits bancaires. Je soupçonne que tout le monde ici tirerait avantage d'un secteur bancaire sain, des façons suivantes. Vous êtes actionnaire d'une banque, que ce soit directement ou indirectement, c'est-à-dire par l'entremise de fonds communs ou de caisses de retraite. Je sais que mon fonds de retraite à Concordia a investi des sommes considérables dans les banques. Si les banques font bonne

mutual funds and their pension funds would do much better if their bank shares did better. That was the point.

Senator Oliver: By way of merger.

Mr. McIntosh: Yes. This has nothing to do with me; this is conventional economic theory speaking.

Senator Oliver: However, it is one of the arguments you made in favour of bank mergers in your paper.

Mr. McIntosh: Yes, of course.

Senator Oliver: I thought it was well done. Thank you.

Senator Kroft: Did you make a comment in the course of your remarks about the wisdom or otherwise of encouraging other players into the competitive market as part of the merger process?

Mr. McIntosh: Yes.

Senator Kroft: Could you just repeat the point you made there?

Mr. McIntosh: We have an imperfectly competitive market here. We are talking about players who have major market shares. The question is, what happens when another small player comes into the market. If that is a high-cost player, it will still be able to participate, but it takes some business away from the low-cost player, and everybody has a little less and costs rise just a little. A new entrant actually raises the cost of the goods being sold in the market. Now, that may seem odd to you, but that again is just conventional oligopoly theory.

Senator Kroft: You are assuming that the new entrant is a high-cost player.

Mr. McIntosh: Yes.

Senator Kroft: What if the new entrant is a player with scale, such as HSBC or ING. ING, as they told us clearly, are not real, but what if they decided to become real in bricks and mortar terms, as HSBC certainly are. Presumably, HSBC brings more scale than any of the Canadian banks. What is the assumption there?

Mr. McIntosh: When you are talking about ING, you are talking about mono-line.

Senator Kroft: They are mono-line in terms of the market strategy they have chosen for the moment in Canada, but they followed many other strategies elsewhere, and presumably they could here. Let us say HSBC, to keep it simple.

figure, il en va de même pour ma caisse de retraite. Si les banques éprouvent des difficultés, ma situation ne sera peut-être pas aussi avantageuse. Lorsqu'on affirme qu'on ne veut pas que les banques réalisent de gros bénéfices, et beaucoup de gens disent cela, on parle contre ses propres intérêts. On ne comprend pas que nos fonds communs et nos caisses de retraite iront beaucoup mieux si leurs actions bancaires affichent un bon rendement. C'est à cela que je voulais en venir.

Le sénateur Oliver: Grâce aux fusions.

M. McIntosh: Oui. Cela n'a rien à voir avec mes idées; c'est une théorie économique classique.

Le sénateur Oliver: Toutefois, c'est un argument que vous avez soulevé en faveur des fusions bancaires dans votre article.

M. McIntosh: Oui, bien sûr.

Le sénateur Oliver: Je crois que c'était bien fait. Merci.

Le sénateur Kroft: Avez-vous, pendant votre témoignage, émis un commentaire quant à l'opportunité d'encourager d'autres joueurs à faire une incursion sur le marché concurrentiel dans le cadre d'un processus de fusion?

M. McIntosh: Oui.

Le sénateur Kroft: Pourriez-vous répéter ce que vous avez dit sur le sujet?

M. McIntosh: Notre marché concurrentiel est imparfait. Nous parlons de joueurs qui détiennent une part de marché importante. Il faut se demander ce qui se produit lorsqu'un autre joueur plus modeste arrive sur le marché. Un joueur à coût élevé sera tout de même en mesure de participer, mais il soutiendra des clients du joueur à faible coût, de sorte que tout le monde touche un peu moins d'argent et les coûts augmentent un peu. En réalité, l'arrivée d'un nouveau participant occasionne une hausse du coût du produit offert sur le marché. Cela peut vous sembler bizarre, mais, encore une fois, je ne fais que citer la théorie classique relative aux oligopoles.

Le sénateur Kroft: Vous supposez que le nouveau concurrent est un joueur à coût élevé?

M. McIntosh: Oui.

Le sénateur Kroft: Mais qu'est-ce qui se produit lorsqu'il s'agit d'un joueur d'envergure, comme HSBC ou ING. Comme le représentant d'ING nous l'a clairement fait savoir, cette société n'assure pas une présence physique, mais qu'arriverait-il si elle décidait d'assurer une présence authentique, comme c'est certainement le cas pour HSBC. On pourrait présumer que HSBC est une échelle supérieure à celle de toute banque canadienne. Quelle hypothèse pourrait-on établir dans une telle situation?

M. McIntosh: Lorsque vous parlez d'ING, vous parlez d'une institution spécialisée.

Le sénateur Kroft: Pour l'instant, ING a adopté une stratégie de marché spécialisée sur le marché canadien, mais elle a appliqué de nombreuses autres stratégies ailleurs, et on peut supposer qu'elle pourrait le faire ici. Histoire de simplifier les choses, tenons-nous-en à HSBC.

Mr. McIntosh: They have a small number of branches. My guess is that HSBC is probably a higher-cost provider than the Royal Bank of Canada. The reason is that the Royal Bank has a much larger number of branches, a much larger number of customers to amortize its capital cost, and the standard kind of arguments of scale efficiency.

Senator Kroft: It comes down to the larger the market share you have, the greater the benefits of scale.

Mr. McIntosh: One of the theorems in this area is that the player with the largest market share has the lowest marginal cost. That is a property of the model.

Senator Kroft: Would that then encourage sequential mergers? Is there in economic theory a limit to the idea that if there is one guy left, he makes a fortune and everybody gets cheap banking?

Mr. McIntosh: I carried out a number of simulations that I did not report in the paper. I started off with a large number of banks and asked what happens, given the scale of economies that we have. We go from nine banks to eight; from eight to seven; from seven to six, and so on. Then I looked at the cut-off point. Where is the cut-off point when the price starts to rise? That is around three. If we have four large chartered banks, there will not be any cost to the consumer. If we go from four to three, we get into the area where the price might increase, where the competition questions might outweigh the efficiency gains.

The banks are there to make money. They will charge the price that is most advantageous to them. Banks are not altruistic. They are charging the oligopoly price, which is the best price they can get.

Senator Kroft: At a certain dominance level, they would begin to raise their prices enough to increase their market?

Mr. McIntosh: We do not want just two chartered banks in Canada. We have to have more than that.

Senator Kroft: That was what I wanted to get clear.

Senator Meighen: You asked the question that I was interested in. Professor McIntosh, is that a number that you are satisfied with today and going forward for the foreseeable future? How long can we say four would be the minimum? Does it depend on external circumstances?

Mr. McIntosh: Technology is changing. One of the characteristics of the last 10 years is the growth of Internet banking and ATM machines. They have made branches less profitable. On Monday, Senator Kolber quoted my telephone conversation with him about the future of the banking system. I am not very optimistic. If bank mergers do not occur, we will have

M. McIntosh: Cette société compte un nombre modeste de succursales. Je supposerais que HSBC dispense probablement des services à coût plus élevé que la Banque Royale du Canada. Il en est ainsi parce que la Banque Royale compte un nombre beaucoup plus important de succursales et de clients pour amortir ses coûts d'investissement, ce qui nous ramène à l'argument classique de l'efficacité d'échelle.

Le sénateur Kroft: Finalement, les avantages au chapitre de l'efficacité augmentent avec la part de marché.

M. McIntosh: L'un des théorèmes propres au domaine pose que le joueur possédant la plus grosse part de marché affiche le coût marginal le plus bas. C'est l'une des propriétés du modèle.

Le sénateur Kroft: Est-ce que cela encouragerait les fusions successives? La théorie économique limite-t-elle l'idée selon laquelle s'il ne reste qu'un seul concurrent, ce dernier touche une fortune et tout le monde jouit de frais bancaires avantageux?

M. McIntosh: J'ai effectué un certain nombre de simulations qui ne figurent pas dans mon étude. J'ai commencé avec un nombre important de banques, et je me suis demandé ce qui se produirait, compte tenu des économies d'échelle que nous avons. Nous passons de neuf banques à huit, de huit à sept, de sept à six, et ainsi de suite. Ensuite, je me suis penché sur le point limite. Où est ce point limite, ce seuil à partir duquel le prix commence à augmenter? Il se situe autour de trois. Si nous avons quatre grandes banques à charte, cela n'occasionnera pas de coûts supplémentaires au consommateur. Si nous passons de quatre à trois banques, nous franchissons le seuil à partir duquel le prix est susceptible d'augmenter, où les aspects liés à la concurrence risquent de l'emporter sur les gains d'efficacité.

Les banques sont là pour faire de l'argent. Elles imposeront le prix qui leur est le plus avantageux. Les banques n'ont pas de visées altruistes. Elles appliquent le prix applicable à un oligopole, c'est-à-dire le meilleur prix possible.

Le sénateur Kroft: À un certain niveau de dominance, elles commenceraient à augmenter leurs prix suffisamment pour accroître leur part de marché?

M. McIntosh: Nous n'avons pas avantage à avoir seulement deux banques à charte au Canada. Nous devons en avoir plus que ça.

Le sénateur Kroft: C'est ce que je voulais clarifier.

Le sénateur Meighen: Vous avez posé la question qui m'intéressait. Monsieur McIntosh, est-ce un nombre qui vous satisfait aujourd'hui et pour un avenir rapproché? Pendant combien de temps pouvons-nous dire que le minimum doit être de quatre banques? Est-ce que cela est fonction de facteurs externes?

M. McIntosh: La technologie évolue. L'une des caractéristiques de la dernière décennie est la croissance des opérations bancaires sur Internet et la multiplication des guichets automatiques. Ces deux facteurs ont rendu les succursales moins rentables. Lundi, le sénateur Kolber a fait référence à notre conversation téléphonique au sujet de l'avenir du système

serious problems in five years. However, the five-year time horizon is a very long time under the present circumstances, when technical change is operating so rapidly.

It is possible that with the evolution of new technology, we might be able to get along with three banks, provided other checks and balances are put into place and more players come in offering mono-lines. I would like to see the Royal Bank of Canada going into Holland and offering virtual banking in exactly the same way that ING offers mono-line banking here. Why do they not do that? Probably they are not yet big enough to take on that risk. It would be a possibility if the Royal Bank were bigger.

Senator Meighen: Can we conclude then that Professor McIntosh's view is that it is in the public interest for bank mergers to be approved, down to no less than four or three banks?

Mr. McIntosh: Yes.

Senator Meighen: When you mention "other players," do you include non-mono-line players such as credit unions, regional banks, insurance companies and the like?

Mr. McIntosh: My model was called an "oligopolistic model with a competitive fringe."

Senator Meighen: That is a good, snappy title.

Mr. McIntosh: The "competitive fringe" contains things like other players and banks, and also credit unions and other providers. They do not have an effect on the price. They sell to a group of consumers based on the prices set by the major players in the market. These people are taken account of, but I cannot say very much about the fringe because I did not spend a lot of time looking at that area.

Senator Meighen: In your view, they do not really have a fundamental impact on the thesis you are advancing?

Mr. McIntosh: The price is determined by the big six or the big five. Credit unions react to that price. They may charge different prices, offer different services and have a special clientele. Why do we not have more competition to the banks? Why do credit unions not spread? Why do they not catch on and have more customers? There must be a reason for that. I suspect they have a hard time competing with the banks. Everybody has a hard time competing with the banks.

Senator Meighen: You would have seen other jurisdictions, such as Holland and Switzerland, where there is a very active — I do not know how competitive it is — second tier and third tier:

bancaire. Je ne suis pas très optimiste. Si les fusions n'ont pas lieu, nous éprouverons de graves problèmes dans cinq ans. Toutefois, dans le contexte actuel, où le progrès technologique est si rapide, un horizon prévisionnel de cinq ans, c'est très long.

Il est possible que l'évolution des nouvelles technologies nous permette de nous tirer d'affaire avec trois banques, à condition qu'on établisse des freins et contrepoids et que d'autres joueurs offrant des services spécialisés arrivent sur le marché. J'aimerais voir la Banque Royale du Canada aller en Hollande et offrir des services bancaires virtuels, exactement de la même façon qu'ING offre des services bancaires spécialisés ici. Pourquoi ne fait-elle pas cela? Elle n'est probablement pas assez grosse pour assumer un tel risque. Elle aurait la possibilité de le faire si elle était plus grosse.

Le sénateur Meighen: Pouvons-nous conclure, donc, que M. McIntosh estime qu'il est dans l'intérêt public d'approuver les fusions des banques, mais qu'il faut au moins trois ou quatre banques?

M. McIntosh: Oui.

Le sénateur Meighen: Lorsque vous mentionnez «d'autres joueurs», est-ce que cela comprend d'autres fournisseurs de services non spécialisés, comme les coopératives d'épargne et de crédit, les banques régionales, les sociétés d'assurance et d'autres institutions du genre?

M. McIntosh: Mon modèle a été qualifié de «modèle oligopolistique assorti d'une concurrence périphérique».

Le sénateur Meighen: C'est un bon titre accrocheur.

M. McIntosh: La «concurrence périphérique» comprend d'autres intervenants et des banques, ainsi que les coopératives d'épargne et de crédit et les autres fournisseurs de services. Ces intervenants n'influent pas sur le prix. Ils servent un groupe de consommateurs et se fondent sur les prix fixés par les joueurs d'envergure sur le marché. On tient compte de ces intervenants, mais je ne peux pas vous dire grand chose sur le sujet, car je n'ai pas consacré beaucoup de temps à les étudier.

Le sénateur Meighen: Selon vous, ils n'ont pas une incidence fondamentale sur la théorie que vous avancez?

M. McIntosh: Le prix est déterminé par les cinq ou six plus gros joueurs. Les coopératives d'épargne et de crédit réagissent à ce prix. Elles peuvent appliquer des prix différents, offrir des services différents et servir une clientèle spéciale. Pourquoi les banques ne sont-elles pas confrontées à une concurrence accrue? Pourquoi les coopératives d'épargne et de crédit ne prennent-elles pas de l'expansion? Pourquoi leur popularité ne grandit-elle pas? Pourquoi leur clientèle ne croît-elle pas? Il y a sûrement une raison pour cela. Je soupçonne qu'elles éprouvent de la difficulté à faire concurrence aux banques. Tout le monde a de la difficulté à faire concurrence aux banques.

Le sénateur Meighen: Dans d'autres pays, comme la Hollande et la Suisse, on constate l'existence d'établissements de deuxième et de troisième rang très actifs, comme les bureaux de poste, les

the post office, deposit-taking facilities and the like. Do you have any theories as to why we do not have those in Canada?

Mr. McIntosh: I cannot explain why you might have a very strong second tier in one country and not here, except that people have suggested that the post office gets a little help from the government, which is advantageous in that circumstance.

Senator Meighen: Our convenience stores get a little help from the post office in this country.

Mr. McIntosh: Yes.

The Chairman: I know we had this telephone conversation and I did mention it to the committee, but for the record, if you could wave a magic wand and there were no mergers, what do you think would happen in the next five to ten years?

Mr. McIntosh: The prognosis is not good. I think CIBC is having difficulty cracking the American market. There are many big players out there now. I think the Wal-Mart of financial services has already arrived. That is Citigroup. That is a model that will be followed by others.

There are a huge number of mergers in the United States, but also big players are playing with other big players and forming mergers. If Canadian banks cannot get big at home, they will have a hard time getting big in the United States. As preparation for coming here, I read Les Whittington's book *The Banks*, in which there is a long interview with John Cleghorn. John Cleghorn said he had difficulty trying to find the proper U.S. partner because they were too expensive. That is another way of saying the Royal Bank is too small to acquire U.S. partners. I am not optimistic.

Let me conclude by saying that we have fundamental problems in Canada. The problem is that we are Canadian. We have a small market and we have increasing returns to scale. That means you cannot have a large number of profitable players. We have a difficulty here. There are many things we would like to have, but they are not feasible.

The good news is that the Canadian financial sector probably has a reasonable prognosis, whereas the airlines sector is a total disaster. I do not see any solution there. However, there are solutions to the Canadian financial services sector.

Senator Tkachuk: I would like to end with an explanation. You talk about the Japanese banks. I am sure I could ask Senator Oliver, who read the paper and might understand it, but I thought I would get it from the author. You say that the first reason we should be looking at Japanese banks is because they "employ the

établissements de dépôt et d'autres institutions similaires, bien que j'ignore le niveau de concurrence qu'on y trouve. Avez-vous une théorie qui pourrait expliquer pourquoi on ne trouve pas d'établissements de ce genre au Canada?

M. McIntosh: Je ne peux expliquer pourquoi les établissements de deuxième rang seraient plus forts dans un pays et ne le seraient pas dans un autre, si ce n'est que certaines personnes ont laissé entendre que le bureau de poste reçoit un peu d'aide du gouvernement, ce qui se révèle avantageux dans cette situation.

Le sénateur Meighen: Nos dépanneurs obtiennent un peu d'aide du bureau de poste.

M. McIntosh: Oui.

Le président: Je sais que nous avons eu cette conversation au téléphone et que je l'ai mentionné aux membres du comité, mais pour mémoire, si vous aviez une boule de cristal et qu'il n'y avait aucune fusion, que se produirait-il au cours des cinq à dix prochaines années?

M. McIntosh: Le pronostic n'est pas rose. Je crois que la CIBC éprouve de la difficulté à faire une incursion sur le marché américain. On y trouve de nombreux joueurs d'envergure à l'heure actuelle. Je crois que le Wal-Mart des services financiers, c'est-à-dire Citigroup, est déjà arrivé. C'est un modèle qui sera adopté par d'autres.

Il y a un nombre énorme de fusions aux États-Unis, mais on remarque aussi que des joueurs de calibre s'unissent et fusionnent. Si les banques canadiennes n'arrivent pas à prendre de l'ampleur au pays, elles éprouveront de la difficulté à réussir aux États-Unis. Afin de me préparer pour mon témoignage, j'ai lu le livre *The Banks* de Les Whittington, qui contient une longue entrevue avec John Cleghorn. John Cleghorn y déclarait qu'il éprouvait de la difficulté à trouver un partenaire américain convenable, car ils étaient trop coûteux. C'est une autre façon de dire que la Banque Royale est trop petite pour acquérir des partenaires américains. Je ne suis pas optimiste.

Laissez-moi conclure en disant que nous avons des problèmes fondamentaux au Canada. Le problème, c'est que nous sommes canadiens. Nous avons un petit marché, et nous affichons une croissance des rendements d'échelle. Cela signifie qu'on ne peut avoir un nombre important de joueurs rentables. Cela constitue une difficulté. Nous aimerions avoir de nombreuses choses, mais elles ne sont pas réalisables.

La bonne nouvelle, c'est que le pronostic du secteur financier canadien est raisonnable, alors que celui du secteur aérien est totalement désastreux. Je ne vois aucune solution aux problèmes de ce secteur. Toutefois, il y a des solutions aux problèmes du secteur canadien des services financiers.

Le sénateur Tkachuk: J'aimerais terminer en vous demandant une explication. Vous parlez des banques japonaises. Je suis certain que je pourrais poser la question au sénateur Oliver, qui a lu votre étude et pourrait la comprendre, mais je me suis dit que je pourrais poser la question à l'auteur. Vous affirmez que la

composite cost function which nests the separable quadratic translog, and generalized translog functional forms as special cases.”

Of course. Could you help me out? I think I understood your second reason. I got lost on the first one. What does that mean?

Mr. McIntosh: It means they used more general methods than were used in the study of American banks.

The Chairman: Thank you for attending.

The committee continued *in camera*.

première raison pour laquelle nous devrions examiner le cas des banques japonaises tient au fait qu’elles «utilisent la fonction de coût pondéré (qui s’ajuste à la fonction translog quadratique séparable) et les formes fonctionnelles translog généralisées à titre de cas particuliers».

Bien sûr. Pourriez-vous m’aider? Je crois avoir compris votre deuxième raison, mais je ne comprends pas la première. Qu’est-ce que cela signifie?

M. McIntosh: Cela signifie qu’on a utilisé des méthodes plus générales que dans le cadre de l’étude des banques américaines.

Le président: Je vous remercie de votre participation.

La séance se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES:

From BMO Financial Group:

Mr. Tony Comper, Chairman and Chief Executive Officer;
Ms. Karen Maidment, Executive Vice-President and Chief
Financial Officer;
Mr. Tim O'Neill, Executive Vice-President and Chief Economist.

From Canaccord Capital:

Mr. Michael G. Greenwood, President and Chief Operating Officer.

From Concordia University:

Mr. James McIntosh, Professor of Economics, Economics
Department.

TÉMOINS:

Du BMO Groupe financier:

M. Tony Comper, président et chef de la direction;
Mme Karen Maidment, vice-présidente exécutive et directrice
financière;
M. Tim O'Neill, vice-président exécutif et économiste en chef.

De Canaccord Capital:

M. Michael G. Greenwood, président et chef de l'exploitation.

De l'Université Concordia:

M. James McIntosh, professeur d'économie, Faculté d'économie.

